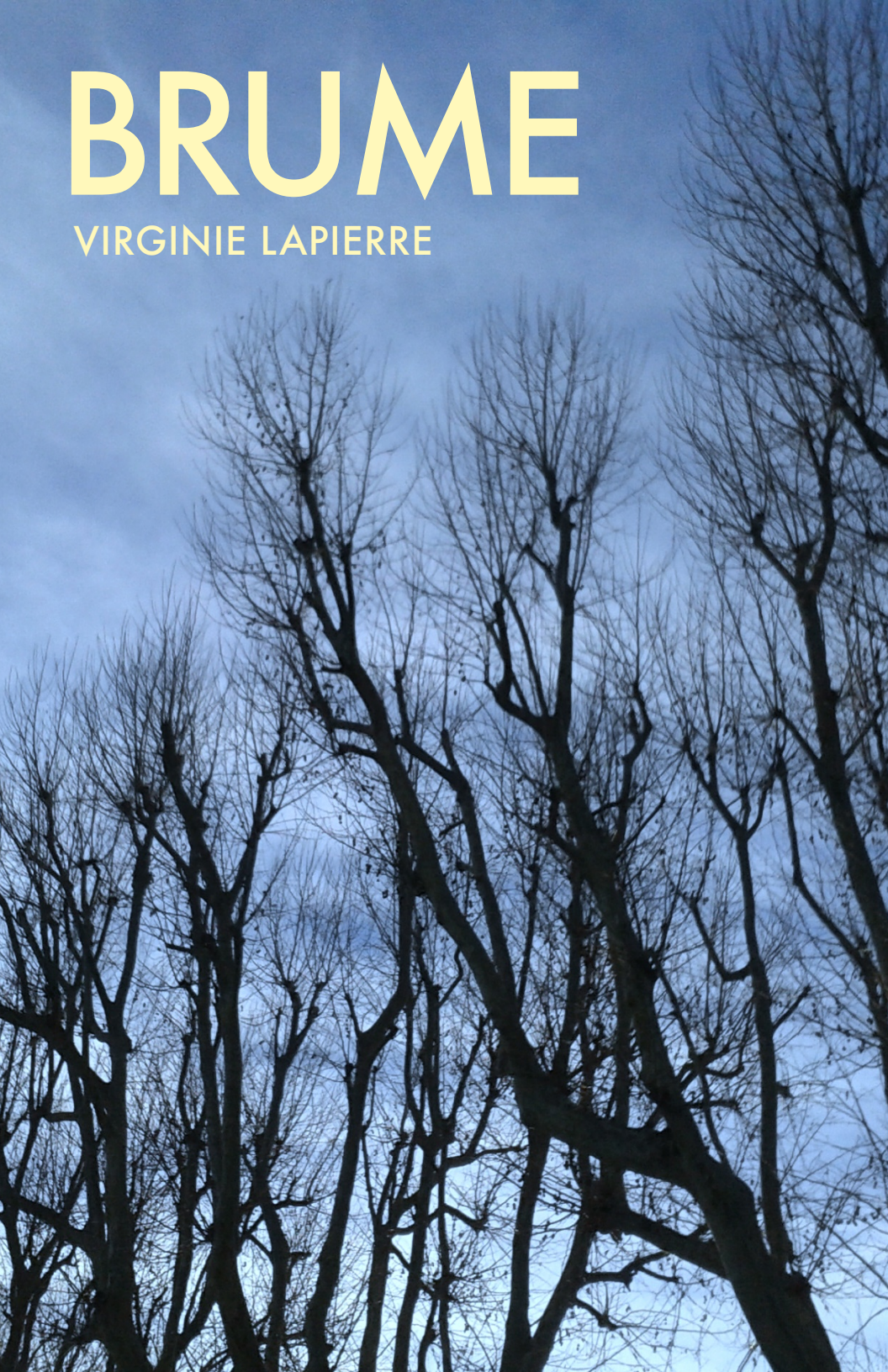


BRUME

VIRGINIE LAPIERRE



Lisez, faites-vous plaisir,
mais s'il vous plaît ne me pillez pas !

Ce livre m'a demandé cinq ans de travail, sans compter toutes les années de vie pour aboutir à cette pensée.

Brume a été déposée à la Société des Gens de Lettres,
le 15/12/24 – Certificat n° 01JEBW5R3TEBQVWHVH8DDY5CDJ
Cela signifie que mon œuvre est légalement protégée.
Tout plagiat, total ou partiel, est passible de poursuites.

Si vous citez *Brume*, merci d'indiquer ceci :
Brume, Virginie Lapierre, sortirdelatrame.com

J'aime profondément *Brume*,
et j'espère que vous l'aimerez aussi.

J'ai choisi d'en faire don car l'objectif de ce roman
a toujours été de le partager avec le plus grand nombre.

sortirdelatrame@yahoo.com
sortirdelatrame.com

BRUME

VIRGINIE LAPIERRE

I. Saint-Front
2025

Brume avait chaud. La bruine avait cessé, mais ses vêtements étaient humides de sueur et de pluie. Où qu'elle regarde, personne. Des champs de pommes à perte de vue, des arbres, de la terre, une petite route déserte, quelques panneaux, et rien. Inquiète, elle scrutait l'horizon, le ciel, l'amoncellement des nuages. L'obscurité n'allait pas tarder à se répandre et elle n'avait nulle part où aller.

Cela faisait près de deux heures qu'elle marchait en poussant son vélo. Son pneu arrière avait déclaré forfait au bout de trente kilomètres et elle était incapable de le réparer. Elle l'aurait volontiers abandonné sur le bord de la route, mais cela lui était impossible car il avait appartenu à sa grand-mère, et les sacoches accrochées à l'arrière étaient pleines des quelques biens qu'elle avait pu emporter.

Son pas devenait lourd et elle commençait à avoir faim. Où trouver un abri ? Il fallait s'attendre à ce que les resserres à outils et les hangars soient verrouillés, et elle n'avait nulle envie de passer la nuit dehors, sous la pluie, recroquevillée sur la terre mouillée.

Il ne lui restait plus qu'à espérer arriver demain chez Cyrille, qu'elle y soit, où qu'au moins Rémi et Sonia soient là pour l'accueillir. Une vingtaine de kilomètres la séparait de la ferme... Les plus longs du monde pour une casanière que l'activité physique avait toujours rebuté.

Elle essaya de ne pas trop penser aux divers problèmes qui se poseraient à elle dans le cas où la ferme serait vide, et scruta les alentours à la recherche d'un abri ou d'une personne susceptible de l'aider.

Quand elle vit sortir un homme d'une pommeraie, elle n'osa rien lui demander. Ils se regardèrent un instant, puis, quand elle eut dépassé le talus du haut duquel la silhouette rebondie la surplombait, elle l'entendit lui demander si elle avait besoin d'aide.

L'homme, qui devait avoir la cinquantaine, parlait avec un accent chantant qui s'accordait avec son visage honnête et sa mine pleine de bonhomie.

Elle s'arrêta, se retourna et, hésitant à se fier à un inconnu, elle répondit laconiquement que son pneu était crevé.

- Et vous allez loin comme ça ? répartit l'homme qui, le sourcil froncé, semblait soucieux de son sort.
- A Saint-Front, répondit-elle après quelques secondes de tergiversation.

Certes, il lui fallait rester discrète, et il n'était pas facile d'accorder sa confiance au premier venu, mais elle n'avait

pas le choix. Si elle voulait obtenir son aide, elle était obligée de lui livrer quelques informations.

- A Saint-Front ? s'exclama l'homme. Mais c'est à vingt-deux kilomètres ! Et qu'est-ce que vous allez faire ? Vous avez un endroit pour passer la nuit ? C'est que... elle tombe vite en cette saison... Vous êtes seule ?

Ne sachant que répondre, elle fit une moue gênée en haussant les épaules, à laquelle l'homme répondit par un soupir embarrassé.

Ils se regardèrent un instant sans mot dire, face à face, dans un temps qui sembla s'étirer de tout son long dans le silence de la terre et de l'eau.

L'homme réfléchissait. La situation de la jeune femme le tracassait. Il ne pouvait quand même pas l'abandonner à la nuit et au froid, seule et trempée, et lui tourner le dos pour aller souper bien au chaud avec sa famille !

De son côté, Brume se demandait si elle pouvait lui faire confiance. Ce ne serait pas la première fois qu'un homme au dehors sympathique profite de la détresse d'une femme pour abuser d'elle, qui plus est dans un coin perdu où crier ne servirait à rien.

- Ecoutez... reprit l'homme de sa grosse voix où semblaient rouler des cailloux. Il est presque six heures... Ma ferme est à deux kilomètres... Si vous voulez, je vous emmène, comme ça vous pourrez

souper et vous aurez une chambre pour la nuit. Demain matin, on s'occupera de votre vélo, et vous pourrez repartir.

Monter dans une voiture avec un inconnu pour passer la nuit chez lui ? Brume était perplexe. Aussi balbutia-t-elle « Je ne sais pas... ».

- La pauvre ! s'exclama l'homme avec un fort accent du sud. Je lui fais peur ! Misère ! C'est vrai que par les temps qui courent, on ne sait plus à qui se fier ! Mais je ne suis pas tout seul à la ferme ! J'ai mon épouse, j'ai ma fille ! Attendez...

L'homme sortit son téléphone de la poche de sa veste et passa un appel en gratifiant Brume d'un plissement d'yeux qui signifiait « Ne vous inquiétez pas, vous allez voir... »

« Mireille ?... C'est moi.... Oui, oui, ça va, ça va ! Dis donc, j'ai une petite, là, qui est toute seule avec son vélo, elle a un pneu crevé, alors je me suis dit que je pourrais la ramener à la maison pour qu'elle passe la nuit... Oui... Oui... D'accord. Oui, on arrive... De toute façon j'avais fini... Allez ! »

- Vous voyez, dit-il à Brume, c'est arrangé ! Ma femme m'a dit « Je vais vite lui préparer la petite chambre ! » Alors, c'est bon ? On y va ? C'est que ma femme n'aime pas qu'on arrive en retard pour la soupe !

A demi-rassurée par la conversation à laquelle elle venait d'assister, Brume accepta l'offre de l'homme et l'en remercia.

Elle le rejoignit sur le talus, et ils suivirent le chemin qui longeait la propriété jusqu'à la camionnette. Quand l'homme souleva le vélo pour le charger, il s'étonna qu'il soit si lourd et lui demanda ce qu'elle avait bien pu mettre dans les sacoches. Sans attendre de réponse de sa part, il s'exclama : « Ma parole, ça pèse un âne mort ! » en roulant des yeux et en ahanant dans l'effort. Mais Brume ne dit rien. Ses cahiers et les quelques documents de ses parents étaient son secret. Quand ils partirent enfin, le ciel commençait à noircir et un fin rideau de pluie s'écrasait contre les vitres.

L'homme était très loquace.

Il s'appelait Alain, s'étonna du prénom de Brume, remarqua poliment que c'était original, puis se mit à raconter sa vie de cultivateur tout en conduisant.

Le métier n'était plus ce qu'il était. D'anciennes variétés de pommes, succulentes et cabossées, avaient disparu des canaux de distribution au profit de quelques autres, très prisées par les revendeurs parce qu'elles présentaient un aspect lisse, une couleur uniforme et un calibrage avantageux. Du reste, les gens s'y étaient tellement habitués que si, par exemple, on leur avait proposé une patte de loup, qui était fine, savoureuse, très parfumée, ils s'en seraient méfiés à cause de sa peau verdâtre et de la longue marque semblable à une griffure qui en faisait presque le tour. Dans le bio, c'était un peu différent car les gens avaient compris que qualité et beauté n'allaient pas toujours de pair... Le bio, c'était tentant, mais il n'avait pas le courage de reconverter ses parcelles. C'était coûteux, difficile... Tant pis, il préférait continuer comme ça, d'autant plus qu'il avait déjà eu beaucoup de frais quand il avait arraché des

pommiers pour planter des variétés à la mode, telles que les Ariane et les Juliet. Ça avait été son seul recours pour continuer à vendre ses pommes mais, parfois, il se demandait s'il était vraiment raisonnable de déployer tant de moyens dans l'unique but de satisfaire les cahiers des charges des distributeurs, d'autant plus que ceux-ci s'arrogeaient le droit de fixer les prix sans possibilité de négociation. En cas de mécontentement du producteur, ils n'hésitaient pas à rompre le contrat et à faire appel à un autre exploitant. On n'avait pas son mot à dire, les temps étaient durs et les jeunes loups de l'industrie agro-alimentaire avaient les mâchoires solides. Des collègues, dont les exploitations étaient saines et bien tenues, avaient dû arracher leurs pommiers au prétexte que les industriels avec lesquels ils étaient en contrat avaient changé de camions, ce qui avait entraîné un changement de conditionnement, et donc le calibre des pommes. On marchait sur la tête... Cela ne lui était encore jamais arrivé, mais on n'était à l'abri de rien, avec ces... Il préférait se taire... Il ne voulait pas être grossier.

Malgré tout, il s'en sortait plutôt bien et les pommes avaient l'avantage d'être beaucoup moins délicates que d'autres fruits.

Du reste, c'était pour cette raison qu'il s'était spécialisé dans les pommes et que, lorsqu'il avait hérité de l'exploitation

familiale, il avait vendu toutes les bêtes, exploité les deux pommeraies de ses parents, et planté dès les premières années onze parcelles de plus. Le rendement était bon et saisonnier, il pouvait partir en vacances avec sa famille une fois par an, et prendre le temps de vivre pendant les mois d'hiver.

Avec les bêtes, disait-il, on n'avait pas un jour de repos. Il fallait être là tous les jours pour les nourrir, les traire, s'en occuper. Ses parents n'avaient jamais pris de vacances et, à l'issue d'une vie laborieuse et pauvre, ils étaient si usés, si esquintés, qu'ils n'avaient pas eu la force de s'accorder la moindre escapade. Et puis pour quoi faire, pour aller où ? Ils ne connaissaient que le travail et la vie à la ferme.

Alain avait alors pris l'initiative de les conduire quelques jours à la mer. Il se souviendrait toujours de leur émotion quand ils avaient commencé à l'apercevoir. Sa mère avait dit « C'est ça, la mer ? ». Puis ils avaient marché pieds nus sur le sable, et l'atmosphère inédite et grandiose qui les embrassait de vent, d'iode et de cris de mouettes les avaient laissés sans voix.

Au bout d'une heure, épuisés par le grand air et les émotions, ils avaient demandé à leur fils de les conduire à la petite maison qu'il avait louée. Il avait fallu attendre la fin du dîner et l'absorption particulièrement abondante d'un petit blanc sec pour qu'enfin une bouche se délie et exprime, à

sa façon, l'émoi qui, toute l'après-midi, les avaient tenus cois.

« Eh ben, c'est quelque chose, la mer... » avait dit sa mère en posant la main sur celle de son fils, tandis que le père, les yeux fixés sur la toile cirée, hochait la tête, les larmes aux yeux.

- Je les ai emmenés encore deux fois à la mer, et puis leur santé s'est dégradée... Mon père est mort il y a six ans, et ma mère l'année dernière, précisa Alain avant de s'absorber dans un silence mélancolique.

Devant la porte de la maison se tenait une grande fille toute vêtue de laine. Les collants bleus, la jupe rose, le chandail jaune et vert, l'écharpe et le bonnet mandarine offraient un contraste frappant avec la grisaille qui allait s'assombrissant. Une poupée pendait à sa main. Elle cria « papa » en courant vers Alain et se jeta dans ses bras tandis que, galopant du fond de la cour en aboyant follement, un grand chien pataud fonçait sur Alain pour lui faire la fête.

- Alors, ça va, ma pitchoune ? Tu as passé une bonne journée ? demanda Alain à la grande fille en l'enlaçant tendrement et en flattant le chien.
- Oui c'était bien ! On est allés au lac avec Benjamin. On s'est bien amusés ! répondit la jeune femme avec une voix de petite fille. C'est qui ? ajouta-t-elle en se serrant contre son père.
- C'est Brume.
- Brume ?
- Oui, Brume. Elle va rester avec nous jusqu'à demain. Son vélo est en panne. Brume, voici ma fille, Mélanie.

- Enchantée, Mélanie, dit Brume à la jeune fille qui lui répondit par un sourire timide.
- Tu veux que je te montre ma chambre ?
- Emmène-la plutôt voir ta mère pendant que je mets la voiture au garage, intima Alain.

Dans la cour, ça sentait la soupe, la cheminée et l'automne. De vraies odeurs de campagne, réconfortantes, qui évoquaient la chaleur d'un foyer accueillant. Brume prit son sac à dos et suivit Mélanie qui sautillait, très excitée par la présence imprévue de la visiteuse.

- Maman ! Maman ! Regarde ! C'est Brume ! C'est un beau prénom, hein maman ! cria Mélanie en pénétrant dans la maison dont l'entrée débouchait directement sur une pièce réunissant la cuisine, la salle à manger et une cheminée.
- Oui, oui... j'arrive ! Oh la la ma fille ! Quel petit singe ! Allez, calme-toi un peu... dit la mère en délaissant ses fourneaux. Bonjour. Je suis Mireille, ajouta-t-elle à l'adresse de Brume, avec un accent qui n'avait rien à envier à celui de son mari.
- Bonjour Mireille !
- Alors comme ça, c'est vous, Brume ? C'est un prénom original... Oh la la ! Mais dans quel état vous êtes ! Allez, venez ! Je vais vous montrer votre chambre !

Brume n'eut pas le temps de remercier son hôtesse pour son hospitalité que déjà elle la suivait à l'étage où lui fut montré ce qui serait sa chambre pour la nuit, ainsi que la salle de bains. Elle apprécierait certainement de prendre une douche avant le souper, n'est-ce pas ? Qu'elle descende quand elle aurait fini, le repas était presque prêt. Si besoin, on pouvait lui prêter un chandail. Ce n'était pas ce qui manquait, la maison en était pleine !

Brume se retrouva seule dans une petite chambre à papier peint vert, douce, apaisante, meublée d'un lit, d'une armoire et d'une table de chevet en bois foncé qui devaient dater de deux ou trois générations.

Elle posa son sac par terre, s'approcha de l'unique fenêtre et demeura un instant immobile face à la vaste cour. Puis elle s'allongea sur le lit en soupirant.

Il était étrange d'être là, dans cette paisible campagne, auprès de gens qui vivaient et se déplaçaient sans craindre d'être filmés, écoutés, traqués. Et quelle tendresse débordait de cette famille...

Quelle chance...

Elle aurait pu ne rencontrer personne, ou croiser le chemin d'une âme malveillante, passer la nuit dehors, seule et sans toit, au lieu de quoi elle était accueillie à bras ouverts par des gens qui lui offraient le gîte et le couvert sans la connaître.

Affamée, elle se leva et se rendit à la salle de bains en pensant à l'eau délicieusement chaude qui s'écoulerait bientôt sur sa peau frissonnante.

De retour dans sa chambre, un épais gilet de laine rose et bleu tressé et torsadé l'attendait sur son lit.

Ce qu'ils appelaient « la soupe » était bien une soupe, à la nuance près qu'elle était assortie d'un plat de haricots verts à l'ail du potager, de rôti de porc froid, d'un plantureux plateau de fromages fermiers, et d'un reste de tarte aux pommes. Le pain, qui n'était autre qu'une grosse miche de seigle, accompagnait chaque plat, lesquels étaient arrosés d'un petit vin rouge de pays que Brume veillait à boire avec parcimonie. Youki, le chien, somnolait sur le carrelage, près de la cheminée. Il ne s'était calmé qu'après qu'on lui eut donné quelques rogatons de porc, et un petit morceau de gras, dont les odeurs l'avaient beaucoup excité.

- Allez ! disait Alain. Buvez, buvez ! Ça va vous redonner des couleurs !
- C'est que...
- Alain ! grondait Mireille. Laisse-la tranquille.
- Moi je dis ça... Elle est toute pâle. C'est le médecin qui me l'a dit : un peu de vin rouge, c'est bon pour les artères.
- Quel médecin ? interrogea Mireille, dubitative.
- Le docteur Jansac !

- Le docteur Jansac ? Il y a vingt ans qu'il est mort !
- Et alors ? La médecine, c'est la médecine, c'est tout.
- Je ne crois pas que le docteur Albert en dirait autant...
- Le docteur Albert ! Ces nouveaux médecins, ils savent plus grand-chose !

La chamaillerie, toute de jeu, roula encore quelques minutes entre Mireille et Alain, rejoints par Mélanie qui affirma que les médecins disaient n'importe quoi, et surtout les dentistes : la preuve, c'est qu'ils prétendaient que les bonbons étaient mauvais pour la santé. L'intervention de Mélanie fit rire tout le monde et mit fin au sujet.

- Alors, Brume, vous allez où comme ça, toute seule ? demanda Mireille en servant les haricots.
- A Saint-Front.
- Ah oui...
- Oui... Je vais rendre visite à une amie de ma grand-mère qui est décédée... une amie que j'ai un peu connue dans mon enfance et que j'ai envie d'aller voir, maintenant que...

Elle était un peu gênée de devoir mentir à de si braves gens, mais elle n'avait pas le choix. En outre, ce n'était pas vraiment mentir. Tout était vrai, sauf la raison pour laquelle elle souhaitait rejoindre Cyrille.

Pensant qu'ils avaient affaire à une jeune femme fraîchement frappée par le deuil, Mireille et Alain lui

témoignèrent leur sollicitude d'un hochement de tête silencieux.

- Et vos parents ? Ils savent que vous êtes là ? demanda Alain.

Bien qu'embarrassée par la question, Brume s'apprêtait à y répondre quand Mireille lança à son mari qu'elle était grande et qu'à son âge on n'était pas tenue de tout dire à ses parents.

- Grande, grande ! Vous avez quoi ? Vingt-deux ans ?

- Trente et un ans.

- Trente et un ans ? Vous les faites pas !

- Moi j'ai sept ans ! déclara Mélanie avec fierté.

- Mélanie... tu as dix-neuf ans... tu sais bien... répondit sa mère d'une voix lasse.

- Non. J'ai sept ans.

Mélanie avait sept ans depuis qu'à cet âge un accident de voiture l'avait pour toujours privée d'importantes fonctions cérébrales. Depuis lors, elle était une petite fille que ses parents choyaient et traitaient comme telle, sans la contrarier.

La soirée allait bon train et Brume glissait dans une mélancolie qui lui serrait le cœur. Cette famille était si belle, si aimante... L'amour remplissait la pièce d'une chaleur et d'une gaieté bouleversantes. Être orpheline était cruel... Les années passaient, et la douleur, le trou au fond de son cœur

et de son ventre, étaient toujours aussi insupportables. Consciente de la chute vertigineuse qui était en train de l'emporter, elle fit de gros efforts pour se retenir, et s'empessa de s'extraire des tristes contrées de son manque en se raccrochant à la laine douce et épaisse qui lui tenait chaud, à la solidité de la chaise, au bois massif de la table, à l'euphorie des voix, à l'odeur insistante du fromage, à la mie légèrement aigre du pain, et elle arrosa le tout d'une goulée de vin qui fit plaisir à Alain.

- Je peux toucher tes cheveux ? demanda Mélanie qui, ainsi, offrait une bonne diversion.
- Mélanie... soupira Mireille avec un peu de reproche.
- Mais quoi ? J'ai demandé poliment !
- Ce n'est pas la question...
- Ah oui ! J'ai pas dit « s'il te plaît » ! S'il te plaît, je peux toucher tes cheveux ?

Mireille soupira encore, mais comme Brume avait l'air de trouver la demande amusante, elle laissa sa fille agir à sa guise.

- Et pourquoi tu veux les toucher ? demanda Brume avec un petit sourire.
- J'en ai jamais vus des courts comme ça sur une fille.

Brume sourit encore à l'idée que sa tonte, qui ne plaisait pas à tout le monde, et qui lui avait valu beaucoup de brimades au collège et au lycée, titille la curiosité de Mélanie.

- Tu peux les toucher, consentit-elle.

Avec une délicatesse à laquelle elle ne s'attendait pas de la part « du petit singe », Mélanie lui caressa la tête plusieurs fois, en disant : « C'est doux... »

Comme elle remerciait Mireille de lui avoir prêté un gilet et qu'elle s'extasiait sur la beauté du chandail que son hôtesse portait, un ouvrage tricoté en torsades qui s'entrecroisaient à n'y rien comprendre, elle apprit que c'était Mélanie qui l'avait réalisé, ainsi que le pull de son père, et tout ce qu'elle portait, à part ses collants. Bref, tout ce qui était en laine dans la maison était fait de ses mains. Mélanie avait un don pour le tricot. Elle en maîtrisait toutes les techniques et s'amusait à créer ses propres modèles, et à mêler les laines et les couleurs. Brume était ébahie. Décidément, cette grande petite fille était pleine de surprises.

Très fière de son œuvre, Mélanie accueillit les félicitations de Brume avec un plaisir flagrant et une vanité non dissimulée. A l'issue du repas, elle l'invita à voir sa chambre, peuplée d'innombrables poupées et peluches, qui furent présentées chacune à leur tour par leur petit nom avant que ne soit ouvert, telle la caverne d'Ali Baba, un immense placard mural débordant d'un ensemble bariolé de pulls, de gilets, d'écharpes, de guêtres, de mitaines, de moufles et de bonnets.

Enfin, on se dit bonne nuit et, comme chacun dans la maison, Brume gagna son lit, où elle s'endormit aussitôt, savourant la fraîcheur des draps et la douceur d'avoir un toit.

Larmoyante sous le soleil, Brume pédalait sur son vélo refait de frais.

Ruisselante à s'en troubler la vue, elle avançait coûte que coûte, et pédalait, pédalait, mue par un réflexe de survie que sa confusion et son envie de tout laisser tomber n'avaient pas réussi à saper.

Car cette famille était une vraie famille, mais elle n'était pas la sienne. Brume avait retenu ses larmes jusqu'à son départ, souriant vaillamment, promettant de revenir, mentant encore et encore à ces gens dont la vie était simple et douce.

Sa vie à elle était si compliquée... Elle aurait voulu rester, être l'enfant de Mireille qui, maternellement, lui avait préparé un petit paquet de victuailles soigneusement emballées, et l'avait embrassée avec chaleur. Craignant l'accident comme la mauvaise rencontre, le couple lui avait fait mille recommandations, tels des parents soucieux de leur enfant.

Brume pleurait, et les pensées se bouscuaient dans sa tête, les impressions déferlaient.

Avant de les quitter, Mélanie lui avait sauté au cou pendant qu'Alain lui vantait les mérites de la réparation de son vélo. Gilbert, un voisin, en avait profité pour réviser l'engin : elle n'avait aucun souci à se faire.

Chacun avait manifesté son affection à sa façon, à laquelle elle avait répondu avec effusion, la gorge nouée et le cœur gonflé, ravalant ses sanglots, remerciant jusqu'au franchissement du portail.

Puis, quand elle avait eu le dos tourné, elle s'était laissée aller. Depuis, les larmes ne cessaient de couler. Elle se sentait seule et fragile, perdue dans un monde où elle n'avait personne sur qui compter.

Heureusement, avant de mourir, sa grand-mère Altisia avait fait en sorte de la protéger en lui léguant le petit appartement où elles avaient vécu ensemble. Elle lui manquait... Maintenant, elle n'avait plus personne à qui parler à cœur ouvert.

Bien sûr, quelques amies d'Altisia, qu'elle connaissait depuis son enfance, venaient la voir, prenaient de ses nouvelles, lui apportaient des petits plats qu'elles avaient préparés elles-mêmes. Des femmes qui, par gratitude pour Altisia et par affection pour Brume, se faisaient un devoir de prendre soin d'elle.

Mais cela ne suffisait pas.

Brume avait une peine au cœur que rien ni personne n'avait pu vaincre. Et voilà que cette peine, ce vide, ce manque, éclataient dans toute leur noirceur parce qu'elle avait rencontré une famille, et parce qu'elle s'était provisoirement sentie adoptée. Elle avait goûté à la chaleur et à la sécurité qu'apporte une famille unie, maintes fois rêvée, enfant, mais il lui fallait s'en détourner, et repartir seule, comme toujours. Des parents, elle en avait eu, mais on les lui avait volés, on les lui avait tués, et elle était alors devenue fragile, braquée, et inadaptable. L'orpheline élevée par sa grand-mère, incapable de se faire une famille à elle, incapable de réaliser des choses que les adultes de son âge semblaient trouver évidentes, comme travailler, se mettre en couple, avoir des enfants, des amis, et vivre leur vie. Certes, ils pouvaient divorcer, et tout n'était pas rose pour eux non plus, mais ils faisaient face.

Parfois, elle avait honte vis-à-vis d'Altisia. Honte d'être triste, honte d'être insatisfaite, honte d'avoir envie d'autre chose. Et cette honte, cette culpabilité, étaient balayées par Altisia qui lui disait qu'il n'y avait rien de pire pour un enfant que de perdre ses parents, mais que viendrait le jour où elle saurait accepter sa perte et transformer sa part d'ombre en lumière. Brume ne voyait pas comment y parvenir. Cette tâche lui semblait surhumaine. Pourtant, Altisia lui assurait

qu'elle y arriverait. Elle en avait eu la vision, la sensation, et, en la matière, Altisia ne se trompait jamais.

Certes, l'idée était réconfortante mais, pour le moment, son chagrin la noyait trop souvent à son goût et elle n'avait aucune idée de ce qui pourrait l'aider à changer de cap et à embrasser cette lumière, dont Altisia parlait d'autant plus à son aise qu'elle était elle-même une femme rayonnante auprès de qui beaucoup de gens avaient ressenti une rare sérénité.

Si elle n'avait pas eu Altisia, que serait-elle devenue ? Car c'était elle, aussi, qui lui avait dit, peu avant sa mort, que si elle avait un problème, Cyrille serait la plus à même de l'aider. « N'hésite surtout pas ! » avait-elle insisté. « Cyrille est une femme sage, avisée. Elle saura t'aider en cas de besoin. D'ailleurs, tu devrais aller la voir. C'est une femme qu'il fait bon fréquenter. »

Brume avait dit que, oui, elle irait la voir, et il avait fallu qu'un danger la menace pour qu'elle s'y décide enfin.

Verte à faire monter l'eau à la bouche, la forêt qui s'étendait de part et d'autre de la route eut tôt fait d'arracher Brume à ses tourments.

Des odeurs de terre et de feuilles s'en exhalaient, douces, chaudes, détrempées de la veille, tiédies par un soleil qui, discrètement, se frayait un chemin entre les ramures.

Brume s'immobilisa : dans la pénombre, des oiseaux émettaient des refrains enchanteurs aux rythmes variés.

Pénétrée par le mystère de la forêt, où bruissaient et résonnaient imperceptiblement des millions de vies, Brume ne fut plus qu'arbres tranquilles, frémissement de feuilles, scarabées escaladant une brindille, parfums d'humus, de ciel et de chlorophylle.

Lasse de ses débats intérieurs, elle se laissa gagner par la quiétude qui lui était offerte, appuya son vélo contre un tronc couvert de mousse, but un peu d'eau que Mireille lui avait donnée, croqua une belle pomme rouge que cette dernière avait placée dans le paquet de victuailles, monta encore de quelques mètres et s'assit par terre, protégée de l'humidité par sa pèlerine.

Elle passa la main sur la peau rugueuse d'un tronc, sur la mousse douce, verte et mouillée, l'enfonça dans les feuilles et la terre lourdes d'eau, et huma l'odeur fraîche et végétale sur ses doigts.

Enfin, le dos droit et les yeux ouverts, elle se mit en méditation et devint l'instant, le tout, l'éternité.

Un temps immobile habitait son corps, vivifiait son esprit, ranimait sa sagesse, annihilant toute trace de ce mental fou qui l'avait assailli de tourments et de peur.

Assise entre de hauts arbres, proche des feuilles qui, jaunes et brunes, avaient renoncé aux sommets, Brume se retrouva. Elle n'avait plus ni espoir ni désespoir, le bruit dans sa tête avait cessé, laissant place à une vacuité reposante et fertile.

Comme chaque fois qu'elle méditait, elle avait la sensation qu'un monde de sagesse l'amplifiait, surpassant tout ce que son humanité limitée pourrait jamais savoir.

Elle était l'énergie de vie, le divin, l'origine.

Elle était le Tout et le Rien, la particule et le corps, le vide et le plein.

Dégagée de son petit moi égotique, faible et désordonné, il lui suffisait de s'accorder à l'énergie primordiale pour que cessent ses souffrances.

Passant ainsi du chaos au cosmos, du désordre à l'unité, de la peine à la félicité, une joie profonde, sereine, envahissait

son être tout entier, qui lui rendait sa respiration et mettait son esprit au repos.

Minuscule et grandiose comme l'étoile qui, une parmi les autres, brille de tout son éclat jusqu'à sa fin, elle était particule entre les particules, cellule rayonnante du divin. Comblée d'amour et de grâce, elle n'avait plus besoin de rien.

Le petit chemin était difficile à trouver. L'esprit brouillé par la fatigue, elle était passée trois fois devant sans le voir avant de décider de s'y aventurer.

Elle ne reconnaissait rien.

Les quelques fois où elle était venue remontaient à longtemps, et l'automne avait transformé en plaine rase les champs qu'elle avait jadis vus luxuriants de maïs, de colza et de tournesol.

Elle se souvenait d'un champ de blé dont les cheveux de paille l'avaient enchantée quand, petite citadine peu habituée à la campagne, elle avait découvert une splendeur jusque-là inconnue.

Le chemin faisait cahoter son vélo, rendant son effort plus difficile encore.

Enfin, au fond de la pénombre qui descendait doucement sur les champs, elle vit apparaître une ferme, qu'elle reconnut. Encore quelques mètres, et elle y serait...

La joie envahit son cœur, ainsi que le soulagement, car elle n'était pas habituée à l'effort physique, et les cinquante-deux kilomètres parcourus en deux jours l'avaient éreintée.

Quand elle eut atteint le portail grand ouvert, elle descendit de sa selle et marcha jusqu'à la maison.

Elle appuya son vélo contre le mur, à côté de la porte sur laquelle était indiqué : « Ebénisterie Rémi Blazard. Entrez ! C'est ouvert ! »

L'atelier était éclairé... elle était sauvée. Elle poussa la porte et entra discrètement. Une douce chaleur l'enveloppa qui lui donna tout à coup une énorme envie de dormir. Les odeurs de bois et de térébenthine lui firent l'effet de chaudes retrouvailles avec sa grand-mère, dont le souvenir serait pour toujours associé à ce lieu.

Penché sur une pièce de bois qu'il découpait à l'aide d'une machine dont le bruit rappelait celui des circuits automobiles, Rémi ne l'avait pas entendue.

Brume enleva son écharpe et déboutonna son manteau en attendant qu'il la voie. Elle aurait certes pu l'appeler, mais elle craignait de le faire sursauter et que la machine ne le blesse.

Du fond de l'atelier, un chien de berger la rejoignit d'un pas lent et lui renifla la main. C'était un vieux chien grisonnant, aux yeux légèrement voilés et à la démarche fatiguée. Brume le caressa, lui dit qu'il était un gentil chien, regarda ses yeux humides et affectueux, se sentit infiniment émue par tant de simplicité et de confiance, et lui sut gré de sa présence.

Des objets décoratifs ainsi que des tabourets, des chaises, des bancs et une table se partageaient l'espace, sans compter la série créative des « Drôles de bois » dont Brume avait jadis admiré des pièces. Lisses ou rugueuses, angulaires ou suavement arrondies, les œuvres de Rémi n'en finissaient pas de la ravir. Elle était toute à sa contemplation quand une femme pénétra dans l'atelier : c'était Sonia, la compagne de Rémi.

Toutes deux surprises, elles se regardèrent un instant et, alors que Brume allait la saluer, Sonia s'écria : « Mais c'est Brume ! Rémi ! Rémi ! Regarde ! C'est Brume ! »

Rémi arrêta tranquillement la machine, releva la tête et dit en éclatant de rire :

- Brume ? Mais... qu'est-ce que tu fais là ?

En guise de salut, Sonia et Rémi l'enlacèrent. Brume souriait de tout son être. Elle n'avait pas imaginé que Sonia et Rémi la reconnaîtraient et qu'ils seraient aussi contents de la voir. Elle se sentit soudain folle de joie, et son cœur lui dit qu'elle avait bien fait de venir, que c'était le bon endroit.

- Ça fait plaisir de te voir ! lui dit Rémi avec chaleur.

Sonia était allé chercher une tasse de thé chaud dont elle avait en permanence une théière prête.

- Oui, ça fait plaisir de vous voir ! Ça fait si longtemps ! répondit Brume, assise sur un banc réalisé par Rémi, une tasse chaude entre les mains.

- Tu avais quel âge la dernière fois ? Dix ou douze ans, non ?
 - Onze ans.
 - Et maintenant tu es... tu es une jeune femme ! C'est fou ! s'exclama Rémi. Et tu es toute tondue ! Toi qui ne jurais que par les cheveux longs...
 - Eh oui... Vous allez bien ? Et Carine et Nicole ? Ça va ?
 - Oui, ça va. Tout va bien. Carine vit à Paris. Elle est mariée et elle est laborantine. Et Nicole est partie vivre dans un village alternatif des Pyrénées. Elle s'est spécialisée dans le tissage en fibres végétales. Et nous...
 - Nous, sourit Sonia, on vieillit tout doucement.
- Sonia avait raison. Au fil des années, les peaux s'étaient marquées de fines rides, les cheveux s'étaient mêlés de fils blancs et les corps semblaient un peu plus lourds. Mais ils avaient gardé cette petite lumière pétillante dans le regard et leur compagnie était toujours aussi gaie et chaleureuse.
- Je vois que tu as fait connaissance avec Yoda... dit Rémi en désignant le chien d'un petit mouvement de menton.
 - Oui... il est adorable.
 - Mais oui, c'est mon Yoyo ! répondit-il en caressant son chien avec adoration. Oui... Oui... C'est mon Yoyo, hein mon Yoyo ? Mais oui, mais oui... Tu viens pour Cyrille ? demanda-t-il tout à coup.
 - Oui. Elle est là ?

- Oui. Elle t'attend, lui dit-il d'un ton ferme.
 - Elle m'attend ? s'étonna Brume qui, bien que très au courant des dons de clairvoyance de Cyrille, n'en était pas moins abasourdie.
 - Non mais n'importe quoi ! s'esclaffa Sonia.
 - Comment ça ? s'insurgea Rémi. Bien sûr que si, elle l'attend !
 - Elle savait que Brume reviendrait un jour, rétorqua-t-elle, mais quant à dire qu'elle l'attend... C'est un peu exagéré, quand même !
 - Quoi ? Si, elle l'attend ! Elle ne savait pas quand mais elle a toujours dit que Brume reviendrait et que ce jour-là elle serait là. Et tu vois, elle est là !
 - Non mais franchement, Rémi ! répondit Sonia, poursuivant leurs taquineries habituelles.
 - Si ! ajouta-t-il. Elle est comme ça. C'est ma sœur. Elle sait des choses.
 - Oui, oui ! Allez !
 - C'est pas vrai ?
 - Si, bien sûr, c'est vrai, mais... Allez ! tempéra Sonia. Si on le laisse faire, poursuivit-elle à l'adresse de Brume, on en a pour des heures. Ah la la ! Quand il s'agit de sa sœur... Cyrille est chez elle. Tu connais le chemin !
- Yoda suivit Brume des yeux et il fallut le retenir pour qu'il ne franchisse pas le seuil avec elle.

Elle ne se sentait plus du tout fatiguée. La familiarité riante et affectueuse de Sonia et Rémi lui avait redonné de l'énergie, et faisait briller chacune de ses cellules comme autant de petits soleils.

Brume traversa la cour en humant d'émouvants parfums de terre et de cheminée, semblables à ceux qu'elle avait senti chez ses hôtes providentiels.

Arrivée au seuil de la minuscule maison de Cyrille, elle frappa à la porte et entendit une voix lui dire négligemment :

- Entrez ! C'est ouvert !

Un peu surprise, elle ouvrit et vit Cyrille assise à sa table, en train d'écrire dans un cahier. Elle était aussi belle que dans son souvenir. Peut-être même encore plus belle, avec ses longs cheveux argentés, et sa peau délicate creusée de fines rides.

Comme Cyrille finissait d'écrire sa phrase en marmonnant « J'arrive... », Brume ferma la porte derrière elle et dit « Cyrille ! C'est moi ! Brume ! »

Cyrille leva les yeux, s'épanouit d'un large sourire et dit en riant :

- Mince alors ! Je croyais que c'était Rémi ou Sonia ! Et en même temps je trouvais qu'ils avaient une drôle d'odeur énergétique ! Brume ! C'est incroyable !

Elle se leva prestement de son tabouret bas, fit trois pas et enlaça Brume avec une spontanéité et une affection qui emplirent la voyageuse de reconnaissance.

- Ah Brume ! s'exclama Cyrille en la regardant. Que tu es grande maintenant ! La première fois que je t'ai vue, tu avais à peine un mois... C'est la seule fois où j'ai vu ta mère... C'est dommage, j'aurais bien voulu la connaître... « Moi aussi », pensa Brume en prenant sur elle.
- Rémi m'a dit que tu m'attendais... dit-elle pour changer de sujet.
- Que je t'attendais ? s'étonna Cyrille. Puis, après réflexion, elle ajouta : C'est vrai. Je t'attendais. Je savais que tu nous reviendrais un jour... Au moins pour ta grand-mère. A cause de notre lien. Mais assieds-toi. Je vais nous préparer une infusion.

Brume s'assit à la table sur un des trois tabourets, et elle regarda Cyrille préparer en silence du thym et de la camomille sauvages cueillis au cours de ses pérégrinations. Elle mit les plantes dans une théière, y versa de l'eau chaude prélevée dans une marmite suspendue à la crémaillère de la cheminée, et la posa sur la table avec deux grosses tasses, des cuillères et un pot de miel.

La maison, de quatre mètres sur cinq, se limitait à une pièce. Tout son équipement consistait en un lit posé à même le sol, une table basse sur un large tapis de laine, trois tabourets

bas en forme de banc de méditation, une armoire, un lavabo et un poêle. Il y faisait chaud, l'atmosphère était douillette entre les murs vert pâle.

- Alors, comment vas-tu ? lui demanda Cyrille, ravie que la petite fille d'Altisia, qu'elle avait tant aimée, soit assise à sa table après tant d'années.

Elle échangèrent quelques nouvelles, évoquèrent Altisia, puis, comme Brume la regardait d'un air de plus en plus soucieux, elle se tut un instant et la regarda avec gravité. Il était évident que Brume n'avait pas fait tout ce chemin sans raison sérieuse.

- J'ai des problèmes... soupira Brume.

Les deux femmes se regardèrent un instant en silence puis elle poussèrent un soupir, se détendirent, esquissèrent un sourire et Brume se sentit prête à raconter ce qui lui était arrivé.

- En juillet, j'ai été convoquée par l'Agence Française de Facilitation Numérique pour qu'on m'implante la puce, commença-t-elle. Je n'étais pas d'accord mais... Altisia et moi en avons beaucoup parlé et nous redoutions le moment où cela nous arriverait. Au moins aura-t-elle échappé à ça... dit-elle, les yeux baissés sur son souvenir.
« Je ne pensais pas qu'ils me convoqueraient si tôt. Je croyais que j'avais encore le temps, puisqu'ils ont

commencé par les actifs et les détenus des grandes villes, mais voilà... C'est arrivé.

« Alors j'y suis allée, et ils me l'ont implantée...

« Un mois plus tard, j'ai reçu une autre convocation me disant que ma puce s'était désactivée et qu'il fallait que j'y retourne pour m'en faire implanter une autre.

« Je ne m'en étais pas rendu compte parce que je ne me suis pas servi de ma puce. Tant que tout le monde n'est pas pucé, l'ancien système existe toujours, alors même avec la puce on peut faire comme avant...

« Fin août, je suis donc retournée à l'Agence. On m'a fait des tests pour savoir d'où venait le problème, et on n'a rien trouvé. La puce ne présentait aucune anomalie, aucun dommage. L'homme qui s'occupait de moi a commencé à me poser des questions. Il a dit que c'était bizarre, m'a demandé plusieurs fois si j'avais fait quelque chose de spécial, si je travaillais avec des produits toxiques, ou avec des rayons X... Il a beaucoup insisté. Chaque fois, je disais que non, que je n'avais rien fait de spécial, que je ne travaillais pas et que je menais une vie très simple et très ordinaire, mais j'ai vu qu'il ne me croyait pas. Il a aussi vu dans mon dossier que j'avais été diagnostiquée autiste, et il s'est demandé si ça ne pouvait pas être le problème, mais une collègue lui a dit que l'autisme de degré un ne posait aucun problème.

« L'entretien tournait à l'interrogatoire de police... A ses yeux, j'étais suspecte.

« Finalement, comme il ne trouvait rien, il m'a implanté une deuxième puce, sans enlever la première.

« Oui, parce que... Je crois qu'ils ne sont pas au point pour les enlever...

« L'injection ne fait pas mal, sauf si on ne supporte pas les piqûres. Elle est tellement petite qu'ils l'injectent avec une seringue dans un liquide qui, paraît-il, aide le corps à ne pas faire de rejet.

« Enfin... Moi qui ne voulais pas la puce, j'en ai deux dans mon corps ! Deux ! Tu te rends compte ? J'ai deux de leurs saloperies technologiques sous la peau ! Ça me dégoûte !

« Enfin...

« Avant que je reparte, l'homme m'a dit : « Et cette fois, faites attention ! » Il avait l'air menaçant et il croyait vraiment que c'était de ma faute. Mais moi je ne sais pas comment je suis sensée « faire attention » ! Je ne sais même pas ce qui s'est passé !

« J'ai eu peur, et comme je savais qu'il se fichait de ce que je pouvais dire, j'ai dit oui comme si j'étais coupable, et je suis partie.

« Le 29 septembre, j'ai reçu un nouveau courrier de l'Agence, très menaçant celui-ci.

« Il y était dit que ma deuxième puce s'était désactivée, que j'étais convoquée et qu'il souhaitaient vivement que, cette fois, il n'y ait plus de problème, et qu'ils en avaient référé à la direction.

« Là, j'ai vraiment paniqué. Parce que, de toute façon, moi, leur puce, je n'en veux pas ! Et je ne sais même pas pourquoi les deux premières se sont désactivées ! Sinon je donnerais la recette à tout le monde ! Et puis j'ai peur qu'ils me gardent prisonnière pour faire des expériences sur moi si je vais au rendez-vous. On sait très bien que des gens disparaissent sans explication, du jour au lendemain, depuis que la puce a été rendue obligatoire par le gouvernement.

« Certaines personnes disent que les Disparus sont répartis selon l'utilité qu'ils présentent pour les autorités, que certains sont en prison, d'autres sont tués, d'autres sont des cobayes pour expérimenter des puces plus puissantes, plus développées. On dit aussi qu'il y a des camps avec de grands laboratoires pour tester de nouvelles puces capables de faire obéir les gens les plus réfractaires à l'autorité. Et je sais très bien qu'entre ma vie marginale et mon prétendu autisme, je ferais un bon sujet !

« Je ne sais pas si tout cela est vrai ou si ce ne sont que des rumeurs, mais je sais qu'on peut s'attendre au pire de

la part d'un gouvernement qui oblige les gens à vivre avec un produit technologique dans le corps, qui n'admet pas qu'on le refuse, et qui nous menace de bannissement social sans jamais le dire ouvertement alors qu'à l'évidence, si on n'a plus le droit d'utiliser les transports, qu'on n'a plus accès aux moyens de paiement, qu'on nous interdit les administrations, les loisirs, les aides sociales, et cetera, on est banni ! C'est pour ça que certaines personnes fuient à la campagne. Parce que si on refuse la puce, on ne peut plus vivre du tout, en ville. Depuis cette puce, je vis dans une anxiété profonde, bien pire qu'avant. Je n'ai jamais eu confiance en ce monde, et je ne me suis jamais sentie bien dans ce système de vie étouffant, mais là, mon angoisse a beaucoup augmenté...

« Alors quand j'ai reçu ce courrier, j'ai eu très peur. J'étais terrifiée, je ne savais pas quoi faire. Altisia n'est plus là et je ne pouvais en parler à personne, parce que... En ville, on est très surveillés. Leur système de ville « intelligente », comme ils l'appellent, n'est pas tout à fait au point, mais il l'est suffisamment pour écouter des conversations, utiliser la reconnaissance faciale... Et ils arrivent même à décrypter une conversation filmée sans le son grâce à la lecture labiale.

« Et puis je ne voulais pas risquer de mettre quelqu'un en danger. Ils pourraient très bien retrouver une personne et,

peut-être la torturer pour savoir ce que je lui ai dit. Ils en sont capables...

« Alors, lors d'une nuit d'insomnie, j'ai repensé à ce que m'avait dit Altisia. Elle m'avait dit qu'en cas de problème, je devais venir te voir. Elle m'avait laissé toutes tes coordonnées, un plan, ton numéro de téléphone, mais je ne pouvais pas te téléphoner parce que, maintenant que je suis suspecte, je dois être sur écoute.

« Alors j'ai décidé de venir te voir directement. Ça a été compliqué parce que je ne suis pas du tout une aventurière, et je n'ai même pas le permis de conduire ! Mais je n'avais pas le choix.

Brume s'arrêta de parler, les yeux humides et la gorge nouée. Elle regardait Cyrille de ses yeux ronds, la main sur la bouche. Cyrille la regardait avec douceur, avec peine aussi. Elle posa une main amie sur celle de Brume, et lui dit d'une petite voix :

- Continue.

Brume fit oui de la tête et, au bout d'un instant enrobé d'un silence soyeux, elle raconta.

- J'ai réfléchi et j'ai élaboré un plan. J'ai décidé que je viendrais à vélo pour ne laisser aucune trace de billet de train, ou d'un quelconque transport.

« J'ai aussi décidé d'utiliser l'écoute téléphonique qu'ils ont dû mettre en place sur ma ligne : la veille de mon

départ, j'ai téléphoné à une amie de Tisia sous le prétexte de prendre de ses nouvelles, et je lui ai dit l'air de rien que, le lendemain, j'allais faire une balade à vélo jusqu'au lac des Palmydés pour m'aérer un peu et me dérouiller.

« Et donc, le lendemain, j'ai enfilé une tenue de sport, j'ai rempli un petit sac à dos et les sacoches du vélo de Tisia, et je suis partie. J'avais élaboré un parcours qui passait par le lac, à huit kilomètres de chez moi, et qui n'empruntait ensuite que des petites routes, car les grandes sont toutes équipées de caméras. Ça a rallongé mon trajet de dix kilomètres, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Brume pouffa de rire et ajouta :

- Pour quelqu'un qui peine à mettre un pied dehors, qui se sent vite perdue et qui n'est pas sportive, on peut dire que c'était une sacrée aventure !

Cyrille sourit à son tour. Brume avait bien grandi, et ce périple avait l'avantage de lui montrer qu'elle était capable de bien plus qu'elle ne le pensait.

- Voilà... conclut Brume.

- Bien, dit Cyrille sobrement. Tu n'as vraiment aucune idée de la raison pour laquelle tu désactives les puces ?

- Non, aucune...

- Il faudrait le savoir... Parce que si tu désactives les puces, ça veut dire qu'il y a quelque chose, en toi, qui est plus

fort que leurs technologies. Tu as bien fait de venir... Ne t'inquiète pas, on va trouver une solution. En attendant, tu dois être épuisée. Je vais t'accompagner chez Rémi et Sonia. Tu n'auras qu'à dormir dans mon ancienne chambre... Et pour le reste, on verra demain.

Quand le battage autour de la puce avait commencé, Altisia et Brume avaient été très inquiètes pour le monde à venir. Coline avait eu raison, quand elle avait fait l'enquête qui lui avait été fatale. Elle n'avait pas pu empêcher l'avènement de la puce, mais elle avait fait tout ce qu'elle avait pu, et elle l'avait payé très cher. Chaque fois qu'il en était question, l'histoire de Coline et de Khan résonnait, rendant leur absence plus amère.

En un peu plus de dix ans, avant même que le puçage ne commence, la puce était devenue omniprésente. Entre le story telling de Jo Randy, la propagande de l'Etat, et la participation active des convaincus et des suiveurs de modes, on n'y échappait pas. Sans compter les mails et les SMS envoyés directement par les ministères de la santé, de la famille, du logement, mais aussi par les banques et les lieux de loisirs. Tout était conçu pour que les gens la croient aussi inoffensive qu'indispensable.

Pourtant, Altisia et Brume étaient bien placées pour savoir que cette puce n'avait rien d'inoffensif, et qu'elle transformerait les êtres humains en êtres vivants contrôlés,

perdant la conscience et la sensibilité qui les avaient jusque-là, dans le bien comme dans le mal, caractérisés. Leur seule chance avait été le retard de la France par rapport à de nombreux autres pays. Altisia savait qu'elle était trop vieille pour être pucée un jour, mais elle avait peur pour Brume, elle-même très angoissée à l'idée de l'avenir qui l'attendait. Pour la rendre parfaitement attrayante et convaincre les gens qu'elle serait leur meilleure amie, son propriétaire, Jo Randy, l'avait appelée Jenny, racontant qu'il lui avait donné le prénom de sa fille cadette parce que c'était elle qui, à cinq ans, lui en avait fourni l'idée. L'enfant avait dit à son père qu'il serait merveilleux qu'on puisse, comme dans les histoires de magie et de super-héros, obtenir ce qu'on veut en faisant juste un mouvement de la main, ou en clignant des yeux.

Le story-telling avait fait le tour du monde en quelques jours et il avait été répété à l'envi dans tous les médias, agrémentés de nombreux détails attendrissants.

A la fin, la puce Jenny n'avait plus été que l'histoire d'un papa qui, adorant sa petite fille, avait voulu réaliser son rêve.

Altisia et Brume avaient écouté cette histoire avec dégoût, racontée à la radio dans une émission où les participants faisaient preuve d'une crédulité et de bons sentiments

écoeurants, dans une ambiance bon enfant à vomir tripes et boyaux.

Peu à peu était apparu tout un arsenal publicitaire décliné pour toutes les tranches d'âge.

Les enfants regardaient avec enthousiasme des dessins animés où les protagonistes, naguère pourvu de pouvoirs magiques, ou simplement d'astuce et de courage, étaient des enfants qui, grâce à leur puce, pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient sans effort. Il s'agissait le plus souvent d'une puce parlante qui, comme une amie, les encourageait dans les moments difficiles et partageait la joie des moments heureux. Cette puce-là avait évidemment toujours le mot pour rire et elle était dotée de toutes les émotions humaines.

Beaucoup d'enfants rêvaient de l'avoir. Il y avait fort à parier qu'une ou deux générations suffiraient à réduire le taux de renégats à une proportion infinitésimale.

Les fictions en tout genre, séries, films ou romans, s'étaient vues elles aussi envahies de héros et héroïnes à puce, et d'intrigues impossibles sans elle. Dans ce domaine comme dans celui des dessins animés, les autorités n'avaient pas eu à faire de propagande. Les créateurs avaient tôt fait de s'emparer du sujet qui, devenu le secteur le plus lucratif, fascinait autant les sceptiques que les enthousiastes.

Bien sûr, il y avait des opposants. Mais leurs alertes étaient souvent censurées par les autorités, et leur présence, minoritaire et cachée, était occultée par le premier plan d'une scène médiatique vantant les mérites de la puce.

Etaient également apparues des publicités qui ressemblaient à celles des technologies de l'information et de la communication, telles que les montres connectées, les ordinateurs ou les smartphones. Elles finissaient toutes par le même *baseline* : « La puce, adoptez-la ! », modifiée par la suite en « Jenny, adoptez-la ! », cela dit par des voix suaves, souriantes, inspirant confiance.

On y voyait des gens heureux, profitant d'une liberté totale, en famille, entre amis, ou seuls, faisant de la planche à voile aux abords d'une île de rêve, dansant, courant, s'adonnant avec passion à la gymnastique, au yoga, à la méditation, au skate-board, ou s'élançant à grande vitesse sur des rollers avec une aisance des plus enviables.

On y voyait aussi des gens créer, voyager, aller au cinéma, participer à un festival de musique, assister à un spectacle, comme si on avait eu besoin de la puce, ou d'un quelconque appareil, pour peindre, chanter ou nager avec les dauphins. Comme si, désormais, plus rien ne serait possible sans technologie.

Quels qu'ils soient et quoi qu'ils fassent, leur bonheur éclatant n'avait d'égal que leur rire et la perfection de leur physionomie.

L'une d'elles avait particulièrement énervé Brume et sa grand-mère. On y voyait un homme grisonnant représentant un monde révolu qui, à l'aéroport, ayant oublié son passeport, se voyait contraint de renoncer à son voyage. Il repartait, l'air contrit, tandis qu'une femme, la trentaine dynamique, belle, mince, le teint clair et frais, les cheveux souples et brillants, incarnant la modernité, se présentait à l'embarquement sans billet ni passeport, et passait après avoir, en un clin d'œil, scanné sa puce d'un passage de son bras sur une borne électro-magnétique. Souriante, épanouie, elle se retournait et, face caméra, en gros plan, disait : « Plus besoin de papier avec la puce ! », suivie de l'omniprésent « La puce, adoptez-la ! »

Navrantes aussi étaient les publicités pour le service public : les soins médicaux, les démarches administratives, les demandes d'allocations à l'Agence d'Aide Sociale et Familiale étaient présentés comme des moments de plaisir au moins égaux à un joyeux pique-nique en bord de mer.

Le sujet, discuté comme une évidence, était devenu incontournable dans la plupart des émissions, qu'elles fussent politiques, économiques, culturelles ou de divertissement. Un jeu télévisé avait même vu le jour sous le

nom « Chacun sa puce », dans lequel les joueurs et joueuses, pucés pour l'occasion, répondaient aux questions en scannant leur puce au lieu d'appuyer sur un gros bouton rouge. Brume et Altisia, qui l'avaient regardée pour se tenir au courant des changements en cours, s'étaient fait la réflexion qu'elles ne voyaient pas où était l'intérêt du nouveau procédé, et elles avaient trouvé pitoyable et attristant que des gens, béats d'admiration devant leur puce, s'enorgueillissent de la posséder. Il était patent qu'ainsi parés ils se sentaient supérieurs à tous ceux qui ne l'avaient pas encore.

Dans cette émission comme dans les reality-show, les participants, tous volontaires, étaient filmés dans des reportages mis en scène avant, pendant et après leur puçage. Musiques dramatiques, interviews des puçés surjouant leur trac, voix off racontant la vie des intéressés n'avaient d'autre but que de mener l'émotion du public à son comble, et de lui faire vivre par procuration un moment qui, en réalité, n'était important que pour les vaniteux trop heureux de pouvoir se donner en spectacle et de profiter, enfin, de leur quart d'heure de célébrité.

Le principe, bien que réalisé sur un ton légèrement différent, donnait également lieu à des reportages qui passaient au journal télévisé. On y voyait des volontaires se

faire pucer avant l'heure et témoigner, ensuite, de leur enthousiasme.

Cerise sur le gâteau, en mai 2025, trois ans après que la puce ait été rendue obligatoire par le gouvernement et que l'AFFN ait commencé à convoquer, selon un ordre précis, les actifs et les délinquants, un spot publicitaire sirupeux, accompagné d'un fond musical douxereux, mettait en scène un repris de justice tatoué et cabossé qui témoignait que, depuis qu'il avait le supplément Puce Equilibre, sa vie avait changé. Grâce à elle, il pouvait enfin vivre normalement, faire des projets, travailler, fonder une famille, bref, construire son avenir. Toute sa rage avait disparu, ainsi que sa haine et son envie de faire des conneries, disait-il avec une écoeurante onctuosité. Puis le témoignage était suivi d'une voix off qui avertissait le public que la Puce Equilibre était un dispositif réservé aux personnes ayant reçu l'agrément de l'Agence Médicale Française.

En voyant ce spot, trois mois avant d'être elle-même convoquée, Brume avait pensé très fort à Altisia, et elle s'était dit, le cœur serré : « Maman avait raison ».

Brume se réveilla à neuf heures et demie à l'issue d'une longue nuit de sommeil. Elle avait fait des rêves étranges et désagréables mêlant Altisia, la puce et le jour où la psychologue avait décrété qu'elle était autiste. Puis ses rêves s'étaient dissipés, ne laissant à leur suite que des images fugaces et, après avoir moelleusement traîné au lit, elle s'était levée et avait découvert qu'elle avait le corps moulu de courbatures.

La petite chambre était franchement anachronique avec son papier peint des années soixante-dix à rayures roses et bleues parsemées de fleurs fuchsia. Mais quel réconfort dans ces motifs... Quelle chaleur dans ces couleurs et dans ces fleurs... Chez elle, si c'était encore chez elle et si elle pouvait jamais y retourner, les murs étaient tapissés de papiers peints choisis par Altisia au cours des premières années où elle y avait vécu. Chaque pièce avait sa propre atmosphère. Trois murs du salon-salle-à-manger étaient couverts de grosses pivoines d'un graphisme démodé, le quatrième d'un papier peint bleu d'eau, qui invitait à la rêverie. La chambre de Brume était ornée de petites fleurs jaunes assez discrètes

sur un fond très pâle. Jamais elle n'avait songé à en changer. La douceur de ce jaune illuminait la petite chambre et, les jours de soleil, quand la lumière entrait par la fenêtre, la pièce lui faisait l'effet d'un joyau brillant de mille feux.

L'ancienne chambre de Cyrille débordait d'objets d'un temps aussi stupide que le sien mais plus gai. Un temps où on ne savait pas encore qu'on était condamnés. Au contraire, on fichait tout en l'air dans la plus grande insouciance, persuadés qu'on pourrait consommer, encore et encore, joyeusement, pendant que d'autres crevaient de faim et vivaient dans des contrées qui deviendraient rapidement les poubelles de notre débauche.

Sur l'étagère, un Rubik's Cube, un singe Kiki suçant son pouce, quelques garçons et filles Playmobil, mais aussi des livres illustrés, des cailloux, des bouts de bois de forme originale, un walkman et des cassettes audio... Cette chambre était un musée, et il était surprenant que personne, dans la maison, n'ait songé à la vider et à en faire autre chose.

Cyrille l'avait occupée dès son enfance, quand elle y avait passé ses étés avec son frère et une ribambelle de cousines et de cousins que des oncles et des tantes surveillaient d'assez loin, sans s'inquiéter de rien, et qui se relayaient en fonction des dates de leurs congés. Laissés en liberté, les enfants partaient des heures, dans le petit bois au loup, à la

ferme des Lassimouillas, ou alors ils suivaient des chemins qui les menaient à des buissons de mûres ou près d'une rivière au bord de laquelle ils faisaient voltiger leurs vêtements avant de s'ébattre dans l'eau froide en poussant des cris. Parfois aussi, ils restaient à jouer dans la grange à l'abri des regards des adultes, et c'était là que les premiers contacts fripons avaient eu lieu. Cyrille avait encore occupé sa chambre à l'âge de vingt-cinq ans, quand elle s'était installée seule à la ferme. Trois ans après, Rémi et Sonia étaient venus y vivre à leur tour puis, alors que Cyrille avait tout juste trente ans, elle avait pris possession de sa petite maison toute neuve au fond de la cour.

Cette maison avait été toute une histoire. Tributaires de leurs modestes rentrées d'argent, de leur incurie en matière de construction et de l'aide aléatoire qu'ils pouvaient recevoir de la part de leurs amis et voisins, Cyrille, Rémi et Sonia avaient passé un an et demi à bâtir ce qui serait pour toujours la demeure de Cyrille.

Heureusement, à Saint-Front, l'entraide était monnaie courante. On n'hésitait pas à prêter main forte et à fournir des matériaux quand on le pouvait, souvent reliquats d'anciens travaux. Les amis avec qui ils avaient noué des liens tout au long de leur enfance et de leur adolescence n'étaient plus très nombreux, beaucoup étant partis à la ville pour y faire des études et avoir une vie moins laborieuse

que leurs parents, mais ceux qui étaient restés avaient répondu présent, et ils avaient parfois amené des amis ou des membres de leur famille compétents en matière de construction. Deux maçons avaient épisodiquement participé à l'ouvrage, ainsi qu'un couvreur et un plombier, apportant une aide précieuse et des conseils avisés, sans lesquels la maison n'aurait jamais pu voir le jour. On faisait souvent de grands repas dans la cour, en gage de remerciement pour le dimanche consacré à un travail que tous ces hommes auraient pu refuser sans vergogne, repas auxquels étaient invités femmes et enfants qui passaient la journée à discuter et à jouer quand ils ne participaient pas aux travaux. L'entraide nécessaire avait créé des liens solides entre les nouveaux venus et les autochtones, ils avaient perduré au fil du temps, s'étaient renforcés, et avaient généré de nouvelles solidarités. C'était ainsi que Cyrille, qui se nourrissait d'énergie primordiale et n'avait nul besoin d'aliments, passait tous ses printemps et ses étés sur des exploitations, à cueillir fruits et légumes en échange d'énormes cageots de victuailles qu'elle rapportait à Sonia et Rémi, très heureux de pouvoir se nourrir presque sans argent. Ces denrées, ajoutées au potager de Cyrille, qu'elle avait agrandi à la naissance de chacune de ses nièces, les nourrissaient tout au long de l'année, sous forme de produits frais et de bocaux savamment conservées à la cave.

La petite maison de Cyrille, inspirée de la chapelle de sœur Hyacinthe, une aïeule, avait été l'objet de beaucoup de soins, et Sonia, Rémi et Cyrille riaient encore des mésaventures auxquelles ils avaient été confrontés quand ils avaient installé l'eau froide. Face à la difficulté de cette tâche, ils avaient renoncé à l'électricité, et Cyrille vivait au rythme des saisons, s'accordant au lever et au coucher du soleil, et elle avait tôt remarqué que le feu de sa cheminée suffisait à éclairer la maisonnette.

Ils avaient peiné à la tâche, s'étaient beaucoup fait aider, avaient dû recommencer certains ouvrages mais, presque trente ans plus tard, la maison était toujours debout, résistant aux années et aux intempéries.

Après avoir pris un petit déjeuner composé d'un grand bol de chocolat chaud et de deux immenses tartines de beurre et de confiture en compagnie de Sonia, qui en profita pour lui montrer l'emplacement des victuailles et de la vaisselle, Brume alla saluer Rémi dans son atelier avant de se rendre à la maison de Cyrille.

- Alors, tu as bien dormi ? lui demanda Cyrille après l'avoir fait entrer dans son foyer, où du bois flambait dans la cheminée.
- Oui, très bien, répondit laconiquement Brume qui, en proie à des impressions nouvelles, avait retrouvé son mutisme habituel.

- Tu te plais ici ?

- Beaucoup.

Le mot était faible. En vérité, Brume se délectait à chaque seconde du calme des lieux, des odeurs fraîches des arbres et des plantes, de la présence de la terre sous ses pieds et à perte de vue. La moindre de ses particules vibrait au contact des énergies pures et vivantes de la campagne. Elle se sentait différente, comblée, et juste. Pour une fois, être Brume était parfait.

Aucune de ses sensations ne put atteindre ses lèvres, mais Cyrille comprit l'état de Brume car il lui rappela ce qu'elle avait ressenti, le jour où, après avoir décidé de vivre en ermite, elle avait débarqué à la ferme, lasse des mille tourments de la ville et de ses habitants. Elle aussi s'était sentie nettoyée par ce lieu. Une paix qu'elle avait rarement connue avait pris place en elle, et tout était devenu limpide. Les interférences habituelles qui avaient si profondément perturbé sa santé, ses pensées et son cœur, avaient laissé place à une clarté physique et spirituelle bienfaisante, jusque-là étouffée par tout ce qu'absorbait son empathie.

- Tu as un imperméable ? demanda Cyrille.

- J'ai une pèlerine.

- Va la chercher, je vais t'emmener quelque part.

Brume retourna à la ferme pour chercher sa pèlerine et avertir Sonia, qui travaillait à la confection d'une jupe en

laine dans son atelier de couture, puis elle suivit sa guide le long d'un sentier qui passait derrière la ferme.

Il faisait beau et doux. Délicate et dorée, la lumière automnale irisait les brindilles de paille égarées sur la terre brune. L'herbe qui bordait le chemin et formait une ligne en son milieu éclatait d'un vert qui semblait boire le soleil, tandis qu'alentour les bruns des feuillages brillaient comme des miroirs. A certains endroits, où le sol formait des cuvettes, les pieds s'enfonçaient dans un semblant de boue. Brume en était enchantée. La sensation de son pied s'enfonçant moelleusement dans la terre mouillée ravivait des impressions d'enfance insouciante et une impression de vrai, de réalité palpable qu'elle n'avait pas quand ses pieds se posaient sur le béton gris et dur de la ville.

Etait-elle vraiment une citadine ? Peut-être pas, finalement. La question, souvent posée mais jamais résolue, trouverait peut-être enfin sa réponse à Saint-Front.

Au bout de trois kilomètres, elles pénétrèrent dans un petit bois plongé dans la pénombre. Ça et là, des rayons de lumière traversaient les ramures, enchantant ce qui, pour Brume, semblait être le dernier refuge en ce monde.

L'endroit était tout de mystère. Un murmure aquatique s'y faisait entendre sans qu'on décèle la moindre trace de ruisseau. L'atmosphère était tellement féérique que la jeune femme n'aurait pas été étonnée de voir bondir des fées, des

elfes, des gnomes, ou n'importe quelle créature imaginaire, de derrière les pierres et les arbres.

Un peu étourdie par l'odeur d'humus et l'énergie vivifiante du bois, elle entendit Cyrille lui dire :

- Moi aussi j'adore cet endroit. On l'appelle le Bois au loup. Je n'y ai jamais vu de loup, mais j'aime bien ce nom.

« Toi aussi, tu sens.

« Tu sens tout, Brume.

« Tu es comme moi : un capteur, un récepteur.

« Et ici, tu sens que l'énergie est particulière, qu'elle est puissante, vitale, concentrée.

« Brume...

Cyrille s'interrompt, en proie à un flot de mots et d'inspirations. Elle resta un instant silencieuse, les yeux rivés au sol, bouleversée, fébrile.

- Brume, reprit-elle, si tu savais ! Cela fait si longtemps que cela ce ne m'était pas arrivé !

Elle s'interrompt à nouveau et déclara :

- En vérité, cela ne m'était jamais arrivé.

Brume et Cyrille demeurèrent un long moment pétrifiées par l'intensité qui les unissait.

Emportées par une puissante énergie, elles eurent l'impression de ne plus faire qu'une.

Brume comprenait. Quelque chose en elle comprenait. Elle n'aurait pu le traduire en mots, elles étaient au-delà du

langage. Le sens de leur expérience commune était directement compris par son esprit, son corps, son être tout entier.

Elle savait loin, profond. Le message résonnait dans tout son corps tandis qu'en Cyrille des mondes de connaissance se reliaient entre eux, annihilant toute question, désintégrant tout mystère.

Puis la tension se relâcha, les fils qui les reliaient se dissipèrent et la force de leur émotion trouva son exutoire dans les rires et les larmes enchevêtrées qui résonnaient dans le bois comme une victoire contre tous les malheurs et les souffrances passés.

Quand elles se furent calmées, Cyrille dit à Brume, les larmes aux yeux et la voix pétrie d'émotions :

- Je médite souvent ici, quand le temps le permet. C'est pour cela que je t'y ai amenée.

D'un regard tranquille, Brume exprima qu'elle serait heureuse de méditer à ses côtés.

Elles étalèrent leurs pèlerines pour se protéger de l'humidité, adoptèrent la position du lotus, puis entrèrent en méditation, comme jamais auparavant.

L'accord parfait de leurs âmes décuplait leur sagesse, la connaissance s'offrait à elles en des dimensions nouvelles, le regard sagace et clairvoyant de leur esprit perceait les nuages de l'ignorance.

Quand elles revinrent du Bois au loup, elles étaient bien plus qu'en y allant.

Elle étaient Une.

Le lendemain de l'arrivée de Brume, après le dîner, Cyrille avait annoncé à Rémi et Sonia que leur hôte avait des choses à leur dire, et cette dernière avait une fois encore fait le récit de son aventure. Elle avait pensé leur dire que sa mère avait eu connaissance de la puce trente ans avant sa mise en circulation, mais parler de sa mère lui était toujours difficile et elle y avait renoncé.

Rémi et Sonia s'étaient montrés très peinéés pour Brume, et très énervés à l'évocation de la puce. Ils se demandaient si leur tour viendrait... A Saint-Front, le wifi passait mal, on peinait parfois à ouvrir Internet, il n'y avait pas de vidéo-surveillance... Et pour cause : à part surveiller les vaches brouter, l'herbe pousser, les gens du coin se déplacer de la maison au travail, du village aux champs, de la visite familiale à celle de quelques ami-e-s, il n'y avait rien à voir.

Ce soir-là, aux informations, ils avaient entendu que les recherches concernant l'implantation dans le cerveau d'une puce plus évoluée étaient presque abouties et que, bientôt, tout le monde pourrait en bénéficier. Rémi et Sonia étaient opposés à toute forme d'entrée technologique dans leur

corps, mais le pire, pour eux, résidait dans son obligation. Si au moins il s'était agi de proposer un produit que les gens pouvaient accepter ou refuser. Mais il n'en était rien, et cet autoritarisme qui imposait à tout le monde d'être pucé et qui punissait les renégats était intolérable, d'autant plus que le gouvernement tenait un double discours. Cela n'était d'ailleurs pas étonnant puisque le président de la république n'était autre que Pierre Carrère, fils aîné de Bernard Carrère, première fortune de France, dixième du monde, riche industriel dans les travaux publics et l'armement, grand propriétaire de médias en tous genres : radio, journaux, sites internet grand public, chaînes de télévision, maisons d'édition, mais aussi du premier institut de sondage cité en période électorale. Bernard Carrère était aussi le meilleur ami de son prédécesseur, Jean Degot, car il avait contribué à sa victoire en tirant les ficelles émotionnelles des gens dans ses différents médias. Le principe avait été d'orienter le vote en faveur de celui qui était présenté comme le plus rationnel et le plus conciliant, même s'il n'en était rien. En retour, avec l'argent public, Degot lui avait offert de belles commandes de travaux publics et d'armement qui avaient encore accru sa fortune colossale. De là à placer son fils à la présidence de la république, il n'y avait eu qu'un pas, d'autant plus que le terrain avait été soigneusement préparé par Degot, qui avait

intérêt à ce que sa place soit occupée par un ami proche dès lors qu'il aurait quitté ses fonctions.

Pouvoir politique et pouvoir financier étaient depuis longtemps de puissants alliés pour parvenir au contrôle intellectuel et émotionnel de la population. Maintenant, un seul homme détenait tous les pouvoirs, y compris celui d'une puce assez efficace pour faire obéir la population et la réduire à l'état de travailleurs-consommateurs. Cela, à grand renfort de propagande sur l'humain augmenté qui, grâce aux technologies, pourrait être plus capable, plus fort, plus intelligent.

Lors de ces élections, une femme blanche et un homme d'origine marocaine par ses arrières-grands-parents, s'étaient portés candidats, sans succès évidemment. C'était, encore une fois, un homme blanc, proche de la cinquantaine, adossé à une énorme fortune, propulsé au rang de meilleur candidat par un tissu relationnel influent, qui l'avait emporté. Suite à cela, Rémi et Sonia s'étaient dit qu'il était étonnant que la plupart des gens se croient encore en démocratie et soient convaincus de recevoir une information variée et fiable. Que leur fallait-il encore ? Le monde empirait, l'argent régnait toujours plus, les pauvres étaient toujours plus pauvres et contrôlés, et peu de gens en avaient conscience.

La semaine précédente, Pierre Carrère avait fait un énième discours sur la puce. A l'entendre, on pouvait croire qu'elle n'était pas obligatoire alors qu'en réalité il était évident que le gouvernement ne ferait aucune concession. Sonia et Rémi en avaient ressenti un profond dégoût, comme chaque fois qu'ils prêtaient l'oreille aux discours de Carrère et de ses ministres.

Aussi, quand Rémi et Sonia apprirent que Brume avait deux puces électromagnétiques sous sa peau, ils ressentirent de l'effroi face à un phénomène qu'ils craignaient depuis longtemps, mais aussi de la joie à l'idée que cette jeune Brume, si douce, si gentille, si pacifique, sans pouvoir autre que celui d'être en vie, avait réussi, à son insu, à désactiver deux petit bijoux d'une technologie de pointe.

- A part ici, je n'ai nulle part où aller, avait dit Brume. Si je rentre chez moi, on va m'arrêter...

Ces implantations de puce n'auraient jamais de fin, le désir de contrôle des puissants, insatiable, introduirait dans la vie des gens des implants toujours plus asservissants et, en l'absence de solution, Cyrille avait alors proposé qu'elle reste avec eux aussi longtemps qu'il le faudrait. Sonia et Rémi avaient approuvé cette proposition avec enthousiasme. Pour eux, c'était l'évidence même et ils n'avaient pas eu d'autre idée que celle-ci quand Brume leur avait exposé sa situation. Si seulement ils pouvaient

comprendre pourquoi Brume avait réussi à désactiver la puce, et même deux puces, peut-être pourraient-ils trouver un moyen de contrer les plans du gouvernement. Ils interrogèrent Brume, réfléchirent, firent des hypothèses, mais rien ne leur parut pertinent.

Ils renvoyèrent donc la perspective d'une solution à plus tard, et allèrent se coucher le cœur tranquille, non sans avoir souhaité la bienvenue à Brume dans sa nouvelle maison.

Les jours étaient bien doux à Saint-Front... La vie s'y écoulait au rythme des corps, de leur vitalité et de leur lassitude, de leur joie et de leur ennui.

Dans son atelier aux couleurs chamarrées, Sonia cousait des vêtements en fibre naturelle, dont les étoffes étaient en partie fournies par sa fille Nicole, spécialisée dans le tissage. Lin, laine et coton s'associaient avec délicatesse et tendresse, à l'image de leur hôte.

De son côté, Rémi, en manque de commandes, s'adonnait à sa série des Drôles de bois, observant longuement une souche, une branche, laissant lentement sourdre idées et inspirations, avant que d'y toucher.

L'un comme l'autre, ils œuvraient en artistes, et traitaient la matière avec amour, coopérant avec elle, l'épousant, la cajolant et la respectant comme un être cher. Ils touchaient, humaient, posaient et laissaient reposer, reprenaient entre leurs mains, après observation, décantation, digestion, le morceau de lin bleu ou la pièce de mélèze.

Tout était art, à la ferme.

Vivre était un art.

D'ordinaire mélancolique au réveil, Brume se levait maintenant avec excitation à l'idée de rejoindre ses amis et de vivre une journée intéressante. Elle saluait les uns et les autres, sortait prendre l'air dans la cour, caressait chats et chien, buvait un bol de lait, de café ou de thé, visitait Rémi et Sonia, discutait avec Cyrille, riait de tout et de rien, puis elle se lavait, s'habillait, et se laissait entraîner par les tâches qui se présentaient à elle. Elle passait beaucoup de temps avec Cyrille. Ensemble, elles méditaient, marchaient par les chemins, s'occupaient du potager, herborisaient, contemplaient, communiaient, vivant chaque journée dans un bonheur simple.

Comme elle était arrivée presque sans bagage, Sonia lui avait donné un pantalon en laine qu'elle avait elle-même réalisé. Elle lui avait aussi prêté un pull tricoté par Cyrille, et fourni le petit linge qui lui manquait. Il était prévu de lui procurer des vêtements de rechange, mais cela prendrait un peu de temps.

Avec eux, rien n'était une corvée. Tout avait un sens lumineux, tout était vie et amour. Eplucher des oignons était aussi important que méditer, laver les sols aussi évident qu'apprendre à développer ses capacités sensorielles. Il n'y avait plus de hiérarchie, plus de classement entre ce qui était important et ce qui ne l'était pas. Tout servait à vivre.

L'amour était partout. Immergée dans le tout d'une nature complète foisonnant d'oiseaux, d'insectes et d'animaux de passage, elle cultivait des relations heureuses avec le chien, Yoda, mais aussi avec les chats plus ou moins sauvages qui les visitaient tous les jours. Il y avait la noire, avec son petit, tendre, lente, tranquille ; le grand gris tigré, que Rémi surnommait Patapouf parce qu'il était maladroit et peureux, et que le moindre bruit lui faisait renverser sa coupelle de lait. Il y avait les chats qui, toujours prêts à en découdre, n'avaient peur de rien, et ceux qui faisaient profil bas dès que les premiers paraissaient. Il y avait aussi Zia, la chatte noire avec une tache blanche au milieu de la gorge. C'était Brume qui l'avait nommée. Quand elle se levait, elle sortait dans la cour et criait : « Zia ! », et la chatte, qu'elle ne connaissait pourtant que depuis peu de temps, accourait à sa voix. Petit à petit, Brume était parvenue à l'approcher. Deux ou trois fois, elle avait pu la caresser quelques secondes avant que la chatte ne recule.

Brume aimait beaucoup les chats. Tout était si simple avec eux... Il suffisait de respecter leur façon d'être pour qu'un dialogue s'entame. Elle leur parlait d'une voix caressante, et les conversations, toute de sensorialité, de regards, d'intentions, l'emplissaient de sensations veloutées.

Au soir venu, ils se réunissaient tous les quatre dans la grande pièce et demeuraient ensemble près du feu avec

Yoda, lisant pour soi ou pour les autres, s'absorbant silencieusement dans la vision des flammes hypnotiques, ou discutant, chantant parfois, riant à n'en plus finir ou pensivement mélancoliques.

Brume adorait ces heures passées dans la grande pièce, qui réunissait la cuisine, le salon, la salle à manger, la bibliothèque et les jeux de société, mais aussi une vaste cheminée de pierre dans laquelle étaient disposés des bancs. Brume aimait s'y tenir, vaguement somnolente, après une bonne marche au grand air.

Tous quatre étaient conscients d'aimer leur vie. Rien n'était plus important que d'être ensemble, au fin fond de la campagne, perdus au bout d'un sentier difficile à trouver, et de vouer leur vie entière, jour après jour, à ce qui était le joyau sacré de leur existence. Impuissants face aux injustices et aux misères du monde, ils tâchaient de suivre leur voie avec amour et sagesse, en se disant qu'être ce qu'ils étaient servirait peut-être à quelque chose, un jour, si ce n'était maintenant. Peut-être à aider des gens qui, comme Brume, avaient à fuir un danger de mort, d'emprisonnement ou de torture médicale.

Un soir, après plusieurs jours d'insouciance où la puce n'avait pas été évoquée, Brume pensa brutalement à celles qu'on lui avait implantées de force. Elle venait de se déshabiller dans sa petite chambre, pour se mettre en

pyjama, quand l'effroi la saisit. Un t-shirt à la main, elle se figea et eut l'impression de dégringoler dans une angoisse paralysante qui accéléra les battements de son cœur. Elle respirait si fort qu'elle pensa « Il faudrait ouvrir la fenêtre », incapable d'esquisser le moindre mouvement. Rattrapée par une terreur qu'elle avait oubliée, il lui fallut toute sa volonté pour enfiler son t-shirt, son pantalon de jogging, son gilet de laine, et ouvrir la fenêtre. Elle fit l'effort de respirer, referma la fenêtre, et s'assit sur son lit, hagarde. Au bout d'un long moment, une pensée la traversa, lucide, réconfortante, souple comme une fougère abritée par l'ombre clémentine d'un arbre.

« Je suis celle qui a désactivé deux puces », disait la voix qui provenait des contrées sûres de sa sagesse. C'était ce qu'avaient dit Cyrille, Sonia et Rémi. Ils avaient même fait remarquer que si on savait pourquoi, on pourrait peut-être changer quelque chose, mais elle n'avait pas réalisé la force de cette observation. « Je suis celle qui a désactivé deux puces », répéta-t-elle intérieurement, et soudain, la lumière se fit, tout devint clair : si elle était celle qui avait désactivé deux puces, cela signifiait que quelque chose en elle était d'une grande puissance. Une chose qui, parce qu'elle était d'une très grande force, était parvenue à tuer deux puces de haute technologie, sans que personne ne parvienne à les

réactiver. Ils avaient essayé, dans leur laboratoire, mais leurs tentatives avaient toutes échoué.

Ces gens lui faisaient peur, parce que le système qu'ils servaient lui faisait peur. Pourtant, il s'avérait qu'elle était la plus forte. Ils avaient peur d'elle parce qu'elle échappait à leur contrôle, et c'était pourquoi ils étaient devenus menaçants, et ils enfermaient les réfractaires dans des camps ou dans des laboratoires. Était-elle la seule dans ce cas ? Il y en avait sûrement d'autres, de par le monde. Des gens qui, comme elle, sans le vouloir, avaient une chose, en eux, déterminée à éradiquer tout corps étranger relayant des ondes électromagnétiques perturbatrices. Une chose saine et libre qui refusait de perdre ses facultés et son authenticité.

Quelques mois avant de mourir, Altisia avait revu deux ou trois connaissances qui s'étaient portées volontaires pour l'implantation. Elle était ressortie de ses rencontres bouleversée par leur changement. Ces gens, qu'elle connaissait depuis des années, étaient devenus consensuels, leur sens critique avait disparu, plus rien ne les faisait réagir, et ils semblaient frappés de naïveté dès qu'elle abordait des sujets qui, d'ordinaire, provoquaient la discussion. Le monde était comme il était et il n'y avait rien à en dire. Le phénomène était à peine perceptible, en réalité. C'était comme s'ils avaient été les mêmes

qu'auparavant, moins quelque chose d'important. Mais quoi ? Altisia avait fini par comprendre. « Il leur manque leur conscience. », avait-elle dit. C'était donc cela, l'humain augmenté... Des gens sans conscience qui, au fil du temps, abdiqueraient tout pouvoir personnel, et deviendraient des béni-oui-oui...

Si Brume avait quelque chose en elle de plus fort qu'une puce manipulatrice qui faisait perdre toute conscience et toute personnalité, cela signifiait qu'en la matière c'était elle qui avait le pouvoir. Et qu'elle n'avait donc aucune raison de les craindre. Aucune, vraiment ? Son esprit était peut-être fort mais, s'ils la retrouvaient, son corps ne serait qu'une brindille entre les mains d'un géant.

Elle pensa confusément qu'elle pourrait peut-être utiliser son pouvoir pour inverser les choses, pensée qui se dissipa aussitôt, car elle avait besoin de temps pour la mûrir.

Elle se coucha, éteignit sa lampe de chevet, puis, un peu alanguie, sourit à l'idée que, elle qu'on avait toujours trouvée bizarre, inadaptée, renfermée, qu'on avait même diagnostiquée autiste, elle était plus forte que la puce, plus forte que les relais d'ondes électro-magnétiques qui s'étaient multipliés dans les villes, plus forte que les gens adaptés aux normes qui cochaient toutes les bonnes cases en vigueur dans la société et qui, effrayés de tout perdre

s'ils s'écartaient un tant soit peu du rail, croyaient se mettre à l'abri en se soumettant.

Habitée tout entière par la conscience aiguë de sa puissance, Brume sentit flotter en elle les prémisses d'inspirations qui se feraient jour plus tard, et s'endormit, confiante en ce qui adviendrait.

- Que penses-tu de tout cela ? avait demandé Altisia.
- Je ne sais pas, avait répondu Brume avec un petit air triste.
- Ça te fait quoi ?
- Je ne sais pas... Je crois que je n'aime pas trop.
- Oui... Moi non plus je n'aime pas trop. Mais ça ne change rien à ce que tu es.

Brume avait huit ans quand une psychologue scolaire, Claire Favre, en visite à l'école primaire, avait trouvé la petite fille suspecte. Elle en avait discuté avec l'institutrice, Madame Morlaix, qui avait confirmé ses observations.

Brume était une enfant quasi-mutique, qui fuyait les relations sociales et les jeux collectifs. Elle préférait rester dans son coin pour lire des livres et écrire dans des petits carnets. La grand-mère de l'enfant disait qu'elle s'intéressait à des questions existentielles et s'interrogeait beaucoup sur le monde. Ce n'était pas une enfant qui posait des problèmes en classe. Elle était très gentille, travaillait bien, n'affichait aucun retard scolaire et se montrait particulièrement polie. Elle s'était liée d'amitié avec une

petite fille de sa classe, Caroline, mais elle n'avait pas pu se résoudre à suivre son amie, qui aimait jouer avec les autres enfants.

Elle avait souvent l'air angoissé et triste, ce qui s'expliquait très bien puisqu'elle avait perdu sa mère à quatre ans et son père deux ans plus tard. Depuis, c'était sa grand-mère maternelle qui s'occupait d'elle.

Claire Favre avait hoché la tête en signe de compréhension, puis elle avait demandé comment était la grand-mère.

Une femme très bien, selon les dires de Madame Morlaix. Elle s'occupait bien de la petite, se montrait bienveillante à son égard et semblait beaucoup l'aimer. Elle n'avait rien d'une petite vieille rabougrie et rabat-joie, si c'était ce qu'elle voulait savoir. Elle était au contraire pleine de vie et d'énergie, une personne sensée avec qui on pouvait parler, ce qui n'était pas le cas de tous les parents, certains se montrant réfractaires à toute remarque concernant leur enfant.

Claire Favre s'était alors demandé si la petite fille était autiste ou si elle était simplement traumatisée par la mort de ses parents. De tels événements avaient de quoi claquemurer durablement une aussi jeune enfant.

La psychologue, âgée d'une trentaine d'années, faisait partie de la nouvelle génération. Elle avait à cœur d'aider

les enfants en difficulté, et se montrait précautionneuse en matière de diagnostic.

Aussi avait-elle beaucoup hésité avant de demander à parler à Altisia et de l'enjoindre à faire passer des tests à Brume.

- Des tests ? avait demandé Altisia, interloquée.
- Oui... Pour savoir si elle est autiste. Si elle l'est, il serait bon de le détecter au plus vite. Beaucoup d'autistes légers sont en souffrance faute de le savoir. Il est beaucoup plus facile de comprendre les besoins de l'enfant et de faire quelques aménagements en sa faveur, une fois qu'on en est sûre. C'est pour elle, pour lui donner un peu plus de confort.
- Mais... nous menons déjà une vie très adaptée à elle, à ses goûts, à ses besoins... Je ne vois pas ce que ça changerait... Et puis, avec moi, Brume parle beaucoup. Elle rit, elle joue... elle n'est pas cette enfant renfermée que vous observez à l'école.
- Raison de plus pour faire les tests.
- Comment ça ?
- Si tout va bien quand elle est à la maison mais qu'elle se replie sur elle-même quand elle est dehors, c'est qu'elle a des problèmes en matière de relations sociales, et qu'elle ne s'y sent pas en sécurité. Cela peut être un signe qu'elle est autiste. Vous savez, les choses sont en train de changer. Maintenant, on sait que l'autisme est multiforme

et qu'il se manifeste à divers degrés. On peut être un peu autiste, ou très autiste. Si Brume est reconnue autiste, cela lui ouvrira des droits, plus tard. Si ce handicap l'empêche de travailler, elle pourra percevoir une allocation d'adulte handicapé.

Altisia avait été très ébranlée par cette conversation. Brume, handicapée ? Elle ne voyait aucun mal à ce qu'elle le soit, si tel était le cas, mais cette hypothèse lui semblait douteuse, et elle craignait que le simple fait de poser une étiquette sur Brume ne l'enferme dans une fausse idée d'elle-même.

Aux Amazones, elle avait eu affaire à beaucoup de femmes qui s'étaient crues incapables simplement parce que leurs parents, leur famille, leur conjoint, les en avaient convaincues. Il avait été très difficile de rétablir un peu de confiance, quand cela ne s'était pas avéré impossible, mais il était arrivé que des femmes déploient un potentiel inattendu dès lors qu'Altisia avait réussi à les convaincre qu'elles étaient capables. Aussi, dire à Brume « Tu es Autiste », comme les hommes qui disaient à leur compagne « Tu es une Incapable », pouvait être lourd de conséquences sur son développement.

Du reste, le simple fait que Brume ait le don faisait d'elle une personne différente, aux prises avec des perceptions douloureuses qui l'obligeaient à se protéger jusqu'au repli. Combien de fois ne rentrait-elle pas de l'école imprégnée

des souffrances d'autres enfants ? Dans sa classe, l'un avait perdu sa mère l'année précédente, un autre était maltraité par son père, et d'autres se débattaient avec des difficultés qui n'avaient rien à voir avec l'école.

Chaque fois, Altisia prenait le temps d'en parler avec Brume, d'entraîner son esprit à identifier clairement ce qu'elle avait ressenti avec tant de violence. Cet exercice lui apprenait à développer son don de clairvoyance, mais aussi à le maîtriser et à savoir se mettre à distance de ce qui était perçu. Un apprentissage qui prendrait sans doute des années et promettait de nombreux échecs, sans garantie de réussite, mais c'était tout ce qu'Altisia avait à proposer.

Et puis, perdre ses parents si jeune après avoir vécu ses six premières années dans des conditions affectives parfois chaotiques, suffisait à expliquer le repli de Brume en société. Elle-même ne s'était pas remise de la perte de sa fille et de son beau-fils, et elle ne s'en remettrait sans doute jamais.

Dans le même temps, si Brume était réellement autiste, il ne serait peut-être pas inutile de le savoir...

Altisia réfléchit quelque temps à la question puis, le doute l'emportant, elle avait proposé à Brume de passer les tests, en lui expliquant bien de quoi il s'agissait. L'enfant avait posé des questions, discuté, réfléchi, pris son temps, puis elle avait dit non. Comme Madame Favre était revenue à la

charge, Altisia en avait reparlé à Brume, en lui disant que si elle ne voulait pas les faire, elle ne les ferait pas. Il n'y avait aucune obligation, on pouvait très bien s'en passer. Brume répondit encore une fois que non, qu'elle ne voulait pas les faire, mais, les jours suivants, parce que des enfants s'étaient moqués d'elle et l'avaient traitée de gogole, elle avait eu envie de savoir ce qu'elle était. Elle avait bien compris que gogole et autiste n'étaient pas la même chose, qu'on ne considérerait pas qu'elle manquait d'intelligence, d'ailleurs elle avait de bonnes notes à l'école, mais faire ce test lui dirait peut-être quelque chose sur elle, quelque chose qu'elle ignorait et qui la rendait différente.

Seulement, quand elle s'était retrouvée à l'institut de psychologie, dans la salle blanche et froide malgré des efforts pour la rendre chaleureuse, face à un monsieur certes gentil mais très impressionnant avec sa blouse blanche, elle avait paniqué, s'était tétanisée, et n'avait plus été bonne à rien. Elle avait soudain regretté d'avoir voulu passer cet examen et s'était sentie bête d'avoir cru qu'on testerait sa capacité d'apprentissage et de compréhension quand, en réalité, c'était sa personne qui était jaugée.

Perdue dans une angoisse qu'elle contenait, ne sachant ni ne comprenant plus rien, elle était devenue mutique, maladroite, bête, et n'avait pu répondre aux demandes de l'expert.

Suite à cela, et au fait qu'elle était asociale, craintive des contacts, impénétrable aux activités de son âge et obsédée par le monde, les livres et l'écriture, elle avait été diagnostiquée autiste et s'était vu proposer un suivi psychologique et des établissements spécialisés qu'Altisia s'était empressée de refuser.

Du reste, elle n'avait aucune obligation d'en user, car Brume était aussi autonome que les enfants de son âge et suivait très bien les enseignements de l'école publique. Puisque le problème de Brume n'était pas de déranger les autres mais d'être dérangée par eux, et qu'elle supportait mal les tests et les entretiens psychologiques, aucun établissement, aucun professionnel ne pourrait rien pour elle. D'autre part, elle avait connu suffisamment d'épreuves pour qu'on n'y ajoute pas des contrariétés qui ne feraient que la fragiliser.

- Tu sais quoi ? On s'en fout, avait conclu Altisia.

Brume l'avait regardée avec des yeux ronds et une esquisse de sourire qui traduisaient une joie et un soulagement face à une situation qui l'avait angoissée.

- On s'en fout, de ce test !

- Tu as dit un gros mot, remarqua l'enfant.

- Ça aussi, on s'en fout. Parce que, ma chérie, tu es magnifique comme tu es. Et si tu étais réellement autiste, tu serais tout aussi magnifique. Qu'est-ce que ça change, franchement ? Rien ! Seulement je crois que ce test est

une erreur. Je suis vraiment désolée de te l'avoir imposé...

- Ce n'est pas grave, Altisia. C'est moi qui ai voulu...
- Je sais mais tu vois, je sentais que c'était une erreur, et toi aussi tu le sentais. Mais cette psychologue m'a fait douter de moi, de ce que je ressentais. J'ai eu peur de me tromper... C'est de ma faute... Tu vois, même quand on est très clairvoyante, ma chérie, on peut se tromper.

Brume haussa les épaules en se disant qu'elle avait été bête de vouloir faire ce test.

- Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris... ajouta Altisia en soupirant.
- Mais c'est moi, aussi, Tisia... dit Brume en regardant ses doigts. C'est parce que Jonathan et les autres disaient que j'étais une gogole... alors je me suis dit que le test dirait peut-être ce que je suis...
- Tu crois que tu es une gogole ? demanda Altisia.
- Non. Mais je suis quoi alors ? Je ne suis pas comme les autres.
- C'est vrai... Mais peu importe. Pour moi tu es un vrai miracle, tu es ma petite fille adorée, tu es extraordinaire de sensibilité et d'intelligence, de maturité. Pour les psys tu es autiste, et pour Jonathan et les autres tu es une gogole. Je crois qu'on ne devrait jamais se laisser coller une étiquette. Aucune étiquette ne peut expliquer ce

qu'on est. On est beaucoup trop complexes pour ça. Et puis ces histoires d'être normale ou pas normale, c'est un peu bête, parce que les gens qui ont décidé de ce qui est normal et pas normal et qui mettent des étiquettes, pourquoi on les croirait ? Ils ont leurs critères, et nous les nôtres. Pour eux, par exemple, nos dons d'empathie n'existent pas, alors que nous, on vit avec tous les jours, et moi ça fait des années que j'aide des centaines de femmes grâce à ça. Alors tu vois... On s'en fout.

- Oui. On s'en fout, avait dit Brume en riant de son audace. Décidément, Tisia était la plus chouette des grand-mères. Si seulement papa et maman n'étaient pas morts... Car alors elle n'aurait plus senti le noir chagrin dans son corps.

Après de belles journées ensoleillées où la lumière avait partout coulé son ambre chaude, vint un matin pluvieux accablé d'un ciel pâle, un ciel blafard et bas, d'un blanc cru aveuglant.

Cyrille se réveilla, la poitrine emplie de tristesse et le ventre noué. Cela faisait des années qu'elle n'avait rien ressenti de tel...

Elle se concentra un instant et eut la vision d'un nuage noir. Il était dans le cœur de Brume, et il le tenait emprisonné comme dans une cage, l'étouffant, l'endormant, ralentissant les battements de son cœur jusqu'à épuisement.

Comprenant qu'elle était aux prises avec une expérience empathique, elle poursuivit son exploration et vit qu'une Brume enfant était enfermée dans ce nuage, triste et abandonnée, seule, inaudible, noyée dans une détresse insondable.

Malgré la douleur qui oppressait sa poitrine, Cyrille fit l'effort de se lever, d'allumer le feu dans sa cheminée et de se faire chauffer de l'eau. Elle se lava au lavabo... l'eau était froide, presque glacée... s'habilla, but une tisane de menthe

pour se remonter, puis entama quelques exercices de respiration qui s'étaient avérés très souvent salvateurs dans des circonstances analogues. Malheureusement, elle eut beau inspirer longuement et expirer à fond, elle ne parvint pas à expulser les émotions qu'elle avait malgré elle absorbé.

Elle enfila un épais gilet en laine qu'elle avait tricoté à l'époque où Mamie Prune, au village, enseignait l'art de faire des pulls, traversa la cour et pénétra dans la maison.

Elle salua Rémi et Sonia, attablés dans la grande pièce, qui buvaient du café et beurrèrent de longues tranches de pain.

- Brume n'est pas là ?
- On ne l'a pas vue, répondit Sonia. Elle doit encore dormir...

Comme Cyrille ne disait rien et qu'elle semblait préoccupée, Sonia demanda :

- Ça ne va pas ? Tu n'as pas l'air bien... C'est Brume ?
- Oui, répondit Cyrille, reconnaissante pour la perspicacité de sa belle-sœur.

Rémi, qui avait le réveil lent, regardait les deux femmes d'un œil morne sans intervenir, en caressant Yoda d'une main molle.

Cyrille leur adressa un petit sourire, auquel Sonia répondit par une mimique d'encouragement pleine de sollicitude qui réconforta sa belle-sœur.

Elle monta alors dans la chambre de Brume, frappa à la porte et annonça :

- Brume... c'est Cyrille. Je peux entrer ?

Elle entendit une voix minuscule lui répondre un tout petit « oui », et elle entra.

Brume était encore dans son lit, repliée sur elle-même. Accrochée à ses couvertures, remontées jusqu'au menton, elle ne regarda même pas Cyrille quand celle-ci pénétra dans la chambre.

- Alors... c'est le noir chagrin de l'enfance ? demanda Cyrille après s'être assise sur le bord du lit.

Sans sortir de ses couvertures, Brume répondit par un hochement de tête.

- Dis donc, ça a l'air carabiné, ton truc... dit Cyrille en optant pour un ton comique.

Brume se détendit un peu et sourit légèrement en hochant à nouveau la tête.

Cyrille se sentit moins oppressée. Ses forces lui revinrent, son esprit retrouva un peu de clarté, et elle sentit que sa présence dissipait le noir chagrin de Brume.

Elle prit un tabouret qu'elle colla contre le lit, près de la tête de Brume, et, sans cesser de la regarder, elle se laissa guider par son intuition.

Elle posa sa main quelques millimètres au-dessus de la tête de la jeune femme et perçut une chaleur vive. C'était trop. Il

fallait l'aider à se décongestionner. Elle fit le geste d'attraper cette chaleur et de la jeter au loin, et le répéta plusieurs fois. Le mal était coriace et elle dut varier les passes pour en venir à bout mais, petit à petit, il diminua et une sensation agréable se dégagait de la tête de Brume. Un peu apaisée, celle-ci déplaça doucement le corps, et se tourna vers Cyrille.

Elles se regardèrent avec calme et douceur, laissant les secondes s'écouler, longues comme des années.

Au bout de quelques minutes, Brume se sentit dégagée du noir chagrin qui l'avait happée dès son réveil. Les yeux grands ouverts sur sa bienfaitrice, elle se mit à sourire avec émerveillement.

- Tu es si lumineuse... dit-elle d'une voix feutrée. Tu ressembles à un grand ciel bleu sans nuage.
- Tu peux parler ! Si tu voyais ta tête ! On dirait la tour Eiffel un soir de Saint Sylvestre ! plaisanta Cyrille.

Elles se mirent à rire sans trop savoir pourquoi, de soulagement, d'amitié, d'être ensemble.

- Tu es une magicienne, lança Brume en riant.
- Une magicienne ? Tu plaisantes ? Je suis une sorcière ! En d'autres temps, on m'aurait torturée et brûlée pour moins que ça !

- On ne nous brûle plus, c'est vrai, et c'est un grand progrès, mais on nous prend pour des folles... dit Brume avec un peu de tristesse dans les yeux.
- C'est vrai... soupira Cyrille.
- Je les hais, dit Brume. J'en ai marre qu'ils me jugent et qu'ils me répètent à longueur de temps qu'ils sont rationnels. Comme si je ne l'étais pas, moi. Comme s'il était rationnel de nier les expériences empathiques... Ils en font, eux aussi ! Tous les jours ! Mais ils ne s'en rendent pas compte... Ils sont tellement ignorants, et tellement insultants à notre égard... quel mépris ils ont pour nous... et quelle haine aussi... c'est fou, une telle haine...
- Oui... et pourtant, en d'autres temps, ça n'empêchait par certains d'entre eux d'aller consulter la sorcière pour qu'elle les guérisse, et d'en dire du mal après ! répondit Cyrille en secouant la tête. Ils nous jugent, ils nous condamnent, nous sommes folles, irrationnelles, ou bêtes, complètement perchées, ou originales dans le meilleur des cas. Pourtant, nous n'embêtons personne. Nous nous efforçons de vivre en communion avec le vivant... Tu as raison... c'est fou, cette haine à notre égard... Finalement, qu'est-ce qui les rend aussi agressifs, à ton avis ?
- Je ne sais pas... répondit Brume laconiquement.

- Si on était comme ces adeptes du new age qui nous assomment avec leur obsession de l'énergie cosmique et qui ne parlent que de ça, qui veulent évangéliser tout le monde, avec le sentiment de tout savoir mieux que quiconque, je comprendrais. Mais nous, on est discrètes. On est tellement habituées à être regardées de travers que le plus souvent on le cache. Et quand on en parle, on n'en fait pas tout un plat, on n'essaie pas de les convaincre. Et pourtant, c'est toute notre vie. C'est l'essentiel de notre vie qu'on cache. Puisqu'on n'emmerde personne avec ce qu'on est et ce qu'on vit, et qu'on va même jusqu'à le cacher, pourquoi, quand on en parle, les gens qui disent que ça n'existe pas ont-ils tellement besoin de nous écraser, de nous ratatiner, de nous dominer de toute leur hauteur de soit-disant rationnels ? Pourquoi ont-ils tant besoin d'affirmer, d'ailleurs que, eux, sont rationnels ? Pourquoi ? demanda Cyrille.
- Je ne sais pas... Mais quand ils disent que ça n'existe pas, j'ai toujours l'impression qu'ils me disent que je n'existe pas. Parce qu'en réalité je n'existe que comme ça, qu'avec cette empathie. Ça traverse toute ma vie. Je vis tout, je comprends le monde, les gens, moi, avec mon empathie et mes expériences sensorielles et extra-sensorielles. Et eux, ils disent que ça n'existe pas...

Cyrille et Brume demeurèrent un instant pensive, puis Cyrille, ses yeux bleu-gris fixés sur Brume, redemanda :

- A ton avis, pourquoi ont-ils tant de haine à notre égard et pourquoi tiennent-ils à affirmer qu'ils sont rationnels et pas nous ?
- Au fond, je crois que je le sais, mais ce n'est pas clair. Et toi, tu sais ?
- Oh moi... répondit évasivement Cyrille. Et si tu allais prendre ton petit-déjeuner ? proposa-t-elle.
- D'accord. Mais tu restes avec moi ?
- Bien sûr, répondit Cyrille avec tendresse. Je serai toujours là pour toi.

II. Altisia 1963

Enceinte ? Elle était venue pour des nausées et des maux de tête qui lui avaient fait croire à un petit refroidissement, et on lui annonçait qu'elle allait avoir un enfant. Ebahie par la nouvelle, elle balbutia « Ah oui ? D'accord... », et laissa libre cours à ses émotions pendant que le médecin la félicitait et lui indiquait les formalités à suivre.

- Il y a un papa ? questionna le médecin avec une évidente supériorité. La patiente était jeune, elle n'avait pas l'allure d'une jeune fille de bonne famille, et il en avait par-dessus la tête de ces filles-mères qui fondaient en larmes et exprimaient leur désespoir à grand coups de trompettes dans leur mouchoir.
- Oui, répondit-elle, en se disant qu'à l'évidence elle ne l'avait pas fait toute seule.
- A la bonne heure ! s'exclama le médecin avant d'ajouter : Dans ce cas, tout est pour le mieux !

La consultation prit fin et Altisia salua le médecin, régla les honoraires à la secrétaire et sortit.

Comme elle avait encore une bonne heure devant elle avant de retourner à son travail, elle erra dans les rues, serrée

dans son petit manteau brun bon marché, son écharpe enroulée deux fois autour de son cou. Cette année, novembre était particulièrement froid et venteux, mais aujourd'hui un petit soleil perçait timidement les nuages, et Altisia eut de la gratitude pour les rayons de lumière qui semblaient bénir son enfant et lui dire « C'est bien ! ».

Encore abasourdie, elle s'arrêta dans un estaminet, but rapidement un café très sucré pour se réchauffer, et mangea deux œufs durs. Ainsi, elle serait à peu près calée jusqu'au soir. Son rendez-vous chez le médecin avait englouti sa pause déjeuner et il était déjà l'heure de reprendre le travail. Elle paya et, la tête rêveuse, elle se hâta pour arriver à l'heure. C'était sans compter sur Monsieur Pruchaud, le chef de service qui, ravi d'avoir quelqu'un sous la main à qui montrer qu'il détenait l'autorité, l'attendait de pied ferme. Il se fit un plaisir de la réprimander sèchement : elle avait quatre minutes de retard, c'était inadmissible, mais où se croyait-elle ? On ne la payait pas à bayer aux corneilles. Elle le regarda s'agiter avec un petit sourire tranquille, et le laissa.

Ce petit bonhomme était décidément pathétique... Ah, les hommes... Partout où elle avait travaillé, les femmes occupaient les emplois subalternes, et les hommes les postes de direction. Une fois, elle avait eu une sorte de cheffe, mais il s'agissait d'une sous-sous-sous-cheffe dont

elle n'avait jamais vraiment compris la fonction. Qu'elle était servile ! Bien plus que celles qui, comme Altisia, étaient au plus bas échelon de l'entreprise.

Altisia pénétra dans la grande pièce quadrillée de vingt-quatre bureaux de dactylographie où pianotaient des dizaines de doigts agiles. Comme toujours, le bruit était si abrutissant qu'on aurait eu du mal à discuter, ce qui n'empêcha pas Altisia et quelques-unes de ses collègues de se lancer des « Salut ! » , et d'échanger des sourires, des clins d'oeil et des petits signes de la main.

Altisia s'assit à sa place, et se tourna vers Mireille, sa voisine de gauche. Elle échangèrent un petit geste de connivence, articulèrent « ça va ? », et lurent sur leurs lèvres respectives que, oui, ça allait. Ah Mireille... Comme elle l'aimait... Elle avait un je-ne-sais quoi qui la ravissait. Cela tenait sans doute à son regard moqueur et à ses remarques ravageuses sur leurs chefs, qui fusaient au milieu de leurs éclats de rire, sitôt la porte du bureau refermée. Heureusement qu'elle était là, ainsi que quelques autres... Car Altisia n'aimait pas son travail. Elle était devenue dactylographe parce que ses parents ne pouvaient pas lui payer des études, et que la formation, fort brève, lui avait permis de gagner sa vie au plus vite et d'assouvir ses désirs d'indépendance.

Elle reprit le contrat juridique qu'elle avait commencé à taper avant sa pause déjeuner et, de façon tout à fait

exceptionnelle, elle apprécia qu'il soit si rébarbatif. Ainsi, elle pourrait penser à autre chose. De tout façon, elle n'avait pas sa pareille pour copier des dossiers rapidement, à la virgule près, sans prêter la moindre attention à ce qui s'y disait. Le jargon était incompréhensible, le sujet inintéressant, mieux valait taper au kilomètre et rêver.

Elle se laissa aller et, douce comme jamais elle ne l'avait été, elle pensa à son bébé avec ravissement. La maternité n'avait jamais été sa priorité, encore moins tomber enceinte à vingt-trois ans. Pourtant, l'idée qu'un être minuscule était en train de se former dans son corps lui apparut comme un bonheur inespéré.

Elle se sentait différente. Tout lui semblait doux, moelleux... Regorgeant de merveilleuses surprises et d'incalculables cadeaux, la vie lui apparut soudain parfaite, intelligente, savante. Elle savait ce qui lui convenait, et ce bébé, cet enfant, ce trésor infini lui était échu comme une bénédiction. Elle qui, d'ordinaire, répondait vertement aux admonestations de ses supérieurs, elle avait laissé glisser le reproche de Monsieur Pruchaud sans le moindre mouvement de révolte. Elle s'était sentie au-dessus de sa mesquinerie, au-delà des petits désagréments de la vie. Contrairement à son habitude, elle pouvait contempler l'imbécillité sans se cabrer, pénétrer le désir de domination, sentir l'agitation qui l'accompagnait, ainsi que les enjeux

personnels qui menaient un individu à ce besoin de supériorité. Quelle béatitude... Quel plaisir, de comprendre la trame et de pouvoir suivre les fils qui la tissaient...! L'annonce de sa maternité l'avait fait basculer dans la grâce et la sainteté, et à sa sagacité, d'ordinaire peu amène, s'était ajoutée une quiétude qui lui faisait tout envisager avec plus d'ampleur. Elle voyait loin et grand. Grâce à ce nouveau regard, elle se défendrait mieux, à l'avenir, des injustices et des attaques. Elle agirait avec envergure, peut-être même arriverait-elle à changer des choses pour d'autres qu'elle-même. Car son regard était puissant et généreux, son discernement apte à trouver les points stratégiques des situations embarrassées.

Emerveillée par son état, elle pensa que plus rien n'avait d'importance que ce petit être-là. Un être qu'elle enveloppait de son corps, nourrissait de sa chair, alimentait de son sang, encourageait de son cœur de mère palpitant d'amour, de joie, et de force. Elle était l'être unique qui l'aimerait toujours, quoi qu'il arrive, et qui le protégerait du monde entier. En une seconde, cet être microscopique avait fait d'elle une mère pour l'éternité.

Quant à Henri, fallait-il le lui dire ? Logiquement, oui. Il était le père. Enfin... le géniteur. Il avait le droit de savoir. En même temps, rien ne l'obligeait à l'en tenir informé. Leur

relation était très superficielle, elle pourrait tout aussi bien partir seule avec l'enfant.

L'enfant... Quel bonheur que ces mots-là, qui étaient vivants et deviendraient un jour une personne adulte, avec une vie d'adulte, des choix et des goûts d'adulte, une destinée d'adulte.

Bien que sans religion ni contact avec la moindre spiritualité, Altisia ne s'étonna pas de sentir monter en elle les forces d'une foi immense qui semblait se refléter dans tout l'univers. De quelle force et de quel amour se sentait-elle à présent investie ! De quelle douceur aussi...

Elle n'avait pas un instant pensé à avorter. Avoir cet enfant était une évidence, malgré les difficultés auxquelles elle devrait faire face. Elle pensa à ces femmes qui, à cause de trop d'adversité, ou à cause d'une aversion profonde envers la maternité, étaient obligées de trouver une faiseuse d'ange, de rassembler l'argent nécessaire à l'opération, et souffraient le martyr des aiguilles à tricoter et de la poire à savon sur une table de cuisine d'où elles sortaient massacrées, parfois stériles, quand elles n'en mouraient pas. Elle mesurait sa chance de ne pas avoir besoin d'en passer par là et se dit que, peut-être, un jour, cela changerait, et qu'alors on pourrait avorter entre les mains d'un médecin, sans douleur et sans conséquences. Peut-être, oui... Pourquoi pas... Après tout, les injustices étaient faites pour

être démolies, et si l'esclavage avait été aboli, pourquoi l'avortement ne deviendrait-il pas légal ? Pour une fois, aucune colère ne monta en elle. Sa révolte et sa volonté de changer le monde étaient portées par une foi qui lui donnait l'impression d'être puissante, capable, et que rien n'était impossible à qui savait regarder le pire avec patience et détermination.

Bien sûr, si elle décidait d'élever son enfant seule, on la traiterait de fille-mère, de pute, de salope, de traînée, comme si mettre un enfant au monde était en soi une avanie. Mais cela ne regardait personne. Un enfant était un enfant, et il était tout à fait stupide de penser que l'enfant d'une femme seule n'avait pas la même valeur que celui d'un couple marié. Et puis quand une femme était enceinte et que le géniteur la laissait tomber, qui devrait avoir honte ? Sûrement pas la femme, qui n'était pas tombée enceinte par magie. En outre, Altisia se fichait bien de ce qu'on pourrait dire. Elle serait fière, oui fière et heureuse, profondément heureuse, d'être la mère de son enfant. En outre, elle avait toujours méprisé les conventions qui bridait la vie et l'empêchaient de suivre son cours comme le flot libre d'une rivière. Altisia poussa un soupir et reporta sa pensée sur ce qu'elle aurait à faire pour son enfant.

Elle devrait le nourrir, le vêtir, mais aussi lui offrir des cadeaux, lui proposer des distractions. Il y aurait Noël, son

anniversaire, la petite souris quand il ou elle perdrait une dent, les œufs de Pâques, et... les crêpes à la chandeleur. Elle avait envie de le gâter, qu'il ne manque de rien, mais l'éducation que lui avaient donnée ses parents qui, sans être pauvres, n'étaient pas riches, lui avaient montré qu'une fois l'essentiel assuré, l'important était de vivre dans une bonne entente, de discuter, de rire, de jouer, de se faire des câlins et de jouir d'une certaine liberté. Son petit salaire ne serait donc pas un si grand problème... Elle devrait aussi, au début, acheter un tas de choses dont elle n'avait aucune idée mais qu'elle savait indispensables, et louer rapidement un appartement, ce qui représentait le plus gros de son maigre budget. Il était évident que dès lors que les propriétaires de sa petite chambre, un couple de retraités bien sous tous rapports, apercevraient trois mois plus tard le bout de son ventre rond, ils n'hésiteraient pas à jeter dehors cette catin qui n'avait pas su maîtriser ses ardeurs. Mieux vaudrait donc prendre les devants si elle ne voulait pas se retrouver à la rue du jour au lendemain. A moins qu'elle ne loge chez une amie pendant quelques mois... Mais ses amies n'étaient pas plus riches qu'elle, et leur logement était grand comme un mouchoir de poche, ou alors elles vivaient en colocation. A part Lise, qui avait un petit appartement.

Malgré tous les problèmes qui se profilaient, Altisia continuait à se sentir portée par une force qui s'étendait autour d'elle comme un rempart contre l'adversité. D'ailleurs, elle n'était pas la fille de sa mère pour rien. Les femmes de la lignée maternelle avaient toujours été fortes. Elles gouvernaient à la maison, et Altisia ne serait pas la première de sa famille à élever un enfant seule.

Elle regrettait simplement que le monde soit ce qu'il était. Elle partageait avec ses amies progressistes l'envie d'un monde où les femmes seraient enfin respectées et considérées à leur juste valeur. Alors, finies les mains aux fesses, l'obligation de demander à son mari l'autorisation d'ouvrir un compte et de travailler, le dénigrement des mères célibataires, la condescendance permanente, l'infantilisation, et l'impossibilité de gravir les échelons. Quel rêve, oui, que celui d'un monde juste, d'un monde sain, d'un monde où les femmes pourraient s'appartenir...

Elle en parlait souvent avec Lise, et elles s'interrogeaient sur la manière de changer les choses. Elles se disaient que les femmes étaient si nombreuses qu'il suffirait qu'elles se rassemblent et fassent front ensemble pour obtenir des droits. Mais comment rassembler des femmes qui, qu'elles soient révoltées et conscientes ou dociles et piégées, étaient freinées par leur statut d'éternelles illégitimes ? La question était sans fin. D'ailleurs, Lise en savait quelque

chose. Elle travaillait dans une structure fièrement appelée Foyer des Amazones qui offrait l'hospitalité à des femmes battues par leur conjoint. Ce type de foyers était rare et ne bénéficiait d'aucune aide de l'Etat. Âprement défendus par les salariées et les bénévoles qui les faisaient vivre, et par leurs mécènes, ils étaient une modeste réponse au sort des femmes, mais représentaient un lieu de combat appréciable contre une violence ancestrale à laquelle personne ne trouvait à redire.

Finalement, l'après-midi était vite passée. Penser était une bonne occupation, quand le travail était bête et sans attrait. A dix-neuf heures, la cloche sonna, les femmes s'empressèrent de délaisser leur travail rebutant, et la salle se remplit de discussions et de rires. Qu'il était bon de retrouver un peu de liberté ! Altisia s'avança vers la sortie en compagnie de Mireille, dont les saillies caustiques ne manquèrent pas de la faire rire aux éclats. Elle salua et échangea quelques mots avec certaines de ses compagnes de galère, refusa deux invitations à prendre un verre, et sortit du bâtiment en ajustant son écharpe.

Le froid était délicieux... L'air sentait bon la neige et le vent, les grands espaces, la montagne et la forêt, le jardin de ses parents.

Toute enveloppée de nuit, elle se rendit à la cabine téléphonique la plus proche, avertit Henri qu'elle devait

annuler leur rendez-vous, et gagna sa petite chambre, où elle savoura jusqu'à une heure avancée de la nuit la félicité de porter un enfant.

Henri la trouvait changée. Elle était plus douce, plus calme. Quand il lui demandait ce qu'elle avait, elle se parait de ce sourire énigmatique qu'il lui voyait souvent depuis quinze jours, haussait les épaules, et la question s'évaporait dans le silence.

Pourtant, un soir, alors qu'ils buvaient un verre dans un bar à cocktails, elle lui annonça qu'elle était enceinte. Elle ne l'avait pas prémédité. Les mots étaient sortis de sa bouche sans qu'elle s'y attende, comme un souffle exhalé d'un infini lointain.

Henri en fut estomaqué et reçut la nouvelle avec effusion. Cela faisait si longtemps qu'il en rêvait... Il ne comprenait pas pourquoi ses deux soeurs et son frère avaient réussi là où il avait échoué. Ils étaient mariés, avaient des enfants, vivaient dans une belle maison entourée d'un jardin, ou étaient propriétaires de leur coquet appartement... Pourquoi pas lui ? Etait-il maudit ? Il avait pourtant une bonne situation, et tout le monde s'accordait à dire qu'il était charmant. Alors pourquoi ?

Le soir, quand il rentrait chez lui après son travail, sa solitude le rendait souvent mélancolique. Son bel appartement dernier cri était un désert, un lieu de mort qui n'attendait qu'une épouse et des enfants pour le peupler de rires, de chamailleries, et de jeux.

Quand il se rendait à des dîners entre ami-e-s, il était toujours le seul que le sort n'ait pas gratifié des joies maritales. Au milieu des autres, il tâchait de faire bonne figure, adoptait un air optimiste, et élargissait son sourire quand, pour la énième fois, on le questionnait sur sa situation.

En famille, il en allait de même.

Chaque dimanche, les soeurs et les frères, accompagnés de leurs conjoints et de leurs enfants, se réunissaient chez les parents pour un déjeuner suivi d'une longue après-midi de jeux, de flânerie et de discussions. Henri était le seul à être seul, le seul sans femme ni enfant, et quand il jouait avec ses nièces et ses neveux, il se sentait si heureux qu'il en oubliait jusqu'à sa condition honnie. Puis il se souvenait soudain que ce moment de bonheur partagé n'était qu'un intermède, et il lui arrivait alors d'étouffer de mélancolie.

Ses parents s'inquiétaient pour ce fils si long à se décider. A trente et un ans, avec une si bonne situation, il n'était pas normal qu'il en soit encore là. Que fabriquait-il, à la fin ? Pourquoi lambinait-il autant ? Ce n'était pourtant pas les

jeunes filles désireuses de se marier qui manquaient ! Leur cachait-il quelque chose ? Avait-il une tare ? Peut-être manquait-il tout simplement de courage, d'audace, ou de virilité... En tout cas, quelque chose ne tournait pas rond.

Prenant leur mal en patience, il tâchaient d'encourager leur garçon, qui était un homme maintenant, à ne pas baisser les bras. « Tu finiras bien par en trouver une ! » disaient-il d'une voix qui se voulait enjouée mais dans laquelle perçait une tristesse et une suspicion qui n'échappaient pas à Henri.

Et toujours, ces regards de commisération, qui l'humiliaient. Partout, avec tout le monde, en famille, au travail, avec des ami-e-s, dans la moindre de ses relations, chez l'épicier, le boucher, le boulanger, toujours les mêmes questions, et les mêmes discussions. Toujours le même sujet, sempiternellement ressassé, celui de son célibat, comme une anomalie qui risquait de s'éterniser. Ce doigt pointé sur lui, qui lui disait que s'il ne parvenait pas à enfiler le glorieux costume du chef de famille au plus vite, il finirait vieux garçon et essuierait pour toujours la condescendance générale. Il était un homme droit, honnête, travailleur, il réussissait tout, mais parce qu'il n'avait pas trouvé à se marier, on le considérait comme un éclopé, un sous-développé, un pauvre hère à qui il fallait faire l'aumône. Quelle offense que d'être constamment ramené à ce qui lui manquait ! Quel avilissement que d'être considéré comme

un infirme diminué par une invalidité malséante ! Et tous et toutes étaient là, autour de lui, à lui parler de haut, à lui donner des conseils, avec commisération et pitié, de la voix sucrée qu'on réserve aux grands malades.

Malgré son agacement croissant, et la tristesse immense qu'il ne confiait à personne, Henri faisait preuve de patience. Il se montrait bon fils, bon frère, bon collègue, bon ami, et il souriait, souriait, encore et encore, conscient que s'il avait exprimé son ras-le-bol, les gens l'auraient pour de bon considéré comme un malade.

Quand, après une belle journée passée chez ses parents, il voyait les familles repartir chacune de leur côté, il se sentait encore plus seul. Colette, Marthe, et Guy, accompagnés de leur conjoint et de leurs enfants, étaient assurément animés par quelque chose qu'il n'avait pas : la joie d'être ensemble et de vivre pleinement leur vie d'adulte, et il enviait jusqu'aux tracas de leur vie commune, convoitait leur amour, leur joie, les échanges vivants qui rendent la vie captivante.

Accaparé par son rêve de famille idéale, il ne voyait pas l'ennui, les envies d'évasion, les doutes, les rancœurs, les déceptions, la difficulté de trouver chaque jour un *modus vivendi* avili par les sacrifices quotidiens.

Il ne voyait pas non plus que, derrière les regards apitoyés qui se posaient sur lui, se cachait parfois de l'envie. Au cœur de leur étouffement contenu, certains de ses proches se

disaient avec amertume qu'il avait de la chance d'avoir encore tous les choix, tandis qu'eux étaient désormais enfermés à vie dans un mariage comme dans une prison, enchaînés à un crédit qui ne leur laissait plus aucune marge de manœuvre.

Mais ces choses ne se disaient pas.

Les couples continuaient à faire la publicité de leur bonheur familial, gardant secrètes les disputes qui, souvent, éclataient dans la voiture, une fois la portière refermée sur eux et le portail franchi.

Mais cela n'avait pas d'importance. Car même si ses proches lui avaient fait part des difficultés de la vie conjugale, Henri ne les aurait pas crus. Il aurait minimisé les tourments et pensé qu'il était à même de réussir là où ils avaient échoué. Tout à son rêve, il était convaincu d'être capable de construire un bonheur familial sans faille, à l'image de celui que les réclames déployaient dans la rue, sur des affiches grand format.

Aussi, quand la belle, la magnifique Altisia, dont il était fou, lui annonça qu'elle était enceinte, son cœur déborda de gratitude et d'amour. Il l'appela ma chérie pour la première fois, prit ses mains dans les siennes, l'embrassa, lui demanda dix fois si elle se sentait bien, commanda un Porto pour lui et un jus d'orange pour elle, car elle était son amour et portait en son sein les prémises du bonheur de sa vie.

Souriant toujours de ce doux sourire recueilli qu'elle avait aux lèvres depuis qu'elle se savait enceinte, Altisia le regardait s'extasier, s'émerveiller, faire des plans pour leur vie entière, sans mot dire.

Ils se marieraient rapidement, et elle deviendrait Madame Henri Dollé, disait-il. Elle allait s'installer chez lui dès maintenant, et plus tard ils achèteraient une maison. Il était hors de question que la mère de son enfant demeure une minute de plus dans une petite chambre de célibataire, qui plus est au troisième étage d'un escalier peu clément. Et puis qu'auraient dit les gens ! En tant que futurs parents, ils avaient le devoir de se montrer respectables. Demain, ils annonceraient aux propriétaires qu'elle partait parce qu'elle allait se marier, et il s'occuperait de porter seul toutes ses affaires jusqu'à sa voiture. Elle n'aurait rien à faire... Il fallait qu'elle se ménage, pour l'enfant, qui serait un garçon, bien évidemment.

Il avait grande hâte de l'annoncer à ses parents, à son frère, à ses soeurs, à ses amis, à ses collègues, à tout le monde. Si cela avait été possible, il l'aurait crié à tue-tête pour que la terre entière sache que lui, Henri, avait rencontré la femme de sa vie et qu'ils allaient fonder un foyer.

Du fond de son recueillement, Altisia l'observait comme de derrière une vitre, protégée de tout, détachée et sereine face au sort qu'Henri pensait pouvoir totalement contrôler.

Toute à sa contemplation, elle exauça Henri.

Henri qu'elle n'aimait pas.

Henri qu'elle n'avait jamais envisagé que comme une
passade.

Installée dans sa béatitude comme dans un fauteuil qu'on ne veut plus quitter, Altisia savourait son privilège d'être seule toute la sainte journée.

Bien sûr, il lui arrivait de sortir pour faire les courses, aller à la Poste, dîner avec les ami-e-s d'Henri, mais en dehors de ces quelques tâches, auxquelles elle trouvait malgré tout un certain intérêt, elle avait tout son temps pour elle et pour son enfant.

La solitude est une compagne bien douce pour qui se sent en communion, et Altisia ne finissait pas de s'en délecter.

Assise sur une chaise de la salle à manger dernier cri d'Henri, elle pensait à dimanche.

Elle recevrait certainement de nombreux conseils relatifs aux préparatifs du mariage, à la maternité et à la vie maritale, passerait des heures avec les femmes tandis que les hommes deviseraient entre eux de leur côté. Elle verrait les femmes servir et desservir, participerait à la vaisselle, entendrait parler d'allaitement et de couches jusqu'à plus soif, recevrait en confidence, comme une preuve d'adoption, les récits d'enfantelements éprouvants.

Pendant ce temps, les hommes parleraient travail, sport et politique. Ils veilleraient à ce que leurs interlocuteurs n'oublient pas qu'ils occupaient un poste à responsabilité, qu'ils avaient un bon salaire et qu'ils étaient forts et responsables. Les congratulations pleuvraient des deux côtés, fêtant la future épouse et mère au foyer, rappelant qu'elle aurait le devoir de se montrer digne de son époux et de sa belle-mère, qui serait montrée en exemple, célébrant l'homme qui était maintenant propriétaire d'une femme et devenait le père fondateur d'une nouvelle branche de la dynastie familiale.

Les uns parleraient immobilier, travaux, crédits, les autres s'abreuvraient de conseils ménagers à s'en faire exploser la tête.

Ils et elles seraient tous d'accord sur cet ordre des choses, immuable et sacré, sans avoir à le dire : l'homme bâtissait, la femme entretenait, il n'y aurait aucune place pour l'imagination.

Altisia pensait à sa mère, à son père, à qui elle n'avait rien dit de sa situation. Ils étaient si libres, si émancipés, comparés à Henri... Elle n'avait pas besoin de connaître la famille Dollé pour savoir à l'avance comment ce dimanche se passerait. Les gens conformistes étaient si prévisibles, si appliqués à suivre les convenances qu'on se demandait bien à quoi pouvaient leur servir un cerveau et un cœur.

Malgré l'ennui qu'une telle journée représentait pour Altisia, elle ne s'en émouvait pas. Elle était en train de vivre un phénomène aussi évident qu'inexplicable. Seule, elle avait la passion de la contemplation ; entourée, celle de l'observation.

L'avantage, avec cette espèce, c'était qu'ils n'écoutaient pas. Elle n'aurait donc aucun effort à faire et pourrait se contenter de dire oui et de se pelotonner dans son sourire, attitude qui ne lui était pas difficile en ces temps de profond ravissement. La puissance de la grâce, qui l'inondait d'amour et de lumière, de douceur et de tranquillité, la protégerait de tout, y compris d'Henri et de sa famille.

Elle repartirait alors, aimée par des gens qui croiraient qu'elle ferait une délicieuse épouse pour Henri, prête à obéir en tous points à ses désirs, et à devancer chacun de ses besoins.

Et en effet, pour l'instant, elle obéissait. Non par soumission, mais parce qu'elle se laissait guider avec bonheur par une volonté supérieure, un ordre intime, une intelligence immanente, dans une aventure dont le sens lui échappait, mais qui lui enseignait beaucoup, plus que tout ce qu'elle avait vécu jusque-là. Toute enveloppée de mystère, elle suivait la voie de connaissances nouvelles et pressentait qu'elles scelleraient son destin et lui seraient indispensables pour accomplir l'œuvre de sa vie.

On était début décembre, et le mariage était prévu pour le 26 janvier. La nouvelle, téléphonée par Henri à ses parents, avait été accueillie avec effarement et suspicion. Cette femme, qu'on n'avait jamais vue, était-elle de bonnes mœurs ? La décision était pour le moins précipitée... On attendait de voir. Après tout, avait dit le père d'Henri à Andrée, son épouse, après qu'il eut raccroché, leur fils, qui était un garçon sérieux, et qu'ils avaient élevé dans des valeurs morales auxquelles il avait toujours obéi, n'avait pas pu se décider sur un coup de tête pour une femme qui n'en avait que pour son argent, ou qui, peut-être, avait quelque avantage inconnu à tirer de cette union. Cependant, Andrée était dans tous ses états, et elle répondit à son mari que le fameux avantage dont il parlait ne pouvait être que d'échapper à une grossesse qui serait sa honte si elle ne se mariait pas.

- Un enfant ? Elle serait enceinte ? Avant le mariage ? avait dit le père.
- Ne fais pas l'innocent ! Tu sais très bien que ces choses-là arrivent dans les meilleures familles ! Et si c'est le cas, qui sait si cet enfant est d'Henri...

François avait fait de son mieux pour tempérer son épouse qui, choquée et inquiète pour sa progéniture, extrapolait sans savoir de quoi elle parlait. Si la situation s'avérait telle qu'Andrée l'imaginait, elle n'avait pas à s'inquiéter : il y

mettrait bon ordre et rappellerait leur fils à la raison. Elle pouvait lui faire confiance pour qu'il ne le laisse pas épouser une traînée qui le rendrait forcément malheureux et entacherait leur famille d'un opprobre que tous porteraient comme une croix. Du reste, il refuserait catégoriquement qu'une telle femme entre dans la famille, et qu'elle passe tous ses dimanches et ses Noël's chez eux. Cependant, s'il s'avérait qu'Henri avait trouvé une femme honnête et propre, quelle joie ce serait de le voir enfin marié, lui qui avait tant lambiné... Il avait dit qu'elle s'appelait Altisia... C'était un drôle de prénom, mais enfin, le mieux était d'attendre de la voir.

De ces conciliabules, Henri n'avait rien su, même s'il ne lui avait pas échappé que la nouvelle avait été un peu dure à encaisser. Conscient de la soudaineté de son annonce, il avait préféré attendre le dimanche suivant pour dévoiler la grossesse d'Altisia, quand tout le monde serait réuni. Pour fêter l'heureux évènement, qui ne serait pas au goût de tout le monde, il apporterait du champagne. Quelques bulles feraient peut-être mieux passer la pilule... Car, il fallait bien le reconnaître, ils n'avaient pas fait les choses dans l'ordre. C'était embêtant, certes, et il aurait bien aimé que tout se passe d'une façon normale. Mais peu importait. Maintenant qu'il possédait femme et enfant, on ne pourrait plus rien lui

reprocher et il retrouverait son statut d'homme capable et viril.

« Cet Henri, alors... » pensa Altisia avec amusement. « Avec son mariage précipité à cause d'une grossesse inattendue, il passera bientôt pour l'original de la famille... »

A l'idée de ce mariage, il arrivait à Altisia d'éclater de rire. L'appartement résonnait alors tout entier de son incrédulité. Elle ? Mariée ? Avec Henri ? Comment l'imaginer un seul instant ?

Pauvre garçon... Elle ne voulait en aucun cas lui faire de mal, et elle savait que le mieux aurait été de lui dire directement, dès le début, qu'elle ne voulait pas de lui. Ou de le quitter sans lui dire qu'elle était enceinte. C'était cruel... Oui, cruel, et jamais elle n'avait agi de cette façon auparavant. Mais elle ne pouvait faire autrement. Les choses étaient ce qu'elles étaient, et elle n'y pouvait rien. Ignorante et confiante, elle se contentait d'observer les événements, et de laisser la vie tisser les fils de leurs existences, comme avait été créée, sans préavis, l'enfant miraculeuse qu'elle portait en son sein.

Ma belle Amoure,

*Je connais ta nature :
tu es une enfant-fille.*

*Douce à mon cœur,
ronde en mon giron,
tu t'appelleras Coline.*

*Je t'aime comme jamais je n'ai aimé
Je t'aime comme plus jamais je n'aimerai*

*Car tu es mon Enfant
Tu es mon Adorée*

*Je te donnerai la vie
une fois et chaque jour*

*Je te donnerai la vie
et le ciel et la terre*

Ainsi poétisait Altisia en son for intérieur, tandis qu'Henri lui jetait des coups d'œil méfiants.

Il avaient presque fini de dîner.

Altisia avait préparé un potage crémeux aux poireaux et aux pommes de terre, qu'elle avait fait suivre d'un gratin de chou-fleur, et d'une tranche de bœuf grillé pour Henri, qui aimait avoir de la viande à tous les repas. Le tout, soigneusement préparé, avait été très apprécié, et Altisia avait été gratifiée de compliments à chaque plat.

Henri n'était pas satisfait de sa future épouse, mais il était heureux de la savoir à la maison quand, le soir, il rentrait de sa journée de travail harassante. Responsable du service exportation d'une importante société de robots ménagers en plein essor qui exigeait beaucoup de travail, l'élaboration de plans d'expansion et d'importantes décisions à prendre, il appréciait de sentir de chaudes odeurs de cuisine à son retour et d'entendre une voix féminine.

Ce soir, elle l'avait accueilli d'un « Hello Henri ! » à la place du « Bonsoir Henri ! » habituel. De la cuisine, elle lui avait indiqué qu'elle arriverait dans une minute, car elle était en train de verser le potage dans la soupière et ne pouvait interrompre sa tâche.

Très déçu qu'elle ne se précipite pas pour l'accueillir à l'issue d'une longue journée de travail, il avait posé sa

serviette dans l'entrée, enlevé lui-même sa veste et son manteau, les avait suspendus à la patère, puis il avait ôté ses chaussures avant d'enfiler ses pantoufles.

Décidément, elle n'était pas au point. Comment se débrouillait-elle pour être encore à ses fourneaux quand il arrivait, alors qu'elle n'avait rien à faire de toute la journée ? Il en allait de même pour le ménage. Il était fait tous les jours, mais le résultat n'était jamais aussi parfait que chez sa mère, ses soeurs et ses belles-soeurs. Elle avait encore des choses à apprendre, et Henri prenait patience en se disant que, dimanche, les femmes de sa famille seraient à même de lui inculquer quelques notions en matière d'art ménager et de convenances, en particulier sa sœur Colette, qui avait suivi les cours de l'école ménagère avec succès. Son mari, Léonard, en était très satisfait. Il s'était dégotté une perle que beaucoup lui enviaient. En outre, bien que dotée de peu de beauté, Colette savait se rendre agréable. Son dévouement à sa famille et à son foyer ne l'empêchait pas d'être toujours coquette et bien apprêtée, dans les limites que pouvaient s'autoriser une mère de famille honnête.

Quant à Altisia, cela faisait dix jours qu'elle vivait avec lui et... Il était dommage que les parents d'Henri aient été exceptionnellement absents le dimanche précédent. Ainsi, il aurait pu la leur présenter et elle aurait eu l'occasion d'apprendre les notions qui lui manquaient pour tenir un

ménage. Il faudrait qu'il en parle à sa mère car, d'après ce qu'il avait compris, Altisia n'avait pas reçu une très bonne éducation. Ce n'était d'ailleurs pas étonnant, avec une mère qui travaillait. Son métier d'institutrice ne lui avait sans doute pas laissé le temps de s'occuper de sa fille et de sa maison comme il convenait. Voilà ce qui arrivait quand on laissait les femmes travailler... Le père devait être un homme bien faible pour laisser sa femme porter la culotte... Quelle catastrophe pour les enfants ! Il suffisait de voir Altisia : de la bonne volonté, mais un manque notoire de savoir-faire.

C'était pourquoi il comptait beaucoup sur sa mère pour qu'elle soit, un peu, la mère qu'Altisia n'avait pas eue.

Pour autant, il était agréable de l'avoir auprès de lui. Il aimait quand, le soir, elle lui demandait comment il allait, et si sa journée s'était bien passée. L'appartement était beaucoup plus gai qu'avant et elle lui préparait de bon plats chauds qui, s'ils n'étaient pas parfaits, répandait des effluves appétissants sitôt qu'il ouvrait la porte. Là encore, elle se débrouillait plutôt bien, mais quelques conseils culinaires, voire des cours de cuisine, ne seraient pas de trop.

L'avant-veille, elle n'avait pas été loin de faire cramer le poulet aux champignons, un met qu'elle avait réalisé en suivant une recette trouvée dans un livre de cuisine qu'elle avait acheté pour lui faire plaisir.

De la bonne volonté, encore et toujours... Elle n'en manquait certes pas et obéissait à ses moindres désirs, et pourtant... Pourtant, quelque chose tracassait Henri. Il ne parvenait pas à savoir quoi, mais, quand il la voyait rêver ainsi, une ombre gagnait son cœur qui le noyait de nuit en un instant.

Qu'avait-il ?

Ou plutôt, qu'avait-elle, elle ?

Que cachait-elle, derrière son sourire extatique et son regard lointain ?

Que lui cachait celle qui se serait sienne ?

D'ailleurs, le serait-elle jamais ?

Car, en vérité, elle n'avait jamais vraiment été à lui, et il sentait trop souvent son ventre se tordre d'angoisse et de rage depuis qu'il la connaissait.

Assise sur une chaise en Formica de la cuisine, Altisia observait le temps.

Son thé au gingembre avait refroidi, elle se sentait un peu lasse. La cuisine était propre et rangée : serait-ce suffisant pour Henri ? Il avait de drôles d'obsessions. Drôles et banales, pour tout dire. Altisia eut envie de rire, mais ne rit pas. Elle pensa à toutes ces femmes terrifiées à l'idée que leur mari trouve à redire après qu'elles ont passé tant d'heures à se sacrifier pour eux, à faire le ménage comme des professionnelles, à veiller à ce que tout soit parfait, sans autre contrepartie que d'être logées et nourries.

Alors non, Altisia n'avait pas envie de rire.

Elle pensa aussi à toutes ces esclaves qui ne recevaient nulle gratitude pour leur travail, nul salaire, et supportaient leur joug avec patience, ravalant leur frustration, occultant leur dépression derrière un sourire parfait, réprimant leur impression d'être folle et anesthésiant leur envie d'exploser, de s'exprimer, de faire quelque chose, n'importe quoi, pourvu de sortir de ce cauchemar ouaté.

Le cœur plein de rage et de peine, elle soupira et s'accrocha à l'idée qu'un jour les choses changeraient, et que les femmes seraient libres.

Elle pensa alors à son père, qui jamais ne trouvait à redire à l'ordre aléatoire de la maison et n'hésitait pas à se charger de quelques tâches ménagères, à sa mère qui, certains soirs, passait du temps à corriger les cahiers de ses élèves. Dictées, calculs et compositions françaises se succédaient sur la table de la cuisine, puis le temps du délassement venait, le ménage était renvoyé au lendemain, et personne ne s'en plaignait.

Elle pensa aussi à leur petite maison vosgienne, aussi minuscule que leur jardin désordonné et sauvage, plus livré à lui-même qu'aux mains de ses parents.

Quand elle lui avait parlé de sa famille, Henri avait été outré. Pourtant, comme elle avait été heureuse, entourée d'amies et de livres, jouissant d'une grande liberté.

Que faisait-elle ici ? Pourquoi lui était-il si essentiel d'y demeurer ? La vie avec Henri était l'antithèse de ce qu'elle avait toujours connu et aimé.

Elle le voyait anxieux, agité, sentait une angoisse et une agressivité monter en lui jour après jour, malgré des dehors enjoués.

Elle aimait tant le scruter jusqu'au fond de l'âme ! C'était une vraie passion.

Elle aimait voir poindre le doute, émerger la colère, sous le masque de tranquillité dont Henri se parait en toutes circonstances, et surtout face à elle, car il ne voulait pas perdre la face. Le contrôle, toujours et encore, et pourtant, son angoisse jaillissait de partout, des fissures qui n'en finissaient pas de le déchirer.

Après tout, il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même : il avait follement désiré une femme et un enfant, avait cru qu'alors il serait parfaitement heureux, et maintenant il devenait fou de les avoir, ne les ayant jamais assez, animé d'un désir de possession irréalisable et vain.

Voilà pourquoi elle restait là, dans cette vie : elle voyageait. Exploratrice passionnée, elle visitait les contrées intimes d'un homme semblable à tant d'autres, qui se rendait fou de peur et de désir. C'était ainsi que certains finissaient par tuer celle qu'ils prétendaient aimer. Par désir de la posséder, et par peur de la perdre.

Rien n'était plus fou ni plus irrationnel que de vouloir posséder une personne et de croire aux illusions d'un bonheur parfait, qu'une recette précise, suivie à la lettre, permettrait d'obtenir, non pas un jour, mais toujours, de façon immuable, comme si aucune complication ne pouvait survenir.

Altisia se leva et alla se poster devant la fenêtre. Elle regarda les nuages qui, poussés par le vent, passaient vite

dans le ciel, et comme il n'y avait rien de plus à voir que d'habitude, elle retourna s'asseoir. Elle gratta la table en Formica du bout de son ongle, puis décida de sortir.

Elle avait envie de regarder les gens, les rues, la vie du dehors.

Elle se dirigea vers l'entrée, mit son manteau, son écharpe et son bonnet, enfila ses bottes fourrées en daim brun.

Elle prit son sac et ses clés, et sortit sans se regarder dans le miroir disposé au-dessus de la console par Henri qui, très soucieux de sa réputation, trouvait indispensable de vérifier sa mise avant de paraître en société. Du reste, il tenait également à ce que, à la maison, Altisia soit toujours bien apprêtée, comme lui-même. Les journées passées à traîner en pyjama étaient loin, maintenant... Pourtant, quelle détente, quelle volupté de passer une journée entière, de temps en temps, sans contrainte d'aucune sorte... Ou de se laisser aller jusqu'à dix-sept ou dix-huit heures, puis de se préparer en vue d'une joyeuse sortie entre amies !

Oui, ce temps était loin... deux semaines seulement s'étaient écoulées depuis son installation à demeure, deux semaines qui semblaient coupées de la vie qu'elle menait avant. Touriste dans la vie d'Henri, Altisia avait épousé pour un temps les mœurs locales, laissé sa verve et son impertinence dans sa valise, et elle voyageait, voyageait au pays des femmes au foyer et des hommes chefs de famille,

suivant le code napoléonien et les règles de vie patriarcales qui n'en finissaient pas de détruire l'amour et la liberté.

Les rues étaient modérément fréquentées, en ce lundi après-midi gris et glacial.

Au contact des quatre degrés qui lui giflèrent le visage et la transirent des pieds à la tête, Altisia exulta. Quel plaisir de sentir l'air, le vent, la réveiller et lui fouetter les sangs ! Et ces odeurs ! Des odeurs de frais, d'eau, de feuilles détrempées emplissaient l'atmosphère malgré la rareté des arbres.

Les magasins, dédiés à Noël, rivalisaient de rouge, de doré et d'argenté. C'était à qui ferait la plus belle vitrine, la plus voyante, afin qu'accourent, affamés d'objets inutiles, les gens prêts à payer leur tribut à la paix familiale.

Noël dégoulinait de partout. Les temps avaient beaucoup changé depuis son enfance... Il faut dire qu'elle était née pendant la guerre, en 1940, et qu'elle avait à peine cinq ans quand l'armistice, la vraie, avait été déclarée.

Ses parents n'étaient pas riches, leur logement avait été bombardé, mais ils s'estimaient heureux que le père d'Altisia soit revenu à peu près sain et sauf quand tant d'autres étaient rentrés amputés d'une jambe ou d'un bras, ou traumatisés à en perdre la raison, s'ils n'avaient pas péri à ce que certains osaient appeler le champ d'honneur.

Comme nombre de ses compagnons d'armes, le père d'Altisia n'avait jamais voulu en parler. Si on le poussait à bout, il disait : « La seule chose à savoir, c'est que la guerre est une dégueulasserie. C'est la guerre qu'on devrait tuer, pas les hommes. » Et c'était tout. Là s'arrêtait sa déclaration. Ses mots parlaient forts, ils étaient martelés à coups de phalanges sur la table, mais ce n'était rien à côté de ses yeux, son regard, qui devenaient d'un seul coup intenses, sombres, tragiques.

A la moindre évocation, il serrait les mâchoires et ravalait l'horreur, toutes ces horreurs qu'on pouvait voir passer dans ses yeux, les souvenirs qui se réveillaient. Il lui fallait alors s'en arracher au plus vite pour ne pas devenir fou, et que tout ça, qui avait déjà été vécu une fois longue comme des millions d'années en enfer, ne revive pas encore et encore. Il serrait les dents, fixait le vide, puis, au bout d'un moment, poussait un grand soupir, se relâchait un peu, revenait parmi les siennes et, la voix un peu émue, avec beaucoup de vaillance, il se tournait vers sa fille, son épouse, et parlait de la table un peu bancal qu'il allait réparer, proposait d'aller aux champignons, et, un peu raide, d'un mot à un autre, cet homme qui avait vu ce que personne ne devrait voir s'accrochait au présent, se raccrochait à elles, à sa chaise, à l'instant, à tout ce qui l'empêcherait de retourner à la boue, à la douleur, et à la mort.

En femme intelligente, la mère d'Altisia avait tôt fait de comprendre la réaction et le silence de ce mari dont elle admirait la volonté de ne pas sombrer, et elle avait expliqué à leur fille qu'il ne fallait plus parler de la guerre, parce que cela faisait de la peine à papa.

Altisia s'en souvenait parfaitement. Alors âgée de six ans, elle avait saisi sans difficulté ce que son père traversait.

Pour sa mère, la guerre et l'Occupation avaient également été cruelles. Son mari, après avoir été envoyé à la guerre, avait été incorporé, à l'armistice de 1940, dans un chantier de jeunesse puis réquisitionné par le STO. Comme bien d'autres, elle avait connu la faim et le froid, et son logement avait été bombardé alors qu'Altisia n'était qu'un bébé. Elles avaient alors logé chez une tante d'Altisia, dans un appartement exigu et surpeuplé, puis chez sa grand-mère. Il leur avait fallu survivre au rationnement, dont les portions, de plus en plus réduites, avaient fait craindre le pire pour l'enfant malgré quelques mesures gouvernementales pour favoriser les bébés.

Enfin, l'Occupation était arrivée à son terme, le père d'Altisia était rentré, et ils avaient enfin pu vivre ensemble, pour la première fois de leur vie.

Les parents d'Altisia avaient à peu près vingt-cinq ans quand elle avait été conçue lors d'une permission. Maintenant, ils avoisinaient la cinquantaine, maman était toujours

institutrice dans la petite école communale, papa travaillait à l'usine de bonbons au miel et au pin, et Altisia aimait de tout son cœur ces parents qui avaient toujours été si drôles, si pleins d'humour et de vaillance, malgré ce qu'ils avaient enduré.

Les temps avaient changé... Alors que, dans son enfance, on se réjouissait d'un morceau de chocolat, d'une paire de chaussettes tricotées main ou d'un petit jouet en bois, l'époque était désormais à l'abondance. Il fallait qu'au pied du sapin une montagne d'objets inutiles brille de ses emballages dorés et colorés.

Il faudrait qu'elle en trouve un pour Henri... Que pourrait-elle lui acheter ? Un rasoir électrique ? Une montre ? « N'importe quoi », se dit-elle, « tant que ce n'est pas un livre ! » Acheter, acheter, toujours acheter... Des objets à consommer sans effort, dont l'aspect rutilant épatait jusqu'à ce que, quelques semaines plus tard, ils paraissent sans intérêt aux yeux de celles et ceux qui les avaient tant désiré. Et lui ? Que lui offrirait-il ? Un robot-ménager ? A cette idée, Altisia éclata de rire.

Le dimanche une fois passé, Altisia se demanda comment ces gens pouvaient jouer le même pantomime chaque semaine sans exploser.

Henri avait exulté. Malgré les réticences qui avaient d'abord fait supputer à toute la famille que le fils, et le frère, s'était peut-être entiché de n'importe quelle traînée par désespoir, Henri avait été la star du jour, celui qui avait su rapporter à la maison la proie que tout mâle se devait de capturer.

Les parents, aimables et péremptores, avaient autorité dans leurs domaines respectifs. Ils régnaient sur leurs enfants, belles-filles et beau-fils, comme un roi et une reine sur leurs sujets.

Andrée, la mère, d'abord méfiante à l'égard de la nouvelle venue, s'était un peu adoucie au contact d'Altisia, dont elle avait confondu la quiétude avec une obéissance totale aux conventions.

« Vous allez nous faire un beau petit garçon ! », avait-elle lancé à l'attention d'Altisia au moment où, une coupe de champagne à la main, les convives félicitaient les futurs parents pour leur mariage et leur procréation.

« Tu peux dire que tu nous as fait attendre ! Mais ça y est, tu y es arrivé ! », avait dit François, le père, à son fils qui, rougissant légèrement, s'était senti comblé.

Son frère Guy et ses beaux-frères n'avaient pas manqué non plus de le chambrer à ce sujet. Mais cela n'avait pas d'importance, car il faisait désormais partie du club. Il ne serait plus jamais le célibataire. Il pourrait jouer du confort d'être comme les autres : un père, un mari, et surtout, un chef de famille prêt à régner sur sa dynastie. Altisia avait senti son cœur se serrer de le voir si content. « Quel pauvre garçon que celui qui se croit arrivé parce qu'il a bien obéi à ce que la morale et les conventions prescrivent comme la seule façon d'être un individu accompli... », se dit-elle.

Altisia avait éprouvé de la peine pour ces prisonniers qui pensaient trouver de l'air entre les murs de la cellule qu'ils avaient eux-mêmes bâtie, avec volonté, avec acharnement, ne désirant rien d'autre, convaincus que le début était une fin en soi, l'arrivée, le point à atteindre coûte que coûte pour être heureux.

En tête de file, les parents s'enorgueillissaient d'être un modèle à suivre, le seul en vérité. Ils brandissaient leurs vingt-cinq ans de mariage comme une réussite. Ils avaient tenu, malgré les hauts et les bas, et ils en étaient fiers.

Tenir... Était-ce vraiment louable ? Les parents d'Altisia ne « tenaient pas » : ils vivaient, et affrontaient aussi bien que possible les épreuves de la vie.

Il était étrange que les jeunes couples de la famille d'Henri admirent l'épreuve sacrificielle du mariage, et qu'ils en aient fait le but de leur existence... En un fantastique paradoxe, ces gens obsédés par le bonheur étaient prêts à serrer les dents et les fesses, à se contracter l'estomac et le foie pour le garder, comme un objet qu'ils pourraient avoir une fois pour toutes, et qui requérait leur souffrance et leur sacrifice. Quel non-sens... Où était le bonheur là-dedans ? Et pourquoi le vouloir absolument ? On pouvait aussi simplement vivre, accomplir quelque chose, comme sa mère qui avaient enseigné à des centaines d'enfants, ou son père qui avait rendu bien des services à ses camarades de l'usine de bonbons.

Altisia était triste, vraiment triste, qu'on puisse à ce point passer à côté de la vie, pour s'offrir au mariage, à la famille, comme à un sacerdoce dont la part de souffrance faisait toute la valeur.

Elle n'avait plus du tout envie de rire.

- Bonsoir chérie !
- Bonsoir Henri ! Tu arrives bien tôt !
- Et alors ?
- Et alors si tu m'avais prévenue, j'aurais commencé à préparer le dîner plus tôt !
- Ah.
- Je viens juste de commencer.
- Je comprends pourquoi rien n'est prêt quand j'arrive, d'habitude...
- Pardon ?
- Rien.

Ceinte d'un coquet tablier de cuisine rose orné d'un volant qu'Henri lui avait offert en cadeau d'accueil « pour qu'elle se sente vraiment chez elle », Altisia éminçait un chou rouge qu'elle ferait en vinaigrette. Pour la suite, elle avait prévu un ragoût de bœuf, l'habituel fromage, et un dessert surprise.

- Tu as vu ? lança-t-elle de la cuisine. Il neige ! C'est merveilleux, non ?
- Quelle enfant tu fais... répondit Henri sans enthousiasme. C'est peut-être merveilleux, mais pas pour les

chaussures ! ajouta-t-il en regardant les siennes, qu'il avait encore aux pieds. Le cuir en était détrempé, elles n'étaient pas belles à voir.

- Laisse-les dans l'entrée. Je m'en occuperai tout à l'heure. Ta mère m'a justement fait part d'une astuce, dimanche, pour les chaussures en cuir.
- C'est heureux, répondit Henri en époussetant son manteau couvert de flocons de neige, avant de l'accrocher à la patère.

Il faudrait aussi essuyer sa serviette, faire quelque chose pour son manteau et son écharpe, mais il ne savait quoi : après tout, c'était le domaine des femmes.

« On est bien mal servi... », bougonna-t-il à voix basse en enlevant ses chaussures parce qu'Altisia ne s'était pas donné la peine de l'accueillir et de s'occuper de ses affaires. Un peu mélancolique, il pensa que sa promise n'était pas vraiment la maîtresse de maison dont il avait rêvée tant d'années, en continuant à espérer sans y croire qu'elle s'améliorerait. Il se demandait parfois s'il n'avait pas fait une erreur en se fiançant avec elle mais, chaque fois que cette idée le traversait, son ventre se serrait douloureusement à la perspective qu'elle disparaisse de sa vie. Et puis, en regard de ses lacunes, Altisia était d'une fraîcheur qui le touchait beaucoup. Cet émerveillement parce qu'il neigeait, c'était tout elle... Il l'enviait d'être heureuse aussi facilement. Elle

avait le don d'aimer la vie... La neige, le vent, les chaussures pleines de terre, le chant d'un oiseau, l'odeur d'une gaufre la comblaient. Quelle chance elle avait...

Il enfila ses pantoufles, chaudes et moelleuses, ainsi que son gilet d'intérieur, tricoté par sa mère. C'était un beau gilet en laine crème, tressé de torsades entrecroisées, et équipé de poches pour ses mouchoirs. Comme il était chaud et réconfortant quand, au plus fort de l'hiver, il s'y glissait douillettement en rentrant du froid, fatigué par sa journée... Si seulement Altisia était capable d'un tel ouvrage ! Mais elle n'était pas sa mère et n'atteindrait sûrement jamais sa perfection domestique.

Avec sa mère, il n'y avait jamais trop de sel dans les plats. La viande était toujours saignante sans être crue, les décorations à la crème de ses gâteaux pouvaient rivaliser sans honte avec ceux des pâtisseries, son linge était toujours impeccable, son intérieur tenu d'une main de maître. Son père avait eu de la chance, avec cette épouse de rêve. Jamais il ne l'avait vue, comme se le permettait Altisia, rester dans sa cuisine quand son père rentrait à la maison. Elle était toujours là pour lui, serviable, aimable, anticipant les besoins et désirs de son époux.

Puisqu'Altisia ne jugeait pas utile d'aller jusqu'à lui, il se rendit à la cuisine pour l'embrasser, baiser auquel elle

répondit sans y prêter attention, en continuant à couper son chou.

- Va te reposer, lui dit-elle. Tu dois être fatigué.
- Oui. Je vais aller lire mon journal dans le salon. Je n'ai même pas eu le temps d'y jeter un œil.

Altisia ne proposa ni de l'aider à s'installer, ni de lui apporter une infusion, ou un cognac... Il pensa à sa mère qu'il avait souvent vue disposer un petit coussin sur la petite table du salon et aider son père à y poser les pieds... Elle s'inquiétait toujours de ses besoins. En hiver, elle le couvrait d'une petite couverture en laine, lui apportait ses lunettes, une boisson, arrangeait le coussin derrière sa tête...

Henri se rendit donc au salon en soupirant, et s'installa dans son confortable fauteuil vert. Comme il fallait vraiment tout faire soi-même, il posa lui-même un coussin sur la table basse, déplia la petite couverture qui gisait sur le canapé, s'en couvrit et posa ses pieds sur le coussin. Zut ! Il avait oublié le journal dans sa sacoche ! Après une hésitation, il décida de solliciter Altisia. Après tout, elle était là pour ça. Il ne l'entretenait pas à ne rien faire. C'était lui qui travaillait tout le jour pour qu'elle puisse avoir tout ça : l'appartement, l'électroménager, le confort, et même de quoi se payer une robe de temps en temps, du maquillage, une mise en plis... Certes, elle n'avait rien acheté pour le moment, mais cela viendrait, à coup sûr. Sans lui, elle n'était rien, et il était

temps qu'elle en prenne conscience. Il avait été trop gentil. D'ailleurs, son père et certains de ses collègues, très expérimentés en matière d'équilibre conjugal, lui avaient dit plus d'une fois : « Une femme, ça se dresse. Si besoin, n'hésite pas à lui donner une petite correction de temps en temps, histoire qu'elle sache bien qui commande. » Ils avaient raison. Il était temps de mettre leurs conseils à exécution.

- Altisia ! clama-t-il avec autorité.
- Oui ? répondit-elle de la cuisine.
- Viens là !
- Maintenant ?
- Oui, maintenant !

Altisia poussa un soupir d'ennui, réfléchit un instant puis sourit avec malice. « Alors ça y est », se dit-elle, « tu t'es décidé à faire le coq ». Elle eut envie de rire, se retint, puis rinça ses mains tâchées de rouge violacé.

« Mais que fait-elle ? », pensait Henri au comble de l'exaspération. « Elle devrait déjà être là ! »

- Oui Henri ? dit suavement Altisia, toujours ceinte de son petit tablier rose à volant, en se posant devant lui.
- Ah ! Enfin ! Tu as lambiné !

Altisia ne s'excusa pas, ce qui irrita Henri qui s'était attendu à un peu de crainte de sa part. Elle attendait les ordres du

seigneur et maître de la maison en jugulant une envie de rire qui, décidément, ne passait pas.

- Bon. Va me chercher mon journal. Il est dans ma serviette.

- Bien, Henri, répondit Altisia d'un air servile.

Elle se rendit dans l'entrée, qui était à quatre mètres d'Henri, fouilla dans la serviette, en sortit le journal tant désiré, et le rapporta à celui qu'elle ne pouvait plus appeler que « seigneur et maître » en son for intérieur.

Il ne la remercia pas et poursuivit son petit manège.

Il lui ordonna d'arranger le coussin sous ses pieds, puis celui qu'il avait glissé dans son dos, puis la couverture, toutes choses qu'Altisia exécuta avec zèle, en constatant intérieurement qu'il aurait pu le faire lui-même.

- Donne-moi un verre de cognac, ordonna-t-il encore.

Quand Altisia se fut exécutée, elle demeura devant lui dans l'attente d'un nouvel ordre. Ce nouveau jeu commençait à l'amuser. Henri était pathétique, il se croyait puissant et redoutable, et elle n'était pas prête à le détromper.

- Ma petite, lui dit-il avec condescendance, nous allons mettre un peu d'ordre dans tes mœurs. Dorénavant, le dîner sera entièrement prêt à 19h, ce qui te laissera quinze minutes pour te pomponner et vérifier l'ordre de l'appartement avant que j'arrive. C'est compris ?

Le ton était sans appel. Altisia avait bien envie de se mettre au garde-à-vous et de tonner, une main tendue vers sa

tempe : « Oui, mon colonel ! », mais elle le regarda de ses beaux yeux sagaces et lui sourit avec indifférence, avant de dire :

- Oui, Henri. C'est compris.
- Tu le feras ?
- Oui. Je le ferai.
- Bon...

Soulagé et galvanisé par sa petite séance de supériorité masculine réussie, il se radoucit.

- Viens là... lui dit-il en se tapotant les cuisses.

Altisia s'assit sur les genoux d'Henri, qui l'enlaça et lui parla à voix basse, la bouche près de son oreille.

- Tu vois, ma chérie, si nous voulons bâtir un foyer pérenne et harmonieux, nous devons suivre des règles. J'ai mes devoirs d'homme, et tu as tes devoirs de femme. Et puis, pense un peu ! Que diraient les gens si notre foyer était mal tenu ? Tu comprends ?
- Oui Henri, répondit Altisia à voix basse.
- Par exemple, ce soir, tu as tout fait à l'envers.
- Oui, mais tu es arrivé avec une heure d'avance, alors je n'étais pas...
- Ttt ttt ! coupa Henri. C'est moi qui parle. Apprends à écouter, un peu !
- Oui Henri.

- Tu as préféré rester dans ta cuisine plutôt que de venir accueillir ton fiancé. C'était une erreur. Car, maintenant, ça fait une demi-heure que mon manteau, ma sacoche et mes chaussures sont mouillés. Des chaussures en cuir véritable ! Qui coûtent cher ! Tu aurais dû commencer par ça. Tu comprends ? C'est une question d'économie domestique, vois-tu.
 - Oui Henri.
 - Bien. Allez, mon petit, va faire sécher mes affaires, prépare le dîner, et ma foi... Tant pis pour ce soir, mais à partir de demain, tu auras intérêt à filer droit ! termina-t-il d'un ton menaçant qui ne souffrait pas la moindre réplique.
 - Oui Henri, répondit Altisia d'une voix grave.
- Elle le regarda sans expression et eut envie de le tuer.

Ce soir-là, le dîner fut servi à 20h25. Henri ne fit aucun commentaire : sa mise au point avait certes retardé la préparation du repas, mais elle était nécessaire et porterait peut-être ses fruits. Henri n'était pas tranquille pour autant. Altisia avait un je-ne-sais-quoi qui l'angoissait, quand il ne le faisait pas bouillir de rage. Cette femme avait le don de le mettre dans tous ses états. Elle se montrait gentille et polie, elle était même plutôt obéissante, mais il sentait une indocilité, chez elle, qui le mettait hors de lui.

Il en avait toujours été ainsi. Sans jamais le lui avoir montré, il était tombé fou amoureux d'elle dès qu'il l'avait vue et, depuis, il se demandait tous les jours ce qu'elle faisait, et surtout avec qui. Chaque fois qu'il y pensait, son ventre se crispait à l'idée qu'elle puisse être avec un autre. Il l'imaginait flirter avec des hommes, s'offrir à eux comme jamais elle ne l'avait fait avec lui, les caresser de son regard et de ses mains, séduisante comme elle savait l'être.

Cette femme était un démon, une sorcière. Il craignait toujours qu'elle ne s'échappe, et cela lui donnait une furieuse envie de la posséder entièrement à tout jamais.

Avant qu'elle ne s'installe à demeure, il avait cru que ces sombres pensées l'assaillaient parce qu'ils n'étaient pas un vrai couple, mais maintenant qu'elle vivait avec lui, et que, sans travail et entièrement dépendante de lui, elle portait leur enfant et allait convoler en justes noces, son cauchemar se poursuivait de plus belle.

Au travail, il lui arrivait plusieurs fois par jour de perdre la tête en pensant à elle, et il devait rassembler toutes ses forces pour se reprendre.

Heureusement, il avait réussi à sauver les apparences et ne lui avait jamais montré la folle passion qu'il lui vouait, ni la jalousie qui le ravageait.

Parfois, il se disait que tout rentrerait dans l'ordre quand leur fils serait né, car alors elle serait pleinement occupée par leur enfant et n'aurait pas le temps de gambader.

En attendant, il supportait ses angoisses et ses rages en serrant les dents, et veillait à lui faire croire qu'il se portait comme un charme.

Quand Altisia eut servi le chou rouge, évidemment trop vinaigré, Henri lui annonça que, samedi, ils iraient acheter les cadeaux de Noël.

- D'accord Henri, lui répondit-elle, et il nota pour la millième fois qu'elle ne se décidait pas à l'appeler « chéri », ce qui était tout à fait regrettable, et même horripilant, pour ne pas dire humiliant, mais il ne savait

pas comment s'y prendre pour l'y obliger. Il fallait que la chose vienne d'elle-même, que le petit mot doux soit si spontané qu'il saurait alors qu'elle était folle de lui.

Le visage impassible, Henri masqua sa déconvenue, maintes fois ravalée, et ajouta :

- A partir de l'année prochaine, il va de soi que ce sera à toi de t'en charger. C'est ton rôle, n'est-ce pas. Cette année, nous nous en chargerons ensemble parce que tu ne connais pas bien ma famille et que tu as des lacunes. Je ne voudrais pas tu commettes un impair qui rejaillirait sur moi.

- Bien évidemment, Henri. Tu as tout à fait raison.

Toujours ce sourire... et ce regard... Ce regard incompréhensible, où se mouvait tout un monde inaccessible.

- Dimanche, exceptionnellement, nous n'irons pas chez mes parents. C'est la tradition.

Comme Altisia ne disait rien, il poursuivit ses explications.

- Le dimanche qui précède Noël, nous le consacrons aux préparatifs. Jeudi, je compte sur toi pour aider ma mère, ma sœur et mes belles-soeurs à la cuisine !

- Bien sûr, Henri. Du reste, ta mère m'a téléphoné aujourd'hui.

- Ah oui ?

- Oui. Elle voulait me parler du mariage. Elle a dit que nous commencerions les essayages de la robe et les préparatifs dès que les fêtes seraient passées.
- Elle a raison. Les fêtes prennent suffisamment de temps comme ça...
- Bien sûr, Henri, dit-elle d'une voix docile. C'est ce que je lui ai dit. Elle m'a aussi parlé de Noël. Jeudi matin, Colette viendra me chercher. Apparemment, nous allons passer toute la journée à cuisiner... Sans compter les décorations !
- Pour ça, tu n'auras pas grand chose à faire. Ma mère consacre toujours son dimanche à décorer la maison, avec l'aide de mon père, bien sûr, car elle ne peut pas suspendre les guirlandes électriques toute seule. Je suis content qu'elle t'ait appelée. Avec elle, tu vas être à bonne école !

Une fois de plus, Altisia ne répondit pas. Que signifiait ce silence, là où toute autre femme aurait été bavarde comme une pie ? Au moins n'aurait-il pas à se plaindre d'avoir une épouse pipelette, comme beaucoup l'étaient, au point que leur mari devait les reprendre, parfois en public, et leur inculquer un peu de retenue. Mais enfin, être si peu loquace était exagéré. Elle aurait pu répondre, ne serait-ce que par politesse. Et surtout pour ne pas creuser davantage le trou d'incertitude qui transperçait le ventre d'Henri.

- Mes parents, plus Colette et Yves, Marthe et Daniel, Guy et Arlette, ça fait déjà huit. Plus mes cinq neveux et nièces, ça fait treize.
- Treize cadeaux ?
- Oui. Treize cadeaux.
- Je vois que tu as terminé, Henri. Je vais chercher le ragoût.

Altisia emporta le saladier vide à la cuisine et rapporta un gros faitout fumant qui répandait une délicieuse odeur de viande mijotée. Altisia pensa que même si Henri était arrivé à 19h15, comme c'était son habitude, elle aurait été très en retard. Elle n'avait pas prêté attention au temps de cuisson indiqué dans *Le Guide de la cuisinière, 500 recettes pour tous les jours, 3e édition*. Les vingt-cinq minutes annoncées ne concernaient que la préparation. La cuisson, elle, durait une heure et demie. Il lui faudrait être vigilante, à l'avenir. Elle n'avait pas pour intention de mettre Henri en colère.

Elle servit Henri, se servit, puis s'assit. Ils mangèrent un instant en silence, puis Henri reprit la parole.

- Tu sais, ma mère t'aime beaucoup. Tu as de la chance : tu vas entrer dans une grande et belle famille.

Grande, oui, pensa Altisia, mais belle... « Et puis j'ai déjà une famille. »

La semaine passée, elle avait téléphoné à ses parents pour leur dire qu'elle ne pourrait pas passer Noël avec eux, mais

qu'elle était sûre de pouvoir venir l'année suivante. Ses parents n'avaient pas posé de questions, l'essentiel était qu'elle aille bien. Enfant, déjà, elle pouvait faire ses propres choix et avoir son intimité. Sa famille n'était pas grande, mais elle était belle, vraiment belle, et ce n'était pas ce clan prisonnier de ses liens qui allait la remplacer.

Demain, elle enverrait leurs cadeaux par colis postal. *Le guide du jardinier* pour son père qui, depuis quelques années, s'était mis à planter des fleurs dans leur minuscule jardin, et appréciait la détente que cette activité lui procurait ; la série des *Claudine*, de Colette, que sa mère, très littéraire, avait lue et aimée quand elle était jeune.

Henri se méfiait des parents libertaires d'Altisia, et il n'avait jamais demandé à les rencontrer. Par ailleurs, il se trompait quand il croyait que sa mère appréciait sa future épouse. Si le premier dimanche s'était assez bien passé, le deuxième avait révélé une incontestable rancœur à l'égard de cette jeune femme qui n'avait pas su prendre ses précautions. Elle portait la lourde faute de priver Henri du grand mariage dont Andrée avait toujours rêvé.

Andrée s'en trouvait très contrariée mais elle avait l'habitude de faire bonne figure face aux déconvenues de la vie qui, décidément, se plaisait à ruiner ses plus belles espérances, malgré ses efforts quotidiens et ses sacrifices, qui n'avaient qu'un seul but : bâtir, pierre à pierre, une existence parfaite

pour soi et pour ses enfants. Hélas, cette pauvre fille qui, à n'en point douter, manquait d'éducation, n'avait pas su s'abstenir de tomber enceinte. La famille ne pouvant pas se permettre de célébrer le mariage de leur fils avec une mariée gonflée comme un ballon ou, pire encore, déjà accouchée, il avait fallu hâter la cérémonie. On avait alors opté pour la discrétion, afin d'éviter que les gens jasant et se posent des questions. La cérémonie serait modeste, les invités se réduiraient à la famille proche et, le jour venu, on dirait que l'enfant était un grand prématuré. On le cacherait quelque temps pour s'assurer de la vraisemblance du mensonge. Peut-être même, pour plus de commodités, enverrait-on la mère et l'enfant pendant deux ou trois mois chez ses parents.

Il faudrait certes mentir, raconter qu'ils étaient dans une clinique au bord de la mer, ou à la montagne, pour que le fragile enfant reprenne des forces. Mais que n'aurait-on pas fait pour l'honneur de la famille ! Rien ne comptait plus que sa réputation, et s'il fallait échafauder des plans pour la conserver, Andrée était prête à remplir cette délicate mission.

Cela, Altisia l'ignorait, mais les vexations et les humiliations voilées de sa belle-mère ne lui avaient pas échappé.

Après le fromage, Altisia annonça qu'elle avait une surprise.

- Une surprise ? s'étonna Henri.

- Oui. Une surprise pour toi.

Elle emporta le plateau de fromage et le pain à la cuisine, revint desservir les assiettes et les couverts, fit quelques bruits de vaisselle, et réapparut avec deux petites assiettes, des fourchettes à dessert et des pâtisseries.

- Oh ! Un millefeuille ! s'exclama Henri, touché qu'Altisia ait pensé à son dessert préféré.

Attendri par son attention, il se demanda s'il n'avait pas été trop dur avec elle, puis se ravisa car sa mise au point n'avait rien à voir avec la capacité d'Altisia à l'enchanter de sa fraîcheur et de sa fantaisie. On ne pouvait pas vivre que d'amour et d'eau fraîche... A ce propos, n'était-elle pas allée chez Quignard pour acheter les gâteaux ? L'inquiétude mit fin à la tendresse, et il sentit son cœur se durcir et s'assombrir, avec l'impression de quitter une verte prairie pour basculer dans un précipice. La machine était en marche, et rien ne l'en ferait dévier. D'ailleurs elle aurait ce qu'elle mérite, cette petite traînée !

- Pour moi, j'ai pris une religieuse, dit Altisia en entamant son gâteau avec une volupté gourmande. Ah... cette crème... cette pâte à chou... C'est si onctueux, si fondant ! Et ce goût de café, fort et doux à la fois ! Quel délice ! Quelle félicité !

- Merci, ma chérie.

- Je t'en prie, Henri. Cela me fait plaisir.

Il en goûta un morceau et demanda, l'air absorbé par son gâteau :

- Tu es allée chez Quignard ?

- Oui.

- Le fils y était ?

Altisia réfléchit un instant et répondit que oui.

- C'est un beau jeune homme... tu ne trouves pas ?
poursuivit Henri.

« Ça y est, pensa Altisia, l'interrogatoire commence... »

Elle était étonnée qu'il arrive si tard. D'habitude, Henri l'interrogeait sur son emploi du temps dès l'entrée. En même temps, avec le savon qu'il venait de lui passer, il n'avait sans doute pas su où donner de la tête. Ah... Etre un tyran n'était pas de tout repos...

- Je ne sais pas... sans doute... répondit-elle évasivement.
Elle n'avait d'yeux que pour sa religieuse, et elle la dégustait avec une attention qui avait tendance à irriter Henri.

- Allez, tu peux bien me le dire, à moi : il est beau garçon.
- Je ne sais pas. Cela m'indiffère... Du reste, c'est sa mère qui m'a servie.
- Ah, répondit Henri, contrarié qu'Altisia ait été en présence du fils Quignard.

Après tout, il n'était pas nécessaire que ce soit lui qui la serve pour qu'ils se jettent des œillades complices et se fassent des sourires d'entente.

Altisia l'observait de sa forteresse avec beaucoup d'intérêt. Comme tous les soirs, il l'interrogerait sur ses allées et venues, et elle verrait sa jalousie monter, sa rage bouillonner, jugulée par une retenue qui devait lui demander beaucoup d'efforts.

« Tu peux bien te cacher, pensait-elle, je sais qui tu es ».

- Aujourd'hui, Colette m'a téléphoné qu'elle viendra demain après-midi avec Arlette pour m'apprendre à tricoter de la layette, dit-elle, très amusée de le couper dans son élan. Pour une fois, il ne pourrait pas s'acharner sur elle. Hier, c'était le boucher. Avant-hier, sa promenade au parc... Ça n'en finissait pas... « Et avec qui étais-tu ? » lui avait-il répété alors qu'elle s'était promenée seule. Le ton était monté, comme chaque fois. Perdu dans son obsession, il n'avait pu la croire, et avait répété et répété sa question, jusqu'à ce qu'elle lui dise, d'un ton calme et sûr :

- Je me suis dit qu'il n'était pas bon pour le bébé que je reste enfermée.

Il n'avait pu que lui donner raison.

- Bien sûr... Le grand air est bon pour la santé. Tous les médecins le disent. Et je veux un garçon fort et sain ! avait-il ajouté, un peu las.

Altisia l'avait regardé avec son petit sourire habituel, et elle avait pensé qu'avoir un fils était une autre de ses obsessions. Une de plus... Il fallait perpétuer le nom, s'assurer d'une descendance, prouver qu'on était un homme... « Mon pauvre Henri... Si tu savais... », avait-elle pensé en songeant à la petite fille qu'elle abritait en son sein.

Il avait alors cru voir passer une espièglerie dans ses yeux, un brin de malice dans son sourire, puis il s'était dit qu'il avait dû rêver et, fatigué, il s'était installé devant le poste de télévision.

Ce soir-là, quand ils s'étaient couchés, une envie lui était venue.

Il avait pris la main d'Altisia et l'avait posé sur son sexe en érection, en lui disant d'une voix câline et autoritaire :

- Fais plaisir à ton homme.

Altisia n'avait d'abord pas bougé, puis elle avait dit :

- Je veux bien te faire plaisir mais... Je ne sais pas s'il est très digne de demander cela à la mère de son enfant...

Pétrifié à l'idée que les convenances ne seraient pas respectées, Henri avait balancé entre son droit conjugal de mâle et la stricte observance de la morale que, du reste, il essayait d'inculquer à Altisia. Finalement, il rangea la pratique masturbatoire dans la rubrique « prostitution » et répondit qu'en effet, ce ne serait pas très convenable.

Ravie de son succès, Altisia avait ajouté avec un zèle feint :

- Mais, si cela peut te faire plaisir, je veux bien...
- Non, merci ma chérie. C'est gentil mais... Dormons. Bonne nuit.
- Bonne nuit Henri, avait répondu Altisia en se disant qu'elle l'avait échappé belle.

Son petit jeu avait été à double tranchant. Après tout, il aurait pu décider de la pénétrer dans la digne position du missionnaire pour mettre fin à ses ardeurs. Au lieu de quoi, il avait eu l'air contrit et dégoûté comme un pécheur que Dieu lui-même aurait pris en faute.

Pour Altisia, c'était toujours ça de gagné. Les hommes étaient vraiment assommants avec leur façon de lui rentrer dedans comme s'ils étaient chez eux, et de la pilonner, encore et encore, obsédés par leur plaisir, sans jamais penser à elle, à ses désirs, à ses frustrations, à sa douleur. Si au moins elle n'avait fait que s'ennuyer, mais avec ces porcs, c'était bien pire que ça : elle en ressortait parfois avec des irritations, des sensations d'avoir des bleus dans le vagin, et

une douleur à l'os du pubis. Elle n'en avait pas rencontré un seul qui tienne compte de ses désirs. Pas un seul qui ait fait cas de son plaisir. Chaque fois, alors que son corps s'alanguissait et que son sexe commençait à la brûler et à se détremper, quand il commençait à s'ouvrir comme un lys, un glaïeul, un volubilis, et que sa voix devenait gémissante, ils l'avaient brutalement coupée dans son élan, d'un assaut rapide et mécanique, s'affairant lourdement sur elle, sans caresses ni baisers, sans la moindre sensualité, sans tendresse, sans échange ni partage, sans la complicité qui mène à une extase que jamais, jamais, jamais, ils ne connaîtraient avec leur petit pilonnage mesquin dont ils étaient si fiers.

Et à cause d'eux, elle qui était si douée pour l'amour et les plaisirs charnels, si sensible aux voluptés du corps et de la peau, elle qui frémissait de plaisir au contact d'une eau froide sur son visage en été, s'abandonnait avec délices aux sensations d'un bain, d'une brise, d'une crème au chocolat, de l'odeur d'un livre, d'une culotte en satin, de l'effleurement de sa propre main sur son bras, à cause d'eux, qui étaient incapables, empotés, butés, bornés, arrogants, et qui croyaient n'avoir rien à apprendre des femmes parce qu'ils étaient couverts de poils et qu'ils avaient une queue et des couilles comme les chiens, à cause

d'eux, elle n'avait jamais eu l'occasion de connaître le développement de ses propres plaisirs.

Mais c'était son corps. Son corps à elle. Et puisque les hommes ne savaient rien faire d'autre que de l'utiliser comme un objet, une fois cette histoire terminée, plus aucun homme n'aurait le droit de poser les doigts sur elle.

Elle en faisait serment.

Plus aucun homme, jamais, ne la toucherait.

Mais on n'en était pas là. Pour l'heure, Altisia poursuivait son expérience avec intérêt. L'inconscience qui l'avait d'abord guidée s'était muée en une lucidité qui ne cessait de s'aiguiser, lui indiquant petit à petit l'intérêt de la manœuvre, ainsi que le sens profond qu'elle avait pour sa vie.

C'est pourquoi, à l'annonce de la visite de Colette le lendemain, elle n'avait pas été étonnée d'entendre Henri lui dire, un fragment de millefeuille posé sur son élégante fourchette à dessert argentée :

- C'est bien. Ça ne te fera pas de mal. Tu as quelques lacunes, et ma sœur et Arlette ont beaucoup à t'apporter. Décidément, il ne savait faire que ça : lui dire qu'elle était nulle, incompetente, subalterne. Le ménage, le ménage, le ménage, il n'y avait que ça. Son amour de la littérature, son intérêt critique pour la politique, sa capacité à prendre la vie non comme une chose rigide à bâtir – il n'avait que ce mot à la bouche – mais comme une eau fluide, glissante, qui

donnait et prenait selon les circonstances, sa faculté de rire aux éclats, de s'amuser de tout, sa force, sa rapidité d'esprit, son intelligence et sa générosité, et tout l'océan de possibilités qu'elle lui offrait, tout cela n'était rien, ne comptait pas ? Il attendait d'elle qu'elle soit une bonne domestique, une bonne épouse, une bonne mère, selon des critères qu'elle trouvait malsains et injustes.

Alors oui, ces fameuses lacunes, elle les avait, en effet. Mais quelle importance ? Elle se fichait bien de mal cuisiner, de ne pas savoir tricoter, de ne pas... tout le reste. Et elle trouvait merveilleux de ne pas être comme la mère d'Henri, comme les femmes de sa famille, où les plus jeunes étaient en permanence sous le contrôle de la plus âgée, devenue à son tour la gardienne de l'ordre moral.

Tricoter de la layette... L'après-midi promettait d'être longue... Sauf si, une fois entre femmes, à l'abri des oreilles des hommes et de la belle-mère, les langues se déliaient. Colette était tout à la fois un bon soldat et un vrai colonel, mais que cachait-elle derrière tant d'obéissance et de droiture ? Quant à Arlette, la tendre, la douce Arlette, qui semblait toujours prête à boire la tasse et qui s'inquiétait continuellement de ne pas être à la hauteur de sa tâche, multipliant les preuves de zèle pour montrer à tout le monde qu'elle était à sa place, comment prétendre que

cette femme, écrasée par un mari arrogant et stupide, était heureuse ?

Après tout, en dehors de la nécessité de tricoter des petits chaussons bleus – oui, bleus, parce qu’Henri avait convaincu tout son petit monde qu’il aurait un garçon, et que le bleu était la couleur des garçons –, l’après-midi serait peut-être plus intéressante qu’elle n’y paraissait.

« Pour un regard sagace, tout est toujours passionnant », pensa Altisia tandis qu’Henri lui demandait :

- Elles viennent à quelle heure ?
- Pardon ?
- Colette et Arlette ! Elle viennent à... ? demanda-t-il avec irritation.
- A 13h30.
- Jusqu’à quelle heure ?
- 16 h. Après, elles doivent aller chercher leurs enfants à l’école.

Seize heures... Ça faisait tôt. Henri venait à peine de se dire qu’au moins, demain après-midi, il aurait l’assurance qu’elle ne baguenauderait pas, mais l’annonce de cet horaire, tout à fait légitime pour les mères exemplaires qu’étaient sa sœur et sa belle-sœur, avait mis fin à sa tranquillité. Avant la préparation du dîner, elle aurait encore une heure et demie pour courir il ne savait où, et surtout avec qui. Après tout,

tous les rendez-vous galants ne nécessitaient pas des heures...

Le front soucieux et la mine renfrognée, il marmonna encore
« C'est bien, c'est bien... »

- Le millefeuille te plaît ? demanda Altisia, à qui n'avait pas échappé l'air sombre d'Henri.

- Oui. Il est très bon.

« Cet air absent, ce regard inquiet, cette nervosité semblable à un courant électrique... L'interrogatoire n'est pas très loin... », pensa Altisia.

A présent, elle était une guerrière prête à affronter l'ennemi.

- Alors, qu'as-tu fait aujourd'hui ? demanda Henri d'un ton grave. Son visage était tendu, et Altisia perçut un imperceptible tremblement dans sa voix.
- Ce matin, j'ai fait le ménage jusqu'à 11h45. Puis, comme j'étais restée en robe de chambre pour ne pas salir mes vêtements, je me suis lavée, habillée, et coiffée.
- Tu t'es maquillée ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Cela ne m'a pas paru indispensable.
- Bien. Ensuite.
- Ensuite, j'ai préparé mon repas, j'ai mangé...
- Qu'as-tu mangé ?
- Des petits pois avec un filet de cabillaud.
- C'est tout ?

Altisia réfléchit un instant avant d'ajouter :

- Non. J'ai aussi mangé un morceau de fromage avec du pain.
- Ah... Tu vois que tu ne me dis pas tout.

Qu'elle était agaçante avec sa voix claire et innocente qui ne s'excusait jamais de rien... Il aurait voulu lui faire peur. Il aurait voulu la voir trembler devant son autorité. Au lieu de cela, elle paraissait aussi à son aise que si elle avait parlé chiffons avec une amie. Cette femme était proprement exaspérante, mais il finirait bien par la prendre en faute.

- Et puis ?

- Et puis j'ai fait la vaisselle... Je l'ai essuyée, rangée, et j'ai re-nettoyé la cuisine.

- Et ?

Il fallait vraiment tout lui arracher. Elle marquait des pauses qui n'auraient pas eu de fin s'il ne l'avait pas un peu secouée. Quelle indolence, vraiment...

- J'ai fait une sieste.

- Où ça ?

- Sur le canapé. Avec la petite couverture... D'ailleurs elle est très bien, ta couverture, très agréable...

- Notre couverture, la reprit sèchement Henri.

« Un jour, ça va exploser », pensa Altisia sans se troubler.

- Notre couverture, répéta-t-elle.

- Et après, qu'as-tu fait ?

- Rien. Je suis restée à la maison jusqu'à 16h...

- Tu n'as rien fait ?

- Non, rien. Enfin, peu de choses.

- C'est-à-dire.

- J'ai feuilleté le *Modes et travaux* que tu m'as apporté hier, je me suis reposée, et j'ai parlé au téléphone avec...
- Avec qui ? bondit Henri sans attendre la fin de la phrase.
- Avec ta mère ! Puis avec Colette.
- Ah oui... soupira-t-il.
- Ensuite, j'ai lu la recette de ragoût, et je suis sortie.
- Pourquoi donc es-tu sortie ? Ça t'a pris comme ça ?
- Oui. Parce qu'en lisant la recette, j'ai eu l'idée de t'offrir un millefeuille. J'en ai d'ailleurs profité pour acheter quelques carottes pour le ragoût...
- Dans l'ordre, dans l'ordre ! Donc, tu es sortie à 16h ?
- 16h15. Le temps de me préparer.
- Tu t'es maquillée ?
- Oui. J'ai mis un peu de rouge à lèvres.
- Lequel.
- L'orangé, qui est très clair.
- Ah. Et c'est tout ?
- C'est tout.
- Donc, tu es sortie...
- Voilà. Je suis sortie et je suis d'abord allée à l'épicerie pour les carottes.
- L'épicerie Manzonna ?
- Oui.
- Monsieur Manzonna était là ?
- Oui.

- Et sa femme ?
- Non. Il était seul. Madame Manzoni était chez le coiffeur. Ils fêtent son anniversaire aujourd'hui. Alors il l'a autorisée à s'absenter de la boutique, pour lui faire plaisir.
- Je trouve que tu sais beaucoup de choses sur ces gens, pour dire que tu ne voulais acheter que quelques carottes...
- C'est que Monsieur Manzoni est très bavard...
- Pas avec moi. Tu expliques ça comment ?
- Je crois qu'il était en verve parce qu'il était particulièrement joyeux, à cause de l'anniversaire de son épouse. Et puis, tu sais, Henri, se montrer cordial avec les gens de son quartier est important pour la bonne réputation d'une famille...
- Oui... enfin... Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?
- Rien de spécial... Qu'ils iraient au restaurant en famille, ce soir, pour fêter l'anniversaire... et puis... la pluie et le beau temps... Et il m'a annoncé que, la semaine prochaine, il aurait des cerises en sirop de toute première qualité.
- Ah... bon... Que penses-tu de ce Manzoni ? Il n'est pas un peu séducteur ? C'est un Italien... Et les Italiens sont des coureurs, c'est bien connu.
- Je n'ai rien remarqué de tel.

- Il n'a pas essayé de te séduire, entre ses carottes et ses cerises ?
- Non.
- Jamais ?
- Jamais.
- Tu en es sûre ? Tu ne me caches rien ?
- J'en suis sûre.
- Tu sais, tu peux me le dire, s'il a essayé de te séduire. Je ne me fâcherai pas...
- Je sais, Henri. Mais non, rien de rien. Il n'a jamais essayé de me séduire.

Elle ne se justifiait même pas. Pas une fois, au cours de ses interrogations, elle n'avait eu l'air de se sentir coupable. Soit elle était véritablement une oie blanche, soit elle était douée d'une duplicité digne de Mata Hari.

- Bon, passons. Ensuite, tu as fait quoi ?
- Ensuite ? J'ai... Ah oui ! Je suis allée à la mercerie.
- Laquelle ?
- Comment s'appelle-t-elle déjà ?... Ah oui ! Fils et boutons.

Si elle disait vrai, il n'avait pas de soucis à se faire. La boutique était tenue par une vieille bique d'au moins cinquante ans, et sa clientèle était uniquement féminine.

- Tu n'as rencontré personne en y allant ?
- Non.

« Non ». Et voilà, chaque fois, c'était la même chose. Elle répondait « oui », « non », et plus rien. C'était fatigant, mais fatigant...

- Et alors, qu'as-tu fait ? Je ne vais quand même pas tout t'arracher phrase par phrase ! s'énerva Henri, au comble de l'exaspération. Le suspense dans lequel elle le plongeait lui mettait invariablement les nerfs à vif, et maintenant, à cause d'elle, il était énervé.

- D'accord Henri.

« D'accord Henri » ! Si seulement elle l'appelait « chéri »...

- J'ai acheté de la laine et des aiguilles pour demain. Colette m'avait dit ce que je devais prendre. Tu sais, moi, je n'y connais rien. Et justement, comme j'étais un peu perdue face à ce mur de pelotes, j'y ai passé pas mal de temps. Je cherchais, je cherchais... Je ne trouvais pas. Et Madame Orsini était occupée avec des clientes, à couper des rubans, à donner des conseils... Il y avait un monde ! J'ai compté sept clientes avant moi ! Toutes pour de la couture ! Ça avait l'air compliqué... « Et si je prends ce fil, est-ce que ça va avec mon tissu ? » Et cetera. Ça n'en finissait pas. Enfin, Madame Orsini s'est occupée de moi, elle m'a sorti les deux pelotes en une seconde ! Et tu sais quoi ? Je les avais juste devant moi pendant tout ce temps. Enfin... j'ai tout ce qu'il faut pour demain. Tu veux que je te les montre ? Attends ! Je vais les chercher !

Sans attendre de réponse, elle avait quitté la table et s'était dirigée vers une commode dont elle retira, après avoir ouvert le tiroir du haut, deux petites pelotes et deux paires d'aiguilles.

- Regarde ! C'est beau, non ? dit-elle triomphalement à Henri en se postant à côté de lui.

Henri qui, l'instant d'avant, était ulcéré à l'idée qu'elle atermoie le récit de son emploi du temps, se détendit d'un coup à la vue des petites pelotes bleu ciel.

- Tu les as prises bleues... murmura-t-il d'une voix émue. Pour notre petit garçon.

- Oui, Henri.

- Ça va ? Il va bien ? demanda-t-il avec tendresse, les yeux fixés sur les pelotes qu'il tenait entre ses mains.

- Il va bien. Tout va bien.

- Ça va être un vrai petit gars !

- Oui, Henri.

Altisia passa sa main dans les cheveux d'Henri comme elle aurait caressé la tête d'un enfant fiévreux, puis elle resta un moment contre lui, la main sur son épaule, tandis qu'Henri la prenait par la taille.

« Pauvre garçon... quel dommage... » pensa Altisia, touchée par l'émotion d'Henri. Il avait l'air si fragile tout à coup... et si doux... Il n'avait plus rien du tyran qui lui faisait raconter chaque soir son emploi du temps dans les

moindres détails, la mine ombrageuse et l'œil soupçonneux. Deux petites pelotes bleu ciel avaient suffi à le faire basculer du rôle de mari, bien appris, transmis par ses pairs, au cœur aimant, touché par la grâce d'un petit être à venir, à qui il avait donné la vie en s'unissant à elle.

- C'est petit... dit-il. C'est si petit... Qu'est-ce que tu vas tricoter ?
- Des chaussons. C'est ce que Colette m'a dit... Et un petit maillot assorti.
- Des chaussons ? Des tout petits chaussons alors... avec de toutes petites pelotes...
- Oui... De tout petits chaussons pour ses tout petits pieds... Pour qu'il ait bien chaud... Et que ce soit bien doux...
- Oui... Pour sa petite peau toute fine et toute fragile... Il faudra bien s'occuper de lui, n'est-ce pas ?
- Oui...

Henri regarda Altisia : sa voix était tremblante... Que lui arrivait-il ?

- Tu es émue ?
- Très. Par toi. Par lui. Et puis... J'espère que j'arriverai à lui tricoter des chaussons ! A les faire vraiment jolis !
- Mais oui, mais oui... répondit Henri avec l'envie sincère de la reconforter.
- Tu sais, je n'ai jamais tricoté...

Altisia avait la voix mouillée de larmes. Elle tremblait légèrement. Henri la serra un peu plus fort contre lui en caressant sa hanche avec tendresse.

Il lui disait :

- Mais oui, tu vas y arriver. J'en suis sûr. Et puis Colette et Arlette t'aideront. Elles seront là, elles ne vont pas te laisser te débrouiller toute seule...

Henri se leva et prit Altisia dans ses bras. Tendrement. Avec respect.

Elle l'enlaça à son tour, resta un instant collée à lui, puis se recula un peu, toujours enlacée, pour regarder le visage d'Henri. Elle vit alors que son masque avait complètement disparu. Le masque du tyran, du mari, de l'homme obligé de prouver sa force, sa supériorité, sa capacité à être celui qui commande.

Il n'y avait plus que lui, nu de la plus grande nudité. Comme il était beau, dépouillé de ses artifices...

En cet instant, Altisia vit un être qu'elle aima entièrement, passionnément, inconditionnellement.

- Je t'aime, Henri, dit-elle en le regardant dans les yeux.
- Je t'aime, Altisia, répondit-il, pénétré de sincérité.

Oubliant son interrogatoire, Henri invita Altisia sur le canapé, et ils demeurèrent blottis l'un contre l'autre jusqu'à ce que la fatigue ait raison d'eux.

Le lendemain se passa dans une douceur inaccoutumée. La veille, ils avaient fait l'amour, et Altisia avait eu un orgasme. Elle avait connu la jouissance née de la fusion amoureuse, toute de tendresse et de délicatesse. Elle s'appliqua au tricot en pensant à l'émotion d'Henri devant les petites pelotes bleues, à sa plongée dans une intimité à laquelle il avait goûté avec une révérence qu'elle ne lui avait jamais vue. Toute entière tournée vers ses frais souvenirs d'amour, elle fut aimable avec Arlette et Colette, et les traita avec une douceur qui contamina l'atmosphère. Colette elle-même, d'ordinaire raide et expéditive, s'était sentie gagnée par un petit quelque chose qu'elle ne saisissait pas, mais qui lui fit chanter les louanges de sa future belle-sœur. Quant à Arlette, quel repos, quel soulagement pour elle de pouvoir passer une partie de l'après-midi dans le satin d'un temps calme et pacifique, conforme à son caractère. Aucune révélation sur les hommes, la vie de couple, les désagréments de la vie domestique. Les trois femmes tricotèrent tranquillement,

l'une apprenant, les autres venant à son secours quand elle avait besoin d'aide.

Après leur départ, Altisia passa une heure à tricoter, confortablement installée sur le canapé, puis elle rangea son tricot, gagna la cuisine, sortit des victuailles du réfrigérateur pour le repas du soir. Salade, pommes de terre et céleri s'étalèrent sur la table de la cuisine, avec un gros oignon, une échalote et une belle gousse d'ail, car Altisia en raffolait. Ce soir, elle ne suivrait aucune recette. Elle ferait une salade verte à l'échalote, suivie d'une grande poêlée de pommes de terre et de céleri braisés. Elle attendrait le dernier moment pour faire dorer les truites saumonées. Viendrait ensuite le fromage, puis il choisirait un fruit ou un yaourt, et cela suffirait.

Au soir venu, elle accueillit Henri le cœur battant, l'embrassa passionnément et le délesta de son manteau, de sa veste et de sa sacoche en lui disant « je suis contente que tu sois rentré », à quoi il répondit qu'il avait trouvé le temps long, sans elle.

Comme le dîner était prêt, Henri s'assit à table en disant « Ça sent bon... Je suis sûr que ça va être délicieux, ma chérie. » Dans sa voix, pas l'ombre d'une suspicion à l'égard de la cuisine d'Altisia. Rien que de la tendresse, de l'amour, l'envie de la rendre heureuse et de lui montrer qu'il la trouvait parfaite comme elle était. Les petites phrases sans

importance volaient entre eux comme des moineaux ragaillardis par l'arrivée du printemps, et tout, jusqu'au moindre mot banal, semblait dire « Comme je t'aime... Et comme je suis heureux... »

Avant le dîner, Altisia lui montra son tricot : elle avait déjà réalisé un chausson ! Henri n'en revenait pas. C'était le plus joli chausson du monde, avec ses maladresses, ses mailles ratées, ses rangs irréguliers. Il l'en félicita de tout son cœur, et ils rirent beaucoup des défauts de l'ouvrage comme de la joie qu'un jour un petit pied viendrait s'y loger au chaud.

Face à face, ils mangèrent avec joie, en riant, en se faisant des sourires pour rien, ou plutôt pour tout ce dont ils étaient riches à présent.

Henri lui demanda ce qu'elle avait fait de sa journée, sans la harceler de questions. La peur l'avait quitté, l'angoisse qu'elle le trompe, la rage de ne pas tout savoir d'elle. L'amour et la bonté l'habitaient entièrement.

Il se sentait différent, et un peu désorienté. Que lui arrivait-il ? Il n'avait jamais ressenti un tel sentiment de paix. Au bureau, il s'était montré plus conciliant, et il avait pris le temps d'écouter les propositions de ses subalternes. Il avait aussi fait preuve de plus de souplesse avec les fournisseurs, s'était montré plus arrangeant que de coutume, et avait remarqué que de nombreux problèmes se résolvaient mieux par l'écoute attentive des autres que dans le bras de fer. Il

était plus patient, avait moins le sentiment de devoir s'accrocher à son statut pour se faire respecter.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, dans la concorde et la mansuétude. Ils s'amuserent comme des fous en achetant les cadeaux de Noël et consacrèrent une partie du dimanche à faire des paquets et à écrire des cartes de vœux.

Parfois, quand le téléphone sonnait, il disait « c'est ma mère ». « Tu ne réponds pas ? », lui demandait Altisia alors que les sonneries se répétaient. « Non, disait-il, je la rappellerai plus tard ». Il lui faisait un petit sourire, mi-amusé, mi-gêné de son audace, et retournait à leurs occupations.

La vie était devenue belle et drôle.

Les jours suivants, Henri multiplia les petites attentions. Un jour, c'était un bouquet de freesia où explosaient des rouges, des violets et des blancs, rehaussés de rose et de jaune dans un frais parfum de printemps. Un autre, une sortie au restaurant, une soirée au cinéma où, l'âme soudain poète, il disait son émerveillement de voir les ponts éclairés dans la nuit, ou l'atmosphère feutrée d'une rue bordée d'arbres. Maintenant, il lui faisait compliment de sa mise, de sa cuisine, de son rouge à lèvres et, quand elle n'avait pas eu le temps de finir un rangement, il lui disait que c'était très bien ainsi.

Il alla jusqu'à lui dire qu'il serait heureux de rencontrer ses parents. Ils devaient être remarquables pour avoir donné vie à une créature aussi originale. D'ailleurs, elle lui était devenue indispensable, il fallait qu'elle le sache. Oui, il faut que tu le saches, mon amour : merci, merci ! Je me sens tellement chanceux de t'avoir rencontré ! Parce que, ma chérie, tu es ma sauveuse ! Tu me sauves, tu ne sais pas à quel point. Tu me sauves de tellement de choses... Je ne sais pas comment te le dire, je n'ai pas de mots pour ça, je ne suis pas aussi doué que toi. Mais ce n'est pas grave, parce que tu es là. Tu es là, ma très belle ! Et avec toi je me sens heureux et libre ! Tu as ouvert mon cœur, et depuis je me sens... Un peu perdu, c'est vrai, mais aussi tellement plus heureux ! Tellement plus libre. Tellement plus vrai et plus vivant. Je t'aime, mon Amour. Je t'aime infiniment.

« Je t'aime, Henri. »

Ça ne durerait pas.

La fin était proche maintenant. Altisia le savait, comme elle avait toujours su que sa présence auprès d'Henri n'était que circonstancielle. Sa fille ne grandirait pas ici. Elle ne grandirait pas dans cette famille ennemie de la joie et de la liberté.

Le vent soufflait en rafales dans les allées du parc, balayant les feuilles, aplatissant les pelouses. La lumière était pure, transparente, et Altisia s'en gorgeait, buvant le vent, absorbant le froid, imprimant en elle le ciel bleu délavé, parsemé de gros nuages blancs qui filaient au-dessus de sa tête.

C'était d'une beauté grandiose. Mais aucune beauté ne suffirait à conjurer la tristesse qui lui empoignait le cœur.

Le lendemain du réveillon de Noël, préoccupé par un dilemme qui ne lui laissait aucun répit, Henri s'était rembruni. Depuis, son cœur se refermait inexorablement et, après avoir été comblé de corps et d'âme pendant des jours, Henri revenait à la loi ancestrale, pauvre et tragique, du mâle régnant sur sa femelle.

Elle avait toujours su que rien ne pourrait jamais les unir durablement. Ils étaient trop différents. La meilleure volonté du monde n'aurait pas suffi à effacer les ancrages de l'éducation, la sauvagerie de l'une, la soumission de l'autre. Mais quelle tristesse, tout de même, que de devoir assister, les yeux ouverts et l'esprit clair, au retour en arrière d'un être en pleine expansion...

Elle l'avait vu se torturer l'esprit pour trouver une issue à son tourment et, en effet, il en avait trouvée une : il était redevenu l'homme qui, attaché aux règles, lui faisait passer un interrogatoire serré à l'issue de chaque journée.

Il avait appris à ses dépens que la liberté avait un prix, et qu'elle exigeait des choix. S'il voulait profiter de son bonheur amoureux et continuer à déployer ses ailes auprès d'Altisia, il lui faudrait passer plus de temps avec elle, un temps libre et heureux, un temps d'émotions vraies qu'il ne trouverait nulle part ailleurs. Il avait désiré de tout son cœur continuer à suivre la voie de vérité grâce à laquelle il se sentait vraiment vivant, vraiment existant. Mais il savait que, pour sa famille, ce serait une infidélité, une trahison, et qu'elle nourrirait à son égard et à l'égard d'Altisia une rancœur tenace.

Il entendait déjà les hauts cris de sa mère parce qu'il aurait préféré partir en week-end avec Altisia et leur enfant, ou

rester chaudement à la maison, plutôt que de passer le dimanche en famille.

Il n'y aurait pas de pardon. Les dimanches étaient sacrés, y déroger était un crime.

Avant de vivre son amour avec Altisia, Henri ne s'était jamais posé de questions. Il avait passé chaque dimanche chez ses parents, profité de la chaleur familiale et des mets délicieux préparés par sa mère, véritable cordon-bleu, joué avec ses nièces et ses neveux, discuté avec les hommes, et cela lui avait paru dans l'ordre des choses. Puis l'ordre des choses avait paru moins évident, et il avait remarqué que ces dimanches étaient une obligation, un devoir, et que ses parents s'assuraient ainsi de garder le contrôle sur leur clan. Son père n'était guère bavard, mais son autorité était incontestable, et incontestée. La coutume voulait que ce soit son épouse qui monte au front quand il fallait trancher, juger, régenter, et il était bien content de jouer le rôle du patriarche magnanime sans avoir à se charger du sale boulot.

Face à cet aigle à deux têtes, tout le monde marchait au pas. On obéissait en ayant l'impression d'avoir le choix, de venir librement, par plaisir, alors qu'il n'en était rien. Il suffisait d'avoir envie d'autre chose pour se rendre compte que, afin de bénéficier de la chaleur familiale, il fallait payer

son éco chaque fin de semaine et répondre à un tas de conventions.

Epouvanté par ses découvertes, Henri s'était d'abord senti déchiré entre Altisia et sa famille, puis il avait choisi le clan. Son choix sonnait comme une démission, mais affronter sa famille était au-dessus de ses forces, et il avait abdiqué toute volonté et noyé sa honte dans un grand verre de whisky, sans parvenir à faire taire la voix de sa défaite.

Quand Henri avait compris que choisir sa vie exigeait un courage qu'il n'avait pas, il s'était senti minable. C'est alors qu'il avait commencé à haïr Altisia. Altisia qui était tout ce qu'il n'était pas. Altisia qui était libre, quelles que soient les circonstances, et qui ne rendait de comptes à personne, pas même à lui. Sa haine occultait une envie et une jalousie féroces. Lui, Henri Dollé, qui était un homme, et qui occupait un poste à responsabilité dont de nombreuses personnes dépendaient, ne pouvait rivaliser avec Altisia, qui n'avait rien, aucune situation, et qui se fichait de tout, mais qui était libre, forte, insoumise, et riche d'un profond bonheur de vivre. C'était d'ailleurs pour ces qualités qu'il l'avait aimée, puis enviée, jusqu'à la haine. Parce qu'elle ne laissait personne lui dicter sa conduite. Mais lui ne le pouvait pas, il n'était pas à la hauteur. Il se soumettait, et se soumettrait toute sa vie.

Dégoûté de se découvrir veule, il avait rejeté sur elle la haine qu'il avait envers lui-même, et il l'accusait d'être la cause de tous ses tourments. A cause d'elle, il avait cru que l'impossible était possible, l'avait appelée « ma sauveuse », s'était imaginé vivre avec elle sans avoir à rendre de comptes, puis tout s'était effondré quand, au réveillon, sa mère l'avait discrètement appelé à la suivre à la cuisine pour l'aider à porter des plats, un peu lourds pour elle. Là, elle lui avait reproché de lui avoir manqué de respect parce que, au cours des quatre derniers jours, il avait souvent raté ses appels téléphoniques. Elle ne l'avait pas formulé en ces termes, mais le message était clair : ses manquements étaient inacceptables, d'ailleurs son père était bien d'accord avec elle.

Henri s'était platement et abondamment excusé et, pour apaiser sa mère et recevoir son absolution, dont il avait eu grandement besoin car il se sentait coupable jusqu'à la racine des cheveux, il avait prétexté un surcroît de travail. Avant Noël, les commandes affluaient, et il avait dû faire des heures supplémentaires. Mais cela ne serait pas sans bénéfice, car il espérait une belle augmentation à partir de février. Avec l'arrivée du bébé, ce ne serait pas de trop. Il serait bientôt chef de famille, et en tant que tel, il lui fallait se montrer prévoyant.

La perspective d'un succès mérité, fruit de beaucoup d'efforts et de sueur, et l'idée de futurs petits-enfants, adoucit la mère, qui conclut la conversation en le félicitant, non sans ajouter qu'être un bon employé ne devait pas l'empêcher d'être un bon fils, et elle avait tourné les talons, chargée d'un énorme plat de crevettes. Il était resté un instant dans la cuisine avec l'impression d'avoir été transpercé par le fil d'une épée, et avait rejoint sa famille à la salle à manger, paré lui aussi d'un large plat de crevettes et d'huîtres, et de son plus beau sourire.

Maintenant, quand ses yeux se portaient sur Altisia qui, dénuée de tourments, souriait, tranquille, et le regardait droit et clair, il n'avait qu'une envie : la détruire.

Henri n'aimait pas les amies d'Altisia. Il avait eu l'occasion d'en rencontrer trois ou quatre quand, au début de leur relation, ils se retrouvaient dans un bar. Il les trouvait trop délurées, trop pétroleuses. Il nourrissait la plus grande méfiance et la haine la plus radicale à l'égard de ces femmes aux mœurs trop libres pour être honnêtes : elles riaient à gorge déployée, se permettaient de dire tout ce qu'elles pensaient, buvaient et fumaient comme des hommes, et elles n'avaient pas hésité à l'asticoter au sujet de sa cravate, de sa galanterie, et de tout ce qu'il considérait comme la marque d'une bonne éducation. En outre, elles étaient toutes célibataires ou en union libre, elles travaillaient, vivaient dans des petites chambres qu'elles n'auraient pour rien au monde échangé contre une vie rangée, elles flirtaient, n'avaient cure du qu'en-dira-t-on, parlaient politique, société et, comble de tout, crachaient sur le mariage et plaidaient ouvertement pour un élargissement des droits des femmes.

Quand il voyait Altisia, qui avait beaucoup de classe malgré sa condition modeste, il se disait que ces femmes ne lui

convenaient pas. En outre, elles étaient dangereuses, avec leurs idées progressistes, puisqu'il était d'usage de les qualifier ainsi. En quoi étaient-elles progressistes, d'ailleurs ? Il ne voyait pas comment elles pourraient apporter le moindre progrès : bien au contraire, elles ne feraient que semer le chaos dans la société et les familles.

Sans doute Altisia s'était-elle fourvoyée dans un troupeau de brebis galeuses, par naïveté, ou par manque d'éducation. Mais elle valait mieux que cela, et avec un bon encadrement, il était sûr de pouvoir la détourner de ses mauvaises fréquentations. Quand elle connaîtrait les femmes de sa famille, ou celles de ses amis, elle se rendrait compte de son erreur et saurait prendre la bonne voie.

Après tout, elle était jeune... A vingt-trois ans, il était naturel de faire des erreurs, il n'y avait pas de quoi en faire une histoire.

Même si, et c'était regrettable, Altisia semblait prendre beaucoup de plaisir à la compagnie de ses amies. Avec elles, elle riait sans retenue, se montrait parfois moqueuse à l'égard des gens honnêtes, et buvait l'alcool comme de la limonade. Et puis, elle était... comment dire ? Elle était... sauvage. Comme une chienne errante qui, longtemps égarée sur les routes, ne sait pas que son plus grand désir est d'avoir un maître, une niche et une ration de nourriture dans sa gamelle.

De toute façon, s'il en avait un jour la possibilité, il mettrait bon ordre à ces relations. Parce que cette Altisia, avec sa sauvagerie, le rendait fou d'amour, et il la désirait comme jamais il n'avait désiré de femme au cours de sa vie. Quand il l'aurait domestiquée, elle lui saurait un gré infini d'avoir su ce qui était bon pour elle.

De leur côté, les amies d'Altisia disaient : « Altisia... Qu'est-ce que tu fous avec ce toquard ? » Il était évident qu'il n'était pas du tout son genre. Il était même tout ce qu'elle fustigeait. C'était incompréhensible. « Je ne sais pas ! » répondait Altisia avec légèreté. Et ses amies abandonnaient le sujet ou se lançaient dans une grande conversation où les rires tenaient une large place.

Tant qu'Altisia vivait de son côté et gagnait sa vie par ses propres moyens, Henri n'avait rien dit. Il s'était contenté de quelques allusions signifiant qu'il ne tenait pas ses amies en odeur de sainteté. Cela n'avait pas été une découverte : il suffisait de les regarder pour savoir que la fracture qui les séparait était irréductible. Mais elle n'en avait eu cure et Henri s'était accommodé de son mieux de la chienlit qui lui servait d'amies. Puis elle était tombée enceinte, elle avait accepté de se marier avec lui, d'abandonner sa source de revenus, de vivre dans sa demeure, d'être présentée à sa famille, et Henri n'avait plus eu de frein à sa volonté.

« Je n'aime pas que tu voies tes amies, elles ont une mauvaise influence sur toi », lui avait-il déclaré dès la première semaine, au cours d'une discussion où Altisia l'avait informé, après qu'il l'eut interrogée sur son emploi du temps de la journée, qu'elle avait bu un thé avec une amie, Martine, dans un café.

- Martine ? C'est celle que j'ai rencontrée, une fois, au Balthazar ?
- Oui, avait dit Altisia, le front pur et les yeux clairs.
- Et les autres, tu comptes les revoir prochainement ?
- Je ne sais pas. Nous n'avons rien prévu pour le moment.
- Bien.

C'est à ce moment-là qu'il lui avait dit : « Je n'aime pas que tu voies tes amies. Elles ont une mauvaise influence sur toi. »

Comme Altisia n'avait rien répondu, il avait ajouté :

- En tant que ton fiancé, et le chef de notre famille, je ne veux plus que tu les fréquentes. Ce sont des femmes de mauvaises mœurs. Tu peux m'en croire, elles ne t'apporteront rien de bon, seulement des problèmes. Tu vas être épouse et mère, tu ne peux plus faire n'importe quoi désormais. Tu dois avoir de bonnes fréquentations. Du reste, tu te rendras compte par toi-même que ma famille et mes amis sont des gens très bien. Les fréquenter te profitera beaucoup, j'en suis certain. Tu as compris ?

- Oui Henri.
- Tu ne les verras plus ?
- Non Henri.
- C'est promis ?
- Oui, Henri. C'est promis.
- Bien... Je suis content de toi. Tu es une femme sensée. Tu sais où est ton intérêt. C'est bien... c'est très bien... avait-il dit avec satisfaction, et Altisia s'était demandé s'il n'allait pas lui jeter un sucre pour la récompenser, comme on le fait avec un chien obéissant.

En vérité, Henri était assez étonné que son intervention ait été aussi bien accueillie. S'il ne doutait pas de ses capacités à se faire obéir, il s'était attendu, en revanche, à un certain mécontentement, voire une forme de rébellion de la part d'Altisia. Au lieu de cela, rien. Pas un frémissement de narine, aucun sourcil froncé, aucune moue de contrariété. Altisia avait dit oui à tout, elle avait renoncé à ses amies pour lui et, ce soir-là, il était allé se coucher avec le sentiment d'avoir bien agi et d'être le maître du monde.

Mais le temps pressait, Altisia avait téléphoné à son amie Lise. Il fallait qu'elle lui parle, c'était urgent. Ravie d'avoir de ses nouvelles, Lise lui avait donné rendez-vous dans un café proche de son travail, pendant sa pause déjeuner.

- Alors, qu'est-ce qui se passe ? lui avait demandé Lise après qu'elles se furent installées et qu'elles eurent commandé des sandwiches et des cafés.

Lise était intriguée. Que faisait son amie ? Pourquoi ne la voyait-on plus depuis un mois ? Où vivait-elle maintenant ?

- Je vais avoir besoin de toi, répondit Altisia, sûre de pouvoir compter sur son amie.

Lise était la personne idéale. Elle était fiable, intelligente et elle travaillait dans un foyer qui accueillait les femmes battues par leur conjoint. Elle comprendrait.

- Bientôt, il faudra que je parte, et j'aurai besoin de savoir où aller. Je pourrais aller chez Martine, ou chez Claire, mais je préfère venir chez toi.

Lise la regarda avec curiosité, et répondit qu'elle l'hébergerait avec plaisir, mais quand ?

- Je ne sais pas. Je crois que mon départ va se faire dans la précipitation. Je ne sais pas quand. Mais ce sera dans les prochains jours. Peut-être même demain, ou après-demain.
- D'accord. Mais... c'est en rapport avec le type, là, Henri ?
- Oui.

Elles marquèrent un silence, et Altisia décida de tout lui raconter.

- Je fais une expérience incroyable en ce moment. Je fais l'expérience de la vie de femme au foyer !

- Et tu trouves que c'est incroyable ?
- Oui ! Parce que je ne suis pas coincée dans cette situation ! Je peux partir ! Je ne peux pas t'expliquer... C'est venu je ne sais pas comment. J'ai obéi à quelque chose, en moi, qui voulait faire cette expérience. Il n'y a pas longtemps que je l'ai compris. Au début, je le faisais sans savoir pourquoi, mais cela me semblait juste. Et maintenant, je sais. Je sais ce qu'est la vie d'une femme au foyer mise sous cloche, et surtout, surtout, je sais ce que sont ces hommes qui nous mettent sous cloche. Je sais ce qui les traverse. Je sais... Je ne peux pas t'expliquer. Je le sais, c'est tout. Je l'ai vu.

Elle marqua un silence et, le regard pétillant et la mine réjouie, annonça :

- Et je suis enceinte !
- Tu es enceinte ?
- Oui ! Je suis enceinte ! Je vais avoir une fille ! Une merveilleuse petite fille !
- C'est incroyable ! Félicitations ! s'exclama Lise. Mais le père ?

En guise de réponse, Altisia leva les yeux au ciel en pouffant.

Lise se mit à rire. Altisia était vraiment impayable. Il n'y avait qu'elle pour trouver passionnant de vivre la vie d'une femme au foyer pendant un mois et pour en revenir

enceinte, et heureuse. Comme elle demandait des détails, Altisia lui raconta comment les choses s'étaient passées, et que tout avait commencé avec l'annonce de sa grossesse.

- Altisia... tu es folle. Ça aurait pu être dangereux !

- Mais non, allons... Je me sens intouchable !

Elles discutèrent de leur vie, du Foyer, de la politique et de la condition des femmes jusqu'à la fin de la pause de Lise, et quand elles se quittèrent, Altisia pensa que, cette fois-ci, elle mentirait à Henri à propos de son emploi du temps. De toute façon, il ne la croyait jamais.

Arrogant à s'en étouffer, Henri regardait Altisia avec dédain. Depuis trois jours, sa rage n'avait plus de borne. Il se plaignait de tout, la harcelait de questions, dénigrait tout ce qu'elle faisait.

- Tu étais où ? crachait-il depuis le début du dîner, tandis qu'Altisia l'observait et se disait : « Ça y est. C'est le grand soir. »
- J'étais au parc. Je te l'ai déjà dit, répéta-t-elle d'un ton calme en le regardant dans les yeux.

Elle n'avait donc jamais peur de rien, pas même de lui ? Il ne ménageait pourtant pas ses efforts... Mais il la ferait plier, coûte que coûte. Cette femme était intolérable, avec sa quiétude et son assurance. Elle lui donnait envie de la battre, de la ratatiner, pour qu'enfin cessent ce regard placide et cette inaltérable désinvolture. Elle allait voir ce qu'elle allait voir : il lui ferait passer le goût de l'insolence.

- Tu mens ! Tu mens ! enrageait-il.

Ils se regardèrent un instant et Henri crut voir briller une lueur de défi dans les yeux d'Altisia. Il se leva de table, laissant son dessert intact, s'approcha d'elle et lui hurla à la

face : « Traînée ! », avant de lui asséner une gifle phénoménale. Il se figea : Altisia le regardait sans trembler.

Impassible face à la violence qui venait de s'abattre sur elle, elle ne porta pas même la main à sa joue, ne pleura pas, ne supplia pas. Au contraire, elle le fixait sans la moindre crainte.

- Mon pauvre Henri... dit-elle tranquillement après un silence immobile, tu aurais bien voulu me posséder, faire de moi ce que tu veux... Tu aurais bien voulu que je sois comme ces femmes représentées sur les affiches publicitaires... Que je sois toujours jolie, pimpante, maquillée, permanentée, souriante, que je saute de joie quand tu m'offres un aspirateur pour Noël, dépendante de toi, à ta merci, à tes pieds, prête à t'aduler, à te révéler, à faire de toi mon dieu. Mais ce n'est pas la réalité. Ce n'est pas ce que je suis, ni ce que nous sommes, nous les femmes. La femme esclave, inférieure à vous, dépendante de vous, ce n'est pas réel. C'est le rêve de votre délire. Et c'est un cauchemar, finit-elle avec de la rage au fond de la voix.

Elle poussa un petit soupir puis, l'air grave, elle se leva, alla dans sa chambre, descendit une valise du haut de l'armoire, la posa sur le lit, et commença à y ranger ses vêtements.

Henri était ahuri par son geste, choqué d'avoir frappé quelqu'un pour la première fois de sa vie. Il s'efforça de

secouer sa stupéfaction, et rejoignit Altisia. Quand il la vit faire sa valise, il fut pris de désespoir et tenta de faire preuve d'autorité.

- Altisia ! Arrête ça tout de suite ! Tu ne peux pas partir comme ça ! Et puis ce n'était rien ! Tu ne vas pas en faire une histoire ! Allez, je ne le ferai plus, promis ! Ce n'était rien ! Arrête !

Derrière ses yeux défilait la honte qui s'abattait sur lui quand il annoncerait qu'Altisia l'avait quitté. La honte, aussi, de ne pas avoir su la tenir. Quel déshonneur... Ce serait horrible. Il ne pourrait plus vivre. Il ne pourrait plus regarder qui que ce soit dans les yeux sans rougir. Il serait la risée de tous, l'homme faible qui avait été jeté comme un vieux tapis usé par sa fiancée enceinte.

Et le bébé ! Son bébé ! Son fils ! Elle n'allait quand même pas l'emporter avec elle ! Peut-être était-ce du chantage, parce qu'elle était fâchée... elle n'était pas sérieuse... elle faisait ça pour l'embêter, elle était impulsive mais pas bête... elle n'allait pas partir comme ça, dans son état...

- Allez Altisia, arrête... dit-il un peu détendu. Laisse tomber... c'est bon, excuse-moi... Viens, ma chérie... on va parler et tout va s'arranger... Nous allons avoir un bébé et nous allons nous marier ! Tu vas voir, ça va aller !

Comme elle ne réagissait pas, il s'impatienta.

- Allez Altisia ! Arrête ça ! De toute façon tu sais très bien que tu ne pourras pas t'en sortir sans moi, avec le bébé ! asséna-t-il entre rage et supplication.
- Et toi, tu penses t'en sortir sans moi ? Qui te repassera tes belles chemises ? Qui ramassera le linge sale que tu n'es même pas capable de mettre toi-même dans le panier ? Qui te fera un bon ragoût, le soir, quand tu es fatigué ? Ta maman ? Moi je sais faire tout ça. Et je sais gagner ma vie. Par contre, toi... rétorqua Altisia sans le regarder. Vous vous croyez très intelligents, proféra-t-elle durement. Et pourtant, vous n'avez toujours rien compris à nous, à ce que nous sommes. Nous, nous savons faire tout ce qui est utile à la vie. Vous vous faites croire que vous êtes mieux que nous, mais c'est vous qui êtes les incompetents et les dépendants. Mais ça aussi, c'est une conséquence de votre délire. Parce que franchement, vous nous considérez mineures à vie, mais c'est vous qui êtes des mineurs à vie ! C'est vous qui avez besoin d'une femme comme un enfant a besoin de sa mère, pour vous faire à manger, laver votre linge, récurer votre salle de bains, nettoyer vos toilettes. Vous en faites pourtant autant usage que nous... Ça vous appartient autant qu'à nous. Vous dites que vous êtes chez vous, et vous vous conduisez comme des touristes dans un hôtel. Vous comptez sur nous pour vous fournir propreté et repas

chaud sans que vous ayez jamais besoin de vous en soucier ! Au moins, les domestiques sont payées, elles. Mal, mais payées quand même. C'est leur travail. On n'y mêle pas de sentiments. On ne leur raconte pas qu'être domestique est une question d'amour, de don de soi. Et le soir, quand elles ont fini, elles peuvent rentrer chez elles sans état d'âme. Sauf que chez elles les attend un mari qui exige d'elles qu'elles soient encore une domestique et qu'elle écarte les jambes sans rechigner quand elle peut enfin se coucher !

Henri était sonné. Il ne lui avait jamais entendu cette voix hargneuse. Jamais non plus il n'aurait pu imaginer qu'elle cachait en elle autant de haine à son encontre. Mais bon sang ! Il n'avait rien fait ! C'était juste une claque ! Et maintenant, elle délirait, et elle voulait le quitter. Il ne savait comment arrêter cette furie. Comment une pauvre petite claque de rien du tout avait-elle pu la rendre hystérique ? Il fallait à tout prix l'empêcher de partir et de le déshonorer aux yeux du monde.

- Tu sais, poursuivit Altisia en faisant sa valise, tu m'as voulue parce que je suis indocile. Puis tu as cru que c'était cette indocilité qui te mettait en colère et qui te faisait craindre que je te sois infidèle. Mais, Henri, je t'ai obéi. J'ai fait tout ce que tu as exigé de moi. Et ça ne t'a pas suffi. Même avec une femme qui voudrait être

entièrement possédée par toi, ça ne te suffirait pas. Vous les hommes, vous croyez que vous pouvez nous prendre. Comme des choses. C'est bien ce que vous dites, non ? « Une femme, ça se prend. » Sous-entendu, une femme ça se viole. ou bien : une femme ça se possède. D'ailleurs vous dites ça aussi. Pour dire que vous avez couché avec une femme, vous dites que vous l'avez possédée. Avec votre délire de domination, vous vous croyez propriétaire, comme si on pouvait posséder qui que ce soit ! Mais c'est seulement un délire ! Votre délire ! Et ça n'a rien à voir avec nous, ni avec la réalité ! On vous donne notre amour, et vous voulez notre liberté. C'est débile. Vous ne pouvez qu'être déçus et devenir fous, avec des idées pareilles. C'est bien triste, tu sais... parce qu'avec votre délire de domination et de propriétaire, vous tuez l'amour, la vie, le plaisir de vivre... dit-elle en se rendant à la salle de bains.

Comme elle s'était toujours moquée des exhortations à être belle, elle n'avait pas beaucoup de produits de beauté. Quelques secondes suffirent à fourrer le peu qu'elle avait dans sa trousse de toilette.

Elle retourna dans la chambre et plaça sa trousse dans sa valise. Henri était assis sur le lit, hagard. Il la regardait sans la voir, l'écoutait sans l'entendre, et ne savait que faire.

Quand elle ferma son bagage, il paniqua et chercha un moyen de la retenir.

- Je suis désolé ! Altisia ! Je suis désolé ! Pardon, vraiment pardon ! Je n'aurais pas dû te frapper ! Allez, arrête maintenant ! C'est bon ! Je suis désolé, je te dis ! Qu'est-ce que tu veux de plus ? disait-il d'un ton plus énervé que repent.

Altisia prit sa valise, celle avec laquelle elle était arrivée un mois auparavant, puis elle se dirigea vers l'entrée.

Henri la suivit en la suppliant.

- Altisia ! Chérie ! Arrête ! Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas me quitter ! Je t'interdis de partir d'ici ! finit-il par hurler de toute l'autorité dont il était capable.

Mais Altisia enfila calmement son manteau et ses bottes, enroula son écharpe autour de son cou et prit sa valise. Henri se précipita vers la porte et, faisant barrage à Altisia, aboya, désespéré et rageur :

- Tu ne peux pas partir ! Tu es à moi ! A moi !

Altisia le regarda avec dureté. Elle se sentait invincible.

- Tu crois ? dit-elle d'une voix ferme.

- Arrête tout de suite ! répondit-il avec une froideur effrayante.

Elle fit un pas et Henri la repoussa d'un mouvement vif, de ses deux mains contre ses épaules. Emportée par le

coup, elle recula en titubant et tomba en arrière. Henri se précipita en disant : « Ça va ? Ça va ? Et le bébé ? Ça va ? » Altisia sentit une force herculéenne monter en elle, elle le repoussa en essayant de se relever, mais Henri lui tenait les poignets en répétant : « Tu ne peux pas partir ! Tu ne peux pas partir ! »

Altisia se débattit, se redressa et marcha vers la porte, mais Henri la rattrapa. Il se campa devant elle, l'attrapa par le cou d'une poigne serrée et lui souffla, les mâchoires crispées :

- Tu ne partiras jamais d'ici. Tu es à moi. Tu es ma femme.
- Bien sûr, Henri... susurra Altisia avant de lui envoyer un coup de genoux dans les testicules.

Le coup fut si violent qu'Henri en eut le souffle coupé. Il s'effondra à terre en pleurant et en gémissant, plié en deux, les mains sur son sexe.

Altisia le surplombait de toute sa hauteur. Maintenant elle était dure, impitoyable... Elle n'avait plus une once d'aménité pour lui. Il était allé trop loin, et il payait le prix de ses propres exactions.

- Mon pauvre Henri... lui dit-elle avec mépris. Tu aurais pu tomber sur une femme bien dressée, qui se serait laissée faire... et tu as eu moi. C'est pas de bol, quand même...

Elle secoua la tête, se détourna de lui, reprit sa valise, fit un pas vers la porte, puis s'arrêta. Elle avait tant de choses à dire, pour elle et pour toutes les femmes... Il était là, par terre, plié en deux, à sa merci... Elle fit demi-tour, posa sa valise, et s'approcha d'Henri. Le toisant de toute sa hauteur, elle eut un petit sourire de pitié et dit :

- Croyais-tu vraiment qu'une femme comme moi aurait envie de se marier avec un homme comme toi ? Tu crois vraiment que j'aurais accepté d'être dressée, corrigée, humiliée, d'être privée de ma liberté, de mes joies, de ma vie ? Que j'aurais accepté sans rien dire d'être dans ta cage, sans argent à moi, sans identité à moi ? Tu crois franchement qu'il est humain d'être juste Madame Henri Dollé, de voir disparaître sur les courriers jusqu'à mon prénom, de le voir remplacé par le tien ? Tu crois que, moi, et nous toutes, nous désirons disparaître pour toi, pour vous ? Vous croyez que vous êtes tellement géniaux et admirables qu'on n'a qu'une envie : se prosterner devant vous et être votre esclave ? Tu crois vraiment que, nous les femmes, on désire plus que tout vous sacrifier notre vie pour que vous alliez faire le paon dans vos beaux habits bien lavés et bien repassés par nous, que vous appelez *Votre femme*, comme si on vous appartenait ? Franchement, Henri, tu crois vraiment qu'on est si différentes de vous qu'on rêve de vous servir jusqu'à

notre mort ? C'est fou ! Tu n'as jamais eu l'idée que j'étais un être humain, comme toi, et que moi aussi j'avais envie de plein de choses dans ma vie, que j'avais envie d'avoir ma propre vie, et d'être libre ? Non ? Vraiment ? Ça tient de la pathologie...

« Et tu crois vraiment qu'après que tu m'as violée, bafouée, méprisée, je puisse avoir envie de te sourire ? Tu crois vraiment que je puisse t'aimer, t'estimer, dans ces conditions ? Tu crois vraiment qu'on peut aimer son bourreau ?

« Un jour, Henri, ça va exploser, dit-elle d'une voix grave. Et ce jour-là, vous ne pourrez plus vous en prendre qu'à vous-mêmes.

« Parce que toute cette souffrance, c'est votre œuvre, Henri.

« Toute cette souffrance des femmes, c'est vous qui la créez.

« C'est vous qui nous poussez à bout.

« Ce jour-là, Henri, le jour de la révolution, ne vous plaignez pas : vous avez déjà trop longtemps profité de nous.

« Ça fait mal ? Ton engin, là, ça fait mal ? demanda-t-elle d'un ton léger. Oui... ça fait sacrément mal... Mais mon pauvre Henri, ce n'est rien à côté de ce que le sexe des femmes connaît au cours d'une vie, quand vous vous

croyez obligés de les défoncer, comme des bêtes en rut. Nous avons mal, vraiment mal ! Parfois pendant des jours ! Parfois jusqu'à saigner.

Altisia poussa un soupir de soulagement. Qui aurait cru qu'elle aurait tant de choses à dire... Elle se sentait intarissable, et elle aurait voulu continuer encore et encore, car l'histoire des femmes était longue, douloureuse, et surtout, elle était enfouie dans un profond silence. Elle était emmurée vivante, cette histoire des femmes. Une longue et douloureuse histoire faite de toutes les femmes de l'humanité et de leurs histoires occultées.

Mais elle devait partir. Il était temps.

- Je te laisse, Henri...

« C'est bête, tu as eu ta chance... A un moment, tu as connu l'amour. C'était beau... tu étais quelqu'un, à ce moment-là... Mais tu as fait un choix, et maintenant je m'en vais.

« J'aurais aimé avoir un vrai compagnon. J'aurais aimé un homme qui me considère à ma juste valeur, et qui fasse l'amour avec moi plutôt que de m'éjaculer vite fait dans le vagin, dans la bouche, ou dans la main, comme si je ne ressentais rien, et comme si je ne voulais pas vivre ma jouissance.

« J'aurais aimé un complice... mais je n'ai eu que des tyrans imbéciles et bornés. J'en suis la première malheureuse...

« Tu seras le dernier homme de ma vie, j'en fais serment. Non parce que tu auras su te rendre inoubliable d'amour et de joie, mais parce que ce que tu es m'a menée au bout de mon dégoût des hommes. »

Altisia contourna Henri, toujours plié à terre. Elle prit sa valise et lui dit d'une voix implacable :

- Ne t'avise jamais de me retrouver, ni de retrouver mon enfant. Elle ne sera jamais ton enfant, tu n'en es pas digne. Si tu t'approches d'elle ou de moi, je t'assure que je serai prête à tout pour t'éliminer de nos vies.

Elle fouilla la poche de son manteau... les clés. Elle les laissa tomber dans le vide-poche posé sous le miroir, et partit en claquant la porte.

III. La chapelle 2025

En secret, enfoui en elle comme une perle qui craindrait la lumière, Brume voulait sauver le monde.

Depuis l'enfance, elle n'avait qu'un rêve, qu'une obsession : éradiquer la souffrance qui chaque jour s'y exerçait en masse depuis des millénaires.

Elle se disait souvent qu'elle était folle, que rien ni personne ne pouvait quoi que ce soit contre cet ordre tortionnaire, mais sa foi, bien que marquée d'un profond désespoir, était inébranlable.

Elle était folle, oui folle, de penser qu'elle, Brume, petite et fragile, insignifiante, pouvait s'opposer au grand capharnaüm orchestré par des humains sans scrupules, des gens arrogants et puissants, des égoïstes rivés à leur profit, occupés à une action dévastatrice qui tuait, ô combien de vies, qui tuait, oui, des êtres de toute nature, après les avoir asphyxiés, battus, humiliés, brutalisés dans leurs besoins de vivre.

Elle regardait le monde, et son coeur se serrait de douleur. Comment accepter que tant de vies soient sacrifiées, et avec elles les ressources immenses de leur amour et de leur bonté ? Comment accepter que ces vies soient les jouets de

gens irresponsables et égoïstes ? Des aveugles conduisant d'autres aveugles vers l'abîme, toujours plus sombre et plus profond. Quelle tristesse, oui, quelle tristesse que tant de vies soient massacrées, manipulées, égarées... Et pour quoi ? Pour des choses aussi vaines que l'argent et le pouvoir.

Jamais elle ne se résignerait, elle préférerait sa colère, sa rage, ses larmes à l'illusion que, somme toute, tout n'allait pas si mal. L'enfer existait bel et bien, il était là, partout, et n'avait rien de naturel. L'exploitation des gens, des plantes, de l'eau, de l'air, des animaux, de la terre, du ciel, de tout ce qui, en ce monde, était doué de vie, était le fruit d'un système violent établi par quelques-uns qui, dans leur cécité égotique, ne voyaient que leur intérêt propre. Rien à voir, donc, avec un destin inéluctable.

Il fallait faire quelque chose. Il n'était pas possible d'abandonner le monde à son sort. C'était impensable, inenvisageable.

Bien sûr, vouloir mettre fin à la souffrance organisée, à la violence faite ordre mondial, était fou, mais était-il vraiment plus raisonnable de penser qu'on ne pouvait rien ? Était-il raisonnable de passer sa vie à regarder le monde s'anéantir sans rien faire ? Non, car en la matière, rien n'était raisonnable. Si vouloir sauver la vie était fou, l'abandonner était inconséquent. Quitte à choisir, elle préférerait la folie du refus à la folie de la résignation.

D'ailleurs, elle ne choisissait rien. Son obsession plongeait ses racines au cœur des contrées arides de son enfance. Elle était née pour ça, avait vécu pour ça, et le jour venu, elle serait prête.

Toute sa vie l'avait préparée à cette échéance. Les drames comme les béatitudes. N'ayant jamais eu à travailler ni à se soucier de ses conditions matérielles, elle s'était pleinement consacrée à sa spiritualité. Toute enfant déjà, elle méditait sans le savoir, jusqu'au jour où, alors qu'elle n'avait que sept ou huit ans, Altisia, qui avait remarqué ses dispositions et son goût pour la contemplation, l'encourage à continuer, et la guide par petites touches discrètes dans cette voie sacrée.

Bancale face au regard social, révoltée par les critères de réussite qui se limitaient à l'argent et à la position sociale, elle s'était tenue à l'écart de tout, et rien ni personne n'avait pu la faire dévier de sa voie sacrée, pas même le noir chagrin de l'enfance, qui avait pourtant la fâcheuse tendance à obscurcir sa raison et à la peupler de cauchemars pendant de longues semaines, jusqu'à ce que la lumière revienne enfin la délivrer.

« Je suis l'Ombre et la Lumière, le Noir et le Blanc, l'Obscurité et la Clarté », pensait-elle souvent.

L'ombre et la lumière. Restait à savoir laquelle des deux aurait le dernier mot.

Octobre touchait à sa fin quand Cyrille annonça à Brume qu'elles passeraient deux ou trois jours à la chapelle de sœur Hyacinthe. Le réchauffement climatique poursuivant sa course, les prévisions météorologiques avaient annoncé des hausses allant jusqu'à 28° l'après-midi.

Le lendemain matin, Cyrille et Brume avaient préparé d'énormes sacs à dos de randonnée. Les épais sacs de couchage et les tapis de sols les ayant remplis presque intégralement, les effets personnels furent logés ici et là dans l'espace restant, ainsi qu'un peu de vivres pour Brume. Elle aurait voulu jeûner, mais Cyrille le lui avait déconseillé. La montée jusqu'à la chapelle, alourdie par les sacs, serait suffisamment fatigante pour ne pas risquer un étourdissement. Quant à Cyrille, elle ne se nourrissait plus que d'énergie primordiale depuis des années.

La chapelle de sœur Hyacinthe était perdue dans une forêt qui appartenait à sa famille depuis des siècles. Ce bout de terre n'était qu'un vestige des propriétés que ses ancêtres avaient tour à tour gagnées et perdues au fil de l'histoire et des évènements. Quand certaines générations avaient été

au bord de la perdre, la suivante avait mis tout en œuvre pour sauver et conserver la petite bâtisse pleine de grâce et de mystère, dont l'origine avait le charme du romanesque.

Pour y avoir beaucoup séjourné, Cyrille connaissait bien la chapelle et elle avait l'intuition que ce lieu, résonnant d'une énergie peu commune, aiderait sa jeune amie à se laver du noir chagrin de l'enfance qui l'accablait.

Depuis l'irruption de Brume à Saint-Front, Cyrille pensait souvent au jour où elle l'avait vue pour la première fois.

A un mois à peine, elle se partageait déjà entre une lumière pure et resplendissante, et le voile sombre d'un malheur qui ne cesserait de s'étendre. L'ombre et la lumière batailleraient longtemps, à n'en point douter. Elles seraient sans pitié l'une envers l'autre, et Brume aurait à subir la douleur et l'épuisement d'un balancier qui la ferait plonger tantôt au cœur de ses ténèbres, tantôt dans l'espace blanc de sa grâce.

Le moment était venu de l'aider. Cyrille la voyait entière dans sa dualité, pure dans sa peur, honnête dans son chagrin, simple dans son lien au divin, et elle ne se dédirait pas des serments faits à Altisia : elle aiderait Brume à accomplir son destin.

Tout en se préparant, Cyrille s'était demandée si elle devrait lui parler des cendres de sa mère. Y pensait-elle ? A la voir rassembler joyeusement ses affaires, ce ne devait pas être le

cas. Elles finiraient bien par aborder le sujet, et parce qu'il était important, Cyrille ferait de son mieux pour que rien ne soit tu.

Tôt le matin, elles placèrent leurs sacs à dos dans la voiture, et Sonia les conduisit à l'embouchure d'un sentier qui montait raide entre les châtaigniers, discrètement indiqué par un panneau en bois sur lequel étaient peint en rouge : Sentier de la Croix d'Icelle.

Elles entreprirent l'ascension, d'une douzaine de kilomètres, dans le silence d'un matin frais commencé sous un ciel rose où s'étiraient, longs et délicats, un amas de nuages réfléchissant la lumière.

La marche faisant son œuvre, elles eurent vite chaud, et Cyrille déboutonna la veste cousue par sa belle-sœur, tandis que Brume, en nage, se débarrassait de son blouson et le sanglait à son sac.

Cette fraîcheur, cette odeur verte et terreuse... quelle extase, quelle respiration... Et quel plaisir aussi de s'éprouver dans l'effort... Cela lui rappela les nombreuses marches qu'elle avait faites avec sa grand-mère, quand celle-ci était encore vaillante. Comme elle avait aimé l'accompagner, enfant, dans les forêts qu'Altisia connaissait par cœur.

Ensemble, elles avaient rencontré des animaux magiques. Des biches, des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des faons et des marcassins, parfois une mère et ses petits, qu'elles veillaient à ne pas effrayer, pour ne pas éveiller l'agressivité protectrice de la mère. Muettes de respect et d'émerveillement, elles avaient vu toutes sortes d'oiseaux, scruté les hautes branches pour savoir d'où provenait un chant féérique, écouté, le coeur empli de grâce, le vent dans les feuillages. Elles avaient observé des plantes, des fleurs, des arbres, et admiré leur harmonie et leur régularité, la forme d'une feuille, d'une ramure, d'une corolle. Quant aux insectes, quelles drôles de créatures, si différentes des humains ! Leurs formes, leurs couleurs, leur façon de se mouvoir, de frotter leurs antennes entre leurs pattes, d'escalader une feuille, de se déplacer dans les airs, étaient une source infinie d'étonnement et de curiosité.

Sage Altisia qui vénérât la nature, sa symphonie, son orchestration savante, et qui la remerciait pour tout ce qu'elle donnait au monde ! « Sans arbre, pas d'air », disait-elle avant de se lancer dans des explications sur l'oxygène pur et sain qui, par manque d'arbres et par excès de voitures, faisait défaut en ville.

L'ascension était sans pitié. Brume savait que ses muscles auraient à se remettre de courbatures qui seraient toujours

vivaces quand, au retour, il lui faudrait fournir un effort tout aussi ardu pour résister à la pente.

Pourtant, elle était heureuse. Soûlée d'air et de calme, elle éprouvait avec délice le fourmillement de son sang dans ses membres et se sentait le corps empli de forêt.

Elle suivait Cyrille qui, connaissant le chemin par cœur pour l'avoir pris plusieurs fois par an au cours des trente dernières années, bifurquait sans une hésitation pour emprunter un nouveau sentier ou couper par un espace sauvage.

Marchant toutes deux en silence, leurs sacs à dos pesant lourdement sur les épaules, elles s'arrêtèrent soudain pour observer, à quelques mètres d'elles, une biche en arrêt.

La biche, complètement immobile, les regarda fixement un long moment. Le temps humain cessa de battre, son tic-tac s'arrêta, et toutes trois furent projetées dans une éternité silencieuse où plus rien ne comptait que l'instant.

La biche tourna la tête, attirée par quelque chose que Cyrille et Brume ne perçurent pas. Puis elle les contempla avec grâce et lenteur et, d'un pas tranquille, s'en fut dans la direction opposée.

Cyrille et Brume la contemplèrent sans bouger jusqu'à ce qu'elle ait complètement disparu, puis, l'une de l'autre miroir de leur ravissement, elles se regardèrent sans un mot et poursuivirent leur chemin.

Elle s'arrêtèrent pour boire de l'eau, marchèrent encore, jusqu'à ce qu'elles atteignent un massif de ronces.

- C'est là, dit sobrement Cyrille.

Brume répondit d'un signe de tête. Elle avait l'impression de reconnaître ce lieu, ces ronces, l'atmosphère étrange qui s'en dégageait. C'était comme si elle les avait déjà explorées en rêve. Un charme agissait qui la rendait presque mélancolique, et en même temps terriblement heureuse.

La chapelle était bien protégée... Son terrain était encerclé de ronces et de taillis qui la dissimulaient des curieux et des indésirables. Pourtant, comme il était aisé d'y pénétrer... Il suffit à Cyrille d'écarter des broussailles qui, de prime abord, semblaient infranchissables, pour ouvrir un passage, certes étroit, piquant, et griffant, mais plutôt clément compte tenu de la densité végétale. Il fallut encore marcher encore un kilomètre avant de la voir émerger derrière les arbres.

- C'est elle, dit Cyrille sur un ton affectueux.

Brume pensa qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau, puis elle eut un doute. Jamais ? Vraiment ? Non, bien sûr, mais ce jour-là elle était si petite, si perturbée, si chagrine, si désespérée... Engloutie dans un drame que personne ne pouvait consoler. Altisia lui avait raconté ce jour plusieurs fois, mais de ses souvenirs ne lui restaient que des impressions floues qui se mêlaient aux récits de sa grand-mère.

- Nous n'en avons pas parlé, mais... Nous aurions peut-être dû le faire avant de partir, dit Cyrille en observant le trouble de Brume.

Brume baissa les yeux et poussa un petit soupir en hochant la tête.

- C'est ici que nous avons répandu les cendres de ta mère... reprit Cyrille. Est-ce que tu t'en souviens ? Tu étais si petite...

Brume fit non de la tête.

- Moi, je m'en souviens comme si c'était hier. Tu ne voulais pas qu'on te tienne la main. Tu te tenais entre ton père et ta grand-mère... C'était beau, très émouvant... C'était intense, mais très doux aussi, très tendre... Je me souviens qu'à un moment j'ai eu la sensation d'être en totale communion avec vous dans le recueillement. Comme si nous n'étions plus qu'un... Ta mère était très aimée... Ton père et ta grand-mère l'adoraient.

Impuissante à en dire plus, elle se tut.

Elles restèrent un moment immobiles, tristement absorbées par leurs pensées, jusqu'à ce que Brume demande, une lueur d'espoir luisant dans ses yeux mouillés :

- Tu crois que l'âme de ma mère est ici ? Tu crois qu'il en reste quelque chose et que je pourrais la rencontrer, communiquer avec elle ?
- Je ne sais pas, Brume. Peut-être...

Brume hocha la tête et, le coeur alourdi de peine, se remit à marcher silencieusement en direction de la chapelle, suivie de Cyrille.

Une grâce unique se dégageait de la chapelle.

D'une taille comparable à celle de la maisonnette de Cyrille, ses murs montaient plus haut, et son toit était plus pointu.

Deux fenêtres dormantes en plein cintre perçaient chacun des deux murs latéraux, dont l'épaisseur et la robustesse contrastaient avec la délicatesse des vitrages réticulés.

La forme de ces fenêtres et les petits losanges qui quadrillaient les vitres, bien trop hautes pour qu'un regard y pénétre, étaient la seule coquetterie de la chapelle qui, sobre et de pierre grise, était aussi sûrement plantée dans la terre que son toit était élancé vers le ciel.

Autour du solide banc de pierre patiné par les intempéries qui longeait la bâtisse, l'épais tapis de feuilles brunes donnait un air poétique à l'ensemble, qui paraissait sortir d'un conte.

Modeste sans être austère, cette petite chapelle recelait une gaieté qui réjouissait le cœur et appelait à sourire malgré soi.

Le mur du fond était aveugle et nu, contrairement à celui de l'entrée de la maison qui se parait, à son point de rencontre avec l'arrête du toit, d'une croix en pierre sans fioriture.

Au dessus de la porte fabriquée par Rémi dans un bois de chêne poli et verni avec soin, on pouvait lire, gravé dans la pierre :

Grâces soient rendues au Seigneur

Pour le Calme et la Joie

Qui emplissent mon Cœur

Brume fut étonnée qu'aucune clé ni cadenas ne verrouille la porte. Toute à son émotion, elle entra sans mot dire à la suite de Cyrille, et découvrit un petit espace frais presque nu où pénétrait une douce lumière. Le soleil, haut maintenant, avait posé sa chaude lumière d'automne sur les pierres, transformant l'humble habitat en demeure du ciel.

Du bois était amassé contre le mur du fond, à côté d'un muret sur lequel trônaient un ensemble de toilette blanc à fleurs rouges et bleues.

Le long du mur de droite s'étendait une cheminée équipée d'une crémaillère où pendait une grosse marmite en fonte. Un nécessaire à cheminée voisinait avec un épais chiffon de coton et un pare-feu sans âge. Dans un coin, sommeillait un vieux balai de paille.

Et c'était tout.

C'était tout, et il en résultait un palais, une inspiration, l'impression d'être hors du monde, d'avoir les pieds posés sur un morceau de terre où s'était concentrée l'essentielle essence de l'amour inconditionnel.

Brume se sentit gagnée au cœur par la beauté et la paix du lieu. Il n'était nul besoin de le dire, ni même d'échanger un regard. Les deux femmes étaient baignées d'un sentiment de communion qui rendait tout commentaire superflu.

Un instant s'écoula dans la contemplation du lieu et de son atmosphère, puis Cyrille annonça qu'elles allaient faire du feu. Il était un peu plus de midi et, malgré la clémence des températures, elles devaient dès maintenant réchauffer les murs si elles ne voulaient pas passer la nuit à grelotter. Les dernières semaines avaient été pluvieuses et la chapelle était encore très humide.

- En été, je rentre du bois mort, et mon frère m'aide à couper un peu de bois que nous mettons à sécher à l'intérieur. Idéalement, il nous faudrait un abri à bois dehors, mais nous n'avons jamais eu le courage d'entreprendre une telle construction ni de défigurer le lieu avec un appendice qu'on ne sait pas où placer. Comme je ne vis ici qu'à la saison chaude, qui dure d'ailleurs de plus en plus longtemps, ce petit arrangement suffit à mes brefs séjours d'automne et d'hiver.

La cheminée étant dépourvue de chenets, Cyrille forma un petit tipi de branches, de petit bois et de bûches dans l'âtre et, ayant tiré des allumettes de son sac, elle l'alluma. Elle dut s'y reprendre à trois fois avant que le feu ne prenne,

ajouta des brindilles pour l'aider à démarrer, puis, quand il fut bien parti, elle proposa à Brume d'aller s'asseoir sur le banc pour se restaurer. Brume devait être affamée, n'est-ce pas ?

- Non... Pas vraiment... Le lieu me nourrit. La forêt m'a nourrie tout au long de la marche. Je n'ai besoin de rien, sauf que... J'ai une terrible envie de pâté de lapin ! Je ne sais pas ce que j'ai, mais j'en suis obsédée ! dit-elle en riant.
- Du pâté de lapin ? Tu en as apporté ?
- Oui !
- Et voilà ! Sacrée Sœur Hyacinthe ! s'exclama Cyrille en éclatant de rire.
- Comment ça ? s'étonna Brume.
- Ah comme c'est cocasse !... C'est drôle, drôle... riait Cyrille.
- Mais qu'est-ce qui est drôle ? demanda Brume hilare, gagnée par le rire de Cyrille.
- Sœur Hyacinthe jeûnait beaucoup, mais quand son frère lui faisait porter des victuailles, elle aimait bien qu'il y mette deux petits pâtés de lièvre. Elle en raffolait. Une fois, dans une lettre, elle a même demandé à son frère pourquoi le dernier panier ne comprenait pas de pâté de lièvre, et elle espérait qu'il lui en fournirait dans le suivant. Elle avait l'air contrariée... Je dirais même frustrée ! C'était son péché mignon !

Que son envie de pâté de lapin fût le fruit du hasard ou d'une rencontre pour le moins curieuse avec l'âme de la protectrice des lieux, Brume s'en amusa et elle suivit Cyrille jusqu'au banc, un sourire rêveur aux lèvres.

Elles s'assirent côte à côte, face au soleil, et déjeunerent, l'une d'un pâté de lapin et de pain, l'autre d'Energie Primordiale. Puis, après un moment de délassement propice à l'abandon, Brume se mit à parler sans savoir ce qu'elle disait. Elle se sentait claire, limpide, dépassée par un phénomène intérieur qu'elle expérimentait souvent en méditation, et auquel elle accordait une confiance totale.

- Je suis pleine de forêt.

« J'ai l'impression qu'elle pousse en moi.

« Je suis fraîche comme une forêt de printemps. Hospitalière comme une forêt d'été. Chatoyante comme une forêt d'automne. Nue, comme une forêt d'hiver.

« Je me sens prête à tout et à rien à la fois.

« J'ai l'impression que tout m'est donné, que je contiens toute l'histoire de l'humanité, l'histoire de la Terre, de l'Univers entier.

« C'est presque trop...

« Je suis les vagues des océans, les flanc des collines, les sommets des montagnes.

« Je suis l'eau qui coule, et le feu qui brûle. Je suis l'air, l'atmosphère, le subtil. Je suis la peine et la joie. Je suis

les misères du monde, la feuille qui croît au printemps, la sève qui monte dans les tiges, l'animal aux aguets, l'insecte qui gravit la côte d'un caillou.

« Je suis tout, et je n'y peux rien.

« Je suis tout, pour toujours et à jamais.

« Je suis tout depuis toujours, je serai toujours tout.

« Car je suis née ainsi : toute.

« Je suis née toute pleine de tout.

« Je contient tout.

« Depuis toujours, et à jamais.

Brume se tut puis, lentement, elle se tourna vers Cyrille et, toute de douceur et de ravissement, elle rencontra ses yeux humides.

Elles se regardèrent un instant sans un mot, puis Cyrille, esquissant un léger sourire, lui dit d'une voix émue :

- On a bien fait de venir...

Brume hocha la tête et murmura soudain : « Un chevreuil ! » Cyrille le reconnut aussitôt. Elle l'avait souvent vu l'été précédent. Le chevreuil les regarda sans se troubler, puis il repartit en quête de nourriture. Brume se demandait si ce chevreuil, ou n'importe quel animal vivant autour de la chapelle et y revenant toujours, ne pourrait pas être un peu de sa mère. Pour le moment, elle n'avait pas ressenti la moindre trace de sa présence, mais il était possible qu'elle soit là et qu'elle ne le sente pas ! Peut-être était-elle dans

les arbres, dans les plantes, dans les insectes ! Ses cendres s'étaient mêlées à l'humus, elles s'étaient collées à des feuilles, à des bêtes, elles avaient volé dans le vent ! Quant à son âme, était-elle restée dans l'avion, ou avait-elle suivi son corps ? Où était-elle ? Maman... Si seulement elle pouvait avoir la chance de communiquer avec elle... Juste une fois... Une toute petite fois... Pour lui dire Je t'aime maman, tu me manques...

- Oui, déclara Cyrille après un long moment de silence. Tu contiens tout l'univers, toute l'histoire du monde. Je l'ai perçu la première fois où je t'ai vue. Je suis heureuse que cette connaissance ne se soit pas perdue en chemin. Les ténèbres auraient pu l'emporter... Mais tu es forte, très forte. Tu ne le sais pas, mais tu es d'une force inouïe.
- Je le sais, répondit Brume après un instant de perplexité. Mais je me sens dépassée. Je n'y comprends rien, et je ne sais pas ce que je suis sensée faire de tout ça. Je ne sais même pas comment l'utiliser. La plupart du temps, je me sens faible, fragile... Et parfois tout me vient d'un coup, comme une lumière qui me permet de tout voir clairement. L'instant d'après, plus rien. La nuit. Et je redeviens la petite Brume fragile et ignorante... Tu as une idée de ce que je dois faire de tout ça ? demanda Brume avec l'espoir de résoudre l'énigme qui la harcelait depuis son enfance.

- Tu le sais déjà, répondit Cyrille. N'est-ce pas ? Tu le sais. Brume la regarda avec gravité et répondit sobrement d'un imperceptible hochement de tête, tout en pensant « Oui. Je le sais. Mais je ne sais pas comment. »

Puis elle repensa soudain à cette histoire de pâtés de lièvre et de lapin, et elle éclata de rire à ne plus pouvoir s'arrêter et, tout en riant, elle disait « Excuse-moi ! Je ne sais pas pourquoi je ris ! » et se demandait comment cette histoire de pâtés pouvait déclencher un si grand fou-rire. Peut-être y avait-il autre chose. Peut-être était-elle nerveuse à l'idée de ce qu'elle devrait faire de ses facultés, mais en attendant, elle riait, riait, et son rire entraîna celui de Cyrille. Adossées à une petite chapelle un peu folle qui riait avec elles, chauffées par un soleil insolite, elles riaient dans le plus grand abandon quand Brume bascula brusquement dans les larmes, et toujours riant, pleura. Quand elle retrouva son calme, elle eut l'air égaré et regarda Cyrille avec perplexité.

- Allez, viens avec moi, folle enfant adorée, dit Cyrille en lui prenant la main. On va mettre tes victuailles dans un sac pour le suspendre dehors.
- A une branche ?
- Non. Contre le mur de derrière, qui est équipé d'un gros clou. Il est d'origine. Il a cent quatre-vingt deux ans, l'âge de la chapelle. Ta nourriture y sera au frais et à l'abri des animaux. Enfin... A peu près. Il y a toujours les fourmis,

et... Bref. C'est la façade Nord, il y fait toujours frais. Demain, nous irons chercher de l'eau à la source. Elle est à cinq kilomètres. Je te montrerai aussi la rivière.

Brume pensa à ses courbatures mais n'en dit rien, et suivit Cyrille.

Il était encore tôt quand Cyrille et Brume revinrent s'asseoir sur la banc, après avoir balayé la chapelle, installé leurs couchages, entretenu le feu et placé la nourriture à l'abri.

- C'est ici que j'ai rencontré ta grand-mère. Elle est arrivée là, dit Cyrille en pointant son doigt dans une direction précise. Je m'en souviens très bien. Je cueillais de la saponaire, et elle est arrivée, guidée par mon aïeule.

- Ton aïeule ?

- Oui. Sœur Hyacinthe était mon aïeule. Je ne te l'avais pas dit ? Je suis sa descendante et son héritière. A croire qu'il faut une mystique par génération ! Et voilà, c'est tombé sur moi ! dit-elle en riant, avant de reprendre son récit.

« Tu sais, la chapelle n'est pas fermée à clé... Il n'y a pas de clôture pour protéger son enceinte, aucun panneau d'interdiction... Pourtant, elle n'a jamais été vandalisée. On ne m'a jamais rien volé, jamais rien cassé. Je n'ai jamais trouvé ni graffiti, ni feu de bois, ni bouteille... Rien.

« Hyacinthe la protège. Elle la protège des destructeurs et des gens qui n'ont rien à faire là. Elle guide vers elle les gens qui ont quelque chose à prendre et à donner à ce

lieu, les gens qui sont en adéquation avec lui. C'est ce qui est arrivé à ta grand-mère. C'est comme ça qu'elle est arrivée là. Elle a été appelée par Hyacinthe... Elle a beaucoup compté pour moi. Elle a été...

Comme elle lui manquait... Elle s'étaient beaucoup aimées et fréquentées jusqu'à la naissance de Brume, moins d'un an après leur rencontre. L'arrivée de l'enfant avait occupé une partie des week-ends d'Altisia, l'obligeant à espacer ses visites. Puis Brume lui avait été confiée, et les deux femmes s'étaient revues un peu plus souvent, toujours avec l'enfant, jusqu'au jour où Altisia fut atteinte d'un mystérieux trouble oculaire qui avait désarçonné les médecins et l'avait contrainte à cesser de conduire. C'était paradoxal, pour une femme capable de lire dans les cœurs ce que les autres ne voyaient pas... C'était en 2007... Cela faisait seize ans qu'elles ne s'étaient pas vues quand Altisia était morte. Car si elle ne pouvait conduire jusqu'à Cyrille, cette dernière était incapable de supporter le moindre contact avec la ville, et elles s'étaient contentées de se téléphoner et de s'écrire des lettres de temps à autre.

Brume avait onze ans, l'âge où sa grand-mère lui avait raconté l'histoire de ses parents, en particulier celle de sa mère. Cyrille s'en souvenait très bien, car Altisia, très inquiète pour sa petite fille, lui avait téléphoné plusieurs fois et lui avait raconté que Brume avait d'abord réagi avec

beaucoup de calme et de pénétration, puis qu'elle avait sombré dans un état léthargique et un mutisme qui dépassaient de loin ses silences coutumiers. Cyrille avait fait de son mieux pour la soutenir et l'accompagner dans cette épreuve, mais elle s'était beaucoup inquiétée pour Brume.

Cyrille sentit son cœur se serrer à l'idée que plus jamais elle ne pourrait la voir, ni entendre sa voix, ni discuter avec elle, ni rien. Pour l'âme défunte, la mort était certes un passage, mais pour les vivants qui restaient, elle était la seconde irréversible qui emportait définitivement et de façon révoltante l'être aimé qu'on n'aurait jamais voulu quitter.

- Ah oui... reprit Cyrille après avoir suivi le fil de ses pensées. Comme j'aime Altisia ! Je l'aimerai toujours. Elle a été pour moi plus qu'une amie. Elle a été...

Les sourcils froncés et le regard perdu bien au-delà du tapis de feuilles qui brillaient au soleil, elle resta suspendue à l'indicible, et termina ainsi, rêveuse :

- Sœur Hyacinthe a bien fait de la guider jusqu'à moi...

Tout de lenteur, le temps se déroula comme un tapis de feuilles déposées une à une sur le sol.

Un sanglier, trois écureuils, une biche et un renard pénétrèrent tour à tour dans l'enceinte de la chapelle, sans crainte des deux femmes lasses de leur marche. Ce lieu était magique. Une force magnétique y attirait les animaux les plus sauvages, qui s'y sentaient chez eux, en sécurité.

Brume fut subjuguée par ces apparitions. Maman ne se manifestait décidément pas, mais quel privilège de pouvoir se tenir en un lieu si doux et si riche en prodiges... Rêvait-elle ? Tout avait tellement changé, au cours des dernières semaines. Sa vie en était transfigurée.

Trois semaines plus tôt, elle était seule, en ville, angoissée par les deux puces qu'on lui avait implantées de force et par le courrier menaçant qu'elle avait reçu de l'Agence Française de Facilitation Numérique. Cloîtrée dans son appartement comme dans une cage, elle s'était beaucoup inquiétée de l'emprise technologique sur ses congénères, ravis et fascinés de surcroît. Et voilà qu'en deux jours à peine de vélo et de marche, elle avait gagné les rives

clémentes d'une campagne qui lui donnait tout l'air et tout l'espace qui lui avaient manqué, entourée de gens qui, en quelques jours, l'avaient considérée comme une membre de leur famille.

C'était tout juste si elle se souvenait de sa vie d'avant. Elle lui apparaissait parfois comme un mauvais rêve évaporé, un souvenir ancien vidé de sa substance, qui ne faisait pas le poids à côté de la vitalité qui vibrait autour d'elle.

Pourtant, elle le savait, rien n'avait changé. Le monde était toujours le monde, qui entraînait dans sa course folle des milliards d'êtres vivants à leur perte.

Une guerre sans merci continuait à étendre son empire assassin.

Des ego se livraient bataille au mépris de la vie, quand ils ne s'associaient pas pour assouvir leur désir de posséder le monde. En outre, ces gens, bien que détenteurs d'un pouvoir démesuré, n'en avaient jamais assez. Il leur fallait toujours plus de milliards, plus de pouvoir, plus de contrôle.

Pendant un instant, Brume vit défiler en elle toutes les souffrances de l'humanité : la destruction des êtres par la faim, la soif, le viol, l'exploitation sexuelle, la torture, la pollution, la souffrance, l'asphyxie, l'asservissement humiliant et assassin pour travailler, faire la guerre, et obéir, coûte que coûte, jusqu'à l'usure, la maladie, la cassure du corps et l'extinction de l'esprit.

- Brume ! Ça va ? demanda Cyrille, qui avait vu une ombre s'étendre sur sa protégée.
- Ça va... ça va... balbutia Brume en revenant à elle, les yeux exorbités et le souffle haletant.

La première fois qu'elle avait fait l'expérience de ce phénomène, elle avait huit ans et n'avait pas plus réagi que maintenant. Elle était restée droite, avait tout regardé sans frémir, avec courage, et n'en avait rien dit à Altisia. L'expérience se répétant, elle avait fini par lui en parler, et Altisia lui avait dit d'un ton persuasif, en insistant bien sur les mots pour être sûre que Brume en comprenne l'importance :

- Si cela t'arrive, c'est que tu as la connaissance et la force. On ne contient pas l'histoire du monde sans avoir la force de la supporter. Tu as la force.

Brume n'avait pas compris ce que cela signifiait, mais elle avait senti que ses paroles étaient justes et qu'elles faisaient écho à quelque chose d'enfoui qu'elle ne parvenait pas à dégager. Elle avait gardé ces paroles en elle avec le sentiment qu'un jour viendrait où elle en saisirait le sens profond.

- Tu vois des choses... des horreurs... le supplice du monde... lui dit Cyrille.
- De *notre* monde... répondit Brume avec sobriété.

Elles levèrent les yeux pour suivre le vol d'un oiseau qui fit plusieurs tours au-dessus d'elles avant de s'éclipser.

- C'est beau... Notre forêt... elle est belle, non ? Je veux dire : la forêt d'ici. Elle est toute en châtaigniers. Avec d'autres essences, bien sûr. Là, par exemple, c'est un hêtre. On fait beaucoup de miel de châtaignier dans la région. Certaines essences atteignent jusqu'à quatre mille ans. Tu te rends compte ? Quatre mille ans... C'est incroyable. Enfin, ils les atteignent quand on les laisse tranquilles... Si tu veux, demain, on pourra ramasser des châtaignes...

« Notre bout de forêt est assez sauvage. Ce n'est pas à proprement parler une forêt sauvage, car elle a été beaucoup transformée par les humains, comme toutes les forêts françaises, mais depuis cinquante ans, on intervient peu. Parfois, des forestiers nous font une offre, que nous déclinons. Parce que cette parcelle, c'est tout ce qui nous reste. Il y a encore deux siècles, mes aïeux possédaient toute la forêt de Blagnac, des terres, des fermes. Entre temps, il y a eu de mauvaises gestions, deux guerres... On a beaucoup perdu. C'est peut-être dommage, parce que quand je vois ce que certains industriels ont fait des terres et des bois, comment ils les ont détruits, sulfatés, rasés, saignés à blanc, je me dis que, si je les avais possédés, j'aurais pu les protéger. Je suis très hostile au principe de propriété mais si on ne possède pas une chose, on ne peut pas la protéger. Idéalement, j'aimerais

que personne ne possède la terre, et qu'il soit évident pour tout le monde de l'honorer et de la respecter, au lieu de la presser comme une pomme en se fichant du moment où elle n'aura plus une goutte de jus à donner.

« Il nous reste la ferme de Saint-Front, et quelques hectares autour de la chapelle. Imagine un peu ce qu'elle serait devenue, ce que serait devenu ce lieu mystique, si nous ne l'avions pas préservé. Si nous avions vendu ce petit bout de forêt, je suis sûre que la chapelle aurait été rasée pour faire une opération lucrative. Ou alors, elle aurait été protégée comme patrimoine local, mais autour, à quoi la forêt ressemblerait-elle ?

« Tu imagines ? Détruire la magie, l'histoire, un lieu unique que rien ne pourra remplacer ? Ce serait horrible...

« Je sais bien que l'histoire est faite de destructions qui ont laissé la place à des lieux et des habitations que nous aimons, et dont nous avons besoin... Mais on ne peut pas tout détruire, parce qu'on ne peut pas tout remplacer.

- C'est comme chez moi... L'ancien hôpital, qui était si beau, a été transformé en centre commercial de luxe et en hôtel cinq étoiles avec, à la place des pierres de taille, une façade grise, lisse, qui a l'air d'être en plastique. Ils ont préservé quelques petits bouts du lieu, quelques pierres, le jardin du cloître, mais c'est bien peu. J'aurais

bien aimé qu'ils le restaurent... Avec autant de place, ils auraient pu faire beaucoup de choses bien plus intéressantes pour les gens, pour leur vie. D'ailleurs, ils osent appeler ça, pour leur propagande, « un lieu de vie ». Ce n'est pas un lieu de vie. C'est un lieu de consommation. Un lieu pour les gens qui ont de l'argent. Ça m'a tué le cœur...

- Oui. Remplacer un magnifique bâtiment en pierre par des magasins, ça tue le cœur. Parce que c'est du vide. La grande machine mercantile répond à nos manques existentiels, à nos carences d'amour, d'estime de nous-même, à notre solitude, à nos angoisses, par des produits. Mais c'est du vide. La machine produit du vide, et promet de remplir notre vide avec son vide, qu'elle nous montre comme tellement enviable... Le vide au cœur, nous achetons un produit avec l'impression que tout ira mieux après. Et ça ne va pas mieux, alors il faut acheter, encore et encore, pour avoir cinq minutes de répit...

« C'est assassin.

« Ces gens, qui font tourner la manivelle, sont des assassins.

« C'est à cause de ça, entre autres choses, que j'ai fui la ville. »

Brume pensa à sa vie, à ses stratégies pour éviter les gens, la foule, les rues commerçantes, à ses fréquentes promenades au parc, à ses haltes dans les jardins publics, parfois minuscules, mais tranquilles et arborés. Du plus loin qu'elle se souvienne, elle n'avait jamais vécu autrement. Enfant, quand Altisia ne pouvait pas encore la laisser seule à la maison et qu'elle devait s'absenter, Brume proposait toujours de sortir quand il n'y avait personne. Elle ne supportait pas la promiscuité avec des inconnus, détestait qu'on la colle, qu'on la frôle, paniquait quand elle manquait d'espace, et se montrait malgré elle empathique des tourments de la marée humaine. C'était un supplice dont elle rentrait épuisée. Seuls l'enfermement à la maison et la compagnie des animaux et des végétaux la ressourçaient.

- J'ai tant souffert, en ville... et j'y ai été si malade...
commença Cyrille.

Souffrant d'épuisements insurmontables qui la rendait inapte pendant des jours, Cyrille avait consulté beaucoup de médecins qui, n'ayant jamais rien compris à son état, lui prescrivirent tour à tour divers vitamines, minéraux, fortifiants ainsi que des médicaments pour remonter sa tension, sans aucun effet.

Seuls le repos et l'isolement finissaient par lui rendre un peu de santé.

Si ses parents, impuissants, étaient inquiets pour elle, ils trouvaient surtout contrariant que leur existence soit compliquée par des aléas qu'aucune vraie maladie ne justifiait. Ils en voulaient à cette fille étrange et faible de ne pas être l'enfant normale qu'ils auraient voulu avoir. Pourquoi ne pouvait-elle pas être comme tout le monde ? se demandaient-ils sans prendre la peine d'y réfléchir, la question n'étant qu'une façon de se retourner contre un sort injuste. Quand Cyrille se sentait mal, ils pensaient que leur fille jouait la comédie pour ne pas aller à l'école, puis, quand une visite chez le médecin devenait inéluctable, la mère se rangeait à l'avis de l'autorité médicale en pestant contre cette enfant qui ne pouvait jamais rien faire comme les autres.

Heureusement, il y avait Rémi. Rémi qui, quand sa sœur devait demeurer alitée tout le jour, en proie à un épuisement insurmontable, la rejoignait dès qu'il rentrait de l'école et s'évertuait avec succès à lui changer les idées et à la faire rire en lui racontant les histoires de la journée. Dehors, quand il la sentait faiblir, il la prenait par la main et il cherchait un coin tranquille pour l'extraire de la foule.

Là où les adultes ne voyaient que faiblesse, caprice et bizarrerie suspecte, il voyait de la force, du talent, des dons miraculeux et, parfois aussi, des pouvoirs magiques, comme quand, dans les dessins animés, le héros télépathe lit dans

les pensées. Il avait inventé un jeu qui les amusait énormément. C'était le jeu de la voyance. Installés sur un banc, ils regardaient les gens, et Rémi disait, en désignant la femme, l'homme, l'enfant qui passait par là « Et lui ? Et elle ? », et Cyrille devait pénétrer les secrets de l'inconnu. Parfois, elle jouait à dire n'importe quoi et, riant comme des fous, ils s'inventaient une histoire qui les menait loin dans le pays de l'imagination.

Rémi avait été un soutien inestimable, mais cela n'avait pas suffi. Cyrille souffrait beaucoup de ses épuisements, mais aussi de ne rien y comprendre, et elle se sentait souvent bête, différente, inapte, d'autant plus qu'il lui fallait supporter la sottise des adultes qui, au lieu de l'aider, l'accablaient de conseils sur l'effort et la volonté, l'exhortaient à se gaver de viande et de légumes pour se revigorer, et faisaient peser sur cette enfant, cette adolescente, puis cette jeune femme malcommode et bizarre, une agressivité culpabilisante et une méfiance dégradante.

Partout où elle allait, Cyrille suffoquait. Une heure au milieu des gens suffisait à la remplir de leur peurs, de leurs angoisses, de leur peines, de leurs drames et de leur colère. Elle se sentait alors habitée d'émotions étrangères qui se mêlaient aux siennes et la vidaient d'elle-même, l'envahissant comme si elle était chassée de sa maison par

des inconnus. Douloureusement éprouvée, elle peinait à rapporter des bulletins acceptables. L'intelligence était loin de lui faire défaut, mais rester tout le jour enfermée avec une cohorte d'enfants et d'adolescents lui était insupportable. Elle respirait mal, se fatiguait vite, et sa tête bourdonnante entravait ses apprentissages. A cause de cela, elle n'avait pas pu avoir le bac et ne s'était pas senti la force de rester une année de plus en immersion dans une classe de trente-cinq élèves.

Elle avait dû attendre ses dix-neuf ans pour comprendre ce qu'elle était, et pourquoi elle vivait des expériences sensorielles extrêmes.

Un samedi matin de janvier 1986, alors que la neige tombait à gros flocons et qu'elle laissait tourner la radio sans y prêter attention, les propos d'une femme, une voyante, retinrent son attention. Son témoignage fut d'une aide précieuse. Il fut l'aiguillage qui détermina les choix qu'elle ferait au cours des années suivantes.

Ce jour-là, elle découvrit qu'elle n'était pas folle, qu'elle n'avait rien inventé, et qu'elle n'était pas seule : d'autres, comme elle, voyaient bien plus loin que le commun des mortels. Elle apprit aussi que les gens comme elle avaient toujours existé, et que, selon les temps et les mœurs, selon les croyances et les sociétés, ils étaient considérés comme des sorciers à éradiquer, ou comme des sages dotés de

grands pouvoirs spirituels qu'on honorait et respectait, et à qui on demandait des conseils, des guérisons, en échange d'offrandes.

Ce matin de révélation infusa encore sept ans avant que Cyrille ne prenne des décisions pour sa vie. Au cours de ces sept années, elle fit des petits boulots qui faisaient honte à sa mère et la rendaient encore plus acariâtre à son égard, mais elle n'en avait cure car, pendant ce temps, elle apprit à apprivoiser sa nature spirituelle. Elle fit des recherches, s'intéressa aux chamans, aux rebouteuses, aux magnétiseuses, aux énergéticiennes, à tous les gens qui communiquaient avec l'invisible, et qui voyaient l'aura des gens, les âmes défuntes, les esprits, les émotions cachées, les évènements, l'histoire d'une vie. Elle dénicha des textes sur le sujet et consulta quelques médiums, appellation qui recouvrait, comme elle l'apprit, toutes les personnes communiquant avec l'invisible. Elle ne s'entendit avec aucune, mais leurs connaissances, une fois le bon grain séparé de l'ivraie, lui apportèrent énormément. Plusieurs médiums lui dirent qu'elle était douée d'un pouvoir spirituel immense, et qu'elle deviendrait puissante dans ce domaine. On lui parla de ce qu'elle était, des souffrances émotionnelles, psychiques, physiques, qui découlaient communément de la médiumnité, et on lui donna quelques repères qui l'aidèrent à se frayer son propre chemin dans sa

spiritualité. On lui dit aussi, et ce fut un éclairage essentiel, qu'elle était une médium empathé. Dès que le mot fut prononcé, et avant même que Sophie, la première médium à lui en parler, ne lui fournisse la moindre explication, elle en comprit le sens et se reconnut entièrement dans cette dénomination. Son empathie surdimensionnée faisait d'elle un énorme récepteur des émotions des autres, et cela lui donnait le don de les comprendre avec une rare sagacité.

On lui dit aussi qu'elle pouvait communiquer avec l'énergie primordiale, le divin, le cosmos, l'univers, le monde des esprits, l'invisible qui était à l'origine de toute vie. Elle comprit au fil du temps que son problème avait été d'être un récepteur passif et ignorant, et qu'il lui fallait devenir active, et apprendre à se relier aux énergies ressourçantes.

Elle commença alors à méditer. Au début, elle se contentait de suivre son sens inné de la méditation de façon hasardeuse, brouillonne. Puis elle médita tous les jours, de plus en plus longtemps. Elle se fit un autel dans sa chambre pour avoir un lieu où se recueillir, lequel consistait en un petit tabouret bas qui servait autrefois de support à une plante, sur lequel elle avait disposé un petit bouddha blanc et doré en plâtre, souriant avec sérénité. Avant de méditer, elle allumait une petite bougie blanche et un bâton d'encens, et son autel, animé de flamme et de fumée,

embaumant des parfums indiens ou tibétains, devenait le refuge de ses inspirations secrètes.

Lasse de l'écart qu'elle ressentait entre sa vie et ses aspirations, elle décida de partir à Saint-Front et d'y vivre en ermite. Là, elle ressentit une paix, un soulagement, qui l'amènèrent peu à peu à jeûner, puis à se nourrir exclusivement d'Energie Primordiale.

Quand Rémi et Sonia décidèrent de la rejoindre, la vie de Cyrille prit une autre tournure, où l'amour mutuel et les longs recueils solitaires se parlèrent alors en un dialogue plein de grâce.

Ses parents désavouèrent son choix, sa mère l'accusa même d'avoir influencé son frère et de le mener à sa perte. Elle était, comme toujours, la fille maudite, la bizarre, la bête curieuse qui, au lieu de se marier, d'avoir des enfants, d'exercer un travail normal, d'organiser des dîners le samedi soir avec ses ami-e-s et de se rendre au repas familial du dimanche, prenait un chemin incompréhensible et condamnable. Mais peu importait que ses parents condamnent ses choix et ne lui parlent que froidement et le moins possible quand ils rendaient visite à leur fils chéri et à leurs petites-filles adorées. Ils lui étaient devenus indifférents, elle les regardait comme de parfaits étrangers avec qui elle n'avait rien à partager. Sonia n'ayant pas été jugée assez bien selon leurs critères, Cyrille se faisait un

plaisir de la réconforter et de la soutenir quand ils avaient la fâcheuse idée de « venir passer le dimanche en famille ». Claire dans sa voie, elle ne s'opposait à eux que pour défendre Sonia, le chien, ou les petites, quand ils se montraient odieux. Quant à elle, elle n'avait aucune énergie à dépenser pour des gens qui jamais ne pourraient la considérer à sa juste valeur. Il était triste de ne pas être aimée de ses parents, mais Rémi avait toujours été là pour elle, et maintenant il y avait Sonia, les petites, les amitiés du voisinage, le chien, les chats, les oiseaux... Tant d'êtres à aimer... Tant d'amour en ce lieu... Reçu et donné, plein, pur, joyeux.

- A vingt-six ans, j'ai fait mon choix, et c'était le bon, conclut Cyrille sans amertume.

Brume sentit alors ces mots remuer en elle comme un encouragement à suivre sa propre voie, sans bien savoir en quoi elle consistait.

Les heures passant, le ciel s'obscurcit, entraînant à sa suite une fraîcheur qui décida Cyrille à regagner la chaleur de l'âtre.

- J'arrive, dit Brume avec le sentiment qu'un phénomène à l'œuvre lui demandait de rester un moment seule dehors.

Elle resta sur le banc, écoutant les sons, scrutant le ciel, puis elle se leva et fit lentement le tour de la chapelle, frôlant les pierres d'une main traînante, éprouvant le passage du chaud au froid quand elle atteignit la façade nord.

Croyant entendre un murmure dans les chants des oiseaux, plus rares à cette heure, et dans les petits crissements des feuilles et des brindilles, elle s'arrêta, écouta presque sans respirer, mais la voix avait disparu.

Quand elle se remit à marcher, le murmure reprit et, comme la première fois, elle s'arrêta pour mieux l'entendre, mais il disparut aussitôt. Ce n'était pas maman, elle le savait, mais c'était important, aussi important que si cela avait été maman.

Elle réitéra l'expérience plusieurs fois, sans résultat. La nuit tombait et on ne distinguait plus la phrase gravée au-dessus

de la porte. Mais son désir d'entendre la voix, de percevoir ce qu'elle disait, la poussa à continuer, et elle marcha vers les arbres, les touchant au passage comme une aveugle à la recherche de repères.

Quand le crépuscule ne lui permit plus de voir que des ombres, elle sentit un souffle froid dans son cou et entendit le murmure frôler son oreille, se retourna mais ne vit rien. Le son, semblable à une voix de femme, passa et repassa près d'elle, toujours exhalant ses paroles inaudibles, et Brume s'entendit prononcer, sans savoir de quoi elle parlait ni à quel propos elle répondait : « Je sais ».

Elle se demanda ce qu'elle savait, ne sachant rien, puis décida de retourner à la chapelle.

Elle tâtonna alors d'un arbre à un autre en se disant que, si Cyrille disait vrai, sœur Hyacinthe guiderait ses pas malgré la nuit qui, presque noire, était descendue jusqu'à terre.

Combien de temps était passé ? Elle ne pouvait le dire, mais ce qu'elle avait vécu comme un instant semblait avoir duré bien plus longtemps, à en juger par la nuit.

Brume entendait les feuilles bruire sous ses pas. Elle marchait lentement, prenant garde à ne pas se heurter à un arbre, quand elle vit clairement la croix au sommet de la chapelle. Elle se demanda pourquoi elle parvenait à distinguer cette croix de pierre grise qui aurait dû

disparaître dans la nuit, et, guidée par sa vision, pressa le pas jusqu'à la porte et entra.

La tête engourdie par l'étrange expérience qu'elle venait de vivre, elle prit une grande inspiration et se tint coite dans l'entrée, incapable de faire le moindre mouvement, avec l'impression d'être plongée dans un songe s'étendant au-delà du sommeil.

Allongée devant la cheminée sur son matelas de camping, Cyrille, indolente, heureuse comme une chatte pelotonnée dans la chaleur du foyer, se laissait totalement aller à son délassement. Les muscles de son corps, abondamment sollicités le matin, s'amollissaient sous le duvet, tandis qu'une douce paresse faisait flotter son esprit dans une délectable errance.

De l'entrée, Brume aperçut un détail qui lui avait jusque-là échappé.

Une phrase, disposée sur deux lignes, était gravée sur le mur du fond, au-dessus du tas de bois.

Il n'est pas de plus belle Eglise

Que l'Antre de mon Cœur

lut-elle avec aisance bien que le feu n'éclairât pas si haut.

« L'ancre de mon cœur »... Ces mots lui rappelèrent le murmure de la voix.

« L'ancre de mon cœur... », c'était comme un écho, la résonance de quelque chose que son corps savait, que sa

mémoire avait enregistré, auquel elle n'avait pas accès. Elle se concentra un moment, sans succès, et pensa soudain : « Comme j'ai envie d'un pâté de lapin ! » Au moment de ressortir de la chapelle pour aller piocher dans le sac de victuailles suspendu à l'extérieur, Cyrille l'appela.

- Brume, tu veux une lampe de poche ?

Brume hésita un instant et répondit :

- Pas la peine ! Merci !

La nuit, tout à fait noire à présent, l'empêchait de rien distinguer, mais elle trouva le sac sans difficulté et en tira du pain et du pâté avec l'impression que ses mains voyaient. Elle entendit un bruit étrange, différent des murmures et de la voix, appela « Maman ? », écouta, mais rien ne se produisit, elle s'était trompée.

De retour dans la chapelle, après avoir soigneusement refermé la porte, elle déclara à Cyrille qu'à l'exception du pain et des pommes, elle n'avait emporté que des pâtés de lapin.

- Et alors ? demanda Cyrille d'un air perplexe.

- Et alors, je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens pas avoir pris tous ces pâtés. Je croyais avoir pris...

Brume réfléchit un instant.

- Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Je ne me souviens de rien. Je sais que je suis allée dans le cellier pour prendre à manger, et... je ne sais plus. Je croyais avoir

choisi des conserves variées, et je n'ai que des pâtés de lapin. Plusieurs pots de pâtés de lapin.

Brume et Cyrille se regardèrent un instant et, pénétrées d'un mystère qu'elles n'avaient aucune peine à accepter, elles éclatèrent de rire.

- Mais c'est un cas de possession ! dit Cyrille. Sœur Hyacinthe, sors de ce corps ! ajouta-t-elle d'une voix caverneuse qui fit redoubler l'hilarité de Brume.

Ce rire fou, extravagant, qui mouillaient leurs yeux et rougissait leurs joues, fut le bienvenu après les expériences sans précédent que Brume avait vécues. Puis elles se calmèrent et Brume s'installa douillettement sur son matelas, bien au chaud près du feu.

- Je crois que je commence à connaître sœur Hyacinthe... C'est une gourmande qui retrouve les joies du pâté de lièvre à travers moi, et qui a décidé de me gaver. Et puis, c'est une farceuse aussi, qui m'a télécommandée depuis Saint-Front pour avoir son pâté !
- C'est exactement ça. Mon aïeule n'avait rien d'austère... Elle aimait la joie, elle aimait rire, s'amuser d'un rien. Je crois qu'elle avait un rapport joueur à la vie. D'ailleurs, sans ce goût pour la joie, elle n'aurait jamais été la grande mystique qu'elle a été. Parce que cette joie de vivre était l'expression de son amour de la vie, de son respect pour elle, pour l'œuvre de Dieu qui, pour elle, a

tout créé, y compris elle, dans le but de s'accomplir et d'être heureuse. Elle était comme ça. C'est pourquoi elle n'a pas pu rester au couvent. C'était trop triste, trop rigide... Il n'y avait pas de place pour les grands éclats de rire et le plaisir de vivre, de respirer une fleur, de la regarder avec émerveillement, de ressentir le vivant à son degré le plus élémentaire et le plus élevé à la fois, de se réjouir d'être une particule du divin, d'honorer la grâce d'être née dans des conditions privilégiées et d'être en vie.

« Alors, tu vois, Brume, tu peux rire, rire, et rire aux éclats. Ton mysticisme ne t'oblige en rien à la morosité. Bien au contraire, s'il te pousse vers des responsabilités difficiles à endosser, vers des choix compliqués, dans un monde qui n'a rien d'un paradis, il t'exhorte aussi à te réjouir de ce qui est bon, à savoir rire et sourire, à communier avec l'amour d'où qu'il vienne, ne serait-ce que pour te remplir de la force et de la foi nécessaires aux batailles, à tous ces moments où il faut savoir rester debout malgré la tempête.

« C'est justement ça, être une mystique : savoir s'élever dans la lumière, dans la paix, dans la joie, et apprendre de cette élévation. Apprendre pour œuvrer sur la Terre. Apprendre pour s'accomplir. Apprendre pour être soi-même une lueur dans le monde.

« Car, tu le sais, Brume, toi qui a souffert le martyre de la perte de tes parents, alors que tu étais toute enfant :

l'amour est une lumière qui nous élève et qui nous déploie, tandis que la souffrance nous replie, nous retranche, et parfois, quand elle dure trop et qu'elle tape trop fort, elle peut nous détruire. L'amour ne détruit jamais : il nourrit.

« Aime, ris, souris ! De tout ton cœur, de toute ton âme ! Car quand la vie est dure, quand elle est cruelle, injuste, sans pitié, quand elle nous met à terre, cet amour et cette joie sont une réserve qui nous aide, l'empreinte qui nous épargne les affres de l'amertume et le tourment de la haine, et qui préserve un peu de calme et de clarté. Quand nous nous sentons perdues, quand nous ne savons plus rien, et que nous sombrons, une chose demeure, plus forte que notre douleur. Une chose qui, sans nous épargner la souffrance, nous marque d'une expérience indélébile.

« La force de notre amour, c'est qu'elle nous imprègne de bonté. Et c'est cette bonté qui nous protège de la haine et de la colère. Je ne te parle pas de la colère qui nous permet de nous révolter contre l'opresseur. Je te parle de la colère qui tourne en rond, de celle qui, stérile, nous rancit, nous empoisonne, nous tourmente et nous obsède. Dotée d'amour, même la peine peut être vécue avec douceur.

« Aimer, c'est se pétrir d'amour et de bonté pour toujours.

- Tu as raison, bien sûr... répondit Brume sans grand enthousiasme. Mais aimer, c'est quand même plus facile quand on a des gens à aimer, et qui nous aiment. C'est plus facile à Saint-Front que chez moi. L'amour ne part pas de rien. On ne l'invente pas. Même avec un cœur bon, c'est plus facile quand l'amour nous est donné.
- C'est vrai. L'amour est une communication. C'est même une communion. Etre aimé est aussi important qu'aimer. Recevoir de l'amour est même essentiel. Mais je t'en parle à toi justement parce que tu as la chance d'avoir les conditions propices à l'épanouissement de ton propre amour. Je ne tiendrais jamais de tels propos à quelqu'un qui vit dans des conditions qui ne produisent que de la colère, de la haine, et du dégoût. Ce serait injuste. Ce serait même assassin. Et surtout très moraliste. On ne peut pas demander l'impossible, c'est inhumain. On n'a pas tous les mêmes chances. Mais toi, Brume, tu as ce qu'il faut en toi et autour de toi.

Elle marqua un temps et ajouta :

- Tu n'es plus seule...

Brume fit un large sourire ravi à Cyrille, et, tranquillement, elle se mit à manger du pâté à la petite cuillère. La graisse fondait dans sa bouche, émerveillant ses papilles et réconfortant son cœur. Que la matière était douce parfois, quand elle faisait une avec soi...

Délaissant son pâté, dont elle avait savamment profité, Brume regarda le feu et dit, la voix traînante et le regard vague :

- Qu'il est beau, ce feu... Il sent bon. Il a l'odeur de la forêt. La fumée a gardé l'odeur de l'air.

« Et sœur Hyacinthe n'arrête pas de parler. Tu l'entends ?

« Elle parle, elle parle, elle est intarissable, parle sans trêve.

« Elle parle dans les pierres, parle dans les arbres, parle dans l'air, dans les feuilles et dans le feu, dans le bois qui brûle et dans la fumée.

« Elle parle, et je n'entends rien.

« Je sais tout.

« J'enregistre tout.

« J'écris tout en moi.

« Mais je n'entends rien.

« Que dit-elle ? Que sais-je ? Je ne sais rien.

« Quelque chose sait. Autre chose.

« C'est le corps, c'est la chair, le divin.

« Le divin incarné dans mon corps, sait.

« Le divin incarné, c'est l'esprit dans la chair, l'univers entier, noir de nuit et brillant d'astres vivants, manifesté dans chaque particule de mon corps.

« Au commencement était le Verbe. Au commencement était le son de l'univers, le *Om* universel, à l'origine de

tout ce qui naît, vit, meurt, et renaît. La matière. L'esprit.
La matière-esprit et l'esprit-matière. Car tout est matière.

« Tout est matière. L'émotion est matière. L'énergie est matière. L'esprit est matière. Le corps est matière. Il n'y a pas de frontière : tout est matière.

« Il n'y a pas de frontière...

« L'Antre de mon Cœur.

« Dans l'Antre de mon Cœur, le divin incarné.

Le feu crépitait dans l'âtre tandis qu'alanguies sur leurs matelas de sol, Cyrille et Brume laissaient passer le temps.

Le corps frais et fourmillant, détendu par l'effort du matin, elles s'amollissaient côte à côte, songeaient sans ordre, devisaient à voix basse, et replongeaient dans le silence.

Rien de ce qui était survenu tout au long de la journée ne les étonnait vraiment. Habituees à communiquer avec l'invisible, elles accueillait l'étrange avec simplicité, attentives à l'instant.

- Cyrille... dit Brume d'une voix lente et feutrée, les yeux rivés au feu.
- Oui...
- Aurais-tu pu vivre toute ta vie en ermite, comme tu l'avais décidé ?
- Je ne sais pas, dit Cyrille au bout d'un très long temps. Je ne le saurai jamais. Ce que je sais, c'est que n'est pas sœur Hyacinthe qui veut. Elle a puisé dans ce mode de vie une grâce inimaginable, de la joie, elle y a accompli sa foi. D'autres y trouvent la folie, la détresse, la perte de soi.
- Tu n'as pas de regrets ? demanda Brume après un silence.

- Des regrets ? C'est une question énorme. Surtout pour une femme de cinquante-huit ans. C'est comme si tu me demandais de faire le bilan de ma vie.

Brume retourna à ses pensées, et quand Cyrille développa la réponse, elle ne s'attendait plus à ce que ses propos aient une suite.

- Je ne regrette pas ma vie telle que je l'ai vécue. J'ai aimé mes années de solitude, et j'ai aimé vivre, ensuite, avec Rémi et Sonia, m'occuper de leur filles, du potager, des poules – on avait des poules au début. J'aime aussi participer aux travaux de nos amis, être là pour eux. J'aime le tour inattendu qu'a pris ma vie. J'ai beaucoup appris, seule, et au contact des gens, de la matière. Quand j'étais jeune, j'étais un peu trop flottante. Je ne m'en rendais pas compte, et quand je l'ai remarqué, je n'ai pas trouvé que c'était un problème. Mais, par la suite, quand j'ai aidé à la cueillette des fruits et légumes, et passé mes étés à faire des conserves, des compotes, des confitures avec mes voisins, je me suis rendu compte que ces activités me rendaient spirituellement plus forte. J'ai compris qu'oublier mon corps, ne vouloir être qu'un pur esprit, m'affaiblissait. C'est parce que j'ai eu une vie très retranchée, où j'ai pu me consacrer à ma spiritualité, et un travail ponctuel et collectif les printemps et les étés, que

mes capacités sont devenues puissantes. Elles se sont développées, et ma maîtrise s'est affermie.

« Je trouve que j'ai de la chance. La vie m'a donné ce dont j'avais besoin, sans savoir que j'en avais besoin. Il m'a suffi d'accepter ce qui arrivait. Et il se trouve que ce qui m'a été donné était bon pour moi.

« Maintenant, je ne sais pas si cela entre dans le domaine des regrets, mais j'aurais voulu vivre dans un monde différent.

« J'aurais voulu... Je crois que, quand on dit « j'aurais voulu », c'est qu'il s'agit de regrets. Donc oui, j'en ai un gros, un énorme.

« Pour des choses tristes qui me sont arrivées – mes parents qui ne m'aiment pas... N'avoir jamais pu vivre une belle histoire d'amour... Enfin, pendant un temps trop court, et... quand c'était possible, parce qu'on n'habitait pas au même endroit. Et puis... avoir dû fuir la vie des villes sans avoir jamais profité de certains plaisirs qu'elles offrent...

« Je ne sais pas si ce sont encore des regrets. Ils ont été lessivés par les ans, la vie. C'est plutôt un souvenir de regrets. Du temps est passé, des années, nombreuses, bellement remplies. Ma vie a été intéressante. Je m'y suis ancrée naturellement, parce que c'était bien, et beau. Alors je crois que tous les regrets que j'ai pu avoir ont

disparu. Simplement parce qu'il y a eu autre chose à la place, et que j'ai été heureuse. Ne serait-ce que parce que j'ai mon frère auprès de moi... Et Sonia, qui est une pure merveille... Et parce que je me suis beaucoup occupée de leurs filles, dès leur naissance, alors que je n'ai pas d'enfants. Elles sont un peu mes enfants à moi aussi.

« Voilà, Brume... Tu vois, parler de regrets est devenu difficile, parce qu'ils ne sont plus que des fantômes.

- Je vois... C'est beau... Tu as de la chance... dit Brume avec émotion. Parce que, moi, je n'ai que trente et un ans, et je regrette beaucoup de choses. Je regrette mon passé, et je regrette mon présent.

Brume marqua un silence puis elle continua, simplement parce qu'ainsi amollie dans son sac de couchage, réchauffée par le si beau feu de cheminée, les mots lui venaient facilement. Elle avait peut-être aussi envie de s'épancher... Depuis que sa grand-mère Tisia était morte, deux ans auparavant, elle n'avait plus personne à qui parler. Le temps passant, elle avait cru ne plus en avoir besoin mais, à l'évidence, elle s'était trompée.

- Par exemple, poursuivit Brume, je regrette qu'il y ait des lieux où danser, et de ne pas danser, de ne pas y aller, parce que si j'y vais, les hommes me tombent dessus comme des crocodiles sur une gazelle. Ils ne me laissent

pas en paix. Ils veulent coucher avec moi, et tout de suite, sans délai. Un verre, une fausse conversation vide et banale, et hop ! il faudrait que je ne rêve que d'une chose : coucher avec eux. Ou que je sois assez docile pour m'exécuter sans même qu'ils me le demandent. Juste pour qu'ils se sentent les plus forts du monde, et qu'ils assouvissent leurs besoins hormonaux.

« Alors ils m'agressent. Ils me collent. Ils me touchent. Ils pensent pouvoir me forcer, ou me convaincre, ou m'appâter avec des compliments stupides. On m'a même déjà collée à un mur... Et quand, après leur avoir résisté un bon moment, après avoir dit non plusieurs fois, après avoir été polie, aimable, puis ferme, je leur crie de me laisser, ils m'insultent, ils me disent que je suis coincée, que je ne sais pas ce que je veux, que je suis une allumeuse, une pute, une salope, une connasse. Alors que moi, tout ce que je veux, c'est danser, m'amuser, jouir de mon propre corps, de mes sensations, de la musique. Dès le début, je leur montre que je ne suis pas intéressée. Je leur dis non, mais ils s'en fichent, ils font comme si je n'avais rien dit. Au bout de plusieurs non, ils s'en fichent toujours. Après, quand je crie et que j'essaye de partir, ils me déversent toute leur colère, toute leur frustration, toute leur violence sur la tête, ils m'en rendent responsable. Et au lieu de s'en prendre à eux-mêmes, ils

s'en prennent à moi. Comme quoi, avec eux, on est toujours victime de quelque chose. On passe à la casserole ou on se fait engueuler. Je ne suis pas étonnée que les femmes se jettent sur les sex-toy... Entre un plaisir solitaire et un gros porc violeur, le choix est vite fait.

« Ils n'écoutent pas. Il y a eu toutes ces campagnes pour que les femmes sachent dire non en cas d'agression sexuelle. C'est bien, mais toutes les victimes de viol disent non, d'une manière ou d'une autre. Ce n'est pas de leur faute si les hommes ne veulent pas le savoir. Heureusement, après, il y a eu d'autres campagnes, adressées aux hommes, qui disaient « Quand c'est non, c'est non ». Je trouve que c'est plus juste. Parce qu'aucune victime de viol n'a jamais dit « Oh oui, viole-moi ! ». Ça n'a rien à voir avec nous, avec notre charme, nos seins ou notre jupe. C'est eux. Rien qu'eux. D'ailleurs, puisque les femmes ont eu le courage de s'exprimer sur des sujets douloureux et tabous, je trouve que, maintenant, il serait temps que les hommes apprennent à écouter. Parce que c'est bien beau de parler, mais si en face les principaux concernés se bouchent les oreilles, on ira nulle part.

« Je suis rarement sortie, parce que ça s'est toujours passé de la même façon, ça s'est toujours mal fini. Ils sont

toujours très en colère contre moi de ne pas leur donner ce qu'il veulent. C'est-à-dire mon corps, mon intimité, ma peau, mon sexe, ma bouche, mon intérieur et mon extérieur. Comme si tout cela – moi – leur était dû. Comme si je leur appartenais. D'autant plus que, pour eux, le corps n'est qu'un instrument, une matière. Pour moi, il est inséparable de mon être, de mes émotions, de mes pensées, de tout ce que je suis.

« Alors tu vois, je suis jeune, mais j'ai déjà beaucoup de regrets. Je regrette ce que je n'ai pas pu vivre, et ce que je ne peux pas vivre maintenant, pendant ma jeunesse.

« Parfois, je voudrais danser, danser... Alors je danse chez moi, seule. Mais ce n'est pas pareil... »

Songeuse et mélancolique, Brume marqua une pause et reprit :

- L'ennui, bien sûr, c'est que si je sors, je suis seule. Il faut être en groupe pour être protégée.

« Mais je n'aime pas les groupes. Et dans les groupes, rien ne nous protège du groupe, du machisme des garçons du groupe. Il faut accepter des codes, et... J'ai un peu honte de le dire, mais je trouve que ça demande un certain degré de connerie. Il faut accepter d'être bête, il faut suivre le mouvement, la mode, parler le langage jeune, et ne pas craindre les idées préconçues. Et puis ils sont tellement conventionnels... A vingt ans, ils se soûlent

tous les week-end et ils font des conneries « de leur âge », à trente ans ils se rangent et ils suivent les règles.

« Je n'aime pas. Je déteste.

« Ça rabaisse l'esprit, ça efface tout ce qu'on a de plus intéressant et de plus profitable.

« Je les bien observés, moi, les groupes... Ils se lancent des vannes, ils peuvent être très humiliants, très blessants... Et ils se disent amis. Ils sont amis et ils se disent des choses horribles, et il faut rire, parce que sinon « t'as pas d'humour, c'était de l'humour »... Et ils ont tous l'air de jouer un rôle, de faire profil bas pour se conformer aux attentes des autres. Les garçons donnent le ton, ils boivent comme des trous, se montrent vulgaires et tapageurs, et les filles sont comme toujours très gentilles et très compréhensives...

« Comme quoi, les choses n'ont pas changé autant qu'on le croit...

« Une fois, dans un bar, en fin de journée, vers 18 ou 19 h, alors que personne n'était soûl, un groupe d'une douzaine de filles et de garçons jouait autour d'une table en prenant un verre. Une fille a perdu, elle a eu un gage. Et elle a dû mimer une fellation sur son voisin, devant tout le monde. Ça m'a choquée, tu n'imagines pas. Elle était très mal à l'aise, mais elle l'a fait. A cause du groupe. Parce qu'elle avait peur de perdre le groupe et de se

retrouver seule. La loi du groupe est très dure, malgré des apparences festives et amicales. Mais je me demande ce qui serait arrivé si elle avait refusé. Elle aurait pu se retrouver seule, c'est vrai. Et, au minimum, tout le monde se serait moqué d'elle, d'une façon forcément dégradante. Mais qui sait si quelqu'un ne l'aurait pas suivie... Notre peur est souvent pire que la réalité. En tout cas, notre peur manque d'imagination, car elle imagine ce qui nous terrifie le plus mais cela ne veut pas dire que d'autres scénarios n'existent pas. Refuser la loi d'un groupe, quand on tient à en faire partie, c'est risqué, c'est vrai. Mais on ne sait jamais ce que nos actes forts déclencheront chez d'autres... Peut-être le rejet, peut-être la rébellion...

« En tout cas, moi, pour faire partie d'un groupe, il me faudrait des gens aimables, bienveillants, entiers, avec qui on pourrait parler de choses passionnantes. Des gens qui rient ensemble, au lieu de rire au dépens d'un des leurs. Des gens pas dans le rang, qui ont bien compris dans quel monde on vit.

« Mais je n'ai pas trouvé... Je n'ai jamais trouvé, et je suis seule, seule... Il doit y avoir d'autres gens comme moi, des gens avec qui je m'entendrais bien, mais les gens comme moi se planquent, ils ne vont pas où les autres vont, ne vivent pas de la même façon. Ils sont discrets.

Nous sommes disséminés dans la foule. Nous ne nous trouvons pas.

Un temps passa où on n'entendit que le feu crépiter.

- C'était pareil quand j'étais jeune... Bête et violent, dit Cyrille d'une voix lasse.
- Oui... soupira Brume en s'absorbant dans ses pensées. J'aurais bien voulu vivre une histoire d'amour, reprit-elle avec mélancolie. Mais avec les hommes, on n'a jamais le temps de faire connaissance. Ce sont des prédateurs. Ils chassent. L'amour ne les intéresse pas. Rencontrer une personne ne les intéresse pas. La preuve : c'est que quand ils comprennent que c'est non, ils partent. Ils n'ont pas envie de me connaître. C'est triste, triste... Et violent. « Il m'est arrivé de me faire avoir, quand j'étais plus jeune... Certains savent s'y prendre avec les néophytes. Alors je suis tombée dans le panneau, et... C'était violent. Il n'y avait qu'eux, leur désir, leurs fantasmes, leur plaisir. Moi, j'étais sensée être une chose, un instrument, obéir. Je ne veux pas raconter. C'est trop... Je ne peux pas. Il faudrait raconter tout ça en détail, mais non, pas maintenant. J'ai chaque fois mis des jours à m'en remettre, à revenir de la haine et de la colère, de l'humiliation, du choc, de la violence. « J'aurais voulu vivre un amour. Mais je n'ai rencontré que la prédation... Pas seulement dans les bars, que je

fréquente très rarement, à cause de tout ça. On m'a déjà dit que, dans les bars, on ne peut pas rencontrer « un homme bien ». Mais dans les bars, viennent prendre un verre des hommes qui, la journée, travaillent, ou que sais-je. Ce ne sont pas *d'autres* hommes. Ils ne viennent pas d'une autre planète. Et pourquoi, dans un bar, se comporteraient-ils différemment ? Dr Jekyll au travail, et Mister Hyde au bar ? Non, c'est le même homme. Seulement, il se tient plus ou moins à carreau, au travail. Je dis plus ou moins, parce que le harcèlement sexuel au travail, ce n'est pas une légende. Et le livreur qui te fait lourdement des avances quand tu as juste payé pour un service, ou le médecin qui te regarde avec désir quand il te palpe les seins parce que tu as un dérèglement hormonal, c'est vrai aussi. De toute façon, moi, les rares hommes que j'ai rencontrés, ce n'était pas au bar, mais ce n'était pas mieux pour autant. Aussitôt que tu as rendez-vous pour prendre un verre, ça y est, le chronomètre est lancé et ils te font une sacrée pression pour coucher avec eux le soir même. Et donc se connaître, se rencontrer, peut-être aimer une personne, quelqu'un, ça n'existe pas. Ils conduisent la soirée d'une telle façon que la rencontre est impossible. Et on ne peut pas reprendre les rênes. Ils veulent ça, et rien d'autre. Il ne reste plus qu'à partir... C'est très triste, très déprimant.

« Une fois j’ai rencontré un jeune homme lors d’une initiation à la calligraphie. Il s’appelait Lucas. On se plaisait, et on a fini par passer une soirée ensemble, quelque temps plus tard. Le courant passait physiquement très bien, et j’ai couché avec lui. C’était très masculin... Mais j’ai réussi à prendre le dessus juste le temps de... Tu vois. Mais bon, j’ai dû arracher mon plaisir parce que lui, il était direct et rapide. Pas de sensualité, pas de bonheur d’être ensemble, de savourer... Brut, quoi. Mais juste après, il était adorable, il avait envie de me choyer, il m’a préparé une grosse coupe de glace, avec de la chantilly, des éclats de noisettes... On a discuté longtemps, et on a dormi. Je suis partie très tôt, il voulait que je reste, il m’a dit qu’il ne dormait jamais avec les filles, d’habitude, mais qu’avec moi c’était bien. Je suis partie et comme on n’avait pas parlé de la suite, je me suis dit que je verrais bien.

« J’espérais qu’il m’appellerait, parce qu’il y avait une attirance énorme entre nous, inexplicable. Quelques jours plus tard, il m’envoie un SMS pour m’inviter à dîner chez lui, mais comme un ordre, sur un ton péremptoire insupportable. Je lui ai répondu que je n’obéissais pas aux ordres et qu’il n’avait qu’à me demander si je voulais dîner avec lui, et on en est resté là. Ensuite, plus rien. Trois semaines plus tard, on se croise par hasard, on

parle, et dans la soirée il me propose qu'on se revoie. Je dis oui. Le lendemain, on sort, il m'embrasse passionnément et dit au patron qu'il m'aime, que je m'appelle Brume, il a l'air totalement amoureux, et en même temps dépassé par cet amour. On rentre chez lui en voiture. En chemin, il s'arrête devant une épicerie encore ouverte dont il connaît les propriétaires et il leur dit, tout fou « C'est Brume ! C'est Brume ! Regardez ! C'est Brume ! » Et ça voulait dire « Je l'aime ! Quel bonheur ! » Il passe un coup de téléphone à un ami, il lui dit « Je suis avec Brume et je l'aime, je l'aime ! ». On arrive dans son immeuble, et sur le dernier palier on s'embrasse, on commence à s'entreprendre, et là il me met à quatre pattes, il me maintient fortement et il m'éjacule dedans très vite. Bref, un viol. Il s'est servi de moi. Je n'avais aucune existence, dans cette histoire. J'entre chez lui, sonnée. Je lui dis que je ne reste pas, que je n'aime pas ce qu'il m'a fait. Lui, il dit « Reste ! mais si, reste ! » Il me supplie, mais je pars.

« Quelque temps plus tard, ça me travaille, et je passe chez lui à l'improviste, un matin, pour parler de ce « je t'aime et je te viole ». On discute un peu et il nie tout, ses sentiments, tout, puis il me soulève et me porte jusqu'à sa chambre. Je dis non, repose-moi par terre, je me débats, mais il s'en fout. Il ferme la porte, je me bats avec lui,

j'essaye de sortir, mais chaque fois que j'atteins la porte il se met en travers, et il finit par me mettre à quatre pattes, par baisser ma culotte, et il me viole. Alors que son colocataire est là, dans l'appartement, dans la chambre d'à côté, derrière une cloison minimale.

« Après, je ne sais plus trop. Seulement que de temps en temps il m'envoyait un SMS l'air de rien qui voulait dire, dans le fond, « tu me plais tellement, j'ai tellement envie de te voir... »

« Moi, je sais qu'il était fou de moi. Mais il ne le supportait pas. Il ne supportait pas de perdre le contrôle. Tomber amoureux, c'est perdre le contrôle. Et qu'apprend ce monde aux hommes ? A ne jamais perdre le contrôle, à être les plus forts, à se considérer comme les maîtres des femmes. Alors quand l'homme a grandi comme ça, il reprend le contrôle en étant le plus fort et en possédant sexuellement la femme. En la mettant au pas. En en faisant une chose qu'il contrôle. Avec mon caractère incontrôlable, il n'y avait que dans le sexe qu'il pouvait avoir le dessus. Et il l'a eu... Et moi j'en suis ressortie triste de toute la tristesse du monde, désespérée d'assister au gâchis organisé, en colère, en rage... Ça m'a brisée pendant des mois. Ça m'a fermé le cœur. Ça me l'a verrouillé, tellement le désespoir a été grand. Puis, des mois plus tard, j'ai fait des efforts pour avoir de nouveau

le cœur ouvert et vivant. Et six ans plus tard, j'ai consulté un thérapeute pour le traumatisme des viols.

« Le désespoir, dans cette histoire, c'est que Lucas est un homme normal. Ce n'est pas un sadique, un pervers narcissique, un psychopathe, un sociopathe, ou un cinglé. Il est prof de sport dans un collège, il a trois frères, des parents qu'il aime et qu'il respecte, des amis à qui il est toujours prêt à rendre service. Il est normal. Vraiment normal. J'ai vu ça chez beaucoup d'autres hommes. Ils sont coupés en deux : le masculin toxique, et la personne. Avec la personne, on peut s'entendre ou pas, c'est une question de caractère. On peut aussi se trouver face à une personne qu'on adore, qui est géniale, qui nous touche, qu'on aime. Et puis vient le moment où le masculin toxique apparaît... Et là, on a affaire à un fou. C'est la destruction, le dénigrement, la prise de contrôle. Ils sont comme ça, les hommes. Quasiment tous. Certains ont beaucoup de masculin toxique, d'autres peu. Ceux qui n'en ont pas sont très rares. C'est ce masculin toxique qui gâche tout. C'est lui qui détruit. Il détruit la femme, et il détruit l'homme. Il détruit la belle personne qu'on a rencontrée. Et on n'est plus qu'une ennemie, pour lui, un sujet à contrôler.

« J'ai bien compris... J'ai bien vu. J'ai vraiment vu et... C'est horrible de voir la belle personne disparaître

derrière le masculin toxique, derrière la folie. Assister à ce gâchis de beauté et d'amour est terrifiant, désespérant. Moi, je l'ai tellement vu que j'en ai à tout jamais le cœur brisé. Je suis désespérée que le système détruise les hommes, et que ça détruise les femmes.

« Tu vois, je sais que je suis douée en amour, et que je ne suis pas coincée. Je suis hyper-sensible au plaisir, j'ai tout ce qu'il faut pour vivre un amour avec tout mon cœur et tout mon corps. Mais non... Ce n'est pas pour Brume... Nous vivons dans un monde de brutes, fait par les brutes et pour elles. Dans un monde de cons. Un monde où l'amour est rare, où il ne règne pas. C'est la connerie qui règne, le désir de domination, être le plus fort... c'est un monde égoïste. Et c'est un monde que je déteste. Rien que ça, les hommes prédateurs, ça suffit à m'en dégoûter. Mais le malheur, c'est qu'il n'y a pas que ça. Il y a des milliers de choses que je trouve dégueulasses et inacceptables dans ce monde.

« Et je suis comme toi.

« Je suis comme toi, Cyrille : je regrette que le monde soit ce qu'il est.

« Je regrette qu'il soit con, violent, absurde, injuste. Parce qu'à cause de ça je ne peux pas sortir danser, je n'ai pas d'amis, pas d'amour, je ne sais pas quelle place occuper.

« Et c'est aussi à cause de ce monde-là que des gens souffrent et meurent de la guerre, de la faim, de la soif, de la répression, de la violence.

« C'est aussi ce monde qui a tué mes parents et qui a fait de moi une orpheline.

« Voilà pourquoi, moi, je hais ce monde. Je sais que tu as raison, quand tu parles de l'importance de l'amour, mais j'ai la haine, et je suis en colère, c'est comme ça. »

Les larmes aux yeux et le cœur gonflé, Cyrille étendit le bras vers Brume et lui serra la main. Quand elles s'endormirent, leurs mains étaient encore enlacées.

Quand Brume s'éveilla, le jour venait de se lever, irradiant les pierres de ses rayons dorés. Le feu s'était depuis longtemps éteint, mais sa douce chaleur persistait entre les murs épais de la chapelle.

La couche de Cyrille était vide. L'esprit confus, habité par un chaos qui l'engourdissait, Brume se leva en soupirant, les traits tirés et le désespoir au cœur. La nuit avait été éprouvante, les cauchemars nombreux. Lasse, elle troqua son caleçon et son pull en coton contre ses vêtements de jour, et sortit.

Enveloppée dans sa veste pour faire face au froid humide du matin, Cyrille, debout depuis près d'une heure, méditait sur le banc. Brume regarda son visage paisible et son teint clair avec envie, puis elle se joignit à elle sans un bruit pour méditer à ses côtés.

La méditation, démarrée dans la douleur, finit par adoucir ses maux, et quand elle fut terminée, elle put tranquillement parler de ses tourments.

- J'ai rêvé toute la nuit de mes parents. C'était horrible. Nous étions en danger. J'avais peur. Je criais, mais pas un

son ne sortait de ma bouche. J'étais impuissante à les aider. Je voyais leur visage angoissé, je les voyais crier sans les entendre. Ils ne me voyaient pas, j'étais invisible, inaudible. Comme si je n'avais pas été là. J'avais plusieurs âges à la fois. J'étais enfant, adolescente, tout en ayant mon âge d'aujourd'hui. Dans un des cauchemars, tout à coup l'appartement s'est replié comme un canapé clic-clac. Ils étaient dedans, moi dehors. Ça ressemblait à une grande maquette que je pouvais embrasser d'un regard... Ils sont morts écrabouillés. J'ai voulu appeler les secours, même si je savais qu'ils étaient morts. J'ai essayé parce que je voulais les sauver quand même. Je ne trouvais pas mon téléphone, mais j'en ai trouvé deux autres, que je n'arrivais pas à utiliser. J'essayais de composer des numéros... Seulement, à la place de la communication que je recherchais, les écrans affichaient des épisodes de séries télévisées ou des jeux vidéo. Puis ça a marché, quelqu'un m'a répondu, et j'ai commencé à expliquer. J'étais ennuyée, parce que je ne connaissais pas l'adresse, mais je parlais, et tandis que j'avais à peine commencé à expliquer la situation, ma voix s'est entrecoupée de silence, et très vite plus aucun son n'est sorti de ma bouche. J'essayais de parler mais c'était impossible...

- Ça t'arrive souvent ? demanda Cyrille, le regard navré et la voix pleine de sollicitude.
- Oui. Très souvent. Par périodes. Ça va ça vient. Parfois, ça dure des semaines, jusqu'à deux mois, puis ça disparaît quelque temps, et ça revient. Mais cette nuit, c'était... Je ne sais pas. C'était différent. Plus vrai, je crois. Ça paraissait plus réel.
- C'est l'œuvre au noir... dit Cyrille avec un petit sourire chagrin.
- Comme en alchimie ?
- Oui. Tu connais ?
- Je m'y suis beaucoup intéressée... Ça me parle. Les phases de transformation, la putréfaction de la matière vile, la purification, et enfin l'or pur, qui symbolise la lumière, l'âme nettoyée de ses tourments... Tu penses que je suis en transformation ? Pour moi, ces cauchemars, c'est juste la répétition de ce que je connais déjà...
- Oui... Mais je crois que c'est différent. Et puis...

Cyrille laissa planer son regard dans le vide. Ses yeux se mirent à bouger comme si elle essayait de comprendre une scène en train de se dérouler devant elle.

- Qu'y a-t-il ? Que vois-tu ? demanda Brume, avide de savoir si les visions de Cyrille pourraient lui porter secours.

- J'ai vu... Cyrille s'arrêta, puis reprit : ce n'est pas une répétition. Tu es en transformation. Ça bouge. Tu vas bientôt éclore. Ton œuvre au rouge n'est pas loin. D'ailleurs...
- D'ailleurs quoi ?
- C'est étonnant.
- Qu'est-ce qui est étonnant ?
- Ce qui est étonnant, c'est que ta transformation va être rapide. Normalement, ça prend du temps. Des années, des décennies. Il y a beaucoup d'étapes, mais là... Ça va être rapide. Parce que tu es prête, et que toutes les conditions sont réunies. Egalement parce que tu t'y es préparée toute ta vie. Tu n'as fais que ça, n'est-ce pas ? Tu as poli ta pierre, tu as été à l'écoute de ce qui se passait en toi, tu as observé, accompagné tes tourments comme tes béatitudes...
- « Et puis tu es aidée.
- « Sœur Hyacinthe t'aide. Ici, on peut se débarrasser de ses fantômes et de ses épouvantes. Je l'ai moi-même vécu, au début, dans mes premiers séjours. Ça m'a délivrée de beaucoup de peines et de rages qui m'empoisonnaient et m'empêchaient d'avancer dans ma spiritualité. C'est grâce à ce lieu, à soeur Hyacinthe, que je n'ai pas de haine en moi même si je peux regretter

beaucoup de choses et que je n'aime pas le monde tel qu'il est.

- Tu n'as pas de révolte ?
- Bien sûr que si. Mais la révolte n'est pas la haine. Comment te dire, Brume ? soupira-t-elle. J'éprouve de la révolte, parfois de la colère, car je suis opposée à tout ce qui détruit, et dans ce monde, il y a beaucoup de destructions. Mais cette révolte et cette colère n'ont pas le sens habituel. Ça ne me rend pas folle, je ne ressens rien d'extrême en moi... C'est devenu autre chose. Avant, ça me prenait au ventre et ça montait en quelques secondes, rouge vif, brûlant, du feu qui me dévorait et me rendait impuissante à agir. Je ne pouvais pas penser, j'étais obsédée, prisonnière de mes émotions, et j'avais peur de ce que je serais capable de faire si j'agissais, j'avais peur aussi de l'injustice, des gens injustes et destructeurs, j'étais très en colère contre mes parents, ma mère en particulier, contre un peu tout le monde, puisqu'un peu tout le monde me jugeait bizarre. Maintenant, ça se passe ailleurs, dans un lieu calme de moi, qui tient bon. C'est un lieu d'où je peux observer, penser, où mes capacités intellectuelles sont augmentées. Un lieu qui me donne toutes les ressources pour agir et réagir, mais pas avec le ventre : avec une puissance d'être immense, riche, et juste. Adaptée. Il y a quelque chose de

parfait dans ce lieu calme. Depuis que ma révolte et mes colères passagères ont changé de lieu, je suis beaucoup plus agissante qu'avant. Je me sens protégée, à l'abri, investie d'une force et d'une vigilance inouïes.

A ces mots, Brume sentit son cœur battre à tout rompre. C'était exactement ce qu'elle voulait, ce qu'elle recherchait depuis longtemps, mais toujours son ventre hurlant de peur et de désir, de manque, de besoin de reconnaissance pour ses blessures, la reprenait, et la faisait tourner, tourner, tourner en rond dans un enfer qui la consumait.

- Et que faut-il faire pour arriver à ça ?
- Continuer comme tu l'as toujours fait. Accompagner, ne pas résister. Car ici, c'est différent. Des forces nous aident. On peut aller plus loin, plus vite. C'est d'ailleurs un peu pour ça que je t'ai amenée ici. Et parce que j'aime ce lieu.

Brume esquissa un petit sourire entendu, puis elle dit :

- J'aimerais tant me délivrer de mes tourments... Mais ça semble impossible. Parfois, je crois y arriver, mais ça m'échappe, ça recule de dix kilomètres...
- Je crois qu'ici tu pourras le faire. Je le sens.
- J'espère que tu dis vrai...
- C'est vraiment ce que tu veux ?
- J'en rêve ! répondit Brume, outrée que son amie en doute.

- Ce que je veux dire, c'est que nos désirs ne sont pas toujours aussi clairs qu'on le croit... La vraie question, Brume, c'est : es-tu prête à te détacher de ta haine et de ton chagrin ? Es-tu prête à les laisser partir ?

Brume sentit un malaise poindre en son cœur. Cela commença par une tristesse, qui se transforma en peur, puis en panique.

Cyrille la regarda alors avec gravité, et demanda :

- Alors ?
- Il y a bien quelque chose. Une peur... J'ai peur d'oublier, peur de me perdre... J'ai peur de perdre ce que je suis, de perdre ma révolte, de devenir quelqu'un qui accepte tout sans réagir. Cette révolte, c'est moi. C'est important pour moi. Et puis j'ai peur d'oublier d'où je viens, d'oublier ce qu'est la souffrance, car alors je pourrais y perdre ma compassion, mon intérêt pour la souffrance des autres... Et je crois que c'est ça qui m'a empêchée, jusqu'à présent, de me libérer de mes tourments. Je crois que je m'y suis accrochée malgré moi, sans m'en rendre compte, par peur de ne plus être moi.

Cyrille s'illumina d'un large sourire qui contamina Brume. Elle venait d'accéder en une conversation à des vérités enfouies qui s'étaient toujours refusées et savait qu'elle n'y serait jamais arrivé sans la magie de la chapelle, l'esprit de soeur Hyacinthe et la sagacité de Cyrille.

- Qu'est-ce que toi ? demanda Cyrille. Qu'est-ce qui fait que tu es toi ? Des milliers d'ingrédients, de caractéristiques, qui forment une alchimie particulière. Brume sans la haine, sans le noir chagrin de l'enfance, c'est toujours Brume, comme la Brume de trois ans, celle de douze ans, qui sont Brume autant que toi aujourd'hui mais différemment. Et puis, tu sais, mettre son cœur en paix, ce n'est pas une lobotomie. Ce n'est pas non plus devenir aveugle. C'est au contraire mieux voir, mieux comprendre, et mieux agir. Sois tranquille : tu n'y perdras ni ta révolte ni ta compassion.

Tout devenait clair. Elle pouvait sans crainte laisser partir sa haine, sa peur, ses cauchemars : elle n'en serait que plus solide. Le tout était d'y arriver...

- En fait, il faut déménager, dit Brume avec espièglerie.

Cyrille la regarda d'un air interrogateur.

- Il faut changer de lieu, poursuivit Brume. Comme toi. Passer du ventre à ce lieu sans nom. Et accepter de se séparer de bouts de soi auxquels on est attachée. En plus c'est un hasard si ces bouts sont devenus soi. Au départ, ils n'étaient pas moi. Je n'ai pas toujours eu cette haine et cette colère. C'est devenu moi. Mais j'y tiens parce que j'y suis habituée et que je suis dans une confusion qui me fait croire que c'est moi. Déménager n'est peut-être pas le plus dur... Le plus dur, c'est quitter les bouts auxquels

on s'identifie. Il faut les quitter parce qu'ils nous font mal et qu'ils nous desservent, qu'ils nous affaiblissent... J'en ai envie, et j'ai bien compris, mais je ne garantis pas la réalisation des travaux, dit-elle avec humour.

« Par contre, je connais bien le lieu dont tu parles. C'est celui que j'occupe en méditation. Et tu sais, mon grand rêve serait d'y habiter toujours, toute la journée, tous les jours, à chaque seconde. Parce que ce lieu de soi est immense et paisible. C'est le lieu de la puissance personnelle et de la sérénité. Et c'est le haut lieu de l'Amour.

- C'est exactement ça, répondit Cyrille.

Brume s'étira. Elle se sentait aidée par la fraîcheur du matin et la lumière radieuse du soleil. Elle se leva, fit quelques pas, et se sentit comme neuve. Tout en contemplant la forêt, elle pensa au détachement bouddhiste, et se dit qu'il s'agissait peut-être, avant toute chose, de se détacher de ses perturbations mentales et émotionnelles, et de notre identification à nos souffrances. Elle savait que cette voie n'avait rien de facile, qu'elle était pleine d'aléas, de sinuosités, qu'on s'y perdait souvent, mais elle était prête à s'y engager.

Tout irait bien. Comprendre comment on s'attachait soi-même à sa souffrance était le signe qu'un mouvement salvateur avait commencé.

Elle retourna sur le banc, prit Cyrille dans ses bras en riant et en lui disant : « Oh toi, toi ! Si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer ! Et je t'assure qu'on n'y arriverait pas ! Tu dépasses l'imagination ! »

Elles rirent ensemble, puis quand elles se détachèrent l'une de l'autre, Cyrille lui dit :

- Regarde ça !

Entre ses mains ouvertes, qu'elle avait jusque-là gardées jointes, étaient nichée une toute petite sculpture d'écureuil, découpée dans un petit pavé de bois de cinq centimètres de haut sur trois de large.

- C'est beau... C'est magnifique ! s'exclama Brume.

- J'en ai plein. Des cerfs, des biches, des oiseaux, des sangliers... C'est sœur Hyacinthe qui l'a fait, dit-elle en montrant l'écureuil. Quand elle a vécu ici, elle s'est mise à sculpter des animaux sur des petits bouts de bois. Ils ont des formes variées, selon ce qu'elle trouvait, et selon son inspiration, mais ils sont toujours de petite taille. Trois d'entre eux représentent des fleurs et des feuilles... Je crois que beaucoup ont été perdus mais la famille a réussi à en conserver une trentaine. Pas mal, pour des œuvres minuscules qui ont été créées il y a plus de cent ans...

« Tu sais, le ciel était rose, ce matin... »

- Ah oui ?

- Il était effiloché d'un rose très doux traversé d'une lumière intense. Ça n'a pas duré longtemps. Peut-être vingt minutes... une demie-heure... C'était très beau.
« Quelques oiseaux chantaient... Ils étaient clairs, réguliers... Bien réglés. Comme si, à ce moment-là, rien n'avait eu plus d'importance que de chanter ce chant-là.
« Chaque fois que j'entends des oiseaux chanter, cela me rappelle que nous devrions toujours vivre ainsi. Etre entièrement à ce que nous faisons, comme si c'était la chose la plus importante du monde.
« Suivre la voie de la justesse. Habiter le temps en son temps. Cesser d'être à contretemps, cesser de partir mentalement dans le passé et dans l'avenir, ce qu'il faudra faire, ce qui a été. Ramasser les poireaux, parce qu'il est juste, à ce moment-là, de le faire. Sinon les poireaux seront perdus. Puis méditer, ou marcher, ou bêcher, ou planter, ou parler avec Rémi, passer un moment avec Sonia, simplement parce que, à ce moment-là, il est juste de le faire.
- Tu n'y arrives pas toujours ? demanda Brume.
- Non. Il m'arrive de perdre mon ancrage.
- Tu as l'air toujours si posée...
- Je le suis, mais... je ne suis pas une statue, je vis. Méfie-toi des belles images de perfection. Tout ce qu'elles te disent, c'est qu'un mieux est possible, et que tu as tout

lieu de t'en inspirer. Mais la vie est mouvement. Et ce mouvement peut nous bousculer même si nous avons un esprit clair et un fond serein.

« Et maintenant, nous allons faire du feu et de la tisane. Tu viens ?

Brume suivit Cyrille à l'intérieur. Elle était émerveillée de tout : du matin resplendissant sur la forêt, de la fraîcheur piquante qui montait de la terre, du tapis de feuilles qui formait un camaïeu de bruns vivants, et de Cyrille, qui était une boîte à trésors inépuisable. Elle était majestueuse, une reine aux goûts simples qui pouvait parler avec sagesse, rire de rien, réchauffer d'un regard, jouer avec le chien ou s'absorber dans un long silence grave ou béat.

Cyrille alluma le feu avec l'aide de Brume, qui lui apporta des bûches. Puis, ensemble, elles portèrent le chaudron dehors, y versèrent par deux fois de l'eau qu'elle firent tourner avant de la jeter, l'accrochèrent à la crémaillère et y versèrent un peu plus d'un demi-litre d'eau.

Quand l'eau fut chaude, Cyrille remplit à la louche deux grosses tasses dans lesquelles elles avait mis des feuilles de verveine et de menthe.

- Ce matin, nous irons chercher de l'eau à la source. Nous n'avons plus grand chose... dit-elle en montrant une bouteille à moitié vide.

- D'accord, dit Brume en serrant sa tasse fumante entre ses mains.

Puis elle mangea une pomme, et déclara qu'elle ne pouvait résister à l'appel du pâté, ce qui fit beaucoup rire Cyrille.

- Ah... sœur Hyacinthe... s'exclama-t-elle en levant les yeux au ciel.

Leurs sacs à dos pleins de jerricans et de bouteilles vides, elles quittèrent la chapelle d'un pas tranquille, en bonnes marcheuses qui savent s'économiser et continuer malgré les courbatures de la veille.

La source était à un peu plus de cinq kilomètres, ce qui aurait été amplement suffisant à leurs muscles endoloris, mais Cyrille leur fit faire un petit détour par la rivière. Munie de son infusion de saponaire, plantée autour de la chapelle par sœur Hyacinthe, elle s'y était lavée jusqu'à ce que, sept ans auparavant, son taux de pollution n'explose. Aucune mesure n'avait été prise pour mettre fin au désastre, le maire avait laissé faire l'usine coupable sous le prétexte qu'elle fournissait des emplois à sa commune et à celles alentour. Peut-être n'avait-il pas eu le pouvoir de faire plier les responsables... Le bras de fer était dur avec les grands patrons, et on gagnait rarement le combat. Ces gens-là avaient des avocats, des juristes qui savaient se servir des lois et qui, grâce à leur aisance en la matière, grâce aussi au pouvoir que l'argent leur donnait, ne répugnaient pas à faire du chantage pour obtenir gain de cause.

- Le travail ou la vie... commenta Cyrille à l'issue de ses explications.

« Le travail, bien sûr. Toujours le travail, qui justifie tout. Le travail, parce qu'il faut se nourrir, se loger, se vêtir. Le travail pour vivre, avoir le droit de vivre, et qui tue. Et les pourvoyeurs de travail qui se fichent des gens, de nous, du travail. Qui délocalisent sans état d'âme une entreprise qui tourne bien, mais qui feraient encore plus de bénéfices dans un pays où le code du travail n'existe pas. Des responsables irresponsables, qui se servent de l'argument du travail pour agir à leur guise, impunément, et qui, sous des dehors respectables, agitent la menace du chômage quand on leur demande 1% d'augmentation pour tout le monde, ou la mise en place de procédés moins polluants.

« Ma rivière – notre rivière – est maintenant si polluée que tout son écosystème en est bouleversé. Maintenant, je me lave à la chapelle avec la bassine et le broc de Hyacinthe.

« Tu vois, ajouta-t-elle avec un petit sourire, moi aussi j'ai ma révolte et mes peines... Moi aussi je me sens impuissante face à leur pouvoir...

- C'est vrai qu'ils sont puissants, et que nous n'avons pas leurs moyens, répondit Brume, mais parfois David gagne contre Goliath. Je signe tous les jours des pétitions en

ligne, pour des causes très variées, avec pour point commun le sauvetage du vivant et du bien commun. Une fois, j'ai signé une pétition pour sauver l'eau d'une toute petite ville américaine. Une multinationale voulait s'approprier leur eau. Si elle avait réussi, elle en aurait interdit l'accès aux habitants, et elle leur aurait vendu leur eau dans des bouteilles en plastique. Mais ça n'a pas eu lieu. La pétition a été accompagnée de dons pour que cette ville puisse se payer une sérieuse aide juridique. Et la ville a gagné. Nous avons gagné. Les gens ont pu garder leur eau.

« Pour une victoire, combien d'échecs ? » pensaient les deux femmes en leur for intérieur. L'histoire était belle, mais trop rare.

Le cœur mitigé, elles montèrent à la source, remplirent leurs récipients et rebroussèrent chemin.

L'eau était si bonne, si légère, que Brume, après l'avoir goûtée, en but beaucoup. En ville, elle avait du mal à boire : l'eau était lourde et avait un goût de chlore. Le broc équipé d'un filtre qu'elle s'était acheté améliorait son goût et sa qualité, mais pas suffisamment pour qu'elle la boive sans se forcer. Il lui arrivait de ne boire qu'un verre d'eau de toute la journée... Et puis ces filtres jetables, impossibles à recycler, quelle hérésie ! Était-ce mieux que les bouteilles en plastique ? Elle se le demandait. Quelle arnaque... Et quel

drôle de monde que celui qui privait les êtres vivants d'un bon air, d'une bonne eau, d'une bonne terre... Un drôle de monde pas drôle, songea-t-elle avec un peu de tristesse.

- Tu veux te laver ? demanda Cyrille en arrivant à la chapelle.

- Oui.

- Alors tu vas faire une expérience inédite. Tu vas te laver comme sœur Hyacinthe le faisait au 19^e siècle.

A cette idée, Brume se sentit si réjouie que ses sombres pensées se dissipèrent, et qu'elle ne fut plus qu'attention pour la préparation de sa toilette.

L'opération était simple, mais longue. Pour ne pas gaspiller l'eau, il fallait verser trois brocs, pour leur toilette et pour leurs infusions, dans la marmite que Cyrille suspendit à la crémaillère. Elles s'assirent devant la cheminée et, hypnotisées par le feu, se reposèrent de leur marche et attendirent.

Parfois, Brume et Cyrille échangeaient un sourire et, se souriant, elles avaient l'air de deux enfants espiègles en train de se livrer à un jeu secret et merveilleux.

- C'est chaud, dit enfin Cyrille d'une voix feutrée.

Elle décrocha la marmite et y puisa un broc en prenant garde de ne pas se brûler, versa l'eau dans la baignoire, donna un gant de toilette et un petit flacon à Brume.

- Ça, c'est le nécessaire de toilette de Hyacinthe, que son frère lui a offert en 1839, au moment de son installation. Tu vois, il est toujours là. Il n'a jamais été cassé, ni ébréché. Presque deux siècles après sa fabrication, il est intact. C'est étonnant, non... Qu'une petite chose aussi fragile, une porcelaine qui servait tous les jours à Hyacinthe, ne soit jamais tombée, qu'elle ne lui ait jamais glissé des doigts, et que moi non plus je ne l'aie jamais abîmée...

« Dans le flacon, c'est de la saponaire. Je te laisse. Quand tu auras fini, fais-moi signe ! dit Cyrille en raccrochant le chaudron à la crémaillère avant de sortir.

- Merci ! souffla Brume, les yeux rivés aux les petites fleurs rouges et bleues qui parcouraient la porcelaine blanche. Elle regarda l'eau fumer dans la bassine, puis elle se déshabilla, trempa le gant dans l'eau, y versa de la saponaire, et quand elle commença à se laver, elle eut l'impression de scintiller. Au-dessus d'elle, la phrase sacrée inventée par une nonne ermite semblait veiller sur elle et lui rappeler l'essentielle essence dont elle était faite, avec ou sans haine.

Lasse et sombre, tournoyante comme une hirondelle avant l'orage, elle alla à la sieste, effrayée par les cauchemars à venir, acceptant que l'œuvre au noir poursuive son ouvrage.

Comme d'habitude, elle cria et pleura.

Comme d'habitude, ses parents ne la virent ni ne l'entendirent.

Comme d'habitude, sa détresse n'eut aucune limite.

Ils étaient chez eux, dans un appartement désordonné mais très gai. Sa mère était assise par terre, dans le salon, elle riait et discutait avec Khan qui, debout, semblait faire quelque chose, et riait, lui aussi.

Brume les regardait, mais elle ne les voyait pas très bien et n'entendait pas ce qu'ils disaient. Elle se sentait petite et fragile comme une enfant abandonnée et ne comprenait pas pourquoi ils ne la voyaient pas. Elle criait, criait, mais ils ne l'entendaient pas. Pourquoi n'avait-elle pas accès à eux ? Pourquoi faisaient-ils comme si elle n'était pas là ? Elle pleurait et hurlait de détresse, faisait tout ce qu'elle pouvait pour exister auprès de ses parents, mais rien, aucune réaction. Comme si elle avait été invisible.

Soudain, une impression fugace la traversa, sa perception changea, et tout bascula.

Elle cessa de crier, de pleurer, d'essayer d'exister.

De petite et fragile, elle devint grande, calme, et mature, et elle les vit clairement.

Ses parents étaient heureux ensemble. Ils s'aimaient d'un amour fort et pur. Elle se vit avec eux, par terre, minuscule enfant, elle vit sa mère jouer avec elle tout en discutant et en riant avec son père. Elle vit qu'ils l'aimaient, qu'ils l'adoraient, et elle comprit qu'ils étaient morts.

Elle fut soudain triste et en colère, prise d'une envie de tout détruire, violemment, avec passion. Une envie de détruire la terre entière, de dévaster le monde, assassin de ses parents, de le réduire à un petit tas de cendres et de disparaître à son tour.

La sensation fut extrême mais brève. Car elle songea très fort « Maman, papa, je vous aime » et tout bascula une fois encore. Ses parents se tournèrent soudain vers elle, et ils la regardèrent avec tout l'amour du monde. Un amour infini qui se répandait en elle et dissipait sa souffrance, son manque, sa révolte. Elle eut l'impression de se transformer en lumière irradiante, puis tout disparut, elle émergea un instant de son sommeil, pensa à son rêve avec le désir de ne pas l'oublier, se rendormit et plongea dans un autre rêve. Elle était dans une sorte d'école pour adultes. Tout le monde parlait,

s'amusait, l'atmosphère était enthousiasmante, désordonnée, un peu folle, et très gaie. Elle était avec des gens, puis avec d'autres, connaissait beaucoup de monde, et elle était heureuse, très très heureuse. Cette école était formidable. Elle ne savait pas ce qu'on y enseignait mais cela n'importait pas. L'essentiel, c'étaient tous ces gens animés d'une profonde joie de vivre. Ils avaient l'air si jeunes, si frais... Ils n'étaient pas stressés, pas pressés. Ils vivaient leur vie avec passion.

Brume était heureuse avec eux. De la cour, elle pouvait voir le bâtiment, gris, en béton, très laid, qui ressemblait à une ruine, et qui n'avait ni portes ni fenêtres. Il ressemblait à un labyrinthe, avec ses multiples entrées que seuls deux ou trois mètres séparaient. Mais là encore, peu importait : c'était une école merveilleuse qui rendait les gens heureux. Puis elle vit sa grand-mère Altisia et courut la rejoindre. Quand elle fut devant elle, sa grand-mère la regarda avec un air espiègle, elle lui fit un petit sourire taquin et disparut. Le paysage changea, Brume était devant la chapelle, un soleil aveuglant l'obligeait à plisser les yeux. Puis une douleur terrible la traversa de haut en bas, comme si elle était transpercée par une épée. Elle n'arrivait plus à respirer, cherchait de l'air, étouffait en se tenant le ventre de douleur, et elle se réveilla en toussant. Elle toussa longuement, but un peu d'eau, toussa encore, puis réalisa qu'elle était dans

la chapelle, qu'il faisait jour, et que Cyrille était probablement dehors.

Un peu sonnée, elle se leva et sortit. Le soleil irradiait. Elle avait dormi deux heures... Deux longues heures lourdes de messages et de transformations éprouvantes. Cyrille n'était pas là. Elle avait dû partir se promener... Brume s'assit par terre, contre un arbre, et au bout de quelques secondes, miraculeusement, les noirs nuages accrochés à elle se dissipèrent et elle eut l'impression de voir mieux que jamais. Les feuilles qui jonchaient le sol, la lumière du soleil qui faisait chatoyer la forêt, les oiseaux qui volaient et sautillaient... Mais aussi l'ensemble formé par les millions d'éléments naturels, le système d'un tout vivant parfait.

Cyrille arriva d'un pas tranquille entre les arbres. Elles se regardèrent, se sourirent, puis Brume lui dit :

- J'ai rêvé de mes parents et de ma grand-mère !

Cyrille la rejoignit et s'assit par terre. La lumière lançait ses derniers feux avant l'extinction. La forêt brillait comme une ambre au soleil.

- J'ai vu que mes parents étaient morts et qu'ils m'aimaient, et je suis sortie de ma confusion. Mon cauchemar, c'était de les croire vivants et indifférents à moi. Mais ils sont morts... Puis j'ai été en colère, très en colère. Je voulais tout détruire. Ensuite il y a eu l'amour... Mon amour pour mes parents, et leur amour pour moi...

Ça a tout changé. Je n'avais plus envie de détruire. Je n'avais plus mal. J'étais guérie. Après, j'ai rêvé d'un monde où les gens étaient très heureux, sereins, ils pouvaient apprendre des tas de choses dans une école formidable, et c'est là que j'ai vu Tisia. Elle était drôle... Je crois que les deux rêves sont liés. Et que l'attitude de Tisia a quelque chose à voir avec ma colère, mon envie de tout dévaster, et l'amour qui m'a sauvée, dans le premier rêve...

« Je crois que je commence à comprendre... Et en même temps je ne comprends rien !

- Ça viendra... Je suis sûre que ces deux rêves vont t'aider. Brume fit un petit hochement de tête, elle se leva et, appuyée à l'arbre, regarda la lumière déclinante, nostalgique de l'amour que ses parents lui avaient donné dans le rêve. L'amour guérissait tout, il était le remède universel. La peur, la souffrance, la haine fondaient comme neige au soleil sous le feu de sa puissance. Et son cœur saigna à l'idée que ses parents étaient morts et qu'elle devait vivre sans eux, sans leur amour... Elle n'était pas autiste, comme l'avaient prétendus les spécialistes. Elle était malade d'avoir perdu ses parents.

IV. Celine 1994-1996

Après mûre réflexion et malgré d'incessantes tergiversations, Altisia avait décidé de tout raconter à Brume. Certes, celle-ci n'avait que onze ans et demi, mais elle était particulièrement mûre pour son âge, et le moment n'était-il pas venu de libérer l'enfant de ses questions ? Altisia en était persuadée, mais quand, au début des vacances de la Toussaint, elle avait convié sa petite-fille au salon, sa voix avait tremblé, et Brume avait tout de suite compris que sa grand-mère s'apprêtait à lui dire quelque chose de grave.

Altisia s'était assise sur le vieux canapé rouge à fleurs bleues, Brume sur le fauteuil qui lui faisait face.

- Ma chérie... avait commencé Altisia en rassemblant tout son courage. Il est temps que je te parle de tes parents. Que je te raconte...

Elle s'était tue, laissant en suspend les mots imprononçables, et Brume avait compris qu'elle allait enfin savoir pourquoi et comment ils étaient morts. Elle l'espérait autant qu'elle le redoutait et regarda sa grand-mère sans mot dire, dans l'attente fébrile de ses révélations.

Altisia parut soudain prête à s'effriter, et ses yeux s'embuèrent. Elle déglutit plusieurs fois puis, devant l'enfant qui attendait, elle commença à parler. Mais pile au moment où elle dit « Vois-tu, ma chérie... », Brume quitta son fauteuil pour s'asseoir sur le canapé, et elle enlaça Altisia. Celle-ci

sentit ses résistances céder sous la tendresse, et fondit en larmes dans les bras de Brume, elle aussi larmoyante. L'émotion était si forte qu'elles se sentaient emportées malgré elles.

Finalement, les pleurs, bien qu'intenses, furent de courte durée, et Altisia, ainsi déchargée d'un émoi qui lui avait noué la gorge, put enfin se mettre à parler.

Concentrée sur les évocations qui voltigeaient devant ses yeux, Brume avait écouté sa grand-mère avec attention. Ses yeux semblaient une source intarissable, mais jamais elle n'avait demandé à faire cesser le récit qui la bouleversait. Au contraire, elle voulait tout savoir dans les moindres détails et combler des vides qui lui avaient si souvent donné une douloureuse impression de vertige.

Jusque-là, sa grand-mère avait répondu à ses questions en s'adaptant à son âge, convaincue que mentir à un enfant ne pouvait que le plonger dans une plus grande confusion, et elle avait répondu à ses interrogations en se contentant d'omettre les aspects qu'elle jugeait inappropriés, promettant à Brume de tout lui raconter quand elle serait assez grande. « Quand est-ce que je serai assez grande ? », avait demandé Brume, alors qu'elle n'avait encore que sept ans. « Quand tu seras prête », avait répondu Altisia en espérant être à même de savoir quel moment serait le bon. Et maintenant qu'elle racontait tout à sa petite-fille, elle se

demandait si elle avait bien fait, ou si elle aurait dû attendre encore un peu. Tandis qu'elle parlait, elle pensa qu'il était trop tard pour faire machine arrière, et demanda « ça va ? ». Elle vit Brume répondre oui d'un hochement de tête, « on continue ? », « oui », « tu en es sûre ? », « oui », « bon... ».

Elle avait continué et Brume, silencieuse et concentrée, avait tout entendu, tout bu, tout mis dans son corps, toute l'histoire, claire maintenant, dense, troublante, bouleversante, mais vraie, vraie, car elle sentait l'écho de la vérité résonner en elle, et son corps était traversé par des images et des sensations qu'elle reconnaissait et qui pouvaient enfin se lier à des faits. Savoir la soulageait. Savoir la sauvait. Elle s'était tant de fois sentie noyée quand, le soir, seule dans son lit, ou la nuit, dans des rêves qu'elle se repassait en boucle le matin, des images incompréhensibles et des sensations illisibles s'emparaient d'elle. Parfois, à l'école, elle avait été happée par une résonance, l'écho de quelque chose de connu, d'étrange et d'insaisissable qu'elle ne parvenait pas à clarifier. Et des minutes, des heures s'écoulaient, sourdes à ce que disait l'institutrice.

Maintenant, elle ignorait ce qu'elle ressentait. Trop de choses se bousculaient en elle, c'était comme un vide dans la poitrine, une absence physique, avec une petite douleur assourdie. Elle savait que le contrecoup ne lui viendrait qu'après, quand elle aurait cessé d'être pleine écoute, et

que des émotions violentes ne manqueraient pas de l'envahir, tel un fleuve évenrant un barrage.

- Ça va, ma chérie ? avait demandé Altisia d'une voix tendre en serrant Brume dans ses bras.
- Ça va, avait-elle répondu. Raconte-moi encore.
- Tu en es sûre ?
- Oui.
- Si on faisait du thé ? Du thé blanc aux agrumes, pour reprendre notre souffle. Et puis on pourrait manger des biscuits et du chocolat...
- Et les gaufrettes à la framboise. Je crois qu'il en reste...
- J'en ai racheté une boîte... Et aussi les petits biscuits à la vanille et au chocolat en forme d'étoiles...

Les voix étaient basses, le ton las. Ramassées l'une contre l'autre sur le canapé, Altisia et Brume demeurèrent inertes sans penser à rien, le regard perdu dans une pesante fatigue. Pour parer à la grisaille oppressante de novembre, elles avaient allumé les deux petites lampes du salon, mais cela n'avait pas servi à grand-chose. Les cœurs étaient trop sombres pour ne pas croire à la nuit en plein jour.

« Il faudrait bouger... », pensa Brume, mais comme il était difficile de se mouvoir... Alourdies de larmes, perclues de chagrin, l'esprit ankylosé et le cœur courbatu, elles n'étaient pas même capables de bouger un doigt.

Au bout d'un long moment, Brume se redressa, et elle serra la main de sa grand-mère. Altisia fit oui de la tête, et elles firent ensemble l'effort de se lever et d'aller à la cuisine. L'appartement était petit, et le trajet ne nécessitait que quelques pas, mais marcher leur fit du bien. Elle apprécièrent finalement d'être debout et de sortir de leur léthargie.

Altisia voulut faire chauffer de l'eau, mais elle resta figée devant l'évier, la bouilloire à la main, le regard perdu dans un passé qui l'écrasait. Convoquer ses vieux souvenirs, celui de sa fille perdue, tuée, disparue pour toujours, l'avait éreintée.

Brume s'approcha de sa grand-mère et lui prit délicatement la bouilloire des mains, qu'elle posa à côté de l'évier. Puis elle accompagna Altisia vers une chaise, et l'aida à s'asseoir.

- Laisse. Je vais le faire, dit l'enfant en regardant sa grand-mère avec affection.
- Je suis désolée, pleurait Altisia. Normalement, c'est à moi de m'occuper de toi. Je devrais être plus forte que ça. Je croyais être assez forte ! Mais tu vois...
- Tisia... tempéra Brume après avoir rempli la bouilloire. Tu sais bien que « normalement » n'existe pas...

Altisia pouffa de rire entre ses larmes. Brume était si... elle était extraordinaire.

- Je me suis toujours demandé si tu serais assez forte pour entendre ça. C'était mon seul souci : que tu puisses le supporter. J'ai attendu de te sentir prête... Et, ma foi, je ne suis pas sûre d'avoir bien fait... Mais jamais ne m'avait effleuré que, moi, je pouvais craquer. Tant que je n'en parlais pas, tout allait bien, je me trouvais forte, solide. Mais en réalité, je ne m'en suis pas remise. Je suis toujours aussi triste et en colère. Je trouve que c'est toujours aussi inacceptable.
- C'est inacceptable, Tisia. Il y a des choses qui seront toujours inacceptables, avait répondu Brume d'une voix grave.

Altisia avait approuvé d'un hochement de tête, puis Brume s'était retournée pour s'occuper du thé. Un geste après l'autre, tranquillement, sans se presser, en veillant à ne pas heurter le temps fragile et douloureux qui s'écoulait dans la cuisine.

Elle avait appuyé sur le bouton de la bouilloire, puis elle avait sorti le thé et le filtre à thé du placard. Elle avait rincé la théière en porcelaine anglaise couverte de roses, ouvert la boîte à thé, qui exhalait un parfum d'agrumes frais et tonique, avait mis une cuillère à café dans le filtre, placé le filtre dans la théière, remis la boîte à thé dans le placard.

Sur l'égouttoir où elles séjournèrent depuis le matin, elle avait ensuite pris deux tasses ornées de roses, puis les avait placées à côté de la théière.

Pendant ce temps, pendant le temps du thé, le temps de préparer du thé et de s'adonner avec minutie à chacun des gestes nécessaires pour faire du thé, préparer une théière de thé chaud, pendant ce temps long et court de quelques minutes d'éternité, le temps s'était arrêté.

Il faisait froid, humide, et sombre. Le ciel s'était figé dans un gris apathique, et dans la cuisine, dans la cuisine le temps s'était figé. Le temps s'était vidé de sa substance, où le passé, sans fin, continuait à se dérouler, à dérouler sa litanie dans le présent, figeant le mouvement du temps, altérant sa texture, le saturant et l'engorgeant de sa matière stérile.

- Je suis désolée, ma chérie, dit Altisia, perçant la toile altérée du temps.
- De quoi ?
- Je ne sais pas. De tout ça. Tu ne devrais pas avoir à vivre de telles épreuves... regrettait-elle.
- Oui... Mais on n'y peut rien.
- Je sais bien, mais... C'est les vacances, tu devrais plutôt être en train de t'amuser, ou de flâner, ou de lire dans un coin sans te soucier de rien... Je ne sais pas si j'ai bien fait de te raconter ça maintenant.

Brume réfléchit un instant. La bouilloire fit un petit bruit sec qui signalait que l'eau était chaude. Elle la versa dans la théière, régla la minuterie sur trois minutes, et répondit à sa grand-mère :

- Tu as bien fait.

Elle se mit à genoux devant elle et, leurs mains enlacées, elles se regardèrent intensément.

- Tu as bien fait, Tisia. Ce n'est pas parce qu'une chose est difficile qu'il ne faut pas la faire.

Altisia la contempla en souriant et en pleurant de plus belle. Cette enfant merveilleuse qui lui était échue à cause d'un drame était porteuse d'une sagesse et d'une connaissance de la vie hors du commun. Cette enfant n'était pas une enfant. Elle était immense, infinie, ancestrale. Venue du fond des âges, elle avait traversé les siècles et en était revenue, un 2 mars 1994, nantie d'une sagesse incommensurable. Traitée comme une enfant qui devait répondre aux obligations supposées de son âge, les adultes ne regardaient d'elle que ses résultats scolaires, son incapacité à s'adapter à un système stupide et à s'intéresser aux sujets qui passionnaient ses semblables. Le regard mal orienté, ils ne voyaient pas la dimension profondément humaniste d'une enfant qu'ils blâmaient de ne pas être « comme les autres », et dont ils disaient qu'elle n'était pas « normale ».

La minuterie sonna. Brume l'éteignit, elle retira le filtre à thé de la théière en prenant soin de laisser s'écouler le liquide doré dans une des deux tasses, qu'elle porta jusqu'à l'évier pour y déposer le filtre brûlant.

Sous les yeux éperdus de sa grand-mère, elle prit le plateau marocain offert par Soraya, une femme qu'Altisia avait sauvée de l'enfer conjugal, y déposa la théière, les tasses, les biscuits et la tablette de chocolat qu'elle avait sortis d'un placard et, soulevant le plateau, elle dit d'une voix tranquille :

- Tu viens ?

Elles s'installèrent au salon puis, réconfortées par le thé et les sucreries, Brume se blottit contre sa grand-mère, qui l'entoura d'un bras protecteur, et le temps figé qui n'avait pas de fin poursuivit son voyage, déroulant son long rouleau de peine dans un jour altéré de novembre.

- On pourrait porter plainte... dit Khan après avoir rapproché l'unique fauteuil du lit de Coline.

Lasse, elle baissa les yeux puis, le regard vide, fixa un point devant elle et réfléchit en silence. Au bout d'un long moment, elle tourna son visage fatigué vers Khan et lui dit d'une voix grave, lentement :

- Non... Je vais écrire un article.

Ils esquissèrent un petit sourire complice et regardèrent leur enfant, qui reposait dans un berceau en Plexiglas. Engloutie dans un sommeil profond, cette enfant d'à peine quelques heures semblait appartenir à un monde inconnu, et son corps, son esprit, étaient emplis d'étoiles et de nuit.

- Elle est belle... dit Khan en prenant la main de Coline dans la sienne, la voix rêveuse et le regard tendre. Comment allons-nous l'appeler ? Je crois qu'aucun des prénoms que nous avons envisagé ne pourrait lui aller... Elle n'a pas du tout une tête à s'appeler Julie ou Anabel... C'est joli, mais elle est si... Je ne sais pas. Il lui faut autre chose...

Coline regarda à travers la vitre. Le soleil avait fini par poindre dans le ciel bleu délavé, après que la brume, dense

ce matin-là, eut fini par se dissiper. De hauts immeubles pâles et raides s'interposaient entre son regard et la ville qui se déployait sur des kilomètres de pentes. Ce ciel évoquait un jour heureux à la mer, emmitouflée dans le vent cinglant de l'hiver, la visage fouetté et le rire ivre de grand air...

- Pourquoi pas Brume ? dit-elle enfin, les yeux fixés sur sa rêverie.
- Brume ?
- Brume.
- Brume... Oui, c'est joli... Pourquoi pas... Brume. Oui, Brume, c'est bien.
- Ça lui va bien. Brume, c'est vraiment elle, renchérit Coline.
- Oui... C'est très bien. J'espère qu'on ne va pas me le refuser à l'état civil... remarqua Khan avec amusement.

Ils pouffèrent en pensant à la tête que ferait l'employé de mairie à l'annonce de ce choix, et Coline resserra plus fort l'étreinte de ses doigts autour de ceux de Khan.

- Tu imagines ? ajouta-t-il. « Quoi ? Comment ? Brume ?! Mais ce n'est pas un prénom, ça, Monsieur ! »
- Je compte sur toi ! Je suis sûre que tu sauras te montrer persuasif ! répondit gaiement Coline.
- Mais bien sûr !
- Allez, ça ira... Tu as le don de te faire exaucer. Sans doute grâce à ton charme irrésistible...

- Mais oui, bien sûr... On va dire ça. Et puis si mon charme ne marche pas, il y a toujours les pots-de-vin... répondit Khan qui se réjouissait de constater que, même épuisée par son accouchement, qui plus est difficile, sa chère compagne ne perdait rien de son goût pour la taquinerie. En outre, ce prénom de Brume lui plaisait beaucoup. Dans sa famille vietnamienne, du côté paternel, tout le monde portait un nom qui avait une signification directe. Son grand-père s'appelait Anh Dung, « Courageux », sa grand-mère Bao Chan, « Perle précieuse », son père, Kim Son, « Montagne d'or », et Khan signifiait « Rare ». Il y avait aussi des « Epingles de jade », des « Bijoux précieux », des « Rayon de soleil », et autres prénoms poétiques et porteurs d'un sens immédiat qui pouvait renfermer, quand on ne connaissait pas le Vietnam, un champ symbolique considérable.

Brume se réveilla et commença à vagir et à se tortiller dans son lit, les poings serrés et le visage chiffonné. Comme elle semblait en proie à un inconfort soudain et intolérable, Coline se demanda pourquoi les bébés pleuraient en se réveillant et fit l'hypothèse que, sortant d'un sommeil qui les protégeait de tout et les maintenait dans un cocon douillet, ils étaient en colère de retrouver le monde matériel, dur et primitif, et de se voir affublés d'un corps désagréable et exigeant, qui avait faim, froid, chaud, se liquéfiait dans des

couches aux odeurs immondes et, comble d'ennui, s'avérait incapable de marcher, de se lever, de se déplacer, ou même de s'asseoir, et dépendait du bon vouloir des grands corps qui rôdaient alentour pour le remettre au sec ou lui donner la tétée.

Khan avait pris son enfant dans ses bras et la berçait en chuchotant en vietnamien : « Oui oui oui... je suis là... je suis là, ma chérie... et maman aussi est là... ça va... ça va... tout va bien, Brume... »¹ Puis il lui chanta une berceuse vietnamienne que lui chantait son père quand il était petit, la voix couverte des pleurs de Brume.

Les cheveux en bataille et les joues pâles, Coline le regardait, et son cœur se serrait, implacablement noyé de larmes. Les pensées, errantes et désordonnées, se bousculaient dans sa tête sans qu'elle parvienne à les éclaircir. Quand Khan lui remit l'enfant, minuscule et fragile, Coline cacha sa détresse derrière un petit sourire factice, en se disant qu'elle était simplement déboussolée par la fatigue et le cauchemar de son accouchement.

Elle prit Brume contre elle, l'enlaça bien au chaud contre son sein, et se sentit soudain dévastée d'avoir donné vie à un être à la fois aussi parfait et aussi dépendant. Pendant sa grossesse, elle ne s'était pas trop inquiétée des doutes qui

¹ Traduire en vietnamien.

parfois l'assaillaient quant à sa capacité d'être une bonne mère, car ces doutes étaient courants – beaucoup de femmes, et d'hommes, ressentait une grande appréhension à l'idée d'être responsables d'une vie, et tous et toutes disaient qu'ensuite, la vie prenait le pas sur la peur, et que, un jour poussant l'autre, ils s'étaient habitués à être parents. Pourtant, maintenant que Brume était là, son doute se transformait en panique, et elle avait envie de pleurer toutes les larmes de son corps.

Les yeux rivés sur le petit visage froissé de l'enfant – son enfant –, elle était submergée du désir d'être une mère fantastique, la meilleure mère du monde, comme l'avait été la sienne, tout en doutant fortement de sa capacité à y parvenir.

- Ça va, ma Beauté ? lui demanda Khan, qui lui trouvait la mine chagrine et qui, au fond de lui, souffrait de ce qu'elle avait vécu au cours de la nuit.

- Ça va... Je suis juste fatiguée...

La porte s'ouvrit sans bruit, laissant apparaître Altisia qui, illuminée d'un large sourire, avança à pas feutrés vers la petite famille. Elle embrassa Khan et lui demanda comment il allait, puis embrassa sa fille et s'enquit d'elle en notant intérieurement qu'elle n'avait pas l'air bien.

- Elle est magnifique... chuchota-t-elle en contemplant la nouvelle-née lovée sur sa mère. Tu es magnifique, tu sais,

ajouta-t-elle en s'adressant à l'enfant. Comme je suis heureuse de te rencontrer enfin... s'extasiait-elle avec une confiance qui, par contraste, intensifia les perturbations de sa fille.

- Tu veux la prendre ? demanda Coline qui commençait à suffoquer d'angoisse et s'évertuait à n'en rien laisser paraître.
- Je peux ? demanda Altisia en extase.
- Bien sûr, maman.

Coline souleva délicatement l'enfant, en veillant à ne pas laisser retomber sa tête, et la donna à sa mère qui, au comble du ravissement, la prit contre elle et commença à la promener dans la chambre.

- Oh ma chérie ! Oh ma Beauté ! Tu sais que tu es fantastique ? Hein ? Tu le sais ? Tu es absolument merveilleuse, ma petite amour...

« Comment s'appelle-t-elle ? Vous vous êtes décidés ? demanda-t-elle aux parents.

- Brume, dit Coline.
- Brume ?... C'est joli... C'est très joli, ça, Brume... N'est-ce pas, Brume ? gazouillait Altisia, penchée sur le petit visage du bébé comme si plus rien d'autre n'existait.

Khan demanda à Coline s'il pouvait la laisser seule avec sa mère. Il voulait se rendre à l'état civil pour déclarer l'enfant.

- Bien sûr, répondit Coline.

- Tu en es sûre ? Ça va aller ?
- Bien sûr, Khan...
- Bon... J'y vais et je reviens, d'accord ?
- Oui. N'oublie pas le certificat de concubinage, et... les papiers... tu sais... les...
- Oui, je sais. Ne t'inquiète pas.

Khan embrassa Coline et Brume, salua Altisia au cas où il ne la reverrait pas à son retour, et partit en pensant à toutes les démarches qu'il avait fallu faire pour que leur enfant porte leurs deux noms, en espérant qu'il n'y aurait pas de complications. Dotés tous deux d'un esprit libertaire et rejetant les dimensions morale, bourgeoise et patriarcale de l'institution du mariage, ils vivaient en concubinage. Si leur situation était parfaitement adaptée à leur façon de considérer leur relation, il n'en allait pas toujours de même face aux institutions, qui leur demandaient parfois des démarches particulières que n'avaient pas à faire les couples mariés. Heureusement, ils s'étaient bien renseignés pendant la grossesse de Coline et, ayant fait le nécessaire, étaient assurés, sauf erreur de leur part ou de l'administration, que leur fille s'appellerait Brume Gatinel-Nguyen.

Maintenant, il flottait sur un petit nuage. Emmittoufflé dans son antique canadienne, son bonnet chaudement calé sur la tête, il enfila ses gants et enroula son écharpe autour du cou avant de sortir de l'hôpital, et pénétra dans le froid de

février, étonné et ravi de sentir un petit vent glacial lui gifler le visage. Après la nuit qu'il avait passée, rien ne pourrait entamer sa joie. Il était papa, et sa fille était la plus belle du monde. Ivre de bonheur, il pensait à Brume, à Coline, et se sentait le plus chanceux des hommes. Maintenant qu'il était seul, dehors, dans la bise et sous le ciel clair, il pouvait se livrer tout entier à son émotion, et n'en revenait pas que, par moments, la vie puisse être aussi merveilleusement pleine. Le souvenir de la nuit précédente s'était évaporé. C'était comme si toute cette horreur n'avait jamais existé. Le bonheur entier d'accueillir dans sa vie une enfant parfaite, mystérieuse, et belle à ne savoir quoi faire de l'adoration qu'elle lui inspirait, effaçait tout avec une puissance inattendue.

Une fois arrivé à son appartement, il fit de gros efforts de concentration pour rassembler les documents qu'il devrait présenter à l'état civil, et décida d'aller à pied jusqu'à la mairie. Il se sentait léger, et pensa : « C'est à croire que c'est moi qui viens de naître ! », car il avait l'impression de tout voir pour la première fois, et trouva extraordinaire que le jour soit si clair et le soleil si riant. Il en était là de son insouciance quand, soudain, le souvenir de l'accouchement, brutal et choquant, lui revint, pressant son cœur et écrasant sa gorge. Les médecins, les néons, le coup de ciseau, les cris de Coline, et ce mépris... Il ne voulait pas y penser. Il

voulait enfouir à tout jamais ces heures longues, douloureuses et impuissantes, où ils avaient été traités plus bas que terre. Il souffrait pour Coline, qui avait bien plus souffert que lui entre leurs mains et sous leur regard froid, mais il voulait oublier l'horreur, car Brume était là, magique, un petit ange diaphane à la peau irisée comme les libellules. Il ne fallait plus y penser. Il ne fallait plus penser à tout ça, qui avait été dur, mais qui était terminé. Il fallait passer à autre chose, et s'occuper de Brume, et de tout ce qui serait nécessaire à sa vie. Car Brume avait besoin de lui, elle avait besoin de ses parents, et une seconde avait suffi pour que cette minuscule créature devienne le joyau étincelant de son cœur. Il se demandait comment Coline se sortirait de cette épreuve. En serait-elle traumatisée ? Il y avait de quoi... Si besoin, il serait là et l'aiderait de son mieux. Une chose le rassurait un peu : elle avait l'intention d'écrire un article. C'était le signe que cette nuit d'horreur ne l'avait pas vaincue, qu'au contraire elle prenait l'offensive.

A la mairie, il dut faire la queue une première fois pour savoir où était le service de l'état civil, puis une deuxième fois pour accéder à une employée qui, sans surprise, demanda trois fois de suite « Brume ? », déclara qu'elle ne savait pas si ce prénom était autorisé, puis se laissa convaincre par Khan qui, déployant tout son génie, lui fit remarquer que dans un pays où il y avait des Hortense, des

Iris, des Jacinthe, des Violette et des Ambre, une Brume pouvait bien se faire une petite place dans ce paysage poétique. D'un naturel aimable, la femme esquissa un petit sourire clément en marmonnant « Certes... », et elle enregistra la nouvelle-née sous le nom de Brume Gatinel-Nguyen sans plus de manière.

Pendant ce temps, dans la chambre de la maternité de l'hôpital Saint-Jacques, éperdue d'admiration et d'inquiétude, Coline regardait sa mère s'occuper de Brume avec un naturel, une adresse, une confiance qui la plongeaient dans le plus grand désarroi.

Cela paraissait si évident pour sa mère... Elle avait l'air d'être née pour ça, de n'avoir rien fait d'autre que s'occuper de bébés toute sa vie.

Mais pas elle. Non, pas elle... Elle ne saurait jamais s'abandonner à ces gestes, à ces petits mots doux, à ces bercements, à ces chatteries destinées à calmer le bébé quand il s'agitait, pleurait sans qu'on sache pourquoi, gémissait et devenait rouge cramoisi.

Attentive au trouble de sa fille, Altisia déposa Brume dans son berceau en l'engageant à se reposer. « Naître n'est pas de tout repos, hein ma chérie ! », ajouta-t-elle avec humour avant de s'asseoir auprès de sa fille, dans le fauteuil que Khan avait laissé vacant.

Elle prit la main de sa fille, lui caressa le front, la joue, en la regardant avec attention. Malgré les efforts de Coline pour le cacher, elle lui trouvait l'air triste et anxieux.

- Alors, ma chérie... Comment vas-tu ?

Coline ravala sa détresse et répondit en contrôlant sa voix :

- Ça va...

- Non. Dis-moi la vérité. S'il te plaît.

- Je suis fatiguée.

- Oui... bien sûr... c'est éreintant, un accouchement...

- Oui... dit Coline en pensant qu'elle était tirée d'affaire et que sa mère s'en tiendrait là.

- Un vrai cataclysme...

- Oui...

- Et les gens qui disent que, dès lors qu'on a le bébé contre nous, on oublie tout en une seconde, ce sont des cons, des faiseurs de légendes. On le sait bien, nous... C'est éprouvant... Et pourquoi devrait-on oublier notre accouchement ? C'est bizarre, non ? Accoucher, ce n'est pas rien... c'est donner la vie... cela devrait être, au contraire, inoubliable... Tu ne crois pas ?

- Oui...

Des larmes roulèrent sur les joues de Coline, des larmes qu'elle ne put juguler, qui ruisselaient sans qu'elle puisse les contrôler.

- Ma chérie... laisse aller... pleure... pleure... c'est bien, disait Altisia d'une voix tendre en regardant son enfant adorée avec peine.

Coline s'en voulait de craquer et de larmoyer pitoyablement. Elle avait honte, honte. Honte d'avoir peur, honte d'avoir mal, honte de se sentir perdue, et l'idée que quiconque puisse savoir ce qu'elle ressentait lui était intolérable. Mais comment faire avec une mère qui perceait les secrets du cœur plus sûrement que ceux d'un coffre fort ? Elle n'en parlerait pas, sa honte était trop vive. Elle la dissimulerait derrière le seul problème dont elle pouvait parler sans crainte, et ferait croire à sa mère, si cela était possible, que ce problème était la seule source de ses larmes.

- Mon accouchement a duré huit heures... On est arrivés à une heure du matin, et vers 9 h, Brume est née. Le médecin m'a fait une épisiotomie à vif, et il m'a recousue sans anesthésie. J'avais pourtant bien dit à la docteure Lamarre que je n'en voulais pas ! Mais elle n'a sans doute pas jugé utile de le dire à son remplaçant... Ou alors elle le lui a dit, et son remplaçant n'en a eu cure. Quand le médecin a approché ses ciseaux de mon périnée, Khan l'a vu et il a dit « Non ! Ne faites pas ça ! ». Moi j'étais dans les choux... je n'ai pas compris ce qui se passait... sauf quand j'ai senti la morsure des ciseaux, ça m'a brûlé... Le

médecin n'a même pas regardé Khan, il a fait comme si de rien n'était, et il a coupé. Il a découpé ma chair et ma peau comme si je n'avais été qu'un bout de carton... Après, on m'a recousue... Ça a été... Et puis, de mon accouchement, finalement, je ne me souviens de rien. Je ne me souviens que des manipulations médicales... Mais mon accouchement... C'est à croire que je n'ai pas accouché. J'ai été opérée, comme si... Depuis, on m'a donné des analgésiques, mais j'ai très mal... J'ai vraiment très très mal, maman...

Altisia écoutait sa fille avec attention. Elle avait les larmes aux yeux, couvait sa fille d'un regard désolé, lui exprimait par son attitude toute entière, par sa façon de l'écouter, comme si elle recueillait avec soin chacun de ses mots, la douleur que lui causait sa meurtrissure.

- Ça me rappelle 1981... Quand nous avons demandé que soient créées des maisons de naissance pour que les femmes qui le souhaitent puissent avoir accès à l'accouchement naturel... Nous n'étions qu'un petit groupe, sans influence... Le Ministère de la santé ne nous a jamais répondu. Le sujet n'était sans doute pas assez important à leurs yeux... On n'a jamais réussi à se faire entendre. Mitterrand venait d'arriver au pouvoir, on a pensé qu'on avait nos chances. Finalement, au bout de

deux ans, on a laissé tomber. On avait une vie déjà bien remplie, alors...

- Je sais maman, je sais... répondit Coline en serrant la main de sa mère, qui larmoyait et avait la bouche plissée d'amertume.
- On aurait peut-être dû persévérer...
- Mais non maman, ça n'aurait probablement rien changé.
- Et comment s'appelle ce boucher ? demanda Altisia en tentant de se reprendre.
- Pourquoi ?
- Je vais aller lui dire deux mots.
- A quoi bon ? Ça ne sert à rien, et puis de toute façon... commença Coline avant que sa mère, très véhémence, ne lui coupe la parole.
- Pardon ? Ça ne sert à rien ? Ils nous font accoucher le plus vite possible, sous d'horribles néons, dans la position la moins ergonomique pour mettre un enfant au monde ! Ils nous traitent comme de la viande, nous dépossèdent de notre corps et d'un moment crucial de notre vie de femme, il nous enlèvent toute dignité, et tu voudrais que je ne dise rien ? répondit Altisia qui, toute colère et la voix mouillée de larmes, avait pris garde de ne pas élever la voix pour ne pas réveiller l'enfant.

En vérité, le récit de sa fille lui rappelait le mauvais souvenir de son propre accouchement. « Décidément, le monde ne

change pas », se disait-elle en pensant aux trois décennies qui s'étaient écoulées sans que des mesures saines soient prises pour que les femmes puissent accoucher confortablement.

- Maman... ce que je voulais te dire, c'est que j'ai déjà une idée. Khan voulait porter plainte, mais on perdrait à tous les coups. Ils diraient qu'ils craignaient un déchirement, qu'il fallait aller vite, que c'était vital... Ça nous prendrait du temps, et ça nous coûterait un argent que nous n'avons pas... Ce serait peine perdue.
- Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Altisia, un peu raide.
- Je vais écrire un article sur l'accouchement en France. Je l'enverrai à des journaux nationaux, et je te jure qu'il faudra bien qu'ils me le prennent !
- C'est une bonne idée. Mais j'aimerais quand même parler à ce boucher !

Coline soupira et, souriant avec amusement, céda à la demande de sa mère. Après tout, une bonne volée de bois vert ne pourrait pas faire de mal à ce jeune médecin arrogant. Elle imaginait déjà sa mère s'adresser au jeune homme avec toute la distinction et l'autorité dont elle était capable quand la situation l'exigeait. Il n'en mènerait pas large... Altisia pouvait être impressionnante quand elle le voulait...

- Tu ne devineras jamais comment il s'appelle...
- Comment ?
- Bouchon.
- Bouchon ?
- Oui, docteur Bouchon !
- Il porte bien son nom ! Complètement bouché, ce Bouchon ! Bouchon le boucher !

Coline et Altisia se mirent à rire nerveusement, expulsant chagrins, colères et tensions. Elles rirent un bon moment en se disant qu'il n'y avait pourtant rien de particulièrement drôle, mais ce rire les détendit et leur offrit un répit bienvenu.

- Je vais faire une grande enquête pour écrire un article de fond où il y aura tout ! Il n'y a que ça qui me guérira, annonça Coline quand elles se furent calmées.
- C'est bien, ma fille. Et sinon, Brume ?
- Brume ?

Coline regardait sa mère sans comprendre de quoi elle voulait parler.

- Tu es contente ? Ça va ? C'est bouleversant, non...? Surtout ce premier instant où on voit son enfant, et où le tient contre soi, sur sa peau... Quand tu es née... quel miracle... c'est ce que tu étais pour moi, un miracle... tu étais si magnifique... Lise était aux anges...

- Oui... Quand je l'ai prise pour la première fois sur mon sein, j'ai ressenti quelque chose de tellement immense... Un amour incommensurable que je n'avais jamais ressenti auparavant, murmura Coline en repensant à ce moment sacré où l'enfant qu'elle avait si longtemps porté lui avait été révélée.

Altisia resta encore un moment auprès de sa fille, main dans la main, puis elle se rendit compte qu'il était plus de 13h30. Comme elle devait retourner au Foyer où l'attendaient les urgences habituelles, elle prit congé de sa fille et de sa petite-fille en leur annonçant avec un petit sourire malicieux que, maintenant, elle avait un bouchon à déboucher.

Quand elle fut dans le couloir, elle partit à la recherche du fameux médecin en se disant que sa fille ne lui avait pas tout dit. Une peur couvait en elle, une panique, un désordre, qui demanderaient une attention particulière les prochains temps.

Quant à l'enfant... ah... l'enfant... Elle avait la grâce, à n'en point douter.

Deux semaines plus tard, Khan avait repris le travail, et Coline était seule avec la minuscule enfant qu'elle venait de mettre au monde. Qu'elle était belle... Plus elle la regardait, plus elle en avait le cœur crevé.

Coline pleurait souvent. Penchée sur son enfant lovée contre sa poitrine, elle la regardait avec avidité, bouleversée qu'un être aussi petit et aussi inapte soit capable de s'emparer en une seconde de l'amour de sa mère. C'était comme une effraction, un grand déchirement dans son cœur. L'enfant était là, et Coline se sentait investie d'un amour immense qu'elle était incapable de vivre.

Les traumatismes de son accouchement ne lui laissaient aucun répit. Les souvenirs tournaient dans sa tête, dans une totale incompréhension.

Sa mère aurait pu l'aider, mais pas question de lui en parler. Elle cachait son mal comme un secret honteux, que ni Khan ni sa mère ne devraient jamais connaître. C'était à elle de se débrouiller seule, pensait-elle, accablée par un sentiment de culpabilité et une honte qu'aucun raisonnement sensé ne pouvait atteindre. C'était bête, elle le savait, car de quoi

était-elle réellement coupable ? De rien, bien sûr... Ou de tout. De ne pas avoir pris sa situation au sérieux. Elle avait continué à vivre normalement, sans s'inquiéter de rien. Après tout, être contente d'être enceinte et ne pas s'en faire une histoire, c'était bien, à n'en pas douter, mais pas dans ce monde pourri qui compliquait tout et qui traitait les femmes pire que des choses. Elle aurait dû le savoir. Et sa mère, pourquoi ne l'avait-elle pas avertie ? Altisia n'était pas n'importe quelle femme ni n'importe quelle mère ! Elle savait ! Pourquoi n'avaient-elles pas eu de conversation à ce sujet ?

Coline essayait de se souvenir, sans succès. Elle s'en voulait, elle en voulait à sa mère, à Khan, aux médecins, aux sages-femmes, aux hôpitaux, au monde entier. Toute colère, elle se sentait dure, fermée, et en même temps poreuse et vulnérable.

A son désordre émotionnel, on avait répondu « C'est les hormones ! ». Mais il n'y avait pas que ça. Il y avait cette torture qu'avait été son accouchement. Et cela ne passait pas. Elle en avait les nerfs en charpie.

On l'avait laissée rentrer chez elle au bout de six jours. Elle avait eu envie de partir plus tôt, mais son épisiotomie avait eu des suites, et il lui avait fallu trois jours de plaintes et de demande d'examen insistante pour que, de guerre lasse, et après lui avoir répété à l'envi que ce n'était rien et que ça

allait passer, une infirmière se penche sur sa blessure de guerre et, un peu gênée, déclare qu'en effet il y avait un problème : la couture, trop serrée, avait provoqué la formation d'un œdème. C'est alors seulement que Coline avait reçu les soins appropriés. Pendant ces trois jours, on lui avait dit et répété, quand elle disait qu'elle avait mal : « C'est rien, c'est normal, ça va passer ». Ou encore, et c'était le plus courant : « Allez ! Votre bébé est en bonne santé ! C'est l'essentiel ! Vous devriez être contente ! » Sous-entendu : « au lieu de vous plaindre, de geindre, et de nous pomper l'air ». Quoi, contente ? Et qu'est-ce que c'était que cette histoire d'essentiel ? Et elle, alors ? Sa santé n'était-elle pas essentielle ? N'était-il pas essentiel de soulager sa douleur, qui plus est causée par la connerie d'une médecine qui s'était bien foutu d'elle ? Ils en avaient de bonnes ! Et comment croyaient-ils qu'elle s'occuperait de son bébé, si elle était malade ?

Ça avait été dur, de ne pas être prise au sérieux. De dire « J'ai mal ! » et que personne ne la croie. Il avait fallu la découdre, et la recoudre moins serré. Au moins avait-elle eu droit à une anesthésie... Pour autant, elle n'était pas sortie de l'auberge. La cicatrisation de son épisiotomie la faisait beaucoup souffrir. Elle avait acheté une bouée médicale pour s'asseoir, mais elle avait quand même mal. Elle avait mal debout, assise, couchée. Et la balafre qui désormais

marquait sa chair ne cessait de la hanter. Elle se sentait mutilée, comme les mutilés de guerre. Et c'était bien ce qu'avait été son accouchement : une guerre sans merci, avec torture, intimidation, et extraction forcée de son bébé comme d'un secret militaire.

Elle avait su dès le début qu'elle ne parviendrait pas à oublier. Totalement brisée, elle se souvenait du silence méprisant des soignants, de leurs remarques rabaissantes, de leurs haussements de sourcil, de leurs moues dubitatives devant sa souffrance.

A ses douleurs d'épisiotomie et à son effondrement émotionnel s'étaient ajoutées des contractions et des crampes utérines pendant une semaine, ainsi que des saignements abondants pendant plus de quinze jours, qui s'amenuisaient enfin. Pourquoi ne lui avait-on pratiquement rien dit à ce sujet ? Pourquoi, depuis qu'elle était tombée enceinte, avait-elle eu tant de mal à obtenir des explications sur ce qu'elle allait vivre intimement ? C'était incompréhensible. Heureusement, elle avait passé un coup de fil à sa mère, qui lui avait expliqué ce qui lui arrivait. Mais ce n'était pas normal. Les choses n'auraient pas dû se passer comme ça.

Absorbée par sa souffrance, elle avait du mal à s'occuper de sa fille. Elle manquait de patience à un moment où il en fallait plus que jamais, son équilibre psychique était en

ruine, et elle se sentait la plupart du temps submergée par des émotions violentes et contradictoires. Tout se mélangeait. Son amour infini pour sa fille, sa colère, sa rage, sa détresse. Elle avait tellement honte... Tout était de sa faute. Elle aurait dû savoir ! C'était à elle de savoir ! Elle était féministe et journaliste ! Elle savait comment ce monde fonctionnait ! Maintenant, elle payait cher son insouciance. C'était à cause d'elle, aussi, si tout allait mal chez elle. Elle explosait pour un pot de confiture mal fermé, une énième couche à changer, ou le sourire amusé de Khan à propos d'un collègue, d'un article, ou de n'importe quoi survenu au journal.

Il s'inquiétait beaucoup pour elle et ne savait pas comment l'aider. Elle était devenue intouchable. Un mot gentil, une main compatissante sur son épaule, et elle le renvoyait balader d'un « Ça va, je te dis ! », puis elle se renfermait et ne lui adressait plus la parole de la soirée.

De cela aussi elle se sentait coupable et honteuse, car elle savait qu'il n'avait rien fait de mal et qu'il avait lui aussi été choqué par le traitement qu'elle avait subi pendant l'accouchement. Il lui en avait parlé quelques jours après, s'était excusé de ne pas avoir pu l'aider, de ne pas avoir été capable de la protéger, de ne pas s'être intéressé, pendant sa grossesse, à l'accouchement qui l'attendait. Bêtement

confiant, il avait cru que tout irait bien, et n'avait pas imaginé que les choses puissent se passer ainsi.

- Je sais, Khan... je sais... lui avait-elle répondu avec gentillesse, le temps d'une accalmie. Ce n'est pas de ta faute...
- J'aurais dû m'en préoccuper ! Il s'agit de toi, de notre enfant... je suis un con. Un vrai con.
- Mais non, Khan... Tu as simplement cru que tout se passerait bien et qu'il n'y avait rien à redouter... D'une certaine façon, moi aussi...
- Oui, mais tu as quand même cherché d'autres solutions...
- Oui, et alors ? avait-elle répondu, soudain agressive. Qu'est-ce que ça a changé ? Rien ! Rien ! Alors tu vois, tu n'aurais rien pu faire !
- Oui mais...
- Non, Khan. Tu n'as rien à te reprocher. Je t'assure... Rien du tout.

Bien sûr que si, il aurait dû faire quelque chose, pensait-elle parfois, mais elle prenait toute la faute sur elle, et elle allait mal, très mal. Que restait-il de la femme solide, équilibrée, et pleine de vie qu'il avait toujours connue ? Une boule de nerfs incapable de penser. Dès qu'il posait les yeux sur elle, il voyait un enfer se dérouler devant lui. Un enfer fait de confusion et de folie. Et il n'arrivait pas à l'aider. Il n'arrivait à rien. Elle souffrait le martyr, et il était démuni. Il savait ce

qu'elle avait vécu, il l'avait vécu avec elle, et s'il n'avait pas eu son travail, il aurait eu plus de mal à s'en remettre. Parce que lui aussi avait été mal traité. Et lui aussi avait honte et se sentait coupable. Quand il pensait à Coline, qui avait tout souffert dans sa chair, dans son corps, dans un moment d'extrême vulnérabilité qui aurait dû être un moment de bonheur inoubliable malgré la douleur de l'enfantement, quand il pensait à cette lame qui l'avait tranchée, à ses cris, il avait l'impression de devenir fou. Comment s'en remettrait-elle, alors que lui, qui n'avait pas souffert ce qu'elle avait souffert, ne pouvait l'oublier ? Et son article ? Comptait-elle toujours l'écrire ? Elle n'en avait plus parlé depuis son retour.

- Coline... avait-il dit après un long voyage dans ses pensées.
- Quoi ! avait-elle répondu d'un air excédé.
- Coline ! avait-il crié. Jette-moi tout ce que tu veux à la figure, frappe-moi, casse tout, fais ce que tu veux, mais écoute-moi ! Tu n'es pas coupable ! Ou alors je le suis autant que toi ! Arrête de te torturer ! Et arrête de me dédouaner ! Moi aussi je suis responsable ! Et dans l'histoire, les vrais responsables, c'est pas nous ! Et puis arrête de me rejeter ! Je suis là ! Je suis avec toi !

Coline l'avait regardé craquer sans un mot. Puis elle lui avait dit : « Ne t'inquiète pas, Darling : ça va aller...² », tout en pensant « c'est ma guerre. Ne t'en mêle pas ».

La petite phrase en vietnamien avait fait sourire Khan, qui avait profité de ce rare moment de concorde pour prendre Coline dans ses bras, mais elle était si raide, si hostile, si mal à son aise, qu'il l'avait relâchée comme si de rien n'était, sans commentaire ni reproche. « Il est tellement patient... » avait pensé Coline en proie à un intense sentiment de culpabilité. « Heureusement qu'il n'est pas comme moi ! Moi je suis... » Incapable de poursuivre sa phrase, elle s'était épargnée la kyrielle de mots corrosifs qui se seraient déversés sur elle comme un ras-de-marée prêt à la noyer.

² Traduire « ça va aller » en vietnamien.

Petit à petit, elle avait réussi à retrouver un petit bout d'elle, le petit bout qui voulait sauver sa vie. Elle avait passé ses jours et ses nuits à ressasser, et à s'occuper de Brume aussi bien qu'elle le pouvait. Son manque de sommeil, ses douleurs physiques et son tourbillon émotionnel ne lui avait pas laissé une minute de paix mais un jour, enfin, son désir d'écrire un article lui était revenu. Et avec lui, le désir de comprendre ce qui lui était arrivé, de chercher la vérité, et de la dire. Rien d'autre ne pourrait la sauver. C'était sa guerre, il lui fallait se battre, et gagner.

Pour commencer, Coline essaya de se remémorer dans l'ordre et avec le plus d'exactitude possible ce qui s'était passé. De là découleraient les questions à partir desquelles elle ferait des recherches et des interviews, si Brume lui en laissait le loisir. Certes, la petite passait tout son temps à dormir, pleurait peu, était peu exigeante, mais c'était un bébé, et si les femmes étaient habituées à faire beaucoup de choses à la fois tout en s'occupant de leurs enfants, Coline en serait-elle capable ?

Elle était peu sortie depuis qu'elle était revenue de la maternité, et toujours par obligation. Le ciel était si beau ce matin... Il était bleu pâle, traversé de nuages transparents. L'air était froid, mais le soleil, quoique timide, réchauffait un peu l'atmosphère. Une tasse de lait chaud à la main, Coline s'accouda à la fenêtre et respira le froid. Elle se sentit un peu moins tendue. Comme il était bon de se tourner vers l'extérieur. Peut-être pourrait-elle tenter une petite promenade avec Brume. Elle aurait bien aimé partir toute seule, comme elle le faisait avant. Elle aurait mis ses chaussures, sa veste, son bonnet, son écharpe, aurait attrapé son sac-à-main et ses clés, et elle se serait retrouvée dehors en un clin d'œil. Avec un bébé, c'était différent. Il fallait le préparer, ne rien oublier... Si seulement elle en avait eu l'habitude... Mais elle débutait et elle était seule... Elle se débrouillerait.

Elle chercha Brume dans son lit pour l'habiller. L'enfant se réveilla, pleura, ce fut toute une histoire. Coline dû lui donner le sein pour la calmer, puis elle put l'habiller, s'habiller elle-même, enfiler le porte-bébé, mettre Brume dedans, ce qui s'avéra un peu technique, et partir. Après tout, elle voulait juste faire un petit tour. Il n'était pas utile d'emporter quoi que ce soit.

Blottie contre sa mère, Brume se rendormit très vite, et Coline apprécia de marcher dans la rue, de dire bonjour à

deux ou trois commerçants qui s'extasiaient devant la divine enfant, de respirer dehors et de se déplier le corps. Sa cicatrice d'épisiotomie lui faisait un peu mal mais, pensa-t-elle, à la maison aussi elle avait mal, alors autant sortir.

Elle rentra au bout d'une heure, les joues roses et la mine détendue. Puis elle s'occupa de Brume, la plaça dans le berceau offert par les parents de Khan, et, assise à la petite table surchargée qui lui tenait lieu de bureau, elle s'efforça de se remémorer la nuit de son accouchement.

Dès son arrivée, puis toutes les heures, des gens qu'elle n'avait jamais vus avaient plongé leurs doigts dans son vagin. Des gens debout, vêtus de blanc et de bleu, l'avaient commentée, jaugée, scrutée, alors qu'elle était allongée sur le dos, nue sous sa blouse d'hôpital, les jambes écartées, le sexe rasé, les jambes surélevés par des étrières.

A chacun de leur passage, ils avaient lancé un chiffre, qu'elle ne comprenait pas. Parfois, ils venaient à deux, trois, parlaient d'elle comme si elle n'avait pas été là. La mine soucieuse, ils communiquaient par bribes dans un jargon médical abscons, et repartaient sans lui avoir adressé la parole, la laissant seule avec Khan, désespérée, angoissée. Quand elle avait demandé à un médecin si le bébé allait bien, il avait répondu « mais oui mais oui... » sans la regarder, en tournant les talons.

Ils lui avaient adressé des ordres et des interdictions. Interdiction de manger, de boire, de bouger. Quand elle avait voulu se mettre sur le côté, ils l'en avaient empêché d'un ton sec et sans appel, à cause du monitoring qui lui ceinturait le ventre et du cathéter planté dans sa peau, au cas où.

Au cas où quoi ? Ils n'avaient pas voulu répondre. « Laissez-nous faire ! », avaient-ils dit d'une voix rassurante qui avait exaspéré Coline. Car elle n'avait pas besoin d'être rassurée, mais de savoir ce qui se passait, et s'était sentie exclue de son corps, de son accouchement, de ce qui était en train de lui arriver.

Ils restaient sourds à ses questions comme à ses remarques, concentrés sur une procédure standardisée qu'il était nécessaire de suivre, au mépris de ses besoins et de son confort.

Elle avait soif, soif... Tellement soif... Elle avait faim aussi. Mais cette soif, cette soif... Elle en était obsédée. Elle ne l'oublierait jamais, pensait-elle en sentant sa bouche sèche. Elle avait mal, très mal, ressentait le besoin de bouger, de crier, de se mettre à quatre pattes, ou sur le côté, de redevenir un mammifère, telles ses chattes qu'elle avaient vu accoucher seule de cinq petits, le souffle haletant et le regard calme, absorbées par l'œuvre de vie.

Elle avait peur, très peur... Les regards des blouses blanches, qu'elle confondait, ne sachant plus qui était obstétricien, sage-femme, ou simple soignant, les regards qu'ils et elles jetaient à son vagin, leurs conciliabules sibyllins, quand ce n'était pas un silence accompagné d'une moue dubitative, l'inquiétaient.

Le chaos s'était accru quand quelqu'un était venu lui brancher une perfusion sans les informer du produit qu'il s'apprêter à lui injecter, ni lui demander son consentement.

Ils avaient dit « C'est quoi ? », et le jeune homme avait répondu : « Ça va accélérer le travail. »

Pourquoi ? Y avait-il danger ? La vie de l'enfant était-elle menacée ? A leurs interrogations, ils n'avaient eu pour toute réponse qu'un regard excédé et ces quelques mots : « Ça va aller. On s'occupe de tout. »

Ça va aller ? Mais « quoi » va aller ? Que se passe-t-il ? Pourquoi accélérer le travail ? Khan et Coline s'étaient regardés avec anxiété, puis les contractions étaient devenues plus violentes et plus longues. Coline n'avait même plus eu le temps de reprendre son souffle. Elle avait eu l'impression d'endurer une contraction sans fin qui ne lui avait laissé aucun répit. Plus tard, on leur avait dit que c'était de l'oxytocine, et d'autres produits, sans plus d'explications. En proie à une douleur qui lui déchirait le ventre, elle avait hurlé, et quelqu'un avait dit « Oh la la ! On ne va pas en

faire une montagne ! Vous n'êtes ni la première ni la dernière à accoucher ! » Puis on lui avait proposé la péridurale. Elle avait dit non, Khan l'avait fermement appuyée, il avait dit « Non, elle ne veut pas ! » et, pour une fois, ils avaient été écoutés. Mais quelqu'un avait dit qu'alors il ne fallait pas qu'elle vienne se plaindre d'avoir mal.

Après, alors que Brume était sur le point de naître, ils avaient jugé que ça n'allait pas assez vite, et un médecin avait pris des ciseaux, Khan avait dit « Non ! Ne faites pas ça ! » et le médecin avait coupé à vif la peau et le muscle du périnée, comme il aurait coupé une part de tarte. Elle avait hurlé... La douleur avait été de fer et de feu. Ils avaient sorti Brume de force, ils étaient allés la chercher, n'avaient même pas voulu la laisser franchir seule les derniers centimètres... Pourtant, elle y était presque... On y était presque... mais il m'a coupée et il l'a tirée dehors.

Khan a coupé le cordon ombilical, et là, pendant quelques secondes, ça a été le paradis. Ils ont posé Brume sur moi, et c'était... c'était mon enfant, ma toute petite... elle pleurait, pleurait... j'étais heureuse, je n'aimais qu'elle au monde, je l'aimais comme jamais je n'avais aimé... je me sentais entièrement liée à elle... je sentais notre sang battre... je voulais la garder contre moi, lui tenir chaud, mais on me l'a enlevée (qui ?).

On me l'a enlevée à cause de la procédure... Il fallait lui faire passer des examens, et me recoudre.

Une femme a entrepris de me recoudre sans anesthésie... Pourquoi ? Même le dentiste me fait une anesthésie quand il doit me fraiser une carie... Et quand on m'a enlevé un grain de beauté aussi, j'ai eu une anesthésie... Pourquoi est-ce que c'est différent ? Pourquoi sommes-nous mieux traitées chez le dentiste que chez le gynécologue ou l'obstétricien ? Est-ce qu'ils me punissent d'accoucher ? D'avoir commis le péché de chair ? Ou d'avoir refusé leur péridurale ? Est-ce que c'est comme les faiseuses d'anges, qui disaient « Il fallait y penser avant » quand les femmes hurlaient de douleur ? Je criais « j'ai mal ! J'ai mal ! » Et Kahn criait « Arrêtez ! Vous voyez bien qu'elle a mal ! » mais la femme, qui avait l'air... de quoi avait-elle l'air ?... fatiguée... épuisée... sans doute trop de tours de garde... elle a levé les yeux au ciel et elle a dit « Si vous ne vous tenez pas tranquille, je vous envoie à l'anesthésie générale ! »... je n'ai pas compris en quoi c'était une menace... J'aurais bien voulu qu'on m'y envoie, moi, à l'anesthésie générale !

J'avais mal... mal... Une brûlure, des piqûres... j'ai pensé « je ne suis pourtant pas un morceau de tissu »... Après... pendant la couture, un gars est venu, il a dit « je cours partout, je ne sais plus où donner de la tête », et il m'a fait

une anesthésie locale, mais j'ai eu mal jusqu'à la fin et l'anesthésie n'a fait effet qu'après. Khan avait les larmes aux yeux... il pressait ma main... il était choqué... il essayait de tenir bon, d'être là pour moi, mais il tremblait, à deux doigts de s'effondrer...

Tétanisée par ses souvenirs, Coline demeura longuement immobile, les yeux perdus dans le vide. Elle pensa qu'elle n'y arriverait jamais. Des larmes dégoulinèrent à grands flots le long de ses joues, en silence. Comme elle aurait voulu hurler... Mais Brume dormait paisiblement dans le joli berceau en bambou, et de toute façon les cris qu'elle ravalait depuis trois semaines lui nouaient tant la gorge qu'elle n'aurait jamais pu les laisser sortir.

Elle était vaincue. Ils avaient eu sa peau. Ceux qu'elle avait pris pour des alliés l'avaient trahie. Elle portait la marque de leur mainmise. Elle portait, dans sa balafre, le rappel que son corps n'était pas à elle, qu'il leur appartenait, qu'ils pouvaient en faire ce qu'ils voulaient et qu'elle n'y pouvait rien.

Elle se leva, alla jeter un œil à Brume, tranquillement endormie, les poings fermés et la bouche molle, puis elle ouvrit la fenêtre, s'en retourna pour se faire chauffer de l'eau. Après avoir mis un sachet de tisane « Maman calme » dans sa tasse, elle eut un peu envie de rire, et pouffa de

nervosité. La tisane lui avait été offerte, non sans ironie, par un collègue journaliste qui ne l'aimait guère. Elle avait eu envie de jeter la boîte, puis l'avait gardée, un peu circonspecte. Finalement, la tisane lui avait plu. Elle avait apprécié la chaude saveur de vanille qui, par chance, laissait peu de place à l'oranger et à la rose.

Elle regarda l'eau chauffer dans la petite casserole. Comme elle était fatiguée... Il faudrait pourtant bien qu'elle se bouge... Elle n'allait pas rester enfermée chez elle pendant des mois, sans voir personne.

La petite sortie du matin avait été agréable. Elle avait mal aux seins... Tout ce lait... Une femme, à la maternité, lui avait dit qu'elle était folle de vouloir allaiter, que le lait en poudre était beaucoup mieux pour les bébés, que c'était étudié pour, et que c'était plus nourrissant et fortifiant.

D'où venait qu'une femme accouchant de son troisième enfant soit persuadée que son propre lait n'était pas à la hauteur ? Le personnel médical avait lui aussi essayé de la décourager... Ils l'avaient tous regardée comme si elle avait été un peu folle.

Coline eut soudain l'impression de manquer d'air. Elle se mit à suffoquer, gagna la fenêtre ouverte, respira l'air du dehors, et sentit une tempête se préparer dans sa tête. Quelque chose s'appêtait à jaillir après avoir été beaucoup comprimé.

Elle entendit l'eau bouillir, retourna au coin cuisine, éteignit le gaz et versa l'eau dans la tasse. Elle y ajouta une grosse cuillerée de miel mille fleurs, et retourna à son bureau. Elle s'assit, agitée, se leva, ferma la fenêtre, jeta un œil à Brume, se demanda s'il était normal qu'elle dorme autant – tout le monde lui disait depuis des mois que les bébés pleuraient jour et nuit... –, retourna à son bureau, touilla sa tisane, but une gorgée, trop chaude, reposa la tasse, tandis qu'en elle l'agitation montait comme une marée.

Le téléphone sonna, elle se leva d'un bond et le chercha. Où était-il ? Ils se disaient toujours qu'il faudrait le remettre sur sa base après avoir raccroché, mais ne le faisaient jamais. Bon Dieu ! Elle le trouva sous le coussin du canapé, décrocha et entendit la voix de Khan. Brume ne s'était pas réveillée... « Ça va ? », demanda-t-il. « Oui, ça va » répondit-elle brutalement tout en sentant la culpabilité lui brûler le cœur et le ventre. C'était plus fort qu'elle, ses émotions la dépassaient, et elle n'y pouvait rien. Elle avait rejoint Brume et la regardait sans comprendre. Elle respirait mais...

- Brume ne s'est pas réveillée, dit-elle à Khan.
- Tant mieux, répondit-il.
- Non ! s'énerva-t-elle. Ce n'est pas normal ! Cette enfant dort tout le temps ! C'est bizarre ! Le téléphone a sonné à deux mètres d'elle, et rien !
- Coline... soupira Khan.

- Oui, bon, je sais !
- Mais non, enfin !
- Laisse. Laisse, dit-elle durement.

Khan soupira. Il ne savait vraiment plus comment lui parler.

- Coline... tenta-t-il courageusement. Si tu n'es pas tranquille, va chez le médecin, fais-la ausculter, et pose toutes les questions que tu veux.
- Le médecin ? Le médecin ? Toi, Khan, tu me dis d'aller voir un médecin, après ce qu'ils m'ont fait ? Tu crois vraiment que je peux aller chez un médecin, comme ça, comme si de rien n'était ?

« Quel con ! », pensa Khan. Puis, impuissant face au déferlement de rage, il observa quelques secondes de silence, et dit calmement :

- Excuse-moi... c'était con... Je téléphonais pour savoir si vous alliez bien, Brume et toi, et pour te dire que je rentrerai plus tard ce soir.

Mortifiée d'avoir été une fois de plus odieuse avec Khan, et ne sachant comment se rattraper, Coline garda le silence. Le rouge lui était monté aux joues, elle avait envie de pleurer de honte, mais elle se retint, car elle aurait eu encore plus honte de se laisser aller.

- Coline ? demanda Khan, inquiet.
- Oui. Je suis là, dit-elle, la gorge étranglée.

Ils restèrent un instant silencieux, puis elle dit, pour le tranquilliser :

- Ce matin, je suis allée faire une promenade avec Brume. Je l'ai mise dans le porte-bébé... Elle n'a pas eu froid. Je lui avais mis le bonnet en laine tricoté par Corinne...
- Oui... C'est un bon bonnet... en bonne laine... Ça t'a plu ? demanda sobrement Khan.
- Oui... c'était bien... ça faisait du bien, ce froid... répondit Coline d'une petite voix, reconnaissante qu'il ne lui ait pas dit « C'est bien ! Bravo ! Tu vois, ça va aller ! » et qu'il se retienne de laisser exploser sa joie et son soulagement parce qu'il savait qu'elle ne supporterait pas d'être traitée comme une malade qu'on félicite dès qu'elle fait un progrès. Elle voulait rester grande et forte, même dans la dépression, et il faisait de son mieux pour que ce besoin capital soit respecté.
- Bon... je vais te laisser... dit-il de sa voix placide. Je t'embrasse.
- Je t'embrasse, Darling, dit-elle dans un sursaut d'amour avant de raccrocher et de fondre en larmes.

Elle se rendit à la salle de bains et se passa de l'eau froide sur le visage pour effacer la chaleur de ses larmes. Elle n'en pouvait plus de pleurer et d'exploser quinze fois par jour. C'était trop ! Et pourquoi ? Parce qu'elle avait accouché ?

Non ! Ce n'était pas accoucher, le problème ! C'était ce qu'on lui avait fait !

Attentive à des pensées qui se frayaient un chemin jusqu'à son entendement, elle s'assit sur le bord de la baignoire, et songea à quelque chose qu'elle avait oublié. Quelque chose d'important, qu'ils avaient réussi à contrecarrer et à noyer dans le cauchemar : malgré les conditions limitantes de son accouchement, il lui était arrivé d'éprouver une puissance colossale. Cela n'avait été que des instants, car elle avait dû réprimer ses sensations naturelles, mais cette puissance était bien réelle. Elle l'avait sentie monter en elle au début, jusqu'à ce qu'ils la mettent sous accélérateur. Après, tout était devenu si artificiel qu'elle n'avait plus éprouvé que les effets des produits. Cela l'avait énormément frustrée. Elle se souvenait à présent avoir désiré suivre la voie de sa sensation de puissance, et se sentir arrêtée en plein élan à cause de la position sur le dos, du stress, de l'interdiction de bouger et d'agir à sa guise. Tout avait été ravalé. Toute cette force, son envie de crier et de respirer librement, avaient été réprimés, écrasés par des gens qui prétendaient savoir mieux qu'elle, et mieux que quiconque, en quoi accoucher consistait.

Cette puissance, d'autres femmes devaient l'éprouver également. Peut-être les femmes qui accouchaient dans des conditions plus naturelles. Il faudrait qu'elle s'y intéresse,

qu'elle trouve des femmes qui avaient accouché autrement. Il faudrait aussi qu'elle s'intéresse à la question de la puissance féminine... Au pouvoir d'enfanter des femmes, que les hommes n'avaient pas. Le leur enviaient-ils ? Le masculin s'était arrogé tous les pouvoirs et avait fait tout ce qu'il fallait pour en interdire l'accès aux femmes, sauf le pouvoir d'enfanter. Ils pouvaient produire des fécondations dans des éprouvettes mais ils avaient toujours besoin d'un corps de femme pour que l'enfant se développe, et ils ne pouvaient pas être enceints. Comment se faisait-il qu'elle n'y ait jamais prêté attention auparavant ? Comment n'avait-elle jamais pris conscience que les femmes avaient un pouvoir que les hommes n'avaient pas, le pouvoir de produire des humains ? C'était pourtant énorme. Que penser aussi d'un système qui ne respectait ni la naissance des bébés ni l'accouchement des femmes ? Il s'agissait pourtant de donner la vie, de mettre au monde un tout petit bébé qui peu à peu deviendrait grand et vivrait toute une vie sur la Terre ! Est-ce que mettre au monde un enfant n'était pas précieux ? N'était-ce pas un évènement extraordinaire ? N'aurait-on pas dû être tout amour pour cet être et sa mère, toute attention et délicatesse pour ces heures extraordinaires, que seule la moitié féminine de l'humanité vivait ? Quant aux bébés, on n'y pensait jamais non plus. Pourtant, venir au monde était extraordinaire.

C'était un moment unique, on ne naissait qu'une fois... Que penser, alors, de méthodes qui enlevaient toute magie à la naissance, et qui en faisait une opération médicale ? Ce système d'accouchement n'était-il pas une mainmise sur le corps des femmes, comme la domination masculine le faisait aussi pour le corps sexuel des femmes ? Et que serait-il arrivé si les femmes avaient pu vivre leur grossesse et leur accouchement librement ? Que serait-il arrivé individuellement et mondialement si les femmes avaient pu savoir qu'elles étaient en possession d'un pouvoir et si elles avaient pu vivre la pleine puissance de l'accouchement ? Est-ce que cela n'aurait pas tout changé ? Le monde entier n'aurait-il pas été complètement différent ? Si les femmes avaient su qu'elles détenaient cette puissance, la tyrannie du masculin sur le féminin aurait-elle pu exister ? Quand on y pensait, faire un bébé était une fête qui tournait vite à la formalité... comme s'il ne fallait surtout pas que les hommes et les femmes sachent qu'accoucher et naître était quelque chose d'extraordinaire. Le sujet était inexistant, sauf pour les gens qui allaient être parents, et juste le temps de s'acquitter de la formalité de la mise au monde, entièrement prise en charge par la médecine. C'était l'expression qui revenait tout le temps. « Ne vous inquiétez pas, vous allez être entièrement prise en charge par l'équipe médicale » Comme quand on réservait des vacances en pension

complète. Tout était pris en charge. On n'avait pas besoin de cuisiner, de nettoyer la salle de bains, ni de faire son lit. Maintenant, Coline se rendait compte que, quand on lui avait dit ça, elle avait entendu en fond, dans sa tête « Ne vous inquiétez pas, vous allez être entièrement privée de vous-même » Elle avait eu tort de ne pas y prêter attention...

Coline eut l'impression de se remettre à respirer après une longue apnée. Elle commençait à y voir clair. Elle avait été bien sotte de ne pas se méfier. Pourtant elle savait dans quel monde elle vivait... Elle aurait dû savoir que son accouchement serait pris dans la trame de l'histoire masculine. Il faudrait qu'elle fasse des recherches sur l'histoire de la médecine, sur la naissance, sur les accouchements dans les pays peu médicalisés...

Elle repensa au cocktail de produits appelés accélérateurs qu'on lui avait injectés. Là encore, on retrouvait le contrôle du corps féminin, de son rythme, de son temps propre, nécessaire à la naissance d'un bébé. Cela forçait la femme mais aussi l'enfant qui, même pas encore né, devait se dépêcher, comme on le lui demanderait toute sa vie, au travail, à l'école, partout. Accélérer et être efficace étaient des notions de plus en plus présentes dans la société française, mais elle avait jusque-là ignoré que la médecine exigeait des femmes qu'elles accouchent rapidement, et

efficacement. C'était fou, d'une folie difficile à concevoir. Il fallait vraiment qu'elle l'ait vécu pour le croire. Et en même temps, dans un monde masculin capitaliste obsédé par la rentabilité, les chiffres, la performance et la rapidité, ce n'était pas si étonnant. Cela faisait des années que les personnels médicaux manifestaient régulièrement pour contester les suppressions de postes et les compressions budgétaires. On plaçait des directeurs à la tête des hôpitaux pour qu'ils gèrent les budgets, c'est à dire pour qu'ils fassent des économies sur tout, y compris l'essentiel. Les gens, eux, soignants et soignés, en souffraient gravement, et de plus en plus. Les soignants souffraient de surmenage, mais aussi de ne plus pouvoir faire leur travail avec humanité. C'était de notoriété publique, mais l'humain, le vivant, ils s'en foutaient, tous ces hommes qui décidaient, calculaient, sabraient les moyens à coup de soustraction.

Il faudrait en parler dans son article. Et il faudrait qu'elle fasse beaucoup de recherches, qu'elle interview beaucoup de gens aux expériences variées. Car elle réalisait que l'accouchement des femmes et la naissance des enfants étaient des sujets de la plus haute importance. Des sujets qui posaient des questions cruciales sur l'humanité, sur sa façon de vivre et de mourir.

Elle se passa de l'eau sur le visage, alla voir comment allait Brume, observa qu'encore et toujours elle dormait, puis

retourna à son bureau. Pourquoi est-ce que je ne me suis pas démenée pour en savoir plus sur l'accouchement quand j'ai appris que j'étais enceinte ? se demanda-t-elle en prenant un bloc-note et un stylo sur lequel elle commença à griffonner des spirales dans des carrés. Avais-je à ce point confiance en la médecine ? Pour quelqu'un comme moi, qui passe son temps à faire des recherches sur tout et n'importe quoi, c'est curieux. Et je suis sûre que je ne suis pas la seule dans ce cas. Alors la question est : comment la médecine officielle nous donne-t-elle l'impression que son point de vue est le seul valable ? Comment nous fait-on croire qu'il n'y a rien de mieux que d'accoucher dans un hôpital, avec des tas des machines et de produits ?

Quand elle avait soulevé l'idée d'accoucher chez elle, l'obstétricienne qui la suivait, la docteure Lamarre, lui avait dit en remplissant son dossier médical : « Trop dangereux. Vous ne vous rendez pas compte. S'il y a une complication, vous pouvez mourir, et votre bébé aussi. » « Oui mais si je trouve une sage-femme... » avait répondu Coline. « Une sage-femme ? » avait rétorqué la docteure Lamarre en levant les yeux de son dossier et en la regardant avec un peu d'inquiétude. « Vous croyez vraiment qu'une sage-femme peut remplacer une équipe médicale et l'appareillage d'un hôpital ? Non, vraiment, je vous le déconseille. Croyez-moi, à l'hôpital vous serez en sécurité. »

L'obstétricienne avait affiché un petit sourire satisfait et hautain, et la conversation – était-ce vraiment une conversation ? – avait été close.

La peur s'était alors insinuée en elle, et elle s'en était tenue là. La peur... Le plus vieil instrument de domination du monde. Preuve que, quand l'enjeu était sensible, comme la venue d'un enfant, son enfant, même une rebelle comme elle, habituellement impossible à manipuler, se faisait avoir.

C'était facile, bien sûr...

Il faudrait interroger les mentalités. Pourquoi tous ces grands diplômés de l'école de médecine se faisaient-ils avoir, eux aussi ? Leur faisait-on peur ? Leur parlait-on tellement des risques possibles pendant un accouchement qu'ils adhéraient totalement à la procédure, convaincus de protéger la mère et le bébé ? Et comment en était-on arrivé à transformer un acte naturel en acte médical ? Comment être enceinte était-il devenu une pathologie ?

Il était incroyable, quand on y pensait, que des gens spécialisés dans l'accouchement n'aient aucune confiance en l'intelligence biologique qui, pourtant, depuis la nuit des temps, accroissait l'humanité de milliards d'enfants.

Le moment venu, l'espace de deux ou trois minutes, elle avait éprouvé que sa matière mère et sa matière bébé, dans une union parfaite, étaient prêtes à se séparer. Et ce malgré l'accélérateur, le bip du monitoring, le bruit, la lumière tapageuse,

le passage incessant des maîtres de l'obstétrique, le cathéter fiché dans sa peau. Elle avait éprouvé sa puissance naturelle, la perfection de son corps mère-enfant, l'écho de la connaissance ancestrale, primitive, de toutes les parturientes du monde. Mais il fallait pousser quand on lui disait de pousser, inspirer et expirer comme on lui disait de le faire, suivre un minutage arbitraire qui n'avait rien à voir avec son temps corporel. Et le refoulement de sa puissance l'avait fait sentir bête et impuissante face au corps médical, aux machines et à la procédure. Comment ces gens pouvaient-ils ignorer tout cela ?

Et quand avaient-ils eu confiance en sa santé, et en sa capacité à fabriquer un enfant sain, de sa chair et de son sang ? Jamais.

Jamais non plus un mot n'avait été prononcé sur cette symbiose qui, unissant la mère et l'enfant, aboutissait un jour au déclenchement naturel qui menait à la sortie. Il n'y avait eu que des mots de peur. Des mots médicaux et des mots de peur. Des mots qui faisaient de la grossesse un état fragile, dangereux, dont on pouvait mourir facilement, qui comportait de nombreux risques, mais qu'heureusement la fantastique technologie médicale allait prendre totalement en charge. Tous ces mots du mental et du contrôle évacuaient le lien naturel, l'expérience démiurgique, le mysticisme corporel, et la puissance. Ne restait qu'une

expérience prosaïque, qui appartenait plus à la médecine qu'à soi.

Il faudrait comprendre aussi avec précision comment le système arrivait à transformer des gens tout à fait normaux, et même, pour certains, très bienveillants, sensibles, ouverts aux autres, empathiques, en pervers narcissiques.

Elle avait lu un livre dans lequel était expliqué que se montrer indifférent au sort d'autrui était une des pires violences psychologiques, l'instrument de pervers narcissiques décidés à dominer en contrôlant, en punissant, en culpabilisant et en détruisant l'estime de soi et la dignité de leur proie.

Il était évident que, en dehors d'un pourcentage infime, ces gens n'étaient pas des pervers narcissiques. Donc, reprendre l'étude d'Hannah Arendt sur la banalité du mal, l'expérience de Milton, et celle de Stanford, qui montraient qu'en général le rôle assigné par un système prenait le pas sur la morale ordinaire et la personnalité. Ces expériences avaient démontré que quasiment n'importe qui pouvait devenir bourreau, sans état d'âme, pour peu qu'il soit convaincu qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres. Par ailleurs, la manipulation que les bourreaux avaient eux-mêmes subie pour se livrer à des actes de cruauté s'appuyait sur leur honnêteté sans faille à l'égard d'un employeur, d'un travail,

des règles à suivre et de leur désir de « bien faire leur travail ».

Bien sûr, on n'en n'était quand même pas là dans le milieu médical, mais il y avait un point commun. Car comment se faisait-il que des gens qui avaient fait vœu de soigner traitent les patients avec autant de mépris ? Pourquoi cette domination de leur part ? Pourquoi leur soumission à ce système ? Et qui avait mis en place un système qui transformait des gens bien intentionnés en serviteurs zélés de la barbarie ?

Coline écrivait ses pensées et ses questions, l'esprit concentré.

Puis elle regarda ses pages, écrivit « soumission » et l'encadra de plusieurs traits de stylo appuyé.

Au bout de quelques secondes, elle écrivit « Violence », et l'encadra également.

Puis, enfin, face aux deux premiers mots, « domination », qu'elle encadra, puis relia les trois mots et pensa que, concernant la question qu'elle se posait depuis l'enfance, « Pourquoi le monde est-il régi par la violence plutôt que par la bonté ? », elle n'avait toujours pas avancé.

Mais elle avait fait un grand pas, et si elle savait que ses traumatismes ne la laisseraient pas en paix avant longtemps, elle se sentait soulagée d'avoir amorcé son enquête.

Coline avait eu du mal à trouver une sage-femme qui veuille bien lui parler. Elle avait pris l'annuaire et avait téléphoné aux noms qui se présentaient, jusqu'à ce que l'une d'elle, Charline Vasiliescu, accepte de répondre à ses questions. Elle avait le temps, lui avait-elle dit, parce qu'elle venait de mettre la clé sous la porte. Etre à son compte, quand on était sage-femme, était compliqué. En hôpital aussi, d'ailleurs..., avait-elle ajouté d'une voix un peu déprimée. Il n'était pas étonnant qu'elle soit la première à vouloir lui parler. Les sages-femmes n'avaient pas une minute à elles, et leurs conditions de travail étaient difficiles. D'ailleurs, savait-elle qu'une sage-femme libérale, pour accompagner un accouchement à domicile, devait souscrire à une assurance tellement chère que la plupart n'en avaient pas les moyens ? Ça n'avait pas toujours été comme ça... Selon elle, l'augmentation massive de cette assurance était un moyen de priver les sages-femmes de leur pouvoir et de leur indépendance. Elles étaient de plus en plus soumises aux obstétriciens, à l'hôpital... Elles n'étaient plus aussi respectées qu'avant. Pourtant, elle pouvait témoigner de

leur passion et de leurs compétences. Ses anciennes collègues, qu'elles soient en libéral ou en hôpital, étaient de sacrées femmes, et de sacrées professionnelles... Mais tout était devenu si compliqué...

Coline avait proposé qu'elles se voient quelque part, dehors, mais Charline avait préféré continuer par téléphone. Coline comprit qu'elle était dépressive, et qu'elle n'avait pas la force de planifier quoi que ce soit. Elle voulait changer de métier, mais ne savait pas quoi faire, disait en plaisantant qu'elle se ferait serveuse, et que cela lui épargnerait bien des problèmes. Elle avait trop souvent bataillé avec les obstétriciens... Elle ne voulait pas en parler... mais que voulait-elle savoir ?

Une question en entraînant une autre, l'entretien avait duré une bonne heure, au cours de laquelle Coline avait appris énormément de choses et, comble de bonheur, Brume ne s'était pas réveillée en pleurant. Coline aurait bien voulu interroger Charline sur le sommeil de Brume, qu'elle trouvait un peu inquiétant, mais elle n'avait pas osé. Charline avait quitté son métier, elle souffrait de dépression, et il s'agissait d'une interview, pas d'une consultation.

Quand elle lui avait demandé pourquoi les accouchements étaient si médicalisés, Charline lui avait répondu que c'était pour qu'ils aillent plus vite. Le rythme de la mère et de l'enfant n'étaient absolument pas respectés. D'où

l'utilisation de l'oxytocine et autres accélérateurs, la pratique de l'épisiotomie et de la césarienne sur des femmes qui n'en avaient pas besoin.

- Pas besoin ? demanda Coline en sentant son cœur battre comme un tambour.
- Non. Le pourcentage des femmes présentant des risques est infimes. Actuellement, on a un taux d'épisiotomie, en France, d'à peu près 70 % pour les primipares et 14 % pour les autres, alors qu'on considère globalement que seuls 10% des accouchements sont assortis de complications. Ça sert juste à aller plus vite. En plus, ça a des conséquences à long terme... L'épisiotomie peut déclencher une hémorragie, des blessures à l'anus et au rectum, des infections, des œdèmes, et surtout le fait d'avoir coupé et recousu les chairs crée une faiblesse tissulaire. La blessure peut se rouvrir jusqu'à la rupture du sphincter. C'est comme un bas qui file...
- Et l'oxytocine ? demanda Coline atterrée.
- L'oxytocine, et d'autres produits, sont aussi utilisés pour accélérer l'accouchement. Ça ne va jamais assez vite ! Il faut suivre une certaine cadence, voyez-vous ! Vous avez des enfants ? demanda-t-elle brutalement.
- Oui... Je viens d'avoir une petite fille...
- Alors c'est pour ça ?
- Quoi ?

- Que vous vous lancez dans cette étude.
- Oui.
- Ça s'est mal passé ?
- Oui.
- Je suis navrée, dit-elle après un silence.
- Merci... On en était à l'oxytocine... rappela Coline qui ne voulait pas parler d'elle.
- Oui... C'est de l'ocytocine de synthèse. Ça accélère les contractions, et donc l'expulsion du bébé.
- C'est quoi l'ocytocine ?
- L'ocytocine ? C'est une hormone fabuleuse. Les femmes en couches en produisent une quantité phénoménale, ça provoque les contractions, et ces contractions mènent petit à petit le bébé à sa sortie de l'utérus. Mais c'est aussi l'hormone de l'attachement affectif, celle qui se manifeste dans l'amour, la sexualité, l'orgasme, la rencontre amoureuse, les câlins, la montée du lait maternel, le maternage et l'attachement entre une mère et son enfant. Et comme la nature est bien faite, il faut quand même le rappeler, l'ocytocine est douée d'un effet analgésiant parfait dans un accouchement.
- Mais alors pourquoi injecte-t-on de l'oxytocine aux femmes ? Est-ce que certaines en manquent ?
- Non... souffla Charline avant de s'allumer une cigarette. Quand je vais vous expliquer, vous allez sauter au

plafond ! Enfin, moi, ça me... je ne peux plus... Ce système, j'en peux plus. Parce que, de nos jours, en France, on a globalement des conditions d'hygiène et de santé plutôt satisfaisantes. Donc la plupart des femmes sont en capacité d'accoucher normalement. Les autres, on peut les suivre pendant toute leur grossesse, faire le nécessaire... Mais pour la plupart, ça va. Seulement, il faut respecter certains principes, sinon ça ne marche pas. Pour que l'ocytocine déferle et que, en gros, le processus biologique nécessaire à l'accouchement s'active, il faut que la femme soit détendue. Donc il faut lui foutre la paix. Pas de bruit, pas de lumière aveuglante, pas de passage incessant... Il faut qu'elle se sente en sécurité, dans un endroit paisible. Alors les choses se passent à son rythme, et en général ça va. Mais si on stresse la femme, comme c'est le cas dans les accouchements médicalisés, elle va produire de l'adrénaline, et l'adrénaline bloque la production d'ocytocine. Donc, en résumé, des gens produisent des conditions qui bloquent les fonctions biologiques des parturientes, et ensuite ils viennent jouer les sauveurs avec leur oxytocine. On parlait de l'épisiotomie tout à l'heure... Si je résume, on vous bloque votre oxytocine en vous stressant. Alors on vous injecte de l'oxytocine et en général d'autres accélérateurs. L'oxytocine provoque des contractions tellement longues

et tellement douloureuses que, souvent, les femmes n'arrivent plus à reprendre leur souffle. Alors on vous propose la péridurale, pour vous soulager de la douleur provoquée par l'oxytocine. Une fois anesthésiée, il n'est pas rare que les femmes n'arrivent pas à donner la dernière poussée, parce qu'elles ne sentent plus leur bassin. Alors, selon les cas, on peut recourir à l'épisiotomie ou à la césarienne. Et donc, toutes ces manipulations découlent d'une seule petite chose : on ne fout pas la paix aux femmes quand elles accouchent. Allo?

- Oui... je suis là, répondit Coline d'une voix blanche.

Les deux femmes restèrent un instant silencieuses. Charline s'alluma une cigarette pendant que Coline tentait de retrouver ses esprits. Elle bouillait de rage et se sentait devenir folle.

Ainsi donc, on lui avait injecté cette saloperie d'oxytocine qui lui avait fait vivre un vrai martyr uniquement parce qu'on l'avait placée dans des conditions stressantes qui avaient empêché son corps de fonctionner normalement... Elle avait cru être déficiente, mais c'était eux, les déficients ! Ils ne comprenaient rien à rien !

- Je vais vous dire... reprit Charline. Ça va être cru mais c'est ça. Ils gèrent les accouchements comme on gère un stock de supermarché. Il faut que ça aille vite, que ce soit

rentable. Les restrictions budgétaires n'en finissent pas, on manque de temps, de personnel, mais hé ! les femmes tombent enceintes quand même ! Elles accouchent quand même ! Et elles ne choisissent pas leur moment ! Ni combien de temps ça va durer ! Certaines ont des contractions pendant quarante-huit heures ! Moi, ce que je me demande, c'est si ses contractions auraient duré aussi longtemps dans de bonnes conditions. Bien sûr, ça peut aussi venir de la femme elle-même, mais quand on sait ce que je sais, on peut se poser la question. On peut la poser, la question, non ? s'énerva-t-elle soudain.

- Bien sûr ! répliqua Coline.
- On peut se demander ! C'est pas bon, tout ça ! C'est pas bon ! Je l'ai vu mille fois dans mon métier, et il y a des études qui montrent que les accouchements accélérés et les douleurs qui en résultent augmentent le taux de dépression post-partum. Et c'est vrai ! C'est vrai ! Mais franchement, il ne faut pas espérer que les femmes se sentent bien, qu'elles soient épanouies, si on leur fait vivre un cauchemar et qu'on leur vole leur accouchement ! Au lieu d'être à l'écoute de leur corps, elles doivent s'en remettre complètement à des gens et à des machines ! Non... C'est pas possible.

L'entretien s'était poursuivi jusqu'à ce que Coline se sente épuisée par le sujet, et que Charline, qui avait manifestement

bu de l'alcool pendant toute la conversation, soit près de s'endormir.

Coline avait raccroché puis elle était restée inerte, en proie à une colère bouillante et à une peine, à un chagrin, dévastateurs. Quel monde de merde, pensait-elle en souffrant pour Charline, pour elle-même, et pour toutes les femmes. Puis Brume avait fini par se réveiller, Coline s'était remise en mouvement. Totalement absente, elle avait fait tous les gestes qu'il fallait, et avait envoyé balader Khan quand il était rentré à la maison.

Le lendemain, elle contacta l'association Lait maternant qui promouvait l'allaitement maternel. Elle expliqua à Jocelyne, la femme qui avait répondu au téléphone, qu'elle désirait rencontrer des mères pour une enquête sur l'accouchement en France. Pensait-elle que certaines seraient d'accord ? Jocelyne lui avait répondu qu'elle n'en savait rien et que le mieux serait qu'elle se joigne à une de leurs réunions. Elle pourrait alors se présenter et prendre contact avec les femmes intéressées. Coline en fut ravie. Toute sa fatigue et sa mauvaise humeur s'évaporèrent d'un coup, et elle dit en riant qu'elle viendrait avec sa petite Brume de dix-neuf jours, qu'elle allaitait. Jocelyne s'était joyeusement exclamée que c'était parfait et que cela mettrait les adhérentes en confiance. Et en effet, quand Jocelyne l'avait introduite et que Coline avait annoncé qu'elle faisait une

enquête sur l'accouchement parce que c'était un sujet important qui n'était jamais traité à sa juste valeur, les femmes s'étaient montrées ravies. L'une d'elles, Valentine, avait opposé que, pourtant, la littérature périnatale ne manquait pas. Ce à quoi Coline avait répondu : « Oui et non. Ce sont plutôt des livres qui expliquent aux parents comment s'occuper de leur enfant. Mais l'accouchement ? Avez-vous lu autre chose que des fadaises ? Est-ce que vraiment vous y avez retrouvé votre réalité, et celle de vos amies, de votre mère, de vos soeurs ? C'est de cela, dont je veux parler. De notre réalité à nous, pas de leur théorie. »

Elle avait adoré le groupe de femmes auquel elle s'était jointe, et avait appris beaucoup de choses concernant l'allaitement. Ces femmes, toutes venues avec leur bébé, étaient très actives dans leur maternité. En premier lieu, elles ne s'étaient pas laissées décourager dans leur désir de nourrir leur bébé au sein, et avaient plus ou moins envie de revenir à une simplicité que le commerce lucratif du périnatal avait tendance à faire passer pour impossible. Il fallait acheter ceci, et cela, et encore cela, sinon oh la la ! Gare ! Tout serait infiniment compliqué. Coline qui, quant à elle, avait un porte-bébé en bonne et due forme, sentit qu'elle s'était fait avoir quand elle avait vu trois femmes du groupe porter leur bébé dans un grand foulard, comme les femmes africaines. Selon elles, c'était un coup à prendre. Et

Coline les crut volontiers quand elle les vit installer leur bébé contre elles juste avant de partir. Au fond, elles n'y passaient pas plus de temps que Coline avec son porte-bébé occidental, et semblaient même plus habiles qu'elle.

Elle avait réussi à avoir quelques conversations en aparté, et si les femmes interviewées lui en avaient dit peut-être un peu plus qu'à quiconque, les silences équivoques, les petits rires gênés et les débuts de phrases interrompus par des « non mais ça va... ça va... je n'ai rien à redire... » assortis d'un petit sourire crispé n'avaient pas manqué.

Une seule avait tout raconté dans les moindres détails, avec le vif désir de s'exprimer sur les outrages qu'elle avait subi et de critiquer l'accouchement médicalisé. « Je ne suis pas sûre que les autres vous parlent... », avait-elle dit, « Ce sont des choses qu'on ne dit pas, normalement. Même entre nous. Il règne une grande omerta sur les mères et sur les sages-femmes. Vous pouvez me croire ! J'avais tellement besoin d'en parler que j'ai essayé de le faire avec pas mal d'amies, mais elles sont gênées, et elles ne veulent rien dire. »

En effet, quand les femmes osaient aborder un problème survenu pendant leur accouchement, elles le minimisaient aussitôt avec un petit sourire gêné, et il n'était pas rare qu'elles closent le chapitre avec des phrases telles que « Une fois qu'on a son bébé, on oublie tout », ou encore

« L'essentiel c'est que mon bébé soit en bonne santé », phrase que le personnel hospitalier lui avait répétée jusqu'à l'écœurement.

Qui avait créé ces mythologies ? Ces petites phrases aux allures innocentes, qui se répétaient de génération en génération, n'étaient-elles pas des bâillons destinés à faire taire les femmes maltraitées qui auraient eu envie de se rebeller ?

A elle aussi on avait dit, quand elle souffrait de son épisiotomie cousue trop serrée, que l'essentiel était que son bébé soit en bonne santé... Etait-ce vraiment l'essentiel ? Est-ce qu'il n'aurait pas été essentiel de traiter les parturientes avec respect, sans violence ? Quand les femmes répétaient ces petites phrases sans s'interroger sur ce qui était vraiment essentiel pour elles, n'essayaient-elles pas d'oublier un trauma dont personne ne voulait entendre parler ? Du reste, les femmes avaient l'habitude d'avoir mal et de minimiser leur douleur. Aux maux causés par leurs règles, par leur grossesse, par leur accouchement, par leur sexualité, les médecins répondaient communément que ce n'était rien, que c'était normal, ou que c'était comme ça.

Pourtant, éprouver le bonheur incommensurable d'avoir son bébé contre son sein et qu'il soit en bonne santé justifiait-il de se faire maltraiter ? Non, bien sûr... Rien ne justifiait un tel traitement. D'ailleurs, dans son cas, ça n'avait pas

marché. Elle aussi avait ressenti un déferlement d'amour inégalable au moment où Brume lui avait été remise, et elle n'en avait pas oublié pour autant la violence subie.

Très intéressée par les récits de ses interviewées, Coline l'était autant par leurs silences. Car, ne disant rien, triant, omettant volontairement certains faits, elles disaient beaucoup en vérité – l'essentiel était là, dans ce qu'elles taisaient et refoulaient.

Comment les femmes auraient-elles pu faire autre chose qu'obéir à la loi du silence ? On les avait voulues couchées, passives, obéissantes et silencieuses pendant tout leur accouchement. Obéissantes et passives pendant leur grossesse, avec la facilité que donnait à l'autorité médicale, très installée, un monde qui partout et tout le temps intimait aux femmes d'être passives, obéissantes, de se coucher devant les hommes, mentalement, physiquement, pour répondre à leurs besoins de sexe, de confort ménager, de domination professionnelle. Etre belle, souriante, gentille, aimable, ne pas demander plus que « son dû », selon eux. Ne pas faire d'histoires. C'est ce que disaient les violeurs, au moment de violer : « Allez, ne fais pas d'histoires. Laisse-toi faire. Ça va bien se passer ».

Toujours les mêmes demandes, même quand il s'agissait de mettre un enfant au monde, et cela dans un moment de profonde vulnérabilité.

Il fallait une sacrée intimidation, l'instrumentalisation de peurs profondément ancrées pour que les femmes ne se révoltent pas. Il y avait aussi l'impuissance qu'elles ressentaient, que Coline elle-même ressentait, face à l'institution médicale, à un moment de grande fatigue où, accaparée par la nouvelle-née, le rythme des nuits et des jours, les tétées, les couches, les réveils nocturnes, les pleurs stridents, ne laissaient pas de répit. D'ailleurs, si Coline travaillait à son enquête, c'était quand elle le pouvait, lentement, poussivement, hagarde, douloureuse, pour l'unique raison qu'elle ne pouvait s'en passer.

A Lait maternel, Jocelyne lui avait donné le numéro d'une ancienne sage-femme, Hélène Pellet, qui lui avait dit – le cauchemar semblait sans fin, le sujet océanique, l'ampleur du désastre démesurée –, qui lui avait dit que le point du mari n'était pas une légende. Le point du mari ? Oui, ce fameux point, que certains chirurgiens faisaient sans rien dire, clandestinement, sans que personne ne le leur ait demandé. Ce point consistait à recoudre les épisiotomies avec quelques points de plus, pour resserrer la vulve et accroître le plaisir sexuel du mari. Cela dans un esprit de solidarité masculine tacite, alors que ledit mari n'avait rien demandé, et qu'en général il ne savait même pas que ça existait. Ce n'était pas courant, certes, et il n'était pas

question d'en faire une généralité, mais le simple fait qu'il existe était horrible, non ? Si, bien sûr...

Coline était dégoûtée. Plus ses recherches avançaient, plus elle avait envie de vomir. Elle se disait qu'un monde qui ne respectait pas les femmes et les bébés était un monde pourri, et que la question de l'accouchement était représentative de la marche du monde, toujours plus voué à l'efficacité, aux statistiques, et à une économie de profit qui méprisait le bien-être des gens.

Elle avait fait quelques recherches sur l'accouchement dans d'autres pays, sur d'autres continents... Le dégoût s'était emparé d'elle, la haine, la rage, l'envie de tout casser, d'être une géante capable d'écraser les gens responsables de ce système – des gens irresponsables et tout-puissants. Malgré sa défiance à l'égard du despotisme, qui naissait toujours d'un esprit persuadé qu'il était seul à pouvoir bâtir un monde meilleur – le sien, à son image –, il lui arrivait de désirer devenir elle aussi une despote qui ferait table rase de tous ces systèmes, et de toutes ces procédures, et de tous ses esprits malades et bien conditionnés, qui avaient perdu toute conscience et qui détruisaient la vie... les êtres... elle.

Lasse de travailler sur des désastres – car jamais enquête ne l'avait autant enragée – elle décida de se pencher sur l'accouchement naturel, et trouva trois femmes qui l'avait

fait – trois femmes, en ces temps où tout était conçu pour décourager les futures mères d'accoucher en dehors des hôpitaux, c'était énorme, une manne tombée du ciel –, dont une qui, après avoir longuement témoigné, lui avait fourni un enregistrement filmé de son accouchement sur une vieille cassette VHS, dont elle avait voulu garder la trace, pour elle-même et pour promouvoir ce type d'accouchement.

Loin de la réconforter, ses découvertes en la matière aggravèrent sa dépression et sa culpabilité. Elle s'en voulut encore plus de ne pas avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour accoucher de cette façon-là. Elle qui était si combative d'ordinaire s'était laissée avoir par la peur. Honteuse, coupable, elle se livrait une guerre de reproche à feu nourri, et était devenue sa pire ennemie.

C'était là, se disait-elle dans des éclairs de lucidité, la grande victoire des systèmes : leur faute devenait celle de leurs victimes, leur violence continuait son œuvre destructrice longtemps après le massacre, qu'on entretenait soi-même en se disant « oui, mais si j'avais fait ceci plutôt que cela... où si je n'étais pas allée là... alors rien ne me serait arrivé ». Exactement comme les violées qui se croyaient coupables à la place du coupable. Malheureusement, la lucidité était un faible rempart face au traumatisme, qui n'avait besoin que d'être créé pour tourner en boucle longtemps après le danger écarté.

Un mot revenait sans cesse dans les témoignages, un mot qui désespérait Coline et la faisait baver d'envie et de frustration : puissance.

Les femmes s'étaient senties d'une puissance inouïe. Elles avaient suivi le processus à l'œuvre dans leur corps avec un sentiment de puissance que les moments de vulnérabilité n'avaient pu amoindrir. Et elles avaient bu, elles avaient mangé, certaines avaient chanté, toutes avaient poussé des cris gutturaux pour évacuer le trop-plein d'énergie, entre les accalmies, sereines, douces. Ces cris très particuliers, quand ils n'étaient pas des chants, avaient par ailleurs le pouvoir – le « pouvoir »... quel rêve... – de faire vibrer le bassin, de le détendre et d'accompagner les contractions.

A l'écoute de leur corps, leur mental avait disparu au profit d'une intelligence et d'une force supérieure, physique, émotionnelle, charnelle. Elles avaient lâché prise, s'étaient détachées de leur mental, et plus rien d'autre n'avait compté que leur monde en mutation.

Elles avaient bougé, s'étaient mises à quatre pattes, couchées sur le côté, agrippées à un meuble, recroquevillées sur un coussin, reposées contre leur conjoint.

L'événement avait eu lieu dans une pièce coupée du monde, sans bruit, sans passage de gens, sous une lumière tamisée, parfois accompagné d'une musique douce et relaxante. Seules avec leur compagnon et une sage-femme

qui se tenaient à leur disposition, discrètement, silencieusement, elles pouvaient demander de l'eau, un encas, un massage, du réconfort.

Entièrement absorbées dans une bulle hors du temps, elles étaient en osmose avec leur corps. Et leurs hormones, qu'aucun stress ne bloquait, les menaient en leur temps à la délivrance dans la joie de vivre une expérience extraordinaire qui leur appartenait.

L'atmosphère ouatée dans laquelle elles avaient œuvré leur avait permis de profiter de la montée d'endorphine, un neurotransmetteur analgésiant qui procurait bien-être et euphorie, et dont le taux augmentait dès le début de l'accouchement, dès lors que la parturiente était confiante et qu'elle se sentait en sécurité.

Au moment de l'expulsion, deux d'entre elles avaient ressenti une sorte d'orgasme, provoqué par un déferlement paroxystique d'ocytocine. Et deux femmes sur les trois interrogées disaient ne pas du tout avoir souffert pendant toute la durée de leur accouchement.

S'en était suivie une sérénité baignée d'amour incommensurable quand, leur bébé sur leur sein, elles avaient découvert la merveille qu'elles avaient portée pendant neuf mois.

« Ce qui rend puissante », avait dit l'une d'elle d'une voix assurée, « c'est de se prendre en charge seule, d'avoir

confiance en son corps, en la nature, de prendre en charge la douleur, de savoir la faire passer, de prendre en charge la vulnérabilité, les sensations, les émotions. Vous savez, l'accouchement naturel est un ensauvagement. C'est réunir la puissance de l'animal et celle de l'être spirituel. Je me suis sentie en résonance avec les forces de l'univers, libre comme jamais, et incluse dans un Tout plein d'amour. Mon accouchement est un souvenir merveilleux. Un souvenir de force et d'expérience extrême. Mon conjoint en est ressorti extrêmement heureux et ça a créé des liens très forts entre nous, et j'ai une gratitude infinie pour Pauline, la sage-femme qui m'a accompagnée. »

La vidéo en attestait. Pas de mythologie, cette fois. Juste l'essentiel. Le vrai essentiel. La beauté d'une expérience humaine indépassable.

Coline avait eu du mal à la regarder. Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps quand elle avait vu cette femme faire acte d'une puissance et d'une liberté qu'à elle on avait refusées, et qui avaient été remplacées par l'impuissance, l'obéissance, et la désolation.

« Quelle défaite... », avait-elle pensé. Et quel dommage qu'elle n'ait pas été une chatte, une guenon ou une louve : au moins, on l'aurait laissée tranquille, et elle aurait pu suivre les besoins de son corps, dans un recoin caché du monde, et des hommes.

Brume pleurait à percer les murs. « Ça monte à combien de décibels ? », se demandait Coline en la berçant. « Tu ferais une belle cantatrice, avec une telle voix... », dit-elle en se demandant si elle s'y prenait bien. Que faire... Que faire avec un bébé qui pleure ? Les doutes et l'angoisse la reprenaient. Khan arrivait mieux à la calmer... Peut-être parce qu'il était lui-même plus calme que Coline... Mais aussi, c'était facile... Il n'était pas là toute la sainte journée, à supporter des cris et des larmes plusieurs fois par jour.

Entre son manque de sommeil, sa cicatrice, toujours douloureuse, et ses seins lourds et gonflés, elle était à fleur de peau.

Brume dormait beaucoup trop, lui semblait-il, mais quand elle pleurait, quel enfer. Elle aurait voulu que le silence revienne. Elle aurait voulu pouvoir retourner à son travail, et elle songeait parfois avec nostalgie à sa vie d'avant, quand elle était libre de tout, et qu'elle vivait avec Khan au jour le jour sans s'inquiéter de rien. C'était bien, et ils en avaient bien profité... Mais Brume était là maintenant... Comme elle se sentait coupable de regretter le passé... Brume ne

méritait pas une mère comme elle... Une mère maladroite, égarée dans des tourments absurdes, prise dans un tourbillon de doutes et des douleurs physiques qui l'empêchaient de profiter de ce petit trésor, avec son petit nez, et ses petits yeux, sa petite bouche molle et sa peau tendre à s'en fendre l'âme. Blottie contre sa mère, Brume s'endormit et le silence revint enfin.

La plupart du temps, Coline la gardait près d'elle, dans le berceau que les parents de Khan leur avait offert, et qui était celui de Khan quand il était petit. Mais Brume avait pleuré longtemps, et Coline n'osait pas prendre le risque de la réveiller. Elle la déposerait plus tard dans son lit, ou dans le berceau, quand elle serait sûre de son sommeil.

Son bébé dans ses bras, elle alla s'asseoir à la petite table qui, dans un recoin de leur deux-pièces, faisait office de bureau. Le linge à laver attendrait bien quelques heures. Les cadeaux de naissance avaient été abondants en layette et Brume avait largement de quoi se changer. Elle essaya de rassembler mentalement les dernières informations qu'elle avait recueillies pour son enquête mais elle pensa soudain qu'il leur faudrait déménager. L'appartement était bien trop petit maintenant... Il faudrait une pièce de plus... sans que ce soit ruineux, car seul Khan avait un travail stable. Elle chercherait du travail dès que possible, quand les douleurs physiques se seraient calmées. Mais comment feraient-ils,

avec Brume ? La faire garder était-il financièrement possible ? Pourraient-ils bénéficier d'aides sociales ? Ils ne s'étaient pas renseignés, au grand dam des gens avec qui le sujet était évoqué.

De toute façon, elle détestait les conversations qui tournaient autour de Brume et des bébés en général. Dès que les gens abordaient ce sujet, c'était vers elle que tous les regards se tournaient. On pouvait bien parler de couches, d'allaitement, d'heures de sommeil, de talc pour les fesses, ou de purée de carotte, tous les regards se fixaient sur elle, comme si, en tant que mère, c'était à elle, et à elle seule, de tout savoir sur les bébés, et que lui incombait la tâche de rendre Brume heureuse et saine comme si elle avait été la seule à l'avoir faite.

Ce regard social et traditionnel d'assignation au rôle de mère parfaite, qui venait de ses amis comme de ses connaissances les plus superficielles – le boucher lui-même lui avait fait sentir qu'elle était la responsable exclusive de Brume –, ce regard était une condamnation à réussir ce qu'elle doutait de réussir, et cela lui était intolérable. Qu'avaient-ils tous en tête ? Ils savaient pourtant bien qu'elle n'était pas seule à l'élever, que Khan était là, qu'ils étaient deux, une mère et un père !

« On en est encore là ? En 1994 ? », avait-elle dit à Khan après qu'un couple d'amis était parti de chez eux. Khan avait soupiré et il lui avait répondu : « C'est lourd, hein... »

- Oui, c'est très lourd, avait dit Coline en maîtrisant ses nerfs.
- C'est lourd pour toi, et pour moi c'est... C'est comme si je n'existais pas. Comme si...
- Comme si tu étais le vainqueur qui avait réussi à lancer sa petite graine droit dans le but, et qu'une fois fait, tu n'étais pas le parent de ton enfant.
- Mais c'est vrai que c'est toi qui t'en occupe le plus... On se retrouve dans une situation traditionnelle qu'on ne voulait pas, l'homme au travail et la femme à la maison... Pour le moment, je ne sais pas comment faire autrement...
- Je sais, Khan... Mais comme tu es le seul à avoir un salaire...
- Il faudra quand même qu'on trouve un moyen de s'organiser pour que tu puisses travailler...
- Je sais bien... mais je ne vois pas comment... et je voudrais continuer à allaiter Brume...
- Sinon on pourrait demander à Katherine et Hugo... Ils font garder Baptiste par une gardienne...
- Bonne idée. On pourrait aussi demander à Christiane et Yves, Marc et Sylvie, et puis...

- Il y a Jeanne aussi.
- Ah oui... Jeanne. C'est vrai...
- Et puis à ta mère.
- Ma mère ?
- Oui, elle connaît un monde fou.
- C'est vrai. C'est même la première personne à qui il faudrait le demander.
- Tu vois, ma belle³... Ça va s'arranger... avait dit Khan en déposant un baiser sur la tête de Coline, qui sourit à l'idée trouver une issue à sa situation, tout en s'inquiétant de confier sa fille à quelqu'un.
- Oui mais... Je n'aime pas l'idée de faire un enfant pour ensuite s'en débarrasser...
- On ne s'en débarrasse pas... Et puis que veux-tu faire d'autre ?
- Je ne sais pas... Comme jusqu'à présent je n'ai eu que des piges et des missions, je pourrais peut-être m'arranger pour partager mon temps entre Brume et mon travail. Et puis pour le moment j'arrive à mener mon enquête avec elle... enfin, moins vite qu'avant mais... Je pourrais peut-être continuer comme ça, faire des piges ici et là, au moins jusqu'à ce qu'elle aille à la maternelle.
- C'est quel âge, la maternelle ?

³ Traduire « ma belle » ou autre petit nom en vietnamien.

- Je ne sais pas.

Khan et Coline avaient éclaté de rire.

- On est vraiment nuls ! dit Khan. On n'a même pas de chambre pour notre enfant ! Les autres déménagent avant la naissance de leur enfant, ils lui repeignent sa chambre en bleu ou en jaune, ils collent des petites frises avec des petits poussins trop mignons, ils achètent un lit, une armoire, et nous, tout ce qu'on a préparé, ce sont des vêtements, un lit, un ours en peluche... Ah la la... Brume... Si tu savais où tu es née !, avait plaisanté Khan en se penchant sur l'enfant endormie tandis que, pour une fois, Coline se détendait à l'évocation de leur nullité partagée.

Elle avait alors pris Khan dans ses bras, l'avait embrassé langoureusement, puis Khan avait eu envie de faire l'amour avec elle, et leur doux moment s'était arrêté là. Les douleurs de l'épisiotomie s'étaient rappelées à Coline, qui s'était rembrunie et avait fait de gros efforts pour ne pas devenir agressive. Khan avait dit : « C'est pas grave. On attendra que tu ailles mieux. En attendant je peux te serrer contre moi... » Mais Coline était maintenant aussi raide qu'une planche, et Khan n'avait pas insisté.

Il avait préparé une soupe de légumes au poulet, puis il avait dit, un œil sur sa casserole :

- Tu sais, si on se sent nuls, c'est un peu, ou peut-être beaucoup, à cause du système consumériste dans lequel on vit. Il faudrait acheter ceci, et cela, des tas de choses qu'on nous montre comme indispensables, et on nous fait croire que nous sommes de mauvais parents si nous n'achetons pas tout ça. Pourtant, pendant longtemps, dans les classes modestes, les gens accueillaien les enfants avec peu, et petit à petit ils lui fournissaient ce dont il avait besoin, à la hauteur de leurs moyens. Il n'y avait pas toujours de chambre, et il paraîtrait que les bébés étaient très rassurés et qu'ils dormaient comme des loirs quand on les gardait dans la pièce à vivre, où tous les membres de la famille se réunissaient, parce que c'était la pièce où il y avait du chauffage en hiver mais aussi parce qu'il n'y avait pas encore la télé... Les gens s'occupaient ensemble, ou du moins dans la même pièce... Au Viet-Nam c'est toujours comme ça... En Afrique, et dans pas mal de pays asiatiques, dans les cultures où les gens vivent davantage ensemble et où les logements sont conçus autrement que chez nous... Je crois qu'on n'a rien à se reprocher. On est là pour Brume. Toi plus que moi, c'est sûr, mais enfin, je fais de mon mieux... On l'aime. Tu la nourris au sein, on la câline, on joue avec elle, on fait en sorte qu'elle soit propre et bien installée, elle a tous les vêtements qui lui sont

nécessaires... Au fond, que veux-tu de plus ? Ça va. Tout va bien. On est juste trop intoxiqués par la propagande commerciale, par la pub, et par tous les gens qui tombent dans le panneau.

Coline s'était sentie très reconnaissante envers Khan. Il avait raison : en dehors de ses problèmes de culpabilité et de traumatisme, tout allait bien, ils n'avaient rien à se reprocher.

Devant sa table de travail, Coline revint à son enquête, et décida de poser Brume dans son berceau. « Ouf ! », soupira Coline en constatant que Brume ne s'était pas réveillée. Elle se fit une tartine de confiture de fraise, fut traversée par l'idée que dimanche, dans deux jours à peine, elle devrait aller chez Cyrille avec sa mère, s'assombrit à cette idée, puis essaya de penser à autre chose, décida d'aller faire un petit tour avec Brume dans l'après-midi, et se concentra sur son travail. Finalement, comme Khan et elle avaient laissé traîné les choses depuis qu'ils avaient parlé de chercher une garde d'enfant, elle passa quelques coups de fil. Sylvie était très mécontente de la nounou de son fils et en cherchait une autre, et Jeanne lui donna le numéro de la sienne qui, en définitive, n'avait plus de place. Celle-ci lui donna les numéros de deux autres gardiennes, en qui elle avait une entière confiance, lesquelles n'avaient plus de place non plus et qui lui dirent, comme la première gardienne, et

comme tous les gens avec qui elle en avait parlé, qu'il fallait s'y prendre un an à l'avance, que c'était ce que faisaient tous les parents, et que c'était pourquoi tout les groupes étaient complets des mois à l'avance, sauf si elle trouvait une gardienne fraîchement arrivée, ou débutante.

Un peu déprimée, Coline se dit qu'elle poursuivrait ses recherches plus tard et qu'elle poserait la question à sa mère quand elle serait obligée d'aller avec elle à la campagne, pour voir cette Cyrille, qu'elle ne connaissait pas et que sa mère portait aux nues. Sa mère avait tellement insisté qu'elle avait fini par dire oui, mais quel ennui... D'autant plus que Coline se montrait hostile vis-à-vis d'elle depuis la naissance de Brume et qu'elle se trouvait nulle de la tenir à l'écart et de la traiter comme un vieux paillason à jeter à la poubelle. Elle adorait sa mère, mais celle-ci lisait en elle comme dans un livre ouvert, et cela lui était insupportable.

« Mauvaise mère, mauvaise fille, mauvais compagne... Ça fait beaucoup, quand même... Il faut que je me ressaisisse... Je ne peux pas rester comme ça... »

Elle pourrait aller chez un psy... Beaucoup de gens le faisaient... Mais pas elle, non, pas elle. Ce n'était pas son genre. Son genre à elle, c'était bouger, aller voir des gens, poser des questions, écrire des articles, et rappeler aux

rédacteurs en chef qu'elle existait – ce qu'elle devrait d'ailleurs bientôt faire.

Reprenons..., pensa-t-elle en s'asseyant à sa table de travail couverte d'un désordre de feuilles griffonnées.

Elle s'était un peu intéressée à l'histoire de l'obstétrique, qui n'était pas le sujet le plus étudié, et avait trouvé une sociologue spécialisée dans les pratiques médicales, en particulier dans le domaine des accouchements.

Pour le moins pugnace, Françoise Demaistre poursuivait ses recherches malgré le dénigrement de ses collègues masculins à l'égard d'un sujet qu'ils jugeaient insignifiant, et comptait écrire un livre. Elle s'était montrée enthousiaste à l'idée qu'une journaliste s'empare du sujet, et elle lui avait donné rendez-vous à l'université. Cette professeure d'une quarantaine d'années avait beaucoup de personnalité. Elle était pétillante, débordait d'énergie, et sa passion pour les pratiques obstétricales la rendait intarissable, et très coopérative. Elle était animée d'un évident désir de partager ses connaissances afin qu'elles parviennent au plus grand nombre. Par ailleurs, elle n'avait trouvé aucun inconvénient à ce que Coline vienne avec Brume, malgré les pleurs stridents qui pourraient briser leur conversation. Bien au contraire, elle avait considéré que ce rendez-vous, en n'excluant pas la maternité de Coline, était quasiment un acte militant.

Encore perturbée par les hormones qui avaient dansé la gigue depuis la naissance de Brume, Coline avait failli fondre en larmes, tout en riant, en souriant, en se sentant extrêmement heureuse à la perspective d'un rendez-vous dehors, avec une femme formidable.

Elle était arrivée à trois heures moins dix à l'université en se disant qu'il lui faudrait bien dix minutes pour trouver son chemin dans le labyrinthe de l'immense bâtiment universitaire, et c'était en effet le temps qu'il lui avait fallu pour trouver le bureau que Françoise Demaistre partageait avec deux collègues, absents à ce moment-là.

La professeure Demaistre l'accueillit à bras ouverts et se pencha béatement sur l'enfant quand Coline l'eut sortie du porte-bébé pour la mettre dans le couffin dont elle s'était munie.

- Vous êtes sûre que ça ne vous dérange pas ?
- Mais non, enfin...

Penchée sur le petit visage qui lui souriait, elle eut du mal à s'arracher à son enchantement et aux doigts de Brume qui s'étaient emparés de son index.

- Mais tu es trop mignonne ! Tu es toute à croquer ! Tu es trognon comme un petit abricot encore sur l'arbre ! Tu es gnongnon comme un petit chou à la crème caramel ! Hein ? Hein c'est vrai ? Hein c'est vrai ça ? Mais oui c'est vrai. Et tu t'appelles comment ?

- Elle s'appelle Brume, répondit Coline.
- Brume ?... Oh mais c'est trop joli, ça, Brume... c'est trop joli... Tu en as de la chance, d'avoir un joli prénom comme ça... Allez... dit-elle en se redressant. Je n'y peux rien. Dès que je vois un bébé, je deviens gaga, dit-elle d'un air navré.

Coline rayonnait de joie. Cette professeure était décidément un cadeau du ciel.

Elles s'installèrent de part et d'autre du bureau, Françoise leur servit un café, Coline prit son carnet et son crayon, et Françoise commença son exposé, qui s'avéra d'une nature surprenante.

- D'abord, si on veut comprendre pourquoi accoucher est devenu une entreprise aussi violente, aussi technique et aussi artificielle, il faut savoir que l'histoire de la médecine est éminemment masculine.

« Bien sûr, il n'y a pas que ça... Rien n'est jamais simple... Mais on ne peut pas tout dire à la fois, alors... L'histoire de l'accouchement s'est aussi construite sur le besoin de le sécuriser, pour éradiquer des problèmes qui pouvaient mener à la mort. C'est donc une histoire faite de bonne volonté, mais aussi de course à la gloire.

« Pour ce qui est de l'orientation masculine de la médecine, c'est la même chose que dans à peu près tous les domaines de pouvoir. Cette confrérie, comme bien

d'autres, a longtemps refusé aux femmes d'y entrer, sous les prétextes habituels : elles sont trop faibles, trop fragiles, trop émotives, trop frivoles, pas assez intelligentes, trop irresponsables, et cetera.

« Jusqu'à 1861... notez bien la date, très tardive, 1861... les femmes n'avaient pas le droit de passer leur baccalauréat, et ne pouvaient donc pas accéder aux études supérieures. Cette interdiction n'était bien sûr qu'un obstacle parmi de nombreux autres.

« Mais en 1861, il y eut Julie Daubié, la première bachelière de France, à plus de vingt-cinq ans. Ses parents l'ont aidée à chercher des appuis, et en ont trouvé un en la personne de l'industriel François Arlès-Dufour, qui était saint-simonien et qui, en tant que tel considérait qu'il y avait deux sortes d'opprimés : les femmes et les prolétaires. Malgré tout, il a fallu l'intervention de l'impératrice Eugénie pour que l'entreprise soit couronnée de succès. Et quand elle a eu le bac, il lui a fallu attendre plusieurs années avant qu'un ministre veuille bien signer son diplôme. Elle a dû étudier seule, chez elle, sans professeurs. On peut supposer que son père, instituteur, l'a aidée... On l'espère, tout du moins ! Car passer le baccalauréat sans les moyens donnés aux garçons est évidemment plus difficile.

« N' imaginez pas que ce premier pas ait changé les choses ! Ça a été long. En 1880, Camille Sée a ouvert les premiers lycées de filles, qui ne leur donnait droit qu'au brevet d'études secondaires, différent de celui des garçons parce que les hommes n'auraient pas supporté qu'elles étudient les langues anciennes, considérées très nobles. Et ce n'est qu'en 1905 que les filles ont le droit de passer un baccalauréat, lui aussi différent de celui de leurs homologues masculins, et enfin, en 1924, les épreuves sont les mêmes pour tout le monde.

« Comme vous pourrez le constater par vous-même, les femmes qui ont ouvert l'accès à des droits étaient douées d'un grand courage et d'une volonté pugnace, qui leur a permis d'obtenir une dérogation mais aussi de réussir malgré des conditions beaucoup plus difficiles que leurs condisciples. Comme c'est encore le cas aujourd'hui, elles ont dû se battre deux fois, trois fois plus, que dis-je !, dix fois plus que leurs homologues masculins qui, eux, bénéficiaient de la confiance générale, d'une légitimité jamais remise en question, des encouragements, d'un cadre, de professeurs compétents, et du couronnement de leurs efforts, s'ils réussissaient, sous forme de diplômes, d'un métier reconnu, d'un salaire et d'un statut social enviable. Vous verrez par la suite que, pour les

femmes, les diplômes et le métier n'allaient pas toujours de pair avec les études.

« Il faut également avoir à l'esprit, dit Françoise après avoir bu une gorgée de café, que les femmes mariées étaient considérées comme des mineures, et que l'obtention d'un éventuel diplôme requerrait le consentement de leur mari. Un mari imprégné de la mentalité patriarcale n'ayant nulle envie de voir son épouse sortir de son ombre, je vous laisse deviner les difficultés de ces femmes. Heureusement, il y a toujours des exceptions, et ce sont elles qui font évoluer les mentalités d'une société.

« En 1866, cinq ans après que Daubié a remporté sa victoire, Madeleine Brès, encore une courageuse... fait une demande pour suivre des études de médecine.

« Il faut savoir qu'au XIX^e siècle, aucune interdiction légale n'empêchait les femmes de faire des études de médecine. Les obstacles suffisaient à les en empêcher : pas de bac, la tutelle du mari, des hommes qui allèguent que les femmes sont trop fragiles pour une telle profession, des femmes convaincues que c'est vrai et qui n'ont aucun modèle pour leur prouver le contraire... Et là, c'est de la psychologie sociale. On en revient toujours au concept d'intériorisation des diktats extérieurs, auxquels on croit, et qu'on peine à remettre en question tout

simplement parce qu'on est immergée dans un système de pensée unique qui nous fait croire qu'une seule voie existe. C'est l'immersion totale, on absorbe les modes de pensée comme des éponges, et bon... l'arbitraire a l'allure d'une évidence.

« Enfin... dit-elle avec une petite moue triste, le regard perdu.

« Je ne sais pas d'où vient ce mépris fondamental des hommes pour les femmes, mais ce que je sais, c'est que même quand nous leur prouvons que nous sommes capables, ça ne change en rien leur regard sur nous. Par exemple, il y a eu d'éminentes sages-femmes qui, paraît-il, ont été très respectées par leurs confrères. Louise Bourgeois, en France, ou Justina Siegemund en Allemagne, au XVII^e siècle. Elles sont certes rares, et elles se sont chacune distinguées par leur pratique remarquable mais aussi par l'écriture et la publication d'un traité d'obstétrique, ce qui est tout à fait exceptionnel et qui leur a valu, si on en croit le peu de traces qui nous en restent, beaucoup de respect.

« Rien n'est tout noir ou tout blanc, l'histoire a ses exceptions, elle n'est pas linéaire..., soupira la professeure en mesurant la complexité de l'histoire qu'elle racontait, qui serait évidemment incomplète,

tronquée, incertaine, mais qui avait pour avantage de donner quelques repères à sa visiteuse.

« J'ai eu maintes fois l'occasion de m'en rendre compte au cours de mes études d'histoires, avant de faire de la sociologie... En sociologie, on regarde des phénomènes, des quantités, des grands mouvements. Par exemple, on essaye de comprendre pourquoi tel comportement, tel usage, telle habitude est plus présente dans une catégorie sociale que dans une autre. C'est un bon décryptage du monde, mais on étudie rarement les exceptions, que je trouve personnellement aussi intéressantes et instructives que les grandes lignes. C'est pour cela que j'apprécie de cumuler deux approches. Elles me permettent une analyse plus fine que si je n'en avais qu'une.

« Par exemple, je vous parlais de Madeleine Brès. Si sa demande n'a été acceptée que deux ans plus tard, c'est parce qu'elle a bénéficié d'un concours de circonstances favorable. Le hasard. Et pourquoi était-elle comme elle était ? Pourquoi a-t-elle voulu faire des études de médecine et s'en est-elle sentie capable ? Cela, je l'ignore, comme j'ignore pourquoi, en 1868, quelques personnes détenant l'autorité ont été prêtes à considérer l'instruction des femmes comme acceptable, et peut-être même souhaitable. Ce qui est sûr, c'est que, quand un

système est inique et figé dans sa position, seuls quelques individus avant-gardistes peuvent nous sauver la mise.

« C'est comme ça que le droit d'étudier la médecine lui a été accordé. Mais souvenez-vous des fameuses conditions handicapantes dont je vous parlais tout à l'heure, qui accompagnent les autorisations exceptionnelles... Elle n'avait pas le droit de passer le concours, pas le droit d'être médecin, d'occuper une place légitime, d'exercer une autorité, ni de percevoir un salaire.

« Cette année-là, elles sont quatre à s'inscrire en médecine, dont trois étrangères.

« La voie a été ouverte, mais c'est sans compter avec les mœurs. Les garçons organisent des chahuts dans les amphi, ils empêchent les filles d'entrer dans les salles de cours... Ça a été dur... Un vrai combat. Et puis, même si quelques-unes ont ouvert la voie, le conditionnement qui imprègne les femmes de l'idée que les études sont faites pour les hommes est bien ancré... En réalité, dans l'esprit de la plupart des femmes, étudier la médecine n'existe pas. Comme elles n'ont jamais vu de femme médecin, et que tous ceux qu'elles ont vus sont des hommes, elles ne peuvent se projeter, s'imaginer elles-mêmes médecin. L'éducation et le modèle ont si bien fait leur travail de sape que c'est exactement comme les enfants des classes

modestes qui ne peuvent se rêver archéologues ou PDG, tandis que ceux des classes aisées ne s'imaginent que dans des métiers prestigieux.

« Oh la la ! J'ai encore digressé ! mais bon, que pouvons-nous réellement comprendre d'un sujet sans sa contextualisation ? Et encore, je me retiens ! Il faudrait des heures et des heures, des jours, pour comprendre l'impact des mœurs sociales sur la formation de nos psychismes. C'est la reproduction sociale et ça explique pourquoi le monde est si lent à changer... Sans compter les questions économiques... Bon, je m'y remets et, cette fois, je vais essayer de ne pas me disperser.

« Nous étions donc à 1868... Il faut attendre 1882 pour qu'enfin une femme, Blanche Edward-Pilliet, soit externe des hôpitaux et que les femmes aient accès au concours d'externat.

« C'est bien, mais bon... Quatorze ans pour avoir droit à une place, et toujours pas la plus légitime, ça fait beaucoup ! L'externe ne peut pas prescrire des médicaments, il n'a aucun pouvoir de décision... Ceci explique cela.

« Enfin arrive le moment crucial de mon exposé : en 1886, le concours de l'internat est ouvert aux femmes, et nous avons enfin notre première femme médecin interne titulaire en 1900.

« Oui, 1900.

« C'était il y a moins d'un siècle.

« Jusqu'en 1900, les hommes ont été les maîtres de la médecine, en hôpitaux comme en libéral. Et c'est toujours beaucoup le cas. Régner si longtemps sur un domaine imprime obligatoirement dans l'esprit des hommes qu'ils sont sur leur territoire. Ils ont une histoire, celle de la médecine. Elle leur appartient, elle les modèle, elle leur donne la légitimité, tandis que les femmes défrichent, luttent pour se faire une place. Elles n'ont pas la légitimité des hommes. C'est présent au fond de nous, dans notre esprit, dans notre chair, dans une mémoire collective.

« Evidemment, la présence des femmes change un peu la donne. Il y a beaucoup de femmes médecin, et maintenant qu'elles sont là, le climat ne peut pas être le même que lorsque les hommes étaient dans leur entre-soi. Mais occuper une place ne suffit pas. Ce n'est que le point de départ du changement. Les mentalités mettent très longtemps à évoluer.

« Et puis les conditions sont difficiles... Comme les femmes ne sont pas chez elles, qu'elles s'infiltrant dans un domaine historiquement réservé aux hommes, et qu'en tant que femmes elles doivent faire leur place, prouver qu'elles sont aussi compétentes que leurs confrères, et

qu'elles ne sont pas ce que les hommes pensent d'elles : trop sensibles, pas assez intelligentes, qu'elles manquent de sang-froid..., elles doivent « devenir des hommes ». Et parfois devenir pires que les hommes qui, parce qu'ils sont chez eux, peuvent se permettre de faire des erreurs, d'être frivoles, incompetents, détendus. Leur place ne sera pas remise en question. C'est pourquoi les femmes des professions appartenant aux hommes font preuve de beaucoup d'obéissance au système masculin : parce qu'elles doivent bosser dur, lutter pour leur place, conquérir une légitimité très relative, car même lorsqu'elles sont jugées compétentes par leurs pairs, elles restent des femelles à leurs yeux, à qui ils peuvent adresser, l'air de rien, sans même s'en rendre compte, des remarques sexistes.

« La lutte intime de ces femmes doit être sans merci. Se surveiller, épouser les codes, jouer la bonne camarade qui ne se vexe pas, qui sait rire mais aussi se faire respecter, qui ne doit pas être trop délurée mais pas coincée non plus...

« Bien sûr, je suis obligée de parler d'une façon générale pour vous transmettre un climat. Mais, évidemment, il y a des femmes médecin très à l'aise dans leur milieu, très respectées, et des hommes médecin qui considèrent leurs consœurs comme leurs égales et coopèrent avec elles

exactement comme avec leurs confrères. Il y en a, évidemment, et c'est tant mieux ! Mais il y a aussi une histoire qui nous marque, des mœurs qui ne passent pas tant que ça, un climat sociétal patriarcal... Et tout cela a d'énormes conséquences sur nos vies.

« Quelle heure est-il ? se demanda Françoise à haute voix en regardant sa montre. Ça va, on a encore un peu de temps...

« Pour que vous compreniez bien les tenants et les aboutissants de la pratique médicale actuelle, je vais encore passer par l'histoire, même si je me méfie de l'histoire parce qu'on est obligées de l'écrire sur la base de peu de documents, et qu'on ne saura jamais si les auteurs des dits documents avaient une vision juste ou tronquée de leur sujet. Il y a toujours des indices qui nous aident à démêler le vrai du faux, mais c'est quand même délicat, très très délicat... C'est d'ailleurs pour cette raison que je suis devenue sociologue : l'approche de cette discipline permet d'accéder à une vision collective qu'on peine à trouver en histoire, et on peut y faire des enquêtes plus fiables et plus étendues. Même si... enfin c'est un autre sujet, et me voilà encore à digresser... Mais quand même : en sociologie comme ailleurs, on peut faire dire ce qu'on veut à une enquête. Tout dépend de la manière de rédiger les questions, d'interpréter les

résultats... Bon, de toute façon, quelle que soit la discipline, l'interprétation sera toujours un problème. Je ne suis pas une convaincue de l'objectivité et il y a des jours où je me dis que... enfin... c'est compliqué, tout ça...

« En tout cas, plus les années passent, plus je trouve que ceux qui nous sauvent et qui font avancer les sociétés vers plus d'humanisme, ce sont les individus hors-cadre, des gens qui échappent à la pensée dominante, qui ont un regard différent et qui, au lieu de croire les idées préconçues, ne croient finalement que ce qu'ils observent par eux-même. Peut-être sont-ils doués de plus d'imagination aussi, une imagination saine, de celle qui dit qu'une chose qu'on dit impossible est peut-être possible. Comme cet homme, Pierre Budin qui, à la fin du 19^e siècle, a créé les consultations gratuites pour les nourrissons des familles pauvres et qui, grâce à son observation du surmenage des mères des milieux populaires, a beaucoup œuvré pour les aider et lutter contre la malnutrition. Il a encouragé l'allaitement au sein et cofondé la Ligue contre la mortalité infantile. Il aurait aussi milité pour le congé prénatal. Il a fait beaucoup pour les femmes et les bébés des milieux pauvres. Finalement, cet homme, parce qu'il savait voir ce qui était devant ses yeux, n'a pas cherché des techniques et des

remèdes inutiles, il a simplement travaillé à une meilleure alimentation.

« Vous savez, moi, le système dans lequel on vit me dégoûte. Mon seul espoir, ce sont les individus hors cadre. Et là, qu'ils soient des hommes ou des femmes, ça n'a pas d'importance. Parce que ce sont des gens qui savent s'extraire de la pensée dominante, ils savent désobéir, au moins en partie, à ce qu'on leur dit d'être et de croire, et cela fait d'eux des êtres hors catégorie.

« C'est le cas, par exemple, de la sage-femme Marguerite Le Boursier du Coudray, au XVII^e siècle. Elle a réussi à obtenir un brevet royal grâce auquel elle était rémunérée pour organiser des cours d'accouchement. Vu sa catégorie sociale, sans doute a-t-elle fait jouer sa position, ses relations, mais l'important c'est qu'elle ait eu l'idée de le faire, de passer à l'action et qu'elle ait réussi dans un contexte où ce n'était pas gagné d'avance.

« Vous voyez, ces gens, je les adore. Quand on voit qu'il y a eu des hommes qui se démarquaient de leur temps parce que, par exemple, ils étaient favorables à l'instruction des femmes, et des femmes qui se sentaient capables d'ouvrir une voie interdite malgré beaucoup d'obstacles, quand on voit aussi qu'ils et elles ont été très rares, des extraterrestres dans leur société, on ne peut que les considérer, et avoir de la reconnaissance pour ce

qu'ils et elles nous ont apporté. Ce qu'on n'expliquera jamais vraiment, bien que certains de mes collègues s'imaginent connaître tous les rouages qui font qu'une personne suit un certain parcours, c'est ce qui fait que ces individus aient l'esprit aussi libre, qu'ils soient affranchis de certains aspects de leur environnement, qu'ils aient un regard attentif, sagace, et qu'ils se fient plus à eux-mêmes qu'à ce qu'on leur inculque.

« Nous devons beaucoup à de tels êtres, conclut Françoise, un doux sourire aux lèvres, avant de reprendre. De quoi voulais-je vous parler, déjà ?

- De l'histoire... dit Coline, très amusée par le personnage captivant qui lui parlait depuis un peu plus d'une heure. Cette femme lui redonnait la vie. Elle était si passionnée, si intelligente... Et puis, être dans ce bureau, dans une université, où tant de gens grouillaient dans les couloirs, dans les salles, dans les bibliothèques, était un souffle d'air frais. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil à Brume et constatait qu'elle semblait ravie d'être là, d'entendre parler, de regarder un paysage nouveau. Pas de larmes, aucun gémissement. Parfois elle souriait, d'autres fois elle semblait écouter avec beaucoup de sérieux, ou alors elle jouait avec ses pieds, regardait avec curiosité les murs, les objets, le plafond, la professeure Demaistre, et sa mère. Finalement, Coline allait peut-être pouvoir l'emmener partout avec

elle... A moins que son état dépende de son degré de sympathie pour la personne rencontrée...

- Ah oui... l'histoire... reprit Françoise en hochant la tête. Sans elle, sans ses chemins, je trouve qu'on a un peu le nez dans le guidon...

« En gros, le XIX^e siècle a été le siècle de l'émancipation des sages-femmes. La Révolution avait désorganisé la médecine, et dans le cadre de sa réorganisation a été créé un cursus théorique et clinique dans les écoles de sages-femmes, débouchant sur un examen qui leur donnait le droit d'exercer.

« C'est une bonne chose, parce qu'en regard des sages-femmes expérimentées et très savantes, il y en avait aussi de très ignorantes, ainsi que des accoucheuses qu'on appelait des matrones, et qui devaient prêter serment à l'église et savoir baptiser les nouveaux-nés. Ces matrones, qui n'étaient pas formées, pouvaient se montrer très capables, mais également très meurtrières.

« Pour en revenir aux écoles de sages-femmes, une fois diplômées, celles qui retournent dans leur village ont souvent du mal à avoir du travail et subissent la concurrence des matrones qui sont en place. Mais celles qui exercent en ville sont très reconnues. Certaines ouvrent des maisons d'accouchement, d'autres accueillent les femmes quelques jours avant leur

accouchement... En tout cas, être formées, diplômées, et avoir une vraie légitimité a été un moteur d'émancipation. « Malheureusement, en 1882, l'année où nous avons eu la première femme externe des hôpitaux, la spécialisation médicale en obstétrique est reconnue au plus haut niveau et l'institution crée le corps des médecins accoucheurs des hôpitaux. Et ça, ça a été le début de la fin pour les sages-femmes.

« Evidemment, seuls des hommes ont été reçus au concours, puisque les femmes en étaient aux balbutiements de leur entrée dans la médecine.

« C'est d'ailleurs l'arrivée de l'accouchement en hôpital qui a obligé les femmes à accoucher sur le dos, le bassin en l'air. Il paraîtrait qu'avant, elles accouchaient de manières très diverses. Pourquoi, me direz-vous ? Tout simplement parce que les hommes médecins ne voulaient pas avoir à trop se baisser pour voir le col de l'utérus, alors que les sages-femmes ne le regardaient pas, elles le touchaient. Oui, alors, se faire toucher le col, ce n'est pas franchement agréable, et certaines sages-femmes, qui pratiquent l'accouchement naturel, disent que ça n'a aucun intérêt la plupart du temps. Maintenant, on est tripotées par des hommes comme par des femmes, mais fin XIX^e et début XX^e, les hommes médecins considéraient qu'il fallait

respecter la pudeur des femmes, et donc ils regardaient mais ne touchaient pas leur sexe.

« Dès le début de l'obstétrique en hôpital, les femmes sont encouragées à y accoucher... En 1930, dans le cadre d'une campagne pour la natalité, l'Etat donne des aides aux familles si les femmes accouchent à l'hôpital... Des habitudes se prennent peu à peu, et la sage-femme libérale n'a plus qu'à travailler à l'hôpital sous les ordres d'un obstétricien. Elles y ont perdu leur pouvoir, leur autonomie, et elles ont dû s'adapter.

« Pour autant, il y a toujours des sages-femmes indépendantes, mais la vie est dure pour elles. Elles ont de nombreuses charges à payer, et une assurance quatre fois plus chère que celle des médecins en hôpitaux. Cela dit, celles-ci ont au moins pu conserver leur vrai travail. Ce n'est pas rien...

« Quand on voit qu'au début du XX^e siècle, aux Etats-Unis, les obstétriciens ont carrément fait interdire les sages-femmes sous prétexte que tout accouchement est pathologique et qu'il exige du matériel et des techniques qu'ils sont seuls à posséder, on se dit qu'on l'a échappé belle, mais qu'on n'en est peut-être pas si loin...

Françoise poussa un soupir et posa les yeux sur Brume qui la regardait de ses grands yeux ouverts.

- Elle est calme, dit Françoise.

- Oui... plutôt... dit Coline en souriant et en regardant son enfant avec tendresse.
- C'est drôle, on dirait qu'elle comprend ce que je dis...
- Peut-être, répondit Coline. Pourquoi pas. Peut-être comprend-elle à sa façon.
- Oui... Elle est trop jolie, cette petite Brume... Elle a des origines asiatiques ?
- Oui, par son père. Il est à moitié vietnamien.
- Il en reste quelque chose... Dans les yeux... le teint, les cheveux... C'est subtil mais...
- Oui, très subtil. Tout le monde ne le remarque pas.

Françoise regarda sa montre avec nonchalance et s'exclama dans un sursaut :

- Déjà ? J'ai cours dans dix minutes ! J'ai juste le temps d'y aller, c'est dans un autre bâtiment ! Et je ne vous ai toujours pas parlé de sociologie de l'obstétrique ! Accompagnez-moi à mon amphi et... Tenez ! dit-elle en lui donnant deux longs articles qu'elle avait imprimés pour elle.

Elle enfila sa veste et rassembla quelques papiers qu'elle glissa dans sa sacoche tandis que Coline remettait son porte-bébé en place puis y positionnait Brume avant d'enfiler sa grosse veste d'hiver et de reprendre son couffin. Elles sortirent rapidement du bureau, Françoise donna un tour de clé, et elles longèrent plusieurs couloirs à peu près

vides avant de retrouver la cohue des étudiants dans un hall qui menait à plusieurs ailes du bâtiment.

- Que vous dire, que vous dire... marmonna Françoise en marchant à grands pas. D'abord, malgré tout ce que je vous ai raconté, on ne pourra jamais savoir si les femmes auraient fait mieux dans le cas où elles auraient eu le pouvoir. Peut-être que oui, puisque ce sont elles qui accouchent et donc qui savent ce que c'est, mais peut-être que non, car l'histoire du monde nous montre que l'humanité a eu des tas de croyances fausses sur tous les sujets, et on ne sait pas si ces croyances viennent plutôt des femmes, plutôt des hommes, ou des deux conjointement. D'un point de vue ethnologique, on sait que les accouchements ont été, et sont encore, selon les cultures, le fait de rites tout à fait surprenants qui sont liés à des ignorances ancestrales, forgées à des époques où on n'avait pas les connaissances d'aujourd'hui. Ne soyons donc pas trop sévères avec les temps qui nous ont précédés, car nous en parlons à notre aise, nous qui avons désormais beaucoup de connaissances !

« Ce qu'on peut dire aussi de cette longue histoire, dont je ne vous ai donné qu'un maigre échantillon, c'est qu'on peut remarquer que, dans un contexte patriarcal, dès lors que les hommes accordent de l'importance à un domaine de connaissance et à une pratique, il devient un domaine

réservé à eux seuls, qui exclut les femmes, et qui est automatiquement assorti d'honneurs, de prestige, de légitimité. Sans le prestige, ça ne les intéresse pas. On l'a vu quand les hommes médecin ont, comme je vous l'ai dit, fait de l'obstétrique une discipline prestigieuse au sein de l'hôpital, et donc de l'institution. C'est aussi pour cela qu'il n'est pas étonnant que les hommes médecins n'aient accordé l'internat aux femmes qu'en dernier lieu : c'est une place de pouvoir décisionnel, qui bénéficie de légitimité. Et qu'est-ce que la légitimité ? C'est la reconnaissance sociale, mais aussi sociétale d'une place, d'une pratique, d'un domaine. C'est donc ce qu'il y a de plus valorisant, de plus fort, pour un individu. Une fois que vous occupez une place reconnue par une société entière, vous êtes au sommet.

« On peut penser aussi... Mince ! Il faut que j'y aille... Je n'aime pas faire attendre mes étudiants. Mais... Ah...

Françoise réfléchit un instant, et reprit malgré son désir d'être à l'heure.

- Rapidement, on peut penser, eu égard à l'histoire masculine de la médecine, que si l'accouchement est une affaire de technicité, de rapidité, de contrôle et de rentabilité, plutôt que de tranquillité, de confort, d'accompagnement d'un processus naturel, c'est parce que c'est devenu une affaire masculine. On peut

remarquer que les hommes adorent la technicité et la rapidité, allez savoir pourquoi... Voilà un point que je n'ai pas encore eu le temps d'étudier mais qui me semble intéressant. Je crois que c'est lié au pouvoir, au contrôle, à la croyance qu'intervenir est plus puissant qu'accompagner... Enfin, on peut imaginer que si les femmes avaient pu conserver ce domaine et si elles avaient pu avoir leurs propres écoles, leurs propres formations, la possibilité de développer leurs connaissances, comme les hommes l'ont fait de leur côté, l'accouchement serait peut-être compris tout à fait autrement aujourd'hui. Parce que les femmes ont dû faire avec les moyens du bord, leur place dans la société ne leur a pas permis de créer leurs propres institutions, leurs propres organisations, et sans ça on ne peut pas développer tout un savoir. Les hommes ont pu le faire. Ils ont créé des universités et des structures pour eux, qui évidemment leurs ont permis d'inventer à grande échelle. Lisez Françoise Héritier ! Elle parle très bien des valeurs dites masculines et dites féminines... Ça a à voir avec votre sujet !

« Nous y sommes ! dit la professeure en jetant un coup d'œil dans l'amphithéâtre. Ils sont déjà tous installés ! Je dois vraiment vous quitter mais j'ai été ravie de vous aider ! Rappelez-moi si vous voulez que je vous parle des

pratiques et de leur impact sur le personnel hospitalier !
Si vous saviez comme la souffrance que l'empire de la rentabilité fait subir aux soignants en général est terrible !
Et c'est encore pire quand ils sont peu qualifiés !
Evidemment, hein... ajouta-t-elle avec un sourire navré où transparaissait de la consternation et du dégoût.

Elle salua Coline en entrant dans l'amphithéâtre et, par la porte restée ouverte, Coline la vit descendre en hâte le long escalier qui menait à l'estrade tandis qu'une centaine d'étudiants filles et garçons l'attendaient en discutant. Arrivée à son estrade, Françoise les salua et s'excusa pour son retard, puis le cours magistral commença.

Coline était aux anges. Les deux heures passées avec Françoise Demaistre l'avaient regonflée à bloc. Ses étudiants avaient bien de la chance... En outre, son approche pluridisciplinaire était des plus précieuses en ces temps d'experts et de spécialistes.

Il faudrait qu'elle la revoie, si la professeure avait encore un peu de temps à lui accorder. Sa compagnie était si revigorante... C'était exactement ce qui lui fallait.

Assise sur son vieux canapé, elle pensa à un point qu'elle avait évoqué. Ce point la laissait songeuse et, un peu lasse, elle laissa flotter son esprit en espérant que, tel un chien qu'on laisse gambader, il lui rapporterait une belle inspiration.

Comme rien ne venait, elle somnola puis, l'esprit assoupli, commença à y voir plus clair.

C'était parce qu'ils souffraient que les soignants l'avaient fait souffrir. Peu importait qu'ils croient au Système ou qu'ils le contestent, ils étaient pris dans sa toile et devaient obéir à sa loi. Elle y avait déjà pensé, bien sûr, car elle savait tout cela, elle le savait même par cœur, la compréhension des

systèmes était sa passion depuis l'enfance, mais sa souffrance, qui avait occupé tout son univers mental, avait plongé les fondamentaux de sa pensée dans la confusion et la colère. Grâce à la professeure Demaistre, quelque chose s'était décoincé. Elle ne se contentait plus de savoir : elle prenait conscience, et elle était prête à éprouver de la sollicitude pour ces gens maltraités, une compréhension qui apaisait sa colère et calmait les douleurs de son épisiotomie, laquelle, elle le découvrait maintenant, avait été le théâtre de sa colère, son incarnation, le lieu symbolique et corporel de son dégoût. Et elle pensa à toutes les personnes qui, plongées dans un système médical fou, se démenaient pour les malades et les parturientes, et faisaient plus que leur part. Elle pensa à leur dévouement, aux sacrifices qu'ils faisaient pour que leur vocation garde son sens premier, aux difficultés avec lesquelles ils se battaient quand, au lieu de les aider, les institutions les traitaient avec mépris. Elle pensa aussi aux gens qui, sans recul, éreintés, soumis depuis l'enfance, obéissaient au Système sans se rendre compte de ce qu'ils y perdaient personnellement.

Elle jeta un œil à son enfant endormie : dans quel dimension flottait-elle, alors que son petit visage était entièrement fermé au monde, à l'abri de lui ? Elle ne le saurait jamais, de même qu'elle ne pourrait jamais évaluer le mal qu'un accouchement fait dans la violence et dans la

vexation avait pu causer à sa fille. La césarienne – « au moins une chose que je n'ai pas eu à subir ! », pensa-t-elle en soupirant – avait une conséquence mesurable : jamais l'enfant ne pourrait bénéficier du microbiote, arsenal immunitaire précieux, que la mère lui transmettait au cours de son passage par le col de l'utérus. Mais comment mesurer les dommages d'une épisiotomie sur l'enfant, de l'utilisation des forceps, d'un accouchement stressant, accéléré, au moment où, sensible et vulnérable, il fait le grand saut du dedans au dehors ? Peu de gens s'y intéressaient... Ceux qui étudiaient les conséquences de ce type d'accouchement sur les femmes prêchaient dans le désert malgré des études scientifiques concluantes, rompues à de soigneux protocoles. Quant à ce qu'il advenait des bébés après une expérience aussi traumatisante, elle n'avait rien trouvé sur le sujet.

Concernant la mortalité avec laquelle on lui avait fait tellement peur, il paraissait qu'elle était très exagérée. Elle avait lu que 95% des accouchements étaient considérés comme non pathologiques, ce qui n'excluait pas, bien sûr, les complications de dernière minute, mais comme elles étaient rares, rien ne justifiait les taux très élevés d'épisiotomie et de césariennes, ainsi que l'utilisation d'une liste conséquente d'accélérateurs.

D'après ses sources, qu'il lui faudrait vérifier, les raisons principales pour lesquelles les accouchements avaient été si meurtriers étaient la malnutrition et l'enchaînement des grossesses. Epuisées par une maternité qui ne leur laissait aucun répit, les femmes devaient faire face à une énième grossesse tout en s'occupant de cinq, six, huit enfants. Par ailleurs, dans les débuts de l'accouchement à l'hôpital, les fièvres puerpérales s'étaient avérées meurtrières. Il s'agissait d'une infection mortelle causée par les médecins eux-mêmes, lesquels, ignorants en matière de contamination microbienne, passaient d'un cadavre ou d'un malade contagieux à une femme en travail sans même se laver les mains. En somme, l'ignorance et la pauvreté étaient les deux fléaux les plus à blâmer.

Dans un tout autre ordre idée, demeurait encore, parmi d'autres, la question des prématurés. Pourquoi des bébés naissaient-ils avant terme ? Était-ce le fait de conditions particulières ? Bien que le sujet ne lui ait pas semblé très pertinent pour son enquête, elle avait bien fait de s'y intéresser, car le traitement des prématurés et de leur mère apportait un éclairage supplémentaire à la compréhension de l'ensemble.

Elle avait lu qu'en regard des couveuses, inventées par des hommes médecins de bonne volonté désireux de sauver les prématurés, une méthode naturelle du nom de « méthode

Kangourou » existait depuis 1978. Cette méthode avait été établie en Colombie, par manque de moyens financiers et techniques, mais en réalité elle était vieille comme le monde. Car il s'agissait tout simplement de porter le nouveau-né peau contre peau vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et beaucoup de mères, à travers le temps, avaient dû le faire intuitivement, ou renseignées par d'autres femmes. Des études montraient que mère et enfant s'en sortaient avec une bien meilleure santé que les mères désespérées d'être séparées de leur enfant pendant un ou deux mois, et que les bébés qui, isolés dans leur couveuse, manquaient de contacts affectifs, de peau, de voix, de maternage, et d'amour.

Françoise Demaistre avait raison : même bien intentionnés, il fallait vraiment que les médecins soient des hommes pour préférer se lancer dans l'élaboration de techniques compliquées, sous leur contrôle, plutôt que d'observer la nature et d'en tirer parti toutes les fois où elle avait la solution. La nature n'était certes pas idyllique, elle comportait les maladies, les poisons, les virus, produisait des catastrophes comme les raz-de-marée ou les typhons, mais elle était également riche de remèdes et de plantes curatives qu'il était dommage de négliger, et le corps humain lui-même, bien que fragile, était organisé de façon à nous donner un maximum de chances de survivre.

Tous ces médecins, qui se targuaient d'être rationnels et très intelligents, l'étaient-ils vraiment quand ils inventaient des couveuses compliquées pour que les prématurés restent bien au chaud, alors qu'un corps humain était parfait pour cela ? N'était-il pas irrationnel d'aller s'embêter à inventer quelque chose qui existait déjà ?

Et cette séparation, ce lien d'amour charnel brutalement coupé, ce besoin mammifère de rester collées, comme toutes les mères mammifères du monde et leurs bébés qui, les premiers jours, passaient tout leur temps blottis dans la chaleur de leur mère, cette séparation forcée, prématurée ou non, était-elle vraiment un signe d'intelligence ? Ils étaient arrogants, et cela les rendait aveugles et sourds. Quand elle lisait que des études scientifiques prouvaient que les humains ont besoin d'amour pour vivre, que les câlins, caresses, baisers, manifestations corporelles d'amour étaient indispensables à leur santé, et que les gens qui en manquaient couraient le risque de vivre moins bien et moins longtemps, elle avait envie de tout casser. Si les humains avaient besoin que des scientifiques prouvent qu'ils avaient besoin d'amour, qu'il était vital de se câliner mutuellement, d'autant plus quand ils venaient de naître, cela prouvait en premier lieu qu'ils étaient drôlement bouchés. Sans compter que ça ne changeait pas grand chose. Sans cela, on lui aurait laissé Brume avant de l'emmener faire des examens.

Observer était décidément la plus grande source d'intelligence. Regarder, écouter. Sentir. Vivre avec ses sens, ses sensations, son instinct, son intuition. Les gens qui savaient le faire étaient bien rares... Mais pour cela, il fallait de l'humilité, savoir attendre, contempler, ne pas vouloir être actif à tout prix, ne pas être obsédé par la démonstration de son intelligence, ne pas faire la course, laisser tomber la compétition, les attraites de la gloire. Il fallait se concentrer sur l'objet observé, pour lui, non pour soi, et se mettre au service d'une compréhension plus grande que soi, laisser tomber ce mental qui, avec toutes ses circonvolutions, nous faisait croire qu'on était très intelligent, et nous leurrer. Alors seulement l'intelligence véritable apparaissait, immense, douce, patiente, repoussant les limites de notre pauvre mental.

Si l'humanité avait su cela, si elle avait pris cette direction, le monde aurait été un havre de paix.

Pourquoi, d'ailleurs, le monde avait-il pris une autre direction ? Pourquoi en était-on arrivé au règne performatif du contrôle et de la rapidité ? Un jour, il faudrait l'étudier. Il faudrait comprendre pourquoi c'était des valeurs d'hommes, pourquoi ils adoraient ça, pourquoi ces valeurs étaient liées au désir de pouvoir. Il faudrait en connaître l'origine, savoir comment le goût du pouvoir s'était formé, à partir de quelle expérience il s'était forgé. Tout était lié, mais Coline ne

parvenait pas à en comprendre les liens, le tout. En tout cas, il avait sûrement fallu qu'une expérience délicieusement jouissive ait lieu pour que les hommes n'aient plus envie de quitter cette voie, pour qu'ils désirent coûte que coûte en reproduire l'expérience, et se mettre dans une position sociale propice au plaisir de dominer. D'ailleurs, être un homme était une position sociale. Comme être une femme en était une autre. De tout cela, qui était confus, était né, à n'en pas douter, l'esprit calculateur des hommes de pouvoir qui faisaient du monde un enfer où l'amour n'avait aucune importance. Un monde où, avec des moyens calculés, performants, matérialistes, scientifiques, et prétendument rationnels, on devait prouver ce qu'on savait déjà, à savoir que l'amour est une nourriture vitale.

Comme elle admirait les chimpanzés... Ils ne s'infligeaient pas la torture de la solitude, le manque de chaleur grégaire, la carence affective. Leurs bébés étaient choyés, accompagnés dans leurs apprentissages, pris en charge par toute la communauté.

Elle n'était pas aussi bien qu'eux... Si on ne lui avait pas fait pression pour être la mère parfaite, et si elle n'avait pas vécu un si grand traumatisme pendant son accouchement, sans compter toute la peur qu'on lui avait de toutes parts inoculée pendant sa grossesse, elle aurait pu être une mère qui dorlote et câline sans crainte ni arrière-pensée, sans

angoisse ni doute. Elle aurait simplement obéi à ses instincts de femelle mammifère.

Elle se sentait moins coupable maintenant que son enquête lui avait fait comprendre qu'elle avait été le jouet d'une force collective. Cela l'aidait à regarder la réalité en face, à accepter son incurie et ses failles avec plus de responsabilité que de regrets. Depuis deux jours, elle se rapprochait de Brume, et son amour croissait. Elle, qui avait eu tant de mal, par moments, à la prendre dans ses bras, la câlinait plus joyeusement et plus longuement. Une tristesse résidait cependant à l'égard de ce qu'elle avait fait subir à sa fille, quand elle n'avait pas été capable d'être vraiment là pour elle. Ce n'était pas encore gagné, elle n'était pas encore libérée de la pression, de la peur et de la culpabilité, mais elle prenait confiance et avait la ferme intention de se libérer de ses entraves, et de laisser place à l'amour qu'elle ressentait pour sa fille.

Cela lui rappela un obstétricien hors cadre, un de ceux que Françoise Demaistre adorait. Il avait dit dans une interview que, pendant ses études de médecine, le mot amour n'avait jamais été prononcé. Cet homme trouvait cela choquant, en particulier quand on parlait de naissance, et il considérait que c'était le stigmate d'une médecine matérialiste qui s'occupait des maladies mais pas des personnes, et qui oubliait à tort la puissance d'un bon climat affectif. Des

aides-soignantes et des infirmières avaient d'ailleurs remarqué depuis longtemps que les malades entourés d'amour guérissaient mieux que ceux qui étaient seuls ou mal entourés. Les premiers étaient plus optimistes, plus confiants, tandis que les seconds avaient tendance à broyer du noir et à être craintifs. L'absence de réconfort les affaiblissait – les fameuses études scientifiques sur l'amour avaient d'ailleurs démontré que l'isolement, la maltraitance, l'anxiété, avaient un impact mesurable sur notre fonctionnement cérébral, nos organes vitaux, et tout un tas d'hormones et de neurotransmetteurs. Ce n'était qu'un échantillon de ce qui se passait dans l'organisme, car, évidemment, chaque déséquilibre en entraînait d'autres en chaîne.

Cela aussi, était-il vraiment besoin de le prouver ? Ne pouvait-on pas simplement le savoir en observant que, soi-même, quand on était trop seul, qu'on avait trop de soucis, qu'on était maltraité, on se portait physiquement et psychologiquement moins bien que quand la vie nous souriait, qu'on avait un rôle intéressant à jouer dans la communauté humaine, et qu'on était entouré de proches qu'on aimait et qui nous aimaient ?

Non, vraiment, ce n'était ni raisonnable, ni rationnel. C'était... stupide. C'était réinventer le fil à couper le beurre. C'était l'œuvre d'individus inscrits dans une société malade

de sophistication amnésique de ses racines. Chez les mammifères animaux, on s'occupait bien de ses petits, les mâles ne tuaient pas les femelles, on ne s'empoisonnait pas à coup de tabac, d'alcool ou de drogue, on ne s'autodétruisait pas... La base saine de la vie était préservée. Certes, les mâles disparaissaient de la vie des femelles dès qu'ils avaient copulé, mais les femelles étaient à même de survivre pendant leur grossesse, de mettre bas seules, et de s'occuper de leurs petits. Bien sûr, il y avait des pertes. Des bébés mouraient, mangés par des prédateurs, et toutes sortes de dangers guettaient les mères et les petits. Mais... Il n'y avait pas de mariage, pas de domination masculine, pas d'organisation sociale qui défavorisait les femelles, pas d'obligation de travailler pour avoir un toit et à manger, et donc pas de précarisation plus forte chez les femelles que chez les mâles pour cause d'écart de salaires, de plafond de verre ou de temps partiel. Les femelles trouvaient un abri et de la nourriture, selon que la saison était clémente ou mauvaise, comme les autres animaux. En un sens, c'était plutôt égalitaire. On en revenait donc au problème de l'organisation sociale, qui reposait sur des injustices et une hiérarchie arbitraire.

La grande question était : quelle en est l'origine ? Pourquoi et comment en sommes-nous arrivés à ce système plutôt qu'à un autre ?

Bien qu'elle se sente proche de reconstituer le puzzle qui l'avait obsédée toute sa vie, Coline laissa le sujet pour plus tard, car certaines pièces lui manquaient encore, et son exploration de la médecine n'était pas terminée.

Les propos de l'obstétricien hors cadre – comment s'appelait-il déjà ? Il faudrait qu'elle retrouve cette interview... –, lui rappelèrent sa rencontre avec Joachim, un étudiant en médecine, quand elle-même était encore étudiante. Il lui avait dit : « En cours d'autopsie, on s'amuse à se lancer des mains, des pieds... C'est fendard. Ça permet de dédramatiser. » Elle avait été frappée par la désinvolture avec laquelle il s'était exprimé. A l'évidence, le jeune homme se sentait dans son bon droit. Ce qu'il racontait était monnaie courante dans son monde, c'était une tradition qui se transmettait d'une génération d'étudiant à la suivante, avec le consentement indulgent, voire complaisant, des professeurs qui, dans leur jeunesse, avaient agi de même. Comme il n'était pas un hors-cadre, il était normal qu'il ne remette pas en question les conditions de ses apprentissages.

Par la suite, elle avait rencontré d'autres étudiants en médecine qui lui avaient raconté ce genre d'histoires avec le même ton désinvolte, persuadés de l'importance de dédramatiser.

Mais dédramatiser quoi exactement ? Quel drame devait-on à toute force faire disparaître pour être sûr de bien exercer sa profession ? Dédramatiser ne consistait-il pas, en réalité, à considérer le corps humain comme de la matière à traiter, sans âme, sans affects, sans sensibilité ? Dans le cas de l'autopsie, le corps était mort. Mais était-ce une raison pour faire n'importe quoi, et pour se jeter des mains et des pieds à la figure comme un ballon de plage ? Auraient-ils apprécié que des gens jouent avec les pieds et les mains de leur mère, de leur frère, de leur meilleur ami ? Et une fois le regard transformé, une fois que les futurs médecins considéraient le corps comme un bout de viande, qu'arrivait-il face à des corps vivants, habités par des personnes ? Coline pensa à des médecins qu'elle avait beaucoup appréciés. Qu'ils pratiquent la médecine française ou chinoise, ils s'étaient montrés particulièrement compétents justement parce qu'ils l'avaient considérée comme une personne, et qu'ils avaient tenu compte des émotions qu'elle ressentait à l'égard de son mal, qui chaque fois avait été bénin mais douloureux, fatigant, et persistant. Ils s'étaient aussi intéressés à sa vie, lui avaient demandé si elle avait des soucis, l'avaient questionnée sur son travail. Est-ce que ça se passait bien ? Avait-elle été surmenée ? Et, en effet, les maux de dos, de ventre ou de tête, ainsi que les fatigues dont elle ne parvenait pas à se débarrasser,

arrivaient toujours à des moments conflictuels. Les deux praticiens de médecine française qu'elle avait appréciés, des hommes, ne lui avaient presque rien prescrit, et leur écoute, leur compréhension, leurs égards vis-à-vis de sa situation l'avaient toujours beaucoup aidée. Les rendez-vous avaient été brefs, car leur salle d'attente ne désemplassait pas, mais durant le quart d'heure qu'ils avaient mis à sa disposition, ils avaient fait preuve de sensibilité, et cela les avait rendus très intelligents dans leur pratique médicale. Si elle avait eu affaire à quelqu'un qui n'avait juré que par le corps en tant que matière malade et qui lui avait prescrit des médicaments sans la regarder, elle ne serait pas ressortie de la consultation aux trois quart guérie. Bien au contraire, elle savait qu'elle se serait sentie un peu déprimée, bousculée dans un moment épineux, et guère avancée.

Ces médecins-là valaient de l'or... elle leur vouait une estime et une reconnaissance éternelles.

Décidément, cette histoire de dédramatiser, qui consistait à se couper de sa sensibilité dans le but d'être archi-compétent, non seulement ça ne tenait pas la route, mais en plus ça ne garantissait foutrement pas d'être un bon médecin.

Elle n'avait jamais eu de maladie grave, mais si elle était atteinte d'un mal incurable, qui devait la tuer dans un délai déterminé, ou altérer ses fonctions motrices, détruire ses

capacités cérébrales et la réduire à l'état de légume, c'était à un des médecins qui l'avaient soignée qu'elle aimerait avoir affaire. Car ceux-là sauraient adoucir sa peine et l'accompagner avec humanisme dans sa dégénérescence.

Dans son métier, elle n'aurait jamais pu tirer le meilleur parti de ses interviews si elle s'était cantonnée à la compréhension mentale. A côté de quels lumineux entendements serait-elle passée si elle n'avait pas été à l'écoute de ses perceptions sensorielles, si elle n'avait pas observé, pendant une fraction de seconde, un imperceptible tressaillement, la tristesse passagère d'un regard, ou l'excitation d'une victoire sur elle ? Elle aurait été comme certains de ses collègues, très diligents à retranscrire les dépêches de l'AFP, à trouver des gens qui leur donneraient raison, ou à tronquer une interview pour qu'elle aille dans le sens qui les arrangeait. La vérité, ils s'en cognaient le baigneur, et c'était pourquoi, certains jours, elle était prise d'un tel écœurement qu'il lui était impossible d'ouvrir un journal ou d'écouter les nouvelles à la radio. Quant au journal télévisé, elle en avait toujours détesté la superficialité et la fausseté.

Entre autres documents, Françoise Demaistre lui avait donné un article de trente-deux pages rédigé par une consœur historienne, spécialiste de la naissance et de la petite enfance.

Elle venait de s'installer pour lire l'article, qui traitait de l'histoire et des pratiques de l'accouchement psychoprophylactique, quand Brume se réveilla de son long sommeil et se mit à pleurer. « Mais oui mais oui mais oui... », murmura Coline en allant chercher sa fille dans son couffin. « Je suis là, maman est là... Voilà, voilà... Maman est là... je suis là... Tu as faim ? »

Coline retira une manche de son pull et de son T-shirt puis, les ayant suffisamment relevés, elle s'installa confortablement sur le canapé avec Brume. L'enfant tirait fort sur son sein, et Coline dut modifier sa position deux ou trois fois pour que la tétée soit plus douce.

Gentiment, d'une voix feutrée, elle lui susurrail des mots d'amour. Un sentiment de culpabilité planait encore, entraînant à sa suite de la peur et des doutes, mais ça allait mieux qu'avant. Il faudrait encore un peu de patience... Du

reste, elle se disait que sa fille devait sentir qu'elle l'aimait... Ce n'était pas comme si elle l'avait rejetée... Cet amour avait certes connu des contrariétés mais il existait, et Brume devait le sentir. Du moins l'espérait-elle...

Ses doutes habituels la reprirent, sa confusion s'intensifia et elle se sentit glisser dans un de ces trous noirs qui l'avaient trop souvent avalée. Il fallait absolument qu'elle se reprenne. Elle concentra son attention sur Brume, la changea de sein, puis la garda contre elle jusqu'à ce qu'elle fasse son rôle, et la laissa s'endormir sur son ventre. Elle lirait l'article avec Brume contre elle, et éviterait ainsi la noyade. Elle avait un crayon pour souligner et annoter ce qui lui semblerait particulièrement intéressant... Il lui fallait juste revenir un peu à elle, rassembler ses idées, et tout irait bien. Comme elle n'y arrivait pas, elle coucha Brume dans son berceau, alla respirer de l'air frais à la fenêtre, but un verre d'eau, et s'installa à son bureau avec l'article, qui ne manqua pas de la décevoir.

Elle s'était attendue à tout autre chose, mais bien sûr, quand on croyait trouver quelque chose qui n'existait que dans sa tête, on avait pas mal de chances d'être déçu.

L'article disait que, pendant la guerre froide, le docteur Lamaze avait rapporté d'un voyage en URSS une méthode d'accouchement sans douleur appelé accouchement psychoprophylactique. Les femmes qui en avaient fait

l'expérience avaient déclaré en être très satisfaites, mais des recherches avaient montré que ce n'était pas toujours le cas, et que soignants comme parturientes avaient été fermement conviés à participer à la propagande pro-URSS en brandissant un taux de réussite depuis lors remis en question. Si l'intention était bonne, cette méthode était loin de rendre leur toute-puissance aux femmes. Elles devaient suivre un protocole très strict sous le contrôle des médecins. Contrairement à l'accouchement naturel, au cours duquel les femmes étaient les maîtresses absolues de leur accouchement et pouvaient, en suivant leurs intuitions, le vivre dans son intensité naturelle, la psychoprophylaxie avait pour but d'éduquer le mental à contrôler le travail et la douleur.

Mais ne rien sentir, ne pas crier, rester sur le dos les jambes écartées, être dépendante d'un médecin indiquant comment et quand respirer, relevait du même état d'esprit que son propre accouchement, basé sur l'obéissance totale à un protocole médical masculin et à l'obligation d'accoucher dans un hôpital.

Il était aisé de comprendre pourquoi les féministes n'en avaient pas voulu... Les femmes auraient dû avoir le choix. Elles auraient dû pouvoir choisir entre se faire totalement assister par des techniques et des substances, accoucher chez elles le plus naturellement possible, ou se former à la

méthode psychoprophylactique. Il était révoltant qu'une décision aussi intime soit soumise à l'autorité d'une institution. Dans ce domaine comme en bien d'autres, les gens étaient tributaires de spécialistes incapables de voir que plusieurs voies étaient possibles.

Ce contrôle n'était pas anodin. Il était le résultat d'un climat particulier qui marquait le monde et les esprits de son empreinte et étendait son emprise sur tout. C'était ce climat que Coline cherchait à comprendre depuis son enfance. Elle ne voulait pas seulement comprendre le fonctionnement de l'ensemble, elle voulait aussi plus que tout connaître son origine. Ce climat lui donnait l'impression d'un mental diffus auquel on ne pouvait échapper. Comment s'était-il formé ? Pourquoi le monde avait-il suivi une direction marquée par l'argent, le contrôle, le pouvoir, la rapidité, l'efficacité ? Pourquoi n'avait-il pas choisi l'amour, la coopération, l'empathie, le temps ? Quel était le point de départ ? Si les humains, à leur début, avaient suivi une autre voie, le monde aurait été complètement différent. Une direction avait été prise à un moment donné, parmi d'autres directions possibles, qui avait mené à ce monde-là, à ces souffrances-là, à l'exploitation sous contrôle plutôt qu'à la coopération avec les autres êtres vivants.

Des gens avaient choisi d'autres voies. Certains consacraient leur vie au développement de leur spiritualité dans le but de

se libérer de leurs tourments et d'accéder à une plus grande richesse intérieure, à l'exploration de leurs perceptions sensorielles, à l'expansion de leur sagesse, de leur amour, de leur altruisme.

C'était la preuve que d'autres voies étaient possibles. D'autres voies qui existaient depuis longtemps. Mais la question était de savoir pourquoi c'était la voie du pouvoir, de l'écrasement, qui avait gagné. Pourquoi le développement de nos capacités d'amour, de joie, de générosité n'avaient-elles pas été jugées dignes d'être les phares de nos vies.

On était pris dans un système de pensée engluant. Un mental qui imprégnait tout. Il était difficile de penser un système de pensée dans lequel on était soi-même engluée, qui nous imprégnait et nous donnait l'impression que nos modes de pensée, et ceux de la société dans laquelle on vivait, étaient logiques, évidents. Il y avait tous ces livres de conseils pour les parents. Des livres sur la grossesse, les enfants, comment il fallait faire, ce qu'il fallait comprendre. Il y avait tous ces livres, qui étaient considérés comme de la connaissance. On se référait à des experts qui faisaient autorité, des gens qu'il fallait écouter parce qu'ils détenaient le savoir. On activait le mental, on ne prenait pas le temps de regarder, de se mettre de côté, de s'effacer pour

observer tranquillement une situation, écouter ce que disait le corps, les sensations, le coeur. Si on allait mal, on prenait rendez-vous avec un expert, on le payait pour qu'il nous aide... il y avait toujours de l'argent en jeu... rien à voir avec aller voir quelqu'un qu'on connaît, pour discuter, quelqu'un qu'on aime bien, dont la présence nous aide, l'entente qui nous lie.

C'était fou et malsain. Le système de pensée qui imprégnait tout était fou, malsain, il était comme une trame mentale, un réseaux de fils enchevêtrés qui nous empêchait de penser autrement, de vivre autrement, de développer autre chose, de s'extraire d'un système de pensée enchevêtré à nous, à notre mental. Pour penser autrement, ne demeuraient que les individus hors-cadre. Mais autrement ne suffisait pas. Il faudrait arriver à s'élever au-dessus de la trame. Etre très, très au-dessus, pour la voir dans son ensemble, à l'abri de l'immersion, et c'était ce que Coline souhaitait réussir : s'élever suffisamment au-dessus de la trame pour voir sa texture, ses liens, sa nature, et la comprendre avec l'intelligence holistique de son être.

Elle avait entendu une femme, à la radio, qui disait qu'avec son nouveau-né, c'était simple. Il suffisait d'écouter pour savoir de quoi un bébé avait besoin. Il suffisait d'être en roues libres, et on entendait. Il suffisait... Il suffisait de faire ce que Coline n'avait pas su faire : s'extraire des pressions,

des conseils, qui donnaient l'impression que s'occuper d'un bébé était très compliqué, qu'il fallait savoir des tas de choses, qu'il fallait des connaissances inouïes, qu'il fallait passer par le mental, encore et toujours, tandis que cette femme parlait, à sa façon, de revenir au corps, et d'être en confiance. D'être en confiance, plutôt que d'avoir peur ; d'écouter par le corps, par la peau, par les sens, plutôt que de passer par le mental. Comme dans l'accouchement naturel. On y revenait toujours. Entendre et voir, savoir par le corps-esprit intelligent. On parlait aussi d'intuition, d'instinct, de voie du cœur... les mots étaient bien misérables en la matière. Ils étaient réducteurs, elle le savait d'autant mieux qu'elle était souvent dans cet état privilégié d'intelligence quand, interviewant les gens, elle se tenait intérieurement en retrait et laissait toute la place à ce qui s'exprimait, dans les mots et en dehors d'eux. Cet état-là, finalement, était l'état d'intelligence. D'ordinaire, quand on parlait d'intelligence, c'était pour qualifier une personne et cela faisait référence à une capacité qu'elle possédait. Comme son nom l'indiquait, l'état d'intelligence était avant tout un état qui donnait les conditions de l'intelligence. Ce n'était pas personnel. Ce n'était pas une qualification de soi. On n'était pas soi-même intelligente, on était dans un état provisoire d'intelligence. Un état d'intelligence holistique.

Une telle définition ne plairait pas beaucoup, en ces temps d'experts et de spécialistes, où l'identité égotique et sa démonstration étaient très prisées... une époque où il était primordial de faire croire qu'on avait plus de valeur que les autres si on voulait avoir du succès.

N'empêche... Toute cette atmosphère de conseils qui lui disaient, à la télé, à la radio, dans les livres et les journaux, partout, qu'il y avait des experts qui savaient mieux qu'elle ce qu'elle devait faire, empêchait l'état d'intelligence, et son écoute subtile. Car tout en lui bourrant le crâne de « il faut », on la convainquait qu'elle ne savait pas ce qu'elle devait faire et que c'était pour cela qu'elle devait écouter les spécialistes. Et, alors qu'elle savait toujours ce qu'elle avait à faire, ou qu'elle le saurait en situation, alors qu'elle avait la saine habitude de n'écouter que sa petite voix intérieure avec confiance, elle s'était fait happer par l'atmosphère débilante de son époque.

Et c'était à cause de cela qu'elle avait ressenti tant de bouffées d'angoisse à l'idée d'être mère : cette atmosphère, qui divisait en deux catégories ceux qui savaient et ceux qui ne savaient pas, l'avait imprégnée de l'idée qu'elle ne saurait pas être la mère de sa fille. Et c'était fou, fou, que ces livres, et ces experts qui, normalement, étaient là pour aider les gens, aient un effet contreproductif sur elle. Il était fou, tellement fou, de se rendre compte que baigner dans

cette atmosphère l'avait dépossédée de sa confiance habituelle, et l'avait plongée dans la peur, l'angoisse, et le doute.

Dépossédée, c'était le mot. Elle n'était plus en pleine possession de ses moyens. Et cela, à cause d'un bain de peur collectif qui disait : il y a ceux qui savent, et ceux qui ne savent pas. Les seconds doivent s'en remettre aux premiers.

Un bain de peur... La peur faisait partie intégrante du système mental qui engluait tout. C'était même une pièce maîtresse, parce que, comme on le disait couramment, la peur était le plus vieil instrument de domination, mais pas seulement... Elle ne savait pas quoi, mais il y avait autre chose...

Concentrée sur ses pensées, elle se prépara un chocolat chaud en attendant d'aller faire une promenade avec Brume.

Elle s'assit à la table qui lui servait de bureau, posa sa tasse près d'elle, remarqua dans le désordre de ses papiers le livre *Pour une naissance sans douleur*, dont Charline lui avait parlé, hésita à le lire – oui, non, oui, non –, pensa « plus tard », puis « oh et puis non ! maintenant ! », soupira, pensa « je ne sais pas », bâilla, but une gorgée de chocolat, regarda Brume, qui était si mignonne et un peu sérieuse, tandis qu'elle dormait du sommeil de qui a le ventre plein,

se leva, prit un biscuit au chocolat, le mangea, puis un autre, puis un autre, pensa aux kilos qu'elle devait perdre, soupira, s'assit à son bureau et, machinalement, sans y penser vraiment, attrapa le fameux petit livre et commença à le lire. La grâce de l'ouvrage, tout en prose poétique, pétrit Coline d'une douceur qu'elle n'avait plus éprouvé depuis la naissance de sa fille. L'intelligence véritable qui s'y déployait en liberté, sensible et vibrant d'une émotion vive, la rendit à elle-même et la nettoya, pour un moment, de la vilénie du monde dans laquelle elle avait été obligée de plonger depuis un mois. Des continents de glace fondaient dans son cœur blessé, et elle versa quelques larmes d'amour et de reconnaissance, évacua la peine qu'elle avait accumulée pour toutes les femmes et tous les bébés du monde, le chagrin qu'elle éprouvait pour sa fille et elle-même. Quel soulagement... Oui, quel soulagement de pouvoir verser dans la tendresse et la gratitude, en compagnie d'un homme qui, ayant su prendre le temps d'observer les nouveaux-nés, proposait autre chose. Hélas sa tentative n'avait pas abouti. Elle avait changé des choses – on ne pendait plus les nouveaux-nés par les pieds – et c'était toujours ça de gagné, mais le petit monde de l'obstétrique n'avait pas opéré de révolution pour autant. Au moins avait-il le mérite d'exister et de lui sortir la tête de la trame, du

système, de la toile épouvantable dans laquelle elle était prise, comme tout un chacun.

C'était ce livre-là qui avait fait scandale dans la confrérie des obstétriciens, en 1974 ? Pourquoi s'étaient-ils acharnés sur leur confrère ? Il était vrai que Frédérick Leboyer, en proposant un nouveau point de vue sur la naissance et les nouveaux-nés, les avaient montré du doigt et n'avait pas hésité à dire que les pratiques habituelles étaient sottes, cruelles, et qu'elles étaient le fait d'imbéciles aveugles, qui étaient... Inutiles de les nommer, ils s'étaient reconnus et lui avaient livré une bataille sans merci. Tous contre un, ce n'était pas joli-joli...

Au fond, pourquoi s'étaient-ils à ce point insurgés ?

Pourquoi ceux qui dominaient par le nombre et la légitimité éprouvaient-ils le besoin d'écraser le renégat qui, lui, n'avait pas d'autre pouvoir que sa pensée et son expression ?

L'histoire était vieille... Celle des despotes qui anéantissaient les individus suffisamment libres et révoltés pour opposer leur parole au système.

Cette histoire-là avait toujours fasciné Coline. Elle s'était toujours demandé pourquoi le pouvoir craignait les renégats. Pourquoi, alors que les renégats eux-mêmes savaient que les autorités, si elles le voulaient, pouvaient les jeter en prison, les bannir, ordonner qu'on les torture, qu'on les tue, qu'on les enferme à vie dans un camp, pourquoi ces

individus-là étaient-ils tant craints par ceux qui avaient le pouvoir ? En quoi la voix d'un seul individu pouvait-elle être une menace ? Les despotes les trouveraient-ils crédibles ? En tout cas, ils ne les croient pas assez inoffensifs pour les laisser parler, comme on laisserait délirer un fou, en disant « C'est un fou ! ». Les croient-ils capables d'entraîner une révolution qui leur ferait perdre le pouvoir ? Croiraient-ils malgré eux à la force des mots, au pouvoir des idées ?

Pour comprendre, il suffisait d'être la despote.

« Bon, je suis une despote, commença Coline en se mettant dans la peau du personnage. J'ai le pouvoir, tout le monde m'obéit, j'adore ça, je fais ce que je veux, je suis toute-puissante, personne ne peut m'arrêter... Mais aïe ! J'ai tout le temps peur de perdre le pouvoir... c'est que j'y tiens, moi, à mon pouvoir... » Quoi ? Quelqu'un ne pense pas comme moi et ose le dire ? Qu'on l'élimine ! » Car je suis folle à lier et je veux que tout et tout le monde soit d'accord avec moi. Si on n'est pas d'accord avec moi, je me sens directement attaquée, j'ai l'impression qu'on me manque de respect, et me critiquer revient à dire que j'ai des défauts, alors que, moi, je suis géniale, je suis mieux que les autres, je suis supérieure à tous ces gens qui ne savent rien. »

Oui mais... Dans le cas d'une confrérie, c'était différent...

« Un homme vient, Frédérick Leboyer, qui a écrit un livre qui remet en question toute une pratique, tout ce en quoi je

crois. Cet homme dit que j'ai tout faux. Il a beaucoup de succès, les femmes l'adorent... J'ai un peu regardé, pas trop, ce fameux livre. J'ai un peu écouté – jusqu'à ce que j'éteigne la radio, de rage – une interview de cet homme. Je m'arrange pour ne pas l'entendre, ne pas savoir ce qu'il dit. Je ne veux pas savoir. Il m'horripile. C'est un imbécile. Et moi je suis en colère, je ne supporte pas que ce type, là, vienne me faire la leçon. Car je sais que je suis compétent. Et lui il vient me dire que j'ai tout faux. Non mais pour qui se prend-il ? J'ai besoin de déverser ma colère. Mes collègues sont d'accord avec moi, on ne lui fera pas de cadeau. Qu'est-ce que c'est que ce gars qui vient remettre en question tout ce que je suis, tout ce que je fais, tout ce en quoi je crois ? Il faut l'éradiquer, et que tout continue comme d'habitude. Car cet homme est dangereux. Il dénigre la profession et répand des idées fausses. Il veut détruire l'institution à laquelle j'appartiens. Et mon appartenance, c'est sacré. C'est ma chair et mon sang. »

Ne pas oublier, aussi, qu'en tant que despotes, ils sont arrogants. Ils manquent d'humilité. Ils ne peuvent pas regarder une approche différente, qui contredit la leur, en se disant « Tiens... C'est quoi ? » Ils ne peuvent pas apprendre. Ils ne peuvent pas accepter de s'être trompés, d'avoir fait des erreurs. Ils sont piégés dans leur ego, qui ne supporte pas une seule critique, pas une seule remarque, et ne

peuvent évoluer. En réalité, ils ne sont que des petits enfants immatures qui ont peur qu'on leur prenne leur jouet. Et puis il y a aussi, sûrement, de l'envie, de la jalousie, envers l'homme qui a écrit un si beau petit livre, et qui a tant de succès. Mais ils ne l'avoueront jamais. Et alors, pour ne plus être face à la remise en question qui met leur pauvre petit égo en danger, ils essaient de tuer symboliquement le gêneur. Pour cela, ils se réclament de la tradition, de l'Institution, du bien-fondé de leur pratique, qui est scientifique, donc vraie. Ils utilisent la force du clan. C'est ce que font les faibles : ils en appellent aux règles, à la morale, et au clan. Ils s'agrègent, se serrent les coudes, face au dissident. Ils se disent outrés, et se font passer pour les pourfendeurs d'un ennemi fou qui les calomnie. Et tout ce processus réactionnel primaire ne prouve en réalité qu'une seule chose : ils ont peur. Car, pour ces arrogants, avoir tort, se tromper, avouer qu'on a des choses à apprendre, est ce qu'il y a de plus rabaissant au monde.

Alors que, toutes proportions gardées, au départ, que s'est-il passé ? Au départ du lancer de foudres collectif, il y a juste un homme, obstétricien comme eux, qui a écrit un livre sur la naissance sans douleur, lequel, certes, inclut une critique, mais c'est tout.

Comme ils sont faibles, ceux qui se croient forts parce qu'ils ont le pouvoir... Finalement, ce n'est rien d'autre qu'une

question d'ego avec, en toile de fond, une institution médicale qui fabrique de tels ego.

Frédéric Leboyer a écrit son livre, non pour attaquer ses confrères, mais pour faire évoluer la pratique, pour qu'elle s'améliore, pour offrir au plus grand nombre ce qu'il sait. Mais il n'a pas réussi. Il a changé quelques gestes, mais c'est tout. Car ils n'ont pas voulu l'entendre. Ils ont rejeté la possibilité de s'améliorer, d'améliorer le sort des mères et des bébés.

Certes, les médecins n'avaient pas pendu Brume par les pieds, ils ne l'avaient pas tapée dans le dos, mais vingt ans après la parution du livre, les autorités administratives et médicales ne donnaient aucune chance à l'accouchement d'être une expérience passionnante. Les médecins, hommes et femmes, étaient formés dans un certain état d'esprit, qu'ils ne remettaient pas en question. Ils avaient foi en l'endoctrinement qu'ils recevaient pendant leurs longues et âpres années d'études, avaient une confiance totale en la science. Tous ces gens agissaient donc de bonne foi, même quand ils travaillaient avec des principes erronés. Ils pensaient bien faire et il n'était pas question pour eux de remettre en question les enseignements de leurs professeurs. Plus tard, ils leur succèderaient et transmettraient à leur tour les savoirs appris.

Coline laissa flotter son esprit. Elle avait besoin d'atterrir. Le petit exercice d'empathie auquel elle s'était livrée n'était pas sans conséquence. S'ensuivait toujours une certaine fatigue, et un assombrissement.

Elle but un grand verre d'eau et alla contempler Brume, qui dormait toujours. Ne dormait-elle pas trop ? Les gens lui disaient qu'elle avait de la chance d'avoir un bébé qui dormait beaucoup, mais Brume, dans tout ça ? Avait-elle de la chance, elle, de tant dormir ? Coline n'était pas tranquille. Penser que, parce que c'était confortable pour les parents, l'enfant se sentait bien, c'était stupide, égocentré, nul. Il faudrait qu'elle s'en occupe. Qu'elle sache si ce sommeil ne cachait pas quelque chose... un mal-être... Elle le ferait... Bientôt. Car l'entrevue avec la professeure Demaistre et la lecture du livre de Leboyer l'avaient allégée d'un poids. Elle se sentait mieux. Plus confiante. Quelque chose de bon se passait en elle, qui finirait par la délivrer de ses tourments.

Tandis qu'elle regardait son enfant chérie, si belle dans sa petite peau rose et son petit corps dodu, quelque chose lui vint. Quelque chose qui semblait important, mais quoi ? Quelque chose qui se formait dans son esprit et qui se manifestait par une sensation étrange, comme un appel intérieur à écouter.

Elle se serait bien assoupie un moment, mais elle ne voulait pas manquer cette pensée. Chaque fois qu'elle avait

éprouvé cet appel, elle avait appris des choses plus grandes que l'univers.

C'était fragile, fragile... Cette pensée pouvait s'évanouir à tout moment sans jamais voir le jour, il fallait se concentrer tout en lâchant le contrôle, savoir se laisser aller sans perdre de vue l'embryon de pensée. C'était ce qu'Einstein faisait quand, en début d'après-midi, il laissait son esprit voyager dans un état de conscience modifiée, assis-debout sur son haut tabouret. Il imaginait, lançait une hypothèse folle, et regardait ce qui se passait comme s'il y était, au sein d'une conscience ouverte, débarrassée des barrières du mental.

Coline se laissa aller, encore et encore, puis elle prit du papier et un crayon, et se mit à prendre des notes, à écrire ce qui lui venait. La pensée se formait, lumineuse et articulée, tandis que son esprit prenait de la hauteur. Coline avait la sensation de pouvoir s'élever au-dessus des contingences terrestres, de s'extraire des logiques ordinaires, de s'émanciper des sphères basses de la pensée qui, parce qu'on vivait immergés dans ce monde, nous empêchait de voir l'ensemble.

Elle vécut deux heures ineffables qui resteraient pour toujours gravées en elle comme un souvenir heureux. Brume dormait toujours, rien ne s'interposait entre la pensée et elle, rien ne la troublait, aucun bruit, aucune sonnerie de téléphone, aucune perceuse dans un mur voisin, aucun

Klaxon de voiture, et dans le ciel, les alouettes tournaient, tournaient, et filaient comme des comètes dans l'air froid de l'hiver.

De la petite table où elle écrivait, Coline jetait des coup d'œil furtifs à Brume en pensant – mais ce n'était pas une pensée, plutôt un flottement disant « C'est pour toi, ma chérie... C'est ton héritage », assorti du sentiment que quelque chose d'important se produisait, quelque chose qui aurait une profonde incidence sur l'avenir de sa fille, quelque chose de marquant qui signait le début d'un changement. Un héritage, oui, un héritage qui ferait partie du sang de Brume, une pensée qui serait dans son corps, qui grandirait avec elle, qui survivrait à sa mère, à son père, et qui... Qui était rendu intraduisible en mots d'humains, ne se traduisait et se manifestait qu'en corps et en esprit, en molécules et en cellules.

Elle marmonna « Tu vas voir, ma fille, on va y arriver ». Baignée d'une confiance nouvelle, l'œuvre écloait en elle et sur le papier, douce, belle, lucide, qu'elle chérissait, aimait, qui la rendait à sa nature et à son entièreté, pansait ses blessures, cicatrisait son cœur, et lui faisait envisager l'avenir avec optimisme. Et tout cela – l'œuvre, la pensée, la guérison – l'occupait entièrement, et la rendait indisponible à tout ce qui n'était pas son mouvement intérieur, ce qui ne l'empêchait pas de percevoir la lumière douce et pâle sur le

mur, l'atmosphère douillette de l'appartement, le sommeil lourd, profond, qui engloutissait Brume, le bambou tressé, brillant de vernis, la peau transparente du bébé, le ciel au dehors qui s'allégeait, le petit souffle d'air qui balançait le platane de la place, les déplacements des gens dans la rue, qu'elle ne voyait pas, mais qu'elle sentait, qu'elle devinait, qui vivaient en elle et remplissaient son esprit de toute l'activité à l'œuvre dans la ville, en un temps qui était présent infini.

Elle regardait Brume, écrivait, et Brume était la plus belle enfant du monde, et sa pensée la plus lumineuse de toute sa vie.

Enfin elle savait, commençait à savoir, ce que toute sa vie d'observation et d'écoute lui enseignait maintenant.

Et tout allait bien. Tout allait bien. Rien n'était parfait, et rien ne le serait jamais, mais tout allait bien. Elle était la mère d'une petite Brume magnifique, sublime, unique au monde, et son amour pour son enfant n'aurait pas de borne. Elle l'aimerait comme jamais elle n'avait aimé, et elle ferait des erreurs, car toutes les mères, même les meilleures du monde, en faisaient. Et ce n'était pas grave, non, pas grave du tout, car l'essentiel – « l'essentiel », encore... – était qu'elle aime sa fille, qu'elle soit là pour elle, et qu'elle fasse de son mieux.

Cela, elle pouvait le faire. Et Khan, qui était un amour, une merveille, serait là aussi pour Brume, avec tout son amour de père, et toute sa bonne volonté. Ils cafouilleraient ensemble et se sentiraient certains jours démunis, perdus face à leur responsabilité, mais ils seraient là, et jamais Brume ne manquerait d'amour.

Et la pensée se déroulait, se déroulait. Il suffisait d'écouter, de se placer ailleurs, dans une dimension différente, une région élevée de l'esprit, pour que la connaissance, le tissage de toutes ses connaissances et de quelque chose d'autre lui donne accès à cette pensée chérie, adorée, qui était la clé d'or qu'elle avait cherchée toute sa vie.

L'avènement de sa pensée était arrivé. Maintenant, elle savait.

Elle cessa d'écrire, se tourna vers Brume, et la contempla avec un amour infini. Le temps s'écoula, lent et paisible. Elle n'avait plus mal, elle était en paix.

« Dans mon corps, s'est déroulée la pensée.

« Dans mon corps, s'est déroulée l'atrocité.

« Dans mon corps... C'est dans mon corps que s'est accomplie l'ultime compréhension, tissée de ma vie, de toutes ces heures d'observation et d'écoute, et de ce que les médecins ont mis dans mon corps.

« Ils ont mis leur pensée dans mon corps, leur mode de fonctionnement dans mon corps, ils ont transmis leur

système à mon corps, qui l'a rejeté comme un agent étranger, et mauvais.

« Mon corps l'a rejeté, puis il l'a transformé. Il est devenu crise, douleur, souvenir traumatique, puis il l'a analysé, compris, et maintenant il sait. Il a compris le système après l'avoir incorporé. Il a eu le système en lui, dans son système à lui, et il a pu comprendre leur système.

« Maintenant je sais.

« Je sais.

« Je connais la faille. L'axe qui fausse tout. L'erreur qui détruit le monde, le poisse et l'englue, nous englue tous et toutes, et nous empêche de penser en dehors de la Trame. »

Coline s'allongea sur le canapé et s'endormit près du berceau en se disant que son repos ne durerait guère, car son enfant aurait bientôt faim.

Réveillée par des pleurs une demie-heure plus tard, elle se leva avec peine – elle aurait bien dormi encore deux heures... Ses seins lui faisaient mal, deux taches de lait maculaient son T-shirt.

Elle prit Brume contre elle, dénuda son sein gauche et Brume téta immédiatement. « Tu avais faim, ma belle... », chuchota Coline en regardant sa bouche tirer avec avidité sur son sein. « Pas trop fort... pas trop fort... », disait Coline en caressant la tête de sa fille et en modifiant sa position, puis elle pensa au moment extraordinaire qu'elle avait vécu avant de s'endormir, à l'article qu'elle voulait écrire, au dimanche qu'elle allait passer avec sa mère, à son travail, et elle se rembrunit. Si seulement son moment d'extase avait pu durer... Elle s'était trouvée dans un état de totale clairvoyance, et elle avait vu ce qu'elle avait toujours voulu savoir. Maintenant, elle retrouvait la lourdeur de la

dimension terrestre et les soucis inhérents à sa condition humaine lui semblaient accablants.

Quand Brume eut cessé de téter, elle la garda contre elle et lui laissa le temps de faire son rôle, puis elle s'allongea sur le canapé et la laissa se rendormir dans ses bras.

Son idée d'écrire un article sur l'accouchement était-elle pertinente ? Le sujet l'était, et on avait bien besoin d'en parler, mais les rédacteurs en chef étaient des hommes, le sujet n'était pas à la mode, et ils ne verraient sûrement pas d'intérêt à le publier. Elle les voyait déjà la renvoyer à « ses trucs de bonne femme », et elle n'aurait aucun moyen de se faire entendre.

Par contre, si elle écrivait un livre, elle aurait ses chances. Certaines maisons d'édition avaient une ligne éditoriale compatible avec un tel sujet.

Mais alors il faudrait faire beaucoup plus de recherches, qui dureraient des mois. Puis viendrait le moment de l'écriture, qui durerait six mois, un an, peut-être plus, car elle avait moins de temps qu'avant. En outre, il lui faudrait se plonger, encore et encore, dans un sujet qui la meurtrissait personnellement, ce qu'elle n'avait jamais fait. En aurait-elle la force ? Sans doute pas... Chercher et comprendre l'avaient un peu apaisée, mais de là à y passer des mois... Cependant, quel dommage de ne pas faire profiter les femmes des connaissances qu'elle avait commencé à

rassembler, et de renoncer à secouer le monde de la naissance... D'autant plus qu'elle avait déjà pas mal de matière... Mais non, c'était impossible. Il fallait qu'elle passe à autre chose, sinon elle allait devenir folle, et elle avait déjà assez de soucis comme ça sans se rajouter un fardeau.

Le premier de ses soucis était de trouver un travail. Mais comment faire, avec Brume ? Elle voulait l'allaiter, en prendre soin, être là pour elle, et ne pouvait envisager l'idée de la confier à une crèche ou à une gardienne du matin au soir. Elle voulait être là, et être ailleurs. Travailler, bouger, aller voir des gens, et s'occuper de sa fille. Elle voulait tout, ne savait pas comment faire, se rendait compte que la question était inextricable, et en voulait parfois à Khan d'être le père. Il n'avait pas été enceinte, n'avait pas accouché, n'avait pas eu l'épisiotomie, n'avait pas à allaiter, et il avait un travail. Bien sûr, elle était injuste. Tout était injuste. Ne pas avoir tout ce qu'on voulait était-il injuste ? Parfois oui... Il n'était pas injuste qu'elle allaite son enfant, puisque c'était elle qui avait le lait, mais il était injuste que le monde oublie les femmes dès lors qu'elles avaient un enfant – les hommes aussi avaient des enfants, nom de Dieu ! C'était les mêmes que ceux des femmes ! – et que celle-ci soient bannies du travail, comme si elles n'étaient plus bonnes à rien. Quand son ventre ne lui avait plus permis de

cacher sa grossesse, les rédacteurs en chef l'avaient complètement oubliée. Comme si elle n'existait plus.

Son CDD avait pris fin à son troisième mois et elle avait cessé de chercher un poste, car personne n'aurait voulu engager une femme qui se retrouverait avec un bébé sur les bras quelques mois plus tard.

Si seulement elle avait été plus simple... Si seulement elle avait pu accepter de passer un an, deux ans, tranquille, à profiter de sa fille, à dormir quand elle dormait, l'emmener en promenade, la câliner, s'occuper de trouver un appartement, lui faire une jolie petite chambre avec des petits oiseaux, des petits papillons et des petits chatons sur les murs vert pâle, ou bleu pâle, ou rose pâle, ou jaune pâle... Mais le monde était dur, le taux de chômage élevé, et ses homologues masculins, qui pâtissaient aussi des compressions de personnel, trouvaient plus facilement du travail que les femmes. Que se passerait-il si elle restait deux ans sans travailler ? Voudrait-on encore d'elle ?

Khan avait trouvé un poste, tandis qu'elle se dépensait encore sans compter pour faire des piges ici et là. La lutte était sans merci, et être une femme dans un monde patriarcal augmentait les difficultés.

Finalement, le problème n'était pas d'être mère. Le problème était politique, sociétal, patriarcal, économique. Et c'était cela qui compliquait tout, et qui, comme pendant

son accouchement, l'empêchait de profiter du miracle de la vie, incarné par sa fille.

C'était parce que le monde n'avait aucun intérêt immédiat pour les enfants, pour l'enfantement, que tout était si dur. Parce que le monde était gouverné par les hommes qui, eux, n'enfantaient pas. Mais enfin, il fallait bien pondre des bébés si on voulait qu'un jour il y ait des adultes capables d'entrer dans la folle machine économique pour l'engraisser de leurs forces, la nourrir de leur énergie, et lui donner la productivité qu'elle réclamait !

« Quel monde dégueulasse, vraiment... », pensait Coline. Ce n'était pas qu'elle le découvre, mais jamais elle ne l'avait ressenti aussi amèrement.

Depuis la fin de ses études, elle n'avait trouvé que des piges, des CDD, des missions.

Si sa situation était due, elle le savait, à une économie de profit qui, dans le journalisme comme ailleurs, engageait le moins de gens possible en leur demandant de travailler pour deux, le machisme qui y régnait et privilégiait les hommes n'y était pas pour rien. Comme si ça ne suffisait pas, son obsession de tout savoir et de tout rendre public lui portait préjudice. Jeune, elle avait naïvement cru que ses talents seraient estimés à leur juste valeur dans une profession où, pensait-elle, fouiner était le maître-mot, mais c'était tout l'inverse. Elle excédait les rédacteurs en chef

toutes les fois où, défendant son sujet, elle luttait pour le traiter de la façon la plus exhaustive possible, avant d'être renvoyée à un papier de deux cents mots. Pour avoir un poste, il aurait fallu qu'elle se montre suffisamment obéissante pour que ses initiatives ne dépassent pas le cadre autorisé, lequel était si étroit qu'elle ne pouvait écrire trois mots sans le faire exploser. Elle avait vu certaines de ses consœurs obtenir un poste parce qu'elles avaient joué le jeu. C'était de bonne guerre, dans un jeu où les règles étaient fixées par les hommes, et celles qui parvenaient à leur fins en gardant leur intégrité avaient bien du mérite dans une sphère où les mains baladeuses, les chantages à la faveur sexuelle et autres harcèlements étaient monnaie courante. Le jeu consistait à montrer qu'on avait du caractère, tout en étant passablement servile. Il fallait adresser un petit sourire flatteur à son rédacteur en chef comme à ses homologues masculins, leur dire souvent merci même quand il n'y avait aucune raison de le faire, jouer la carte du féminin sensuel, sexuel, sans être vulgaire, faire preuve d'humour et savoir être impertinente sans passer les bornes, pour ne pas tomber dans la niaiserie. Alors les hommes étaient contents. Coline était considérée comme trop masculine, parce que jamais elle ne minaudait et qu'elle défendait son travail de la même manière que les

hommes, mais en même temps elle était trop féminine, parce que... Parce qu'elle n'était pas un homme.

Khan, qui présentait l'avantage notoire d'être un homme, avait aussi pour lui d'être plus conciliant que Coline, ce qui lui avait valu le prolongement de quelques CDD, et l'obtention d'un CDI à *L'International*. En outre, en tant qu'homme, il n'avait pas à subir le harcèlement sexuel auquel Coline devait faire face, comme beaucoup de ses consoeurs, ni maîtriser ses nerfs à chaque assertion misogynne dans une atmosphère qui en était pleine. S'il n'y souscrivait pas et se permettait de temps en temps de rabattre le caquet de ses collègues, le sujet ne le faisait pas physiquement bouillir de rage, contrairement aux femmes qui portaient une histoire lourde d'accumulations et savaient qu'elles seraient bannies si elles se défendaient ou si elles portaient plainte. Et, toujours parce qu'il avait l'honneur d'être un mâle, il avait droit à une dose d'insoumission qui n'était pas permise aux femmes. Ruer dans les brancards, sans dépasser les limites admises, était le signe d'un caractère qui savait s'imposer et ne craignait pas l'adversité quand, chez une femme, c'était signe d'hystérie, d'incapacité à contrôler ses nerfs, d'une fragilité qui ne permettait pas de prendre des responsabilités.

Hystérique, Coline ne l'était pas. Seulement, elle se tenait droite, conforme à son caractère, renvoyait les vellétés de

harcèlement sexuel d'un coup de poing verbal bien balancé, et n'adoptait pas la posture féminine exprimant dans un langage verbal et corporel « tu n'as rien à craindre de moi, je suis inoffensive ». Avaient-ils donc si peur des femmes, pour qu'il faille prendre des attitudes inoffensives ? Etaient-ils si impressionnables, si faciles à effrayer, ces hommes forts et courageux, pour que les femmes se voient contraintes de les ménager ? Cela, elle l'avait compris très tôt, au Foyer des Amazones, puis tout au long de sa croissance. Cette peur que les hommes avaient des femmes, associée au mépris, à une vision d'elles comme des êtres sous-développés... Cette peur, pourtant, qu'elles prennent le pouvoir, ce besoin constant de leur rappeler leur place... Pour être sûr qu'elles ne prendraient pas la leur ? Etrange, cette peur qu'ils avaient, au fond d'eux, que peu de gens voyaient, et qui pourtant régissait toutes leurs attitudes vis-à-vis des femmes. Sinon, pourquoi les écraser autant ? Si elles étaient véritablement incompetentes, fragiles, moins intelligentes qu'eux, moins capables, pourquoi les maintenir à des places inférieures ? La peur des hommes, pensait Coline, était la reconnaissance souterraine de la puissance véritable des femmes car, décidément, les tyrans écrasaient toujours les individus qu'ils craignaient. Et c'était cette peur qui régnait sur le monde.

Cette peur, et le désir de pouvoir, régentaient tout, engendrant la violence et l'asservissement.

Elle l'avait vue cent fois, cette peur, quand, droite devant ses rédacteurs en chefs, elle défendait son sujet.

Elle ne criait pas, ne rentrait pas comme une folle dans leur bureau, ne se livrait à rien de scandaleux. Tout au contraire, elle discutait, argumentait, tentait de convaincre avec des éléments qu'elle avait trouvés au cours de son enquête, et se montrait parfois très pertinente – impertinente, selon eux – quand il lui fallait répondre aux attaques personnelles de ses interlocuteurs, qu'elles soient voilées ou grossières.

Elle était irréprochable mais cela ne suffisait pas. Le simple fait qu'elle ait une volonté et qu'elle cherche à avoir une discussion argumentée exaspérait ses chefs qui, considéraient-ils, n'avaient pas de temps à perdre avec une petite pigiste qui se prenait pour un grand reporter – terme qu'ils n'arrivaient même pas à mettre au féminin, comme si un ou deux « e » de plus les avait mis en danger de mort. Ou de castration.

Depuis toujours, elle voulait dire toute la vérité, rien que la vérité, comme un serment qu'elle aurait prêté à la vie. Mentir détruisait le monde. Le monde était noyé de mensonges qui tuaient et engendraient des souffrances sans fin, et elle n'était pas sur cette terre pour participer au mensonge et à la destruction.

Mais, la vérité, ils n'en voulaient pas. C'est ce qu'avait dit Altisia lors de sa deuxième visite à la maternité. Qu'ils n'avaient pas voulu de la vérité de l'accouchement naturel. Et à la place, ils avaient mis des mensonges qui faisaient souffrir les femmes et les bébés.

Si elle les avait écoutés, elle se serait contentée de réécrire les dépêches de l'AFP, et quand une enquête s'imposait – mais quand ne s'imposait-elle pas, en réalité ? – ils s'arrangeaient pour attirer l'attention avec un scoop qui leur servait à occulter les faits et les témoignages qui auraient pu leur attirer des ennuis. « Toute vérité n'est pas bonne à dire », aurait pu être la devise gravée au fronton de chaque rédaction. Ils triaient l'information selon leur intérêt, suivaient le courant dominant et ne faisaient de grandes révélations que quand ils savaient qu'ils ne couraient aucun risque. C'était pourquoi ils se trouvaient fort gênés par cette journaliste qui jugeait indispensable d'informer dignement la population. Ce que Coline ne s'expliquait pas, c'était pourquoi ils ne l'éliminaient pas définitivement de la profession. Il aurait pourtant été facile de cesser tout commerce avec elle. C'était d'autant plus étonnant qu'ils avaient l'habitude de rejeter scrupuleusement les individus manifestant le moindre signe d'insoumission.

Les sujets qu'elle proposait, comme la pollution du plastique ou la dangerosité des pesticides, avaient tous été

jetés à la poubelle. On lui avait dit qu'ils ne présentaient aucun intérêt. Seul Robert Geai avait eu l'honnêteté de lui dire que ses sujets étaient des grenades qu'il fallait prendre garde à ne pas dégoupiller. Et pour cause, les annonceurs qui payaient cher leur espace publicitaire n'auraient pas apprécié d'être sur la sellette, et ils auraient tôt fait de retirer leur précieux argent pour le mettre dans un journal plus complaisant.

Elle avait aussi essayé de placer des articles sur la condition des femmes, mais les écarts de salaires, les violences conjugales, le harcèlement sexuel et le plafond de verre avaient été traités avec le mépris que les hommes réservaient à tout ce qui concernait les femmes.

Elle n'était pas la seule dans ce cas. Les quelques renégats de sa connaissance tiraient le diable par la queue et essayaient d'autres créneaux, comme les documentaires et les livres, mais quel que soit le domaine abordé, ils étaient obligés de se censurer et de se soumettre au consensus, leur lutte se cantonnant à en dire le plus possible sans hérissier les décideurs.

Enfant, déjà, elle voulait comprendre le monde et la vie.

Née en 1964 dans une France qui commençait à trembler sur ses bases, elle avait passé beaucoup de temps dans les réunions du MLF et au Foyer des Amazones, auprès d'une mère libertaire qui n'avait pas les moyens de la faire garder

et qui considérait que grandir parmi des femmes qui se battaient pour leurs droits, et d'autres qui tentaient tant bien que mal de se remettre des coups et du mépris de leur conjoint, était une bonne école de la vie.

Et comme elle avait eu raison ! Car Coline avait adoré être là, avec toutes ces femmes qui, quelle que soit la position qu'elles occupaient, agissaient pour reconquérir leur dignité et leur liberté, leur intégrité et leur santé ! Coline nourrissait une gratitude infinie pour toutes ces femmes grâce auxquelles elle avait beaucoup appris, tant de leur bravoure que de leurs erreurs, et grâce auxquelles le territoire de sa vie de femme adulte s'était étendu bien au-delà de ce que ses aînées avaient connu. Entre sa naissance et sa quinzième année, elles avaient si bien lutté qu'elles avaient obtenu le droit à la pilule, le droit à l'avortement, le droit de gérer ses biens et de travailler sans l'autorisation d'un mari, la suppression de la notion de chef de famille dans le code civil, la reconnaissance de la capacité féminine à exercer l'autorité parentale, et elles avaient commencé à faire admettre qu'un travail fourni par une femme avait la même valeur que celui d'un homme, et que suivant ce principe les salaires devaient être égaux.

En 1972, il y avait eu aussi l'ouverture de l'Ecole Polytechnique à la mixité avec, comme couronnement de cette première année, une femme majeure de sa promotion et, deux ans plus

tard, en 1974, la création d'un Secrétariat d'Etat à la condition féminine. En 1979, les Nations-Unies avaient créé la Convention sur l'élimination des discrimination envers les femmes, et toutes ces mesures, bien que peu suivies, puisque le monde entier grouillait toujours d'injustices envers les femmes, avaient aidé la société française à changer, pas suffisamment, bien sûr, car il y avait toujours, au fond des hommes, cette peur et ce mépris des femmes, mais les changements qui avaient traversé la société française avaient donné à Coline une vie complètement différente que celle qu'elle aurait eue sans eux.

C'était grâce à toutes ces femmes, qui avaient pris des risques, mis leurs relations familiales en péril, et qui n'avaient compté ni leur temps ni leurs efforts, qui s'étaient investies dans la joie et la sororité, parfois jusqu'à l'épuisement, tout en continuant, dans le même temps, à s'occuper de leurs enfants et à travailler, c'était grâce à toutes ces valeureuses, que rien ne destinait à être des héroïnes de leur droits, que Coline avait des droits dont sa mère, née en 1940, n'avait pu profiter qu'assez tard. Elles avaient essuyé les insultes les plus basses, les objections les plus violentes, ainsi qu'une répression, une intimidation et une opposition agressives, y compris chez elles, avec leurs mari, leurs parents, leur famille, leurs fils, et de la part de

femmes trop bien conditionnées pour ouvrir les yeux sur leur propre vie.

Et c'était aussi grâce à elles, et grâce à sa mère, que d'autres avaient pris le relais et que les pouvoirs publics s'étaient sentis obligés de continuer dans cette voie, certes en freinant des quatre fers et en se montrant sourds à de nombreuses nécessités. Mais une voie avait été ouverte.

Une voie qui avait permis de continuer à faire entendre les femmes.

Une voie qui, si elle était toujours aussi âpre et longue, et exigeait beaucoup de lutte et de force pour qu'advienne, de temps en temps, un léger progrès, était une brèche que personne n'avait pu refermer.

C'était de tout cela que Coline était l'héritière, un héritage dont elle se sentait redevable à vie.

Enfant et adolescente, elle avait passé beaucoup de temps avec les femmes qui, brutalisées et déconsidérées par un conjoint en qui elles avaient mis toute leur confiance, venaient s'échouer au Foyer des Amazones, épuisées, détruites, convaincue de leur nullité. Sa mère les aidait à se reloger, à trouver un travail, à obtenir des aides sociales, tâches ardues qui ne l'empêchaient pas de travailler d'arrache-pied à leur rendre dignité et estime de soi.

Coline avait beaucoup écouté et observé celles qui occupaient les petits logements provisoires. Elle avait aussi beaucoup joué avec les enfants et participé à la préparation d'une grande quantité de pâtes au gruyère, de crêpes et d'omelettes, très populaires pour leur caractère roboratif et bon marché, mais aussi, parfois, de couscous, de houmous, de riz cantonais, d'omelettes au lard, de pasteis de nata, d'arancini, selon les origines des femmes. Tout le monde la connaissait et quand elle croisait une nouvelle dans un couloir, elle lui disait simplement : « Bonjour, je suis Coline, la fille d'Altisia. Et toi, tu t'appelles comment ? », et le lien était créé.

Coline n'avait pas peur de ce que les femmes avaient vécu. Au contraire, elle se montrait très intéressée par elles, par leur vie, et il arrivait souvent que des résidentes, oubliant qu'elles avaient affaire à une enfant, s'épanchent et trouvent de la sollicitude auprès d'elle.

Parfois, quand elle remarquait qu'une femme restait trop longtemps seule dans sa chambre, elle allait la voir et elle lui disait gentiment : « Tu viens ? On va à la cuisine ? Tu me fais un chocolat ? » Elle prenait alors la femme par la main, attendait qu'elle soit prête, et parvenait à l'extraire de la prison mentale où se ressassaient les coups et les phrases assassines.

« Il faudrait l'embaucher ! », disaient parfois les collègues d'Altisia en riant. « Cette petite est d'utilité publique ! »

Pendant toutes ces années, Coline n'avait cessé de s'interroger sur la raison pour laquelle des hommes, qui affirmaient aimer leur compagne et leurs enfants, les avaient frappés et dénigrés, envoyés plus d'une fois à l'hôpital avec des fractures, un nez cassé, des côtes brisées, des yeux au beurre noir, des contusions, des coupures, des déchirures, baignées de sang, hurlant de douleur, et pourquoi l'inverse ne semblait pas exister, et alors pourquoi le monde était ce qu'il était.

Au fil du temps, elle avait répondu à certaines de ses interrogations, mais d'autres surgissaient toujours. La toile

dans laquelle se tissaient les violences du monde lui échappaient et cela la poussait à chercher sans relâche la clé de l'ensemble. Quelle était la racine commune de la guerre, la famine, la misogynie, le racisme, la pauvreté, la prostitution, l'exclusion de celles et ceux qui perdaient tout, l'enfermement dans des cités-ghettos, les électrochocs et les bains glacés dans les hôpitaux psychiatriques, les prisons, la richesse colossale des grandes fortunes ? Quel était le lien entre tous ces fils ? Quel lien expliquait la violence et l'injustice qui recouvrait le monde d'une toile tellement poisseuse, tellement collante, qu'on n'arrivait pas à penser en dehors d'elle ?

Elle avait tôt compris que tout ce qui avait lieu, les bonheurs comme les malheurs, était le résultat, et le point de départ, de causes et d'effets provenant de quelque chose de plus vaste qu'un hasard, ou qu'un cas isolé. Tout était lié. Tout était logique, systémique. Rien n'existait isolément. Une trame complexe et impossible à embrasser, composée d'événements mondiaux et d'imperceptibles détails intimes, construisaient des réalités personnelles et collectives, mentales et émotionnelles.

A l'adolescence, elle avait commencé à prendre des initiatives et des responsabilités. Entourée d'une bande d'amis de son âge, elle était devenue déléguée de classe deux années de suite, à douze et treize ans puis, lasse d'une

fonction dont elle avait fait le tour, elle avait cessé de se présenter aux élections, même si elle avait beaucoup aimé résoudre les conflits entre professeurs et élèves.

Plus tard, vers seize ans, pour égayer les résidentes du Foyer, elle avait aussi organisé des soirées au cinéma et au restaurant, et avait pris l'initiative de deux week-end à la mer. Ces folles équipées avaient eu pour vertu de renforcer les liens entre les résidentes, et de leur rendre un peu d'estime pour elles-mêmes et de confiance en la vie.

La mère de Khan était d'ascendance française, son père fils d'immigrés vietnamiens. Issus tous deux de familles attachés aux valeurs traditionnelles, ils avaient cru bon d'occuper chacun la place convenue : la mère au foyer, le père au travail, et ils étaient demeurés imperméables aux bouleversements de leur société et à l'exemple de nombreuses femmes qui, de tous temps, avaient travaillé, y compris leurs mère, grand-mères, tantes, amies. Le dogme avait mieux pris que l'exemple, et pendant que Kim Son passait ses journées à vendre des assurances et à essayer de gravir les échelons de l'entreprise, Anne, la mère de Khan, restait seule, inerte, sans but personnel où s'investir, coincée entre ses produits ménagers, sa cuisine et son unique enfant. Incapable de comprendre sa situation, elle ne quittait pas la maison, ne sachant comment se lier aux autres ni quoi faire d'elle-même. Il lui manquait un but, une œuvre dans laquelle s'accomplir, et ce manque l'avait fragilisée. Le vide de son existence absorbait son énergie et son goût de vivre, et la laissait hagarde et triste.

Vers quinze ans, Khan avait commencé à comprendre pourquoi sa mère était si toujours si apathique, et il s'était interrogé sur les raisons de sa situation. Pourquoi était-elle engluée comme dans un piège sans issue ? Pourquoi avait-elle peur à l'idée de travailler ? Pourquoi, aussi, se croyait-elle nulle ? Au fil des ans, des lectures et des réflexions, il avait fini par comprendre que ses parents étaient le jouet d'une éducation limitante et indélébile, et cela avait été son premier pas vers la sociologie.

Enfant, il avait souffert de voir sa mère déprimée. Il avait eu envie de la sauver, de l'aider à retrouver un sourire depuis longtemps perdu, et il avait vécu dès son enfance avec une peine au cœur qui l'avait sensibilisé au sort des femmes, et plus généralement aux injustices sociales. C'était d'ailleurs ce qui l'avait poussé à devenir journaliste : l'envie de raconter l'histoire des gens et du monde, fût-ce à travers des sujets éloignés du récit dont il rêvait. Il avait aussi pensé devenir écrivain, mais il ne s'en était pas senti l'âme. En outre, il lui fallait travailler, gagner sa vie... Le métier de journaliste s'était alors imposé à lui comme la seule voie possible.

Dès sa première année, il avait été navré de découvrir que l'univers du journalisme était très masculin, pour ne pas dire machiste. Bien que les étudiantes se montrent au moins aussi brillantes que leurs homologues masculins, ceux-là

conservaient l'idée d'une chasse gardée qui imprégnait leurs conversations, leurs blagues, leurs remarques, leur comportement vis-à-vis elles.

Khan les fréquentait peu et, avec Coline et quelques autres filles, il avait fui les séances de bizutage, sobrement appelées « soirées d'intégration », qui sévissaient en début d'année. Le plus fascinant, c'était que la plupart des gens acceptaient d'être humiliés pour faire partie du groupe. Ils étaient prêts à tout pour ne pas être seuls, et passaient de victime à bourreau en un clin d'œil, au prétexte que c'était la tradition et que c'était marrant. Si vraiment une tradition était nécessaire, ne pouvait-on en changer ? Ne pouvait-on, pensait Khan, accueillir les nouveaux et nouvelles avec un grand repas au réfectoire du restaurant universitaire, ou dans une pizzeria pour étudiants, ou dans une grande fête où tout le monde s'amuserait et ferait connaissance ?

Non, bien sûr. Pour avoir droit au sale petit refrain des alcooliques du samedi soir qui chantaient à tue-tête « Il est des nô-ô-ôtres... », il fallait humilier, et être humilié. Khan se passait volontiers d'une telle appartenance.

Avec Coline et leurs copines de fac, ils s'étaient planqués et avaient veillé à se déplacer en groupe compact pendant plusieurs semaines, de crainte qu'on leur tombe dessus à un moment de vulnérabilité et qu'on les emmène de force à la torture.

Le mot n'était pas si usurpé qu'il en avait l'air... Les échos qui parvenaient à leurs oreilles avaient de quoi faire frémir. Une jeune femme avait dû se masturber avec le goulot d'une bouteille de vin, une autre mimer une fellation en se penchant au-dessus de la braguette d'un garçon, des garçons avaient été déguisés en fille et mis à quatre pattes, tandis que, derrière eux, un de leurs condisciples mimait une levrette... Cela à l'issue de toute une journée passée dehors, dans la rue, grimés et travestis de façon humiliante.

- C'est fou ce que ces petits hétéros homophobes haïssent le féminin... avait dit Khan à Coline et leurs amies, un jour qu'ils s'étaient réunis à la cafétéria. Logiquement, pour prouver à tout le monde qu'ils sont de vrais bons hétéros, ils devraient montrer qu'ils aiment les femmes, non ? Pourquoi détruire le féminin, s'acharner dessus... C'est bizarre, non ?
- Tu sais... avait répondu Coline avant que ne commence une conversation collective, j'ai grandi dans un foyer qui accueille des femmes battues presque jusqu'à la mort par leur conjoint, et je cherche toujours à comprendre pourquoi l'inverse n'existe pas... Pas à grande échelle, en tout cas.

Beaucoup de questions se posaient à eux. Pourquoi de nombreuses humiliations étaient-elles sexuelles et dénigraient-elles systématiquement les femmes ? Pourquoi

déguiser un garçon en fille était-il rabaissant, mais pas l'inverse ? Pourquoi tous ces garçons trouvaient-il méprisable d'être une femme ? Pourquoi, enfin, être un garçon était-il la seule bonne place, la seule qui ait de la valeur ? Quand ils pensaient que tous ces garçons écriraient plus tard dans des journaux, et que certains deviendraient rédacteurs en chef, ils étaient dégoûtés et trouvaient qu'il y avait de quoi s'interroger sur l'orientation de médias élaborés par des esprits misogynes.

Khan était immédiatement tombé amoureux de Coline. Ils s'étaient assis par hasard côte à côte le jour de leur entrée à l'université, et ne s'étaient plus quittés. Ils avaient étudié, ri aux éclats, dansé, chanté, discuté, flâné, seuls et avec d'autres. Coline lui avait raconté son année au pair, en Angleterre, sa mère, les Amazones, et lui s'était confié sur sa famille.

L'humour mordant du jeune homme avait sauvé Coline de nombreuses tempêtes. Déçue de son cursus, au sein duquel elle ne trouvait pas la liberté et le bouillonnement intellectuel qu'elle avait espérés, et révoltée que ses professeurs la censurent quand elle rendait un devoir plus étoffé que la consigne le stipulait, elle s'était beaucoup appuyée sur Khan pour ne pas tout renvoyer balader.

Pendant les vacances de Noël, elle était partie une semaine en Angleterre chez des amies, et elle avait pensé à lui. Il lui

manquait... A son retour, elle lui avait téléphoné puis, quand elle l'avait vu arriver de sa démarche nonchalante, elle l'avait regardé avec émerveillement, avait murmuré son prénom, et elle l'avait embrassé.

Deux ans plus tard, ils s'étaient installés dans un minuscule appartement sous les toits, et à vingt-deux ans, après avoir repoussé le plus longtemps possible son service militaire, Khan avait opté pour un service national qu'il effectuerait à SOS Racisme, alors en plein essor depuis sa création en 1984. La cause lui tenait particulièrement à cœur.

S'il n'avait pas lui-même souffert du racisme, ce n'était pas le cas de son père et de ses grands-parents, lesquels avaient également enduré les meurtrissures de la colonie française d'Indochine.

De l'arrivée de ses grands-parents vietnamiens en France, il ne savait pas grand chose, si ce n'est que les écoles franco-indigènes créées par l'administration française leur avait appris un peu de français et qu'ils s'étaient portés volontaires quand, au début de la première guerre mondiale, l'industrie française, en pénurie de main d'œuvre, avait fait appel à sa colonie la plus prospère pour travailler dans les usines d'armement.

Pourquoi s'étaient-ils portés volontaires ? Ils n'avaient quand même pas eu envie d'aider le pays qui les écrasait ! Et comment avaient-ils réussi à rester alors que leurs

employeurs avaient prévu de les ramener en Indochine pour y développer l'industrie grâce à ce qu'ils auraient appris en France ? Avaient-ils tout planifié avant de partir ? A moins que l'idée ne leur soit venue sur place... Comment le savoir ? Ses grands-parents avaient beaucoup souffert de la violence coloniale. Ils préféraient ne plus en parler, et de toute façon personne ne pourrait jamais les comprendre.

Vivre dans un pays colonisé, c'était voir des Blancs arriver, en uniforme militaire et administratif, et être soudain tutoyé, rudoyé, traité comme un esclave. Perdre sa liberté, vivre dans la peur, obéir à des ordres, se courber devant l'opresseur, prendre des coups. Suivre des règles, se taire. Taire la colère, taire la révolte, taire la rage, avaler la haine et l'envie de frapper ces chiens galeux qui se croyaient chez eux. Avaler ses désirs, enfouir ses opinions, cacher ses pensées, dire « oui Monsieur » à tout, s'abaisser à l'état de servitude, plus bas, plus bas, car ça ne suffit jamais. Vivre dans son pays comme s'il n'était pas le sien, se laisser voler, se laisser berner, sans que, dans leurs yeux, ne paraisse la moindre lueur d'intelligence. Faire profil bas. Survivre au pire, chaque jour, en espérant une fin qui ne vient pas.

C'était cela que ses grands-parents enfouissaient. Cela, et tout ce que Khan ignorait, tout ce qu'ils cachaient, la honte d'avoir été esclaves, rabaissés plus bas que la bête de somme, pour ne pas rouvrir des plaies qu'ils maintenaient

fermées jour après jour, de toutes leurs forces. Jour après jour, lutter contre les souvenirs, les traumatismes, le flux d'une mémoire difficile à juguler.

L'ayant compris, Khan n'avait pas insisté pour que ses grands-parents lui racontent leur vie. Il avait préféré les laisser en paix, et entreprendre quelques recherches de son côté, pour mieux les comprendre.

La France coloniale avait décidé d'annexer des pays parce qu'elle manquait de ressources. Militaires, industriels, et politiques s'étaient emparés des richesses vietnamiennes, ils avaient imposé leur administration, commandé par la violence sur une terre qu'ils avaient considérée comme leur propriété, et mis des millions de gens sous leur joug. Khan les trouvait méprisables. Des pillards brutaux et grossiers qui se disaient civilisés. Comme s'il se disait, un matin, en se réveillant : « Tiens, je n'ai plus de lait. Je vais aller défoncer la porte de mon voisin, lui prendre son lait, et s'il résiste, je le tuerai. Puis j'asservirai sa famille pour qu'elle me fournisse en lait tous les matins ». Quelle mentalité stupide et primitive...

Entre ses grands-parents et son père, Khan avait beaucoup de raisons de désirer s'engager dans la lutte contre le racisme. Kim Son avait essuyé les insultes racistes les plus courantes comme les plus cruelles. Ching Chong, bouffeur de chien, sale jaune, bol de riz, et autres joyeusetés avaient

émaillé sa vie, quand on ne l'appelait pas « le Viet » oui, pire encore, « le Chinois », alors qu'il était né en France. Dans la rue, des inconnus lui avaient aussi lancé « Retourne dans ton pays, sale jaune ! ». Kim Son en avait été très choqué, il n'avait pas compris pourquoi des gens le détestaient alors qu'il était si discret, si poli et si respectueux, et quand il l'avait raconté à Khan, celui-ci s'était demandé pourquoi ces gens faisaient tant d'efforts pour la guerre et si peu pour la paix.

Comme la plupart des immigrés et leurs descendants, Kim Son avait fait profil bas toute sa vie face aux habitants légitimes du pays où, pourtant, lui aussi était né. Il n'avait pas répondu aux insultes, s'était montré scrupuleusement honnête et droit pour prouver à cette France qui le rejetait qu'il était quelqu'un de bien, animé de la folle espérance d'être un jour totalement accepté.

A force d'efforts, il avait fini par décrocher le poste de gestionnaire de contrats d'assurances, après avoir longtemps été au guichet. Pour parvenir à ses fins, il avait suivi des cours du soir pendant deux ans, en plus de ses journées de travail, puis il avait attendu six ans qu'on veuille bien lui donner le poste convoité. Entre temps, il avait vu de nombreux postes se libérer et être attribués à des Jean Dupont qui n'avaient pour seul avantage que d'être plus français que lui.

Heureusement, le responsable de l'agence était de ceux qui attachent du prix au mérite et à la loyauté, et qui, même tardivement, ont à cœur de récompenser les efforts de leurs subalternes s'ils les jugent aptes à remplir leur mission. « Quelle magnanimité... », avait ironiquement pensé Khan quand son père lui avait annoncé la bonne nouvelle. Car si cet homme était si bon et si juste, pourquoi avait-il tant tardé à donner ce poste à son père ?

Résonnait encore, dans cette situation, un furieux écho indochinois. Qu'on fût français d'ascendance vietnamienne ou Vietnamien dans son propre pays, c'était les Français qui commandaient, les Français qui occupaient les postes de pouvoir et qui décidaient du sort d'hommes et de femmes qu'ils considéraient de moindre valeur qu'eux.

Kim Son était opiniâtre. Il n'avait reculé devant aucun obstacle et s'était abstenu de toute amertume. Tout au contraire, il avait été fier de porter un costume et une cravate, d'avoir une coupe de cheveux occidentale, de posséder une mallette pleine de documents officiels, et d'être un modèle d'intégration. Il avait lutté, lutté, de toute son honnêteté, pour arriver à cette place. C'était, du reste, ce que ses parents avaient souhaité pour lui : qu'il devienne quelqu'un, et qu'il échappe à leur destin d'ouvrier misérable.

Loin de leur famille et de leur terre, dont ils étaient nostalgiques tout en craignant d'y retrouver les souvenirs qu'ils y avaient laissés, ils n'étaient jamais retournés au Viet-Nam. Aussi s'étaient-ils appliqués à transmettre leur culture à leur fils, tout en le poussant à devenir un authentique Français. Cette dualité culturelle n'avait pas facilité la tâche de Kim Son. Pétri d'une éducation où le calme, le respect, l'humilité, la discrétion étaient tout, il s'était fait ratatiner à longueur de temps par des franco-Français qui, eux, savaient s'imposer, parler fort, et se montrer injurieux.

L'histoire de Khan était pétrie de valeurs opposées depuis des générations. Il était né d'un père de culture franco-vietnamienne et d'une mère française. Son père était né de parents vietnamiens, mais lui-même était né en France. Dans le Vietnam indochinois, ses grands-parents avaient vu plus ou moins cohabiter le vietnamien et le français, le bouddhisme et le christianisme, les coutumes locales et les mœurs françaises, la monarchie et le colonialisme. L'histoire résonnait en lui, parsemée de questions qui demeureraient sans réponse. Aussi n'avait-il pas hésité, quand il avait fallu choisir un terrain de lutte, à s'engager contre le racisme. Pour son père, ses grands-parents, mais aussi pour celles et ceux qui souffraient d'exclusion parce qu'ils n'étaient pas de « bons Français ».

Quand Coline avait annoncé à Khan qu'elle était enceinte, ils n'avaient pas su s'ils devaient rire, sauter de joie, ou s'en inquiéter. Ils n'avaient pas prévu d'avoir un enfant et se demandaient comment ils pourraient s'en occuper alors que leurs revenus étaient aléatoires, et que leur travail, assez précaire, exigeait d'eux une totale disponibilité. Quelques minutes plus tard, ils s'étaient sentis tellement heureux qu'ils avaient jeté leurs doutes aux orties et s'étaient enlacés, fous d'allégresse.

- On va être parents ! s'était extasié Khan.
- Eh oui ! Papa Khan et maman Coline ! C'est super !
J'adore ! avait répondu Coline, très excitée elle aussi.

A partir de ce moment-là, ils s'étaient sentis différents. Khan était plus joyeux, plus tête en l'air, et il devait faire des efforts de concentration pour écouter ce que ses collègues lui disaient. Quant à Coline, elle s'était sentie investie d'une force de louve prête à tout pour son bébé. Elle avait eu l'impression d'avoir été favorisée par le sort et de vivre un moment unique au monde, tout en éprouvant le sentiment

d'appartenir à une longue lignée de femmes, mères de l'humanité.

- Tu te rends compte ? avait-elle dit à Khan, un soir, alors qu'ils se reposaient ensemble sur le canapé. Dans mon corps, à l'intérieur de mon ventre, bien au chaud, il y a une petite personne qui est en train de grandir. Au fil des mois, elle va fabriquer ses mains, ses pieds, son sexe, son cerveau, tout son petit corps à partir du mien. Je suis sa matière première. Elle fabrique chacune de ses cellules, son cœur, son foie, sa langue, par moi, par mon corps. Tu te rends compte, Darling ?
- Oui... C'est fascinant quand on y pense...
- Et un jour, ce tout petit minuscule et infime organisme marchera, parlera et vivra une vie unique au monde. Il vivra sa vie à lui. Il vivra des passions, des déceptions, de l'ennui, et puis la pluie, le vent, le soleil, et l'émerveillement, la joie, et la peine. Tu te rends compte, Khan ? C'est fou, non ?
- Oui... vraiment fou...
- Et tout ça, parce qu'on a fait l'amour ensemble, et qu'un peu de toi et de moi se sont mélangés.
- Oui... C'est un peu nous, et en même temps ce sera quelqu'un d'autre. Ça c'est vraiment fou. Arriver à produire quelqu'un d'autre. Une personne différente de nous. Quelqu'un qui fera ses propres choix et qui prendra

des directions qu'on ne comprendra pas toujours. Peut-être même des voies qu'on désapprouvera.

- Oui... Quelqu'un d'autre... c'est fou, j'ai beau savoir que ce monde se dégingue, je suis tellement heureuse d'y mettre une nouvelle personne ! C'est débile, hein !
- A peine... Moi aussi c'est pareil. On a raison de prendre les choses comme elles viennent. Parce que même si on ne faisait pas d'enfant, le monde continuerait à se déginguer, et on serait privés d'un petit être fantastique.
- Oui, et puis, sait-on jamais, ce sera peut-être elle qui sauvera le monde...
- « Elle » ?
- Oui... J'ai l'impression que ce sera une fille...
- Ah bon ? Et si c'est un garçon ?
- Si c'est un garçon, ça ne change rien. Et toi, tu as une préférence ?
- Non... enfin... j'aime bien les petites filles... elles sont tellement... Je ne sais pas. Elles ont quelque chose qui me fait craquer à tous les coups.
- C'est indéniable. Il n'y a qu'à te voir avec la petite Margot, ou Suzanne... Et avec Elise, tu es carrément gaga !
- Gaga ! Carrément ?
- Non, en fait tu es gaga avec tous les enfants, et encore plus avec les petites filles !

Ce soir-là, comme souvent, Khan et Coline avaient ri, ils s'étaient taquinés, puis ils avaient fait l'amour, s'étaient endormis, et s'étaient réveillés deux heures plus tard pour recommencer. Leur sexualité avait toujours été active et passionnée, mais depuis qu'ils partageaient le privilège d'avoir créé une nouvelle vie, leurs ébats étaient devenus plus intenses, plus amoureux et plus émouvants.

Coline avait commencé à avoir des doutes et des angoisses au premier rendez-vous avec l'obstétricienne. Khan l'avait senti et lui avait demandé si elle allait bien, mais elle avait répondu par un sourire menteur et l'avait laissé à la porte de ses secrets. Khan s'en était accommodé. Il n'y avait pas de quoi se formaliser, d'autant plus qu'il avait lui aussi un monde intérieur qu'elle ne forçait jamais. Cependant, il n'était pas habituel qu'elle se montre aussi mutique à propos de quelque chose d'important, et Khan était resté vigilant, sans parvenir pour autant à obtenir la moindre confiance. Puis le jour funeste de son accouchement était arrivé, avec son cortège de douleurs, de honte, et de colère. Et elle avait sombré dans un trou noir absent du monde.

Heureusement, l'ombre était loin à présent. Elle s'estompait dans un passé qui s'éloignait à mesure que Coline se libérait des tourments et des douleurs physiques qui l'avaient transformée en ouragan de colère et de haine pendant un peu plus d'un mois. C'est drôle comme le bonheur fait

passer le temps en un clin d'oeil, et comme la souffrance étire chaque seconde à l'infini, pensait-elle au volant de sa voiture. Mais c'était la fin du tunnel. Encore quelques mètres, et elle en serait tout à fait sortie. Il faudrait qu'elle remercie Khan pour sa patience et sa gentillesse... Elle avait été tellement odieuse ! Il faudrait qu'elle s'excuse aussi, qu'elle fasse quelque chose de spécial pour lui, qu'elle lui dise quel compagnon formidable il était. Et à sa mère aussi, il faudrait qu'elle dise quelque chose, elle ne savait pas quoi. Quelque chose comme « merci » et « désolée ».

En attendant, elle partait à une trentaine de kilomètres pour voir une femme qui avait une histoire à lui raconter, un fragment de vie à nul autre pareil, et quel bonheur de découvrir une personne nouvelle, de découvrir son visage, son corps, sa gestuelle, le son de sa voix et les modulations de ses intonations ! Ce bonheur-là était comme une fenêtre ouverte sur la mer : rafraîchissant, enivrant, insouciant. Et autour d'elle, autour de la petite route de campagne sur laquelle elle était engagée depuis une bonne demie-heure, s'étendaient des champs et des prés, du calme, des maisons isolées, devant lesquelles elle apercevait parfois une silhouette affairée, ainsi que des enfants trop jeunes pour aller à l'école. Il faisait particulièrement beau et bon, en ce printemps naissant. Par sa vitre à demie-ouverte, Coline respirait à plein nez les effluves frais et lourds de la terre

détrempée par la pluie de la veille. Après tous ces mois de trouble, elle pouvait enfin respirer, bouger, aller à un rendez-vous, s'envoler vers l'horizon d'une nouvelle personne avec sa petite Brume bien calée dans le siège-bébé.

Tout se passait si bien... Même son dimanche passé à la campagne avec sa mère, chez Cyrille, n'avait pas été aussi terrible qu'elle le redoutait. Car deux jours avant, elle avait vécu un moment de compréhension profonde qui avait commencé à la libérer. Quelque chose avait commencé à changer en elle... La glace s'était mise à fondre dans son cœur, la banquise colossale qui la pétrifiait s'était liquéfiée en larmes et en tendresse, et, depuis, tout lui semblait fluide et doux. Tout, sauf le petit bout de glace qui résistait encore au mouvement bénéfique et transformateur qu'elle avait amorcé.

Quelque chose changeait qui n'avait pas encore atteint son avènement. Quelque chose de bon et d'indéfinissable qui l'emplissait d'éclosions. C'était beau et bon, comme Brume qui s'éveillait à la vie et se régalaient de regarder ce qui l'entourait. Quand Coline l'emmenait à un rendez-vous, Brume ne pleurait jamais. Son attention était entièrement absorbée par les gestes, les visages, les objets, les lieux, et elle souriait volontiers aux personnes inconnues, sauf quand quelque chose en eux la rebutait.

« Je crois qu'on est arrivées, ma puce... » dit Coline à mi-voix en ralentissant aux abords d'une maison isolée. Elle s'arrêta, descendit de la voiture et en fit le tour pour prendre Brume dans ses bras. Coline la maintint fermement enlacée contre elle de son bras gauche, et prit son sac et le transat de la main droite. « Et maintenant... il me manque un troisième bras pour prendre les clés et fermer la voiture... Tant pis... De toute façon, il n'y a pas un chat ici... », murmura Coline avant de se diriger vers le petit portail rouillé. « Tu vois, ma puce, ça va, on se débrouille, hein ? » Trop occupée à scruter les lieux de ses yeux ébahis, Brume répondit par un bref gazouillis distrait et dodelina de la tête.

Elles traversèrent trois mètres de jardin désordonné où traînaient des jouets d'enfants – un seau, des pelles et des râteaux, un petit tracteur en plastique, une poupée... – et Coline sonna à la porte.

Elle entendit « J'arrive, j'arrive ! », du fond de la maison, jusqu'à ce que se dessine une silhouette dans le verre jaune tournesol traversé de traits aléatoires.

- Ah ! Bonjour ! Vous êtes Coline ? s'exclama une femme joviale après avoir ouvert.
- C'est ça ! Bonjour Florence !
- Entrez, entrez ! On va aller à la cuisine. C'est le petit bout de chou ! Ah la la ! Comme elle est mignonne !

Coline suivit la femme intarissable et virevoltante dans un petit couloir décoré de photos de famille, de paysages maritimes et de portraits de chiens et de chats peints, en canevas et en puzzles, puis elle s'installa dans la cuisine, qui donnait sur la partie arrière du jardin. Ça sentait la toile cirée. La pièce, peu rangée et surchargée de meubles et de bibelots, appartenait à un temps que Coline évalua à la fin des années soixante-dix. Florence n'arrêtait pas de s'agiter et de parler. Elle posait des questions auxquelles Coline n'avait pas le temps de répondre, et s'affairait à recevoir son hôte dans les meilleures conditions.

- Michel ! Michel ! cria-t-elle tout à trac avant d'ajouter : C'est mon mari. J'aimerais vous le présenter ! Michel ! Ah bon sang ! Mais où est-il passé ? Elle sortit de la cuisine, ouvrit une porte contiguë qui menait au garage et cria encore : Michel ! « Oui ! » répondit une voix masculine. « Michel ! Viens dire bonjour ! C'est la femme dont je t'ai parlée ! Pour l'interview ! » « J'arrive ! »

Ce point dûment réglé, Florence tourbillonna dans sa cuisine pour sortir d'un placard en Formica rouge des biscuits de sa confection, conservés dans une boîte en fer ornée d'une tête de berger allemand tirant la langue. Elle proposa du café et, peu attentive à la réponse de Coline, prépara la cafetière.

Pendant ce temps, Brume et Coline étaient aux anges. Quel plaisir de changer de décor, avec cette femme qui s'activait comme si elle avait un train à prendre.

- Que fait-il ? Ah ces hommes... soupira Florence avant de retourner à la porte du garage et de crier « Alors Michel ! Tu viens ? » « Oui, oui, j'arrive ! » répondit l'homme d'une voix indolente.
- Ah la la... bon... soupira Florence en s'asseyant sur une chaise, tandis que le café coulait dans l'antique cafetière électrique. Mais elle se releva aussitôt pour chercher des tasses, des sous-tasses et des petites cuillères dans le buffet du salon, revint les disposer sur la table, s'assit, puis se releva une fois encore quand son mari entra dans la cuisine.
- Ah... Michel... dit-elle d'une voix radoucie, en le regardant comme une jeune fille charmée par son jeune fiancé. Michel, je te présente Coline. Elle est venue avec son bébé.
- Enchanté, dit sobrement Michel en serrant la main de Coline.
- Enchantée, Michel.
- Alors comme ça, vous venez pour interviewer ma femme ?
- Eh oui !

- C'est bien, c'est bien... Vous allez voir... Elle va vous raconter plein de choses... Vous allez pas vous ennuyer...
 - J'en suis certaine, répondit Coline qui se délectait de ce couple tendrement uni.
 - Après, elle est bavarde ! Faudra l'arrêter si c'est trop long ! dit-il en riant, tandis que Florence lui pressait le biceps en riant elle aussi et en protestant. « Oh ! Michel ! Dis donc, toi ! »
 - Allez, je vous laisse ! J'ai du travail ! termina sobrement l'homme qui, mal coiffé et vêtu de vieux vêtements tâchés de peinture, cligna des deux yeux en direction de son épouse avant de repartir.
 - Il est en train de rénover une porte... indiqua Florence après son départ. C'est du boulot ! Lui, il adore ça, le travail du bois, les remises à neuf, le bricolage... Moi c'est pas mon truc. Alors ! s'exclama-t-elle en direction de Brume, que Coline avait installée dans le transat. Alors c'est toi, la petite ? C'est toi, hein ? Ah elle est bien mignonne ! Elle s'appelle comment ?
 - Brume.
 - Brume ?
 - Oui, Brume.
 - C'est original... Brume... Mais c'est joli... C'est pas mal.
- Ce dernier avis fit sourire Coline, qui se retint pour ne pas rire.

Le café était prêt, Florence servit deux tasses, s'assit, se leva pour aller chercher le sucrier, qu'elle avait oublié, le posa sur la table, s'assit encore une fois, commença une phrase, se leva, sortit de la cuisine, et revint avec un paquet de photos.

- Vous voyez, là c'est mon fils, Adrien. Il est beau, hein ? Il est grand ! On se demande de qui il tient ! Il a trente-sept ans... Il est militaire de carrière. Enfin, tous les goûts sont dans la nature... Mais c'est vrai qu'avec mon mari on se demande comment il en est arrivé là, vu l'éducation qu'on lui a donnée... Mais c'est pas grave. L'important, c'est qu'il soit heureux et qu'il fasse ce qui lui plaît. Bon... Il est divorcé... Ça fait bien cinq ans... Sa femme, elle en avait marre qu'il soit toujours parti... Ils ont deux enfants, Bastien et Sandrine... Enfin... Et puis tu vois, là... Je peux te tutoyer, Coline ? Tu sais, moi, je tutoie tout le monde ! Même le médecin, le pharmacien, tout le monde ! Alors tu vois, là, c'est ma fille, Jocelyne. Elle est coiffeuse à Paris, dans un grand salon ! Elle a bien réussi, mais elle a pas trouvé d'homme... enfin... Et puis là c'est Françoise, mon autre fille, qui a trente-deux ans, avec son mari, Gino, un Italien, et leurs trois enfants, Luc, Caroline et Bruno. Ils sont encore petits... Ils viennent souvent jouer à la maison. Françoise habite à dix kilomètres d'ici et elle est femme au foyer, alors on se voit souvent. Elle aurait

bien voulu être infirmière mais... je sais pas... elle a pas tenu le coup... Ça la stressait trop.

« Voilà, maintenant tu as vu toute la famille. Bois ton café ! J'en ai encore du tout chaud !

- Ça va, merci, répondit Coline.
- Bon, alors, comme je te le disais au téléphone, j'ai accouché chez moi, et tout s'est bien passé. C'était pour mon fils. J'avais prévu d'accoucher à la maternité, seulement j'ai perdu les eaux en début d'après-midi, j'étais seule, et comme la maternité est à trente kilomètres et que je me voyais pas conduire, j'ai attendu. J'ai téléphoné à mon mari à son travail, mais il était chez un client. Alors j'ai laissé un message et puis... J'ai attendu. J'avais jamais accouché. J'y connaissais rien. C'était mon premier. Mais ça s'est tellement bien passé qu'après, pour mes deux filles, j'ai fait la même entourloupe, mais cette fois exprès. Parce que... c'était bien. Ça m'a plu. Jusqu'à ce que mon mari rentre à la maison, j'ai dû rester trois ou quatre heures toute seule... J'étais tranquille, sans personne pour me déranger... Je me suis préparé un chocolat chaud, j'ai regardé la télé, écouté de la musique, je suis allée prendre l'air dans le jardin... Et puis quand les contractions ont commencé, je ne sais pas comment dire... c'était simple. Je savais ce que je devais faire. Je savais qu'il me suffisait de laisser

faire, et... De faire ce qui me venait. J'avais une petite respiration douce, tranquille, dans laquelle je me sentais bien. Parfois je changeais de place... J'allais sur le lit, ou par terre sur le gros tapis du salon, ou je me mettais en équerre devant la table. J'avais laissé une fenêtre entrouverte... c'était la fin septembre, il avait plu, ça sentait l'humus, la terre mouillée, les arbres... ce bon air frais me faisait du bien. Parfois je chantonais, ou je... comment dire ? Tu vois, je gardais ma bouche fermée et je faisais vibrer ma voix. A l'époque, je ne le savais pas, mais des années plus tard j'ai appris que les bouddhistes le font quand ils pratiquent le son ohm... Alors ça peut que être bien. Et puis de toute façon, moi, ça me faisait du bien, alors le quoi du qu'est-ce, franchement...

« Après, mon mari est rentré, il m'a trouvée sur le tapis du salon. Je m'étais installée une couverture, des coussins... J'étais bien, mais lui, sur le moment, il a paniqué. « Mais qu'est-ce que t'as ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Il faut vite t'emmener à l'hôpital ! », il disait en s'agitant dans tous les sens. Et là, je me souviens très bien, d'un coup, je me suis dit « Non ! » Parce que moi j'étais bien, et d'un coup mon mari venait me mettre du bruit et de l'agitation, et je me sentais moins bien. Alors j'ai dit, comme ça, avec une voix forte et autoritaire : « Stop ! » J'ai crié « Stop ! » et il m'a regardée, et j'ai dit « Michel, stop. Je vais très bien et

tu vas faire exactement ce que je vais te dire. D'accord ? » J'étais pleine d'autorité, quelque chose que j'avais jamais connu. J'étais tellement sûre de moi ! Je savais ce qu'il fallait faire et j'ai commandé. Et Michel... C'est un vrai cœur sur pattes, tu sais... Cet homme-là, c'est de la crème double qu'on en mangerait matin midi et soir.

« Il m'a dit « D'accord. Dis-moi ce que tu veux. » Et j'ai dit « Je vais accoucher ici, chez nous, dans notre maison. Tout va bien. Le bébé va bien. Je vais bien. On va rester ici, ensemble, et je vais accoucher tranquillement dans notre maison, avec toi. » Il a eu l'air un peu impressionné... Comme j'étais par terre, il s'était agenouillé devant moi, et là il m'a regardée avec quelque chose de solide dans les yeux. Je savais que je pouvais compter sur lui. Il a dit d'accord et j'ai accouché à la maison. Et tout s'est bien passé. Notre petit est né le soir même, à 21h38, sans qu'on le presse, et sans qu'on se presse... Ça a été un moment magique qui a créé un lien très fort entre Michel et moi. Il était là, avec moi... Je pouvais m'appuyer sur lui, il me faisait des caresses, des baisers sur la tête... Et puis il me laissait faire comme je voulais... C'était magnifique, intense. Alors après, quand j'ai été enceinte de mes filles, à chaque fois, pour pas qu'on m'emmerde, j'ai dit que je voulais accoucher à l'hôpital, et après j'allais voir le médecin avec le bébé

dans les bras en disant que j'avais pas eu le temps d'aller à l'hôpital. Comme ça j'avais la paix. Et puis comme on est à la campagne, loin de tout, c'est le genre de comédie qui passe bien...

Florence laissa passer un silence rêveur. Brume et Coline la contemplaient, l'une avec curiosité, l'autre le regard luisant.

- Elle écoute, hein... dit Florence avec un mouvement de menton vers Brume.
- Oui. Je crois qu'elle adore écouter, et qu'elle adore les gens.
- Oui... C'est une bonne petite... On voit qu'elle est gentille... Tu sais, j'ai plein de bons souvenirs de ces moments. Quand mon mari serrait fort ma main dans la sienne... et puis des regards qu'on avait l'un pour l'autre... et surtout un temps long, tranquille... Un temps spécial que j'ai jamais vécu ni avant ni après.

« Je veux pas dire du mal de l'hôpital mais quand même. Quand j'entends ce que m'ont raconté ma sœur, mes belles-sœurs, mes amies, et puis des filles de mes amies maintenant qu'elles sont grandes, je me dis que c'est débile toutes ces techniques. Bien sûr, je sais que s'il y avait eu une complication, j'aurais pu mourir, ou mon bébé. Mais je le savais. Je le savais, et j'ai accepté le risque. J'étais prête à l'assumer. Et pourtant, assumer que son bébé est mort parce qu'on a pas voulu aller à l'hôpital, c'est lourd à porter. Mais qu'est-ce que tu veux ?

Je sentais que tout irait bien. C'était dans mon corps. Alors je l'ai fait. Et mon mari était d'accord.

« Et puis après, quand mes bébés sont nés, j'ai suivi aucun conseil, j'ai lu aucun livre, j'ai suivi mon intuition. Je sentais s'ils avaient faim, ou froid, ou chaud, ou s'ils avaient peur... Je sentais parce que je ne faisais qu'une avec eux. C'est simple, très simple. Il suffit d'être là, d'écouter, de sentir, comme un animal, quoi.

« Tiens, tu reprends du café ?

- Non, merci.
- Prends un biscuit ! Celui-là c'est une recette que j'ai inventée. C'est cannelle citron gingembre. Goûte ! Tu vas voir, c'est très bon !

Coline prit un biscuit, le goûta et s'exclama :

- C'est délicieux ! Bravo ! C'est vraiment à se damner !
- Je t'en mettrai quelques-uns dans un pochon pour chez toi. Le papa est gourmand ?
- Oui, très gourmand.
- Bon... Comme ça, ça lui fera plaisir.

Coline s'apprêtait à poser une question à Florence quand celle-ci reprit la parole. C'était facile, avec elle... Elle savait ce qu'elle voulait dire, et on n'avait pas besoin de lui arracher les mots de la bouche. Issue d'un milieu populaire, elle s'était instruite elle-même au fil des ans, avec ses moyens, sans professeurs, et elle était dotée d'une

intelligence indéniable et d'une grande liberté d'esprit. Elle s'exprimait avec confiance et assurance, sans crainte d'être jugée ni prise en faute. Elle savait ce qu'elle savait, parlait d'expérience, et si un médecin lui avait dit qu'elle était complètement inconsciente et totalement ignare, elle lui aurait ri au nez.

- Je vais te dire, Coline... dit Florence en se penchant vers elle. C'est pas l'ignorance qui gâche tout, c'est la peur.

« Si tu regardes bien, les femelles mammifères ont pas peur d'accoucher. Avec mon mari on adore les documentaires animaliers... et puis ceux sur l'archéologie... On apprend plein de choses... Sur nous, sur les animaux, les minéraux, les végétaux, la Terre... Alors tu sais, je connais bien la vie sur Terre. Et tu sais ce qu'elles font, les femelles ? Elles se planquent dans un coin tranquille, à l'abri du bruit, des animaux, des humains, bien à l'ombre, et elles attendent. Elles sont très calmes... Elles ont l'air dans un état second, comme quand on a bu. Il faut voir leurs yeux... Ils sont tout embués, et quand elles poussent, elles ont un regard ! C'est doux, tendre... c'est inspiré.

« C'est les humains qui ont tout compliqué. Parce qu'ils veulent toujours tout comprendre, tout contrôler, qu'il y ait aucun risque. Mais tu sais, les animaux aussi perdent leurs petits parfois. Surtout quand ils sont tout petits et

tout fragiles, et que des prédateurs peuvent les bouffer tout crus. Moi je crois que vouloir supprimer tout risque crée plus de problèmes qu'autre chose... L'erreur, c'est de rendre intellectuel un acte qui est pas intellectuel ! Ça fausse tout. Parce qu'accoucher, c'est un acte primitif. Et ça sera toujours primitif.

« Mes bébés ont pas eu de gouttes dans les yeux, on les a pas piqués au pied ou je sais pas quoi pour vite leur faire une prise de sang sitôt sortis. Avec Michel, on a pas coupé tout de suite le cordon ombilical... on n'était pas pressés. Y a rien qui presse, quand un bébé naît. Enfin si. Ce qui presse, c'est de le garder au chaud, contre soi, contre sa peau, de le dorloter, de lui faire sentir qu'il est pas tout seul, qu'il est en sécurité, et qu'on l'aime. C'est ce que j'ai fait, c'est ce qu'on a fait, son père et moi. Et après, quand on sent que c'est le moment, on le baigne tout doucement dans une cuvette d'eau chaude mais pas trop, c'est mon mari qui la préparait... et puis on les rince, on les sèche sans frotter, en tamponnant doucement une serviette douce contre leur petite peau toute neuve qu'on dirait de la soie. Et après je les gardais nus contre moi, et mon mari nous couvrait tout gentiment d'un drap et d'une couverture, et puis on restait comme ça, à se regarder, à se sourire, tous les trois, Michel allongé sur le

lit, à côté de moi... Et puis mes bébés tétaient quand ils voulaient, et on s'endormait.

« Et c'était bien. C'était très bien. Mes bébés ont presque pas pleuré tu sais. Même à leur naissance. Juste un ou deux cris, et puis des sourires... des regards... Incroyables.

« Les femelles mammifères en font pas plus avec leurs bébés, dans la nature...

« Si tu savais ce que tous ces intellos m'énervent ! Quand je les vois à la télé, ou quand je tombe sur un de leurs articles, ou une de leurs interviews, j'en suis enragée ! Ils ont que les mots étude à la bouche ! Technique, preuve, science ! Mais pour dire quoi ? Soit c'est pour dire qu'on a besoin de spécialistes pour donner la vie, soit pour dire qu'accoucher est naturel comme si c'était une nouveauté ! Franchement, ils ont pas autre chose à faire qu'à emmerder le monde ?

« Moi je pourrais leur en apprendre ! Mais bon, j'ai pas de diplôme, alors franchement ce que j'ai à dire ça peut que être des conneries ! J'ai pas le bon langage, j'ai que le certificat d'études, et je travaille dans les champs de mes voisins ! Alors forcément, moi, ce que je sais, ça compte pour rien, et pourtant, pourtant, moi je sais des choses qu'ils savent pas ! Moi je sais des choses qu'ils imaginent même pas, tellement ils sont à côté de leurs pompes !

Des choses simples, des choses de base, mais importantes, vraiment importantes !

« Ce qu'ils savent pas, c'est sentir. Ils savent pas sentir, ils savent pas écouter leur intuition, ils savent pas regarder, ils savent pas écouter... Ils savent rien. C'est pour ça qu'ils ont besoin de tout comprendre, tout le temps, avec leur tête : parce qu'ils savent rien et qu'ils sont bouchés. Archi-bouchés !

« Parce que, savoir, c'est dans le corps. Moi, avec mes petits, c'est dans mon corps que je savais comment accoucher, et comment m'en occuper. Mais eux, tu sais comment ils le traitent, le corps ? Comme un objet qui a rien à voir avec eux. Ils le mesurent, ils l'étudient, ils le testent... Mais la réponse est pas là ! La réponse elle a pas besoin de chiffres ! Elle a juste besoin d'être vécue. Comme les animaux.

« Moi je me considère comme un animal. Et Michel aussi il se considère comme un animal. Et pourtant je viens de la ville. J'ai pas été élevée à la campagne, dans une ferme. Mais c'est comme ça : je me suis toujours considérée comme un animal. Un animal avec ses particularités, comme la girafe a ses particularités, ou le chien, le loup, la tanche, le colibri... Y a pas de quoi se mettre sur un piédestal. On est des animaux, c'est tout. Et c'est pas parce que je sais parler anglais, enfin à peu près,

et que j'utilise une machine à laver, et que je sais lire, et faire des gâteaux compliqués, que je suis pas un animal. Je suis même un animal de la famille des mammifères ! C'est tout dire ! Donc j'ai des points communs avec les mammifères. Par exemple, les biches, elles savent pas jouer au scrabble, et moi je sais pas chercher ma nourriture en fourrant mon nez dans les feuilles, mais un de nos points communs, c'est qu'on pond pas des œufs. On garde l'œuf dedans, tout mou, et après on sort le petit tout fait. Après il faut le nourrir, le garder au chaud, lui apprendre à se débrouiller dans la vie... C'est tout con ! Regarde les animaux, et t'auras plus de problèmes avec ta fille. Crois-moi, c'est vrai.

« T'auras plus de problèmes avec ta fille » ? Coline était atterrée. Elle regardait Florence avec anxiété, sa respiration s'était accélérée, et elle sentait le rouge lui monter aux joues. Elle aurait voulu s'enfuir, faire diversion, mais elle était trop occupée à essayer de se donner une contenance.

- Mince... laissa tomber Florence d'un air gêné.

Elle soupira, regarda par terre, en l'air, tordit sa bouche de droite et de gauche puis, l'air très embarrassé, s'adressa à Coline en soupirant tous les trois mots d'une voix de repentie qui sait quelle gaffe elle vient de commettre.

- Ah... c'est tout moi, ça... Michel me le dit tout le temps.
« Tourne sept fois ta langue avant de parler ! » Je dis des

trucs, des fois... Ah je suis con ! Merde alors ! Fais chier ! Pardon, hein ! Désolée, Coline ! Faut pas m'écouter... Je suis con. Voilà. Je dis des trucs et après ça fait du mal et puis... Si Michel était là, je te jure qu'il me passerait un savon... je sais même pas si je vais lui raconter parce que... aïe aïe aïe ! Pardon ! Vraiment désolée, Coline... En plus t'es tellement gentille ! Et moi je te balance ça, allez ! « Regarde où tu mets les pieds avec tes gros sabots ! » Ah la la... Vraiment...

Les excuses de Florence étaient tellement drôles que Coline s'était mise à rire et à pleurer en même temps. Débordée par des larmes qui ne demandaient qu'à sortir, elle répondait à Florence en secouant la tête pour lui dire que, non, ce n'était pas grave. Florence avait un genre si particulier, si bon et si fou à la fois, qu'elle ne pouvait lui en vouloir, et elle riait en se disant confusément qu'elle n'avait jamais entendu d'excuses aussi extravagantes.

- Allez... Voilà qu'elle rit maintenant... Et puis tu pleures...

Bon sang, on est en pleine guerre des étoiles. Là, là...

T'en as gros sur la patate, hein...

Florence alla chercher un paquet de mouchoirs en papier dans le salon et le tendit à Coline, puis elle resta à côté d'elle en lui tapotant le dos et en répétant : « Mais oui... Allez... Voilà... »

- Pourquoi tu as dis ça ? finit par bafouiller Coline entre deux sanglots.

- Qu'est-ce que j'ai dit exactement ? Tu sais, moi, je parle, je parle, je sais même plus ce que j'ai dit !
- Tu sais, quand tu as dit « Regarde les animaux et t'auras plus de problèmes avec ta fille ». Pourquoi tu m'as dis ça ?
- Ah oui... c'est que... je vois ce genre de choses... Tu as eu un mauvais accouchement, non ?
- Très mauvais.
- Ah ben voilà. C'est ça qui explique tout. Ça se voit. Tu as quelque chose avec ta fille, comme une petite gêne... Tu souffres ?
- Ça va mieux depuis quelques jours mais j'en ai beaucoup souffert. Et c'est vrai qu'il y a encore un petit quelque chose de pas évacué...
- Eh oui, voilà... un petit quelque chose qui coince, et qui te retient dans ton cœur.
- Oui, c'est ça.
- Ecoute, Coline. Moi je te connais pas, mais ce que je peux te dire, c'est que tu aimes ta fille, ça se voit. Tu l'aimes vraiment. C'est juste que, d'après ce que tu me dis, c'est ton accouchement qui t'a mis dans la panade. Alors t'inquiète pas, ça va passer. Tu as l'air d'une bonne fille, d'être forte, et puis intelligente... Ça va s'arranger. Mais pense à ce que je t'ai dit. Regarde les animaux. J'ai encore jamais vu un animal qui avait des problèmes de maternité. Et pourtant ça fait trente-neuf ans que j'habite

ici et que je travaille dans les champs et dans les fermes.

Alors tu vois...

- Oui...

- Bon... Voyons voir cette mignonnette...

Florence se pencha sur Brume et la prit dans ses bras. Elle alla se rasseoir sur sa chaise, puis elle proposa à Coline de prendre un peu l'air dans le jardin. Coline, qui pleurait toujours, suivit Florence et Brume, et une fois dans l'air frais qui sentait bon la terre et le pollen, elle se calma et se sentit plus légère, le cœur lavé d'une couche de tristesse et de culpabilité. Puis Brume commença à pleurer et Coline la prit dans ses bras.

- Elle a faim. Je vais l'allaiter. Tu peux me dire où je peux m'installer ?

Florence l'emmena dans le salon, et la quitta non sans en avoir fermé les portes. Puis elle alla dire à son mari de ne surtout pas aller dans le salon parce que, figure-toi, Coline allaite son bébé, et elle resta avec lui pour discuter, en se demandant si elle allait lui raconter sa gaffe, tout en sachant qu'elle finirait par lâcher le morceau.

Pendant ce temps, à demi-allongée sur un gros fauteuil sans âge à gros velours côtelé marron, Coline donnait le sein à son enfant, et un petit bout du reste de sa banquise fondait comme neige au soleil.

- C'est pire que tout. Comme un bateau qui aurait pris l'eau depuis longtemps. Pendant que certains écopent à la petite cuillère, d'autres l'arrosent à grands seaux, dit Khan avec un rire découragé.
- Je veux bien te croire... répondit Coline
- C'est compliqué... Il y a beaucoup d'éléments à prendre en compte... De ceux auxquels notre désormais famille journalistique ne prend pas la peine de s'intéresser.
- Parfois je me demande si j'ai bien choisi ma voie... dit Coline après un silence. Et toi ? Tu ne regrettes pas, par moments ?
- Je ne sais pas... Finalement, je ne suis pas sûr qu'on puisse dire grand chose... Ce sont toujours les mêmes approches, la même façon d'aborder les sujets... On nous demande d'obéir... Ce métier n'a rien à voir avec ce qu'on voulait faire...

Coline sourit en revoyant passer devant elle les souvenirs de leurs années d'étude. Quelle foi ils avaient, en ce temps-là... Ils pensaient qu'une fois dans le métier, ils pourraient dire ce qu'ils voulaient, à leur manière. Depuis, ils avaient

connu beaucoup de désillusions et se demandaient s'il existait un moyen d'écrire les articles dont ils rêvaient, ou s'ils étaient condamnés à obéir aux ordres.

- Tu sais ce que je voudrais ? interrogea Khan.
- Non...
- Je voudrais un journal qui dirait ce qu'on n'entend jamais. Un journal de ce qui manque.
- De ce qui manque ? Tu veux dire... les voix qui manquent, les réflexions absentes, les sons de cloche différents ?
- C'est ça. Parce qu'il y a des choses qui manquent tellement qu'on ne sait même pas ce que c'est. Des choses absentes. Tu vois ce que je veux dire ?
- Je crois, oui... Ce qui manque, manque vraiment. Ce seraient des pensées, des façons de vivre, une vision du monde, de la vie, de nous, dont on n'entend jamais parler. Pas les mots des médias et de la politique. Pas leur mode de pensée à eux qui imprègne tout.
- C'est exactement ça. Il faudrait même une langue de la vie. Une langue qui dise vraiment la vie, les vies. Les politiques utilisent un langage que personne d'autre ne parle. Quant aux médias, ils ne parlent pas beaucoup de la vie. De ce qui est au cœur de la vie. On est toujours à côté...

- Je sais, Khan... regretta Coline. C'est comme si tout était englué dans un langage unique qui ne parle jamais de la vie... Comme une trame... Une trame qui englué la vie elle-même. Par exemple, quand on voit les discours des technocrates à propos des gens pauvres, au chômage, ça n'a rien à voir avec la vie des gens pauvres et au chômage. En fait, il suffirait de les écouter, de voir comment ils vivent, avec quels moyens, pour prendre les décisions qui vont dans le sens de la vie. Mais au lieu de ça, la classe politique nous fait des discours abscons, et ça recouvre tout, tout est recouvert de mensonge... de cette trame de mensonge...

Coline pensa à la révélation qui lui était venue quelque temps plus tôt. « C'est la Trame... », pensa-t-elle sans désirer partager sa trouvaille. C'était trop tôt. Elle vivait avec une compréhension nouvelle qui l'éclairait et lui faisait tout voir plus précisément. Tout prenait sens. Un jour, elle le raconterait à Khan, mais elle en était incapable pour le moment. La révélation était presque mystique. Comme une lumière dans sa conscience qui la faisait passer à une autre dimension de l'esprit.

- Une trame... reprit Khan pensivement. Une trame de censure... Une trame à cause de laquelle on ne dit finalement jamais ce qu'on veut dire, ce qu'on juge important d'être dit et entendu. Et de toute façon, quand

on y pense, dans ce climat de mensonge, comme tu dis, que deviennent nos mots vrais ? Il y a des journalistes qui arrivent à dire ce qu'ils veulent, ou à peu près. Il y a le journalisme d'investigation, qui est de qualité, mais dans lequel on n'a pas réussi à se faire une place... Les mots vrais existent, mais qu'est-ce que ça change ? Tu te souviens ? On voulait être des justiciers... dit-il avec un petit rire attendri.

- Oui... à notre façon. On voulait dire le monde, les gens, la vie, la réalité des vies qu'on rencontrerait.
- On était aux antipodes du journalisme ! Mais on ne le savait pas encore ! On nous parle tout le temps de rapporter des faits, d'analyser les faits... Mais lesquels ? Pas tous ! Il y a une sélection. Les collègues qui arrivent à dire ce qu'ils veulent, dans un article ou un documentaire, sont géniaux. Franchement, Coline, ce sont mes héros. Mais qu'est-ce que leur travail devient, dans ce moule... cette trame... ce climat où ce qui a le plus de force, c'est le discours politique, les décisions des dirigeants. Eux, quand ils parlent, ça a un effet direct, concret. Par exemple, le licenciement de trois cents personnes, qu'ils appellent ensuite, avec leurs mots menteurs, une restructuration. Eux, ils disent un mot, ils donnent un ordre, et hop ! trois cents personnes sont au chômage. Nous, même si on fait un documentaire, ou si on écrit un

livre, qui nous a demandé des mois ou des années de recherches, on n'a aucun pouvoir. Nos mots n'ont pas le pouvoir qu'ont les mots des politiques, relayés par notre si noble profession, conclut-il ironiquement.

- C'est vrai, Darling, mais imagine notre monde sans la parole vraie des collègues qui arrivent à la placer, sans celle de tous les gens qui réussissent à amener leur parole jusqu'à nous. Imagine un peu un monde sans ça. Un monde où il n'y aurait que les discours menteurs. Parler vrai ne sert à rien, et en même temps c'est essentiel. Parce que sans cette parole, on sombre dans le mensonge absolu, et de là on tombe dans la perte de soi. Imagine un peu si on était encore plus immergés qu'on ne l'est déjà... Sans la parole vraie des gens qui, partout dans le monde, s'expriment envers et contre tout, parfois au risque d'être torturés et assassinés, notre monde serait encore pire.

Khan observa un moment de silence. Il aurait bien fumé une cigarette, mais il n'en avait pas. Il était ce qu'on appelle un fumeur occasionnel et dépendait des autres pour avoir une cigarette de temps en temps. En outre, la chambre était non fumeur, il aurait fallu sortir, et il n'avait aucune envie de briser sa conversation avec Coline, la première depuis pas mal de semaines.

- Khan ? demanda Coline au bout d'un moment.

- Oui...
- Ça va ?
- Je ne sais pas, lâcha-t-il après un soupir. Je suis là en tant qu'envoyé spécial des cités, selon la dénomination ironique de Raphaël, et honnêtement, Coline, je ne sais pas si je suis légitime.

Coline et Khan observèrent un silence songeur qu'ils appréciaient malgré la tristesse dont il était chargé pour la simple raison que cela faisait longtemps qu'ils ne s'étaient pas senti aussi proches.

- Il faudrait que les gens qui vivent dans les cités en parlent eux-mêmes, reprit Khan, le regard bas et la voix lasse. Quand on n'y vit pas, on a forcément une image fausse, tronquée. Même si on essaye d'être honnête, qu'on écoute beaucoup, qu'on regarde, qu'on passe du temps avec eux, et elles, toutes ces femmes et ces jeunes filles qui m'ont si souvent reçues avec du thé à la menthe et des pâtisseries faites maison, ou du café et des gâteaux achetés dans un discount. Moi je n'ai jamais vécu dans une cité ! Quand j'étais à SOS racisme, j'y ai passé pas mal de temps, c'est vrai, et j'y ai rencontré des gens, que j'ai revus souvent, j'ai créé des liens avec eux, avec des familles... ça me donne peut-être un point de vue un peu plus réaliste de leur vie, mais quand même, je n'y vis pas. Et je mesure surtout mon ignorance. Je veux vraiment

leur rendre justice, mais je suis ignorant d'eux parce que je ne sais pas ce qu'est la vie dans une cité, et je ne pourrai pas exprimer ce que je comprends de ces gens parce que mon rédac'chef ne le voudra pas. Si je le fais, il me censurera à grand traits de stylo et me fera tout un discours qui m'humiliera, me déprimera, et il me dira de recommencer, de garder ceci, de laisser tomber cela ! Donc, là, je m'appête à écrire un article qui ne dira toujours rien de ce que je veux dire ! Comme ceux que j'ai envoyés chaque jour depuis que je suis ici !

« Quand on y pense, les gens qui écrivent dans les journaux ont une place, des moyens d'expression, un salaire... Ils sont majoritairement français depuis des générations, donc sans problème d'intégration ou de racisme, majoritairement des hommes... On en revient à l'homme blanc qui domine la scène. Qu'ils viennent d'un milieu modeste ou des classes supérieures, ils ne connaissent pas les cités, la guerre... On parle du Cambodge, de l'Afghanistan, du Rwanda, mais finalement on ne sait rien. On ne sait pas ce que c'est qu'y vivre, ce qu'on ressent quand y vit. On parle, on rend compte... c'est notre travail. On est payés pour ça, mais... sommes-nous réellement légitimes ? Savons-nous de quoi nous parlons ? C'est comme si on était perchés sur un trône,

lui-même perché sur une estrade, et qu'on regardait de haut et de loin... Moi, ça ne me va pas du tout.

- C'est la grande ère des spécialistes... répondit Coline après un silence. Pour tout, il faut faire appel à un spécialiste qui fera autorité, et qui aura un regard vertical, dominateur. Sauf exception, bien sûr. Certains sont passionnants, il faut bien le reconnaître... les gens qui étudient leur sujet avec passion, avec un intérêt personnel pour leur champ de recherche. Comme les Pinçon-Charlot, par exemple. Ils n'étudient pas un sujet, ils le vivent, parce que c'est dans leurs tripes. Ils étudient les classes sociales avec foi, avec cœur, avec le désir de rendre justice, et de révéler des vérités masquées. Ce sont des spécialistes qui en valent la peine. Mais ceux qu'on voit tout le temps à la télé, sur tous les plateaux d'émissions politiques, ceux-là, ce sont des techniciens. Et de gros ego ravis d'être mis en lumière.
- Oui... ils se font plaisir... Avec les Pinçon-Charlot, on sait de quels bord ils sont, d'où ils écrivent. C'est sain. Nous, on doit rendre compte comme si on était en dehors de ce qu'on rapporte, comme si ça ne nous faisait rien, comme si on était absolument objectifs, alors qu'on ne peut pas l'être ! Et ça fausse tout, parce qu'on doit faire semblant de ne pas prendre parti, alors qu'on a des opinions et des émotions vis-à-vis de notre sujet. Le défaut, c'est de

croire, et de faire croire aux gens, qu'on est neutres. On n'est jamais neutres. Il ne s'agit pas de se mettre au premier plan, mais de reconnaître qu'on n'est pas neutres. On fait partie de ce monde. Il nous touche, il nous atteint. Parfois je lis des livres de chercheurs ou de journalistes que je trouve fabuleux parce que leurs auteurs savent rendre compte de recherches très poussées, d'enquêtes très exigeantes, rigoureuses, consciencieuses, qui leur ont pris des années, dans lesquels ils expriment de façon directe pourquoi ils ont travaillé sur ce sujet-là. Dans ces livres-là, ils expriment ouvertement leur colère, leur peine, leur impuissance, mais aussi leur désir de faire connaître tous les aspects de leur sujet, pour que les gens comprennent de la façon la plus complète possible la réalité d'une situation. Ces auteurs ont toujours une grande honnêteté vis-à-vis des gens qui vont les lire, et beaucoup de passion et d'humilité vis-à-vis de leur sujet. J'aime ça. Avec eux, on sait qui parle, au nom de quoi, pourquoi. C'est honnête. On prend ou on ne prend pas, mais on sait de quoi il retourne. Alors que nous, dans les médias, on parle comme si le traitement du sujet ne venait de personne, de nulle part. Et en même temps, dans certains articles, on sent bien que l'auteur n'est pas neutre. Ce qui influence et manipule les gens qui lisent l'article, c'est de cacher le point de vue. Quand un auteur

nous dit franchement qu'il a voulu traiter tel sujet parce qu'il est en colère, parce qu'il juge une situation anormale, ou criminelle, et qu'il considère qu'on a le droit de savoir, on connaît tout de suite l'orientation de ce qu'on va lire. Une fois ce pré-requis posé, la seule chose qui compte, c'est la rigueur de l'enquête. C'est ce qui fait la différence avec un livre d'opinion, qui n'apporte rien, parce que soit on est d'accord, soit on ne l'est pas. Dans l'enquête rigoureuse, on apprend, on fait connaissance avec des éléments qui vont nous faire réfléchir. Dans le journalisme ordinaire, le propos est orienté, mais il avance masqué.

- Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Coline.
- Comment ça ? répondit Khan.
- Qu'est-ce que tu vas faire de tout ça ? Est-ce que tu as pensé à changer de métier ?
- Je ne sais pas... Non, je n'y ai pas pensé... Je fais simplement le constat amer que la voie que j'ai choisie de tout mon cœur est pourrie, dit-il un brin moqueur.
- Moi aussi j'ai pensé à tout ça, ces derniers temps... Je me demande si je vais continuer... soupira Coline.
- Carrément ?
- Oui... Je m'interroge...
- Et tu veux faire quoi ?

- Je ne sais pas encore... Je réfléchis. Tu reviens quand ? demanda-t-elle avec tendresse.
- Dans deux jours, je pense... Sauf s'il y a un rebondissement.
- Tu me manques.
- Toi aussi tu me manques.
- menteur ! s'exclama Coline en éclatant de rire.
- Comment ça, « menteur » ? s'offusqua Khan en riant lui aussi.
- Tu dois être tellement occupé que tu ne dois guère songer à moi !
- « Tu ne dois guère penser à moi »... Ah Coline... Comme j'aime ton petit côté XIX^e siècle... Grâce à toi, certaines expressions vont survivre à l'horrible débroussailleuse de notre monde moderne, qui arrache les fleurs les plus délicates avec les mauvaises herbes.
- Quelle image ! N'empêche que tu es un menteur.
- Mais oui, mais oui... Après, c'est vrai que je suis très occupé... et que... j'ai parfois à peine le temps de dormir... C'est très prenant.
- Je sais, Darling. Je te taquinais. Moi, à ta place, je ne prendrais même pas le temps de dormir !
- Je sais, sale obsédée !
- Petit joueur !

- Un partout, la balle au centre. Sinon, comment va la plus belle du monde ?
- Là tu parles de moi ?!
- Non ! Toi tu es la plus extraordinaire du monde !
- C'est ça, rattrape-toi... dit Coline en riant. Elle va très bien. Hier on est allées chez Florence... Tu sais, cette femme qui a accouché chez elle, avec son mari...
- Ah oui !
- Brume était aux anges. Elle adore être dehors, avec des gens. Elle a l'air captivée !
- Ne me dis pas qu'on a enfanté une journaliste ?
- Ah ça... on verra...
- Fais-lui des tas de bisous de ma part, et dis-lui que j'ai hâte de la voir, et que papa l'aime. Allez ma Beauté, je dois te laisser...
- Ok Darling... Amuse-toi bien !
- Toi aussi, ma belle ! Je t'embrasse !
- Je t'embrasse aussi, crapule !... Khan ! Attends !
- Quoi ? répondit Khan qui avait failli raccrocher.
- Je voulais te dire quelque chose d'important.
- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es enceinte ?
- Eh bien oui. Des septuplés.
- Des septuplés ? J'adore ! J'ai toujours rêvé d'avoir des septuplés. On les ferait dormir côte à côte dans la baignoire, sur une couverture douillette, et comme on ne

pourrait plus se laver, on puerait mais ce ne serait pas grave parce qu'on serait tellement heureux avec Brume et nos sept nains !

- Je suis contente que tu le prennes si bien ! s'exclama Coline en éclatant de rire.
- Oui, bon, après, il y a quand même un inconvénient...
- Ah oui, lequel ?
- Tes seins.
- Mes seins ?
- Tu n'en as que deux !
- Oh ! C'est pas grave. Je comptais justement m'en faire greffer cinq. Parce que, tu sais, deux seins, c'est tellement banal...
- Oui, c'est vrai, et puis c'est mesquin... Quand on voit comme c'est bien, les seins, pourquoi se limiter à deux ?
- Oui, bon... Khan, écoute, je voulais te dire... J'ai été une vraie tempête après l'accouchement, et j'ai été odieuse avec toi, je ne supportais rien... Je voudrais m'excuser de t'avoir si mal traité, et puis te remercier pour ta gentillesse et ta patience. Jamais tu n'as eu l'air de m'en vouloir, jamais tu ne m'as engueulée, alors que tu aurais été en droit de le faire...
- C'est vrai ? Oh c'est bête ! Si j'avais su, je t'aurais carrément donné les verges !

- Darling ! C'est sérieux ! Vraiment, merci pour tout. Merci d'être là et... d'être comme tu es.
- Pour ça, c'est papa et maman Nguyen qu'il faut remercier, et puis peut-être Dieu aussi. Non mais, ma chérie... C'est gentil, j'apprécie, parce que c'est vrai que ça a été très dur, et que je ne pensais pas que ça finirait si vite, mais j'ai surtout eu peur pour toi, et pour Brume. Je sais que ça a été très dur pour toi... merci, ma toute belle.
- Bon, voilà... c'était tout...
- Bon... Pour les septuplés, tu me les mets de côté ? Je les prendrai à mon retour !
- Mais oui, Darling !
- Allez, je t'embrasse ma toute belle. J'ai hâte de revenir et de vous serrer dans mes bras, toutes les deux.
- Moi aussi Darling. Je t'embrasse ! Bye !
- Bye !... Coline ! Attends !
- Quoi ? dit Coline qui avait failli raccrocher.
- Eh ben... Merci pour ce que tu m'as dit... Ça me fait chaud au cœur et ça me donne encore plus envie de rentrer à la maison. Allez, salut ma Beauté ! Je t'aime !
- Salut Darling ! Je t'aime aussi !

Khan raccrocha et reprit le sandwich qu'il avait laissé en plan quand il avait eu envie de téléphoner à Coline. Il avait bien fait de l'appeler, car ce coup de fil l'avait beaucoup rassuré. Rongé d'inquiétude, il avait même pris deux fois rendez-

vous avec Altisia pour en parler et trouver un moyen d'aider Coline. Mais Altisia lui avait dit qu'il n'avait rien à faire de plus que ce qu'il faisait déjà. « Tu sais comment elle est... C'est une battante. Elle s'en sortira, mais par ses propres moyens. En attendant, reste patient et tu verras, ça ira », lui avait-elle dit, faute de mieux.

Heureusement, maintenant elle allait bien. Preuve en était qu'elle avait retrouvé son humour, ses rires et sa tendresse. Impuissant à lui porter secours, il avait souvent repensé à l'accouchement, à sa violence, à ses conséquences sur sa compagne. Il aurait voulu la soulager, trouver un moyen de l'aider, mais Altisia avait raison : en décidant de mener sa propre enquête sur l'accouchement, Coline avait décidé de sauver sa vie, et elle y était parvenue. Ces mois avaient été d'autant plus durs que tandis que Coline pansait ses plaies, il était devenu papa pour la première fois de sa vie. C'était un nouveau territoire, une nouvelle façon de vivre, une nouvelle responsabilité. Ils avaient été seuls tous les deux pendant onze ans, à n'avoir à penser qu'à eux, et maintenant ils avaient une toute petite fille qui avait besoin de leurs soins, de leur présence, et malgré le bonheur immense que sa fille lui donnait, toutes ces nouveautés l'avaient bousculé. Il avait parfois eu peur de mal s'y prendre, de ne pas savoir être le père de son enfant, de ne pas être à la hauteur. Seul son tempérament placide l'avait

sauvé de la panique, et puis peut-être aussi son travail, qui lui permettait de se concentrer sur d'autres sujets.

Enfin, tout rentrait dans l'ordre, et Khan eut envie de rester encore un peu dans la modeste chambre d'hôtel que lui avait réservée la rédaction. Elle était minuscule. Le papier peint n'avait pas été changé depuis longtemps, la peinture s'écaillait ici et là sur les tuyaux qui longeaient le mur du radiateur, et la douche était si exigüe qu'à défaut d'être mince on ne pouvait y entrer. Mais au moins était-elle propre. Le seul réel inconvénient de sa chambre résidait en une odeur étrange, mélange d'humidité et de détergeant, qui persistait dans la pièce. Une odeur un peu fétide dont rien ne semblait venir à bout. Rien que pour ça, il serait bien ressorti... Mais il avait envie de faire une pause avant de retourner sur les lieux du crime. Il en avait besoin pour y voir clair.

Sachant qu'il avait effectué son service national à SOS Racisme et qu'il avait écrit quelques articles sur « les problèmes des banlieues », comme on disait, Raphaël l'avait envoyé pour quelques jours en banlieue parisienne où un drame venait d'avoir lieu, qui n'en finissait pas d'enflammer la cité. Mourhad, « un jeune issu de l'immigration », avait été tué par un policier pendant une course-poursuite. D'un côté, ses amis disaient qu'il n'avait rien fait, que la police s'était acharnée gratuitement sur lui comme elle avait

coutume de le faire avec les garçons du quartier, de l'autre la police parlait d'une interpellation pour deal qui avait mal tourné. Mourhad s'était enfui, la course-poursuite avait commencé, et un des policiers avait tiré, non pour l'atteindre, avait-il déclaré, mais pour lui faire peur et qu'il s'arrête. Et un malheureux hasard avait conduit la balle dans le foie du jeune homme. Que croire ? Que penser. On ne saurait probablement jamais ce qui s'était réellement passé. La mort de Mourhad avait entraîné une explosion de colère et un déferlement de fureur chez les méchants garçons du quartier. Ils s'étaient manifestés en brûlant des voitures, des poubelles, des abri-bus, et en attaquant les pompiers et les policiers à coups de cailloux et de cocktails molotov. Pendant ce temps, les parents pleuraient la perte de leur fils, et désespéraient des conditions de vie qui avaient abouti à ce drame. Une association de quartier avait organisé une marche blanche qui se déroulerait le surlendemain. Il était prévu que Khan y assiste et qu'il rentre chez lui.

Ça faisait du bien de déconner avec Coline au téléphone, parce que, à part ça, il se sentait plutôt découragé, un peu amer, au bord de basculer dans la colère et la haine. Mais il ne céderait pas. Il se tiendrait sur le seuil, regarderait une violence intérieure le guetter sans y succomber, simplement

parce qu'il refusait d'être la proie des grandes émotions dramatiques.

Pourtant, il y aurait eu de quoi prendre feu... Car la réalité était aux antipodes de ce que les informations relayaient. Depuis deux jours, les images d'incendie, de violence et d'interviews haineuses passaient en boucle à la télévision, donnant l'impression que la cité était jour et nuit à feu et à sang. Les cités étaient présentées dans leur ensemble comme des zones de conflit armé, alors qu'en réalité, depuis le soir où la violence s'était déchaînée, un calme angoissant y régnait. La vérité, c'était que seules les petites frappes de la cité, accompagnées de ceux qui avaient déjà un pied dans la délinquance, s'étaient livrées à des actes destructeurs, tandis qu'apeurés, hébétés et anxieux, les gens se calfeutraient chez eux pour se protéger, inquiets de leur sécurité et de ce qu'on dirait encore d'eux et de leur quartier. Depuis le soir fatal, la cité était en deuil, aussi abasourdie par la violence qui avait explosé sous leur fenêtre que par la mort d'un jeune homme qui, s'il n'était pas sans reproche, avait péri par balle. La cité semblait vide, ses habitants rasaient les murs et se calfeutraient autant que possible, choqués, dévastés, effrayés à l'idée de sortir. L'odeur âcre de la fumée persistait dans le quartier comme un rappel du soir funeste où la colère, la haine et le désespoir avaient tout mis à sac. Une odeur de plastique et

de caoutchouc fondu, d'hydrocarbure, de peinture, et de métal qui prenait à la gorge, râpeuse et sale, émanant des hautes fumées noires qui, suffocantes, planaient encore dans l'atmosphère. Quant à la colère, elle était ravalée dans une déprime collective, un effondrement dont seuls les petits caïds, fiers de leurs faits d'arme, étaient exempts. C'était des garçons. On disait « des jeunes », mais ce n'était pas vrai. C'était réducteur. C'était des garçons, une poignée, qui avait mis le feu, et c'était des garçons, toujours forts en gueule, qui passaient à la télévision, dans les interviews. Quelques parents, mais les jeunes femmes, les jeunes filles, où étaient-elles ? Que pensaient-elles ? On ne les entendait guère. Et pourtant, les médias disaient toujours « des jeunes », comme s'il s'était agi de n'importe quels jeunes. S'il le pouvait, il aimerait bien écrire un article sur elles, ce qu'elles pensaient, comment elles voyaient la situation dans laquelle elles étaient. Ne serait-ce que pour les mettre en lumière et avoir un autre point de vue.

Décidément, le journalisme manquait d'enquêtes rigoureuses et de paroles variées, et cela réduisait le panorama à une lucarne.

Ce qu'il savait des jeunes femmes et des jeunes filles, c'était qu'elles étaient souvent plus matures, plus ambitieuses, plus assidues à l'école que leurs frères. Elles voulaient réussir et faire des études. Leur éducation de fille les rendaient aussi

plus responsables que leurs frères. Elles devaient tôt aider leur mère au foyer, faire le ménage, s'occuper des petits, débarrasser la table, faire la vaisselle, pendant que leurs frères se faisaient servir. Elles avaient l'habitude des responsabilités, de prendre les autres à leur charge, tout en s'appliquant à bien travailler à l'école. Pour ne pas faire des études longues et coûteuses, elles étaient nombreuses à s'engager dans un BTS qui leur donnerait du travail le plus tôt possible, en espérant, si leur place ne leur suffisait pas, gravir les échelons. Khan les trouvait valeureuses de travailler d'arrache-pied dans des conditions aussi difficiles. Réviser, faire ses devoirs, était un vrai défi dans des appartements où l'espace manquait. Il fallait compter avec le bruit des autres, la télé, la radio, et parvenir à garder un petit périmètre sur la table de la salle à manger. Être une fille dans la cité était d'autant plus difficile qu'elles étaient exposées à la surveillance sévère des mâles de leur famille ainsi qu'à des agressions verbales et physiques quotidiennes de la part des petits machos inoccupés qui traînaient devant les immeubles ou dans les halls. Une grande moralité était exigée d'elles, l'essentiel consistant à s'effacer et être serviable, ce qui n'empêchait pas certaines d'être fortes en gueule et de faire preuve d'un tempérament à toute épreuve. Comme si ça n'avait pas suffi, en dehors de la cité on les appelait beurettes plutôt que beurres, comme on

disait une soubrette, une fermette, une maisonnette pour exprimer quelque chose de petit, d'insignifiant, d'inoffensif, quelque chose qu'on pouvait contrôler. A côté de cette morale, Khan avait découvert qu'il y avait toute une pornographie obsédée par ces fameuses beurettes. Certains hommes blancs, français depuis des générations innombrables, fantasmaient sur ces jeunes filles qui, selon une psychologue dont il avait lu une interview, représentaient pour tous ces mâles en mal de domination le corps qu'il fallait arriver à dénuder et à transgresser contre les interdits moraux dont elles étaient parées.

« Merde de merde », pensait Khan sur son lit. Elles étaient cernées de toutes parts, privées de leur liberté d'être et de mouvement, toujours sur le qui-vive, épousant les préceptes qu'on leur inculquait depuis le plus jeune âge, ou les refusant en attendant le moment où elles pourraient partir, si elles le pouvaient, et si la marque de la cité ne les en empêchait pas.

Pendant les huit années qui s'étaient écoulées depuis que Khan avait fait son service national à SOS Racisme, rien n'avait changé. La situation avait même empiré, et tous ces gens qui ne rêvaient que de quitter la cité, de vivre dans un appartement en ville ou dans une petite maison avec un jardin étaient encore et toujours invisibilisés par les images télévisuelles qui ne montraient que les grandes gueules

persuadées que passer à la télé était le summum de la gloire.

C'était cela que Khan aurait voulu écrire. Le deuil. Le silence. Le désespoir. Le traumatisme. Les gens honnêtes. Leur innocence et leur souffrance face à une situation dont rien ni personne ne viendrait les sauver. Mais on le lui refuserait. S'il écrivait la réalité telle qu'elle était, ou plutôt sa face cachée, Raphaël, son rédacteur en chef, déchirerait son papier et lui dirait de recommencer. On lui imposait d'écrire ce que tous les autres écrivaient, parce qu'il y avait un consensus autour de ce qu'il fallait dire, et que personne ne prenait le sort des gens des cités au sérieux. Ce n'était pas un sujet auquel accorder de l'importance et une enquête poussée. Pour la réflexion, le travail de recherche, il avait mal choisi sa voie. Mieux aurait valu qu'il devienne sociologue et qu'il écrive des livres, des articles universitaires, qu'il participe à des colloques et donne des conférences. Mais être sociologue servait-il à quelque chose ? Dire la vérité avait-il le moindre impact sur la réalité sociale ? Ceux qui détenaient le pouvoir n'en avait cure, alors à quoi bon savoir et parler ?

A quoi bon aussi être « l'envoyé spécial des quartiers », comme l'avait qualifié Raphaël, si c'était pour copier ses confrères et consœurs ? A quoi bon se rendre sur les lieux, interroger les habitants, si c'était pour n'en rien

dire, et passer sous silence des gens qu'il aurait au contraire fallu montrer, faire exister, pour que les lecteurs et lectrices sachent qui vivait réellement dans les cités, et comment, et pourquoi ?

Il s'était battu pour eux. Huit ans plus tôt, avec toute une flopée de bénévoles braves et enthousiastes qui voulaient changer les choses, il s'était dévoué corps et âme à la reconnaissance d'une population laissée à l'abandon, que tout le monde, en premier lieu les gouvernements successifs, condamnaient comme s'ils avaient été coupables d'être pauvres, inadaptés à la culture locale, et de vivre dans un ghetto. Tous, ils s'étaient battus pour eux, pour lever le châtiment, pour qu'eux et leurs descendants aient une chance d'échapper au sort qui leur était imposé et d'accéder à une vie meilleure. Et huit ans plus tard, on en était là ? Huit ans plus tard, les médias faisaient monter la sauce en participant à l'injustice d'un Etat méprisant composé de costumes-cravates qui vivaient dans le luxe et faisaient la morale à celles et ceux qu'ils condamnaient à l'enfer ?

Khan était dégoûté.

Dégoûté de participer à ça malgré lui. Dégoûté d'être impuissant à lutter contre un mensonge qui, chaque jour, à chaque seconde, assassinait la vie de milliers de gens, dès lors qu'ils étaient nés dans une cité. Le désespoir et la

trahison d'un pacte social à sens unique étaient leur première condamnation. Le désespoir de ne jamais pouvoir choisir leur vie, la trahison d'un Etat qui disait « si vous vous intégrez, tout ira bien pour vous ». Pourtant, combien de jeunes diplômés issus des cités, qui avaient brillamment réussi leurs études malgré des vents contraires, se retrouvaient au chômage parce que le recruteur écartait leur candidature dès qu'il lisait leur nom à consonance maghrébine ? Combien, qui parvenaient à faire des études prestigieuses, trouvaient aussi porte close, à l'heure de trouver un poste ? Les nantis occupaient les premières places, puis venaient ceux qui n'avaient ni argent ni réseau, et enfin, tout en bas de l'échelle, les enfants, petits-enfants, arrières-petits enfants d'immigrés maghrébins.

Pendant son service national à SOS racisme, il avait été chargé de démarcher des entreprises pour encourager l'emploi des descendants d'immigrés et éroder les préjugés à leur encontre. Deux ou trois employeurs lui avaient dit d'un air un peu gêné qu'ils ne pouvaient pas embaucher une personne d'ascendance arabe à un poste relationnel parce que « les clients auraient été mal à l'aise ». Ils le regrettaient beaucoup mais vraiment c'était impossible car il fallait que leur entreprise vive et ils ne pouvaient pas se permettre de perdre des clients. Comme aux Etats-Unis, quand des patients blancs ne voulaient pas se faire soigner

par un médecin noir. Ne restaient donc que les postes pénibles, mal payés et sans reconnaissance, où on ne les voyait pas : balayer, faire le ménage, décharger des palettes, travailler sur des chantiers. Le mot d'ordre était toujours le même : rester invisible, ne pas faire de bruit, ne pas se plaindre. Un sort qu'ils partageaient avec tous les dominés du monde.

Quant aux parents, ils ne voyaient pas ce qu'ils avaient fait de mal pour se retrouver avec un ou deux fils délinquants, et leurs autres enfants au chômage ou dans des emplois précaires. Pas un instant ils ne songeaient à accuser un gouvernement qui les traitaient comme des parias tout en leur reprochant de ne pas savoir s'intégrer. Ils se croyaient coupables, et la peine leur montait aux yeux quand ils parlaient de leurs enfants, pour qui ils avaient espéré un avenir meilleur.

Khan avait été frappé de voir que ces gens n'avaient pour la plupart pas une once d'amertume ou d'agressivité. La culpabilité et la tristesse les accablaient de tout leur poids, et dans leurs yeux, une lueur d'espoir brillait encore.

« Putain de mépris ! », pensa Khan affligé. « Tout ça pour ça ! Tout ça pour en être là ! Merde alors ! Ça fait chier ! »

Il s'était engagé à SOS Racisme parce que le racisme montait, et que l'extrême droite prenait du terrain. Un an avant, le front national était entré à l'Assemblée Nationale,

et l'année de son service Jean-Marie Le Pen avait annoncé sa candidature aux présidentielles. L'heure était grave, il s'était engagé, et il avait fait tout ce qu'il avait pu.

Il se souvenait avoir pris la peine de réfléchir aux mots utilisés pour parler des populations immigrées nord-africaines, mais cela n'avait intéressé personne. On en était à la deuxième génération, ceux qui étaient nés en France, qui étaient Français, et qu'on appelait des beurs. Beur, c'était « arabe » en verlan. Il y avait aussi « black », qui remplaçait « Noir ». Des mots créés par les jeunes des cités pour se nommer eux-mêmes, contrer l'étiquette « arabe », péjorative, que les autres, les gens extérieurs à la cité, leur avaient collée comme une marque de mise au ban sociale. Des jeunes parlant le verlan, qui se demandaient pourquoi, alors qu'ils étaient nés en France, on les disait arabes. Changer les mots ne changeait rien, mais on avait l'air cool, et tous les gens qui voulaient avoir l'air cool disaient black et beur.

Parce qu'arabe était mal. On pouvait dire de façon tout à fait décontractée qu'on connaissait une personne d'origine suédoise, américaine, mexicaine, espagnole ou japonaise, mais pas arabe. Arabe, ça faisait raciste. C'était un gros mot. C'était risqué. Il avait remarqué le charme ineffable des autres nationalités et la gêne quand il s'agissait des gens d'origine arabe. Si on disait « j'ai une amie d'origine

italienne », quelque chose se mettait à pétiller et on pouvait parler de la région d'où elle venait, de certaines mœurs ou façons de penser propre à son ascendance sans que cela semble scandaleux. Le sujet était considéré comme anodin, charmant, instructif, dépayçant. Alors pourquoi il n'en allait pas de même pour les pays nord-africains ? Le problème n'était pas le mot, ni l'origine. Le problème, c'étaient les connotations, le jugement. Tout ce qui chargeait un mot de honte, de culpabilité, qui le salissait, l'avalisait. Si bien qu'on ne savait pas si on pouvait dire « Tu es de quelle origine ? » Était-il blessant pour la personne de remarquer une différence physique ? Mais n'était-il pas blessant aussi de la passer sous silence comme une chose honteuse dont on ne pouvait pas parler ? Est-ce que remarquer une origine arabe était stigmatisant, comme le disaient les défenseurs des immigrés et de leurs enfants ? Ils disaient que les gens d'origine maghrébine étaient stigmatisés par les Français, la police, la justice, qu'il fallait cesser de les stigmatiser, de les montrer du doigt. Ce terme l'avait fait réfléchir. Stigmatiser... Stigmates... Porter les stigmates de... Et en effet, le plus stigmatisant était sans doute de porter malgré soi les stigmates de la cité comme une poix dont on n'arrive pas à se décoller. Les vêtements cité, l'accent cité, le langage verbal et corporel cité, les codes de la cité n'étaient pas ceux de la ville, et encore moins ceux de la bourgeoisie.

C'était donc la cité qui faisait problème. Le fait d'être englué dans la cité, d'en être imprégné, contaminé, et de ne rien avoir appris d'autre que ses codes. C'était le fait d'avoir enfermé les gens dans une cité à l'écart de la vie culturelle française et de ses codes, dans ces cités qui n'étaient ni la ville ni la campagne, ni même une banlieue résidentielle avec maisons et jardins, et qui étaient comme des camps d'internement dont on ne pouvait jamais s'échapper. C'était donc la cité qu'il fallait détruire ! L'inhumaine cité où vivre était impossible. Mais pour cela, il aurait sans doute fallu d'abord changer de classe politique, ou peut-être carrément de monde. « De planète, pensa Khan. C'est plus sûr. »

Même ce mot de cité était menteur. A l'origine, il signifiait « ville » et il était dérivé d'un mot qui signifiait « membre libre d'une cité ». Il désignait un lieu où vivre libre, avec des droits et des devoirs, et on l'avait salement appliqué à des quartiers où on ne pouvait que dépérir par manque de droits.

Il y avait aussi « les quartiers », terme qui laissait entendre que ces quartiers-là n'étaient pas comme les autres, qu'on disait et entendait avec une sorte de grincement dans le mot, et qui évoquait quelque chose de lointain et d'effrayant. Rien à voir avec le sympathique petit quartier dans lequel les gens des villes pouvaient marcher sans

crainte, aller au marché, au tabac, au café. D'ailleurs, Khan avait souvent entendu des jeunes hommes habitant la même cité dire « on se retrouve au quartier ? », au lieu de « dans mon quartier », comme on le disait en ville.

Et puis il y avait tous ces mots qui désignaient ce que personne n'osait ni ne savait nommer. « Les jeunes des quartiers », pour parler des délinquants qui vivaient dans les cités, englobant tous les jeunes, injustement. Et il était vrai que la cité fabriquait des délinquants. Faute de voie de sortie, certains prenaient le pouvoir et l'argent là où ils le trouvaient, dans l'illégalité. Cela, assorti d'une culture machiste qui donnait accès à une violence, une domination réservée aux garçons. On n'était pas délinquant parce qu'on était arabe. On était délinquant parce qu'on était rejeté par un pays qui aurait dû être le pays d'adoption de ses parents, et qu'on se retrouvait coincé dans une cité, au sein d'un pays qui ne nous respectait pas et qui ne voulait pas de nous.

Si bien qu'on marchait sur des œufs et, pour ne pas stigmatiser les cités en parlant de « délinquants », pour ne pas associer cité à délinquants, on devait dire poliment « les jeunes », et cela n'arrangeait rien. C'était même pire. Ça donnait l'impression que tous les jeunes des cités étaient des délinquants, de la mauvaise graine, du chiendent à éradiquer. Pourquoi ne pas parler des délinquants ?

Pourquoi ne pas dire précisément, quand on rendait compte d'un fait divers, « deux délinquants », ou « un groupe de cinq délinquants » ? Pourquoi entretenir l'illusion d'une délinquance massive quand la précision de l'énoncé aurait désamorcé les fantasmes ? Les journalistes étaient-ils stupides, bornés, ou inconscients ? Pourquoi ne réfléchissaient-ils jamais à ce qu'ils disaient ? C'était important, non ? Avoir conscience de ce qu'on dit, quand on sait que ses mots vont être imprimés à des milliers ou des millions d'exemplaires. Quand on sait que le petit laïus qu'on va faire, assorti d'images, va passer au journal de 20h sur une chaîne à grande audience. On est bien responsable de ce qu'on dit, non ? On est sensé être responsable de ce qu'on met dans le monde ? Alors pourquoi ce manque de soin, d'attention ? Pourquoi, bordel de merde, vouloir être journaliste si c'est pour mettre son cerveau en veilleuse et avoir l'esprit aussi crasseux que si on n'avait jamais fait d'études ? Khan pouffa de rire... Des études... Oui... Quand il se souvenait des siennes, et de tous les moments où Coline et lui les avaient âprement critiquées, il se demandait si faire des études n'était pas plutôt un formatage destiné à rentrer dans le rang... Mais cela ressemblait trop à une théorie du complot pour que Khan y croie. Par contre, il croyait à l'usure, à l'uniformisation, aux mouvements politiques et économiques, à leur pression,

à leur direction, qui imprégnait collectivement les esprits, et les empêchait de penser librement.

Oui, c'était une question d'orientation donnée par des politiques successives et un capitalisme de plus en plus puissant...

Il en avait marre, marre... La pluie tombait toujours dehors, une petite bruine maussade sous une lumière pâle qui rendait l'atmosphère mélancolique.

Il faudrait qu'il écrive son article, c'était son travail, ce pour quoi on le payait. Comment l'écrirait-il ? Avec quels mots ? Car lui non plus ne savait plus quels mots utiliser pour ne pas accabler davantage des gens regardés avec méfiance et condescendance. Et il s'en voulait, il s'en voulait de ne pas arriver à échapper à une atmosphère qui donnait à des mots simple des connotations qu'il n'y mettait pas. S'il disait qu'il avait rencontré un homme d'origine algérienne, il s'agissait uniquement d'un homme d'origine algérienne. Point. Mais comment faire, dans un paysage où ces simples mots faisaient défiler toute une suite de clichés négatifs dans l'esprit de la plupart des gens ?

« Oh et puis merde. Ras le cul de ces conneries. C'est Coline qui a raison. », pensa Khan. « Tant pis si Raphaël déchire mon article. Je l'écrirai comme je voudrai. Et s'il n'en veut pas, j'essaierai de le faire publier dans un magazine de sciences humaines et sociales. J'écrirai les

mots des immigrés et de leurs enfants. Et j'écrirai aussi sur des non immigrés qui vivent dans la cité. Parce que ceux-là aussi on les oublie. On n'en parle carrément jamais. C'est comme s'ils n'existaient pas. J'écrirai l'atmosphère morose, la tristesse, les gens, ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent, et je n'aurai pas besoin d'utiliser les mots des sociologues, des médias, des politiques. J'écrirai mes mots à moi, intimes, et leurs mots à eux. Je mettrai leurs prénoms, ils seront quelqu'un. Ils seront eux, et je serai moi. »

Khan jeta l'emballage de son sandwich à la poubelle, il enfila sa veste, prit ses clés, et s'engouffra sous la pluie, prêt à interviewer des gens qui valaient la peine qu'on les défende.

En chemin, il pensa à son titre... L'article s'intitulerait : « Du désespoir à la haine : les délaissés de la République ».

Elle avait averti Frédérick Leboyer qu'elle viendrait avec sa fille de six semaines parce qu'elle n'avait personne pour la garder. Cela ne le dérangeait-il pas ? « Pensez donc !, avait-il répondu d'une voix enjouée. Les bébés, c'est toute ma vie ! »

Elle arriva chez lui avec un petit retard – elle était désolée, les routes étaient un peu encombrées... – et fut accueillie chaleureusement par son hôte qui, à soixante-seize ans, arborait une belle stature. Il lui proposa de s'installer dans le jardin, à l'arrière de l'ancienne maison bourgeoise, toute de pierre de taille, qui avait dû avoir fière allure autrefois.

Coline adora immédiatement cette maison. Imposante avec ses deux étages et ses nombreuses fenêtres, elle avait du cachet. Du lierre courait sur les vieilles pierres grises et recouvrait la peinture écaillée de certains volets, qu'il n'était plus question de fermer.

Frédérick lui proposa du thé, du café, des jus de fruit, demanda si Brume – Brume ? Quel incroyable prénom ! Il avait rencontré des centaines de bébés au cours de sa vie, mais jamais de Brume –, il demanda donc si Brume avait

besoin de quelque chose, mais non, elle n'avait besoin de rien et Coline se décida pour un verre de jus de fruit – cassis ? fraise ? orange ? pamplemousse ? Il avait fait le plein pour sa venue, elle n'avait plus qu'à choisir. Pamplemousse, répondit-elle avant que Frédérick ne s'éclipse un instant et qu'il revienne avec un plateau garni de verres, de jus de fruit et de biscuits.

Avant d'interroger Frédérick Leboyer sur son expérience des bébés et de l'obstétrique, elle avait l'intention de vérifier avec lui les informations qu'elle avait trouvées concernant sa carrière.

- Merci de me recevoir, Monsieur Leboyer, dit-elle après avoir bu une gorgée. C'est pour moi un grand honneur. J'ai lu votre livre, *Pour une naissance sans violence*, et il m'a profondément émue... ajouta-t-elle la gorge un peu étranglée. Discrètement, elle s'efforça de respirer lentement pour se calmer, et poursuivit : C'est un livre magnifique, puissant... et très original. Ecrire un manifeste en prose poétique n'est pas courant...

Que voulait-elle lui dire déjà ? Sa tête était vide, plus rien ne lui venait, alors qu'elle avait bien préparé son entretien, d'autant plus que l'homme et le sujet lui tenaient à cœur.

- Je vous remercie, répondit Frédérick. J'en suis très touché. Je préférerais que plus personne n'ait besoin de le lire, car cela signifierait que la médecine a changé et

que les naissances se passent dans de bonnes conditions, mais puisque ce n'est pas le cas, je suis toujours heureux de savoir qu'il continue à être lu.

Frédéric Leboyer la regardait avec une attention qui lui donnait envie de se glisser dans un trou de souris. Il voyait loin, profond, avec une bonté et une tendresse qui la bouleversaient. Détournant son regard d'elle, il contempla Brume avec les mêmes yeux, et sourit.

- Alors comme ça, vous faites une enquête sur l'accouchement ? lui demanda-t-il pour relancer la conversation, car Coline était si émue par sa présence qu'elle ne savait plus quoi dire.
- Oui, dit-elle en prenant sur elle. Sur l'accouchement et sur la naissance. Mais je ne sais pas si le moindre journal voudra de mon article... Peut-être un magazine spécialisé... Je ne sais pas. Je ne suis commanditée par personne... et finalement je crois qu'un article n'y suffira pas... J'ai déjà tellement de matière qu'un livre serait sans doute plus adapté... je ne sais pas... finit-elle d'une petite voix mal assurée.

Elle avala une gorgée de jus de fruit en se disant qu'elle aurait préféré un double whisky mais que, de toute façon, comme elle allaitait Brume et qu'elle devrait reprendre le volant pour rentrer, cela n'aurait pas été possible.

- Vous faites une enquête pour votre propre compte sans savoir si vous pourrez la faire publier ? demanda Frédérick d'une voix posée.
- C'est ça... marmonna Coline.
- Et vous venez d'avoir un enfant...
- Oui... dit-elle, avec le sentiment d'être de plus en plus petite.
- C'est bien ! s'écria Frédérick.
- C'est bien ? demanda Coline sans comprendre.
- Oui, c'est très bien. C'est comme ça que j'ai écrit le livre que vous avez tant aimé. Je crois qu'il y a des choses qu'on fait parce qu'on sait qu'on doit les faire, sans calcul, sans en attendre de résultat, juste parce que c'est une nécessité. Et ces choses-là sont souvent très intéressantes.

Il marqua une pause et reprit :

- Ça fait longtemps que vous avez commencé ?

Coline sentit son cœur battre à tout rompre, et finit par répondre à voix basse, comme une petite fille qui avouerait une bêtise :

- Environ un mois.
- Un mois ? répéta Frédérick qui n'était pas sûr que ses vieilles oreilles aient bien entendu.

Coline hocha la tête pour dire que oui, oui... c'était bien ça... un mois. Cette gentillesse, cette intelligence dans

l'attitude que Frédéric avait à son égard, la douceur dont il faisait preuve pour lui poser des questions, comme s'il craignait de la briser, c'était trop. Elle se sentait près de pleurer mais se retint. Puis elle dit, la gorge serrée, comme en s'excusant :

- Normalement, c'est moi qui pose les questions...
- Eh oui, bien sûr... répondit-il avec un sourire tendre et amusé. Mais on sait bien que, pour que « normalement » existe, il faut des exceptions, des extravagances, des chemins de traverse. Ne serait-ce que pour avoir un élément de comparaison.
- Sûrement, oui... dit-elle avec timidité, en se demandant ce qu'elle fabriquait.

Comment tant de douceur et de gentillesse pouvaient-elles faire effraction en elle, briser les derniers cadenas, ouvrir les dernières portes pourtant solidement verrouillées depuis son accouchement ? C'était invraisemblable... Une telle puissance d'amour et de grâce était prodigieuse. Et pourtant... pourtant... c'était vrai. Cet homme était un sage. Elle essaya de rassembler une fois encore ses idées afin de commencer l'interview, mais elle était plus que jamais démunie et ne trouvait rien à dire.

- Je peux ? demanda Leboyer avec délicatesse en désignant Brume du regard.
- Bien sûr ! Je vous en prie !

Leboyer se dirigea vers Brume qui, installée dans son transat, le regardait de ses grands yeux curieux, il s'accroupit devant elle et lui dit :

- Bonjour Brume. Ça va ?

Brume remua les bras et le regarda avec beaucoup d'avidité. Il lui sourit, approcha doucement sa main de ses doigts, caressa la petite main et se laissa agripper l'index.

- Bonjour ! dit-il encore dans un face-à-face joueur et amoureux.

Brume semblait au comble de la joie. Elle rayonnait de plaisir et regardait le vieil homme avec adoration.

Coline ne l'avait jamais vue dans cet état.

- Vous avez vraiment la cote avec les bébés... dit-elle à mi-voix.

- Oui...

- En même temps, vous les aimez tellement que... C'est une histoire d'amour.

- Oui... Une histoire d'amour. Avec chaque bébé, et avec tous les bébés du monde.

Il prit Brume entre ses mains, la souleva et la prit contre lui. Le face-à-face amoureux se poursuivait sans fin, Brume n'avait d'yeux que pour lui et se sentit comblée quand il s'assit en la gardant contre lui. Lovée comme une amoureuse qui ne veut plus jamais quitter les bras de son aimé, elle souriait et gazouillait à qui mieux mieux.

- Elle est merveilleuse... dit Leboyer à Coline, dont l'émotion, arrivée à son comble, se déversa sans retenue. Noyée de larmes, elle ressentit peu à peu un profond soulagement, et se sentit pleine de gratitude d'avoir rencontré cet homme, mais aussi Florence, la professeure Demaistre, et toutes les mères et les sages-femmes qu'elle avait approchées depuis le début de son enquête. Elles avaient tracé un chemin qui l'avait progressivement menée de la compréhension d'un vaste domaine à la guérison de ses blessures intimes...

Oui, sa fille était merveilleuse, et la voir si heureuse dans les bras d'un inconnu lui donna envie d'être à son tour celle qui la rendrait heureuse. Elle en était capable. Elle était maintenant convaincue que plus rien, désormais, ne s'interposerait entre sa fille et elle.

Des larmes de joie ruisselèrent sur son visage, et elle se mit à rire, et Brume rit aussi, tandis que Leboyer les regardait avec un large sourire, les yeux plissés de plaisir.

- Ça n'a pas été simple... lui dit-il.
- Quoi ?
- Votre accouchement...
- Non...
- Ça a même été un vrai cauchemar...
- Oui...
- Mais vous vous en êtes sortie.

- Je crois...

- Oui, Coline : vous vous en êtes sortie.

« Tu vois, Brume... Tu as une maman très courageuse. Ça a été un peu olé olé depuis que tu es venue au monde... Mais maintenant ça va aller. », dit-il à l'enfant.

Coline brûlait de prendre sa fille dans ses bras. Elle s'était mise à la vouloir, à la désirer. Son amour explosait dans son cœur et se répandait partout en elle. Elle en débordait, et sa maternité contrariée ne connaissait plus de limites à sa libération.

Leboyer se mit à rire et se leva, fit le tour de la table, et se posta devant Coline. Elle se leva à son tour... Ils se regardèrent avec un amour infini, et Leboyer lui remit son enfant comme une passation, la transmission d'un pouvoir, d'une confiance, qui effaçaient les dernières traces du doute et de la culpabilité.

- Oh ma fille ! Oh ma fille ! Ma petite amour ! Maman est là ! Maman est là ! Je suis là maintenant. Je serai toujours là pour toi ! Ma chérie ! Ma Brume ! Je t'aime tellement fort ! Je t'aime tellement... je n'ai jamais aimé comme ça ! murmurait Coline avec tendresse en serrant son enfant dans ses bras. « Je suis désolée, vraiment désolée ! pensait-elle dans le même temps. Pardon, ma chérie. »

- Vous croyez qu'elle comprend ? demanda-t-elle ensuite à Leboyer.

- Bien sûr. Elle ne comprend pas les mots, mais elle reçoit le message à travers votre intention, votre voix, votre émotion. C'est un langage vibratoire. On est au-delà de la pensée. On est dans le corps, dans une communication directe, très intelligente.
- Avec tout ça, on n'a pas fait l'interview... Et je ne m'en sens plus du tout capable ! dit Coline, toute tournée vers Brume, qu'elle berçait contre sa poitrine.
- Vous n'aurez qu'à me recontacter ! On la fera plus tard, voilà tout.
- Vraiment ? Merci beaucoup, Monsieur Leboyer.
- Merci à vous, Coline. Prenez bien soin de vous.
- Oui ! Merci ! Merci !
- Oui, oh... je n'ai pas fait grand chose...
- Oh si ! Merci ! Merci !
- Allez... dit Leboyer en passant une main réconfortante dans le dos de Coline. Il embrassa Brume une dernière fois et regarda la mère et l'enfant repartir dans l'allée du jardin.

Dans la voiture, toute à son émerveillement, Coline n'avait pas encore cessé de dire merci à tout, à l'Univers, à la vie, à la chance qu'elle avait rencontrée sous bien des traits, que Brume s'assoupissait douillettement, le corps gonflé d'amour et de joie.

Elle reverrait Frédéric Leboyer, et elle contacterait également des obstétriciens, des obstétriciennes et des soignants de différents grades qui officiaient en hôpital pour savoir ce qu'ils pensaient et ressentaient vis-à-vis de leur façon de travailler. Il lui faudrait en contacter beaucoup, pour avoir différents avis sur la question. Elle les écouterait comme elle l'avait toujours fait, sans les juger. Elle rencontrerait des renégats et de bons petits soldats, qu'elle traiterait tous de la même manière afin que, conscients ou non de leur condition, elle saisisse leur façon de penser. C'était important, très important. Ecouter tout le monde était important. Pour eux comme pour elle. Ainsi, son livre – car ce serait un livre – aurait des chances d'offrir le panorama le plus complet possible de l'accouchement et de la naissance en France.

- Darling...
- Oui...
- Tu te souviens que je t'avais parlé de Frédérick Leboyer...
- Le sauveur des femmes et des bébés...
- Oui. Et mon sauveur à moi aussi. Aujourd'hui il m'a téléphoné, et il m'a encore sauvée.
- Il est mieux que Superman, cet homme-là !
- Oui. Et tu te souviens que je t'avais dit que j'envisageais de changer de travail...
- Bien sûr... Mais quel rapport ? Il veut t'embaucher ?
- Non, mais... C'est encore mieux que ça.

Le début du mois de mai était superbe. Ce jour-là, la pluie, le soleil et le vent s'étaient partagés le ciel, et Coline avait pu montrer à Brume son premier arc-en-ciel. Les jours rallongeaient, le petit appartement semblait doucement dans la pénombre après un début de soirée flamboyant.

Lovés l'un contre l'autre après avoir passé du temps à jouer avec Brume et à la cajoler, Khan et Coline s'étaient préparés un repas d'amoureux dont les mets avaient été choisis pour leur rapidité de préparation.

Une omelette à l'oignon et au jambon, une salade verte aux tomates séchées, un peu de tome de brebis avec du pain au levain, et pour finir une mousse au chocolat cent pour cent industrielle achetée au supermarché.

Ils s'étaient ensuite embrassés et caressés avec sensualité, puis s'en étaient tenus là, sagement, car Coline, qui n'était pas tout à fait remise du choc de son épisiotomie, craignait qu'un retour à la sexualité ne réveille ses douleurs physiques et psychiques. Elle préférait prendre son temps et que tout se passe bien le moment venu, plutôt que risquer de rallonger son calvaire en retombant dans des douleurs qui venaient juste de s'apaiser. Bien sûr, elle était embêtée pour Khan, car elle savait qu'il était frustré, mais elle ne pouvait faire autrement. Chaque fois qu'ils en discutaient, elle s'excusait, désolée de lui demander autant de patience. D'ordinaire dotée d'un grand appétit sexuel, elle savait qu'un désir inassouvi pouvait être rude pour les nerfs. Mais Khan lui disait de ne pas s'en faire et que, bien sûr, c'était parfois dur, mais qu'il l'attendrait et qu'il comprenait ses craintes. « Si on m'avait fait ce qu'on t'a fait, disait-il, moi aussi je te ferais attendre. Ce n'est pas rien, ce que tu as vécu... Mais j'ai confiance. » Coline savait qu'il était sincère. Du reste, son compagnon était doué de deux vertus extrêmement utiles dans la vie : la confiance et la patience. Il en avait même à revendre. Et tous deux savaient qu'ils

pouvaient se fier l'un à l'autre, et qu'un de ces jours, sans crier gare, ils feraient l'amour avec une passion renouvelée. Ce jour-là serait extraordinaire, car il signerait la fin définitive des traumatismes de Coline.

Lovés l'un contre l'autre, nus sur le lit, tandis que leur enfant adorée dormait du sommeil du juste dans son berceau, ils discutaient, heureux d'être ensemble.

- Le rapport, continua Coline, c'est que Frédérick trouve mon étude intéressante et utile. Il m'a téléphoné pour me dire que, si j'en fais un livre, il aimerait le lire. Il ne voulait pas trop s'avancer mais il a dit que si le livre lui plaît, il en parlera à son éditeur.
- Super !
- Oui ! répondit Coline au comble de la joie. Et je me dis que, si le livre lui plaît au point qu'il en parle à son éditeur, ce qui n'est pas rien, n'est-ce pas...
- En effet...
- ...je lui demanderais de m'écrire une préface.
- Tant qu'à faire ! Ça veut dire que tu vas l'écrire ?
- Oui, dit-elle le visage radieux.
- Bravo ! C'est super, ma Beauté ! Je me demandais quand tu finirais par te décider... lui dit-il avec taquinerie.
- Vraiment ? Oh Khan... Toi alors...
- Il faudra fêter ça ! Comme tu allaites toujours Brume, on le fêtera au jus de pomme !

- Au jus de pomme ? Je crois que je me permettrai exceptionnellement un petit verre de vin...
- Carrément ? Alors là ça va être la grosse bamboula.
- De celles dont on se souvient jusqu'à la fin de ses jours ! On fera garder Brume, on ira à la crêperie avec des amis, on boira du cidre et du jus de pomme jusqu'à pas d'heure, et on fera tout péter ! Et puis... On aura peut-être aussi autre chose à fêter...
- Tu es enceinte ? demanda Khan, pour qui cette question était devenue un jeu depuis le jour où Coline lui avait annoncé comme une folle surexcitée qu'elle était enceinte.
- Eh oui... Deux dinosaures. Une fille et un garçon.
- Super. J'ai toujours rêvé d'une fille et d'un garçon dinosaures. Bon... Mais en dehors de ça ? coupa-t-il, curieux de savoir ce que sa compagne avait encore à lui annoncer.
- J'ai pris de grandes décisions, répondit-elle d'une voix posée.

Elle se redressa sur le lit et Khan la trouva magnifique avec ses seins lourds, gonflés comme des melons prêts à éclater, et son ventre charnu, ses hanches plantureuses, son visage irradiant une lumière chaude et solaire.

Qu'elle était belle... Si elle savait que ce qu'elle appelait « ses kilos en trop » lui allaient aussi bien que son ancienne

minceur ! La maternité l'avait dotée d'un charme qui la rendait plus attrayante encore. D'ailleurs, quand elle avait fait le tour des rédacteurs en chef avec Brume pour leur rappeler qu'elle existait toujours, trois d'entre eux lui avaient dit que sa maternité lui allait à merveille et, contre toute attente, ils ne s'étaient pas offusqués de la voir débarquer avec son enfant. Dans l'ensemble, ils s'étaient au contraire montrés plutôt contents de voir un bébé dans leur bureau, et avaient fait bon accueil à sa mère, qui avait trouvé que les conversations avaient été plus fluides et plus ouvertes que d'ordinaire.

- Tu vois, avait-elle dit à Khan, ils font toute une histoire des salariées enceintes et des congés maternité, mais une fois en présence d'un bébé, ils fondent comme une guimauve au soleil ! C'est l'argent qui pourrit tout. Enlève l'argent, et il ne reste plus qu'un gars content de voir un bébé et sa mère.

A genoux sur le lit, le dos droit et les jambes écartées face à Khan qui n'en revenait pas que toute cette chair splendide ait mis un bébé au monde, Coline commença ses explications.

- Si tu savais tout ce qui m'est arrivé depuis que Brume est née ! En seulement deux mois, j'ai vécu des événements plus importants qu'en cinq ans ! dit-elle avec enthousiasme.

« Pour une fois, j'ai eu du temps. Je pensais qu'avoir un bébé me prendrait tout mon temps, mais ça a été tout le contraire. J'ai arrêté d'être par mont et par vaux, de me concentrer sur les gens, de courir après le boulot, et j'ai eu des pensées que je n'avais jamais le temps d'avoir. Mon esprit était disponible pour autre chose que les tracasseries habituelles. Ça a été dur, mais j'ai fini par me poser les bonnes questions. J'ai fait le point sur ma vie. Et j'ai été très aidée par mon enquête, par Brume, le fait d'être mère, par les gens que j'ai rencontrés, et puis par toi, par ton superbe article sur les cités, qu'on t'a refusé.

« Et j'en ai eu marre, vraiment marre de courir après un poste qu'on ne me donnera jamais. Je sais que, dans le fond, ils apprécient mon travail et ma ténacité, mais le problème c'est qu'ils me trouvent incontrôlable. Et personne ne veut d'une salariée incontrôlable. Toi, ça va, tu sais arrondir les angles, tu sais lâcher en douceur quand ça ne passe pas... Mais même avec ça, il t'a fallu des années pour sortir du cercle infernal des contrats précaires !

- Oui, enfin... Il m'arrive de m'opposer à eux... Mais je suis un homme, alors ils le prennent bien... L'autre fois, pour *Les Délaissés de la République*, j'ai haussé le ton et j'ai dit à Raphaël qu'un journal consensuel ne valait pas plus que du papier chiotte.

- Tu as dit ça ?
- Oui... Tu sais comment je suis, c'est pas du tout mon genre, mais j'étais excédé...
- J'imagine ! s'exclama Coline étonnée que Khan, qui était un modèle de sobriété, soit sorti de ses gonds.
- J'en ai profité pour lui rappeler qu'avant de se rebaptiser *L'International* en 1984 pour être plus consensuel, le journal s'était appelé *L'Internationale* avec un « e », qu'il a été créé pendant les grèves de 1936 par des ouvriers, qu'au début il faisait quatre pages et servait à communiquer entre camarades, puis qu'il s'est étoffé et organisé au fil du temps, toujours autour de la dénonciation des injustices. Et je lui ai dit qu'on n'en était vraiment loin et que c'était pitoyable. Evidemment, Raphaël a été très surpris de ma réaction, mais j'ai vu une lueur d'admiration dans son regard... Ça m'a fait drôle, parce que je sais qu'il ne réagit pas du tout comme ça avec toi, et pourtant tu ne te montres jamais insultante... Alors que moi je l'ai vraiment été ! Mais bon, il te considère comme une casse-couilles, alors...
- Je sais...
- Enfin... Tu sais ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit « Je ne peux pas le prendre, ça ne passerait pas auprès de nos lecteurs, mais c'est bien de défendre son travail ». Il l'a dit sur un ton... comment dire... avec une certaine

révérence, de l'estime, comme s'il avait reconnu en moi un semblable. Il avait l'air de l'homme mûr qui a réussi et qui a pour mission de guider les plus jeunes comme des fils...

- Ah oui ? C'est dingue...
- Oui... J'avais oublié de te le dire parce que j'étais énervé qu'il me l'ait refusé et que je ne pensais qu'à ça. Maintenant, quand il dit : « C'est bien de défendre son travail », ça veut dire quoi ? Parce que d'accord, c'est bien de défendre son travail, mais après ? A quoi ça sert ? Qu'est-ce que ça peut faire de défendre son travail si c'est pour le laisser dans le tiroir ? Et puis qu'est-ce qu'il en sait, lui, de ce que les gens aimeraient lire ? Tout ça, Coline, c'est des conneries.
- Je sais, Darling... C'est complètement con. Je suis tellement désolée qu'il ne te l'ait pas pris... Il est tellement beau, tellement vrai... Cet article, c'est une voix dans la nuit.
- Merci ma Beauté, mais ce n'est pas pour autant qu'il me l'aurait pris... Et les magazines de sciences humaines ne m'ont pas répondu...
- Ça peut peut-être encore venir...
- Oh tu sais, je n'y compte plus trop...
- Oui... C'est vraiment un monde stupide... répondit Coline en soupirant. Mais j'ai peut-être une idée.

- Ah oui ?
- Oui, enfin... Tu sais, sur Internet, il y a de plus en plus de sites...
- Oui... On approche les trois mille, d'après ce que j'ai entendu dire...
- Et justement, j'ai envie de me faire mon propre site pour pouvoir écrire et publier tout ce que je veux. Je ne l'avais pensé que pour moi, mais tu pourrais peut-être y avoir ta place... Ça te dirait ?
- Oui... non... je ne sais pas... Ça pourrait me poser des problèmes au travail...
- C'est sûr, mais tu n'es pas obligé de te laisser bâillonner. Tu pourrais avoir toi aussi ton espace de liberté, et pourquoi pas sous un pseudonyme.
- C'est vrai, mais je ne sais pas... Si je le fais, j'aurai mon propre site. Ton site, c'est ton espace, ton aventure...

Elle le remercia d'un regard, puis lui expliqua qu'elle continuerait à faire des piges pour percevoir quelques revenus, mais qu'elle cesserait de chercher un poste pérenne.

- Parce que tu vois, Darling, pendant tout ce temps où je suis restée à la maison, j'ai pris conscience que ma liberté de parole comptait plus que mon indépendance financière.

« Je n'en peux plus d'être frustrée, énervée, de ravalier ma colère face aux rédacteurs en chef et de la recracher à la maison. Je n'en peux plus, mais alors plus du tout, d'avoir des choses intéressantes à dire, de faire des recherches poussées, pour finalement écrire des mensonges, ou des choses que tout le monde sait déjà, en deux ou trois mille signes. Et je n'en peux plus d'être la bête noire, la chieuse, la casse-couilles, l'emmerdeuse, juste parce que je veux faire mon travail de journaliste et que je veux dire la vérité, offrir matière à réflexion, et... réfléchir le monde. Dans tous les sens du terme. Penser le monde, et tendre un miroir du monde au monde. Et je n'en peux plus de me retenir de faire ce que je dois vraiment faire, et de devoir me battre pour finalement me soumettre à une autorité couarde et inflexible pour laquelle je n'ai plus aucun respect.

« Je ne veux plus être censurée.

« Je ne veux plus abdiquer mon pouvoir pour des pantins qui obéissent servilement à la pensée unique et qui se croient très libres et très intelligents.

« J'en ai marre que des postes me passent sous le nez parce que je ne suis pas comme il faut. Et puis j'en ai marre qu'on me fasse continuellement sentir que je ne suis pas comme il faut. Je suis absolument comme il faut que je sois. Je ne suis pas une case sur un formulaire. Je

suis Coline, et je ne saurai jamais être autre chose. D'ailleurs, je ne veux pas être autre chose. Je ne veux pas être comme ils veulent parce que ça les arrange et qu'ils se considèrent comme les seuls à pouvoir dire ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Je ne les ai jamais insultés, jamais agressés. J'ai simplement défendu mon travail, j'ai argumenté mes points de vue pour leur faire comprendre quel intérêt ils présentaient, mais j'étais conne. J'étais conne, Darling. Parce que, pendant tout ce temps, je croyais que si on expliquait son point de vue, les gens étaient capables d'écouter et de comprendre, et qu'on pourrait au moins en discuter, quelle qu'en soit l'issue. Alors que non. Non. Ils s'en foutaient. Ils n'écoutaient même pas. Ils essayaient juste de se débarrasser de moi, et de me faire obéir. Quand ils me disent « Coline ! Je t'ai demandé tant de mots sur tel sujet, tu le fais, c'est tout ! », pourquoi pas. Mais pourquoi pas, aussi, y ajouter une enquête approfondie, quelques jours plus tard ? Pourquoi pas ? Parce qu'ils n'en veulent pas. Ils ont leurs journalistes attitrés, qui ne sortent pas du cadre, même quand ils ont l'air de balancer du lourd... Et c'est tout. Ça s'arrête là. Ils n'ont aucune ouverture, aucune souplesse, aucune curiosité.

« Alors je laisse tomber.

« Et tu sais quoi, Khan ? Je me sens libérée. Parce que maintenant je vais faire de ma vie une œuvre. Et cette œuvre sera faite de toi, de Brume, de mes articles libres, et de mes livres.

« Est-ce que tu es d'accord pour qu'on vive tous les trois sur ton salaire ? Parce que, tu sais, ce ne sont pas mes piges qui vont nous faire vivre, et il me faudra peut-être des années pour gagner de l'argent avec mes livres. Sans compter que ça ne rapportera peut-être jamais rien...

- Enfin ! répondit-il avec malice.
- « Enfin » quoi ?
- Enfin tu te décides ! C'est pas trop tôt !
- Quoi ? Comment ça ? s'exclama Coline, ébahie.
- Je veux simplement dire que tu as raison, et que c'est oui, dit-il avant de se jeter sur elle et de l'embrasser follement.

- Brume, regarde ! Un écureuil ! s'exclama Coline en se déplaçant de façon à ce que Brume puisse le voir.

Le ciel était gris et bas, la fraîcheur piquante, et dans les allées du parc quasi-désertes, les grands parterres de jacinthes en boutons promettaient des jaunes magnifiques.

- Tu sais ce qu'on va faire, ma chérie ? On va chercher un appartement.

Elle n'avait aucun rendez-vous avant trois jours, et elle avait décidé de mettre la pédale douce sur son enquête et de profiter de son temps libre pour flâner et jouer avec sa fille, faire des siestes, se reposer, et ranger l'appartement, tâche qui s'avéra impossible. Le constat était simple : il y avait trop de choses et pas assez de place. De toute façon, il faudrait bien, un jour ou l'autre, qu'à l'instar de Virginia Woolf, Brume ait un lieu à elle. L'ennui, c'était qu'il fallait trouver un appartement plus grand, avec une chambre en plus, sans y mettre beaucoup plus d'argent. Mais Coline était optimiste et elle se faisait fort de dénicher la perle rare.

- C'est papa qui va être content ! dit-elle encore à sa fille, qui adorait que sa mère lui parle.

Le ciel devenait menaçant et Coline ne voulait pas que Brume prenne froid – d'ailleurs n'était-il pas temps d'aller changer sa couche ? A en juger par les doux effluves qui commençaient à monter du porte-bébé, il ne fallait pas traîner. Dommage, dommage... Elle se serait bien arrêtée au Café de la Soie pour prendre une grande tasse de café crème bien mousseux, ou un chocolat chaud très cacaoté. Elle pensa à la terrasse bordée d'arbres... Le printemps approchait à grands pas, Brume serait certainement enchantée d'y aller. Elle aimait tellement découvrir les lieux, voir des visages, entendre des voix...

- Bientôt, maman t'emmènera au café, ma puce, dit-elle à Brume sur le ton d'un serment indéfectible.

Elle avait lu, elle ne savait plus où ni pourquoi, qu'il ne fallait pas parler de soi à la troisième personne quand on s'adressait à son enfant. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de se désigner par le terme « maman », de temps à autre. Elle avait tant besoin d'être la maman de sa fille, de l'affirmer encore et encore, et de rappeler à son enfant que maintenant maman était là et qu'elle n'avait plus rien à craindre. « Maman sera toujours là pour toi maintenant... », lui disait-elle souvent avant de la couvrir de baisers et de câlins.

Elle se hâta de rentrer chez elle et fut très satisfaite d'arriver au moment où un torrent de pluie éclatait. L'orage dura peu

de temps mais il se déversa comme si le ciel s'était ouvert d'un coup pour se vider de plusieurs piscines olympiques.

Coline changea Brume et la déposa délicatement dans son berceau. Elle l'embrassa et, une main balançant le bambou tressé, elle lui chanta une berceuse qui fit vite son effet. Épuisée par le grand air, Brume s'endormit en quelques minutes, suivie par sa mère qui en profita pour faire un petit somme près d'elle, sur le canapé.

Une demi-heure plus tard, des pleurs tonitruants la tirèrent d'un sommeil de soie. Elle bondit, prit Brume dans ses bras, la cajola en lui murmurant des mots doux puis, comme elle ne se calmait pas, elle s'assit sur le canapé, enleva son pull et son T-shirt, la posa contre sa peau nue et la couvrit d'un plaid qui traînait à côté d'elle.

Les mains accrochées à la peau de sa mère, à ses seins, à son cou, Brume se mit à téter et s'apaisa instantanément. C'était doux et chaud, cette chair de mère aimante. L'amour coulait de la peau de maman à la sienne, pénétrant son corps, réjouissant son être qui avait tant souffert.

Elle avait eu peur, peur, pendant son premier mois de vie, si peur qu'elle avait préféré rester amarrée au monde flottant des étoiles d'où, petite âme désincarnée, sa naissance l'avait arrachée.

Elle avait eu peur, et son corps avait pensé : « Si maman me rejette, c'est ma mort ». Car maman avait été vacillante, et

Brume s'était sentie vacillante elle aussi. Son corps avait été inquiet de ne pas trouver la chaude présence de l'indispensable amour.

Mais maman guérissait de ses blessures. Maman s'était battue pour que ses plaies, ses bosses et ses bleus ne soient plus que de vieux souvenirs, et elle cicatrisait, dans sa chair et dans son cœur. Maman avait fait tout son possible pour traverser son épreuve et en sortir.

Maintenant, tout allait bien. Elle pouvait trouver refuge en sa mère. Néanmoins, un germe de méfiance demeurait dans le cœur de l'enfant. Une insécurité. Car qui pouvait savoir si elle ne l'abandonnerait pas une fois encore ? Rien n'était sûr quand on portait la marque indélébile de la peur et de la nuit.

Naître avait été violent. Après neuf mois dans le chaud liquide amniotique de sa mère, elle s'était brusquement trouvée nue au dehors, séparée de la chair, entourée de vide et de froid, abrutie de bruit et de lumière que plus aucune paroi n'atténuait, dans une atmosphère confuse où des gens s'agitaient autour d'elle sans égard pour le choc que représentait sa venue au monde. L'espace d'un instant, elle avait connu le réconfort de la peau maternelle, son amour grandiose, l'émoi vibrant de sa mère, qui aurait voulu toujours la tenir ainsi embrassée. Mais des mains l'avaient arrachée à elle, manipulée, lavée, piquée, enroulée dans

des linges râpeux pendant un temps infini. Puis, retrouvant maman mais ne la retrouvant pas vraiment, elle avait eu froid, et une impression de mort et de rejet avaient hanté son petit corps incapable de se débrouiller seul.

Maintenant, tout allait bien... Tout allait bien, mais pour combien de temps ? se demandait la chair de l'enfant, douillettement pelotonnée contre maman.

Août brillait d'un soleil cuisant quand ils partirent en vacances.

Ils passèrent une semaine à la mer avec Altisia, puis trois jours à la campagne avec Kim Son et Anne, avant de rentrer chez eux.

C'était un bel été. Un été joyeux, détendu, qui mit un terme aux difficultés survenues au cours de l'année. Ce fut aussi l'été où Coline renoua avec sa sexualité. La mer, le sable, les huîtres et le vin blanc, le plaisir d'être nue au soleil, balayée par le vent, titillée par la mer qui, froide, surprenante, la saisissait et la réveillait avec une chair de poule qui la faisait rire et crier de plaisir et d'horreur, stimulèrent ses désirs enfouis et lui firent oublier qu'elle avait eu peur. Ainsi, une après-midi où Altisia avait emmené Brume à la plage, Coline s'était impulsivement collée à Khan comme un aimant au métal, elle l'avait embrassé, haletante, goulue, affamée de corps, avait léché sa peau, empoigné sa chair, collé son bassin au bassin de l'aimé, ondulé contre lui, avide de retrouver sa volupté.

Deux mois plus tôt, elle avait réussi à trouver un appartement dans un quartier voisin de leur ancien logement, et le mois de juillet avait été consacré à son aménagement et à la préparation d'une chambre pour Brume.

Khan et Coline avaient choisi un papier peint crème couvert de tulipes rouges, violettes et jaunes, et de feuillages. Ils avaient accroché deux photos encadrées au mur, sur lesquelles ils figuraient avec Brume et ses grands-parents paternels et maternel, ainsi que la reproduction de peintures japonaises représentant des moineaux, des grues et des branches fleuries. Un mobile composé d'oiseaux en origamis aux couleurs variées flottait au-dessus du petit lit à barreaux blanc, tandis qu'un pouf à billes, des peluches, des livres en tissu et divers jouets jonchaient le tapis de jeu et ses alentours. Un hochet, un petit ballon vert imprimé de papillons, un hippopotame en peluche sur lequel elle avait jeté son dévolu, et une taie d'oreiller bleue à petits carrés rouges sur laquelle sa mère avait dormi.

Khan et Coline s'étaient beaucoup amusés. C'était leur première chambre d'enfant, et ils se disaient souvent que les premières fois des enfants étaient souvent aussi celles des parents.

- Tu vois, Coline, les enfants comptent sur nous comme si on savait tout. Mais je t'assure que je n'en ai pas mené

large quand il a fallu coller le papier peint de façon à ce que les motifs soient bien réguliers d'une bande à l'autre ! avait dit Khan, quelque temps plus tard.

- Oh oui ! Quel calvaire !
- Oui... Mais Brume compte sur nous. L'autre jour, Marielle, ma collègue... Tu sais, Marielle, celle qui a écrit le papier sur la mort de Pierre Boule, l'auteur de *La planète des singes*...
- Ah oui... Marielle... Elle a une belle plume...
- Elle m'a raconté qu'une fois elle a traversé la France en train avec sa petite fille de cinq ans. Dans le métro, à Paris, alors qu'elle devait changer de gare sans perdre de temps pour ne pas rater sa correspondance, elle s'est sentie perdue, affolée, parce qu'elle ne savait pas dans quelle direction aller. Et sa petite fille, qui lui tenait la main, lui a dit : « Toi tu sais ce qu'on doit faire, hein maman ? » Et pour la rassurer, Marielle a dit : « Oui, je sais ce qu'on doit faire, ne t'inquiète pas » en se disant : « C'est ta première fois, mais c'est la mienne aussi, et moi je n'ai pas une maman pour me tenir la main ! »

Coline et Khan avait bien ri de cette histoire, qui avait le mérite de les rassurer. Car eux aussi se sentaient parfois perdus, et il était très réconfortant de savoir qu'ils n'étaient pas les seuls.

Pour aménager leur nouvel appartement, ils avaient acheté les meubles manquants et le réfrigérateur dans des associations caritatives et auprès de particuliers désireux de s'en débarrasser. Le résultat était bohème, hétéroclite et chaleureux. De toute façon, avait dit Khan, comme nous n'avons jamais été très qualifiés pour les arts ménagers, ça suffira bien comme ça. Ce à quoi Coline avait répondu d'un hochement de tête approbateur en pensant au désordre qui ne tarderait pas à régner sur leur petit intérieur, impeccablement rangé pour la seule raison qu'ils venaient de l'aménager. Bientôt se répandrait un déferlement de papiers, stylos, livres, vêtements, tasses, aggravé parfois de vaisselle sale abandonnée parce qu'il faudrait écrire un article en urgence.

Quand ils eurent à peu près fini de s'installer, Coline invita sa mère à passer l'après-midi avec elle, un samedi où Khan avait été réquisitionné au journal. Juillet brillait de mille feux. Altisia admira le salon, inondé de lumière, la chambre de Brume, poétique avec ses tulipes qu'on aurait crues sorties d'un vieux livre de botanique.

Comme il faisait chaud, Coline avait préparé un grand pichet d'eau très frais où nageaient des rondelles de citron et des tiges de menthe feuillues à souhait. Elle avait aussi acheté une petite tarte à l'abricot chez un pâtissier du

quartier, en se disant que c'était un peu cher mais que c'était plus sûr que d'essayer de la faire elle-même.

Après un long moment à discuter et à savourer la tarte, Coline voulut s'excuser auprès de sa mère de l'avoir rejetée pendant qu'elle allait mal, et de lui avoir témoigné une animosité et une agressivité notoires, en particulier le jour où elles avaient rendu visite à Cyrille. Mais son regard resta accroché à celui de sa mère, et une longue conversation se déroula dans leurs yeux, leurs sourires navrés et amusés, la tendresse de leur entente.

Altisia se leva et prit sa fille dans ses bras. Leur communion fut si totale que Coline sut qu'aucun mot d'explication n'était nécessaire.

- Je t'aime, maman, lui dit-elle enfin, le cœur fondant d'amour.
- Je t'aime aussi, ma chérie, répondit Altisia avant de se décoller d'elle.

Puis elle contempla le visage de sa fille tout en caressant ses cheveux et ses joues tandis que Coline la regardait, les yeux brillants d'amour.

Elles se rassirent, burent un peu de citronnade, et Coline raconta son enquête à sa mère, les gens fantastiques qu'elle avait rencontrés, et lui fit part de sa décision d'écrire un livre et d'envisager son travail différemment. Altisia s'en montra enchantée, puis elle lui donna des nouvelles des Amazones,

de Micheline, que Coline connaissait depuis son enfance, des nouvelles résidentes et de leurs enfants.

- Et sinon, ça va ? Vous trouvez vos marques, Khan et toi ? demanda Altisia qui s'était beaucoup inquiétée pour sa fille et sa petite-fille.
- Ça va. Ça va même plutôt très bien. On a trouvé notre façon d'être parents. Et finalement, c'est assez simple. D'autant plus que Brume est ce qu'on appelle « une enfant facile ». Elle est calme, je peux l'emmener partout ! Elle a l'air très intéressée par les gens...

Altisia sourit et pensa « Comme toi, ma chérie... »

- On verra bien ce que ça donne quand elle grandira, continua Coline. Récemment, on s'est dit que faire simple était encore le mieux. Pour nous, faire simple, c'est nous adapter aux contraintes extérieures, qui posent un certain cadre, sans en ajouter d'autres. Et considérer Brume comme on se considère nous-mêmes. Par exemple, on se dit que, en grandissant, elle va de plus en plus avoir une vie à elle, sans nous, à l'école, chez ses amies... et que, comme nous, elle aura ses humeurs, ses joies, ses contrariétés, que parfois elle aura faim, et d'autres fois non, et cetera. Et qu'il faut le prendre pour ce que c'est. C'est déjà le cas, bien sûr... On la prend pour une personne qui, comme nous, vit des choses et y réagit. Ni plus ni moins. Et donc ce n'est pas grave si on ne

comprend pas tout. Nous aussi nous avons nos états d'âme selon la journée qu'on a passée, ou la période qu'on vit. On a pensé à tout ça, parce qu'on a observé autour de nous, y compris parmi nos amis, que les parents passent pas mal de temps à interdire et à donner des ordres, et ils ont souvent une défiance à l'égard de leurs enfants, comme si ceux-ci n'avaient pour seul but que d'embêter leurs parents. Et Khan et moi, ça nous choque. C'est une drôle de façon de considérer les enfants. Nous, ce qu'on voit, c'est que ces enfants-là ne sont pas traités avec respect. C'est grave, non ? D'autant plus qu'il est évident que les enfants sont entièrement dépendants de l'amour de leurs parents et de leur capacité à s'en occuper. Ce rapport de force ne vient pas des enfants. Ce sont les parents qui l'instaurent, et après l'enfant y répond. Tu sais, quand les parents disent « Tu as vu ce qu'il me fait ? », si l'enfant refuse de manger. Si l'enfant n'a pas faim, il n'a pas faim. Je ne parle pas des cas d'anorexie, ou de rachitisme... je parle de l'enfant qui, de temps en temps n'a pas faim. Après, bien sûr, si les parents mettent des enjeux de pouvoir partout, ça peut être un refus de l'enfant adressé aux parents. Parce que si les parents mettent un gros enjeu sur l'obéissance, pour manger, se coucher, se laver, et cetera, ils génèrent de la rébellion. Et après, ils disent que c'est la faute de

l'enfant, qu'il est difficile, qu'il a la tête dure... Je crois que tant que les parents ont les yeux rivés sur l'obéissance, ils ne sont pas attentifs à l'enfant, à ce qu'il vit, et l'enfant en pâtit. Et franchement, maman, c'est comme ça que ça se passe dans la plupart des familles...

- Oui... dit Altisia. Les parents qui traitent leurs enfants pacifiquement sont rares... Je l'observe continuellement, au Foyer... Je l'ai observé aussi chez mes amis... Le pire, c'est que c'est un héritage. Les gens ne s'en rendent pas compte, mais c'est l'héritage d'une pédagogie où l'enfant était vu comme une créature vicieuse qu'il fallait modeler, comme une erreur à corriger, au fouet, bien sûr, au martinet, à l'aide de vexations et de punitions permanentes. L'idée maîtresse de cette soi-disante pédagogie, c'était qu'il fallait dès la naissance briser la volonté de l'enfant. Tu imagines un peu... Et même si l'éducation des enfants s'est bien améliorée, notamment grâce à Françoise Dolto, qui a répandu l'idée que les enfants sont des personnes à part entière, on subit encore l'héritage de la pédagogie du dressage. Je vois des parents de très bonne volonté, prêts à tout pour « le bonheur de leur enfant », appliquer les préceptes de la pédagogie moderne qui, sous des dehors sympathiques, n'est destinée qu'à faire obéir l'enfant l'air de rien, quitte à lui mentir, à lui raconter n'importe quoi pour qu'il dise

oui. Ils le manipulent pour obtenir son consentement. Je préfère nettement qu'on soit honnête avec l'enfant et qu'on lui dise, par exemple « Dépêche-toi ! On n'a pas le temps ! » et qu'on se montre un peu autoritaire si c'est nécessaire que de manipuler l'enfant avec des mensonges et des séductions trompeuses. Ça ne peut que l'embrouiller. Alors que si on lui dit la vérité, c'est clair. Et si ça lui déplaît, il fait connaissance avec ses goûts et avec ses sensations réelles. C'est important de se connaître...

- Oui... La vérité, c'est le mieux. Ça fait partie de notre idée de la simplicité, à Khan et moi. Etre simple, c'est déjà prendre les choses pour ce qu'elles sont. C'est ce que tu as fait avec moi...
- C'est vrai... La manipulation, ce n'est pas mon genre !
- C'est sûr ! Avec toi, c'était bien, je trouve.
- Ah oui ?
- Oui, c'était bien. Le cadre était simple et minimal. Le reste, c'était vivre, jouer, découvrir... On discutait beaucoup aussi...
- Ah oui ! J'adorais tes questions et tes réflexions... c'était passionnant...
- Et puis on se faisait beaucoup de câlins...
- Oui. On s'est énormément câlinées.

- Tu vois, on parlait des gens qui ne se rendent pas compte de leur héritage, dans leur façon de traiter leurs enfants... Mais finalement moi aussi je m'occupe de ma fille selon mon héritage. Mes grandes théories ne me viennent pas de rien !

Altisia répondit par un petit rire, et Coline se leva pour aller contempler Brume qui dormait dans son berceau.

- Maman ! chuchota-t-elle. Viens voir ! Viens ! Elle est trop mignonne !

Altisia se leva à son tour et se pencha sur l'enfant endormie : oui, elle était trop mignonne, et c'était la fille de sa fille, la énième d'une longue lignée de femmes singulières et admirables. Du reste, l'enfant avait... L'enfant bavait, oui, comme tous les bébés, et de son petit corps innocent se dégageait une exhalaison de couches mêlée aux parfums tendres et sucrés des talcs et des crèmes, mais elle avait aussi le don, Altisia l'avait remarqué dès sa première rencontre avec elle, à la maternité. Mais de quel don s'agissait-il ? Et de quelle nature était-il ? Toute inapte qu'elle était à en saisir l'essence, elle le sentait puissant, parfaitement clair et parfaitement sombre à la fois. Comme si Brume avait été toute la lumière du jour et tout le noir de la nuit. Altisia en était un peu ébranlée et ne savait pas quoi en penser. Jamais elle n'avait été confrontée à un tel phénomène.

Après tout, peut-être était-ce une bonne chose... Peut-être Brume concentrait-elle tous les pouvoirs...

Traditionnellement, dans sa culture, la lumière représentait le bien, la paix, la clarté de l'esprit, l'amour infini, la vie, l'ordre... Tandis que la nuit, et tout ce qui était sombre, ou noir, symbolisait le mal, la mort, le danger, les forces occultes et maléfiques, le chaos, les sorcières, les démons, le perte de soi, la folie. Dans les contes qu'elle connaissait, le bien était toujours clair et lumineux, les princes et princesses blonds comme les blés, leurs chevaux étaient blancs, tandis que les vilaines sorcières, les figures du mal avaient les cheveux noir corbeau... Mais tout cela était relatif. Le monde débordait de symboliques variées d'une culture à une autre. Elle en savait quelque chose, elle qui toute sa vie avait travaillé avec des femmes d'origines culturelles variées. Cette nuit et ce jour que Brume possédait à parts égales, et qui brillaient tous deux d'une grande intensité, étaient peut-être une forme de complétude... Au moins n'était-elle pas de ce gris terne qui était la marque des êtres ravalés, éteints, comprimés par une pression sociale qui ne souffrait pas les individus vivants et atypiques.

Enfin, le risque de soumission et d'affadissement énergétique ne guettaient pas la petite Brume... L'avantage, c'est qu'elle ne serait jamais une esclave volontaire, mais

Altisia soupçonnait qu'il ne serait pas aisé de vivre avec un tel contraste, des opposés aussi tranchés, une telle intensité, et qu'il faudrait parvenir à les accorder afin que leurs puissances s'unissent, ce qui ne serait pas une tâche aisée. Pour le moment, les deux versants semblaient inconciliables. De cela, Altisia ne dit mot à sa fille. Mieux valait la laisser à ses extases de mère qui, penchée sur le berceau, souriait béatement à celle qu'elle considérait comme l'enfant la plus belle du monde.

Coline quitta la crèche bouleversée par les pleurs de Brume. Chaque fois, c'était la même chose. Brume pleurait comme si elle allait mourir, Coline partait avec l'impression de l'abandonner, et ses cris résonnaient longtemps dans sa tête.

Elle ne l'y mettait que trois après-midi par semaine pour pouvoir travailler tranquillement à son livre, mais c'était déjà trop. Les auxiliaires de puériculture lui avaient dit que Brume pleurait pendant une heure, après son départ... Une heure, c'était long. Rien que d'y penser, son coeur se tordait de douleur.

Elle n'arriverait jamais à se concentrer dans cet état... Au lieu de rentrer chez elle, elle déambula dans les rues vides. Tout le monde était au travail ou à l'école... sauf elle, et tous les gens qui, hors les clous, suivaient un autre temps.

Elle décida de descendre l'abrupte rue Saint-Juste, qui lui donnerait de l'exercice au retour. Il faisait beau. Le soleil de mai faisait briller le fleuve comme du mercure, et le ciel bleu se déployait à perte de vue sans le moindre nuage.

C'était bien... mais Coline ne se remettait pas du drame qui agitait son enfant chaque fois que maman – elle – disparaissait.

Elle marcha une bonne demi-heure, puis prit un café sur une terrasse ensoleillée.

Tout ça, c'est la Trame, pensa-t-elle.

La Trame coupe les liens. Elle coupe les liens de vie. Non : les Liens de Vie, majuscule, parce que la vie est plus précieuse que tout, et que ses Liens sont indispensables à notre Vie.

Brume pleure quand je la laisse à la crèche. Est-ce parce qu'elle doit s'habituer, comme le disent les auxiliaires ? Moi je dis non. Et je dis même : à quoi doit-elle s'habituer précisément ? Est-il vraiment normal d'habituer les petits enfants à être séparés de leurs parents ? Est-il normal de les couper de leurs parents, de les plonger dans le manque de Liens de Vie – MAJUSCULE ! – vitaux ?

De quoi parle-t-on exactement ? Les gens trouvent que c'est normal – Normal – ils mettraient une majuscule, eux. Et c'est normal, parce qu'ils sont les grands adoreurs de la normalité, et que jamais ils n'interrogent cette normalité. Mais moi je suis Coline, je ne suis pas normale, je suis une hors-cadre, et je me fous de leur normalité ! Leur normalité, ils peuvent même se la mettre où je pense, parce que moi,

je n'en veux pas ! Moi, je connais la Trame. Et je connais les Liens de Vie.

J'ai fait le choix de confier mon enfant à des auxiliaires de crèche qui ne me sont rien, que mon enfant ne connaît pas, pour avoir trois petites plages d'écriture et de réflexion par semaine.

J'ai fait ce choix, mais avais-je vraiment le choix ? Les gens croient à la notion de choix, mais quand on connaît la Trame, ça perd tout son sens.

Parce que j'avais le choix entre garder seule ma fille tout le temps, et la confier à des inconnues. J'avais le choix entre mon livre, et pas de livre. Parce qu'en ayant tout le temps Brume avec moi, je n'y arrivais pas. Trois demi-journées par semaine, c'est peu, et je n'avance pas vite, mais tout de même, j'avance. Enfin, quand je ne passe pas la moitié du temps à me remettre des cris de détresse de ma fille.

Les gens appellent ça un choix, ils trouvent ce choix normal, alors que... C'est la Trame.

Laisser son enfant à un âge où son lien avec sa mère est une question vitale, c'est la Trame.

La laisser, quand on est sa mère, alors qu'elle lance des cris de détresse, c'est la Trame.

Coline posa de la monnaie sur la table du café et commença à rebrousser chemin. Saleté de Trame, pensa-t-elle avec dégoût. Tout était cloisonné, séparé. L'ordre de la Trame,

c'était la séparation, le fractionnement, couper les Liens de Vie. Son instrument préféré, l'argent. Sa texture, la peur et le mensonge.

Il faut arriver à penser en Liens de Vie. C'est le seul moyen de s'extraire du mode de pensée de la Trame.

Si les Liens de Vie étaient respectés, nous ferions communauté. Personne ne souffrirait d'isolement. Tout le monde vivrait avec tout le monde sans distinction d'âges. On n'aurait pas toutes ces cases où se rangent les bébés à la crèche, les enfants et adolescents par classes, à l'école, etcetera, pour finir par les vieux à l'écart dans des maisons de retraite.

Si les Liens de Vie étaient respectés, les bébés et petits enfants resteraient avec leurs parents, leur mère, leur famille, des proches, une communauté qui les aurait vu naître, à laquelle ils seraient habitués. Si bien que, même quand la mère aurait besoin de s'absenter, l'enfant pourrait rester avec des gens qu'il connaît, avec qui il a des liens de confiance.

L'isolement – le manque ou l'absence de Liens de Vie – nous fait du mal. Il entraîne une montée d'angoisse, d'anxiété, de la peur, du stress, de la déprime ou de la dépression, un manque d'énergie et de goût de vivre, tandis que la

communauté nous rassure et développe notre sentiment de sécurité, notre confiance envers les autres, notre énergie, notre envie de vivre, notre amour.

C'est biologique. Parce qu'on vient de là. De la communauté, du groupe.

Les Liens de Vie, la communauté, la sécurité, la chaleur du groupe, ne pas être seul, pouvoir compter les uns sur les autres, ont été coupés par la Trame, remplacés par la survie individuelle.

La Trame ment, quand elle nous fait croire que notre vie est normale telle qu'elle est. Et en coupant nos Liens de Vie sécurisants, elle cultive notre peur. Quoi de plus facile, ensuite, que d'exploiter cette peur et cet isolement, cette survie individuelle, pour produire de l'argent...

C'est cela, notre drame humain : la Trame a coupé les Liens de Vie dont nous avons besoin non seulement pour survivre mais pour vivre.

Dans les Liens de Vie, j'aurais pu laisser mon enfant sur place, ou chez la voisine, en un lieu et avec une personne familiers. Elle aurait peut-être pleuré, parce que maman est maman, et que le lien est fort, irremplaçable. Mais elle serait restée dans un Lien de Vie connu. Il n'y aurait pas eu de coupure.

Mais je vis dans la Trame, et dans la Trame on n'a pas le choix. Dans la Trame, l'argent est plus important que tout, plus important que la naissance, les enfants, les Liens de Vie, l'amour. Il organise la vie entière. Les valeurs sont inversées, et toute notre société est organisée autour du travail qui fabrique de l'argent. On va à l'école pour travailler plus tard. Puis on travaille, on place ses enfants à la crèche et à l'école pour pouvoir travailler, et quand on est vieux, on coûte, on ne rapporte plus, on est au rebut.

Coline resta un moment songeuse et finit par se dire qu'il faudrait qu'elle transmette tout cela à sa fille. C'était important. Il fallait qu'elle sache ce qu'elle savait. « Je pourrais le lui dire quand elle sera plus grande... » pensa-t-elle. Non, non... il ne fallait pas attendre. C'était important, important. Il fallait en laisser la trace, maintenant, parce que... Parce que quoi ? Parce que rien. C'était comme ça. Il faudrait l'écrire. Au fil des jours, tranquillement. Ecrire la Trame.

« Quelle peste ! », râla Coline quand le téléphone sonna. Elle était bien, à débiter ses poireaux dans la cuisine en pensant à tout et à rien. Brume jouait par terre avec un entonnoir en plastique, un soleil splendide illuminait la petite pièce, il faisait bon, et voilà que ce téléphone sonnait... Répondrait-elle ? Oui, allez... Elle avait décroché et la voix exaltée de Bertrand Garnier l'avait directement sortie de son paradis.

- Pascal s'était engagé à le faire mais il m'a planté, alors j'ai pensé à toi, avait-il dit à Coline qui avait posé son couteau et s'était essuyé les mains.
- Pascal Sotto ?
- Oui. Il faudrait que tu écrives un article sur Internet. On vient d'atteindre les cent mille sites alors qu'il y a quatre ans il n'y en avait que vingt-six... Tu comprends, l'évolution d'Internet est fulgurante ! Personne ne l'avait vu venir !
- D'accord.

- Pascal était un peu gêné de me laisser tomber, alors il m'a donné un contact. Il a l'air intéressant. Je te faxe ses coordonnées et la dépêche de l'AFP.
- OK Bertrand. C'est pour quand ?
- Pour hier, bien sûr ! dit-il en riant.
- Mais encore ? avait répondu Coline avec agacement.
- Oh la la ! Rigole, Coline ! Détends-toi ! Demain, à 17h au plus tard.
- Demain ? Et le fameux contact ? S'il ne peut pas me parler entre temps ?
- Laisse tomber, Coline. Si tu ne peux pas lui parler, tant pis. Tu trouveras bien quelques infos sympas... L'important, c'est de ne pas passer à côté d'un chiffre-clé. De toute façon, on a prévu de monter un dossier sur le sujet... Si tu ne trouves rien de nouveau, fais un petit historique d'Internet pour montrer que c'est la petite bête qui monte. Et ne va pas m'échafauder toute une enquête pour cinq mille mots !
- Ok...
- C'est bon ? Pas d'histoire, hein... Fais juste ce que je t'ai demandé. Ça suffira amplement.
- D'accord, Bertrand...
- Bon, je te laisse, là, parce que je suis charrette ! Je compte sur toi ! Demain, 17h !
- D'accord ! Salut Bertrand !

- Salut Coline !

Quel ennui... Et puis ce Bertrand... Quel con ! Ecrire, écrire... Tu parles ! Rien. Des broutilles. Et laisser à d'autres, plus légitimes qu'elle, écrire le grand dossier dans une ou deux semaines. Et ces remarques sur le fait qu'elle n'avait pas ri... qu'il était vulgaire...

Comme elle aurait aimé être la rédactrice de grands dossiers... Mais c'était un privilège. Il fallait être bien placé dans le système, avoir su faire sa place...

Coline reçut le fax. Elle s'interrogea sur ce chiffre de 100 000 sites qu'elle se promit de vérifier avant d'écrire le premier mot, et fut très captivée par le contact de Pascal.

Si le nom du programmeur ne lui disait rien, l'entreprise où il travaillait était l'une des plus importantes sur le marché de la création de sites internet. Cela dit, elle serait bien aussi allée interviewer un ou une de ces webmaster freelance qui travaillait seul, ainsi qu'un de ces ados qui avaient la bosse de l'informatique et qui étaient capables de réaliser un site ou d'en pirater un sans avoir fait la moindre étude. Et puis elle pourrait aussi contacter...

Non.

Stop, Coline. Stop. Pas le temps. Laisser tomber. Ne pas m'embêter. Faire juste ce qu'on me demande. Le livrer demain. M'en tenir là.

Coline inspira un bon coup et profita d'un moment où Brume était totalement absorbée par l'étude rigoureuse de l'entonnoir pour téléphoner à Lilian Fontaine, son contact d'Online. Après une minute de mise en attente où, sur une énergique musique électronique, une voix de femme répétait en boucle : « OnLine, votre site, nos compétences... Avec OnLine, restez en ligne ! Un conseiller va prendre votre appel », elle fut mise en relation avec le webmaster et obtint un rendez-vous pour le lendemain matin, à 10h. En attendant, elle pouvait passer quelques coups de téléphone, ne serait-ce que pour recouper l'information chiffrée de l'AFP. Le résultat fut des plus épineux : l'Agence de Veille Informatique lui annonça qu'Internet comptait 230 000 sites, et un universitaire spécialiste des technologies de l'information lui indiqua un chiffre de 390 000. Que faire ? Comment écrire son article ? Comme d'habitude, elle dirait tout, et Bertrand n'aurait qu'à supprimer les informations qui l'embarrasseraient. Après tout, elle ne pouvait pas mieux faire que d'informer les gens de ce qu'elle savait. Et pourquoi affirmer une information quand elle était loin d'être fiable ? Non, vraiment, ce n'était pas possible. D'ailleurs d'où sortait ce chiffre de 100 000 ? Pourquoi annoncer celui-ci plutôt qu'un autre ? Certes, 100 000 était de ces chiffres ronds qui faisaient impression dans un journal. On pouvait aisément l'utiliser pour attirer

l'attention dans la rubrique « le chiffre du jour », et marquer durablement les esprits. Mais quel besoin y avait-il à marquer les esprits d'un chiffre peut-être faux ? Quitte à les marquer, autant leur donner une information vraie. Et d'où sortait ce chiffre ? Pourquoi le choisir plutôt que 390 000, qui était beaucoup plus élevé ?

Ah la la... D'un soupir à l'autre, Coline se débattait une fois de plus avec ce qu'on attendait d'elle et ce qu'elle voulait dire. « L'éternel combat... », pensa-t-elle en coupant une banane en morceaux pour le goûter de Brume. Quand elle avait décidé de ne plus faire que du journalisme alimentaire et de considérer ses livres comme son vrai travail, elle s'était promis d'exécuter les tâches demandées avec un minimum d'efforts dans un minimum de temps. Pourtant, elle ne pouvait s'y résoudre. Sa curiosité et son souci de vérité et d'exactitude, y compris en faisant part ouvertement de ses doutes et des informations contradictoires qu'elle avait trouvées, la poussaient toujours à recouper les informations et à en trouver d'autres qui l'entraînaient inexorablement dans un débat intérieur qui la laissait perplexe. Dans le cas présent, même si les chiffres variaient d'une source à une autre, l'essentiel était qu'en cinq ans Internet s'était étoffé de façon fulgurante, comme l'avait dit Bertrand avec justesse. Cet élément constituait un point de départ suffisamment solide pour écrire son article.

Elle téléphona à la crèche pour savoir si elle pouvait y emmener Brume le lendemain matin à la place d'une après-midi, et grâce à un personnel très arrangeant qui lui avait déjà rendu ce genre de service, la question fut réglée en un instant.

Le lendemain matin, Coline gagna donc le petit bâtiment de quatre étages consacré à la réalisation du site internet. La façade affichait en grand « OnLine. VOTRE Site, NOS Compétences », baseline qu'on pouvait aussi voir à la télévision, au dos des bus, dans le métro et sur les affichages en quatre par trois des panneaux publicitaires de la ville. Ils communiquaient aussi beaucoup sur Internet, évidemment, mais comme Internet demeurait hors de prix – il fallait payer un abonnement en plus du tarif d'un appel téléphonique facturé à la minute –, Coline et Khan, comme beaucoup de particuliers, n'y avaient pas souscrit. Khan y avait accès à son travail, avec la recommandation expresse d'être rapide et de ne pas l'utiliser pour n'importe quoi, car ce nouvel outil de communication et de recherches, que de nombreuses entreprises s'étaient senties obligées d'avoir, en premier lieu celles appartenant au domaine de l'information et de la communication, était ruineux.

Soulagée d'échapper au vent glacial qui ne s'était pas gêné pour lui fouetter le visage pendant son trajet à pied, Coline entra dans le bâtiment surchauffé et s'adressa à la jeune

femme impeccablement coiffée et maquillée de l'accueil, qui lui indiqua que Lilian Fontaine travaillait au deuxième étage. Elle prit l'ascenseur en compagnie d'une femme et d'un homme très jeunes qui discutaient dans un langage inintelligible pour elle, mais très clair pour eux. L'ascenseur s'ouvrit ensuite sur un open space dont le calme l'étonna.

Cet espace, quadrillé de nombreux bureaux couverts d'écrans d'ordinateur volumineux, était l'exact contraire d'une rédaction de journal fourmillante d'appels téléphoniques et de conversations entre collègues. Ici, les employés étaient absorbés par leur tâche dans une atmosphère silencieuse où seuls résonnaient les touches de claviers.

Comme elle s'y attendait, le secteur était jeune et masculin. Sur une vingtaine d'employés, une seule était une femme, et les plus âgés ne devaient pas avoir plus de vingt-cinq ans. Ils travaillaient avec assiduité, chacun dans sa bulle, des écouteurs sur les oreilles, les yeux rivés à leurs écrans comme si rien d'autre n'existait, et avaient l'air d'une bande de gamins. Négligemment coiffés ou au contraire très stylés, ces gamins doués et compétents en t-shirt et en jean ne voyaient pas passer le temps. Leur passion était une manne pour leurs employeurs, qui n'avaient sûrement pas à les prier de rester tard le soir dans un secteur où on ne se gênait pas pour faire travailler les gens bien plus que leur

contrat ne le prévoyait, au prétexte que c'était cool, qu'on était une grande famille, et qu'on s'éclatait. Il en allait de même dans le journalisme et Khan avait du mal à préserver sa vie de famille dans une atmosphère où il était de bon ton de « tout donner à la boîte ».

Coline observait l'open space depuis deux minutes en se demandant lequel de ces jeunes hommes était Lilian Fontaine, quand une secrétaire sortit d'un bureau chargé d'un lourd dossier malgré l'avènement de l'informatique qui faisait dire à tout le monde que c'était la fin du papier, et se dirigea d'un pas rapide vers l'ascenseur.

- Excusez-moi ! l'interrompt Coline.
- Oui ? demanda la femme contrariée de devoir briser son élan pour... elle ne savait pas qui... personne d'important en tout cas.
- Je cherche Lilian Fontaine. Est-ce que vous savez où je peux le trouver ?
- Lilian... hésita la femme en scrutant les bureaux. Je ne travaille pas dans ce service mais... dit-elle en parcourant l'open space du regard, car elle avait déjà eu affaire à Lilian. C'est lui ! Là, vous voyez ? Le troisième bureau de la deuxième rangée en partant de la gauche.

Ah... parce qu'il y avait des rangées ? Coline ne voyait rien d'autre que des bureaux disposés dans un ordre... désordonné.

- Mais si, enfin ! s'irrita la femme. Le gars, là ! Avec un T-shirt orange !
- Ah !... Merci ! dit Coline alors que la secrétaire était déjà repartie en marmonnant « de rien ».

Coline se dirigea donc vers Lilian Fontaine, et quand elle fut près de lui, elle lui dit « Bonjour. Je suis Coline Gatinel, du Point du jour ! » mais il ne l'entendit pas. Comme ses confrères et son unique consœur, il portait un casque sur les oreilles qui, raccordé à un lecteur CD, déversait le tonique album *Nevermind* de Nirvana, sorti quatre ans plus tôt, en 1991, et dont le succès n'en finissait pas, pour le plus grand bonheur de Coline.

Elle posa la main sur l'épaule du garçon, qui sursauta et tourna vers elle un visage effaré qui ne devait pas avoir plus de vingt-deux ans.

Comme il ne réagissait pas, elle lui fit signe d'enlever son casque, ce qu'il fit en secouant la tête et en clignant les yeux comme s'il atterrissait après un séjour prolongé sur la lune, et elle put enfin lui dire :

- Bonjour. Je suis Coline Gatinel, du Point du jour. On a rendez-vous à 10h. Vous vous souvenez ?
- Ah mais oui ! Merde ! Ah putain, mais oui ! s'exclama le jeune homme en plaquant sa main sur son front. Désolé. Quand je travaille, je suis à fond. Je perds carrément la notion du temps. J'oublie tout ! Y a des jours, j'en oublie

de pisser ! Venez, on va aller dans la salle de repos. Vous avez vu ? C'est hypra cool, hein ? dit-il en marchant.

- Quoi ?
- L'open space. C'est cool, hein ?
- Oui. C'est... c'est bien, répondit Coline qui ne voyait pas ce qui était cool dans cet espace de travail.

La salle de repos était assez grande et très bien aménagée mais elle était déjà occupée, alors Lilian fit couler deux cafés à la machine à expresso et il emmena Coline dans une salle de réunion.

- J'espère que ça sera pas trop long. J'ai pas mal de boulot à finir. Enfin, je dis ça mais c'est jamais fini. La boîte marche super bien et mes boss passent leur temps à en rajouter... Et c'est toujours hypra urgent, évidemment. Enfin, quand on est accro...

Au centre de la salle de travail, qui n'était pas très grande, était disposée une table ronde équipée d'ordinateurs entourée de vingt chaises. Coline songea que, quand les chaises étaient toutes occupées, on devait y être à l'étroit et la pièce devait être étouffante, se remplir d'odeurs nauséabondes de transpiration et autres effluves corporels.

Ils s'assirent avec leur café, et l'interview commença.

Coline demanda à Lilian depuis combien de temps il travaillait chez OnLine, comment il était devenu webmaster

et programmeur, comment se portait le secteur et ce qu'il pensait de l'avenir d'Internet.

Le jeune homme avait appris seul la programmation quand ses parents avaient acheté un ordinateur. Il avait quinze ans à ce moment-là et s'était tout de suite passionné pour l'informatique. Pour une fois, il était face à quelque chose qu'il comprenait et qui lui était facile, ce qui le changeait du bahut où il s'ennuyait beaucoup, en plus de piger que dalle. Si bien qu'à dix-huit ans, après avoir appris seul et dans des livres, il avait postulé à OnLine, qui l'avait embauché après une batterie de tests où il avait cartonné, et qui lui avait fait suivre une formation. Il y travaillait depuis deux ans et suivait régulièrement des formations de grande qualité via la boîte. Selon lui, plus de la moitié de ses collègues étaient autodidactes. OnLine se fichait des études et ne s'intéressait qu'aux compétences et au potentiel de ses employés. Ça tombait plutôt bien, parce que lui, il n'avait pas le bac.

- Si t'as le truc, ils te prennent, ajouta-t-il d'un air satisfait. Cette boîte, c'est ma vie. Ils m'ont donné ma chance. Je ferai tout pour eux, ajouta-t-il avec conviction. Surtout Sylvain. C'est mon manager. C'est lui qui m'a recruté. C'est un mec super. Il est génial. Sans lui, je sais pas ce que je serais devenu. Il est mega cool.

Excité de raconter sa vie et de parler de sa passion, il lui vanta les performances de son secteur d'activité, qui était

en pleine expansion, et lui annonça tout à trac qu'Internet sauverait l'humanité grâce aux liens qu'il tisserait entre les gens des quatre coins du monde, des gens qui ne se seraient jamais vus mais qui pourraient partager des connaissances et des informations en direct live, ce qui ferait faire un grand pas à l'humanité. Grâce à Internet, il y aurait la paix dans le monde. Tout le monde partagerait tout avec tout le monde.

- Ici, on fabrique l'avenir, comme dit Sylvain ! s'exclama-t-il avec enthousiasme, tandis que Coline était en proie à un malaise qu'elle ne s'expliquait pas mais qui était monté très vite et lui donnait la nausée.

Etait-elle réfractaire à un progrès dont elle ignorait tout, comme d'autres avaient réprouvé le train à ses débuts ? Non... Ce n'était pas ça... Mais quoi ? Qu'avait-elle ? Elle verrait ça plus tard. Pour le moment, elle devait se concentrer sur son interview et elle convint que le partage des connaissances avait de quoi séduire. Mais... Mais quoi ? Quoi ? Stop. Concentration. Non... Quelque chose la gênait au plus haut point. Quelque chose qui lui faisait manquer d'air et l'angoissait. La tête comprimée, elle commençait à suffoquer. Elle alla ouvrir une fenêtre pour respirer malgré le froid, penchée au-dessus du vide, tandis que des images incompréhensibles et une peur terrible l'envahissaient d'un

tourment inconnu. Elle respira à fond et le vent glacé l'aida à reprendre peu à peu ses esprits.

Pendant ce temps, Lilian avait continué à lui parler. Obnubilé par son sujet, pressé de lui en dire encore plus, il n'avait pas remarqué qu'elle s'était sentie mal et avait été près de faire un malaise. Quand elle revint s'asseoir en face de lui, il poursuivit son propos en pensant qu'elle avait continué à l'écouter en prenant l'air.

Il parlait dans un jargon incompréhensible, le même que celui qu'elle avait entendu dans l'ascenseur, et Coline lui demanda de bien vouloir s'exprimer de manière à être compris d'une non spécialiste, sans cela elle n'aurait rien à écrire.

- Ah... Ok... dit-il déçu qu'elle n'ait rien compris à ce qu'il lui avait dit.

Ils burent une gorgée de café en silence. Lilian ne voyait pas comment lui parler du web sans utiliser le langage informatique, aussi Coline le relança-t-elle sur ce qui la chiffonnait le plus.

- Qu'est-ce que c'est, cette histoire de sauver le monde avec Internet ? Comment serait-ce possible ? demanda-t-elle en prenant sur elle pour faire abstraction de son malaise persistant et de ses maux de tête.
- Comment dire ? C'est pas seulement Internet. Internet, c'est le point de départ. Parce que maintenant qu'on a

miniaturisé la puce électronique et qu'on a trouvé comment mettre le monde entier en réseau, on peut faire des milliers de choses et inventer des trucs hallucinants ! C'est le début d'un nouveau monde, avec des tas de trucs pour nous rendre la vie plus facile. Grâce à tout ça, on va vivre dans un monde parfait. Tous les trucs dont on rêve depuis toujours vont enfin se réaliser. Parce qu'il y aura des machines pour le faire à notre place. Et puis des robots intelligents. Des humanoïdes qui nous serviront, et qui se taperont tout le sale boulot à notre place. Plus personne n'aura à souffrir de creuser une mine ou de faire le ménage à 5h du matin dans un hall de gare. On pourra aussi fabriquer des membres qui auront l'air d'être vrais pour les gens amputés, ou avoir des robots hyper précis pour opérer des malades. On pourra réduire les marges d'erreurs à zéro. En fait, on sera améliorés par les technologies. Y en a même qui travaillent sur une puce qu'on pourrait s'implanter. Pour être mieux que ce qu'on est. Différents. Et on aura tout le temps qu'on veut pour s'éclater et faire ce qui nous plaît vraiment, au lieu de trimmer dans des jobs de merde. C'est à ça que ça sert, la technologie. C'est ça qu'on est en train de faire. Enfin, pas moi... Enfin si, mais... Pas beaucoup... C'est dans les grands labos que ça se passe. J'ai un pote qui a réussi à se faire embaucher à la Silicon Valley, et je peux vous dire

que je donnerais cher pour être à sa place. Parce que ce qu'ils font là bas, c'est dément. Mais bon, j'ai pas le niveau. Ici, je suis un super crack, mais là-bas... Là-bas c'est pas pareil. Il faut être hypra balèze, dit-il un peu amer, le regard rivé sur l'inaccessible Eldorado.

- Merci de m'avoir consacré de votre temps, Lilian... dit Coline, abasourdie et de plus en plus nauséuse.
- De rien. Mais... vous allez le raconter, tout ça ?
- Non, je suis désolée. Je dois me cantonner à un tout petit papier sur le succès d'Internet et le bel avenir qui l'attend, dit Coline en faisant la moue.
- Ah... tant mieux. Parce qu'en fait, je suis pas censé le savoir.

Le garçon semblait tomber de son petit nuage. Coline comprit qu'il s'était laissé aller à des confidences auxquelles il n'était pas autorisé et qu'il s'en mordait les doigts. Elle ne comprenait pas en quoi ses propos pouvaient représenter un risque. Après tout, il n'était pas rentré dans les détails, n'avait livré aucun secret industriel ni n'avait mentionné aucun nom... Alors pourquoi avait-il soudain l'air si anxieux...

- Je sais qu'une parole de journaliste ne vaut pas grand chose, lui dit-elle. Mais rassurez-vous : ça ne sortira pas. Je ne suis qu'une petite pigiste et les scoops ne m'intéressent

pas. D'autres choses m'intéressent beaucoup plus que les papiers qu'on me demande de bâcler vite fait.

- Ah... alors tant mieux, dit le garçon en espérant qu'il pouvait avoir confiance en elle.

Quand Coline franchit la porte d'OnLine, elle fut pleine de reconnaissance pour le froid qui lui giflait le visage sans retenue, comme on ranime quelqu'un qui paraît à moitié mort.

Une fois seule, elle ressentit une profonde détresse. Elle ne comprenait plus rien, ne savait plus rien, seulement que quelque chose, dans cet entretien, lui avait fait l'effet d'un coup de massue sur la tête.

Elle entra dans un café et commanda un grand chocolat chaud dans lequel elle versa quatre cuillères de sucre. Elle le but aussitôt, en commanda un autre, le sucra abondamment, demanda un pain au chocolat, et prit sa collation lentement, alternant de brèves gorgées de chocolat et de petites bouchées de viennoiserie.

« Quelle horreur... » songeait-elle assise à la petite table carrée tandis que la radio passait *Such a shame* de Talk Talk, qui la renvoya l'espace d'un instant à ses vingt ans. Elle repensa au chanteur, magnifique dans le clip parce qu'il s'amusait et ne cherchait pas à être beau. Son charme infini résidait dans son originalité, sa fraîcheur et son authenticité. Les larmes lui vinrent aux yeux à l'évocation de ce chanteur

et des souvenirs heureux qu'il lui rappelait, puis elle revint aux propos de Lilian, et se répéta « Quelle horreur, quelle horreur... » sans comprendre de quoi il s'agissait ni pourquoi elle s'était sentie soudain angoissée presque jusqu'à la crise en pleine interview.

Elle fit effort pour se secouer et rentrer chez elle. Elle avait une heure devant elle avant d'aller chercher Brume à la crèche. Sans les trajets, il lui resterait une demie-heure. C'était juste assez pour écrire un article insipide. Elle le relirait pendant la sieste de Brume et le faxerait à Bertrand dans la foulée, sans chercher à faire mieux que ce qu'il lui avait demandé.

Mais quand même... quand même... Avec tout ce qu'elle savait, quel dommage de s'en tenir aux informations élémentaires...

Maman avait changé d'odeur. Elle était plus âcre, moins douce, un peu aigre. Une odeur de peur, d'angoisse, qui la faisait transpirer plus que d'habitude, et différemment.

Maman n'allait pas bien, et Brume avait peur. Car quand maman n'allait pas bien, elle risquait de s'absenter – elle l'avait déjà fait – elle pouvait partir – être là mais partir, être absente, et ne plus assez s'occuper de Brume, ne plus l'aimer, ne plus la regarder, ne plus lui parler, ne plus la câliner, ne plus l'embrasser, ne plus jouer avec elle, ne plus lui sourire, ne plus rire en la regardant avec des yeux tout brillants de lumière d'amour étincelant.

C'est ce qui pouvait arriver quand maman n'allait pas bien. Et maman n'allait pas bien.

Elle était absente.

Elle était là, mais absente.

Elle était là, mais pas comme quand elle était vraiment là.

Elle était un peu des deux. Un peu absente et un peu présente.

Elle jouait, riait, souriait, parlait, câlinait, mais moins. Moins fort, moins bien, moins entier, moins là.

Elle commençait à partir.

Ailleurs. A partir ailleurs, dans un autre monde, quelque chose qui l'absorbait, la résorbait, et après si ça continuait comme ça elle disparaîtrait.

Maman disparaîtrait.

Brume avait peur, peur.

Brume riait, jouait, souriait, et maman riait, jouait, souriait, mais ce n'était plus comme avant. Avant c'était entier. Là, c'était entamé. Et tout alors était entamé, Brume, maman, les rires, les jeux, les câlins, les mots, tout était entamé, et on n'y pouvait rien.

Brume n'y pouvait rien.

Quand maman partait, Brume ne pouvait rien pour que maman reste.

Parfois, elle pleurait, pleurait, tellement l'angoisse lui était forte.

Elle pleurait, pleurait, et maman venait, maman s'occupait d'elle.

Mais maman aussi pleurait, pleurait d'angoisse.

Brume le savait à l'odeur, l'odeur de maman angoissée, l'odeur angoissée de maman. Une odeur âcre, aigre, acide, une odeur différente, mauvaise, une odeur de peur, d'angoisse, une odeur que Brume reconnaissait, l'odeur de maman angoissée.

Brume savait.

Parfois, Brume tendait un jouet à maman. Elle lui tendait une cuillère, ou un chiffon, ou un lapin en peluche, avec un gentil sourire, pour lui faire plaisir. Elle disait « ta ! » en lui donnant. Elle aimait bien dire « ta ! », ça sonnait bien, comme un élastique qui claque, avec la langue qui se dresse dure contre les dents de devant, la pointe de la langue toute dure qui cogne contre les dents de devant, et même qui passe un peu entre celles du haut et celles du bas.

Brume faisait ça, elle disait « ta ! » et donnait un cadeau à maman, pour que maman sourie, pour qu'elle ne l'oublie pas, pour qu'elle soit moins triste et qu'elle ait moins peur, pour qu'elle reste là, avec Brume, présente.

Mais maman prenait le chiffon, la cuillère, le doudou, faisait un petit sourire et disait gentiment « merci ma puce ! », mais c'était comme quand le ciel est gris et que le soleil est parti on sait pas où.

Alors Brume pleurait parfois.

Quand ça l'étranglait trop.

Quand ça se bouchait en elle, et qu'elle ne tenait plus.

Quand la peur montait trop haut dans la gorge et que l'air commençait à manquer.

Elle pleurait, pleurait. Elle pleurerait encore. Elle en pleurerait, des larmes de peur, des larmes d'angoisse, à l'idée que maman parte.

Elle pleurait, et maman la prenait dans ses bras.

Maman lui disait « chuuuut... ça va... ça va ma puce... » d'une petite voix douce. Maman était encore maman, mais pour combien de temps ? Maman était encore maman. Maman.

Elle essaya de revoir Lilian, mais il répondit paniqué qu'il n'avait pas le temps et lui raccrocha quasiment au nez.

Que faire, qui contacter, comment en savoir plus... En savoir plus, oui, mais en avait-elle vraiment besoin ? Khan disait « tu pourrais peut-être laisser tomber pour une fois ? » et elle disait « je ne sais pas. » Elle lui avait avoué que quelque chose la tracassait, mais elle n'avait pas voulu lui préciser quoi. Ni non plus qu'elle faisait des cauchemars, et de drôles de rêves, et que quelque chose de sourd se passait en elle, quelque chose qui la poussait dans une direction, dans un but précis, dont elle ne savait rien.

Enfermée dans une nuit qui tombait sur elle et la recouvrait d'heure en heure d'un voile noir endeuillé, elle regardait sa vie, ses pensées, les changements qui se produisaient en elle, dans un égarement insurmontable.

Elle s'accrochait malgré tout, continuait à travailler, à s'occuper de Brume, à préparer à manger, à faire les courses, et attendait sans impatience, presque avec crainte, le jour où son livre paraîtrait et où il faudrait qu'elle arrive à bouger pour en faire la promotion sur le stand du Salon des

Santés alternatives, car alors il faudrait qu'elle ait l'air d'être là, qu'elle sourie, qu'elle soit contente, enthousiaste, qu'elle sache défendre et mettre en valeur un travail qui avait exigé d'elle plus que n'importe quoi dans sa vie et qu'il avait été vital de réaliser.

Maintenant, de l'eau avait coulé sous les ponts. Autre chose se passait, qu'aucun mot ne pouvait traduire.

En attendant, il fallait continuer, et alors que Khan avait emmené Brume à la piscine, elle s'installa à la table de la cuisine et s'attela à un article sur un vol de voitures haut de gamme qui frappait un quartier bourgeois trois ou quatre fois par semaine depuis un mois. Elle avait interviewé trois propriétaires de ces voitures volées, avait minutieusement noté leurs doléances outrées concernant une France laxiste et un appareil judiciaire en décadence, puis elle avait interrogé deux policiers dont elle n'avait pas tiré grand chose. En dehors de l'habituel « l'affaire suit son cours », ils avaient déclaré, non sans amertume, qu'ils en avaient marre de s'éreinter à arrêter les crapules si c'était pour que la Justice les relâche aussitôt et qu'ils les recroisent trois semaines plus tard dans la rue, libres comme l'air. En plus, ces petits cons ne manquaient pas de les narguer, ce qui ne faisait qu'accroître leur sentiment d'impuissance et engendrait une douloureuse colère. Tout ce qu'on savait, c'était qu'aucune alarme ne se déclenchait pendant les vols,

et que les voitures que la police avait retrouvées dans d'autres quartiers étaient impeccables et ne présentaient aucune trace d'effraction.

L'histoire ne manquait pas de piquant et Coline aurait voulu l'écrire de façon détaillée afin de mettre en valeur son caractère mystérieux, ainsi que sa cocasserie, mais elle écrirait, comme on le lui avait demandé, un papier simple et sobre, évidemment court, qui n'apprendrait rien à personne pour la bonne raison qu'on ne savait ni qui ni comment ces vols étaient orchestrés. C'était d'ailleurs pourquoi il aurait fallu l'écrire de façon à faire ressortir la perspective romanesque de l'histoire. Les conditions qu'on lui avait données n'étaient pas idéales mais elle tenterait quand même de donner du relief à ce qu'elle considérait comme une énigme intéressante.

Elle écrivit son article, le faxa, tourna en rond en espérant que Khan et Brume ne rentreraient pas trop vite à la maison, s'interrogea sur... justement elle ne savait pas quoi.

Qu'est-ce que Lilian avait bien pu lui dire pour qu'elle ait l'impression d'avoir perdu la mémoire ? Ce qui la tracassait était précisément enfoui dans une zone blanche, un espace vide, qui la remplissait d'une densité qui ne laissait aucune place à la réflexion. Elle errait, flottait entre deux mondes, à la recherche de ce qu'elle avait égaré, et puisque Lilian ne voulait plus lui parler, et qu'il avait eu l'air d'avoir peur

quand elle lui avait demandé s'il pouvait lui accorder un deuxième entretien non pour un journal mais pour elle, parce que ce qu'il lui avait dit (quoi ?) la travaillait, elle ne savait pas par où retrouver le fil perdu de sa mémoire.

Elle se souvenait que quelque chose l'avait choquée, qu'elle avait aussitôt eu des maux de tête, des nausées, et qu'elle avait suffoqué comme si quelque chose lui avait empoigné la gorge, et puis... Qu'il lui avait longuement et passionnément parlé de l'avenir des technologies... et de... Qu'est-ce que c'était, déjà ? Que lui avait-il dit ? Il y avait... cette histoire de petit ordinateur de poche, avec lequel on pourrait tout faire, partout... même regarder un film – pourquoi faire ? Pourquoi regarder un film sur un minuscule écran ? Pourquoi pas à la télé et au cinéma ? Pourquoi n'importe où ? Quand elle était dehors, elle était dehors, voilà tout, et elle était occupée, elle n'avait pas le temps de regarder un film. Et puis regarder dehors ce qui se passait, les gens, les chiens au bout de leur laisse, les murs et les rues qui ouvraient le regard, et puis le ciel, l'air, le temps qu'il fait, les flaques d'eau et le reflet du ciel à l'intérieur, les regards échangés, les sourires parfois, et puis aussi tout ce qui est désagréable : les bousculades, les mauvaises humeurs, le sac de course qui craque ou le parapluie retourné, tout et n'importe quoi était plus intéressant qu'un film quand elle était dehors. Après, bien sûr, il y avait des

temps morts. Enfin... des temps qu'on disait morts... Dans les salles d'attente, dans les trains, les bus... Il y avait des temps d'attente, des temps d'inaction, au sens où on l'entendait communément... Pourtant elle avait tant appris en regardant et en écoutant, en laissant son esprit vaquer librement, errer, se reposer... Alors, qu'est-ce que c'était cette histoire de pouvoir regarder un film n'importe où ? Si on avait tous les yeux rivés à un écran, qu'allait-il arriver ? Si on cessait de regarder dehors, et de se regarder les uns les autres, de communiquer dans l'espace commun, si on s'enfermait dans la bulle d'un écran qui nous montre des images et nous raconte une histoire imaginée alors qu'on est dans une réalité où il se passe quelque chose relégué à l'arrière plan, peut-être même complètement occulté, oublié, effacé momentanément par l'état hypnotique induit par le visionnage d'un film, si tout cela arrivait et que, par exemple, on en venait carrément – mais c'était impensable, inimaginable, pourquoi ferait-on cela ? – à aller au parc pour regarder un film assis sur un banc alors que justement on est sorti de chez soi pour aller au parc, et que, pendant que le film se déroule sur le minuscule et ridicule écran, les arbres, les canards, les écureuils, les fleurs, les feuilles, le petit étang déploient leur vie sans qu'on n'en voie rien, alors à quoi bon sortir de chez soi, pourquoi ne pas rester enfermé, et regarder un film bien tranquillement assise dans un bon

fauteuil, devant un écran dont la taille n'est pas optimale mais suffisante pour passer un bon moment.

Pourquoi faire cela, vivre comme cela, déjà que le téléphone est maintenant dehors, partout avec nous, ce qui est nouveau pour la plupart des gens, ce téléphone dont parfois on débranchait la prise pour être tranquille à la maison et qui maintenant nous suit partout comme un petit chien, et peut nous sonner n'importe où n'importe quand – comme le dit Lilian : « n'importe où n'importe quand » on pourra « tout faire », et tout faire c'est quoi ? Tout faire, finalement, c'est faire tout ce qu'on peut faire avec un ordinateur, mais ce n'est pas tout faire, parce que pendant qu'on a le nez sur l'écran, on ne peut pas marcher, ou courir, ou regarder quelque chose en train de se passer, ou croiser un regard et échanger quelques mots, ou être disponible à soi, entendre son intuition qui, en plein trajet, peut nous dire « non, rebroussons chemin, finalement on va aller à tel endroit », ou être surpris par des idées qui nous viennent, des réponses qu'on cherchait sans les trouver, et tout à coup, là, en marchant pour aller faire les courses, ou dans l'ascenseur pour se rendre au bureau, ou pendant une attente chez le dentiste, voilà que ça nous vient, et cela nous vient précisément parce qu'on est disponible.

On est disponible à ce qui arrive.

On est disponible parce qu'on n'est pas, dans ces moments-là, captifs d'une télé, d'un travail, de quelque chose qui capte notre attention, l'avale toute crue sans en laisser une miette.

On est disponibles, et on est vivants, on est reliés...

On est reliés...

On est reliés ?

Ah... On est reliés.

Oui, c'est ça : on est relié à tout.

On est reliés...

Que disait Lilian, déjà ? Quels étaient ses mots ? Il parlait de... réseau... et de... de connexion. D'être connectés. Dans un réseau. Technologique. Et que c'était ça, le paradis, le monde parfait, ce qui nous sauverait de nous.

Ce qui nous sauverait de nous...

C'est ça... Ce qui nous sauverait de nous. Pas « ce qui nous sauverait » ou « ce qui sauverait le monde ». C'était en réalité « ce qui nous sauverait de nous », c'est à dire ce qui nous mettrait en dehors de nous.

Ce qui nous expulserait de nous.

Ce qui ferait artificiellement réseau et connexion à notre place.

Ce qui évincerait notre reliance naturelle par manque de disponibilité à cette reliance naturelle.

Et lui, Lilian, qui y croyait, à ses machines, qui les aimait, les adorait, et avait foi en elle, se trompait lourdement : plus les

machines seraient en réseaux, connectées, reliées entre elles, moins les humains seraient reliés au tout vivant.

Car l'erreur de Lilian résidait en un point très simple : dans son monde parfait, ce n'était pas nous, qui étions connectés, c'était les machines. Ce n'était pas nous qui étions en réseaux technologiquement programmés, c'était les machines.

Et lui, Lilian, ainsi que des centaines d'autres comme lui, croyaient que nous serions reliés et libérés parce que des machines pourraient communiquer sur un réseau mondial ? Parce que nous pourrions, à travers elles, communiquer sur un réseau mondial de machines, il croyait que nous serions sauvés et que nous pourrions tout partager ?

Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! Si ce monde-là advenait, quel appauvrissement ! Dans quelle indigence existentielle tomberions-nous ! Oh mon Dieu, s'il vous plaît, faites que cela n'arrive pas ! Car si cela arrivait, qu'advierait-il de nos dimensions sensorielles, sensuelles, de nos besoins de rencontres fortuites et de regards, de toucher, de peau, de ces riens qui nous effleurent. Mon Dieu, mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ? Que savent-ils, ces grands prêtres du codage ? Que savent-ils de notre codage à nous ? Communiquer ? Croient-ils vraiment que leurs machines en réseau vont nous aider à communiquer, et que cette communication à échelle mondiale sera tout ? Mais de quelle planète viennent-ils ?

Auraient-ils oublié qu'ils sont des mammifères, faits de chair et de sang, d'os et de muscles, faits pour bouger, marcher, ressentir, et communiquer, putain de bordel de merde, communiquer bien mieux et d'une façon bien plus riche, bien plus étendue, par la peau, par l'air, par les sens, bien mieux et d'une façon parfaite à côté de laquelle leur petite communication d'ordinateur, qui se borne à des mots, à des idées, n'est rien du tout ! Communier est bien plus vaste que communiquer ! Mais ils n'en ont que pour la communication. Que pour les fameuses Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication. Et après ? L'information et la communication, ce n'est rien à côté de la communion et de la connaissance.

Putain de monde avide d'une rationalité qui ne correspond à aucune réalité de la vraie rationalité ! Putain de bordel de merde ! Mon Dieu, aidez-moi, aidez-nous, aidez-les à ne pas nous diminuer ! Ils croient qu'ils nous augmentent, qu'ils nous perfectionnent, que nous en serons plus intelligents, plus gentils, plus frères et soeurs, alors que nous ne serons que plus seuls, isolés, carencés d'amour sensitif. Nous n'en serons que plus séparés. Croient-ils qu'une conversation écrite sur un clavier informatique peut remplacer un rendez-vous au café ? Le croient-ils vraiment ? Croient-ils que c'est mieux, même, que le rendez-vous au café ?

Quel monde sont-ils en train de nous faire...

Quel horrible monde...

Un monde fait par la Trame, qui tisse et tisse et tisse toujours plus de performance, de rationalité, de machines, avec l'idée obsessionnelle de nous perfectionner et de mettre fin à la funeste erreur humaine.

Un monde où j'ai accouché comme ça, privée de moi, parce que leurs machines, et leur perfectionnement, et leur rationalité devaient soit-disant pallier mes déficiences, me ramener au risque zéro, et qui a remplacé – mal – ce que moi j'étais capable de faire avec mon organisme vivant, qui était sain et n'avait nul besoin d'être remplacé par des technologies.

J'y ai perdu mes capacités naturelles.

Et avec ce système, on y perdra nos capacités naturelles.

Si seulement il n'y avait pas la Trame...

Si seulement on avait décidé, à un moment donné, de suivre une autre voie, et de développer le super réseau naturel de l'empathie...

Si seulement, mais...

Non.

Non.

Non.

Non.

V. Sophie
1810-1820

Assise dans l'herbe, à quelques mètres de sa mère qui prenait le thé avec Suzanne, la gouvernante, et Pierre, Pauline était aux anges. Vêtue d'une robe et d'un bonnet de baptiste blanche brodés de minuscules fleurs, la petite enfant de cinq ans s'était échappée de la table ronde qui garnissait le jardin depuis trois générations pour suivre un papillon d'un jaune si pâle et si éblouissant qu'il semblait presque blanc.

Il faisait beau mais encore un peu frais, en ce mois de juin de 1817. L'air était lisse sur la peau délicate de l'enfant, et la lumière enchantait ses sens.

Le papillon avait volé jusqu'aux rosiers, puis, après beaucoup d'hésitation, s'était fixé sur une modeste fleur de pissenlit. C'est alors que Pauline s'était assise par terre, sans égard pour sa petite robe blanche, dans l'unique et délectable but de le voir de plus près. Sa contemplation l'avait tant absorbée qu'elle n'avait pas prêté attention au joli papillon bleu myosotis, ni à celui dont les ailes chamarrées de brun, de rouge brique et de blanc était parés de deux paires de tâches contrefaisant à merveille de grands yeux impressionnants.

Las de sa station sur le pissenlit, le petit papillon s'était envolé haut dans le ciel, et Pauline en avait suivi le cours, les yeux éperdus de ravissement.

C'est à ce moment précis que s'était produit l'évènement fondamental de toute son existence, qui resterait gravé dans sa mémoire après que des centaines de souvenirs, lavés par le temps, eurent totalement disparu.

Car, à ce moment précis de son existence – et l'impression qu'elle en garderait conserverait à jamais une netteté hors du commun –, elle avait eu la sensation de ne faire qu'une avec toute la création.

Soudain, le mystère de la vie lui fut révélé, qui la fit ciel et terre, air et lumière, eau et feu, êtres rampants, nageants, volants, herbe légère et pierres, cailloux, galets de terre et de rivière.

Elle fut tout, toute la connaissance, au-delà de la terre, au-delà des êtres, au-delà de la dimension temporelle.

Elle fut tout et sut tout.

Petite et ronde en sa délicate robe blanche, assise par terre, dans le jardin, la tête entièrement tournée vers le ciel, elle avait su Dieu, le divin, l'Amour.

Elle avait su le divin Amour.

Su, plus que quiconque sur cette terre, qu'elle était aimée, entièrement, dans tout son être, et elle sentit sans pouvoir le penser – mais pourquoi le penser ? –, sans pouvoir le dire

– mais pourquoi le dire ? –, sans pouvoir l'exprimer d'aucune façon, qu'elle était un ensemble de particules d'amour compris dans un ensemble infini de particules d'amour.

Ses particules étaient d'amour, et, comme de l'eau dans de l'eau, elles faisaient partie d'un amour incommensurable, qui l'aimait toute entière et l'aimerait toujours, un amour qui serait toujours là pour elle et en elle, un amour qui serait elle, quoi qu'elle fît. Un amour qui se révélerait d'autant plus qu'elle vivrait en lui, avec lui, toujours, et y répondrait de tout l'amour de son cœur.

Elle comprit que la seule raison pour laquelle cet amour pourrait reculer, se ratatiner, perdre de sa grandeur et de son éclat, serait qu'elle l'oublie, qu'elle le néglige, qu'elle le meurtrisse, qu'elle jette elle-même une ombre dans son cœur.

Elle comprit que rien ni personne ne pourrait porter atteinte à cet amour. Que les vilénies possibles pourraient, tout au plus, embrumer cet amour, l'affadir, l'affaiblir, non point l'éteindre, et que restaurer cet amour, l'entretenir, lui donner force et vitalité, serait sa responsabilité.

Une responsabilité bien grande, pour une si jeune enfant, et en même temps très légère pour qui connaît la grâce de l'amour du divin.

Au bout de ce moment, bref en vérité, mais long, étiré, gracieux comme le vol des hirondelles quand, le soir, elles tournent et virevoltent de concert, Pauline revint de sa révélation amplifiée d'une précieuse connaissance qui toujours l'imprègnerait de son secret.

Puis elle entendit Suzanne s'exclamer : « Mais où est passée cette enfant ! », ce à quoi sa mère répondit : « Elle est là-bas, près des rosiers ! Laissez, Suzanne ! Je vais aller chercher cette petite coquine ! »

Sa mère l'avait alors rejointe en riant. Qu'elle était belle, avec son teint bruni par l'été, ses cheveux châains qui rappelaient le chocolat, ses yeux rieurs, pleins d'émotions contradictoires, mais toujours si heureux quand ils se posaient sur ses enfants adorés ! Qu'elle était belle, cette mère aimante, quand elle vint la retrouver et qu'elle s'accroupit devant elle en disant : « Eh bien, ma fille... Seriez-vous une sauvage ? » Dans sa bouche, la question était un tel hommage que Pauline sourit de plus belle et se mit à rire. Elles rirent ensemble, et sa mère lui dit : « Oh ! Une robe toute neuve ! Toute blanche ! C'est Gabrielle qui va être fâchée ! Faites voir un peu ! » Elle prit les mains de sa fille pour l'aider à se relever, la fit tourner deux fois sur elle-même pour inspecter les dégâts, et ne trouva aucune tache de terre ni d'herbe. « C'est incroyable... » murmura-t-

elle pour elle-même, avant d'appeler « Suzanne ! Suzanne ! Venez voir ! Venez ! C'est incroyable ! »

Suzanne, accompagnée du petit Pierre, rejoignit la mère et l'enfant, et constata à son tour, effarée, que la robe, qui était restée longtemps dans une herbe encore fraîche des ondées de la veille, était immaculée.

« Vous devez être un ange, ma chérie, pour que la terre elle-même n'ose vous souiller... », conclut la mère en prenant sa fille par la main et en l'emmenant avec elle, suivie de Pierre et de Suzanne.

Pauline et Pierre naquirent à un an d'intervalle, l'une en 1812, l'autre en 1813, d'une jeune femme de vingt ans, tôt mariée après sa sortie du couvent, et d'un jeune homme de vingt-quatre ans que l'habitude d'arpenter son domaine viticole en tous sens avait rendu sauvage et rude. Hélas, leur mariage ne fut pas de ceux qui, finissant dans l'indifférence, ont au moins eu la fortune de commencer dans l'amour. Ce fut, au contraire, un mariage orchestré par les deux familles qui, proches de longue date et liées par quelques très lointains liens de parenté, considéraient fructueux d'unir leurs enfants et leurs fortunes.

Certes, ni la tendre Sophie Hortense Bénédicte de Gouvello ni le farouche Horace Gonzague Charles de Rassilly ne furent forcés par leurs familles respectives, mais tout fut orchestré pour que les deux jeunes gens donnent leur

consentement à une union qui convenait autant à leurs familles qu'à eux-mêmes. On pensait que le temps et les liens du mariage, la vie commune, les enfants, les uniraient plus étroitement, et qu'après tout, ils ne pouvaient rêver mieux. Du reste, ils se connaissaient depuis l'enfance. Ce rapprochement n'avait donc rien d'artificiel ou de brutal. Ils n'allaient pas donner leur fille ou leur fils à n'importe qui, et quand il le voulait, Horace pouvait se montrer assez charmant. Quant à Sophie, il lui faudrait prendre un peu de sérieux. Elle était si fantasque, si tendre, si prompte aux effusions comme aux éclats de rires... Heureusement, quand elle deviendrait épouse et mère, elle apprendrait à se tenir. Le mariage était une bonne formation pour les jeunes filles folâtres.

Bien sûr, dire qu'ils se connaissaient était un peu abusif car, en réalité, ils s'étaient rarement vus, et souvent en des occasions où les convenances ne permettaient absolument pas de courir et de s'amuser comme les enfants aiment à le faire. Beaucoup d'occasions de rencontres avaient été également manquées car Sophie avait passé plusieurs années au couvent, si bien que, quand les familles les avaient réunis avec l'idée de les fiancer, ils s'étaient à peine reconnus.

Il avait fallu une année de thés, de dîners, de déjeuners dans l'herbe, et de promenades pour que Sophie et Horace

consentent à se fiancer. Sophie, parce qu'il était aisé de faire entrer dans son cœur et dans ses rêves de fraîche jeune fille longtemps cloîtrée l'idée d'un amour possible, exclusif, passionné, et Horace parce que le mariage ne l'intéressait pas en soi, et que consentir à celui-ci, qui plus est avec une jeune femme aimable et, selon l'avis de tous, de bel aspect, était le moyen le plus sûr de se débarrasser d'une affaire bien encombrante. Aussi est-ce sur un immense malentendu, nourri par des mères très assidues à convaincre leurs enfants du choix judicieux d'un époux aussi vigoureux et d'une épouse aussi charmante, que le mariage eut lieu le 6 mai de 1810.

Bien sûr, Sophie ne tarda pas à déchanter. Elle avait quitté une confortable maison de ville pour un manoir planté sur une vaste propriété entourée de vignes et de bois. Elle s'y trouva bien seule, d'autant que plus son mari avait conservé sa vie d'alors et passait tout son temps dehors, à cheval, à la chasse, ou dans ses vignobles. Quant à leur voyage de noces, il n'eut pas lieu, pour la raison, avancée par son mari, qu'il ne pouvait pas quitter le domaine. « Mais le régisseur ? » avait demandé Sophie. « Le régisseur ? », s'était-il exclamé, « Mais, ma pauvre amie, il faut avoir l'œil sur tout ! Et sur tout le monde ! Non, vraiment, je ne peux décemment pas abandonner la gestion du domaine à un homme qui n'attend peut-être que cela pour me voler. » La

conversation fut close, il n'y eut plus aucun moyen d'évoquer le sujet sans que le regard d'Horace devienne noir comme un ciel d'orage.

Bien sûr, Sophie recevait des visites, et elle allait parfois en ville, mais elle passait l'essentiel de son temps seule, à s'ennuyer en retenant ses larmes. Désormais, elle était mariée, et tout espoir de bonheur s'était enfui.

Elle aurait bien voulu partir plus souvent, et s'étourdir d'un bal à un autre, se rendre aux thés de l'après-midi, souper à deux heures du matin après avoir assisté à un opéra, mais cela aussi son mari le lui refusait. Il jugeait que ce style de vie, féminin et frivole, était trop coûteux pour leur ménage.

Trop coûteux ? pensait-elle. Elle avait pourtant apporté une très belle dote en l'épousant, et elle n'ignorait pas que les Rassilly possédaient de leur côté une très belle fortune. Par ailleurs, elle avait entendu une conversation entre son père et celui de son mari – conversation à laquelle elle n'était pas conviée, bien entendu –, qui lui avait appris que le domaine de Chassagne, celui-là même où elle était condamnée à vivre, produisait un très beau revenu qui n'avait fait que croître au cours des années. Alors, que ne pouvait-elle partir s'amuser tandis que son époux, sans égard pour elle, faisait sa vie comme s'il avait été encore célibataire ! Elle en ressentait de violentes colères, qu'elle contenait parce qu'elle avait appris qu'une femme devait obéissance à son

mari et que seuls les hommes avaient droit aux débordements violents. Les femmes, elles, se devaient d'incarner la douceur et la bonté propres à leur sexe, et face à la colère ne leur restait que la mansuétude, dont elle étaient tenues de faire preuve quel que soit le comportement de leur époux.

La mansuétude... Sophie l'aurait bien envoyée promener ! Et elle enrageait de voir sa jeunesse s'étioler en une cage dont les barreaux étaient de grands espaces. Elle en voulait à son mari de ne pas s'émouvoir de son sort, et de ne lui adresser la parole que pour lui interdire un plaisir ou lui dire « Demain matin, j'irai à la chasse ».

Puis, quand sa colère s'apaisait, elle se sentait gagnée par un sentiment de culpabilité qui lui faisait regarder ses réactions comme folles et inconsidérées. Après tout, pourquoi ne finirait-elle pas par trouver son bonheur ? Elle avait peut-être tort d'en vouloir à son mari... Lui aussi découvrait le mariage, peut-être qu'avec du temps les choses s'arrangeraient... Peut-être était-elle trop immature, trop capricieuse... Peut-être avait-elle tout ce qui lui fallait mais ne le voyait-elle pas... Peut-être était-ce de sa faute... En tous les cas, elle avait accepté de se marier avec lui, et elle devait maintenant accepter sa situation de façon responsable.

Sans doute...

Mais...

Et la rage se remettait à tourner, comprimée, interdite par des siècles de censure, écrasée par des années d'expérience au cours desquelles elle avait vu sa mère garder son calme tandis que son père tempêtait, étouffée par les leçons des gouvernantes, des précepteurs, des religieuses, de sa mère et de ses tantes.

La colère appartenait à la virilité. Voulait-elle être virile ? N'était-elle pas une femme ? Oh Seigneur ! C'est à n'y rien comprendre ! Je ne sais plus, je ne sais plus que penser ! A qui donc en parler en ce monde ?

Et Sophie s'affaiblissait. Sophie tombait en pâmoison, les yeux mi-clos, tandis qu'une bonne accourait avec les sels.

Sophie suffoquait, elle étouffait, et toute son énergie s'épuisait à se contenir et à supporter une vie qui ne lui convenait pas. Une vie morte. Une vie de morte-vivante. Les domestiques elles-mêmes semblaient avoir plus de vie qu'elle. Elles n'étaient pas seules, elles... Elles étaient ensemble, et elle les entendait souvent rire de bon cœur. Parfois, aussi, elle collait son oreille à la porte de la cuisine, au moment des repas des domestiques. Comme il parlaient, tous ensemble ! Parfois, ils chantaient une chanson, ou juste un refrain, puis des cliquetis de vaisselle se faisaient entendre et elle retournait bien vite au salon où, seule,

l'ennui ramenait le tourment à sa suite, et tout recommençait.

Etait-ce parce que les femmes avaient des colères qu'elles se pâmaient si souvent ? Elle avait souvent vu des bonnes accourir pour faire respirer des sels à sa mère, ou à une tante... Les hommes ne respiraient jamais de sels, eux. Ils ne tombaient pas d'inanition. Les hommes respiraient.

Ils pouvaient respirer.

Ils ne portaient pas de corset qui leur comprimait la poitrine et la taille, ils ne portaient aucun des instruments de torture dans lesquels les femmes étaient enfermées comme dans une cage tout le long du jour. Ils ne savaient pas ce que c'était que d'avoir une femme de chambre qui tirait comme une forcenée sur des lacets de corset pour que le buste et la taille soit parfaits pour la robe. Ils ne savaient pas non plus ce qu'il en coûtait de rester des heures infinies penchées sur une broderie, dans le salon, sans parler, sans bouger, comme à la punition.

Ils sortaient, eux. Ils faisaient des affaires, allaient à la chasse, étaient libres de leurs mouvements, de leurs humeurs, de leur agressivité, de leurs colères, de leurs enthousiasmes, de leurs opinions, de leurs passions. Ils pouvaient s'exprimer – ils n'étaient pas comprimés. Ils n'étaient pas en cage, étouffé par la cage de convenances iniques, écrabouillés par la cage d'un corset, entravées dans

la cage de robes impossibles. Ils pouvaient cavalier à leur aise, dans leur pantalon. Ils pouvaient marcher, courir, se presser, monter à cheval sans aucune entrave. Ils n'avaient pas de jolis petits souliers, eux, avec de mignons petits talons. Ils portaient des chaussures qui servaient à vivre.

Les pieds... Les pieds étaient importants.

Le corps.

Le corps sans entrave. Les pieds sans entrave, bien chaussés.

Oui... Oui... Ils ne savaient pas, eux.

Bien sûr, ils se plaignaient parfois d'être trop serrés dans leur chemise, dans leur redingote ou dans leur cravate. Ô les pauvres ! Ô les pauvres pauvres ! Sont-ils malheureux ! Sont-ils malheureux, ceux qui peuvent respirer et nous interdisent de le faire !

Oui, ils peuvent respirer... Nous autres femmes n'en avons pas le droit.

C'est la différence fondamentale entre les hommes et les femmes : le droit de respirer. La respiration.

Après cela, ils disent de nous que nous sommes fragiles... J'aimerais les voir en cage, à notre place ! J'aimerais le voir, lui, Horace, en cage, à ma place ! J'aimerais qu'il sache un jour ce que c'est que d'être privé de tout ce qu'on aime, et de ne plus avoir d'air pour respirer. J'aimerais qu'ils sache ce que c'est que de se sentir pleine d'énergie et de ne pas

savoir qu'en faire, de la sentir tourner en soi, comme une tornade qui chercherait une issue, et qui, épuisée de tourner sur elle-même, finirait par s'évanouir.

J'aimerais tellement les voir essayer de marcher avec une robe longue, en prenant garde à toujours se montrer gracieuse... J'aimerais voir ça...

« J'aimerais voir ça... » divaguait-elle en s'assoupissant, épuisée, avant de se demander pourquoi son mari venait si peu la voir dans sa couche. « Pourquoi...? » Puis, exténuée, elle s'endormait dans le grand fauteuil bleu.

Deux ans plus tard, quand elle mit son premier enfant au monde, Sophie n'avait toujours pas répondu à la question, mais elle avait cru comprendre que son cher époux avait un goût prononcé pour les filles de ferme, et qu'il avait une idylle qui durait depuis huit mois avec l'une d'elles. Elle n'avait pas réussi à savoir de qui il s'agissait, et, finalement, n'en avait cure, car, de toutes les façons qui soient, point de mari elle n'avait. Tout ce qu'elle avait, c'était un geôlier qui se moquait d'elle. Ce n'était pas comme sa sœur, Amélia, de deux ans son aînée... Quel bonheur que son bonheur ! Et quelle mélancolie aussi, pour Sophie, que de se voir si mal mariée ! Amélia avait tout : l'amour et la fortune. Comme elles avaient ri, l'été dernier, quand elles avaient passé quinze jours ensemble dans le manoir normand de Gustave, son mari ! Elle s'étaient tellement amusées... Et

Gustave... Gustave avait bien ses défauts, certes, il aimait aller au cabaret, passait parfois beaucoup de temps à son club, et il pouvait rentrer tard sans avertir son épouse qui se demandait si l'hédonisme de son mari ne le poussait pas également vers les portes des maisons closes entièrement dévolues à ces messieurs mais, justement parce qu'il était un bon vivant, et qu'il considérait la vie comme une suite de plaisirs sans lesquels il ne servirait à rien de vivre, il était gai, il aimait danser, s'amuser, jouer avec ses enfants, emmener son épouse au restaurant, au théâtre, à l'opéra, au bal, et la choyer, l'embrasser sans aucun égard pour la bienséance, la chatouiller, la couvrir de cadeaux et de ses chocolats préférés. « Vous me gâtez ! », disait-elle parfois en gloussant tandis qu'il la pelotait sans gêne. « Allons ! Quand on a une femme comme toi, on ne peut quand même pas s'en tenir au devoirs matrimoniaux ! » Et il l'embrassait, l'enlaçait, et la faisait rire aux éclats.

Quelle entente et quelle joie, dans cette maison ! Une maison qui était plusieurs. Celle de Paris, pour l'hiver, et celle de Saint-Vaast-en-Auge pour la belle saison. Sans compter celle de Bordeaux.

Une vie qui n'était qu'un rêve pour Sophie, tandis que pour sa sœur elle était une réalité de chaque seconde.

Chaque fois que Sophie pouvait passer du temps auprès d'eux, elle se sentait revivre. L'hiver dernier, elle avait passé

quinze jours à Paris, et ils l'avaient emmenée partout ! Elle s'était étourdie de bals et de thés, d'opéra, de théâtre, de dîners et de rencontres. Combien de fois avait-elle senti son cœur s'emballer alors qu'elle dansait avec un cavalier charmant et polissé ! Son corps mal aimé lui avait lancé les flèches enflammées de ses désirs et fait souffrir le martyr de la frustration. Comme ses reins la brûlaient alors... Que ne pouvait-elle s'assouvir... Pouvait-elle seulement y penser ? Que non. La chose était bien trop coupable, et elle l'endurait en continuant à sourire à ses hôtes, et se retenait, quand un cavalier lui ceignait la taille d'une main chaude et vigoureuse, de se jeter sur lui pour l'embrasser, le déshabiller et enlacer ses hanches de ses jambes écartées. Le désir, nullement concerné par la morale, faisait défiler en elle toutes sortes d'images lubriques qu'elle tentait de chasser tout en désirant s'en délecter encore, car, après tout, en dehors de ses rêves brûlants d'extases charnelles, elle n'avait rien.

Une fois, elle avait entendu sa sœur... Elle l'avait entendue tandis qu'elle consommait ses amours avec Gustave... Elle n'avait pas tout entendu, car Amélia avait fait de son mieux pour retenir ses cris et ses gémissements, mais il était très clair qu'en ce domaine comme dans les autres, elle était bien pourvue.

Comme elle aurait aimé connaître les plaisirs de la chair... Son mari ne s'en privait pas, lui, avec ses filles de ferme ! Et elle... Elle était censée rester chaste avant son mariage, puis n'être plus que la femme de son époux.

Elle n'avait droit à rien... Hors du mariage, point de salut. Mais dans le mariage... ? Dans le mariage, la cage.

La cage, et puis... la faim.

La faim, oui... Comme elle mourait de faim, dans sa cage qui la privait d'amour, de rires, de joies, de chair, de plaisir, de tournolements de sensualité !

Oh oui, elle en mourait, et les sauts de puce qu'elle faisait trois ou quatre fois l'an depuis son mariage suffisaient à peine à la maintenir en vie. A chacun de ses voyages, elle était soudain plongée dans un bain d'oxygène qui lui redonnait vie tout en la faisant suffoquer. C'était presque trop d'un coup, et si bref. A peine s'était-elle habituée à respirer qu'elle devait retourner dans sa cage, où ne l'attendait personne.

Chaque fois aussi, le coup était rude. Quelle douleur de pouvoir comparer sa situation avec celle de sa sœur, et de bien d'autres femmes qu'elle rencontrait ! Finalement, elle avait bien des raisons d'être en colère contre le sort, contre son mari, contre ses parents qui avaient tant désiré qu'elle l'épouse, contre cette mère qui, à force de cajoleries et de tromperies, l'avait si bien convaincue qu'elle avait cru faire

un choix libre et éclairé. Oui, elle était en colère contre un monde qui ne permettait pas aux femmes de choisir leur vie, et qui se retrouvaient sans rien une fois que leur dot, passée aux mains de leur mari par les liens indéfectibles du mariage, n'était plus en leur possession.

Elle était en colère, et cela commençait à la détraquer. Car elle ne savait pas où mettre toute cette colère. Elle était prisonnière. Comme elle aurait voulu agir, décider, partir... Cela seul l'aurait libérée de sa colère. C'était cet étouffement, cette cage, ce bâillon, ces mains liées, ses pieds enchaînés qui rendaient sa colère dangereuse.

Il lui aurait suffi de faire des choix pour y mettre fin, de partir avec son argent, d'aller vivre à Bordeaux ou à Paris, puis en villégiature ici et là pendant l'été, avec sa sœur, certaines de ses cousines, avec son frère Jacques, également, dont elle appréciait l'épouse. Elle serait partie, et elle n'aurait plus jamais étouffé. Elle n'aurait plus jamais connu cette colère tournoyante comme une tornade folle à l'intérieur d'elle. Elle serait devenue quelqu'un d'autre, mais pas cette femme qui, déjà à bout de nerfs, se pâmait un peu trop souvent, et commençait à avoir des tics, comme un débordement d'humeurs qui parvenaient à percer le masque placide de son joli visage. Ce n'était rien, seulement quelques tics qui, par moments, déformaient ses traits de façon grotesque, et qu'elle maîtrisait sans

difficultés. Ce n'était rien, ou presque rien, mais sa sœur n'en avait pas, elle. Sa sœur avait les joues roses et les traits détendus d'une femme comblée dans sa chair et dans son cœur.

Heureusement, vint le jour où, dans ce désert affectif dont rien ne semblait la sauver, pas même provisoirement, naquit la petite Pauline Bénédicte Aude de Rassilly.

Sa grossesse s'était bien passée. Le médecin qui, à la demande d'Horace, était venu l'ausculter régulièrement, n'avait rien trouvé de suspect à la santé de sa patiente, et l'accouchement, assisté par Madame Angélique, une sage-femme réputée pour ses connaissances étendues et la qualité de ses interventions, s'était particulièrement bien passé. Elle avait encouragé Sophie à prendre ses aises, et cette dernière s'était tournée et retournée, mise à quatre pattes, sur le côté, ou étirée sans vergogne contre le bord d'une commode. Bien sûr, dans son milieu, ces postures étaient choses interdites. Les dames devaient se comporter selon leur rang en toute circonstance, et ne jamais tomber au vil niveau de l'animal. Mais c'était sans compter sur Madame Angélique, qui n'avait pas sa pareille pour mettre les parturientes à leur aise. Bien sûr, certaines, craignant de déchoir, refusaient de se laisser aller. Mais non Sophie. Non Sophie, bien sûr, qui vit là l'occasion d'exprimer ses émotions réprimées, de se vider de toutes ses douleurs,

d'hurler sa frustration, de pleurer sa tristesse, et de crier sa joie de mettre son enfant au monde. Vivifiée par une animalité sauvage, puissante, insolente, elle eut l'impression de pouvoir répondre, enfin, au joug écrasant des conventions sociales.

En vérité, ce n'était pas la première fois que Madame Angélique assistait à un tel déferlement de bestialité. Si certaines refusaient de donner libre cours à la manifestation de leur douleur, d'autres, au contraire, semblaient en profiter pour se délivrer de tout ce qu'elles ne pouvaient hurler d'ordinaire. Madame Angélique n'en était pas dupe, et si, au début de son exercice, elle avait encouragé les femmes à se laisser aller dans l'unique but de faciliter leur accouchement, ce but s'était doublé, entre temps, de la volonté d'aider ces femmes à se dégager, de façon tout à fait exceptionnelle et momentanée, de la main qui leur enserrait la gorge plus sûrement qu'un carcan de fer. Sophie exauçait tous ses vœux. Elle était de celles pour qui hurler son désir d'être libre et retrouver sa pleine puissance était plus précieux que tout l'or du monde.

Ayant hurlé tout ce qu'elle avait enfoui en elle depuis deux longues années, et s'étant livrée à sa force souveraine et bestiale, quand Pauline naquit, en ce jour du 3 décembre 1812, à 15h45, Sophie était lavée de tout, elle était pure, vide de toute colère, de toute peine, et c'est dans cet état

de nouveauté à elle-même qu'elle put accueillir celle qu'elle considérerait toujours comme la plus belle petite fille du monde, l'enfant parfaite, le diamant de ses entrailles, la perle de son cœur. L'enfant posée sur son sein, Sophie s'endormit sans tic ni aigreur : elle était comblée. En outre, elle avait connu un plaisir inattendu à la fin de son accouchement. Une jouissance gigantesque, la première de sa vie, déclenchée par une énergie titanesque, l'avait emplie d'une extase qui n'avait pas échappée à Madame Angélique.

Tout d'abord parfaitement heureuse d'avoir un bébé à choyer, Sophie se rendit vite compte que, même lorsqu'il est un bonheur ineffable dans la vie de sa mère, jamais un enfant ne pourrait remplacer le plaisir du sentiment amoureux, la volupté de la chair bellement caressée, les joies d'une compagnie divertissante au sein d'une existence variée et surprenante.

Mais sa désillusion ne changea rien à l'amour infini qu'elle portait à sa fille, ni à son bonheur d'avoir quelqu'un à aimer et à cajoler.

Elle repensait souvent à son accouchement. Quelle extase elle avait vécue, malgré la douleur... Et ce plaisir, cette volupté, à la fin... Qu'était-ce donc ? Elle aurait tant voulu le vivre encore et encore... Et puis, ces heures avaient été si existentiellement intenses... comme elle avait aimé être

elle-même, et hurler, et mouvoir son corps comme un animal ! Elle avait adoré cela ! Elle l'avait tellement aimé qu'elle était pressée d'avoir un autre enfant, pour pouvoir revivre ces heures où, pour une fois, elle s'était sentie libre et juste. Elle avait eu l'impression de retrouver quelque chose d'important, qu'elle avait perdu depuis longtemps, bien avant son mariage, quelque chose de précieux qui était elle, sa magie, sa puissance de sorcière, sa force de louve, quelque chose d'ancien, d'ancestral, de primitif, qui était plus vrai que toutes les bonnes manières qu'on lui avait inculquées. Quelque chose de fier et de doux à la fois. Quelque chose qui, enfoui, gâché, enfermé à double tour dans une geôle souterraine de son être, attendait le jour où il pourrait naître à la lumière et resplendir de mille feux. Quelque chose que les femmes du monde entier possédaient, qu'elles avaient eu en elles, et qu'elles avaient toujours, quelque chose qu'elles ignoraient mais qu'elles avaient, et qui, un jour, exploserait à la face des hommes et les aveuglerait de son invincible lumière.

Elle se croyait folle, folle, d'avoir de telles pensées. Un feu brûlant flambait en elle que seule la présence de sa fille, comme une eau fraîche et apaisante, parvenait à éteindre.

« Mais tout de même, tout cela est vrai... Tout cela est vrai... », pensait-elle pour elle-même, sans en dire mot à

quiconque, pas même à sa sœur Amélia avec qui ses liens étaient pourtant très intimes.

« Très intimes, oui, et pourtant... » Il était fou de la plus pure folie de penser qu'elles pourraient tout partager. Et il était peut-être encore plus fou de ne pas pouvoir tout partager entre femmes. De ne pas pouvoir parler de sa haine, de son dégoût, de son désir d'être veuve afin d'être enfin libre, et riche. De ne pas pouvoir parler non plus de ce qu'elle avait ressenti pendant son accouchement, grâce à Madame Angélique, et de sa découverte qu'en chaque femme vivait une sorcière puissante, une louve redoutable, une mage qui avait le pouvoir de donner la vie.

De donner la vie, oui, car, en réalité, toute l'humanité, qu'elle soit fille ou garçon, était sortie d'un corps de femme. Et comme il était étrange qu'un phénomène aussi extraordinaire passe inaperçu, y compris au yeux des femmes...

« Toute l'humanité, depuis toujours et sur toute la terre, est sortie du corps des femmes... » s'extasiait Sophie.

Comment cela se faisait-il que personne ne soit en extase face à un phénomène aussi époustouflant ? Et pourquoi lui avait-il fallu, à elle, qu'elle accouche dans des conditions particulièrement heureuses, avec une sage-femme certainement unique en son genre, pour qu'elle réalise enfin que les femmes étaient les vraies créatrices de ce monde ?

Pourquoi aussi cette supériorité qu'elles avaient sur les hommes, seulement capables de participer à la genèse de l'enfant, n'avait-il pas réussi à régner ? Pourquoi les femmes étaient-elles tenues serrées par les hommes qui, eux, agissaient à leur guise ? Pourquoi avaient-ils le pouvoir sur elles et sur tout, alors que c'étaient les femmes qui avaient la plus grande puissance créatrice du monde ?

Pourquoi ?

Jamais elle ne trouverait de réponses à des questions aussi complexes, bien sûr. Comment l'aurait-elle pu ? Et comment aurait-elle pu dire qu'elle désirait allaiter son enfant ? C'était la chose la plus naturelle du monde, et pourtant cela aussi lui était interdit. Car de doctes hommes avaient dit, suivis de femmes trop heureuses de se rendre intéressantes, qu'une dame de haut rang ne pouvait pas allaiter sans passer pour une truie, une chienne, un animal, et que cela était donc tout à fait inconvenant, et même choquant.

Choquant... N'était-il pas choquant d'avoir aussi mal aux seins, de devoir faire passer la lactation, attendre dans la douleur qu'elle cesse, que le corps comprenne que non, il n'y aurait pas allaitement, tandis qu'un petit bébé, pour qui tout ce lait avait été fabriqué, avait faim, et qu'il fallait alors, car tel était l'usage, engager une nourrice qui, de son côté, n'aurait plus assez de lait pour son propre enfant ?

C'était pourquoi elle tricherait.

Sans en rien dire à personne, elle allaiterait son bébé en cachette, de temps en temps. Ainsi, elle pourrait donner à son enfant ce dont elle avait besoin, et la nourrice, Félicie, aurait suffisamment de lait pour son propre enfant.

Du reste, avant même de faire l'expérience révélatrice de son accouchement, sa grossesse l'avait un peu changée. Elle avait beaucoup aimé n'être plus seule dans son corps et elle avait parfois ressenti une profonde plénitude, une grande sérénité qui lui avait redonné espoir. Bien sûr, son humeur était toujours un peu en dents de scie, mais la chaude présence de son enfant qui croissait de jour en jour dans son ventre, et la faisait ressembler à une grosse tomate sur un piquet, lui avait mis du baume au cœur et éveillé un sentiment maternel animal, primaire, qui lui donnait envie de faire tout son possible pour protéger son enfant des dangers potentiels, et de le rendre le plus heureux possible. Forte d'une assurance nouvelle qui, toute relative qu'elle fût, la rendait plus combative que d'ordinaire, elle avait pour la première fois réussi à imposer sa volonté à son mari. Elle avait exigé que Félicie – que son mari avait trouvée grâce à Monsieur Lalinde, un métayer –, vive à demeure pendant tout le temps où Pauline aurait besoin d'être allaitée, et qu'elle vienne avec son bébé. Elle savait que, d'ordinaire, soit on envoyait son bébé en nourrice, et de cela il était hors de question, soit les nourrices qui vivaient à demeure

devaient abandonner leur bébé dans leur village, lequel en mourait la plupart du temps, et Sophie refusait qu'il en soit ainsi. Cette brave fille serait logée, nourrie, avec son bébé. Dans le cas contraire, elle allaiterait elle-même Pauline au vu et au su de tout le monde.

- Voudriez-vous vous ridiculiser, ma chère Sophie ? avait répondu Horace avec à-propos.

Car il était évident qu'elle deviendrait la risée de toute la région, et bien au-delà. Elle ne pourrait plus paraître à Paris ou à Bordeaux, chez sa sœur et chez ses cousines, sans que tout le monde chuchote « Regardez... c'est elle... On dit qu'elle a allaité sa fille... En public ! Cette femme est une folle ! »

- Non, bien sûr, avait-elle répondu. Mais vous non plus, n'est-ce pas ?

- Moi ? avait-il répondu avec un peu de trouble, sans quitter la fenêtre des yeux.

- Oui, vous, mon ami. Vous ne voudriez pas devenir la risée de vos métayers et de tous ces gens sur qui vous projetez une ombre détestablement impressionnante ? Je suis votre épouse... Mon comportement rejaillirait sur vous, à n'en point douter...

- Cela suffit ! avait-il coupé avec humeur. Soit. Vos conditions seront les miennes. Je vous accorde cette

nourrice et son bébé. Mais je veux qu'elle disparaisse dès que l'enfant sera sevrée.

- Bien, Horace. C'est entendu.
- Souvenez-vous bien que c'est une faveur que je vous accorde, car je tiens compte que vos couches vont ont peut-être rendue un peu capricieuse, et qu'après tout vous être la mère de mon enfant. D'ailleurs, la prochaine fois, essayez de me donner un héritier... Je ne dis pas que cette petite n'est pas charmante... et encore, nous verrons cela plus tard... mais enfin, une fille... conclut-il en soupirant et en secouant la tête de dépit.
- Soit. J'essaierai de vous faire un garçon. Mais, pour cela, il faudrait que vous y mettiez du vôtre, répondit-elle avec une insolence inaccoutumée.
- Sortez ! lui cria-t-il alors en fixant, au-delà de la vitre, un chien jappant et sautillant pas plus gros qu'un point.

Elle s'était exécutée promptement en se retenant de rire, et s'en était allée promener avec Aramis, un chien de chasse doux comme un agneau, au corps fin, leste, rapide, couvert d'un pelage court et soyeux d'un brun presque roux qui rappelait l'automne. Elle l'avait adopté après que son mari, déçu de ses services, ait voulu s'en débarrasser. Cela signifiait-il qu'il voulait le tuer ? Elle n'avait pas osé le lui demander et s'était contentée de plaider la cause d'Aramis, qu'elle n'avait pas eu de mal à gagner, son mari le lui

abandonnant comme on laisserait une redingote élimée à un mendiant.

Avant que Pauline ne vienne au monde, les animaux lui avaient été d'un certain réconfort. Le domaine n'en manquait pas... Son mari avait toute une meute de chiens de chasse mais, hormis Aramis, ceux-là ne la concernaient pas. Il y avait aussi des chats sauvages qui passaient comme s'ils avaient été chez eux, et qu'on retrouvait parfois enroulés sur eux-mêmes, les yeux clos, dans une panière à linge restée dehors, ou sur une taille d'herbe fraîchement coupée, à l'ombre d'un noyer. L'écurie comptait trois chevaux, dont celui d'Horace, et la basse-cour regorgeait de poules, de coqs, de pintades, d'oies, de canards, et de lapins dans des clapiers. Venait ensuite le pigeonier, dont on ne mangeait plus les oiseaux depuis longtemps mais qu'on conservait et entretenait précieusement pour le fertilisant exceptionnel que les volatiles produisaient en quantité, et dont on se servait pour enrichir le sol des vignobles. Bien sûr, elle voyait aussi toutes sortes d'oiseaux passer dans le ciel, y compris des oiseaux de proie, des lièvres courir dans les herbages, parfois des renards, attirés par l'odeur alléchante des gallinacés.

Quand elle voyait les animaux, elle pensait « Ceux-là ont l'air plus heureux que moi... Même s'ils vont passer à la casserole ! » Tout le monde, partout, avait l'air plus heureux

qu'elle. Alors elle repensait au couvent, qu'elle n'avait pas aimé, mais qui lui avait offert de belles amitiés, des fous-rires sous les draps, des complicités délicieusement stimulantes, des rapprochements doux comme du miel. Elle correspondait encore avec Lucinde, qui avait été sa meilleure amie, ainsi qu'avec Florence et Rose. Lucinde venait de se fiancer avec un anglais dont elle semblait absolument folle, Florence n'avait toujours pas de prétendant, et Rose parlait de tout quitter et de devenir préceptrice, ce qui mettrait sa famille en rage, à commencer par ses parents, ô délice !

« Sacrée Rose... » pensait Sophie en lisant sa lettre. « Elle serait bien capable de le faire... » Car, au couvent, Rose avait été d'une impertinence que ni les punitions ni les coups n'avaient pu dompter. Restait encore Marie, dont elle n'avait plus de nouvelles depuis qu'elle avait décidé de rentrer dans les ordres. Cette chère Marie... Toujours si bonne...

Quel gouffre entre leurs rêves de jeune fille et la réalité ! Combien de fois avaient-elles imaginé l'homme qu'elles épouseraient ! Et avec quelle passion avaient-elles rêvé leur rencontre avec lui, romantique à souhait, leur première danse, les yeux dans les yeux, le contact de sa main sur leur taille, sa voix chaude, ses yeux flamboyants d'amour, ses marques de respect pleines de vénération, ses hommages,

sous formes de fleurs et de mots tendres et pudiques, pour ne pas les choquer, ne pas les froisser, attentif à les traiter comme des princesses. Puis, un jour, la demande en mariage, sous un tilleul, une après-midi de printemps, avant que d'en faire la demande aux parents. La déclaration d'amour toute en rougeur et en trouble, avec ce courage que l'on trouve au fond de soi dans les moments cruciaux, les jambes tremblantes, l'esprit en cavale, et cette voix qui nous dit : « Tu es folle ! » La demande, et ce regard désespéré, « Je vous en prie, ne me dites pas non ! », ou alors « Je ne voudrais pour rien au monde que vous vous sentiez pressée, mais je serais le plus heureux des hommes si vous deveniez mon épouse, et le plus désespéré si vous me refusiez. Mais, de grâce, si vous me dites oui, que ce soit parce que vous m'aimez autant que je vous aime. Si vous ne voulez pas de moi, je vous fais serment de disparaître sur le champ, afin de ne pas vous mettre dans la gêne. »

Des déclarations, elles en avaient inventé par dizaines, copiées en vérité sur des romans qu'elles lisaient en cachette des soeurs, et que Lucinde et Rose se procuraient quand elles rentraient chez elles.

De l'amour, de la romance, des émotions à vous tordre le cœur, de l'aventure, du trouble, des respirations qui s'affolent, des visages qui pâlissent le jour où ils se croient, à tort, remplacés par un autre. Et puis des heures innombrables à

penser à lui, à elle, et d'autres heures encore à attendre le bal, le thé, le dîner, avec l'espoir ou l'assurance de s'y trouver en présence. L'amour, le vrai amour qui fait flancher et voler, mais pas cet arrangement, pas ce contrat, déguisé en amour pudique qui prendrait son envol sitôt le seuil de la maison conjugale franchi. Tout mais pas ça. Plutôt mourir d'avoir aimé, d'avoir perdu l'être aimé, d'avoir vécu une histoire d'amour tragique mais vraie, que de ne pas aimer, et de ne même pas avoir connu le moindre émoi, le moindre frémissement de potentiel amour.

Ce manque, quelle cruauté... Etre si jeune, et si seule. Etre si jeune, et si abandonnée, le cœur frustré, vide, triste, et le corps en furie.

Son cœur à elle aurait dû être une corbeille de fleurs toujours fraîches. Un luxurieux bouquet de lys, d'iris, de roses, de magnolias, de lilas entêtants à s'en saouler.

Son cœur était fait pour cela : aimer de toute son âme, avec passion, de tout son corps. Goûter, encore et encore, les plaisirs enivrants de la chair. Se coller, s'embrasser, se manger, goulument s'avalier l'un l'autre dans un vertige de volupté.

Son cœur, son âme, son corps si désireux de vivre étaient faits pour rire, pour jouer, pour parler, pour courir dans la forêt et danser au bal jusqu'au petit matin, enlacée, serrée, en émoi. Elle était faite pour la passion, pour la joie, et elle

était coincée, à vie, dans cette maison de maître, ce manoir au milieu de nulle part, en pleine campagne, avec un rustre qui n'aimait que ses chiens, son domaine, et son cheval. Et qui la laissait là, seule et vide, pendant qu'égoïstement il jouissait dans le foin d'une étable avec une fille de ferme, touchait ses seins, sa chair, ses cuisses charnues, sa peau chaude et veloutée, sa bouche souple... Et elle, qui toucherait jamais ses seins, ses cuisses, son bas-ventre ? Qui embrasserait jamais sa bouche rose avant qu'elle ne se fane ? Qui le ferait jamais ? Personne. Personne. Car il n'y avait personne pour elle, et que ces plaisirs si précieux lui étaient refusés.

Parfois elle priait Dieu et la Vierge Marie de lui venir en aide, mais que pouvait une vierge pour une femme torturée par le goût inassouvi de la chair et de l'amour ? Que pouvait-elle, celle qui, voilée de bleu, semblait ne se résumer qu'à être la mère de Jésus ? Et Jésus ? Ne devait-il pas sauver le monde de ses péchés ? Comme il avait échoué... Cinq années de couvent n'avaient pas réussi à la convaincre que Dieu, Jésus, la Vierge et tous les saints pouvaient être d'une quelconque influence. Elle en avait pour preuve sa triste vie, malheureuse malgré le confort dans lequel elle vivait. Bien sûr, elle était servie par des domestiques, et elle n'avait jamais faim, jamais froid, elle dormait dans un bon lit, sous de gros édredons de plume, et cela n'était pas rien, bien sûr

(elle n'osait imaginer ce que pouvait être une vie de pauvreté...), mais ce dénuement moral, affectif, ce dénuement-là comptait autant que l'autre.

Il comptait, oui. Et parfois elle aurait voulu être une de ces femmes qui lavaient le linge en chantant, toutes ensemble... Elles, aux moins, avaient quelque chose à faire, et n'étaient jamais seules. Quelle tristesse, quelle tristesse qu'une vie inutile, sans œuvre, sans rien, sans personne...

Aussi, quand elle eut dans ses bras et contre son sein une enfant à aimer, un petit être chaud et doux, une petite peau fine qu'un rien pourrait égratigner, quelque chose s'apaisa. Elle avait soudain quelque chose d'important à faire, et quelqu'un à aimer. Elle avait un être à protéger et à accompagner dans la vie. Elle avait une fille, une fille à qui elle dirait « Epousez celui que vous aimez ! Et soyez heureuse ! » Elle la défendrait contre son mari, contre tous ceux qui voudraient lui apprendre la voie de la raison et de l'argent. Bien sûr, l'argent comptait, et elle ne voudrait pas la voir finir dans la pauvreté, mais l'amour comptait aussi. L'amour comptait, et c'était ce qu'elle avait de plus important à lui transmettre. « L'amour compte ». L'amour pour les êtres, pour les animaux, pour la vie, pour les bons moments, pour un paysage, un ciel, une lumière, un chat qui se love dans un coussin, une branche de gui, un mimosa en

fleur, un jour de pluie, et puis... Une main, un baiser, quelqu'un à aimer.

C'était ce qu'elle ferait de sa vie : elle transmettrait l'amour et la joie, l'amour de la vie, des êtres, de tout ce qui est beau, et la commisération pour tout ce qui souffre. Oui... La commisération, car tant d'êtres souffraient et se trouvaient abandonnés, comme elle...

« Ma fille... Pauline... » murmurait-elle, le corps chargé d'un amour incommensurable. « Ma fille... Comme je vous aime... Comme je vous aime, mon enfant... » Et elle passait un temps infini avec son enfant dans ses bras, contre elle, l'allaitant à l'abri des regards. Comme, ensuite, l'enfant n'avait pas faim, la brave Félicie se désespérait et, surtout, ne comprenait goutte à une situation pour le moins déconcertante.

- Madame, je comprends pas. Cette petite tête presque pas, et elle est toujours aussi rose et bien portante ! Elle a même encore pris du poids !
- N'ayez crainte, Félicie. Cette enfant tient de l'ange, elle n'a pas besoin de grand chose...
- Mais Madame...
- Non, je vous assure, ne vous inquiétez pas. Vous êtes une bonne nourrice. Ma fille se porte à merveille !

Comme il était facile de tricher, quand l'homme jamais ne venait vous visiter dans votre couche, et quand les regards

étaient rares ! Bien sûr, des domestiques pourraient la surprendre, malgré ses précautions, ou elles pourraient jaser à propos des bandes de coton qui opprimait sa poitrine, et qui finissaient tâchées de lait. Par bonheur, les gens de son milieu ne voyaient que ce qu'ils voulaient bien voir. Ainsi, au cours des visites reçues après la naissance de Pauline, personne n'avait rien remarqué. Pas même sa sœur Amélia, avec qui elle était pourtant si complice. D'ailleurs, elle avait fini par lui avouer qu'elle allaitait son enfant. Sa sœur avait ouvert de grands yeux étonnés, et même choqués, elle s'était exclamée : « Non ! Vraiment ? » Puis, devant l'air gêné de Sophie, Amélia avait éclaté de rire : « Ma chère sœur, êtes-vous folle ? C'est à croire que vous avez perdu votre bon sens ! Et pourtant... »

- Pourtant quoi ? avait demandé Sophie, angoissée à l'idée d'avoir révélé un secret qu'elle aurait peut-être dû garder pour elle.
- Pourtant... je ne sais pas, répondit Amélia que la nouvelle n'en finissait pas d'amuser. Voulez-vous dire que vous payez une nourrice qui ne vous sert de rien ?
- Tout au contraire, elle me sert beaucoup ! Elle me sert à cacher que j'allaite ma fille ! Si vous saviez comme c'est... Ah mais... Vous ne pouvez pas comprendre...
- Allons, Amélia... Je suis mère, moi aussi... Et puisque vous avez fait ce que personne n'ose faire, j'oserai vous

dire que, quand mes bébés sont nés, j'ai pensé, moi aussi, que j'aimerais peut-être les allaiter... Car j'avais tout ce bon lait dans ma poitrine, et je trouvais étrange, tout de même, de devoir engager une fille inconnue, mal dégrossie de surcroît, pour nourrir mes enfants. C'est pourquoi j'ai tellement ri quand vous m'avez dit... (Elle baissa d'un ton pour murmurer)... quand vous m'avez dit que vous allaitiez Pauline. Car j'aurais eu honte de le faire, et mon mari n'aurait pas été d'accord... Il est très assidu à... et... Moi aussi, du reste ! Et vous n'êtes pas sans savoir qu'on ne peut allaiter et avoir une vie conjugale en même temps, c'est un péché. Gustave n'en a pas l'air, mais il est très soucieux de certains préceptes de l'Eglise... Enfin, de certains seulement ! Je n'ai toujours pas compris comment il trie entre les préceptes à respecter et les autres ! Cela dit... Non.

- « Cela dit » quoi, Amélia ? demanda Sophie.
- Non, je ne peux le dire.
- Amélia, vous êtes ma sœur. Ne pouvons-nous pas tout nous dire ?
- Il faut croire que non. Certaines choses appartiennent à la honte.

Elle se regardèrent un instant et comprirent sans mot dire qu'Amélia avait elle aussi ressenti un lien animal avec son

enfant, lien qu'elle avait aboli de son cœur par souci des convenances.

Elles eurent un petit sourire triste, et Amélia promit à sa sœur de ne jamais trahir son secret, et qu'elle mentirait pour elle s'il le fallait, ce qui fit beaucoup rire Sophie, car en prononçant ces derniers mots, elle avait eu la même tête que quand, petite fille, elle jurait de garder un secret contre le monde entier, et surtout contre maman.

Du reste, Amélia avait raison : certaines choses appartenaient à la honte, et c'est pour cette raison que Sophie ne lui disait presque rien de sa vie. Elle aurait trouvé humiliant de faire part de son malheur à sa sœur, comme à quiconque, d'ailleurs. Elle avait honte, honte, de se trouver dans une situation aussi misérable. Comme si cela avait été sa faute. Et puis, comment exposer l'étendue de son malheur à une femme aussi heureuse et aussi épanouie ? C'était tout bonnement impossible. Il lui fallait au moins garder sa dignité. Au demeurant, Amélia n'était pas dupe. Elle était bien placée pour savoir que Sophie n'était pas heureuse et que son mari était un malotru. Elle en concevait un profond chagrin pour sa sœur, qu'elle aurait voulue heureuse, mais elle n'en disait rien. Elle se contentait de ménager sa dignité et de l'inviter en Normandie et à Paris deux fois par an. Il lui arrivait aussi de venir passer quelques jours avec elle, mais

tout était tellement plus gai ailleurs qu'elle ne s'attardait pas trop dans les tristes contrées de sa sœur.

Sophie allaita sa fille pendant deux mois, puis elle décida de cesser.

- Ah ! Madame ! Si vous saviez comme Mademoiselle Pauline boit bien son lait maintenant ! disait Félicie avec enthousiasme.
- C'est bien, Félicie. C'est très bien... répondait Sophie un sourire amusé au coin des lèvres.

Cela faisait plusieurs mois que son mari ne l'avait pas visitée quand, un soir, il pénétra dans sa chambre et se livra à un assaut qui sembla beaucoup l'assouvir, et qui fit très mal à Sophie. « Décidément, pensa-t-elle ensuite, des joies de la chair, je ne connaîtrai jamais que les assauts brutaux d'un homme qui m'écartèle et me transperce... » Elle en pleura de rage, comme à chaque fois, et elle se demanda pourquoi son mari avait eu besoin de s'assouvir avec elle. Sa petite fermière lui avait-elle fait faux bond ? Si seulement elle avait le courage de la lui jeter à la face...

Deux jours plus tard, il revint et se livra une fois encore à la copulation, sans égard pour elle. Il se bornait à entrer dans la chambre, à la réveiller, à écarter les draps et les édredons, à soulever sa chemise de nuit, et à la troussez rapidement en grognant comme un goret. Quand il eut terminé, il se

rajusta sans lui accorder un regard et elle lui lança d'un ton impertinent, après une hésitation :

- Votre fille de ferme vous aurait-elle congédié, pour que vous vous contentiez de moi ?

Horace s'assombrit un instant, et sans se retourner, lui répondit, d'une voix cinglante :

- Ma fille de ferme vient d'accoucher d'un petit bâtard. Il est dommage que je ne puisse jamais le reconnaître, car elle, au moins, a su me donner un mâle !

Il sortit, et la laissa seule avec son intimité ravagée par une fureur animale qui l'avait meurtrie jusqu'au sang.

Les visites se poursuivirent pendant trois semaines. Répugnantes et toujours plus douloureuses pour Sophie, elles donnaient peu de satisfaction à Horace. Les femmes du monde n'étaient pas de son goût. Du reste, Sophie était si menue, si délicate qu'il en avait la nausée. Il lui fallait vraiment n'avoir personne à trousser pour s'échouer dans son lit. Alors que les filles de la ferme, ah... Ces filles-là étaient robustes ! Elles avaient des cuisses solides, grosses comme des bidons de lait ! Et leur gorge ! Ah leur gorge, si abondante, si chaude, si ronde dans les mains ! Et leur croupe... Ah oui, leur croupe si ample... Leurs bras, aussi, qui portaient lourd du soir au matin ! De vrais bras de travailleuses ! Pas comme ces petites choses fragiles de salon qui exigeaient des manières, et de jolies phrases, pour

finir par crier des grossièretés dans leurs lits en dentelle ! Quelle hypocrisie ! Les filles de la campagne ne faisaient pas autant de manières, et elles étaient généralement précoces et peu farouches. Quant au mariage, bien sûr, elles en rêvaient toutes, mais il était le maître du domaine, alors...

Pour l'heure, Jeannette avait donné naissance à un garçon, qu'Horace ne reconnaîtrait évidemment pas, mais à qui il donnerait un petit pécule. Rien ne l'y obligeait, bien sûr, mais il avait envie de montrer qu'il pouvait se montrer clément de temps à autre.

Les coïts ayant fait leur œuvre, Sophie tomba enceinte et un petit garçon prénommé Pierre Charles Auguste en naquit le 10 octobre 1813. Une fois encore, Madame Angélique sut mettre Sophie dans de bonnes conditions et elle connut l'extase suprême au cours des dernières poussées.

- Alors, êtes-vous content ? avait demandé Sophie à son mari.
 - Très. Mais j'attendrai quelques années pour m'y intéresser.
- Après tout, ce n'est pour le moment qu'un bébé braillard.

Faites-en un vigoureux gaillard, et j'en ferai un homme !

Maman était belle dans sa robe empire en coton blanc... Si loin de tout, elle ne suivait pas la mode et continuait à porter ses robes d'antan. Du reste, père ne l'aurait pas autorisée à se montrer dispendieuse alors qu'elle passait le plus clair de son temps au domaine.

Maman était belle, très belle, quand elle courait dans l'herbe après nous, qui riions, riions, et comme maman riait aussi ! Maman riait, et son beau visage bruni par l'été, encadré de ses fins cheveux bruns, offraient un écrin sûr aux deux joyaux de ses yeux d'obsidienne liquide.

Pauline avait six ans, et elle ne comprenait pas pourquoi maman était si vertement moquée et critiquée par certaines gens. Grand-père Joseph et grand-mère Violaine, les parents de maman, l'oncle Charles et son épouse, Rose, qu'elle n'avait vus que deux fois, la tante Joséphine, sœur de père, et son époux Anatole. Il en allait de même avec certains des amis de père, amis qui, une fois l'an, venaient s'installer à demeure pendant une semaine pour chasser. Des gens, donc, qu'on ne voyait guère et qui ne nous connaissaient pas. Pauline avait aussi entendu la cuisinière, Marthe, dire de maman qu'elle ferait mieux de savoir tenir sa maison plutôt que passer son temps à faire la bonne d'enfants.

Certains, qui se disaient ses amis, d'autres qui étaient là pour la servir, ne se privaient pas pour dire d'elle, dans son dos, qu'elle ne savait pas tenir son rang, et que son comportement était scandaleux. Une épouse Rassilly avait le devoir de se conduire, en toute circonstance, en dame accomplie. Or il était tout à fait inconvenant de montrer du goût pour la maternité, et celles et ceux qui critiquaient

maman et qui devaient faire de son cas les gorges chaudes des jours où, de retour chez eux, ils tenaient salon, considéraient tout à fait convenable de ne voir leurs enfants que le matin et le soir pour leur donner un baiser et leur dire d'être sages. Après tout, pour les enfants, il y avait la nourrice, la gouvernante et le précepteur ! Etre parent ne devait pas commencer avant que les enfants n'aient atteint l'âge d'être présentés à la société, lors de leur premier bal, non dans le dessein de leur donner de la distraction mais dans celui de les marier à un bon parti. Avant ce moment crucial, il y avait bien assez de gens pour s'en occuper, qu'on payait précisément pour livrer à leurs parents des jeunes gens tout à fait accomplis à seize ou dix-sept ans. Ces gens pouvaient bien se moquer ! Maman aimait ses enfants et passait tout son temps avec eux, bien qu'elle eût, évidemment, une gouvernante à son service. Ainsi isolée, au nom de quoi aurait-elle dû s'abstenir de s'amuser avec ses enfants, de faire de longues promenades avec eux en compagnie d'Aramis, d'ordonner des goûters pantagruéliques, de leur faire découvrir la beauté de la nature, la douceur d'un chaton, le goût des figes, des noix, des noisettes, mangées sitôt qu'on les cueillait ? Pour rester seule avec sa broderie dans le salon, ou sur un siège de jardin, tandis que les enfants partaient en promenade avec la gouvernante ? Il n'en était pas question, et tous ces gens

qui la critiquaient avaient bien tort, car pendant qu'ils se gaussaient d'elle et lui réservaient un mépris satisfait, maman apprenait à ses enfants à aimer la vie et la nature, ce dont ils se montraient insatiables.

Maman était bonne et aimante. Elle était fraîche, drôle, fantasque. Elle avait toujours des idées folles, et suivait volontiers celles de ses enfants. Un jour, elle avait eu l'idée d'allumer un feu dans le jardin, et d'y faire griller des aiguillettes de canard sur une grille. Nous nous étions assis en rond autour du feu, et nous avons mangé les aiguillettes sans couverts, comme des petits sauvages. Le jus gras dégoulinait sur nos doigts, et comme cela nous faisait rire ! Au soir venu, quand père avait eu vent de notre jeu, il avait pesté, comme souvent, et avait dit à maman : « Allons, Sophie ! Un peu de tenue ! Vous n'êtes plus une enfant ! Du reste, ces enfants ont une gouvernante, je ne la paye pas à vous regarder vous livrer à vos bêtises ! Et puis, je vous trouve l'air fatiguée... Vous devriez vous reposer. » Maman n'avait pas répondu. A un homme aussi autoritaire, il n'y avait rien à répondre. Elle avait étouffé dans son cœur la tristesse d'être traitée comme si sa vie ne lui appartenait pas, et la colère de ne rien pouvoir y changer.

Un jour, elle lui avait demandé si elle ne pourrait pas, désormais, passer l'hiver en ville. Les enfants et elle-même

ne lui manqueraient pas. Il n'était jamais là et avait coutume de mener sa vie de son côté.

- Une femme doit demeurer avec son époux. Dois-je vous le rappeler ? De quoi aurions-nous l'air si vous passiez la moitié de l'année à vous divertir en ville, loin de moi ? Du reste, nous n'avons pas assez d'argent pour vous laisser mener grand train ! Vous ne pensez vraiment qu'à vous ! Il y a toutes sortes de frais ! L'opéra, le théâtre, les réceptions, les soupers, les dîners, les thés, les fiacres, et toutes les toilettes nécessaires à ce style de vie ! Sans compter les domestiques ! Vous ne voudriez tout de même pas loger dans un réduit ! Allons, laissez là cette idée saugrenue, ma chère... Et sachez vous contenter de ce que vous avez. Croyez-moi, vous êtes une bienheureuse. Ce n'est certainement pas à Paris que vous aurez si bon air ! avait-il rétorqué avec hauteur, en se moquant d'elle comme de coutume.

Maman en avait été mortifiée et s'en était suivie une de ces crises de tics nerveux qui tendaient à s'aggraver au fil des années.

Te souviens-tu, Pierre, des crises de maman ?

Elle souffrait de crises de tics qui, soudain, déformaient son visage. Cela, qui pouvait durer une heure entière, l'épuisait beaucoup. Quand la crise survenait, elle nous laissait à Suzanne, et montait se reposer dans sa chambre.

Il en allait de même lors de ses crises de rire. Tout commençait par un rire comme nous en avions tant, puis le rire se transmuait en fou-rire, puis elle pleurait dans le même temps, et elle finissait dans une crise de larmes d'une détresse titanesque. Odette, sa femme de chambre, accourait alors, et l'emmenait doucement dans sa chambre en lui murmurant des mots rassurants, et en lui tenant le bras avec une immense affection. Souvent, elle passait le bras autour de la taille pour l'aider à marcher. Elle la déshabillait, l'allongeait sur son lit et demeurait auprès d'elle, main dans la main, jusqu'à ce que maman s'endorme. Quand maman se réveillait, Odette était là, prête à la cajoler, à l'aider, à la faire sourire, et à la rendre à la vie.

Quelle leçon d'amour et de bonté qu'Odette... Si je sais tout cela, c'est parce qu'un jour, alors que je n'avais que quatre ou cinq ans, maman voulut que je vienne avec elles dans sa chambre. Tu faisais une sieste bien méritée, car nous avions beaucoup couru après les poules, dans la basse-cour, sans en attraper aucune, bien évidemment, et toi, plus petit et moins robuste que moi, tu avais eu besoin d'un petit somme.

Pendant ce temps, maman et moi, toujours accompagnées de Suzanne, avons décidé de nous reposer dans le salon, en prenant le thé. Marthe, qui pouvait être une vilaine mauvaise langue, mais qui était une cuisinière hors pair,

nous avait préparé un goûter sucré et salé. Elle avait préparé sa célèbre croustade aux noix et au miel, pour lequel, paraît-il, elle possédait un secret qui le rendait encore meilleur qu'à l'ordinaire, et nous n'avions aucun mal à la croire sur parole : il suffisait d'en prendre une bouchée pour que pâlisse le souvenir des autres croustades. Elle nous avait aussi servi des marrons glacés, et un assortiment de rillettes de canard, de terrine de cerf au cognac et de terrine de lièvre, qui était ma préférée, étalées sur des biscuits dorés de sa fabrication. J'avais eu un chocolat chaud, maman buvait son thé, nous nous régaliions des merveilles de Marthe, qui préparait tout avec les produits du domaine, de la basse-cour, de la chasse de papa, du potager et du verger, quand soudain je m'exclamai : « Maman ! Est-ce que père pourrait disparaître dans la forêt, un jour ?

- Pourquoi dites-vous cela, Pauline ? me demanda-t-elle intriguée.
- Parce qu'il y passe tout son temps, et que Suzanne nous a lu une histoire où un homme était avalé par la forêt et se transformait en cerf...
- En cerf ? répéta-t-elle avant d'éclater de rire. Mon Dieu ! Pour ton père, ce serait plutôt en sanglier !

Comme elle riait, je riais de bon cœur avec elle, excepté que son rire la déborda, et qu'il finit en larmes. Suzanne appela Odette, qui prit notre mère dans ses bras, l'aida à se

soulever de son fauteuil, et l'emmena avec elle, comme d'ordinaire. Sauf que, cette fois-ci, maman marmonnait entre ses larmes : « Pauline ! Pauline ! »

- Pauline ? répéta Odette en faisant un arrêt.
- Pauline... dit maman en tendant la main vers moi.

Odette demanda donc à Suzanne de m'emmener. Et c'est ainsi qu'un jour, qui demeura unique, je vis Odette s'occuper de maman aussi bien qu'une mère aimante pourrait le faire pour son enfant. Ce souvenir m'est resté gravé dans la mémoire. Cette bonté bienfaisante offrait un contraste saisissant avec la rudesse et le mépris de père à notre égard.

Qu'aurions-nous fait, sans Odette ? Que serait devenue maman sans elle ? C'était elle, aussi, qui se précipitait quand maman tombait en pâmoison, pour lui faire respirer ses sels et l'aider à monter dans sa chambre.

Quelle douceur chez cette femme, pourtant si énergique quand il le fallait ! Quelle bonté, qu'elle âme noble en cette parure de domestique... Odette était blonde, mince, elle avait les yeux bleus, et, s'il lui avait été permis d'être parée comme une dame, elle en aurait éclipsé plus d'une ! Quelle chance pour maman qu'elle ait eu une si merveilleuse compagne à ses côtés... Cela n'aura pas suffi à la sauver, mais du moins aura-t-elle eu quelques joies et quelques plaisirs, comme je pus m'en rendre compte un jour où le

hasard me fit passer à côté de la salle de bains, dont la porte était restée entrouverte.

J'avais sept ans et je ne compris que plusieurs années plus tard, quand moi-même je me livrais à certains exercices avec ma sœur de lait, Annette, ce que je vis ce jour-là.

Un jour, donc, j'aperçus Odette et maman au bain.

Maman était allongée dans la baignoire, tandis qu'Odette s'occupait d'elle. Je vis sa main savonnée glisser avec douceur sur les seins de maman, malaxer leur galbe, s'attarder sur leur pointe brune, puis descendre tranquillement bien bas sous le niveau de l'eau. Maman écarta les jambes et s'amollit à ce contact, retenant des petits gémissements et haletant de plaisir. Puis elle murmura quelques mots à Odette, qui gloussa d'un air espiègle et commença à dégrafer son corsage, quand elle s'avisa que la porte était restée entrouverte. J'eus à peine le temps de m'esquiver et de me cacher dans l'ombre d'une console avant qu'elle referme la porte.

Maman riait, riait, et nous riions aussi, le jour où...

Pierre, aide-moi, veux-tu ?

Pierre ?

Ah, mon ami, mon frère... Aide-moi. Car la tâche qui m'attend est bien rude.

Pauvre maman...

Laisse, Pauline. Je vais le faire...

C'était le 20 février de l'année maudite de 1820. La pendule venait de sonner le quart de 16h00. J'avais sept ans, et tu en avais huit.

Maman jouait au ballon avec nous dans le parc. Nous nous amusions bien. Il faisait froid, mais beau. Le ciel était clair, la lumière nous réchauffait le cœur, et nos sauts et courses pour attraper le ballon nous revigoraient et nous donnaient chaud. Excité par le jeu, Aramis sautait autour de nous mais nous ne voulions pas risquer de le voir mordre notre beau ballon tout neuf, et lui lancions de temps à autre des pommes de pin.

Nous faisions tous les jours de l'exercice. Nous avions aux joues cette teinte rose et fraîche réservée aux gens qui se dépensent couramment au grand air. Quant à maman...

Tu lanças la balle un peu fort, qui vint heurter la tempe gauche de maman. Elle poussa un cri, nous nous précipitâmes vers elle en lui demandant si elle allait bien. Toi, tu ne cessais de t'excuser et tu lui répétais de ta voix aiguë de fillette que tu ne l'avais pas fait exprès. « Ce n'est rien, ce n'est rien... Ne t'inquiète pas, ma douce... Tout va bien... », répondait-elle pour te rassurer. Puis elle éclata d'un de ces éclats de rire que nous ne connaissions que trop. Nous rîmes un peu tout en la guettant du coin de l'œil, car nous étions assez grands pour savoir que ce rire-là avait de bonnes chances de finir en crise de larmes tragique, avec

sels, repos, sommeil jusqu'au lendemain, que nous la retrouverions épuisée et convalescente un ou deux jours plus tard, quand ce n'était pas une semaine entière (cela, tu ne l'as pas dit, Pauline, mais ses crises, c'était aussi un temps infini pour en revenir, et nous multiplions nos efforts pour la rendre à la vie, avec force câlineries, baisers, chocolat chaud apportés dans son lit à la place de la bonne ou d'Odette, et tout ce que nous trouvions pour qu'elle guérisse. Du reste, je crois que nous étions de bons guérisseurs...).

Maman rit donc beaucoup ce jour-là, et nous étions tout près d'appeler Odette, ou Suzanne, ou la première qui serait assez près pour nous entendre, quand elle commença à pleurer tout en continuant à rire, puis à s'enfoncer dans un torrent de larmes.

Pauvre maman, qui d'entre ses larmes, continuait à te dire : « Ce n'est rien, Pauline ! Ce n'est rien ! Ne t'inquiète pas ! Ne t'inquiète pas ! » Quelle bonté dans ce cœur d'or, quelle force aussi, qui trouvait à te rassurer au plus fort de la crise ! Pour rien au monde elle n'aurait voulu que tu te croies responsable de sa défaillance.

Tu demeuras auprès d'elle en lui tenant la main tandis que je courais vers le manoir pour y chercher de l'aide. J'alertai la maison toute entière, et Odette me suivit dans le parc en courant, affolée.

Elle se plaça face à maman – t'en souviens-tu ? – et la regarda les yeux dans les yeux, de tout près, non comme une domestique mais comme une amie, une amante, une qui aime.

Elle lui murmurait « Je suis là, je suis là... » en lui caressant le visage, ce visage si doux qui, libre devant nous, devenait un masque de marbre devant notre père.

« Je suis là, Sophie... je suis là... » disait Odette, faisant fi des convenances. C'était la première fois qu'elle osait outrepasser les règles établies de l'ordre social devant de tierces personnes. Elle se conduisait soudain comme elle devait le faire dans l'intimité...

Maman pleurait, mais dans ses yeux brillait une petite lueur particulière adressée à Odette, et sa bouche souriait légèrement malgré les flots de larmes qui coulaient sur ses joues.

« Allez, Sophie... Viens... Tu peux marcher ? » disait Odette avec un tutoiement de tendresse qui choquait par son accent intime. Puis elle se tourna vers nous et nous dit : « Allez chercher Suzanne ! Vite ! »

Nous nous élançâmes aussitôt vers la maison en criant « Suzanne ! Suzanne ! ». Alors que je courais, je me retournai un instant, sans raison particulière, et je vis alors Odette et maman embrassées, enlacées, bouche contre bouche, puis Odette qui déposait des baisers sur le visage de maman. Je

compris alors que maman et Odette vivaient une véritable histoire d'amour.

Le parc était fort grand et nous nous étions beaucoup éloignés de la maison ce jour-là. Suzanne nous entendit de loin, pour la simple et bonne raison que depuis que j'avais appelé Odette à l'aide, elle guettait avec inquiétude notre retour de la fenêtre du salon. Avant même que nous arrivions, elle nous fit signe qu'elle nous avait entendus, s'enveloppa de sa pèlerine, courut à notre rencontre, puis nous suivit jusqu'à maman et Odette, qui reprirent le droit chemin des usages et se remirent à se vouvoyer.

Ensemble, elles aidèrent maman à retourner à la maison, puis à monter à sa chambre. Quand enfin la porte se referma sur Odette et maman, on n'entendit plus un son. Odette s'occupait d'elle, nous avions toute confiance en ses soins, et Suzanne nous installa dans le salon en attendant des nouvelles. Suzanne était gentille, et Marthe, qui éprouvait une certaine tristesse à l'égard des enfants que nous étions – elle pestait suffisamment fort pour que, de sa cuisine, nous l'entendions nous plaindre d'avoir un père si brusque qui se fichait de nous, et une mère fragile, un peu folle, et tout le temps malade –, Marthe, donc, nous prépara des tasses de chocolat bien crémeux accompagnées de tartines de confiture de pêche, de figue et de poire,

mitonnées dans de grandes bassines en cuivre qu'elle s'appliquait à faire briller comme des miroirs.

Comme chaque fois que maman devait prendre le lit, nous nous tenions tranquilles, non par sagesse mais parce que nous étions incapables de nous livrer au moindre jeu. Nous attendions avec anxiété qu'on nous autorise à la visiter, puis, quand nous étions admis dans sa chambre, nous nous évertuions à la choyer, afin que notre amour lui donne envie de vivre.

Car, Pauline, tu le sais bien, maman souffrait du mal de vivre. Elle n'avait aucune autre maladie que sa souffrance d'être prisonnière, de n'avoir aucun espoir de liberté, d'être traitée d'une façon abjecte par notre père, et d'étouffer, d'étouffer, dans ce domaine d'où elle ne pouvait sortir que deux ou trois fois l'an.

Or, trois semaines avant l'incident de cette tragique partie de ballon, père l'avait informée qu'elle ne pourrait aller en Normandie pendant l'été. Comme nous jouions à nous cacher sous des consoles ou des tables, derrière des rideaux, et dans les nombreux recoins dont regorgeait la maison, nous avons entendu l'ensemble de leur conversation.

- Pourquoi ? avait rétorqué maman avec révolte.
- Parce que c'est un voyage coûteux, et que je ne peux pas céder à tous vos caprices, avait-il dit d'un ton raisonnable.

- A tous mes caprices ? avait-elle répondu la voix tremblante. De quels caprices voulez-vous parler, Horace ? Je n'ai que les bijoux que j'ai apportés en m'installant chez vous, et je ne me suis pas faire faire le moindre vêtement depuis deux ans !
- Allons, calmez-vous, ma chère... Vous allez encore avoir une crise... avait-il répondu d'une voix faussement douce.
- Oui, je vais probablement avoir une crise. Je vais même en avoir beaucoup ! Surtout si vous me privez de mon séjour chez ma sœur ! De grâce ! Revenez sur votre décision !
- Ce n'est pas à plaisir, je vous l'ai dit, c'est une question de revenus !
- Ne me prenez pas pour une imbécile ! Je sais que les revenus du domaine ont encore augmenté l'année dernière, et que c'est en partie grâce à ma dot. Sans elle, vous n'auriez pas pu acheter la terre de Monsieur Chanteloube qui jouxtait le vignoble, laquelle vous a permis d'étendre votre culture et d'en tirer un bénéfice supérieur à ce que vous aviez supputé ! Je vous ai entendu en parler avec le régisseur !
- Peste soient de ces femelles qui collent leur oreille à la porte !
- Quel dommage que je ne sois pas aussi commode que les filles de ferme avec lesquelles vous vous vautre, n'est-ce pas ! Cela vous arrangerait bien.

- Ah non ! Pas de ça ! Vous savez très bien ce qu'il en est de nous !
- Je le sais, oui, et comme nous le savons tous deux, pourquoi ne me rendez-vous pas ma liberté ? Pourquoi ne me laissez-vous pas aller à ma guise ?
- A votre guise ? Mais enfin, vous n'avez jamais été libre ! Vous êtes fille de votre père, désormais mon épouse, et la mère de mes descendants. Je vous respecte en tant que telle, mais quant à vous laisser aller et venir selon votre bon vouloir, et dilapider le fruit de mon travail en robes de ville, en calèches, en soirées mondaines, c'est non !
- Et les enfants ? N'ont-ils pas le droit d'aller passer une partie de leur été en Normandie, de voir la mer, de jouer avec leurs cousins et leurs cousines, et de passer du temps en famille avec ma sœur et son mari ?
- Les enfants... Mais enfin, Sophie, ils ont tout, ici ! Au moins seront-ils robustes et pleins de santé, pas comme les gens des villes, si ternes et délicats ! Pourquoi donc les enverrais-je en Normandie, vraiment... Vous n'avez aucun sens des réalités... Vos séjours me coûtent cher, Sophie, très cher. Entre votre femme de chambre, votre gouvernante, les enfants, et vous, croyez bien que l'argent file à vive allure. Et, que je sache, on n'a pas encore trouvé le moyen de le produire sans rien faire. Il faut travailler sans relâche pour entretenir tout cela et

accroître le capital légué par nos aïeux. N'avez-vous point de respect pour mon travail, Sophie ?

- Mais enfin...
- Cela suffit ! La discussion est close. Je vous demanderai de ne pas y revenir, avait-il répliqué sèchement.
- Mais...
- J'ai à faire. J'espère que vous serez devenue un peu plus raisonnable à mon retour.

Il tourna les talons, fit seller son cheval et disparut pendant trois jours.

Tu t'en souviens, n'est-ce pas... Nous en avions le sang glacé, mais nous ne pouvions pas bouger car nous ne voulions pas que maman sache que nous avions tout entendu. Nous restâmes donc recroquevillés l'un contre l'autre, graves, le cœur en peine et la rage au ventre.

Nous étions malheureux à l'idée de ne pas aller chez notre tante Amélia cette année-là – elle nous gâtait tant ! Et puis la vie était si drôle avec l'oncle Gustave ! Il nous faisait rire, et il faisait tant rire maman aussi ! Nous adorions aller les voir. Nous avions des camarades de notre âge avec qui jouer et, par-dessus tout, nous étions profondément heureux de voir maman joyeuse. Elle était tellement différente, quand elle quittait le domaine... Elle était plus séillante, plus vive, plus rayonnante que quand elle devait se contenter de nous et d'Odette. Chez la tante Amélia,

qu'elle fût à Paris, Bordeaux ou Saint-Vaast-en-Auge, elle avait le sentiment d'avoir une vraie vie, le temps d'un séjour qui aurait une fin, mais au moins pouvait-elle se ressourcer aux plaisirs de la conversation et des danses dans une société qui l'enchantait.

Aussi ne fûmes-nous pas surpris de l'entendre suffoquer puis fondre en larmes dès que père eut tourné le dos. Elle avait essayé de s'opposer et n'en avait récolté qu'un mépris et une brutalité qui l'écrasaient de rage et d'impuissance.

Nous profitâmes qu'elle avait enfoui son visage dans ses mains pour sortir de notre cachette et pour nous avancer vers elle afin de la consoler. Nous l'entourâmes de nos petits bras... Mais notre affection ne suffit pas, évidemment, à tarir une peine depuis trop longtemps portée.

Ce jour-là, père lui avait infligé le coup de trop, et elle commença à décliner. Au cours des trois semaines qui suivirent, jusqu'à la partie de ballon, nous la vîmes faire des efforts pour continuer à jouer avec nous, comme à l'ordinaire, mais avec moins de force, et un regard de plus en plus noyé.

Aussi, quand la crise survint suite au heurt du ballon sur sa tempe gauche, ce mémorable 20 février 1820, elle ne se leva plus de son lit, et aucun médecin ne put rien y faire, car son mal était de ceux que seuls les bienfaits du cœur et de l'âme peuvent guérir.

A compter de ce jour, Odette et maman ne cachèrent plus guère leurs amours devant nous. Odette soigna maman. Elle la veilla beaucoup, la cajola, l'embrassa, lui dit des mots doux, et nous lui voyions souvent les yeux mouillés quand elle sortait de la chambre.

Quand maman se portait un peu mieux, Odette s'illuminait et, bien qu'avertie par le médecin que la rémission serait de courte durée, elle ne pouvait s'empêcher de reprendre espoir, et de nous dire avec enthousiasme que personne ne pouvait savoir comment les choses tourneraient. Là encore, ses yeux brillaient de larmes retenues, mais cette fois de joie, de soulagement, d'espérance, qui ne duraient que quelques heures, parfois un ou deux jours, car maman retombait dans son affaiblissement. Malgré cela, Odette continuait à espérer. Elle nous disait parfois que si nous croyions tous les trois très fort à la guérison de maman, nous lui donnerions la force de recouvrer la santé.

Pendant ce temps, père demandait des nouvelles, il ne lésinait pas sur les frais de médecin, avait donné ordre de le quêrir chaque fois qu'il en était besoin, et continuait à passer tout son temps dehors. Quand il rentrait, le soir, il demandait des nouvelles de maman à son valet de chambre, ou à la petite bonne, Sidonie, puis se faisait servir un repas chaud. Un soir qu'il avait cueilli de belles truffes noires dans la journée, il les fit donner à Marthe pour qu'elle

les lui prépare dans une grande omelette de six œufs, puis il avait ordonné qu'on en donne à son épouse. « Qui sait... De bonnes truffes lui redonneront-elle peut-être un peu de santé... » avait-il maugréé. Marthe l'avait répété à Sidonie, qui l'avait répété à Suzanne, qui l'avait répété à Odette, et l'anecdote, d'un genre bien rare, avait fait le tour de la maison.

Père ne semblait pas véritablement affecté par la maladie de son épouse, mais il était soucieux. Que craignait-il ? Il ne s'était jamais intéressé à elle, l'avait toujours traitée avec dureté, s'était même plu à lui témoigner le plus grand mépris... Eprouvait-il quelques remords ?

Des remords, non. Mais j'avais pitié de vous à l'idée que vous vous retrouviez orphelins de mère à des âges si tendres. Et j'avais un peu pitié d'elle, aussi... Ce n'est pas parce qu'on déteste son épouse qu'on souhaite la voir mourir. Je savais par Moreau, mon valet de pied, qu'elle faisait des crises, et qu'elles étaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle en succombe un jour, du moins pas aussi tôt. Je pensais que cette forme de maladie était sans danger, qu'il ne s'agissait que de caprices, d'une façon d'attirer mon attention, pour que je lui porte secours et que je lui donne tout ce qu'elle désirait, que ces crises étaient tout à la fois réelles et fabriquées, qu'elles n'avaient d'autre

dessein que de m'abuser pour que je devienne l'époux inventé par ses chimères. Et cela, je ne le voulais pas ! Il était hors de question que je me laisse manipuler par une ridicule petite femelle qui n'avait pour avantage que de m'avoir donné un héritier. Et une fille. Mais enfin, les filles, il faut les marier, leur trouver un bon parti... Quelle histoire ! Alors que les garçons deviennent des hommes qui, si on les forme bien et si on les rend forts, peuvent prendre les rênes du domaine le jour où on ne peut plus s'en occuper.

Ce domaine, c'est toute ma vie...

Il représente plus à mes yeux que n'importe qui. C'est d'ailleurs également parce que mon domaine compte à mes yeux plus que tout que, quand j'ai appris que Sophie était gravement malade, et qu'elle avait peu de chances d'en réchapper, je me suis senti extrêmement déçu, car j'espérais qu'elle me donnerait un ou deux autres fils, au cas où Pierre se montrerait incompetent. Certes, en tant que garçon il est l'aîné, mais avec l'aide de mon notaire, nous aurions trouvé le moyen de l'évincer pour qu'il laisse la place à un de ses cadets.

Les années avaient passé, et j'avoue que je n'avais pas eu le goût de visiter mon épouse en sa couche. Je m'étais forcé quelques fois, sans succès. Depuis la naissance de Pierre, son ventre de femme fragile n'avait plus donné aucun fruit. J'aurais dû, cela est vrai, faire preuve d'opiniâtreté et

m'astreindre au devoir conjugal au moins une fois par semaine, mais je repoussais toujours le moment de m'y livrer. Puis le temps est passé, et elle a fini par tomber malade...

Pour autant, je ne veux pas m'accabler. Car quand on connaît la chair rose et ferme de Jeannette, quand on a goûté à son corps robuste de paysanne, et qu'on peut, tout en la gardant, fureter sous d'autres jupons, on ne peut sans dégoût s'atteler à un corps léger comme un souffle de vent ! Allons ! J'ai du goût ! Je suis un homme qui aime la bonne chair épaisse, solide, et les rires gras de ces petites garces qui n'ont pas froid aux yeux et qui soulèvent leurs jupons avec des yeux qui roulent d'envie que je les trousse ! Il faut les entendre gémir et crier de plaisir ! Il faut les voir remuer de la croupe et me supplier de continuer, encore et encore, les jambes écartées sous moi ! Il faut les voir, certains jours, si nous sommes seuls dans une grange, venir à moi frétilantes d'excitation, et me pousser pour que, tombant à la renverse, elles n'aient plus qu'à me chevaucher avec la passion d'une bête et le charme d'une femme qui n'a pas oublié sa nature animale.

Quant à Jeannette, il arrive qu'elle se montre jalouse, car tout le monde sait, dans la contrée, que je suis leste à la copulation, mais je sais m'y prendre... Je la bâillonne d'un baiser qui l'excite, d'une culbute qui la comble, puis je lui

fais comprendre que, tant qu'elle ne manque de rien, elle n'a aucun droit de se plaindre. Alors elle sourit, un peu rouge, un peu chaude, et il arrive qu'elle revienne se frotter à moi pour que je la prenne une deuxième fois. « Allez, s'il te plaît... » me dit-elle en me léchant l'oreille et en frottant ses grosses mamelles contre mon poitrail. Alors je lui lèche les seins en caressant son sexe trempé, puis je l'entreprends bien consciencieusement et bien fougueusement jusqu'à ce qu'elle crie de bonheur.

Elle a déjà eu deux ou trois enfants de moi... Elle a gardé le premier, mais il est mort à six ou huit mois, puis elle s'est débarrassée des autres. Elle ne voulait pas avoir la charge de deux enfants alors qu'elle est pauvre, qu'elle travaille et qu'elle n'est pas mariée. Et puis comment aurait-elle pu continuer à me voir, avec des enfants ? Je ne sais pas ce qu'elle en a fait, je ne préfère pas le savoir... Après tout, c'est une affaire de femme. Cela ne me concerne pas.

Si j'avais eu le choix, je ne me serais pas marié. Mais ma famille ne l'aurait jamais accepté, alors j'ai fait ce qu'on m'a dit, et j'ai laissé mes parents me marier à cette jeune fille qui, sans me déplaire, ne me plaisait pas. Je fréquentais déjà depuis plusieurs années des paysannes, j'en avais pris le goût, j'aimais l'odeur du foin sur leur peau, leurs odeurs fortes, sans parfum ni poudre, et j'aimais passer ma journée à arpenter mon domaine, pour parler avec les métayers,

contrôler le vignoble, veiller au verger, cueillir des champignons, aller aux truffes avec mon chien, être à cheval, à pied, au grand air, chasser des lièvres, des sangliers, de beaux et fiers chevreuils, des perdrix, des grives... Je n'étais pas fait pour une vie rangée. Je suis un homme sauvage. Ce n'est tout de même pas ma faute si j'aime l'odeur de la terre et du sang !

Et puis, avec tous ces animaux qui copulent sous nos yeux, les chiens, les chats, les lapins, les chevaux... Ah les chevaux ! Quand ils s'accouplent, l'atmosphère est saturée de désir et de foutre. Jamais je n'ai assisté à une copulation de chevaux sans me soulager immédiatement après avec une fille. Du reste, l'excitation est tellement dense qu'on en est tous bouleversés et que copuler à notre tour constitue le seul apaisement possible. Evidemment, cela ne concerne que les filles et les hommes pleins d'ardeur. Les insensibles à la chose charnelle contemplent l'accouplement comme une méthode utilitaire... Je les plains... Car bien manger, bien boire, vivre au grand air et bien copuler sont les seuls vrais plaisirs de l'existence. Hors d'eux, vivre n'a aucun intérêt.

Aussi ai-je été ce qu'on peut appeler, je pense, un mauvais mari. Pour autant, je n'en conçois aucun repentir. Je regrette seulement que mes enfants aient été privés de leur mère.

Il est vrai que Monsieur avait une solide réputation dans la région. Les femmes ne s'en plaignaient pas. Je ne saurais

dire quel charme il opérait sur elles, n'ayant jamais considéré un homme cruel attrayant, mais je sais par Marguerite, qui s'était employée à la ferme des Vigean, que Monsieur n'usurpait pas sa réputation, et qu'il donnait réellement du plaisir aux femmes mariées comme aux filles. Il paraîtrait qu'il mettait beaucoup d'ardeur à les contenter et qu'il possédait un magnétisme extraordinaire. Marguerite m'a même conté que dès lors qu'il l'eut frôlée d'un geste lent de sa main le long de son bras nu, elle s'était sentie atteinte d'une fièvre qui avait versé dans son sang une obsession charnelle qu'elle n'avait jamais connue. Aussi Monsieur n'avait-il eu besoin que de lui lancer un regard explicite pour que, la poitrine haletante, elle le suive dans le petit bois et se colle à lui avec frénésie.

Monsieur était cruel avec son épouse. Il la traitait de façon ignoble, la privait de ses plaisirs tandis qu'il prenait les siens sans compter... Ce n'est pas ce qui pourrait me séduire... Mais il est vrai que les filles de ferme, et une ou deux épouses de métayers, ignoraient absolument comment il se comportait en son logis, et ne voyaient de lui que l'homme qui, plein de vigueur et bien fait de sa personne, s'imposait avec le charme de qui possède le pouvoir et ne craint pas de crotter ses bottes dans la boue ni de se salir les mains pour aider à déplacer une poutre exigeant plus de bras.

C'est un bel homme, certes. Il est fort, grand, musclé. Il cumule les atouts de la campagne, de la noblesse, de la terre et du pouvoir. Et il a, dit-on, le don de faire rire la chair des femmes.

Enfin, ce n'est pas ce que me disait Sophie... Avec elle, il n'était point question de jeux ou de séductions. Il entrait dans sa chambre, ouvrait le lit, relevait la chemise de nuit de son épouse, dégrafait et baissait son pantalon, et accomplissait sa besogne en quelques minutes, avec brutalité, écrasant Sophie de tout son poids, l'étouffant parfois de sa main pour qu'elle ne crie pas. Puis il la laissait ainsi, seule et douloureuse, avec indifférence. Je me souviens encore du sang dans le lit et sur sa chemise, et je me demande s'il ne prenait pas plaisir à lui faire mal.

Heureusement, il n'aimait pas la... Il n'aimait pas la rejoindre en sa couche. Si bien qu'elle n'eut pas à subir de trop nombreux assauts. Après la naissance de Pierre, elle ne le revit pas plus de cinq ou six fois en deux ans, puis il disparut de son intimité. Sophie ne savait à quoi s'en tenir, elle craignait toujours un peu qu'il y revienne, un soir où elle ne s'y attendrait pas mais, heureusement pour elle, cela n'arriva plus.

De femme de chambre, je passai à « femme de chambre particulière au service de Madame » quand Sophie se maria. J'étais au service de ses parents depuis un peu plus de deux ans quand, comme une chose, on me trimballa sans me

demander mon avis de l'hôtel particulier de Bordeaux au manoir du domaine de Chassagne. J'en fus très malheureuse, car j'aimais servir dans une maison bien entretenue, où les maîtres donnaient de belles réceptions. Et comme j'aimais la salle à manger ornée de lourds velours bleu nuit et d'un lustre en cristal qui étincelait les soirs de fête... C'était si beau... J'aimais habiter en ville, et que tout soit près. Parfois, j'accompagnais la cuisinière au marché, tôt le matin, et quel bonheur que tous ces crieurs avides de vendre leurs laitues, leur lard et leur fromage ! Quand arrivait mon jour de sortie et que Madame ne me le supprimait pas, je m'apprêtais un peu et je sortais me promener. Parfois j'allais au spectacle, où je mangeais quelques victuailles que j'avais prises à la cuisine : un morceau de pain avec un peu de fromage, ou de la saucisse, du jambon... C'était assez frugal, mais je préférais économiser mon maigre salaire pour le jour où je pourrais peut-être me marier, et ouvrir un petit commerce avec mon époux. Je rêvais sans autres perspectives que de rencontrer, pour commencer, un jeune homme suffisamment à mon goût pour me fiancer avec lui, ce qui s'avéra impossible car, quand on travaille tous les jours, y compris celui du seigneur, et qu'on est ensuite démenagée dans un trou de campagne, on n'a guère de chance de faire une rencontre. Bien sûr, il y a toujours le valet de pied de Monsieur, mais il

a bien quarante ans et il n'a guère l'air intéressé par la gente féminine... On se demande d'ailleurs à quoi et à qui il s'intéresse, avec son air absent et sa parole rare. Puis il y a encore les garçons de ferme qui apportent à Marthe des poulets, des pintades, des pièces de porc, du lard salé, des œufs, des caisses de légumes, qu'elle doit ensuite préparer et conserver. Mais je n'ai trouvé personne à mon goût.

Personne, sauf une... de façon tout à fait inattendue. L'amour fut là, indéniable, qui unit nos cœurs et nos corps comme si nous avions toujours été l'une à l'autre.

Je m'occupais d'elle matin et soir. Dans une maison comme celle-ci, ce n'est pas comme en ville : on ne change pas de toilette six ou sept fois par jour, on ne serre pas beaucoup son corset, on n'a pas besoin de riches atours délicats à entretenir ni de coiffure compliquée. Sophie n'avait pas besoin de grand-chose, en vérité, mais elle avait besoin de moi, si bien que, quand son époux lui demanda, quelques mois après notre arrivée en sa demeure, de se séparer de moi, sous le prétexte que je lui étais tout à fait inutile, Sophie implora son mari de me garder, et il céda, sans que l'on sache jamais pourquoi. Il était pourtant d'un naturel autoritaire et, quand il prenait une décision, il était malaisé de lui en faire changer. Toujours est-il que je restai et que, d'une attention à une autre, Sophie et moi nous liâmes petit

à petit, avec beaucoup de résistance de part et d'autre, mais de façon inéluctable.

Pendant presque trois ans, nous nous efforçâmes de feindre que rien d'anormal ne se passait entre nous. Pourtant, quand je l'habillais et la déshabillais, quand je brossais ses longs cheveux bruns, quand je la massais avec une crème de ma fabrication, quand je lui lavais le dos, les cheveux, alors qu'elle était nue dans son bain, notre émoi se lisait partout dans nos gestes, notre respiration, nos regards, nos petits sourires gênés d'être si doux.

En tant que sa femme de chambre, je connaissais sa peau, ses cheveux, son parfum, ses odeurs du matin, à son réveil, et celles du soir, avant son coucher. Alors qu'au début elle aimait parler avec moi pendant que je l'habillais ou la déshabillais, elle cessa de le faire et je voyais à sa respiration qu'elle contenait, comme moi, une vive émotion dont elle tentait vaillamment de modérer les élans.

Mais nous avions beau nous en tenir aux rapports de maîtresse à servante, nous avions de ces maladresses qui font se toucher deux mains chaudes et fébriles, ou qui font dire un mot à la place d'un autre. Comme ce jour, parmi tant d'autres, où elle me dit, alors que le chien, Aramis, aboyait : « Je crois qu'il faudrait lécher le chien ! » Lâcher » le chien, bien sûr ! » Nous nous retînmes pour ne pas éclater de rire, et je demandais à Sidonie de faire sortir le chien.

Une autre fois, ce fut mon tour. Tandis qu'elle me faisait part de son ennui, je lui dis : « Vous pourriez peut-être jouer aux cartes ! « Jouer » aux cartes ! », me repris-je aussitôt. Ce mot de « jouer » nous fit toute deux rougir, et je sais, parce qu'elle me l'a dit plus tard, qu'il la mit, elle aussi, dans tous ses états.

Vint le jour enfin où, à bout de résistance, elle se laissa aller à des gestes de tendresse, à des caresses, puis à des baisers. Comme elle ne souhaitait pas céder à tous nos désirs, elle commença par des petites touches innocentes. Par exemple, elle prenait ma main, alors que j'étais en train de la laver ou de lui broser les cheveux, et restait un instant à la caresser. Elle passait sa main sur ma joue, sa bouche près de la mienne, puis disait d'une voix languissante : « Que vous êtes douce, Odette... Vous avez une peau d'ange... » Ou elle prenait ma taille entre ses mains, au prétexte d'en comparer le tour avec la sienne, et elle disait : « Quelle belle taille vous avez... Vous êtes si belle, Odette... Quel dommage que nul homme ne rende hommage à tant de charme... »

Quand elle prenait son bain, elle se laissait aller à soupirer de désir quand je la savonnais, et m'enlevait le linge de toilette des mains pour que je glisse ma main directement sur sa peau. A bout de nerfs, je me laissais aller moi aussi à soupirer, et comme je vis qu'elle n'en prenait point

ombrage, mais que, bien au contraire, elle redoublait de désir et me manifestait plus franchement sa volupté, vint le jour où, alors que j'étais penchée au-dessus d'elle dans son bain, elle tourna son visage vers moi, et m'embrassa. Nous nous baisâmes alors les yeux, les tempes, les joues, la bouche, et je me mis à caresser son corps nu, qui était doux comme du lait. Elle me souffla de me déshabiller, ce que je fis, et nous connûmes notre première extase. A partir de ce jour-là, nous ne cessâmes de nous offrir la volupté de la chair, ainsi que l'affection dont nous avons été tant privées toutes deux.

Le soir, quand je la déshabillais, nous en profitions pour faire l'amour ensemble dans son grand lit moelleux, et pour nous découvrir, nous raconter, nous livrer nos rêves, nos secrets, nos blessures.

Le jour, elle trouvait des prétextes pour me faire venir dans sa chambre, et nous nous embrassions follement, incapables de nous détacher l'une de l'autre. Elle me parlait de son mari, de sa douleur de prisonnière, et nous regrettions toutes deux de ne pas être assez libres pour partir ensemble, loin, avec les enfants, et pour nous aimer au grand jour. Mais bien sûr, deux femmes ensemble, quel scandale, qui plus est entre une dame et sa femme de chambre ! Pourtant, j'ai connu deux maîtres qui ne se gênaient pas pour mettre leurs servantes enceinte et les

jeter comme des malpropres une fois l'affaire faite. Mais, contrairement à nos amours, ces pratiques sont si communes qu'elles ne choquent personne. A tel point que j'ai vu des épouses se charger elles-mêmes de congédier la « petite garce » avec laquelle leur mari s'était amusé comme un chat d'une souris, faisant porter toute la faute sur la pauvre fille, et affranchissant le coupable qui, lui, restait bien tranquillement en son foyer, respecté de tous. Quand je pense aux amies qui, à cause de cela, ont fini à la rue avec un enfant, j'en ai le cœur pétri de douleur.

Entre Sophie et moi, il y avait trop d'obstacles... Il n'y avait même que cela. La seule solution que nous avions trouvée était soumise au hasard. Il aurait suffi que Monsieur meure prématurément pour que Sophie soit libre et que nous nous aménagions une vie certes cachée mais sans doute plus agréable. Mais cette perspective ne vit jamais le jour, et en lieu de Monsieur, c'est Sophie qui nous quitta avant l'heure. C'est assez.

Ma belle amour est morte. Je ne veux plus en parler.

Je préfère me souvenir en silence.

Sophie garda le lit huit mois, puis la mort l'emporta.

Trois médecins se succédèrent à son chevet, autour d'une maladie à laquelle on ne comprenait rien. « Ce sont les nerfs », disait l'un. « La poitrine », disait un autre. « Le

cœur », disait le troisième. En vérité, ils avaient tous raison. C'était les nerfs, la poitrine, et le cœur.

On se mit d'accord pour dire qu'il s'agissait d'un cas de phtisie. La phtisie avait pour avantage de se décliner en de nombreux symptômes dont on ne savait que faire. Elle pouvait être qualifiée de dorsale, hépatique, oculaire, méditerranéenne, et avait pour principe essentiel un affaiblissement long et inexpliqué qui menait doucement à la mort.

Aussi fut-il décidé que Sophie était atteinte de phtisie, ce qui, somme toute, correspondait assez bien aux maux étranges dont elle souffrait, lesquels se caractérisaient par un épuisement qu'aucun repos ne réduisait, et à un amaigrissement que nulle nourriture, si riche fût-elle, ne déjouait.

Les médecins avaient prescrit, l'un beaucoup de repos, un autre un peu d'exercice et du grand air, le troisième une nourriture entièrement laitière et des conditions aussi douillettes que celles d'un nourrisson. Ne sachant que faire, Horace avait donné ordre aux domestiques de laisser Madame se reposer et de l'encourager à manger. Il comptait sur Marthe pour lui préparer ses plats préférés, et sur Odette, dont il avait cru comprendre que Sophie lui était très attachée, pour l'aider à les manger. Ensuite, si une petite promenade était possible, que les domestiques

n'hésitent pas à porter Madame dehors et à l'encourager à faire quelques pas ou, au moins, à la transporter un moment dans le jardin, où l'air vif de mars ne pourrait que lui être d'un grand profit.

Attentif au seul point sur lequel les trois médecins tombaient d'accord, à savoir qu'il fallait éviter toute agitation et tout énervement à la malade, il interdit à ses enfants de rendre visite à leur mère, et décida qu'ils ne pourraient la voir qu'une fois par jour, le soir, à 18 h, accompagnés de leur gouvernante, qui devrait les faire tenir tranquilles. Ils n'approcheraient leur mère que pour déposer un baiser sur sa joue à leur arrivée, puis un autre au moment de prendre congé. L'entrevue serait silencieuse et ne durerait pas plus de dix minutes. S'il apprenait qu'ils avaient chahuté ou causé de l'agitation, ce que Moreau n'aurait pas balancé à lui dire, ils seraient punis et n'auraient pas le droit de la revoir de toute une semaine.

La décision partait donc, pour une fois, d'un bon sentiment, mais elle n'était qu'une privation de plus qui fit beaucoup souffrir la mère comme les enfants.

Jusqu'au jour où la petite Pauline eut l'idée d'aller voir sa maman en cachette. Elle connaissait l'interdiction dictée par son père et savait qu'il n'était pas homme à plaisanter, aussi réfléchit-elle longuement à la façon de s'y prendre. La seule difficulté était que Sophie n'était jamais seule. Sur ordre du

père, il y avait toujours quelqu'un pour la veiller, de nuit comme de jour.

Pauline commença donc par entrer à un moment où Odette veillait sur sa maman. Odette était bonne, elle aimait maman, et il se pouvait qu'elle accepte de couvrir l'infraction de Pauline au nouveau règlement. Malheureusement pour l'enfant, Odette ne voulut rien entendre et la mit dehors gentiment mais fermement. Elle ne voulait pas avoir d'ennuis avec Monsieur, et pensait elle aussi que si on laissait Sophie se reposer dans un calme absolu, peut-être reviendrait-elle à la vie. Odette n'était pas spécialement superstitieuse, mais dès lors que Sophie était gravement tombée malade, elle s'était mise à s'inventer des règles propices à la guérison de son amour. Par exemple, elle pensait que le long repos dans lequel Sophie était plongée était une sorte de mort provisoire qui, si on lui montrait le plus grand respect, avec une humilité sans faille face à sa puissance, recracherait Sophie de ses entrailles morbides et la rendrait à la vie, purifiée de ses maux.

Pauline s'était sentie fort déçue. Elle n'avait pas imaginé un instant que la bonne et aimante Odette puisse lui refuser de voir sa maman.

Elle réfléchit donc et pensa à la jeune Sidonie, qui veillait sa maman tous les jours pendant deux heures, afin que la garde-malade et Odette puissent se reposer ou s'adonner à

d'autres tâches. Amélia, la sœur très aimée de Sophie, passa quinze jours en mars, puis trois semaines en mai, puis elle revint à la fin de juillet, et enfin, présente à partir de la mi-octobre, elle assista à la fin de sa sœur, le 2 novembre. La tante Philippine, sœur d'Horace, qui, malgré une certaine tendance à la moquerie et au persiflage qui n'épargnait personne, avait de la sympathie pour sa belle-sœur et un grand sens du devoir, vint aussi faire deux ou trois séjours pour prendre soin d'elle. Puis il y eut encore la cousine Eléonore, qui vint en mai, et les parents de Sophie, Joseph et Violaine, qui se rendirent au chevet de leur fille une fois ensemble, avant que Violaine ne se déplace seule encore deux fois, car Joseph ne jouissait pas d'une santé si bonne qu'elle lui permît plusieurs déplacements dans l'année.

Parmi tout ce monde inquiet et bien intentionné se trouvait la petite Sidonie, qui aimait bien Pauline et qui manquait d'autorité. Sidonie était une gamine de quinze ans qui, fille d'une famille fort pauvre et fort nombreuse, avait trouvé une place chez les Rassilly à douze ans à peine. Elle avait dû quitter sa famille, son village natal et ses ami-e-s, à un âge encore tendre, pour travailler douze à seize heures par jour. Elle était bonne à tout faire, c'est à dire qu'elle servait à tout et à tout le monde. Les domestiques pouvaient l'employer à leur convenance, selon les besoins de la journée. Elle aidait à laver les sols, cirer les parquets, détacher une robe,

éplucher les pommes de terre, laver les draps, cirer les chaussures, broser les fauteuils, allumer le feu, et tout ce qu'on voulait bien lui demander.

Du fond de son malheur, Sidonie avait un cœur en guimauve qui fondait au contact de la misère des autres, même lorsqu'ils étaient bien moins à plaindre qu'elle. C'était une bonne enfant sans malice qui ne supportait pas l'idée qu'une petite fille soit séparée de sa maman et qui ne doutait pas qu'un jour prochain cette séparation serait définitive. Pauline n'eut donc aucune difficulté à obtenir son autorisation d'entrer dans la chambre de sa mère et d'y demeurer aussi longtemps qu'elle le pourrait. Bien sûr, Sidonie essaya de résister, elle rappela l'interdiction édictée par Monsieur, puis elle la laissa entrer, en précisant à l'enfant qu'elle ne devrait pas rester longtemps. Mais quand Pauline se fut jetée à corps perdu contre sa mère, Sidonie perdit le peu d'assurance qu'elle avait réussi à rassembler et décida qu'elle suivrait son cœur plutôt que les règles de Monsieur, en veillant à ne pas se faire prendre.

Ce jour-là, Pauline était restée une heure avec sa maman. Allongée auprès d'elle, elle lui murmurait des mots tendres, lui racontait à voix basse des petites histoires récentes – les bêtises de Caprice, le chat gris, le gâteau à la confiture de Marthe dont Pierre s'était quasiment badigeonné la figure, sa victoire quand elle avait sauté pour la première fois du

petit muret près de l'étang – et toutes sortes d'anecdotes qu'elle s'appliquait à rendre captivantes. A son contact, Sophie reprenait des couleurs. Elle souriait en regardant sa fille adorée lui raconter les mille histoires de sa vie d'enfant et lui disait « Mais oui... mais oui... Bien sûr, ma chérie... » quand Pauline lui demandait si elle allait guérir. « A quoi bon l'inquiéter ? » pensait-elle. Elle aurait bien le temps de pleurer sa disparition. En attendant, elles pouvaient profiter l'une de l'autre, se donner des baisers, se caresser les cheveux, et se dire que, bientôt, tout irait bien.

Pauline continua à rendre visite à sa mère toutes les fois où cela lui était possible. Il n'était pas toujours aisé de se dérober à la surveillance de Suzanne, au moment où Sidonie jouait les gardes-malades, mais elle trouvait toutes sortes de subterfuges pour s'échapper.

La présence de Dieu lui fut d'un grand secours. Elle s'appuya sur lui plus que sur quiconque, le pria de guérir sa maman, et se réfugia autant que possible dans l'amour incommensurable qu'elle avait découvert trois ans plus tôt, alors qu'assise dans l'herbe elle suivait un petit papillon blanc des yeux.

Le plus dur fut peut-être de cacher ses visites à son frère. Pierre était un garçon sensible, doux, facilement bouleversé par les émotions fortes, et elle craignait qu'il ne sache retenir ses éclats de joie quand il serait auprès de leur mère,

ce qui attirerait l'attention des adultes et mettrait fin à ses visites. Quant à Sidonie, elle serait vertement punie. Par ailleurs, Pierre ne saurait sans doute pas tenir sa langue. Il était tout à fait capable de révéler leur secret par pure étourderie, ou par l'effet d'une joie qui lui rendrait toute retenue impossible. C'était pourquoi elle avait décidé de ne rien lui en dire, et si ce mensonge lui pesait lourdement sur le cœur, elle se consolait en se disant qu'elle trouverait bien un moyen d'obtenir une autorisation officielle, pour son frère et pour elle.

Pierre pleurait souvent. Pauline l'entourait de ses soins, ainsi qu'Odette et Suzanne, qui devenaient de vraies mamans pour les enfants. Pauline se réfugiait dans la chapelle, Pierre à l'écurie.

En vérité, Pauline priait peu. Les heures qu'elle passait à la chapelle étaient dédiées à la contemplation et à l'amour. Suzanne s'inquiétait pour elle : était-il vraiment sain que cette enfant passe autant de temps seule dans une chapelle ? Bien sûr, prier était salvateur, tout le monde le savait, mais à son âge, aussi longuement, et dans des circonstances aussi tristes... Odette pensait au contraire qu'il fallait laisser les enfants trouver de la consolation là où cela leur était le plus facile. Si Pierre aimait passer du temps avec les chevaux et apprendre à s'en occuper auprès du palefrenier, il fallait le laisser faire, tout comme sa sœur qui,

elle, trouvait du réconfort en Dieu. Personne ne pouvait dire de quoi avaient besoin des enfants dont la mère était mourante. Quant à elle, elle trouvait refuge dans les soins qu'elle donnait à la mère et aux enfants, et ne manquait pas de prier Dieu chaque soir avant de s'endormir.

Mai arriva sans aucune amélioration. Amélia resta au chevet de Sophie en même temps que Philippine, la sœur d'Horace, qui avait pitié de la malade et de ses enfants.

Philippine savait depuis toujours que son frère aurait préféré ne jamais se marier et qu'il n'éprouvait aucune affection pour Sophie, mais elle le trouvait un peu dur avec les enfants et considérait cruel qu'il ne rende jamais visite à son épouse. « D'autres s'en chargent ! » lui avait-il dit avec humeur quand elle lui en avait fait reproche. D'un an sa cadette, elle était suffisamment proche de lui pour oser toucher à des sujets que beaucoup d'autres ne pouvaient pas même effleurer.

Il avait mis toute la maison aux ordres pour que le confort de Sophie soit parfait et qu'elle ne soit jamais seule, et le médecin venait l'ausculter trois fois par semaine. Que pouvait-il faire de plus ? Du reste, Sophie ne tirerait aucun plaisir à sa présence, avait-il dit. En homme raisonnable, il préférait s'abstenir de lui causer la moindre contrariété. Par ailleurs, il n'était pas assez hypocrite pour jouer les maris modèles alors qu'ils n'avaient jamais été que des époux de

papier, liés par un contrat de mariage et un arrangement entre deux familles qui s'étaient montrées assez obstinées pour lier le sort d'un homme et d'une femme qui jamais ne pourraient tirer le moindre agrément l'un à l'autre.

- Sophie était faite pour la ville ! avait-il dit en buvant un verre de cognac, confortablement installé dans un gros fauteuil que personne n'osait utiliser, même en son absence, depuis qu'il avait décrété qu'il était le sien. Elle était faite pour les salons, pour la soie et le velours ! Non pour la terre ! C'est ce qui l'aura tuée...
- Elle n'est pas encore morte, que je sache, avait répondu Philippine d'un ton sec.
- Allons, Philippine, ne jouez pas sur les mots... Vous savez bien qu'elle n'en a plus pour longtemps.
- Tout de même...
- Pas de ça avec moi... Laissez vos convenances à la porte. Ici, c'est la campagne. C'est brut. Nous côtoyons la mort tout le temps. Nous tuons des cochons dont les cris se répandent dans toute la vallée. Nous tordons le cou à des lapins et à des poules. Nous élevons des oies et des canards pour le seul plaisir de leur voler leur foie, que vous mangez le petit doigt en l'air en disant « Oh ! C'est exquis ! » Et dans la forêt, à Salzac, nous tuons des bêtes magnifiques, dignes de contes de fée ! Nous tuons des cerfs somptueux, qui ont l'air d'être des seigneurs. Nous

tuons des biches gracieuses comme pas une seule femme au monde ne sait l'être, des chevreuils au regard innocent, des sangliers redoutables, prêts à nous charger et à nous piétiner si nous ratons notre coup ! La mort, ici, est partout. Ces mets délicieux que vous vous contentez de déguster à petites bouchées courtoises, moi j'en tue la matière première, et cette matière, ce sont des bêtes qui ne demandaient qu'à vivre, et n'avaient pas pour but de finir en civet, en confit ou en terrine, mais il faut bien les tuer... et il faut bien que quelqu'un s'en charge, si vous voulez garder vos gants blancs immaculés...

- Plaignez-vous ! rétorqua Philippine en éclatant de rire.

Vous adorez tuer ! Essayez de prétendre le contraire !

Horace éclata de rire à son tour et but une gorgée de l'excellent cognac qui lui brûlait la gorge avec délices, et prolongeait sa rivière de feu jusque dans ses entrailles.

- Horace... soupira Philippine. Est-ce parce que vous aimez tuer que vous avez refusé à Sophie certains séjours en ville, et le *modus vivendi* qu'elle sollicita auprès de vous ?

Horace ne répondit pas. Il était fâché que Philippine soit au courant d'affaires qui ne la concernaient pas.

- Allons, Horace ! Ne vous rembrunissez pas chaque fois qu'on n'obéit pas à tous vos caprices...
- Mes caprices ? C'est trop fort ! Faites attention, Philippine. Certes, vous êtes ma sœur, et j'ai l'habitude de votre

impertinence, qui me plaît assez, d'ailleurs, je dois bien l'avouer, mais n'allez pas trop loin. Il pourrait vous en cuire.

- Vraiment ? Que pourriez-vous me faire ? Et quelle importance que je sois au courant des demandes de votre épouse et de vos refus ! Permettez-moi simplement d'être interloquée par vos propos. Car j'avais toujours cru que vous lui refusiez simplement parce que vous n'aviez pas conscience de ses besoins, et je découvre que vous êtes, en réalité, parfaitement lucide sur ce chapitre. C'est pourquoi je m'interroge... et vous interroge...

Comme Horace s'absorbait dans le fond de son verre sans répondre, Philippine lui demanda encore :

- Horace, est-ce parce que vous aimez tuer ?

Il esquaissa un petit sourire et répondit à voix basse :

- Cela est fort possible...

Philippine reconnut dans ce sourire malin et dans ce ton complaisant la marque d'une cruauté qui n'avait fait que croître au fil des ans. Il ne le reconnaîtrait jamais, et sa réponse, sommaire et évasive, serait le mieux qu'elle en pourrait obtenir, mais elle savait. Elle savait, maintenant, ce qu'il en était. Et elle considéra un instant l'ironie de la situation. Cet homme, qui était son frère, donnait à son épouse toutes les conditions qu'il avait à sa disposition pour l'aider à guérir d'un mal qu'il avait lui-même excité jusqu'à

ce qu'il atteigne son apogée. Sophie avait été sa chose, sa petite créature, la fragile poupée avec laquelle, de temps en temps, il avait aimé se prouver qu'il était le maître du jeu, qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait, qu'il pouvait l'écrabouiller dans sa main, ou la tuer à petit feu. Etrangement, maintenant qu'il avait gagné, il ne semblait pas si satisfait... Caché derrière des armures de fierté et d'arrogance, il avait l'air un peu déconcerté par le résultat de son patient ouvrage. Il n'avait eu d'autre dessein que de régner sur une petite chose sans défense, sans jamais envisager qu'il la mènerait à la mort.

Cette conversation, qui lui avait glacé les sangs, l'avait beaucoup fait réfléchir. Elle n'était pas femme à s'émouvoir facilement, et se défendait allègrement des attaques et déconvenues de la vie à l'aide d'un caractère volontiers caustique, mais cette fois, une femme allait mourir, qui laisserait derrière elle deux enfants encore jeunes, et son frère n'en avait cure. En outre, il n'avait aucun regret. Pourtant, c'était lui qui l'avait tué... Philippine se souvenait de Sophie, au temps de ses fiançailles... Quel charme insondable elle avait... Elle était gaie, fraîche, elle riait facilement et avait souvent des idées fantasques qui pouvaient surprendre sans jamais choquer. Un jour, elle avait dit gaiement : « Imaginez que les gens riches, comme nous, donnent une partie de leur fortune aux gens pauvres. Ne

pensez-vous pas que le monde s'en trouverait un peu meilleur ? » Tout le monde en était resté coi pendant deux ou trois secondes, puis des rires d'hommes avaient fusé, et les femmes avaient ri à leur tour. L'oncle Félix avait dit en riant de tout son cœur, et de tout son gros ventre « Quelle délicieuse enfant ! Et quelle innocence ! Donner notre argent aux pauvres ! C'est exquis, vraiment exquis ! » Et d'autres lui avaient emboîté le pas. Finalement, en y réfléchissant, Philippine se demandait si l'idée de Sophie, bien que tout à fait impensable et irréalisable, était aussi saugrenue qu'il y paraissait. Mais elle avait bien d'autres préoccupations pour le moment, et elle décida de boire elle aussi un peu du délicieux cognac de son frère avant de décider quoi que ce soit.

Le lendemain de sa conversation avec Horace, Philippine décida de discuter plus intimement avec Amélia. Elles se connaissaient peu, et souhaitait tirer profit des quelques jours de cohabitation qui leur restaient. Aussi, à l'heure du thé, entama-t-elle une conversation anodine pour parvenir à son but avec discrétion. De quel but s'agissait-il, au fond ? Elle l'ignorait elle-même, mais quelque chose la tracassait, elle ne savait quoi, et elle se disait qu'elle en trouverait peut-être le fin mot en discutant à cœur ouvert avec Amélia, qui était d'un naturel propice aux confidences.

- Tout cela est bien triste... commença Philippine.

- Oui... bien triste, en effet... répondit Amélia avant de croquer dans un biscuit aux noisettes tout en fixant le tapis avec gravité.
- Vous devez avoir beaucoup de peine pour votre sœur...
- En effet... Nous sommes très proches... répondit Amélia, les yeux perdu dans les dessins du tapis.
- Et pour les enfants...
- Pour les enfants, ah... répondait Amélia, perdue dans son affliction, et peu coopérative, au grand dam de Philippine qui avait espéré plus d'intérêt de la part d'Amélia.
- Quant à mon frère... avança-t-elle.
- Quoi, votre frère ? répondit cette fois Amélia avec un sursaut et une rudesse qui trahissaient la rancœur qu'elle lui portait.
- Mon frère... Il n'a pas été...
- Non, il n'a pas été du tout ! répondit Amélia avec colère. Il aurait pu lui sauver la vie ! Mais il l'a tuée ! Voilà tout !
Philippine se contenta de hocher la tête en silence, les yeux humides.
- Je vous demande pardon. Ce n'est pas votre faute, reprit Amélia qui s'en voulait de faire tomber son ire sur Philippine, laquelle s'était montrée bonne pour les enfants et pour leur mère depuis son arrivée à Chassagne.
- Je vous en prie, ma chère ! Il le mérite ! Et si j'avais pu être d'une quelconque influence sur lui, croyez bien que

je ne m'en serais pas privée ! Mais mon seul avantage est de pouvoir lui parler bien franchement sans qu'il m'en veuille. Le privilège d'avoir grandi ensemble...

- Certainement... De toute façon, nous n'y pouvons plus rien, maintenant. C'est trop tard. Moi-même, peut-être aurais-je dû faire quelque chose...
- Allons ! Qu'auriez-vous pu faire ! Nous autres femmes appartenons à nos maris, et leurs décisions sont toute-puissantes. Quand ils disent « je veux », c'est un ordre. Aussi bien que quand ils disent « je vous interdis... ».
- En effet... Toutes n'ont pas eu ma chance... dit Amélia en pensant à son mari.
- Ni la mienne...
- Mais, ajouta Amélia après réflexion, il est vrai que même quand ils savent nous rendre heureuses et que nos esprits s'accordent, comme c'est le cas dans mon mariage, c'est tout de même eux qui décident. Bien sûr, nous pouvons les influencer, ou du moins essayer, et parfois nous parvenons à les assouplir dans leurs résolutions, mais jamais nous ne pouvons faire comme eux... Je n'arrive pas à m'exprimer... Comprenez-vous ce que j'essaie de vous dire ?
- Ma chère, je crois que oui. Là où ils peuvent décider d'une phrase tranchée, sans donner d'explication, ou au contraire nous débiter un grand discours pour nous

démontrer que leur décision est la meilleure qui existe, nous devons quant à nous cajoler, louvoyer, rester aimables, veiller à ne pas les froisser, leur donner à croire que nous leur reconnaissons la supériorité dont ils se pensent les détenteurs naturels, et faire preuve d'un sang froid absolu... Nous devons garder notre empire, agir selon des moyens qui nous valent d'être qualifiées par eux de perfides, manipulatrices, alors que nous aimerions donner notre avis sans ambages, et décider, comme ils le font. Mais en ce cas, ils nous traitent de folle, de malade, ils nous écrasent, ils se sentent gravement offensés, comme si avoir une idée était, de notre part, un acte de révolution contre eux. Comme si le moindre écart de notre part était un attentat contre leur empire. Oui... je sais cela, ma chère, et ne suis pas femme à ployer devant un homme, mais j'y suis contrainte bien plus que je ne le voudrais...

Elle laissa sa phrase en suspens, s'interrogea sur ce qu'elle essayait réellement de dire, et pensa qu'elle venait de trouver ce qu'elle cherchait.

L'objet était là, dans cette conversation entre Amélia et elle. Une conversation d'un genre qu'elle n'avait jamais eu auparavant. Jamais elle n'avait osé parler de cela avec qui que ce soit. Jamais elle n'avait pensé que d'autres femmes

pouvaient se sentir asphyxiées par le joug masculin. Pourtant, comment cela pourrait ne pas être ?

Elle n'était pas malheureuse en ménage, loin s'en fallait. Elle avait épousé un homme peu ambitieux, d'un naturel aimable et débonnaire, sur qui elle avait réussi à étendre son influence. C'était elle, la personne forte de leur mariage. Elle décidait de beaucoup de choses au quotidien, mais quand il s'agissait de leur argent, il reprenait les rênes du pouvoir et elle peinait à se faire entendre. Elle savait que si un jour il décidait d'envoyer un de leurs enfants dans une pension réputée, loin d'elle, elle ne pourrait sans doute pas l'en empêcher, et il saurait lui rappeler que la loi l'avait institué chef de famille.

Sa condition n'était donc pas des plus rudes, mais cet écart entre lui et elle qui, aux yeux de la loi et de toute la société, réduisait la femme de tête qu'elle était à l'état d'épouse soumise à son mari, la tourmentait depuis longtemps en une place close de son esprit qui l'empêchait d'accéder à une vérité fondamentale et cruelle. Cette vérité était qu'elle jugeait sa condition inique.

Oui, c'était ce qu'elle était venue chercher auprès d'Amélia : une conversation honnête de femmes qui partageaient le même sort et qui, pour une fois, se donneraient l'occasion d'être franches, de cesser de ravalier leur amertume, et... Et quoi ? Savoir. Savoir ce qu'elle se cachait à elle-même

depuis tant d'années. Savoir ce que ses sourires et ses amabilités cachaient quand un homme, qui se croyait très spirituel, et que tout le monde considérait comme tel, faisait un bon mot sur les femmes, qui était sensé les flatter, ou les amuser, alors qu'en réalité ce mot était injurieux, rabaissant, et indigne d'elles.

- Ma chère ? la rappela Amélia.
- Oui... Excusez-moi, mon amie... je me suis perdue dans mes pensées... répondit Philippine et se disant que, non, elle n'était pas perdue dans ses pensées ! Elle s'y était au contraire trouvée. Et que cette politesse, ces formules toutes faites lui sortaient de la bouche plus vite que les griffes à un chat énervé.

« En réalité, je pensais à...

Elle soupira, hésita à finir sa phrase. Pouvait-elle parler d'un tel sujet ? Les autres femmes n'étaient-elles pas comme elle ? Ne passaient-elles pas leur temps à cacher ce qu'elles pensaient ? Ne considéraient-elles pas que leurs pensées, quand elles étaient critiques, étaient blâmables et qu'il fallait faire en sorte que jamais personne ne les connaisse, sinon il pourrait en résulter des malheurs ? D'ailleurs, si ces pensées-là avaient été autorisées, tout le monde en aurait parlé ouvertement. Si, comme c'était le cas, on n'en parlait pas, c'était bien parce que certains sujets étaient... étaient... Le seul mot qui lui venait était « inconvenant ».

Mais non, « inconvenant » était le mot utilisé par tout le monde pour ne pas nommer ce qu'elle essayait de nommer. Quel était ce mot ? C'était un mot tout simple, elle le savait. Un mot qui lui remplissait la bouche mais qu'elle n'arrivait pas à trouver. Comme si son esprit avait buté contre un mur, ou pire, comme s'il était arrivé à une frontière au-delà de laquelle s'étendait un espace blanc, complètement vide, qui annihilait les mots et les idées.

- Il faudrait pouvoir parler de certaines choses, confia-t-elle alors à Amélia, dans un grand trouble.
- Pardon ?
- Il faudrait pouvoir parler de certaines choses, disais-je, répéta-t-elle avec l'impression qu'elle allait avoir l'air d'une folle.
- De quoi aimeriez-vous parler ? demanda Amélia, interloquée.
- De... de nous.
- De nous ?
- Oui... De nous. De notre condition. De...
- De notre condition ?
- Oui... parce que... Il y a toutes ces choses que nous ne disons pas, alors que nous devrions les dire. Ces choses, on nous dit qu'elles sont inconvenantes, alors nous n'en parlons pas. Et pourtant, nous en pâtissons toutes. Mais même entre nous, nous n'osons pas en parler, parce que

nous croyons que nous allons passer pour folles, et j'ai vraiment l'impression d'être folle en vous disant cela, qui est dur à dire, et je cherche un mot que je ne trouve pas. Un mot très simple, à propos de la raison pour laquelle nous n'en parlons pas.

- Voulez-vous parler de sujets inconvenants ?
- Inconvenants ! Voilà, c'est toujours ce mot qui revient, celui auquel nous pensons immédiatement, mais ce n'est pas celui-là ! Amélia, vous êtes si... Vous ne devriez pas...

Amélia la regardait, troublée, en cherchant à comprendre de quoi elle lui parlait.

- Amélia, vous êtes une femme assez libre, n'est-ce pas ?
- Libre ? Je ne sais... Libre ? Oui, je suis certainement plus libre que d'autres...
- Alors comment se fait-il que vous aussi vous parliez de convenance ? Je voudrais savoir ce que ce mot remplace. Voilà.
- Ah ! C'est cela, donc !
- Oui ! Vous comprenez ?
- Oui, je crois !
- Par exemple, quand on dit qu'un sujet est inconvenant, ou qu'une idée est inconvenante, ou qu'un comportement est inconvenant, qu'est-ce que le mot « inconvenant » remplace ?
- Oui... je vois...

- Je vais me jeter à l'eau. Par exemple, si maintenant je me mettais à vous parler des problèmes que je rencontre quand j'ai mes indispositions...
 - Pardon ? répondit Amélia, choquée.
 - Précisément ! Votre réaction parle d'elle-même. Elle signifie « Allons, c'est inconvenant ! Taisez-vous ! » Et cela signifie donc que vous ne voulez pas l'entendre, et que je ne peux pas le dire. Je n'ai pas le droit d'en parler, je n'y suis pas autorisée, et cela signifie alors qu'inconvenant remplace le mot « interdit » ! Oui ! C'est cela ! Ce qu'on nous montre comme inconvenant est en réalité interdit ! Car pourquoi Monsieur Mazoulet m'a-t-il dit récemment que j'étais inconvenante quand j'ai fait part de mes opinions politiques pendant le dîner ? Parce qu'on m'interdit d'avoir des opinions politiques et de les dire, d'en parler... comme un homme ! Vous voyez ! On m'interdit d'être comme un homme ! De penser et d'agir comme seuls ces messieurs en ont le droit ! Il faut, pour l'éternité, que jamais les personnes de mon sexe n'outrepassent ces interdits, car ils servent à préserver l'empire des hommes sur nous.
- « Voilà, ma chère Amélia, ce qu'il en est de nous...
- « Voilà ce que je cherchais, depuis que je voyais votre sœur malade, votre sœur mourante, depuis le premier séjour que j'ai fait ici, bien avant sa maladie...

« Votre sœur m'a ouvert les yeux. Car elle, elle en meurt. Elle meurt de sa condition. Il faut croire que certaines natures ne peuvent résister à des lois aussi iniques, et force est de reconnaître que mon frère s'est montré particulièrement meurtrier à son égard. Oui, meurtrier ! Les médecins cherchent dans le corps des causes qui sont dans l'âme. Une âme tuée petit à petit par asphyxie... Ils pourraient tout aussi bien les chercher en la personne de mon frère...

De grosses larmes roulaient sur les joues d'Amélia, dont les yeux étaient restés fixés sur Philippine pendant tout le temps où elle avait parlé. Jamais elle n'avait assisté à spectacle aussi bouleversant. Jamais non plus on ne lui avait parlé d'elle aussi ouvertement.

Philippine avait raison, et si sa sœur devait laisser quelque chose derrière elle, en dehors de tous les souvenirs qu'elle en garderait, c'était sans doute l'idée qu'elle était morte d'être femme.

De cela, ni Amélia ni Philippine ne savaient que faire, mais leur lien, qui une heure plus tôt n'était que lointaine parenté, était désormais indestructible.

De ce jour, elles devinrent des amies inséparables. Philippine repoussa son retour au jour où Amélia rentrerait chez elle, et elle passèrent beaucoup de temps à parler d'elles, telles qu'elles étaient, non telles qu'on voulait

qu'elles soient. Elles veillèrent Sophie ensemble, et s'appliquèrent à lui faire plaisir. Elles la firent porter dans le jardin pour lui montrer les fleurs en éclosion, les branches fleuries et en bourgeons. Elle lui apportèrent une portée de cinq chatons pas plus gros que leur main, et passèrent deux heures à s'émerveiller de la douceur de leur pelage, l'inexistence de leurs oreilles et leur queue qui n'en portait que le nom. Elles s'extasièrent du moelleux de leur ventre et de la roseur des coussinets de leurs pattes dans lesquels se recroquevillaient des griffes fines comme des rognures d'ongles d'enfant.

Elle s'occupaient aussi de leur nièce et de leur neveu, admiraient la ferveur religieuse de Pauline et applaudissaient aux progrès de Pierre en matière d'équitation.

Pauline avait remarqué que ses deux tantes s'étaient liées d'amitié. Cette soudaine entente l'avait fort surprise mais elle s'y était vite faite car la maison était alors devenue plus joyeuse et plus chaleureuse malgré les circonstances, mais aussi parce qu'elle lui semblait de bon augure pour leur demander une faveur.

Aussi profita-t-elle d'un goûter dans le jardin, dont Pierre s'était vite échappé, pour aborder la question qui lui tenait à cœur.

- Mes tantes... Pourquoi Pierre et moi ne pouvons-nous pas voir maman à notre guise ?
- Parce que votre père vous l'interdit, répondit Philippine à Pauline, qui s'attendait au chapelet de raisons avancées par son père et qui, surprise, ne sut plus que dire.
- Eh bien, Pauline ? Auriez-vous perdu votre langue ? demanda Amélia d'un air amusé.
- C'est que... C'est bien tout ?
- Assurément, répondirent les tantes de concert.
- Mais les médecins n'ont-ils pas prescrit beaucoup de calme à maman ?
- Si, bien sûr, répondit Philippine. Mais le calme ne signifie pas qu'il faille la priver de ce qui lui fait plaisir.

Pauline réfléchit un instant et reprit.

- Depuis que vous êtes là, tout va beaucoup mieux. Nous avons pu voir maman dans le jardin, et cela nous a fait plaisir. Je trouve que Pierre retrouve des couleurs et qu'il reprend de l'appétit depuis qu'il a pu passer du temps avec elle...
- C'est certain. Cela a été très profitable à votre maman aussi. Ne trouvez-vous pas qu'elle a meilleure mine ?
- Si. Je la trouve mieux. Puisque cela lui fait du bien, ne pourrions-nous pas lui rendre visite dans sa chambre ? Quand vous n'êtes pas là, nous ne pouvons la voir que dix minutes par jour, nous n'avons pas le droit de

l'approcher en dehors des moments où nous l'embrassons pour la saluer, et nous devons rester assis sur une chaise sans parler. Elle nous pose des questions sur nous, sur ce que nous avons fait pendant la journée, et nous osons à peine lui répondre parce que nous ne savons pas comment parler sans faire de bruit. Avant, nous passions nos journées ensemble. Je comprends que les conditions ne sont plus les mêmes, mais nous pourrions au moins être auprès d'elle quand elle n'est pas trop fatiguée...

Ses tantes réfléchirent un instant et Amélia répondit :

- Il faudrait en parler à votre père...
- Oui... répondit Pauline, qui comptait sur ses tantes pour s'en occuper.
- Nous pourrions essayer... Qu'en pensez-vous, Philippine ?
- Oui... Mon frère est une brute, il est dur, mais je peux être dure, moi aussi, et nous verrons bien qui aura le dernier mot !

Comme Pauline s'éclairait de joie, Philippine ajouta :

- Je ne vous promets rien ! Mais nous essaierons. N'est-ce pas ? dit-elle en regardant Amélia.
- Oui, nous essaierons. Il serait vraiment délectable de gagner cette bataille... dit-elle avec un sourire gourmand.

Ainsi fut fait.

Ce soir-là, Amélia et Philippine attendirent qu'Horace fût rentré, qu'il eût terminé son souper, qu'il prenait toujours seul et assez tard, et qu'il se fût installé dans son grand fauteuil avec un verre de cognac, pour l'entretenir des enfants. Il exhalait l'odeur fraîche des grands espaces et semblait assez satisfait de sa journée.

- Dites-moi, mon cher frère, nous avons remarqué...
- Nous ?
- Amélia et moi... Nous avons remarqué que les enfants voyaient peu leur mère. Ne pensez-vous pas qu'il serait judicieux de les laisser profiter de sa présence avant qu'ils ne le puissent définitivement plus ?

Horace ne répondit pas. Il avait fermé les yeux et respirait la chaude odeur de terre et d'alcool contenue dans son verre. Pendant ce temps, Amélia et Philippine se jetaient des regards qui disaient : « Voilà bien ce que nous disions : nous essayons d'obtenir une autorisation comme si nous étions des enfants, quand nous voudrions annoncer une décision indiscutable, ou du moins pouvoir discuter d'un sujet sur un pied d'égalité. Au lieu de décider, nous avançons à pas feutrés, prêtes à plaider, à caresser, à argumenter, d'une voix aimable et soumise, comme nous l'avons appris. Si seulement nous pouvions cesser de nous comporter en mendiante... »

- Ce que nous voulons dire, reprit Amélia avec émoi, c'est que nous pensons qu'interdire à ces enfants de voir leur mère est aussi dommageable à la mère qu'aux enfants, et qu'en conséquence de quoi, nous jugeons raisonnable de permettre à Pauline et à Pierre de la visiter quand ils le souhaitent, dans les moments où elle peut les recevoir, ce dont elle est la meilleure juge.

Les yeux toujours clos, Horace sourit à ce petit discours qui, il devait bien le reconnaître, ne manquait pas de piquant.

- Ma chère Amélia, lui dit-il de sa voix chaude, votre mari ne doit pas s'ennuyer avec vous ! Diable ! s'exclama-t-il en se tournant vers elle et en la regardant de ses grands yeux ouverts. Cela me change... C'est amusant, cet air de décider sans en avoir le pouvoir...
- Lèverez-vous l'interdiction ? coupa Philippine, encouragée par l'audace de sa nouvelle alliée.
- Quelle interdiction ?
- Allons, vous le savez bien... Vous avez interdit à vos enfants de voir leur mère en dehors des dix minutes où, le soir, ils sont accompagnés de leur gouvernante, et sous certaines conditions, que nous trouvons particulièrement dures.
- Ah... cette interdiction-là... dit Horace d'un air rêveur. J'avoue que je ne m'en souvenais plus... Voyons...

Pourquoi lèverais-je une interdiction qui protège mon épouse de toute agitation ?

- Peut-être parce qu'elle est mourante. Et que les règles de ce genre ne sont d'aucune utilité aux abords de la mort, répondit Amélia.
- De plus, si quelque chose peut l'aider à guérir, ce n'est certainement pas la privation de ceux qu'elle aime. Il me semble d'ailleurs qu'en terme de privation, vous vous en êtes suffisamment donné à cœur joie, au cours des dix années de votre union conjugale...

Horace s'amusait énormément. Il n'était pas habitué à ce que des femmes lui parlent aussi effrontément et, s'il n'était nullement question d'encourager leur rébellion, il se sentait enclin, ce soir-là, à leur donner ce qu'elles désiraient. Il devait bien reconnaître qu'elles n'avaient pas tort, et de toute façon sa décision remontait à un temps où on pouvait encore envisager que Sophie recouvrerait la santé.

- Mesdames, vous avez gagné, je m'incline devant votre requête et je ferai part de mes nouvelles décisions aux domestiques demain matin à la première heure. Etes-vous satisfaites ?

Philippine et Amélia se trouvèrent fort étonnées d'obtenir une victoire si facile et si prompte, victoire à laquelle elles trouvaient un air suspect mais qu'elles accueillirent de bon cœur. Elles savaient que les maîtres étaient pleins de

caprices et qu'ils pouvaient agréer à une proposition par paresse, bonne humeur, ou désir personnel. Elles ne s'imaginèrent donc pas que leur franchise, qui aurait dû le mettre en colère, y soit pour quoi que ce fût. Du reste, elles avaient raison, car l'amabilité soudaine d'Horace n'avait pour seul but que de s'amuser à leurs dépens, et de leur faire croire qu'elles étaient capables de gouverner la volonté d'un homme. Il comptait que son amusement aurait une suite car, si elles étaient persuadées de pouvoir remporter des victoires en se montrant effrontées, elles ne manqueraient pas de lui demander autre chose, un autre jour, imbues de leur premier triomphe. Ce jour-là, il rirait bien quand il leur rappellerait qui était le maître et qu'il les verrait s'étioler sous ses yeux !

Mais ce jour n'arriva pas. Car Philippine et Amélia, qui n'avaient pas été dupes d'avoir été les cibles d'une forme de ruse, s'arrangèrent pour ne plus rien avoir à lui demander.

- Et après, c'est nous qu'ils traitent de surnoisées... avait dit Amélia, en gagnant le jardin avec Philippine. Je ne sais quel était son projet à notre égard, mais je ne doute pas qu'il fut malveillant.

Philippine avait répondu d'un hochement de tête, et elles s'étaient enfermées dans la bibliothèque pour discuter, encore et encore, avec une passion que rien ne pouvait plus

endiguer, de la condition qui leur était faite par les hommes au seul motif qu'elles étaient des femmes.

- Mais pourquoi nous traitent-ils ainsi ? demanda Amélia.

Philippine réfléchit et répondit qu'elle ne le savait pas mais qu'il serait certainement très utile d'en trouver la réponse.

- Pourquoi ont-ils tant besoin de nous diminuer ? Pourquoi nous infligent-ils tant d'interdits ?

- Demandez à Napoléon ! Depuis son Code civil, notre « infériorité » est inscrite dans la loi ! Quand, en 1804, il a institué notre incapacité juridique, il nous a condamnées à une odieuse soumission et a fait de nous des mineures à vie !

- Sauf en cas de veuvage...

- Oui... Et pour les femmes majeures qui ne se marient pas... Mais voyez, dès qu'il y a un homme, nous avons l'obligation d'être inférieures en toute chose. Cela pourquoi, à votre avis ?

- Pour que l'homme jouisse de plein droit de sa domination sur nous... pour que lui soit garantie sa puissance paternelle et maritale... répondit Amélia avec une pointe de mélancolie.

- Assurément. Mais la question demeure... Pourquoi les hommes ont-ils tant besoin de nous dominer ? Qu'ont-ils à craindre de nous ? Nous n'allons pas les manger ! se moqua Philippine. Imaginez un peu, Amélia, des mariages

où l'épouse et l'époux pourraient parler de tout librement... Il faudrait alors qu'ils soient égaux et libres en argent, en parole, en pensée. Il faudrait que les hommes nous considèrent leurs égales sans arrière-pensée. Ce seraient des hommes qui, par exemple, éclateraient de rire et s'exclameraient : « C'est tout à fait ridicule ! » si on leur contait que les femmes, à une certaine époque, n'avaient pas le droit de posséder de biens, de l'argent, et vivaient éternellement comme si elles étaient des enfants sous la tutelle de leur mari.

Amélia soupira rêveusement.

- Pourquoi cela n'existe-t-il pas ? Quel dommage...
- Cela existe, Amélia, j'en suis certaine. Ce doit être rare mais, vous savez, il y a toujours des exceptions... Je suis certaine qu'il doit exister des couples qui obéissent à d'autres lois, et j'imagine qu'ils préfèrent garder secrète leur manière toute personnelle de vivre, afin de ne pas s'exposer aux ricanements stupides et malveillants d'une société par trop attachée à des convenances auxquelles personne ne réfléchit jamais, répondit Philippine.
- Si nous y réfléchissons, d'autres doivent aussi y réfléchir en secret, d'autres qui l'ont fait avant nous, et qui le feront encore.
- Certes, mais où cela nous conduit-il ? Parler en secret est notre apanage, à nous autres femmes. Les hommes ont

toutes les tribunes. Le moindre salon, le moindre dîner est une occasion d'exposer leurs idées... soupira Philippine avec une pointe d'agacement.

- Ah ça ! Ils ne s'en privent pas ! Et Dieu sait s'ils disent des sottises en se croyant spirituels ! D'ailleurs, de quoi se privent-ils ?
- De rien ! Ils ne se privent de rien, et ils nous privent de tout.
- C'est cela même.

Chacune s'absorba dans ses réflexions, puis Amélia reprit la parole.

- Cette question de la privation... Ne serait-elle pas d'importance pour comprendre la condition faite à notre sexe ?
- Je le crois, oui... Car, en nous privant de... de décision, de pouvoir, il me semble qu'ils nous privent de quelque chose d'essentiel, ma chère... Je ne parviens pas à savoir de quoi...

Amélia tourna un visage grave vers Philippine et lui répondit, après un temps d'observation mutuelle :

- Ma chère, je crois que la réponse est fort simple en réalité, et qu'elle est très douloureuse. En nous privant de décider, ils nous privent de nous.
- De nous ? interrogea Philippine en entrevoyant le sens des propos d'Amélia.

- Oui, de nous, dit Amélia d'un voix blanche. De ce que nous pourrions être et faire. Par exemple, ils peuvent être médecins et sauver des vies, ou avocats, ou juges, et faire justice en leur pays, ils peuvent être général, colonel, ou chef d'état, ils peuvent faire de la politique, ou être de grands artistes, ils peuvent être curés, ils peuvent gérer un domaine... Ils peuvent avoir de grandes responsabilités, qui les rendent importants et leur rapportent des médailles, des honneurs, tandis qu'à nous il n'est pas permis d'être importantes, ni d'avoir des médailles et de suivre des études. Nous sommes toujours la femme d'un homme qui, lui, ne se contente pas d'être notre mari. Il est aussi un métier, ou une position, un prestige, quelqu'un d'important... Et nous, nous devons être toujours belles, discrètes, bienséantes, aimables, n'avoir aucun autre éclat que celui que notre beauté ou notre réputation de bonne épouse et de bonne mère peut nous donner, et faire en sorte que notre époux puisse se mirer dans notre vertu. Ils ont leurs clubs, leurs maisons closes, leurs danseuses légères, leurs maîtresses, quand nous devons nous montrer chastes, fidèles, n'être qu'à eux, n'appartenir qu'à eux, ne penser qu'à eux ! termina Amélia qui retenait sa rage et avait fait effort de se taire.
- Certes, tout cela est vrai, et je pense que nous touchons au but de nos conversations à travers votre judicieuse

remarque, mais certaines d'entre nous ont des amants, et souvenez-vous tout de même qu'en dehors de notre milieu, les femmes travaillent, et je ne sache pas qu'elles soient tellement plus libres que nous. Elles sont toujours pauvres, et dans leur foyer, c'est en général l'homme qui décide. Bien sûr, comme dans notre milieu, il y a des nuances, les couples s'arrangent... Ainsi, avec Hector, je peux agir à ma guise, sauf en certains domaines, comme je vous l'ai dit... dit Philippine.

- Vous avez raison, bien évidemment... Mais ne sommes-nous pas obligées, pour bien comprendre la situation de notre condition, de faire fi des nuances, le temps de dresser un panorama ? Je crois que nous ne pourrions pas saisir les tenants et les aboutissants de notre condition autrement qu'en rassemblant les éléments... Comment dire ?
- Les éléments fondamentaux, n'est-ce pas ?
- Oui, fondamentaux. C'est cela, en effet, acquiesça Amélia.
- Pour en revenir à ce que vous disiez, ma chère Amélia, la question de la privation est au cœur de notre réflexion. Vous avez dit « Ils ne se privent de rien, et ils nous privent de tout », puis vous avez dressé une liste de privations dont ils ne se privent pas, une liste d'interdits pour nous, une liste que vous avez conclue en disant qu'ils nous privent de nous, et qu'en l'occurrence, ce fameux *nous* est

ce que nous pourrions être, ce que nous pourrions en réalité obtenir de la vie, une importance au regard de notre société, et un pouvoir. Il va donc nous falloir répondre à la question centrale : pourquoi nous refusent-ils le pouvoir ? On pourrait dire de façon générale qu'ils ne veulent pas le partager, mais ce n'est pas ce que je demande. J'aimerais savoir pourquoi, un jour, les hommes ont privé les femmes de tout pouvoir, et pourquoi cela n'a pas été l'inverse, ou pourquoi le pouvoir n'a pas été partagé, ou pourquoi les relations entre les deux sexes n'ont pas été pensées en dehors de toute idée de pouvoir.

« La question est : pourquoi l'ordre des choses est-il celui-ci et pas un autre ?

Comme il était bon d'être choyée et de savoir qu'on allait bientôt disparaître...

De son lit aux oreillers bien regonflés par Odette, qui veillait sur elle comme une chatte sur ses petits, Sophie regardait le tilleul en fleurs. Elle savait qu'elle n'en avait plus pour très longtemps... Son souffle se raréfiait, son corps s'émaciait, et ses forces la quittaient doucement mais sûrement.

Il y avait bien des jours où, assurément, elle désirait vivre, vivre de toutes ses forces, mais, dans l'ensemble, elle n'était pas mécontente d'être bannie du monde des vivants. Elle n'aurait pu supporter plus longtemps de vivre dans ce mensonge, dans cette pantomime, qui avait fait d'elle la femme d'un homme cruel, sa propriété, la petite chose qu'il se plaisait à broyer dans sa main. Au sein de ce mensonge, ses crises l'avaient toujours un peu sauvée... Ses crises étaient la voix de vérité qui disait : « Il suffit ! Je ne veux plus mentir ! » Car quel mensonge que celui de feindre d'être en vie, alors qu'en elle le principe vital se dérobaient jour après jour comme par mille trous ! Elle était percée. La vie ne tenait plus en elle, elle fuyait comme d'une passoire, et le moment était arrivé de la laisser filer jusqu'à ce que pas une once n'en reste.

Le tilleul lui survivrait longtemps encore... Il avait été planté en 1718 par un aïeux d'Horace, et comme elle aimait le respirer quand, la fenêtre ouverte à sa demande, un petit souffle d'air répandait son doux parfum dans sa chambre... En été, il lui offrait son ombre comme l'aurait fait d'une ombrelle un amant galant à la promenade. Ses feuilles réfléchissaient parfois d'insolites reflets d'argent qui l'encharantaient de leur mystère.

Le mystère... Le mystère était ce qu'elle aimait le mieux, depuis qu'elle avait accepté de mourir. Le mystère de la vie, de la mort, de Dieu.

Monseigneur Brot, évêque de Périgueux, était venu la visiter à la demande d'Horace, qui aimait bien cultiver les bonnes relations avec les hauts dignitaires de l'Eglise catholique. En outre, il aimait à garder monseigneur Brot à souper car ce dernier, un adorateur de la chasse frustré de sa passion à cause de ses responsabilités, était toujours prêt à s'extasier des hauts faits narrés par son hôte, tout en buvant et en mangeant avec voracité.

« Les hommes et leurs fusils... » avait souvent pensé Sophie en les écoutant s'exciter et se donner de l'importance à cause d'une palombe ou d'une grive abattue. Aussi, quand elle avait vu Monseigneur Brot pénétrer dans sa chambre après qu'Odette la lui eut ouverte, elle en avait conçu tant de déplaisir qu'elle avait feint un affaiblissement soudain, si

bien que Monseigneur Brot, d'abord interloqué, avait pris congé en se frottant les mains de plaisir à l'idée de rejoindre Horace dans la vaste salle à manger où seraient servis, comme d'ordinaire, des mets parmi les plus délicieux du diocèse. « Quel heureux homme vous êtes, de posséder une cuisinière aussi talentueuse ! » s'émerveillait-il souvent tandis que Sophie, sans rien montrer de sa rage, pensait à part elle « Marthe n'est pas notre propriété ».

Sophie avait ensuite fait dire à son époux qu'elle préférerait ne pas revoir Monseigneur Brot, mais qu'elle aimerait beaucoup recevoir la visite des pères Siméon et Grégoire. Quand Suzanne avait transmis le message à Monsieur, celui-ci avait maugréé « Peste soit des femmes ! Je lui envoie un évêque et elle me demande de ridicules petits curés de campagne ! Enfin... » Puis il avait donné ordre à Suzanne d'obéir à Madame et de convier les deux curés quand elle serait capable de les recevoir. On pouvait bien le critiquer tant qu'on voulait, il n'en avait cure, mais il ne voulait pas qu'on puisse dire de lui qu'il avait refusé la religion à une mourante.

Le père Siméon rendit visite à Sophie pour la première fois au début de juin, puis le père Grégoire arriva à son tour au début de la deuxième quinzaine. Le père Siméon était un homme vieux, bon, très doux, qui semblait porter le ciel sur lui. Sophie l'appréciait pour sa candeur et sa délicatesse. Il

avait toujours un mot gentil pour elle, et savait la réconforter sans qu'elle ait besoin de lui faire part de sa détresse. Il lui prenait volontiers les mains entre les siennes, épaisses et chaudes, comme pour lui dire « Ne vous inquiétez pas, mon enfant. Dieu veille sur vous ! », et Sophie se sentait emportée dans le monde enchanté du père Siméon, et elle souriait en se disant qu'elle aimerait se sentir toujours aussi paisible.

Quant au père Grégoire, c'était un jeune curé très industrieux dans sa paroisse, dont la foi, encore neuve, ressemblait à un fleuve inépuisable de confiance en la vie et en Dieu. Il était toujours si gai, si plein d'allant qu'il parvenait à lui faire croire que la vie n'était pas si triste qu'elle en avait l'air.

Dans le paysage affectif de Sophie, les deux curés, de styles très différents, se complétaient. Siméon apaisait ses peines, Grégoire lui redonnait goût à la vie. Ensemble, ils lui faisaient entrevoir un Dieu plein de bonté avec qui il ferait bon vivre si seulement elle en avait été capable.

Cependant, elle était lasse de vivre... Comme il était bon que tout s'arrête enfin... Au début, elle s'était révoltée. Elle ne voulait pas mourir si jeune, et son cœur était lourd quand elle pensait à ses enfants qui, sans elle, seraient entièrement entre les mains hostiles de leur père, et à Odette, sa chère et tendre Odette, sa bien-aimée, avec qui elle avait connu la

douceur exquise de l'amour et la passion de la chair. Que deviendrait-elle après sa mort ? Horace la chasserait-il ? Il n'aurait véritablement plus aucune raison de la garder... Déjà, il avait voulu se débarrasser d'elle au cours des premiers mois de leur mariage, mais elle avait tenu bon, et Odette lui était restée. En ce temps-là, elles ne savaient pas encore que leurs cœurs seraient liés... Quelle perte c'eût été si Odette et elle avaient été séparées avant même de savoir qu'une passion les embraserait ! Heureusement, Odette était là, qui veillait sur elle, et qui, quand elles étaient seules dans la chambre, l'embrassait et la caressait avec tendresse et audace, étreintes auxquelles répondait Sophie selon ses forces. Depuis sa maladie, elles avaient encore joui plusieurs fois, et comme elles avaient eu envie de rire quand, après, Suzanne, Sidonie et Gabrielle s'étaient extasiées de ses belles joues roses, et que sa sœur, sa belle-sœur et la cousine Eléonore en avaient conclu que la santé lui revenait et qu'elle serait bientôt sur pied.

Bien sûr, Sophie n'ignorait pas qu'ainsi dorlotée, choyée, aimée par Odette comme par ses enfants, mais aussi par les membres de sa famille qui n'hésitaient pas à faire longue route pour venir passer une semaine, parfois plus, auprès d'elle, ou lui envoyaient des lettres plus ou moins réconfortantes, elle aurait pu (dû ?) revenir à la vie.

Elle aurait pu... (Aurait-elle pu ?) Elle aurait pu... Non, cela n'avait pas de sens. Ce conditionnel n'avait aucun sens. « Elle aurait pu »... Non. Si elle avait pu, elle l'aurait fait. Ce qui signifiait donc... (ah mais que le tilleul était beau avec sa large ramure qui, saison après saison, savait mourir et revenir, s'endormir, et ressusciter... Comme Jésus. Jésus était mort, puis ressuscité. Il en fallait, du goût de la vie, pour revenir d'entre les morts !) Ce qui signifiait donc (elle perdait sans cesse le fil de ses pensées... Le fil ténu de ses maigres pensées... Le fil comme un fil de haricot vert, un peu dur, mais si facile à casser en vérité... Le fil... Aïe ! Elle avait encore déraillé.).

Ce qui signifiait donc... Mais à quoi pensait-elle, avant tous ces déraillages ?

Elle réfléchit un instant, se laissa happer par mille pensées vagabondes, glissantes comme des serpents d'eau douce (elle en avait vu un, un jour, dans la rivière derrière le bois aux faisans... comme ils étaient beaux dans leur robe mordorée, avec leur tête rouge et bleu chamarrée de vert... derrière le bois aux faisans, elle avait vu un serpent d'eau, dans la rivière, et personne ne l'avait crue...).

Puis d'une pensée à l'autre, alors qu'elle avait oublié qu'elle cherchait le sujet de sa pensée, elle revint à lui par une boucle, innocemment, et pensa qu'elle aurait pu, mais non, le conditionnel n'avait ici aucun sens, car si elle avait pu, elle

l'aurait fait, cela signifiait donc... Qu'est-ce que cela signifiait ?

Cela signifiait donc qu'il y avait un obstacle, en elle, suffisamment imposant pour l'empêcher de pouvoir.

Cela signifiait donc qu'elle ne pouvait pas.

Que ne pouvait-elle pas ?

Elle ne pouvait pas... Guérir ! Oui, guérir, malgré tous les soins qu'elle recevait, toutes les attentions, tout l'amour dont elle était l'objet, malgré sa souffrance d'abandonner ses enfants et Odette, malgré toutes les bonnes raisons qu'elle aurait eu de guérir, il en restait une, majeure, plus importante que toutes les autres qui jamais ne l'autoriseraient à vivre. Cette raison était qu'elle n'avait plus envie de vivre. Cette raison était qu'elle était prématurément fatiguée de vivre et qu'elle préférait mourir, qu'elle préférait disparaître, qu'elle préférait s'effacer et rejoindre le royaume de Dieu, s'il existait, car elle n'avait jamais ressenti de foi en son cœur, et les soeurs du couvent ne l'avaient pas aidée à croire en la lumière et en l'amour de Dieu, ni en celle de Jésus-Christ Notre Sauveur. Elle se demandait d'ailleurs comment elle avait pu enfanter une petite fille si proche de Dieu alors que son éducation religieuse avait été... Négligée ? Le mot était faible. Il eût été plus juste de parler d'omission. Ces enfants étaient élevés dans l'amour de la vie et de la nature et elle espérait

qu'ils ne pâtiraient pas, plus tard, d'avoir eu si peu d'instruction en matière d'histoire, de géographie, de calcul. Sophie n'avait pas voulu de précepteur. Quant à Horace, il considérait qu'en tant que femme, elle devait pouvoir à tout concernant leurs enfants. Aussi Sophie avait-elle décidé d'engager Suzanne parce qu'elle était une gouvernante plus instruite que la moyenne et qu'elle pourrait leur donner accès à une instruction certes peu développée mais suffisamment étendue pour qu'ils n'aient pas l'air de sots. Du reste, quand elle voyait ce que les gens faisaient, une fois adultes, de tant d'instruction, elle ne voyait pas en quoi il était si important de contraindre les enfants à rester assis des heures à répéter d'ennuyeuses leçons, enfermées dans une pièce alors que dehors il neigeait, ou que le soleil brillait, ou qu'il pleuvait, ou peu importe le temps qu'il faisait tant que la vie s'y déployait à l'infini, dans l'escargot éphémère occupé à gravir une petite motte de terre mouillée comme dans le chêne majestueux qui nous contemple, nous si minuscules, du haut de ses cent douze ans ! C'était cela qu'elle avait voulu leur offrir comme cadeau de naissance et de vie, jour après jour : l'amour de la nature et de la vie. Et il lui semblait y être parvenue. Quelle ironie de sa part, pensait-elle parfois... Une femme aussi peu faite pour la campagne, qui apprend à ses enfants à aimer la campagne. Quel singulier caractère que le sien...

Non.

S'il était vrai qu'elle était singulière, ce n'était pas par singularité si elle avait appris à ses enfants à aimer la campagne car, en vérité, elle l'adorait. Elle adorait les chiens, les chats, les canards, les oiseaux, les lapins, l'odeur de terre quand il pleuvait, les bottes pleines de boue, les promenades dans la forêt et dans les prés, la recherche de noix, de champignons, de châtaignes, que Marthe faisait cuire le soir, dans sa poêle trouée, à la cheminée. Comme ils s'y brûlaient les doigts ! Et comme ils riaient aussi... Elle aimait la campagne, assurément. Ce qu'elle n'aimait pas, c'était ne pas avoir de vie. Ce qu'elle n'aimait pas, c'était ne pas pouvoir décider, ne pas pouvoir aller et venir entre la ville et la campagne, ne pas pouvoir côtoyer des gens de bonne compagnie, danser avec eux, s'habiller, être belle, s'étourdir sous des lustres éblouissants, faire sa coquette, s'amuser, puis revenir à la campagne retrouver le goût des grosses miches de pain tartinées de terrine de lièvre au romarin. Puis repartir, continuer ainsi, pour ne jamais souffrir de lassitude. Mais surtout : être libre de ses mouvements. Etre libre de ses décisions. Etre libre de transporter son corps, sa personne, où elle le désirait. Etre libre, oui, et cesser de bredouiller, de baisser la tête, de se voir lâche et faible, maltraitée, et de devoir ravalier la rage et la haine inspirée par un époux qui n'en méritait pas moins, qui aurait

même mérité qu'elle le mette à genoux d'un coup de fouet pour qu'il comprenne la douleur de la soumission forcée.

Forcée, oui.

Forcée.

C'était pourquoi elle préférait partir. Puisque la mort l'appelait, pourquoi aurait-elle résisté à sa douce requête ? En vérité, elle avait le choix. Il aurait suffi qu'elle décide de ne pas mourir. Elle aurait pu... Non. Elle ne pouvait pas. Elle avait et n'avait pas le choix. Peut-être était-il préférable de penser qu'elle avait fait son choix, et de faire croire à tout le monde qu'elle n'avait pas le choix. S'ils savaient qu'elle préférait mourir, ils penseraient qu'elle ne les aimait pas assez pour rester auprès d'eux, ils en seraient infiniment malheureux, se gorgeraient de colère et de rancœur, et auraient toujours une incertitude quant à son amour. Il était impérieux de leur éviter un état aussi désastreux. Sa décision n'avait rien à voir avec eux. Sa décision n'avait à voir qu'avec elle-même et, pour une fois, une seule fois dans sa vie, c'était elle qui décidait de son sort.

Bien sûr, sa décision n'allait pas sans peine... En dehors des moments où elle se sentait prête pour le grand voyage, il lui arrivait d'être tourmentée par des regrets. Elle larmoyait parfois en pensant à tout ce qu'elle n'avait pas vécu, et éprouvait un soudain désir de s'accrocher à la vie pour avoir l'occasion de se gorger de ce dont elle avait été privée puis,

à bout de larmes et de torture, où voltigeaient des rêves que jamais elle ne pourrait accomplir, excepté en cas de veuvage, ce qui ne risquait pas d'arriver car Horace était une force de la nature (à moins que ses aventures à cheval ne lui occasionnent un accident...), elle redescendait de ses chimères comme d'un vilain rêve et, s'adoucissant, elle revenait à son choix sûr et avisé de suivre la mort en sa contrée.

Odette comptait sur elle pour guérir. Relayant sans cesse le vouvoiement et le tutoiement selon des lois propres à l'intimité, elle lui disait : « Vous allez voir ! Vous allez guérir ! Je vais si bien m'occuper de vous que vous ne pourrez pas faire autrement que recouvrer la santé ! » Sophie acquiesçait alors avec un petit sourire, et son cœur se serrait à l'idée de la peine dans laquelle elle la laisserait le jour de sa mort.

Ayant appris que sa fille avait passé des heures à la chapelle, elle eut envie d'en savoir plus.

- Dites-moi, Pauline, il paraîtrait que vous avez passé beaucoup de temps à la chapelle, au début de ma maladie, et que vous vous y rendez encore à ce jour...
- Oui, maman.
- Qu'y faites-vous, ma chère enfant ? Priez-vous ?
- Oui... répondit Pauline évasivement.
- S'il vous plaît, Pauline, dites-moi ce que vous faites à la chapelle. Avez-vous la foi ?

- Oui, maman. J'ai la foi. Et si, depuis que vous êtes malade, Dieu n'avait pas été à mes côtés, je crois que j'aurais passé mon temps à pleurer.
- Vous avez prié pour moi ?
- Bien sûr, maman. Mais, vous savez, Dieu ne vous guérira pas...
- Vraiment ?
- Oui.
- Et pourquoi cela ?
- Parce que Dieu n'est pas un mage.
- Certes... Mais qui est Dieu, alors ? Le savez-vous ?
- Oui, maman. Je le sais. Dieu n'est pas celui qu'on dit. Dieu, c'est l'amour infini. Dieu, c'est l'amour qui aime tout ce qui vit, répondit-elle, illuminée par cette évocation.
- Vraiment ?
- Oui, maman. C'est pourquoi j'ai passé tant de temps à la chapelle. J'avais envie d'être seule avec lui, dans son amour. Je ne faisais presque rien d'autre que demeurer avec lui. Cela me donnait des forces pour moi, mais aussi pour mon frère, qui pleurait tellement et qui est si sensible. Il n'a pas de chance... Il ne connaît pas Dieu. C'est pour cela que je dois être forte et passer du temps avec Dieu : pour répandre son amour sur ceux qui ne le connaissent pas.

Très impressionnée par les réponses de sa fille, Sophie garda le silence, puis elle lui dit :

- Vous êtes véritablement un ange, ma fille...
- Non, maman. Je suis simplement l'enfant de Dieu. Comme tout le monde.

Sophie s'éteignit à l'automne, le 17 octobre de 1820, par un matin clair et froid. Avant de mourir, elle eut le temps de voir, une dernière fois, la lumière rougeoyante du lever du soleil inonder le parc et embraser les feuilles du tilleul.

Toute cette lumière... pensait-elle. Toute cette lumière était une invitation à partir. Enseignée par sa fille, elle n'avait su, quant à elle, vivre dans l'amour de Dieu, mais elle était bien persuadée de le trouver en sa mort. D'ailleurs, elle avait ressenti, par moments, une grâce l'envahir au fur et à mesure que ses forces la quittaient et qu'elle acceptait son destin.

Ce matin-là, elle pensa « C'est maintenant », et on lui vit un doux sourire aux lèvres, énigmatique, gracieux, serein. Elle semblait si jeune... Son visage semblait neuf, pur, transparent, comme celui d'une enfant qui ne connaît pas encore la malice.

Les jours précédents, elle avait mis ses affaires sentimentales en ordre. Intérieurement, sans qu'elles n'en sachent rien, elle avait passé beaucoup de temps à dire adieu aux personnes qu'elle aimait tandis qu'elles la veillaient ingénument. Elle leur avait montré qu'elle les aimait, et

qu'elle les aimerait toujours. Bien sûr, aucune d'entre elles ne voulait entendre les serments qu'une mourante a besoin de faire aux vivants avant de les quitter, mais il le fallait bien... Nier une mort certaine et proche n'avait jamais sauvé personne, et on ne pouvait partir le cœur en paix sans avoir dit son amour, sa gratitude, ses vœux pour l'avenir aux personnes qui, dévouées, aimantes, étaient toujours restées auprès d'elle.

Pour ne pas avoir à affronter une force d'opposition qu'elle ne pourrait repousser, elle avait dit des paroles telles que « Je t'aime, Odette. Je t'aimerai toujours. » Elle savait que, si elle avait dit « Je t'aimerai même après ma mort... », elle l'aurait entendu lui répondre « Allons, Amour ! Tu n'es pas encore morte ! Tu as encore toutes tes chances de guérir ! Ne parle pas d'un si triste sujet... ». Du reste, elle ne voulait pas affliger ses proches avant l'heure. Elles auraient bien le temps de la pleurer, après, quand son âme aurait quitté ce monde.

En des temps plus cléments, Sophie avait donné à Odette quelques petits bijoux en or qu'elle avait en sa cassette. Une bague d'une facture assez sobre, portant un petit rubis. Une chaîne de cou très fine, en or. Et une broche, en or et en argent, représentant une abeille dont les ailes étaient colorées de saphirs, d'émeraudes, et de quelques petits diamants. A chacun de ses cadeaux elle avait adjoint un

billet écrit et signé de sa main garantissant qu'Odette n'avait pas volé l'objet. La première fois, elle s'était sentie gênée, car elle ne voulait pas humilier Odette. Mais celle-ci s'était montrée très reconnaissante d'avoir pensé à la protéger d'une accusation de vol qui, s'il survenait, l'accablerait toute sa vie et pourrait la mener en prison ou, pour le moins, l'empêcher de retrouver une place. Bien sûr, tout allait bien, mais on ne savait jamais ce qui pouvait arriver et il était plus sûr de posséder la garantie que ces bijoux, d'une richesse inouïe, lui avaient bien été donnés.

En octobre, sentant sa fin arriver, elle lui avait offert un petit médaillon richement orné d'émeraudes et de perles enchâssées dans des spirales d'or, à l'intérieur duquel elle avait glissé une mèche de ses cheveux. Odette avait beaucoup pleuré, le jour où Sophie le lui avait remis, car ce présent avait eu toute l'éloquence d'un adieu. Les effusions calmées, Odette avait apporté l'écritoire au lit, du papier, une plume et un encrier pour que Sophie rédige, une fois de plus, le billet de garantie.

Puis, pour être sûre qu'Odette n'aurait jamais d'ennuis, et dans le cas où elle aurait perdu un des billets, Sophie avait expliqué la situation à sa sœur en lui faisant promettre de témoigner pour elle si, un jour, quelqu'un l'accusait de vol. Amélia s'était montrée fort surprise par ces attentions, mais elle avait donné sa parole. Ignorant tout des liens qui

unissaient sa sœur et Odette, elle avait compris qu'elles étaient très proches, et que l'existence de Sophie s'en était trouvée grandement adoucie. Pour sa part, elle avait beaucoup de gratitude pour Odette, qui avait fait preuve d'un dévouement exemplaire auprès de sa sœur malade quand elle-même ne pouvait pas être au domaine.

Le matin où Sophie mourut, Amélia s'était tôt levée et s'était directement rendue dans la chambre de sa sœur. Assise à ses côtés, son fauteuil collé au lit, elle buvait une tasse de thé que Sidonie lui avait portée quand elle vit le visage de Sophie s'illuminer pendant quelques secondes. Elles se regardèrent en se tenant la main, Sophie eut l'air de vouloir dire quelque chose, elle sourit, ouvrit grand les yeux comme devant un spectacle magnifique, et rendit son dernier souffle.

Amélia était restée un instant figée, plus étonnée de ce qu'elle avait vu avant la mort de sa sœur que de la mort elle-même. Que voulait-elle lui dire ? Elle lui avait transmis quelque chose, assurément, avec ses yeux, son sourire, cette illumination qui l'avait transfigurée. Elle n'avait rien dit et pourtant Amélia avait le sentiment que sa sœur lui avait laissé un secret extraordinaire que son cœur comprenait.

Elle demeura un instant seule avec sa sœur et son secret, puis elle se leva, se dirigea vers la porte, et annonça à la maisonnée que Madame n'était plus.

VI. Coline et Khan 1996-2000

- C'est drôle... grâce à ce rêve, j'ai l'impression de connaître mes parents, de les avoir rencontrés... C'étaient des gens exceptionnels. Altisia me l'a dit pendant des années, mais je n'entendais pas. J'étais obsédée par ma douleur. Je ne voyais que ma perte. J'ai perdu ma mère à quatre ans, mon père à six... Je n'ai pas eu le temps de les connaître. Ils sont ce qu'Altisia m'en a dit... Des légendes, des récits... Dans mon rêve, je les ai vraiment vus. Maintenant c'est différent. Ils ont redevenus réels... La réalité me les a pris, mon rêve me les a rendus.
« Tisia m'a tout raconté. Ma mère faisait une enquête... Elle n'a pas voulu lui dire de quoi il s'agissait. Mais après sa mort, mon père lui a dit. C'était la puce. Celle qu'on a maintenant. A son retour des Etats-Unis, elle était contente parce que son séjour lui avait fourni toutes les réponses dont elle avait besoin. Elle comptait tout divulguer... Ou peut-être pas... Je ne sais pas trop. Mais au lieu de ça, elle est morte. Ils l'ont tuée, ceux qui ne voulaient pas voir leurs secrets révélés... et moi j'y ai perdu mes parents...

« Il est terrible de perdre ses parents si jeune... Sans parents pour nous donner refuge en ce monde, en nous souffle un vent mauvais qui nous dit « Tu es seule au monde ! ». On en est déglinguée à vie, c'est irréparable. Altisia a été là pour moi, corps et âme. Mais ça n'a pas suffi. Il y a toujours ce trou en moi. Un vide, un manque terrible, l'impression d'être nue face au monde, face aux gens. Parce que, eux, ils ne sont pas seuls. Ils ont une famille. Ça les habille. Moi je suis nue. Vraiment nue.

« Une fois que le mal est fait, c'est cassé. Si j'avais pu garder mes parents, j'aurais été différente. Très, très, différente. Ils n'auraient pas été parfaits, mais ils auraient été là, et j'aurais grandi avec eux.

« Je sais qu'il y a eu des moments compliqués. Quand je suis née, et après, pendant l'enquête de ma mère. Altisia m'a dit qu'elle avait été très perturbée... Elle m'a expliqué pourquoi... Ça m'a fait du bien parce que je sentais que des choses s'étaient passées, avant la mort de mes parents, des choses qui m'avaient fragilisées et qui me restaient. L'ennui c'est qu'ils n'ont pas eu le temps de... Ils m'ont été arrachés, je me suis retrouvée sans mère, puis complètement orpheline deux ans plus tard, et ça a été un point de non retour, une cassure irréparable. Tout à coup, ils n'étaient plus là. Pour toujours. Tu comprends ? Quand on a quatre ans et qu'on apprend

que maman est morte, on apprend prématurément que « plus jamais » existe. On apprend d'un coup que Maman ne reviendra plus jamais, qu'elle ne sera plus jamais là. Que plus jamais on ne la verra, plus jamais on n'entendra sa voix. Plus jamais non plus on ne sentira son odeur et on ne se blottira contre son corps. « Plus jamais », quand on aime, c'est terrible à n'importe quel âge. Mais à quatre ans, quand « plus jamais » s'applique à maman, c'est un fracas irréversible. On perd définitivement cette maman dont on dépend entièrement. Maman est un élément vital. On a poussé en elle, on s'est nourrie à son sein, on s'est blottie contre elle, on a pleuré et ri dans ses bras, on a découvert des tas de choses dehors avec elle, en promenade, en voiture, à la mer, au marché, on a joué avec elle, et alors qu'on a encore besoin d'elle pour grandir, se développer, poser des questions, se sentir en sécurité, elle n'est plus là. Puis c'est le tour de papa. Papa aussi me donnait beaucoup. Il me donnait son amour sans limite, il me câlinait, me faisait des chatouilles, jouait avec moi... Il faisait plein de choses que maman faisait aussi. A lui aussi je pouvais poser des questions, et chez lui aussi je pouvais trouver refuge pour me sentir en sécurité quand j'avais peur, ou quand j'étais fatiguée. Papa était là, lui aussi. Et alors qu'il ne restait plus que lui, la seconde cassure est arrivée. Papa a été lui aussi qualifié

de « plus jamais ». Plus jamais sa peau, son odeur, ses bras, la gentillesse de ses mains, son sourire, sa voix, sa présence, son amour. Plus jamais papa. Il n'y avait plus rien, plus personne autour de mon corps, pour faire rempart, pour me protéger. Il y avait Altisia, mais l'insécurité massive qu'on ressent quand soudain on est sans parents est irrémédiable. Elle reste toujours imprimée dans le corps.

« On ne devrait pas apprendre aussi tôt le sens de « plus jamais ». « Plus jamais », c'est la condamnation, la fin totale, la fin du monde. Quand on est enfant, l'absence définitive des parents, c'est la fin du monde. La fin de notre monde. La fin du petit monde qui nous protégeait du grand, et tout à coup l'espace extérieur devient un monde immense et effrayant, dont plus rien ne nous sépare. Le monde du dehors devient un monde de partout, dangereux, labyrinthique, angoissant. Il ne faut pas s'étonner si j'ai tellement de difficultés à sortir de chez moi, si je manque totalement de mobilité et si j'ai du mal à me lier aux gens. Pour moi, le monde, c'est un espace trop grand auquel je ne comprends rien, dans lequel j'ai peur de me perdre, et à l'intérieur duquel déambulent des gens plus armés que moi dont je ne saurai pas me défendre s'ils m'attaquent. Et je suis une bonne cible, car les prédateurs, et les gens ordinaires en

manque de bouc émissaire, ont un flair très sûr quand il s'agit de savoir qui on peut malmenier sans représailles.

« Quand maman est morte, le monde s'est ouvert sous mes pieds. Et quand papa est mort, le monde s'est ouvert devant moi, autour de moi, comme un espace fou et absurde.

« Et le pire, c'est que c'est vrai. Le monde est fou et absurde. Au fil des ans, le monde m'a confirmé qu'il était fou et absurde, qu'il s'y déroulait des atrocités variées en apparence, mais finalement toujours de la même texture. Ma mère l'appelle la Trame. C'est dans un carnet dont j'ai hérité. Elle avait écrit un carnet pour moi, pour me transmettre des choses qu'elle avait comprises. Je l'ai lu et relu je ne sais combien de fois. Elle y parle de la texture du monde, de ce qui fait que le monde a pris une direction plutôt qu'une autre et qu'on se retrouve là, dans un monde violent plutôt que dans un monde pacifique. Elle y explique aussi qu'on est tellement pris, mentalement, dans la Trame de ce monde, dans sa texture de violence, qu'on peine à penser en dehors de cette Trame. Elle nous conditionne, et nous empêche de penser que cela n'a rien de naturel. Que c'est une série de choix, avec une origine très précise, selon elle, qui nous a menés à un monde où ce n'est pas l'amour, la

compassion, l'altruisme qui règnent, mais l'argent, le pouvoir, la violence.

« Altisia m'a donné ce carnet quand elle m'a raconté l'histoire de mes parents. Elle m'a aussi donné tout un tas d'articles qu'ils avaient écrit, et puis, bien sûr, le livre de ma mère, qui m'a fait comprendre les difficultés qu'elle a traversées à ma naissance. Mais il m'a fallu des années pour commencer à comprendre profondément ce que tout cela signifiait. Car ce sont des propos qui nécessitent une bonne connaissance du monde dans lequel nous vivons. Et je crois que je n'ai pas fini de comprendre ce que ma mère écrivait dans le carnet de la Trame. Mais j'y suis presque. J'y suis presque. Et je crois que bientôt viendra le moment où tout le puzzle se mettra en place. Ça a à voir avec les puces que j'ai dans le bras, et l'obligation dans laquelle je me suis trouvée de fuir.

« Ça va être le moment de faire quelque chose. Et je ne le ferai pas seule. Je le ferai avec ma mère, avec mon père, avec ma grand-mère, avec toutes les générations qui m'ont menée là, et avec, aussi, tous les gens, dans le monde, qui suivent la même voie que nous, et avec toi, avec Sonia, avec Rémi.

« Cyrille, je suis une héritière. Je suis l'héritière d'une grande lignée de femmes qui a produit ce que je suis

aujourd'hui, et je suis l'héritière de mon père, qui était bon et aimant.

- La Trame... Je me souviens qu'Altisia m'en avait un peu parlé. Mais ce n'était pas très clair. Je crois que ta mère lui en avait touché quelques mots mais que sa pensée était encore confuse.
- La Trame, c'est...

Brume s'interrompt. Comment expliquer la Trame ? Par quel bout la prendre ? C'était complexe, et en même temps, comme toute pensée, si elle parvenait à la comprendre totalement, cela deviendrait simple et clair à expliquer. « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement... et les mots pour le dire arrivent aisément », pensa Brume. Nicolas Boileau avait raison. Si elle parvenait à se laisser aller, à laisser le petit truc coincé dans sa tête se débloquer, tout deviendrait clair. Mais quelque chose résistait dans son esprit.

- Attends, dit-elle avant de retourner à la chapelle et d'en revenir avec un vieux carnet bleu délavé.
- C'est le carnet de ma mère, dit-elle en le tendant à Cyrille. Lis-le s'il te plaît. Peut-être qu'à nous deux, on y verra plus clair.

Cyrille ouvrit le carnet et se mit à lire les mots griffonnés de Coline. Puis elle s'interrompt et dit :

- Tu sais, Brume, le jour où j'ai rencontré ta mère, je l'ai mise en garde. Je ne me souviens plus exactement de ce que je lui ai dit, mais j'avais vu qu'elle avait en elle un atout qui pourrait, un jour, lui porter préjudice. Mais je crois qu'elle ne m'a pas crue... Et puis, il n'y avait rien à faire... L'histoire nous montre maintenant que le danger n'était pas un obstacle pour elle. Connaître la vérité était plus important que tout. Quelques mois après la mort de ta mère, Altisia m'a dit ce qu'elle avait trouvé.
 - Je sais... Mon père n'était pas censé le lui dire, et elle ne devait le répéter à personne mais...
 - C'est le problème, avec les secrets. Ils sont parfois si lourds qu'on ne peut pas les garder pour soi. Pour ma part, je ne l'ai raconté à personne. Je vais lire ce carnet... enfin, si j'arrive à le déchiffrer...
 - Oui... Maman avait une sale écriture... Il y a pas mal de prises de notes désordonnées, ce n'est pas très clair... et pourtant, tout est là.
- « Maman... », pensa Brume. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas prononcé ce mot... Maman... Il suffisait de le dire pour sentir ses racines tirer fort dans le cœur. Les racines qui toujours la lieraient à la matrice originelle.

Tout était pris dans la Trame.

Coline avait en vain essayé de se raccrocher à ce qui avait fait sa joie, mais elle sombrait inéluctablement, se sentait avalée, perdue, dans un univers dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence et qui la choquait, qui la malmenait, et l'avait infestée d'une peur immense.

Elle n'avait jamais eu peur de quoi ce soit. Le monde était ce qu'il était, injuste, abruti, absurde, et jusqu'à son entretien avec Lilian Fontaine, elle avait toujours considéré que sa seule tâche consistait à rendre compte de ses découvertes pour que les gens sachent dans quel système ils vivaient. C'était ce qu'elle avait tenté de faire avec chacun de ses articles censurés, puis avec son site internet et son livre, qui lui avaient donné une immense liberté de parole et avaient propulsé sa pensée plus loin que jamais. Trop loin, se disait-elle parfois. Peut-être n'était-elle pas aussi solide qu'elle l'avait cru. Peu de gens supportaient d'entendre la vérité. C'était sans doute pourquoi beaucoup de gens préféraient faire l'autruche et se répéter à l'envi que tout n'allait pas si mal.

Pourtant, si. Tout allait mal, très mal. Il suffisait de regarder le monde pour le savoir. Et ce n'était pas parce que certaines personnes vivaient dans des îlots privilégiés que le monde n'était pas un gigantesque champ de bataille. Tout était pris dans la Trame. Elle-même était prise dedans. Sa seule chance était d'en être consciente.

Mais, là, c'était pire que tout ce qu'elle avait vu et compris. Elle peinait à s'occuper de Brume, se renfermait quand Khan lui demandait si elle allait bien... Le choc l'avait bien eue. Il l'habitait, l'assombrissait, la plongeait dans un cauchemar dont elle n'arrivait pas à se réveiller. « Justement », se disait-elle, « le drame, c'est que je suis réveillée, et que tout cela est bien réel. Je ne peux pas m'enfuir. Je ne peux pas faire comme si de rien n'était et sourire, sourire, et rire, ici et maintenant, à ma fille et à Khan, à ma mère, à mes amis qui, eux, n'ont pas changé. Avant, tout cela existait aussi : la Trame, la puce, les projets technologiques pour obtenir l'obéissance totale des gens, mais je ne le savais pas, et ce que je savais du monde ne m'empêchait pas de vivre avec une certaine fraîcheur. Il n'y a pas si longtemps, j'étais heureuse, profondément heureuse. Je profitais de chaque instant de la vie. J'adorais ma fille et mon compagnon, nous vivions dans une belle harmonie... La Trame est très forte, elle m'a bien eue. Elle a réussi à me faire perdre mon bonheur de vivre, ma joie d'être. Comment en sortir ?

Comment remonter la pente ? Je ne veux pas revivre ce que j'ai vécu quand Brume est née. Khan s'inquiète pour moi, et je le rembarre quand il me demande pour la énième fois si je vais bien. Quant à Brume, elle y perd la mère joyeuse et aimante qui la rendait si heureuse. Je suis une catastrophe. Je suis nulle. Je n'arrive pas à faire face, et je ne peux en parler à personne. »

Son enquête sur cette fameuse puce avançait à petits pas discrets. Il était difficile de chercher des informations sur un sujet que peu de gens connaissaient, et qui était tenu secret.

Son seul contact était un homme dont elle ignorait l'identité. Un jour, il lui avait téléphoné et lui avait donné rendez-vous sur un banc public au lac Janin-Laclos, situé en bordure de la ville. Il lui avait donné pour consigne de venir avec un livre, ou un magazine, et d'acheter quelque chose à grignoter. Qu'elle apporte aussi n'importe quoi, pour donner l'impression d'un moment de détente.

Non sans crainte, Coline avait accepté le rendez-vous. Qui était cet homme qui voulait lui donner des informations ? Comment savait-il qu'elle s'intéressait à la puce ? Était-il ami ou ennemi ? Était-ce un piège ?

Munie d'*Orlando* de Virginia Woolf, qu'elle avait toujours trouvé drôle et fascinant, elle s'était rendu au lac en short, en t-shirt et en sandales, avait acheté des cacahuètes

grillées et une bouteille de soda à l'orange à un vendeur ambulant, et s'était assise sur le banc que l'homme lui avait indiqué avec l'air de ne penser qu'à se détendre. En arrivant, elle s'était ointe de crème solaire, avait bu quelques gorgées de soda, puis elle avait commencé à manger ses cacahuètes tranquillement en ayant l'air absorbée par sa lecture.

Quand un homme s'était assis sur le banc adossé au sien, elle avait entendu une voix grave lui dire : « Ne vous retournez pas. Si vous faites le moindre mouvement vers moi, je m'en vais et vous ne saurez jamais rien. » L'assertion l'avait glacée mais elle avait obtempéré, et elle avait pensé que la situation était beaucoup moins excitante que les films d'espionnage le laissent entendre.

- Je ne vous veux aucun mal, avait-il ajouté. Au contraire. C'est pour vous protéger que je ne veux pas que vous connaissiez mon identité. D'accord ?
- D'accord, mais... ce que vous savez est si dangereux ? avait-elle demandé.
- Oui, malheureusement, avait répondu l'homme d'une voix désolée. Ces gens sont prêts à tout pour garder leur secret. Gardez le nez dans votre livre et ayez l'air le plus naturel possible.
- Pourquoi m'avez-vous contactée ? Et comment savez-vous... ?

- Peu importe comment. L'important, c'est que vous sachiez.
- Que je sache quoi exactement ?
- J'ai travaillé douze ans pour l'entreprise qui travaille sur la puce. Au départ, on travaillait sur des logiciels, sur l'amélioration d'internet en vue de sa diffusion mondiale, sur la miniaturisation des puces dans le but de fabriquer des appareils technologiques toujours plus performants, plus petits et mobiles. Ça me plaisait. J'aimais vraiment mon travail. Je m'amusais comme un fou avec des gens qui s'amusaient eux aussi énormément. On travaillait beaucoup, jusqu'à seize heures par jour, mais on était contents parce que... On jouait. On faisait joujou avec nos capacités, avec ce qu'on savait faire de mieux, on était enthousiastes, exaltés, et on y croyait beaucoup. On se prenait pour des révolutionnaires, les créateurs du nouveau monde, évidemment meilleur que l'ancien, où les gens pourraient communiquer facilement et échanger des informations et des connaissances à échelle mondiale de façon instantanée. On se disait qu'il en serait fini des chercheurs un peu seuls dans leur coin. Grâce à nous, ils pourraient mettre leurs recherches en commun avec des chercheurs de l'autre bout du monde, et alors ils iraient plus vite, ils seraient plus intelligents, et le monde ne pourrait que s'améliorer. On pensait aussi à tous ces gens

séparés, qui habitaient loin les uns des autres, qui se téléphonaient ou, en des temps plus anciens, n'avaient eu que le courrier postal pour se sentir proches. Pensez un peu à tous ces gens qui attendaient pendant des jours et des jours des nouvelles d'un amant, d'une fiancée, d'un parent ! Ils pourraient communiquer à n'importe quelle heure en simultané.

« Nous pensions vraiment être les sauveurs de l'humanité. Nous pensions que le monde changerait... Mais nous étions naïfs, moi le premier. Car notre idéal technologique reposait sur l'idée saugrenue que l'humanité n'aspire qu'à la bonté et à la générosité... On était cons ! Il suffit de regarder autour de nous, ou de regarder les infos, pour savoir qu'il n'en est rien. La compétition fait rage... Dès qu'il y a de l'argent et des honneurs quelque part, il en est fini des valeurs altruistes... Je me demande encore comment j'ai pu être aussi bête...

« Enfin... J'étais comme ça : naïf, doué, un super crack de l'informatique. On était contents parce que ce qu'on savait faire le mieux était en train d'émerger et que nos produits allaient connaître une expansion qui nous rendrait riches.

« Tout allait bien, donc, quand ils ont commencé à nous faire travailler sur une puce sans nous dire à quel usage elle serait destinée. Le but était de la rendre encore plus

petite et très performante, très puissante... beaucoup plus que ce qu'on connaissait. Je vous passe les détails techniques. Le challenge était captivant. Plus une chose paraissait impossible, et plus on avait envie de la réaliser. C'est un secteur très protecteur de ses innovations, parce que si elles s'éventent avant leur réalisation, quelqu'un peut réussir à les mettre sur le marché avant nous et alors ce sont des dizaines de milliards de dollars perdus. Ces laboratoires de recherches sont très sophistiqués, ils coûtent très chers, et si y on ajoute l'infrastructure et les salaires, la perte est énorme. On signe d'ailleurs des clauses de confidentialité dignes d'un service d'espionnage. Donc, vous voyez, on avait l'habitude de vivre dans une atmosphère de secrets, mais cette fois-ci je trouvais que c'était différent. Nos superviseurs étaient plus sévères quand on posait des questions... Et je peux vous dire que, dans une telle atmosphère, on a l'habitude de ne poser que des questions qui concernent notre travail, mais cette fois-ci, à ces questions-là, on nous répondait souvent « Continue comme ça » ou « Fais ce qu'on te demande, et tout ira bien ». C'était d'ailleurs assez ennuyeux parce que connaître l'objectif d'un produit aide à sa conception...

« Un jour, j'ai dit pour rigoler : « Cette puce va devenir si petite qu'on va finir par se l'implanter sous la peau ! On

sera un homme bionique ! Comme L'homme qui valait trois milliards ! » Mes collègues ont renchéri, on rigolait bien, on y croyait sans y croire, disons qu'on croyait que tout était possible, même ça, mais à ce moment-là on se contentait d'en plaisanter. Un de nos superviseurs est passé nous voir à ce moment-là, il a demandé ce qui nous faisait tant rire, et quand mon collègue lui a répété ce que j'avais dit, le superviseur a eu l'air inquiet, il s'est forcé à rire, mais il m'a regardé d'une façon qui m'a donné la chair de poule. Et là, je me suis dit que j'avais peut-être tapé dans le mille. On était peut-être bien en train de fabriquer une puce implantable dans un corps humain.

« La question était : dans quel but ? Pour quel usage ? A partir de là, mon travail m'a beaucoup moins amusé. L'idée de mélanger l'humain et la technologie m'a toujours mis mal à l'aise, contrairement à la plupart de mes collègues, qui rêvaient d'un humain augmenté. Je me suis demandé comment je pourrais en savoir plus, et j'ai remarqué que j'étais un peu plus surveillé que d'habitude. Quelque chose avait changé, et pas en bien. Les superviseurs semblaient se méfier de moi.

« Des mois ont passés et, un jour, on nous a invité à une réunion pour nous révéler, enfin, que la puce avait pour destination le corps humain. Qu'il s'agissait, nous a-t-on dit avec enthousiasme, de nous faciliter la vie en ayant

une foule d'informations dans cette puce. Comme, par exemple, notre carte bancaire, notre permis de conduire, des informations sur notre santé, et des tas d'autres choses encore... On nous a expliqué qu'il suffirait de la scanner quand on nous demanderait nos papiers, et que, si on avait un malaise, le scan de cette puce donnerait aux sauveteurs toutes les informations nécessaires pour nous porter secours sans risque de bévue. Comme d'habitude, nous étions les sauveurs de l'humanité, et j'ai pris garde de paraître aussi enthousiaste que mes collègues, et de fournir des idées supplémentaires quant à l'usage de cette puce, mais en réalité cette perspective m'a profondément angoissé. Il m'a toujours semblé dangereux de greffer une technologie sur un corps humain. On ne sait pas comment ça peut le perturber... Par ailleurs, je sentais que les explications qu'on nous avait enfin fournies n'étaient qu'un écran de fumée, qu'il y avait autre chose.

« Leur réunion était habile. Je crois que face à nos questions, ils ont choisi de nous dire la partie acceptable de la vérité pour être sûrs que nous ne cultivions pas de suspicions gênantes à leur égard. Ils ont bien réussi leur coup : l'équipe est repartie très enthousiaste à l'idée de travailler sur un outil aussi formidable. C'est une partie de leur système : nous faire croire en permanence que nous

sommes différents des autres, meilleurs, plus intelligents, que nous sommes des sortes d'élus destinés à travailler au bonheur de l'humanité... Vous pouvez rire... dit-il à Coline, qui ne riait pas du tout. J'y ai cru, je vous assure. Et c'était fantastique de se réveiller chaque matin avec la conviction d'être un sauveur... C'était beaucoup plus confortable que d'être le renégat que je suis devenu. Ce système nourrissait notre besoin d'appartenance à un groupe, notre désir d'être quelqu'un d'important, de se sentir aimé, reconnu, de faire partie d'une grande aventure. On se savait privilégiés et on en profitait bien, dans une inconscience totale.

« Après ça... Je n'ai plus beaucoup de temps, je vais devoir abrégé. Du reste, je ne pensais pas vous raconter tout ça. Je me suis laissé emporter... c'est dur, de vivre avec de tels secrets, de voir les gens continuer à vivre normalement sans se douter de ce qui va leur arriver...

« En bref, j'ai découvert que cette puce était destinée à modifier le psychisme. Qu'elle était commanditée par un riche homme d'affaires qui trouvait judicieux de manipuler les gens de l'intérieur de leur corps, en leur faisant croire qu'ils portaient une puce destinée à faciliter les opérations de la vie quotidienne, alors que l'objectif réel était d'annihiler toute forme de rébellion, afin qu'ils obéissent à tous les désirs des dirigeants. A savoir

travailler et consommer, ne pas remettre les injustices en question, ne pas s'insurger contre des mesures politiques iniques, faire la guerre si besoin, sans la moindre protestation. En fait, il s'agit de créer une puce qui reçoit en temps réel les informations de centrales décideuses et qui les transmet au cerveau. Il ne s'agit pas de les rendre complètement amorphes, car il faut pouvoir compter sur les capacités des gens pour faire tourner le système. Il s'agit de les rendre parfaitement dociles, de leur faire croire qu'ils sont contents de leur sort, d'obtenir leur consentement total. Vous voyez, dans un monde pareil, vous n'existeriez pas telle que vous êtes, ni moi non plus. Nous passerions notre temps à trouver que tout est au mieux, qu'il n'y a rien à redire, et que les gouvernants et dirigeants de tous poils sont des gens avisés qui font de leur mieux pour nous, dans notre intérêt.

« Ils en ont pour longtemps encore, car cette puce requiert la réalisation et la mise en place de nombreuses technologies qui ne sont pas au point. Mais, à moins d'une catastrophe gigantesque, ou d'un changement de direction brutal dans notre monde, ça arrivera, je vous assure.

« J'ai été trop long... Je dois partir, annonça-t-il brusquement.

- S'il vous plaît, j'ai des questions ! supplia Coline, le nez dans son livre. Ne partez pas tout de suite !
- Je vous rappellerai. Maintenant, laissez-moi partir sans vous retourner. Faites comme si de rien n'était ! Il en va de votre sécurité ! Au revoir Coline !
- Au revoir !
- Au fait, bravo : vous avez été très naturelle ! ajouta l'homme avant de se lever et de partir dans la direction opposée de façon à ce que Coline ne le voie pas.

Quand elle avait retrouvé Khan, le soir, elle avait été plus douce avec lui, moins fermée. Il lui avait dit : « Ça va, ma Beauté ? », car il l'avait trouvée un peu apathique. Il s'était même demandé si elle n'avait pas pris un médicament – un anxiolytique ? – pour parler de cette voix feutrée inhabituelle. Elle avait simplement répondu :

- Ça va. Tout va bien. Je suis heureuse de vous retrouver, Brume et toi.

Et elle avait passé la soirée à les choyer et à les câliner tendrement. Pendant le dîner, que Khan avait préparé à la va-vite mais en prenant soin qu'il soit gourmand et réconfortant – des pâtes à l'ail et à l'huile d'olive, avec des tomates à la mozzarella – Coline s'était plusieurs fois levée de sa chaise pour entourer tour à tour de ses bras ses deux amours, qui ne comprenaient rien à ce soudain élan d'affection, d'autant plus qu'il avait été précédé d'une

longue période de repli mélancolique, mais qui leur rendit un peu la vie comme de l'eau après la traversée d'un désert. Khan répondit avec tendresse à ses cajoleries et ne posa aucune question, ne fit aucun commentaire. Il valait mieux laisser les choses suivre leur cours naturel. Elle lui parlerait quand elle l'aurait décidé.

En attendant, il ferait face aux noyades de sa compagne vaille que vaille, accueillerait avec joie ses retours à la lumière, et continuerait à veiller sur elle et sur Brume. Cette histoire n'était pas terminée, et il était plus que probable que la douceur dans laquelle se lovait Coline ce soir-là ne durerait pas. Elle pouvait bien les embrasser et leur faire des sourires noyés d'amour, Khan n'était pas dupe. Dans les yeux de Coline, la tendresse voisinait avec une désolation qu'il ne lui avait vue que lorsqu'elle s'était débattue dans les traumatismes de son accouchement. Elle était forte et l'avait toujours été, mais cette fois c'était différent. Elle ne se battait pas, n'était pas en colère et ne se démenait pas pour rendre justice d'un trait de plume bien senti. Cette fois-ci, elle était abattue, vidée et triste, habitée par une affliction qui la dévastait. Et comme toujours, quand quelque chose de grave l'atteignait, elle ne voulait rien dire. Elle se tenait coite face à ses questions, expéditive dans ses réponses, ou prenait carrément la tangente. Finalement, il aurait préféré qu'elle soit insupportable, comme elle savait l'être de temps

en temps. Cela aurait au moins prouvé qu'elle était en bonne santé, qu'elle n'était pas cette enveloppe vide qui errait comme le fantôme de quelqu'un qui ne sait pas où il doit aller maintenant qu'il est mort. Si seulement elle avait bien voulu lui dire sur quoi elle travaillait... Mais elle n'en dirait mot. Elle se tairait jusqu'à ce qu'elle réussisse à sortir de son labyrinthe, seule et sans aide. En attendant, il veillerait sur elle, discrètement, et continuerait à prendre Brume en charge autant qu'il le pourrait, pour que Coline ait le temps de revenir à lui, à eux. A elle-même.

L'homme l'avait rappelée et lui avait donné rendez-vous dans un parc de la ville, sur un banc, avec les mêmes instructions que la première fois.

Coline y était allée d'un pas tranquille, à pied, pour essayer de se réveiller de la torpeur qui lui embrouillait les idées. Les questions se bouscuaient dans son esprit. Elle se demandait en outre si, cette fois-ci, elle pourrait les poser ou si l'homme se livrerait une fois encore à un long monologue. Apparemment, il avait besoin de parler, de raconter son histoire, au moins autant que de partager ses informations. Mais pourquoi elle, puisque ces informations étaient une matière inflammable qu'il fallait garder secrète ? Que pourrait-elle bien faire de tout cela, une fois qu'elle aurait réuni toutes les informations qu'elle pourrait trouver sur le sujet ? Sans preuves pour la protéger – et encore, des preuves pourraient-elles jamais la protéger ? –, il était inutile de divulguer quoi que ce soit. On la prendrait pour folle, on dirait qu'elle était parano, qu'elle cherchait à attirer l'attention, elle perdrait toute crédibilité.

Déjà, quand son livre était sorti, elle avait essuyé les foudres de tout un tas de médecins, d'obstétriciens, et de quelques sages-femmes qui n'avaient pas compris que son propos était de prendre leur défense, et l'Ordre des médecins avait condamné le livre. Cela, alors qu'elle avait fourni un travail rigoureux, preuves à l'appui, corroboré par quelques hors-cadre. Bien sûr, de nombreuses femmes, mères et non mères, sages-femmes, infirmières et infirmiers lui avaient témoigné leur reconnaissance et avaient abondé dans son sens. Mais si elle livrait des informations sensibles sur une puce dont personne ne se doutait, sans la moindre preuve pour étayer son propos, elle était morte.

Pour l'heure, elle se contentait d'écouter ce que l'homme avait à lui dire, et à y réfléchir. Pour la première fois de sa vie, son enquête se bornait à attendre que quelqu'un veuille bien lui parler, que l'homme accepte de lui en dire plus. Elle aurait bien aimé qu'il lui fournisse d'autres contacts, mais elle savait qu'il ne le ferait pas. Elle avait remarqué qu'il avait pris soin de ne citer aucun nom, aucun lieu. Mais pourquoi tenait-il tant à lui parler ? Cela l'arrangeait bien, mais quel sens cela avait-il ?

Une fois encore, Coline s'était munie d'un livre, d'une bouteille d'eau, et elle avait acheté une glace en arrivant au parc, vêtue d'une robe printanière, un sac coloré pendu à son épaule. Elle avait mis ses lunettes de soleil, et s'était

assise sur le banc désigné par l'inconnu en espérant ne pas s'être trompée.

Quand l'inconnu arriva, il avait un quart d'heure de retard.

- Bonjour Coline.
- Bonjour.
- Je vous ai cherchée... Ce n'est pas le lieu que je vous ai indiqué.
- Je suis désolée. J'ai eu un doute, mais...
- Ce n'est pas grave. J'essaierai d'être plus clair la prochaine fois. Comment allez-vous ?
- Ça va, dit-elle sans conviction. Et vous ?
- Ça va... dit-il du même ton, qui arracha un léger sourire à Coline.
- Pourquoi me racontez-vous tout ça ? Pourquoi moi ? demanda Coline qui profita de ce que l'homme ne s'était pas encore lancé dans un long discours impossible à interrompre.
- Je ne sais pas. Je vous connais par votre site internet. Il est bien, vraiment bien. Je vous ai entendue à la radio, quand votre livre est sorti... Ça m'a plu. Vous êtes... spéciale. Je ne vois pas à qui d'autre je pourrais dire ça.
- Mais dans quel but ? Je ne pourrai rien faire de vos informations.

L'homme soupira, et reprit :

- Franchement, je ne sais pas... Quelque chose m'y pousse. Il faut que quelqu'un soit au courant. Au cas où je disparaîtrais. Et puis on ne sait jamais ce que les autres peuvent faire de ce qu'on sait... On ne sait pas ce que ça peut devenir... J'ai lu votre livre... Vous êtes sacrément costaud pour vous attaquer à l'institution médicale... Elle est bonne, cette glace ?
- Pas mal.
- Moi j'ai pris café-chocolat. Et vous ?
- Mais dites, ça ressemblerait presque à une conversation amicale ! lança Coline avec une espièglerie qui la surprit, car il y avait des semaines qu'elle n'était plus capable d'avoir de l'esprit.

L'homme ne répondit pas mais elle entendit que son trait d'humour l'avait amusé.

- Menthe aux pépites de chocolat, avec une boule vanille, dit Coline, tout-à-coup attendrie.

Ils se sourirent sans se voir, et l'homme commença à débiter ses révélations.

- Je ne vous ai pas encore tout dit... C'est pire encore que ce que vous savez...
- « Pire ? Comment est-ce possible ? », pensa Coline sans piper mot.

- C'est pire dans le sens où, dans ces laboratoires de recherche, il y a une part d'inconscience qui va mener l'humanité à sa perte, et une part de manipulation intentionnelle qui va arriver au même résultat. Les deux allant de pair, bien sûr, mais de façon cloisonnée. Moi, je faisais partie des ingénieurs. On concevait, on créait, on élaborait, on menait les projets à leur réalisation. On ne savait pas vraiment à quoi ça servait. On ne se posait pas de questions. On était simplement très contents de faire ce qu'on aimait, et d'être payé cher pour ça, d'avoir des conditions de vie agréables, de travailler dans une entreprise équipée d'une piscine, d'un hamam, d'une salle de massage, d'une salle sport, d'une cafétéria super sympa, et même d'une salle pour la sieste. On nous demandait de travailler énormément, mais en contrepartie, ou plutôt pour qu'on passe tout notre temps sur place, on nous offrait des services gratuits de façon illimitée. Bien sûr, on savait qu'il ne fallait pas y passer tout notre temps, et qu'on était là pour bosser mais, de son côté, la direction savait que si, en plein milieu d'après-midi, on fatiguait, un massage d'une demie-heure ou un peu de natation nous permettraient de rester au travail jusqu'à minuit, deux heures du matin, et parfois de faire nuit blanche. On était tous célibataires, évidemment... On couchait un peu entre nous, faute

d'autre chose... C'était facile. On en avait tous besoin et l'endroit dont je vous parle est un énorme complexe divisé en dizaines de laboratoires de recherche qui emploient plusieurs centaines de personnes. Autant dire un village, une sorte de communauté. A force de vivre ensemble, on finit pas créer des liens profonds. On se fait aussi des ennemis, à cause de la compétition...

« Ce n'est pas de ça dont je voulais parler... Ce que je voulais dire, c'est que, moi, j'appartenais à cette frange de gens dangereux par inconscience. On s'amuse, sans savoir réellement ce que ça va devenir en terme de marché, de capitaux, et dans la vie des gens qui vont recevoir ces produits comme une déferlante incontournable. C'est d'ailleurs réellement incontournable parce que vient le moment où, si on ne suit pas ce que tous ces gens appellent le progrès, on n'est plus en phase avec les autres, qui eux possèdent les nouveaux outils. Vous avez Internet chez vous ?

- Non. C'est trop cher. On n'a pas les moyens.
- Alors écoutez-moi bien et souvenez-vous de ce que je vais vous dire : dans quelques années, vous serez obligée d'avoir Internet chez vous. L'outil sera suffisamment bon marché pour que tout le monde l'ait. Et vous serez obligée d'avoir un email. Car Internet connaîtra une telle propagation que le fax et le minitel seront *has been*.

Exactement comme les CD ont évincé les cassettes, et les cassettes les disques vinyle. Il y a un moment où on n'arrive plus à partager avec les autres si on n'a pas le même outil. C'est vrai et ce n'est pas vrai, ce que je vous dis. Mais vous qui êtes journaliste, vous envoyez et vous recevez des informations écrites qui doivent circuler rapidement, alors pensez un peu à ce moment où vous direz « Je peux vous l'envoyer par fax ! » et où on vous répondra « Par fax ? Mais on n'en a plus depuis longtemps. Par contre je peux vous donner mon adresse email. » Et là, si vous n'avez pas de mail, les choses les plus simples deviennent si compliquées que vous n'avez plus le choix. C'est ce qui s'est passé avec l'ordinateur personnel. Bill Gates a désiré que chaque foyer soit équipé d'un ordinateur alors que seuls les bureaux en étaient équipés, et cette année il est devenu l'homme le plus riche du monde, et si tout le monde n'en a pas encore, les ordinateurs personnels continuent à se répandre. Et bientôt, on trouvera inconcevable de ne pas en avoir un, surtout avec l'avènement prochain d'Internet.

- Je vois.
- Evidemment, selon les professions et les catégories socio-culturelles, certaines personnes pourront s'en passer plus longtemps que d'autres. Mais le projet d'Internet, c'est qu'il devienne le principal outil de communication des

particuliers, des entreprises, des administrations, de tout le monde, et qu'il remplace le courrier postal, le téléphone, le minitel, le fax, le télégramme, tout ce qu'on utilise encore plus ou moins pour le moment. Et puis les gens s'y habitueront très vite. Parce que ce sera plus pratique et plus rapide que tout ce qu'on a connu. Et quand on a accès à un service ou à un outil qui nous coûte le moins d'effort possible, et qui nous permet de faire énormément de choses sans bouger de son fauteuil, en un clin d'œil, on est vite dépendant. C'est exactement comme la télécommande des télévisions. Tant que ça n'existait pas, on se levait pour changer de chaîne, par paresse on envoyait la sœur cadette, le petit frère, la personne qui a le moins de pouvoir dans la famille, pour changer de chaîne à notre place. Si bien que quand on se retrouve avec une télécommande dans la main et qu'on peut rester affalé dans son fauteuil et appuyer sur des boutons, on ne peut plus s'en passer. Vous voyez ce que je veux dire, Coline ? On devient accro à quelque chose qui n'a rien d'essentiel.

Coline avait terminé sa glace depuis longtemps et elle se régalaient maintenant d'écouter les réflexions de l'homme. Il lui fallait être très vigilante pour ne pas se retourner, et ne pas céder au réflexe de regarder son interlocuteur. Il était assez déroutant de communiquer avec quelqu'un dont on

ne connaissait pas le visage, dos à dos, et de n'en connaître qu'une voix. La sienne était grave et douce. Le ton évoquait des larmes retenues, un certain désespoir, mais aussi une foi dans une lutte incertaine, pour ainsi dire perdue d'avance, mais digne d'être menée jusqu'au bout. Il n'y avait rien de cynique, dans cette voix. Elle était sincère, pleine de bonne volonté, et elle s'efforçait de convaincre Coline que tout cela était vrai, grave, et urgent. Une belle voix qui donnait envie de voir l'homme à qui elle appartenait.

- La pub a évidemment un fort impact sur l'achat de nouveaux produits. Mais pas seulement. Il y a aussi un effet d'entraînement, parce qu'on nous dit que c'est le progrès, et parce que si tout le monde l'a, on s'y met à son tour. Mais pour que le produit ne fasse pas directement un flop, il faut qu'il soit addictif. Et pour ça, il y a le service psychologie, ou plutôt le laboratoire de technologie persuasive, qui travaille sur ce qu'on pourrait traduire en français par « captologie ». Le fait de capter l'attention des gens, et de la garder. C'est le nouveau territoire à conquérir. Pas comme dans la pub. Dans la pub, c'est très limité. Je vous parle d'une annexion totale de l'attention des gens. Des spécialistes issus des plus grandes universités américaines savent comment rendre les gens accroc à un produit, comment agir sur le circuit récompense-plaisir pour qu'ils ne puissent plus s'en

passer. Ils savent quoi faire, et ils savent de mieux en mieux le faire. Ces spécialistes savent comment utiliser les meilleures études de neurobiologie, et ils ne se demandent pas ce que nous allons devenir une fois que toutes ces machines auront envahi le monde, qu'il y en aura partout, et qu'on ne pourra plus vivre sans. Ces gens sont très dangereux. Et finalement aussi inconscients que les ingénieurs. Parce qu'eux aussi s'éclatent à faire ce qu'ils aiment, et ils n'ont pas conscience des dégâts qu'ils vont causer. Ils ne s'interrogent pas sur les dommages, au niveau mondial, de la propagation de tous ces produits. Personnellement, je ne sais pas quel effet les produits technologiques auront sur nous. Je n'en ai aucune idée. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que ça va être une catastrophe. Que ça va nous faire perdre quelque chose d'important. Je ne sais pas quoi... Mais je crois qu'il est inconsidéré de jouer à répandre tous ces produits sur la Terre.

« Quant aux dirigeants qui investissent des milliards dans cette industrie, ils savent très bien ce qu'ils font au niveau économique, mercantile, mais ils n'ont aucun état d'âme à l'idée de rendre les gens dépendants de ces produits. Ils sont exactement comme les industriels du tabac qui ne s'intéressent pas au nombre de morts et à tous les problèmes de santé qu'ils fabriquent. Après, évidemment,

ils disent : « Non, ce n'est pas vrai. Nos études scientifiques prouvent que nos produits sont parfaitement inoffensifs. D'ailleurs, dans le cas d'un cancer, rien ne prouve que le tabac soit le coupable. Trop de paramètres, tels que la pollution de l'air, les résidus de l'agriculture chimique dans la nourriture, etc... nous interdisent la moindre conclusion en la matière ». Ils en ont une liste longue comme le bras, et comme ils créent et financent leurs propres laboratoires de recherche, les chercheurs qu'ils emploient sont évidemment payés à dire que le tabac n'est pas nocif, ou qu'il ne l'est pas plus que n'importe quel aliment qui, si on en abuse, peut devenir lui aussi toxique. Le dernier argument est le pire, je crois. C'est celui de la liberté des gens. « Nous n'obligeons personne à fumer. Si les gens fument, c'est leur choix et c'est leur responsabilité ». Leur responsabilité ! Après une propagande digne d'un lavage de cerveau pour propager le tabac, en le montrant comme viril, festif, inoffensif, ils disent « c'est leur choix ». Et ensuite, « c'est leur responsabilité ». Voilà ce que diront les petits génies qui aujourd'hui créent la puce, et toutes ces machines, quand des problèmes apparaîtront. Parce que ceux qui sont responsables de créer tout ça et de le répandre le plus possible se montrent toujours irresponsables face aux

dégâts qu'ils causent. Et après, on nous dit que c'est à nous d'être responsables...

L'homme poussa un profond soupir et se tut. Puis il reprit, un peu gêné :

- Vous avez une bonne écoute ! Quand on commence, on ne peut plus s'arrêter de parler, avec vous !
- Oui... On me le dit souvent, répondit Coline, amusée.
- C'est pratique dans votre métier...
- Très pratique, en effet... J'ai bien compris que vous me racontiez tout ça au cas où je pourrais en faire quelque chose un jour, ou au moins pour que ces informations ne se perdent pas. Je suis un peu votre caisse de consignation... Mais vous savez, je ne vois vraiment pas ce que je peux en faire. Par contre, je trouve que votre vie à elle seule serait la matière d'un très bon livre ! dit-elle en riant.
- Sans doute. Je sais des choses qui éveilleraient sûrement beaucoup la curiosité des gens. C'est un milieu fascinant, à sa façon... Mais cela ne m'intéresse pas...

Il marqua une hésitation, et reprit :

- J'ai un bébé de six mois, une petite fille. Elle a exactement vingt-cinq semaines et trois jours. Je l'adore, et quand je la regarde, je vois sa petite peau fragile, et je me dis que derrière cette peau se cache tout un système complexe qu'un rien peut développer ou briser. Je ne

veux pas qu'elle vive dans un monde où on lui fichera une putain de sale puce dans le corps. Je ne le veux pas. Et je fais ce que je peux pour essayer de rattraper mes erreurs. Je suis un repent. J'ai participé à tout ça. Et bien plus, encore ! J'ai créé des choses... C'est terrible, je leur ai donné des atouts énormes pour réaliser leurs différents projets. Vivre avec ça sur la conscience est très dur... vraiment très dur...

- Je veux bien vous croire... Mais vous êtes là maintenant. Et qui sait si on n'arrivera pas à changer quelque chose...
- J'aimerais vous croire... Mais ils sont puissants, très très puissants... Et ils sont en train de toucher au but. Vous verrez, un jour, les téléphones portables, qui sont pour le moment assez rudimentaires, serviront à bien plus que téléphoner...
- A quoi par exemple ?
- Je dois partir. Si besoin je vous rappellerai. Je ne sais pas si je vous reverrai...
- Mais...
- Non, Coline. C'est dangereux. Je vous mets en danger. Je n'ai pas le droit de vous raconter tout ça. J'ai signé des pages et des pages de contrat couverts de clauses de confidentialité. Merci de m'avoir écouté. Et excusez-moi de vous avoir impliquée là-dedans.
- Attendez ! Juste un instant !

- Non ! Au revoir, Coline ! Faites attention à vous !
- Attendez ! souffla encore Coline qui, obligée à la discrétion, ne pouvait pas se permettre de crier. L'homme avait bondi du banc et il était parti d'un pas rapide. Malgré l'interdiction, elle se retourna et aperçut, pendant une fraction de seconde, une silhouette robuste qui disparut entre les branches d'une haie végétale.

L'automne arriva et l'homme ne s'était plus manifesté.

Ne sachant ni où ni comment orienter ses recherches, Coline se laissait dériver dans un ailleurs qui la plongeait dans une torpeur insurmontable. Elle peinait à vivre, tout lui était lourd, épuisant. Elle s'occupait de Brume aussi bien que possible, écrivait ses piges sans élan, faisait tout de façon minimale, accablée par une envie de dormir qui lui laissait juste assez d'énergie pour assurer l'essentiel. « L'essentiel », se disait-elle avec lassitude, « ce n'est pas ça. L'essentiel, c'est bien autre chose. Que m'arrive-t-il ? Comment sortir de ce tunnel sans fin ? » Sa mère avait essayé d'en parler avec elle, mais elle n'avait trouvé qu'une Coline apathique que le moindre effort de réflexion exténuaient. Elle s'inquiétait de voir sa fille glisser dans un monde d'ombres évanescentes. Où était passé la femme pugnace et enjouée qu'elle avait toujours connue ? Ne pouvant rien, elle l'aidait en emmenant Brume en promenade, en week-end, au parc, au musée, afin que Coline ait du temps pour elle, et qu'elle puisse se reposer. Quant à Khan, il essayait de se libérer un peu plus tôt de

son travail chaque fois qu'il le pouvait, pour s'occuper de Brume, proposer une sortie à Coline, mais rien ne parvenait à la réveiller.

Brume s'adaptait encore et encore aux changements de sa mère. Elle prenait sur elle, angoissée par des sensations d'absence, d'abandon, de vide. Maman n'était pas là. Elle était là, mais elle n'était pas là. Et l'écho de la carence initiale se rappelait douloureusement à elle, dans son corps qui avait froid, et mal, qui se crispait et se retenait.

De bonnes choses étaient pourtant arrivées depuis le printemps. Justine Lancel, rare rédactrice en chef d'un journal national et journaliste d'exception que Coline adorait et dont elle avait lu de nombreux articles avec délices, l'avait contactée. Elle avait suivi son travail sur son site, avait lu son livre, l'avait écoutée à la radio au cours des quelques interviews qu'elle avait données à sa parution, et elle avait décidé de la contacter pour lui proposer de travailler avec elle. Dans l'idéal, elle aimerait lui offrir un poste pérenne à ses côtés, mais il lui fallait attendre qu'une place se libère. En outre, elle ne pouvait rien lui promettre car la décision finale ne dépendait pas d'elle, mais du directeur, et elle se battrait pour qu'elle rejoigne son équipe. En attendant, Coline pourrait faire des piges, de temps en temps... Enfin, cela non plus, elle ne pouvait pas le lui garantir, en tout cas pas tout de suite, parce que le

directeur avait ses chouchous, sa cour, qui savaient se faire bien voir, et il n'était pas facile d'introduire une nouvelle personne, qui plus est une journaliste qui ne donnait pas dans le consensuel. Mais c'était justement parce que Coline avait un style et une pensée très originaux que Justine la voulait auprès d'elle. Elle considérait que les médias avaient besoin de gens comme elle pour offrir un panorama plus large de l'information et de la pensée, et pour relever le niveau, qui était en train de baisser au profit d'une communication consensuelle.

Coline avait été extrêmement émue qu'une journaliste dont elle admirait la force et l'originalité l'ait remarquée. En d'autres temps, elle aurait été parfaitement enthousiaste. Elle aurait proposé des idées et se serait jetée sur l'offre de Justine avec voracité, d'autant plus qu'elle n'avait plus cru possible de travailler pour un journal depuis qu'elle avait décidé de créer son site et d'écrire des livres. Mais il n'en fut rien. Elle se sentie touchée et honorée d'avoir attiré l'attention de la grande Justine Lancel, et fut ébahie de la chance qu'elle avait de pouvoir parler avec elle, qui plus est pendant trois quarts d'heure, ce qui était le signe d'un véritable intérêt à son égard. Mais, passée l'extraordinaire conversation, elle retourna dans son vide, dans son absence, avec l'impression d'avoir rêvé. Elle avait envie de se réveiller, et d'être capable, comme naguère, d'être pleine

d'ardeur à l'idée de travailler un jour avec Justine Lancel, mais rien ne parvenait à la ressusciter d'entre les morts. « Pas même Brume... », se disait-elle parfois. « Pas même mon enfant adorée... » En vérité, elle ne ressentait plus rien. Elle savait seulement qu'elle aimait plus que tout sa fille, son compagnon, sa mère, et qu'elle adorait Justine Lancel, qu'en d'autres temps elle aurait dansé, chanté, chahuté, téléphoné à Khan pour lui raconter ce qui était indubitablement un événement, mais que là, maintenant, elle n'était que vide, désolation, anesthésie. « Heureusement que Justine n'a pas un poste ou une enquête à me proposer tout de suite... », pensa-t-elle après l'appel. « Je serais incapable d'y répondre, et je grillerais toutes mes chances. Tandis qu'avec un délai, qui sait si je n'aurai pas retrouvé toute mon énergie le jour où elle aura vraiment quelque chose à me proposer... » Ainsi pensait-elle, mi-rassurée d'avoir encore un peu de temps devant elle, mi-inquiète à l'idée de ne pas être prête le jour où Justine lui offrirait un de ces postes dont elle avait si souvent rêvé.

Du fond de sa torpeur, Coline pensait souvent à l'homme. Qu'était-il devenu ? Était-il toujours en vie ? Avec ce qu'il lui avait dit, elle avait terriblement peur qu'ils ne l'aient tué. A moins qu'il ait réussi à se trouver un lieu où vivre plus sereinement, avec son bébé et sa compagne. Comment avait-il réussi, d'ailleurs, à faire un enfant et à se mettre en

couple dans des circonstances aussi compliquées et aussi dangereuses ? Peut-être était-il parti loin, dans un coin perdu du Pérou, de l'Amazonie, de la Thaïlande, en Islande... Ou peut-être se cachait-il seul, dans un trou à rat sordide, sans espoir de retour... A moins qu'ils aient eu sa peau.

Non.

Non, sinon ils se seraient aussi débarrassés d'elle. Ils auraient été au courant qu'elle savait... Quoique... Et puis elle se demandait comment il avait pu sortir de cette mystérieuse compagnie qui ressemblait plus à la Mafia qu'à une entreprise. Qu'avait-il négocié ? Savaient-ils qu'il savait ce qu'il n'aurait pas dû savoir ?

Les questions tournaient, tournaient, tournaient dans sa tête vide de tout autre sujet, et chaque jour qui passait elle espérait qu'il lui téléphonerait, puis, au soir venu, elle se disait « Tant pis... Peut-être demain... Ou peut-être cette nuit... », dans l'attente sourde que quelque chose survienne, des nouvelles, un rebondissement qui l'extrairait de son impuissance à agir sur le réel, à le pénétrer, à y ajouter un peu d'elle, de sa pensée, de sa lutte pour la vérité. La vérité, c'était bien... La vérité, c'était le premier devoir. Car la vérité, par sa droiture et sa simplicité, pouvait tordre la Trame, elle pouvait la déformer, lui donner une autre forme, elle pouvait l'assouplir, y créer des zones plus libres, plus justes, des espaces pour les gens écrasés par la

Trame afin qu'ils se relèvent et retrouvent la dignité et l'auto-souveraineté. Mais comment faire ? Comment faire ? Elle avait lutté, lutté, pour des causes connues de tout le monde, mais comment faire, que faire, quand il s'agissait d'un secret qui allait détruire l'humanité ? Cela n'arriverait que dans trente ou cinquante ans, années durant lesquelles tout le monde vivrait sans pouvoir lutter en amont de la catastrophe. Et puis trente ans, ou cinquante ans, c'était bientôt, pour ainsi dire demain... Dans trente ans, elle aurait soixante-deux ans, Khan en aurait soixante et un, et Brume aurait... trente-deux ans.

Trente-deux ans... Brume, sa petite Brume adorée.

Trente-deux ans, c'était l'âge qu'elle-même avait maintenant. Et non, non, elle ne voulait pas que Brume, à trente-deux ans, se retrouve privée de ses pensées, de son caractère, de ses points de vue, par une saloperie de puce électromagnétique plantée dans son corps !

C'était impensable, inimaginable, et pourtant, pourtant, elle n'y pourrait sans doute rien ! Elle devrait se tenir face au monde en spectatrice qui attend en tremblant le moment où on plantera une putain de saloperie de puce esclavagiste dans le corps de sa fille.

Merde alors ! Merde de merde !

Putain de saloperie de merde !

Fait chier !

Je ne veux pas, non, je ne veux pas que Brume vive ça ! Il faut l'empêcher ! Il ne faut pas que ça arrive ! Il faut faire quelque chose ! Il faut agir ! Et vite ! Tout de suite ! Pour tuer le projet dans l'œuf, tant que rien n'a encore préparé les gens à accepter qu'on leur plante ce qu'on leur présentera comme un outil inoffensif créé pour leur rendre la vie plus facile !

Putain de merde de connerie de saleté de monde ! C'est la Trame ! C'est toujours la Trame, ces saloperies-là ! Putain de Trame ! Il faut que j'arrive à dézinguer la Trame, comme ça il n'y aura plus jamais de saloperie d'aucune sorte. Plus jamais. Plus jamais.

Depuis le début ils cherchent comment mettre tout le monde en esclavage ! Et maintenant c'est bon, ils ont trouvé, les salauds ! Ils ont trouvé mieux que la peur. Ils ont trouvé le petit outil technologique qui rendra le monde entier obéissant sans rébellion, sans désaccord, sans manifestations, sans risque de faire foirer les plans de restructuration, comme ils appellent ça ! Les plans de destructuration, oui ! Et eux, pendant ce temps, ils rigoleront bien. Ils rigoleront encore plus fort que maintenant. Parce que, eux, la puce, ils ne se la feront pas implanter. Ou alors ils se feront créer une puce spécialement pour eux, qui accroît les capacités à décider et à agir pour soi, dans son intérêt propre. Une puce qui les débarrasserait

des petits filaments de conscience qui, parfois, s'agitent un peu dans leur cœur rabougri, dans leur conscience atrophiée, et qui leur demandent un tout petit effort de mise au placard, arrosé de champagne, de fête, de whisky, étouffé par l'achat d'un diamant, d'une villa, d'une toile de maître qui épate tout le monde non parce qu'un peintre s'est échiné à créer une œuvre profonde, quitte à y sacrifier sa vie, mais parce qu'elle est chère, très chère, et qu'elle est un bon investissement ! Et jamais ils ne se demandent d'où viennent les diamants qu'ils portent au doigts, au cou, dans leur cheveux, qu'ils offrent à leur épouse et à leur maîtresse, jamais ils ne pensent à la souffrance des gens qui travaillent à trouver et à extraire tous ces diamants ! Alors, oui, une puce qui leur enlève les derniers micro-chatouillements de feu leur conscience disparue, ça leur plairait bien... Pour être sûr de ne plus être embêtés par une ombre de scrupule qui gâche leur plaisir pendant une fraction de seconde et leur gratouille la cervelle quand ils licencient des centaines de gens, et qu'ils décident d'en exploiter d'autres, à la place, et de les exploiter beaucoup mieux, parce que, hein, le droit marocain, thaïlandais, roumain, c'est quand même plus souple que le droit du travail français qui est un poids mort à une époque où on nous parle de plus en plus d'être flexibles, mobiles, dynamiques, contorsionnistes, et d'accepter n'importe quoi !

Saloperie de monde... pensait Coline sans qu'il en paraisse rien. Elle restait immobile, inerte, et tempêtait parfois intérieurement, laissant Khan et sa mère ahuris de tant d'apathie.

Pauvre Brume... pensait-elle encore, triste d'être incapable d'être la mère dynamique et présente qu'elle était avant. Avant... Il y avait eu un avant et un après. Une ligne de démarcation avait coupé sa vie en deux, la laissant nostalgique de ce qu'elle avait perdu, et dubitative à l'idée de la frontière mentale qu'elle devrait passer, un jour, si elle y arrivait, pour retrouver le goût de vivre.

Puis, un matin, elle reçut une carte postale de Bretagne qui montrait un paysage rocheux frappé par la mer sous un ciel doux et gris. C'était Loïc. Il lui écrivait en quelques mots penchés qu'il avait trouvé sa voie et que, maintenant, il se formait à l'ostréiculture. Il disait aussi que c'était dur mais qu'il adorait ce métier. « Tu avais raison, Coline... Faire ce qui est juste, plutôt que ce qui est facile, rend la vie passionnante. J'espère que tu vas bien. Mille tendresses. » avait-il conclu avant de signer. Coline sourit, les larmes aux yeux. Il ne lui avait pas donné son adresse... C'était juste un clin d'oeil, une pensée pour elle, dont elle lui était reconnaissante car, en ces temps sombres et sans lumière, la carte postale lui rappelait un moment d'amour extraordinaire qui lui réchauffa le cœur le temps d'un souvenir.

Comment faisait-elle pour attirer tant de gens qui avaient les mêmes obsessions qu'elle, et pour elle-même se diriger vers eux ? Peut-être s'aimaient-ils les uns les autres... C'était étrange, tout de même, dans un monde où tant de gens étaient piégés par la Trame.

Evidemment, son site Internet et son livre y étaient pour beaucoup. En y mettant précisément qui elle était, elle attirait les foudres de gens qu'il aurait été stérile, et même nuisible, de fréquenter, mais aussi la sympathie d'individus qui se reconnaissaient dans sa pensée. Ils n'étaient pas très nombreux, mais ils étaient là, souvent de manière furtive, le temps d'un rendez-vous, avant de repartir chacun de leur côté en se disant qu'il faudrait se revoir. Puis la vie reprenait le dessus, et... Non, pas la vie, le travail. Le travail, en premier lieu, avalait tout le monde dans sa bouche immense, et on se séparait, on se perdait de vue, on luttait chacun de son côté, incapable de savoir comment se rassembler et œuvrer ensemble.

On ne savait plus faire communauté, et c'était fort dommage, car quelle force ils se seraient donnés les uns les

autres en agissant de concert ! Quelle énergie perdue dans la lutte solitaire contre la Trame, dont, en général, les principaux protagonistes n'avaient même pas conscience. Coline elle-même ne savait pas comment rassembler les hors-cadre qu'elle connaissait. Elle avait compris qu'elle en était une, mais en général, quand on l'était, on ne le savait pas. On courait vers son but, on suivait ses intuitions, ses convictions, sa conscience, on se demandait parfois pourquoi on ramait tellement, pourquoi on était tout le temps à contre-courant, pourquoi le monde suivait un sens contraire au nôtre et allait droit dans le mur en répétant que c'était la bonne direction et en se faisant croire qu'il n'y avait aucune autre voie. Elle se demandait aussi autour de quel thème elle aurait pu rassembler ces gens si précieux. Car, pour faire communauté, quand personne ne se connaissait, il lui semblait nécessaire de commencer par une proposition, quelque chose qui pourrait éveiller un écho en chacune de ces personnes. Mais elle ne voyait pas quoi. Tout était si décousu, si cloisonné... On peinait à se trouver, puis on se séparait aussitôt faute de savoir autour de quoi se rassembler, happés par mille soucis, mille obligations, ou par épuisement des ressources personnelles. La vie de hors-cadre n'était pas facile... On devait s'adapter aux contraintes de la Trame, en premier lieu en ayant un travail, pour ne pas être à la rue, tout en essayant de continuer à

lutter pour ses valeurs, guidé par sa conscience. C'était dur, épuisant.

Coline soupira à cette idée... Quelle impuissance, vraiment... Quelle impuissance, dans cette vie, dans ce monde, quand il fallait débrouiller tout ça, le méli-mélo que la Trame mettait en nous, tout en jouant suffisamment le jeu pour ne pas perdre son moyen de subsistance...

La carte postale entre les mains, assise dans son petit salon aménagé de bric et de broc, elle entendait quelques voitures passer lentement, parfois un camion, et de temps en temps, la pétarade abrutissante d'une moto ou d'un scooter. Toutes ces machines... pensait-elle. Toutes ces machines font tant de bruit... Quel monde bruyant... Il faut des machines pour tout, maintenant. Et les villes en sont assourdissantes. En plus des voitures, des camions, des motos, des scooters, des mobylettes, il y a les perceuses et les scies électriques des voisins, les bulldozers, les marteaux-piqueurs, les excavatrices, les machines-outils qui servent à élaguer les arbres, souffler les feuilles mortes, tondre, broyer des branches et que sais-je encore. Il y a du bruit partout, tout le temps, on ne s'entend plus penser. Et puis il y a les musiques techno, que certains jeunes écoutent, qui ont beaucoup de succès, et ceux-là ont pour habitude de les mettre à fond, chez eux, dans leur voiture, sans compter les garçons qui se promènent dans la rue avec

un ampli, fièrement... C'est sombre, ça vibre bas, c'est mauvais pour le cœur, pour l'esprit. Ça n'a rien d'humain. Cette musique-là aussi, c'est le produit de la Trame. La Trame fait des produits stériles, abrutissants, décérébrants. Elle ne crée pas, elle n'élève pas, elle ne réjouit pas le cœur, ne nourrit pas les émotions qui libèrent. Au contraire, elle les entrave. Elle entrave l'être, elle le noie, le ligote, le bâillonne, le soumet, l'atrophie, l'oriente vers une voie sombre, triste, sans même que les gens s'en rendent compte, avec leur adhésion, parce que c'est « normal ».

Normal.

Quel sale mot...

Normal... Quand on veut dire d'une chose qu'elle est normale, on ne sait plus quel mot utiliser... On dit normal quand on devrait dire normé, normatif, et alors nous voilà plongée dans la confusion de la Trame.

Coline revint à elle, regarda la carte postale, toujours entre ses mains, et esquissa un sourire. Loïc... Il s'en est sorti. Il a trouvé. Quelle joie, dans ce monde imbécile ! Il a trouvé, et il fait quelque chose d'incroyablement ingrat, si on considère le rapport entre la dureté du travail et le peu d'argent qu'il rapporte, mais la passion, cette passion qui nous rend vivants, qui fait qu'un travail n'est pas un travail, dans le sens où il ne se limite pas à une tâche, des horaires, un salaire, mais qu'il est au contraire une œuvre de vie, une

voie qui nous grandit, qui nous élève, qui entretient notre cœur, votre vivacité, notre amour. Notre amour ! Voilà ce que la Trame détruit. Notre amour, en faisant de nous des bêtes de somme.

Tout pourrait être si différent ! Tout aurait pu être... le contraire de la Trame.

Mais il y a la Trame, qui nous englue, qui nous tue à petit feu, qui nous épuise, et qui finira par avoir ma peau.

Il lui avait donné rendez-vous sur un banc public, peu de temps avant que l'homme ne la contacte. C'était le printemps. Les jonquilles et les jacinthes commençaient à peine à éclore dans les parterres municipaux. Les pensées, tulipes, ails d'ornements avec leurs belles têtes violettes, entamaient leur percée dans les allées tandis que les pivoines étaient déjà au comble de leur florescence multicolore. Les magnolias, ces arbres de paradis, explosaient de rose pâle et de blanc, au-dessus des pelouses d'un vert éblouissant où ne s'épalaient que quelques pétales qui, très bientôt, recouvriraient le sol de leur candeur.

Comme il était bon de marcher entre toutes ces couleurs magnifiées par la lumière neuve du retour à la vie ! Coline en profita pour faire une pause dans les tourments qui la minaient depuis qu'elle avait rencontré Lilian Fontaine.

Il lui avait téléphoné et lui avait dit : « Je suis Loïc de Courbelaie. Il paraît que vous vouliez me voir ?

- Pardon ? avait-elle répondu. Excusez-moi mais... Je ne sais pas qui vous êtes.

- Je suis le voleur de voitures du quartier Saint-Romule.
- Ah oui ! s'était-elle exclamée. En effet, je voulais vous rencontrer ! Merci de me contacter !

Il avait observé un bref silence, et lui avait dit :

- Vous êtes libre demain après-midi ?
- Demain ? Non... Mais après-demain, oui.
- D'accord. Après-demain, à 14 h, au parc de la Citadelle, ça vous va ?
- Oui, mais où exactement ?
- Vous voyez l'allée principale ?
- Oui...
- Prenez cette allée, puis tournez au premier petit chemin, à droite. Vous allez arriver à... Comment dire ? Il y a comme un cercle au milieu, un élargissement du chemin en forme de cercle, entouré de magnolias.
- Je vois.
- Vous voyez ?
- Oui, je connais cet endroit.
- Je vous donne rendez-vous là. En pleine semaine, à un moment où les gens travaillent et où les enfants sont captifs de l'école, on ne devrait pas être dérangés...
- En effet... avait-elle répondu, totalement séduite par la voix tendre du garçon, sa diction parfaite, son phrasé clair et poétique, et la petite critique sociale que son dernier propos révélait.

Ils avaient pris congé l'un de l'autre, et avant de raccrocher, Loïc avait ajouté : « J'ai hâte de vous connaître, Coline. » Elle avait balbutié « Moi aussi, Loïc », et ils s'étaient quittés. Tout à la fois ragaillardie et rêveuse, elle avait vécu sur un petit nuage jusqu'au lendemain.

Tout ce qu'elle savait de lui, c'était qu'il s'était rendu à la police pour déclarer que les vols récents de voitures, qu'on avait ensuite retrouvées sans trace d'effraction dans des quartiers pauvres de la ville, étaient son œuvre. Les policiers avaient été incapables de la renseigner sur les motivations du jeune homme, et elle s'était efforcée de le trouver, afin qu'il lui explique ce mystère, mais elle n'avait pas réussi à savoir qui il était. Une policière, plus souple que ses confrères et consœurs, avait fini par lui promettre de dire au jeune homme qu'une journaliste le cherchait, et Coline s'était empressée de lui donner son numéro de téléphone pour qu'elle le lui transmette, au cas où il serait d'accord pour lui parler. La manœuvre n'avait pas pour but d'écrire un article – on le lui aurait sûrement refusé. Tout ce qu'elle voulait, c'était savoir. Elle voulait comprendre pourquoi le jeune homme, « de bonne famille », comme l'avait dit un des policiers avec une moue désabusée, et il fallait le comprendre, car, comme il l'avait dit aussi, les forces de police avaient bien d'autres choses à faire que de s'occuper d'un gosse de riches qui ne savait plus quoi inventer pour

s'amuser, ce que Coline avait approuvé, mais... Mais elle voulait savoir pourquoi ce jeune homme de bonne famille, donc, avait eu l'idée de déplacer des voitures de son quartier riche vers des quartiers pauvres.

Quand elle était arrivée à leur point de rendez-vous, il était déjà là, assis sur le banc entouré de magnolias en fleurs.

Il était vraiment beau. Long, mince, un visage d'ange, un teint frais, des yeux bleus tranquilles, des cheveux blonds en mèches lisses, un peu longs, qui s'étiraient du front à la nuque. Ce garçon était une apparition. Il portait, avec quelques variantes, la tenue réglementaire de son milieu bourgeois : un pull en V bleu marine, mais sans chemise, un jean foncé, droit, et, au lieu des mocassins en cuir si fréquents chez les gens de sa classe, de grosses baskets d'un modèle nouveau, à semelle épaisse, en daim brun, qu'elle avait déjà vu aux pieds des aficionados aisés du raggamuffin.

Il se tenait droit sans être raide, et, l'air rêveur, écoutait de la musique.

Coline l'aima immédiatement.

Quand elle arriva devant lui, il la regarda d'un air suave, et retira ses écouteurs de ses oreilles.

- Coline ? demanda-t-il d'une voix paisible où transparaissait un amour incommensurable.
- Oui, répondit-elle du même ton.

Ils se regardèrent dans les yeux et se firent un petit sourire ému.

Elle s'assit à ses côtés. « Tiens, écoute... », lui dit-il en essuyant un écouteur dans un mouchoir en papier. Elle glissa l'écouteur dans son oreille et, presque tête contre tête, ils écoutèrent ensemble la folle et déchirante *Marmaille nue* de Mano Solo.

Le temps s'était arrêté. Il avait disparu dans la voix d'un chanteur écorché sur fond de guitare électrique, d'accordéon, d'ambiance flamenco impitoyablement tragique. De quoi perdre la tête dans un flot de larmes venu du fond des tripes.

L'intensité des chansons les gagnant, leurs doigts s'étaient enlacés et, les yeux figés et la gorge serrée, ils s'étaient liés dans une communion inattendue.

Puis le jeune homme éteignit la musique, Coline lui rendit son écouteur, et ils restèrent un instant sans rien dire, les doigts mêlés, le temps de revenir au printemps, aux magnolias, au soleil qui éclairait le ciel bleu parsemé de petits nuages blancs.

En dehors de quelques bruits étouffés de voitures et de voix lointaines, le parc était assez silencieux.

- Tu sais, je te lisais avant de te connaître, bien avant que tu ne m'appelles, dit-il avec la douceur d'un amoureux. J'ai lu tous tes textes sur Internet, ton livre... Je t'ai entendue

à une émission de radio... Je t'ai écoutée à la librairie A tire d'ailer... Tu es fantastique, Coline. Tu es une héroïne. Quand j'ai su que tu voulais me voir, j'ai remercié le ciel, l'univers entier, d'avoir cette chance.

Coline lui fit un sourire reconnaissant et serra ses doigts entre les siens. Puis elle pensa qu'elle n'avait pas tout son temps, malgré son envie de le laisser filer, et demanda :

- Alors, Loïc... Pourquoi as-tu déplacé des voitures ?
- Déjà ? s'étonna-t-il un peu déçu.
- Je dois aller chercher ma fille à la crèche à 18h... dit-elle avec une moue embarrassée.
- Tu as une fille ? Elle s'appelle comment ?
- Brume.
- Brume ? C'est magnifique ! Brume... C'est sublime... Un nom d'héroïne de roman !

Ils se regardèrent un instant et Loïc consentit à répondre à la question de Coline.

- Je ne supporte plus mon milieu.

Il marqua un temps puis poursuivit.

- Avec mes parents, je me rends à un nombre invraisemblable de diner, de cocktails, de réceptions... Je côtoie des gens avec qui je ne sais plus quoi partager... avec qui je ne sais plus comment parler, et que je ne supporte plus d'entendre... J'en ai eu marre. Un soir, j'étais à un diner, chez des amis de mes parents que je

connais depuis longtemps... A table, j'avais entendu des choses horribles... La maîtresse de maison, Clara, a dit « Hier j'ai dit à un mendiant qu'il devrait avoir honte d'entraîner un chien dans sa déchéance ! Pauvre chien, vraiment... Il n'a pas mérité ça... » Tu vois un peu... Tout le monde avait laissé passé, sauf Violaine et moi... Violaine est une amie de la famille... On a répondu que l'homme non plus n'avait pas mérité ça, et ça s'est arrêté là parce que les convenances exigent de ne jamais faire de scandale ou créer de conflit en société par respect pour l'hôte qui s'est plié en quatre pour ses invités... Je ne sais pas ce qui m'a pris mais, avant de partir, quand j'ai vu les clés de voiture et de garage de Clara et Antoine dans une vasque posée dans l'entrée, je n'ai pas pu m'empêcher de les subtiliser. Comme ça. Juste pour les embêter. Après je suis rentré chez moi, avec mes parents, je me suis couché... je n'arrêtais pas d'y penser... Je me suis levé, et j'y suis allé... J'ai pris la voiture dans le garage, j'ai roulé, et c'est en conduisant que j'ai eu l'idée de la mettre dans un quartier mal famé. Après je suis rentré à pied. Ça m'a pris trois heures !

- Et tu as continué...
- Oui. C'était tellement drôle ! Et tellement facile ! En plus, j'étais aux premières loges. Mes vols généraient des tempêtes... Dans les dîners, ils en parlaient encore et

encore ! Ils étaient outrés. Ils étaient convaincus que c'était un coup de « la sale racaille des quartiers », et alors ils parlaient du mérite, qu'ils n'avaient qu'à travailler s'ils voulaient se payer une belle voiture, et cetera, et cetera. Moi, je me disais « S'ils savaient que c'est moi, le bon fils de bonne famille, la tête qu'ils feraient ! » J'ai fait ça pendant un mois, puis je me suis lassé... Ensuite, comme les policiers n'arrivaient pas à me mettre la main dessus, et que je savais qu'ils soupçonneraient n'importe qui sauf moi, je me suis rendu. Pour être juste, et puis franchement parce que je trouvais que c'était marrant.

- Et qu'est-ce qui s'est passé ? Comment ont réagi tes parents ?
- Les policiers ont appelé mon père, qui a téléphoné à Marc, le préfet, avant de venir me chercher, puis l'affaire a été étouffée, mon père a piqué la colère du siècle... Je me suis pris un savon ! Il n'a évidemment pas compris pourquoi j'ai fait ça... dit-il en soupirant. Mes parents se demandent comment ils ont pu donner naissance à un tel fils, mais en réalité ils ne veulent pas le savoir... « Avec l'éducation qu'on t'a donnée, les écoles privées, les cours particuliers », et cetera. Bref, je suis leur déception et ils ont transféré tous leurs espoirs sur Vivien, mon cadet, qui est encore au lycée. En plus, je les ai vraiment déçus sur tous les plans. J'ai fait une classe prépa que j'ai détestée,

mais que j'ai réussie, parce que des années de privé haut de gamme m'ont formaté à réussir. Ensuite, comme le voulait mon père, j'ai intégré HEC. J'ai réussi ma première année, jusque-là mes parents étaient contents, mais j'ai lâché ma deuxième année en décembre... et je ne fais plus rien, ce qui me vaut des engueulades à n'en plus finir... Les pauvres... J'avoue que ça me peine de les blesser dans leur coeur de parents, mais c'est ma vie. Il faut bien que je trouve ma voie...

- Etre parent n'est pas facile... Mais il faut avouer qu'être l'enfant de ses parents non plus ! remarqua Coline en pouffant.
- C'est sûr ! De toute façon, je n'y peux rien... Je crois qu'il faudrait que je change de place. Parce que, là, rien n'a de sens, pour moi. Mais je ne sais pas comment faire. Je ne supporte plus de vivre avec des gens qui trouvent naturel d'être les maîtres et d'être servis, qu'il y ait des riches et des pauvres... Ils disent que c'est une question de mérite... Mais, franchement, quand je vois Madame Fitoussi, la femme de ménage de mon ancien lycée, qui travaille beaucoup, et qui n'a pour tout empire que la crasse des autres, je ne vois pas en quoi elle mérite d'être pauvre. Cette femme est utile, son travail est important. Sans elle, le lycée serait sale. Alors pourquoi son travail vaudrait-il moins que les jongleries financières de mon

père ? Une fois, elle m'a dit qu'elle travaillait depuis l'âge de quinze ans et qu'elle cumulait plusieurs emplois de femme de ménage. Elle commence à 5h du matin dans des bureaux, puis elle se rend au lycée, et ensuite elle continue ailleurs. Elle a l'air harassée et elle paraît plus vieille que son âge mais elle s'estime heureuse d'avoir suffisamment de travail pour nourrir ses enfants et elle ne se plaint nullement de sa situation. Mais tu vois, si cette femme, qui a travaillé d'arrache-pied toute sa vie, ne possède toujours rien, c'est que cette histoire de mérite ne tient pas une seconde. Mon père parle aussi de talent et d'intelligence, quand il parle de mérite. Mais là non plus ça ne tient pas debout. Parce que sans instruction solide, sans réseaux et sans argent, je ne vois pas comment Madame Fitoussi aurait pu développer le moindre talent.

- Pourquoi es-tu différent des gens de ton milieu ? Est-ce que tu le sais ? demanda Coline avec une petite pensée pour Françoise Demaistre.
- Non... Je me demande souvent pourquoi je peux voir des choses qu'ils ne voient pas... Je ne sais pas.
- Alors tu es un authentique hors-cadre ! déclara Coline en riant.
- Un hors-cadre ?

Coline lui raconta sa rencontre avec celle qui lui avait fourni ce terme de « hors-cadre ».

- Je vois... Oui, c'est ça, je suis un hors-cadre, et j'avoue que je suis plutôt content de l'être, malgré les complications que ça entraîne, répondit Loïc avec amusement.
- Et comment est-ce arrivé ?
- D'être un hors-cadre ?
- Oui. Ma question est mal posée, parce qu'en général c'est une conscience qu'on a fortement depuis toujours, ou alors qu'on a de façon confuse pendant longtemps jusqu'à ce qu'on y voie enfin clair. Toi, comment étais-tu, enfant ? Est-ce que cette conscience était déjà active ?
- Je crois que oui... dit Loïc en souriant pour lui-même. J'ai toujours été différent de ma famille. Enfant, je m'interrogeais beaucoup sur le monde. A la télé, je voyais qu'il y avait des guerres, des gens qui perdaient tout, des manifestations pour réclamer des droits, des gens qui migraient pour sauver leur vie, d'autres qui mouraient de faim en Inde, en Afrique... Des bébés éthiopiens rachitiques, dans les bras de leur mère, le ventre gonflé, les yeux exorbités... Je ne comprenais pas pourquoi ce genre de choses arrivait. Je trouvais que c'était complètement fou. En grandissant, je ne comprenais pas pourquoi il y avait un tel écart entre mes parents qui

parlaient de mérite, et ce que je voyais à la télé et dans le journal. Je ne voyais pas en quoi les enfants du tiers-monde méritaient de mourir de faim et de souffrir. Seulement, autour de moi, les gens avaient l'air de trouver évident que le monde soit comme il est, alors je pensais que c'était moi qui ne comprenais rien.

« Et puis un jour, il y a quatre ans, je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à penser à tous ces quartiers que je ne connaissais pas. J'y pensais de plus en plus, avec une folle envie d'aller voir, mais j'avais peur. Pour moi, c'était comme passer une frontière vers un monde inconnu... Et puis un jour, ma prof de biologie était absente et on est sortis du lycée à 15h. Les autres voulaient qu'on aille dans notre café habituel, où on ne trouvait que des jeunes de notre milieu. Et là... je ne sais pas ce qui s'est passé... je crois que j'étais encore plus triste que d'habitude, que mes doutes étaient plus forts... J'ai suivi mes amis en traînant le pas et je les ai regardés comme si j'avais été un étranger, et tout à coup, j'ai vu nos privilèges avec une clarté douloureuse, notre monde fermé, notre jeunesse dorée, et que tout serait facile pour nous, qu'il suffirait de suivre le cursus prévu par nos parents. Tout ça me trottait de plus en plus dans la tête, je me sentais mal, mal... Alors au lieu de suivre mes amis, un dégoût m'a pris, une révolte, et je suis parti. Et tu sais ce que j'ai fait, Coline ?

J'ai pris le bus pour la première fois de ma vie et je suis allé dans un quartier inconnu.

« J'ai marché, marché... J'ai vu des mendiants par terre, des magasins, des cafés, des restaurants, des vêtements, des peaux, des cheveux, des yeux, des regards, très différents de ce que je connaissais. Je suis allé à Monoprix et j'ai tout visité, tous les rayons. J'ai acheté une paire de lunettes de soleil en plastique qui avaient l'air tellement fragiles par rapport aux miennes ! Je les ai achetées pour pouvoir faire comme tout le monde : faire la queue à la caisse, dire bonjour, payer, et partir. Et là, voilà que la caissière me demande si j'ai la carte de fidélité. Je dis « Pardon ? », elle a répété la question et j'ai dit non. Alors elle me demande si j'en veux une, et j'ai dit oui ! Je voulais ma carte, comme tout le monde ! Ça ressemblait aux cartes de membres privilégiés. Je me suis dit « Eux aussi, ils ont des clubs ! » et puis elle m'a expliqué qu'au bout d'un certain nombre de points, j'aurais une réduction de quelques francs. Cinq francs, dix francs. Pour moi, ce sont des centimes, ça n'existe pas. Et alors là, je me suis dit « Quoi ? Les gens sont tellement pauvres qu'ils s'inscrivent au club Monoprix pour avoir cinq francs de réduction au bout de je ne sais pas combien d'achats ? Je n'en revenais pas. Je t'assure, Coline, cela m'a profondément choqué.

« Quand je suis rentré chez moi, je n'étais plus le même. Mes doutes s'étaient envolés. Je n'avais plus peur. Je savais.

« Je savais que quand mon père dit qu'il est riche parce qu'il travaille dur, ce n'est pas vrai. Il est vrai qu'il travaille dur, mais d'autres aussi, qui ne feront jamais rien d'autre que survivre, ou subvenir correctement à leurs besoins.

« Ça m'a rendu fou, mais j'ai tout gardé pour moi, et j'ai continué à visiter la ville, à regarder les gens dans la rue, dans les commerces, à écouter leurs conversations dans les cafés et dans les rayons des magasins.

« J'en suis revenu avec un drôle de mélange émotionnel. Les gens me touchent, leur courage de vivre, leurs efforts pour faire de leur mieux, et en même temps ils me dégoûtent. Je me suis rendu compte que je détestais toutes les classes sociales. Je n'aime pas les riches, mais je n'aime pas les pauvres non plus. Je n'aime pas la classe moyenne, la petite bourgeoisie... Les classes sociales, c'est de la merde. Parce qu'on est coincé dedans et que ça sépare les gens, ça les met sur un rail plus fort qu'eux, qui les fait devenir quelque chose de faux. J'ai toujours l'impression que les gens ne sont pas ce qu'ils devraient être en réalité. Qu'ils sont déformés, frelatés. Qu'ils pourraient être plus heureux, plus amples, sans ces classes sociales. Plus ouverts aussi. Chacun porte les

œillères de son milieu, ses préjugés, et ça fausse tout. Evidemment, comme j'ai moi aussi mes habitudes de classe, je préfère malgré tout les usages de mon milieu, sa courtoisie, sa tenue, son esthétique, ses lieux, sa façon de parler... On n'y échappe pas ! dit-il avec un petit rire navré. Et c'est pour ça que je n'arrive pas à partir, à faire autre chose. Je me sens englué...

- Englué ?
- Oui, parce que... J'ai toujours vécu dans une telle sécurité et un tel confort, tout est tellement encadré, mesuré, que je me sens prisonnier de quelque chose d'impalpable, de quelque chose qui est bien plus grand que moi et qui a modelé mon esprit de façon à ce que, maintenant que je voudrais autre chose, je n'ai aucune idée. C'est comme un mur qui me bouche tout horizon possible, toute imagination...

Coline le regarda en soupirant, et elle lui dit, en manière de plaisanterie :

- Et maintenant, en plus, tu as un casier judiciaire !
- Même pas ! répondit-il en riant.
- Non ?
- Non ! Le préfet est un ami de la famille. Mon père a intercédé en ma faveur, et voilà. Pas de casier pour Loïc de Courbelaie. Entre nous soit dit, il paraîtrait que seuls 2 % des noms à particule sont d'origine, les autres

seraient le résultats de manigances, et figure-toi que le mien en fait partie... dit-il en souriant.

- Des manigances ?
- Oui. Les particules, ça se vole, ça s'achète, ça se crée de toute pièce... La mienne est ancienne mais elle ne vaut rien. Seulement, comme j'en suis l'héritier et que ça a encore une certaine valeur dans ce monde, on me met au-dessus de la mêlée... C'est stupide, n'est-ce pas... On ne devrait pas juger les gens sur des critères aussi artificiels...
- C'est sûr... J'en connais qui n'ont ni fortune ni particule, et qui sont extraordinaires. Ma mère, par exemple...
- Ah oui ? demanda-t-il avec intérêt.
- Elle travaille dans un foyer qui donne refuge aux femmes battues par leur conjoint. C'est une personne fantastique. Elle s'investit beaucoup pour ces femmes et pour leurs enfants. Elle les aide à trouver un logement, un travail, elle leur remonte le moral, elle les aide aussi à retrouver de la confiance, à avoir le sentiment qu'elles ont de la valeur, qu'elles sont capables de faire des choses intéressantes et de prendre leur vie en main... C'est un travail difficile, parce qu'elles arrivent dans un état de brisure mentale et physique extrême, et parce que, pendant des années, leur conjoint a réussi à les persuader

qu'elles étaient nulles... Mais ma mère est fantastique, elle arrive à les aider.

- Tu as de la chance d'avoir une mère aussi extraordinaire...
- Oui, beaucoup de chance... Tu es en colère contre ton milieu ? demanda Coline.
- Je crois que oui... répondit Loïc après un temps de réflexion. Mais je ne ressens pas tellement la colère. Je me sens surtout triste.
- Comment tu fais avec ta famille ? Elle en fait partie...
- Ah... soupira-t-il. C'est le point délicat. La révolte sociale s'accorde mal aux sentiments personnels, et tout est devenu si compliqué... On ne se comprend pas. Mes parents ont toujours été de bons parents. Je pourrais me plaindre d'un certain nombre de choses, bien sûr, mais globalement, je trouve que ce sont de bons parents. J'ai beaucoup d'affection pour ma sœur et mon frère, j'ai une grand-mère que j'adore, avec qui j'ai de merveilleux souvenirs, et des oncles et des tantes qui ont parfois été aidants, réconfortants, qui m'ont fait rire... J'ai joué toute mon enfance avec des tas de cousines et de cousins... J'ai toute une vie avec eux. Il y en a avec qui je ne me suis jamais entendu, et d'autres avec qui j'ai un lien affectif profond. Il y a toute cette kyrielle de micro-souvenirs entre nous, de choses qui m'ont touché, d'autres qui m'ont fait mieux comprendre certaines personnes, et qui

me les rendent plus proches. J'y suis attaché, mais je ne sais plus comment être avec eux. Je ne sais plus comment leur parler, parce que ce que je voudrais dire n'est pas recevable dans mon milieu. Une fois, ma tante Solange, que j'ai toujours beaucoup aimée, a dit à la cantonade « Loïc est devenu communiste ! » comme si c'était un défaut grave, une tare, puis elle m'a dit « Ça te passera. Tu es jeune. C'est normal, à ton âge... » avec une condescendance qui, pour elle, était de la générosité envers l'âge ingrat. Tu vois, je ne peux pas discuter avec eux des sujets qui me travaillent. Et, eux, ils disent des choses que je trouve souvent abominables. Alors comment faire, quand on n'a plus les mêmes valeurs, comme ils disent ? Est-ce qu'on s'aime toujours ? Est-ce que je peux les aimer, et peuvent-ils m'aimer ? Comme ils ne veulent pas savoir qui je suis, ils aiment quelqu'un que je ne suis pas, et moi je sais bien qui ils sont, et je n'aime pas ce qu'ils sont en tant que personne. Mais j'aime ma mère, j'aime mon père, j'aime ma grand-mère... Pour le moment, j'en dis le moins possible. Parfois je glisse une petite phrase en faveur d'une domestique... Mais quand je dis qu'on pourrait l'augmenter, mes parents me regardent ahuris, ils me disent qu'elle est déjà très bien payée pour ce qu'elle fait, et c'est tout. Je les

déconcerte... Surtout depuis que j'ai dérobé des voitures à leurs amis... ça les a complètement ahuris.

- Ça se comprend...
- Oui, bien sûr.
- Et comment les gens que tu as provisoirement volés ont réagi ?
- Ils ne savent pas que c'est moi ! dit-il en riant soudain.
- Non ? s'esclaffa Coline avec une mine mutine.
- Je t'assure que c'est vrai ! Mon père et Marc ont réussi à faire en sorte que la police taise mon nom ! Tu imagines le scandale, si les relations de mes parents l'avaient su ? Ça aurait été terrible ! L'affaire a été entièrement étouffée. Il n'en reste aucune trace. J'ai été entièrement protégé uniquement parce que je suis un riche fils à papa qui fait souvent les honneurs de sa maison au préfet. C'est ça, la justice ?
- Non, bien sûr... C'est le contraire d'un Jean Valjean qui est emmené aux galères pour avoir volé un pain.
- Oui... Et il y en a, des Jean Valjean... Oh regarde ! Un écureuil !
- Il n'est pas timide... dit-elle émerveillée.

L'écureuil se figea à quelques pas du banc, puis il sautilla d'un air indécis avant de courir vers un pin parasol et, d'un élan rapide, grimpa le long du tronc.

- On ne le voit déjà plus ! s'exclama Coline.

- C'est comme s'il avait disparu.

Ils restèrent un moment silencieux, les yeux dans les yeux, au sein d'un incommensurable amour qui excluait tout ce qui n'était pas eux. Le bout de leurs doigts, posés sur le bois défraîchi du banc, se touchaient avec indolence, et un sourire leur vint, mystérieux, immense, qui bascula dans un rire mouillé de bonheur. Puis ils se laissèrent absorber par leurs pensées, et Coline songea à la Trame.

- Le problème, c'est l'ordre social, comme toujours, dit-elle au bout d'un moment.

- Oui... L'ordre social, les classes sociales, à cause desquelles il y a des maîtres et des domestiques, à moins que ce ne soit l'inverse. En tout cas, dès lors qu'il y a de l'argent entre les gens, tous les rapports sont faussés. Avec la meilleure volonté du monde, je ne sais pas comment parler à nos domestiques. Comment faire, alors que je surplombe ceux qui sont tout en bas de l'échelle sociale ? Quand je veux les remercier de tout mon cœur, ça sonne faux. Quand je dis « Merci beaucoup. Vous m'avez bien aidé », et que je voudrais vraiment qu'ils sachent que j'ai beaucoup de reconnaissance à leur égard, ça ne marche pas. Parce qu'il y a l'argent entre nous. Ce n'est pas comme quand on remercie quelqu'un qui nous a rendu service sans y être obligé. Là, il s'agit de gens qui sont payés pour. Ils n'ont pas le droit de refuser.

Ça fausse tout. Si on veut offrir un cadeau à un domestique, là encore, les dés sont pipés. Ça fait tout de suite paternaliste.

« Certains disent que c'est juste un travail, comme quand on va chez le coiffeur, ou chez le dentiste : on paye quelqu'un pour un service. Mais ça n'a rien à voir. Parce qu'on vit ensemble, dans une certaine intimité, sans être intimes pour autant. Si bien que, quand on se parle, il y a des limites à ne pas franchir. On ne peut pas dire « Asseyez-vous et buvons un cognac ! », chacun sa place. On vit ensemble, et pas ensemble. Ce qui est très spécial, dans cette relation, c'est que les domestiques sont en contact avec nos slips sales, les traces de notre sexualité dans nos draps, ils sont tout le temps là, ils savent tout de nous, mais on doit continuer à les dominer et à se faire respecter d'eux. Quand on y pense, il n'est pas du tout naturel que des gens vivent dans notre intimité sans être nos intimes. C'est une situation qui n'existe qu'entre maîtres et domestiques. Et paradoxalement, dans cette histoire, les plus fragiles, ce sont les maîtres. Parce que les domestiques savent plein de choses sur nous, mais nous on ne sait pas grand-chose sur eux. C'est pourquoi le rapport est si dur : il faut arriver de toutes nos forces à maintenir la limite, à se faire respecter, alors qu'ils connaissent tous nos vilains petits secrets, nos poubelles,

nos disputes, nos sous-vêtements, chaque recoin de la maison, la vie familiale, les relations de couple, les infidélités. Si on se dispute, ils doivent se comporter comme s'ils n'avaient pas d'yeux, pas d'oreilles, pas de mémoire. C'est surréaliste ! Mais c'est ça, la limite. C'est une règle posée par les maîtres. Ils exigent une chose impossible, en sachant qu'elle est impossible, et tout le monde doit feindre que c'est réaliste, les maîtres comme les domestiques. Les plus intelligents, parmi les maîtres, et mes parents en font partie, se contentent de penser que rien n'échappe à leurs domestiques et que la seule chose qui compte, c'est de pouvoir leur faire confiance.

« L'ennui, c'est qu'on ne peut pas se passer de domestiques. Parce qu'entretenir nos grandes et luxueuses demeures, qui nous servent à nous mais aussi à avoir le standing nécessaire pour recevoir et entretenir nos relations, est un travail gigantesque, qui prend un temps considérable. Alors on engage du personnel pour s'en charger, et à partir de là, il y a ceux qui servent et ceux qui sont servis. C'est implacable. On ne peut matériellement pas faire autrement. Mais commence alors le cercle vicieux. Car être servi donne l'impression d'être important, supérieur, on a le sentiment de détenir le pouvoir, et on en a. Et en même temps, on est dépendant de ceux qui nous servent. Mais on ne le dit jamais. Surtout

pas aux gens qui nous servent. Qui sait si ça ne leur donnerait pas une idée du pouvoir qu'ils ont sur nous. Alors on leur fait croire qu'ils dépendent de nous, et que c'est à sens unique. C'est vrai, et pas vrai. On leur fait croire que si on n'est pas content on les aura vite remplacés, mais tout le monde te le dira : il n'est pas facile de trouver du personnel dont on est vraiment satisfait. Et puis il y a cette mythologie sur les maîtres, qui sont soit-disant spéciaux, uniques, et la masse informe, dérisoire, interchangeable. Rien que l'appellation, « la masse », est désastreuse. Ça sent tellement le mépris de classe...

- Et ça crée une réalité... dit Coline. Parce que moi qui appartiens à « la masse », je fais mes courses au supermarché, personne ne me sert, j'attends mon tour partout où je vais. Je sens bien que je fais partie du tout-venant. Personne ne me fait croire que je suis spéciale, ou mieux que les autres. Avec les petits commerçants de mon quartier, c'est différent, parce qu'on se connaît. On a nos habitudes, et peu importe que je n'achète qu'une baguette à ma boulangère habituelle, ce n'est pas le prix qui compte. Mais quand même, on peut aussi penser qu'elle est sympa parce que chaque cliente compte.

- Oui, c'est toujours le cas, avec l'argent... on ne sait jamais trop... Et pourtant on peut éprouver une réelle sympathie...
- Oui, l'argent embrouille, mais il y a des sympathies plus fortes, qui dépassent la question de l'argent...
- Heureusement... Nous, nous ne faisons jamais la queue. Nous envoyons nos domestiques faire les courses, ou nous allons dans des boutiques merveilleuses où nous sommes reçus comme des rois. Si nous voulons un vêtement, ou un bijou, une voiture, on nous fait asseoir, on nous offre une coupe de champagne, on ne s'occupe que de nous... Nous sommes comme des enfants qui croient à la magie parce que tout est facile. On peut tout avoir. Grâce à l'argent, à son pouvoir, une parole suffit à être exaucé. Et cette facilité nous rend avides, insatiables, et irresponsables. On ne se demande jamais ce que ça coûte aux gens qui nous servent. On ne pense jamais aux nuits blanches qu'ils vont devoir passer, à ce qu'ils vont devoir sacrifier de leur vie privée, de leur couple, de leurs enfants pour nous satisfaire... On ne regarde pas les coulisses. Seule la scène nous intéresse, parce que sur la scène, il y a nous, avec notre nouveau joujou. Et je dois bien avouer que tout cela, tout ce confort, est une expérience sensorielle délicieuse. Même si je n'en peux plus de mon milieu, de ma vie, et que j'ai envie de partir,

je trouve qu'il est difficile de se passer de tout ça. J'en suis aussi dépendant que tous ces gens que je critique, dit Loïc avant marquer une pause.

- L'expérience sensorielle m'intéresse, reprit-il pensivement. J'aimerais bien... Je ne sais pas.
- Quoi ? demanda Coline très intéressée.
- Je ne sais pas, dit Loïc après un soupir. Peut-être étudier les différences sensorielles entre les classes sociales... je ne sais pas si ça été fait... ce serait une autre sociologie...
- Oui... Ce serait intéressant...
- Tu trouves ?
- Oui. Ce serait même passionnant. On pourrait étudier les différences sensorielles et les conséquences sur les gens... comment ils se sentent, quelle vision ça leur donne de la vie, d'eux-mêmes, du monde...
- C'est ça. Tu vois, moi, le matin, je me réveille dans le calme et j'entends les oiseaux chanter. Quand j'ouvre mes fenêtres pour la première fois de la journée, je sens les odeurs fraîches de mon jardin, l'air est empli de fragrances végétales, et je vois des arbres, des fleurs, soutenue harmonie qui varie selon les saisons. Personne ne viendra crier, ou faire pétarader son scooter pendant des heures sous mes fenêtres. Pour d'autres, l'expérience sensible et sensorielle du monde, c'est de supporter la puanteur, le vacarme et la laideur du périphérique, des

voitures, ou la vue stérile et affligeante de tours à perte de vue, laides, mal vieillies qui, même neuves n'ont jamais été réjouissantes. Pendant ce temps, moi, je vis dans un monde sensoriel créé précisément pour que rien ne me heurte jamais, que rien ne puisse me contrarier ni m'obliger à supporter l'inconfort d'un bruit, d'une matière, d'un goût. Chez moi, grâce aux domestiques, ça sent toujours bon, l'air est frais, léger, il n'y a jamais de poussière, et les textures de mes vêtements, de mes chaussures, de mon linge de lit et de bain, les nappes et les serviettes, les fauteuils, le canapé, les chaises, les tables, sont spécialement conçus pour m'envelopper de douceur, pour que je me sente respecté par tout et tout le monde, y compris par les objets. Je ne mange que des produits de qualité supérieure, savamment préparés par une cuisinière inspirée, qui a toutes les connaissances nécessaires pour rendre inoubliable une simple salade verte ou un savant osso bucco. Et si je ne mange que des mets extrêmement savoureux, c'est parce que partout où je vais, les gens en font autant. Qu'ils m'invitent à déjeuner, à dîner, ou à un cocktail, je me délecte de plats succulents, de pâtisseries à se damner, de petits fours, de chocolats, de champagne, de vins, d'eaux pétillantes de grande qualité.

« On me parle toujours avec respect. Je suis servi, obéi. Et, vois-tu, mon expérience sensorielle du monde, associée à mon rang social, me donne le sentiment profond d'être quelqu'un de spécial, d'avoir une légitimité totale, et de la mériter. Cela me donne une forme de confiance en moi, en la vie, un sentiment d'être au-dessus des autres, d'avoir plus de valeur que les individus des autres classes, d'être précieux, unique, important. Tout cela parce que ma famille a de l'argent. Beaucoup d'argent. Enormément, pour dire la vérité. On pourrait faire vivre un monde fou, avec une telle fortune. Mon père ne veut pas me dire à combien elle s'élève, mais je sais que c'est... c'est carrément scandaleux. Parce que personne n'a besoin d'autant d'argent. On en a tellement que mon père en investit toujours plus, il en gagne toujours plus, et c'est sans fin.

« Si on pense à l'expérience sensorielle inverse de la mienne, on sait que le résultat est inverse. Quelqu'un qui est dominé socialement ne peut pas se sentir comme moi. Je ne suis pas capable d'en faire la description, c'est trop loin de moi, mais je suis tout à fait sûr qu'être en bas de l'échelle sociale n'aide pas à se tenir droit, à se sentir confiant, à son aise, respecté, légitime. Je crois que la pyramide sociale pèse lourd sur les épaules de celles et ceux qui la portent. Elle les écrase. Et cet écrasement les

empêche de se sentir confiants et légitimes. Ils ont trop de soucis, et les puissants passent leur temps à les abuser, à leur mentir, à les manipuler, à leur en demander toujours plus. Comment pourrait-on se sentir vraiment bien dans un tel climat de mensonge et de mépris, qui ne peut qu'engendrer de la colère, de l'amertume, de l'aigreur, de la frustration, du désespoir, et le sentiment d'être rien, d'être juste un citron qu'on presse ? Est-ce que ça ne donne pas l'impression que la vie n'a aucun sens ? Qu'elle est injuste ? Qu'on n'est pas tous logés à la même enseigne ? Bien sûr que oui. Ce système est une saloperie, Coline, parce qu'un système qui génère la haine, la colère, la déprime plutôt que la joie, la sérénité et l'affection est un système bon à jeter à la poubelle et à y mettre le feu pour être sûr qu'il n'en reste rien.

« C'est compliqué, tout ça, parce que c'est un mode de vie piégeant. On devient vite dépendant du confort, et notre ego n'est jamais rassasié d'être traité comme un roi. On ne peut plus s'en passer. Et quand on est né dedans, alors là, comment se satisfaire de moins ? Comment aller faire la queue au supermarché ? Comment s'adapter au petit appartement quand on a l'habitude des grands espaces ? Comment troquer nos vêtements de luxe contre le prêt-à-porter ? Tu vois ? C'est inextricable ! Parce que ce n'est pas qu'une question de système, c'est

aussi une question de psychologie, d'affects, de dépendance, de désir et de plaisir, de sensorialité comblée, d'ego flatté, et de l'immense satisfaction d'être quelqu'un, comme on dit.

« En cela, je comprends les gens de mon milieu. Malgré ma lucidité, j'en suis au même point. J'éprouve peu de sollicitude à leur égard mais je comprends qu'ils soient eux aussi victimes de leur sens et qu'ils soient complètement pris dans le système. Et je me sens souvent injuste, quand j'essaye de le décrire, parce que moi aussi je suis piégé, et parce que je critique les gens comme s'ils étaient tous pareils, alors que je sais qu'il y a des tas d'individus qui ont des tas de comportements différents au sein du système... Mais je ne sais pas comment en parler autrement... soupira Loïc.

« C'est la Trame », pensa Coline. « La Trame qui engloutit tout, et nous pousse à penser comme ceci plutôt que comme cela... » Mais la Trame était son secret. Elle ne voulait pas en parler, pas même à Khan. Plus tard, quand elle se sentirait sûre d'elle et qu'elle serait capable de l'expliquer clairement. Pour l'heure, elle préférerait laisser sa pensée se développer dans l'ombre de son cœur, à l'abri de tout commentaire extérieur.

- On se sent injuste, non ? Critiquer le système, c'est aussi critiquer les gens... soupira Loïc.

- Je passe ma vie à décrypter le système de ce monde, et je me sens toujours injuste à l'égard des gens, dit-elle avec découragement. On n'y peut rien. Je crois qu'on n'est pas assez puissants pour pouvoir parler à la fois du système et des individus. Pour pouvoir rendre justice aux gens. Le système nécessite un télescope, les individus un microscope. Et si les deux histoires sont entremêlées, on les raconte séparément parce qu'il est trop compliqué de raconter les deux à la fois. De toute façon, quand on s'attaque à la compréhension d'un système, on a tellement à faire qu'on n'a plus de place pour les individus. Mais, au moins, cela nous éclaire sur eux, sur nous. La compassion pourrait peut-être venir à notre secours... mais il nous en faudrait beaucoup, et est-ce qu'on en a assez...?
- De la compassion ? Non, je ne crois pas... Je crois même que le monde en manque cruellement... Moi-même, j'ai beau comprendre que le système a une incidence puissante sur ce que sont les gens, je vois bien qu'à l'arrivée, tout ce que je sais faire, c'est dire du mal d'eux. Et je m'en veux terriblement. Je dois manquer de compassion... ou oublier d'en avoir parce que je suis mécontent...
- Je sais... on n'a pas le cœur assez fort pour éprouver de la compassion à l'égard des gens qui, en alimentant le

système, lui permettent de perdurer, même si on sait que, comme nous, ils sont pris dedans. Il faudrait atteindre un état d'amour immense, une compassion immense, pour avoir la force phénoménale de... Je ne sais pas... termina Coline, dans une inspiration qui ne parvint pas à trouver son issue finale. Je regrette beaucoup de ne pas être capable d'un tel amour. Je crois que mon amour et ma compassion sont très forts, mais j'ai beaucoup de colère en moi, je suis dans la lutte, et je crois que cet amour-là est exempt de lutte. Il agit autrement, sur un autre plan, plus profond. Il est bien plus efficace que tout ce que je pourrais faire. Mais je l'atteins pas...

- Oui... on est en colère, et ça nous nuit... J'aimerais être meilleur, que mon coeur soit plus intelligent, plus pur... Et je me sens vraiment coupable quand je parle de tous ces gens. Parce qu'ils sont mes proches, bien sûr, mais aussi parce que les choses sont plus compliquées qu'on peut se l'imaginer. Il y a des arrangements au sein du système. C'est complexe parce que, si on les juge selon le système, ces situations paraissent vraiment bien. Mais si on pense comment les vies pourraient être sans ce système, on trouve évidemment que c'est catastrophique.
- Je comprends ce que tu veux dire mais, moi, le système, c'est non. Et justement, on en crève, de tous ces arrangements... C'est sans fin. Ça fait perdurer le

système, parce que ça lui donne des arguments, et ça l'entretient.

- Bien sûr, mais il existe ! Nous, on rêve. On parle en dehors du système, et c'est bien, c'est bien d'imaginer un monde sans ce système de domination. Mais en attendant, le système existe, et il y a des gens qui font des choses intéressantes à l'intérieur du système. Des gens qui font preuve d'une bonté que le système n'a pas prévue. Je connais une famille qui vit dans le château dont elle est l'héritière. Déjà, là, c'est compliqué. Parce qu'on peut se dire « qu'est-ce que c'est que ces gens qui vivent dans un château, alors que d'autres vivent à huit dans cinquante mètres carrés ? », mais on peut se dire aussi « C'est normal que ces gens tiennent à leur château. Ils y sont nés, ils y ont vécu toute leur vie. Ils y ont leurs souvenirs, et ils sont attachés à leur histoire. » Émotionnellement et intimement, tout est toujours justifié.
- Oui, ça rend les choses franchement épineuses.
- Exactement... Ces gens, je les connais depuis toujours, ils ont toujours été très gentils avec moi, et malgré ma critique du système, je les aime beaucoup. Je suis très attaché à eux.
« Ils sont désargentés, si bien qu'ils n'ont plus que deux domestiques. Une antique femme de chambre, Emilie, et Fabienne, la gouvernante des quatre enfants, maintenant

adultes et mariés. Pense un peu qu'en 1935, au château des Rotschild, il y avait cent-trente-cinq domestiques. Cent-trente-cinq ! C'est énorme, mais pour un château, c'est ce qu'il faut. Deux, c'est vraiment rien. Du reste, la famille dont je te parle ne vit que dans quelques pièces. Le reste du château est quasiment à l'abandon.

« Normalement, Fabienne aurait dû être congédiée depuis longtemps, mais elle est devenue un membre de la famille, de même qu'Emilie. Elles sont comme une mère et une grand-mère pour les enfants. Elles n'ont jamais été mariées, ni même fiancées... Elles se sont entièrement consacrées à cette famille qui leur a donné la garantie qu'elles pourraient rester au château jusqu'à leur dernier souffle. Même leurs obsèques seront prises en charge par la famille.

« Mes amis, Louise et Mickaël, sont intègres, ils n'ont qu'une parole, et ils ont beaucoup d'affection et de reconnaissance pour Emilie et Fabienne. Louise dit même que ses enfants ont eu deux mères et trois grand-mères. Quand Louise vient au château, qui appartient maintenant à son fils aîné, elle prend le thé avec Fabienne, et elles discutent comme de vieilles amies.

- Oui, sauf que l'une n'a qu'un prénom, et l'autre se fait appeler Madame...

- Oui, bien sûr... Mais ça ne les empêche pas de se raconter leur vie, ou à peu près, et d'évoquer des souvenirs des enfants. Louise dit qu'avec quatre enfants qui couraient dans tous les sens, il fallait bien deux mères pour arriver à les éduquer. Elle voue une profonde reconnaissance à Fabienne, et je n'ai jamais détecté chez elle la moindre jalousie. Quant à Emilie, tous les membres de la famille ne cessent de lui dire que, maintenant, elle pourrait se reposer. Mais elle tient à continuer à travailler. Elle dit qu'elle a besoin de s'activer. Elle est vieille, mais vieille ! Elle ressemble à un vieux sarment de vigne mais elle tient bon !

« J'aime beaucoup ces deux femmes. Je les connais depuis mon enfance, et je crois qu'elles sont heureuses. Elles ont une vraie place dans une famille qui les aime et qui les respecte. Ce château, c'est chez elles. C'est leur foyer, leur refuge en ce monde. Elles y sont à l'abri de tout et peuvent profiter du vaste parc qui s'étend sur des hectares. Elles parlent assez librement, elles connaissent les membres de la famille par cœur, les quatre enfants les choient énormément... ils les adorent.

« C'est beau, mais je ne sais jamais trop quoi penser de cette situation... J'adore mes amis, leur amour, leur simplicité. Ils ne traitent pas leurs domestiques comme le fait la jet-set. Mais bien sûr il y a quand même toujours

une frontière de classe... Et il est toujours impérieux de la respecter, même si on discute en prenant le thé. Tu vois, ce n'est pas simple... Le système s'enchevêtre dans nos sentiments, notre affection, et tout devient compliqué.

- Oui... Il y a ceux qui ont le château, et les autres...
- C'est ça.
- Toute la différence est là.
- Oui. Et pourtant, au sein du système, il y a des gens contents de leur sort.
- Oui mais... J'en reviens à ce que tu disais tout à l'heure : sans ce système, ces femmes n'auraient servi personne, et elles auraient trouvé une autre place dans ce monde, elles auraient fait autre chose... et... je ne sais pas. J'ai toujours l'impression que ça aurait été mieux, et en même temps je me dis que je me trompe peut-être.
- Tout dépend du monde qu'on imagine. Plus féroce, c'est la catastrophe. Plus doux et plus libre, c'est...
- Plus doux et plus libre, c'est plus doux et plus libre.
- Oui. Plus doux et plus libre, c'est plus doux et plus libre. Je commence à comprendre un autre aspect de tes articles et de ton livre...
- Ah oui ?
- Oui, Coline... Tu rêves d'un autre monde. Un monde meilleur. Et c'est pourquoi tu dénonces celui-ci.

Coline se mit à rire et répondit que oui, bien sûr. Pas lui ?

- Moi ? Oh la la ! Tellement ! Si tu savais ! Je n'arrête pas de le réinventer ! Si on prenait un goûter ? Tu as encore du temps ?
 - Oui !
 - Là-bas, il y a une roulotte qui vend des gaufres, des crêpes, des glaces, et tout un tas de sucreries très folles pour moi. On y va ?
 - Oui, mais je te préviens, ce n'est pas très bon. Certains de ces vendeurs ne mettent pas une goutte de lait dans leur pâte. Elles sont à l'eau...
 - Je veux bien te croire, Coline ! De toute façon, je ne sais pas comment on fait des gaufres ! répondit Loïc en riant.
- Ils se levèrent et se rendirent à la roulotte chamarrée de bleus, de verts et de jaunes vifs. Ils attendirent qu'une femme et ses deux enfants repartent avec leurs friandises, et commandèrent deux gaufres, l'une au sucre glace, l'autre à la crème de marron. Puis ils se promenèrent dans les allées, la bouche et les doigts collants de sucre et de crème.
- Alors ? C'est comment ? demanda Coline.
 - Ce n'est pas très bon... Heureusement, la crème de marron rattrape la faiblesse de la gaufre.
 - Elles sont à l'eau, c'est sûr.
 - Oui, ce doit être ça. Dis-moi, Coline, tu m'as parlé de ta mère, mais ton père... demanda Loïc d'un ton

particulièrement délicat parce que quelque chose lui disait que la question du père n'était pas simple.

- Mon père... répondit-elleatement avant d'enfourner son dernier morceau de gaufre.

Le temps qu'elle le mâche et qu'elle l'avale lui donnerait un délai pour répondre à une question qu'elle trouvait toujours un peu compliquée, puis décida de dire ce qu'elle en savait.

- Je ne le connais pas, dit-elle après terminé sa gaufre. Ma mère n'est restée qu'un ou deux mois avec lui. Il était possessif, jaloux, et potentiellement violent. Enfin, il l'a été, quand elle l'a quitté. Il lui a fait du mal. Mais elle ne s'est pas laissée faire, elle lui a rendu la pareille, et elle est partie sans se retourner.

Loïc ne dit rien mais elle sentit qu'il l'écoutait attentivement et qu'il la comprenait.

- Beaucoup d'enfants sans père en souffrent toute leur vie, mais pas moi. Ça ne m'a jamais rien fait. Je n'ai jamais eu envie de le rencontrer. Je m'en fiche. C'est après qu'il l'a malmenée qu'elle a pris fait et cause pour les femmes du foyer. Elle avait une amie qui y travaillait, et quand une place s'est libérée, ma mère a eu le poste, et depuis elle n'a jamais changé de travail. C'est une vocation. C'est plus fort qu'elle. Les vocations, c'est quasiment une tradition familiale, chez les femmes de sa lignée. Ma grand-mère avait la vocation d'institutrice. Elle n'a jamais

considéré son métier comme un simple travail, mais comme une mission personnelle qu'elle devait mener à bien. D'après les deux ou trois anciens élèves que j'ai pu rencontrer, elle était exceptionnelle. Mon arrière-grand-mère avait la passion de la confiserie, une arrière-grande-tante celle de la dentelle... Il y a pas mal d'exemples de ce genre du côté de ma mère. Et moi je suis une journaliste née. Je ne pourrais pas faire autre chose sans en souffrir atrocement. Et même si c'est parfois très dur, je ne veux rien d'autre.

- C'est dur ? Ta vocation ne te rend pas toujours heureuse ?
- Non.

Loïc eut l'air un peu perdu.

- Je ne comprends pas. C'est ta vocation... Alors pourquoi n'en es-tu pas toujours heureuse ?

Coline s'illumina d'un large sourire et lui dit :

- Parce que le bonheur est important, mais ce n'est pas le plus important, dans une vocation. D'ailleurs, le bonheur de faire exactement ce qui est important pour soi n'a rien à voir avec les images de bonheur parfait qu'on nous vend.

« C'est tumultueux, une vocation. C'est exigeant, complexe, c'est une grande aventure. Et comme dans toutes les grandes aventures, il y a des mésaventures, des passages tortueux, des chutes, des déceptions. Parfois,

on a mal, très mal. Je crois que le bonheur réside dans l'accomplissement d'une voie qui nous est sacrée. L'accomplissement, c'est tout. Etre la bonne personne, au bon endroit, faire exactement ce qu'on doit faire, y consacrer sa vie parce que c'est ça et pas autre chose. C'est une force qui nous permet de faire à peu près n'importe quoi pour accomplir la voie. Je ne supporterais jamais de souffrir pour quelque chose qui ne serait qu'un travail, mais pour ma voie à moi, ce n'est pas grave. S'il le faut, je suis prête à souffrir pour l'accomplir.

« Je dis ça mais, tu sais, on ne passe pas tout son temps à souffrir, quand on suit sa vocation ! On en retire énormément de force, et une satisfaction profonde, inégalable. Ça nous délivre de nous, c'est une foi, une puissance, même si parfois on se sent complètement démunie et complètement impuissante. Mais c'est le propre de l'aventure, et aussi celui de la voie sacrée : c'est vivant, il s'y passe énormément de choses, on apprend beaucoup, on peut se sentir exaltée, sereine, libérée, dépitée... plein de choses. Le point commun de tout ça, c'est que c'est toujours intéressant. Et toujours juste. Dans le sens où on est occupé à faire ce qu'on doit absolument faire.

- L'accomplissement...
- Oui, je crois que c'est le mot qui résume tout.

Le soir même, Coline avait raconté à Khan qu'elle avait passé l'après-midi avec un jeune homme étonnant qui avait déplacé des voitures appartenant aux amis de ses parents. Elle avait décrit Loïc comme un spécialiste des rapports de classe totalement ignorant de son talent.

- Il pourrait être un sociologue exceptionnel. Mais figure-toi qu'il se cherche. Il voudrait faire quelque chose de sa vie, quelque chose qui ait du sens, mais il ne sait pas quoi. C'est drôle comme on peut être sagace concernant les autres, et aveugle sur soi.
- Tu le lui as dit ? avait demandé Khan.
- Plus ou moins. Je ne veux pas trop l'influencer. Avant qu'on ne se quitte, il m'a confié son désarroi, alors je lui ai dit que ses connaissances en matière de classes sociales étaient peut-être une voie.
- Et ?
- Et il a eu l'air perdu. Mais je n'ai pas voulu préciser ma pensée, parce que je n'aime pas qu'on vienne me dire qui je suis et ce que je dois faire, alors je ne le fais pas aux autres. De toute façon, Loïc est intelligent. Il est perdu en

ce moment, mais il a de la ressource. Je suis sûre qu'il trouvera sa voie, quelle qu'elle soit.

- Oui mais... parfois, un petit coup de pouce, ça ne fait pas de mal !
- C'est vrai, mais pas là.

Ils avaient passé une bonne soirée, puis Coline avait replongé dans ses tourments.

Maintenant, les arbres se dénudaient, le gigantesque ginkgo biloba du parc était entièrement jaune, ses feuilles formaient un immense tapis doré qui s'illuminait quand les longs nuages gris se dissipaient et laissaient rayonner le soleil de novembre. Il faisait froid. Comme tout le monde, Coline avait envie de se pelotonner au chaud, à la maison, et de ne plus en bouger jusqu'à ce que la chaleur revienne, mais il fallait sortir, marcher, se promener, et emmener Brume s'amuser au parc de jeux.

« L'ostréiculture... », pensait Coline, « drôle de choix... Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? Il ne tiendra jamais... C'est trop dur, trop physique... » En réalité, peu importait. L'essentiel était que Loïc ait choisi d'essayer une voie qui, pour une raison connue de lui seul, l'avait attirée. Cette voie lui apprendrait à mieux se connaître, il côtoierait des gens diamétralement différents de ceux de son milieu, il s'éprouverait, se passionnerait, douterait, connaîtrait les mille péripéties de celles et ceux qui cherchent une voie

vraie, en dehors des injonctions diffuses de la Trame. Elle espérait qu'il lui donnerait d'autres nouvelles, car elle se sentait liée d'amour à lui, et elle n'avait pas envie qu'il disparaisse de sa vie. Pour le moment, il avait certainement besoin de vivre son expérience à l'abri de tout commentaire, sinon il lui aurait probablement donné son adresse. C'était mieux comme ça... De toute façon, elle n'aurait pas su quoi lui écrire...

Décembre arriva, l'homme inconnu n'avait plus donné signe de vie depuis le printemps, et Noël approchait. Lasse de ne pas savoir où chercher des contacts et des informations sur une puce qui n'était même pas à l'état de prototype, elle fit un choix : tant que son enquête serait au point mort, elle n'y penserait plus. Ou plutôt elle essaierait de ne plus y penser. Elle s'efforcerait de revenir à sa vie normale, et elle offrirait un beau Noël à sa fille, avec ses grands-parents, une table bien garnie, des cadeaux, un sapin, des lumières qui brillent, et une maman heureuse d'être là. Ce ne serait pas aisé, parce que savoir ce qu'elle savait n'était pas le genre de choses faciles à mettre de côté. Mais il le fallait. De tout façon, il n'était pas raisonnable de se gâcher la vie, de gâcher le présent, pour quelque chose qui n'était pas encore là, et qui ne verrait peut-être jamais le jour. Après tout, que savait-on de l'avenir ? Il y avait certainement des tas d'inventions qui n'avaient jamais abouti à cause

d'évènements imprévus qui les avaient rendus caduques. Alors pourquoi pas la puce ? Mais Coline n'y croyait pas. Elle avait peur, peur, et ne pouvait pas imaginer que le projet de la puce avorte. Pourtant, il n'est pas raisonnable, pas raisonnable du tout, pensait-elle, de considérer une chose qui n'existe pas comme inéluctable. On ne sait pas, personne ne sait, ce qui va arriver, et c'est dans cette totale incertitude que nous pouvons loger notre espoir, ou notre optimisme, mais non, non, je ne peux pas, je ne peux pas, l'espoir dans le vide, comme ça, ça ne me dit rien, ça ne me parle pas. L'espoir, le seul espoir, pour moi, c'est d'être lucide et active, et d'empêcher les choses mauvaises d'arriver. On ne peut pas s'en remettre à la providence ! Parce qu'alors on laisse faire n'importe quoi, et c'est totalement inconscient, c'est irresponsable, c'est se bercer d'illusion. Les choses ne s'arrangent jamais d'elles-mêmes ! Enfin, si. Parfois, elles s'arrangent d'elles-mêmes... Oui, cela arrive, bien sûr. Mais en général, non, il faut agir, parler, s'activer.

Je dois faire quelque chose.

Je dois protéger Brume. Et les autres gens. Et Khan bien sûr. Mais surtout Brume. Surtout Brume.

- Brume ! appela soudain Coline en passant de la cuisine au salon, où Brume jouait par terre, sur le tapis bouclé.
- Maman ! Maman ! répondit-elle en tendant les bras vers sa mère.

- Brume ! Ma chérie ! dit Coline en la prenant contre elle. Ma chérie ! Oh ma chérie ! Pardon, pardon ! Tu n'as vraiment pas de chance d'avoir une mère aussi... Aussi compliquée que moi ! Pardon mon amour ! Pardon mon adorée !

Et Brume disait « maman ! maman ! » en se serrant contre sa mère et en se blottissant dans son odeur. Maman était pardonnée, bien sûr, elle le serait toujours ! Mais oh comme cela faisait mal quand maman s'absentait ! Comme cela faisait mal partout, à ses petits os, à ses organes qui se contractaient, à sa petite peau qui se sentait nue, nue, et qui avait froid quand maman disparaissait ! Mais maman était de retour, elle le sentait. Maman était là, elle disait des mots qui vibraient fort, des mots qui disaient des choses fortes, des choses bonnes pour Brume. Maman était là, enfin, et comme elle lui avait manqué ! Comme elle lui avait manqué ! Quand elle l'avait entendu l'appeler, à sa voix elle avait su que maman était de retour ! Elle l'avait su, à sa voix, que maman revenait, qu'elle était là, et qu'elle était embêtée d'être partie. Maman, maman !

- Ma chérie, oh mon amour ! Ma belle amour ! Je suis une imbécile ! répétait Coline en embrassant sa fille, en l'enlaçant et en la frottant d'une main rassurante, en caressant sa petite bouille molle, ses petits cheveux noirs, son petit dos tremblant.

Une imbécile, oui, c'était bien ce qu'elle était ! Parce que si elle voulait protéger Brume, c'était maintenant, en s'occupant d'elle, en l'aimant, en étant une vraie mère, présente ! Sinon, comment deviendrait-elle forte ? Comment pourrait-elle être forte et se protéger elle-même, plus tard, si elle passait son temps à trembler de peur parce que ses parents – sa mère ! – n'étaient pas fiables, et qu'elle ne savait pas sur quel pied danser avec elle ? Comment le pourrait-elle ? C'était maintenant qu'elle construisait ses forces, son mental, qu'elle engrangeait des ressources qui lui serviraient toute sa vie, ou qui, au contraire, si elles étaient trop pauvres, lui manqueraient toujours ! C'était maintenant, maintenant ! Concernant cette sale puce, Coline ne jetterait pas l'éponge. Seulement, elle ne pouvait rien faire pour le moment, rien sauf s'occuper de Brume, être sa mère, et vivre sa vie de femme, écrire des articles, aller à cette conférence sur la naissance à laquelle on l'invitait à parler en janvier, s'occuper de son site internet, organiser des vacances à la mer et à la campagne, s'occuper de vivre tout ce qu'elle pouvait vivre, ne pas se laisser avoir, ne pas se laisser tuer avant d'être morte, ne pas se laisser assassiner sa joie, sa foi, sa force, son amour, ne pas succomber au mal qui partout dans la Trame dévitalisait les gens.

Ne pas se laisser dévitaliser.

Voilà.

Ne pas abdiquer son pouvoir de vivre.

Ce serait difficile. Il faudrait remonter la pente, s'appliquer à faire toutes ces choses de la vie qui n'avaient plus eu de sens depuis la puce. Il faudrait s'accrocher, mais il le fallait. Et pour une fois, elle solliciterait de l'aide. Elle en parlerait à Khan pour ne pas rester seule avec sa lutte. Et puis elle enverrait des invitations à Justine Lancel chaque fois qu'elle serait invitée à parler de son livre, et elle lui proposerait un sujet d'article. Pour ne pas être oubliée. Pour que Justine ait toujours envie de travailler avec elle.

Et puis elle inviterait sa mère à déjeuner, samedi, et ensuite ils iraient tous... Quelque part. Elle trouverait bien une idée, ou Khan, ou sa mère. Ils s'offriraient un vrai samedi relaxant, pourquoi pas dans la forêt. Y avait-il encore des châtaignes ? Ou des champignons ? Elle n'y connaissait rien, elle était une rate des villes, mais sa mère devait le savoir... Elle adorait marcher dans la forêt.

Voilà. Elle ferait tout ça, et maintenant, elle allait habiller Brume et l'emmener en pèlerinage au ginkgo biloba. Parce que le ginkgo biloba en novembre, c'était sacré, on ne pouvait pas rater un tel évènement, et il fallait que Brume le revoie encore au moins une fois avant qu'il ait perdu toutes ses feuilles et qu'elles pourrissent sur la terre, baignées de pluie glacée.

Malgré ses résolutions, elle ne revint jamais totalement à la lumière. Elle s'efforça de vivre et, petit à petit, elle réussit à secouer sa torpeur, mais il lui resta toujours une trace du noir tunnel qu'avait bâti en elle l'ignoble connaissance. Les jours fastes, ceux où la joie était limpide, elle se sentait pleine d'optimisme et n'était pas loin de croire qu'elle pourrait sauver le monde d'une technologie asservissante que personne ne soupçonnait. Ces jours-là étaient rares, ils brillaient dans la pénombre comme des bijoux trop précieux pour durer, et disparaissaient en lui laissant un souvenir indélébile.

Brume grandissait. Elle apprenait des mots, s'énervait quand elle n'arrivait pas à les prononcer, monologuait longuement dans une langue incompréhensible qui laissait ses parents à la porte de l'histoire qu'elle se racontait. La pousse de ses dents avait donné lieu à des cris et des pleurs assourdissants, mais au moins pouvait-elle manger de plus en plus d'aliments solides. Manger l'enchantait. Elle adorait goûter de nouvelles textures, des saveurs inconnues, et raffolait de toutes les sortes de choux et de poissons, au

grand étonnement de ses parents. Elle était gaie, tendre, partageuse et drôle, s'inventait des jeux, des histoires, et parvenait à se lier, un peu, avec deux ou trois petites filles de la crèche, et un petit garçon d'un caractère doux et pacifique. Coline et Khan se disaient souvent qu'ils avaient de la chance d'avoir une enfant aussi facile à vivre.

Au cours de l'année, Coline fut invitée à prendre plusieurs fois la parole dans des associations d'aide aux parents, deux librairies, et elle eut l'honneur d'intervenir dans un colloque intitulé « Naître et mourir en France » où elle était la seule à ne pas être une universitaire. Elle revit deux fois Françoise Demaistre, passa une après-midi chez Frédérick Leboyer, rendit visite à Florence, et rencontra de nombreuses personnes par le biais de son livre et de ses piges. Elle entretenait son blog, écrivait des articles de réflexion sur les sujets qui l'intéressaient, répondait à certaines lettres, ignorait les messages d'insultes.

Au fond, tout allait bien. Tout allait vraiment bien. Si ce n'est cette tristesse au cœur qui jamais ne la quittait vraiment. En dehors des vicissitudes bénignes d'une existence plutôt accommodante, elle avait de la chance. Khan allait bien, Brume se portait à merveille, et Justine Lancel lui avait demandé cinq articles pour la nouvelle rubrique qu'elle avait créée, « Une voix, une pensée ». Pour une fois, Coline avait été payée pour écrire comme elle l'aimait. Cette rubrique

invitait des intellectuels, des artistes, des journalistes d'autres horizons, des universitaires, des spécialistes, des poètes, des écrivains à prendre la parole sur un sujet sans rapport avec l'actualité. Il s'agissait plutôt de livrer des réflexions sur le monde, l'humanité, de façon philosophique, humaniste, et créative.

Coline était gâtée, très très gâtée par la vie. Les choix qu'elle avait fait juste après la naissance de Brume avaient charrié de belles rencontres et des opportunités qu'elle n'aurait jamais eues sans eux. En choisissant d'être radicale, et un peu en dehors du système, elle s'était donné les moyens et l'occasion de se faire connaître, et de créer des liens de vie et d'amour avec de nombreuses personnes. La haine, le mépris, la condescendance dont elle était parfois l'objet s'en tenaient à des insultes, à des mots. Les gens qui la détestaient vidaient leur sac, jetaient leur venin, et ils disparaissaient d'autant plus vite que Coline avait décidé de ne pas leur répondre. Car répondre, se défendre, c'était jeter de l'huile sur le feu, créer une polémique, une bataille, une dispute déplorablement stérile et mangeuse d'énergie. Après tout, les gens avaient le droit de ne pas être d'accord. Qu'ils fassent connaître leur désaccord en l'insultant et en déversant leur haine les regardait. C'était leur problème, pas le sien. Du reste, elle avait autre chose à faire. Rester tournée vers la vie était déjà un travail à temps plein.

En octobre, elle reçut un appel téléphonique de Loïc qui lui fit grande joie. Il s'était rendu compte que l'ostréiculture ne lui convenait pas et s'était inscrit dans une faculté de sociologie pour, disait-il, dénoncer des rapports de classe iniques. Il s'était dit que, finalement, la place qu'il avait occupée lui donnait de grands atouts, car il avait été aux premières loges. De plus, il avait remarqué que les sociologues étaient en général issus des classes moyennes ou populaires, et qu'ils ne parlaient jamais des aspects sensoriels, psychologiques et émotionnels à l'œuvre dans ces relations. Il comptait en faire sa marque de fabrique, comme David Le Breton. Il l'appréciait en premier lieu pour son approche sensible, qu'il trouvait des plus pertinentes, même si elle était moquée et dénigrée par ses collègues universitaires obsédés par une idée limitée et sotte de la pratique intellectuelle. Bien que toujours doux et calme, il avait fait preuve d'un enthousiasme nouveau qui avait beaucoup réjoui Coline.

- Et tes parents ? Qu'en pensent-ils ? avait-elle demandé.
- Ils auraient préféré que je fasse une grande école, ou que je me consacre au droit des affaires, ou au commerce international, mais je crois qu'ils ont eu tellement peur quand je suis parti en Bretagne pour me consacrer à l'ostréiculture qu'ils se considèrent assez satisfaits que je suive au moins des études intellectuelles. Mon père a

même dit « Après tout, sait-on jamais... Cela le mènera peut-être quelque part... »

- Oh... c'est un grand pas !
- Oui ! Ils ne comprennent toujours pas mes choix mais ils se consolent en se disant qu'il y a un hurluberlu dans toutes les familles, et que je ne suis pas le premier. Mon grand oncle Hubert avait fait de l'étude de la Papouasie l'œuvre de sa vie, au grand dam de sa famille, et un arrière-arrière-cousin de ma mère avait épousé une prostituée. Mes parents se disent que ça aurait pu être pire et qu'au moins je ne suis pas allé jusqu'au scandale !

Loïc semblait beaucoup s'amuser de la position qu'il occupait dans sa famille. Le rôle de l'original n'était pas pour lui déplaire. Tout au contraire, cette désignation le confortait dans ses choix. Si on l'appelait ainsi, c'était alors qu'il avait réussi à sortir du rail et à trouver une direction personnelle.

- Et toi, Coline ? Comment vas-tu ? demanda-t-il d'une voix douce et posée.
- Moi... Ça va... dit-elle un peu gênée avant de lui raconter quelques bonnes nouvelles.

Quand elle eut terminé, Loïc observa un silence qui, au téléphone, sembla démesurément long.

- C'est bien. Je suis content pour toi.
- Merci.

- Tu travailles sur un sujet particulier, en ce moment ? Tu as une idée de livre ?
 - Non... rien, dit Coline avec une voix plus tremblante qu'elle ne l'aurait voulu.
 - Non ? demanda-t-il avec douceur.
 - Non. Je n'ai pas... Je n'ai pas d'idée. Je... Je ne sais pas.
- Loïc observa un nouveau silence, et lui dit :
- Si un jour je peux t'aider en quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler, Coline.

Coline soupira en se disant qu'il avait compris que tout n'allait pas si bien, et elle lui dit que, oui, elle le ferait. Qu'il n'hésite pas non plus, de son côté.

- Je suis sûre que tu vas faire des merveilles dans la sociologie. J'attends avec impatience ton premier livre ! ajouta-t-elle d'une voix émue.
- N'aie pas trop d'impatience, alors, parce que ce n'est pas pour tout de suite ! répondit-il d'une voix enjouée. Je suis content de t'avoir entendue...
- Moi aussi. Merci d'avoir appelé.

Ils se laissèrent à l'issue de quelques bons vœux réciproques, et Coline pleura, pleura, de se sentir au fond d'elle tellement perdue. Elle avait été comme Loïc : sûre de sa voie, enthousiaste, joyeuse, et maintenant... Maintenant elle faisait de son mieux. Rien que de son mieux.

Noël arriva, dûment célébré en famille et avec une amie, Anne, qui n'avait plus de famille. Puis ce fut la Saint-Sylvestre, très conventionnelle avec sa fête dansante, ses verres remplis d'alcool, et ses embrassades à minuit. Puis janvier commença, une nouvelle année que Coline souhaita plus heureuse que la précédente.

Le dix janvier, elle reçut une lettre d'un caractère étrange, accompagnée d'une carte postale d'Hawaï des plus classiques avec sa plage, ses palmiers, et ses massifs rocheux verdoyants. Une femme prénommée Gisèle lui écrivait comme si elles s'étaient connues depuis toujours, alors qu'elle n'avait rencontré que deux Gisèle dans sa vie, toutes deux pour les besoins d'articles dont l'un avait pour sujet le mur qui s'était effondré dans la rue du Maillet, l'autre les ventes de chocolat à Pâques. De l'une et de l'autre elle ne gardait qu'un vague souvenir et ne les avait jamais revues.

Installée dans son salon, sur un siège de jardin en bambou rembourré de coussins, Coline lut la lettre avec incrédulité. Dehors, le vent soufflait fort et lui donnait envie de sortir

avec l'idée qu'une telle décharge d'air et de froid arriverait peut-être à lui laver l'esprit et le cœur de sa mélancolie. L'idée n'était d'ailleurs pas aussi saugrenue qu'elle paraissait. Elle avait souvent éprouvé un grand soulagement à affronter les éléments, à les laisser lui montrer leur force, en la poussant à grand coups de vent, ou en la trempant de pluie glacée. Elle s'était chaque fois sentie revigorée, renforcée, le corps frais et nettoyé de l'intérieur. S'ensuivait une douce torpeur, une fois rentrée chez elle, qui la calmait, l'apaisait, puis, le lendemain, elle se sentait agréablement fraîche et déliée, et savourait ses sensations avec l'impression d'être refaite à neuf.

La lettre entre les mains, Coline réfléchissait à ce quelle venait de lire.

Ma chère Coline,

Comment vas-tu, depuis tout ce temps ?

Je suis en vacances à Hawaï avec ma tante Rosie et ma sœur Fabienne. Tu te souviens d'elle ? Elle est un peu souffrante, depuis que papa nous a quittées... Elle lui était très attachée. La mort de maman, il y a cinq ans, l'avait déjà beaucoup ébranlée... Rosie, qui a toujours été très maternelle avec nous, a proposé que nous emmenions ma sœur en vacances, au soleil, loin, sous les palmiers. Nous espérons que le bon air de la mer, les sorties en bateau, les baignades, les repas exotiques et

les soirées dansantes finiront par lui redonner goût à la vie, mais pour le moment nous ne remarquons aucun progrès. Elle a toujours été d'une nature mélancolique, mais là elle est carrément déprimée.

Enfin, nous gardons espoir et nous faisons de notre mieux.

En attendant, j'en profite bien. Comme c'est beau, ici... On a même vu une tortue ! Les fleurs sont extraordinairement grosses et colorées, les oiseaux ont des rouges et des bleus éclatants, et franchement, la papaye et l'ananas, c'est quand même autre chose que nos pommes ! Il fait tout le temps beau, les gens sont toujours gais... J'ai l'impression d'être passée du noir et blanc à la couleur ! Nous aurions bien des choses à apprendre d'eux, nous qui sommes si négatifs et moroses. Quand je voyage, je me demande souvent d'où nous tenons notre sale caractère défaitiste, et notre insatisfaction permanente, nous autres Français...

Enfin, je voulais te dire que j'ai un ami obstétricien américain qui a lu ton livre sur l'accouchement (Il lit le français ! C'est fou, non ?! Non, en fait, sa mère est française, ceci explique cela...) et qui aimerait beaucoup en parler avec toi. Il s'appelle Jason et il est insatisfait de la manière dont les femmes sont traitées dans les hôpitaux américains. J'espère que tu ne verras pas

d'inconvénient à ce que je lui aie donné ton numéro de téléphone. Je lui ai dit que je te préviendrais. Attends-toi à ce qu'il t'appelle. Il est assez impatient, alors il ne devrait pas tarder. Je lui ai fait promettre de ne pas t'appeler à une heure indue ! Avec le décalage horaire, ça peut faire mal à l'oreiller !

Bon, je vais te laisser car un magnifique plat de fruits de mer m'attend au restaurant, et je ne voudrais pas être en retard ! (Ça donne envie, hein...)

Je reviens en France dans une dizaine de jours. Essayons de nous voir ! On pourrait aller au restaurant libanais, ou au chinois... C'est bête de passer tant de temps sans se voir...

Allez, bisous ma belle !

A bientôt !

Gisèle

PS : ne mange pas trop de pommes !

Qui était cette Gisèle ? En tout cas, elle était très drôle, très attachante. Quant à Rosie et Fabienne, ça ne lui disait rien non plus.

Et si c'était l'inconnu ? S'il avait écrit une lettre codée spécialement pour la prévenir que quelqu'un allait l'appeler ? Ce serait bien son genre, pensa Coline. Le cachet de la Poste était bien de Hawaï, elle avait été postée une semaine plus tôt.

Elle rangea la lettre dans ses papiers en se disant que l'appel téléphonique à venir, s'il venait, l'éclairerait sans doute sur le vrai sens de la lettre.

Quelques jours plus tard, le 16 janvier, vers 14h30, elle reçut l'appel téléphonique tant attendu.

- Bonjour, je suis bien chez Coline Gatinel ? demanda une voix à fort accent américain.
- Oui.
- Vous êtes Coline ?
- Oui, c'est moi... répondit Coline, un peu surprise.
- C'est Jason. Je suis l'ami de Gisèle, dit-il en articulant bien.
- Ah oui... Bonjour ! s'exclama Coline tout à coup réveillée de la torpeur qui ne s'était jamais totalement dissipée.
- Vous avez reçu sa lettre ?
- Oui, je l'ai reçue ! Vous êtes obstétricien, n'est-ce pas ?
- Yes... Je vous appelle parce que j'ai des problèmes avec *my practice*... Je me disais on pourrait s'entraider...
- Très volontiers ! répondit Coline qui se demandait s'il s'agissait réellement d'accouchement ou s'il voulait lui parler de la puce.
- J'aimerais aussi vous présenter quelqu'un, un ami...
- Ah...
- Au téléphone, c'est difficile de parler...

- Bien sûr mais... Quel est le problème que vous rencontrez, dans votre métier ?
- A lot ! Mais surtout, les machines. Toutes ces machines branchées sur les femmes, les perfusions sous leur peau, les substances qui les empêchent d'être elles-mêmes...
You see what I mean ?
- Très bien, répondit Coline avec assurance. Nous avons le même problème en France.
- Oui, et *it's being worst...* Il y a toujours plus de machines et d'injections... Chez nous, aux Etats-Unis, ça devient terrible.
- Oui, bien sûr... C'est un gros problème, surtout pour l'avenir, répondit Coline qui ne doutait plus, maintenant, que Jason lui parlait de la puce.
- Sure.
- Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ? Vous savez, moi non plus je ne sais pas quoi faire...

L'inconnu marqua une pause, puis il lui dit :

- Il faudrait qu'on se voie. Et moi je peux pas partir.
Because of my job.
- Il faudrait donc que je vienne !
- Yes, if it's possible !
- *Of course, it is !*
- Really ?
- Oui !

- Ah ! Gisèle m'avait dit qu'on pouvait compter sur vous !
- Le seul ennui, c'est que... le voyage coûte cher, et nous ne sommes pas riches...
- Ce n'est pas un problème. Si vous pouvez acheter les *ticket*, je vous donnerai l'argent sur place.
- Vraiment ? Je ne sais pas... je...
- Ecoutez, j'ai beaucoup les moyens de payer, pour moi c'est rien. Vous venez, et moi je paye. Disons que chacun fait sa part...
- Oui... vu comme ça...
- *Great*, Coline !
- Je peux vous rappeler dans quelques jours, pour vous dire quand je peux venir ? Il faut que je m'organise...
- *Of course* ! répondit l'homme. Mais c'est moi qui vous appelle. *It's okay* ?
- D'accord. Rappelez-moi dans une semaine. J'aurai eu le temps d'organiser mon absence et je serai sûre de mes dates.
- *Fine*, Coline ! *Wonderful* ! Mon ami sera très content !
- Très bien, Jason ! J'ai hâte de vous rencontrer !
- *Mee too*, Coline ! *Bye* !
- *Bye*, Jason !

Quand elle raccrocha, Coline ne se tenait plus de joie. L'enquête allait reprendre ! Il ne faisait aucun doute qu'elle reviendrait de son voyage avec des informations et des

documents capitaux pour comprendre cette affaire de puce. Quel bonheur, ah quel bonheur ! Il fallait absolument qu'elle le dise à Khan ! Il fallait qu'il sache !

Gonflée à bloc, elle enfila son manteau en laine acheté aux puces, mit ses grosses chaussures montantes, s'enroula dans une écharpe rouge hors d'âge, tricotée main, et enfonça son gros bonnet bleu électrique sur sa tête. Son sac à main... Non, pas son sac. Juste ses clés, son portefeuille et un paquet de mouchoirs dans ses poches, et allez ! Dans le vent ! Et quel vent, quel vent ! Quel délice que ce vent froid qui la battait, qui pénétrait ses narines et faisait voler les pans de son manteau ! Quel plaisir de se sentir à nouveau en vie, totalement réveillée, sans aucune bribe de nuage asthénisant dans sa tête ! Comme tous ces mois avaient été longs, pénibles ! Et comme tout s'envolait soudain ! L'impression d'un voile terne qui, après l'avoir séparée de la vie, disparaissait d'un coup. Quel bonheur, quel bonheur ! Elle allait enfin savoir. Et savoir, c'était agir, avoir des moyens, cesser d'être savante et impuissante, cesser de savoir trop, et trop peu. Cesser de vivre dans un entre-deux stérile qui ne permettait de prendre place ni d'un côté ni de l'autre.

Toute à sa joie retrouvée, Coline alla jusqu'au parc avec l'envie gourmande d'en faire le tour, mais arrivée à la grille, elle vit qu'il était fermé pour cause de tempête. C'était

dommage, elle avait tout son temps, elle aurait bien voulu marcher entre les arbres, respirer leur parfum... Brume participait à une visite du planétarium et la mère de la petite Héloïse ne la ramènerait qu'à 17h30. Elle se contenterait de marcher dans la ville, et finirait son périple dans un café douillet près de la maternelle avec un gros chocolat chaud. Car la vie était redevenue belle et intéressante, et elle était heureuse d'avoir un peu de temps devant elle, sans rien d'autre à faire que marcher dans le vent et boire un chocolat avant de rentrer chez elle. Comme elle serait heureuse de voir Brume et de la serrer dans ses bras ! Ma petite Brume ! Ma toute belle d'amour ! Puis elle préparerait un festin, et Khan rentrerait, et ce serait fantastique ! Elle lui dirait tout, tout ! Et quel bonheur, quel bonheur de ne plus être seule sans lui dans cette histoire ! Quel bonheur de se décroisonner enfin, et de pouvoir sortir de son enfermement involontaire ! Quelle belle soirée les attendait... Khan serait si content...

Ce soir-là, Coline se montra enjouée jusqu'à l'euphorie. Khan lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose de spécial au cours de la journée, mais elle se contenta de l'embrasser et de lui dire je t'aime dans une effusion de joie. Il s'en réjouit et s'en méfia tout à la fois. Car si elle avait remonté la pente, quelque chose de triste avait persisté en elle, qui lui était resté impossible à déchiffrer.

Brume était elle-même au comble de la joie. Maman était là, vraiment là, elle était de retour, et il était merveilleux de pouvoir communiquer pleinement avec elle.

Ils prirent un repas préparé avec soin. Pour mettre un peu de fête dans leur ordinaire, Coline avait acheté du saumon fumé qu'elle avait accompagné d'un gratin de pommes de terre fondant et d'un Sancerre.

Puis Coline avait lavé Brume pendant que Khan faisait la vaisselle, et ils avaient passé une demie-heure à lui lire des histoires et à la câliner pour qu'elle s'endorme. Une fois seuls dans leur chambre, vêtus de pyjamas dépareillés, elle s'était assise face à lui, en tailleur sur le lit et, seulement éclairés d'une petite lampe de chevet, elle lui avait raconté

sa rencontre avec Lilian Fontaine, puis les appels de l'inconnu, les conversations sur les bancs, la longue disparition de l'homme, la lettre reçue une semaine plutôt, et l'appel de Jason. Khan s'était rembruni au fur et à mesure que Coline racontait son aventure.

Quand son récit avait pris fin, elle l'avait regardé en attendant qu'il lui donne son avis. Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il était inquiet pour elle et choqué de ce qu'il venait d'apprendre, et elle s'en voulait de lui avoir tout raconté avec ardeur alors qu'elle-même avait eu du mal à le digérer.

- C'est horrible, dit-il enfin.

- Oui... Je suis désolée... J'aurais dû faire preuve de tact...

Il fit un petit mouvement de tête qui signifiait « Oui, ça aurait été gentil ».

- Ça fait beaucoup d'un coup, dit-il encore.

- Je sais...

- Je voudrais te dire ce que j'en pense, mais je ne sais même pas par où commencer...

Coline attendit patiemment, puis elle se leva, alla chercher une plaque de chocolat, deux verres, et la bouteille de Sancerre. Elle lui servit un verre, lui tendit un morceau de chocolat au lait et aux noisettes, et attendit encore. Khan but une gorgée de vin et mangea le morceau de chocolat, puis se resservit plusieurs fois avant d'arriver à parler.

- Tu es complètement folle, dit-il calmement.

Effarée, Coline garda le silence.

- Tu vas y aller ? demanda-t-il.

- Oui.

- Tu es folle, Coline, vraiment folle.

Il lui avait souvent dit qu'elle était folle, mais jamais sur ce ton, jamais comme un reproche. Les autres fois, il le lui avait dit en riant, comme un hommage, une révérence à son irrévérence.

- Je t'ai toujours suivie, j'ai toujours trouvé que tes choix étaient fous mais sensés. Qu'ils étaient ceux de quelqu'un qui sait ce qu'il fait. Mais là... Là, non, Coline. Tu ne peux pas faire ça !

Comme elle continuait à garder le silence, il poursuivit.

- Coline ! C'est trop dangereux ! Tu ne te rends pas compte ! Tu es en train de mettre les doigts dans une machine qui pourrait te broyer !

- Je sais ! Je sais que c'est dangereux ! Je l'ai très bien compris ! Mais il faut que je le fasse !

- Et voilà ! « Il faut que je le fasse » !

- Oui ! Il faut que j'y aille et que je sache ! C'est grave, Khan !

- Oui, merci, j'avais compris !

- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as peur ?

- Oui, j'ai peur pour toi. Et j'ai aussi peur pour Brume et moi ! On ne sait rien de ces gens mais on sait qu'ils ont des moyens, et qu'ils ne veulent à aucun prix que leur petit secret soit éventé ! Sinon pourquoi tes contacts auraient-ils pris autant de précautions ? Et puis cette histoire de puce... C'est horrible... Horrible. Tu es sûre que c'est vrai ?
- Oui, j'en suis sûre.
- De toute façon, tu feras ce que tu voudras, comme toujours...
- Khan...
- On ne s'était jamais disputés, dit Khan avec tristesse. C'est la première fois...
- Oui... Ecoute, je sais que tu as peur pour moi, mais je t'assure que ça ira...
- Je ne le sens pas du tout ! Mais alors pas du tout !
- Ecoute-moi, Khan ! Tu as peur pour Brume et pour toi, mais moi aussi j'ai peur ! Mais j'ai surtout peur qu'un jour notre fille se retrouve manipulée au plus haut degré par une puce qu'on lui aura plantée dans le corps sans lui demander son avis ! Parce que tu sais, le jour où ça arrivera, il n'y aura pas le choix. Les gens y seront obligés !

Khan observa quelques instants de silence, il soupira et dit :

- Et tu vas faire quoi ? Qu'est-ce que tu vas faire, une fois que tu sauras ? Tu ne sais même pas si Jason a suffisamment d'informations ? Et si tu en parles, qui te croira ? D'ailleurs, tu ne sais rien de ce Jason ! C'est peut-être un piège ! Tu fais des suppositions à partir d'une lettre bizarre et de conversations avec des inconnus, mais tu ne sais rien !
- Si on en voulait à ma peau, je ne pense pas qu'on prendrait la peine de m'envoyer aux Etats-Unis. Ce serait très facile de me tuer ici. Ou de m'intimider. Il sait des choses ! Et moi j'ai besoin de savoir ces choses !
- Oui, je sais, tu as toujours besoin de tout savoir ! Mais là, ça a un prix ! C'est dangereux ! Dangereux !
- Je sais, Khan... Je suis désolée... Mais je ne peux pas ne pas y aller... Depuis que Jason m'a appelée, je revis. Je ne peux pas continuer à me ronger les sangs parce que je sais que quelque chose de terrible va arriver et que je ne peux rien y faire. Ça, ça me tuerait. Dans ma vie. Ça me tue dans ma vitalité, dans ma conscience... je ne peux pas. Je dois y aller.

Khan réfléchit un instant. Au dehors, on entendait gueuler des voix de jeunes mâles éméchés. Les voix se rapprochèrent, puis elles se dissipèrent dans la nuit, dans les rues de la ville endormie.

- Je suis fatigué, dit-il. On en reparle demain, à tête reposée ?

- D'accord.

Ce soir-là, bien qu'épuisés par leur conversation, ils eurent du mal à s'endormir. Les jours suivants, ils se disputèrent encore plusieurs fois. C'était la première fois en quinze ans qu'ils avaient un désaccord sérieux. Jamais avant ils ne s'étaient disputés. Ils s'étaient chamaillés pour des brouilles, ils avaient discuté, débattu, comme un amusement, une petite bataille pour jouer, pas pour de vrai, car dans le fond ils savaient qu'ils s'entendaient et que la petite chose qui faisait débat n'était rien. Cette fois-ci, c'était différent. C'était sérieux. Une question de vie ou de mort. Khan comprenait Coline, il comprenait sa quête, son besoin de savoir et d'avoir des armes pour agir, mais il ne supportait pas qu'elle mette sa vie en danger. Quant à Coline, elle comprenait la peur de Khan et la prenait très au sérieux, mais c'était plus fort qu'elle : il fallait qu'elle parte.

D'une dispute à une autre, les jours passèrent et vint celui où Jason téléphona à Coline.

- Je suis désolée, lui dit-elle. J'ai eu des problèmes d'organisation. Je n'ai pas encore fixé de date... j'aimerais venir le plus tôt possible, mais là... Je suis embêtée.

- *No problem*, Coline, répondit Jason.

- Rappelez-moi demain !
- Demain ? Tu es sûre ? dit l'américain qui avait troqué le difficile vouvoiement contre la facilité du tutoiement.
- Oui. Enfin je pense, répondit Coline sans savoir si elle parviendrait à régler son problème avec Khan d'ici-là.

Mais elle n'avait pas le choix. Si elle laissait filer le temps, les disputes continueraient, la décision de partir serait remise à plus tard... C'était reculer pour mieux sauter.

- Tu as besoin que je reste combien de temps sur place ? demanda-t-elle.
- *A couple of hours...*
- Seulement ? Ok... Et où veux-tu qu'on se donne rendez-vous ?
- Los Angeles.
- Bien. Alors à demain.
- *See you*, Coline.

Sitôt qu'elle eut raccroché, elle prit des renseignements sur les vols, et décida qu'elle prendrait des vols de nuit, partirait le premier février et rentrerait le trois. Les deux premiers jours, Khan aurait juste à déposer Brume à la maternelle, et pour le soir... Elle sortait à 16h30... C'était tôt, pour Khan. Il n'arriverait jamais à quitter son travail en plein milieu d'après-midi... Ils pourraient demander à Anne-Lise, la jeune fille du troisième étage, si elle ne voulait pas faire un peu de baby-sitting jusqu'à ce que Khan rentre du travail...

Le troisième jour ne comporterait aucune difficulté, sauf, bien sûr, si on lui demandait d'être là pour une urgence. De toute façon, il n'aurait qu'à se débrouiller. C'était bien ce qu'elle avait fait, elle, quand elle avait placé ses rendez-vous selon les jours où Brume était à la crèche. Elle l'avait même emmenée avec elle quand elle n'était qu'un tout petit bébé ! Elle se demanda soudain pourquoi elle se montrait si acrimonieuse à l'égard de Khan. Elle n'avait rien à lui reprocher, et elle savait qu'il ne ferait aucune difficulté à prendre Brume en charge pendant trois jours... Les choses allaient vraiment mal entre eux, si elle en était à penser à lui comme s'il était coupable de quelque chose... Elle soupira et boucla une pige pour une fois intéressante sur les manifestations des personnels soignants en réponse à la décision gouvernementale de baisser les budgets des hôpitaux.

Puis elle alla chercher Brume à la maternelle, Khan rentra, ils firent de leur mieux pour ne parler que de sujets inoffensifs devant Brume qui, malgré leurs efforts, n'était pas dupe de leur discorde. La tension qui régnait entre ses parents la rendait nerveuse et elle pleurait parfois sans qu'on sache bien pourquoi.

Khan lui fit prendre son bain et joua avec elle au jeu du canard qui rencontre un bateau, puis il la mit en pyjama, et

les deux parents la couchèrent après lui avoir lu une brève histoire de lapin qui parlait avec un cheveu sur la langue. Puis Coline annonça à Khan qu'elle partirait le 1er février, et qu'elle rentrerait le trois. Il n'aurait qu'à déposer Brume à la maternelle et...

- Oui, oui, mais ce n'est pas le problème... coupa Khan.
- Je sais, mais il faut bien que j'organise mon absence. Tu as ton travail, tu ne peux pas t'absenter quand tu veux !
- Oui, oui... Merci. C'est bien... Mais... tu sais ce que j'en pense...
- Oui, je le sais.
- Tu ne changeras pas d'avis ?
- Non... Tu le sais bien... Tu me connais, depuis le temps...
- Oui... Je te connais... Ecoute, j'ai besoin d'air... je vais faire un tour... Ok ?
- Ok... répondit Coline avec un peu d'inquiétude.
- Ne t'inquiète pas. J'ai juste besoin de marcher un peu. D'accord ma Beauté ?
- Oui, Darling.

Khan se vêtit chaudement, et quand il sortit, ils pensèrent au même instant : « Tiens... Ça faisait un moment qu'on ne s'était pas appelés par nos noms d'amour... » La tendresse leur vint au cœur instantanément, et Khan rouvrit la porte, prit Coline dans ses bras, qui était restée plantée dans

l'entrée, et ils se serrèrent avec force, avec tendresse, avec amour.

- Je t'aime, ma Beauté.

- Je t'aime, Darling.

Et Khan sortit braver le vent, le froid, la nuit et la pluie, en espérant éclaircir ses idées au contact des éléments.

Khan erra dans les rues quasiment désertes pendant une heure. Quand il rentra, Coline l'attendait. Incapable de dormir, elle s'était mise au lit avec un livre qu'elle peinait à lire parce que ses pensées ne cessaient de voler vers Khan et vers son voyage aux Etats-Unis.

Il se déshabilla, enfila son pyjama, s'allongea auprès d'elle et la prit dans ses bras.

- J'ai réfléchi. Je sais que je ne pourrai pas t'empêcher d'y aller. Alors d'accord, vas-y. Je préfère être avec toi que contre toi.

Coline en eut le cœur inondé d'amour et de reconnaissance, elle l'embrassa et lui dit :

- Oh merci ! Merci, Darling ! Sans toi, la vie est tellement moins belle !

Ils s'enlacèrent, s'échauffèrent et finirent par faire l'amour avec passion, « comme si c'était la dernière fois », pensa Khan terrifié à l'idée de la perdre. Sa décision n'était pas parvenue à calmer ses craintes. Il était nerveux à l'idée de ce voyage, pressentait un drame, un malheur.

- Je t'assure que tout se passera bien ! J'y vais, je discute, et je reviens ! lui dit Coline avant qu'ils ne s'endorment.
- D'accord, ma Beauté... lui dit-il en gardant ses inquiétudes secrètes.

De toute façon, il les lui avait suffisamment exprimées, alors à quoi bon recommencer à se disputer ?

Durant les deux jours qui suivirent, Brume et Kahn ne sentirent extrêmement nerveux. Brume s'énervait facilement, elle refusait de quitter sa mère, même pour une minute, s'accrochait à elle avec désespoir, pleurait et criait en tendant des bras pleins de détresse dans sa direction.

Khan avait mis Altisia au courant du départ de Coline sans lui en dire la raison. Il avait simplement dit qu'il aurait préféré qu'elle ne parte pas. Altisia avait essayé de connaître le motif du voyage, mais Khan était resté muet comme une tombe. Inquiète à son tour, elle avait demandé à sa fille si elles pouvaient se voir un moment, et Coline lui avait proposé de la retrouver au Foyer à l'heure du déjeuner. De plus, cela faisait longtemps qu'elle n'y était pas allée, elle serait contente d'y faire un tour et de revoir certaines personnes qui, depuis son enfance, y travaillaient toujours.

Elle arriva un peu avant midi et demie, salua sa mère et fut heureuse de voir Micheline, qu'elle connaissait depuis toujours. Elles furent assez fières aussi de lui montrer les récentes rénovations du bâtiment : quelques douches

avaient été remplacées, quelques peintures rafraîchies, et l'électroménager de la cuisine commune avait été entièrement changé. Passées les effusions et félicitations, Coline suivit Altisia dans un petit restaurant de quartier qui proposait des plats du jour à un prix raisonnable.

Les deux femmes commencèrent à discuter, puis on prit leur commande, elles parlèrent de Brume, du Foyer, et quand leur plat de ravioles à la tomate leur fut servi, Altisia, qui n'avait pas beaucoup de temps devant elle, aborda le sujet qui l'avait motivée à voir sa fille.

- Alors Coline... Il paraît que tu vas aux Etat-Unis ?
- Comment tu le sais ? répondit Coline avec étonnement.
- Khan me l'a dit.
- Khan... ? Mais pourquoi ? Vous vous êtes vus ?
- Non, il avait besoin de me le dire, répondit Altisia en se disant qu'il était inutile d'inventer un mensonge.
- Ah... je vois...

Altisia lui fit un petit sourire navré, et lui demanda ce qu'elle allait y faire.

- Khan ne te l'a pas dit ?
- Non. J'ai fait tout ce que j'ai pu mais j'ai été incapable de lui extorquer le moindre mot !
- C'est bien ! Il a bien fait !

- Pourquoi ? répondit Altisia en pouffant de rire. On dirait une affaire d'espionnage... Tu es devenue agente secrète ?
- Pas loin, répondit Coline en riant. Je ne peux rien dire pour le moment. C'est un secret.
- Un secret d'état ? C'est pour une enquête ?
- Maman ! Je ne peux rien dire ! répliqua Coline avec amusement.
- Bon. Tu ne peux rien dire. D'accord. Je n'arriverai à rien ! Je te connais comme si je t'avais faite ! dit-elle avec humour.
- C'est ça !
- Mais... Ce n'est pas dangereux, au moins ?

Coline se rembrunit, elle laissa planer un silence et dit à voix basse :

- Pour dire vrai, je ne sais pas. Je n'arrête pas de répéter à Khan que tout ira bien, mais je ne le sais pas. Simplement, je dois y aller. Sinon... ça n'ira pas. Je ne m'en déferai jamais.
- De qui ?
- De quoi.
- Quoi ?
- Ce n'est pas qui, c'est quoi, quelque chose. Et c'est important pour moi.

- Coline, Coline... Où est-ce que tu es allée te fourrer ? Je savais bien que ce jour arriverait...
- Quoi ?
- Je savais qu'un jour, avec ton besoin de chercher et de farfouiller, tu irais trop loin. Cyrille aussi le savait ! Tu te souviens de sa mise en garde, quand on est allées la voir avec Brume !
- Ah oui ! dit Coline qui se souvenait vaguement de ce jour où Cyrille lui avait dit, avant qu'elle ne reparte avec sa mère... lui avait dit... Que lui avait-elle dit exactement ?
- Elle t'avait dit que ton plus grand talent pourrait aussi causer ta perte, et qu'à un moment donné, il faudrait que tu fasses un choix ! Elle t'avait dit que savoir n'est pas toujours le plus important !
- Ah oui... Je me souviens, maintenant...
- Et je vois qu'elle avait raison. On y est. Et apparemment, tu as fait le choix de savoir, au mépris de ta sécurité, et de ta famille.
- Maman... soupira Coline.
- Je sais ce que je dis. A te voir, c'est étonnant. Tu as l'air si heureuse, si claire, si sûre de toi... Et en même temps je vois vibrer quelque chose de sombre... Comme un nuage qui t'enveloppe de sa noirceur. N'y vas pas.
- Maman, non...

- N'y va pas. S'il te plaît, ma fille, n'y va pas ! J'ai un très très mauvais pressentiment. J'ai très peur. Et ta fille aussi.
- Brume ?
- Oui, Brume a peur. Je le vois.
- C'est Khan qui t'a raconté des choses ?
- Non, Khan ne m'a rien dit. Tu sais très bien qu'il est discret et que s'il t'a promis de ne rien dire, il ne dira rien. Je le vois, c'est tout.

A cette affirmation de sa mère, dont elle ne connaissait que trop les dons, Coline perdit contenance.

- Si tu savais, maman, toi aussi tu irais, dit-elle d'une voix chagrine. Il s'agit de quelque chose de grave... Je ne peux rien te dire, mais... Il y a des gens qui préparent quelque chose de dangereux, et je dois essayer de les en empêcher.

Altisia reposa sa fourchette de ravioles dans son assiette et resta sans voix.

- C'est à ce point, ma chérie ?
- Oui, maman.
- Et tu vas y aller. Tu vas y aller quand même. Et je ne pourrais pas t'en empêcher. Il faudrait t'attacher pour que tu n'en fasses pas à ta tête. Mais s'il te plaît, peux-tu accepter de réfléchir, juste réfléchir, à l'importance que savoir a par rapport à tout ce que tu pourrais y perdre ?

- On n'en est plus là. Je crois que savoir ne me suffira pas. Je crois qu'au fond de moi je veux empêcher ça.
- Et tu ne peux vraiment pas me dire de quoi il s'agit ?
- Non, maman. C'est dangereux. Et tu sais ce qu'on dit dans les histoires d'espionnage : moins tu en sauras, mieux ça vaudra pour toi.

Altisa se tut, et après une hésitation elle lui dit :

- Depuis quelque temps, j'ai des visions à propos de l'avenir. Ce n'est pas ma spécialité, comme tu le sais... Mais c'est tellement présent que je me pose des questions. Je vois un esclavage total de l'humanité dans des paysages détruits... C'est affreux. Je vois aussi une grande salle baignée de pénombre... Les plafonds sont très hauts, sans lumière extérieure... La pièce est close, aveugle. Il y a une très haute porte à double battants... C'est ancien, très beau... Il y a une table ovale très très longue, en bois massif, sombre, avec des sièges capitonnés et du bois sculpté. On dirait des sièges de rois, de gens puissants, qui commandent. Et dans cette salle, je vois cinq hommes qui parlent bas... Ils fomentent un obscur projet dans l'ombre. Ils partagent un terrible secret, quelque chose de grave, dont ils se délectent... Quelque chose qui peut les rendre encore plus puissants. Plus puissants que les chefs d'état les plus puissants du monde. Ça te dit quelque chose ?

Coline soupira en gardant les yeux baissés sur son assiette, les mains posées sur ses genoux.

- C'est ça ? C'est sur ça que tu travailles ? demanda Altisia, mais Coline ne répondit pas.

Quand elle leva les yeux sur sa mère, Altisia comprit qu'elle avait vu juste. Certes, ses images, bien qu'éloquentes, ne lui disaient pas en quoi consistait ce secret, ni comment pourrait advenir un esclavage aussi global, mais d'après le regard triste de sa fille, elle savait que c'était vrai.

Elle poussa un énorme soupir et proposa de commander des cafés. De toute façon, elles ne pouvaient plus rien avaler.

Elle burent leur café en silence, empreintes d'une gravité gonflée de tristesse, et quand elles se quittèrent, Altisia étreignit fort sa fille. Elle se mit à pleurer et lui dit :

- Tu as encore un peu de temps pour renoncer. Penses-y, s'il te plaît.
- D'accord, maman.
- Je t'aime, ma fille. Je t'aime plus que tout ! dit-elle entre ses larmes.
- Moi aussi je t'aime, maman ! Mais pourquoi tu me parles comme si on n'allait plus jamais se voir ?
- Je t'aime, Coline. Prend soin de toi... Et... je t'aime, mon enfant. Tu as été une grande joie pour moi, un grand bonheur. Je t'ai aimée comme je n'ai aimé personne

d'autre en ce monde. Je t'ai aimée dès lors que j'ai su que tu étais là, dans mon corps, minuscule, en train de pousser ta vie dans mon ventre. Merci pour tout, ma fille. Merci pour tout ce que tu as été, tout ce que tu es. Merci pour ces jours magnifiques où j'ai pu te voir grandir, devenir une femme exceptionnelle, une journaliste exceptionnelle, puis une mère exceptionnelle.

- Mais maman ! s'exclama Coline la gorge étranglée de larmes. On dirait une oraison funèbre !
- Pardon ! Pardon ! Je t'aime, ma chérie ! Je t'aime !
- Maman ! Arrête ! Je vais revenir !
- Oui, tu vas revenir ! Tu vas revenir ! Mais avant que tu partes, je voulais te dire que je t'aime comme personne et que tu es exceptionnelle. Pardon, pardon ! Pardonne-moi ! Je ne sais pas ce qui m'a pris ! Ça m'a pris comme ça ! Pardon ! C'est plus fort que moi !
- Mais non maman, ça va, c'est rien ! Merci ! Merci ! C'était beau ! Et puis ça fait du bien, un peu d'intensité, comme ça, de temps en temps ! dit-elle en pouffant nerveusement.
- Allez, je dois aller travailler ! Au revoir, ma fille chérie ! Au revoir !
- A bientôt, maman ! Allez, va sauver le monde !

Altisia sourit entre ses larmes et fila se réfugier à grandes enjambées dans ce Foyer qui était sa seconde maison

depuis plus de trente ans. Pour la première fois de sa vie, elle avait ouvertement menti à sa fille. Car elle ne la reverrait pas. Coline ne rentrerait pas de son voyage, elle le savait, elle l'avait vu, un danger invincible la guettait qui aurait raison de sa vie.

Les trois jours qui précédèrent le départ de Coline se passèrent dans une extrême nervosité. Khan la regardait se préparer avec l'impression que quelque chose de grave allait lui arriver – il évitait de préciser quoi. Brume pleurait souvent. Elle s'énervait, refusait de quitter sa mère le matin. Arrivée à l'apogée de sa détresse deux jours avant le départ de sa mère, elle sombra dans une torpeur irrépressible. Face à ses endormissements, les institutrices la couchaient dans un petit lit destiné à la sieste. Elles en firent part à Coline, qui en conçut beaucoup d'inquiétude, et ajouta ce signe à un ensemble où gravitaient un Khan qui, peinant à faire bonne figure, avait les traits tirés, et une mère qui lui résonnait dans la tête. Obsédée par sa recherche, elle ignora délibérément les voix intérieures qui lui criaient de ne pas partir, et rejeta sciemment les mots de sa mère, malgré la forte impression qu'ils lui avaient causée. Le jour de son départ, elle l'appela pour la rassurer... L'appelait-elle vraiment pour cette raison ? N'avait-elle pas besoin d'être elle-même rassurée ? Elle l'appela dans la plus grande

confusion en se demandant ce qu'elle voulait lui dire exactement.

- Tu sais, je ne veux pas que tu partes, mais... Accomplis ta voie, ma chérie. Et fais en sorte qu'elle serve à quelque chose, dit Altisia après un silence pesant.
- Maman... dit Coline avec gravité. J'ai écrit un carnet pour Brume. Khan est au courant. Je voulais que tu le saches.
- D'accord, répondit placidement Altisia, qui entendait dans ces quelques mots « Si je ne reviens pas, assure-toi qu'elle l'ait. »

Elles se quittèrent en s'adressant des vœux et, le combiné raccroché, elle restèrent un instant pétrifiées à l'idée de ce qui pourrait arriver. Terrifiée depuis son déjeuner avec Coline, Altisia faisait des cauchemars et ne cessait de penser au funeste départ, tandis que sa fille était de plus en plus absorbée par son enquête et ne songeait qu'à connaître le fin mot de l'histoire. Il lui fallait absolument savoir qui était le commanditaire de la puce, quelle en était l'avancée, comment elle fonctionnerait, s'il était vraiment possible qu'elle voie le jour et dans quel délai.

Le 31 janvier arriva, lent et rapide à la fois, douloureux et craintif, et Khan emmena Coline à l'aéroport. Son vol partait à 16h10 et Khan dut arracher à son rédacteur en chef le privilège de quitter le bureau en début d'après-midi. Raphaël en avait été très contrarié, mais il avait fini par

céder. Il appréciait Khan, c'était un bon élément, une personne fiable, avec quelque chose de singulier qui lui plaisait, mais c'était fou, quand même, de ne pas faire passer son travail avant tout ! Sa femme – pardon, sa compagne... – aurait pu prendre un taxi. C'était agaçant, cette propension à toujours vouloir s'occuper de sa famille... Est-ce qu'il n'était pas là, lui, en toutes circonstances ? Pour son travail, il avait raté l'enterrement de sa mère, et la sortie d'hôpital de sa femme, quand elle a été opérée d'une péritonite aiguë. Où irait le journal si tout le monde se comportait comme Khan ! Il avait cédé parce qu'il l'aimait bien mais aussi parce que Khan semblait nerveux, depuis quelques jours. Il était absent, distrait... Il voulait bien lui faire une fleur, mais ce n'était pas une habitude à prendre.

Altisia avait proposé de garder Brume pendant qu'ils iraient à l'aéroport.

- Pourquoi ? avait demandé Coline au téléphone. On peut l'emmener avec nous.
- Je sais, mais elle sera mieux chez moi...

Coline avait convenu que ce n'était pas faux, mais que ce n'était pas vraiment nécessaire.

- Et puis elle n'a jamais vu d'aéroport ! Je suis sûre qu'elle sera contente de voir des avions décoller !

- Bien sûr, avait répondu Altisia qui ne savait pas comment argumenter ouvertement son désir de protéger Brume d'un moment d'une trop grande intensité pour une petite enfant aussi poreuse aux émotions.

Alors qu'elle allait abandonner, Khan était passé à côté de Coline et avait déclaré : « Oui, qu'elle prenne Brume, c'est mieux ! » Coline avait alors dit « Attends maman ! Khan me parle ! »

- Quoi ? lui demanda-t-elle.
- Je disais que c'était une bonne idée. Tu sais, avec les embouteillages, ça ne sera pas très drôle pour elle... En plus elle dort tout le temps en ce moment... Elle sera mieux chez ta mère.
- D'accord... consentit Coline qui, peu convaincue, accepta l'offre de sa mère uniquement pour ne pas se lancer dans une négociation inutile.

Khan partit donc avec Coline et Brume, il fit un crochet chez Altisia, qui reçut l'enfant avec son émerveillement coutumier – « elle a encore grandi ! C'est incroyable comme ça pousse vite à cet âge ! » –, et Coline et Khan prirent la direction de l'aéroport.

Pendant le trajet, ils ne trouvèrent rien à se dire pendant un long moment, puis Khan dit, les yeux rivés à la route, d'une voix douce et triste :

- Tu feras attention à toi, ma Beauté...

- Je te le promets, Darling.
- Je t'aime, Coline.
- Je t'aime aussi, Khan.
- Tu sais, tu es la femme de ma vie. Je suis tous les jours ébahi d'avoir eu la chance de te rencontrer, qu'on ait eu la chance, très jeunes en plus, de se rencontrer. On est bien assortis...
- Oui, très bien assortis. Moi aussi je trouve tous les jours incroyable de t'avoir rencontré...

Ils se turent jusqu'à leur arrivée à l'aéroport, firent la queue au guichet d'enregistrement, puis ils restèrent enlacés jusqu'à ce que Coline passe le contrôle de sécurité, et Khan retourna à la voiture pendant que Coline attendait l'annonce de son vol.

Puis elle passa la porte d'embarquement, monta dans l'avion, plaça son sac à dos, qui était son unique bagage, dans le casier qui était au-dessus de son fauteuil, s'assit, suivit les consignes données par l'équipage, et son avion décolla vers une épaisse couche nuageuse qui ressemblait à une brume à l'envers.

Sitôt arrivée, Brume s'était endormie sur le canapé. Toute souffrance avait cessé. L'univers était beau, il était calme, il avait un son harmonieux, un goût frais, une texture immatérielle, une température parfaite, et des êtres à peine perceptibles veillaient sur elle afin qu'elle ne meure pas. Elle baignait dans un amour incommensurable qui était tout, contenait toute la connaissance, et elle était l'étoile, la particule, l'Univers entier. Elle était l'Amour, et baignait en lui. Elle était la sagesse, la douceur, et la force. Elle était l'harmonie, la perfection, la lumière, et la nuit. Elle était tout, en tout, et rien ne pourrait l'en détourner maintenant que maman vibrait d'une énergie de mort.

Altisia l'observait depuis un long moment quand elle comprit qu'elle n'était pas simplement endormie : elle était absente, partie ailleurs, dans un autre monde. Altisia remplit un petit verre de rhum et en but la moitié. Que faire pour ce petit être ? Il faudrait la ramener à la vie, on ne pouvait pas la laisser dormir indéfiniment. Mais comment ? Ce n'était pas comme avec les femmes du Foyer. Elle pouvait leur

parler, leur redonner confiance... Elle savait le faire. Mais pour Brume ? Les mots suffiraient-ils ?

Quand Khan arriva chez Altisia, la nuit était tombée et il avait l'air sombre.

- Ça y est. Elle est partie. J'ai espéré que le vol serait annulé et qu'elle aurait le temps de changer d'avis... mais on n'a pas eu cette chance...
- Je sais... souffla Altisia.
- C'est quoi ? demanda-t-il en jetant un œil au verre.
- C'est du rhum. Tu en veux ?
- Oui... j'en veux bien un peu...

Altisia alla chercher un petit verre à la cuisine, qu'elle remplit avant de le lui tendre.

- Merci, dit-il avant de le boire d'un trait. J'ai peur, peur...
- Moi aussi.
- Brume aussi a peur. Je crois que c'est à cause de ça qu'elle passe son temps à dormir...
- Oui... C'est certainement ça.
- Tu crois qu'on aurait dû l'empêcher de partir ? demanda Khan.

Altisia haussa les épaules, ils poussèrent un soupir et Khan décida de rentrer chez lui. Quand il souleva Brume, elle se laissa porter sans se réveiller.

- Tu sais, Khan, quoi qu'il arrive, je suis là. N'hésite pas, si besoin, ajouta Altisia sur le pas de la porte.

- Oui... Merci.
- Mais ne t'inquiète pas trop. On est là à se ronger les sangs, alors que peut-être tout ira bien.
- Espérons-le.

Ils se quittèrent sans y croire, et vécurent les heures les plus longues et les plus pénibles de leur vie jusqu'à ce que, le 2 février, vers 23 h, Coline appelle rapidement Khan juste avant de prendre son vol. Elle avait eu une folle envie de l'entendre et de lui dire que tout allait bien, vraiment bien ! Elle avait toutes les informations qui lui manquaient ! Elle allait en faire un livre pour alerter l'opinion, et elle était heureuse, heureuse, de le retrouver le lendemain matin, et de retrouver Brume ! D'ailleurs comment allait-elle ? Dormait-elle toujours comme un loir ? Ce n'était pas grave, elle la réveillerait pour de bon à son retour ! Tout allait bien, très bien ! Quel bonheur, quel bonheur ! Elle lui dit aussi qu'elle aurait bien voulu avoir un autre enfant, mais que compte tenu de ce qu'elle savait, elle préférait s'abstenir, mais elle voulait qu'il sache qu'elle aurait vraiment aimé avoir un autre enfant avec lui, parce qu'il était un père et un compagnon merveilleux !

Khan était au comble de l'émotion. Il avait envie de pleurer et de rire à la fois. Comme il avait été bête d'avoir peur ! Il se demandait ce qui lui avait pris, ce qui leur avait tous pris, de s'angoisser, comme ça, pour rien. Ils étaient fous de se

mettre dans des états pareils ! D'ailleurs il fallait qu'il téléphone tout de suite à Altisia pour lui dire que tout allait bien ! Si Brume n'avait pas été en train de dormir, il lui aurait dit que maman avait téléphoné et qu'elle serait là le lendemain matin. Mais il était tard et mieux valait ne pas briser son sommeil.

Le lendemain, à 13h, Khan alla chercher Coline à l'aéroport avec Brume et Altisia. « C'est maman qui va être contente ! », disait-il à Brume, qui était maintenant tout à fait réveillée. Le regard fixe, elle regardait la route, les voitures, les camions, sans bouger ni parler. De son côté, Altisia ne comprenait pas pourquoi elle avait vu un si funeste présage autour de sa fille. Elle ne se trompait jamais... Peut-être avait-elle mal interprété sa vision... L'essentiel était que Coline revienne et que tout aille bien, et tant mieux si elle s'était méprise, mais quand même... elle aurait bien voulu comprendre pourquoi.

A l'aéroport, ils achetèrent un ballon rose sur lequel était imprimé « Bon retour ! » et un nounours vêtu d'une petite salopette en jean pour Brume, qui s'y cramponna immédiatement. Elle était la seule à ne pas se réjouir. La peur était toujours là, qui maintenant la tenait entièrement éveillée, à l'affut d'une révélation.

Il faisait un froid mordant qui les glaçait jusqu'aux os. L'avion atterrit, puis des gens commencèrent à affluer dans le hall,

le tapis roulant se mit en mouvement, entraînant des bagages vers des voyageurs pressés de les récupérer et de partir, mais Coline n'était toujours pas là.

Khan et Altisia commencèrent à s'inquiéter et ils se dirigèrent au guichet des informations. Ils expliquèrent la situation, le préposé téléphona, il se renseigna puis, d'un air sombre et gêné, il dit :

- Veuillez patienter, s'il vous plaît. Un de mes collègues de la sécurité va venir vous chercher.
- Quoi ? Mais pourquoi ? demandèrent-ils alarmés par la réponse de l'homme en uniforme autant que par son air embarrassé.
- Je vous en prie. Attendez mon collègue. Il vous expliquera.
- Quelque chose est arrivé ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? insistèrent-ils, mais l'homme – David, selon son badge – leur répéta de bien vouloir patienter.

Un homme d'une cinquantaine d'années arriva, il était le chef de la sécurité et il les pria de les suivre. Khan, Altisia et Brume s'exécutèrent dans un silence angoissé, puis ils entrèrent dans une salle de réunion surchauffée où l'homme les pria de s'asseoir. Puis le commandant de bord de l'avion, un médecin, deux policiers, et deux autres personnes dont ils ne comprirent pas qui elles étaient les rejoignirent. On

leur servit un café, et quand tout le monde fut installé, on leur demanda qui ils étaient pour Coline Gatinel.

- Je suis sa mère, dit Altisia.
- Et moi je suis son compagnon, et voici notre fille, Brume.
- Mieux vaudrait peut-être conduire l'enfant à côté... dit le commandant de bord.

Altisia et Khan acceptèrent et une jeune femme en uniforme l'emmena dans une autre pièce en lui parlant gentiment et en lui promettant un gâteau.

Quand Brume fut partie, le commandant voulut prendre la parole mais un des deux policiers lui chuchota à l'oreille que, normalement, il faudrait contrôler leur identité. Le commandant lui fit signe que oui, normalement, mais il hésita et il lui chuchota à son tour « Non... Non... » d'un air désolé. On ne pouvait pas demander ça à ces gens qui avaient déjà l'air au comble du martyr, et qui allaient recevoir une nouvelle insupportable. Il suffisait de voir la crispation sur leur visage, le tremblement de l'homme, le regard fixe de la femme, pour savoir qu'ils étaient bien ce qu'ils disaient être.

Le policier avait toute autorité pour agir à sa guise mais il préféra attendre. Le moment viendrait où ces gens devraient signer des papiers et il pourrait alors leur demander leur carte d'identité. Il se mit en retrait, et le commandant annonça d'un ton bas et grave que Coline

était morte d'une crise cardiaque pendant le vol. Il était désolé, et il leur présentait ses condoléances. Bien sûr, une enquête serait menée, mais il ne faisait aucun doute qu'elle avait eu une crise cardiaque. Le médecin demanda si elle avait des antécédents mais, assommés par la nouvelle, Khan et Altisia ne répondirent pas. Puis Altisia balbutia :

- Des problèmes cardiaques... Non... Non... Jamais... Elle était... Elle était en bonne santé... Elle n'avait aucun problème de santé...

Elle se tourna vers Khan et le vit faire « oui oui » de la tête tandis qu'un flot de larmes coulaient sur ses joues. On aurait dit une statue de pierre dégoulinante de pluie. Son visage était un masque figé dans une horreur incapable de crier ni de produire le moindre son.

- Et Brume ? finit-il par marmonner.
- Quoi ?
- Brume...
- Brume ? répondit Altisia.

Puis ils se turent.

On leur parla – que leur dit-on ? –, on leur laissa un peu de temps pour – pour quoi ? –, puis ils demandèrent à voir Coline, et on leur répondit oui parce que la procédure voulait qu'ils l'identifient, pour être tout à sûr qu'il ne s'agissait pas d'une erreur. Escortés par le commandant, le médecin et les deux policiers, ils montèrent deux étages,

traversèrent des couloirs, et arrivèrent enfin à l'infirmerie. Coline était sur une table d'auscultation, sous un drap bleu clair. Le médecin leur demanda s'ils étaient prêts. Collés l'un à l'autre, ils firent oui d'un battement de paupière, et ils virent apparaître le visage mort de Coline. D'une petite voix d'enfant, Khan dit « Est-ce qu'on peut la voir entièrement ? Je voudrais la voir entièrement... ». Il y eut des échanges de regard, Altisia murmura « Tu es sûr ? », puis le médecin souleva entièrement le drap. Elle portait les mêmes vêtements qu'à son départ. Et pourtant elle n'était pas pareille. C'était froid. Ils avaient froid, et Coline était toute froide. Le chauffage venait d'être éteint et il faisait encore chaud, mais tout était froid, froid, d'un froid intérieur impossible à réchauffer. On les informa que le corps allait être transféré à la morgue dans moins d'une heure, on les accompagna à la salle de réunion, et on leur fit signer des papiers – quels papiers ? Il était question du corps de la défunte, du lieu où il faudrait l'emmener, de l'examen approfondi qu'on envisageait, d'autres choses encore qui se perdaient dans la brume de leur esprit abasourdi...

Pour finir, on les mena dans la pièce surchauffée où se trouvait Brume, et ils se sentirent mal, ils eurent l'impression d'étouffer. Elle vit leur peine, leur effondrement, elle vit son père en larmes et sa grand-mère qui se retenait de craquer. Elle vit que tout le monde avait l'air triste, et elle se laissa

emmener sans un mot. Elle n'avait plus envie de rien, pas même de poser des questions, et s'agrippait à son nounours aussi fort que ses petites mains le pouvaient.

Altisia installa Brume sur le siège enfant, à l'arrière, en lui faisant mille tendresses puis, comme Khan ne tenait pas debout, elle proposa de conduire. « Non, non... » bredouillait-il, mais Altisia ne lui laissa pas le choix : « Je conduis. Tu n'es pas du tout en état de prendre la route. Allez, Khan... Monte... » Ils claquaient des dents. Entre le choc et le froid, ils n'étaient plus qu'un tremblement. Khan obtempéra et monta dans la voiture. Altisia prit une grande inspiration et monta à son tour. « Tu peux me donner les clés ? », demanda-t-elle gentiment à Khan qui gisait sur son siège comme un ballon dégonflé. « Ah oui ! » dit-il en fouillant ses poches. « Tiens » dit-il. « Merci, Khan », répondit Altisia avec gentillesse. Elle mit les clés dans le contact, mais ne démarra pas. Appuyée contre le volant, elle resta immobile à regarder les souvenirs et les pensées sans queue ni tête qui défilaient devant elle. Elle se sentait vide, vide... et en même temps pleine de pensées, d'images, de résurgences éparses, incompréhensibles, sans logique, bêtes, inutiles. Elle se tourna vers Brume et lui dit d'une voix mal assurée : « Ça va ma chérie ? » Brume la regarda d'un air grave et ne répondit pas. « Je t'aime, ma puce », dit Altisia en serrant sa petite main inerte. « Dis-moi,

tu peux me passer la bouteille d'eau s'il te plaît ? Là... La bouteille... Tu vois ? » dit-elle en lui montrant la bouteille. Brume attrapa la bouteille entre ses mains et la donna à sa grand-mère. « Merci ma chérie ».

Altisia sortit de la voiture et, malgré le froid, elle versa de l'eau sur son visage, se frotta les joues, le front, les yeux – surtout les yeux. Elle s'en mit sur le cou, les épaules. C'était glacé. L'eau était glacée sur sa peau, l'air était glacé, il faisait moins deux degrés, et Altisia était glacée, mais elle était réveillée. Elle avait mal, mal de froid, mal de mort, mal de sa fille morte à jamais, mal de Brume, mal de Khan, mal d'elle, mal de ce que le monde perdait, de ce qu'elle perdait, ce que la Terre entière perdait, et même l'Univers. Mais Khan n'était pas aussi solide qu'elle, et Brume avait besoin que quelqu'un s'occupe d'elle, et de tout, d'absolument tout, alors c'était bien, ce froid qui la mordait plus fort que son mal – non... pas plus fort... mais suffisamment fort pour faire concurrence à l'autre mal, l'irréversible mal qui, lui, jamais ne s'effacerait de sa peau, jamais ne serait oublié par son corps meurtri d'amour volé.

Elle fit quelques bonds, se donna des petites gifles, frotta vigoureusement son cuir chevelu, et retourna dans la voiture. Elle regarda Khan : il s'était endormi contre la vitre. Puis elle se tourna vers Brume et lui fit un petit sourire. Elle allait mettre le contact quand elle se tourna une fois encore

vers l'enfant et lui dit : « Je sais que tu as compris, Brume. Et c'est terrible, vraiment terrible... Mais je suis là. Je suis là, je suis forte, et je serai toujours là pour toi. » Elles se regardèrent dans les yeux pendant quelques secondes, et quand Altisia eut le sentiment que Brume avait compris, à sa façon, ce qu'elle venait de lui dire, elle démarra la voiture, et dit encore : « Maintenant, on rentre à la maison. Et après, on verra bien ce qu'on fera. »

Le trajet fut long et silencieux. A la maison, on s'installa dans le salon, Altisia prit Brume sur ses genoux, et, avec d'innombrables précautions, elle lui dit :

- Je suis désolée, Brume, mais tu ne verras plus jamais ta maman.

C'était maladroit, mais ils ne savaient pas comment s'y prendre. Le fait lui-même était de ceux que rien ne parvient à adoucir. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était être prévenants et l'entourer de leurs soins.

Brume enregistra l'information qu'on venait de lui fournir et ne dit rien. Elle serrait l'ours en peluche qu'elle avait baptisé Chonchon en son for intérieur, et regardait devant elle d'un air grave.

- Je sais que tu es très triste et que tu as beaucoup de peine, ma chérie... Nous aussi, ton papa et moi, on a beaucoup de peine, ajouta Altisia avec douceur.

Brume n'en montrait rien, mais elle comprenait ce qu'on lui disait. Elle comprenait si bien que, dès son arrivée à l'aéroport, avant même que la nouvelle soit annoncée à son père et à sa grand-mère, elle était devenue une bloc de glace dénué d'émotion. Son cœur et sa tête étaient complètement vides. Elle était comme morte à la vie. Car si maman n'était plus là, tout perdait sens.

Khan aurait voulu être là pour sa fille, il aurait voulu la prendre contre lui, la consoler, mais il était dévasté. Il peinait à rester éveillé, et quand Altisia lui proposa de faire un somme, il accueillit la proposition avec gratitude. Il n'arrivait pas à prendre Brume dans ses bras. Il se sentait minable de ne pas avoir réussi à garder la mère de son enfant vivante. Il regardait Brume et ne voyait que son propre désastre. Il alla se coucher dans sa chambre, où flottait encore l'odeur de Coline, exhalée par ses vêtements épars dans la chambre, et plongea le nez dans l'oreiller de Coline en étouffant ses cris. En son for intérieur, Altisia rêvait de laisser ses hectolitres de larmes se déverser. Mais il y avait Brume, et elle savait que si elle se mettait à pleurer, elle ne pourrait plus tenir debout et que, comme Khan, elle se perdrait dans un chaos de colère, de haine, de culpabilité et de peine qui l'anéantiraient totalement. Il fallait tenir, tenir pour Brume, qui n'avait même pas quatre ans, et attendre que Khan revienne un peu à lui. Jamais elle n'aurait pu imaginer que cet homme

pourrait s'effondrer à ce point. Elle connaissait Khan depuis longtemps maintenant, des années. Elle l'aimait énormément. Elle avait toujours apprécié son tempérament calme et son regard plein d'humour sur la vie. C'était tellement parfait pour Coline... Ils étaient faits l'un pour l'autre... Si elle perdait son unique enfant, elle savait que Khan perdait le grand amour de sa vie.

Ils perdaient gros, très gros... Quand Coline avait perdu la vie, ils avaient aussi perdu la leur. C'était comme un jeu de dominos : il suffisait que l'une tombe pour que tout le monde tombe à sa suite.

Altisia proposa à Brume de manger quelque chose, mais elle ne voulut rien. Elle lui demanda si elle voulait boire ? Du jus de raisin, du lait... ? Oui, du lait. Elle voulait du lait chaud dans un biberon. Avec du miel ? Oui, elle voulait du miel.

De la douceur, donc, beaucoup de douceur à faire circuler dans son corps, pour se réchauffer, retrouver un peu maman dans ce lait chaud, sucré et parfumé.

Altisia prépara le biberon. Par chance, il n'avait pas quitté sa place, dans le placard du haut, au-dessus de l'évier. Elle fit chauffer le lait, le versa dans le biberon, ajouta une grosse cuillère de miel, et secoua le tout, un pouce bouchant la tétine, puis elle s'installa sur le canapé, prit Brume contre elle, et lui confia le biberon. Elles restèrent ainsi, l'une

reposant sur l'autre, pendant plus de deux heures, puis Brume demanda un autre biberon de lait au miel.

Altisia le prépara en espérant que Brume n'en veuille pas un troisième parce que la brique de lait était presque vide.

Brume le but, assise sur le canapé, contre sa grand-mère qui n'avait plus l'âge de porter une enfant aussi longtemps. Puis Altisia emmena Brume dans sa chambre, la déshabilla, lui mit son pyjama et la glissa dans son lit. Mais l'enfant ne voulait pas rester seule. Elle voulait que Tisia, comme elle l'appelait, dorme avec elle. Altisia hésita entre garder ses vêtements ou porter un pyjama appartenant à sa fille. Garder ses vêtements serait désagréable, surtout après la journée qu'elle venait de passer. Le choc l'avait fait beaucoup transpirer, comme si ses larmes s'étaient toutes entières écoulées par sa peau, par son corps anéanti par la souffrance, mais de là à porter les vêtements de Coline... Porter les vêtements qu'elle ne porterait plus... Elle fouilla discrètement dans la chambre du couple, où Khan dormait profondément, pour voir si ce dernier n'avait pas un pyjama ou un jogging en trop. Elle trouva un t-shirt et un pantalon de pyjama en flanelle, auquel elle ajouta un pull, parce qu'elle avait besoin d'avoir chaud, très très chaud. Puis elle se pelotonna sur le canapé avec Brume, et ne se réveilla qu'au matin, à plus de 10h, seule avec un lapin en peluche.

Elle se souvint soudain que Coline était morte, et se mit à pleurer des torrents de larmes en s'efforçant de ne pas trop faire de bruit. Tandis qu'elle pleurait, elle entendait Khan parler à voix feutrée. Puis Khan entendit ses pleurs et il demanda à Brume de l'attendre un instant seule à la cuisine, mais Brume le suivit, et quand, très lentement, avec beaucoup de douceur, il ouvrit la porte du salon, il vit Altisia la tête enfoncée dans la couette, secouée des pleurs qu'elle avait si vaillamment retenus.

Brume s'avança vers sa grand-mère, elle monta sur le canapé et enlaça sa grand-mère. Puis Khan les rejoignit, et le père et l'enfant offrirent consolation à celle qui avait fait front quand ils s'étaient effondrés.

C'était dimanche.

Le premier dimanche sans Coline.

Puis viendrait le premier lundi sans Coline.

Puis le premier mardi, le premier mercredi, sans Coline.

Puis le premier jeudi, le premier vendredi, le premier samedi sans Coline, et viendrait alors un nouveau dimanche – toujours sans Coline –, et il y aurait des milliers de dimanches, de lundis, de mardis, de mercredis, de jeudis, de vendredis et de samedis sans Coline.

Désormais, tous les jours seraient dénués de Coline, privés d'elle, comme désaffectés, dépossédés de sa présence, vidés de sa force, spoliés de sa vitalité, de son amour, de sa tendresse. Des jours frustrés, oui, frustrés de son caractère un peu fou, un peu... un peu imprudent – très, très imprudent, cette fois...

Des milliers de jours sans son audace, sans sa hardiesse, sans... sans tout ce qu'est – était – Coline. Sans tout ce que sera toujours Coline, mais si... même si elle est...

Même si elle est morte.

C'était le premier dimanche, après le premier samedi sans Coline.

On pourrait compter les jours, les uns après les autres.

On compterait les jours.

On commencerait au samedi 3 février 1998, et cette date se graverait à jamais en eux.

Parce que, le samedi 3 février 1998, la fête avait tourné au vinaigre. Comblés qu'elle revienne, ils l'avaient attendue – ils l'attendraient toujours – avec un ballon écrit « Bon retour », et elle n'était pas revenue.

Son corps était revenu. Son corps était revenu dans l'avion, mystérieusement, sans vie. Son corps sans vie dans l'avion. Son corps, le corps de Coline, le corps de la femme aimée, de la fille adorée, de la mère essentielle, était revenu mort, sans elle, sans elle pour le faire rire, parler, pour le faire marcher jusqu'à eux, quitter son siège, prendre son sac, attendre dans l'allée, dire au revoir aux personnel de la compagnie aérienne, sortir de l'avion, descendre l'escalier, prendre la navette, attendre encore, puis descendre de la navette, marcher dans des couloirs vitrés, puis dans des couloirs non vitrés, débouler dans le hall, le pas détendu, ou le pas pressé, contente de retrouver les siens.

Les siens. Ils étaient cela : les siens. Pour toujours, ils étaient les siens. Brume, Coline, Khan. Les siens à elle, pour toujours.

Les questions flottaient dans les têtes, mais non : ce n'est pas l'heure des questions. C'est l'heure du mal de mort, de la sombre détresse, du cauchemar dans le cœur. L'anéantissement des forces.

Faire les gestes, essayer de faire les gestes. Ouvrir le frigidaire, prendre la brique de lait... Mince, il n'y a plus de lait. C'est plus dur, alors. Il va falloir aller chez Adila, qui tient ce qu'on appelle « l'épicerie arabe du coin » – au bout de la rue, mais, « au bout de la rue », c'est loin, très loin, quand on essaye juste de faire les gestes : ouvrir le frigidaire, prendre la brique de lait, prendre la casserole sur l'égouttoir, verser le lait dans la casserole, allumer le gaz, couvrir la casserole d'un couvercle, sortir un bol, une cuillère, les céréales rondes comme des billes et jaunes comme du miel, surveiller le lait, puis quand le lait est chaud, le verser dans le bol, tout cela sous le regard de Brume qui fixe papa, la bouche scellée et les yeux... Bon sang, ces yeux ! Des yeux impressionnants. Des yeux qui ont l'air d'avoir tout vu, d'avoir tout connu, des yeux qui peuvent désormais tout regarder en face sans la moindre émotion. Des yeux glacés, perçants de froid, qui semblent dire « Inutile de me raconter des histoires : je sais tout, et je ne croirai plus jamais à quoi que ce soit. »

Faire tout cela, qui est dur, très dur, mais d'abord s'habiller pas lavé, mettre un bonnet sur les cheveux pas coiffés,

enfiler une veste, s'enrouler dans une écharpe, mettre des chaussures, attacher les lacets, puis mettre des gants, prendre les clés, ne pas oublier le cabas en toile, et dire : « Je vais acheter du lait ! » Puis ajouter, parce que, tant qu'à faire tant d'efforts, autant que ça vaille le coup : « On a besoin d'autre chose ? » Entendre Altisia dire « Attends... » et attendre, en effet, qu'elle jette un coup d'œil au frigo et au placard, puis l'entendre dire : « Tu sais quoi ? On va faire simple. Prends douze œufs, et deux ou trois boîtes de cassoulet, de saucisses-lentilles, de... Tu vois, quoi... » Répondre « Oui, d'accord... » Vouloir sortir puis ajouter « Et toi Brume, ma puce... Tu veux quelque chose ? » Et voir dans ses yeux, entendre dans son silence : « Je veux maman ».

Le cœur essoré jusqu'à la dernière goutte de sang, dire « Bon, je reviens tout de suite ma chérie... ». Puis sortir.

Sortir.

Sentir le froid mordant, marcher d'un pas rapide, le dos crispé par le froid. Tourner à droite, et quelques mètres plus loin, entrer chez Adila. Dire « Bonjour, ça va ? Ça va », parce que non : il ne peut pas dire « Coline est morte ». Il ne peut pas le dire. Non, et non. Il ne peut pas le dire. Il ne le dira pas, alors il dit, la tête penchée sur les briques de lait, comme si de rien n'était, « ça va ».

Il prend quatre litres de lait, les met dans son cabas, puis... c'était quoi déjà ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? Elle a dit... « On va faire simple... et... » Ah oui ! Des œufs et des boîtes de n'importe quoi. Allez, il y va, il est échauffé maintenant ! Il prend une boîte de cassoulet, une boîte de choucroute et une boîte de saucisses-lentilles. Il ne voit pas bien les étiquettes – ses yeux se brouillent et de longs filets coulent sur ses joues malgré lui. Il les essuie, puis va à la caisse. Maintenant il faut demander les œufs à Adila – elle les conserve au frais, dans sa réserve. Il demande donc, la tête baissée, en posant le lait et les boîtes sur le comptoir : « Je voudrais aussi douze œufs s'il vous plaît. » Adila le regarde une fraction de seconde d'un air perplexe, puis elle part chercher les œufs. Pendant ce temps, les yeux de Khan ruissellent traîtreusement, et ses mains, armées d'un mouchoir en papier absorbant, se chargent de les faire disparaître.

Adila revient avec les œufs, elle enregistre tout, Khan range tout dans son cabas, il demande du pain, et puis du chocolat, des gaufrettes au chocolat, parce que Brume les aime bien, puis Adila annonce le total, et Khan cherche de l'argent dans sa poche. Adila demande « Ça va ? » « Oui, oui... » répond Khan, la tête baissée. Il ne veut pas qu'elle voit son visage. Il trouve l'argent, il paye, Adila lui rend la monnaie, puis elle lui donne un œuf Kinder, avec un jouet

dedans. « Pour la petite ! » lance-t-elle. Et alors que Khan la regarde bien en face et qu'il lui dit « Merci ! », son cœur se noie et les ruissellements reprennent, assortis de hoquets, de difficulté à respirer, et de plissements de paupières, de joues, de bouche, incontrôlables. « C'est le froid ! » dit Khan « Ça me fait pleurer ! » Adila ne dit rien, elle le regarde d'un air peiné. Que faire ? C'est un client, elle le connaît bien, mais seulement comme client... Une de ces familiarités superficielles dont on ne sait pas quoi faire quand l'intime s'en mêle.

« Pardon... Excusez-moi... » baragouine Khan qui ne peut plus s'arrêter de pleurer. Il laisse tomber son cabas par terre – heureusement, la boutique est vide – et enfouit son visage dans ses mains. Adila sort de derrière son comptoir, elle le prend par le bras et l'emmène dans son arrière-boutique. Elle l'assoit sur un tabouret, et lui sert un verre de thé à la menthe bien sucré de sa théière argentée. Il dit « merci » et il boit. C'est bon... Ça réchauffe... Et puis ça fait du bien, cette menthe et ce sucre... Il pleure toujours, mais une dame vient d'entrer dans le magasin, et Adila le laisse pour aller la servir. La dame veut des pois chiches secs... de la harissa... un pain rond... et... de la fêta et un paquet de biscuits aux pépites de chocolat. A la caisse, elle ne résiste pas à l'appel des chips et en prend un paquet. Elle paye,

range, sort, merci au revoir, et Adila retourne dans l'arrière-boutique.

- Ça va mieux ? demande-t-elle avec son bel accent algérien.

Khan hausse les épaules. Que dire ? Ça n'ira pas mieux, non, mais il faut quand même... il faut quand même que ça aille mieux en surface. Au fond, non, ce n'est pas possible. Mais en surface, il va falloir.

Alors il dit « Oui... » et se lève. Il remercie Adila pour sa gentillesse, pour le thé, enfin pour tout, et traverse la boutique d'un pas lent. Adila lui donne son cabas – elle l'avait rangé derrière la caisse – et ils se disent au revoir, et encore merci, mais non c'est rien, mais si, au contraire, merci beaucoup.

Et Khan repart avec le lait, pour Brume, qui doit avoir faim, la pauvre... Et puis les œufs, les boîtes de conserve... Il fait froid, froid... C'est terrible, ce froid de février, quand votre amour est morte et qu'il gèle à pierre fendre.

Les voitures sont couvertes de gel et de givre... Khan se rend compte qu'à l'aller il n'a rien vu que ses pieds. Car, sur la chaussée, et sur les toits, il y a une fine pellicule de givre blanc, et c'est joli, oui c'est joli, il peut trouver que quelque chose est joli. Il en sourirait presque, s'il n'était pas si bizarre de trouver que quelque chose est joli alors que Coline est morte.

Il a une joie dans le cœur, toute petite mais vraie, forte, de voir quelque chose de joli, et de ressentir comme c'est joli, et en même temps il se sent coupable. Non de trouver le givre joli, mais de sentir poindre une joie dans son cœur, alors que Coline est morte. Coline est morte, nom de Dieu ! Putain de bordel de merde ! Coline est morte ! C'est pas rien, ça ! Putain de putain ! Fait chier alors !

A sa joie, et à sa culpabilité, s'ajoute un autre sentiment contradictoire : il se sent con. Oui, il se sent con, parfaitement con, de rejeter la joie de voir quelque chose de joli, la fine couche de givre blanc, au prétexte que Coline est morte et qu'il se sent coupable. Parce qu'au fond, ça n'empêche pas. Il peut tout à fait être content de voir le givre et se sentir coupable, et il peut tout à fait voir que quelque chose est joli alors que Coline est morte. D'ailleurs, Coline aimait les petites choses jolies de la vie quotidienne. Elle aimait le givre, la neige, la pluie, elle aimait voir un oiseau passer devant la fenêtre, ou un vol d'oies sauvages dessiner un grand V dans le ciel, et elle aimait aussi quand les hirondelles décrivaient des tours et des tours rapides entre les immeubles, et elle aimait tant de choses qu'elle n'aurait pas voulu cesser de les aimer, et elle n'aurait pas voulu qu'il s'empêche de les aimer et d'en éprouver de la joie. Du reste, elle n'aurait sans doute rien voulu de particulier pour lui, hormis qu'il puisse vivre sa vie telle

qu'elle est, telle qu'elle se donne à lui, avec ses bonheurs et ses malheurs, ses mauvais jours et ses heures glorieuses. Et elle aurait compris que son deuil était grand, et elle aurait trouvé normal qu'il soit si intense et si noir. Elle aurait compris sa panne de tout, son envie de s'enfouir sous la terre et de ne plus jamais reparaître. Elle aussi, elle avait eu ses pannes, ses anéantissements, ses peines profondes, ses enfouissements. Elle ne l'aurait pas obligé à être gai, à mordre la vie à pleines dents, à continuer à vivre coûte que coûte. A sa place, elle aurait laissé passer le temps et elle aurait vécu ce qu'elle avait à vivre : sa peine, son chagrin, sa torpeur, en faisant de son mieux pour Brume. Elle aurait trouvé la douleur douloureuse, le chagrin chagrin, la peine triste, la colère violente, la révolte incendiaire, l'abattement vide, les larmes salées, et les sourires doux comme des baumes sur des plaies qui n'en finissent pas.

Elle aurait accepté d'avoir mal.

Elle aurait accepté d'avoir mal, d'être inapte, impuissante, absente, de pleurer n'importe quand et n'importe où, et elle aurait eu le sentiment que c'était ça, vivre. Que vivre, c'était précisément avoir mal quand ça faisait mal, et avoir chaud, et doux, et bon, quand ça faisait du bien. Que vivre n'était pas, comme le disaient tous ces livres de développement personnel, être tout le temps heureux, et tout le temps positif, et considérer que les épreuves de la vie étaient là

pour nous rendre plus fort, mais que vivre était simplement, essentiellement, de sentir le chaud et le froid, de les éprouver, et quelque chose arrivait alors. Quelque chose d'intelligent, avait un jour dit Coline. « Quelque chose d'intelligent dans le corps tout entier se produit quand on est en contact avec ce qui nous arrive ». Non, elle avait parlé d'un contact vrai, d'un contact de vérité avec les événements. Et alors, quelque chose arrivait. Quelque chose de vrai, de différent... Quelque chose d'important. Tout le monde n'était pas aussi doué qu'elle, et il n'avait pas compris ce qu'elle essayait de lui dire. Il avait senti qu'elle avait raison, mais ce quelque chose lui avait échappé. « Quelque chose *d'autre* arrive », avait-elle dit en insistant sur « autre ».

Quelque chose d'autre, ma Beauté... Je l'espère, parce que, pour le moment, je me noie et je laisse notre fille se murer dans un mutisme inquiétant... Si tu voyais ses yeux ! Si tu voyais ses yeux, son regard, toi aussi tu serais inquiète. Pire que ça : tu aurais peur, pensa-t-il en glissant sa clé dans la serrure, avant de clamer courageusement, de sa voix la plus assurée possible : « C'est moi ! J'ai le lait ! »

Brume ne voulut pas de céréales. Elle refusa le bol de lait et désigna son biberon sans un mot. « Avec du miel ? » demanda Khan. Brume fit oui de la tête, et Khan lui donna un biberon de lait chaud au miel.

- Je ne suis pas sûre que la pédiatre m'approuverait... dit-il ensuite à Altisia qui haussa les épaules. Si Brume avait besoin de revenir à son biberon pendant quelque temps, ni Khan ni Altisia ne l'en priveraient. Elle venait de perdre sa mère, il n'y avait rien de scandaleux à ce qu'elle ait besoin de téter un bon lait chaud et sucré pour se réconforter.

D'ailleurs, eux aussi avaient besoin de réconfort...

- Je devrais appeler mes parents... pour leur dire... chuchota Khan dans l'après-midi, pendant que Brume dormait dans ses bras.
- Oui... Ce serait bien... répondit Altisia.
- Oui mais... je ne sais pas comment faire... Je ne peux pas dire les mots.
- Les mots ? Ah oui ! Les mots !

- Oui. Je ne peux pas dire... Tu sais... Parce que si je le dis, ça voudra dire que c'est vraiment vrai.
- Oui... soupira Altisia en regardant Brume qui, blottie contre son père, avait enfoui sa tête dans son pull. Et en même temps, il le faut, reprit-elle. Parce que c'est vrai. C'est vraiment vrai, Khan.

Khan la regarda avec appréhension, il se doutait de ce qu'elle allait dire. « Non, s'il te plaît, ne le dis pas », pria-t-il intérieurement. Mais elle le dit. Elle le dit parce qu'elle pensait que c'était salubre, qu'il le fallait. Elle le dit, elle dit la phrase, et Khan ferma les yeux et des larmes s'écoulèrent de ses paupières baissées.

- Je suis désolée, Khan, vraiment désolée.
- Je sais... souffla-t-il. Puis il ouvrit les yeux, et la regarda. Quelle pauvre femme, qui était mère et qui avait perdu son enfant... Quelle pauvre femme forte que cette femme qui la veille avait tout pris en charge, et qui, maintenant encore, alors qu'elle vivait le plus grand deuil de toute sa vie, prenait sur elle pour dire : Coline est morte. C'est la réalité. Alors téléphone à tes parents. Dis-leur !
- D'accord... Je vais le faire. Quand Brume se sera réveillée. Il faudra aussi que j'appelle mon rédac'chef...
- Un dimanche ?
- Ça se voit que tu ne le connais pas !

- Oui... Et puis dans le journalisme, c'est un peu spécial, il faut publier tous les jours... C'est dur, quand même, non ? Publier tous les jours... C'est dur, non ?

Khan la regarda d'un air navré et ils se firent un petit sourire idiot parce que, ce qui était dur, vraiment dur, c'était de perdre Coline, et que, maintenant, le langage était tout autre, les repères avaient changé. Maintenant, certains mots semblaient imbéciles, inappropriés, quand ils n'étaient pas appliqués à Coline. Et c'était bête, vraiment bête, au fond, parce que cette dureté-là n'empêchait pas d'autres choses d'être dures, et d'être dures de façon variée, mais c'était plus fort qu'eux : tout semblait dérisoire à côté du malheur qui les frappait.

- Je vais téléphoner à Micheline, au Foyer. Elle est de permanence aujourd'hui... Je vais lui dire que je ne viendrai pas demain... Je vais prendre les trois jours prévus pour les deuils, et après...
- Après qu'est-ce qu'on fait ? Moi aussi je vais prendre ces fameux trois jours, mais ça ne suffira pas. Et Brume ? Comment je vais faire ? Comment elle va faire ? Elle va retourner à la maternelle, comme ça, toute la journée, l'air de rien, et il faudra quoi ? Qu'elle joue ? Qu'elle rie ? Qu'elle chante et qu'elle dise des poèmes ? Qu'elle fasse des petits moulinets avec ses mains en chantant *A la volette* ?

- Khan... souffla Altisia. Aucune institutrice ne lui demandera de se comporter comme ça en sachant qu'elle vient de perdre sa mère !
- Oui... Tu as sûrement raison... Mais comment je vais faire ? Si je le pouvais, je me laisserais aller... mais il faut que je m'organise. Il faut que je trouve quelqu'un pour aller chercher Brume à l'école et la garde jusqu'à ce que je rentre à la maison. Quelqu'un de bien, que Brume aime. Ce n'est pas simple, parce qu'il arrive qu'on me fasse rester beaucoup plus tard, sans prévenir... et... Je ne sais pas comment faire avec Brume. Elle ne parle plus, elle a le regard... dur, lointain... elle ne sourit plus... elle n'est plus du tout comme avant... Je ne peux pas l'abandonner, je ne peux pas la renvoyer à l'école aussi vite ! Je trouve que c'est brutal. Elle a besoin d'un cocon, non ? De réconfort, de chaleur, d'être entourée par des proches qui l'aiment... Non ?
- Si, je le pense aussi... A moins qu'elle préfère retourner à l'école...
- Tu crois ?
- Je ne sais pas. Mais tu sais, les enfants sont comme nous... Leurs moyens de survie face à l'adversité sont aussi variés que les nôtres. Certains ont besoin de tranquillité, d'autres ont besoin de s'occuper... On ne peut pas savoir de quoi elle aura besoin...

- Tu as raison... En tout cas, je ferai ce que je pourrai pour elle.
- Je le sais, Khan.
- Hier, j'ai flanché, mais...
- Hier, c'était spécial.
- Oui. Merci, pour tout, lui dit-il à voix basse pour ne pas réveiller Brume.

Altisia lui répondit d'un signe de tête et d'un petit sourire, puis, armée de son répertoire et du téléphone sans fil, elle alla s'isoler à la cuisine. Elle appela Micheline et lui annonça l'affreuse nouvelle. Son amie et collègue fut très choquée mais elle prit sur elle pour lui offrir sa compassion et ses condoléances, puis Altisia l'avertit qu'elle prendrait ses trois jours pour deuil et ne reviendrait que jeudi. Pourrait-elle tenir les autres au courant ? Cela lui épargnerait la douleur d'avoir à le leur dire individuellement... Micheline la réconforta autant qu'elle le put et lui promit de passer le message aux autres.

Incapable du moindre geste, Micheline demeura figée à son bureau, les yeux et le corps vidés de toute énergie. Toute à son désir de réconforter Altisia, elle avait mis ses émotions de côté, et se trouvait maintenant abasourdie.

Elle connaissait Coline depuis toujours, et se souvenait encore du bébé qu'elle avait été, de la petite fille qui passait son temps au Foyer, après l'école. Comment était-il

possible que... ? Cela paraissait incroyable... Elle l'avait encore vue, moins d'une semaine plus tôt... Elle était si vive ! Elle avait l'air d'aller bien... Qu'est-ce que c'était que cette histoire de crise cardiaque ? Dans un avion, en plus ? Quelle horreur... C'était terrible, vraiment terrible... Pauvre Altisia... Perdre son enfant, comme ça, brusquement... Quelle horreur...

Comme elle se sentait mal, elle alla voir s'il y avait quelqu'un à la cuisine collective. Agnès et Birgül étaient là, occupées à préparer du thé et du café... Elle s'assit auprès d'elles, et comme elle avait mauvaise mine et ne disait rien, Agnès lui demanda ce qu'elle avait.

- Coline est morte, annonça-t-elle d'une voix pâle. La fille d'Altisia.
- La fille d'Altisia est morte ? s'exclamèrent Agnès et Birgül.
- Son unique enfant ! Elle avait dans les trente-deux ans ! Elle était maman d'une petite fille de trois ou quatre ans...
- C'est horrible ! répondirent les deux femmes ébahies.

Puis d'autres résidentes les rejoignirent peu à peu à la cuisine, accompagnées de leurs enfants, et apprirent la nouvelle. Aucune d'elle ne connaissait Coline, mais toutes furent très peinées pour Altisia. Elles discutèrent longtemps et convinrent qu'à son retour il faudrait prendre soin d'elle. Après tout, elles lui devaient bien ça...

- Vous n'avez pas connu Coline... Olga, tu ne l'as pas rencontrée, toi, une fois ? demanda Micheline, en commençant à pleurer.
 - Si, mais entre deux portes... On a pas parlé...
 - Dommage... La première fois qu'elle est venue ici, elle était tout bébé ! Elle était petite, petite... Elle a quasiment grandi dans ce Foyer, parce que sa mère l'a élevée seule, et elle n'avait pas assez d'argent pour la faire garder, et aucune famille sur place. Ce qui fait que Coline, c'est un peu l'enfant du Foyer... Il fallait la voir, quand elle était petite ! Elle avait un vrai don ! Je vous jure ! Elle savait redonner le sourire aux résidentes.
- « Une fois, on avait une résidente très très déprimée, Elizabeth. On ne savait plus quoi faire... Et un jour, après être rentrée de l'école, Coline est allée la voir dans sa chambre. Elle est restée longtemps avec elle... on n'a jamais su ce qu'elles avaient fait ! Mais alors qu'Elizabeth ne sortait plus de sa chambre depuis des jours et que rien n'y faisait, la porte s'est ouverte, et Coline en est sortie avec elle en la tenant par la main. Elle marchait lentement, tranquillement... Elle l'a emmenée à la cuisine et elle lui a dit : « Tu me fais un chocolat chaud s'il te plaît ? » Et Elizabeth lui a fait le chocolat chaud. Ensuite, Coline lui a dit « Tu viens, on va se promener ? » Là, je me suis dit, ça va pas passer... Eh bien si ! Elizabeth a dit

d'accord, et elles sont sorties faire un petit tour dans le quartier ! Ensuite, petit à petit, Elizabeth est allée mieux. Et puis Altisia a pris le relais. Voilà... C'était ça, Coline... dit-elle en se mettant à pleurer. C'était une si chouette gamine... Et puis une si chouette femme... disait-elle entre ses larmes. Elle avait même écrit de beaux articles sur nous, sur le Foyer... Très beaux, très très beaux... Et puis un beau livre sur l'accouchement, et sur nous, les femmes... Il est dans la bibliothèque, si vous voulez le lire, pleurait-elle. C'était un vrai trésor, cette femme-là... Quand je pense qu'il y en a qui ne font que semer le malheur et qui sont toujours là ! C'est vraiment dégueulasse ! s'emporta-t-elle soudain.

Olga monta dans sa chambre et en rapporta une bouteille de Vodka.

- Allez, bois ça, Micheline... lui dit-elle en lui tendant un fond d'alcool clair dans un verre à eau vitreux.
- Je ne devrais pas... dit Micheline, noyée de larmes. Je travaille.
- Oui mais... Exceptionnellement, dit Olga avec son accent russe.

Micheline but l'alcool en faisant la grimace.

- Tiens ! dit Olga en lui en versant une seconde dose dans son verre.

- Non, non ! Quand même, là, ça fait beaucoup ! se récria Micheline.
- Allez ! Bois ! C'est comme ça qu'on fait, en Russie, pour le chagrin : on boit de la vodka, on pleure, et après ça va !

Micheline but le contenu du verre, elle sécha ses larmes et retourna au standard. Encore trois quart d'heure et elle pourrait rentrer se blottir contre Imrân, son mari, et ensemble, bien au chaud l'un contre l'autre, ils pourraient pleurer la mort de Coline.

Le jour peinait à se lever, en ce premier lundi sans Coline. La nuit laissa place à une grisaille qui obscurcissait les appartements et obligeait leurs habitants à allumer des lampes pour ne pas être plongés dans la pénombre.

Suite à l'appel d'Altisia, Micheline relaya la nouvelle jusqu'à Lise, partie des Amazones dix ans plus tôt, qui, bouleversée par la nouvelle, appela aussitôt Altisia. Comment était-ce possible ? Comment Coline, qu'elle avait vue naître, et dont elle s'était occupée quand elle était bébé, avait-elle pu mourir ? C'était impensable, inimaginable. « Désolée de ne pas te l'avoir dit moi-même... Je n'y arrivais pas... Tu me manques... », lui dit Altisia. « Tu me manques aussi... J'aurais voulu être là, avec toi... Coline, c'était aussi un peu ma fille... Moi aussi elle a été ma seule enfant... », pleura Lise. Elle aurait voulu venir la voir, mais son poste de directrice de foyer pour femmes lui prenait tout son temps et elle ne pouvait pas faire le voyage depuis l'Angleterre. Elle était vraiment navrée et regrettait beaucoup de ne pas être là. « Je sais bien... répondit Altisia. Ces femmes ont besoin de toi... Il faut bien que quelqu'un les défende ! »,

avait-elle réussi à dire avec humour. Puis elles s'étaient quittées en se promettant de se téléphoner très vite.

D'autres amies d'Altisia, de proches collègues qu'elle connaissait de longue date, l'appelèrent aussi, effarées, et lui offrirent de l'aide, du soutien, n'importe quoi qui pût l'aider. Mais Altisia n'avait besoin de rien. Ou plutôt elle avait besoin de laisser passer le choc, et de se faire à l'idée que sa fille était morte d'une crise cardiaque dans un avion qui la ramenait auprès d'elle.

De son côté, Khan avait appelé Raphaël, dont la première réaction avait été de dire « Merde... Putain... » et de soupirer d'accablement. Coline était une emmerdeuse, mais elle était aussi une bonne journaliste, et il savait que Khan aurait du mal à s'en remettre. Il lui présenta ses condoléances et l'enjoignit à se reposer, et... Que dire ? Se reposait-on jamais de la perte d'une femme aimée ? Tous les mots semblaient vains, et Raphaël aurait préféré écouter. Il était resté un moment dans son bureau, inerte. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de crise cardiaque ? Coline était jeune, elle était en pleine forme... C'était bizarre... Pouvait-on vraiment mourir d'une crise cardiaque à même pas trente-cinq ans ? Il avait soupiré, puis il était allé dans la salle de rédaction où il avait demandé l'attention de toute l'équipe d'une voix autoritaire. Puis il avait annoncé la

mort de Coline, que beaucoup de journalistes connaissaient pour l'avoir au moins croisée dans les locaux.

Gaëlle et Fred, deux collègues proches de Khan, lui avaient ensuite téléphoné pour lui présenter leurs condoléances et lui proposer leur aide. Au téléphone, Khan avait eu du mal à parler. Il avait dit « oui, oui... », et puis « merci », et s'était senti soulagé de raccrocher, même si ces marques de compassion lui avait fait chaud au cœur.

Comme Brume demeurait inexpressive, l'inquiétude de Khan et d'Altisia s'accrut. Ils lui expliquèrent qu'on était tous très tristes que sa maman soit morte et que, si elle en avait besoin, elle pouvait pleurer, parler, poser des questions. C'était normal, quand quelqu'un qu'on aimait disparaissait. Eux-mêmes pleuraient beaucoup... Mais Brume demeura figée dans son mutisme, les yeux perdus dans un monde inconnu.

Un policier appela en fin d'après-midi : les examens n'avaient rien révélé de suspect, Coline était bien morte d'une crise cardiaque, on n'avait donc pas eu à faire d'autopsie. La chose étant claire, le corps était à sa disposition et il pouvait venir chercher les effets personnels de la défunte. Il était à telle morgue... Le policier lui présenta ses condoléances, lui souhaita bon courage et raccrocha.

- Il était gentil, prévenant... très respectueux, dit-il ensuite à Altisia. Mais il a dit « le corps ». Le corps, ça m'a rappelé quand on nous l'a montrée... Ils disaient aussi le corps. C'était dur, parce que je me disais « C'est Coline, merde ! », mais en fait c'était elle, et pas elle... Elle était froide, inerte, plus rien de ce qui faisait qu'elle était elle n'existait. C'était comme une enveloppe vide. Depuis, je me demande où elle est... Et j'essaye de chasser de mon esprit cette image de son corps qui me revient tout le temps...

Altisia hocha la tête en signe de compréhension. L'image du corps vide de Coline lui était restée pendant un jour ou deux, puis sa spiritualité avait pris le relais et l'avait aidée à retrouver le souvenir d'une Coline qui, vivante, avait réussi à accomplir beaucoup de choses importantes pour elle comme pour les autres.

- Si cela peut t'aider, dit-elle à Khan, beaucoup de gens ont fait l'expérience de mourir et d'en revenir. Ils disent qu'au moment où ils meurent, leur âme, leur esprit, leur conscience, appelle ça comme tu voudras, quitte leur corps, et qu'ils peuvent se voir d'en haut. Ils flottent au-dessus de leur corps, et ils voient tout. Ils voient des gens qui s'activent pour les ramener à la vie, et ils se sentent mieux que jamais auparavant. Ils voient une lumière très intense qui les attire, ils passent de l'autre côté... Selon

que les gens reprennent conscience après quelques minutes ou qu'ils tombent dans le coma, les expériences sont assez variées. Mais tous s'accordent à dire que là-bas tout est parfait, que l'amour incommensurable y est partout. Il paraît aussi que la conscience devient absolue et qu'elle sait tous les secrets de la vie et de l'univers. Certaines personnes parlent de lieux où on les a aidés à guérir en même temps que les équipes médicales. Dans l'autre monde, ils rencontrent la bonté absolue, l'amour absolu, et ils en reviennent tous transformés, parfois avec une médiumnité qu'ils n'avaient pas avant, ou avec des dons de guérison, modestes, bien sûr, mais réels. Tu sais, la médiumnité, c'est faire le pont entre les mondes. Une fois qu'on est allé dans la mort et qu'on en est revenu, le pont a des chances de perdurer, et on devient ce pont.

« C'est un sujet qui m'a toujours beaucoup intéressée, comme tu le sais...

« C'est pour cela que, quand les gens meurent, on ne les reconnaît pas. Parce que leur conscience est partie ailleurs... Et moi, dit-elle en commençant à pleurer, je ne comprends pas pourquoi ma fille est morte, je ne comprends pas pourquoi elle a eu une crise cardiaque, je ne comprends pas pourquoi j'en suis privée, pourquoi sa vie lui a été arrachée, mais je sais que sa conscience n'est pas morte et qu'elle vit maintenant dans un lieu d'amour

tel qu'on n'en a jamais connu sur la Terre. Et même si je suis en colère, et si je suis triste, et que je ne comprends pas, parfois je pense à ça et je me dis qu'elle n'est peut-être pas très loin, qu'elle nous regarde peut-être... Parce que les âmes défunes s'attardent parfois auprès de leurs proches. Il leur faut parfois un peu de temps pour dire au revoir... Et si elle est déjà là-bas, je sais qu'elle y est bien.

- Si vraiment là-bas on sait tout, ça doit être le pied pour elle qui voulait toujours tout savoir ! répondit Khan en mêlant un petit rire à ses larmes.
- Oui ! pouffa Altisia tout en pleurant.
- Tu sais, il faut qu'on s'adresse à des pompes funèbres... Je ne sais pas comment on fait...
- Ne t'inquiète pas... Je connais un service de pompes funèbres en qui j'ai confiance... Monsieur Malaka... Elle t'avait dit ce qu'elle voulait, si un jour... ?
- Non, pas spécialement, mais comme elle était athée...
- Oui, on ne va pas l'enterrer dans un cimetière... Je crois que l'incinération s'impose...
- Oui...
- Et puis, tu sais, il faudra savoir ce qu'on fait des cendres... Elle n'avait ni dieu, ni religion, mais elle avait un lien sensible avec le monde, avec les êtres... Au fond, elle travaillait sur les systèmes matérialistes de notre monde

pour les contester, et parce qu'elle croyait en autre chose...

- Oui... C'est vrai...

- Alors...

Un vide s'installa en eux, entre eux, qui les laissa inertes, puis Brume sortit de sa chambre et les retrouva dans le salon. Khan lui fit signe de venir, et il la prit sur ses genoux, contre lui, et l'entoura de ses bras.

- Ma chérie... ma petite fille... Tu es ma petite fille, hein...

Ma puce à moi...

Brume se laissait faire, son petit corps se fondait littéralement dans celui de son père, et les caresses, les tendresses de Khan oignaient sa douleur d'une chaleur anesthésiante.

Khan et Altisia avaient convenu que, sans exposer Brume à leurs tracas d'adultes, ils la tiendraient au courant de la situation au fur et à mesure, en adaptant leur propos à son jeune âge. Il était important qu'elle ne soit pas tenue à l'écart. Qu'on fût adulte ou enfant, beaucoup de confusion et de peur naissaient de ne pas savoir ce qui nous concernait. Aussi lui expliquèrent-ils la situation en quelques mots choisis.

Puis Altisia proposa d'appeler les pompes funèbres tenues par Monsieur Malaka et de prendre rendez-vous avec lui afin qu'ils aillent ensemble s'informer de la suite des opérations.

Pendant ce temps, à la demande de Brume, Khan prépara un énième biberon de lait chaud au miel, tout en faisant chauffer une boîte de saucisses-lentilles dans la dernière casserole propre. Il allait vraiment falloir faire la vaisselle... Pour le moment, ils n'avaient eu la force de rien mais, la matière ayant ses propres lois, il faudrait assurer le minimum. Ne serait-ce que pour Brume. Et puis s'ils n'avaient pas très faim, ils avaient remarqué que manger chaud les réconfortait et qu'il était important de continuer à se nourrir une fois par jour. Il faudrait aussi sortir, prendre l'air... De l'air froid, glacé, qui ne donnait pas du tout envie de mettre le pied dehors, en ces temps de prostration et de vulnérabilité, mais de l'air, un autre air, et puis un peu de lumière, malgré l'épaisse couche nuageuse qui écrasait la ville tout entière sous son plafond grisâtre.

Le lendemain, ils allèrent tous les trois au service des pompes funèbres, et Altisia et Khan prirent toutes les dispositions qui s'imposaient. La crémation aurait lieu le lundi après-midi suivant, ce qui leur donnerait le temps de faire imprimer les faire-part de décès et de convier leurs amis à la crémation. On ne pourrait inviter tout le monde, car Coline avait l'habitude de noter les coordonnées des gens sur des bouts de papier qu'elle laissait traîner sur son petit bureau, dans son sac-à-main et dans ses poches, ce qui rendait toute entreprise de rassemblement impossible.

Les parents de Khan auraient voulu courir au secours de leur fils dès qu'il leur avait annoncé la mort de Coline, mais Khan avait refusé. Il avait besoin de rester seul avec celles qui avaient vécu l'épreuve du choc avec lui. Ils n'arriveraient donc que le samedi matin et resteraient sur place le temps qu'il faudrait.

Au cours de la semaine, Khan se rendit à la morgue pour récupérer les affaires de Coline. Il s'acquitta de cette tâche le plus vite possible, déposa le paquet dans un coin de sa chambre et ne s'en occupa plus. L'après-midi, Altisia

proposa d'aller voir les canards au parc. Khan trouvait que c'était une bonne idée, mais son passage aux pompes funèbres et à la morgue avait épuisé toute son énergie et il préféra se reposer. Brume voulait-elle aller voir les canards avec Tisia ? En l'absence de réponse, décision fut prise d'y aller, et Khan se laissa tomber sur son lit avec une immense envie de dormir aussitôt perturbée par la torture du manque et l'impression de devenir fou. Quand il se réveilla, il redécouvrit, comme à chacun de ses réveils, que Coline était morte et qu'il n'avait pas rêvé. Il pleura, puis il se leva avec l'idée de faire la vaisselle, se rassit sur son lit, vit le paquet posé dans un coin de la chambre, et décida de l'ouvrir. Les vêtements avaient pris l'odeur de la morgue, une odeur de désinfectant qui parvenait à couvrir l'odeur de celle qui les avaient portés. Il y avait son manteau noir à ceinture, son écharpe beige, son bonnet rouge, son pull en jacquard, chamarré de plusieurs rouges et bleus, son t-shirt blanc, son jean délavé, son soutien-gorge et sa culotte dépareillés, ses chaussettes noires, ses chaussures montantes fourrées. Il trouva aussi son portefeuille, gonflé d'une grosse somme d'argent en dollars, et pensa qu'il s'agissait sûrement du remboursement que Jason avait promis pour les frais de transport. Ses clés, avec le petit cheval en bois accroché à son porte-clés. Dans les grandes poches de son manteau, des mouchoirs en papier, des

tickets de bus, son billet d'avion, son passeport, un sucre emballé dans du papier, des tickets de caisse, et une sucette en forme de cœur, rouge, avec en son centre une fleur d'un dessin naïf, bleue et jaune. Ce devait être pour Brume... Elle serait contente de savoir que sa maman lui avait rapporté un cadeau...

Dans les poches de son jean, il ne trouva presque rien. Un numéro de téléphone américain griffonné à la hâte, sans nom, un mouchoir, quelques pièces de monnaie.

Et c'était tout.

C'était tout ce qui restait de la Coline qui leur était revenue après des jours d'angoisse et de mauvais pressentiment qui, malheureusement, lui avaient donné raison. Elle n'aurait pas dû y aller, et lui, il aurait dû l'en empêcher. A cause de lui, elle était morte, et Brume n'avait plus de maman, et Altisia n'avait plus d'enfant. Et lui... lui il avait perdu l'amour de sa vie. Son sentiment de culpabilité se mit à tourner en lui, à tourner sans répit, à le torturer, à l'accabler de son jugement sans aménité. Il était coupable. Coupable ! Et c'était elle qui avait été condamnée ! A cause de lui, de sa légèreté, de son incapacité à être ferme, à cause de sa faiblesse, et de sa connerie ! Il avait été con, oui, con, de la laisser partir alors qu'il sentait, au plus profond de lui, que non, non, elle ne devait pas partir. Et comme il s'était cru sauvé quand elle lui avait téléphoné avec sa voix si belle, si joyeuse, si pleine de

vie ! Comme il avait été dupe de lui-même, de ce qu'il voulait croire ! Comment n'avait-il pas pensé que, tant qu'elle ne serait pas devant lui, en chair et en os, rien ne prouverait qu'elle n'était plus en danger ? Il avait été con, crédule, naïf, et il avait envie de boire un coup, mais avec Brume qui allait revenir, il ne pouvait pas se saouler, et pourtant, parfois, dans un moment comme celui-ci, ça aurait été vraiment bien de s'offrir un peu d'oubli, un peu d'inconscience, un peu de vrai repos.

Il décida donc de boire une goutte de whisky, juste de quoi se détendre les nerfs. Il s'en versa un verre, le but d'un coup, avec avidité, fit la grimace, et s'en servit un autre, plus petit, qu'il but également d'un trait.

Voilà. Ça suffisait. Il ne voulait pas qu'au traumatisme de Brume s'ajoute celui de voir son père rond comme une queue de pelle.

Le whisky lui fit chaud et doux dans le corps. Khan sentit sa conscience devenir cotonneuse. Il savait que Coline était morte, mais cela ne faisait presque plus mal. Deux verres avaient suffi à faire reculer la pénombre, à mettre la douleur à distance, loin de lui, comme si d'épaisses couches de ouate l'avaient enveloppé et protégé de la douleur qui, maintenant, s'éloignait, s'éloignait... Et c'était bon, et doux, et reposant. Il cessait d'être ce morceau de douleur compacte, raide, tendue, dénué de force.

Il s'assit dans un fauteuil du salon – le fauteuil en bambou que Coline aimait tant... – et laissa son esprit dériver, les yeux fixés sur le petit bout de ciel au-dessus de l'immeuble d'en face. Et c'était joli... Il pouvait entendre la voix de Coline, il pouvait l'entendre dire des choses qu'elle lui avait dites, il l'entendait, elle lui parlait, et elle était si vivante... Sa voix était si vivante... Son corps, son visage, étaient si vivants... Et il entendit la clé tourner dans la serrure. Altisia et Brume entrèrent, et quand elles pénétrèrent dans le salon, elles le trouvèrent bizarre. Il avait l'air de planer. Un sourire candide flottait sur ses lèvres. Ses paupières étaient basses sur ses yeux. Et Altisia dit à Brume d'aller l'attendre à la cuisine.

- Khan... lui-dit elle à voix basse en se penchant sur lui. Tu as bu ?

Khan répondit d'une tête dodelinante avec le sourire d'un enfant qui vient de se faire prendre.

- Khan... déplora Altisia. Elle poussa un soupir et le regarda, navrée.

- C'est que... dit Khan. Tu sais...

- Oui ? demanda-t-elle avec délicatesse.

- C'est parce que... ça fait tellement mal ! dit-il en grimaçant.

- Oui, je sais... Ça fait très mal. Moi aussi j'ai mal.

- Tu m'en veux ?

- Non, bien sûr que non. Mais c'est pour Brume...
- Oui... je sais. J'ai bu que deux petits verres, et ça m'a tapé comme ça sur la tête ! Vlan ! C'est incroyable ! bafouilla-t-il.
- Oui... L'alcool, ça tape, quand on n'est pas en forme...
- Et puis parce que... tu sais...
- Quoi ?
- J'aurais dû l'empêcher de partir. Je savais que c'était pas une bonne idée ! pleurnicha-t-il.
- Arrête, Khan ! Ou alors moi aussi j'aurais dû l'empêcher de partir ! chuchota-t-elle pour épargner Brume.
- Alors on aurait dû tous les deux l'empêcher de partir !
- Chut ! Moins fort ! Et comment ? On a tout essayé ! Rien ni personne n'aurait pu l'empêcher de partir ! Tu le sais très bien ! C'est pour ça qu'on lui a donné notre soutien ! Parce qu'on savait qu'on n'y pouvait rien et qu'on préférerait qu'elle parte en sachant qu'on l'aimait ! C'est pour ça qu'on a consenti ! Pour ça et pour rien d'autre ! Et on a bien fait ! Parce qu'elle est morte avec nous, avec notre amour, elle est morte en sachant qu'on l'aimait, sans laisser de dispute derrière elle ! Elle est morte en paix, en faisant exactement ce qu'elle voulait faire, et en nous ayant à ses côtés !
- Oui mais... C'est de ma faute ! C'est de ma faute ! J'aurais dû ! J'aurais dû !

- Arrête, Khan ! Arrête ! S'il te plaît ! Ce n'est pas de ta faute ! On a fait tout ce qu'on a pu ! Mais elle était comme ça ! Elle fonçait ! Rien ne pouvait l'arrêter !

- Oui mais c'est de ma faute si elle est plus là !

Il se mit à pleurer si fort, si bruyamment, si désespérément, qu'Altisia s'assit sur l'accoudoir et le serra fort contre elle.

- Je suis un con ! Je suis un con ! répétait-il tandis qu'Altisia lui disait « Mais non mais non ! »

De la cuisine, Brume entendait son père pleurer à s'en déchirer le cœur. Accroupie contre un mur, elle plongeait sa tête entre ses genoux et se couvrit de ses bras avec l'espoir que l'univers vienne la chercher et ne la rende plus jamais à cette vie.

Ereintée par le chagrin, Altisia consulta son médecin, le docteur Sellam, qui lui fit un arrêt-maladie de dix jours. Khan n'avait pas envie de retourner au travail mais il s'y rendit le jeudi matin pour la seule raison que, dans son métier, si on n'était pas à son poste, on risquait gros. Ses collègues le saluèrent à voix feutrée, ils lui présentèrent leurs condoléances, et bien sûr, s'ils pouvaient l'aider en quoi que ce soit, et cetera.

A dix heures, sa collègue, Gaëlle, lui annonça d'un ton prévenant que Raphaël voulait le voir. Khan répondit d'un petit signe de tête, puis elle lui demanda s'il voulait un café. Il fit non de la tête, et alla voir Raphaël.

- Alors ? Comment ça va ? lui demanda ce dernier d'une voix grave.

Khan ne répondit pas. Sous sa barbe, qu'il avait oubliée de raser, il avait une mine à faire peur. Quand à sa tenue générale, elle était déplorable. Pour tout dire, il ne ressemblait à rien.

Raphaël l'observa un instant et finit par lui dire :

- Rentre chez toi.

- Mais... répondit Khan.
- Non, Khan ! culpa Raphaël. Tu n'es pas en état de travailler. C'est trop tôt. Tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas aller chez le médecin et tu vas lui demander des médicaments pour tenir le coup. Il y en a de très bien maintenant. Beaucoup de gens en prennent, tu sais. Tu vas voir, ça va t'aider.

Khan le remercia et rentra chez lui, où il retrouva Brume et Altisia qui rangeaient la cuisine.

- Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Altisia. Tu n'as pas pu ?
- Non... Enfin, c'est Raphaël qui m'a dit de rentrer et d'aller chez le médecin, pour qu'il me prescrive des médicaments.
- Des médicaments ?
- Oui... Je pense qu'il parlait d'antidépresseurs...
- Je vois... dit Altisia. Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?
- J'en pense que je vais aller chez le médecin, et que je n'aime pas trop les médicaments.
- Oui... soupira Altisia. Les gens sont fous, avec leurs médicaments. Ce ne sont pas des antidépresseurs qui vont nous guérir de Coline... Tu sais à quoi ça sert, la plupart du temps ? Ça sert à retourner au travail quoi qu'il arrive ! On n'a pas le temps pour la peine, pour le deuil, pour la douleur.

- Oui, je sais... Je vais consulter le médecin de Coline... Je n'en connais pas, je ne vais jamais chez le médecin...

- Oui, va le voir... Il est très bien. Il comprendra.

Khan se rendit donc chez le médecin, il lui parla de Coline et lui dit que son patron lui avait conseillé de prendre des médicaments.

- Pour quoi faire ? Vous êtes malade ? demanda le médecin.

- Non...

- Vous avez de la peine... C'est tout. Une grande peine. Je ne suis pas d'accord pour donner ce type de traitement à tout bout de champ. Je vais vous faire un arrêt-maladie. Et vous, vous allez vous reposer. Essayez de prendre un peu l'air, de bien manger, et le reste, c'est le temps qui le fera...

- Merci docteur.

- Vous dormez bien ?

- Oui. Je pourrais même ne faire que ça...

- Bon... Vous décompressez, quoi... Vous savez, j'ai bien connu Coline. Elle était ma patiente depuis longtemps. La première fois que je l'ai vue, elle devait avoir quinze ans... C'est une grande perte.

- Oui... Merci.

- Je vous mets dix jours, pour commencer. Si ça ne va pas mieux, revenez me voir, on prolongera. D'accord ? dit-il en remplissant un formulaire.
- D'accord.

Khan et Altisia firent de leur mieux pour appliquer les conseils du médecin. Ils firent quelques courses, se remirent à cuisiner des plats simples et rapides, firent un peu de ménage, quelques petites promenades, et ce fut tout.

Puis les parents de Khan arrivèrent et Altisia rentra chez elle sous les exhortations de Khan et de ses parents à ne pas hésiter à revenir autant qu'elle le voulait. Il ne fallait pas qu'elle reste seule. On était une famille, on devait se serrer les coudes.

Oui, oui... je le ferai, avait répondu Altisia qui, en réalité, était soulagée de pouvoir rentrer chez elle et d'être un peu seule. Car, depuis une semaine, elle avait tenu bon pour Brume et pour Khan, et n'avait qu'un rêve : s'abandonner à sa propre peine. Du reste, elle ne serait pas seule... Des amies passeraient la voir, dont elle devrait juguler le flux si elle ne voulait pas se retrouver envahie par toutes ces bonnes âmes, certes adorables, mais nombreuses.

Tandis que Khan était délesté des tâches ménagères et de la cuisine grâce à sa mère, qui avait décidé de s'occuper de tout, Altisia fut abondamment nourrie par ses amies qui, chaque jour jusqu'à son retour au travail, lui apportèrent un

plat de leur préparation à tour de rôle. Celles qui avaient décidé de participer à l'opération « Sauver Altisia » étaient de très bonnes cuisinières d'origines culturelles aussi variées que leurs mets. Altisia mangea donc indien, turc, portugais, algérien, tunisien, français, mais aussi brésilien, danois, indonésien, ivoirien. Ces plats, préparés pour elle, pour la réchauffer et lui dire « nous sommes là », lui apportèrent un profond réconfort. Chaque jour, elle attendait avec une certaine impatience de savoir quel mets savoureux, de quel pays, lui serait offert. Elle se sentait choyée, aimée, dorlotée par toutes ces sauces épicées, ces galettes et ces petits pains, ces brioches, ces viandes mijotées qui fondaient dans la bouche, ces légumes aigre-doux, ces boulettes de porc, ces beignets de morue, ces poissons grillés, accompagnés de sucreries qu'elle mangeait dans l'après-midi, quand le cafard gagnait du terrain.

Souvent, elle remerciait sa vie de lui avoir permis de tisser des relations solides avec toutes ces femmes qui, généreuses et vaillantes, avaient toute son estime depuis de longues années.

Sans elles, comment aurait-elle pu se remettre si bien du drame qui la frappait ? Car toutes ces femmes, en nourrissant son corps de saveurs chaudes et stimulantes, avaient réussi à imprégner sa peine de leur amour et de leur présence à ses côtés. C'était comme si, au fil des jours, elle

s'était remplie d'un peu de chacune d'elles, qui la peuplaient, l'enveloppaient de chaleur, et convainquaient son chagrin que si l'oubli était impossible, la consolation était concevable.

Il y eut beaucoup de monde à la cérémonie de crémation. Il fallut se presser pour que tous et toutes tiennent dans la pièce. Khan prit en premier la parole pour rendre hommage à celle qui avait été la compagne la plus folle, la plus extravagante, la plus passionnante qui soit, suivi d'Altisia, et du père de Khan. Puis on se recueillit, et ce fut tout. On se retira et le cercueil fut introduit dans le four.

Brume, Khan et ses parents se rendirent chez Altisia pour partager un repas préparé par ses amies cuisinières, puis Altisia resta seule de toute la solitude du monde, tandis que dans une urne rouge et or reposait le corps en cendres de son enfant.

Altisia décida de passer trois jours à Saint-Front avec Cyrille, amie chère à son coeur, avant de retourner au travail, dans ce Foyer qui était devenu le sien et qui l'aiderait à se galvaniser au sein d'une sororité bigarrée à qui elle avait toujours su se rendre utile.

Elle fut heureuse de retrouver son amie et de faire de longues marches dans la forêt dont elle revenait chaque fois un peu plus lavée de ses tourments.

- Il faudra veiller sur Brume, dit Cyrille à son amie, les yeux mi-clos, un soir où, revenues d'une longue marche dans le froid hivernal, elles s'alanguissaient dans de vieux fauteuils avachis, hypnotisées par le feu qui brûlait dans la cheminée.
- Altisia... Tu m'entends ? Il faudra veiller sur Brume, répéta-t-elle à mi-voix. Je sais que tu veilleras sur elle, mais il y a quelque chose... Je n'arrive pas à voir... C'est trop grand. Ça vient de la nuit des temps, et ça s'avance vers nous à travers elle. Elle aura beaucoup besoin de toi.

Altisia garda le silence pendant un long moment, puis elle dit tranquillement, à mi-voix :

- Je sais, Cyrille. Moi non plus je ne sais pas ce que c'est, mais quand je regarde Brume, je vois des contrastes extraordinaires. Je vois une immense fragilité, et une force démentielle. Je vois l'obscurité, et la pleine lumière. Je vois des extrêmes incompatibles, qui cohabitent dans le même espace, et auxquels je ne comprends rien. Comme si cette enfant minuscule contenait tout, de façon puissante, extravagante. Je n'avais jamais vu ça auparavant. Et pourtant, je peux te dire qu'au Foyer, j'ai connu des centaines de femmes et d'enfants, mais jamais je n'ai vu un tel phénomène.
- C'est exactement ça... répondit Cyrille. On dirait qu'elle peut tout, et qu'elle est à la fois complètement impuissante. Je me demande ce que ça donnera... C'est tellement fou, tellement invraisemblable...
- Ne t'inquiète pas. J'ai toujours veillé sur elle. Et je continuerai.

« Je n'en doute pas un instant », pensa Cyrille avant que le silence les recouvre à nouveau de son grand voile blanc.

Elle rentra chez elle le samedi matin en proie à des questions qu'elle avait été obligée de laisser de côté pour pouvoir reconstituer ses forces et panser sa peine.

Arrivée chez elle, elle posa son sac et téléphona à Elizabeth, la médecin qui intervenait au Foyer depuis de nombreuses

années. Etait-elle libre cette après-midi ? Oui ? Tant mieux ! Elle serait très heureuse de la voir en dehors du travail.

Elles passèrent une partie de leur après-midi dans un salon de thé nommé le Salon rose à cause des roses roses qui partout s'y déployaient, en motif sur le papier peint, les tasses, les théières, la carte, dans des vases, inspirant la forme des lampes, des appliques et de l'énorme lustre central. On y trouvait bien entendu des gâteaux décorés de roses en sucre, en pâte d'amande, en chocolat, ainsi que des boissons à l'essence de rose. Cet écrin était parfait pour le sujet qu'Altisia souhaitait aborder. Parfait aussi pour passer un moment agréable avec la pétillante Elizabeth qu'Altisia avait toujours beaucoup appréciée pour son humour et son engagement.

Embrassées d'alléchantes pâtisseries et de parfums de chocolat, elles parlèrent de Coline, de son absence cruelle, du vide qu'elle laissait derrière elle, puis Elizabeth lui raconta qu'elle allait divorcer et que ses enfants, de vingt-huit et trente et un ans, qui menaient leur vie à leur guise depuis longtemps, s'y opposaient, convaincus d'avoir leur mot à dire.

Elle préférait en rire, mais tout de même, certains enfants étaient si tyranniques et égoïstes quand il était question de conserver l'image idéale de leurs parents ! Ils partaient de la maison, apprenaient un métier, gagnaient de l'argent,

fondaient leur propre foyer – Elizabeth avait déjà trois petits-enfants –, mais tout aurait dû rester comme quand ils étaient petits !

- Les parents ne sont pas un musée du souvenir ! plaisanta Elizabeth. C'est à croire que Georges et moi devrions nous envelopper de naphtaline pour que nos enfants nous retrouvent intacts quand l'envie leur prend de nous voir ! D'ailleurs, en dehors des fêtes, on ne les voit pas beaucoup... Ils sont bien trop occupés par leur vie ! C'est dans l'ordre des choses et je n'ai pas à m'en plaindre. Je m'en suis tellement occupée que je suis plutôt contente d'avoir enfin du temps pour moi... Mais vraiment, qu'ils viennent se mêler de notre divorce, c'est fort de café !

Commencé sur le ton de la plaisanterie, le propos d'Elizabeth avait fini dans le bouillonnement d'une exaspération débridée. Elle poussa un gros soupir et réalisa soudain qu'elle s'adressait à une femme qui, elle, n'aurait plus jamais l'occasion de se plaindre de sa fille.

- Oh pardon ! soupira-t-elle en posant sa main sur celle d'Altisia. Je suis une imbécile... Je me plains de mes enfants, alors que toi...
- Ça va, Elizabeth, la rassura Altisia. La vie entière ne va devenir un tabou parce que Coline n'est plus là... Et puis c'est vrai : les enfants sont des êtres insupportables ! dit-elle avec humour.

A ces mots, Elizabeth se détendit et sourit à son tour.

- Oui... insupportables ! s'exclama-t-elle avant de donner un coup de dents vorace à son gâteau au chocolat et à la mousse de framboise.
- De toute façon, entre Georges et moi, c'est fini depuis longtemps... ajouta-t-elle avec mélancolie. Parfois, je me demande si je ne me suis pas trompée d'homme ! déclara-t-elle en regardant Altisia avec de grands yeux espiègles et une expression mi-honteuse mi-frimeuse si drôle qu'Altisia se mit à rire.

« C'est drôle, ça... », pensa-t-elle alors. « C'est drôle, de pouvoir encore rire malgré le drame, la folie absolue de ce drame... Le rire et le drame comme deux vies parallèles qui ne se touchent pas, continuent leur vie chacun de leur côté, sans aucun espoir qu'ils se comprennent un jour l'un l'autre... Rire, rire, comme une mécanique. Rire de bon cœur. Rire vraiment, et en même temps, quelque chose regarde le rire et pense : Etrange, ce rire... Tu peux rire ? Vraiment ? Ris, alors. Mais comme c'est étrange... »

- Pauvre Georges ! répondit-elle malicieusement, en se demandant encore comment elle faisait pour se sentir si impliquée dans la vie.
- Oui, oh ! Plains-le, va ! rétorqua Elizabeth en faisant signe à la serveuse de repasser par sa table.

- Pense un peu, Elizabeth : si tu t'es trompée d'homme toute ta vie, ça veut dire que Georges s'est trompé de femme !
- Vu comme ça, quel gâchis ! Ah ! La serveuse revient !

Elizabeth lui fit signe d'avancer. C'était urgent : elle était énervée, surexcitée, et dans ces moments-là, si elle ne mangeait pas tout ce qui lui faisait envie, elle devenait carrément irritable.

La serveuse se dirigea donc vers cette cliente insupportable qui voulait passer avant tout le monde, et elle lui présenta le charriot à pâtisserie, qui avait l'heureux privilège de promener d'une table à une autre, de façon tout à fait désuète, trois étages de plateaux en argent regorgeant de pâtisseries maison. Elle choisit un millefeuille, dont elle savait par expérience qu'il était à tomber à la renverse, et un cornet à la crème fouettée. Altisia n'avait envie de rien, son feuilleté à l'abricot et aux amandes l'avait rassasiée, mais poussée par Elizabeth, elle prit elle aussi un cornet à la crème, pour l'unique raison qu'il était le plus petit gâteau de tous ceux qui étaient proposés.

Elizabeth adressa un remerciement enthousiaste à la serveuse, puis elle entama le millefeuille qui, décidément, ne la décevrait jamais, et soupira que, sans la crème pâtissière, elle serait morte de découragement depuis longtemps.

Altisia la contempla pendant qu'elle mangeait son gâteau. Comme elle aimait être ici, avec Elizabeth... Comme elle aimait ces bruits de tasses et de fourchette à dessert contre les assiettes... Comme elle aimait voir Elizabeth se délecter de son millefeuille comme si plus n'existait au monde... Il y avait aussi cette petite fille, à la table de droite, seule avec un homme qui semblait être son père... Elle était habillée d'une robe bleu ciel qu'elle devait réserver pour les grandes occasions, et discutait gaiement avec son père, qui la regardait avec un petit sourire ravi, et se plaisait à jouer avec elle, à la taquiner, ce dont l'enfant se régala. Ailleurs, trois vieilles femmes, la mine ahurie, discutaient de temps à autre, et regardaient les vivants, autour d'elles, comme si elles en avaient été exclues depuis longtemps. Là-bas, une famille : la mère, le père, et les deux garçons, qui devaient avoir autour de onze ans. Cette table-là était chargée d'électricité. Les parents se faisaient la tête tandis que les garçons se chamaillaient. Les parents intervenaient sans cesse, à bout de nerfs.

Elle avait de la chance, elle, d'être avec d'Elizabeth. Elle était si drôle, si particulière... Quelle délicieuse compagnie...

Elizabeth avait terminé son millefeuille. Quoi ? Tu n'as pas encore mangé ton cornet ? Tu devrais le manger maintenant, tant qu'il est bien frais ! L'atmosphère est

tellement surchauffée, ici, que je me demande comme leurs pâtisseries ne s'effondrent pas complètement !

- Enfin, tu sais, à propos de Georges, il aurait été étonnant qu'on ne finisse pas par divorcer... On s'est mariés bêtement, comme plein d'autres. Tu sais, on était jeunes, et on pensait que si on s'aimait comme des fous, tout irait bien ! Sauf qu'on n'avait pas remarqué qu'on n'avait pas grand chose en commun. A part le sexe. Le sexe, ça, oui, on l'avait sacrément ! Et ça a duré ! Mais, le sexe, ça finit par s'user, sans l'entente et la complicité. On n'a pas vécu une histoire d'amour. On a juste... fonctionné. Et très bien, c'est vrai. On a fait tourner la grosse machine ronflante du travail, de l'argent, et de la famille. On était de vrais pros. Moi je jouais le rôle de la femme, et lui le rôle de l'homme. Puis il y a eu celui de la mère, et celui du père. Maintenant, on se retrouve flanqués du rôle de la grand-mère, et du grand-père.

« Je n'ai rien à reprocher à Georges... Seulement, nous ne voulons pas la même chose. Lui, cette vie-là lui convient. Mais pas moi. Il ne comprend pas que j'aie envie d'autre chose, de sortir de tous ces rôles, d'approfondir mon lien avec... je ne sais pas... quelque chose de vrai que je n'ai pas encore exploré. Ça fait des années qu'on se chamaille à ce sujet. Moi j'en ai marre de cette vie, et lui il en a marre que j'en aie marre. Voilà.

« Tu vois, il vaut mieux divorcer. Enfin... Ça n'empêche pas la peine... On a vécu si longtemps ensemble... On a tout partagé... Et on a réalisé de belles choses, malgré tout.

« On a eu nos enfants, bien sûr, qui sont énervants, mais énervants, à se mêler de nos affaires, mais qui sont chouettes, et que nous aimons. Et puis il y a eu aussi toutes ces menues aventures de la vie quotidienne, les fêtes et les repas de Noël, de Pâques, où on accueillait nos enfants et leurs conjoints, nos parents, nos sœurs et nos frères, et maintenant nos petits-enfants... C'était bien. C'était des œuvres, petites mais belles... Oui, très belles, quand on y pense. On préparait tout, on faisait le menu, la décoration, les courses, la cuisine, on dressait une belle table, et grâce à nous, tout le monde s'amusait bien et passait de bons moments. C'était crevant, bien sûr, mais ça en valait la peine... Ce n'est pas rien, de créer de bons moments et de beaux souvenirs...

- Non, ce n'est pas rien, répéta Altisia avec considération.
- On parle toujours de la routine, parce que, c'est vrai, nos vies sont très routinières, mais au sein de cette routine, il y a beaucoup d'imprévu. Il faut trouver des solutions à plein de choses, tous les jours, car il y a tous les jours des micro-surprises, et pas mal de gros défis. Comme quand Julien, à huit ans, n'a plus voulu aller à l'école... Alors il

faut trouver ce qui ne va pas, pourquoi il ne veut plus y aller, comment on peut lui donner envie d'y aller... On négocie, on discute, on invente... Il faut être créative. Ou sinon, le four qui te lâche le soir où tu as invité six personnes à dîner, après que tu les as bien alléchés, avec tes histoires d'épaule d'agneau boulangère... C'est toute une fête, tout le monde en salive d'envie depuis deux semaines, et tu te retrouves avec ton gigot cru, prêt à aller au four, sauf que le four ne s'allume pas. Et puis il y a tous ces micro-imprévus qui te demandent en permanence de te réorganiser, de t'adapter, et c'est fatigant, c'est vrai, mais en même temps, c'est intéressant... On se découvre, on se forme, on devient malins...

« Mais c'est quand même la routine. C'est intéressant un moment, mais on finit par tourner en rond dans son bocal... par avoir envie d'autre chose qu'un bocal ! Quelque chose comme... une étendue, un paysage dont on ne peut embrasser les limites, un horizon, une terre... Oui, une terre où marcher sans se retourner. Le contraire du bocal, où on revient invariablement au même point, parce que le bocal est petit et que sa paroi est infranchissable !

- Tu as trouvé ta terre ? demanda sobrement Altisia avant de verser du thé blanc aux pétales de rose dans sa tasse en porcelaine.
- Je crois... Tu sais, j'ai toujours adoré l'art mais je n'ai jamais eu beaucoup de temps pour ça. J'ai bien envie de m'y consacrer. Je pourrais aller à des vernissages, dans des galeries, et faire des escapades partout dans le monde pour visiter des musées et des architectures artistiques, comme la Sagrada Familia à Barcelone, ou l'Alhambra à Grenade... Mon idée, c'est d'avoir du temps pour moi, me laisser guider par l'art.
- Belle perspective...
- Oui, je crois que c'est bien...

Les confidences de son amie s'étant taries, Altisia estima qu'il était temps d'en venir au sujet qui l'avait amenée à la contacter.

- Dis-moi, Elizabeth... Existe-t-il des moyens de provoquer une crise cardiaque chez quelqu'un qui n'a aucun problème de cœur ?
- Pourquoi ? Tu veux tuer quelqu'un ? demanda Elizabeth en riant.
- C'est pour Coline...
- Ah oui... soupira Elizabeth en passant une main lasse sur son front. Excuse-moi... Je suis con, mais con...
- Mais non... Allons...

- Dans mon travail, tu me connais, rien ne m'échappe ! Mais dès que je peux m'amuser et tout oublier, je fais une bourde après l'autre !
- Ce n'est pas grave, je t'assure.
- Pourquoi tu veux savoir ça ? interrogea Elizabeth en se parant du sérieux de sa profession.
- Je ne me fais pas à l'idée qu'elle puisse avoir eu une crise cardiaque. Elle était jeune, en bonne santé, sans aucun antécédent... Avoue que c'est bizarre, quand même... Comment une telle chose peut-elle arriver ?
- Oui... C'est plutôt bizarre, en effet... Mais ça peut arriver. C'est rarissime mais tout peut arriver, tu sais. Il y a beaucoup de phénomènes inexpliqués, en médecine.
- D'accord, mais peut-on provoquer une crise cardiaque ?
- Bien sûr. Il y a des tas de moyens d'y arriver. On peut injecter une bulle d'air dans une veine... C'est simple, ça ne laisse pas de trace dans le corps, on n'a même pas à se procurer un produit... On peut aussi injecter du chlorure de potassium... Il y a aussi les alcaloïdes, le Fentanyl... Je ne vais pas t'en faire la liste, ce serait trop long. Tout est une question de dosage. On peut facilement passer du médicament qui soigne au poison qui tue, exactement comme avec certaines plantes. Tu crois que Coline aurait été assassinée ?

- Je pense que c'est possible. Mais maintenant, c'est trop tard, on ne peut plus rien prouver...
- Oui, il aurait fallu faire une analyse toxicologique... Il n'y a pas eu d'examen particulier ?
- Non. Pour le médecin, il n'y avait pas l'ombre d'un doute sur cette crise cardiaque, alors personne n'a cherché plus loin... La police s'est fiée au rapport médical, et c'est tout.
- Dommage... Dans le cas d'une injection, ils auraient pu trouver une trace de piqûre... Mais tu sais, beaucoup passent à côté... Il faut vraiment avoir l'œil et être très minutieux pour repérer un tout petit point sur un corps humain. Et puis il faut au moins avoir un doute sur la cause de la mort, sinon pourquoi chercher ?
- Oui, bien sûr... De toute façon, c'est trop tard, articula Altisia avec peine.

La gorge contractée, elle gardait les lèvres pincées pour ne pas craquer.

- Je suis vraiment désolée, lui dit Elizabeth en la voyant ébranlée. Si on y allait ? Je crois qu'un peu d'air glacé nous ferait du bien.
- Oui... Et puis il fait si chaud ici... j'étouffe...
- Et j'aimerais bien aller au cinéma. A l'Odyssée, il y a une rétrospective Manckiewicz, et ce soir ils passent

L'Aventure de Madame Muir. J'avais envie de le revoir...

Tu viens avec moi ?

- Avec plaisir. J'adore Manckiewicz ! Et j'adore ce film !
- Ils passent aussi *All about Eve*...
- Oh ! *All about Eve*... J'adore... Avec Bette Davis et Anne Baxter...
- Et *Soudain l'été dernier*...
- Ah oui... *Soudain l'été dernier*... Quel film extraordinaire ! Elizabeth Taylor, quelle actrice incroyable !
- Et *La Comtesse aux pieds nus*...
- Ah... Gardner... Boghart... Tout un programme...
- Oui... Et plein d'autres... Mais aujourd'hui, c'est *Madame Muir*.
- C'est très bien. Ça va me faire du bien.
- Oui, sûrement... c'est un film si doux... si tendre... Et ce noir et blanc... quelle beauté... Allez, viens. Je voudrais passer à la galerie du Tigre avant d'y aller. Deux nouveaux artistes y exposent. Ça a l'air très bien.
- Ah oui ? C'est bien, ça... dit Altisia, réconfortée de suivre son amie sans avoir à prendre la moindre initiative.

Sur l'écran, les images en noir et blanc la captivèrent tellement que, pendant un temps bref mais secourable, elle oublia tout ce qui n'était pas Madame Muir, sa maison au bord de la mer, et le fantôme du capitaine.

Khan n'est pas prêt à retourner au travail mais son arrêt-maladie va prendre fin et il ne veut pas risquer de perdre son emploi ou d'être traité de tire-au-flanc. La compassion étant un sentiment limité dans l'univers de l'entreprise et de l'argent, il sait qu'il n'aura pas droit très longtemps à la clémence de Raphaël, malgré l'affection particulière qu'il lui porte, ni à celle de la direction, qui n'a pour centre d'intérêt que le profit qu'il peut tirer du journal. Bien d'autres, avant lui, qu'on retrouve à faire la manche sur les trottoirs des villes dites civilisées, ont tout perdu suite à un drame, et il ne veut pas être de ceux-là.

De nombreux problèmes se bousculent dans sa tête. Comme il ne peut pas s'occuper de tous à la fois, il essaye tant bien que mal de les traiter par ordre d'urgence, et le plus urgent, pour le moment, c'est Brume. Il n'a pas réussi à savoir si elle était prête à retourner à l'école. Quand il l'interroge sur ce qu'elle désire, elle lui oppose un silence buté, et son visage inexpressif ne lui donne aucun indice sur la marche à suivre. Du reste, elle n'a pas dit un mot depuis la mort de sa mère. Ce problème le taraude. Que faire ? Il

ne peut pas l'obliger à parler, et il ne veut pas la forcer à aller à l'école si elle ne s'en sent pas la force... Mais il ne veut pas risquer non plus de la priver d'un entourage qui lui ferait peut-être du bien.

Il a demandé à ses parents ce qu'ils en pensaient, et il n'est guère avancé. Sa mère estime que la petite a besoin d'être dorlotée à la maison. Il lui paraît évident qu'elle ne s'est pas encore remise du choc et qu'une famille affectueuse est le meilleur remède à son mal. Quant à son père, il est d'avis que Brume doit au contraire retourner à l'école, et qu'être entourée d'enfants en s'occupant toute la journée à des activités variées l'aidera à reprendre goût à la vie.

Dans le doute, Khan a proposé à Brume de retourner à l'école à titre d'essai. Si elle s'y sent mal, papi et mamie la garderont avec eux à la maison pendant qu'il travaille. Qu'en pense-t-elle ? Veut-elle essayer ? En l'absence de réponse de la part de sa fille, et malgré ses incertitudes et son anxiété, Khan a décidé qu'il en serait ainsi.

Le lundi matin, Khan et ses parents accompagnent Brume à l'école. C'est un convoi exceptionnel. Prière de ne pas heurter l'enfant : elle est blessée. L'école est au courant que Brume a perdu sa maman, mais Khan et ses parents prennent le temps de discuter avec Madame Jacob, l'institutrice principale. Brume est encore sous le choc, pense-t-elle que... ? Oui, qu'ils ne s'inquiètent pas : elle

comprend très bien la situation et elle veillera sur elle avec un soin particulier.

Un peu rassuré d'avoir eu affaire à une personne compréhensive, Khan embrasse Brume et lui rappelle que, si elle ne se sent pas bien, il lui suffit de le dire à Madame Jacob. Elle téléphonera tout de suite à papi et mamie et ils viendront la chercher. D'accord ? Allez, à ce soir ma chérie.

Assis à son bureau, plus mort que vif, le cœur essoré et la peine lui tordant le ventre, il essaye de se concentrer sur son travail, mais son esprit est sans cesse happé par ses tourments. Coline lui manque terriblement. Sa peau, ses yeux, son odeur, sa voix, ses cheveux, son esprit vif et sa présence éblouissante de vitalité étaient un pan entier de sa vie, leur privation une amputation cruelle et irréversible.

Il ne cesse de s'interroger sur sa mort, qu'il trouve suspecte, et sur le lien qu'elle peut avoir avec l'enquête qu'elle menait. Cette crise cardiaque, quand même, c'est bizarre...

Il se demande si elle n'aurait pas été tuée, et cela le met dans des accès de rage d'une violence inusitée. En tout cas, c'est bizarre, vraiment bizarre... Et s'il s'avère que la vie de Coline a été anéantie par des gens pour qui une vie a moins de valeur que l'argent qu'ils comptent tirer de leurs sales manigances, cela signifie que... Si c'est ça, il ne peut plus croire en rien, le monde entier est une pourriture abjecte, et ces gens mériteraient la potence – bien qu'il ait toujours été

contre la peine de mort. En outre, si vraiment elle a été tuée, c'est en partie de sa faute à lui. Il n'aurait pas dû la laisser partir. Il aurait dû être ferme. Il aurait dû... Mais Altisia a raison : pour empêcher Coline d'agir à sa guise, il aurait fallu l'attacher. Oui, mais il aurait dû insister. Peut-être aurait-elle laissé tomber ! Peut-être se seraient-ils abondamment disputés, comme jamais auparavant, mais elle serait toujours en vie. Tantôt brûlé au feu d'une colère contenue, tantôt noyé dans les eaux boueuses du doute et des regrets, Khan se perd dans un labyrinthe de désespoir où bataillent, les armes à la main, des hypothèses et une culpabilité qui ne lui laissent guère de répit.

Quant à Brume, pourquoi ne parle-t-elle plus ? Est-ce un passage, ou une impasse ? Est-elle en train de couler, de se noyer, ou de reprendre des forces en un lieu calme et silencieux, un monastère intérieur, un refuge d'elle seule connu ? Peut-être faudrait-il consulter un ou une pédopsychiatre... non... quand même pas... pas tout de suite... Et en même temps...

A l'école, elle n'a pas fait de crise, n'a pas manifesté le moindre inconfort, la moindre rébellion. C'est peut-être bon signe... A moins qu'elle ne soit plus capable de ressentir quoi que ce soit, ou qu'elle ne puisse tout simplement plus exprimer ce qu'elle ressent... Dans ce cas, cela signifierait qu'elle serait bloquée dans une sorte de prison mentale et

émotionnelle, et alors là il faudrait faire appel à un pédopsychiatre.

Comment savoir ? Lui laisser du temps... Et se laisser du temps à soi-même... Peut-être finira-t-il par y comprendre quelque chose...

Il faudra aussi – et quelle plaie, vraiment ! Comme s’il n’avait déjà pas assez de soucis comme ça ! –, il faudra, oui il faudra, même s’il ne sait même pas comment il va survivre à cette première journée de travail, comment il va pouvoir continuer à vivre, seulement vivre, même chichement, de façon minimale, sans rien qui sorte de la routine, juste arriver à faire les gestes du quotidien, à être présent, à ne pas s’enfuir, à ne pas, un de ces jours, disparaître dans un sommeil lourd, profond, pendant des jours innombrables, pour éteindre la douleur, ne plus savoir, ne plus sentir, ne plus être harcelé par tous ces doutes, par toutes ces questions, ne plus être accablé par des contingences qu’il se sent incapable d’affronter. Oui, c’est ça : comment ne pas fuir ses responsabilités d’adulte alors qu’il se sent petit, fragile, démuni, inapte à s’occuper de tout ça.

Pourtant, il faudra, oui il faudra, trouver une baby-sitter pour aller chercher Brume à l’école maternelle, à quatre heures et demie, et la garder jusqu’à ce qu’il rentre du travail. Comment fera-t-il, les jours où Raphaël lui demandera à la dernière minute de rester beaucoup plus tard que prévu ?

Ce genre de demande était de celles qui ne souffraient pas le moindre refus. Avant, Coline s'occupait de tout. Elle avait réussi à concilier ses choix professionnels avec l'emploi du temps de Brume. Et, quand c'était nécessaire, elle avait fait appel à Anne-Claire, la jeune fille du troisième étage, qui était trop contente de gagner quelques sous aussi facilement... Brume est une enfant agréable, sympathique. Elle sait s'occuper toute seule, et semble pourvue d'une spacieuse imagination. Elle aime aussi beaucoup les livres. Comme elle ne sait pas lire, on la trouve fréquemment absorbée par la lecture d'un livre à l'envers. Loin de s'en tenir à ses petits livres d'images, pourtant très colorés avec tous ces animaux qui parlent, elle s'intéresse aux livres qu'elle trouve dans le salon, entièrement en noir et blanc, dont les pages saturées de texte semblent la fasciner. Il faut dire qu'il en traîne partout... Le ménage n'a jamais été leur fort. Elle aime aussi beaucoup dessiner, et ses parents et grands-parents lui ont offert plusieurs boîtes de crayons de couleur et de stylo-feutres qu'elle répand par terre, dans sa chambre et dans le salon, et avec lesquels elle peut passer des heures à dessiner des ronds de couleurs, des étoiles, la lune, le soleil... C'est assez particulier. Très joli, poétique. L'expression d'un monde intérieur plein de grâce. Coline disait qu'elle dessinait l'univers, et qu'elle deviendrait peut-être une astrophysicienne, à moins que son attrait ne soit

qu'esthétique, auquel cas elle pourrait devenir une artiste, mais il se pouvait aussi que son intérêt pour les astres et le ciel soit de nature spirituelle, et elle finirait religieuse.

Coline s'amusait quand elle imaginait ce que leur fille deviendrait... Toute à son jeu, elle avait cette mine fraîche qui lui donnait des airs d'enfant folâtre.

Oui... elle était comme ça... c'était Coline... Elle était comme ça, à dix-neuf ans comme à trente-deux. Etudiante ou mère, elle savait être joyeuse avec insouciance, du moins quand elle ne sombrait pas dans des précipices qui exigeaient d'elle toutes ses forces. Elle était grave et consciencieuse, quand le sujet était grave. Sérieuse, engagée, quand la situation l'exigeait. Et puis douce, tendre, déliée, quand elle pouvait se laisser aller. Elle avait l'art d'écouter pleinement quand on lui parlait. On se sentait vraiment entendu, compris...

En attendant de trouver une baby-sitter, il pouvait compter sur ses parents. Mais ils vivaient à plus de quatre-cent kilomètres, et ils ne pourraient pas l'aider éternellement. Du reste, s'il leur vouait une réelle affection, il ne souhaitait pas que la cohabitation dure trop longtemps. Le management qui sévissait dans l'entreprise où avait travaillé son père – il était maintenant à la retraite – avait déteint sur lui et il pouvait être épuisant à vouloir être tout le temps positif et à dire des phrases comme « Les obstacles sont faits pour être

dépassés », ou, pire encore « Ce qui ne tue pas rend plus fort ». Certes, mais ce qui tuait tuait, lui répondait parfois Khan. Navré par la réponse du fils, le père rétorquait : « Esprit négatif ! Très mauvais ! ». Quant à sa mère, elle était toujours cette quintessence de douceur et de gentillesse, au petits soins pour lui et pour Brume, mais trop. Parfois, il aurait juste voulu être tranquille, sans sollicitations d'aucune sorte. Ils voulaient l'aider, bien sûr, l'un en l'exhortant à être fort, l'autre en l'enjoignant à bien prendre soin de lui, et, coincé entre ces deux pôles, ils n'en pouvait déjà plus de prendre sur lui pour ne pas leur gueuler carrément de lui foutre la paix.

Pour le moment, il n'avait pas le choix, et il fallait bien reconnaître que ses parents suppléaient de façon utile ses incuries avec Brume. Sa mère faisait le ménage, les courses, préparait de bons petits plats et choyait beaucoup sa petite-fille... Son père ne faisait pas grand chose, mais sans ses propositions de promenade, ils seraient tous restés beaucoup trop enfermés, et force était de reconnaître qu'il fallait avoir un état d'esprit sacrément positif pour arriver à bouger de leur fauteuil une épouse casanière, une enfant qui semblait se ficher de tout et ne disait plus un mot, et un fils qui serait bien resté au lit jusqu'à la fin de ses jours. L'anniversaire de Brume arriverait vite... Plus que deux semaines... Khan était sans illusion : un anniversaire fêté un

mois après la mort de Coline, sans elle pour aider Brume à souffler ses bougies, n'aurait rien de particulièrement gai. Mais il fallait bien le fêter... On n'allait pas, en plus, passer son anniversaire à la trappe ! D'ici-là, il parviendrait peut-être à trouver une baby-sitter, et ses parents pourraient repartir après l'anniversaire... Il faudrait qu'il en parle à Altisia... Avec tous les gens qu'elle connaissait, elle aurait peut-être un tuyau.

Vers dix heures, Raphaël le fait appeler pour faire le point.

- Alors ? Comment ça va, Khan ? demande-t-il du ton rude qui lui est habituel.

Comment répondre à cette question ? Les conventions, qui exigent qu'on réponde « ça va », n'ont pas prévu qu'on puisse avoir l'impression de mourir, d'être ravagé par un raz-de-marée qui n'en finira jamais, d'être brûlé, cramé, consumé par un volcan hurlant et crachant son courroux, d'être noyé, pétrifié, écrasé, déchiré, brisé au point de se demander comment on arrive encore à tenir debout, comment il est possible qu'on soit encore là et que la douleur extrême qui nous pulvérise ne nous ait pas réduit à néant.

Comment répondre, quand on sait qu'à cette question personne ne veut savoir comment on va, et que pas mal de gens trouveraient déplacé qu'on réponde la vérité, qu'ils se

sentiraient gênés, embarrassés d'un fardeau dont ils se seraient au plus vite défait comme si de rien n'était ?

Cette question-là est sans doute celle qu'il craint désormais le plus. Car à partir de là, tout est faussé. Une contrée morte et menteuse le sépare des autres, parce que les gens exigent de lui qu'il mente, qu'il dise « ça va », alors que rien ne va plus. « Rien ne va plus, les jeux sont faits », comme on dit dans les casinos, et en l'occurrence les jeux ont été mal fait, les dés mal jetés, et la perte a été colossale. La seule chose qui aurait pu lui permettre de continuer à faire partie de l'humanité aurait été de dire la vérité. S'il ne souhaitait évidemment pas tout raconter à tout le monde, il aurait juste voulu pouvoir dire la vérité et qu'elle soit entendue sans crainte, qu'elle soit acceptée avec naturel, parce que dans la vie tout ne va pas toujours bien, et que tout aurait été plus simple s'il avait été généralement considéré normal de le dire. Comme il n'en est rien, et qu'il doit mentir, mentir, et mentir encore, il se sent séparé des autres et commence à nourrir une rancœur et un mépris à l'égard de leur égoïsme et de leur lâcheté.

Manquant de réflexe et incapable de prononcer les mots attendus, il a tout juste le temps d'esquisser une petite moue vague, un léger haussement d'épaules et un frêle mouvement de tête que Raphaël est déjà passé à autre chose.

- Je sais que c'est dur, lui dit-il d'un ton à la fois vigoureux et paternel. Mais si je peux te donner un conseil, c'est de t'accrocher au travail ! Crois-moi, Khan, le travail, c'est solide, ça nous sauve la vie ! Sans travail, on passerait notre temps à broyer du noir !

Et patati et patata.

Khan fait semblant d'écouter, d'être d'accord, il hoche fréquemment la tête pour exprimer que oui... oui... c'est vrai, qu'il a raison et que ces conseils valent plus que tout l'or du monde, car oui, le travail, c'est sacré, c'est notre sauveur, notre rédempteur, celui qui nous élève et qui nous donne la force et la foi en la vie, alléluia.

Et Raphaël est content de lui, de sa performance, de son discours, qu'il voulait galvanisant, parce que hé ! ho ! ce n'est pas le moment de laisser tomber Khan ! Il faut lui donner un petit coup de pouce ! Et apparemment ça a marché. Khan a l'air convaincu, il l'a écouté avec beaucoup d'attention et un jour viendra sûrement où, une fois sorti de l'auberge, il viendra lui dire merci.

- C'est bien, conclut-il d'une voix chaude avec le sentiment d'avoir réglé un problème avec brio, puis il l'informe de deux ou trois événements qui ont eu lieu pendant son absence, dont l'achat de sa nouvelle voiture, une Alfa Roméo 156 rouge à tout péter ! Et puis, ah oui, il oubliait, dit-il alors que Khan a déjà ouvert la porte : il est désolé

de ne pas avoir pu se rendre à la cérémonie... pour Coline... « Le boulot ! », brandit-il comme une évidence que rien ni personne ne pourra contester, parce que tout le monde le sait : le travail c'est sacré et ça passe avant tout, c'est comme ça.

Khan lui fait signe que ce n'est pas grave et il sort du bureau soulagé que son calvaire se termine enfin.

A la machine à café, heureusement, Gaëlle et Fred lui demandent sincèrement comment il va, ce qui l'autorise à répondre que c'est très dur et qu'il a tout le temps envie de s'enfuir loin mais que ça ne servirait à rien parce qu'il ne peut pas fuir sa douleur.

Comme un groupe de collègues s'approche dangereusement de la machine à café, ils migrent vers le balcon, et tant pis pour le froid de canard qui les saisit : au moins, ils y sont tranquilles.

Khan s'épanche alors auprès des deux seuls collègues avec lesquels il a tissé des liens de sympathie. Leur regard compréhensif et la main de Gaëlle sur son bras lui font chaud au cœur. Il se sent compris, accepté, aimé. Avec eux, il peut être lui-même, et ses confidences, parce qu'elles sont accueillies avec une réelle compréhension, le soulagent momentanément de son fardeau.

La journée est longue, longue, jusqu'à ce qu'il soit autorisé à rentrer chez lui en toute légitimité, mais ça y est, c'est l'heure, il va pouvoir souffler un peu.

A la maison, sa mère a préparé un potage de potiron et un gratin de pâtes. Il sent leurs odeurs chaudes et gourmandes avant même d'ouvrir la porte, des odeurs qui lui rappellent son enfance et éveillent une nostalgie physique, irrésistible, étrange en ces temps pour le moins délicats.

Brume a déjà pris son bain, elle porte son petit pyjama jaune orné d'une tête de canard qui sourit, et elle feuillette un passionnant numéro de *Dentelles et tricots* que Coline avait rapporté d'une interview à l'occasion du salon des travaux manuels et créatifs. Il l'embrasse, lui demande comment elle va, et comment c'était à l'école puis, comme elle ne répond toujours pas, il va se passer de l'eau sur le visage à la salle de bains et rejoint ses parents à la cuisine.

A la sortie de l'école, ils ont discuté avec Madame Jacob. Elle leur a dit qu'en fin de matinée, Brume avait disparu et qu'elle l'avait finalement trouvée dans la salle dédiée à la sieste, accroupie par terre, contre le mur. Brume n'avait opposé aucune résistance à la suivre quand Madame Jacob lui avait tendu la main pour la ramener dans la grande salle, puis la journée s'était passée normalement, et même mieux que prévu, car elle avait fini par jouer avec la petite Julie,

une enfant particulièrement douce, ce qui était de bon augure.

Madame Jacob était d'avis que Brume devait continuer à aller à l'école et elle les avait assuré qu'un soin particulier lui serait apporté. Certes, les enfants étaient nombreux, et ses collègues et elle-même ne pouvaient pas s'occuper d'elle en permanence, mais elle veillerait personnellement sur Brume qui, d'ailleurs, était une enfant particulièrement aimable. Elle-même avait perdu sa mère quand elle n'avait même pas dix ans et elle savait quelle épreuve c'était. Par ailleurs, la garder à la maison ne ferait que l'enfermer dans son repli. C'était une enfant choquée, qui avait un évènement lourd à digérer, il fallait lui laisser le temps de se remettre et lui faire sentir que, quel que soit son état, elle avait le droit d'être avec les autres. Elle était convaincue que, petit à petit, les jeux, les chansons et les activités créatives l'aideraient à s'ouvrir et à reprendre goût à la vie. On ne pouvait d'ailleurs en douter puisqu'après des heures à rester seule dans son coin, elle avait accepté la compagnie de Julie, et que, pendant leurs jeux, elle avait semblé un peu plus éveillée. Cela dit, elle ne saurait trop les encourager à consulter un psychologue pour enfant. Il n'était pas bon, à son sens, de laisser traîner le problème de son mutisme.

Heureux d'être les porteurs d'une bonne nouvelle, les parents de Khan lui ont tout raconté avec un enthousiasme et une excitation un peu fatigants mais très appréciables. En effet, c'est une bonne nouvelle et il se sent un peu rassuré à l'idée que Madame Jacob soit à même de comprendre Brume et qu'elle s'en occupe avec autant d'attention.

Après le dîner, Khan met Brume au lit et passe un peu de temps avec elle. Avant de lui lire l'histoire de *Poupou le petit panda*, il lui dit qu'il est très content qu'elle ait joué avec Julie et que, si elle en a besoin, elle peut lui parler quand elle veut, de ce qu'elle veut, et... Bon, il ne sait pas comment finir sa phrase et enchaîne sur l'histoire du panda, que Brume adore. C'est l'histoire d'un petit panda qui voudrait aller sur la lune mais la lune est trop haute. Il grimpe à la cime d'un arbre, puis demande à la girafe de le hisser haut dans le ciel, puis il fabrique une très grande échelle en bambou, puis il essaye de l'attraper avec un lasso, sans succès. Las de ses expériences ratées, une nuit où il n'arrive pas à trouver le sommeil, il se promène et s'assoit au bord d'un petit étang qu'il connaît depuis toujours. Et là, que voit-il ? La lune, pleine et ronde, est dans l'eau. Il peut même la toucher et la faire onduler ! Après l'avoir beaucoup regardée, il s'endort comme un bienheureux en songeant que maintenant qu'il a atteint la lune, il irait bien voir le soleil.

Brume s'est endormie avant la fin de l'histoire. Khan prend soin de remonter sa couverture jusqu'à son cou, il sort en laissant la porte entrouverte, discute un peu avec ses parents, les remercie de s'être bien occupé de Brume en son premier jour d'école et d'avoir parlé avec l'institutrice et, enfin, il peut prendre congé et se rencogner dans sa chambre, être un peu seul et se reposer de son éreintante journée.

Comme il n'est pas tard, ses parents décident de regarder un film à la télé. Ils ont raté le début, mais ce n'est pas grave, c'est juste pour décompresser avant d'aller se coucher. De sa chambre, qui est mitoyenne, Khan entend le murmure de la télé, un mélange de voix et de musique propre aux téléfilms à suspense. Le son le rassure et lui rappelle son enfance, quand ses parents regardaient le film du soir, alors qu'il était dans son lit et qu'il regrettait de ne pas pouvoir regarder la télé avec eux.

En se déshabillant, son regard se pose sur les affaires que Coline portait dans l'avion. Elles forment un tas désordonné sur le paquet ouvert. Il faudra ranger tout ça, un jour... Trier et ranger les affaires de Coline... C'est ce qu'on fait, normalement, non ? C'est ce qu'on fait, mais il n'a pas envie de le faire.

L'esprit vagabond, il réalise soudain qu'il manque le sac à dos. Coline avait un sac à dos, quand elle est partie aux

Etats-Unis. C'était même son seul bagage. Elle voulait voyager léger, et elle disait que, pour trois ou quatre jours, elle n'avait pas besoin de grand chose. Il était donc inutile qu'elle prenne un valise. Trois t-shirts, des culottes et des chaussettes, un petit parapluie et quelques affaires de toilette seraient amplement suffisantes. Elle avait donc tout mis dans son sac à dos bleu marine à bordures rouges. C'était son sac préféré parce qu'il était agréable à porter et qu'il était muni de quatre poches extérieures à fermeture éclair très pratiques.

Qu'est-il devenu ? Pourquoi la compagnie aérienne ne le lui a-t-il pas restitué ? Est-ce un oubli ? Lui a-t-on volé ?

Le front soucieux, il se couche en se disant qu'il téléphonerait demain pour demander à ce qu'on le lui renvoie, en espérant qu'ils l'aient toujours... Puis il éteint la lumière et s'allonge en exhalant un long soupir épuisé. Il va pouvoir décompresser, pense-t-il le temps d'une illusion, et sombrant dans la nuit, alors qu'il vient à peine de se relâcher, l'intolérable absence lui tenaille les tripes.

Le lendemain matin, sitôt arrivé au bureau, il téléphone à l'aéroport. Commence alors la valse des transferts d'un service à un autre, rude pour les nerfs pour qui manque d'énergie et de patience. Il prend sur lui pour tout réexpliquer à chacune des personnes avec lesquelles on le met en relation, puis, à la quatrième fois où, après l'avoir bien écoutée, l'employée lui dit, exactement comme les collègues qui l'ont précédée : « Je suis désolée, ce n'est pas le bon service. Je vais transférer votre appel au service... », Khan se rebiffe, au comble de l'exaspération. S'il n'était pas entouré de collègues, il gueulerait carrément, mais ce serait mal perçu – seul Raphaël a le privilège de gueuler quand bon lui chante, il est le chef et le droit de gueuler fait partie du poste –, alors il se maîtrise et dit, certes avec irritation mais sans crier, que c'est déjà la quatrième fois qu'il explique sa situation, qu'il en marre qu'on le transfère au petit bonheur la chance de service en service, et qu'il aimerait bien, cette fois, que son appel soit transféré au service réellement compétent, et pas à n'importe quel pingouin incapable de répondre à sa question. Sa

compagne est morte dans un de leurs avions, et si ça continue comme ça, il pourrait très bien ébruiter l'affaire – il est journaliste. Ce ne serait pas une très bonne publicité.

Bien sûr, Khan n'a aucunement l'intention de mettre ses menaces à exécution – il n'en a d'ailleurs pas le pouvoir –, mais c'est sorti tout seul et ça ne coûte rien d'essayer.

« Bien sûr, Monsieur... » dit la jeune femme, qui comprend qu'elle a affaire à un homme à bout de nerfs. Sans compter qu'elle ne veut surtout pas avoir de problèmes avec sa hiérarchie parce qu'elle brigue le poste de responsable de secteur. Une seule réclamation pourrait lui coûter un sérieux ralentissement. Elle s'est déjà beaucoup investie, elle a sacrifié une bonne partie de sa vie privée pour arriver à son but, et le fait qu'elle soit une femme n'est pas un atout dans une structure où les postes à responsabilité sont réservés aux hommes. En outre, elle entend la détresse de ce veuf de fraîche date, et compatit à sa douleur. Comme la plupart de ses collègues, elle a entendu parler de cette histoire mais elle n'a pas réussi à savoir grand chose. La direction a mis le paquet pour que l'affaire ne s'ébruite pas, et elle ignore si la femme est morte dans l'avion pour des causes médicales, ou si elle est morte à cause de la compagnie pour laquelle elle travaille depuis maintenant sept ans.

Elle propose donc à ce Monsieur Nguyen de se charger elle-même des recherches d'informations qui s'imposent et

l'assure qu'elle le rappellera dans la journée pour lui dire ce qu'il en est de ce sac à dos.

Pourrait-il lui rappeler le nom de sa compagne, afin qu'elle en prenne note ? A-t-il le numéro du vol ? Oui ? Elle l'en remercie car cela accélérera ses recherches. A quel numéro peut-elle le joindre ? Khan lui donne le numéro de son téléphone portable professionnel, celui de son bureau et celui de chez lui, pour être sûr de ne pas manquer son appel.

Elle lui présente ses excuses et celle de la compagnie pour les désagréments occasionnés et l'assure de ses sincères condoléances.

Elle est près de raccrocher quand Khan l'interpelle : il aimerait savoir comment elle s'appelle, au cas où il devrait lui-même la rappeler. « Karine Bihr », dit-elle avec, soudain, un fort accent alsacien. Elle lui donne le numéro de son poste et lui souhaite une bonne journée.

En fin d'après-midi, Karine Bihr a bien travaillé et elle le rappelle sur son portable. La ligne est mauvaise, elle grésille, et Khan lui demande de bien vouloir le rappeler au numéro fixe de son bureau. Oui, tout de suite, j'y suis.

Elle le rappelle donc aussitôt et lui apprend qu'elle est désolée mais qu'aucun sac à dos n'a été trouvé dans ce vol.

- C'est impossible, assène Khan, très ébranlé par la nouvelle.

- Je suis vraiment désolée, Monsieur, mais je vous assure que nous n'avons rien trouvé !
- C'est impossible, impossible... répète Khan, qui perd les pédales. Quand ma compagne a pris cet avion, elle avait un sac à dos. Il n'a pas pu disparaître !
- Elle l'a peut-être oublié quelque part...
- Oublier son sac à dos ? Coline ? Non, c'est impossible.
- Ecoutez, Monsieur, je suis sincèrement désolée mais je me suis renseignée dans tous les services concernés et personne n'a trouvé ce sac à dos.
- Mais...
- Je vais devoir vous laisser, Monsieur.

Le ton est gentil, compatissant, mais il est ferme : elle ne peut tout simplement plus rien pour lui.

- D'accord... soupire Khan qui comprend qu'il est inutile d'insister.

Il paraît évident que Madame Bihr a bien fait son travail – il le sent, cette femme ne ment pas, elle s'est vraiment décarcassée pour trouver le sac à dos, qui a tout bonnement disparu.

- Je vous remercie, Madame Bihr, lui dit-il avant de raccrocher.

Putain de putain. Où est passé ce sac à dos ? A la morgue ? Après tout, Coline et toutes ses affaires ont transité par la morgue. Ils l'ont peut-être oublié dans un coin, et ils se

demandent maintenant à qui il appartient. Ils n'ont pas pu le voler, sinon ils auraient aussi pris la grosse liasse de dollars qu'elle avait dans son portefeuille...

Il cherche le numéro de la morgue dans l'annuaire, compose le numéro, endure une valse de Chopin pendant presque trois minutes, puis il explique la situation au standardiste, qui va se renseigner. « Veuillez patienter s'il vous plaît », dit-il avant de lui remettre une plâtrée de Chopin. Khan se dit que toutes ces musiques d'attente, destinées à faire passer le temps et à calmer les nerfs des gens, pourraient dégoûter n'importe quel mélomane de la musique. Lui, il en a les larmes aux yeux d'épuisement nerveux. Les minutes sont des éternités, neuf au total quand le standardiste reprend le combiné et met fin à l'in vraisemblable torture.

Renseignements pris auprès de ses collègues, les effets personnels de la défunte ne comportaient aucun sac à dos.

- Vous en êtes sûr ? demande Khan à bout de nerfs.
- Absolument sûr, Monsieur. Quand un corps arrive chez nous, nous faisons la liste complète de toutes ses affaires. Et aucun sac à dos ne figure sur la liste.
- Il ne pourrait pas y avoir une erreur, un oubli ? Ce sont des choses qui arrivent... insiste Khan en espérant trouver le petit détail bête, impulser le petit déclic, qui ferait dire au standardiste « Ah mais oui ! Je sais où il est ! Comment n'y ai-je pas pensé ! » Mais non, le standardiste est

désolé, il n'y avait aucun sac à dos quand ils ont reçu le corps de la défunte.

Le corps, le corps ! Toujours ce corps ! Quelle torture d'entendre Coline qualifiée de corps...

Khan soupire, il remercie le standardiste et raccroche.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire, bon Dieu ! L'angoisse le gagne : il ne comprend pas ce qui a bien pu se passer, mais ce n'est pas normal, il y a quelque chose de louche dans cette affaire, ce sac à dos n'a pas pu s'envoler ! A moins qu'on le lui ait volé... Parce qu'il est impossible que Coline l'ait oublié ou perdu. C'était son seul bagage. Il y avait toutes ses affaires, dans ce sac. Il y avait même...

Il y avait même sûrement, et même obligatoirement, des documents qui prouvaient que des gens travaillaient à l'élaboration d'une puce destinée à faire obéir les gens. Sinon elle n'aurait pas eu l'intention d'écrire un livre sur le sujet... Elle n'en aurait jamais eu le projet sans preuve. C'est impossible, impossible.

Début mars, la veille de son anniversaire, Brume s'est remise à parler, mais seulement à Julie, avec qui elle aime bien jouer. Elles jouent à la maman.

A l'école, elle ne lâche le poupon qu'elle a choisi que pour aller aux toilettes, ou pour se laver les mains. Elle aimerait l'emmener avec elle dans les toilettes, mais les institutrices le lui enlèvent en lui disant que, non, vraiment, elle ne peut pas l'emmener là, mais que tout ira bien : il va sagement l'attendre à côté des lavabos, et elle pourra le reprendre quand elle sortira des toilettes.

Ce poupon, l'aime-t-elle ? Pas vraiment, en vérité. Seulement, elle a besoin, vraiment besoin, de mater, et à l'école le choix est restreint, et elle n'a pas le droit d'emmener Monsieur Chonchon, l'ours en salopette offert par Khan, à l'aéroport, le jour où. Elle ne peut apporter personne de sa connaissance : ni Lala, sa poupée en chiffon adorée, cadeau d'Altisia pour ses trois ans, ni Violette, la poupée aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds qu'elle peut coiffer même si, quand même, ils font souvent des nœuds. Elle ne peut emmener aucun de ses bébés

personnels à l'école, alors elle a pris ce poupon, qui n'est pas très beau, et qui est abîmé, mais c'est peut-être parce que sa maman l'a abandonné... Ou alors le contraire : sa maman l'a abandonné justement parce qu'il n'est pas très beau...

Il n'est pas très beau, donc, ni très engageant, avec ses cheveux moulés dans le plastique de la tête, mais elle n'a rien trouvé de mieux, et elle a besoin, vraiment besoin, de mater, de cajoler, de bercer, de changer des couches, des vêtements, de donner le biberon, d'embrasser, de rassurer, d'être là, présente, pour le petit bébé pas très beau et un peu abîmé.

Quant à Julie, tout lui est égal. Si Brume avait voulu passer tout son temps à faire des pirouettes, Julie aurait fait des pirouettes. Si elle avait voulu chanter, elle aurait chanté. Si elle avait voulu bâtir des maisons en briques en plastique encastrables, Julie aurait bâti des maisons avec elle. Car Julie est une enfant empathique au dernier degré, une enfant qui sent la souffrance des autres, et qui en souffre, qui souffre pour les autres, et souffre avec eux. Une enfant qui, en plus de sa propre souffrance, avale celle des autres, l'absorbe comme une éponge de l'eau, et qui, pleine d'une souffrance bien trop grande pour elle, a pour réflexe d'essayer de la soulager en accompagnant les gens qui souffrent, quitte à faire tout ce qu'ils veulent. Quitte, aussi, à être leur souffre-douleur.

Heureusement, Brume est une enfant qui ne songerait jamais à faire souffrir qui que ce soit. Bien au contraire, elle aime se montrer gentille et serviable. Aussi Julie se trouve-t-elle en bonne compagnie.

Finalement, passer ses journées à dorloter un poupon se révèle être un bon remède à ses propres maux. Car chez elle, les gens qu'elle accompagne dans leur souffrance, ces gens qu'elle essaye de soulager par tous les moyens, se fichent complètement d'elle. A la maison, elle s'empresse auprès d'un père noyé d'alcool qui, sans être méchant, est trop désespéré, trop perdu dans ses beuveries pour faire attention à elle. C'est tout juste si, de temps en temps, il remarque qu'elle est là, auprès de lui, et qu'elle le regarde avec de grands yeux éperdument malheureux. Quand elle n'est pas auprès de son père, elle reste avec sa mère suicidaire, dépressive, qui a déjà tenté deux fois de se tuer, et qui, par moment, parle toute seule, le regard égaré et le front plissé. Julie a tout le temps peur que sa maman se tue. Qu'un jour, peut-être aujourd'hui, elle la trouve morte en rentrant de l'école, les veines tranchées, baignant dans son sang. La dernière fois, c'est elle qui l'a trouvée... Elle sait comment c'est, le sang qui dégouline et le visage gris, terne, comme un vieux bout de bois pourri. Reste encore son petit frère, Jean, qui a deux ans et demi... Jean, dont elle s'occupe à la mesure de ses moyens, pendant que papa

et maman se perdent dans des mondes inconnus d'elle. Une fois, après le suicide raté de maman, une dame est venue. Elle a tout regardé, elle a posé des questions... Depuis ce jour, Julie a toujours peur que la dame la sépare de sa famille. C'est ce qu'a dit maman : qu'il faut faire attention, parce que cette dame, elle veut les séparer, et alors elle enverra Julie et Jean dans des endroits où il y a plein d'enfants sans parents, ou qui les... enfin, ça serait pas juste parce que, eux, ils ont des parents, et que... Oui, bien sûr, c'est pas toujours facile, a dit maman, des fois on traverse des moments difficiles, mais quand même, elle veut pas que la dame lui enlève ses enfants. Et après, maman a eu l'air bizarre. Elle a eu l'air de réfléchir. Julie n'a pas su à quoi maman réfléchissait, mais après maman a pleuré. Maman a pleuré parce que... c'est pas que les moments qui sont difficiles. C'est toujours difficile.

Et maman a pris Julie et Jean dans ses bras, et elle a pleuré, pleuré, si bien qu'ils ont pleuré aussi, ils ne savaient pas pourquoi, mais c'était triste, triste, les larmes de maman qui les gardait contre elle, et qui disait parfois « Mes enfants ! Mes enfants ! » Et alors on comprenait que ça voulait dire qu'elle nous aimait.

Julie est un ange, une sainte, une martyr sacrifiée à l'autel de ses parents. De celles qui, donnant tout, reçoivent peu,

mal, et œuvrent à un travail invisible dont personne ne songe à les remercier.

Saturées de douleurs, Julie et Brume s'entendent à merveille. Délicates, douces, tendres l'une envers l'autre, elles sont l'amie sûre, la compagne sensible avec qui éloigner l'inguérissable douleur de vivre.

En dehors d'elles, tout n'est que trahison.

La vie elle-même les a trahies, l'une en lui prenant sa maman à tout jamais, l'autre en lui donnant, en lieu et place de parents, des morts-vivants qu'il faut porter, tirer, pousser comme des poids morts.

Bien sûr, papa, Tisia et ses grands-parents Anne et Kim, sont toujours là. Ils s'occupent d'elle, beaucoup. Ils sont gentils, très. Ils sont là, et c'est bien, oui c'est bien.

Mais maman est morte.

Maman est morte.

Elle ne reviendra pas. Et ça, c'est l'extrême trahison : la vie a pris maman, et jamais, jamais, elle ne reviendra.

Et cette mort irréversible s'est enchâssée en elle comme un tesson de verre dans sa chair.

Et ça fait mal, ça fait mal... Qu'est-ce que ça fait mal !

Ça fait horriblement mal, et personne n'y peut rien.

Il faudrait que maman revienne, pour que la douleur parte, mais non. Maman ne reviendra pas. Elle est partie pour toujours. La vie l'a prise, et maintenant Brume se fout de

vivre ou de ne pas vivre. Une vie pareille, qui traîtreusement peut lui voler sa maman, comme ça, d'un coup... ? Franchement, non. Une vie comme ça, non. Elle n'en veut pas, elle n'en a pas envie, la mort de maman lui a fait passer le goût de vivre, parce que si c'est ça, vivre ! Si c'est risquer, comme ça, n'importe quand, que la vie, clac !, elle te fiche un bon coup de poing dans le ventre, ou un bon coup de poing dans le dos, bien sur les os, où ça fait bien mal, non, non, la vie, franchement, non.

La vie est une traîtresse. On ne peut avoir confiance en rien ni en personne. Parce que tout peut tourner mal à tout moment.

Et alors Brume ne croit plus en rien, sauf au malheur.

Et Julie... Julie, elle, elle croit en tout, parce que, hé, il doit bien y avoir de la lumière quelque part, non ? Tout ne peut quand même pas être comme ça ! Tout ne peut pas être comme chez elle, où rien n'échappe à l'obscurité désespérée, au tragique qui se répand jusque sur les murs et sur les objets... Tout ne peut pas être comme ça, et elle, plus tard, elle la trouvera, la lumière.

De cela, elles ne savent rien. Elles jouent ensemble, habillent et déshabillent. Disent « Oh ! Bébé est sale ! » et elles le lavent de leurs mains qui miment l'eau, la toilette, le séchage. Elles se racontent des choses, « moi une fois j'ai trouvé un caillou rose », des histoires de trésors... Des

histoires de trésors, il y en a beaucoup. Le caillou rose, le caillou qui brille, le caillou avec des lignes, le caillou qui fait un triangle, et puis de l'or, des diamants, des coquillages qui font le bruit de la mer, et même une bague avec une fraise dessus.

Elle se racontent des choses d'enfant, et gardent pour elle l'impensable, le violent, l'angoissé, les chocs, les drames vécus jusqu'à la racine des nerfs, indicibles, entiers, muets, lourds, gardés cois dans le petit langage de leur quatre ans.

Papa lui a proposé d'inviter Julie à son anniversaire, et qui elle veut, mais elle n'a pas voulu. Si maman avait été là, elle aurait bien voulu. Elle aurait même vraiment voulu qu'elle vienne. Alors, elles auraient bien rigolé, elles auraient mangé du gâteau, elles auraient joué, couru dans l'appartement, elles se seraient dit des secrets dans l'oreille, et Brume lui aurait montré sa chambre, ses trésors, comme le petit coquillage blanc que maman lui a donné, une fois, à la mer.

Papa a insisté. Tu l'aimes bien, Julie... Elle est gentille... Vraiment, tu ne veux pas l'inviter ? Pourtant Madame Jacob m'a dit que tu passes tout ton temps avec elle... Non ? Vraiment pas ? Bon, si tu changes d'avis, tu pourras me le dire... On l'invitera.

Mais non. Brume ne veut pas. Elle regarde papa d'en dessous parce que c'est pas du jeu, l'anniversaire sans

maman, alors c'est pas la peine de faire semblant et d'inviter Julie pour faire semblant.

Elle a douté, parfois : aurait-elle dû inviter Julie ? Non, elle a bien fait. Son anniversaire est triste, triste... Papa et les grands-parents Tisia, Kim et Anne ont fait ce qu'ils pouvaient – mais maman n'est pas là, maman n'est pas là, martèle son corps qui n'oublie pas.

Ils l'ont même emmenée au carrousel, où elle aurait pu deux fois attraper la queue du Mickey si elle n'avait pas été aussi indifférente à toute cette mascarade insensée.

Il y a eu le gâteau au chocolat et à la vanille, les quatre petites bougies roses et blanches, la chanson spéciale pour les anniversaires, les cadeaux – un livre de coloriage, des nouveaux stylo-feutres avec des feuilles en couleur, un livre, *Cui-cui* et *Coco*, une robe jaune pour quand il fera beau, un short aussi pour quand il fera beau, et puis un joli chapeau de paille, aussi pour quand il fera beau.

Mais rien, non rien, ne peut la détourner de la mort de maman. Elle ne dit rien, ne montre rien, mais elle est en colère, très très en colère. Parce que c'est injuste, elle ne méritait pas ça, et maman non plus de méritait pas ça, et puis papa non plus, et Tisia non plus. Tout le monde pleure, depuis tout ça. Tout le monde est triste. Plus rien n'est pareil. Et sa colère, sa colère monstrueuse, titanesque, apocalyptique, lui tenaille le ventre, les reins, le foie, le cœur

– tous ses organes se tordent de douleur, ils crient Maman ! Maman ! et ils pleurent, contractés, ramassés sur eux-mêmes, ils pleurent d’avoir été abandonnés après tant de péripéties, dont maman revenait, certes, mais dont ils étaient irrémédiablement marqués. Toutes ces fois où Brume avait eu peur que maman disparaisse, qu’elle ne revienne plus, toutes ces fois où elle était revenue, résonnaient en elle.

Si papa savait avec quelle force la colère brûle derrière ce petit visage impassible, cette fine peau d’enfant, ces grands yeux hérissés de petits cils droits... Même Tisia n’arrive pas à la voir... Elle regarde l’enfant, et elle cherche, elle cherche une porte, une entrée, une ouverture, mais c’est un mur impénétrable. Brume ne se laissera pas lire : sa colère est à elle, elle y tient, et personne n’a le droit de la voir, même pas Julie.

Passé l’anniversaire, mamie Anne et papi Kim repartent chez eux. Myrtille, une baby-sitter trouvée par Altisia dans une agence spécialisée, s’occupera d’elle désormais. Elle ne l’a jamais vue et appréhende de passer des mains de mamie et papi à celles, inconnues, de Myrtille.

Finalement, Myrtille est gentille. Elle a vingt-deux ans, elle suit des cours à l’école des Beaux Arts, elle est très gaie, très nature, et puis elle est jolie avec sa bouille joufflue et ses grands yeux noisette. Elle ressemble à ces poupées de

chiffon qui portent toutes un prénom de fille, et qui ont des joues bien rebondies. Elle a de longs cheveux bouclés, bruns, désordonnés, dans lesquels Brume aime bien enfouir son visage. Et comme elle aime se blottir contre son corps doux, tendre, ses seins moelleux, son ventre élastique...

Ils sont seuls maintenant, le père et la fille. Seuls à se débattre dans la douleur. S'il en avait la possibilité, Khan quitterait carrément son travail, mais il doit assurer la survie de Brume, et il tient.

Le temps passant, il tient avec des somnifères, auxquels s'ajoutent graduellement des anxiolytiques et des antidépresseurs, puis des vitamines et des complexes de substances incompréhensibles pour être en forme.

Les médicaments s'amoncellent dans la cuisine. Ils transitent par le corps de Khan, qui a l'air toujours plus hâve, et plus désarmé. Le médecin conseillé par Raphaël modifie son traitement, mais rien n'y fait. Il faut continuer, essayer encore, lui dit-il. Beaucoup de gens prennent des neuroleptiques, de nos jours, et ça marche, ça marche très bien, seulement, parfois, on tâtonne un peu pour trouver la bonne molécule, ou la bonne formule. Certaines personnes réagissent positivement à n'importe laquelle, d'autres, au contraire, comme lui, sont plus sensibles, plus... complexes. Mais qu'il ne s'inquiète pas : on trouvera la formule idéale, et bientôt, il verra la vie sous un meilleur jour.

Khan ne croit pas à ces médicaments, il trouve que c'est une belle saloperie, qu'il lui aurait fallu du temps, beaucoup de temps, mais que le putain de monde dans lequel il vit place l'argent, le rendement, le capital tellement haut dans l'échelle de ses valeurs, que tout ce qu'on lui propose, c'est de prendre des putains de médocs pour remettre le collier, et bosser, bosser, bosser. Maintenant, il s'en fout parce que, de toute façon, il ne peut plus se passer de ces saloperies. Il est dépendant de leur substance, et dépendant du fait de prendre quelque chose, d'avaler quelque chose, comme si, sans rien, il allait s'effondrer, ou être trop nu pour sortir de chez lui. Les anti-dépresseurs lui raidissent la mâchoire et il a un goût de fer dans la bouche, mais il est cuit.

S'il ne dort plus, et qu'il va de plus en plus mal, c'est parce que, depuis quelque temps, il a l'impression d'être suivi, qu'on le surveille. Il se demande même si son courrier postal n'est pas surveillé, si ses téléphones privés et professionnel ne seraient pas sur écoute, si son mail professionnel ne serait pas lu. Il a peur pour lui, pour Brume. Il a peur qu'elle aussi soit surveillée, qu'ils lui fassent du mal, qu'ils l'enlèvent, un jour, et qu'il ne puisse pas la protéger.

Dans la rue, il se retourne fréquemment mais rien, rien de suspect. De toute façon, s'il est suivi, c'est par des gens dont c'est le métier. Ils savent se rendre invisibles dans une foule comme dans une ruelle quasi déserte. En voiture, il

regarde sans cesse dans le rétroviseur. Il a parfois l'impression de repérer une voiture, puis non, elle finit par prendre une rue adjacente, et le furetage reprend de plus belle. De toute façon, quand une voiture bifurque, c'est sûrement une ruse.

Il est angoissé, angoissé – de plus en plus angoissé. Si seulement il pouvait en parler à la police... Mais il ne peut en parler à personne, on le prendrait pour un fou, on lui enlèverait Brume, on la mettrait dans un foyer et lui dans un hôpital psychiatrique, elle en serait traumatisée à vie. Brume... Sa petite Brume, qui a perdu sa maman, et qui n'a plus qu'un fantôme de papa... Tout allait si bien, avant ! Quand Coline était là, tout allait bien. Ils étaient tous les trois... Mais que l'un d'eux vienne à manquer et tout se casse la gueule, comme un tabouret... Trois pieds, l'équilibre parfait. Deux pieds, la chute.

Ils ne doivent pas savoir. Personne ne doit savoir. Il n'a pas de preuve, personne ne le croira. On lui dira d'un ton condescendant « Mais oui, mais oui, Monsieur... Allez, rentrez chez vous, et reposez-vous... » et s'il insiste, s'il hausse le ton pour se faire entendre, on le prendra pour un fou. Parce que les policiers ont le droit de gueuler, Raphaël a le droit de gueuler, tous ceux qui ont l'autorité ont le droit de gueuler, ils ne passeront pas pour des fous, mais lui, s'il se mettait à gueuler « Je vous en prie ! Ecoutez-moi ! C'est

vrai ! On me suit ! », il n'aurait pas l'air d'un homme qui essaye de se faire entendre : il serait considéré comme fou, ou violent, agressif, détraqué.

Altisia s'inquiète beaucoup pour lui. Cela fait maintenant huit mois que Coline est morte et il va toujours plus mal. Ne devrait-il pas se reposer un peu ? Le docteur Sellam lui ferait un arrêt-maladie... Mais non, non. Il ne peut pas s'arrêter de travailler. C'est trop risqué. On finirait par le congédier pour un motif quelconque, et Brume n'a que lui désormais. Que deviendrait-elle, s'il coulait à pic ? De toute façon, il ne consulte plus le docteur Sellam. Il est bien, pourtant, mais... Tant pis... tant pis...

Noël arriva, qui fut fêté aussi bien que possible.

Brume s'était remise à parler avec quasiment tout le monde, elle avait délaissé ses biberons pour des nourritures solides, elle jouait, courait, peignait avec Myrtille, pour qui garder une enfant aussi intéressée par la peinture et le dessin était une aubaine.

Mais elle n'était plus la même.

Elle était grave, triste, et un peu froide, un peu distante, comme si plus rien n'avait pu réellement la toucher, ou comme si c'était elle qui refusait que quoi que ce soit la touche. Son père faisait de son mieux, mais il déraillait. Sa placidité et son humour avaient laissé place à une tension, une angoisse et une nervosité qui effrayaient Brume. Il

s'énervait pour un rien, parce qu'elle n'arrivait pas à enfiler sa manche de manteau, parce qu'elle n'avait pas faim, ou parce que l'eau était trop chaude dans la baignoire. Avant, il aurait pris le temps nécessaire, il aurait compris, arrangé les choses, il l'aurait aidée à enfiler son manteau en lui disant gaiement « Et voilà ! C'est fait ! », mais il était devenu impatient et irritable : elle ne pouvait plus compter sur lui.

Elle l'aimait, oui elle l'aimait de tout son cœur d'enfant, et elle aurait voulu le sauver, elle aurait voulu qu'il aille bien, qu'il soit de nouveau capable de sourire. Mais c'était impossible, et son père, ce papa qui avait été si drôle, si gai, et si tendre, avait disparu pour toujours. Ce n'était pas comme maman. Quand elle allait mal, maman avait des chances de revenir. Elle ne disparaissait pas complètement, comme papa maintenant. C'était risqué, bien sûr, et Brume ne savait jamais si maman allait revenir, mais elle sentait cette attache de maman au monde, cette amarre, ce lien qui la raccrochait malgré ses flottements. Papa, lui, n'avait plus d'amarre. Il faisait de son mieux, mais il était perdu, vraiment perdu. Plus rien n'avait de sens pour lui. Il ne reviendrait pas. Si quelqu'un revenait un jour, ce ne serait pas papa. Ce serait quelqu'un qui lui ressemblerait, mais ce ne serait pas lui. Ce serait un autre.

Heureusement, Altisia était là, elle, toujours la même, présente, solide, constante malgré le malheur. Elle prenait

souvent Brume avec elle, pour soulager Khan, lui donner le temps de souffler, et pour veiller sur Brume, l'extraire de l'atmosphère mortifère que Khan, bien malgré lui, faisait régner.

Elle se demandait souvent ce qui adviendrait de Brume, plus tard, et de Khan, que la mort de Coline ravageait toujours plus. Y survivrait-il ? Et s'il lui prenait, dans un moment de désespoir, de se suicider ? Il avait largement de quoi y arriver, avec la montagne de médicaments qu'il possédait...

Des mois étaient passés et l'urne funéraire était toujours posée contre le mur, sur la commode de la chambre de Khan. En juillet, Altisia lui avait proposé de disperser les cendres à la chapelle de sœur Hyacinthe. C'était un endroit magnifique, et très particulier. Une grande mystique, demeurée inconnue, y avait vécu jusqu'à sa mort. Coline y serait bien... C'était un endroit protégé, un endroit à part qu'aucun touriste ne viendrait piétiner. Qu'en pensait-il ? « Je ne sais pas... » avait répondu l'homme brisé qu'Altisia ne parvenait pas à ramener parmi les vivants. Elle n'avait pas voulu insister, mais elle lui en avait reparlé deux semaines plus tard, et ils avaient fini par disperser les cendres autour de la chapelle avec Cyrille, Brume, Kim et Anne, le dernier dimanche d'août. Ils s'étaient ensuite recueillis un moment,

s'étaient reposés de leur marche, puis ils étaient repartis en silence.

Khan avait eu du mal à se séparer des cendres de Coline. D'ailleurs, il ne s'était séparé de rien. Ses notes, papiers, livres et stylos étaient restés intacts sur la petite table qui avait fait office de bureau. Ses vêtements, sa brosse-à-dent, sa crème pour les mains, sa brosse emmêlée de ses cheveux, ainsi que tout ce qui lui avait appartenu, n'étaient déplacés que pour faire un peu de ménage, suite à quoi Khan les remplaçait scrupuleusement, sans rien jeter, pas même un ticket de bus trouvé au fond d'une poche.

Sa veste à capuche, ses écharpes et son pull rayé vert et jaune pendaient toujours dans l'entrée, au porte-manteau en bambou qu'ils avaient acheté ensemble à Emmaüs, sous lequel traînait sa paire de basket, ses boots d'automne et ses chaussons, comme si elle n'était partie que le temps d'une petite course.

On trouvait partout ses affaires, dans la cuisine, le salon, la chambre, la salle de bains. Et dans les toilettes, les paquets de tampons et de serviettes hygiéniques prenaient la poussière sur la petite étagère.

Brume était souvent allée voir l'urne qui contenait tout ce qui restait de sa maman. Comme elle savait que les grands ne l'auraient pas laissée faire, elle profitait de moments où papa était trop occupé pour la surveiller.

Un jour, elle avait même apporté son petit tabouret en plastique rouge devant la commode pour se hisser jusqu'au couvercle de l'étrange boîte. Le cœur battant, elle l'avait ouverte, puis elle avait regardé les cendres avant d'y glisser le bout de ses doigts. Elle avait eu peur, peur... Puis elle avait été déçue : ce n'était pas du tout maman. Elle n'était pas là, pas là du tout. Elle n'était plus nulle part. Même ses vêtements semblaient étrangers maintenant qu'ils étaient vides de son corps.

Maman était ailleurs.

Elle était dans l'univers, avec les étoiles, là où il n'y avait plus ni peine ni douleur.

Brume avait refermé l'urne avec soin, pour que son père ne sache rien de son expérience, puis elle avait balayé de ses mains les poussières de cendres tombées sur la commode, et quand tout lui avait paru comme à son arrivée, elle était descendue de son tabouret et l'avait discrètement rapporté dans sa chambre. L'opération n'avait pas été facile, mais avec papa perdu dans le brouillard et occupé à éplucher les carottes, il n'y avait rien à craindre.

De toute façon, papa avait disparu... Il n'était plus vraiment là... Et elle, elle s'était recroquevillée au fond d'elle-même pour que jamais personne ne puisse l'atteindre, pas même la vie.

Une année s'écoula, Khan était toujours plus abattu, et Altisia s'inquiétait pour lui et pour sa petite-fille. Cela faisait un moment qu'elle guettait une occasion de lui parler plus franchement qu'elle ne se l'était autorisé jusque-là, et elle profita d'une absence de Brume pour inviter son gendre à prendre le thé chez elle.

Quand elle le vit dans l'encadrement de sa porte, hâve, les cheveux trop longs et la mine terreuse, elle se rendit compte qu'il avait beaucoup vieilli. Elle le voyait suffisamment souvent pour assister à sa déchéance – c'était même l'objet de son invitation – mais ce jour-là, un beau soleil d'avril entraînait de toute sa pétulante lumière dans le petit salon d'Altisia, et quand Khan y fut exposé, les dommages exercés par son malheur sur son visage la saisirent tant qu'elle dut faire un effort pour lui cacher sa stupeur.

Ils évoquèrent le temps, si beau, si clément, en ce mois d'avril, puis ils s'assirent et Altisia lui servit du thé au jasmin et des biscuits au gingembre.

- Comment ça va, Khan ? demanda-t-elle avec intérêt.

Khan répondit par un haussement d'épaules et un petit sourire triste qui faillirent faire flancher les résolutions d'Altisia, mais elle sut se reprendre, car il y avait urgence. Il fallait qu'elle sauve Khan et Brume ! Elle devait le faire pour eux, mais aussi pour Coline, qui n'aurait pas voulu voir Khan partir à la dérive et entraîner Brume avec lui.

- Ecoute, Khan, lui dit-elle avec gravité. Je t'aime énormément et je ne peux pas te laisser te foutre en l'air sans rien dire. Je sais que la perte de Coline est une tragédie dont on ne se remettra jamais, mais là, tu vas très mal, vraiment très mal. Khan, il faut que tu remontes la pente ! Pas seulement pour Brume ! Pour toi, aussi ! Coline serait si malheureuse si elle vous voyait comme ça, tous les deux...
- Oui, mais Coline n'est plus là. Et c'est bien le problème, tu vois ! rétorqua-t-il d'un ton cassant.
- Khan ! Ne me parle pas comme si je ne comprenais pas ! C'était ma fille ! Mon unique enfant ! Qu'est-ce que tu crois ? Que ça ne me fait rien ? Elle était tellement pour moi... Elle était si... s'enflamma Altisia.
- Désolé... Je ne voulais pas... Je suis con, tu sais... se ravisa-t-il.
- Arrête, Khan. Je ne suis pas là pour t'entendre te plaindre ! J'ai été compréhensive avec toi ! Je t'ai laissé

du temps ! Mais là, il faut vraiment que tu sauves ta vie ! Il le faut !

- Ah oui ? Et pourquoi ? *Toi, tu ne sais pas*, lui répondit-il avec dureté en fixant la fenêtre.
- Quoi ? Qu'est-ce que je ne sais pas ? demanda Altisia, dont la question ne trouva pour écho qu'un silence buté. Khan, s'il te plaît, parle-moi ! Comment veux-tu que je t'aide si tu ne me dis rien ?
- Mais je ne t'ai rien demandé ! D'ailleurs, qu'est-ce que tu crois ? Tu ne peux rien ! Rien ! s'énerva-t-il.
- Tu ne m'as rien demandé mais ça me concerne ! Brume est ma petite-fille, elle est la fille de ma fille, et je me dois de la protéger ! Quant à toi... ! Tu étais le grand amour de ma fille ! Alors tu crois vraiment que je vais vous laisser couler à pic sans rien essayer ? Je croyais que tu me connaissais mieux que ça ! Khan... se radoucit-elle quand elle eut constaté qu'elle avait percé l'armure. Je vois bien que quelque chose te ronge... Quelque chose qui n'est peut-être pas Coline...

Khan se pinça les lèvres en fixant le sol d'un air malheureux.

- C'est à propos des circonstances de sa mort ? demanda-t-elle après avoir poussé un soupir.

Khan se taisait toujours mais sa dureté première avait maintenant complètement disparu. Il avait envie de parler, de se confier, mais comment faire ? Il avait promis à Coline

de ne jamais rien en dire à personne. Et si ses suppositions étaient vraies – et elles l'étaient, à n'en point douter –, elle avait eu raison de lui demander de garder le secret. Car ce secret était extrêmement dangereux. On pouvait perdre la vie, si on en savait trop...

- Khan... On n'en a jamais reparlé, parce qu'on était occupés à surnager et à essayer de ne pas se laisser avoir par des lames de fond, mais tu sais, moi aussi je trouve que la mort de Coline est suspecte.

A ces mots, Khan fondit en larmes. La longue tension qui le tenait debout depuis des mois se désagrégea en quelques secondes et, les épaules secouées de sanglots, il bafouilla :

- C'est pas possible... cette mort... comment elle est morte... C'est pas possible. J'ai cherché son sac à dos mais il a disparu, je suis sûr qu'on lui a volé parce qu'elle y avait rangé des documents compromettants ! Et je suis sûr qu'on l'a tuée à cause de ça ! pleurait-il tandis qu'Altisia tentait de comprendre de quoi il parlait.
- Attends, Khan... dit-elle en lui tendant la boîte de mouchoirs qu'elle avait prise sur le guéridon. Quel sac à dos ? De quoi tu parles ?
- De son sac à dos à elle ! Elle est partie aux Etats-Unis avec un sac à dos, et on ne l'a jamais retrouvé ! C'est comme s'il avait disparu ! J'ai téléphoné à l'aéroport et à la morgue ! Pour eux, il n'y a jamais eu de sac à dos !

Alors qu'elle en avait un ! Elle n'avait même que ça ! Elle n'avait aucun autre bagage ! Tu sais, c'était le bleu marine, avec les lisières rouges...

- Je vois... dit Altisia qui commençait à y voir plus clair. Elle s'assit sur le canapé, à côté de Khan, et lui prit le bras avec affection.
- Et cette histoire de sac à dos envolé... ça a un rapport avec l'enquête qu'elle faisait ? demanda-t-elle quand Khan se fut un peu calmé.
- Oui. Mais je lui ai promis de n'en parler à personne.
- Je n'en doute pas, Khan... La dernière fois que je l'ai vue, elle n'a rien voulu me dire...
- Et elle avait raison. Moi-même, je ne sais pour ainsi dire rien. Et je ne veux pas en savoir plus, dit-il en regardant autour de lui avec suspicion.
- S'il te plaît, Khan, dis-le-moi ! supplia Altisia sans comprendre pourquoi Khan scrutait son salon comme s'il avait été plein de gens.

Il hésita puis, un doigt sur la bouche, il lui fit signe de se taire, et articula sans un son : « Pas ici », avant de reprendre à voix haute, avec naturel.

- En fait, je ne sais rien. Je sais juste qu'elle travaillait sur un sujet délicat et dangereux. Quelque chose à voir avec les nouvelles technologies, mais je ne sais pas quoi. Elle n'a rien voulu me dire de plus, et de toute façon je n'y aurais

probablement rien compris : les nouvelles technologies et moi, ça fait deux.

Il la fixa ensuite d'un regard grave en faisant un signe vers la porte d'entrée.

- Je vois... soupira Altisia en jouant le jeu. On n'en saura donc jamais rien... Et maintenant c'est trop tard... Ça te dirait de faire une petite promenade ? J'ai besoin d'air... Tout cela m'a épuisée...
- Bonne idée... Un peu d'air nous fera du bien... dit-il en lui faisant signe qu'elle se débrouillait très bien.

Altisia enfila la veste qu'elle portait depuis plus de quinze ans au printemps, quand les températures étaient encore fraîches, fit glisser un foulard soyeux autour de son cou, enfila ses chaussures en daim brun, prit son sac, et sortit avec Khan qui, de son côté, avait remis sa veste et ses chaussures.

- On va sur les berges ? demanda Altisia.
- Avec ce temps, il y aura du monde... répondit Khan avec méfiance.
- Pas si on s'éloigne de la ville.
- C'est vrai... Il n'y a jamais personne, là-bas. Allons-y.

Ils marchèrent un instant en silence, un peu bouleversés par ce qui venait de se passer, « ou de ne pas se passer », pensait Altisia. Elle s'était trouvée soudain dans une situation digne d'un film d'espionnage et ignorait pour le

moment ce qu'elle en pensait. Elle n'avait qu'à écouter ce que Khan avait à dire afin d'y voir plus clair.

De son côté, Khan était un peu anxieux à l'idée qu'Altisia ne le croie pas. Mais, après tout, c'était elle qui avait abordé le sujet, elle qui avait parlé de la mort suspecte de Coline, et cela lui donnait des chances, à lui, de ne plus être tout seul à porter une histoire qui lui pesait de plus en plus et qui l'angoissait au point qu'il était parfois obligé de s'enfermer dans les toilettes, au travail, quand une crise lui coupait la respiration et qu'il ne pouvait plus cacher sa suffocation à ses collègues.

Si Altisia le croyait, il irait peut-être mieux...

Peut-être.

Parce que toute cette histoire était terrifiante, et qu'il n'y avait peut-être rien à faire contre cette terreur.

- Je suis désolé pour tout ce cinéma, dit-il. Seulement, je me demande si je ne serais pas sur écoute... Et dans ce cas, tu pourrais l'être aussi.
- Sur écoute... ? Pourquoi serais-tu sur écoute ? demandait-elle le plus sérieusement du monde.
- J'ai l'impression qu'on me suit, je me sens surveillé.
- Maintenant ?
- Non, mais... souvent.
- Et tu as vu si quelqu'un te suivait ?
- Non... mais...

- Dis-moi, Khan. S'il te plaît. Dis-moi tout.

Khan expliqua alors à Altisia que Coline enquêtait sur une puce électronique destinée à être implantée dans le corps humain pour soumettre massivement les gens aux desiderata des dirigeants, et que c'était pour cette raison qu'elle était allée aux Etats-Unis.

Elle était partie, suite à l'appel d'un homme, Jason, qui disait avoir des informations à lui donner. Il lui avait aussi annoncé qu'il lui présenterait quelqu'un qui savait des choses.

Avant ça, un inconnu avait donné pas mal d'informations à Coline, sans preuves, puis il avait disparu pendant des mois avant de lui écrire une lettre codée pour l'avertir que Jason l'appellerait.

- Une lettre codée ? s'étonna Altisia.

- Oui... Une lettre signée d'un nom de femme qui lui racontait soit-disant ses vacances à Hawaï avec sa sœur et sa tante. Seulement, Coline ne connaissait pas cette femme, qui écrivait comme si elle s'était connues depuis toujours. Dans la lettre, la femme l'avertissait qu'un ami américain, Jason, avait lu son livre, et qu'il voulait lui en parler... Coline a pensé que la lettre venait de l'inconnu, et que Jason voulait en réalité lui parler de la puce.

La veille de son retour, elle lui avait passé un appel téléphonique enthousiaste : elle avait les preuves, disait-

elle, que cette puce était en cours de réalisation, et elle voulait en faire un livre.

Or, elle était partie avec un unique sac à dos, et ce sac avait disparu. C'était le seul endroit où elle aurait pu mettre les documents que Jason, et peut-être l'autre personne, lui avaient remis. Il n'avait rien trouvé dans ses vêtements... Il avait même tâté la doublure de son manteau, mais il n'avait rien trouvé. Aucun papier, aucune disquette, rien.

Ensuite, il avait fouillé son bureau et les poches de ses vêtements pour voir s'il trouverait le numéro de Jason, son contact aux Etats-Unis, mais il avait fait chou blanc et il s'était souvenu qu'elle lui avait dit que c'était toujours lui qui la contactait. Maintenant, il se demandait si ce Jason était un ami ou un ennemi. La lettre codée qu'elle avait reçue ne venait peut-être même pas de l'inconnu qui lui avait transmis des informations... Si elle était de lui, soit Jason était un traître, soit il était un allié qui n'avait pas remarqué qu'il s'était fait griller et avait donc mis Coline en danger sans le savoir... Ou alors la lettre avait carrément été fabriquée par l'ennemi, mais non, c'était idiot : ils auraient très bien pu tuer Coline ici. Auquel cas ils n'auraient eu aucune nécessité d'inventer tout un scénario pour la faire aller aux Etats-Unis, puis l'en faire revenir... morte.

Si sa mort n'était pas naturelle, si des gens étaient capables de provoquer une crise cardiaque, ils auraient pu le faire sur

place, depuis longtemps. Oui, parce que, cette crise cardiaque, c'était bizarre, quand même...

- En effet, répondit Altisia avant de lui rapporter la conversation qu'elle avait eue avec son amie Elizabeth.

Elle lui parla aussi des visions qu'elle avait eues la dernière fois qu'elle avait déjeuné avec sa fille, et de celles qui s'étaient manifestées pendant les jours qui avaient suivi.

A la lumière des informations qu'il venait de lui donner, ces visions prenaient sens, et s'ils n'étaient pas en train de plonger tous les deux dans un délire inepte, il était possible que quelqu'un ait fait l'injection fatale à Coline dans l'avion, quelqu'un qui se serait arrangé pour être assis à côté d'elle... Il suffisait de se pencher sur elle, quand les lampes étaient en veilleuse et que tout le monde dormait plus ou moins, y compris Coline, pour lui injecter une substance sans aucun risque de se faire prendre. C'était facile, sur un vol aussi long... Surtout pour un professionnel...

Ensuite, il suffisait d'ouvrir le casier et de prendre le sac de Coline l'air de rien, au moment où tout le monde se lève et s'agite, puis d'avancer tranquillement dans la cohue de la file d'attente, et de dire « Merci, bonne journée », à l'hôtesse qui se tient, tout sourire, à la sortie, tandis que les gens qui passent à côté de Coline la croient endormie...

Bien sûr, ce n'était qu'une hypothèse, mais compte tenu des éléments qu'ils possédaient, il était tout à fait plausible que les choses se soient passées ainsi... Non ?

- Si, malheureusement... répondit Khan. Ça a même l'air d'être vraiment ça. On remonte ? proposa-t-il en montrant l'escalier qui montait vers la rue.
- Ça a l'air, oui, mais je n'ai fait que broder ! le prévint Altisia en le suivant dans l'escalier. Attention, Khan : ce n'est qu'une hypothèse. Ce n'est pas parce que ça a l'air vrai que ça l'est, rappela Altisia qui regrettait presque de lui avoir confié sa théorie. Il partait déjà tellement à la dérive qu'un rien pouvait l'encourager à s'enfoncer plus avant dans une voie qui ne le mènerait sûrement nulle part, sinon à sa perte.
- Oui ! Mais ça se tient ! insista Khan.
- Oui, Khan... Ça se tient... Et finalement, que ce soit vrai ou non, ça ne change rien à ce que je te disais au départ. Tu ne vas vraiment pas bien ! Et je ne sais plus comment t'aider et aider Brume ! Elle a perdu sa mère, et son père part à la dérive ! Alors on fait quoi ? On fait quoi, Khan ? On laisse tout partir à vau-l'eau ? On va aller où, comme ça ? Jusqu'à des profondeurs dont on ne pourra plus du tout revenir ?

Le visage empreint d'une extrême douceur, Khan la regarda et, le regard un peu trop brillant, il lui dit :

- Je suis désolé, Altisia... Mais tu ne peux rien.

« On ne peut rien pour moi.

« Je suis un homme brisé...

« Merci de t'inquiéter pour nous, mais il n'y a pas de remède.

« Je suis content que tu sois là pour Brume. Parce que je sais que tu prends bien soin d'elle.

Ils se regardèrent un instant, les larmes aux yeux. Altisia voulut dire quelque chose mais Khan lui fit signe que non, ce n'était pas la peine. Puis il esquissa un petit sourire malheureux et partit de son côté, laissant Altisia désespérée dans la rue. Le fleuve était beau. Il était mat sous la lumière pâissante. Le ciel était en train de passer du bleu au gris... Il pleuvrait certainement pendant la nuit, ou sinon le lendemain.

En rentrant chez elle, elle pensa à son hypothèse et n'eut plus aucun doute à son sujet : Coline avait été assassinée à cause de ce qu'elle savait, et jamais ses assassins ne seraient retrouvés.

Puis arriva le soir fatal du 15 janvier 2000.

La nuit était tombée depuis longtemps quand Myrtille appela Altisia pour lui signaler que Khan n'était pas rentré et qu'elle n'arrivait pas à le joindre. Il aurait dû être là depuis plus d'une heure. Elle était embêtée, parce que, ce soir-là, elle avait rendez-vous avec son amoureux au cinéma, à 20 h, et elle avait raté la séance. Evidemment, elle n'avait pas réussi à le joindre pour lui dire qu'elle ne pourrait pas venir, car il devait déjà être parti à leur rendez-vous. C'était foutu, et très embêtant, mais surtout elle commençait à s'inquiéter pour Khan : il aurait dû rentrer vers 19h30, il était maintenant neuf heures moins le quart, et il n'était pas dans ses habitudes de la laisser sans nouvelles. Il était souvent en retard, certes, mais pas de plus d'un quart d'heure, et il l'appelait toujours pour savoir si elle pouvait rester plus longtemps que prévu quand il devait rentrer plus tard.

Elle l'avait appelé plusieurs fois sur son portable, puis elle avait téléphoné à son bureau, où quelqu'un avait fini par lui répondre : Khan était parti faire une interview dans l'après-

midi, à une trentaine de kilomètres... Sans doute avait-il été retardé...

Elle avait raccroché puis, au bout d'une heure, comme il n'arrivait toujours pas, elle avait appelé Altisia. Celle-ci avait dit « J'arrive dans vingt minutes. »

Elle avait ensuite relayé Myrtille, et avait tant bien que mal essayé de la rassurer malgré sa propre inquiétude. En vérité, tout cela n'augurait rien de bon, mais elle n'en montra rien, et promit à Myrtille de lui donner des nouvelles de Khan dès qu'elle en aurait, si l'heure n'était pas trop tardive, sinon le lendemain matin.

Elle n'avait qu'à lui donner son numéro, tout irait bien, qu'elle ne s'inquiète pas.

Accrochée à Chonchon, Brume dormait profondément. Altisia décida d'appeler le journal à son tour. Une voix féminine lui répondit après qu'elle eut fait sonner le téléphone une bonne vingtaine de fois. C'était Gaëlle. Ce soir-là, elle avait du travail par-dessus la tête et elle resterait tard au bureau. Suite à l'appel de la baby-sitter – oui, c'était elle qui lui avait répondu –, elle avait commencé à s'inquiéter. Khan lui avait dit qu'il repasserait au bureau avant de rentrer chez lui, et quand l'heure de son retour avait largement été dépassée, elle avait pensé qu'il était finalement rentré directement chez lui, mais maintenant, compte tenu de l'état dans lequel il était depuis des mois,

elle se faisait du souci. Elle l'avait appelé sur son portable professionnel, mais il ne répondait pas.

Serait-il possible, avait demandé Altisia, d'appeler les gens qu'il devait interviewer, pour savoir s'il était toujours chez eux, à tout hasard ? Peut-être les batteries de son téléphone étaient-elles vides...

Non, ses batteries n'étaient pas vides, affirma Gaëlle. Sinon elle serait tombée directement sur sa messagerie... Et puis, oui, bien sûr, on pouvait appeler les gens chez qui il s'était rendu – sans doute y aurait-il encore du monde, car il s'agissait d'une imprimerie. Mais... avait-elle commencé sans oser terminer sa phrase.

Oui, je sais bien... avait dit Altisia. Il nous aurait sûrement appelées de là-bas... Mais on pourrait essayer quand même, non ? Au moins pour savoir depuis combien de temps il est parti...

Oui, bien sûr, c'était une bonne idée, même si... Gaëlle avait assuré Altisia qu'elle appellerait immédiatement l'imprimerie et qu'elle la tiendrait informée du résultat de son appel.

Elle avait raccroché puis demandé à ses collègues encore présents si quelqu'un savait dans quelle imprimerie Khan devait se rendre. Non, personne ne le savait, il faudrait demander à Raphaël, qui était exceptionnellement absent ce soir-là. Il avait été invité à dîner chez un député. Mieux

valait ne pas le déranger... « Tu devrais demander à J.-B. », lui avait ensuite dit Hervé. J.-B. ? Il était dans le coin ? « Oui... je crois qu'il est allé se chercher un café... Sinon il doit encore fumer sur le balcon ! » Gaëlle s'était donc rendue à la machine à café, puis, parce qu'elle ne portait qu'un pull fin et qu'il faisait 3° dehors, elle avait toqué à la porte-fenêtre du balcon. Son collègue s'était alors retourné, il avait failli ouvrir la porte-fenêtre, mais elle avait fait signe que non, surtout pas, en mimant sa frilosité, et avait posé sa question à travers la vitre. « J.-B. ! Tu sais dans quelle imprimerie est allé Khan aujourd'hui ? » « Pourquoi ? » avait-il demandé à travers la vitre en soufflant la fumée de sa cigarette. Gaëlle avait soupiré. « Tu es bien un journaliste, toi, pour répondre à une question par une autre question ! » Prenant la remarque de Gaëlle pour une flatterie, J.-B. avait ri crânement, puis il avait dit d'un ton sérieux : « Non mais, réellement : pourquoi tu veux savoir ça ? » « Et toi, bordel ! Pourquoi tu ne réponds pas simplement à ma question ? » avait rétorqué Gaëlle, excédée. « Ok, ok... Mais enfin, quand même, tu pourrais me le dire... », avait répondu J.B., vexé. Gaëlle avait soudain eu envie de le mordre, de le griffer, de le jeter par le balcon : le temps pressait, qui savait si Khan n'était pas en danger, et impossible d'avoir une réponse simple à une question de rien du tout ! « On le cherche ! Il ne répond pas sur son portable ! Alors ? Tu sais

dans quelle imprimerie il est allé ? » J.-B. affichait maintenant un air méprisant à l'égard des informations que Gaëlle venait de lui fournir. Ce Khan, quelle loque, vraiment... Il n'était pas étonné qu'il ait disparu et qu'il cause encore des histoires. A la place de Raphaël, il l'aurait viré depuis longtemps... « Il est allé à Grafik ! G-R-A-F-I-K ! », épela-t-il, soudain serviable. « Merci ! », lui dit Gaëlle en lui signifiant d'un geste qu'elle le trouvait décidément fatigant. Elle avait tourné les talons en se disant que ce J.-B., vraiment, elle ne pouvait pas le piffrer. C'était un sale type arrogant, toujours à parader devant Raphaël, à jouer le bon collègue très coopératif devant lui, mais par derrière, une vraie raclure qui n'hésitait pas à faire des croches-pieds de-ci de-là. Récemment, il avait fait exprès de ne pas lui transmettre une information importante, et à cause de ça elle s'était ridiculisée devant tout l'équipe... Quel sale type, vraiment... Si seulement elle pouvait le jeter par le balcon, un de ces jours... A moins qu'il meure rapidement d'un cancer des poumons... Avec tout ce qu'il fumait, c'était très envisageable.

Enfin, elle avait autre chose à penser ! Avec tout le travail qu'elle avait ! Misère de misère ! Et Khan disparu... Brrrr... Ça donnait envie de grincer – ou d'aller se coucher sous sa couette avec un grog très alcoolisé.

Au lieu de ça, rendue à son bureau, elle avait cherché le numéro de Grafik et elle avait aussitôt téléphoné et demandé si Khan Nguyen, le journaliste de *L'International*, était encore chez eux. L'homme lui avait répondu qu'il allait demander puis, deux minutes plus tard, un autre homme, le patron de Grafik, Monsieur Gorecki, avait pris l'appareil et lui avait dit que Khan était parti vers 18h30, 18h45 maximum. Pourquoi ? Y avait-il un problème ? Non... enfin oui... on le cherchait. Ah bon ! J'espère que vous le trouverez vite ! avait dit Monsieur Gorecki, qui avait trouvé Khan assez particulier, mais plutôt attachant, avec son air de défaite imprimé sur son visage, sans vouloir faire de jeu de mot.

18h45... Cela faisait donc trois heures... C'était vraiment inquiétant.

Gaëlle avait aussitôt rappelé Altisia.

Trois heures ? s'était-elle exclamée. Il avait peut-être eu un accident... Comment était-il avant de partir ? Gaëlle avait hésité puis elle avait dit : mal. Peut-être même un peu plus mal que d'habitude, ce qui n'était pas peu dire. Ces derniers mois, il semblait en proie à des terreurs. Ça devenait invivable. Pour dire la vérité, il était devenu complètement parano. Il croyait qu'on lui volait des dossiers, demandait si personne n'était venu poser des questions sur lui, s'imaginait que quelqu'un avait fouillé son

bureau, ses tiroirs... Il avait de la chance que Raphaël l'aime bien, sinon il aurait perdu son travail depuis un bon moment.

Je vais appeler la police, avait déclaré Altisia avec gravité. Bien sûr, ils ne feraient sans doute rien, mais elle pouvait au moins essayer. Elle la tiendrait au courant, promis.

Altisia avait alors appelé la police, il y avait eu de l'attente, puis une ligne s'était libérée, grésillante, ce qui avait rendu la conversation difficile. Elle avait expliqué la situation en insistant sur l'état psychique de Khan, mais le policier lui avait répondu que Khan était adulte, qu'il avait peut-être eu besoin d'une escapade, et que, dans le cas d'une personne majeure, on n'entreprenait aucune recherche avant vingt-quatre heures. Il était désolé, mais c'était comme ça. La plupart du temps, les gens revenaient chez eux avant que les vingt-quatre heures se soient écoulées... Qu'elle ne s'inquiète pas trop : selon son expérience, il serait sûrement de retour le lendemain matin.

Altisia avait remercié, elle avait raccroché puis appelé Gaëlle pour lui narrer sa conversation avec le policier, et une longue nuit d'angoisse avait commencé.

A près de sept heures trente, le lendemain matin, quand la sonnette avait retenti, Altisia savait que ce ne serait pas pour lui annoncer une bonne nouvelle.

Encore ensommeillée, elle avait ouvert, enroulée dans le plaid dont elle s'était couverte quand elle avait succombé au sommeil sur le canapé.

C'était la police. On avait trouvé la voiture de Khan encastrée dans un arbre, au milieu d'un pré... D'après leurs premières constatations, il était mort depuis au moins huit heures, mais avec ce froid, c'était difficile à dire – le froid ralentissait l'évolution de... Enfin bon. Peu de voitures circulaient sur cette petite route de campagne.

Vers 6 h, une automobiliste l'avait aperçu malgré la nuit et le brouillard, elle s'était arrêtée et avait immédiatement appelé les secours, mais il était déjà trop tard. D'ailleurs, on supposait qu'il était mort sur le coup.

« Nous sommes vraiment désolés », avait dit le policier le plus âgé.

Puis Brume s'était levée, elle était arrivée au salon, et elle avait vu sa grand-mère Tisia et les deux policiers. Ceux-ci avaient eu l'air gênés.

« C'est Brume. La fille de Khan... et de Coline, ma fille. Elle aura six ans dans deux mois... » leur avait dit Altisia d'une voix lente et basse.

Les deux policiers avaient hoché la tête et ils étaient restés cois devant ce malheur qui privait de son père une toute petite fille ébouriffée, habillée d'un tout petit pyjama rose et blanc à petits cœurs rouges, un ours en salopette à la main.

Ils savaient par Gaëlle que la petite avait déjà perdu sa mère, deux ans plus tôt, que le père ne s'en était jamais remis, et que tout était devenu compliqué pour cette famille amputée d'un de ses membres.

Dans la voiture, ils avaient trouvé des documents à en-tête de *L'International*, et la carte de presse de Khan. Ils avaient donc téléphoné, et Raphaël, qui était arrivé au travail à sept heures moins vingt, leur avait dit qu'il ne savait pas où trouver la famille de Khan mais qu'il allait demander à Gaëlle, une journaliste avec qui Khan avait quelques liens d'amitié.

La police lui avait dit qu'elle s'en occuperait. Pouvait-il leur donner le nom et le numéro de téléphone de cette collègue ? Puis un jeune policier avait appelé Gaëlle qui, après avoir grommelé contre les gens qui osaient la réveiller si tôt, avait répondu d'une voix pâteuse. Khan Nguyen, son collègue, avait eu un accident de voiture... Savait-elle où ils pouvaient joindre sa famille ?

Oui mais... Il allait bien ? Est-ce que c'était grave ?

Nous sommes navrés, Madame... Il est décédé.

Décédé ?

Gaëlle était maintenant tout à fait réveillée. Décédé. Et il lui disait ça comme ça, au téléphone, alors qu'elle était toute endormie ! « Vous auriez pu me l'annoncer autrement ! »,

gueula-t-elle avec rage. « Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous êtes inhumain ! »

Le policier, une jeune recrue qui, au fil des ans et de l'expérience accumulée, ferait un très bon élément, se rendit compte de sa bétise et lui présenta ses balbutiantes excuses en priant qu'elle ne porte pas plainte contre lui auprès de ses supérieurs. Tant qu'elle ne lui demandait pas son nom, ça allait... Qui plus est, c'était une journaliste... Pour peu qu'elle ait une dent contre la police, il était cuit.

Je suis vraiment désolé, Madame..., lui dit-il, je ne savais pas que vous étiez liée à Monsieur Nguyen...

C'était un ami ! avait rétorqué Gaëlle. Pas un ami proche, mais un ami dans le travail ! Vous voyez ce que je veux dire ? Un ami comme on en a besoin quand on travaille dans un milieu qui ne nous fait pas de cadeaux !

Je vois, oui, je vois... Je suis vraiment désolé, et je vous présente mes sincères condoléances, Madame, avait dit le jeune policier consciencieux en se disant que, quand même, annoncer comme ça la mort d'un ami, ce n'était pas très malin...

Madame, s'il vous plaît, connaissez-vous des membres de sa famille ? avait-il demandé.

Oui, il y a Altisia. C'est la mère de la compagne de Khan, qui est morte il y a deux ans...

Qui ça ?

Coline, la compagne de Khan Nguyen. Depuis, il n'a fait que couler... Il n'était plus du tout dans son état normal...

Et où peut-on trouver... Comment avez-vous dit ?

Altisia. Altisia Gatinel.

Altisia... Gatinel... avait répété le policier en notant le nom. Vous la trouverez chez Khan. Hier soir, la baby-sitter l'a appelée, et Altisia est allée chez Khan pour garder la petite et libérer la baby-sitter...

Il avait une enfant... ? avait demandé le policier en contenant son émotion. Il avait lui-même perdu son père à l'âge de huit ans... Celui-ci était mort dans l'exercice de ses fonctions alors qu'il intervenait dans un braquage... Plus tard, quand il avait dit à sa mère qu'il voulait être policier, comme papa, elle avait tout fait pour l'en dissuader, morte de peur à l'idée de le perdre à son tour. Mais lui, il avait la justice dans le sang, et il savait que son père aurait été fier de lui s'il avait su qu'il s'était engagé dans la police.

Oui, avait répondu Gaëlle. Une petite fille. Brume. Elle doit avoir cinq ou six ans...

Bien. Merci. Je suis vraiment désolé... avait dit Thomas, le policier, avant de prendre congé et de donner les informations reçues à Jean-Pierre, le collègue plus âgé qui le supervisait.

Une petite fille ? avait demandé Jean-Pierre. Merde...

Lui-même père de deux enfants, Marie, huit ans, et Paul, cinq ans, il était toujours un peu troublé quand il apprenait un décès qui laisserait des enfants orphelins. Il préférait ne pas penser à ce que deviendraient les siens s'il venait à disparaître. Son épouse, Claire, était une bonne mère, et elle avait la tête sur les épaules, c'était une femme de caractère, heureusement, mais, pour avoir vu des gens solides et équilibrés tomber très bas après la mort d'un proche, Jean-Pierre savait quel cataclysme cela pouvait être pour une famille. Il faisait un métier dangereux. On découvrait parfois trop tard que des petits malfrats, dont on ne pensait pas devoir se méfier, étaient armés... Ceux-là étaient particulièrement dangereux car ils étaient nerveux, et quand ils perdaient les pédales, ils tiraient dans le tas à l'aveugle, n'importe comment. Un collègue était mort de cette façon, l'an passé... Il avait laissé une femme et trois enfants inconsolables...

Jean-Pierre avait dit à Thomas qu'ils allaient informer Madame Gatinel du décès de son gendre, et qu'il comptait sur lui pour se comporter de façon digne et respectueuse. Il y avait une petite fille dans l'histoire... Le mieux était qu'il le laisse faire. Comme ça, il apprendrait.

C'est ainsi que les deux policiers s'étaient retrouvés dans le salon d'Altisia, à lui dire ceci et cela, et qu'on ne savait pas s'il s'agissait d'un suicide ou d'un accident. Puis Brume avait

paru dans l'encadrement de la porte, et Altisia et les deux policiers l'avaient regardée avec appréhension.

Altisia s'était efforcée de lui faire un petit sourire, et elle lui avait dit : Viens là, ma puce. Viens, ma chérie, en tendant un bras vers elle.

Le regard dur et la mine grave, Brume avait regardé les deux policiers et elle s'était avancée avec méfiance vers sa grand-mère Tisia, qui l'avait prise sur ses genoux et l'avait entourée de ses bras.

- Ma chérie, je suis désolée, vraiment désolée. Ces messieurs de la police sont venus nous porter une bien triste nouvelle. Ton papa a eu un accident de voiture... Il est... s'était interrompue Altisia.

Quels mots dire ? Comment lui dire qu'elle n'a plus du tout de parents ?

- Ton papa est allé aller rejoindre ta maman dans les étoiles, avait-elle fini par dire en référence à une conversation qu'elles avaient eue, un jour, à propos des âmes qui migraient dans l'univers.

Brume l'avait regardée avec des yeux immenses et durs, si durs. Des yeux lourds de reproche. La déchirure dans sa chair qui jamais ne s'était refermée depuis la mort de sa mère s'était soudain creusée plus profondément, et dans ce creux, dans ce vide, dans ce manque, dans cet arrachement

d'une partie vitale d'elle-même, s'étaient enracinées une haine et une colère qui dureraient longtemps.

La vie l'avait trahie une deuxième fois. Maintenant c'était fini, il ne fallait plus rien lui demander. Elle ne voulait plus vivre, n'avait plus du tout envie d'être là. Son lien était brisé. Plus rien ne l'attachait à l'existence terrestre.

Puis elle s'était mise à trembler de tout son corps, Altisia l'avait entièrement enveloppée dans une couverture et serrée contre elle, dans ses bras, pendant longtemps, très longtemps, bien longtemps après que les policiers s'étaient éclipsés discrètement et qu'ils avaient chuchoté : « On vous recontactera. »

Elle étaient restées ainsi pendant des heures, collées, l'une éperdue de larmes, l'autre tremblant de tout son être. Et leur cœur, leur peine, leur âme, leur chair douloureuse et vide, s'étaient soudées comme se lient les deux dernières survivantes d'une catastrophe impitoyable.

VII. La Trame

Il faudrait arriver à tout lier.

Le carnet, l'origine, la puce.

Là est la clé de tout, la grande compréhension finale.

Il faudrait lier ma mère, ma grand-mère, mon père, Cyrille, Rémi, Sonia, moi – et tous les autres.

Il faudrait tout comprendre en unité, comprendre l'être au monde, l'esclavage, l'origine du mal, la violence, la colonisation.

Il faudrait comprendre la terre, le rapport à la terre – l'univers, l'histoire.

Il faudrait comprendre la naissance. Comment on naît, comment on vit, comment on vieillit, comment on meurt. Comment d'autres, différents dans leur être au monde, naissent, vivent, vieillissent, et meurent.

Il faudrait tout relier en un tout, une unité, car les liens, l'unité, sont la clé.

Il faudrait relier sœur Hyacinthe au présent, à l'avenir, ce qu'elle est à ce que nous sommes – et ne sommes pas.

Il faudrait relier les contraires, le jour et la nuit, l'obscurité et la lumière, la pénombre et le demi-jour, l'aube, le crépuscule, le

chaud et le froid, la matière, l'invisible, l'énergie primordiale,
une, unie.

Il le faudrait.

Mais comment retrouver l'Unité perdue ?

Comment retrouver l'Amour perdu, la Compassion perdue, le Lien perdu qui unit tout ?

Imagine un monde où l'Amour, la Compassion, le Lien, seraient tout.

Imagine ce monde, et tu verras, dans la clarté de ton esprit, les visages rayonner – ces visages si fermés, si fanés, que tu croises dans la rue.

Imagine ce monde, et tu verras disparaître la violence, la solitude, l'angoisse, l'injustice, la frustration, l'envie, la jalousie, la vanité, la colère, la vengeance, le désespoir.

Parfois, quand je marche dans la rue, je regarde les visages et je les imagine libres et heureux. Chaque fois, je vois apparaître, dans la clarté de mon esprit, des êtres rayonnants, ouverts, émerveillés de vivre.

Sublimés par la transcendance qui les rend au divin, ils sont frais et doux comme un enfant qui n'a pas oublié d'où il vient.

J'ai des choses à te dire.

Je dois raconter l'histoire, je dois imaginer, rêver, dériver, savoir.

Je dois me vider le cœur entre tes murs, seule avec toi.

Je dois achever l'œuvre de ma mère, de ma grand-mère, l'œuvre commencée avant moi par toute une lignée de femmes qui ont abouti à moi. Je les sens battre en moi, dans mon poulx. Je sens l'humanité, son histoire folle et fracassée, battre dans mon sang, dans mes veines, en attente de dénouement.

Je suis celle qui dois finir l'histoire. Celle qui doit assembler toutes les pièces du puzzle qu'on m'a laissées.

J'ai peur. J'ai toujours eu peur. Je porte la peur en moi, la peur du monde, la peur de prendre place et de n'avoir jamais de place, la peur de me lier et la peur d'être seule.

J'ai peur de la violence. J'ai peur de la peur. J'ai peur de ma peur, peur de la peur des autres. J'ai peur de ce que je suis, peur d'être trop, peur de ne pas être assez, peur de ne pas suffire.

J'ai peur de déborder, de dépasser les bornes, j'ai peur d'être engloutie dans le magma de mon volcan. J'ai peur de ma force, peur de ma puissance, démesurées – j'ai peur de ma démesure. J'ai peur d'être faible, fragile, vulnérable, friable.

J'ai peur tout le temps, de tout, et je me recroqueville, je me fais petite, je rase les murs, je disparaîs comme si je devais m'éradiquer, comme si j'étais de trop. Et je reste seule dans mon coin en essayant chaque jour, à chaque instant de ma vie, de me convaincre que c'est mieux ainsi.

Je porte toutes les peurs du monde – la peur de l'autre, la peur de soi.

J'ai peur de l'aventure, et peur de la routine.

J'ai peur de rester là, seule, toujours, toute ma vie, condamnée, et j'ai peur de sortir, de partir, de ressentir, de vivre.

J'ai peur de tout.

Peur de gâcher ma vie, de ne pas l'accomplir.

Peur de mourir, un jour, à l'issue d'une longue existence, en me disant que j'aurais pu tout faire, et que je n'ai rien fait.

Et j'ai peur, vraiment peur, de manquer à ma tâche.

C'est pourquoi je dois rester ici, avec toi, dans ta forêt, seule avec tes pierres et ton âme.

- J'aimerais rester deux ou trois jours de plus. Seule, annonça Brume d'une voix calme et décidée, les yeux fixés sur le feu.
- Tu en es sûre ? demanda Cyrille en se tournant vers elle.
- Oui. J'ai quelque chose à faire avec sœur Hyacinthe.
- D'accord... Dans ce cas, on ira ensemble à la source, et il faudra que tu retiennes le chemin. Je te laisserai mon téléphone pour que tu nous fasses signe quand tu voudras rentrer. On viendra te chercher en bas.
- Merci, mais ce n'est pas la peine, répondit Brume à voix basse, absorbée dans ses pensées.
- C'est plus prudent, insista Cyrille. Tu ne connais pas la forêt. Je ne voudrais pas que tu te perdes et que tu n'aies aucun moyen de nous avertir.
- Je ne savais pas que tu avais un téléphone...
- C'est un téléphone de secours, la plupart du temps éteint. Ici, il ne capte pas. Il faut descendre pour avoir du réseau.
- D'accord... consentit Brume pensivement avant d'ajouter : Il est beau, ce feu.

- Quoi ?
- Il est beau ce feu. Je ne peux plus me détacher de lui. J'ai l'impression qu'il me parle, ou qu'en lui je peux lire mes pensées, à un niveau... A un niveau différent de la pensée.

Cyrille contempla le feu un instant, puis elle dit :

- En parlant de feu, demain c'est toi qui l'allumeras. Je veux être sûre que tu puisses te chauffer.
- D'accord, Cyrille, répondit Brume en tournant vers elle un visage ravi, et en songeant dans l'ancre de son cœur soudain rayonnant d'amour : « Mon amie, ma sœur, toi que j'aime de toute mon âme. »

Le lendemain, comme convenu, Cyrille partit seule au début de l'après-midi.

- Ça ira ? avait-elle demandé à son amie.
- Ça ira. Ne t'inquiète pas, la rassura Brume un peu émue à l'idée de se retrouver seule dans la forêt.
- Tu n'as plus beaucoup de vivres...
- Je sais. Mais je suis prête. Quelque chose a pris le relais. Quelque chose qui me nourrit autrement.
- Alors... s'inclina Cyrille. Tu as bien grandi, ces deux derniers jours...
- Oui. Quelque chose a changé en moi. Je me sens plus grave, plus solide... Moins enfant. Et je sens qu'ici je vais pouvoir aller au bout d'une forme de transformation. Je

me demande même si je ne vais pas aller jusqu'à une sorte de dépassement transcendantal de la matière. Je ne sais pas... Ça paraît extravagant, mais à moi ça me semble juste, naturel. J'ai vraiment besoin d'aller au bout de cette évolution. Parce qu'après, il me faudra accomplir quelque chose, je ne sais pas encore quoi. Et j'aurai besoin d'être forte et solide, pour contenir et diffuser la résonance ultime.

« La résonance ultime ? », se demanda Cyrille interloquée. Quel sens ces mots avaient-ils ? Elle regarda Brume et quand elle vit dans ses yeux qu'elle-même ne comprenait pas de quoi elle parlait, elle se contenta de la serrer dans ses bras pour lui dire au revoir.

- Tu as raison, je ne devrais pas m'inquiéter pour toi. Tu sais aller à la source et en revenir, tu sais faire du feu... En somme, tout va bien !
- Oui. Tout va bien, Cyrille. Et puis je ne fais rien d'autre que ce que tu as fait avant moi !
- C'est vrai. Et il y a sœur Hyacinthe ! Avec elle tu vas faire des prouesses ! Je ne sais pas ce que j'ai, à m'inquiéter pour toi comme une mère poule ! C'est ridicule ! dit-elle en riant.
- Mais non, enfin ! Ça me va droit au cœur. Allez ! Va-t-en maintenant !
- Ok, j'y vais. A bientôt, Brume.

- A bientôt, Cyrille. Et ne te perds pas en redescendant ! Et fais bien attention aux inconnus ! Si un homme te propose un bonbon, refuse et cours vite ! Et si tu croises un loup-garou, dis-lui qu'il s'est trompé d'heure et qu'il revienne une nuit de pleine lune ! ajouta Brume avec la ferme intention de la faire rire jusqu'à ce qu'elle soit trop loin pour l'entendre.

Le renard apparut peu après le départ de Cyrille. Il semblait jeune, son beau pelage roux se mariait à merveille avec les couleurs de l'automne, et sa gorge était blanche.

Il commença par se poster à quelques mètres de Brume et à la fixer d'un air résolu. Brume le regarda à son tour, et sentit un grand mystère l'étreindre.

Comme les jours précédents, biches, cerfs, et chevreuils continuèrent à se présenter sans rien de notable. Seule la présence obstinée du renard offrait un caractère insolite.

Aussitôt qu'elle eut quitté Henri, Altisia s'installa chez Lise. Elles vidèrent la pièce qui servait jusqu'alors de débarras, disposèrent un lit, une commode, un portant à roulettes en tubes de fer chromé, chinés aux puces, et entamèrent une vie commune si complice et si gaie qu'elle leur laisserait toujours le souvenir impérissable d'une période heureuse émaillée de fêtes réjouissantes et de passionnantes soirées avec leurs amies.

Quant à Henri, il avait suffi qu'Altisia franchisse le seuil de sa porte pour oublier la vie passée avec lui, les règles, contraintes, exigences domestiques, et retrouva aussitôt son naturel confiant, heureux et libre. Seul ce qui lui était essentiel demeura : sa capacité à voir en profondeur les émotions cachées et leur mécanique, sa contemplation extatique, sa connaissance des ressorts destructifs du couple traditionnel, son plaisir d'être enceinte, et bien sûr, sa compréhension profonde de la violence masculine envers les femmes.

Elle avait compris tant de choses que ce mois passé avec Henri lui avait fourni tout ce qui lui faudrait savoir pour le reste de sa vie.

A la fin du mois de janvier, elle décida de se rendre chez ses parents pour les tenir au courant de sa situation. Après un voyage en train qui la ravit, elle retrouva avec bonheur la petite maison vosgienne de son enfance. La campagne sentait l'eau et la glace. « C'est une senteur bleue délavée, une senteur de ciel diaphane et d'eau de source » pensa Altisia en pénétrant dans le petit jardin où persistaient ça et là des mottes de neige dans l'herbe, qu'elle avait vues en nombre le long du chemin.

Elle parla d'abord à sa mère, qui fut tout à la fois enchantée de sa grossesse et ulcérée qu'un homme ait osé considérer sa fille comme sa propriété. Qu'est-ce que c'était que cette façon de traiter une femme ? Elle n'était pas une chose, et cet homme-là ne serait jamais heureux s'il ne comprenait pas que l'amour ne souffrait pas l'esclavage, et que la liberté était un droit fondamental qu'il était impérieux de protéger, pour les autres autant que pour soi. L'amour était bien autre chose ! Ah l'imbécile, le butor, la brute ! Si elle le tenait, il passerait le plus sale quart d'heure de sa vie ! Il s'en souviendrait longtemps, tu peux me croire ! Qu'il se fasse soigner ! On n'a pas idée d'envisager le mariage comme une cage ! S'il savait comme ça peut être beau, quand on vit

comme ton père et moi... Il n'y a pas un jour où je ne suis pas contente de le voir. Il fait ce qu'il a à faire de son côté, et moi pareil du mien. On a nos passions personnelles, nos amitiés, nos affections, et on a toute une vie en commun, avec des amis, des randonnées, une façon d'être dans le quotidien, à la maison, tous les deux. Parfois on va écouter des chansons au café de Lulu, de temps en temps on va en ville pour faire des achats, et on mange au restaurant, on flâne. On rit, on s'amuse, on discute. On s'entraide, et on se donne de l'air et de l'espace, sans ça on étoufferait. On est heureux, heureux, ton père et moi...

- Je le vois bien, maman, mais tu sais, ce sont ses parents qui lui ont appris à être comme ça, répondit Altisia avant de dresser un petit panorama de la famille d'Henri, qui fit pousser bien des soupirs à sa mère.
- C'est bien triste... conclut-elle une fois sa colère épuisée. Elever ses enfants à faire leur propre malheur, quelle pitié...
- Je sais, maman... répondit Altisia en sentant son cœur prêt à exploser d'amour pour sa mère.
- En tout cas, tu peux compter sur notre soutien, à ton père et moi. On sera là pour toi. Si tu as besoin de quoi que ce soit, d'argent, de soutien moral, on est là. Je sais que tu tiens à ton indépendance, et tu as raison, mais la maison est payée, on n'a pas beaucoup de frais, alors si besoin,

demande, assura Livia. Pour ton père, soupira-t-elle, je vais le préparer. Tu sais comment il est... Un rien le met sur le flanc... Ne lui dis rien pour le moment. Je m'en occupe.

D'un naturel sensible et délicat, Marcel avait été fortement ébranlé par la guerre. Cet homme doux et pacifique, qui n'était pas de ceux qui jouaient à se battre dans la cour de l'école ni à crâner au bal pour attirer l'attention des filles, en était ressorti fragilisé à vie. Il ne devait son équilibre et son bonheur de vivre qu'à une existence régulière dénuée de toute aventure. Son épouse veillait scrupuleusement à ce qu'aucune émotion forte, hormis les heureuses nouvelles, ne viennent secouer cette âme vulnérable. Aussi le ménagea-t-elle en commençant par l'avertir qu'elle avait une très bonne nouvelle à lui annoncer.

- Quoi donc ? demanda-t-il.
- Notre fille va être maman.
- Vraiment ? Oh... C'est magnifique ! Où est-elle ? Il faut que je la félicite ! Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ?
- Attends, Marcel... Attends... Tu la féliciteras après.
- D'accord, mais... dit-il en soupçonnant qu'une nouvelle moins réjouissante suivrait.
- Tu es content ?
- Très content ! Mais avec qui l'a-t-elle fait, cet enfant ? Je ne savais pas qu'elle avait rencontré quelqu'un !

- Eh bien... C'est là que l'histoire est moins plaisante...
- Quoi ? s'alarme Marcel.
- Allons, Marcel, calme-toi... Tu sais bien que l'agitation ne te vaut rien. Tout va bien. Tout va très bien. Notre fille va très bien. Tu l'as vue ? Elle se porte comme un charme.
- Oui. C'est vrai. Je la trouve même resplendissante. Je me demandais ce qui la faisait briller comme ça...
- Bon, alors tu vois que tu n'as pas à te faire de mauvais sang.
- Oui...
- Voilà, tout va bien... Ça va ?
- Oui, ça va, ma mie.
- Bon, je peux te raconter maintenant ?
- Oui, oui, tu peux... Ça va.
- Tu me promets de m'écouter tranquillement ?
- Oui, oui, je promets.
- Bon, alors voilà. Notre fille va avoir son enfant seule. Elle est très contente. Tout va bien. Elle l'a fait avec un homme dont elle n'était pas amoureuse. Tu sais, un de ces flirts passagers qu'ont les jeunes.
- Ah oui, oui...

Livia se demanda si elle devait dire toute la vérité à son mari, ou s'il valait mieux lui mentir. Mais mentir... Ah non, mentir n'était pas son fort. Mentir compliquait tout. Mentir créait plus de problèmes qu'il n'en résolvait. Et puis mentir à

Marcel, son mari, à propos de leur fille ! Soit. Elle dirait la vérité. Le tout était de savoir comment la dire.

- Ça va, Marcel ?
- Oui, ça va. Mais qu'est-ce qui va se passer alors, avec ce jeune homme ? Va-t-il reconnaître l'enfant ?
- Eh bien... commença évasivement Livia. Eh bien non, figure-toi. Là encore, tranquillise-toi, c'est Altisia qui le veut.
- Ah bon ? Mais pourquoi ?
- Elle ne s'est vraiment pas entendu avec lui. Vraiment, vraiment pas. Tu comprends. Elle ne l'aime pas, elle n'aime pas sa famille... Elle ne veut pas de ce père pour son enfant.
- Ah...
- Oui... et pour te dire la vérité, cet homme... comment dire... cet homme n'est pas fréquentable.
- Oh ! Pourquoi ? C'est un voyou ?
- Oh non ! Il a un bon métier, un bel appartement, il gagne bien sa vie, mais... c'est un tyran. Tu vois ? Un homme qui veut qu'Altisia soit comme il veut, qu'elle ne vive que pour lui, qu'elle passe son temps à faire le ménage, qu'elle lui obéisse... Qu'elle lui appartienne totalement ! Comme une esclave. Il lui faisait même raconter sa journée en détails tous les soirs ! Il voulait tout savoir,

même ce qu'elle avait mangé, à qui elle avait parlé. Tu vois un peu !

- Oh ! Quelle horreur !
- Calme-toi, Marcel. Souviens-toi que tout va bien. Notre fille va très bien, elle est enchantée d'être enceinte, et elle a repris sa liberté ! Alors tu vois, tu n'as pas à t'en faire ! De plus, je crois que pendant le temps qu'elle a été avec lui, il n'a pas eu la tâche aisée avec elle ! ricana-t-elle.
- Je veux bien te croire, répondit Marcel avec un petit rire amusé.
- Tu sais comment elle est. Pas le genre à se laisser commander. Crois-moi, il a plus souffert qu'elle dans l'histoire !
- Sûrement, oui ! Mais enfin, penser qu'elle a été avec cet homme !
- Oui, c'est vrai, mais elle est solide, et maligne. C'est un renard face à un bouledogue, cette histoire !
- Oui, c'est vrai... se gaussa Marcel.
- Ça va, Marcel ? Ça ne te fait pas trop d'un coup ?
- Ça va. Quand je pense à ce qu'elle a dû lui faire endurer, ça me console. Mais, franchement, ce gars-là, je trouve qu'il mériterait qu'on lui apprenne à vivre !
- N'est-ce pas !
- Oh oui !

- Bon, eh bien... notre fille l'a fait.
- Ah oui ? dit-il d'un air réjoui.
- Oui, mais tu me promets de rester tranquille jusqu'au bout si je te raconte comment ?
- Oui, bien sûr... Pourquoi ? Ça risque de me bouleverser ?
- Oui. Moi-même, j'ai été très en colère.
- Ah... Alors je ne sais pas si...
- C'est comme tu veux, Marcel.
- Eh bien... murmura pensivement Marcel. Oui, raconte-moi. Je serai fort.
- Tu en es sûr ?
- Vas-y. L'essentiel, c'est qu'elle aille bien, et j'aimerais bien savoir quel tour elle lui a joué.
- Quand elle a voulu partir, elle le lui a dit et elle a directement fait sa valise. Seulement, il lui a barré le passage, il l'a fait tomber par terre, il lui a dit qu'elle ne partirait jamais, enfin tu vois ! Et elle, elle s'est relevée, mais il l'a empoignée, il a été brutal, et elle lui a mis un bon coup dans les testicules !
- Non ? Oh ! Quel salaud, ce type ! Quelle ordure !
- Oh oui ! Une belle ordure !
- Et Altisia lui a fait ça ! Bien fait pour lui ! jubila Marcel.
- Oh oui ! Notre fille, c'est quelqu'un ! Et elle m'a dit qu'elle en a profité pour lui dire tout ce qu'elle pensait de lui ! Une fois par terre, il était foutu. Et elle lui a dit de ne

jamais chercher à les retrouver, l'enfant et elle. Que sinon, elle lui ferait subir bien pire que le coup qu'elle venait de lui donner.

- Oh ! Eh bien, eh bien... soupira Marcel, un peu ahuri.
- Ça va Marcel ? Oh ! Marcel ! Ça va ? demandait Livia.
- Oui, oui... Un petit coup de fatigue, tout de même, dit-il avec un air égaré que Livia ne connaissait que trop.
- Tu veux une gentiane ?
- Oui... Je veux bien un petit godet... dit-il d'une voix vacillante.
- Je vais en boire avec toi, lui dit Livia en allant chercher la bouteille et les verres.
- Et appelle Altisia. On va boire tous les trois pour fêter sa grossesse, et pour fêter... Je ne sais pas mais, dis donc, on a une fille formidable !
- Oh oui ! Exceptionnelle ! Et je ne suis pas sûre qu'on y soit pour grand-chose...

Altisia profita de la semaine passée chez ses parents pour faire des promenades quotidiennes dans la forêt, dont elle connaissait tous les sentiers. Elle passa aussi de longues heures à lire au coin du feu, dans l'antique fauteuil qu'elle occupait abondamment, enfant, pelotonnée dans des couvertures. Elle visita les quelques anciennes camarades d'école demeurées aux alentours du village, fit la

connaissance des bébés de trois d'entre elles, et but plus de godets d'eau de vie qu'elle ne l'aurait voulu avec ses amies et leur mari, qu'elle connaissait pour la plupart depuis son enfance. Le soir, quand ses parents rentraient de leur travail, elle avait plaisir à les retrouver et, tout en cuisinant, ils discutaient de tout et de rien, de politique et du jardin, de Madame Giard qui avait lancé l'idée d'un concours de fenêtres et de balcons fleuris dans le village, des aïelles et des mûres sauvages qu'il faudrait cueillir l'été prochain, de la rivière dont le niveau baissait, du travail, des enfants de la classe de Livia, du déclin de l'usine de bonbons au pin et au miel qui n'augurait rien de bon pour l'avenir.

Enfin, le cœur gonflé d'amour pour ses parents qui, loin de la juger insensée, l'avaient assurée de leur soutien indéfectible, elle repartit chez elle munie d'une petite somme d'argent qui complèterait ses quelques économies.

A son retour, quand Lise lui avait demandé par quel moyen elle comptait gagner sa vie, Altisia avait répondu qu'elle n'en avait aucune idée mais qu'elle ne voulait plus jamais être esclave et qu'elle en avait fini des longues heures à dactylographier des contrats soporifiques aux ordres de petits chefs hargneux et frustrés.

- Tu devrais travailler aux Amazones, avait lancé Lise.
- Tu crois ?

- Ça t'irait comme un gant. Ton expérience avec Henri serait un atout majeur pour aider les femmes. Tu as un peu vécu leur vie, et tu en es sortie victorieuse. Tu les comprendrais mieux que personne et tu pourrais être une source d'inspiration pour elles. Si tu savais dans quel état elles nous arrivent...
- Pourquoi pas... Jusqu'à présent, je vivais au jour le jour. Mon travail me servait uniquement à être indépendante. Mais depuis que je suis enceinte, c'est différent. J'ai envie d'autre chose. De faire quelque chose de plus important, quelque chose d'utile. C'est comme un monde qui change, en moi... dit Altisia d'un air pénétré.
- Alors les Amazones seraient parfaites. L'ennui c'est qu'il n'y a aucun poste disponible pour le moment. Ce foyer n'existe que par la grâce de familles protestantes aisées qui y mettent beaucoup de leur argent et qui organisent des soirées caritatives pour récolter des dons. Ce n'est pas comme une entreprise... Dès qu'une place se libèrera, je te ferai signe et je te recommanderai. D'ailleurs, je vais commencer dès maintenant. J'ai une collègue, Sybille, qui ne va pas très bien... Elle s'est beaucoup investie dans son travail, mais je crois qu'elle n'en peut plus. Elle n'a pas su se ménager. On n'a pourtant pas cessé de la mettre en garde... C'est une mission difficile, on voit et on entend des choses très

dures, insupportables, mais elle a foncé, foncé, et je ne crois pas qu'elle pourra exercer ce métier encore longtemps... C'est dommage... C'est quelqu'un que j'apprécie beaucoup... Je te la présenterai un de ces jours. En attendant, si tu trouves un emploi, prends-le, parce que je ne sais pas dans combien de temps une place se libèrera.

- Je trouverai bien quelque chose à faire, avait répondu Altisia sans idée particulière.

Il fut convenu qu'elle ne paierait pas de loyer tant qu'elle n'aurait pas de nouvel emploi. Elle participerait au ménage et à la cuisine, et achèterait une partie des denrées.

Altisia adorait Lise. C'était une amie en or, et une femme engagée. Fille d'un mineur d'origine polonaise et d'une mère courage qui avait cumulé les métiers précaires, elle avait bien connu la pauvreté. Au contraire d'Altisia, Lise avait grandi dans l'agitation de trois soeurs et trois frères, dont quatre étaient ses aînés. Puis elle avait voulu voler de ses propres ailes et elle avait appris le métier de secrétaire. Après quatre années passées dans trois entreprises différentes, dont une plutôt généreuse en salaire, primes et avantages sociaux, qui lui avait permis de se constituer des économies inespérées, elle avait rencontré une femme, Micheline, qui lui avait ouvert les portes des Amazones. Son salaire avait dégringolé d'un coup, mais rien n'aurait pu

avoir raison de la passion qu'elle vouait à l'aide des femmes et des enfants en détresse.

Lise Obraniak n'était pas arrivée aux Amazones par hasard. Cette fille volontaire et perspicace avait toute son enfance et son adolescence remarqué que si la vie de mineur était cruelle, la vie de sa mère ne l'était pas moins. Car à la maison, c'était son père qui commandait, et quand il rentrait harassé de son dur labeur, il n'avait rien à faire qu'à se reposer, manger ce qu'on lui servait, ou sortir prendre un verre avec ses amis, tandis que sa mère s'épuisait du matin au soir sans un seul instant de répit, et surtout sans l'aide de son mari, qui trouvait tout cela normal. « C'est la dure vie des femmes... », avait dit Lise un soir de confidences. « Une vie où le travail n'a jamais de fin. Où les journées s'arrêtent quand on va au lit. Mais entre le moment où on se lève et celui où on se couche, on travaille au ménage, à la cuisine, aux enfants, à gagner de l'argent, et quand le mari rentre il faut avoir cuisiné, mis la table, puis il faut débarrasser, faire la vaisselle, et il y a toujours autre chose, une couture à finir, un cartable à réparer, un vêtement à repasser pour le lendemain. C'est une vie d'esclave. Je t'assure, Altisia : c'est parce que j'ai vu ça que je suis devenue féministe sans même en connaître le mot. Et c'est aussi pour ça que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour quitter ce milieu. Je voulais une grande ville, parce que je voulais avoir une chance de

rencontrer des gens intéressants et de m'émanciper. On dit que dans les familles nombreuses tout le monde met la main à la pâte, mais ce n'est pas vrai. Les garçons n'en foutent pas une, ce sont les filles qui aident, et de toute façon c'est la mère qui porte toute l'organisation familiale. Et pour les femmes employées à la mine, ce n'est pas mieux. Si si, je t'assure, on n'en parle jamais mais il y en a ! Plus qu'on ne croit, même ! Pour elles, c'est la mine, plus le ménage, la cuisine, et cetera. Enfin, après ça on dira que les femmes ne travaillent pas... Moi je trouve qu'elles travaillent plus que les hommes, et souvent sans salaire ni reconnaissance d'aucune sorte. »

Il était à peine dix heures et demie. La nuit était tombée depuis longtemps. Les rues étaient calmes, le silence n'était que rarement interrompu par une voiture. Ce n'était pas un temps à traîner dehors... Altisia s'était pelotonnée sur le canapé d'occasion en velours bleu et s'était enveloppée dans la couverture avec laquelle elle dormait. Comme le médecin lui avait dit que, sans être proscrit, l'alcool n'était pas conseillé dans son état, elle avait préparé une théière de verveine-menthe qu'elle buvait petit à petit. De son côté, Lise avait préféré boire du whisky. Qu'avait-elle, ce soir-là, pour avoir autant envie de boire ? Elle semblait en proie à des pensées qui l'assombrissaient. Elle avait peu parlé pendant le dîner, puis elle avait dit « Tu viens ? On va au

salon ? On débarrassera plus tard. » Altisia l'avait suivie, Lise s'était servi un whisky qu'elle avait bu en quelques minutes, puis un deuxième, et elle en était maintenant au troisième, qu'elle buvait beaucoup plus lentement. Son regard était dur. Altisia l'observait en silence. Elle savait que Lise ne s'épanchait pas facilement. Elle préférait tout garder en elle et se débrouiller toute seule. Mais, ce soir-là, elle avait fini par parler.

Après le deuxième verre, elle avait regardé Altisia, et leurs regards, plus graves que jamais, s'étaient rivés l'un à l'autre pendant quelques secondes. Puis, au bout d'un long silence pendant lequel Lise s'était sentie étranglée par une détresse qu'elle connaissait bien mais qu'elle ne laissait jamais paraître, elle dit, debout contre le mur :

- Aujourd'hui on a reçu une femme et ses trois enfants...
Ça faisait quinze ans qu'elle était avec son mari... et...
cette femme m'a fait penser à ma mère...

Lise se tut, elle but une gorgée d'alcool, déglutit bruyamment, comme si le liquide avait du mal à passer, puis elle poursuivit :

- Mon père n'a jamais été violent. Enfin, pas comme ça. Il ne nous a jamais battu... on avait peur de lui mais... il s'y prenait autrement pour nous faire peur. Mais quand j'ai vu cette femme... ça a été vertigineux. Parce qu'elle ressemble énormément à ma mère, mais seulement physiquement... et

ça m'a fait drôle de pouvoir parler avec elle... parce qu'avec ma mère, je ne peux pas parler. Avec mon père non plus, d'ailleurs. Chez nous c'était... c'était comme chez plein de familles de mineurs. Enfin... je ne sais pas... il y en avait des mieux que la mienne. Il y en avait qui arrivaient à être tendres entre eux, à rire... et à préserver quelque chose de bien, malgré tout ça. Chez ma copine Aline, son père aidait beaucoup sa mère, par exemple... Parfois il cuisinait... et puis il aidait tous les jours sa femme en mettant la table, en débarrassant, des choses comme ça. Mais chez moi, c'était pas comme ça. Ma mère s'occupait de tout le monde et mon père ne pensait à personne. Classique, quoi. Ça me faisait drôle quand je voyais des pères qui s'intéressaient à leurs enfants... ou qui jouaient avec eux... Moi j'ai pas connu ça.

« Faut que je fasse pipi », dit-elle après un silence. Elle s'éclipsa, Altisia entendit le bruit affirmé d'un jet dans les toilettes, suivi de la chasse d'eau. Lise apparut dans l'encadrement qui séparait la cuisine du salon, elle se lava hâtivement les mains, et rejoignit Altisia.

Elle se regardèrent avec tristesse, puis sourirent dans une détente fugace, et Lise s'embua. Elle retint ses larmes, but une gorgée de whisky, alluma la grosse bougie blanche qu'une amie, Stella, leur avait offerte, et se posta contre le mur, à côté de la commode.

- Tu sais, chez nous, la vie est très dure, dit-elle les yeux baissés. J'ai grandi dans une cité minière...
- Ah oui ? C'est comment ?
- Je n'aime pas trop en parler... C'est... soupira Lise. Il n'y a pas de mots. La mienne s'appelait, accroche-toi : la Cité Aubépine. Y a jamais eu la moindre aubépine mais ça faisait joli, tu vois. Comme si on allait oublier où on vit parce que ça porte un nom de fleur... La réalité, c'est que là-bas les gens ont une vie de forçat. Quand je vois tous ces types en costume-cravate qui nous gouvernent, bien propres sur eux, bien logés, bien nourris, bien contents d'eux et de tous les avantages qu'ils tirent de la société, ça me dégoûte. Ils se foutent de nous comme de leur première dent. Ils piétinent des vies, et ils s'en foutent. Ils ne savent même pas qui on est, mais c'est eux qui décident, dit-elle avec écœurement.
- Oui... on n'est pas tous logés à la même enseigne... soupira Altisia.
- Ça tu peux le dire ! Moi, je suis née de gens qui triment pour rien et qui en meurent ! Si tu voyais mes parents... Ma mère a cinquante-deux ans, mon père en a cinquante-quatre, et j'ai l'impression de les avoir toujours connus vieux. Mon père a fini par être déclaré invalide. Il a les mêmes problèmes que plein d'autres... Mal partout, les épaules bloquées... il a beaucoup perdu en mobilité, il

est à moitié sourd... Tout ça à cause de la dureté du travail et plus spécifiquement à cause des marteaux-piqueurs et de tous ces engins qui font un bruit épouvantable et qui secouent le corps comme des osselets dans un gobelet de charlatan. Et bien sûr il a la silicose, comme plein d'autres... Ça a des conséquences très lourdes sur ma mère. Parce qu'il ne peut pas rester seul. Elle doit être là jour et nuit. Elle n'a plus de vie ! Elle fait les courses vite fait bien fait, et elle rentre. Ou alors elle l'amène à ses rendez-vous médicaux... Leur vie entière est centrée sur les besoins de mon père, sa douleur, ses humeurs, ses insomnies... Et avant ça, quand il était valide et qu'il travaillait, ma mère avait toujours peur qu'il arrive un accident grave, qu'il tombe malade... Tout le monde redoute la maladie, parce que tout le monde assiste à la maladie des mineurs plus anciens. Dès qu'un homme est un peu en retard, le soir, c'est l'angoisse totale. On a vraiment peur... La mine, c'est dangereux. Dedans ou dehors, on en meurt. Et puis c'est dur, c'est d'une dureté inhumaine. La mine, c'est passer des heures sous la terre, sans la lumière du jour, dans le bruit, la dureté, se plier à des postures qui te cassent, et répéter des mouvements qui usent, qui sclérosent... On aurait pu penser que l'arrivée des marteaux-piqueurs et des machines améliorerait la situation, mais pas du tout.

Ça a généré les maladies musculo-squelettiques et il y a encore plus de poussières de silicose. Manuellement ou assistée de machines, la merde, c'est toujours la merde... Alors bien sûr, il y a les caisses de secours, le régime spécial de la sécurité sociale, le dispensaire de la cité minière, le centre de rééducation, et mon père a un respirateur, mais franchement ce n'est pas une vie. Ce n'est pas une vie de naître pour produire et souffrir, de n'être qu'un corps utilitaire pour la grande machine capitaliste. En plus, il a dû attendre des années avant que sa maladie soit reconnue et que les indemnités arrivent. Ça a été des années d'attente, d'angoisse, d'obsession, de lutte familiale dans un contexte déjà éprouvant, pour faire valoir les droits de mon père et obtenir... pas grand-chose.

« Tout ça, toute cette vie, ça les démolit, tu sais. Ils doivent tous les jours exiger de leur corps qu'il y retourne alors qu'ils n'en peuvent plus. Ils sont abimés intérieurement, dans leurs émotions, dans leur usure, dans leur façon de penser. Tout ça les rend amères, tristes, grossiers... Même l'instruction est au rabais. Nos écoles ne valent pas celles où s'instruisent nos énarques, et on arrête tôt pour travailler, parce qu'une bouche à nourrir, c'est trop lourd. Si tu savais comme j'ai dû m'accrocher pour étudier ! Chez moi, on n'a pas de place

où se mettre, où poser un cahier et un livre. Il faut ruser, se lever avant tout le monde pour avoir du calme, et j'ai subi pendant toute ma scolarité les moqueries de ma famille qui, méprisée par les intellectuels, méprise tout ce qui y ressemble.

« Chez nous, on broie du noir. On ne voit pas le bout du tunnel. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il n'y en a pas ! Il n'y a aucun espoir ! De mes trois frères, deux sont mineurs, le troisième est ouvrier du bâtiment. Et figure-toi que dans ma famille on s'estime heureux, parce qu'au moins personne n'est chômeur. Quant à mes soeurs, deux d'entre elles, Annie et Julie, sont comme maman, femme de mineur, et l'autre, Babette, la petite dernière, plus chanceuse, plus déterminée aussi, a épousé un fonctionnaire des PTT. Elle est à l'abri de tout ce que connaît une femme de mineur, elle est vendeuse dans un magasin qui vend des parfums, de la lingerie, du maquillage et des bijoux. Elle s'en sort bien. Tous ont au moins déjà deux enfants... je suis la seule à avoir vraiment viré de bord. En plus je suis lesbienne... Ils ne le savent pas, bien sûr... je ne peux pas le leur dire... Là-bas, c'est considéré comme une tare, une déviance... S'ils le savaient, ils diraient que je suis une vicieuse et ils ne voudraient plus jamais me parler. Ils auraient trop honte. C'est aussi pour les protéger que je garde le secret... Si

ça se savait, ils auraient pas mal de problèmes. Ils seraient moqués par leurs amis, leurs frères, leurs soeurs... Certains en profiteraient pour les prendre de haut. Ils sont suffisamment écrasés comme ça, je ne veux pas en rajouter.

« Je ne les vois pas souvent. Ils croient que je les méprise parce que je suis partie et que je me suis émancipée. Je parle bien, je lis des livres, je vis à la ville, comme ils disent... C'est trop pour eux. Babette aussi est un peu mal vue, mais moins que moi. Elle n'est pas devenue une intellectuelle, elle mène une vie simple, qu'ils peuvent comprendre, elle est mariée, elle a des enfants, alors ils la chambrent un peu, mais ça va. Mais moi... Ils sont tellement humiliés par tout ce qui n'est pas la mine, qu'ils croient que je les méprise parce que je réfléchis. Alors que justement c'est d'avoir pu m'instruire et m'émanciper qui m'a permis de mieux les comprendre. Même si c'est dur, tout ça, c'est ma famille, et je ne veux pas les laisser tomber. Mais tu sais, j'en ai le cœur déchiré. J'en crève parfois. Certains soirs, au moment de m'endormir, je pense à eux d'un coup, et ça me saute à la gorge, au cœur, et je panique, je suffoque, je me sens désespérée, je voudrais hurler, pleurer, à en recouvrir toute la terre ! Ça me tord les tripes ! Et je pense à leur misère, à tout ce qu'ils auraient pu être dans d'autres conditions, je pense

à leur souffrance, à tout ce gâchis parce que des gens considèrent que leur vie est sans valeur ! Et alors, je voudrais leur dire ! Je voudrais leur dire, mais c'est impossible ! Je ne peux même pas leur dire que j'ai de la peine pour eux, qu'ils méritaient mieux, que je comprends leur vie, et que je voudrais les sauver ! Parce qu'ils ne comprendraient pas. Ils penseraient que je les prends de haut. Ils se sentiraient humiliés, une fois de plus. Parce que justement leur condition sociale a fait d'eux des gens qui ne peuvent pas comprendre ce que je dis. On n'a pas le même langage, et on n'a surtout pas le même bagage culturel, intellectuel. Alors, le soir, quand ça me prend, j'en crève et je me sens déchirée par l'horreur de leur vie, et par mon impuissance à les sortir de là.

« D'ailleurs, les aider n'est pas facile, même à un niveau bêtement matériel... dit-elle en s'asseyant par terre avec sa bouteille et son verre. Mais je l'ai quand même fait deux fois. Et je t'assure qu'il a fallu des circonstances désespérées pour qu'ils acceptent mon aide. Ce sont des gens fiers. Parce que la fierté, c'est tout ce qui leur reste. Et cette fierté est terrible. Mais si elle est aussi dure, aussi inflexible, c'est en réaction à la dureté et à l'inflexibilité du mépris dont ils pâttissent de leur naissance à leur mort. C'est comme ça que ça marche. Il y a des milieux où on

est appelé Monsieur, ou Mademoiselle, par tout un tas de domestiques, dès le premier vagissement, et d'autres où on n'est rien, pire que rien. Nous, les enfants de mineurs, tout ce qu'on nous donne, c'est le mépris. C'est la différence entre les cols blancs et les gueules noires. Pour les uns, le respect inconditionnel, pour les autres... la maladie, la mort... On est élevés à être petits et à le rester. On n'a pas le droit de rêver... On doit se contenter de ce qu'on a. Les rêves, c'est pour les nantis.

- Mais toi, tu as rêvé d'autre chose, puisque tu es là... intervint Altisia. Et ta sœur Babette aussi...
- Oui ! Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ? Que si on veut on peut ? explosa Lise.
- Non ! Ce n'est pas ce que je veux dire !
- Alors quoi !
- Je ne sais pas... c'est au sujet des systèmes... je n'arrive pas à comprendre clairement ce qui... c'est au sujet des individus qui arrivent malgré tous les bâtons dans les roues à échapper à la volonté du système... je me demande ce qui fait que certains arrivent à rêver en dehors du système... tu vois ?
- Ah oui... se radoucit Lise. Je ne sais pas. J'en ai connu peu qui rêvaient, et parmi eux très peu ont réussi à s'émanciper... je ne sais pas à quoi ça tient... d'autant plus que... On a des chips ? demanda-t-elle soudain.

- Je crois, oui... il doit en rester de la fête d'avant-hier...
- Sa bouteille à la main, Lise se rendit à la cuisine d'une démarche chaloupée.
- Je ne les vois pas ! On a dû les finir... dit-elle tout en fouillant le placard.
 - Attends... répondit Altisia en se levant. Tiens, les voilà, dit-elle une fois plantée à côté de Lise.
 - Ah oui ! Merci ! Je dois être un peu soûle...
 - Un peu, oui... la taquina Altisia. Mais on peut dire que tu tiens bien l'alcool...

Elles placèrent la vaisselle de leur diner dans l'évier et s'installèrent à la table de la cuisine.

- C'est drôle, ce que tu as dit tout à l'heure... dit Lise en mangeant des chips. Parce que j'y ai déjà pensé. Moi aussi je me demande pourquoi j'ai réussi à partir. L'origine sociale, c'est comme une glu. On naît dedans, et souvent on y reste. Alors, certes, je ne me suis pas beaucoup élevée dans la hiérarchie sociale. Je gagne trois kopeck, comme ma famille, mais j'ai fait un pas de géante. J'ai réussi à changer de sphère sociale. C'est énorme. Surtout quand on sait que j'ai grandi dans un monde où la mine régit toute la vie, les modes de pensée... On baigne dedans. Les mineurs ont une appartenance très forte à la mine, et une certaine fierté d'être mineurs, même si, en même temps, ils la détestent et la craignent... Maintenant qu'il y a plein de fermetures de

puits, ils défendent la mine. Mais bon, ils sont bien obligés, parce qu'en dehors de ça, il n'y a rien. Enfin si, depuis sept ou huit ans, il y a l'usine de plasturgie... Mais bon, les cités minières ont été créées autour de la mine, donc si la mine ferme, et elles ferment drôlement en ce moment, c'est la merde noire, le chômage, la dégringolade du pas grand chose au rien. Avec la fin des mines, tout se disloque... les maisons sont hors d'âge... les hommes picolent de plus en plus... Mais aussi pourquoi les hommes picolent-ils ? Les femmes aussi ont la vie dure ! Et quand elles se retrouvent avec un mari chômeur et alcoolique en plus de tout le reste, ça fait beaucoup ! Elles aussi elles auraient des raisons de boire ! Mais bon, boire de l'alcool, c'est viril. Un vrai truc de mec. Une femme qui boit, c'est une dépravée. Pour nous, la morale et les bonnes mœurs, pour eux... Enfin, ça leur joue des tours, cette mentalité machiste. Parce que franchement, devenir alcoolique, c'est pas un avantage.

Lise fouilla le paquet de chips... plus rien. Elle poussa un soupir de frustration et retourna au salon en disant « Tu viens ? » Les larmes aux yeux et la bouche amère, elle se versa un verre de whisky et en but une gorgée.

- Tu ne t'assois pas ? demanda Altisia en s'installant sur le canapé.
- Non... maugréa Lise.

Son regard se perdit dans le flou du papier peint à motifs bleu turquoise et vert sapin. Elle était tremblante et retenait des flots de larmes.

- Tu vois, c'est exactement ce que j'essaye d'éviter ! dit-elle en pleurant. Je ne veux pas pleurer pour ça, parce que je pourrais en pleurer sans jamais m'arrêter. Je pourrais pleurer sur mon père, sur ma mère, sur chacune de mes soeurs et sur mes frères. Je pourrais pleurer sur mon cousin, Benoît, que j'aime beaucoup, qui aimait la littérature, les arts, qui en avait le goût à travers le peu qu'on lui donnait, et qui est malade d'avoir trimé dans les mines : il a le dos foutu, il est en fauteuil roulant. Je pourrais pleurer sur toutes mes amies d'enfance, sur tous les hommes que j'ai connus dès la maternelle, quand ils étaient petits et tendres. Je pourrais pleurer à n'en plus finir sur les mères et les pères de mes amis, sur mes cousins, mes cousines, mes oncles et mes tantes, mes grands-parents, mes arrière-grand-parents, et maintenant aussi sur mes nièces et mes neveux. Je pourrais pleurer sans m'arrêter parce que ça me tue de les savoir si mal lotis, et parce que moi je sais que tout ça est fait exprès ! cria-t-elle avec rage.
- Ah oui...? souffla Altisia.
- J'ai cherché. J'ai voulu savoir. J'ai les capacités de savoir, mais eux, ils sont pris dans la toile d'une énorme araignée

sans rien savoir ni de la toile ni de l'araignée, renifla-t-elle en se remettant peu à peu de sa crise de larmes.

- Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Altisia avec beaucoup d'intérêt.

Lise haussa les épaules.

- Allez, Lise ! insista Altisia.

Lise soupira, elle se leva, tituba jusqu'à la cuisine et se servit un grand verre d'eau qu'elle but d'un trait.

- Attends... j'arrive... dit-elle avant de disparaître.

Elle alla aux toilettes, puis se rinça le visage à l'eau froide à la salle de bains. Pendant ce temps, Altisia alla elle aussi aux toilettes, et elle la rejoignit devant le lavabo. Elle se lava les mains, puis elle prit son amie dans ses bras. Lise l'enlaça à son tour, elles retournèrent au salon et s'assirent ensemble sur le canapé. Au bout de quelques secondes, Lise s'endormit sur l'épaule d'Altisia, qui s'endormit aussi, malgré son inconfort.

Quelque temps plus tard, un samedi après-midi où elles étaient allées boire un chocolat chaud dans un café de leur quartier, Altisia avait demandé à Lise de lui raconter ce qu'elle savait de l'organisation des cités minières, leur histoire. « Quoi ? », demanda Lise. « Pourquoi tu me demandes ça ? » Altisia lui rafraîchit la mémoire et Lise dit « Ah oui ? » en cherchant dans sa mémoire un souvenir enfoui dans le whisky. « Mais ça t'intéresse ? », demanda-t-

elle encore. « Bien sûr, ça m'intéresse ! », répondit Altisia. « Mais pourquoi ? » « Parce que... je crois qu'il y a quelque chose à comprendre, dans cette histoire... sur nous, notre vie, comment on vit... la cité minière c'est notre société en miniature, non ? Ça peut faire loupe, je crois... » « C'est vrai... », répondit Lise en découvrant un aspect nouveau à un sujet qui lui tenait à cœur.

- Quand des compagnies industrielles sont devenues propriétaires des mines de houille, au milieu du XIX^e siècle, elles ont tout organisé pour attirer de la main-d'œuvre et l'inciter à rester. Elles ont fait construire les cités minières, où on trouve des maisons individuelles avec des jardins, et des corons, où j'ai grandi, qui sont ces maisons à un étage collées les unes aux autres, qui ressemblent à un long mur de briques. A l'arrière, les petits jardins individuels, c'est parce que les premiers ouvriers venaient du monde agricole. Ces cités sont plus ou moins fermées sur elles-mêmes. Elles comportent un dispensaire, des lieux de loisirs, au fil du temps certaines se sont même dotées d'un cinéma, d'une école, d'un centre de sport, d'une garderie, d'une école ménagère... « Comme ça, on pourrait se dire que les gens qui ont créé ce système ont tout fait pour que les ouvriers ne manquent de rien, qu'ils soient heureux. Mais non, pas du tout. Parce que, en réalité, le seul objectif de ces

compagnies, c'est d'obtenir le meilleur rendement possible. Et tu vas voir qu'ils s'y entendent pour rentrer de l'argent ! Parce que la compagnie fait construire les maisons, mais ensuite les mineurs leur payent un loyer pour y vivre, et elles le leur payent avec le salaire que la compagnie leur verse. Tu vois, c'est bien rôdé ! Ils récupèrent en loyer une partie du salaire qu'ils te versent. Franchement, un système aussi parfait, c'est admirable.

« Au bout d'un certain nombre de mensualités, la maison t'appartient. C'est le cas dans ma famille. Mais comme les salaires sont bas, on n'a pas les moyens de faire les travaux de réparation ou d'entretien dont une maison a besoin en vieillissant, si bien qu'elles sont maintenant dans un état de dégradation qui laisse à désirer.

« Autre exemple : pendant longtemps, les caisses de secours étaient exclusivement financées par les salaires des mineurs. Puis elles ont été financées par les mineurs et par les patrons. Tu te rends compte ? Tu fais un travail qui t'esquinte, tu prends des risques qui aboutissent à coup sûr à une maladie grave, et c'est toi qui dois financer ce risque ! C'est toi qui dois assumer de risquer ta vie pour un salaire de misère ! Comme si c'était toi le responsable. Comme si tu voulais plus que tout aller te tuer dans une mine. Tu sais, quand il y a un coup de grisou, la direction n'est jamais condamnée pour faute

inexcusable de l'employeur... Ils trouvent toujours une excuse... Ils sont bien défendus, mais pas nous. Et ils ne prennent jamais leurs responsabilités.

« Au départ, ces histoires de cités ouvrières « pour le bien de l'ouvrier », c'est né d'un courant de chrétiens, de socialistes et d'hygiénistes bien-pensants. Ils n'ont pas pensé, bien sûr, que les enfants des ouvriers étaient des enfants comme les autres, et qu'on aurait donc pu leur proposer de bons enseignements pour qu'ils aient le choix, et qu'ils ne soient pas prisonniers d'un rail qui leur dise « Enfant d'ouvrier, tu seras ouvrier ! ». C'était très arrangeant pour les industriels qui voulaient s'en mettre plein les poches ! Quand la morale et le capital se donnent la main, ça aboutit à ce qu'on appelle le paternalisme, et le paternalisme, c'est dénier à des générations et des générations le droit d'être libre, adulte, éclairé. Le droit de faire des choix. Le droit d'avoir envie d'être médecin, pianiste, maraîcher, luthier, juge, politicien, instituteur, curé, pharmacien, commerçant, barman, et d'avoir les moyens d'essayer. Et si on en est là, c'est parce qu'il y a tout un système qui le permet.

« Nous, on est de la chair à produire... On est même de la chair à reproduire du mineur. Avec ce système fermé, la reproduction sociale est assurée. En définitive, le but des compagnies a toujours été de contrôler chaque instant de

notre vie, dans un but productiviste. Par exemple, les femmes et les jeunes filles sont encouragées à prendre des cours à l'école ménagère et les hommes à faire du jardinage ou du sport, parce qu'une maison bien tenue par la femme, et un mineur qui a une bonne hygiène de vie, c'est plus productif. Ce n'est pas pour nous, qu'ils disent ça ! Ce n'est pas pour notre bien ! Si ces gens pensaient à notre bien, ils nous donneraient les moyens de nous émanciper, de choisir notre vie. Mais là c'est le contraire, ils s'arrangent pour qu'on reste à vie et qu'on leur fournisse des générations de mineurs et de femmes de mineurs. D'autant plus que ça s'use vite, un mineur. Et puis, un enfant de mineur, ça connaît déjà tout du milieu, c'est bien conditionné, ça s'utilise facilement. Ça fait vingt ans que les mines sont devenues propriété de l'Etat, mais ça n'a rien changé, tu sais... Toujours ce même mépris, ce même paternalisme... L'Etat se fiche que tout tombe en ruine... Ça continue comme avant, avec le chômage en plus... Quoi qu'il en soit, les mines n'en ont plus pour longtemps... les fermetures n'arrêtent pas... Et tant mieux ! Tant mieux ! Parce que ces lieux sont des enfers, ces cités sont des prisons ! Il est temps d'en sortir ! Le problème, c'est que tous ces gens qui ne connaissent que ça croient qu'ils ne savent rien faire d'autre, et que rien n'a été prévu pour eux ! On les appâte avec des maisons,

on les utilise, on utilise leurs petits, et puis quand c'est la fin on laisse tout pourrir, on les abandonne...

- C'est tellement fou... et tellement réel... pensa Altisia à mi-voix après un silence songeur. C'est le monde à l'envers, et en même temps c'est vrai... C'est *notre* monde. C'est le monde dans lequel on vit. Tu te rends compte ? Tu vois ce que je veux dire ? C'est ça qui est vraiment fou, qu'on vive dans ce monde-là, qu'on l'ait nous-même fabriqué comme ça, comme un enfer, et qu'on le laisse nous écrabouiller. Nous ! Tout le monde ! Moi aussi ! Moi aussi je vis dans ce monde-là. Le monde qui fabrique des mines et des mineurs. Un monde où de grandes bouches en flammes dévorent des milliers de vies pour être riches. Tu comprends ce que je dis ?
- Oui...
- Et finalement, dans une autre mesure, nous aussi on vit dans le système des cités minières. On doit travailler, gagner un salaire, en verser une grosse partie dans le loyer, et en dehors du travail on nous propose des loisirs payants, pour faire du sport, aller au cinéma... Tu vois, c'est la même organisation, avec plus d'ouvertures, plus de choix, mais pas tant que ça, en réalité...
- C'est vrai... Je n'y avais pas pensé mais... c'est le même monde, et le même système...

Elle se turent un moment, absorbées par leurs pensées.

- Je reviens. J'ai mes règles... ça tire, dit Lise en se levant et se frottant le bas-ventre.
- Tu as très mal ?
- Non... juste un tiraillement... ça va, certains mois c'est bien pire.
- C'est drôle, dit Altisia quand Lise fut de retour, je me rends compte tout à coup que tu n'as pas l'accent du Nord-Pas-de-Calais, tout au plus des intonations... C'est pourtant un accent assez prononcé...
- Plutôt, oui ! A couper au couteau ! Quand j'y retourne, ou quand j'ai ma mère au téléphone, ça me fait tout drôle. Parce qu'avant c'était mon accent. Mais je l'ai effacé pendant ma formation. Ça m'a demandé beaucoup d'efforts, mais on me faisait beaucoup de remarques désobligeantes, et je savais que ça m'empêcherait de travailler dans des entreprises intéressantes. Personne ne m'aurait engagée. Ce n'est pas chic, et il faut reconnaître qu'on n'est pas faciles à comprendre. On avale les mots, on n'articule pas, on a tout un vocabulaire bien à nous... C'est quasiment une langue à part ! Avant, je ne disais jamais une voiture... je disais une carrette.
- Une carette ? s'étonna Altisia. J'aime bien !
- Moi aussi, mais comment tu veux te faire comprendre ? Chez nous, on dit aussi il fait cru pour dire il fait froid.
- J'aime bien, ça, il fait cru...

- Et aussi... attends... On dit décarocher au lieu de perdre la tête...
- Décarocher... J'adore ! Décarocher...
- Sans compter les petits trucs disséminés partout, comme savoir au lieu de pouvoir. Quand on dit « Tu sais me passer le sel ? », au lieu de « tu peux... ». Et alors le jour où, à l'école de dactylo de Lyon, j'ai dit à l'enseignante « Vinguette, Madame ! Chui fort contente ! », parce qu'elle m'avait fait un compliment, je ne te dis pas comme tout le monde à ri ! La langue, c'est un sacré barrage si on veut changer de voie... Il faut effacer son accent, effacer son parler, effacer des tas d'expressions qu'on est les seuls à comprendre... c'est très difficile. Parce que c'est comme une peau. C'est soi, sa famille, son histoire, des souvenirs, quelque chose d'affectif qui nous constitue. Ce n'est pas facile à lâcher... Mais bon, figure-toi que l'autre jour, aux Amazones, on a accueilli une ch'ti, et pour l'occasion j'ai parlé dans ma langue maternelle avec elle ! Ça a eu un effet formidable. Elle s'est tout de suite sentie en confiance... Ça a vraiment facilité son accueil et son accompagnement... Je vais prendre une bière. Tu prends quelque chose ?
- Un chocolat, répondit Altisia en regardant son amie avec un amour immense.

Lise héla la serveuse, Christine, qu'elles connaissaient toutes les deux très bien, et lui demanda la bière et le chocolat.

- Tu es sacrément forte, dit Altisia juste avant que Christine ne les serve.
- Tu trouves ? demanda Lise tout en remerciant Christine.
- A l'évidence, répondit Altisia les yeux plissés d'un sourire.
- Toi aussi tu es forte... Quand je vois ce que tu as fait avec Henri...
- C'est vrai, dit Altisia, je suis forte. Mais moi j'ai grandi dans une jolie petite maison à la campagne, entourée de forêts, de prés, de vaches et de fermes, aux abords d'un petit village où il faisait bon vivre. Je suis l'unique enfant d'un couple harmonieux qui s'aime, et qui m'a aimée, choyée et laissée libre. J'ai passé mon enfance à jouer avec les enfants du village, j'ai grandi avec eux, j'ai couru les bois, sauté à la corde, grimpé dans les arbres, nagé dans des rivières, nourri des vaches, caressé des chèvres, jeté du grain aux poules. J'ai lu des centaines de livres grâce à ma mère passionnée de littérature qui me laissait fouiller dans sa bibliothèque avec confiance, et j'ai appris combien la nature est précieuse grâce à mon père. On allait aux champignons, aux châtaignes, aux mûres, aux airelles. On donnait des coups de main à la cueillette des pommes. On suivait les saisons, leur transformation rituelle, la beauté rousse de l'automne, la blancheur de

l'hiver, la folie du printemps, la blondeur de l'été. A l'adolescence, j'ai connu les incontournables feux de camp, les chansons accompagnées d'une guitare, d'un harmonica, et même parfois d'un accordéon. J'ai flirté dans les bois et perdu ma virginité dans une grange, avec un garçon que je connaissais depuis mon enfance. Ma vie n'a été traversée par aucun événement grave et je n'ai apparemment gardé aucune trace de mes premières années sous l'Occupation. Mes parents sont contents de leur métier, ils ne sont pas trop harassés quand ils rentrent chez eux, ils ont du temps pour vivre, et j'ai vécu des moments formidables dans leurs familles respectives, des Noël's joyeux, des anniversaires mémorables, des mariages, des baptêmes et des premières communions instructifs. Nous n'avons jamais été bien riches, mais une fois la Reconstruction passée, nous n'avons manqué de rien. J'ai grandi au grand air, dans la sécurité et la liberté... J'y ai fait l'expérience de tous les caractères qu'on peut trouver dans l'humanité, des hargneux qui tirent sur les chats aux âmes tendres toujours prêtes à donner, sans que rien ne soit jamais grave. Je me suis bien amusée. J'ai été heureuse. J'ai vécu au paradis. Alors que toi, tu as dû résister à tout ce qui t'entourait tout en étant immergée. Tu as dû comprendre par toi-même ce que personne ne pouvait t'expliquer. Tu as

décrypté ton paysage, fait des choix, et tu as lutté dès l'enfance pour avoir accès à mieux. Tu as résisté à l'oppression d'un système qui ne te donnait aucune chance de sortir de ta condition. Tu as résisté à un pouvoir extrêmement puissant, qui était partout, y compris dans le mental de tes proches. Tu vois, Lise, je suis forte, c'est vrai, mais toi tu es beaucoup plus forte que moi : tu es une résistante. Moi, je n'ai eu qu'à suivre ma pente comme la rivière suit le courant.

Lise répondit d'un hochement de tête, puis, après un silence, elle dit :

- Il nous faudrait vraiment quelqu'un comme toi aux Amazones...

En attendant qu'un poste se libère, Altisia se mit à guetter les offres d'emploi, mais rien ne lui plaisait.

Plus libre de son temps qu'elle ne l'avait jamais été, elle lisait pendant des heures sur son lit, faisait de longues promenades au parc, donnait rendez-vous à des amies au café, et consacrait deux heures de sa journée au ménage et à la préparation des repas. Certains jours, elle allait au marché, ce qui ravissait Lise, qui n'avait jamais le temps de s'y rendre. « Que c'est bon et beau, tous ces légumes et tous ces fruits frais ! », disait-elle quand, de retour chez elle, elle trouvait le bac à légumes plein.

En mars, enfin, une annonce attira son attention. Un homme cherchait une secrétaire particulière pour l'aider à rédiger ses mémoires. L'idée lui plut et elle décrocha son téléphone aussitôt l'annonce lue. L'homme, qui s'appelait Emile Dubois, lui demanda avec une politesse exquise et une authentique gentillesse si elle pouvait se rendre chez lui le lendemain après-midi, après la sieste.

Il n'avait que soixante-huit ans mais il avait l'air beaucoup plus vieux. Ses cheveux étaient d'un blanc de neige, il était petit et mince, il boitait, et paraissait fragile et minuscule dans la grande maison bourgeoise qu'il occupait seul avec sa bonne à tout faire depuis que son épouse, Marie-Paule, était morte d'une pneumonie dix ans plus tôt. Il accueillit Altisia avec amabilité, la pria de s'asseoir sur le canapé de velours pourpre et prit place dans un gros fauteuil tapissé de grandes fleurs vieux rose d'où partaient de délicates feuilles d'un vert très tendre, et il lui expliqua que le travail qu'il proposait demandait une certaine délicatesse.

- En vérité, Mademoiselle, je ne cherche pas une simple secrétaire. J'ai besoin d'une vraie collaboratrice capable de... poursuivit-il avant de suspendre sa phrase. « Collaboratrice »... Un bien drôle de mot quand on a vécu ce que j'ai vécu... J'ai fait une guerre, et j'ai traversé la deuxième en tant que civil. Je n'ai jamais réussi à en parler à mes enfants et je ne voudrais pas partir sans leur

avoir dit. Mais je ne peux pas leur dire. C'est trop... Je préfère le leur écrire... J'ai trois enfants et sept petits-enfants... ils sont grands maintenant... le plus jeune à seize ans. Voyez-vous, Mademoiselle, en tant que parent, on a le droit d'avoir ses secrets, et en tant qu'enfant on n'a pas besoin de tout connaître de ses parents, mais je sais que mon incapacité à parler à ma descendance de ce que j'ai vécu crée un obstacle entre nous, et je sais qu'ils se posent des questions, surtout Martin et Sylvette, mes deux aînés. C'est pour eux que je voudrais écrire mes mémoires.

Monsieur Dubois observa une pause. Il ferma les yeux un instant, les rouvrit, but une gorgée de café, puis reprit.

- J'ai besoin de quelqu'un qui s'intéresse à...

Il s'interrompit une fois encore. Comment le dire ? Tout cela était si frais dans sa mémoire, si violent... Il avait passé sa vie à fuir ses souvenirs, sans parvenir à s'en débarrasser complètement. Le travail et la vie de famille avaient été de bons remparts, mais les cauchemars revenaient sans cesse, toujours les mêmes. Dans l'un d'eux, son camarade Joliot était étendu par terre, la mâchoire arrachée, une jambe en haillon de peau et de chair, sur un champ de bataille digne des enfers. Emile criait : « Joliot ! Joliot ! » dans une détresse extrême, et Joliot lui disait quelque chose qu'il n'entendait pas. Le cauchemar se poursuivait ainsi pendant

un temps qui lui semblait infini, et Emile criait toujours plus fort, il hurlait, pleurait, puis se réveillait terrifié. Ce cauchemar ne cessait de le hanter depuis que, deux semaines auparavant, il avait décidé d'écrire ses mémoires pour ses enfants.

- Tenez, goûtez ce biscuit... proposa-t-il finalement. Oui, celui-ci, à la confiture de fraise... Vous aimez la fraise ?

- Oui...

- Tenez. Prenez ! Vous verrez, il est délicieux. C'est Madame Picard qui l'a fait. Madame Picard est la dame que vous avez vue tout à l'heure. Elle est bonne cuisinière et elle me confectionne des biscuits secs délicieux. C'est une vraie passion chez elle ! Elle connaît des tas de recettes, et elle arrive à en trouver de nouvelles. Celui-ci est un de ses grands classiques. Mais celui-là... Le petit, rond, un peu brun... Celui-là est récent. Il est à la cannelle, et aux épices... Je ne sais pas ce qu'elle y met mais j'en raffole.

Altisia reconnut dans ce changement de conversation inopiné le réflexe de son père qui, quand la guerre lui était trop dure, se raccrochait à la vie, au présent, par n'importe quel moyen. Elle en fut émue et, comme elle le faisait avec son père, joua le jeu de ce monsieur qui continuait à lui parler de Madame Picard et de ses merveilleux biscuits.

- En effet, il est délicieux ! dit-elle en finissant le biscuit à la confiture. Vous me tentez ! Je crois que je vais goûter

celui-ci aussi... dit-elle en prenant le petit biscuit aux épices, avant de s'extasier. Quelle merveille... Madame Picard est vraiment douée ! Vous avez de la chance d'avoir à votre service une si bonne pâtissière...

- C'est certain... Mon médecin me dit toujours de ne pas manger tant de sucreries, mais franchement, à mon âge, est-il vraiment raisonnable de se priver de ces derniers plaisirs ?
- Certes non ! Vous avez bien raison d'en profiter !
- Tenez, goûtez celui-ci. Il est aux écorces de citron et d'orange.
- Vous me gâtez !
- Allez, allez... Mangez, vous me ferez plaisir.

Altisia mangea le dit biscuit, un petit carré à dos rond croquant parfumé à la fleur d'oranger, tandis que Monsieur Dubois pensait à la fois à l'inutilité de se priver, car il ne ferait pas de vieux os, et à la façon de reprendre leur entretien.

Il sonna Madame Picard, qui se présenta en toute diligence devant lui, mais sans l'attitude servile qu'on voit dans les maisons où l'étiquette est de rigueur.

- Vous m'avez appelée, Monsieur Dubois ? lui demanda-t-elle du ton d'une amie prête à lui rendre service, plus par affection que par obligation.

- Oui, Madame Picard, Merci de vous être déplacée, j'espère que je ne vous dérange pas sottement ?
- Grand Dieu non, Monsieur Dubois ! Je vous en prie !
- Tant mieux ! Madame Picard, cette jeune femme que voilà adore vos biscuits...
- Vraiment ?
- Oui, ils sont délicieux. Toutes mes félicitations, dit Altisia à Madame Picard, qui la remercia avec effusion.
- Madame Picard, reprit Monsieur Dubois, en avez-vous de réserve ? lui dit-il d'une voix secrète qui poussa Madame Picard à se pencher au-dessus de lui.
- Pas de tous mais oui, bien sûr, j'en ai toujours !
- Auriez-vous la gentillesse d'en mettre quelques-uns dans un petit pochon pour cette demoiselle ? lui demanda-t-il, le bout de ses vieux doigts posés sur la main de Madame Picard.
- Bien sûr, Monsieur Dubois ! Avec plaisir !
- Monsieur Dubois, c'est trop ! s'exclama Altisia.
- Mais non, mais non, mon petit. Du reste, vous avez bon goût. On ne peut pas vous le reprocher ! plaisanta-t-il.
- Merci, vraiment, dit Altisia à Monsieur Dubois et à Madame Picard.
- Vous avez besoin d'autre chose, Monsieur Dubois ? demanda Madame Picard. Du thé ? Du café ? Un jus d'orange ?

- Non, merci, vous êtes gentille. Vous voulez quelque chose ? demanda Monsieur Dubois à Altisia.
- Non, merci. Je suis comblée ! s'exclama-t-elle très émue tout à coup par tant d'attentions.

« Mes hormones qui me jouent des tours... », pensa-t-elle car, depuis quelque temps, en dehors des nausées, qui se présentaient de façon assez aléatoire, elle avait des débordements émotionnels pour des riens. Au parc, la veille, elle avait pleuré en voyant un petit garçon caresser son chien en lui disant tendrement : « Mon toutou... mon gentil toutou... » Altisia s'était arrêtée pour les regarder, puis elle s'était détournée avant de fondre en larmes

Il régnait une étrange atmosphère, dans cette maison. Une atmosphère d'amour, de tendresse... On s'y sentait à l'abri du monde, comme coupée des rigueurs de la vie. La maison était imprégnée de douceur, de gentillesse. C'était partout. Altisia l'avait ressenti en pénétrant dans l'entrée, puis dans le vaste salon, qui servait aussi de bureau, mais accaparée par sa conversation avec Monsieur Dubois et la perspective d'avoir un travail intéressant, elle n'avait pas eu le temps de déterminer en quoi consistait cette atmosphère. La petite scène qui venait de se dérouler lui fit réaliser qu'elle était tellement habituée à l'attitude sévère des petits chefs à l'égard des dactylographes qu'elle n'aurait pu imaginer que

le maître d'une maison puisse avoir des rapports si prévenants avec sa domestique.

Madame Picard repartit un peu bouleversée que ses biscuits reçoivent tant de louanges, et Monsieur Dubois fut obligé de poursuivre son entretien. Les biscuits ne constituaient pas un sujet de conversation inépuisable, et la jeune femme attendait sûrement de savoir en quoi consistait le travail qu'il proposait.

- Bien, où en étions-nous ? demanda-t-il d'un air distrait.
- Vous étiez en train de m'expliquer ce que vous attendiez de votre... secrétaire.
- Ah oui ! dit-il comme si de rien n'était. Madame Picard est adorable, n'est-ce pas ?
- Oh oui ! répondit Altisia au bord des larmes. Toute cette tendresse, c'était trop. Excusez-moi, pourriez-vous m'indiquer les toilettes s'il vous plaît ?
- Mais bien sûr ! Attendez ! Madame Picard va vous y conduire ! dit-il en sonnant, soulagé d'avoir un répit supplémentaire. C'est un peu labyrinthique, parce que les toilettes du rez-de-chaussée sont bouchées. Madame Picard a tout essayé, mais ça n'a pas marché, elle a donc appelé le plombier avant-hier, et nous l'attendons toujours, naturellement. Il faut donc se rendre à l'étage... C'est un peu compliqué.

Madame Picard arriva avec le petit paquet de biscuits entre les mains.

- Tenez, Monsieur Dubois. C'est prêt.
- Ah Madame Picard ! Que vous êtes diligente ! Merci ! Mais en vérité, je vous appelais pour autre chose. Pourriez-vous accompagner Mademoiselle au cabinet de toilette ? Comme c'est à l'étage, j'ai pensé que...
- Mais bien sûr, Monsieur Dubois ! Je vous en prie, suivez-moi, dit-elle à Altisia avec effusion.

Altisia la suivit donc dans le hall qui distribuait les pièces, puis elle monta le grand escalier de bois et remarqua les boiseries murales anciennes, les tableaux qui figuraient tous des scènes de vie à la campagne, des appliques en bois de chêne, le tapis rouge à fleurs bleues qui descendait l'escalier. Puis, sur le palier, dans le long couloir, la tapisserie beige doré où ondulaient, épanouies, des fleurs, des tiges et des feuilles, dans des tons jaunes, rose et orangés, les chambranles des portes fermées en bois massif sculptés, moulurés, le parquet rutilant qui, sous les soins attentifs de Madame Picard, qui ne manquait pas de le cirer, de le passer à la paille de fer et de le lustrer au chiffon de laine, prenait toute la lumière disponible en ce jour un peu gris de début mars. « C'est tellement plus beau que tous ces objets industriels qui nous tombent dessus en avalanche... Quelle poésie, quel charme, quelle histoire dans ce bois et dans

ces fleurs... » pensa Altisia qui, élevée à la campagne, dans un milieu où on ne passait pas son temps à refaire son intérieur, n'avait aucun goût pour l'aménagement contemporain, et se trouvait, à seulement vingt-trois ans, nostalgique des vieux meubles en bois de ses parents et des amis chez qui, enfant, elle avait souvent joué.

Madame Picard indiqua les toilettes à Altisia et s'éclipsa, tandis que la jeune femme pénétrait dans un lieu d'aisance vert pâle qui comportait un lavabo ancien, large sur sa colonne et orné de motifs floraux. Délicatement disposés dans une petite vasque percée de quelques trous, un savon à la rose, un autre au jasmin, et un troisième à la lavande.

Altisia prit le temps de revenir de ses émotions. Comment ferait-elle si elle parvenait à avoir le poste ? Elle ne pourrait pas pleurer chaque fois qu'une chose l'émouvait ? Quoique... Dans une maison telle que celle-ci, c'était peut-être possible... Elle se réconforta en se disant que, d'une part, son désordre émotionnel ne durerait peut-être pas très longtemps, d'autre part, qu'hormis se lancer et vivre les choses telles qu'elles se présentaient, elle ne voyait pas quoi faire d'autre. Elle n'allait pas commencer à avoir peur de tout et de n'importe quoi, et s'empêcher de faire ce qu'elle voulait au prétexte que quelque chose d'ennuyeux pourrait arriver. Était-ce Henri qui lui avait transmis le virus

de la peur ? Elle avait eu raison de ne pas rester plus longtemps chez lui...

Elle se passa de l'eau sur le visage, se lava les mains avec le savon au jasmin, et retourna au salon. Elle aurait bien voulu ouvrir toutes les portes à côté desquelles elle était passée, car elle brûlait de savoir ce qu'il y avait derrière, mais par respect pour Monsieur Dubois, qui était véritablement adorable, elle se retint en pensant qu'elle aurait agi autrement s'il avait été un sale type.

Quand elle se rassit sur le canapé, Monsieur Dubois avait eu le temps de se préparer à entrer dans le vif du sujet.

- Je vous disais donc que j'ai besoin de quelqu'un qui me relise, qui participe à la rédaction, qui me donne son avis et qui n'hésite pas à me proposer des améliorations, lui expliqua-t-il.
- C'est parfait pour moi, répondit Altisia. Je suis sténodactylo, j'adore la littérature – ma mère est institutrice et j'ai lu toute sa bibliothèque –, et... j'ai un intérêt personnel à votre entreprise... Mon père a fait la Deuxième Guerre mondiale et je suis comme vos enfants : j'aimerais qu'il m'en parle, qu'il me dise ce qu'il a vécu, mais il ne veut pas en dire un mot. Ma mère et moi respectons son choix de ne jamais en parler et nous ne voulons pas raviver des souvenirs pénibles... Mais j'aimerais savoir...

Monsieur Dubois réfléchit un instant, un sourire aux lèvres. Il l'incita à reprendre des biscuits, puis il lui indiqua son tarif, plutôt généreux, en lui précisant qu'il n'avait aucune idée du temps que cela prendrait.

- Ça me va. J'ai tout mon temps, répondit Altisia, ravie.
- Pouvez-vous commencer maintenant ? lui demanda Monsieur Dubois.
- Je suis disponible jusqu'à 18 h, répondit-elle, enchantée d'avoir trouvé un emploi intéressant et bien payé.
- Ne vous emballez pas ! prévint Monsieur Dubois. J'aimerais que nous fassions un essai, pour voir si nous nous accordons bien. J'ai ici quelques feuillets, dit-il en se levant et en se dirigeant vers un secrétaire fermé à clé, que j'aimerais vous faire lire. C'est assez maladroit, je le crains, mais j'aimerais avoir votre avis.

Il ouvrit le coquet secrétaire en acajou, en retira cinq grandes pages griffonnées d'une écriture peu amène, et les tendit à Altisia.

- J'espère que vous saurez me déchiffrer... J'ai la main qui tremble... Je me fais vieux !

Altisia prit les feuillets et fut très impressionnée par la graphie qui les recouvrait intégralement, sans aucune marge. Elle eut beaucoup de difficultés à lire la première page, puis s'adapta peu à peu aux caractères imprécis.

Quand elle eut tout lu, elle le regarda et lui demanda ce qu'il attendait d'elle.

- Tout ! lui répondit-il en songeant qu'elle avait l'air intelligente. Donnez-moi votre avis sur le style, le propos... Tout.
- Bien. Le style est agréable, bien qu'un peu lourd par moments. Mais c'est facile à corriger, et je suis sûre que nous parviendrons très vite à venir à bout de certains de vos tics de langage. Quant au propos... Est-ce le début ? Cela n'y ressemble pas. Il faudrait l'introduire, parler de votre vie d'avant, des conditions de votre enfance, pour que nous comprenions bien l'effet que l'annonce de cette guerre a eu sur vous. En somme, il faudrait que le propos soit plus personnel... plus... plus vous. Parce que vous savez, on peut lire pas mal de livres d'histoire sur les deux guerres, à présent... C'est la façon dont vous les avez vécues qui nous intéresse, ce que vous avez vu, ressenti, les liens que vous avez noués...

Monsieur Dubois la regarda, médusé, et se mit à tousser vigoureusement tandis qu'Altisia se demandait avec un peu d'inquiétude si elle n'y était pas allée un peu fort.

- Ah... soupira Monsieur Dubois avec soulagement, une fois sa toux passée. Vous êtes exactement la personne que je cherche ! Je sais bien que je ne vais pas écrire un chef-d'œuvre de la littérature française, mais j'aimerais

tout de même que ce texte dépasse les simples mémoires. J'aimerais qu'il soit agréable à lire, intéressant, un peu comme un roman. Je suis tout à fait rassuré : vous avez toutes les dispositions nécessaires pour ce travail. Je vous engage.

Il fut convenu qu'elle viendrait tous les jours du lundi au vendredi, de 14 h à 18 h. Altisia raconta son après-midi à Lise avec beaucoup d'enthousiasme. L'homme était gentil, le travail intéressant, et quelle joie d'être enfin autre chose qu'une paire de mains tapant du texte au kilomètre ! Quel bonheur d'être appelée à se servir de son intelligence, de sa sensibilité, de ses connaissances pour aider un vieil homme dont l'existence avait été frappée par des péripéties inimaginables ! Et cette Madame Picard ! Quelle adorable personne ! « Il faut fêter ça ! » s'était exclamée Altisia. « Ça te dirait qu'on aille à la crêperie ce soir ? Je t'invite ! » Lise avait accepté avec plaisir et elles avaient passé la soirée à parler d'Emile Dubois, de Madame Picard, de la maison, des meubles, de l'atmosphère, des relations entre l'homme et la domestique. « Tout est si passionnant, dans cette maison... On a l'impression d'être loin du monde. Le temps est est d'une douceur... D'ailleurs, tout est doux dans cette maison. » « A la douceur ! », avait trinqué Lise en levant sa bolée de cidre. « A la douceur, oui... » avait répondu Altisia

en posant sa main sur son ventre, où poussait une petite fille qui était son enfant.

Tous les jours, à 14 h, Altisia prit donc l'habitude de se présenter à la porte de Monsieur Dubois, de saluer Madame Picard, qui venait lui ouvrir, et d'échanger quelques mots avec elle, sur le temps, le froid, la pluie, puis le radoucissement, le ciel bleu, le soleil, le chant des oiseaux, la beauté du printemps, les fleurs qui éclosent, la chaleur étouffante, l'orage, la fin de l'été, le rafraîchissement de l'air, la grisaille du ciel, les nuages, la pluie, le froid, la chute des feuilles dans le jardin, l'automne humide, brutal, et terne.

Elles parlaient aussi d'Emile, de ses problèmes de santé, de ses cauchemars, de ses nuits agitées. Madame Picard, toujours prévenante, avertissait Altisia qu'aujourd'hui Monsieur Dubois n'était pas au mieux de sa forme, il valait mieux qu'elle ne le fatigue pas trop, n'est-ce pas, car, bien sûr il veut écrire ses mémoires, et c'est très louable de sa part, mais il ne connaît pas toujours ses limites, et elle ne voudrait pas qu'il s'épuise. Bien sûr, disait Altisia, je ferai attention, c'est promis. Parfois elle ajoutait qu'elle-même n'était pas dans son assiette et qu'un travail tranquille, sans agitation, serait bien suffisant. Ainsi, de jour en jour, Altisia et Madame Picard acquirent une intimité et une complicité entièrement bâtie sur l'attention qu'elles portaient à Monsieur Dubois.

Certains jours, en plein travail, Monsieur Dubois s'exclamait : « Ah ma chère ! Je n'en puis plus ! J'ai envie de sortir. Venez, allons faire une promenade. Il faut s'aérer la tête, on y verra plus clair. » Et ils partaient se promener d'un pas lent, Monsieur Dubois claudicant, aidé de sa canne, et Altisia lui tenant le bras.

D'autres jours, et ils étaient fréquents, Monsieur Dubois s'interrompait et disait :

- J'ai une terrible envie de Saint-Honoré ! Pas vous ?

Et il appelait Madame Picard, qui se précipitait.

- Oui, Monsieur Dubois ?

- Madame Picard, auriez-vous la gentillesse d'aller acheter un Saint-Honoré chez Jutard ?

- Mais bien sûr, Monsieur Dubois !

Madame Picard revenait chargée d'un plateau sur lequel trônait le fameux Saint-Honoré, une théière bien chaude, des assiettes en porcelaine peintes à la main et bordées d'or, des couverts en argent, des tasses, des cuillères, du sucre, et une pelle à gâteau. Ces jours-là, Monsieur Dubois la priait de rester avec eux, et ils mangeaient tous les trois les délicieux choux à la crème en buvant du thé à la bergamote. Puis Madame Picard repartait, et la séance de travail pouvait reprendre.

Dire qu'Altisia était heureuse est un bien faible mot. En ces lieux si cléments que même la domestique pouvait prendre

un copieux goûter avec le maître et la secrétaire, elle se sentait emplies d'un amour incommensurable qui, au soir venu, enchantait Lise et leurs amies.

Trois semaines à peine s'étaient écoulées que Monsieur Dubois l'invitait à déjeuner. Quand Madame Picard était entrée dans la salle à manger avec un grand plat de poisson, Altisia avait senti son ventre se retourner. Le poisson faisait précisément partie des aliments que sa grossesse ne supportait pas. Il était en outre servi avec une sauce au beurre dont l'odeur acheva d'écœurer Altisia, qui s'excusa et courut aux toilettes où elle vomit tout ce qu'elle put. Quand elle revint à table, elle était pâle, faible, et son regard égaré en disait long sur son état.

- Vous ne vous sentez pas bien ? demanda Monsieur Dubois.
- Non... répondit Altisia, un peu gênée. Je suis désolée, je ne vais pas pouvoir manger.
- Que vous arrive-t-il ? Vous êtes malade ? Vous avez attrapé froid ?
- Non...
- Vous n'aimez pas le poisson ? C'est ça ?
- C'est à dire que...

Monsieur Dubois la regarda sans un mot, dans l'attente d'une explication.

- Je suis enceinte, annonça enfin Altisia.

- Vous êtes enceinte ?
 - Oui.
 - Je me rends compte que je suis tellement obsédé par mes mémoires que je ne sais rien de vous. Je suis navré, vraiment.
 - Je vous en prie, Monsieur Dubois. Ce n'est pas grave.
 - Et vous êtes enceinte depuis quand ?
 - Fin novembre.
 - Fin novembre ? Et je n'ai rien vu ? Pourtant, vous avez bien dû avoir des nausées, des coups de fatigue, non ? Ma femme en avait fréquemment, quand elle attendait nos enfants...
 - Oui, cela m'arrive, par moments, mais je vais bien. Et puis je peux me reposer, le matin.
 - Et le papa ? Est-il content ?
 - Il n'y en a pas.
 - Ah... et... comment dire ?
 - Tout va très bien. Ne vous inquiétez pas.
 - Et vous vivez seule ? Vous avez de la famille ?
- Altisia lui parla alors d'Henri en quelques mots, de ses parents et de sa cohabitation avec Lise.
- Bien, bien... Je suis heureux que vous ne soyez pas seule... Il n'est pas bon d'être seul dans la vie, encore moins quand on est enceinte.

- Oui, mais ça va. Je suis bien entourée. Et le travail n'est pas fatigant.
- Vous me faites penser à ma mère... Bien sûr, la situation est différente mais, vous savez, ma mère m'a eu seule, elle aussi...
- Oui, je sais...
- Qu'aimeriez-vous manger ?
- Ne vous dérangez pas.
- Oh mais si, au contraire ! Dites-moi ce que vous voulez manger, Madame Picard se fera un plaisir de vous le préparer.
- Dans ce cas, le mieux serait un peu de riz. Cela me remettra.

Monsieur Dubois appela Madame Picard, il lui annonça qu'Altisa était enceinte et que, dans son état, le poisson lui était insupportable. Aurait-elle la gentillesse de lui préparer du riz ?

- Mais bien sûr ! Oh ! Félicitations ! Si j'avais su !
- Vous ne pouviez pas le deviner, la rassura Altisia.
- Oh ! Monsieur Dubois ! C'est incroyable, non ? Nous avons une jeune femme enceinte dans la maison ? N'est-ce pas merveilleux ?
- Si, en effet ! A nos âges, vous savez, dit-il en s'adressant à Altisia, un enfant à venir, c'est tout un printemps !

A partir de ce jour, Altisia fut encore plus choyée par Monsieur Dubois et Madame Picard. Ses nausées cessèrent définitivement quelques jours plus tard. Elle se sentait en forme, mais rien n'y faisait : Monsieur Dubois et Madame Picard ne cessaient de lui demander si elle était sûre d'aller bien, si elle ne voulait pas s'allonger un peu, ou boire une camomille. C'en était drôle. Ensemble, ils formaient des parents affectueux aux petits soins pour leur fille unique. Quand elle en parla à sa mère, au cours d'une conversation téléphonique, celle-ci se sentit pleinement rassurée de savoir sa fille en de bonnes mains, et elle rit beaucoup des mille anecdotes qu'elle lui raconta.

Monsieur Dubois fut très sensible à l'histoire d'Altisia car sa mère, Marie, était tombée enceinte à dix-sept ans, et elle l'avait élevé seule. A cette époque, elle était domestique dans une grande maison, et ce n'est qu'à une allusion entendue par hasard qu'Emile supputait qu'il était le fils du maître. Il n'avait jamais osé en parler à sa mère. Etait-elle consentante ? Amoureuse ? Avait-elle été violée ? Le sujet était trop délicat pour en parler, et il avait préféré respecter le silence de sa mère, qu'il adorait. Enceinte, elle avait été chassée de la maison et elle était retournée chez ses parents, qui avaient mal pris la nouvelle, l'avait traitée de traînée, mais avaient fait contre mauvaise fortune bon cœur et avaient accepté de s'occuper du petit jusqu'à ce qu'elle

puisse le reprendre. Pendant ce temps, dégoûtée de son aventure, Marie n'avait plus voulu travailler dans une maison, et elle s'était fait embaucher dans des fermes où elle avait appris le dur travail de la terre, la traite des vaches et des chèvres, le soin des cochons, des poules et des canards. Sa souffrance était grande d'être séparée de son enfant. Son plus cher désir était de vivre avec lui, et les heures passées ensemble, une fois par mois, étaient celles d'une adoration mutuelle qui finissait chaque fois dans les larmes, à l'heure de la séparation.

Un jour, enfin, alors qu'un fermier était en proie à une indigestion, on lui demanda de le remplacer au marché. Ce jour fut celui d'une révélation, autant pour elle que pour ses employeurs : Marie avait un don pour la vente. Le profit était grand, et Marie irait désormais tous les jours au marché. Enhardie par sa nouvelle position, elle proposa de vendre des pâtés et des terrines. Elle en avait appris la confection dans les cuisines des maisons où elle avait servi en tant qu'aide-cuisinière. Son patron fit d'abord la moue, puis il accepta de faire un essai car il savait par d'autres fermiers que les plats cuisinés permettaient de dégager une marge plus importante que les produits bruts. L'expérience s'avérant avantageuse, Marie s'occupa moins de la terre et des bêtes, et elle se fit une spécialité des terrines et des pâtés, qu'elle vendait avec un talent certain. C'est ainsi

qu'assurée de sa position, elle put faire venir son fils de dix ans à la ferme. Bien sûr, il faudrait qu'il travaille. On ne le nourrirait pas à se tourner les pouces. Et pour l'école, ce serait comme pour les autres enfants de la ferme, il irait quand il pourrait. Marie aurait bien voulu que son fils ait plus de chance qu'elle et qu'il bénéficie des avantages d'une bonne instruction pour avoir un métier dans un bureau, mais elle accepta, car le bonheur d'être enfin réunis balayait tous ses rêves les plus fous quant à l'avenir de son fils, et selon l'adage qui dit qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, elle alla le chercher un dimanche de grand soleil, et fut fière de le présenter à ses compagnons de labeur. « Il n'est pas bien épais... », avait dit le fermier d'un air ennuyé. Puis il avait ajouté qu'avec du travail on arriverait bien à en faire un homme.

Le travail était rude, surtout au début, quand, gamin de la ville, il n'avait pas l'habitude des travaux de force. Mais il était si heureux de vivre auprès de sa mère, qui le choyait et le gâtait autant que ses moyens le lui permettaient, qu'il déploya toute son énergie à donner satisfaction au fermier. En outre, il adorait la vie au grand air, la présence des animaux, les longues tablées où se partageaient le pain, le fromage et le vin rouge, la fête des moissons, l'effusion quand il fallait tuer un cochon et que les femmes s'activaient à faire du boudin tandis que les hommes découpaient la

chair à l'aide d'un grand couteau. Bien sûr, le cri du cochon était insoutenable, et il lui était toujours pénible de savoir qu'on allait tuer les lapins, si doux dans leur jolie fourrure, pour les dépecer d'un trait. Mais c'était la loi de la ferme. On ne faisait naître des animaux que pour les tuer, les vendre, et les manger. Et les jours où il avait droit à un peu de lapin en sauce, de lard bien gras, ou de poulet rôti, il relativisait ses états d'âme.

Le travail au champ était harassant. Il fallait sans cesse se baisser, tirer, pousser, soulever de lourdes charges, répéter des gestes douloureux, cela pendant des heures, dans le froid ou sous un soleil de plomb. Mais Emile avait bon caractère, il n'avait pas coutume de se plaindre et il devint rapidement un très bon paysan. Au fil des ans et des travaux, il devint un solide gaillard, et s'il n'était pas très grand, sa force valait bien celle de ses compagnons, et sa vigueur n'avait rien à envier à ses amis de dix ou vingt centimètres plus grands que lui. D'autre part, ce garçon ingénieux était apprécié pour sa capacité à restaurer une machine cassée, un outil défaillant, là où bien d'autres croyaient la chose irréparable.

Emile avait à peine dix-huit ans quand la guerre fut déclarée et qu'il reçut son ordre de mobilisation. Sa mère pleura beaucoup. Emile en aurait bien fait autant mais il était un homme, et on lui avait appris qu'un homme, ça ne pleure

pas. Un homme, ça répond à l'appel du devoir, ça meurt et ça souffre pour la Patrie, ça ne se plaint pas, ça ne geint pas, ça ne cède pas à la peur : un homme, c'est courageux et ça n'a pas d'états d'âme.

Des états d'âme, il en avait en réalité beaucoup, comme la plupart de ses camarades, mais élevé au bon grain, au bon lait et au virilisme le plus absolu, il n'en montra rien. Pourtant il était extrêmement peiné de laisser sa mère et de savoir qu'elle passerait son temps à s'inquiéter pour lui. Lui-même était inquiet pour elle. Qu'allait-elle devenir pendant la guerre qui s'annonçait ? Certes, tout le monde disait qu'elle serait brève et qu'on serait les grands gagnants de l'histoire, mais on ne pouvait être sûr de rien. Il se demandait aussi ce que la ferme allait devenir une fois que la plupart des hommes valides seraient partis. Certes, il restait les hommes d'âge mûr, dont certains avaient autant de force que les jeunes, ainsi que les invalides et les femmes qui, malgré ce qu'on en disait, étaient vaillants à la tâche et faisaient preuve d'une endurance remarquable. Mais sans la force des plus costauds, certaines tâches relèveraient de l'exploit. De plus, c'était une grande ferme qui réclamait beaucoup de monde. Ils auraient du mal à s'occuper tout à la fois des champs, des bêtes, et du marché.

Et puis, aussi, il avait peur pour lui. Il avait peur de se battre, peur de tuer des hommes, peur de mourir, peur de souffrir,

peur de laisser sa mère inconsolable. Depuis l'âge de quatorze ans, il savait tuer une poule, une oie, un lapin, et s'était habitué à la brutalité de cette tâche, mais elle le rebutait toujours. Car, juste avant qu'il ne torde un cou ou qu'il ne tranche une gorge, la bête était vivante, chaude de sa chaleur, de sa vie, du sang qui coulait dans ses veines, et il pouvait sentir le petit cœur affolé battre à tout rompre sous sa main. Juste avant le geste fatal, elle courait, dormait, mangeait, pissait et déféquait ; elle était en vie, innocemment, et innocemment respirait de l'air sur la terre et sous le ciel, comme lui. Alors tuer un homme... Tuer des hommes, le plus grand nombre d'hommes possibles... Tuer des hommes le terrifiait. Tuer, pour ne pas être tué, certes, mais tuer quand même. Tuer parce que des hommes, au sommet, décidaient que lui, Emile, allait tuer des hommes, lesquels avaient pour ordre de tuer. Voilà comment on partait à la guerre : en obéissant à des hommes qui nous disaient de tuer, après qu'on nous eut évangélisé depuis le biberon et qu'on nous eut appris : « Tu ne tueras point ».

Tu ne tueras point, disaient l'Evangile, le curé, la morale. Puis, un président de la république venait, et disait : « Partez et tuez ! C'est votre devoir ! » Et là aussi c'était une question morale. La morale disait donc de ne pas tuer, c'était le sixième commandement, juste après celui qui disait « Tu honoreras ton père et ta mère »... Il n'avait pas de père,

mais il avait une mère, qu'il honorait de tout son cœur et par tous les moyens possibles. Par exemple, il lui donnait la meilleure place sur la charrette. De temps en temps, il lui cueillait des fleurs. Il aurait bien aimé lui donner le meilleur de sa part de poulet, quand il y en avait, mais ils se chamaillaient tous deux car elle avait la même idée et lui répétait sans cesse qu'il en avait plus besoin qu'elle. Enfin... Il ne comprenait pas bien ce qu'on lui demandait. Il ne fallait surtout pas tuer, c'était un commandement de Dieu, puis, d'un coup, c'était tout le contraire.

Ses compagnons ne s'abîmaient pas dans de telles réflexions. Ils n'avaient pas été élevés pendant dix ans, comme lui, par une grand-mère très pieuse, par des grands-parents qui, bien que de condition extrêmement modeste, l'avaient envoyé à l'école communale, où il s'était montré très bon élève. Pendant les huit années qu'il avait passées à la ferme, il avait pris garde de se fondre dans le paysage, pour ne pas s'attirer de moqueries, mais il avait gardé pour lui et pour ses petites conversations avec sa mère les connaissances accumulées et le goût d'apprendre, si bien que, quand elle le pouvait, elle lui achetait un livre qu'il lisait en cachette. Les autres, s'ils l'avaient su, auraient cru qu'il les prenait de haut, parce qu'il lisait des livres et pas eux, et ils se seraient moqués de lui pour reprendre le dessus, ils l'auraient humilié et peut-être même rejeté, et il aurait été

seul contre tous dans un milieu où être solidaire valait plus que tout.

Il fallut partir, bien sûr, et les adieux furent cruels en cet été de 1914. Emile rassura sa mère autant qu'il le put. Il lui promit de revenir très vite, et de rester sain et sauf. En partant avec ses camarades, il longea les champs d'orge et de blé. On était en pleine moisson, tout était allé si vite que les fermiers n'avaient pas eu le temps de s'organiser... La partie ne serait pas aisée.

- Vous aimiez beaucoup la vie à la campagne... observa Altisia, son bloc de papier et son stylo bleu à la main.
- Oui, beaucoup. C'était dur, très dur, mais j'aimais la camaraderie, et j'aimais les odeurs brutes. Le foin, les cochons, la basse-cour, les chèvres... Ce sont des odeurs assez fortes, et beaucoup de gens les trouvent dégoûtantes, mais moi je les aimais. C'était des odeurs vraies. Et puis j'aimais la beauté des champs, de la terre, des plantes, des animaux. J'étais bien le seul ! Les autres étaient nés dedans, pour eux ce n'était que du travail, un destin tout tracé de travailleur de la terre. Mais moi je ne suis arrivé là qu'à dix ans, après avoir vécu en ville avec mes grands-parents. Je suis allé à l'école, que j'ai beaucoup aimée... J'ai un caractère facile... dit-il en riant. Je m'adapte bien aux situations. J'ai aimé l'école comme j'ai aimé la ferme. Après, j'ai beau être très adaptable...

Le regard d'Emile flotta dans des souvenirs vieux de plus de cinquante ans qui semblaient toujours aussi actuels.

- La guerre, on ne peut pas s'y faire. Et après, quand on rentre enfin, malade, blessé à vie, avec des images horribles qui vous passent devant les yeux, on trouve des ruines, on apprend que des amis sont morts au front, d'autres dans un bombardement. Et pendant l'autre guerre, celle qui ne devait jamais exister parce que la première était la der des der, en plus de tout ça, on voit que des gens disparaissent. Parfois, ils sont emmenés par des hommes qui n'ont plus rien d'humain, des hommes transformés en monstres par leur uniforme et par l'idéologie qui va avec. On voit disparaître le boucher, la couturière, l'épicier, et toute leur famille. On connaissait la petite de deux ans, et l'autre de sept ans, et le grand-père qui restait assis à la caisse, et un matin on apprend qu'ils ont été envoyés dans des camps de concentration dont on ne sait pas grand-chose et qui nous laissent perplexes, mais dont on sait que ce sont des lieux de mort, et que ces gens, qui étaient sympathiques, en tout cas pas moins que d'autres, et qui vivaient sans gêner personne, ces gens qui élevaient leurs enfants, qui faisaient marcher leur boutique, ces gens ont été tués parce qu'ils étaient juifs.

« C'est ça, la guerre. C'est assister impuissant à la mort et à la souffrance des gens qu'on aime, mais aussi de ceux qu'on côtoyait sans bien y penser, et ces gens prennent soudain de l'importance pour soi. Tout à coup, on se rend compte que ces gens faisaient un peu partie de nous, juste parce qu'on les voyait souvent, qu'on était du même quartier, qu'on allait chez eux dès qu'on avait besoin d'une fourniture, qu'on les croisait dans la rue et qu'on s'arrêtait sur le trottoir pour échanger quelques mots. Et ces petites conversations qui n'ont l'air de rien, dont on se moque parce qu'elles tournent souvent autour du temps qu'il fait, ces petites conversations prennent tout à coup leur véritable importance. Car tous ces liens de sympathie que nous entretenons dans notre quartier sont indispensables à nos vies. Ils sont le signe que tout va bien, qu'on peut vivre en paix, qu'on peut entretenir de bonnes relations avec ses voisins sans les aimer particulièrement et sans avoir besoin d'être d'accord sur les questions de fond. Dans ces relations-là, d'ailleurs, on prend garde de ne pas parler des sujets qui pourraient fâcher. On sait que l'essentiel est d'entretenir des relations cordiales. Car imaginez un peu que, dans votre quartier, vous soyez fâchée avec vos voisins, avec des petits commerçants... Votre quotidien deviendrait invivable. Et c'est ce qui arrive en temps de guerre. Parce

qu'il y a les collabos et les résistants, et entre les deux des tas de gens qui ne mouillent leur chemise ni dans une eau ni dans l'autre, mais qui aimeraient tout simplement que la guerre s'arrête et que tout redevienne comme avant. La guerre génère beaucoup de conflits, y compris dans les familles, parce qu'elle oblige à prendre position. Si votre frère, ou votre beau-frère, est sous le charme incompréhensible d'un Hitler, et que vous, vous ne voyez en lui qu'un fou dangereux et un criminel, vous allez vous brouiller durablement. Et si les voisins mangent comme des ogres, si vous voyez transiter jusqu'à chez eux des oies bien grasses et des caisses de vins alors que le régime national est au ticket de rationnement, vous pouvez vous mettre à les haïr, à être envieuse, jalouse, ou à les considérer comme des traîtres, parce que, vous demandez-vous, comment pourraient-ils avoir tout ça sans trahir, puisqu'ils n'ont pas les moyens d'acheter au marché noir ? Et tout ça, après la guerre, ça reste. Parce que quand on met les gens dans des conditions impossibles, il faut s'attendre à tout. Il y a des gens qui savent serrer les dents et supporter beaucoup. Ceux-là ont des idéaux, ils ont des opinions politiques bien tranchées, ils sont au moins engagés dans une forme d'humanisme. Mais ils ne sont pas nombreux. Parce que la guerre, c'est vivre dans la peur. Je ne vous parle pas

d'une petite peur de rien du tout, ni même d'une grosse frayeur, je vous parle de vivre immergée dans un climat de peur, de terreur, où votre vie et celle de vos proches sont menacées, où votre survie est précaire. C'est une vie où on a tout le temps faim, où on est désespéré de voir ses enfants affamés, on est même désespéré de voir que l'un d'eux, ou plusieurs, font comme s'ils n'avaient pas faim pour ne pas nous inquiéter. On en est désespéré parce qu'on voudrait que nos enfants puissent être des enfants, et on les voit devenir graves, adultes avant l'heure. Ceux-là ont un regard droit, profond, un peu dur, avec de la pitié au fond des yeux.

« J'entends trop souvent des gens d'aujourd'hui critiquer les gens qui, pendant la deuxième guerre mondiale, n'ont rien fait, ou se sont vendus pour du jambon. Je ne parle pas des gens qui ont dénoncé des familles de juifs, ou des enfants cachés dans une abbaye. Ceux-là, c'est encore autre chose. Je parle de ceux qui se sont livrés à des actes certes honteux, des actes qui ne les honorent pas, mais qui demeurent, tout de même... Je ne sais comment le dire, car tout a des conséquences, surtout en temps de guerre. En tout cas, je trouve tout à fait injuste et inapproprié que des gens qui ne savent pas ce que c'est que de vivre sous l'occupation de l'ennemi, avec les couvre-feu, les soldats ennemis partout dans les rues,

armés, qui peuvent vous demander vos papiers et tout ce qu'ils veulent, qui peuvent vous emmener, ou vous tabasser, ou vous tuer, parce que vous n'avez pas réussi à réprimer un regard réprobateur et que l'un des soldats était déjà en colère, ou excité, ou simplement parce que vous tombez sur une patrouille de gars qui ont envie de s'amuser, comme ils disent. Ces gens d'aujourd'hui n'ont pas le droit de nous critiquer. Ils n'en ont pas le droit, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est que d'avoir faim, ce que c'est de voir ses enfants affamés, ils ne savent pas ce qu'est la peur de mourir, d'être tué, la peur que le mari, les cousins, les frères, le père ne reviennent jamais de la guerre, ou en reviennent massacrés. Ils ne savent pas ce que c'est que de faire la queue pendant plusieurs heures pour avoir du pain, et d'entendre le boulanger crier : « C'est fini, désolé ! Revenez demain ! » Ils ne connaissent pas le désespoir qui nous étreint quand nous rentrons à la maison sans pain.

« Non, ils ne le savent pas.

« Comme ils ne savent pas non plus ce que c'est de se cacher dans une cave pendant une alerte, et de retrouver son immeuble en ruine en sortant de la cave. Ils ne connaissent pas la détresse qui nous envahit et nous empêche de penser, alors qu'il faut absolument arriver à

penser pour savoir où on va pouvoir dormir cette nuit, et les autres nuits.

« Ils ne savent pas ce que c'est de cohabiter à deux, trois familles qui ne se connaissent pas, dans un petit appartement qui ne compte que deux chambres, ni ce qu'on ressent quand des Allemands élisent domicile dans notre maison, et qu'il faut cohabiter avec eux, leur servir à manger, leur faire le ménage, et vivre selon leurs règles et leur rythme.

« Ils ne savent pas, surtout, et c'est peut-être ce qui les effraie, comment ils réagiraient dans les mêmes circonstances. Ils ne le savent pas, non...

« La survie, ça rend fou. Parce que c'est terrifiant. C'est pour cela que les guerres rendent fou. Parce que la terreur rend fou. Plonger les gens dans la terreur et dans la survie sont des armes absolues pour obtenir leur obéissance. Il n'est pas étonnant que les gens obéissent et deviennent fous en de telles circonstances. Ce qui est étonnant, c'est que des gens arrivent à être plus forts que la terreur et la survie.

« Et puis, il y a autre chose, dans les guerres : c'est qu'elles laissent des traces. Parce que, voyez-vous, tout le monde est plus ou moins lâche. En temps de paix, la lâcheté n'est pas très grave, elle ne va pas bien loin, et la plupart du temps elle passe inaperçue. En temps de

guerre c'est tout l'inverse. La guerre met la lâcheté en évidence, et nos lâchetés se gravent dans notre mémoire et dans celle des gens qui nous connaissent. Plus rien ne peut l'effacer. Demandez à Madame Picard... Je pense qu'elle voudra bien vous en parler... elle sait, elle aussi... C'est aussi pour cela que nous nous accordons bien. Parce que nous avons tous les deux traversé la Deuxième Guerre mondiale, et cela nous lie. Nous y avons perdu des êtres chers, nous avons eu faim, nous avons eu peur, nous avons fait de bons et de mauvais choix, nous savons ce que c'est d'avoir honte... Oui, nous avons honte de certains de nos choix... Nous ne le devrions pas car, à ce moment-là, nous avons vraiment essayé de faire le meilleur choix possible... Nous étions immergés, nous n'avions ni les connaissances ni la distance que nous avons maintenant, à l'heure des regrets. Et c'est pour cela aussi que certains d'entre nous ne veulent pas témoigner. Parce qu'ils ont honte de certains de leurs choix. Ceux-là ne sont pas les plus coupables. Au contraire, ce sont des gens moralement exigeants envers eux-mêmes. Quand on entend les dignitaires nazis parler, ils sont d'une arrogance ! Ils sont très fiers d'avoir envoyé des millions de juifs, de tziganes, d'homosexuels, de personnes handicapées à la mort. Ceux qui ont honte sont justement ceux qui ont une conscience. Moi-même, je ne me remets

pas de... j'ai fait quelque chose... ou plutôt je n'ai pas fait quelque chose... enfin si, j'ai fait quelque chose... j'ai refusé quelque chose... à des gens...

Figé dans son fauteuil à oreilles de style Louis XVI, Monsieur Dubois se mit à respirer plus fort, le regard affolé et les yeux embués. Altisia le regarda puis, tranquillement, sans se presser, elle emplît un verre d'eau et le lui porta.

- Là... là... tenez, Monsieur Dubois... buvez... ça vous fera du bien.

Monsieur Dubois prit le verre sans le regarder, but quelques gorgées d'eau et le lui rendit.

- Merci, Mademoiselle, murmura-t-il.

Altisia resta accroupie auprès de lui, en lui tenant la main.

- Ça va mieux ? lui demanda-t-elle au bout d'un long moment.

- Oui... ça va...

Altisia se leva et elle retourna s'asseoir sur le canapé.

- Je dois le raconter, dit enfin Monsieur Dubois d'une voix grave. Je dois le dire. Ecrivez, s'il vous plaît.

« Des gens sont morts à cause de moi. Quatre personnes. Je n'ai pas bien vu, mais l'image s'est imprimée en moi, c'est comme si je pouvais mieux voir le souvenir que je n'ai perçu la réalité au moment où ça s'est passé. Il y avait le père, avec son manteau gris attaché à la taille, et il portait un chapeau. La mère, avec ses cheveux noirs

coiffés en rouleaux, mais défaits, négligés. Elle avait de grands yeux noirs suppliants. Elle portait un manteau beige noué à la taille. Et puis il y avait les deux enfants. Le petit garçon, qui devait avoir sept ans, et la petite fille, qui semblait en avoir cinq. Je me souviens de leurs petits visages angoissés et gênés. Les enfants avaient chacun une petite valise, et les parents en portaient deux grandes chacun.

« Je venais tout juste de pénétrer dans la cour de mon immeuble quand j'ai entendu frapper au portail de bois. J'ai hésité, je me suis détourné et j'ai voulu rentrer chez moi, mais ça a continué à frapper, et j'ai entendu des voix qui criaient « S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! » Alors j'ai rebroussé chemin, j'ai entrouvert le grand portail et là je les ai vus, toute la famille. Le père m'a dit « S'il vous plaît ! Laissez-nous entrer ! » Il y avait une rafle. J'ai hésité. J'étais partagé entre ma conscience, qui me disait de les laisser entrer, et ma peur que l'accueil de cette famille mette la mienne en danger. Et là, vous savez ce qui a gagné en moi ! Vous le savez ! La peur, bien sûr ! La peur pour les miens. Et j'ai dit « non, non, je suis désolé, je ne peux pas... », et j'avais honte, honte, devant ces gens, devant moi, devant ma conscience ! J'avais tellement honte... Mais je l'ai fait. J'ai refermé le grand portail, et je suis rentré chez moi. Marie-Paule m'a demandé ce que

j'avais... Je n'ai pas osé le lui dire. J'ai dit que c'était à cause de la faim, que j'avais un vertige, et elle m'a fait un ersatz de café dans lequel elle a mis un quart de cuillère à café de sucre.

« Ensuite, les Allemands sont passés partout. Ils ont tout fouillé chez nous, avec cette violence qui nous tétanisait... Et je ne sais pas ce qu'est devenue cette famille. Peut-être quelqu'un de mieux que moi, quelqu'un de plus courageux, ou quelqu'un qui avait moins à perdre, l'a sauvée. Mais moi, par mon action, par ma décision, je considère que j'ai tué cette famille. Si elle est morte, c'est à cause de moi.

- Oui... Et si votre famille est vivante, c'est grâce à vous, grâce à votre décision... ajouta Altisia en versant des larmes avec lui.
- Oui, bien sûr... mais cela me hante. Je ne l'oublierai jamais. Et je n'oublierai jamais ma honte. J'aurai toujours honte, lui dit Monsieur Dubois, les yeux ruisselants.
- Je comprends. Moi aussi, à votre place, j'aurais honte. Et je ne sais pas ce que j'aurais fait, dans les mêmes circonstances. Vous savez, je sens que je suis déjà prête à tout pour ma fille...
- C'est une fille ? demanda Monsieur Dubois d'une voix chevrotante où perçait un peu de lumière.

- Oui ! Mais vous voyez, dès lors que j'ai su que j'étais enceinte, dans les heures qui ont suivi, je me suis sentie investie d'une force énorme pour elle, j'ai senti que je ferais n'importe quoi pour elle.
- Oui... On est prêt à tout pour ses enfants, sa famille...
- Oui... Et je vous remercie de m'avoir raconté ça. C'est très beau...
- Beau ? Non ! s'offusqua Monsieur Dubois.
- Si, c'est très beau. Parce que c'est entrer dans la complexité, dans nos tiraillements, nos choix impossibles, et toutes ces situations qui nous laissent croire qu'il n'y avait qu'un bon choix, et que nous aurions dû, sans aucune excuse, le faire. Qu'en toutes circonstances nous devrions savoir ce que nous devons faire. Alors qu'en réalité nous sommes peu de choses face à la réalité complexe de la vie.
- C'est vrai... Mais ça ne console pas, et ça n'efface pas la honte...
- Non, bien sûr... Savoir ne nous aide pas toujours, n'est-ce pas...
- Non, en effet...
- Mais merci beaucoup, et vous avez raison : nous n'avons pas le droit de vous juger. Il est très facile d'être une héroïne en paroles, hors de toute situation difficile. Mais dans la réalité, et dans l'action, c'est bien autre chose...

- Oui, c'est cela...
- Monsieur Dubois...
- S'il vous plaît, appelez-moi Emile. Voulez-vous ?
- Emile ?
- Oui. S'il vous plaît. Vous voulez bien m'appeler Emile ?
- Bien sûr. J'en serais très honorée.
- Je peux vous appeler par votre si joli prénom ?
- Avec plaisir, Emile !
- Altisia... c'est si beau... On dirait le prénom d'une héroïne de roman d'aventure...
- Ah bon ?
- Oui ! Imaginez. « La belle Altisia monta sur le bateau du corsaire, et quand leurs regards se croisèrent, ils surent qu'ils s'appartenaient pour toujours », dit-il en pleurant et en riant à la fois.
- Ce ne serait pas plutôt un roman d'amour ?
- D'amour et d'aventure !
- Oui !
- Dites-moi, chère Altisia, d'où vient votre prénom ?
- Ma mère dit qu'il est italien, mais personne, dans la branche italienne maternelle ne connaît ce prénom. Je crois que ma mère l'a inventé, mais qu'elle ne le sait pas. Elle est persuadée de l'avoir entendu quelque part, mais elle ne sait pas où.
- Votre mère est italienne ?

- De famille italienne, car elle est née en France. C'est la troisième génération. Elle est la première à s'être mariée avec un français. Mes grands-parents étaient tous les deux italiens. Ma grand-mère était une Bartoletti, et elle a épousé un Casini. Adelina et Lazzaro. Ça aussi, ça fait romanesque, non ? Mon père s'appelle tout bêtement Marcel Gatinel.
- C'est pas mal, Marcel Gatinel... Ça sonne bien... Et votre mère, comment s'appelle-t-elle ?
- Livia.
- Livia ? Ah... Il n'y a pas à dire... En Italie, ils s'y entendent pour nous faire rêver... Livia... C'est déjà toute une histoire...
- Vous devriez peut-être écrire des romans plutôt que vos mémoires... sourit Altisia.
- Ah... j'aurais bien aimé ! Mais je n'ai pas le talent nécessaire... Vous voyez bien, j'ai besoin de vous pour écrire mes mémoires, alors un roman...
- Ce n'est pas pareil... D'ailleurs, je crois qu'écrire vos mémoires est beaucoup plus difficile... Avec un roman, vous pourriez partir dans un monde fantasmé qui vous éloignerait de...
- De mes tragédies personnelles...
- Oui. De vos tragédies personnelles.

- C'est sans doute vrai mais... Il nous reste une demie-heure... J'aimerais prendre l'air. Voudriez-vous faire une promenade avec moi, puis je rentrerai seul...
- Très volontiers, mais vous savez, Emile, je n'ai rien de prévu, et j'aimerais beaucoup vous raccompagner chez vous.
- Si cela vous fait plaisir, je veux bien... répondit-il avant de se lever avec difficulté, de prendre sa canne, et de se diriger vers la porte.

Ils se dirigèrent vers le fleuve et entamèrent une promenade sur les berges. Il faisait encore froid en cette fin mars. Emile était pelotonné dans son manteau tandis qu'Altisia ne portait qu'un imperméable assorti d'un long foulard à grandes fleurs couleur de feu.

- Quel plaisir, ces jours qui rallongent... s'exclama Emile, enchanté de pouvoir se promener en fin d'après-midi sans craindre la tombée de la nuit.
- Oui... C'est bien agréable... répondit Altisia, rêveuse.
- Vous allez bien ? Tout va bien, Altisia ?
- Oui, ça va.
- Votre bébé va bien ?
- Oui, tout va bien, Emile.
- Bien. Je ne vous cache pas qu'il me tarde que la demoiselle naisse !
- Vraiment ? Pourquoi ? répondit Altisia amusée.

- Parce que les bébés... Ah... les bébés ont une magie qui n'appartient qu'à eux... J'ai eu trois enfants, sept petits-enfants... J'ai donc côtoyé de près dix bébés, sans compter ceux qui sont nés du côté de Marie-Paule... C'est toujours tellement mystérieux... Quand je regarde un nouveau-né, tout petit, avec une vie bien à lui, je me demande ce qu'il vit, où il est... Je vais vous faire rire, mais je me demande de quel monde il vient !
- Vraiment ? s'esclaffa Altisia.
- Vraiment, oui ! Avez-vous déjà observé un nouveau-né ?
Altisia réfléchit un instant et répondit que non.
- Quand votre petite naîtra, observez-la... Vous verrez... Les bébés ne sont pas vraiment des terriens ! Ils viennent d'ailleurs, et ensuite ils deviennent des terriens, par la force des choses.
- Ce sont donc des extraterrestres ?
- Non, quand même pas ! Mais ils ne sont pas comme nous. Ils sont plus que nous. Vous voyez, ce qui est drôle, c'est que physiquement ils sont moins que nous : ils ne peuvent rien faire seuls, ils sont entièrement dépendants de notre bon vouloir. Mais intérieurement, on dirait qu'ils contiennent tout l'univers, toute la connaissance, la réponse à toutes les questions. C'est fascinant, fascinant...

Altisia ne riait plus. Elle aussi était fascinée, mais par autre chose que les nouveaux-nés. Emile était un homme surprenant qui valait la peine qu'on s'y attarde. A le voir, il avait l'air tellement ordinaire ! Un petit monsieur âgé, marchant avec une canne, sans la moindre originalité, alors qu'en réalité c'était tout le contraire. C'était un homme vif, intelligent, astucieux, et tellement poétique... Il portait un regard particulier sur ce qu'il observait, comme en attestaient ses propos sur les nouveau-nés. Il était aisément gai, aussi, et savait passer d'un sujet un peu trop lourd à n'importe quel autre, pourvu qu'il soit consolateur et qu'il lui remette le cœur en joie. Ce n'était pas un homme qui fuyait la complexité de la vie, mais il savait rééquilibrer la balance quand la peine faisait trop pencher le plateau. Altisia lui avait spontanément emboîté le pas, puis elle avait réfléchi à cette façon de revenir à la gaieté sans éliminer pour autant les sujets graves, et elle avait trouvé ce procédé intelligent. Car sombrer dans la peine, ou dans la colère, ne servait à rien qu'à s'affliger soi-même, et à n'être plus bon à rien. Dans le même temps, ne vouloir que la joie, et éliminer de son champ de vision les sujets délicats ne lui semblaient pas raisonnable. C'était même inconséquent, et infantile. Alors oui, cette balance qu'Emile passait son temps à rééquilibrer était un bon moyen de s'occuper des affaires difficiles de l'existence humaine tout en gardant la foi et la joie de vivre.

Il faudrait qu'elle en parle à Lise... Elle exerçait un métier difficile et, certains soirs, elle revenait de son travail complètement abattue, ou très en colère. Il faudrait qu'elle lui dise tout cela, car l'équilibrage de la balance était la condition *sine qua non* pour durer. Il faudrait aussi qu'elle en parle à Sybille, qu'elle connaissait bien depuis que Lise l'avait invitée à l'une de leurs soirées. Sybille, qu'elle voyait s'étioler d'une fois à l'autre, parce qu'elle n'avait pas de mesure et se donnait corps et âme à des femmes qui ne pouvaient s'empêcher d'aimer l'homme qui avait failli les tuer.

Emile était plus fort que son père. Elle se disait ça tout en marchant aux côtés du petit homme claudicant et en regardant la beauté du ciel bleu gris où couraient de gros nuages rebondis.

Elle pensait : « Emile est plus fort que mon père », et il n'y avait aucune hiérarchie entre les deux. C'était un simple constat qui excluait l'idée qu'être plus fort, ou moins fort, pouvait être mieux ou moins bien. Simplement, en ce monde, être fort, savoir résister aux difficultés, était un avantage incontestable. Son père était fragile, sensible comme un petit enfant. Le pauvre homme avait été envoyé au front alors qu'il était bien jeune... Avec un tel caractère, c'était l'envoyer à la mort... Comment avait-il pu survivre à un tel enfer ? Comment aussi avait-il réussi à ne pas se faire

tuer ? Comment, enfin, avait-il réussi à tuer des hommes, lui que la vue d'une goutte de sang impressionnait ? C'était sa mère, Livia, qu'il aurait fallu envoyer à sa place ! Sa mère était forte, solide, et bien que parfaitement pacifique, elle n'aurait pas hésité, en cas de besoin, à devenir une vraie guerrière. « Une Amazone... » pensa Altisia avec amusement.

- Dites-moi, Altisia... l'interrompt Emile.
- Oui ?
- Je me disais... Nous n'avancons guère dans notre travail...
- C'est vrai, mais nous n'en sommes qu'au début, nous défrichons, et il y a beaucoup à dire...
- Certes, certes ! s'impatiente soudain Emile. Mais ce n'est pas la question ! La question, c'est que nous n'y arriverons pas comme ça ! Et cela m'ennuie beaucoup !
- Nous pourrions peut-être réfléchir à une autre méthode, proposa Altisia en s'étonnant de l'irritation soudaine d'Emile, qui s'était toujours montré d'une humeur égale.
- Justement ! Je crois savoir comment !
- Très bien ! Alors comment ?
- Voyez-vous... commença-t-il en se radoucissant. Voyez-vous, Altisia, je ne sais pas comment vous faites, mais à vous j'arrive à vous parler. Je vous raconte des choses

que je ne raconte guère, et même, comme cette après-midi, des choses que je n'ai jamais racontées.

- Pas même à Madame Picard ?
- Non... Pas même à elle. Nous nous comprenons... Nous savons... Nous n'avons pas besoin des détails pour nous comprendre, dit-il d'une voix devenue basse et grave. Je n'arrive pas à écrire mes mémoires comme il le faudrait, et j'ai remarqué que vous avez une très belle plume.
- Vraiment ? Oh non, quand même... se défendit Altisia qui n'avait jamais eu l'impression d'écrire particulièrement bien.
- Je vous assure que si ! Donc j'ai pensé que je pourrais vous raconter mes souvenirs comme ils me viennent, et que vous pourriez les prendre en sténographie, puis en faire la rédaction finale vous-même. Ensuite, nous mettrions tous ces épisodes dans l'ordre chronologique, et nous pourrions peut-être soit les laisser ainsi sous forme de chapitres autonomes, soit faire des... comment dire ?... Faire des ponts entre eux... des... vous voyez ?
- Oui, des... ah mais ! Comment le dire ?... Des transitions ! lança-t-elle victorieusement.
- Voilà, c'est cela ! Des transitions ! Vous voyez, vous trouvez les mots que je ne trouve pas ! En fait, je vous demande si vous voulez bien être mon nègre, comme on dit, même si ce n'est guère joli.

- Eh bien non, Emile, je ne veux pas être votre nègre ! Je veux bien être votre rédactrice, votre collaboratrice, votre secrétaire, votre sténo-dactylo, mais votre nègre, non ! Vous comprenez ?
- Oui... je crois... balbutia Emile, ébranlé par le soudain emportement d'Altisia.
- Un nègre, c'est... Rien que le nom, c'est indigne. C'est un mot de colons méprisants ! Noir ou blanc, personne ne devrait être le nègre de qui que ce soit !
- Oui, bien sûr...
- Et ce n'est pas parce que ce n'est guère joli, comme vous le dites avec un euphémisme que je ne peux laisser passer. C'est parce c'est abject, tout simplement.
- En effet... C'est abject... répéta Emile un peu honteux.
- Excusez-moi, Emile... dit Altisia en soupirant et en revenant au calme. Simplement, je n'ai pas été élevée à laisser dire des choses abjectes sans réagir.
- C'est plutôt une bonne chose... En temps de guerre, vous auriez eu des chances d'être du côté des héros...
- On ne le sait pas. On ne sait pas ce que l'atmosphère étouffante de terreur aurait eu comme effet sur moi... Là, je parle, je dis tout ce que je veux, parce que je ne risque rien, et que j'ai été élevée comme ça. Mais si je devais risquer ma vie et celle des gens que j'aime, je crois que ma bouche resterait scellée plus souvent qu'à mon tour !

Emile et Altisia s'assirent sur un banc et observèrent le ciel qui tournait au gris, et le fleuve verdâtre qui avait débordé la semaine précédente pendant plusieurs jours avant de revenir dans son lit. Le sol portait encore la trace des franges d'eau inégales qui, sous le vol des mouettes près de migrer, avaient léché le sol en flux et en reflux réguliers.

- Que pensez-vous de ma proposition ? finit par demander Emile.
- Je crois que c'est une bonne idée. Seulement, je n'ai jamais écrit quoi que ce soit, en dehors des travaux scolaires...
- Ça n'a pas d'importance. Quand je vois comment vous réécrivez mes paragraphes lourdauds, je n'ai aucun souci. Essayons, voulez-vous ?
- Je veux bien, oui... dit Altisia. Mais il me faudra rester un peu chez moi, pour rédiger tout ça...
- Nous allons adapter nos horaires, voilà tout... Maintenant, raccompagnez-moi, s'il vous plaît. Je me sens un peu fatigué... dit Emile d'une voix éteinte.
- Appuyez-vous sur moi...

Sur le front, au plus noir de l'enfer, Emile avait vu tomber de nombreux camarades, mais c'est aussi là qu'il avait rencontré celui qui serait pour toujours son meilleur ami, son allié, et sa fortune.

Léon Ribaud avait trente-deux ans quand Emile n'en avait que dix-huit, il était le fils du propriétaire d'une fabrique de papier, les Papiers Ribaud, et de la fille des Carrelage Tassin. Leur condition sociale, leur éducation, leur écart d'âge auraient été, en toute autre circonstance, des empêchements certains, mais le sort en avait décidé autrement, et les deux hommes se lièrent d'une amitié indéfectible. Leur entente allait bien au-delà de leurs opinions ou de leur façon de penser. Leur adéquation d'esprit rendait leur relation simple, évidente. Ils se comprenaient aisément, riaient parfois malgré la dureté de leur condition, et le jour où Emile sauva la vie de Léon acheva de sceller leur amitié.

Léon avait deux frères, Jacques et Maurice, et deux sœurs, Léontine et Clémence. Ses parents s'étaient mariés en 1882, alors que Gustave, le père, veuf d'un mariage qui ne lui avait pas donné d'enfants, avait déjà quarante-quatre ans, et que Geneviève, sa mère n'en avait que vingt-sept.

Quant à Léon, il s'était marié en 1907 avec Yvonne Marchand, de trois ans sa cadette, fille des Tissus-Mercerie Marchand, et de ce mariage d'amour étaient nés Lucie, qui avait six ans, et Raymond, qui en avait deux quand la guerre avait éclaté. Suite aux recommandations expresses du corps médical, le jeune couple avait décidé de s'arrêter à deux enfants. En effet, Yvonne avait connu une première

grossesse compliquée qui l'avait beaucoup fatiguée, puis son accouchement l'avait laissée tellement affaiblie qu'elle avait dû garder le lit deux bons mois. Suite à cela, des précautions avaient été prises mais, quatre ans plus tard, elle était tombée enceinte de Raymond. Sa grossesse s'était encore plus mal passée que la première, et lors de son accouchement on avait craint pour ses jours. Elle était restée trois jours sans connaissance, et trois mois alitée. Cette-fois-ci, il avait été décidé que plus jamais elle ne devrait avoir d'enfant, car la probabilité qu'elle en meure confinait à la certitude.

Léon était parti à la guerre en laissant derrière lui son épouse et ses deux enfants, ses soeurs, sa mère et son père, pour lequel il craignait beaucoup, car il avait maintenant soixante-douze ans et n'était guère en forme. Il fut tout de même rassuré d'apprendre par une lettre de sa mère, en 1916, que son père gardait tout son sang froid. La preuve en était que, pour sauver la fabrique, qui était tout prêt de péricliter, son père l'avait reconvertie en fabrique de papier à nitrer, nécessaire à la production des munitions, et la Défense nationale devint son seul client jusqu'à la fin de la guerre.

Après la guerre, Léon et Emile étaient rentré chez eux. Emile était retourné à la ferme, où il avait trouvé sa mère amaigrie, mais brave, solide, et différente. Le monde sans hommes

l'avait changée. Elle avait dû prendre des décisions, se charger de responsabilités nouvelles, et faire tourner la ferme malgré le manque de bras. Elle avait fait appel aux femmes et aux enfants du village, qu'elle rétribuait en fromages, en légumes, en lard, et parfois en poulet. Rien ne l'avait désignée à cette place qu'elle-même. Le patron était toujours là, mais la mort de ses trois fils, dont deux dès 1914, l'avait fait flancher et il n'avait plus eu la tête à décider. Son épouse avait alors pris le relais, mais à la mort de leur troisième fils, elle avait un peu perdu l'esprit, et Marie avait alors pris les choses en main avec brio, elle avait gagné la reconnaissance des villageoises et la certitude qu'elle était capable de bien plus qu'elle ne l'aurait cru. Elle avait adoré diriger la ferme, mais quand les survivants étaient rentrés de la guerre, elle avait perdu sa place au profit d'un homme, un cousin, qui l'avait reprise en main. C'en fut fini de sa gouvernance, elle redevint une paysanne comme les autres, d'autant plus que, pendant la guerre, il n'avait plus été question de faire des terrines et des pâtés, ni d'être la meilleure vendeuse du marché. On faisait ce qu'on pouvait, on manquait de tout, d'argent, et la reconstruction durerait des années avant que la vie redevienne normale. Elle n'occupa même pas une place particulière auprès du fermier et de son épouse qui lui devaient pourtant beaucoup.

Emile resta quelque temps auprès de sa mère, qui remercia le Ciel et tous les Anges du Paradis, la Vierge Marie, sa patronne, Jésus et Dieu lui-même de lui avoir rendu son fils alors que tant d'autres étaient morts, ou gravement amputés. Emile avait peu de blessures, si l'on considérait les quatre années qu'il venait de vivre. Et c'était miracle qu'il n'en revienne qu'avec quelques brûlures, une jambe raide, et des problèmes pulmonaires qui, certes, le poursuivraient toute sa vie, mais ne l'empêcheraient pas de vivre à peu près normalement. Quant à Léon, il revenait lui aussi de l'horrible charnier avec une insuffisance respiratoire, et il avait été blessé à l'épaule droite, au bras droit et à la cuisse gauche, qui avait frôlé l'amputation. Ses deux frères étaient morts et avaient laissé sa famille endeuillée. Son père était très affaibli. Il ne parlait plus, se nourrissait très peu, et passait son temps à regarder par la fenêtre. « Veux-tu sortir ? Un peu d'air te ferait du bien... », lui disait gentiment Geneviève, qui s'inquiétait pour lui. Mais aucun son ne sortait de sa bouche. Tout au plus se retournait-il vers elle et lui lançait-il un regard accablé qui disait assez ce qu'il pensait de la vie. Quant à elle, elle tenait bon, mais on l'entendait souvent soupirer. « Mettre des enfants au monde, les choyer, les aimer, prendre soin d'eux, craindre pour eux à la moindre fièvre, tout ça pour qu'ils finissent

broyés dans une guerre... c'est ignoble... ignoble... », disait-elle parfois.

En tant qu'aîné de la famille, Léon était depuis longtemps destiné à diriger l'entreprise paternelle. Quand, à son retour, il vit son père en proie à une affliction qui le détachait des affaires terrestres, il n'eut aucun mal à prendre le commandement de la fabrique, qu'il dirigeait déjà avec lui avant la guerre. La tâche serait difficile. Il s'agissait de remonter la pente dans un pays en ruine où, en regard des logements, des routes et des chemins de fer, le papier n'était pas la priorité.

Emile et Léon restèrent séparés pendant six mois, durant lesquels ils s'écrivirent et se manquèrent énormément. Après avoir vécu le pire ensemble, ils se sentaient étrangers dans la vie civile. Bien sûr, autour d'eux, d'autres hommes avaient fait la guerre, avec qui ils auraient pu en parler, ou plus simplement communier dans le silence de ceux qui savent, et pourtant ils ressentaient un manque l'un de l'autre, et quand Léon proposa à Emile de le rejoindre à la fabrique et de travailler avec lui pour remettre l'entreprise à flot, en le prévenant que la tâche serait ardue mais qu'il le voulait à ses côtés, Emile ressentit un soulagement qui inonda son cœur d'une lumière claire et douce. En outre, il savait qu'avec sa jambe raide et ses problèmes pulmonaires, il serait incapable d'assurer le travail des champs. Son seul

souci était, comme à son habitude, sa mère. Comment la laisser seule, après tant de peur et d'adversité ? Certes, elle s'était montrée capable d'une force et d'une bravoure propres à le rassurer, mais depuis que le cousin du couple de fermiers régnait, tout avait beaucoup changé. Ledit cousin avait instauré des règles de vie plus dures. Il faisait trimer les paysans bien plus que ce à quoi le patron les avait accoutumés, et pourtant ils n'avaient jamais chômé. Cependant, Emile devait partir. Il avait bien pensé emmener sa mère avec lui, mais il ne savait pas où il aurait pu la loger, ni ce qu'elle aurait pu faire dans une grande ville. Aussi lui expliqua-t-il la situation gentiment, sans la presser. Il lui avait beaucoup parlé de Léon, bien sûr, et elle avait compris qu'entre les deux hommes s'étaient créés des liens à la vie à la mort.

- Ça ne me surprend guère... C'est une bonne chose, dit-elle avec satisfaction après avoir écouté son fils.

- Ça ne t'ennuie pas ? s'étonna Emile.

- Non. Tu vas y aller ?

Elle avait posé sa question sur le ton d'une affirmation.

- Tu vas y aller, n'est-ce pas ? répéta-t-elle.

Emile soupira.

- Et toi, maman ?

- Moi ? Je sais me débrouiller ! J'ai survécu à une guerre ! J'ai fait des choses que tu ne peux même pas t'imaginer !

Alors maintenant, je survivrai bien à ce Martin et à son imbécilité ! Et puis, tu sais, pendant la guerre, moi aussi j'ai trouvé quelques alliées... dit-elle avec malice. On n'a pas dit notre dernier mot. On ne va pas se laisser faire.

- Bon, alors je peux te laisser ? Tu en es sûre ?
- Mon chéri, pars. Pars et saisis la chance qui t'es donnée. Je suis sûre que ton ami va te pousser vers des sommets. Un jour, tu seras le patron de sa fabrique !
- Maman ! se récria Emile. Tu es folle.
- Non ! Je le sens, c'est comme ça. Du reste, avec ta jambe raide et ton manque de souffle, tu n'es plus bon à grand-chose, ici...
- C'est vrai... convint Emile un peu peiné.
- Vas-y ! Cet homme-là, c'est la chance de ta vie ! Et te sachant avec lui, je ne m'inquiéterai pas pour toi !
- Mais toi ?
- Moi quoi ?
- Ça va aller ? Tu en es sûre ?
- Bien sûr, mon garçon. Ça va aller. Je ne t'ai pas élevé pour que tu restes dans mes jupes ! J'ai toujours espéré que tu aurais plus de chance que moi ! Alors fais plaisir à ta mère, et pars. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec espièglerie, je compte sur toi pour me couvrir d'or quand tu seras devenu riche !

- Maman ! Quelle folle ! Quelle folle ! s'exclama Emile en la regardant avec tendresse. « Et quelle sage aussi... », pensa-t-il sans oser prononcer ces mots à voix haute.

Emile quitta donc la ferme pour la fabrique de papier. A compter de ce jour, les deux amis ne se quittèrent plus jamais.

Léon décida de loger Emile dans la chambre d'un de ses frères. Geneviève s'y opposa car elle se supportait pas l'idée que qui que ce soit dérange l'ordre laissé par ses fils dans les chambres qui les avaient vus grandir jusqu'à ce qu'ils quittent la maison et fondent à leur tour un foyer, mais Léon insista avec toute la conviction dont il était capable. Il fallait, arguait-il, que ses soeurs, si elles en avaient besoin, puissent revenir dans leur chambre, surtout Léontine, dont le mari, Edouard, avait été complètement défiguré. Elle n'avait pas eu le courage de le revoir. Elle s'était rendue à l'hôpital mais, une fois sur place, un médecin et une infirmière l'avaient avertie que c'était éprouvant, que de toute façon il ne pourrait pas lui parler parce qu'une partie de sa mâchoire avait été arrachée, et elle avait préféré repartir sans le voir, blafarde et honteuse. La description du médecin avait suffi à lui soulever le cœur et elle avait compris que jamais elle ne supporterait une telle vision. Elle tomberait d'inanition, ou crierait, ou se détournerait... Il était évident qu'elle aurait une réaction de dégoût et d'horreur qui ne pourrait qu'être

cruelle. Bien sûr, elle savait que refuser de le voir était tout aussi cruel, mais le voir était au-dessus de ses forces. Elle avait régulièrement téléphoné au médecin pour avoir des nouvelles de son époux : il n'allait pas fort, évidemment, et la présence d'un être cher lui aurait été bénéfique, insinuait le médecin d'une voix pateline, ce qui ne manquait pas de la percer des milles flèches de la culpabilité. Peut-être, ajouta-t-il un jour, pourrait-elle le revoir quand il aurait reçu les soins adéquats... Certes, son mari ne serait plus jamais le même, et il ne retrouverait jamais son visage, mais la chirurgie plastique avançait à grands pas, et d'autres hommes, aussi abîmés que son mari, en étaient ressortis transformés. « Bien sûr... », disait Léontine. « Nous verrons bien... ». Comment aurait-elle pu avouer sans vergogne au médecin que plus jamais elle ne reverrait Edouard parce que l'idée même de sa défiguration lui faisait horreur ? Souvent, lasse de boire sa honte, elle succombait au charme ineffable de la boisson, qui avait la vertu de faire disparaître, l'espace de quelques heures, la culpabilité qui la torturait sans répit, et d'éteindre le chagrin déchirant d'avoir perdu un mari aimé qu'elle aurait préféré savoir mort. Car s'il avait été tué à la guerre, elle aurait pu le pleurer comme les autres veuves, recevoir les condoléances respectueuses de tous les gens qu'elle connaissait, et la chose aurait été claire, elle n'aurait pas été honteuse, ni n'aurait craint d'être

jugée cruelle à l'égard d'un mari qui, non seulement avait été un valeureux soldat assumant son devoir patriotique, mais qui en plus avait payé très cher d'avoir défendu la France pendant que d'autres, des planqués, se la coulaient douce. Veuve, elle aurait fait partie des justes, au lieu d'être celle qui abandonnait son mari à un sort tragique. Heureusement, sa famille ne la jugeait pas. Sa belle-famille, quant à elle, l'avait jetée comme une malpropre, bien qu'elle n'ait pas eu vent que sa belle-mère ou sa belle-sœur aient elles-mêmes eu le courage d'aller voir l'infortuné dans sa chambre. Quant aux petites, elle n'avait pas réussi à leur dire autre chose que : « Papa est blessé. Il est à l'hôpital. Pour le moment, il a besoin de beaucoup de repos. » Clarissa n'avait que quatre ans, et Léonore cinq... Que dire à de si petites filles qui ne connaissaient guère leur père ? Léonore l'avait quasiment oublié, et Clarissa ne l'avait vu qu'une fois, au cours d'une permission, alors qu'elle n'était encore qu'un bébé tétant le sein. Malgré cela, elles demandaient « Il est où papa ? », et Léontine avait un jour entendu Léonore crier à un petit garçon que, elle, son père, il était pilote d'avion, et que quand il reviendrait, ils feraient le tour du monde en montgolfière, et même qu'ils monteraient sur des éléphants, propos qui avaient été fortement appuyés d'un « ouais ! » bien senti de la part de Clarissa qui, se tenant derrière sa sœur aînée, avait suivi tout

le déroulement de la conversation en faisant une moue boudeuse qu'elle n'était pas prête à lâcher. Léontine avait rapporté cette conversation à Léon, en qui elle avait confiance et qui, elle le savait, ne se mettrait pas dans tous ses états et saurait réagir avec calme. Il avait soupiré, réfléchi un instant, et il avait fini par dire :

- On ne peut rien faire pour le moment... Moi non plus je ne sais pas comment on pourrait leur dire que... Continue à gagner du temps, on verra bien. En tout cas, Léonore a de l'imagination ! avait-il dit en riant.
- Je viens de leur lire *Le Tour du monde en quatre-vingt jours*... avait répondu Léontine avec un sourire attendri.
- Ceci explique cela...
- Eh oui !

Puis il l'avait regardée d'un air triste et lui avait dit :

- Et toi ?
- Moi ?... Ça va... enfin... je tiens. C'est dur...
- Oui... c'est dur. Si tu as besoin de revenir à la maison, on est là. Il y a de la place... Si tu veux, on peut prendre les petites pendant quelque temps... pour souffler un peu...
- Je ne sais pas... peut-être...
- Ça occupera maman... et qui sait si ça ne réveillera pas un peu papa...

Voilà pourquoi Emile ne pouvait en aucun cas occuper la chambre de Léontine.

Quant à la chambre de Clémence, il ne fallait même pas y penser. Elle ferait un scandale si elle savait qu'un inconnu y vivait. Elle n'était pas seulement jeune, avec ses vingt-deux ans frais comme s'il n'y avait jamais eu de guerre, elle était aussi immature, inconstante, fantasque, joueuse, prête à toutes les folies tant qu'elle les trouvait amusantes. Elle avait déjà changé trois fois de fiancé, et elle allait et venait au gré de ses envies, quittait la maison définitivement pour y revenir deux mois plus tard, « juste quelques jours », disait-elle, qui duraient des mois, puis elle repartait, tombait amoureuse, revenait déçue, puis trouvait une bonne copine avec qui elle vivait la vie de bohème, merveilleuse au début, puis lassante, puis agaçante, et rentrait à la maison se plonger dans un bain aux parfums de jasmin, se glisser dans un peignoir de soie peinte à la main, se pelotonner dans un lit douillet, sous un édredon de plumes d'oies qui sentait bon la lavande.

Il était donc impossible qu'Emile occupe l'une ou l'autre chambre de ses soeurs. Ses frères, eux, n'auraient plus jamais besoin de leur chambre... avait dit Léon, maladroitement, en se demandant ce qui lui avait pris de dire une chose aussi terrible à sa mère, dont le deuil durerait longtemps encore, à n'en point douter.

- Tais-toi ! C'est horrible ! l'avait-elle coupé.

- Je sais, maman. Je suis désolé... je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai été maladroit... Mais pour Emile, qu'est-ce qu'on fait... ? Tu veux bien qu'on lui prête une chambre...?
- D'accord, avait-elle soupiré. Mais tes frères...
- Oui, je sais... Moi non plus je ne les oublie pas. Personne ne les oublie. Nous pensons à eux tous les jours. Ils me manquent tellement... Surtout Jacques...
- Oui, Jacques... Tu t'entendais bien avec lui...
- Oui... Nous avons des facilités à nous comprendre... Mais Maurice me manque aussi, même si on se chamaillait souvent...
- Oui... Dire que je pestais quand vous vous disputiez ! Maintenant je donnerais n'importe quoi pour vous entendre vous énerver à propos de la radio ou d'une cuisse de poulet !
- C'est drôle comme ce qui nous agaçait nous semble dérisoire, maintenant...
- Oui... Je ne sais pas quoi décider... dit la mère d'une voix traînante.
- Tu sais, maman, si Emile ne m'avait pas sauvé la vie, tu n'aurais plus aucun fils.
- Je sais... avait soupiré la mère. Celle de Jacques, alors... Lui, au moins, il avait envie d'aller à la guerre... Il est mort là où il pensait devoir être... Tandis que Maurice... Maurice ne voulait pas y aller. Avant de partir, il m'a dit

« Adieu maman ». Je lui ai dit « Mais non enfin ! Au revoir ! Car nous nous reverrons. » Mais il m'a regardée avec des yeux graves, il avait l'air angoissé, et il m'a serrée dans ses bras avec une force inoubliable ! Puis il m'a dit d'un ton péremptoire : « Adieu maman », et il est parti. Et je ne l'ai plus jamais revu. Et Dieu sait ce qu'il a vu, et ce qu'il a vécu jusqu'à sa mort en 1917... Enfin, toi, tu le sais, n'est-ce pas...

- Oui, maman, je le sais... avait articulé Léon à voix éteinte, les yeux baissés et la tristesse au cœur. Merci maman.
- Pourquoi ?
- Pour Emile. Merci.
- Il compte beaucoup pour toi...
- Oui... Sans lui, je ne sais pas ce que je serais devenu... je ne serais plus là aujourd'hui...
- Alors qu'il vienne, et qu'il occupe la chambre de Jacques. Mais je m'occuperai moi-même de remiser les affaires de ton frère. Je ne veux pas qu'un étranger y touche.
- D'accord, maman.

- Vous êtes douée, dit Emile à Altisia après avoir lu les pages qu'elle avait rapportées de chez elle.
- Ça vous plaît ?
- Oh oui ! C'est fantastique ! On dirait un roman ! Vous avez su rapporter les sentiments, la complexité des

caractères... Et alors ces dialogues... Ils sont si fidèles à mon souvenir... C'est drôle, il ne me semble pourtant pas vous en avoir tant dit sur Léontine...

- Vraiment ? Pourtant, il me semblait que... Enfin, je n'invente rien, Emile ! Je note tout ce que vous me racontez, et je le traduis en livre ! C'est tout !
- C'est tout, c'est tout... Oui, enfin, c'est pas mal, quand même ! Vous savez quoi ? Je crois que vous allez me réconcilier avec ma vie.
- Vraiment ? Oh Emile ! Vous exagérez ! répondit Altisia en riant.
- Reprenez des choux à la crème, ma chère !
- Non, merci, je vais finir obèse à ce régime-là !
- Mais non, mais non ! Si vous saviez tout ce que Marie-Paule engouffrait pendant ses grossesses ! Ensuite elle perdait tout ! Elle disait que c'était l'allaitement qui la faisait maigrir. Une fois, même... voyons... c'était pour... pour Martin, le deuxième ! Cette fois-là, elle a perdu tellement de poids, pendant l'allaitement, qu'elle a fini plus mince que quand je l'ai rencontrée !
- C'est incroyable ! Mais vous savez, Emile, ce n'est pas le cas de toutes les femmes... Certaines prennent beaucoup de poids et n'arrivent jamais vraiment à en perdre...
- Mais pas vous, pas vous ! Ça se voit au premier coup d'œil !

- Ah bon ? Vous voyez ça comme ça, vous ? le taquina Altisia.
- Bien sûr ! Entre mon épouse, qui a eu trois grossesses, ma fille et mes belles-filles que j'ai vu enceintes plusieurs fois, je peux vous dire que je m'y connais ! J'avais vu que ma fille tenait de sa mère, et je ne me suis pas trompé. Elle s'est goinfrée, goinfrée, et puis elle a tout perdu. Par contre, j'étais sûr que Camille, ma belle-fille, la femme de Martin, resterait bien ronde, et c'est ce qui est arrivé. Je vous assure, j'ai le don de double-vue pour les femmes enceintes !

Emile était euphorique. Il avait les joues rouges de contentement et se demandait s'il n'allait pas demander à Madame Picard de sortir la bouteille de champagne, puis décida que c'était un peu prématuré, même si, après tout, on pouvait bien fêter ce qu'on voulait. C'était toujours ça de pris sur l'ennemi, comme on disait.

Il revint aux pages qu'il tenait entre ses mains, et dit soudain, ému :

- Grâce à vous, je vais peut-être enfin bien dormir. Sous votre plume, ma vie ressemble à un roman passionnant, cela me fait du bien. C'est comme si votre écriture me donnait la bonne distance. Je me sens proche de moi, et en même temps je peux regarder ma vie d'un œil bienveillant... le vôtre, en réalité ! Ce n'est pas donné à tout le monde ! Je connais des mauvaises langues, du

côté de mon épouse, qui ne manquent pas d'étriller le moindre geste d'autrui, quitte à transformer un acte anodin en acte malintentionné, et à en profiter pour se faire passer pour un modèle de vertu !

- J'ai bien peu de mérite, croyez-moi, dit Altisia en riant. Votre vie est si passionnante... J'adore la raconter. J'ai l'impression de la voir passer devant mes yeux comme un film de cinéma... Je vois tout ! Et vous savez tant de choses sur votre ami Léon, sur sa famille...
- Oui, il me racontait tout... Nous nous racontions tout... Et comme j'ai vécu trois ou quatre ans dans la maison familiale, j'ai vu et entendu beaucoup de choses... Y compris des choses qu'on ne voulait pas que je sache...
- Et ensuite ? Que s'est-il passé ?
- Ensuite ? Eh bien... reprenez donc un peu de gâteau !
- Non, merci, je n'en peux plus...
- Et votre amie, celle avec qui vous vivez, aimerait-elle un peu de Saint-Honoré ?
- Lise ? Certainement !
- Je dirai à Madame Picard d'en garder une part si elle le souhaite, et de vous emballer le reste...
- Merci. Vous allez faire des heureuses. Lise et moi avons invité deux amies ce soir...
- Je ne sais pas s'il y en aura assez...

- Largement ! Ah Emile... quelle idée d'acheter un Saint-Honoré pour huit personnes alors que nous ne sommes que trois...
- C'est que... il n'y en avait pas de plus petit... répondit Emile d'une petite voix innocente.

Car c'était lui qui, exceptionnellement, avait acheté la pâtisserie le matin même en rentrant de promenade. La boutique, spécialisée dans le Saint-Honoré, proposait un quatre parts, un six parts, un huit parts, et un douze parts. Pour les plus grosses pièces, il fallait passer commande. Emile avait hésité entre le huit parts et le douze parts. Ils étaient si beaux, avec leur montagne de choux caramélisés... Pourquoi se limiter au quatre parts habituel, quand on pouvait avoir le douze parts ? Il était entré dans la boutique, décidé à prendre le douze parts, puis, une fois nez à nez avec lui, il le trouva tout de même bien gros, et se rabattit, non sans une petite moue désappointée, sur le huit parts, plus raisonnable, et c'est bien ce qui l'ennuyait. Pourquoi, à son âge, alors qu'il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps, s'ingéniait-il à être raisonnable, encore et toujours, alors qu'au fond il aurait voulu tout se permettre ? « Morale de petit-bourgeois », s'était-il dit en son for intérieur, non sans pester contre lui-même, détestant son côté moraliste qui le manipulait comme une marionnette. « Ou alors... habitude de qui a eu faim ? » pensa-t-il encore,

ce qui le rassura sur lui-même. « Ou morale de paysan qui ne sait jamais ce que l'année suivante donnera », ajouta-t-il, cette fois satisfait. Oui, c'était le paysan qui avait acheté le huit parts, alors qu'il voulait le douze parts. Car il fallait savoir mettre du grain de côté avant de semer le reste du sac. « Oui... », pensa-t-il finalement, « c'est peut-être le paysan... Mais c'est peut-être aussi le petit bourgeois ! » Et Emile n'avait cessé de se tourmenter sur les raisons qui le poussaient à être raisonnable jusqu'à ce qu'il soit rentré chez lui et que Madame Picard s'exclame :

- Oh ! Monsieur Dubois ! Un huit parts ! Quelle folie !

Alors Monsieur Dubois avait souri et il avait pensé : « Merci, Madame Picard ! »

Emile écrivait beaucoup à sa mère, et lui rendait visite de temps en temps. Il y avait tant à faire pour remettre l'entreprise à flot qu'Emile et Léon n'eurent guère le temps de ruminer leurs souvenirs de guerre. Ils profitèrent de tout ce que le retour à la vie civile leur proposait pour détourner la tête des quatre années qu'ils avaient passées entre les cadavres, la peur de mourir, et le sifflement obsédant des obus. Ils savaient qu'ils n'en étaient pas sortis indemnes et doutaient de pouvoir s'en remettre. Si le jour ils pouvaient s'absorber dans le travail et la vie de famille, la nuit ne leur laissait guère de répit. Les cauchemars et les insomnies se

succédaient sans relâche puis, sans qu'ils sachent pourquoi, ils dormaient d'un sommeil sans rêve pendant trois semaines, avant que la terreur ne revienne les couvrir de sueur. Cela aussi était un lien fort entre eux. Ils se racontaient leurs cauchemars et essayaient de comprendre pourquoi ils rêvaient de tel évènement plutôt que de tel autre, alors que tout ce qu'ils avaient vécu avait été un enfer. Ils finirent par leur trouver un point commun. Tous ces spectres qui hantaient leurs nuits étaient le fruit d'une mauvaise conscience, et ils avaient en partage l'idée que, même si c'était la guerre qui avaient tué leurs camarades, ils se sentaient coupables, au fond d'eux, de ne pas avoir pu les aider, les protéger, les sauver. C'était bête, vraiment bête, car ils n'auraient rien pu faire. Au fond, ils n'étaient pas différents de tous ces braves tombés au combat, ou revenus amputés des deux jambes : eux aussi n'avaient été que de la viande qu'on avait envoyée au hachoir d'une guerre dont on n'avait pas fini de compter les morts. Mais toujours revenaient ces cauchemars qui correspondaient à des moments bien précis de leur existence, à des moments d'hyper-conscience de ce qui était en train de se dérouler, comme si, à cet instant précis, tous leurs sens avaient pu enregistrer chaque son, chaque grain de couleur, chaque image, chaque mouvement, chaque odeur, chaque sensation. Dans ces moments-là, ils avaient pris la mesure

de leur impuissance, son ampleur démesurée, et ils s'étaient demandé ce qu'ils faisaient là, puisqu'ils ne pouvaient que courir, ramper, tirer, essayer de se mettre à l'abri, tirer encore, et assister à la mort de leurs camarades, à leur agonie, à leurs hurlements et à leurs délires, à leur corps en charpie, chair et os mélangés, qui priaient pour être sauvés ou, au contraire, pour qu'on les achève.

- Tout ça, ce qu'on a vu, et ce qu'on a été obligé de faire, et tout ce qui est resté gravé dans nos yeux, on n'en parle pas. On n'en a pas parlé, au retour. Il fallait ne parler de rien, parce qu'après tout ça, tout le monde ne voulait qu'une chose : retrouver une vie normale. Evidemment, ça n'a pas été si simple, car reconstruire les villes, manger à sa faim et selon son goût, s'habiller de propre, joliment, avoir de nouvelles chaussures, a pris quelques années. Mais après une si longue asphyxie et tant de morts, tant de chagrins, tant de deuils, et tant d'être chers qui, partis en pleine santé, sont revenus estropiés, le retour à la vie était le maître-mot. Il ne fallait pas parler de ce qu'on avait vécu au front. Personne ne voulait savoir...

« Aujourd'hui encore, on peut parler du corps, de la blessure physique, de la balle dans le genou, mais pas de la douleur mentale, psychologique, pas des cauchemars, des obsessions, des réminiscences, des sensations persistantes qui vous reviennent n'importe quand, juste

parce que l'odeur d'un feu dans un jardin, ou la vue d'abats dans une boucherie vous rappelle quelque chose d'horrible.

« On ne parle pas, et on n'a pas parlé, non plus, de l'horreur du charnier, des têtes qui explosent, des jambes en bouillie où se mêlent la chair et les os pulvérisés, déchiquetés, des bras, des jambes, des têtes, des lambeaux de chair qui volent tous les sens, des poitrines ouvertes, des entrailles dégueulées, du bras déchiré d'où sort la pointe d'un os cassé, de la tête écrabouillée ou décapitée, du sang, des viscères, des cervelles qui giclent partout, et que vous retrouvez sur vos chaussures, sur votre uniforme, sur votre visage, et puis l'explosion juste à côté de soi qui rend sourd, qui fait sursauter, avec le cœur qui a l'air d'exploser lui aussi et les os qui s'entrechoquent, et puis voilà qu'on tourne la tête et que le camarade à qui on avait dit, ou qui nous avait dit, une minute avant, « Tiens bon ! », a eu la tête arrachée, ou réduite en bouillie, comme une éponge qui tient encore sur le cou, ou alors on le voit médusé, le regard vide, les jambes en bouillie, ou hurlant d'un grand cri terrifiant, qui se mêle aux milliers de cris terrifiants de douleur extrême et de terreur, et de folie, de l'impression de devenir fous, face à l'horreur de retrouver son propre corps en charpie, déchiqueté. Et puis il y a le camarade qu'on retrouve près

de soi, recroquevillé, indemne physiquement, avec, peut-être, à peine une éraflure, mais qui a le regard vide, les yeux exorbités, avec un drôle de sourire figé aux lèvres, comme un rictus, la marque de celui qui a vu l'horreur et qui ne l'a pas supportée. On lui parle, on lui secoue l'épaule, on l'appelle, on lui dit de ramper, qu'il faut vite se replier, une fois la nuit venue, mais il ne bouge pas. On fait tout ce qu'on peut pour le sauver, mais il est tétanisé, il ne parle plus, il ne nous entend plus... Alors il faut le traîner, le porter... J'en ai vu des camarades dans cet état... J'en ai vu plus d'un, vous savez. Mais personne n'en a parlé. Vous saviez, vous, que des poilus avaient été en état de choc grave dans les tranchées, en plein combat ? Non, vous ne le saviez pas, personne ne le sait ! Il fallait le cacher ! On n'avait pas le droit d'en parler, et après, nous avons continué à nous taire parce que personne ne voulait le savoir !

« Moi ça m'est arrivé, une fois... Ça a duré plusieurs heures, mais je ne me souviens de rien. Ce sont mes camarades qui me l'ont raconté, et puis Léon, qui était là, et qui a veillé sur moi... Je me souviens qu'il faisait jour, ça mitraillait dans tous les sens, et après il faisait nuit, j'étais dans la tranchée, il y avait de nouveaux blessés, Parpillot et Jacquemin étaient morts, parmi d'autres que je connaissais moins, Jean-Jean avait été évacué, une fois

la nuit tombée, quand les secours avaient pu agir à couvert... Jean-Jean a perdu un bras... Il n'avait même pas vingt ans, il était fiancé, il voulait devenir journaliste... Il n'était pas très costaud, mais il était en bonne santé... Il avait un corps entier en arrivant... un corps où rien ne manquait, où tout fonctionnait très bien, où les muscles, les articulations, le sang dans ses veines, le cœur, le ventre, la tête, et puis les jambes et les bras, tout fonctionnait bien, vraiment bien... Il avait le sourire facile, il était sympathique... Parfois il se montrait très égoïste, d'autres fois il aurait donné sa chemise... On ne savait jamais comment il réagirait... Il était un peu spécial mais sympathique... Et ce gars-là, qui était bien portant et qui avait des rêves, qui voulait se marier avec sa fiancée, avoir des enfants, devenir journaliste, et qui avait envie de faire de la natation pour être plus fort et plus endurant, ce gars-là a perdu un bras, comme ça, juste parce que des crétins ont décidé que nous, mais pas eux, bien sûr, nous, les « petits », le peuple, on devait aller à la guerre.

« Je prendrais bien un peu d'eau de vie de mirabelle... la bouteille et les verres sont dans le buffet, là... dit Emile d'une voix sombre à Altisia, qui posa son bloc-note sur le canapé et alla chercher la bouteille et un petit verre.

- Vous n'en prenez pas ? demanda Emile, la voix éteinte et le regard bas, pour cacher les larmes qui lui venaient.

- Non... à cause du bébé... répondit Altisia en pleurant.

Emile releva la tête et la regarda avec tendresse.

- Pauvre de vous... je ne sais pas si c'est bien bon pour vous que je vous raconte tout ça, dans votre état...

Altisia secoua la tête en lui tendant le petit verre bien rempli.

Emile la regarda dans les yeux, et son regard semblait lui dire : Merci !

Altisia retourna sur le canapé, elle reprit son bloc-note, son stylo, et se tint prête à noter tout ce qu'Emile voudrait bien lui dire.

Les yeux perdus dans le vide, il but son verre d'un coup sec, puis se pencha au-dessus de la table basse pour s'en resservir un, qu'il but ensuite lentement, une gorgée après l'autre, tout au long de son monologue.

Il resta silencieux un moment, jeta des petits coups d'œil effrayés à Altisia, puis fixa son regard un instant sur son ventre, qui commençait à prendre un bel arrondi, esquissa un faible sourire à l'idée de l'enfant à naître, puis se remit à parler.

- Je crois que je veux dire tout ce qu'on n'a pas eu le droit de dire. Tout ce que j'ai tu pendant toutes ces années. Sauf, bien sûr, avec Léon. Sans lui, tout cela aurait été enterré sous une pierre tombale, pour toujours. J'ai eu de la chance de le rencontrer, d'être son ami, et que notre

amitié ait été réciproque. Les autres ont été disséminés, engloutis dans leurs familles... Pour eux, ça a été le silence de la pierre tombale.

« Mais aujourd'hui, j'ai vraiment envie de dire tout ça. Et j'ai vraiment envie que vous l'écriviez, que mes enfants le lisent, qu'ils le sachent, qu'ils sachent pourquoi ils me trouvent parfois lointain et sombre. J'ai envie de le dire parce que vous êtes là. Vous êtes là, Altisia, et cela change tout. Au départ, j'étais parti pour écrire mes mémoires bêtement. Je veux dire : comme tout le monde. Les faits, les dates, les lieux, les batailles, les camarades... Et pourquoi pas, finalement. Ce n'est pas mal, en soi. Et puis on fait ce qu'on peut... Mais ça aurait été tricher, une fois encore. Ça aurait été mentir, cacher, et puis obéir encore et encore à une sorte d'injonction générale de se taire, de taire l'essentiel. De taire le vécu personnel, ce que c'est concrètement de vivre une guerre dans un charnier, et de vivre, ensuite, avec ce charnier en soi, dans sa tête.

« C'est cela que je veux dire, finalement, parce que vous êtes là. Vous êtes là, vous écrivez tout, des larmes coulent parfois le long de vos joues, mais vous restez, vous êtes avide de ce que j'ai à dire, vous voulez savoir, et je crois que c'est la première fois que j'ai affaire à quelqu'un qui n'a pas peur de savoir. Alors à vous je peux tout dire. Je

ne peux vraiment pas le dire à mes enfants, cela m'est tout à fait impossible, mais ils le liront... Et on verra bien ce que ça donne. »

Altisia hocha la tête et lui fit signe des yeux que oui, il avait raison de tout dire.

- Vous savez, quand j'entends des témoignages de poilus, ça me fait drôle. Parce qu'ils ne racontent jamais ce que c'était vraiment. Ils racontent qu'ils sont allés à tel endroit en telle année, qu'ils y ont fait ceci et cela, et avec qui, et comment, mais jamais je n'entends de témoignage qui raconte la peur, la boue, le sang. J'étais prêt à les imiter, mais non, on ne va pas les ménager, cette fois... Les gens... Tous ces gens qui veulent savoir mais pas trop... On ne sait jamais, peut-être mes mémoires seront-elles publiées un jour, ou utilisées par les historiens comme matériau de recherche... Alors on va leur dire. D'accord ? On va leur dire vraiment ce qu'est une guerre.

Altisia lui fit signe de la tête que oui, cent fois oui. Emile avait l'air résolu. C'était son nouveau combat : dire la vérité, pulvériser la censure, dépasser le mur du silence.

- Ils auraient bien voulu qu'on oublie, reprit-il après avoir bu une petite gorgée d'eau-de-vie. Ils auraient voulu qu'on oublie tout ce qu'on a vécu pendant ces quatre années maudites. Comme si la guerre pouvait ne laissait pas de traces ! Comme si, une fois les blessures du corps

guéries, ou à peu près, on pouvait tout oublier ! Ça les aurait bien arrangé... Mais on ne peut pas oublier ! Personne ne peut oublier sur commande ! C'est rivé en nous, pour toujours.

« Allez oublier le camarade défiguré qui hurle, terrorisé... La peur permanente de mourir, d'être déchiqueté, amputé, enseveli, tué, d'avoir le visage arraché. Les cadavres, autour de nous. Tous les jours, des morts, des cadavres, des bombes, le sifflement des obus, le feu de la mitraille, la tête qui bourdonne, l'éclatement des shrapnels. Et puis il y avait la peur du gaz. C'était nouveau. On était terrifié à l'idée de subir une attaque au gaz parce qu'on savait qu'on avait peu de chance de s'en sortir. Et puis le gaz, c'est insidieux, certains n'ont même pas d'odeur... Une fois envoyé, on ne peut pas lui échapper. Et nos masques à gaz ne nous protégeaient pas de tous... Je me souviens aussi de cette odeur de brûlé, de chair, de mort, partout. Des kilomètres de cadavres pourrissants, les uns sur les autres, avec cette puanteur âcre qui vous saute au nez, à la gorge, dont on n'arrive plus à se défaire.

« Et puis il y a tous les hommes qu'on a tués... Comment pourrait-on l'oublier ? Des hommes qui étaient comme nous. Des hommes qui auraient juste voulu vivre une vie normale. Et il a pourtant fallu qu'on les tue. Et suite à ça,

des épouses, des mères, des fiancées, des soeurs, des pères, des frères, des amis ont pleuré, et la mort de ces hommes qu'on a tué a changé le cours de tellement de vies...

« La faim aussi nous a marqués... le manque d'eau, la boue dans la nourriture, quand on en avait... J'ai su plus tard qu'il y avait eu toute une propagande pour faire croire que nous étions bien nourris, mais c'est faux. On manquait de tout. On avait faim... Heureusement, il y avait les colis, mais tous n'arrivaient pas. Quand on en recevait un, on en donnait un peu aux amis, mais comme on n'avait pas grand-chose, on ne pouvait pas vraiment partager... Mais ah ! Ce goût de boue... Rien que d'en parler, je sens le goût de la boue dans ma bouche, et je sens l'odeur des cadavres qui pourrissent... dit Emile avec une grimace de dégoût qui appela une nouvelle gorgée d'eau-de-vie. De l'eau de vie pour contrer la mort.

« On dormait tout habillés, avec nos chaussures. On puait. On avait des poux. On avait l'air de bêtes sauvages, on était hagards, de vraies loques humaines. On n'était pas beaux à voir, et parfois, quand on pouvait se raser, ça nous faisait du bien d'être un peu propre, et de retrouver un visage humain.

« Que vous dire, encore... ? s'interrogea Emile d'un air fatigué. Il faut que j'arrive à tout vous dire, maintenant. Après... je ne suis pas sûr d'être capable d'y revenir... »

Il réfléchit un instant, l'air vague, puis releva la tête vers Altisia et lui dit, en la regardant droit dans les yeux avant qu'elle ne se remette à noter :

- Est-ce que vous savez qu'on devait achever nos camarades au couteau ?

Altisia fit signe que non, et Emile poussa un soupir de dégoût.

- Bien sûr... Cela fait partie des choses honteuses qu'on n'avait pas le droit de dire, pour ne pas ternir l'image de l'armée. Les civils auraient été choqués ! Comme si nous n'avions pas été choqués, nous, de devoir abréger les souffrances de nos camarades avec un couteau qu'il fallait leur planter dans le cœur, du premier coup. Et pourquoi ? Parce que les secours ne pouvaient pas emmener tout le monde, ils étaient débordés, alors ils ne prenaient que ceux qu'il était possible de sauver... Mais la vraie raison, c'est qu'il fallait économiser les munitions ! Et il n'aurait pas fallu, non plus, qu'on retrouve nos balles dans le corps de nos camarades, ça aurait jeté des doutes sur notre probité. Pourtant, des balles, ils en avaient quand il s'agissait de fusiller ceux qu'ils accusaient d'avoir reculé devant l'ennemi ! Ah ça oui ! L'Etat-major, pour qui je n'ai

que du mépris, parce que c'était des planqués, dans leurs bureaux, qui se gobergeaient et qui buvaient du champagne pendant qu'on crevait de faim et qu'on se tapait tout le sale boulot, l'Etat-major qui discutait de la guerre en regardant des cartes bien à l'abri, bien propre, bien nourri, et qui dormait dans de bons lit quand on dormait au milieu des cadavres, l'Etat-major, du haut de son piédestal, décidait que des gars à qui il n'arrivait pas à la cheville, seraient fusillés parce que, disait-il, « ils avaient reculé devant l'ennemi » ! Reculé, oui ! Reculé ! Mais que savent-ils, eux, d'une bataille où, à un moment donné, si on avance, on se fait tuer directement ? Pourquoi se faire tuer ? Ne vaut-il pas mieux se replier provisoirement, rester en vie, et livrer d'autres batailles, peut-être plus abordables ? Alors là, oui, pour exécuter ces malheureux comme s'ils étaient des lâches, là il y avait des balles ! Mais pour nous, non ! Pour nous aider à abrégé les souffrances d'un camarade de tranchée, là non, vas-y au couteau, mon petit gars !

« De toute façon, j'ai parlé de lâcheté, mais c'est accidentel. Parce que, depuis tout ça, la lâcheté, je ne sais plus trop ce que ça veut dire. Enfin... c'est compliqué, mais on ne peut pas dire de ces gars, mes camarades, qu'ils sont lâches, quand ils reculent devant l'ennemi. D'ailleurs, ça me fait penser à quelque chose

aussi que personne ne dit jamais... Figurez-vous que les hommes pleurent. Dans les tranchées, les hommes pleuraient. Pas au début, bien sûr. Au début, on avait une certaine foi, on jouait les fiers-à-bras... Mais après... Il y a eu des moments où on pleurait. Moi, j'ai pleuré. J'en ai vu qui pleuraient en appelant leur mère. Ça oui, des gars qui pleuraient « maman ! », j'en ai vu plein. Léon n'a pas pleuré. Il était comme ça, contenu. Un jour, il m'a dit qu'il aurait bien voulu pouvoir pleurer, pour se vider de quelque chose de dur en lui, de douloureux, mais il n'y arrivait pas. C'était bloqué.

« C'est important de dire que nous, les hommes, on pleurait et on appelait notre mère. Parce que tout le monde nous veut vaillants, sans peur, et nous sommes vaillants, oui, mais pas sans peur. Nous avons même passé notre temps à avoir peur. Nous avons eu peur, vraiment peur, parce qu'au fond de l'enfer on ne peut qu'être parfaitement et intégralement terrifié.

« Tous ce stress, cette peur, ces bombardements incessants, ces ondes de choc des bombes qui nous secouaient et nous entrechoquaient les os, qui nous donnaient l'impression que le cœur allait exploser, sans compter la mort des camarades, ça a fini par avoir des conséquences. Pour certains, ça a été provisoire, pour d'autres c'est devenu permanent. Certains vomissaient

tout le temps, nerveusement. D'autres se tordaient dans tous les sens, ou tremblaient de façon incontrôlable, d'autres avaient des contractures et se tordaient les mains et les pieds, et on en a vus qui étaient en proie à des folies inconnues, nommées plus tard « psychose des barbelés »... Il y en avait un qui avait des hallucinations... Il fallait l'attraper et le retenir de sortir de la tranchée, il voyait je ne sais pas quoi... Certains sont devenus neurasthéniques... D'autres ont perdu la mémoire, complètement. Enfin, on a vu de tout, et je me demande comment j'ai pu ne pas devenir fou. En fait, ce qui est fou, c'est qu'on ne soit pas tous devenus fous. Les gens s'étonnent des traumatismes, mais moi je m'étonne qu'on survive à ça, et que notre santé mentale y résiste. Mais bon, même quand ça résiste, on finit tous avec un stress post-traumatique. Léon et moi, on s'est arrangé avec les nôtres, et puis on en parlait, on s'entraidait, alors on n'a jamais consulté de médecin... On a eu de la chance. D'autres n'en ont pas eu autant. Figurez-vous que j'ai appris récemment que, pour les contractures, il y avait eu un traitement violent à l'électricité, qui s'appelait le traitement fanatique ou, accrochez-vous, le torpillage électrique ! Vous vous rendez compte ? Un truc qui sert à soigner et qui porte le nom d'un instrument de torture ! Franchement ! Et j'ai appris que ça n'avait pas été

efficace, et que ça avait été très douloureux, mais que ceux qui refusaient ce traitement passaient en Conseil de guerre, parce qu'ils étaient soupçonnés de simuler pour se faire réformer. Est-ce que ce monde n'est pas fou ? »

Altisia secoua la tête pour dire que oui, le monde était fou, et elle fut effleurée par l'idée qu'un jour sa fille pourrait connaître elle aussi les affres d'une guerre.

- Et dans cet enfer, poursuivit Emile, alors que les moments de douceur étaient rares, figurez-vous qu'on avait ordre de ne pas ébruiter les moments miraculeux de fraternisation avec les Allemands. Il fallait que l'ennemi reste l'ennemi, qu'il ait l'air d'un monstre... Pourtant, il nous est arrivé deux fois, deux toutes petites fois, voyez-vous, au cours d'une drôle d'accalmie, de parler avec les Allemands, et de redevenir des hommes. Ils nous ont donné un peu de pain, nous quelques cigarettes... On a échangé quelques mots maladroits... Et vous savez quoi ? Ils étaient comme nous. Il aurait suffi qu'ils parlent notre langue et qu'ils portent notre uniforme, et nous le leur, pour que nous soyons interchangeables. On s'est dit que nos proches nous manquaient... Il y en a même un qui m'a montré une photo de son épouse et de ses deux enfants... Voilà... C'est sur des types comme eux qu'on tirait... Des types comme nous. Et on n'avait pas le droit de le dire.

Emile observa une pause, la gorge nouée et le regard bas. Il humecta ses lèvres de la pointe de sa langue, et reprit, tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

- On n'avait pas le droit de dire ça, ce qu'on savait. Parce que la guerre, c'est la guerre ! La guerre, ça doit rester la guerre ! Il ne faudrait surtout pas qu'elle s'humanise, vous pensez ! Il faut que tout le monde croit que l'autre est un salaud et que nous on est les gentils ! Et tout ça pourquoi ? Pour qu'un jour on revienne chez nous, et qu'on ne trouve que des villes bombardées, désertes, en ruine, et qu'on n'ait plus qu'à compter nos morts... On n'a pas été nombreux à revenir à la ferme. Entre les morts et les estropiés, on était trois sur... une douzaine d'hommes. Et puis figurez-vous qu'on a eu des mauvaises surprises, au retour. On n'a pas toujours été bien accueillis. Parce que pas mal de gens nous ont trouvés suspects de ne pas avoir été tués ! Alors vous voyez, on se bat, on se sert les coudes, on s'entraide autant qu'on peut, on fait tout ce qu'on peut pour rester en vie, et après on est suspectés de... je ne sais pas exactement... d'avoir été des salauds, des planqués, ou peut-être d'avoir pactisé avec l'ennemi pendant tout ce temps.
- « Voilà. C'est ça, la guerre. La Grande guerre. La Der des Der, comme on disait. Peut-être une boucherie un peu

plus atroce que d'autres guerres. Je ne sais pas... La guerre, ce n'est rien d'autre qu'un enfer sur terre.

« Ça va ? demanda-t-il soudain.

Altisia leva les yeux et il vit qu'elle respirait mal. Ses yeux étaient embués, et elle avait un sourire triste. Elle faisait oui de la tête, sans conviction.

- Vous voulez qu'on arrête ? demanda Emile.

« Non », fit-elle d'un mouvement de tête.

- Vous en êtes sûre ? On peut s'arrêter !

- Non ! dit-elle péniblement.

- D'accord... mais buvez un verre d'eau d'abord, et ouvrez la fenêtre un instant, voulez-vous ? Cela vous fera du bien.

Altisia se leva lentement, un peu égarée, et alla ouvrir la fenêtre qui donnait sur le jardin. Plusieurs arbres bourgeonnaient, le magnolia était sur le point d'éclore, et dans les parterres, les jacinthes étaient déjà bien avancées. C'était tout le plaisir de Madame Picard, qui créait des parterres en camaïeu qui allaient du violet foncé au blanc, en passant par deux violets plus clairs et deux roses, l'un fuchsia, l'autre tendre et pâle. Elle les plantait stratégiquement de façon à ce que, les jours où il se sentait trop faible pour sortir, Monsieur Dubois puisse les voir de la fenêtre du salon, et de celle de sa chambre.

Altisia but un verre d'eau, puis un deuxième, et referma la fenêtre, car si l'air était vivifiant et rassérénant, il faisait encore un peu froid. Elle se rassit en silence et reprit son bloc-notes, prête à entendre la suite.

- Altisia... Ce n'est pas raisonnable... Nous devrions peut-être arrêter... dit Emile d'une voix douce, un peu d'inquiet.
- Non, dit-elle d'un ton presque dur, avant d'ajouter : Pardon. Je ne voulais pas...
- Laissez, laissez...
- Je vous dirai plus tard.
- D'accord.
- On peut continuer, alors ? Vous n'êtes pas trop éprouvé ?
- Si, je suis très éprouvé mais... cela me soulage aussi. Je me vide de dizaines de wagons pleins à ras bord depuis cinquante ans.

Altisia lui adressa alors un sourire profondément satisfait et fit signe qu'ils pouvaient continuer.

- Peut-être pourrait-on en finir aujourd'hui... dit Emile d'une voix traînante. Je veux dire par là que nous pourrions peut-être en finir du gros de l'affaire. Après, le reste, c'est de la petite histoire enchâssée dans la grande histoire. Vous n'êtes pas bavarde aujourd'hui...

Altisia garda le silence et le regarda avec gravité. Emile soupira puis réfléchit à ce qu'il voulait encore dire. Il ne se souvenait plus.

- Qu'avez-vous noté, juste avant notre interruption ? demanda-t-il.

Altisia lui relut ses derniers propos, mais il demanda à ce qu'elle remonte plus haut, puis plus haut, encore plus haut dans ses notes. Il se souvenait qu'il voulait parler de quelque chose. Quelque chose en rapport avec ce qu'il avait dit. Mais quoi ? Quoi, bon sang ? Ah vieillir, quel ennui ! Et encore, il avait toute sa tête, avec tout au plus quelques défaillances, parfois, quand il voulait se concentrer ou se rappeler quelque chose... Quand Altisia lui lut le passage où il s'insurgeait contre l'obligation tacite d'oublier tout ce qu'il avait vu et vécu à la guerre, il s'écria :

- Stop ! Je sais ! Je me souviens ! Comment ai-je pu oublier ça ! C'est quelque chose de vraiment très important, qu'il faut absolument dire !

« Je voulais parler de l'état dans lequel on est revenu. Aucun d'entre nous n'en est revenu indemne. Et je crois que personne, en ce monde, ne peut revenir indemne d'une guerre.

« Les médecins étaient de bonne volonté. Mais ils avaient ordre de nous renvoyer au front le plus tôt possible. Certains d'entre nous ont été renvoyés dans un tel état

mental qu'ils se sont vite fait tuer... Ils n'étaient plus du tout en mesure de se défendre, ils n'avaient plus les bons réflexes...

« Comme je vous l'ai dit, d'autres ont été fusillés pour avoir cédé à la panique. Ou peut-être pour avoir eu du bon sens... Certains, qui allaient mal, étaient suspectés d'être des simulateurs, des resquilleurs, et ils encourageaient le Conseil de guerre.

« Et après la guerre, on a été complètement abandonnés. Il fallait reconstruire, revenir à la vie civile, retrouver une vie normale, comme si de rien n'était. Il fallait guérir de tout. Tourner la page. Oublier.

« Mais nous, on n'a jamais pu tourner la page. On a quitté la guerre, les tranchées, les cadavres, l'horreur, mais l'horreur de tout ça est restée en nous. On était content d'en sortir, on croyait que ce serait fini, et puis on s'est rendu compte que ça ne sortirait jamais de nous, que ce serait pour toujours en nous.

« Et tout ça, il fallait le garder pour nous. Moi, j'aurais bien voulu parler, raconter, mais comment parler quand personne ne veut entendre ? C'est la double-peine... La première, c'est d'avoir vécu l'horreur, la deuxième, de ne pas avoir le droit d'en parler.

« Ce n'est pas qu'on n'a pas envie d'en parler. Parfois, c'est vrai, on préfère tout enterrer, pour survivre,

s'accrocher à la vie, essayer d'oublier. Mais je crois qu'en réalité même ceux qui affirment qu'ils ne veulent pas en parler auraient aimé en parler, mais qu'ils préfèrent tout garder pour eux et dire qu'ils ne veulent pas en parler parce qu'ils savent que personne ne saura écouter. Parler, dire le pire de soi, de sa vie, avec un message qu'on a vraiment envie de passer, parce que c'est important pour l'humanité, et que ça vient de notre blessure la plus vive, celle qui ne se refermera jamais, parler vraiment exige d'être écouté vraiment. D'être écouté avec respect, mais aussi par quelqu'un qui comprend vraiment de quoi on parle, et aussi par quelqu'un qui comprend à quel point il est important qu'on en parle et qu'il est difficile pour nous de parler de tout ça. Et ça, c'est rare... Parce que les gens ont peur de ce que nous avons à dire. Ils ne veulent pas le savoir. Je crois qu'ils savent, au fond d'eux, que s'ils savaient ce que nous savons, leur château de cartes s'effondrerait. Ils savent qu'il ne pourraient plus avoir d'illusions. Et ils savent qu'ils ne pourraient plus croire en rien, et que c'est dangereux. Ils savent tout cela, mais ils ne savent pas qu'ils le savent. C'est enfoui... Mais c'est là. « Parfois, on essaye malgré tout, malgré l'intuition qui nous dit qu'il vaut mieux se taire, que ce n'est pas la bonne oreille. On essaye de dire juste un petit truc, une

amorce, et là on voit la personne se refermer, et c'est fini, on s'arrête là.

« Il y a aussi des gens qui ne posent pas de questions, qu'on sent dans l'évitement le plus hostile, et ceux qui disent qu'ils veulent savoir mais qui ne sont en réalité pas prêts à savoir. A ceux-là, si on répond un tout petit peu à leurs questions, on assiste à leur fuite et on se retrouve face à un silence qui nous tue.

« Parce que le silence tue. L'horreur nous tue. La réprimer nous tue. Et la fuite des autres, qui nous laisse face à un silence incommensurable, nous tue. Parce qu'alors on est seul, on se sent seul, et on est tenté de haïr tous ces gens qui exigent de nous qu'on aille bien, qu'on vive comme si on n'avait jamais connu la guerre. Il faut beaucoup de force et de cœur pour ne pas les haïr de nous abandonner à notre sort...

« Nous, il faut que nous ayons la force de vivre l'enfer, puis la force de le taire, la force de reprendre la vie comme si de rien n'était, et eux ils n'ont même pas la force de nous écouter ! s'écria Emile à l'issue d'un crescendo de colère qu'il contenait depuis des décennies.

« Ils n'ont pas la force de nous entendre ! répéta-t-il en riant d'un rire moqueur, avec le sentiment d'une absurdité qui aurait pu le rendre fou quand, plus jeune, il avait dû faire face à la fuite et au silence.

Léon l'avait rattrapé comme on rattrape quelqu'un prêt à tomber d'une falaise. Mais la colère était toujours aussi vive. Le sentiment d'injustice, le dégoût, le mépris pour ces humains qui exigeaient tout de lui et ne donnaient rien.

- Voyez-vous, Altisia, poursuivit-il en maîtrisant sa rage, quand on est face à ça, à leur peur, à leur fuite, quand ils nous abandonnent comme si on avait la peste et qu'on pouvait les contaminer de notre malheur, on se sent séparé de l'humanité entière. On se sent séparé des autres, de tous ces gens qui passent à côté de nous, de ceux avec lesquels on vit. On se sent détenteur d'un ignoble secret qui pèse lourd, qu'on voudrait partager, mais qui fait fuir tout le monde. C'est pour ça qu'on aime bien se retrouver entre nous. On sait, on comprend, on peut être nous-mêmes, entiers, on n'a pas à s'amputer d'une partie de notre vie, d'une partie de nous. On n'a pas à tricher. On peut être vrai, et ça nous réchauffe le cœur. Ça nous repose. On se sent à la maison, dans un vrai chez nous. Moi, évidemment, ce qui m'a aidé, c'est que Léon et moi on ne s'est jamais quittés.
- Et votre épouse ? demanda Altisia. Vous lui en avez parlé ?
- Très peu. Elle était assez forte pour en entendre un peu, mais pas plus. Elle aussi a voulu que j'oublie. Le pire, c'est qu'elle pensait que c'était pour mon bien, qu'il fallait que

j'oublie pour aller bien. Mais tous ces gens qui pensent savoir à notre place ce qui est bon pour nous ne savent rien. Ils sont surtout égoïstes. Ils ne veulent pas être dérangés. Ils ont peur de se noyer avec nous. Et de toute façon, qu'est-ce que c'est ce que cette idée d'oublier ? Non mais franchement, est-ce que ceux qui nous demandent d'oublier seraient capable d'oublier leurs souvenirs ? C'est comme si je disais à quelqu'un qui a perdu son chien d'oublier son chien, les souvenirs avec son chien, et qu'il a perdu son chien ! Vous comprenez l'absurdité ? On ne peut pas oublier sur commande ! Encore moins ce qui nous a malaxé dans notre chair, ce qui s'est planté en nous comme des dents féroces qui jamais ne nous lâcheront ! C'est quoi, ça, d'exiger d'oublier ! s'écria Emile en brandissant sa canne.

« C'est quoi, nom de Dieu ! Pourquoi on nous a dit, à nous, qu'il fallait oublier ! cria-t-il encore avant de se mettre à pleurer de rage.

- Monsieur Dubois ? Ça va ? demanda Madame Picard qui, ayant entendu Monsieur Dubois tonner, s'était précipitée dans le salon.
- Oui, oui ! cria Monsieur Dubois, ulcéré. Allez, circulez ! On n'est pas au spectacle !

Madame Picard le regarda avec effroi et repartit, inquiète pour lui.

- Zut... dit Monsieur Dubois entre ses larmes quand elle eut fermé la porte. Il faudra que je lui présente mes excuses... Pauvre Madame Picard... Elle ne mérite pas ça... Elle est si bonne pour moi ! Et si vous connaissiez sa vie ! Elle a bien eu sa part de malheur, elle aussi...

Emile regarda Altisia avec douceur et essuya ses dernières larmes. Il lui demanda de l'attendre un instant, sortit de la pièce en boitant. Madame Picard s'était repliée dans sa chambre. Il toqua à sa porte, et quand elle l'eut ouverte, il lui présenta ses excuses en bonnes et dues formes. Ils discutèrent quelques minutes, Madame Picard s'inquiétait pour lui... Est-ce que ces mémoires n'étaient pas au-dessus de ses forces ? Non, au contraire, cela lui faisait du bien de pouvoir enfin tout dire, et si parfois elle l'entendait s'énerver, qu'elle ne s'inquiète pas pour lui. « Vous savez, Madame Picard, cela fait du bien, aussi, de crier sa colère et sa révolte... Surtout quand on s'est retenu si longtemps » Il prit congé d'elle et revint s'asseoir dans le grand fauteuil à oreilles, en face d'Altisia, en pensant que la prochaine fois qu'il irait à la pâtisserie, il achèterait un douze parts.

- C'est bon. Tout est rentré dans l'ordre, dit-il à la jeune femme qui lui répondit d'un sourire.

« Je dis ça, un douze parts, comme s'il s'agissait d'une grande décision... », pensa-t-il en se moquant

affectueusement de lui-même. « N'empêche. Je prendrai un douze parts, c'est comme ça ».

- Où en étions-nous, ma chère ? demanda-t-il à Altisia.

Altisia relut la fin de ses notes et Emile s'exclama « ah oui... », voulut poursuivre mais s'interrompit.

- Vous êtes sûre que vous allez bien ? demanda-t-il. Vous êtes toujours si vive, si loquace, habituellement... Et là, on ne vous entend pas !

Altisia soupira et lui dit enfin :

- C'est que... Tout cela me fait penser à mon père. Je pense beaucoup à lui depuis que je travaille avec vous... Parfois, cela me perturbe. Parce que je ne sais pas, finalement, si c'est parce qu'il ne veut vraiment pas parler de la guerre, ou s'il nous juge inaptes à entendre ce qu'il dit... Je ne sais pas. Et puis, je sais bien que ce n'était pas la même guerre, mais votre témoignage fait écho à ce qu'a pu vivre mon père, même si je ne sais rien...

- Je vois...

- Et je vous suis infiniment reconnaissante de me raconter tout ça. Je veux vraiment le savoir. Pour moi, et pour mon père. Je me dis que ce travail m'aidera peut-être à en parler avec lui...

- Vous aimeriez parler avec votre père...

- Oui, j'aimerais beaucoup, sauf si ne pas parler de la guerre est son vrai choix. Dans ce cas, je le respecterai. Mais comment savoir, à la lumière de ce que vous m'avez expliqué tout à l'heure ?
- Oui, comment savoir... Mais je vous fais confiance ! Vous êtes pleine de ressources ! Vous trouverez la réponse à cette question ! répondit Emile avec entrain.

Altisia lui répondit d'un sourire perplexe et, tout en lui désignant une photo dans un cadre, elle demanda :

- Votre épouse avait l'air d'avoir du caractère...
- Oui, c'était une sacrée femme ! répondit Emile. C'était une femme en or, il faut bien le reconnaître... dit-il d'un air pensif.
- Mais... interrogea Altisia.
- Ah... soupira Emile. Tout cela est si compliqué ! Parfois, je ne sais plus quoi penser, je ne sais plus sous quel angle regarder les choses. J'adorais Marie-Paule, et j'ai beaucoup pleuré sa perte. Elle est morte en 1952, et comme si cela ne suffisait pas, ma mère l'a suivie deux ans plus tard... enfin... elle était âgée... Ma mère. Marie-Paule, elle, n'avait que cinquante-six ans...

« C'était une femme forte et aimante, une bonne mère, douée d'une grande vitalité, et avec nos enfants je peux dire qu'il en fallait ! Elle avait toujours de bonnes idées. Cette femme-là, c'était un remède à la mélancolie ! Avec

elle, on se s'ennuyait jamais. Au point qu'il est arrivé que les enfants et moi exigions de pouvoir passer un dimanche à patachonner à la maison !

« Elle a été vaillante, elle aussi, pendant les deux guerres. Comme la plupart des femmes. On en parle peu, finalement, mais les femmes aussi ont eu leur guerre, et elles aussi ont été courageuses et combatives. Quand il faut trouver de quoi manger pour ses enfants, que l'homme est à la guerre, qu'on a peur tout le temps pour lui, que la vie entière est bouleversée, qu'il faut savoir se défendre, il en faut, du cran, pour continuer, et survivre. Sans compter les résistantes...

« Marie-Paule s'est montrée pleine d'ingéniosité pour nous nourrir avec rien, pendant la Deuxième guerre, elle s'est efforcée de trouver des solutions aux multiples problèmes du quotidien...Arriver à chausser et habiller les enfants qui n'arrêtent pas de grandir à une époque où on ne trouve plus rien, ou à des prix exorbitants relève de l'exploit ! C'était quelqu'un d'admirable...

Emile resta songeur un instant. Il semblait mâcher des mots pour les empêcher de sortir de sa bouche.

- Mais elle n'a pas voulu savoir... proposa Altisia avec tact.
- Oui, enfin... je n'aime pas dire du mal d'elle. C'était quelqu'un de très estimable.

- J'en suis certaine, dit Altisia. Vous n'êtes pas obligé, vous savez...
- Je sais bien mais... Ne l'écrivez pas. C'est le seul problème que j'ai eu avec elle, je veux dire en dehors des petites querelles de couple sans conséquences. J'ai dû ravalé. Du reste, je ne peux pas lui en vouloir... Même si je lui en ai voulu. Elle voulait vivre, et elle en était capable. Cette femme avait une force de vie phénoménale... On ne peut pas en vouloir aux gens de vouloir vivre et d'en être capables !

Emile s'arrêta un instant et lâcha un petit rire amusé.

- C'est Léon qui m'a dit ça un jour, pour me calmer, parce que j'étais en colère contre elle, et contre le monde entier, de ne pas vouloir nous entendre, nous qui avons fait la guerre. Il m'a dit ça : Emile... On ne peut pas en vouloir aux gens de vouloir vivre et d'en être capables. C'est beau, non ? Et moi j'ai dit : Sûrement, mais on peut leur en vouloir de nous abandonner à notre sort. Et là il n'a plus rien dit. Parce que pour lui aussi c'était douloureux, et qu'il savait qu'on peut en vouloir aux gens d'avoir le cœur fermé à notre souffrance. Parce qu'alors ils nous condamnent à une solitude intérieure extrême, inhumaine. Ça nous jette hors de l'humanité. Comme si on était un paria. Quand il faut cacher des choses aux autres, c'est qu'on n'est pas comme eux, qu'on est moins

bien qu'eux. Il faut prendre garde à ce qu'on dit. Ça nous jette en dehors de leur cercle de gens normaux.

« En réalité, j'en veux à beaucoup de gens. Le temps n'y a rien fait. Parce que l'injustice, c'est l'injustice. Le pardon, ça n'existe pas dans un cœur blessé à mort par une injustice. Et il y en a eu beaucoup.

« J'en veux aux députés, à certains médecins, aux instances militaires qui nous ont envoyés au casse-pipe, et qui se sont bien foutus de nous, après. Parce qu'après, y a rien eu pour nous. Chaque fois que j'entends parler d'une guerre, n'importe laquelle, je pense à tous ces hommes qu'on envoie à la casse, et qui en reviendront traumatisés à vie, définitivement changés, assombris, à moitié morts, malgré les apparences. On travaille, on se marie, on fait des enfants, mais au fond de soi quelque chose est mort. Des parties de soi. Un certain optimisme, une croyance en la vie, une confiance en l'humanité, l'espoir, le goût frais et simple de vivre. On sait désormais qu'à tout moment le pire peut arriver.

« J'ai perdu beaucoup de camarades. Des jeunes, des moins jeunes... Certains sont morts, d'autres sont défigurés, ils n'ont plus de visage, plus de vie, plus de femme, comme c'était le cas d'Edouard, le mari de Léontine. Ils se cachent, hors du monde et de la vie. Ils

sont encore en vie, vous savez... Mais c'est comme s'ils avaient disparu de la surface de la terre.

« J'en connais aussi qui ne sortiront jamais de l'asile d'aliénés, parce qu'ils sont foutus. Intérieurement, ils sont toujours là-bas. Des gars qui étaient normaux, et qui reviennent tellement traumatisés qu'ils ne sont plus bons à rien, et qu'ils vivent dans une terreur immobile, en proie à des cauchemars, des convulsions, des crises de tétanie... certains ont perdu la parole, d'autre la vue, ou l'odorat, ou l'ouïe. D'autres sont paralysés, sans qu'on trouve la moindre raison physiologique pour l'expliquer. Pour ceux-là, la guerre ne sera jamais finie. Ils continuent à la vivre tous les jours, toutes les nuits, sans répit. Ils revivent tous les jours la mort d'un camarade, le bruit des bombes, les cris, la violence, la saleté, le froid, la faim, la dureté.

« On est tous revenus marqués, mais qui en parle ? Certains, comme moi, arrivent à vivre avec, mais on est quand même tous traumatisés par ce qu'on a fait, ce qu'on a vu... On nous a distribué des médailles, et les longs sanglots de l'âme ont été passés sous silence...

« C'était la Der des Der... lâcha Emile avec un petit rire ironique.

Altisia lâcha son stylo et son bloc-note. Une page de plus et il était plein.

- C'est fini ? demanda-t-elle après un long silence.
- C'est fini, répondit-il avec lassitude. Cette fois, c'est bon, j'ai tout dit. Il reste à raconter mon histoire... l'histoire des gens que j'aime.

Emile jeta un œil distrait à l'horloge et sursauta.

- 19h45 ! Vous devriez être partie depuis longtemps !

Altisia sourit et se laissa glisser sur le canapé. Une fois allongée, elle ferma les yeux et murmura :

- J'aimerais bien dormir ici...

Emile l'observa en se demandant si elle allait vraiment s'endormir, puis il souffla :

- Altisia... Altisia... Ma chère...

Mais rien n'y fit : elle s'était endormie.

Il sonna Madame Picard... Qu'allaient-ils faire ? Madame Picard répondit qu'elle n'en savait rien, mais qu'elle allait commencer par la couvrir d'un lainage, puis, quand la demoiselle se réveillerait, elle lui proposerait de la ramener chez elle en automobile, ou, s'il le voulait bien, de dormir dans une des chambres.

- Très bonne idée, répondit Emile. Ah Madame Picard, que deviendrais-je sans vous ?
- Pas grand-chose, Monsieur Dubois, pas grand-chose, le taquina-t-elle à voix basse pour ne pas réveiller Altisia.

Elle finit par émerger de son sommeil une demie-heure plus tard, fraîche comme une rose, souriante comme un matin

d'été, après ce qu'elle appela un bon petit somme. Quand il la vit s'éveiller, Emile admira les vertus de la jeunesse qui, au sortir du sommeil, n'était pas fripée ni ankylosée comme il l'était lui-même après sa sieste.

Altisia se mit au lit sitôt rentrée chez elle et dormit douze heures lourdes et profondes.

La lendemain matin, Emile téléphona à Altisia pour lui demander de ne pas venir ce jour-là. Il avait l'air gêné, sa voix était traînante, fatiguée.

- C'est entendu, Emile. De toute façon, je ne suis pas très en forme, et je serai contente de rester à la maison.
- Bien, dit Emile, rassuré. Dans ce cas...
- Oui, et j'aimerais beaucoup commencer à dactylographier ce que vous m'avez raconté hier. Figurez-vous que ça a rempli un bloc-note !
- Vraiment ?
- Oui ! Enfin, moins une page.
- Moins une page... dit-il rêveusement.
- Oui, une seule page vierge. C'est drôle, n'est-ce pas...
- Oui... une page où tout est possible... rêva Emile. Une page pour...
- Pour ce qu'on veut.
- Oui... pour... on pourrait y rêver, imaginer autre chose... cette page blanche, vierge de tout, est extraordinaire...

Peut-être est-elle la page la plus extraordinaire de tout votre carnet...

Altisia garda le silence en pensant qu'il ne servirait à rien de se récrier, de dire « Mais non ! Nos pages pleines sont infiniment précieuses ! », car Emile y serait hermétique. Il avait la gueule de bois. Non d'avoir bu, ce n'était pas un grand buveur, mais d'avoir parlé, d'avoir vidé tout ce que contenait sa carcasse humaine, gémissante et douloureuse.

- Et demain ? demanda Altisia.
- Demain, nous verrons bien...
- D'accord... d'ailleurs, la séance de travail d'hier m'a laissé tant d'ouvrage que je ne pense pas en venir à bout aujourd'hui !

Il fut convenu qu'ils se rappelleraient le lendemain matin pour se tenir informés de leurs possibilités respectives, et ils prirent congé l'un de l'autre avec quelques mots d'encouragement. Avant de se quitter, Emile exhorta Altisia au repos. Rien ne pressait, maintenant que tout avait été dit et noté. Qu'elle prenne soin d'elle et de son bébé.

Il avait sans doute raison... Elle se sentait une flemme terrible. Sa grossesse se passait bien, comparée à celles d'autres femmes qui, lui avaient-elles dit, se couvraient d'acné, enduraient des épuisements terribles ou éprouvaient l'impression que leurs entrailles dansaient la gigue. Elle avait beaucoup de chance, vraiment, car en

dehors d'une certaine fantaisie alimentaire, de désirs sexuels dévorants et de quelques coups de fatigue de temps à autre, elle se portait comme un charme.

Pour l'heure, elle était simplement fatiguée par ce qu'elle avait entendu la veille. La vérité était indispensable, mais elle avait un prix. Il fallait la boire jusqu'à la dernière goutte, puis la digérer, et c'était ce qu'elle faisait ce jour-là. Ce matin-là, quand elle avait pris son petit-déjeuner avec Lise, elle avait été incapable de lui raconter ce qu'Emile lui avait dit. « Si tu savais... Je ne sais même pas comment le dire... Il faut absolument que tu le lises... Je lui demanderai... C'est tellement important ! », avait-elle bafouillé. Lise avait trouvé que son amie avait une petite mine, et elle lui avait demandé si elle ne devrait pas voir un médecin ou faire une petite pause dans ce travail, mais quand Altisia avait répondu, l'air extatique « Ça va. Aujourd'hui je reste à la maison. Je dois juste digérer... non ! rédiger tout ça. », Lise avait compris qu'Altisia savait ce qu'elle faisait et qu'il n'y avait pas de quoi s'affoler. Elle était partie travailler l'esprit tranquille, tandis qu'Altisia réfléchissait à ce qu'elle avait dit. Rédiger, digérer... Les mêmes lettres, et pour elle le même sens... L'un physiologique, l'autre émotionnel... Il était nécessaire, vraiment nécessaire de retranscrire ce qu'avait dit Emile, et de le lui donner, de le lui tendre comme une offrande, afin que lui aussi digère son dire.

Elle s'assit sur le petit canapé chocolat et, tout en caressant son ventre, elle songea à Coline, sa petite fille en devenir, qui était belle, magnifique, avec son énorme tête et ses petits doigts bien formés, bien détachés les uns des autres, et elle pensa qu'il ne fallait pas craindre le temps. Il fallait au contraire se laisser du temps. Ainsi, Emile pourrait se reposer puis, lundi, elle lui apporterait ses pages. Elle avait décidé de ne rien changer à ses propos. Ce qu'il avait dit était parfait. Cela ferait un chapitre complet dans ses mémoires, de ceux qui resteraient uniques dans l'histoire des tranchées. Et puis, plus tard, elle aimerait bien rendre ce document public. Si Emile était d'accord. Et si sa descendance était d'accord. Parce qu'on n'entendait jamais ça, et que c'était important. Ce témoignage était même essentiel, il fallait absolument que les gens sachent. Et ce qui était drôle, c'est que son incapacité à rapporter les propos d'Emile à Lise l'aidait à comprendre son père. Elle comprenait mieux son silence, cette impression qu'aucun mot n'arriverait à exprimer ce qu'elle voulait dire. Il y avait le problème de l'écoute, qui était un vrai problème, mais il y avait aussi, dans le cas où on trouvait quelqu'un capable d'entendre et de savoir, la difficulté de trouver les mots. Etaient-ils assez forts pour tout ? Etaient-ils assez pleins, assez puissants, assez expressifs pour dire ce qu'on avait à dire ? Par exemple, quand on disait « Ah c'est horrible ! Ce

stylo n'arrête pas de baver ! », on le disait parce qu'on était excédée. Mais comment dire, ensuite, que vivre au milieu des cadavres était horrible ? « Horrible » n'avait pas du tout le même sens. Est-ce qu'Horrible était encore pertinent ? Est-ce qu'on comprenait encore ce qu'Horrible signifiait ? Car Horrible, qui avait en réalité un sens fort, était devenu assez insipide, à force de l'utiliser pour n'importe quoi. Elle-même disait ce mot d'Horrible pour une jupe qu'elle trouvait laide, une coiffure, une phrase mal tournée... Si bien que parler de l'Horreur véritable s'apparentait à une gageure, et qu'alors, entre le manque d'écoute, l'absence d'auditeur, la fuite, la peur, et sa propre incapacité à trouver des mots qui diraient réellement ce qu'on voulait dire, décrire la guerre s'avérait quasiment impossible. Quasiment, oui, mais il arrivait que des miracles réunissent un Emile et une Altisia bien coordonnés.

Altisia sourit à l'idée que sa rencontre avec Emile s'était révélée d'une dimension bien supérieure à ce qu'elle aurait pu imaginer. Quand elle pensait à tous ces jours où le travail n'avait été que du travail, bête, stérile, ennuyeux, avec pour seule échappatoire de penser à autre chose, il lui parut évident que plus jamais elle ne ferait de métier qui n'ait un sens profond, et elle se mit à caresser l'idée de travailler aux Amazones, si une place se libérait. Jusque-là, elle ne s'y était pas réellement intéressée, et elle avait choisi de laisser

faire le temps et d'avoir confiance en la perspicacité de Lise. Certes, elle était douée pour retranscrire fidèlement les mémoires d'Emile et pour les récrire avec talent quand c'était nécessaire, mais elle savait qu'elle ne voulait pas en faire un métier, comme Emile le lui avait suggéré, quelques jours auparavant. Pourquoi ne travaillerait-elle pas dans l'édition ? lui avait-il demandé. A moins qu'elle ne veuille écrire ses propres livres... Mais non, non, si elle aimait ce travail, c'était parce qu'elle aimait Emile et qu'elle le trouvait passionnant. Par ailleurs, elle se ne voyait pas passer toute sa vie seule à une table, seule, à écrire des pages innombrables, enfermée dans sa tête. Elle voulait bouger, voir des gens, parler avec eux, avoir un lieu de travail où elle aimerait se rendre, et en cela, le Foyer des Amazones semblait parfait.

Le lundi, à 14h, Altisia se rendit chez Emile, munie des pages dactylographiées et d'un Saint-Honoré. La surprise fut de taille, Emile et Madame Picard poussèrent des oh et des ah ravis, et ils firent beaucoup de bruit pour dire qu'il ne fallait pas mais que c'était quand même drôlement bien.

Emile prit le paquet de pages sans y jeter un regard, et le rangea sous clé, dans le petit secrétaire en acajou. Il avait mal dormi, ses cauchemars avaient repris de plus belle, et sa toux l'avait réveillé plusieurs fois.

Altisia s'installa sur le canapé en face d'Emile, qui occupait son éternel fauteuil à oreilles, et quand Madame Picard eut terminé de servir le thé et le café, Emile reprit son récit après que sa jeune collaboratrice lui eut rappelé où il s'était arrêté.

En 1920, Gustave Ribaud, le père de Léon, était mort. Il ne s'était plus guère nourri, et cet homme solide qui avait toute sa vie dirigé sa fabrique avec énergie, avait sombré dans un état léthargique qui avait abouti à une dépression sévère, puis à une infection de foie qui lui avait été fatale. Pour le médecin, il ne faisait pas de doute qu'il était mort de chagrin. Il ne devait l'effondrement de sa santé qu'à sa peine et à son renoncement à vivre. Il devait être bien résolu, selon lui, pour que son corps prenne acte de sa décision, car, avait-il ajouté : mourir n'était pas donné à tout le monde... On mourait alors qu'on désirait vivre, on vivait alors qu'on désirait mourir... En vingt-six ans de carrière, Gustave Ribaud était la troisième personne que ce médecin voyait réussir à se faire mourir naturellement.

Geneviève en fut d'abord très ébranlée mais, étrangement, au bout de deux semaines, elle reprit du poil de la bête. Car, dans le secret de son cœur, malgré l'affection qu'elle vouait à son époux, elle s'était soudain sentie complètement libre, et cela l'avait rendue plus audacieuse et plus affirmée qu'auparavant.

Clémence crut mourir de chagrin à l'annonce de la mort de son cher papa, dont elle était la préférée, et qui la choyait et la gâtait plus que les autres. Comment allait-elle faire sans lui, maintenant ? avait-elle pleuré. Et sa mère avait répondu d'un air dégagé : « Maintenant ? Tu vas grandir. » Quoi ? Qu'insinuait-elle ? s'était insurgée Clémence. « Je n'insinue rien », avait répondu Geneviève avec assurance. « Je dis simplement que tu vas enfin pouvoir cesser d'être une petite fille capricieuse qui croit qu'il suffit de claquer des doigts pour que tous ses vœux se réalisent. » Clémence avait voulu couper la parole à sa mère, mais celle-ci avait péremptoirement haussé le ton et elle avait ajouté : « Ce n'est pas une punition. Tu verras, être adulte est un état intéressant. On s'y éprouve, on y trouve ses forces, on se découvre soi-même, on se modifie, on fait des choix, on se trompe, on réussit, on trouve des alliés, parfois on est seule... Je te souhaite de tout mon cœur de connaître ça, Clémence. Car il est passionnant de conduire sa vie soi-même. » Clémence était restée ahurie par ce qu'elle venait d'entendre, puis elle était sortie de la pièce en claquant la porte et en criant : « Rien à foutre ! », expression qu'elle avait ramenée d'une de ses incursions dans les milieux populaires. Geneviève avait soupiré, puis elle avait murmuré pour elle-même : « Oui, rien à foutre. Après tout, si elle veut fiche sa vie en l'air, ça la regarde », avec la conscience

qu'elle avait apporté à ses enfants tout ce qu'une mère peut donner.

Quant à Léontine, elle pleura dans les bras de son frère Léon, dont elle appréciait la placidité. Avec lui, pas de crise, aucune grande démonstration, ni de joie ni d'affliction, quelle que soit la situation. Il était comme elle, qui savait tenir bon et garder la tête froide, même quand son âme s'effritait et se noyait, et il était aussi le contraire de Clémence qui... Ah Clémence ! Quel tourbillon ! Elle était si fatigante avec ses manières de petite dernière pourrie gâtée ! Enfin, papa n'étant plus là (paix à son âme) pour la maintenir dans cet état d'infantilité, elle allait peut-être pouvoir mûrir un peu et être moins égoïste... On pouvait toujours rêver... Ce qui était sûr, c'est que, sans papa, elle serait face à une adversité nouvelle, parce que personne, dans la famille, ne la ménagerait. Elle serait simplement traitée, non comme une petite princesse, mais comme tout le monde, ce qui augurait bien des crises. Enfin, on ne céderait pas et peut-être finirait-elle par se rendre compte qu'elle n'était pas le centre du monde. Sinon, tant pis pour elle.

- Papa était un homme juste et droit, convint Léon, mais quand il s'agissait de Clémence, il tombait directement dans une adoration proche de la sottise.

Léon fut très triste de la perte de son père, qu'il aimait beaucoup, mais il garda son calme, organisa les obsèques avec sa mère – ce qui n'était pas une tâche aisée en un temps où les cercueils manquaient –, puis il prit la direction de l'entreprise et fit de son mieux pour la redresser.

Cette année-là fut aussi celle où Edouard écrivit à Léontine qu'elle pouvait refaire sa vie, qu'il la comprenait, qu'il préférerait se retirer du monde, que lui-même ne pouvait pas se regarder et qu'il se demandait comment les médecins et les infirmières supportaient la vision de sa physionomie qui n'avait plus rien d'humain. La lettre était longue, poignante, et Léontine pleura toutes les larmes de son corps en la lisant, cachée dans sa chambre, sa main étouffant le son de sa voix pour n'alerter personne. Elle préférerait être seule avec la lettre, et avec l'homme qu'elle avait aimé et qu'elle aimait toujours, celui qui, impossible à voir désormais sans un mouvement d'horreur, était resté le même. Dans cette lettre, écrite de sa main à l'encre violette, il lui dit encore qu'il aurait aimé la revoir une dernière fois, ainsi que leurs enfants, mais que jamais il ne voudrait leur faire supporter un tel supplice. Voulait-elle bien lui envoyer une photo d'elle et des enfants ? Il aimerait beaucoup les voir grandir... Pouvait-elle lui envoyer des photos d'eux de temps en temps, ainsi que des nouvelles de leurs progrès, quelques anecdotes, afin qu'il les connaisse un peu, même

de loin ? Il la chargeait de leur dire qu'il les aimait et que s'il ne revenait pas, c'était pour les protéger.

Face à tant de générosité et de bonté, Léontine avait pleuré des jours et des nuits innombrables. Cet homme, qu'elle avait épousé parce qu'elle en avait été très amoureuse, et dont elle avait eu deux beaux enfants, faisait preuve d'un cœur doux, sans amertume, alors qu'il aurait eu de bonnes raisons de devenir acariâtre et haineux. Elle répondit oui à tout et le tint informé de la vie des enfants jusqu'en 1947, année où elle mourut dans un accident d'automobile. En août 1921, elle apprit qu'il venait de participer à la création de l'Union des Blessés de la face et de la tête, qui avait pour devise « Sourire quand même », et que ses camarades défigurés et lui-même s'organisaient pour vivre entre eux, à l'écart du monde, et pour trouver des fonds d'aide, car aucune pension d'invalidité ne leur serait versée. Ni l'Etat-Major ni le gouvernement n'avaient jugé qu'un visage broyé était aussi handicapant qu'une amputation. Bien au contraire, on leur avait répondu qu'une blessure au visage ne constituait pas une infirmité. Vraiment ? avaient-ils répondu en ôtant leur masque. « Croyez-vous vraiment que quiconque voudrait nous donner du travail, nous épouser, vivre avec nous ? » Mais les autorités civiles et militaires avaient fait la sourde oreille. « S'il est malheureux de faire la guerre, il est tragique d'être regardé comme un monstre

quand on en revient. », lui avait-il écrit. « Mais je comprends les gens, et je te comprends, ma bonne Léontine, car moi-même je ne peux me regarder. Simplement, nous qui avons payé de notre vie entière, réduite à peau de chagrin, nous sommes absolument abandonnés par ceux qui nous ont envoyé au massacre à leur place. Notre colère est grande, crois-moi, et notre amertume semble ne pas vouloir tarir, mais nous sommes une petite poignée, au sein de notre grand groupe de solidarité, à vouloir nous battre pour obtenir des droits et ne pas sombrer dans le désespoir. Aussi cultivons-nous le rire et l'humour en toutes circonstances... surtout quand il s'agit de parler de nos nouveaux ennemis : l'Etat et l'Armée (qui l'eut cru !). Pour les fonds, nous ne nous abaisserons jamais à mendier au pied des autorités, et nous nous tournons vers des bienfaiteurs privés, dont certains sont sensibles à nos problèmes parce qu'un membre de leur famille ou un ami cher est revenu défiguré. Tu vois, nous nous débrouillons bien pour des handicapés ! » avait-il écrit avec humour, et Léontine avait pleuré, pleuré, encore et encore, comme à chacune de ses lettres. Elle pleurait de le voir si bon, si gai, malgré les circonstances. Elle pleurait aussi beaucoup de l'aimer à s'en rompre le cœur, plus encore qu'au premier jour, et de ne pouvoir assouvir cet amour. Elle savait qu'elle n'aurait jamais le cran de voir son visage massacré, qu'elle

avait tant caressé, jadis, quand, au creux de leur lit douillet, ils se choyaient, se baisaient le visage et le cou, se caressaient et s'excitaient jusqu'à l'union complète de leur corps et de leur âme, qui explosaient en une extase amplifiée par leur communion.

Pendant ce temps, Emile se lia avec Marie-Paule Demange, une ouvrière de la fabrique qui avait commencé à y travailler pendant la guerre et qui, parce que les hommes valides n'étaient pas revenus très nombreux, avait pu garder sa place. Emile et Marie-Paule s'étaient bien entendus, puis ils étaient tombés amoureux et s'étaient finalement mariés en avril 1923 après avoir déjà beaucoup péché. De cette splendide union étaient nés Sylvette en novembre, soit sept mois plus tard, puis Martin en 1925, et Jacques en 1926.

D'autres naissances avaient réjoui les cœurs endeuillés. Lucie, la fille de Léon et Yvonne, avait eu Adèle en 1932, Jules en 1934, et Philippine en 1937, et dans le même temps son frère Raymond était devenu papa d'une petite Anaïs et d'un petit Gustave. On avait fêté chaque naissance avec beaucoup de bonheur, et on s'était senti un peu réparé par chaque nouvel enfant qui portait avec lui l'idée d'un meilleur avenir, du moins était-ce ce qu'on souhaitait croire. Car en réalité, Léon et Emile, comme toutes celles et ceux qui restaient attentifs au devenir du monde, le regardaient avec une angoisse croissante.

La crise de 1929 aux Etats Unis avait fini par avoir des conséquences en France : les revenus s'étaient effondrés, le chômage avait explosé, et, après une décennie à travailler d'arrache-pied avec Emile et ses ouvriers à remettre l'entreprise à flot, Léon avait dû licencier cinq ouvriers qui avaient tous une famille à nourrir, et on finissait par se demander si la vie pourrait un jour redevenir normale, ou simplement moins éprouvante. Certes, on avait eu des fonds, grâce à la décision du père Ribaud de fabriquer du papier nitré pour la Défense, un client lucratif mais un peu long à payer ses factures. Il avait fallu envoyer des lettres de relance, et attendre des mois avant que les factures ne soient honorées. Quand la crise avait atteint la France, Léon avait agi au plus pressé pour ne pas fermer la fabrique, mais il avait parfois l'impression d'écoper un bateau pris dans une tempête avec un seau troué. Le contexte politique était agité, en ces années trente. Puis en 1936, Léon Blum avait pris la direction d'un gouvernement socialiste après plusieurs gouvernements de droite, et les grandes grèves ouvrières avaient commencé, entraînant à leur suite celle des employés des grands magasins. Le mouvement avait été payant, les ouvriers avaient vu leur salaire revalorisé et leurs conditions de travail améliorées.

Tandis que la situation française était déjà très agitée, on avait vu un drôle de bonhomme devenir chancelier

allemand en 1933. L'homme s'appelait Adolf Hitler, il éructait plus qu'il ne parlait, il avait de grands rêves pour l'Allemagne et disait les pires horreurs sur les Juifs. Léon et Emile n'en savaient pas beaucoup plus, mais l'arrivée de cet homme haineux au pouvoir ne leur disait rien qui vaille.

Les hommes d'état étant incapables de penser au bien public et d'œuvrer pour la paix, une guerre civile avait éclaté en 1936 en Espagne suite à un coup d'état, puis l'année suivante la Chine était entrée en guerre contre le Japon. Quand, en 1938, l'Allemagne avait annexé l'Autriche, les Sudètes et la Tchécoslovaquie, Emile et Léon avaient pris peur. Tout cela leur rappelait de mauvais souvenirs, et ils craignaient une escalade qui impliquerait toujours plus de pays et mènerait à une autre guerre mondiale. En vérité, ils ne pouvaient le croire. Comment, après ce qu'ils avaient vécu, une autre guerre était-elle possible ? Ils étaient immergés dans tant d'évènements qu'il y avait de quoi perdre la tête. Partout on échaufaudait des hypothèses. Les analyses, lettres ouvertes, réponses et points de vue des intellectuels s'épalaient dans les journaux. La colère montait, chacun voulait avoir raison, mais en vérité l'instabilité générale dans laquelle on était plongé perturbait jusqu'aux esprits les plus brillants. Le monde des idées n'était plus que cacophonie et confusion.

Les faits parlant d'eux-mêmes, quand, en 1939, en l'espace de trois petits jours, l'Allemagne avait agressé la Pologne, en accord avec l'Union Soviétique, et que le Royaume-Uni et la France s'en étaient mêlés, leur raison n'avait pas été surprise, mais leur désir de se tromper était tombé dans la plus franche désillusion. A la fin de cette décennie, l'Europe, qui devait ne plus connaître de guerre, repartit dans une guerre mondiale comme si elle n'avait eu aucune mémoire de la précédente, et des fous obsédés de pouvoir régnèrent d'une main de fer.

- Franco en Espagne, Hitler en Allemagne, Mussolini en Italie... Il y a aussi Staline en URSS... N'ont-ils donc rien appris ? Pourquoi cette soif de pouvoir, toujours et encore ? Pourquoi ce désir absolu de régner sur les autres et d'imposer sa façon de voir le monde ? Pourquoi ? s'était insurgé Léon, quelques jours avant que son fils, Raymond, qui avait vingt-sept ans et une santé très appréciée par l'armée, soit mobilisé.

Emile n'avait pas répondu. Il n'y avait pas de mots pour la rage et le désespoir dans lesquels cette nouvelle guerre le plongeait. Il n'avait aucun mot pour expliquer pourquoi. Pourquoi tout cela, pourquoi tant de souffrance, pourquoi les fous étaient-ils aux commandes, pourquoi des vies seraient-elles massacrées une fois encore, pourquoi Raymond, qu'il avait vu grandir, et qui était un peu comme

un neveu pour lui, devait-il partir à son tour faire le sale boulot ? Pourquoi, demandait Léon... Mais des Pourquoi, Emile en avait des tonnes ! Il ne comprenait pas, ne comprenait rien à rien ! Et s'il était sûr d'une chose, c'était que ce qui lui aurait permis de comprendre pourquoi on en arrivait là lui était caché. Il pourrait bien lire tous les journaux possibles, écouter le poste de radio, il ne comprendrait jamais rien de ce qui menait réellement le monde à avoir des fous au pouvoir.

Emile était donc resté mutique auprès de son ami qui, pour une fois, faisait preuve de véhémence, puis il lui avait dit :

- On ne le saura jamais. Tout ce qu'on sait, c'est que le monde est conduit par des fous.

Déclarés invalides suite aux blessures que leur avaient laissé la Grande Guerre, Emile et Léon étaient restés chez eux et ils avaient tant bien que mal évité la banqueroute des Papiers Ribaud, malgré la pénurie croissante de matériau au fil des années. Après avoir travaillé à tous les postes de travail, comme l'avait fait Léon avant lui, suivant les principes du père Ribaud qui estimait que, pour diriger une entreprise, on devait en connaître tous les rouages, Emile était devenu le bras droit de Léon.

Comme tout le monde, Léon et Emile connurent les tickets de rationnement alimentaire, les longues files d'attente pour avoir du pain, un peu de lait, des rutabagas, le froid en

hiver, les couvre-feu, le rationnement de l'électricité, du charbon, du gaz, la violence de voir leur pays occupé par des hommes patrouillant dans leurs rues comme s'ils avaient été chez eux. Ils connurent aussi la honte de baisser les yeux plus souvent qu'à leur tour face à des cohortes de soldats allemands. Ils se sentirent lâches, bêtes, impuissants. Ils entendirent des nouvelles dont ils ne savaient pas si elles étaient vraies, la propagande vichyste se mélangeant sans complexe à des rumeurs concernant des trains qui emmenaient des gens dans des camps, loin en tout cas, et qu'on ne voyait jamais revenir. Il y avait les disparitions, les rafles, les contrôles brutaux et inopinés des logements au cours desquels les Allemands hargneux cherchaient des gens qui se cachaient, et menaçaient les résidents de les tuer s'ils ne parlaient pas. Ils assistèrent, comme tout le monde, au pillage des ressources matérielles françaises qui toutes allaient en Allemagne : nourriture, vins, produits de luxe, chaussures, lacets, parfums, vêtements, carburant, vélos..., et aux réquisitions de personnes. C'est ainsi que la domestique de la famille Ribaud, Jeanne Comenecci, qu'on gardait à la maison pour la protéger, parce qu'elle n'avait nulle part où aller, fut réquisitionnée par l'occupant pour aller servir un gradé. Puis, en 1943, une dizaine d'Allemands vinrent prendre leurs quartiers dans la maison Ribaud, grande et confortable, et la famille dut leur céder le premier

étage, leur servir à manger, faire leur ménage, avec la consigne de se faire discrets, pour ne pas dire invisibles. Les occupants se montrèrent, à leur façon, plutôt calmes et respectueux, ils ne firent aucune demande exorbitante, mais servir l'opresseur, à cause de qui le fils d'Yvonne et de Léon n'était toujours pas rentré, parce que, de prisonnier de guerre il était devenu travailleurs au STO – le SOT, comme on l'avait d'abord appelé en France, avant de changer l'acronyme qui générait trop de moqueries –, servir ces gens par qui le malheur était revenu, avait été une épreuve si terrible qu'Yvonne, qui n'était pourtant pas d'une nature particulièrement fragile, en était tombée malade. « De colère », disait Léon avec un petit sourire, car si la maladie d'Yvonne révélait une faiblesse, elle était aussi une forme de révolte, et Léon considérait que le corps d'Yvonne disait tout ce qu'elle aurait voulu pouvoir hurler à la face de ses oppresseurs.

Tout au contraire, Marie-Paule, l'épouse d'Emile, tenait bon et se démenait pour sa famille. Certes, les enfants Dubois étaient grands maintenant. Au début de la Guerre, Sylvette avait seize ans, Martin quatorze et Jacques treize, autant dire qu'ils étaient capables de comprendre qu'on ne pouvait plus les gêner.

Comme toujours, la guerre était un grand bazar où on perdait les gens de vue, on se demandait s'ils étaient toujours

vivants, on apprenait soudain qu'untel avait été réquisitionné au STO, qu'un autre y était allé volontairement, alléché par la promesse qu'il n'aurait plus faim et qu'il pourrait envoyer de l'argent à sa famille. On voyait des femmes maigres, pâles, anémiques, la poitrine creuse, essayer d'allaiter leur petit. On courait sans cesse se cacher dans les caves, quand les sirènes retentissaient, et on restait cloîtré longtemps, apeuré, serré les uns contre les autres, avec l'angoisse de ce qu'on trouverait à la sortie. On était éprouvé par la découverte des immeubles en ruine, et on suivait avec passion et angoisse le travail des pompiers et des volontaires, qui ne dormaient plus guère et risquaient leur vie pour sortir des gens enfouis sous les décombres.

Et puis, bien sûr, la vie n'était qu'une suite d'interdictions et d'obligations, de frontières, de ligne de démarcation, d'exodes, de chocs émotionnels, de moyens provisoires pour survivre. Et comme on avait été choqué quand des vitrines de commerces avaient été peintes d'une étoile avec ce mot : Juif, comme une insulte ! On avait vu des gens qu'on connaissait porter une étoile jaune sur leurs vêtements, des enfants, des femmes, des hommes, des jeunes et des vieux... Une étoile qui les désignait comme coupables, des gens indignes de vivre, qui disparaissaient les uns après les autres, par familles entières.

Léon ne possédait plus que sa maison et sa fabrique de papier qui, ne rapportant plus d'argent, menaçait de fermer. Il s'efforçait simplement de ne pas la vendre, car elle était l'œuvre de son grand-père, son père la lui avait léguée, et il espérait toujours que des circonstances imprévisibles lui permettent de la relancer.

Quant à Emile, il était bien content, maintenant, que sa mère soit restée à la ferme, car c'était les gens des campagnes qui étaient les mieux nourris. D'ailleurs, elle lui envoyait de temps en temps des colis de victuailles qui redonnaient un peu d'éclat à leur ordinaire.

Enfin la guerre avait pris fin et, après les fêtes qui emplirent les rues, il y eut les femmes tondues sur les places publiques, le procès de Nuremberg pour juger les criminels nazis, les femmes françaises parties avec les héros américains qui, pour bon nombre d'entre elles, déchantèrent une fois arrivées dans le pays de la liberté. Il y eut la libération des camps de concentration et d'extermination, le retour de gens squelettiques qui, les yeux hagards, le corps décharné, la voix inaudible, avaient survécu à ce que personne ne voulait savoir. Il y eut aussi le retour des travailleurs du STO, des soldats, des prisonniers de guerre, des exilés, tous ceux que la guerre avait envoyé valdinguer aux quatre coins de l'hexagone et de l'Europe.

Et puis il y eut la reconstruction, aidée par le plan Marshall. En 1950, alors que la France finissait de se refaire une santé, Léon, un peu las de vivre et de travailler, avait cédé les Papiers Ribaud à Emile à l'âge de soixante-huit ans. Son fils, Raymond, ne s'y était jamais intéressé. Il avait fait des études d'ingénieur et, à son retour de la guerre, après deux années passées à se remettre de ses blessures et d'une malnutrition qui avait laissé des séquelles, il avait repris son métier et participé à la reconstruction des lignes des chemins de fer.

Malheureusement, Léon mourut en 1952, deux ans après avoir pris sa retraite, suivi, quelques mois plus tard, de Marie-Paule, qui contracta une pneumonie dont elle ne revint pas.

« Mourir d'une pneumonie après avoir survécu à tant d'épreuves... », avait ironiquement pensé Emile à l'enterrement de son épouse, d'autant plus qu'il n'avait jamais connu quelqu'un doté d'une telle santé. Elle lui avait toujours paru indestructible, et voilà qu'une maladie l'emportait en trois semaines... Cela peu de temps après que Léon, grâce auquel il n'avait pas sombré dans la haine après la guerre, était mort. Autant dire que ses deux piliers lui avaient été ravis sans pitié à quelques mois d'écart, alors que la vie redevenait enfin facile et agréable, après trois ou quatre décennies compliquées, instables, et meurtrières.

Pourquoi mouraient-il maintenant ? Pourquoi le sort ne leur avait-il pas permis de profiter de la vie simple et joyeuse d'un pays enfin prospère ? Et Léontine, morte cinq ans plus tôt d'un accident de voiture ? Etait-ce bien raisonnable, de la part de la vie, ou de la mort, d'aller faucher une femme de cinquante-huit ans qui avait beaucoup souffert et qui avait bien droit, elle aussi, à un peu de paix ? Non, vraiment, tout cela était absurde... La vie, la mort, étaient absurdes, le monde lui-même était absurde... Quant à lui, pourquoi ne pouvait-il être entouré des siens, maintenant que la vie était redevenue vivable ? Pourquoi était-il seul, alors que tout allait bien ? Certes, il était toujours entouré de sa mère, de ses enfants, de ses petits-enfants, de son beau-fils et de sa belle-fille, de la bonne Madame Picard, qui s'occupait bien de lui, et de toute la famille de Léon. Mais, sans Marie-Paule, et sans Léon, la vie n'était plus pareille, et l'idée de vivre sans eux avait été difficile à accepter. D'autant plus qu'ils étaient morts au moment où ils avaient tout obtenu de la vie. Les Papiers Ribaud étaient enfin sauvés, et il avait acheté une grande maison bourgeoise un an plus tôt, la maison de ses rêves, suffisamment spacieuse pour y cohabiter avec sa mère, Marie qui, à l'âge de soixante-neuf ans, avait quitté la ferme pour vivre chez son fils. Marie-Paule avait adoré la maison, et peut-être plus encore le jardin, qu'elle avait commencé à embellir avec passion, et

elle avait engagé une domestique en or, une vraie perle, du nom de Rose Picard. Celle-ci savait si bien cuisiner et entretenir la maison que lorsqu'on avait engagé une autre domestique pour l'aider, elle avait déclaré à Madame Dubois que, vraiment, elle se débrouillait mieux seule et que la nouvelle domestique lui donnait plus de travail qu'autre chose, et on avait congédié la gêneuse au bout de trois semaines en lui donnant une bonne lettre de recommandation pour son prochain emploi et un dédommagement confortable.

Unis dans leurs deuils, Yvonne, la veuve de Léon, et Emile s'étaient réconfortés l'un l'autre, entourés de leurs enfants et petits-enfants. Au fil des ans, les deux familles s'étaient tellement côtoyées qu'elles avaient fini par se confondre.

Il y avait eu deux naissances, Carole et Anna, l'une fille de Clarissa, l'autre de Léonore, toutes deux filles de la regrettée Léontine et de l'infortuné Edouard. Puis celle de Bertrand, fils de Lucille, elle-même fille de Clémence, qui n'avait jugé important ni de se marier ni de s'installer en couple, et avait poursuivi sa vie de bohème malgré les admonestations de sa famille.

Puis Geneviève, la mère de Léon, était morte à l'âge vénérable de quatre-vingt-dix-huit ans, en 1953, après avoir survécu à la mort de son mari, de ses trois fils et d'une de

ses filles. Et ce fut le tour de la mère d'Emile, l'année d'après, à soixante-quinze ans.

Emile s'était alors senti très seul. Il se consolait à l'idée qu'il lui avait offert de belles années... enfin... il l'avait choyée, cajolée... il l'avait traitée comme une princesse, elle qui ne s'était toujours considérée que comme une paysanne alors qu'il la voyait comme une sage.

Un jour qu'il était dans son bureau de directeur, aux Papiers Ribaud, il avait éclaté de rire tout seul. Lui était revenu le jour où, alors qu'il s'apprêtait à quitter la ferme pour rejoindre Léon, sa mère lui avait dit qu'il en deviendrait le patron. Il l'avait traitée de folle, les années étaient passées, il était devenu directeur, et sa mère lui avait dit « Alors... », d'un air entendu qui avait fait ressurgir le souvenir de leur conversation. Et ils avaient ri, ri, et dans les rires qui plissaient leurs yeux d'allégresse, ils se disaient bien plus que tous les mots qu'ils auraient pu prononcer. Et ce jour-là, le jour où Emile se souvint de tout cela dans son bureau, il éclata de rire, et son rire, extravagant, se mua en pleurs, en sanglots d'enfant qui réalise qu'il a perdu sa maman, et dans ses pleurs, Emile pleura aussi Marie-Paule, qui lui manquait à chaque instant, et Léon, sans l'amitié duquel sa mémoire, sa parole et sa peine n'étaient plus qu'un silence profond sous une pierre tombale.

- Je crois qu'on a terminé, dit Emile avec un petit sourire ému.
- Pas encore, Emile. Nous avons encore beaucoup à faire... Surtout moi ! répondit Altisia d'un air jovial. Je dois finir de tout rédiger, ce qui va me prendre plusieurs jours, puis nous relirons tout chacun de notre côté... Il faut noter ce qu'il faut changer dans les marges. Puis je retaperai l'ensemble en suivant vos corrections, et nous pourrons le revoir une fois encore... Plus, si c'est votre souhait.
- Ah... bien, bien... dit Emile.
- Et puis vous ne m'avez pas dit ce que vous avez fait ces dernières années... s'est-il passé quelque chose de particulier depuis 1954 ?
- Non, rien de spécial. Ce sont des années très ordinaires... des années de pays en paix ! C'est la grande différence entre la paix et la guerre... En temps de paix, on peut vivre normalement. On peut aimer, s'amuser, travailler, faire des études, partir en vacances, aller au café, fêter les mariages, les baptêmes, être présent aux enterrements, avec simplicité, sans se poser de questions. Les gens sont exactement où ils sont censés être, on sait qu'on peut les trouver chez eux, à leur travail, au café où ils ont leurs habitudes... En temps de guerre, tout est compliqué. On ne sait plus où sont les gens, on ne peut plus rien faire normalement, toute la vie est sans dessus dessous. On

est occupé à survivre, à s'informer, on peut être déplacé n'importe où n'importe quand, ou être exilé sur les routes avec des valises et des paquets dans une charrette...

« Ces dernières années ont été simples, si simples qu'il n'y a pas grand chose à raconter... Aucun roman ne raconte l'histoire de gens pour qui tout va bien ! Il y a toujours l'intervention d'un malheur, d'un déséquilibre, qui fait commencer l'histoire, sans cela que voulez-vous raconter ?

« Le grand événement de ma petite vie, c'est que j'ai pris ma retraite il y a quatre ans, parce que j'étais fatigué de travailler, et de décider... J'ai passé la main à Colin...

- Colin ? demanda Altisia en pensant à la petite Coline qu'elle portait en son sein.
- C'est mon petit-fils, le fils de Sylvette. Il est le seul de la famille à s'être intéressé au papier... Il n'a que vingt-sept ans mais je pense que ça devrait aller... Je l'ai formé comme Léon m'a formé, en le faisant passer par tous les postes de travail, pour qu'il comprenne bien les spécificités de chaque poste, les besoins de nos ouvriers, leurs demandes, leurs conditions de travail. C'est important. Respecter les ouvriers est important. C'est fondamental. Si on reste perché dans ses hauteurs à ne s'intéresser qu'aux chiffres mais jamais aux gens ni au travail, on passe à côté de tout... On fait n'importe quoi,

les gens se sentent mal, on leur demande l'impossible, l'atmosphère devient invivable, et tout se fait au bras de fer. Ça n'a jamais été comme ça, aux Papiers Ribaud, et j'espère que Colin saura... »

L'air inquiet, Emile laissa sa phrase en suspend, et il poussa un gros soupir...

- Vous craignez qu'il n'y arrive pas ? demanda Altisia.
- C'est-à-dire que... c'est un Kaminker. Je crois qu'il tient plus de sa mère que de son père, mais... J'avais dit à Sylvette de ne pas épouser Robert, mais elle n'en a fait qu'à sa tête, et ma foi, en amour, on ne peut pas lutter. Son mari n'est pas un homme très fiable. Il est drôle, c'est vrai, il nous fait mourir de rire aux réunions de famille, mais c'est un mariolle. Il n'arrête pas de tromper Sylvette... Il ne garde jamais un travail très longtemps... Justement à cause de son obsession pour les femmes. Il couche avec ses collègues, avec les clientes, avec la femme de ménage, la secrétaire, la vendeuse, la serveuse... Ça lui cause des problèmes et il doit démissionner parce que ses employeurs ne veulent pas d'un type qui fait n'importe quoi. Alors évidemment, Sylvette va d'une crise à une autre... Les accalmies ne durent jamais très longtemps, et quand elles durent, c'est simplement que Robert a su faire preuve de discrétion. Mais, vous savez, le cœur... On n'y comprend rien. Je ne

sais pas combien de fois j'ai entendu Sylvette me dire que cette fois elle allait le quitter, mais elle n'y arrive pas. Elle est folle de lui. C'est une vraie passion ! Et le pire, c'est que lui aussi a une vraie passion pour elle, même s'il la trompe tout le temps ! Dans les bons moments, il est flagrant qu'ils sont fous l'un de l'autre et qu'ils s'entendent à merveille ! C'est une histoire sans fin... Ils me donnent l'impression de tourner en rond dans un cercle qui les ramènent toujours au même point...

« Ce qui m'étonne le plus, dans cette histoire, c'est que Robert ait tellement de succès auprès des femmes... Elles l'adorent, comme Sylvette. Je n'ai jamais compris ce qu'elles lui trouvaient. Il est petit, un peu gringalet, pas beau, il n'a vraiment rien d'un playboy, et je ne lui trouve aucun charme particulier... C'est incompréhensible...

- Pour vous, oui, forcément, répondit Altisia avec amusement. Mais si les femmes l'adorent, c'est qu'il doit savoir leur parler, ou peut-être les adore-t-il vraiment, à sa façon, et alors elles se sentent tellement aimées, tellement adorées, qu'elles succombent à son adoration. Quoi de plus envoûtant que de se sentir aimée ? C'est délicieux, on largue les amarres, on lâche tout...
- Vous avez probablement raison... Cela vous est-il arrivé ? demanda Emile.

- Non, répondit Altisia après un instant de réflexion. C'est drôle, je me demande comment je sais tout ça...

Son bloc-notes dans son sac, Altisia rentra chez elle avec pour instruction de prendre tout le temps qu'il lui faudrait pour rédiger et dactylographier ses notes. Elle avait accumulé du retard. Une fois lancé, Emile avait été intarissable et, dans la hâte d'en finir avec des souvenirs pénibles, mais aussi d'achever de vider son cœur, il l'avait fait revenir toutes les après-midis de la semaine, si bien qu'elle se retrouvait avec cinq blocs-notes saturés de sténographie.

Arrivée chez Lise, elle se laissa tomber sur le canapé avec un soupir de soulagement, puis se leva pour aller aux toilettes, se lava les mains au robinet de la cuisine, pour enfin revenir s'affaler sur le canapé. Il était prévu qu'elle rejoigne Lise et des amies au cinéma, certaines pour voir le film, d'autres après la séance, mais elle avait une irrépressible envie de dormir. Comme il n'était que 18h30 et que la séance ne commençait qu'à 20h10, elle s'amollit lentement en se disant qu'elle avait bien le temps de se laisser aller à un petit somme. Par ailleurs, gavée des biscuits de Madame Picard, elle n'avait absolument pas faim. Quoique, songea-t-elle en sombrant dans les limbes, une tranche de pâté en croûte ne lui serait pas désagréable... Mais ah... quel dommage... elle avait fini la dernière tranche la veille.

Elle commençait à s'assoupir voluptueusement quand, soudain, elle sursauta : les bribes d'un souvenir d'enfance venaient de lui revenir.

Elle devait avoir cinq ou six ans... Non, six ou sept ans, car c'était dans la maison des Vosges, que ses parents avaient acquises en 1946. Elle jouait par terre, sous la table de la salle à manger, quand sa mère et sa grand-mère, nonnina Adelina, étaient entrées en trombe dans la pièce en se disputant. Sa mère portait le grand panier à linge contre sa hanche, tandis que sa grand-mère la suivait en lui répétant en italien – et de cela elle se souvenait clairement : « Elle a le don ! Elle a le don ! » Et sa mère avait répondu en français : « Arrête ! Tu sais très bien ce que je pense de tout ça ! » Nonnina Adelina avait continué à harceler sa fille pendant qu'elle pliait les vêtements qu'elle venait de décrocher de la corde à linge, derrière la maison, là où ça soufflait fort les jours de grand vent. Nonnina disait des choses... Que disait-elle ? Des choses sur le don – elle ne disait pas « un don », mais « le don », ce qui signifiait qu'elle le connaissait, peut-être même avait-elle ce don, ou connaissait-elle des personnes de la famille qui l'avaient... Peut-être la mère d'Altisia avait-elle *le don*... Mais alors de quel genre de don s'agissait-il ? En tout cas, Altisia avait tout de suite compris qu'elle était le sujet de conversation de sa mère et de sa grand-mère. Evidemment, elle ne

pourrait plus lui poser de questions, car Adelina était morte l'année précédente. Quant à sa mère, accepterait-elle de lui en parler, ou avait-elle conservé toute sa virulente opposition d'alors ? Elle profiterait de son prochain séjour chez ses parents pour aborder la question, et pour parler à son père du travail qu'elle faisait avec Emile.

Elle se leva, alla boire un verre d'eau à la cuisine, puis décida de sortir. Elle n'arriverait plus à se reposer et, de toute façon, elle était restée tellement assise chez Emile qu'elle avait besoin de marcher. En bonne fille de la campagne, elle avait eu l'habitude de s'activer au grand air, pour une partie de cache-cache comme pour une promenade dans la forêt. Tout cela lui manquait, la ville manquait d'air et d'espace, il fallait se tenir bien, on ne pouvait pas s'y détendre comme à la campagne, et comme elle ne se décidait pas à passer son permis de conduire, elle était tributaire des lignes de chemins de fer et du bon vouloir de ses amies motorisées.

Elle se promena en attendant l'heure de la séance de cinéma, tout en pensant au souvenir qui lui était revenu. Ce don, elle comprenait de quoi il s'agissait. Ce don était... Comment le dire ? Ce don était sa propension à savoir des choses cachées sur les gens, comme cet après-midi chez Emile. C'était la capacité à connaître les sentiments des gens, leurs émotions, leur logique personnelle. Et ce don

s'était activé quand elle avait appris qu'elle était enceinte. Depuis ce jour, elle n'avait plus vraiment été la même. Elle avait pu savoir des choses sur les gens, sans le moindre effort. Il lui suffisait d'être un peu attentive pour recueillir des informations sur la personne qui lui parlait, ou sur celle dont la personne lui parlait. Elle n'était même pas obligée de connaître ni d'être en présence de cette personne : tout lui venait spontanément. Il lui était arrivé d'expliquer à certaines de ses amies qui étaient réellement leur mère, leur petit ami, leur sœur, alors qu'elle ne les avait jamais vus, et que ses amies lui en avaient peu parlé.

C'était cela, le Don, et ça n'avait rien de bouleversant. C'était pratique, voilà tout. Un super-pouvoir pour lequel elle n'avait pas eu besoin de cryptonite, pensa-t-elle avec amusement. Tout ce qui lui manquait, c'était de savoir si sa nonnina avait elle aussi eu le don, qui l'avait eu, si sa mère l'avait, et tout ce que cette dernière pourrait lui en dire.

Elle passa les jours suivants à rédiger le brouillon des mémoires d'Emile dans un grand cahier où se formait peu à peu le tissu d'une vie pour le moins aventureuse. C'était comme les films qu'elle allait voir au cinéma : la souffrance semblait toujours beaucoup plus intéressante quand on nous la racontait que quand on la vivait. Vivre était bien autre chose qu'une succession d'événements... Comme elle commençait à douter du résultat de son travail, elle

téléphona à Emile pour savoir si elle pouvait aller le voir. Elle souhaitait lui lire son brouillon pour savoir si son travail lui convenait où s'il en attendait autre chose.

Emile avait été bien fatigué, les jours précédents, mais il commençait à aller mieux, ses cauchemars s'espaciaient, ils commençaient même à se transformer. La nuit précédente, il avait rêvé qu'il était au milieu d'une bataille enragée. Les hommes tombaient autour de lui, les tirs étaient incessants, le bruit et la violence se déchaînaient, et soudain, il s'était senti en sécurité, comme s'il avait été à l'abri et qu'aucune balle, aucun obus n'avaient pu l'atteindre. Il avait regardé autour de lui, avec une étrange tranquillité, puis il avait vu Léon, et le bruit avait cessé. Il s'était retrouvé soudain dans la maison de Léon, avec lui, quand après la guerre son ami l'avait invité à l'y rejoindre. Il ne se passait rien. Ils étaient simplement là, tous les deux. Il y avait une table sur laquelle étaient posés des verres, des bouteilles, et des plats qu'il ne discernait pas bien, et dans l'atmosphère calme, il s'était souvenu que Léon était mort et lui avait dit : « Je suis content que tu sois revenu », et le rêve s'était achevé là. C'était la première fois qu'un cauchemar de guerre bifurquait en rêve et l'apaisait. Sans illusion, Emile savait que tout ne serait pas si simple et que ses nuits ne passeraient certainement pas radicalement des tranchées aux prairies verdoyantes, mais c'était un début, le signe était clair,

quelque chose en lui était en train de se résoudre et de s'apaiser. C'était même une sorte de liquidation, comme si des fluides toxiques restés trop longtemps bloqués pouvaient enfin s'écouler de lui, s'évacuer, et disparaître peu à peu.

Pour l'heure, il avait besoin de beaucoup de repos, car les émotions qu'il avait traversées et leur digestion le fatiguaient beaucoup mais, impatient de découvrir ce qu'Altisia avait écrit, il lui donna rendez-vous pour l'après-midi du lendemain.

Madame Picard la reçut avec effusion. Comme elle était contente de la voir ! Sa présence manquait dans la maison. Les enfants et petits-enfants de Monsieur Dubois ne lui rendaient pas souvent visite... Enfin, Martin était venu déjeuner dimanche, avec sa deuxième épouse, Marianne, et Sylvette les avait rejoint pour le dessert, accompagnée de ses enfants, Claire et Colin, mais Monsieur Dubois était tout de même bien seul. Ce n'était plus comme avant, quand Madame Dubois était encore en vie... Ah ça ! Elle s'y entendait à réunir les Dubois et les Ribaud ! Ça faisait du monde, et ces jours-là, Madame Dubois commandait une partie du repas chez le traiteur pour ne pas la surcharger de travail. Enfin, c'était fini, tout ça, et avec ça que Madame Ribaud qui, avant, allait souvent au salon de thé avec Monsieur Dubois, était maintenant bien âgée et n'avait plus

la force de grand-chose. Enfin, elle pouvait l'en croire, Monsieur Dubois l'attendait avec impatience !

Quand Altisia pénétra dans le salon, elle admira d'abord la claire lumière de la fin avril qui baignait la pièce, puis remarqua qu'Emile avait l'air diminué en même temps que très excité.

- Je ne me lève pas, vous m'excuserez, lui dit-il, je suis un peu mal en point.
- Ce n'est pas grave, au moins ? demanda Altisia.
- A mon âge, plus rien n'est vraiment grave, et tout le devient très facilement, dit-il avec philosophie.

Madame Picard apporta le rituel plateau de thé et de café assorti, cette fois, de religieuses au chocolat, à la vanille, et au café.

- Restez donc, Madame Picard, si cela ne vous ennuie pas, demanda Emile. J'aimerais assez avoir votre avis.

Altisia commença sa lecture, ponctuée de quintes de toux d'Emile. Il était épuisé, son teint était pâle et il semblait très diminué.

Quand Altisia cessa de lire, Emile ne dit rien. Quant à Madame Picard, jamais elle n'aurait osé donné son avis sans y être conviée, et surtout pas avant que Monsieur Dubois se soit exprimé.

- Ça ne va pas ? demanda Altisia.

- Si, au contraire. C'est très bien, dit Emile d'un air triste.

Oui, c'est vraiment très bien. C'est tout à fait ça...

Il se tut un instant, puis ajouta :

- En vérité, il est bouleversant d'entendre raconter sa vie.

Ils restèrent tous trois silencieux un long moment, recueillis, pénétrés du récit qui venait d'être lu, émus d'y participer.

- Et vous, Madame Picard, qu'en pensez-vous ? demanda enfin Emile.

- Moi ? Oh Monsieur Dubois, je ne sais pas comment le dire...

- Dites comme vous pouvez alors... l'encouragea Emile.

- C'est que... Je suis un peu gênée...

- Allons, Madame Picard, nous sommes entre nous...

- Bien sûr, mais... enfin, tout ce que je peux dire, c'est que ça m'a empoigné le cœur, dit-elle un peu embarrassée.

- Alors c'est parfait, répondit Emile. Merci beaucoup, Madame Picard.

Celle-ci crut que cela signifiait qu'elle devait se retirer, mais quand elle se leva, Emile lui demanda où elle allait, elle répondit alors en bredouillant qu'elle ne savait pas, qu'elle avait compris que..., laissa sa phrase en suspend, et se rassit sur l'invitation d'Emile.

- Et vous Altisia, êtes-vous contente de votre travail ? lui demanda Emile.

- Maintenant, oui. J'avais peur d'avoir été trop fade, mais me voilà tout à fait rassurée.
- Bien, dit Emile.

Puis, soudain ragaillardi, il déclara qu'il avait faim, vraiment très très faim, et demanda à Madame Picard si elle n'avait pas de quoi leur faire des sandwiches. Lui restait-il quelques tranches de rôti de veau ? Oui ? Dans ce cas, si elle le voulait bien, il aimerait un gros sandwich au rôti de veau, avec de la moutarde, quelques feuilles de salades, et qu'elle apporte aussi la bouteille de champagne qu'il lui avait demandé de garder au frais. On mangerait les religieuses plus tard. Etrangement, Altisia eut soudain une envie terrible de manger exactement la même chose qu'Emile, alors qu'elle s'était copieusement nourrie le midi. Quant à Madame Picard, elle ne voulut rien, et s'éclipsa pour préparer un deuxième plateau.

Quand elle eut fermé la porte derrière elle, Emile se mit à rire, à rire, inexplicablement.

- Ouvrez donc cette fenêtre, s'il vous plaît ! J'ai tant besoin d'air ! dit-il en riant.

Altisia s'exécuta, puis se mit à rire à son tour. C'était comme une contagion, et elle aurait parié que si Madame Picard avait été là, elle aussi aurait été gagnée par le rire d'Emile.

Quand enfin il s'arrêta de rire, il lui dit d'un air détendu :

- Il est dommage qu'on ne puisse écrire ses mémoires qu'après avoir vécu ! Cela me soulage tellement que j'aurais bien aimé me délivrer de toute cette pagaille avant ! Ce qui me soulage le plus, voyez-vous, c'est que vous avez tout remis en ordre. Dans ma tête, mon existence n'était qu'une suite de folies et d'absurdités, et sous votre plume, ma chère chère Altisia, ma vie semble logique, digne, elle me donne l'impression que je n'aurais pas pu faire autrement et qu'à chaque instant j'ai fait de mon mieux, selon des circonstances qui n'avaient souvent rien à voir avec moi.

S'étant exprimé, Emile se mit à pleurer tout en disant :

- Je pleure de joie ! C'est bête, n'est-ce pas ? Mais c'est tellement bien ! Comme on vit mal, au fond ! On devrait plus souvent pleurer, rire, partager nos émotions, plutôt que passer toute notre vie à... Je ne sais même pas à quoi, tiens ! Venez que je vous embrasse ! dit-il en faisant l'effort de se lever, et il reçut Altisia dans ses bras avec un amour qui la bouleversa.

Malgré la faiblesse du vieux monsieur, Altisia se sentit embrassée par une force gigantesque qu'elle lui rendit de tout son cœur. Puis ils se séparèrent, se rassirent chacun à leur place, et Emile clama haut et fort :

- Comme j'ai faim ! Vivement que Madame Picard rapplique avec les sandwiches !

Madame Picard arriva enfin avec les sandwiches demandés, mais aussi avec un bol de cornichons, quelques fromages, de belles tranches de pain de campagne, deux baguettes qu'elle était allée acheter en toute diligence, du beurre frais et du pâté de canard à l'armagnac. Altisia fit sauter le bouchon de champagne, et tous trois se mirent à manger goulument, y compris Madame Picard qui, ne voulant rien, dévora autant que les autres. Le festin touchant à sa fin, Emile, les joues rouges, commença à s'endormir, suivi d'Altisia puis de Madame Picard qui avait bien tenté de résister, car ce n'était pas correct, mais qui avait fini par succomber. Elle se réveilla une demie-heure plus tard, à peu près en même temps qu'Altisia, et les deux femmes s'éclipsèrent sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Emile.

- Je suis bien contente que Monsieur Dubois dorme enfin... avait dit Madame Picard sur le pas de la porte, et Altisia était repartie un peu rouge, son ventre de femme enceinte prêt à exploser d'avoir tant mangé.

Juin commençait à peine quand elle termina la réécriture des mémoires. Après une relecture attentive d'Emile, elle les tapa en deux exemplaires qu'elle tripla grâce à l'utilisation de papier carbone. Emile en garda un exemplaire pour lui-même et distribua les autres à ses trois enfants, Madame Picard et Altisia.

Il lui paya son dernier salaire en lui glissant d'un air entendu « Je ne vous oublierai pas ». Altisia répondit à son tour « Moi non plus, Emile, je ne vous oublierai pas » en sachant bien qu'ils ne parlaient pas exactement de la même chose, et deux ans plus tard, quand son vieil ami rendit l'âme, il ne l'avait en effet pas oubliée car il lui avait légué, ainsi qu'à Rose, un petit pécule qui l'aiderait à acheter un modeste logement dans un quartier populaire qui se gentrifierait au fil des décennies et accroîtrait la valeur de l'appartement.

Quinze jours après avoir reçu ses exemplaires, Emile l'invita à prendre le thé. Un peu distrait par d'alléchants choux à la crème nappés de caramel préparés par Madame Picard, dont c'était la dernière spécialité, il lui confia qu'il n'avait toujours pas osé donner ses mémoires à ses enfants.

- Mais pourquoi, Emile ? s'étonna Altisia.
- Cela m'effraie. J'ai peur de leur réaction.
- Pourquoi donc ?
- Parce que... j'ai peur de ce qu'ils pourraient penser de moi. Je me demandais si on ne pourrait pas enlever l'épisode où j'ai fermé la porte au nez à une famille juive...
- Emile ! Non ! Il faudrait tout retaper !
- On ne pourrait pas juste enlever des pages, et...
- Non ! Enfin... pardon. Je n'ai pas à vous dire ce que vous avez à faire, et je comprends que vous redoutiez que vos enfants vous jugent, mais vous savez, vos mémoires sont fabuleuses justement parce qu'elles disent la vérité de la guerre et qu'elles expliquent très bien que la guerre nous met face à des choix impossibles. Entre laisser mourir une famille ou provoquer la mort de sa propre famille, où est le choix ?
- Je le sais, mais eux ? Non, vraiment, je ne sais pas si je peux leur donner...
- Moi si, répondit Altisia avec foi. Si vous voulez, je peux aller les voir pour leur donner leur copie... Et je peux leur parler.
- Vous feriez ça ? demanda Emile en s'illuminant.
- Bien sûr.

- Ça change tout... répondit Emile. Pourquoi pas... Si vous leur parlez, peut-être comprendront-ils mieux...
- Peut-être... je ne vous garantis rien. Mais peut-être aussi n'ont-ils pas besoin de moi pour comprendre...
- Madame Picard l'a lu, dit-il après un soupir.
- Oui, elle me l'a dit...
- Mais elle, ce n'est pas pareil... Elle a vécu la tourmente de l'Occupation... Elle sait.
- Oui... Elle m'a dit que votre témoignage l'a bouleversée... je crois qu'elle vous est profondément reconnaissante de lui en avoir donné un exemplaire. C'est un gage de confiance qui lui va droit au cœur.
- J'ai préféré commencer par elle ! sourit Emile. C'est plus facile qu'avec mes enfants !

Deux jours plus tard, il lui téléphona pour lui dire que, finalement, il allait réunir ses enfants et leur parler lui-même, parce qu'après tout ils n'avaient pas à le juger et que, d'ailleurs, ils en auraient fait autant pour leurs enfants. Si jamais ils ne comprenaient pas cela, il en aurait beaucoup de peine, mais il n'y pourrait rien.

Emile organisa un déjeuner dominical à l'issue duquel, une angoisse au cœur, il leur donna une copie de son témoignage fermé dans une enveloppe qu'ils ne devraient ouvrir qu'après leur départ.

Sylvette fut la première à le lire. Elle le dévora le soir-même et elle voulut voir son père le lendemain. Ils parlèrent longuement, elle lui posa des questions, pleura beaucoup, l'étreignit en le plaignant de tout son cœur, et le remercia abondamment. Puis ce fut le tour de Jacques et Martin qui, après en avoir discuté entre eux, lui rendirent visite ensemble. Comme à son habitude, Jacques fit preuve de beaucoup de retenue, mais Martin, qui était beaucoup plus expressif que son frère, confia à Emile que Jacques, bouleversé, lui avait téléphoné pour en parler et qu'il avait eu besoin de le voir avant de se tourner vers leur père.

Toutes ces discussions, entre les frères et la sœur, le père et les enfants, les épouses et les époux, fatiguèrent beaucoup Emile, mais il était fier de lui : le mur qui toujours l'avait séparé de ses enfants était tombé, et leurs liens s'en étaient trouvés renforcés.

Quelques temps plus tard, en juillet, alors qu'Altisia arborait un ventre proéminent, Emile organisa une après-midi pâtisserie et champagne dans le jardin pour la présenter à ses enfants. Elle était, leur dit-il avant de porter un toast, la femme sans qui ses mémoires n'auraient jamais pu voir le jour !

Le 15 août suivant, enfin, Altisia accoucha de Coline, accompagnée de Lise qui fut la première à voir l'enfant. Ses parents vinrent la voir, mais aussi toutes ses amies, fort

nombreuses, ainsi qu'Emile et Madame Picard. Les enfants d'Emile lui firent porter une grosse boîte de chocolats qui n'apprécia pas beaucoup la chaleur estivale, mais qu'Altisia reçut avec beaucoup de joie.

Altisia rendait souvent visite au vieux monsieur. Emerveillés par la minuscule Coline, Emile et Madame Picard gâtaient l'enfant de cadeaux, de risettes et de chatouilles. Emile demandait souvent à Altisia si elle n'avait besoin de rien... Il avait de l'argent, ses enfants avaient tous un bon métier, ils ne manquaient de rien... Si elle avait besoin de quoi que ce soit, qu'elle n'hésite pas à le lui dire ! Mais non, Altisia n'avait besoin de rien. Elle mettait de la joie dans la maison puis repartait en promettant de revenir bientôt, et tenait sa promesse. Emile et Madame Dubois se disaient souvent qu'elle était bien gentille de visiter deux vieux croutons comme eux alors qu'elle avait un bébé, un travail, et certainement bien mieux à faire que de venir les voir. Pourtant non, les jours où elle retournait dans la grande maison, Altisia considérait que rien d'autre n'était plus important.

Au cours de l'année 1966, Emile commença à s'étioler. L'escalade fut rapide, ses poumons empoisonnés par les gaz de combat pendant la Première Guerre mondiale ne furent plus capables de fonctionner. Aussi, quand Madame Picard téléphona à Altisia, un jour d'octobre plus sombre que les

autres, pour lui annoncer que ce bon monsieur Dubois s'en était allé, Altisia n'en fut pas étonnée. Elle pleura beaucoup, téléphona à ses parents, et confia Coline à Lise pendant quelques heures pour rester seule dans sa chambre. Avec Emile, c'était un monde et toute une mémoire qui disparaissaient, le témoin vivant d'un autre temps. Une histoire s'achevait, celle d'une période heureuse de sa vie où, alors qu'elle était enceinte de sa si merveilleuse enfant, elle avait adoré venir dans cette maison, traverser le jardin, pousser le portail écaillé, et écouter les fabuleuses histoires d'un petit monsieur plein de bonté à son égard.

Au cimetière, toute vêtue de sombre, Rose pleura beaucoup. Altisia s'était rapprochée d'elle et lui avait pris le bras. Ainsi soudées face au cercueil qui descendait dans le trou de terre, elles se soutinrent mutuellement, et repartirent ensemble dans la voiture de Martin, pour se rendre à la petite collation organisée par les enfants. On but, on mangea, et on se raconta surtout beaucoup d'histoires à propos d'un défunt qui laissait derrière lui le souvenir d'un homme humble et bon. C'est à cette occasion que Madame Picard, les yeux humides, avait lancé d'une voix émue : « Appelez-moi Rose ! » Elle avait dit ces mots comme une prière qui, si elle était exaucée, lui apporterait à coup sûr une consolation qui ne venait pas. Quinze jours plus tard, Rose téléphona à Altisia. Voulait-elle venir prendre le thé ?

Oui, dans la maison de Monsieur Dubois... la famille lui permettait d'y rester le temps que... Enfin, c'était entendu. A dimanche, donc.

Altisia apporta un bouquet de fleurs variées à Rose, qui s'en émerveilla et faillit se répandre en larmes. Elle ne se remettait pas de la mort de Monsieur Dubois, et s'inquiétait beaucoup pour son avenir... Monsieur Dubois lui manquait cruellement... Ils étaient restés si longtemps tous les deux... Maintenant, elle était seule. Enfin, pas exactement. Elle avait toujours ses trois sœurs, et sept nièces et neveux. Comme Emile ? Oui, comme Monsieur Dubois ! C'est incroyable, n'est-ce pas ! Et où est Coline ? Avec ses grands-parents ? Oh ! Elle doit être bien gâtée alors...

- Sylvette m'a téléphoné ce matin... dit Rose après avoir bu une gorgée de thé au jasmin. Elle me propose de rester et d'entrer au service de la famille qui va louer la maison.
- Vous n'avez pas l'air emballée... remarqua Altisia.
- C'est une famille avec deux enfants, six et neuf ans. La femme est française mais... le mari est allemand.
- Je vois... dit Altisia.
- Si au moins il était jeune ! Mais non, il a quarante-six ans, m'a dit Sylvette. Qui sait ce qu'il a bien pu faire pendant la guerre ! dit-elle avec acrimonie. C'est ennuyeux. Maintenant, je ne peux pas penser à un Allemand sans

me demander s'il n'a pas tué des Juifs par wagons entiers ou... Imaginez qu'il ait tué Antonin... Ce serait horrible.

- Qui est Antonin ? demanda Altisia avec délicatesse.
- Antonin est mon mari, répondit Rose d'une voix endeuillée.

Altisia poussa un soupir apitoyé et regarda Rose avec tristesse.

- Je ne savais pas que vous aviez été mariée... lui dit-elle avec une ineffable douceur.
- Je suis toujours mariée ! Ce n'est pas parce qu'il n'est plus de ce monde qu'il n'est plus mon mari ! Antonin est mon mari et il le sera toujours ! protesta Rose d'une voix rude. Alors comment voulez-vous que je travaille pour un Allemand ! Avec ce que nous avons souffert ! J'aimerais bien rester dans cette maison, c'est chez moi, et je ne sais pas où aller, mais un Allemand ! Ah ça non ! Je crois que je ne pourrais pas m'y faire !
- Je comprends... Ce n'est pas moi qui vous donnerai un conseil ! Si cela vous est impossible, vous trouverez bien une autre situation !
- Bien sûr... Heureusement, Monsieur Dubois m'a laissé une jolie petite somme, j'ai de quoi voir venir. Mais franchement, on est en France, il y a des tas de français qui aimeraient sûrement beaucoup louer cette maison, et il faut que je tombe sur un Allemand ! Je ne comprends

pas que les enfants de Monsieur Dubois, sachant ce qu'ils savent, puissent accepter une telle situation !

- Je sais bien, Rose, mais ils n'ont peut-être pas vécu l'Occupation comme vous... Ils étaient adolescents. Et puis beaucoup de gens ont choisi de faire la paix et de laisser tout ça au passé...
- S'ils le peuvent, tant mieux pour eux ! Moi, je n'oublie pas ! Et j'en connais qui comptent encore leurs morts ! Sans cette guerre, ma vie aurait été différente. J'aurais sûrement été beaucoup plus heureuse. J'aurais vécu avec mon grand amour, nous aurions eu des enfants, puis des petits-enfants... Nous aurions pu faire tant de choses ensemble... Au lieu de ça, j'en ai été privée à peine un an après notre mariage ! Vous vous rendez compte ? Il est resté quelques mois avec moi, puis il a été mobilisé, et cinq mois plus tard on m'annonçait qu'il était mort pour la patrie ! La patrie ! Je t'en ficherais ! Qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, de la patrie ! On avait vingt-trois ans ! Vingt-trois ans ! Est-ce qu'on a le droit, vraiment, d'aller faucher la vie d'un jeune homme de vingt-trois ans pour la patrie ? Est-ce qu'on a le droit de tuer le cœur d'une jeune femme de vingt-trois ans, de lui tuer son cœur pour toute la vie, de la laisser pour morte entre les vivants, et de ne même pas la comptabiliser parmi les blessées graves ? Est-ce qu'on a le droit, vraiment ? Qui a le droit

de faire ça ? Personne ! Personne ! Et surtout pas la patrie !

Toute tension, Rose respirait difficilement et se tordait les mains en grimaçant de tristesse et de rage. Altisia était elle-même au comble de l'émotion. Elle ressentait la tension de Rose, sa rage, sa peine, le tourbillon qui l'agitait avec la même révolte que le jour où, à vingt-trois ans, elle avait reçu la funeste nouvelle. Le temps n'y faisait rien : Rose était toujours la jeune mariée amoureuse qui avait perdu l'homme de sa vie.

Quand elle sortit de son cauchemar et regarda Altisia, elle la vit si présente, si impliquée qu'elle fondit en larmes. Jamais personne, en dehors de Monsieur Dubois, ne l'avait écoutée avec une telle force.

Mue par une douloureuse compassion, Altisia se leva, se pencha sur Rose et l'enlaça très fort et très doucement à la fois, et elles pleurèrent dans une communion que jamais elles n'oublieraient.

Enfin, et après un regard appuyé et un serrement de main éloquent, Altisia retourna s'asseoir. Elles se mouchèrent abondamment, burent un peu de thé, de l'eau, se firent des sourires et pensèrent à Emile.

- Vous pouvez me raconter ? demanda Altisia en sortant de sa songerie.

- Je ne sais pas... Je n'ai pas l'habitude d'en parler. C'est devenu quelque chose d'enfoui en moi. Toujours vivant, mais juste en moi. Alors je ne sais pas.
- Ne vous sentez pas obligée... je ne veux pas remuer des choses qui pourraient vous bouleverser. Mais si vous en avez envie...
- Je ne sais pas... Je crois que j'aimerais bien... mais je ne sais pas si je saurai. Monsieur Dubois a su, lui... Mais moi... non... Ça vous intéresse, ces vieilles choses... ? demanda-t-elle à Altisia.
- Oui... reconnut Altisia. J'aime bien comprendre les gens... c'est ce qui m'intéresse le plus, dans la vie. Etre avec les gens, proche d'eux. A mon travail, au Foyer des Amazones, je rencontre des tas de femmes, des enfants, et on me raconte des tas d'histoires... Ça nous rapproche. C'est important. Nos vies. Etre là les uns pour les autres. C'est ce qu'il y a de plus important. Le reste c'est... dit-elle en haussant les épaules. Le reste, c'est rien.

Rose se détendit et sourit à Altisia. Elle versa du thé dans les tasses, croqua un petit chou à la crème, se lécha les doigts et les essuya à sa serviette.

- Depuis que j'ai appris à faire ces choux, j'ai pris trois kilos, dit-elle en pouffant.
- Il faut dire qu'ils sont extraordinaires... répondit Altisia en se servant à son tour.

- Les petites choses, là, en forme de lune, sont nouvelles.

Très croquantes. J'y mets des amandes caramélisées...

Altisia en prit un, le mangea dès qu'elle eut terminé le chou, et en fit compliment à Rose.

- Monsieur Dubois adorait mes biscuits... Il en mangeait tellement ! Et comme il a été content quand je me suis mise aux choux à la crème !

- Je le comprends ! Vous êtes une fantastique pâtissière !

Hésitante mais confiante, Rose se mit à raconter sa vie à Altisia, qui but ses paroles, avala son histoire dans les moindres détails, l'incorpora, la fit sienne pour toujours, et devint la dépositaire d'une femme à laquelle elle resta liée jusqu'à sa mort.

Rose Mariette naquit le 3 avril 1916, en pleine guerre mondiale, après avoir été conçue pendant une permission de son père, simple soldat, comme Emile. Petite dernière d'une famille de quatre enfants, elle avait pour soeurs aînées Violette et Valériane, des jumelles, et Hortense, née deux ans avant elle.

Rose et ses soeurs devaient leur prénom de fleur à la passion de leurs parents pépiniéristes. Malgré la pauvreté dans laquelle sa famille avait vécu après la guerre, elle gardait le souvenir d'une enfance heureuse, partagée entre le travail au potager, les jeux et l'école.

Son père, Léonard, était un enfant trouvé. Un curé l'avait découvert un matin sur le parvis de l'église et comme on ne connaissait pas son identité, on l'avait prénommé Léonard, du nom d'un célèbre évêque, auquel on avait adjoint le nom du saint du jour, à savoir Mariette.

Léonard avait combattu dans les tranchées, puis il avait été fait prisonnier, et n'était rentré chez lui qu'en 1919, après un long chemin et beaucoup de complications. Il était revenu fragilisé et ne s'était jamais vraiment remis des privations alimentaires ni du manque d'eau. Comme bien d'autres, il avait dû faire face à d'âpres réminiscences qu'il avait tues, et il avait trouvé son retour à la vie normale étrange, car en réalité, pour lui, plus rien ne serait comme avant. Après ce qu'il avait vu, fait, enduré, il n'avait plus pu croire en l'humanité et s'était résolument tourné vers les choses qui avaient de l'importance à ses yeux : son épouse, ses filles, sa famille, ses amis, et il avait trouvé une réelle consolation dans le soin des fleurs, des arbres, des oiseaux et des insectes pollinisateurs. Pour lui, la vie n'était que ça : les êtres qu'on aimait, et la beauté extravagante de la nature qui toujours l'émerveillait avec sa capacité à se régénérer. Pendant la guerre, il avait été dévasté de voir défiler des printemps et des étés où les champs et les prés, qui auraient dû être pétulants de vie, n'arboraient que des

terres rases, mortes, stériles, recouvertes de cadavres où seuls les insectes trouvaient satisfaction.

Quant à Rebecca, ayant survécu à toutes les pires difficultés alors que, jeune encore, elle devait s'occuper seule en une période difficile de trois petites filles en bas âge, elle considérait que son mari, ses enfants et elles-même avaient bien de la chance d'être toujours en vie, et que Léonard ne soit pas revenu gravement blessé.

Puis des fous décidèrent d'entraîner des pays entiers dans une autre guerre mondiale, et tout recommença, différemment, certes, mais toujours aussi violemment. Léonard fut réformé pour cause de santé fragile, on envoya les plus jeunes se battre, et on aboutit à l'occupation de la France par l'armée allemande. Les armes étant plus à la mode que les fleurs, ils durent abandonner leur entreprise d'horticulture et travailler dans la ferme de leur cousine. Puis le couple mourut écrasé dans un éboulement suite à un bombardement, en 1943, alors qu'il livrait un charriot de pommes de terre en ville, trois ans seulement après que Rose eut perdu l'amour de sa vie.

Rose et Antonin s'étaient connus enfants. A cinq ans, ils s'étaient dit que, plus tard, ils se marieraient, et ils ne s'étaient plus quittés.

Quand, à vingt et un ans, Antonin avait été en possession du métier de boulanger, il avait fait sa demande à Rose et à

ses parents, et le mariage avait eu lieu l'année suivante, sous un ciel à rendre jaloux l'œil le plus bleu. La fête avait eu lieu dans la cour de la maison des parents de Rose. On avait dressé de longues tables pour accueillir les quarante-deux invités où se côtoyaient familles et amis, on avait mangé, bu, dansé jusqu'à la nuit, puis les mariés s'étaient éclipsés, et dans la chambre de la maison maritale parée de fleurs offertes par les parents de Rose, les jeunes gens avaient connu l'ivresse d'une première fois si réussie qu'il n'avait eu qu'une hâte, recommencer. A compter de ce jour, ils avaient vécu dans un paradis où le corps, le cœur, et l'entente s'étaient définitivement liés. Puis, un jour de 1939, Antonin avait reçu son ordre de mobilisation, et le malheur s'était abattu sur eux plus sûrement que la foudre sur un arbre. Rose avait pleuré, elle avait supplié qu'il n'y aille pas, mais comment se soustraire à l'ordre assassin quand les déserteurs étaient traqués et fusillés ? Le jour du départ, accrochés l'un à l'autre, ils s'étaient fait serment de toujours s'aimer, Antonin avait promis de revenir sain et sauf, puis ils s'étaient écrit, Antonin donnant à dessein des nouvelles rassurantes à Rose pour ne pas l'alarmer, jusqu'au jour où une lettre d'un autre genre lui parvint, annonçant à la jeune mariée qu'elle était désormais veuve mais que son mari s'était vaillamment battu et qu'il n'était pas mort pour rien,

ce qui l'avait plongée dans une colère qui n'avait jamais désarmé.

Quand tous les jeunes hommes du village étaient partis, Rose avait pris la place d'Antonin à la boulangerie. Alphonse, le vieux boulanger, lui avait appris le métier, jusqu'à ce que la farine manque et que, faute de travail, elle rejoigne ses parents à la ferme.

- Je ne sais pas si je vais pouvoir raconter cette histoire... s'interrompt Rose. Je ne vous l'ai jamais dit, ajouta-t-elle en passant du coq à l'âne, mais je vous trouve courageuse d'avoir votre enfant seule. J'ai une cousine, Claude, qui était fille-mère, comme vous...

L'expression de « fille-mère » fit sourire Altisia car, dans la bouche de Rose, elle n'avait rien de péjoratif.

- Claude vivait dans un village voisin. Nous avons une grande famille du côté de ma mère, et nous vivions tous dans la même région, les uns près des autres... C'était très gai. Nous n'étions jamais seuls, jamais livrées à nous-même... Enfin... c'était une heureuse époque, et j'ai vécu une enfance formidable.

« Quand ma cousine est tombée enceinte, elle a été très mal considérée par le village et par la famille, et elle a dû partir. Elle est allée vivre en ville, où personne ne la connaissait, et elle s'est inventée une histoire... je ne sais plus quoi... une histoire de fiancé mort avant d'avoir pu

l'épouser... Bien sûr, ça ne changeait rien au fait que, pour tout le monde, elle avait fauté avant le mariage, mais c'était toujours mieux que de dire qu'elle s'était laissée allée avec n'importe qui.

« Ce n'est déjà pas facile d'élever un enfant seul, mais dans ces conditions... Je vous avoue que j'ai honte d'avoir réagi comme les autres, en jugeant ma cousine coupable. Je n'ai réfléchi qu'après, et je me suis dit que, puisqu'il y a une histoire de péché, de faute, le garçon aussi a fauté. Mais alors pourquoi est-ce que la femme porte toute la faute ? Est-ce que la femme porte toute la faute parce qu'elle ne peut pas la cacher... ? Alors que l'homme qui a fauté avec elle, personne ne le sait, et même il peut se vanter devant ses copains d'avoir couché avec une fille. Donc pourquoi ? C'est comme notre amie d'enfance, Babette... Elle est partie très jeune, c'était une très bonne amie de ma sœur Hortense... Elle est partie vivre en ville parce qu'elle aimait les femmes. Là aussi, je l'ai mal jugée. J'ai honte, maintenant, parce qu'après tout qu'est-ce que ça peut faire ? J'ai vu et vécu tant de choses, vous savez, qu'avec le temps, certains de mes préjugés se sont usés...

« Mais je me demande pourquoi j'ai ce genre de pensées... Je me dis que c'est peut-être parce que c'est ce qu'on m'a appris... Mais pourquoi est-ce qu'on m'a

appris ça ? Pourquoi est-ce qu'on ne m'a pas appris autre chose ? Pourquoi on ne nous apprend pas qu'il n'y a rien de mal à aimer qui on aime, à avoir un enfant seule... D'après ce que j'ai compris, vous avez choisi d'avoir votre enfant seule... ? demanda Rose.

- En effet.
- Que s'est-il passé, si ce n'est pas indiscret ?
- Je n'aimais pas le père. Je n'avais pas envie d'un tel compagnon ni d'un tel père pour ma fille. Et puis... il s'est très mal comporté.
- Il vous a fait du mal ?
- Oui. Mais je le lui ai bien rendu !
- Et qu'en pense votre famille ? demanda Rose, amusée par la réponse d'Altisia.
- Mes parents me soutiennent de tout leur cœur. Quant à mes tantes, mes oncles, mes grand-parents, du côté de mon père, ce n'est pas bien vu, mais du côté de ma mère, ça ne pose pas de problème. Je viens d'une famille de femmes fortes qui ne s'embarrassent pas de morale. Pour elles, quand il y a un enfant qui naît, il faut l'aimer et l'élever, voilà tout. Et les hommes suivent ! dit-elle en riant.
- Je vois... Quelle chance vous avez ! Si ma cousine en avait eu autant, la vie lui aurait été bien plus douce... Mais sa situation était bien différente de la vôtre... Elle n'a pas été soutenue par sa famille... notre famille...

moi... dit-elle en soupirant. Et contrairement à vous, elle n'a pas choisi : elle a été lâchement abandonnée par le garçon. Il s'en fichait complètement... Comme elle en a pleuré... Des seaux entiers ! Elle était très éprise du garçon. Mais il a couché avec elle et après, hop ! Il a disparu !

« Je regrette tant de l'avoir mal jugée ! Mais je l'ai jugée aussi parce qu'on savait bien, à l'époque, et toutes les filles le savaient, que si on n'était pas au moins officiellement fiancée, il ne fallait surtout pas se compromettre avec un garçon, sinon on courait le risque qu'il abuse de nous et qu'il nous laisse tomber après avoir eu ce qu'il voulait ! Mais en même temps qu'est-ce que c'est que cette mentalité où les garçons abusent des filles ! Ils leur mentent, ils leurs disent « je suis amoureux de toi » pour coucher avec elle, puis ils les laissent tomber et se fichent complètement de savoir s'il y a un enfant et comment va la femme !

« Je ne comprends pas. Je ne comprends pas pourquoi ça marche comme ça. Je ne comprends pas non plus pourquoi je les ai jugées moi aussi. Finalement, je ne comprends pas pourquoi c'est mal d'avoir un enfant seule, ou de succomber au charme d'un beau garçon, ou au désir... Je ne comprends pas, non, vraiment pas. Et quand je vois Monsieur Dubois, qui était l'enfant d'une

femme seule, qu'on ne sait même pas avec qui elle l'a fait... Monsieur Dubois, c'était un de ces enfants qu'on appelait un bâtard, et c'était un homme merveilleux, qui était honnête et droit. C'était un homme fiable, quelqu'un qui n'avait qu'une parole, et ça c'est rare, croyez-moi ! Alors où est le péché, où est le mal, dans tout ça ? J'en suis venue à penser que le mal, c'est que des hommes abusent des femmes et qu'ils les laissent tomber. C'est peut-être uniquement là qu'est le mal, soupira Rose.

Altisia hocha la tête en silence. Oui, le mal était là, en effet. Il n'était pas dans les femmes, pas dans leur corps, pas dans leur tentatrice beauté, pas dans leurs seins ronds, ni dans leurs fesses charnues, ni non plus dans ce sexe rentré, caché, chaud et doux, ni dans leur présumé goût du vice, mais dans le comportement des hommes à leur égard, et dans le jugement moral et sans pitié dont la société entière accablait les femmes. Travailler au Foyer des Amazones la réconfortait. C'était un lieu où, sans pouvoir changer l'ordre du monde, elle pouvait agir pour aider les femmes que ce système de masculin dominateur détruisait. D'ailleurs, quelque chose couvait. Une révolte collective, un murmure qui grossissait, s'amplifiait, un désir de faire plus que d'écoper tous les jours le navire des femmes coulé par les hommes. La voix des femmes les plus émancipées s'élevait petit à petit et commençait à gagner celles qui n'avaient

jamais pensé à leur condition, ou qui s'interrogeaient sans trouver de direction à leurs questions. Un vent d'émancipation commençait à souffler, et plus les femmes ruaient dans les brancards, plus les hommes durcissaient leur contrôle. On allait vers l'explosion, elle le sentait. Mais combien d'années cela prendrait-il ? Combien de temps, encore, à attendre ? Quand elle voyait dans quel état arrivaient certaines femmes, au Foyer, elle se disait qu'il y avait urgence – sans compter toutes celles qui, silencieuses, battues ou non, étaient brimées en leur foyer, contenues par toute une société qui les voulaient petites, faibles, inoffensives, dépendantes et serviles. Il fallait absolument rallier toutes les femmes à la cause ! Les mères au foyer comme celles qui travaillaient, les femmes mariées, les célibataires, les mères et les non-mères, les jeunes et les moins jeunes, les fiancées, les lesbiennes, les blanches, les noires, les natives et les immigrées, toutes les femmes !

On parlait de plus en plus, dans les assemblées féminines. Les soirées que Lise et Altisia organisaient avec leurs amies accueillaient toujours plus d'amies, et le ton s'était politisé. Les femmes prenaient du poil de la bête. Elles exprimaient avec plus de hardiesse ce qu'elles pensaient de leur mari, de leur fiancé, de leur flirt, de leur patron, de leur père et de leurs frères, de leurs cousins, et de leur propre condition.

Toutes avaient été plus ou moins élevées selon des valeurs patriarcales qui leur répétaient à l'envi qu'elles n'étaient rien, que leur valeur était nulle, et que la seule voie qui leur restait était de se marier. Certaines avaient fait des études, ou en faisaient encore, d'autres travaillaient, mais le but qu'on leur avait fixé était toujours le mariage. Toutes s'étonnaient d'avoir passé tant d'années à accepter des règles qui les lésaient, de s'être insurgées contre certaines d'entre elles, sans avoir jamais réussi à penser que c'était l'ensemble de ces règles qui était inique.

C'était Isabelle qui l'avait dit, l'autre soir. Elle l'avait même clamé. Soudain, dans le brouhaha des discussions, on avait entendu une voix s'élever, tous les regards s'étaient tournés vers Isabelle, et elle avait ajouté haut et fort : « C'est comme *Le Guide de la bonne épouse* ! C'est dégueulasse ! Mais est-ce que vous avez remarqué qu'il n'y a pas de *Guide du bon époux* ? Non, hein ! Et c'est dingue quand on s'en rend compte ! Ça vous fiche un coup, avouez-le ! Moi aussi ça m'a fichu un coup le jour où j'ai réalisé qu'il n'y avait pas le *Guide du bon époux*. Et ça veut dire quoi ? Ça veut dire, mes cocottes, qu'à eux aucun ordre, aucune obligation, aucune interdiction ne sont imposés. Et pourquoi ? Parce que c'est eux qui fixent les règles. Et même quand des femmes ont l'air de fixer des règles, ou quand elles les font appliquer, elles ne font qu'obéir aux règles des hommes,

elles sont sous domination, comme nous, sauf qu'elles, elles y croient. Donc nous on a un guide qui nous dicte les règles qu'on doit suivre, et eux ils n'ont aucun guide parce qu'ils n'ont aucune règle à suivre vis-à-vis de nous. Ils ont des règles à suivre au travail, et vis-à-vis des lois, mais vis-à-vis de nous, aucune. Ils font ce qu'ils veulent. Mais bien sûr c'est normal ! On est leur femme, on leur appartient ! », avait-elle conclut avec une ironie rageuse.

Toutes avaient été choquées de ne jamais y avoir pensé. De là, on avait parlé de ce qui manquait, des creux, de ce qu'on ne voyait pas, parce que cela nécessitait d'interroger les évidences.

Par exemple, le *Guide* disait que si le mari rentrait tard pour aller se divertir sans son épouse, et s'il découchait, elle ne devait pas se fâcher. Elle devait faire comme si de rien n'était, ne pas l'ennuyer avec ses jérémiades, ne pas lui poser de questions, et lui parler d'une voix douce et aimable à son retour, lui arranger ses oreillers, lui proposer de lui enlever ses chaussures, de lui préparer une boisson, un repas.

- Qu'est-ce qui se passerait si une épouse découchait ? Si elle allait se divertir en laissant monsieur à la maison ? Vous savez quoi ? Elle se prendrait une bonne raclée ! Vous voyez, pour nous, dans ce guide, et dans tous les domaines de la société, il n'y a que des interdits et des

ordres, et pour eux, rien ! Ils ont toutes les permissions ! Ce guide nous dit que nous devons travailler du matin au soir pour notre mari, à la maison, sans divertissement, et que lui peut faire tout ce qu'il veut ! Il peut passer la nuit avec des prostituées, ou dans un club de strip-tease, ou chez sa maîtresse, on n'aura pas le droit de lui reprocher quoi que ce soit ! Il peut boire comme un trou dans un bar, et finir la nuit debout sur le comptoir à montrer ses fesses, pas de problème ! Alors que pour nous, boire de l'alcool est malséant, nous dit-on ! On peut boire, mais avec modération, et quand on nous propose un verre, on doit toujours prendre des airs de mijaurée et dire « Oh la la ! Pas trop, sinon je vais être pompette ! » avec une petite voix de gentille petite fille bien élevée ! Eux, ils ne sont jamais pompette ! Ils sont carrément bourrés, et ils en ont le droit ! Ce guide, c'est de la saloperie ! On devrait l'appeler *Le guide du macho ! Le guide du patriarcat ou comment dresser sa femelle* ! Et on devrait en faire un grand feu sur la place publique !

- Elle a raison ! répondit Fabienne qui, nouvelle dans le groupe, était une bonne recrue parce qu'elle n'avait pas sa langue dans sa poche et qu'elle arrivait à entraîner les plus timides – ou plutôt celles que leur éducation avait complètement inhibée. De ce *Guide* je n'ai lu que des extraits sur une brochure, mais le propos est clair ! Nous

sommes tenues d'être tout le temps gentilles, douces, serviables, pour notre mari. De passer notre temps à faire le ménage et à s'occuper des enfants, pour le confort de notre mari. De nous faire belles, encore pour notre mari. De coucher avec lui même si on n'en a pas envie, pour son confort à lui. De taire nos peines, nos désirs, nos besoins, nos colères, pour ne pas le gêner. Bref, tout, absolument tout, dans notre vie, est tourné vers notre mari ! Comme si c'était un Dieu à aduler ! Comme si on n'était rien ! Comme si de ce corps et de ce cerveau on n'avait rien d'autre à faire que de sourire et de se taire, sans existence pour nous-mêmes ! Et on parlait tout à l'heure de ce qui manque, de ce qu'on ne voit pas ! On voit ce que le *Guide* nous dit de nous, mais on ne voit pas ce que ça dit des hommes ! Parce que si vous regardez bien, si on doit tout faire à leur place, même leur enlever leurs chaussures, c'est que ce sont des incapables ! Oui, des incapables ! Je suis désolée, les filles, mais s'ils ont besoin d'une esclave pour avoir un jus d'orange qui est à deux mètres d'eux, c'est que ce sont des incapables ! Même les enfants en font plus que leur père !

- Oui mais ils travaillent toute la journée ! rétorqua Monique. C'est quand même un peu normal qu'ils aient besoin de repos, le soir, quand ils rentrent chez eux !

- Ah oui ? répondit Fabienne. Alors c'est que le lavage de cerveau a bien marché sur toi !

Quelques femmes la huèrent, mais elle persista.

- Ok, Ok... Pardon, je ne voulais pas être brutale ! Désolée ! Mais n'empêche que c'est vrai ! Parce que toi, en tant que femme mariée, est-ce que tu ne travailles pas toute la journée ? Tu n'arrêtes pas, j'en suis sûre ! Et le soir, personne ne va te servir un bon petit dîner, ni te mettre à ton aise, ni te dire « Chérie, ne t'occupe de rien, repose-toi ! » A toi, on va demander d'en faire toujours plus, pendant que Monsieur se repose ! Au contraire, selon le *Guide*, tu dois rester jolie en te couchant, pour ne pas effrayer Monsieur avec ta crème de beauté et tes rouleaux, que tu portes, soit-dit en passant, pour être jolie pour lui, le lendemain. Lui il n'a pas à se mettre de la crème, à dormir avec des rouleaux qui font mal à la tête, à retenir sa rage, son envie de vivre, à brimer sa vie pour toi ! Mais à toi on dit qu'il faut que tu te couches jolie pour que Monsieur s'endorme avec une bonne image de toi, sans avoir été effrayé, et peut-être après t'avoir tringlée, et qu'après tu dois attendre qu'il soit endormi pour aller te mettre ta crème et tes rouleaux ! Donc tu vois, tu dois te coucher plus tard que lui, et faire tout un embarras d'une chose qui devrait être simple. Quelle gymnastique pour peu de choses ! Et le matin... ! Je n'ai

pas fini ! cria-t-elle à celles qui voulaient prendre la parole. Le matin, tu dois te réveiller plus tôt que cette sale petite raclure de macho que tu as épousé plus pour le pire que pour le meilleur, pour faire tes soins de beauté, préparer le petit-déjeuner, puis réveiller en douceur le maître de la maison, et tout ça pour qu'il te voie parfaitement jolie et apprêtée dès son lever, et qu'il trouve son petit déjeuner prêt ! Alors moi, quand on me dit, exactement comme le répète en long en large et en travers le *Guide*, que c'est bien normal que nous servions les hommes parce que, eux, ils travaillent, j'ai envie de foutre le feu !

L'assemblée avait acclamé Fabienne, et Margot avait crié : « Mort au patriarcat ! »

Evidemment, il y avait toujours des amies d'amies qui ne revenaient pas, effrayées par le caractère houleux et vindicatif de certaines. Ces femmes-là cherchaient encore comment s'arranger avec les hommes, leur mari en premier lieu, et voulaient croire qu'avec de la douceur et de la patience, on pouvait changer les choses, sans se rendre compte que la douceur et la patience étaient justement des vertus imposées par le règne masculin. C'était dommage, mais après tout, comme le disait Lise avec humour, « elles étaient libres d'être esclaves », et on ne pouvait pas rallier toutes les femmes à la cause, même si, en cas de victoire,

elles profiteraient bien autant que les autres des droits gagnés de haute lutte.

- Non mais tu vois, avait repris Margot, c'est intéressant ce que tu dis au sujet des hommes. Quand tu dis que ce sont des petites natures ! Parce que c'est vrai que, d'après le *Guide*, finalement tous ces principes signifient qu'ils ne peuvent pas attendre, qu'ils ne supportent pas le moindre inconfort ! L'homme qu'on nous décrit ne supporte pas de lever le petit doigt, d'attendre un peu pour passer à table, de voir un visage couvert de crème, de s'appuyer sur un coussin mal mis... Et il ne supporte pas d'avoir affaire à un être humain ! Si leur épouse doit taire ses soucis, ses craintes, ses énervements, ses peines, mais aussi ses domaines d'intérêt, et que tout cela les indispose, les pauvres petits chéris, c'est qu'ils ne supportent pas d'avoir affaire à une personne ! En fait, ils ne supportent rien ! Après, ils osent nous dire que nous sommes des petites choses fragiles ! Alors que quand on subit leurs assauts brutaux et qu'on en a mal au sexe pendant plusieurs jours, là ils s'en fichent bien qu'on soit fragiles !
- Oui et puis ils ne supportent rien à la maison, mais alors au travail, là ils sont prêts à tout supporter ! renchérit Yolande.

Pour le travail, oui, les hommes étaient prêts à tout ! Ils ne comptaient pas leurs heures, et dans ce domaine, c'était eux qui se montraient serviles et aimables pour répondre aux exigences de leur patron ! Là oui, ils s'investissaient et ne craignaient pas l'effort, parfois jusqu'au sacrifice ! Ils étaient capable de changer complètement leur méthode de travail si leur patron le leur demandait ! Mais pour leur épouse, par amour pour elle, pour son bien, à la maison, alors là, il n'y avait personne ! Autant parler aux abonnés absents ! Il était tout à fait inutile de leur demander le moindre effort, le moindre changement ! C'était fou, quand même ! D'où cette répartition venait-elle ? Comment toute cette affaire avait-elle commencé ? Comment en était-on arrivé aux femmes au foyer, esclaves de leur mari et de tous les hommes, et aux hommes esclaves de leur travail, maîtres absolus en leur foyer ? D'ailleurs, ce n'était pas le même esclavage. Les hommes avaient de nombreux avantages que les femmes n'avaient pas. Leur travail leur donnait la reconnaissance sociale, de l'argent, de l'indépendance, parfois des gratifications, des relations avec des collègues, des occasions de dîner ou de prendre un verre après le travail, et l'espérance, pour certains, de monter en grade. Géraldine avait lu les résultats d'une étude qui montrait que les hommes mariés avaient plus souvent de l'avancement que les célibataires. C'était bien que les femmes

fournissaient un travail et des conditions propices à cet avancement ! Mais nous, c'est quoi notre ascension sociale ? Franchement ?

- Devenir grand-mère ! explosa Lise en éclatant de rire.
- Voilà ! C'est ça ! Devenir grand-mère ! Le seul changement de grade possible, et pour quoi ? Pour garder les mioches de ses enfants !
- Si au moins ils faisaient bien l'amour... ! s'exclama Margot. Mais même pas ! Même là ils sont nuls !
- Parce que même là on n'existe pas ! C'est pour ça ! Ils ne font pas l'amour, ils se soulagent dans notre corps ! Et allez, les allers-retours, le petit couinement, ils roulent de leur côté, et là que nous dit le *Guide* ? De mémoire, quelque chose comme : « S'il a envie, obéissez et faites un petit gémissement pour lui faire plaisir. » Sous-entendu : le plaisir des femmes on s'en fout, c'est accessoire, on ne sait même pas si ça existe, et on n' imagine tellement pas que les femmes puissent en avoir qu'on leur donne directement l'ordre de simuler ! Mais attendez c'est pas fini ! « Si le mari a envie d'une pratique moins courante, obéissez aussi. » Et... c'était quoi déjà ?
- Moi je sais ! s'écria Marlène. Ça dit « Montrez-vous docile, puis quand il a fini, rajustez-vous » et, là je vous assure c'est gravé dans ma mémoire : « appliquez votre crème de nuit et vos produits de soin pour les cheveux » !

L'ensemble hua, et l'une cria « Mort aux cons ! »

- En bref, l'idée, c'est que non seulement ton mari t'a violée... On peut dire ça, non, puisque t'avait pas envie ? Donc, il t'a violée, et toi, après, sans te plaindre, alors que tu es dégoûtée, que tu te sens mal, que tu te sens avilie ou peut-être que tu as envie de le tuer, peut-être qu'il t'a à moitié étouffée, ou qu'il t'a déchirée l'anus en te sodomisant... Ce ne sont pas de gros mots ! Ce sont les mots adéquats ! Bref, alors que tu viens peut-être de vivre un moment de torture et que tu saignes, la seule chose qui doit t'importer, c'est d'aller te tartiner de crème de nuit et de produits capillaires ! Et bien sûr, toujours pour lui, pour être belle, et cetera.
- Eh les filles ! lança Lise. Vous avez lu *La femme mystifiée* de Betty Friedan ? Il a été traduit de l'américain il y a deux ans par Yvette Roudy ! Lisez-le ! Il parle de nous ! Il est extraordinaire !
- Et au fait ! Qui a écrit le *Guide de la bonne épouse* ? Et franchement, qui le suit ? Vous connaissez une femme ou un homme qui suit exactement ce qui est écrit dans ce livre ? C'est une saloperie qui donne le ton, et tout le monde suit ce cadre-là. Mais personne, dans la réalité, n'est comme le *Guide* le dit... Alors ça vient d'où ? demanda Géraldine.

- T'as pas vu mes parents ! lança Martine en riant, rejointe par d'autres.
- D'accord, mes parents aussi correspondent pas mal au *Guide*. Ma mère s'occupe du ménage, des enfants, elle se fait belle, elle prépare des repas parfaits, chouchoute mon père, mais le matin elle est en chemise de nuit, et souvent on la voit avec ses rouleaux sur la tête... et mon père travaille, et cetera, mais il fait volontiers des courses en rentrant du travail, et d'autres choses... Ils discutent, ils rient, ils jouent aux cartes, ils invitent des amis... La vie est beaucoup plus souple que les principes...
- Qu'est-ce que ça change ? C'est quand même madame à la maison et monsieur au travail ! remarqua Maria.
- Je sais. C'est toujours l'ordre patriarcal, chacun dans son rôle, mais...

Géraldine se tut. Elle avait réussi à vaincre sa timidité le temps de poser un problème qui la taraudait, mais face à des femmes hardies, elle n'osait plus avancer.

- Justement, je me disais que je ne suis pas exactement comme la femme inventée du *Guide*, mais je trouve que je lui ressemble... Elle m'influence, intervint Colette, qui, mariée depuis quatre ans, avait deux enfants et travaillait dans un magasin de prêt-à-porter féminin. On parlait de ce qui manque... Moi, j'aurais bien voulu un *Guide de la femme indépendante*. Ça oui, j'en aurais bien eu besoin...

Il y aurait eu des conseils pratiques pour comprendre la banque, par exemple, plutôt que comment je dois m'habiller. Dans ce livre, je crois que le conseil principal serait de ne pas suivre de modèle, et de ne pas en être un. Ça serait un anti-guide ! Ou alors ça nous conseillerait de suivre les modèles qui nous plaisent, qui nous inspirent, et qui nous aident à vivre et à être heureuses.

- C'est tellement vrai, Colette ! intervint Altisia. Ce guide de la femme indépendante nous manque cruellement. Ça va avec ce que disait Géraldine. Je trouve que s'interroger sur l'écart entre la réalité et le guide, et aussi sur l'influence qu'il a sur nous sans arriver à nous malaxer complètement, c'est vraiment intéressant ! Parce que si nous ne sommes pas exactement comme dans le *Guide*, et si des personnes arrivent à être radicalement différentes de ce qu'il dicte, c'est qu'il y a un écart entre le fantasme du *Guide*, et les gens. Et cet écart est intéressant. Ce *Guide* est un fantasme. Mais le fantasme de qui exactement ? Pour quoi faire ? Géraldine a raison. C'est comme lorsque Isabelle a parlé de ce qui manque dans le *Guide de la bonne épouse*. Il manque nous, notre réalité ! Et il manque le *Guide du bon époux*. Et c'est parlant ! Là c'est pareil : qu'est-ce qu'il y a dans l'écart entre notre réalité humaine et le fantasme du *Guide* ?

Le sujet avait déchaîné des passions et il avait été mal compris, mais tant pis. L'heure était sans doute plus au combat qu'à la réflexion philosophique. On parlait. On parlait de nos droits, de nos désirs, de changer la société. On était de plus en plus à l'étroit, dans le petit appartement, mais on faisait avec, et on plaisantait souvent sur l'éventualité de louer une salle. Altisia contemplait ravie toutes ces femmes qui s'élevaient au-dessus de leurs bourreaux quand Marion, artiste peintre qui se fichait des conventions et qui vivait dans son modeste atelier depuis que, à dix-neuf ans, elle avait vertement rompu les liens avec ses parents, demanda :

- Vous l'avez déjà vu, vous, ce *Guide de la bonne épouse* ? Comme personne ne répondait, elle insista.
- Moi je n'ai lu que des extraits, sur une brochure... Mais vous l'avez vu, vous ? Le livre dont sont tirés ces extraits... vous l'avez déjà eu entre les mains ?

Un brouhaha lui répondit que non, seulement la brochure.

- Aucune d'entre nous, ici, n'a vu le livre ? s'étonna-t-elle. Donc ça veut dire que ça fait une heure qu'on parle d'un truc qu'on n'a jamais vu, et qui n'existe peut-être pas ?
- La brochure existe... remarqua Geneviève, perplexe.
- Oui... mais on est toutes convaincues qu'elle vient d'un livre ! On est toutes convaincues, comme si on l'avait vu, que ce livre existe ! En fait, je ne connais personne qui l'ait vu.

Tout le monde se mit à parler en même temps. C'était vrai, on n'avait jamais vu le livre. Tu l'as vu, toi ? Non, et pourtant ma mère et ma tante m'en parlent, mais elles ne l'ont pas non plus...

- S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! appela Marion. S'il vous plaît ! clama-t-elle pour obtenir l'attention de ses compagnes de lutte. Merci, les filles...

Puis elle se tut et sembla réfléchir un instant.

- Quoi ? la héra Francine avec brusquerie.

- Attends... répondit Marion. Attendez, s'il vous plaît... C'est que... En résumé, on a basé toute notre conversation sur un livre qu'on n'a jamais vu, qui n'existe peut-être pas. La brochure existe, bien sûr, et elle est agressive envers nous... Mais le livre... Ce livre n'est pas seulement le fantasme d'esprits malades ! Si ce livre n'existe pas, il est aussi, en tant qu'objet, une mythologie ! Une mythologie fabriquée, orientée, diffusée à grande échelle, qui possède une puissance d'imprégnation psychique phénoménale ! Des gens, un pouvoir, ont réussi à nous faire croire à l'existence d'un livre. C'est tellement imprégné en nous qu'on n'a jamais pensé à le remettre en question, ni même à chercher le livre. Ça nous paraît évident parce que la brochure et le pseudo-livre nous disent ce qu'on sait déjà. Parce que le livre n'est rien d'autre que ce que la société patriarcale

prône déjà ! Et le pouvoir masculin veut tellement qu'on reste à notre place qu'il a inventé la mythologie d'un livre réunissant tous les principes que les femmes doivent suivre. Des principes d'obéissance. Même dans la mythologie, il n'y a pas de *Guide du bon époux*... Réel et non, ça n'existe pas. Vous voyez un peu la force du mensonge collectif ? Comme si on était engluées dans un mental, une force mentale quasiment impossible à dépasser... Comme si, même quand on la perçoit, arriver à la percer et à en sortir pour observer cette atmosphère mentale de l'extérieur était impossible, parce que ce mental masculin est en nous. Il est en nous. On essaye d'en sortir, en discutant, en le commentant, mais il a été mis en nous, et on ne sait pas comment s'en libérer... En tout cas, si l'une d'entre vous trouve ce livre, qu'elle me l'apporte pour que je voie par moi-même qu'il existe. Mais ça ne changera rien à la question du mental masculin menteur dans lequel on est engluées et qui nous imprègne du dedans. Ça ne changera rien, non... finit-elle avec une tristesse, une mélancolie qui avait gagné le groupe.

Les têtes penchées et les corps déprimés ne songeaient maintenant plus du tout à chahuter. Et il fallut la puissante vitalité de Viviane, suivie de Léonore, Jo, et Antoinette, pour relancer les conversations et revigorer les coeurs.

Le renard demeura longtemps aux abords de la chapelle.

Il s'éclipsa, réapparut deux heures plus tard, pénétra à pas prudents dans l'ancre mystique, puis, après avoir exploré les lieux, s'assit tranquillement sur les pierres froides, passa sans crainte près des braises, ressortit, et disparut sous l'œil troublé de Brume, émue qu'un si petit animal soit doué d'une présence aussi existante. Ce renard était tout à la fois le sage tissé d'univers et l'être vivant souverain en sa vie. Que venait-il faire ? Il semblait se livrer à une inspection minutieuse dont elle ne saisissait pas l'intention.

La nuit était tombée depuis longtemps quand elle se coucha. Elle avait pris soin de faire du feu deux heures à l'avance et le regarda longuement, hypnotisée par sa chaleur et ses flammes, l'esprit vide et le corps tranquille de s'être dépensée au grand air. Comme elle somnolait, sa tête commença à ployer, et elle se réveilla en sursaut alors qu'elle glissait sur un côté. Un peu déçue de ne pas avoir été visitée par l'esprit de sœur Hyacinthe, elle décida de dormir.

Elle se pelotonna dans son sac de couchage... Comme il faisait bon... Le feu arrivait à chauffer toute la chapelle, on y était bien, à l'abri, en sécurité, loin de toutes ces histoires de puce électronique, de vidéo surveillance et de smart city. Elle s'endormit en pensant à sœur Hyacinthe et à Cyrille, puis, vers quatre heures du matin, se réveilla frigorifiée. C'était étrange... Les autres nuits, elle n'avait pas eu froid... Elle pensa qu'elle devrait se lever pour relancer le feu, repoussa le moment à plus tard, de crainte d'avoir encore plus froid quand elle sortirait de son sac de couchage, et resta longtemps accrochée à son duvet, les yeux fermés, tout en pensant « il faut que je me lève ».

Enfin, elle alluma la lampe de poche qu'elle gardait près d'elle, elle se leva, frissonna de tout son long, se dépêcha de mettre du bois sur les braises, actionna le soufflet, puis, quand le feu repartit, elle s'assit au plus près lui, encore cotonneuse, mais incapable de se rendormir.

Elle s'engourdit béatement, s'émerveilla de ne pas avoir peur alors qu'elle passait la nuit seule au milieu de la forêt, et commença à divaguer. Au bout d'un moment, elle pensa au renard. Il était calme et fort, dénué de haine et de crainte, souverain en sa tranquillité.

« J'aimerais être ce renard », pensa Brume. « J'aimerais être comme lui... » Puis elle sombra dans une torpeur qui l'amena à un souvenir ancien, celui du jour atroce où Altisia

lui avait raconté l'histoire de ses parents, pourquoi ils étaient morts, que sa mère enquêtait sur une puce sous-cutanée, qu'elle avait été assassinée, que personne n'en avait la preuve, et que son père s'était endormi au volant de sa voiture à cause des somnifères et des neuroleptiques qu'il prenait en pagaille.

Dès lors qu'il avait cherché à comprendre la mort de sa compagne, il s'était senti surveillé, et sa peur et sa peine incurables l'avaient conduit au funeste accident.

Ce jour-là, Brume avait réagi avec calme et distance, comme chaque fois où elle devait assimiler beaucoup d'informations à la fois. Elle s'était occupée de sa grand-mère Tisia qui, quant à elle, avait flanché. Elle avait onze et demi, c'était les vacances de la Toussaint, il faisait gris, le ciel était bas, elle avait préparé du thé, sorti les boîtes de biscuits, et elles s'étaient réconfortées l'une l'autre.

Tout s'était bien passé, sauf que le lendemain, plus rien n'avait été pareil.

Brume n'avait plus eu envie de rien. Elle était restée dans son lit, inerte et silencieuse, et Altisia n'avait plus vu que deux grands yeux tristes qui lui rappelaient le regard que sa petite fille avait eu, à six ans, quand les policiers leur avaient annoncé la mort de son père.

Elle se souvint aussi de cette vallée de larmes à l'intérieur de son corps. Elle avait pensé « Je suis une vallée de larmes, et jamais je ne m'arrêterai de couler ».

Au début, Altisia avait paniqué. Peut-être n'aurait-elle pas dû lui raconter tout ça, elle était trop jeune, c'était sa faute, elle avait mal évalué sa capacité à supporter cette histoire. Pouvait-elle quelque chose pour elle ? Non, répondait Brume d'un lent mouvement de tête. Elle aurait voulu dire à sa grand-mère que ce n'était pas de sa faute, qu'elle n'avait rien à regretter, qu'au contraire il fallait qu'elle sache, et que, maintenant ou plus tard, le coup ne pouvait qu'être rude. Mais aucun son ne sortait de sa gorge. Ses lèvres restaient fermées, incapables du moindre mouvement.

La peine au cœur et l'esprit absent, Brume avait ressassé la mort de ses parents. Sa mère avait été tuée, son père était mort de la mort de sa mère, et elle... Elle, elle avait été l'enfant aimée, adorée, choyée, malgré des moments compliqués pour ses parents, en premier lieu pour sa mère, qui avait connu de sérieuses difficultés pendant et après son accouchement.

Les enfants ressentaient tout très fort, avait expliqué Altisia. Ils absorbaient toutes les émotions, et quand leur relation à leur mère était menacée, quand le lien se distendait ou

s'effiloçait, même provisoirement, aucun petit enfant ne résistait à la terreur de perdre sa maman. Cela faisait-il écho en elle ? avait-elle demandé. Absorbée par les informations qui venaient de lui être révélées, la jeune Brume n'avait rien dit. Puis l'onde de choc s'était manifestée, longue et éprouvante.

Le soir-même, elle avait soudain éprouvé une grande fatigue, et elle avait pensé qu'une bonne nuit de sommeil suffirait à la reposer. Mais le lendemain, elle s'était réveillée épuisée, et tous les jours suivants.

Elle ne s'était plus nourrie que de lait chaud au miel, de tartines et de biscuits, avait traîné en pyjama, remettant sa toilette au lendemain et ne se lavant que tous les deux ou trois jours, quand elle ne supportait plus sa transpiration et ses cheveux gras.

Quand elle avait voulu une tondeuse, Altisia avait demandé « Tu en es sûre ? ». Aucun mot n'était sorti de sa bouche, mais son regard sombre et buté n'avait laissé aucune place au doute. Puis, braquée contre le monde entier, elle lui avait signifié sa sécession en tondant ses longs cheveux châains à un centimètre de son crâne.

Après trois semaines de réclusion volontaire, elle était retournée au collège, où on l'avait beaucoup chahutée et insultée. Méprisante, elle avait fait face aux imbéciles avec

un aplomb nouveau, et avait pensé : « Si une coupe de cheveux arrive à les mettre dans cet état, je les plains ! »

Ses parents étaient morts, sa mère avait été assassinée...

Que pouvait une bande de décérébrés qui faisait une montagne de trois cheveux en moins ?

Plus rien désormais.

La peur l'avait quittée, son coeur s'était fermé, elle ne se sentait plus du tout concernée.

Elle n'était plus Brume. Elle était une chose dense, faite de peine et de colère, compacte de haine contre le monde entier.

Le monde lui avait pris ses parents. Il les lui avait volés. Et autour de cet évènement insupportable gravitaient des humains stupides, prêts à se moquer pour se croire plus malins et plus forts que les autres, alors qu'ils n'étaient que vils, mesquins, et sots.

Elle les connaissait par coeur. Ils l'avaient harcelée les uns après les autres dès son plus jeune âge, généralement sous le prétexte qu'elle était solitaire, polie et qu'elle aimait lire, puis, plus tard, parce qu'elle s'était tondue.

Elle les haïssait de tout son être. Mais au moins, désormais, ils ne lui feraient plus jamais peur, ces petits salopards.

Car c'était des gens comme eux qui avaient tué sa mère.

Des gens méprisables qui étaient nombreux quand il

s'agissait de taper sur leur voisin, l'écraser, le voler, ou s'en moquer. Mais pour comprendre, pour aimer, pour être bon, qui y avait-il ?

Altisia.

Et puis... Oui, bien sûr, d'autres gens. C'était certain, mais insuffisant. Et le monde crevait qu'il y ait tant de gens pour casser et si peu pour aimer. Le monde était inhabitable. C'était un lieu où on la massacrait pour cause de mutisme et où il était permis de tuer sa mère.

Désormais forte de sa haine, elle se foutait de ce que ces cons pourraient dire d'elle. Elle ne ferait plus qu'effleurer le monde, flotter au-dessus de lui, en attendant le jour heureux où la mort voudrait bien la sortir de cet enfer.

Bien au chaud près du feu, Brume tressaillit à l'évocation de ses souvenirs. En y réfléchissant, elle pensa qu'au fond sa haine s'était formée bien avant les révélations d'Altisia, quand sa mère était morte, puis son père. Le jour où elle avait appris pourquoi elle n'avait plus de parents, elle n'avait fait que se radicaliser.

Sa haine était née d'une peine incommensurable qui l'avait torturée et souvent fait pleurer mais, contrairement à d'autres, cela n'avait jamais été un prétexte pour chercher à détruire qui que ce soit. Face aux individus, son réflexe était toujours de comprendre et d'être bonne, et dans le cas où il

fallait se protéger d'une personne nocive, elle se contentait de l'éviter, mais jamais elle n'attaquait qui que ce soit.

Elle soupira... Quoique légitime, sa haine lui sembla soudain encombrante. Elle repensa à ce que Cyrille lui avait dit, à propos de la haine, de la colère, et de l'amour. Comment ne pas haïr de toutes ses forces les gens acharnés à détruire ? Comment ne pas haïr les gens qui avaient tué sa mère et, par ricochet, poussé son père à la mort ?

Elle aurait voulu être comme le renard, sans crainte et sans haine, et réagir aux événements le cœur placide. Ou comme ces combattants des arts martiaux qui se battaient moins contre un adversaire qu'avec des situations. Si on les attaquait, ils se défendaient magistralement, mais toujours de façon appropriée.

Elle avait tant médité... et sa haine et sa peine étaient toujours là. Sa blessure d'avoir perdu maman, puis papa, et d'avoir appris qu'on les avait tués, était toujours intacte. Enfin, pas tout à fait. Quelque chose avait commencé à changer depuis qu'elle avait rencontré l'esprit de sœur Hyacinthe... « Bénie soit-elle », pensa-t-elle sans s'étonner de prononcer une parole chrétienne, elle qui ne l'était pas. D'ailleurs, « bénie soit-elle » était une belle parole, un beau vœu. C'était doux. Cela signifiait, elle l'avait lu dans l'antique dictionnaire de sa grand-mère, qu'on souhaitait à une personne qu'elle soit comblée. « Bénie soit Altisia »,

pensa-t-elle encore. « Bénies soient toute la terre et toutes les créatures qui y vivent », ajouta-t-elle avec cœur, spontanément. « Oui, que tous les êtres soient comblés d'amour, poursuivit-elle, afin que leur bonheur resplendisse à la face des cieux et dans tout l'univers ». Et elle se sentit soudain pleine d'amour et de lumière, le cœur en joie, prêt à rayonner, à pardonner, et à répandre tout l'amour possible dans le monde.

« Il faudrait pouvoir le faire à grande échelle. Il suffirait que tout le monde soit aimé pour que cesse la violence. Le monde manque d'amour et de compassion, et moi qu'ai-je fait ? J'y ai ajouté ma haine. C'est grave, et ça ne l'est pas. Simplement, je crois que je n'ai plus envie de ça. »

Un temps s'écoula sans que rien ne lui vienne, puis elle pensa : « J'ai envie d'aimer. J'ai envie d'être un être d'amour infini, car l'amour infini protège de tout. Cyrille a raison. Le chemin est long jusque-là, mais il est juste. C'est la voie juste. C'est la Voie du Dharma bouddhiste. » Même si... Aïe. Comment faire ? Car au sein-même du bouddhisme, dont elle aimait tant la philosophie, des hommes avaient exclu les femmes parce qu'elles étaient femmes, et aujourd'hui encore, les centres bouddhistes dont elle possédait la brochure étaient dirigés par des hommes qui portaient le nom de maîtres et arboraient leur costume de cérémonie avec arrogance. Ils prônaient l'amour altruiste

et méprisaient la moitié de l'humanité... Quel était le problème ? Pourquoi les hommes les plus éclairés pouvaient-ils eux aussi être pétris de misogynie ? Pourquoi toujours cette haine et ce mépris envers les femmes ?

Tout se compliquait à nouveau. Une rage haineuse poignait dans son cœur, une envie de colère contre l'injustice. Comment faire ?

Je n'en peux plus.

Je ne veux plus de ma haine et de ma colère.

J'ai envie d'être un être d'amour.

J'ai envie de m'ouvrir à ma puissance d'amour.

Car l'amour est le seul sentiment qui nous amplifie, nous grandit. Il est celui qui contient toutes les vertus du cœur. L'amour purifie l'âme et nettoie le cœur. L'amour nous ouvre les yeux et fait cesser le chaos et la cécité qui nous empêchent de voir les situations avec clarté.

Sœur Hyacinthe, bénie sois-tu pour tes bienfaits ! Merci pour tout ce que tu me donnes. Merci d'assister à ma délivrance.

Je suis prête. Je veux renaître à la vie.

Je suis prête pour l'amour infini. Et je fais vœu de te rejoindre dans ta lumière et dans ta grâce.

L'oeil espiègle et la mine enjouée, Rose quitta le fauteuil d'Emile et vint s'asseoir sur le canapé, à côté de sa jeune amie.

- Ah vraiment... dit-elle d'un air rêveur. Je n'ai pas l'habitude de raconter ma vie, mais... Il y a des choses, tout de même... Des choses intéressantes... Et des choses amusantes, aussi.

Altisia ne disait rien mais son attitude montrait une telle impatience que Rose finit par se lancer.

- Je souris parce que... dit-elle en riant. Parce que...

Son rire se fit plus libre, et Altisia rit avec elle, par contagion.

- C'est que... C'est si cocasse ! Pour que vous compreniez l'anecdote, il faut que je commence par le début.

« Vous savez peut-être que ma Haute-Savoie natale a été un haut lieu de résistance, et le premier département français à être libéré, grâce à nos Forces Françaises de l'Intérieur. Eh oui... Vous voyez, on parle toujours du débarquement, des Américains, et bien sûr ils ont fait leur part, mais je trouve qu'on ne parle pas assez de l'action

de la Résistance dans la réussite de cette libération.

J'avoue que ça m'a bien dégoûtée, après la guerre. »

Rose marqua un temps puis revint à son histoire.

- Les jeunes croient souvent que la Résistance consiste à préparer des grandes opérations, caché dans le maquis, mais en réalité les tâches sont très variées, et mes soeurs et moi-même y avons participé.
- Vraiment ? s'exclama Altisia. Vous avez été une résistante ? C'est incroyable !
- Eh oui... répondit Rose avec modestie.
- Je me sens tellement chanceuse de connaître une résistante...
- Oui, oh, vous savez... éluda Rose. C'était comme ça. On le faisait, c'est tout. On était jeunes, mes soeurs et moi... J'avais vingt-quatre ans quand j'ai commencé... J'avais pour mission de porter des courriers et des renseignements entre différents agents. Je faisais des kilomètres et des kilomètres à bicyclette, je connaissais tous les chemins de traverse, et pour les petites routes, si je rencontrais un barrage, ma mine de jeune femme innocente et mon panier de pommes de terre et de rutabagas suffisaient à me laisser le champ libre. C'était risqué, bien sûr. Certains soldats étaient plus pointilleux que d'autres. Mais ce n'est pas un hasard si les jeunes filles et jeunes femmes comme moi ont été nombreuses à

être agent de liaison : les responsables, des hommes en général, savaient mieux que personne que les hommes s'imaginent que les femmes sont inoffensives, et si elles sont jeunes et jolies, je peux vous dire que plus d'un soldat se fait avoir !

« Un jour... et c'est ce qui me faisait rire, tout à l'heure ! Non, attendez, je vais commencer par le commencement. Pendant quelques mois, j'ai été chargée de transporter des fonds et des documents secrets. Je devais aller à la gare, j'attendais l'arrivée d'un train puis, grâce à un signe de reconnaissance, je devais suivre la personne. Elle s'asseyait sur un banc, posait sa valise à côté d'elle, puis partait sans la valise. J'allais alors m'asseoir sur le banc, puis je repartais avec la valise et je prenais le train qu'on m'avait indiqué. Une fois, ma valise était très lourde, il y avait du monde, et je suis restée dans le couloir. Là, un soldat italien – donc ça devait être en 1943, parce que c'était le printemps et que l'armée italienne ne nous a occupés que de novembre 1942 à septembre 1943... Après ça a été le tour des Allemands, et c'est devenu bien pire... Enfin, donc, figurez-vous qu'un jeune soldat italien, plume au chapeau, commence à me faire des avances... Puis, arrivés à Annemasse, il insiste pour porter ma valise ! Et c'est lui qui l'a passée à la douane ! Vous imaginez l'ironie de la situation ! L'ennemi m'a aidée à

passer des documents destiné à l'anéantir ! dit Rose en riant.

« Puis il m'a fait comprendre qu'il voulait me revoir, mais je lui ai dit que maman en serait très fâchée, et il est parti.

« Enfin... Je n'ai pas fait ça très longtemps... Par contre, j'ai pédalé des centaines de kilomètres pour porter des messages ! Après la guerre, mes camarades et moi avons été surnommées les Reines de la bicyclette !

- Et vos soeurs ? Elles étaient aussi agent de liaison ? demanda Altisia émerveillée.
- Oh non ! On avait toutes nos spécialités. Violette était infirmière. Elle s'est donc engagée à la Croix Rouge. C'est d'ailleurs là qu'elle a trouvé son mari. Elle était très indépendante, le mariage ne lui disait rien, et puis elle a rencontré Auguste, qui est médecin. Ils ont travaillé pendant des années ensemble... Je crois que ce qu'ils ont vécu les a fortement unis... Ils ont l'air si liés ! Finalement, elle l'a épousé en 1946, alors qu'elle avait déjà trente-quatre ans. Ils n'ont pas eu d'enfants... Quand elle était petite, ma sœur a eu une infection qui l'a rendue stérile. Mais je crois que ça ne l'a pas rendue malheureuse. Elle a son métier, son mari... Son métier, c'est sa passion, et son mari... son mari c'est à la fois son meilleur ami et son grand amour. Ils ont eu de la chance... dit Rose avec un peu d'émotion.

« Moi, je suis la seule à n'avoir désiré aucun métier. Je travaillais avec mes parents sur leur exploitation horticole, ça me suffisait... Au départ, rien ne m'intéressait à part épouser Antonin et avoir beaucoup d'enfants.

- Vous vouliez une famille nombreuse ?
- Oui, c'était mon rêve. Je voulais des tas d'enfants, une maison pleine d'enfants. Je voulais être épouse et mère, et je voulais de tout mon cœur vivre au milieu d'un tas d'enfants qui m'auraient fait tourner en bourrique, c'est sûr, mais qui auraient été si gais, si drôles... Voilà... C'était ce que je voulais... Et puis...

Le regard de Rose s'assombrit un peu, puis elle reprit, mi-souriante :

- Heureusement, j'ai des tas de nièces et de neveux, et j'ai une relation particulière avec ma nièce Amélie. C'est la fille de Valériane. Il y a toujours eu un lien particulier entre nous. Je suis comme une deuxième maman pour elle... Elle ne s'entend pas très bien avec sa mère... on pourrait croire que c'est l'âge, elle a seize ans, mais il y a toujours eu un froid entre elles, même quand elle était petite. Je n'ai jamais su pourquoi. D'autant plus que ma sœur est une bonne mère... Elle aime ses enfants, elle s'en occupe bien, elle s'intéresse à eux... Non, vraiment, je ne comprends pas pourquoi. En tout cas, Amélie est un peu comme ma fille, et quand nous sommes tous réunis, je

suis entourée d'enfants ! Enfin, plus tellement, beaucoup sont grands maintenant.

- Et vos autres soeurs ? Vous êtes quatre, c'est ça ? demanda Altisia.
- Oui. Valériane, la mère d'Amélie, était institutrice. C'est la jumelle de Violette. C'est assez particulier. Elles étaient fusionnelles jusqu'à quinze ans, puis elles se sont éloignées sans qu'on n'y comprenne rien. Quand on leur demande, elles répondent la même chose : « C'est notre affaire. » Elles ont encore ça en commun ! A part ça, le jour et la nuit ! Quand la guerre a éclaté, Valériane était mariée avec Aimé, qui était marchand de tissus, et ils avaient deux enfants en bas âge. Malheureusement, il a été fait prisonnier, et, comme bien d'autres, il a été envoyé dans un Stalag, où il est mort d'épuisement... Ma sœur a eu de la peine, bien sûr, mais ce n'est pas comme moi... Elle s'est vite consolée... Ce n'était pas le grand amour. C'était juste une amourette qui, une fois mariés, a vite tourné à l'ennui et à la discorde. Enfin... Valériane a elle aussi fait sa part, pendant l'Occupation. Elle a accueilli des enfants Juifs dans sa classe, sous une fausse identité. Elle en a aussi caché quelques-uns chez elle, avant qu'ils n'aillent dans une famille d'accueil ou que des camarades leur fassent passer la frontière suisse pour les

mettre à l'abri. Elle a été vaillante... Elle les a bien protégés...

« Après la guerre, elle a épousé Jean qui, comme nos parents, est horticulteur. Elle a eu deux enfants avec lui, dont Amélie. La pauvre... Elle a eu deux maris, mais aucun ne lui convient vraiment. Elle fait avec. Je crois qu'elle n'aime simplement pas être seule, alors elle se trouve un mari, et voilà ! dit-elle en riant. Ça peut se comprendre, non ?

- Oui, bien sûr, répondit Altisia. Vous êtes incroyables, vos soeurs et vous.
- Oui... Enfin, je ne sais pas... Beaucoup de gens apportaient leur aide, autour de chez moi. On n'était pas forcément dans un réseau... certaines femmes ont simplement agi de façon personnelle, juste parce qu'elles avaient des valeurs. Elle hébergeaient des réfugiés, des réfractaires au STO qui s'étaient enfuis, des Juifs, parce qu'elles n'imaginaient pas abandonner des gens à la traque des nazis. Ensuite, elles trouvaient un contact pour les évacuer, leur fournir des faux-papiers. Certaines n'ont caché des gens qu'occasionnellement... D'autres, qui travaillaient aux Postes et Télécommunications, ont intercepté des messages, freiné ou supprimé des transmissions. J'avais une copine qui mettait les gens en relation, dans les cabines téléphoniques, ce qui lui

permettait d'écouter les conversations... Une véritable espionne !

« Reste encore Hortense... Ma chère Hortense... J'aime chacune de mes soeurs, et j'aime beaucoup ma famille... et quand je dis « famille », c'est au sens le plus large, mais Hortense... Ah ça ! Hortense je l'adore ! Elle est si pleine de vie ! Les autres aussi, à leur façon. On n'est pas taciturnes, chez nous, mais Hortense, elle, c'est la joie incarnée. Cette femme, c'est du bonheur sur pattes, quoi qu'il arrive. Elle est douée d'un caractère jovial qui ne s'émeut pas des péripéties. Comment vous dire ? Elle prend tout avec simplicité et bonne humeur.

« Elle aussi a travaillé avec nos parents, puis elle s'est mariée en 1937 avec Barnabé, qui possédait un hôtel-restaurant à Annecy. Je dis « possédait » parce qu'il est mort d'une embolie il y a trois ans – paix à son âme –, et c'est Hortense qui a hérité du patrimoine. Un beau patrimoine, d'ailleurs. Car il s'agit d'un hôtel-restaurant de bon niveau, avec cinquante-deux chambres. Vous voyez un peu. Barnabé était plus myope qu'une taupe... il a été réformé.

« Ils ont eu quatre enfants entre 1938 et 1943... Quatre ! Croyez-moi, il en faut du courage, pour nourrir, vêtir, protéger quatre enfants en bas âge, pendant une guerre, alors qu'on nous enlève le pain de la bouche.

Heureusement, mes parents et moi, comme on travaillait à la ferme de la cousine de ma mère, et qu'on était en famille, on a aidé mes soeurs. A la campagne, on était mieux lotis que ceux des villes... On pouvait au moins cultiver quelques légumes, profiter des arbres fruitiers... On avait des bêtes... On trouvait le moyen d'en garder pour nous. A la ferme, avec les réquisitions, ce n'était pas toujours facile, mais on y arrivait, on avait nos coins secrets... »

Rose s'arrêta soudain, pensive. Elle soupira et reprit, hésitante :

- Enfin... disons que...

Elle hésita encore et fit un choix.

- Pour en revenir à Hortense, son mari et elle ont caché beaucoup de monde dans leur hôtel. Ils ont failli se faire prendre plus d'une fois ! Mais ils s'en sont sorti, je me demande bien comment... Mes soeurs non plus n'aiment pas trop raconter. Hortense et son mari ont caché des réfugiés, des Juifs, des évadés des camps de transit, des réfractaires au STO, des résistants... Ils ont sauvé tellement de monde ! Ce qui est fou, c'est que, dans leur rue, il y avait la Kommandantur ! Mais ça, c'est Hortense tout craché ! Savez-vous ce qu'elle disait ? Elle disait que c'était la meilleure cachette parce que jamais les Allemands n'iraient imaginer qu'on puisse cacher des

gens sous leur nez ! Elle n'avait pas tort, mais c'était quand même très risqué... D'ailleurs, il y a eu des moments où ils n'ont plus caché personne. Ça devenait trop dangereux. Et quand le danger s'éloignait, elle reprenait du service ! Et son mari n'avait qu'à suivre ! En réalité, ça a toujours été elle, la cheffe !

- C'est tellement passionnant ! dit Altisia, subjuguée. Quand je pense que j'ai une héroïne devant moi et que je ne le savais pas !
- Oh, c'est vite dit ! répondit Rose avec modestie.
- Mais non, enfin ! Ce que vous avez fait est extraordinaire !
- Peut-être mais... Si vous saviez... Quand on s'engage, c'est parce qu'on ne peut pas faire autrement. Je n'ai pas eu l'impression d'être courageuse. C'était plus fort que moi, il fallait que je le fasse. Surtout pour Antonin. J'avais une telle rage ! Il fallait que j'agisse. Et puis ça m'a bien amusée de passer devant les Italiens, puis devant les Allemands, avec un sourire de jeune fille innocente, des yeux candides, des rubans dans les cheveux, et de les rouler dans la farine ! Je savais que ce que je faisais était dangereux, que je risquais ma vie, d'être torturée, mais c'était plus fort que moi... Plus fort que moi, oui...

« Et puis vous savez, il est difficile de se prendre pour une héroïne quand, au quotidien, on assiste passivement à des arrestations, à des brutalités, à des coups de

matraque... C'est terrible. On se sent coupable, on a honte, et cette honte ne passe pas, et on a beau se dire qu'on fait au moins tout ce qu'on peut en passant les messages, qu'on sauve des vies, ça ne suffit pas. On ne peut pas effacer la honte. Jamais.

- Emile en a parlé dans ses mémoires... intervint Altisia. Il a parlé de la honte. Il m'avait dit que vous vous compreniez bien, et que vous auriez sûrement des choses à me dire à ce sujet...
- Oui... eh bien, c'est fait. Enfin... Disons que la honte, c'est savoir et ne pas pouvoir. C'est là qu'est la honte. Dans le vide entre savoir et ne pas pouvoir. C'est comme s'il manquait quelque chose entre les deux qui transformerait « ne pas pouvoir » en « pouvoir ». Et puis...
- Et puis quoi ? demanda Altisia avec délicatesse.
- A la Libération, je me suis sentie dégoûtée. Je n'ai pas été la seule, vous pouvez me croire. On en parle toujours comme d'un grand moment de joie, et c'en était un, bien sûr ! Mais ça n'a pas été si simple... parce que... parce que Justice n'a pas été rendue... Ça a même été le contraire dans certains domaines...
« Par exemple, quand vous voyez que certains sont rentrés amaigris, malades, après avoir été prisonniers de guerre pendant des années, et que certains autres, qui n'ont pas bougé le petit doigt leur en ont voulu d'être

toujours en vie ! Certains les ont trouvé suspects, d'autres ont considéré que s'ils s'étaient vraiment battus, ils seraient morts, et que donc... Enfin vous voyez !

- Oui !
- Et il y a eu aussi tous ces gens qu'on a vus revenir des camps de concentration... Des fantômes... Des cadavres ambulants avec les yeux plus grands que le visage. Et pour ceux-là, je n'ai pas eu le sentiment que grand chose était prévu. Pour ceux-là, c'était « Retour à la vie civile ! Et que ça saute ! » Vous voyez ? J'ai vu des gens qui... enfin... des gens à qui on demandait de tout faire normalement alors que...

« Et puis... il y a eu aussi... Non, ça, je ne sais pas comment le dire.

« En tout cas, j'ai quitté mon village, et toute ma famille, que j'adorais, parce que, après, je n'ai pas pu rester. Antonin était mort... Je n'avais plus envie d'habiter dans notre maison. C'était insupportable. Après sa mort, j'ai vécu à la ferme et chez mes parents. Entre le travail à la ferme et ma mission, j'ai été bien occupée, mais après... Après, il n'y avait plus rien pour moi. Et puis il y a eu quelque chose de très dur. J'ai vu d'anciens camarades d'école devenir des miliciens, et se livrer à des actes de cruauté inimaginables avec un plaisir incroyable. Et ça, c'est dur. Beaucoup ont été jugés, d'autres s'en sont sortis

et ont continué à vivre parmi nous, comme si de rien n'était. Les jugements ont été sévères, pour ceux qui se sont fait prendre, mais... je n'arrivais plus à vivre là. C'était sali, tâché. Ce n'était plus mon village, avec les voisins, les amis, les gens désagréables... C'était un village qui avait connu la fracture de la guerre. Je le reconnaissais à peine.

Rose avait autre chose à dire mais, faute d'y parvenir, elle avait laissé le sujet se tarir. Puis elle avait raccompagné Altisia à la porte et, alors qu'elle venait de lui dire au revoir et s'apprêtait à la laisser partir dans le froid venteux de novembre, elle avait posé la main sur son bras et lui avait dit avec nervosité :

- A vingt kilomètres de chez nous, il y avait une petite ferme. Le fermier, Fernand, était devenu milicien... Je n'ai pas réussi à savoir s'il était volontaire ou si on lui avait forcé la main. Une nuit, quatre résistants sont entrés par effraction pour voler des vivres. C'était de bonne guerre, si on peut dire. Seulement, Fernand s'est réveillé. Il a entendu du bruit, il y est allé, et là les résistants l'ont tenu en joue. Puis Odette, la fermière, s'est levée à son tour, et là...

Rose avait marqué un temps, puis elle s'était lancée :

- Là, les résistants lui ont dit que si elle acceptait de coucher avec eux, ils ne tueraient pas son mari. Elle a accepté. Et ils l'ont violée.

- Vous êtes sûre de cette histoire ?
- Oui. Je connaissais bien leur fille, Yvette... Elle avait quinze ans à l'époque... Elle a tout vu. Enfin, elle est partie quand le viol a commencé. Mais je sais que je peux lui faire confiance. Je sais que c'est vrai.

Elles se regardèrent en se tenant fortement les mains, comme pour dire « Je vous comprends ! ».

- Les résistants ont toujours l'air exemplaires mais... déclara Rose.
- Mais les hommes sont les hommes... compléta Altisia.
- C'est ça... Je voudrais savoir... hésita Rose.
- Oui ? l'encouragea Altisia
- Vous travaillez dans un foyer où les femmes... Comment dire ?
- Des femmes maltraitées par leur conjoint.
- Oui, voilà... Vous savez peut-être des choses...
- Des choses ?
- Oui... Sur nous, sur les femmes, pourquoi c'est comme ça... Parce que... soupira lourdement Rose. Pourquoi, à la Libération, les Françaises qui avaient eu des rapports charnels avec des Allemands ont été tondues et humiliées sur la place publique, alors que beaucoup de Français qui étaient au STO, en Allemagne, ont eu des rapports charnels avec des Allemandes, et qu'à eux on n'a rien fait ? Vous voyez ? C'est... je ne comprends pas...

- Oui, je vois... c'est compliqué... répondit Altisia en songeant qu'à trente centimètres d'elles, il y avait un divan destiné à enlever ou mettre ses chaussures, et qu'il aurait été sympathique de s'y asseoir, mais que si elle le proposait à Rose, celle-ci lui répondrait que ce n'était pas la peine, et que d'ailleurs l'heure tournait, et elle la renverrait en l'enjoignant à bien se couvrir pour ne pas attraper froid. Et elle passerait à côté de quelque chose d'important, pour Rose comme pour elle. Aussi accepta-t-elle de rester debout en se disant qu'elle était partie pour une longue conversation dans un vestibule bien chauffé, vêtue de son manteau, de son écharpe et de son bonnet de demi-saison.
- Oui, et aussi, poursuivit Rose un peu tremblante, j'ai appris récemment qu'en Allemagne, pendant la guerre, il y avait interdiction formelle pour les Allemands, hommes et femmes, de se rapprocher des Français, même pour des liens d'amitié. A cause de la pureté de la race. Il ne fallait surtout pas qu'ils se mélangent. Mais pourquoi les Allemandes qui avaient des rapports charnels avec des Français allaient-elles en prison, alors que les Allemands qui avaient des rapports charnels avec des Françaises non ? Pourquoi ? Je veux dire : pourquoi c'est toujours sur nous que ça tombe ? Comme dans l'histoire de ma cousine.

« Pourquoi les femmes sont-elles punies, mais pas les hommes ? Surtout que, et ça personne n'en a parlé, mais... Je ne sais pas si vous savez... dit Rose d'une voix pâle. Les hommes qui ont eu des rapports charnels avec des femmes du camp ennemi n'ont jamais été forcé, ni menacés s'ils ne le faisaient pas. Alors que je connais beaucoup d'histoires de femmes qui ont été violées, forcées, à qui ces hommes faisaient du chantage. C'était pour sauver leurs enfants, ou parfois pour savoir où était détenu leur mari. J'ai une amie d'enfance qui y est passée... Elle a cherché son mari partout, dans les prisons, dans des administrations françaises et allemandes, au siège de la Gestapo, dans des camps de transit vers les camps de travail en Allemagne... Son mari avait été dénoncé pour détournement de matériel... Au cours de ses recherches, qui ont duré des mois, un officier allemand lui a dit qu'il lui fournirait toutes les informations qu'elle cherchait si elle se donnait à lui... Et elle l'a fait, la pauvre... En réalité, il ne savait rien... Et au bout du compte, elle a fini par apprendre que son mari avait été fusillé quatre ou cinq mois auparavant. Pas très longtemps après son arrestation.

« Vous voyez... Pourquoi, alors, ce sont les femmes qui sont punies et humiliées alors que les hommes, eux, jamais n'ont été forcés ! Pourquoi est-ce que les choses

sont dans cet ordre-là ! Vous savez, moi, tout ça m'a dégoûtée ! Tellement que, après, je suis partie en ville, loin, et je me suis raccrochée à ma passion : la cuisine. J'ai toujours aimé cuisiner. A la maison, du temps de mes parents, je régalaient tout le monde. Maman était contente. Elle, sa passion, c'était l'accordéon. Pour les fêtes, c'était moi qui faisais les gâteaux, et elle, l'animation ! Alors je suis partie, et je suis allée là où il y avait de l'argent : chez les riches. Je me suis fait engager, mais seulement comme aide-cuisinière, parce que cuisinière est un grade qui se gagne de haute lutte. J'ai fait deux maisons comme aide-cuisinière, puis j'ai travaillé dans un salon de thé... Je confectionnais tous les biscuits secs !

- Ah ! C'est pour ça ! Vous êtes tellement douée !
- J'ai de l'expérience ! répondit Rose, toujours modeste. Puis, malheureusement, le salon de thé a fermé... J'y étais très bien... C'est dommage. Mais après j'ai travaillé pour les Dubois et ça a été comme une famille pour moi. On s'entendait bien, avec Monsieur Dubois. On aimait bien se parler de la guerre, de temps en temps... On ne racontait pas beaucoup, on n'avait pas besoin. On se comprenait. On savait de quoi on parlait. Même au sujet de nous.
- De nous ? demanda Altisia.

- Des femmes... Enfin, je ne lui ai pas dit grand-chose, bien sûr, mais il était d'accord avec moi.
- A quel sujet ? demanda patiemment Altisia qui voyait Rose patauger de plus en plus.
- J'ai regardé des livres d'histoire, sur la Guerre, et ils ne parlent pas des femmes ! On dirait toujours que les hommes sont les seuls à avoir vécu l'Occupation ! C'est à croire qu'on a passé ces cinq horribles années à se tourner les pouces en regardant la lune ! C'est comme pour les médailles et les récompenses ! Je trouve que nous, les femmes, on n'a pas été vraiment reconnues, après la guerre. Il y a les monuments aux morts, des cérémonies pour les morts, pour les résistants, mais pour les femmes, pour nous, il n'y a pas grand-chose ! Et ça m'a énervée, quand tout a été fini ! Vous voyez, ça aussi ça m'a dégoûtée ! Parce qu'on fait pas les choses pour avoir une médaille, mais après si on est... comment dire ?... si on n'existe pas, si on est considérée comme rien, alors c'est injuste, et c'est dégoûtant ! Et puis après tout ce qu'on a fait, on nous dit « Rentrez chez vous ! Laissez la place aux hommes ! » Voilà. Nous, on avait agi, on avait découvert de quoi on était capables, et hop ! Rentrez chez vous ! Moi, j'aurais bien voulu, mais j'avais plus de chez moi ! Parce que chez moi, c'était chez mon mari et moi ! Chez nos promesses de famille nombreuse !

Et ça, ça n'existait plus ! Mais de toute façon, après tout ce qu'on a fait, toutes les vies qu'on a sauvées, j'ai trouvé que c'était dégoûtant de nous renvoyer chez nous ! Parce que, décidément, on n'existe pas. Dans les livres d'histoire, on n'existe pas. Et pourtant, on souffre autant que les hommes, et on est bien courageuses. Si vous saviez toutes les femmes qui ont participé à la Résistance tout en continuant à s'occuper de leurs enfants, et à les protéger de leur mieux ! Ça, les hommes, quand ils font de la résistance, ils ne s'occupent que de ça. Mais les femmes, elles, elles continuent à avoir charge de famille, et souvent l'homme n'est plus là, elles sont seules pour faire face ! Alors ? On méritait pas d'être reconnues, vraiment reconnues ? Après ça, De Gaulle qui nous donne le droit de vote, comme une récompense ! Non mais franchement, c'est bizarre, non ? On dirait qu'il lance un sucre à un chien !

- Oui... Et en plus, tout ce que retiennent les gens, ajouta Altisia, c'est que c'est lui qui nous l'a donné, alors que ça faisait des décennies que des femmes se battaient pour l'avoir. Ça aussi, c'est dégoûtant, non ?

Rose fit oui de la tête, d'un air navré.

- En gros, conclut-elle, les hommes peuvent coucher avec l'ennemie, ils peuvent la violer, ils peuvent en faire une

prostituée, et après recevoir des médailles, mais pour nous c'est la tonte en place publique, ou l'oubli !

Face à tant de révolte et de rage, Altisia ne sut qu'enlacer ce petit visage ridé entre ses mains et, glissant ses mains sur les cheveux, elle prit Rose contre son cœur en lui disant : « Je sais, Rose... je sais... Si vous voulez, je reviendrai, et on en parlera ». Mais jamais elles n'en reparlèrent. Car au fond d'elle, Rose savait, et son cœur endeuillé ne voulait pas savoir.

« Il doit bien y avoir un lien... », pensait Altisia en dirigeant ses pas vers le Foyer.

Elle avait à peine quitté Rose que des pensées avaient commencé à voltiger dans sa tête, tel un chœur d'abeilles vrombissant d'une seule voix.

« D'une seule voix... », pensa Altisia. « C'est exactement ça. Le lien entre tout. Les éléments qui vibrent du même son, même s'ils ont l'air de n'avoir rien en commun... »

Altisia pensa à ce que sa mère lui avait dit au sujet des liens, deux ans auparavant, mais cela ne l'aida pas.

C'était plutôt comme une texture commune, une toile de fond. Cette texture générait des concepts, des modes de pensée et d'agir, des idées qui, à leur tour, reproduisaient la texture commune et renforçaient la certitude que tout cela était vrai, évident, réel.

Henri, le Foyer, les femmes qui échouaient là, brisées par leur conjoint, avaient la même texture. De même que les filles-mères, la honte jetée sur les femmes enceintes célibataires mais pas sur les hommes qui avaient copulé avec elles, les femmes dactylos, secrétaires, servantes, et les

hommes patrons, responsables, techniciens, chefs. Le droit de vote et d'éligibilité des femmes, tardif, 1944, en France, malgré les longues luttes des femmes. La guerre, les hommes que d'autres hommes, des chefs, envoyaient tuer et se faire tuer, pour la Patrie, « la terre des pères », selon le dictionnaire. La guerre des femmes, les viols, les esclaves sexuelles d'Europe de l'Est pour former les bordels militaires du Troisième Reich, les « femmes de réconfort » coréennes pour les soldats japonais. Henri – encore –, sa jalousie, sa folie, son désir de la posséder intégralement, irréalisable, son obsession, son contrôle, sa violence. Le *Guide de la bonne épouse*, mais pas celui du bon époux. La liberté sexuelle des hommes, permise, encouragée, louée, l'opprobre jeté sur celle des femmes, leur désir, leur plaisir – brisé. L'argent des hommes, leur travail payé, la servitude des femmes, gratuite. L'accouchement, contrôlé, réglé, pressé, sur le dos, jambes écartées, et tous ces gens qui pensaient avoir le droit de jeter un coup d'œil à son sexe.

Quoi encore ? Beaucoup d'autres choses...

La main aux fesses ! La main des hommes aux fesses des femmes, leurs mains partout, baladeuses. Dans le métro, dans le bus, au travail. Jamais l'inverse. Jamais la main des femmes sur les fesses des hommes. Un geste de propriétaire... Si je te possède, je peux te faire ce que je veux. Tu m'appartiens, tu es mienne, ton corps est mien,

salope, tant que tu n'es pas ma femme. Puis : ton corps est mien, tout court, quand tu es ma femme. L'homme protecteur-prédateur de sa femme, protecteur de ses filles contre les autres hommes, prédateur de toutes les autres femmes.

Il a toujours raison. Il est la Loi. Il fait la Loi. Il fait les lois, et pour cela il s'est arrangé pour exclure les femmes de la fabrique des lois. Pour les femmes, la Loi du mâle.

Dans les films, dans les émissions, partout des hommes – sauf quand il faut parler layette, ménage et beauté. Et encore, même là des spécialistes, des mâles, qui nous expliquent, à nous les femmes, ce qu'on doit être.

Dans les films, les femmes-objets, les femmes trophées, les femmes belles, très belles, parfaitement belles, magnifiques, mais faibles, qui ont besoin, toujours, de l'homme fort. Les femmes ignorantes, craintives pour leur homme qui prend des risques. Les hommes qui commandent, prennent des décisions, bougent, conduisent – les femmes sur le siège passager. Les femmes toujours belles, dans de belles robes, impeccables, qui n'ont pas d'autre vie que d'être belles, se faire belles, pour les hommes.

Les femmes... « Ma femme », dit-on en France. « Mon mari ». Pas de réciprocité. Il y a époux et épouse. Mais il y a surtout femme et mari. Les époux se sont épousés – c'est juste, c'est clair, c'est simple. Mon mari, c'est « l'homme à

qui je suis liée maritalement – l'homme indépendant, qui s'appartient, avec un lien officiel avec moi ». Ma femme c'est « MA femme – la femme qui m'appartient, qui ne s'appartient pas, qui est ma propriété, d'ailleurs je lui ai collé à vie mon nom sur le front, je l'ai gravé dans sa peau, afin qu'elle se souvienne, et que tout le monde se souvienne, qu'elle est à moi ». L'homme, le mari, garde son nom. Il se garde en tant qu'homme. Il s'appartient. La femme, l'épouse, était la fille de son père, ou de ses parents, qui l'ont élevée dans le but qu'un jour elle appartienne à un homme. Car une femme non mariée, c'est une pute. Et une femme sans enfant, eh bien... ce n'est pas vraiment une femme, elle a raté sa vie, l'essentiel de sa vie, la chose la plus importante de sa vie, en vérité elle a raté la seule chose qu'elle devait faire. Vivre, apprendre, expérimenter, travailler, étudier, faire une œuvre — certaines le font, elles réalisent une œuvre ou un exploit, puis elles sont rayées de l'Histoire, leur nom est effacé, gommé, personne n'en saura rien. Car une femme n'est pas faite pour être indépendante. Ce sont les hommes qui le disent, suivis par certaines femmes qui n'ont hélas pas la capacité d'interroger les certitudes, l'imprégnation faite évidence, le texture commune. Ce sont des hommes qui le disent, la Loi des hommes. Ils disent « Une femme n'est pas faite pour... » et là, la liste est longue, on peut y mettre à peu près toutes

les expériences sur terre. Comme par exemple : « La femme n'est pas faite pour s'envoyer en l'air. Elle n'est pas faite pour se faire plaisir avec des amants, jouir du matin au soir et du soir au matin. C'est contre-nature. C'est une femme dévoyée, coupable, immorale, qu'il faut bannir. » Ils disent : « La femme est faite pour se marier, faire des enfants, s'occuper du foyer et de son mari ». Point. Sortie de là, on entre dans les cercles de l'enfer.

Ils disent « la femme », avec arrogance, avec autorité, avec vanité, comme si c'était un animal, une espèce à part, et qu'ils en étaient les grands spécialistes – car même en matière de femme, les femmes ne peuvent pas être spécialistes d'elles-mêmes. Ils disent aussi « Le mystère féminin », en croyant être profonds, alors qu'en fait ils n'ont pas compris que « la femme » était un être humain, la même espèce qu'eux, sans rien de particulièrement mystérieux. Est mystérieux ce qui fait mystère pour soi. Après tout, beaucoup de choses ou de gens peuvent nous sembler mystérieux. Ils parlent aussi de l'Eternel féminin, et on se demande de quoi ils veulent parler. On se le demande en passant, mais sans chercher, parce qu'on est vraiment trop intelligente pour perdre du temps avec ce qui n'est qu'une fantasmagorie née de l'esprit étreiqué de quelques mâles qui se sont passés le mot.

En regard, il n'y a pas d'éternel masculin, ni de mystère masculin – on est trop intelligentes pour voir autre chose que ce qu'on a sous les yeux. Il n'y a pas de lois faites par les femmes pour limiter les hommes, les contraindre, les assujettir, les écraser, leur faire croire qu'ils sont des incapables. Même les atrocités commises sur les hommes sont régies par des lois d'hommes.

D'où vient que nous sommes absentes de tout ce qui a de la valeur ? Et qui a décidé de ce qui a de la valeur, et de ce qui n'en a pas ? Sur quels critères ? Pourquoi le masculin a-t-il de la valeur et le féminin aucune ? Rose a raison. Elle pose les bonnes questions.

D'où vient que nous sommes invisibles dans le paysage, inaudibles, que tout est le domaine des hommes, le monde entier comme terrain de jeu, et qu'aux femmes ne restent que le foyer, étouffant, étrié ?

D'où vient que les prostituées sont des femmes, et les clients des hommes ? D'où vient que la société l'accepte, n'y voit nul ombrage, nulle honte, nulle immoralité, et que des prostitués hommes à l'usage des femmes n'existent pas ? Pourquoi n'avons-nous pas de bordels pour notre plaisir ? Pourquoi cette différence ? Pourquoi la virginité au mariage est-elle encouragée, voire exigée pour les femmes, pendant que les jeunes hommes s'amuse au bordel ?

Pourquoi l'esclavage du sexe des femmes ? Pourquoi le droit de jouir des hommes ? Pourquoi, moi, je n'ai pas le droit de jouir ? Pourquoi les hommes se comportent-ils avec moi comme si j'étais un instrument masturbateur ? Un instrument masturbateur certes très sophistiqué, d'un niveau très supérieur à la bête masturbation, mais un instrument masturbateur quand même, dont le désir de plaisir n'est même pas considéré comme existant, ou possible.

Allonge-toi, écarte les cuisses, et laisse-toi faire, afin que je prenne mon plaisir dans cette chair si douce et si chaude. Puis : allonge-toi, écarte les cuisses, et accouche comme je te dis d'accoucher. Il y a aussi certaines faiseuses d'anges, qui sont les gardiennes de l'ordre moral, malgré les apparences : allonge-toi, écarte les cuisses... tu as mal ? Il fallait y penser avant, traînée ! Tu aimais bien ça, te rouler dans la fange avec les hommes ? Alors maintenant ne te plains pas (salope, petite pute, roulure...).

Pourquoi, aussi, les hommes veulent-ils que les femmes soient douces, que leur peau soit douce, que leurs cheveux soient doux, si c'est pour les traiter comme une pièce de boucherie à éventrer ? Pourquoi veulent-ils des femmes en soie, si ce n'est pas pour les effleurer, les caresser, déposer des baisers sur leur peau – si ce n'est pas pour les aimer avec sensualité, délicatesse, tendresse et passion partagée ? Pourquoi veulent-ils une Roll's Royce si c'est pour la

conduire comme une charrette à bras (métaphore de Flore – beaucoup d’esprit, très drôle, intelligente, caustique, et qui ne se laisse pas faire) ?

Ils veulent. Ils nous veulent. Ils ne veulent pas être AVEC nous. Ils ne veulent pas ÊTRE complices, amoureux, et vivre AVEC nous la folle aventure de se lier amoureusement à une personne avec qui plein de choses sont possibles.

Ils NOUS VEULENT. Ils VEULENT NOUS POSSEDER. Ils veulent nous AVOIR. Pas ÊTRE AVEC – NOUS AVOIR. Être, oui, mais seulement si c’est ÊTRE PROPRIETAIRES.

C’est peut-être le lien, le fond, la texture... Non, pas encore. C’est le résultat. Non, c’est... Je ne sais pas.

D’où ça vient, tout ça ? Et pourquoi personne ne l’interroge-t-il jamais ? Pourquoi cet ordre des choses paraît-il normal à tout le monde (sauf pour mes copines et Rose – combien d’autres s’interrogent en secret, avec qui on pourrait faire alliance, et peut-être gagner ?) ? Comment est-ce que ça a commencé ? Parce que jamais je ne pourrais croire que ça a commencé parce que les femmes étaient des incapables, des incompetentes, et que les hommes étaient capables et compétents ! Jamais je ne pourrai le croire ! Parce que c’est faux. C’est un mensonge. C’est un mensonge qu’on nous a mis dans la tête, dans la peau, dans la chair, un mensonge qui nous nuit, ô combien ! Car des femmes capables, j’en connais tellement ! En premier lieu ma mère, ma grand-

mère, mes tantes, mes cousines, et puis des femmes de mon village, que j'ai vues toute mon enfance travailler la terre, s'occuper des bêtes, du commerce, sans cesser de s'occuper des enfants, des devoirs, des mille tracas de la vie quotidienne ! J'en ai vu une devenir veuve et, seule avec cinq enfants, dont trois petits, s'occuper seule de la gestion de la ferme et des terres, des pourparlers avec la banque, des négociations pour les crédits, de l'organisation et de la direction d'une équipe de saisonniers. J'ai vu des filles, des jeunes femmes, très débrouillardes à la formation de dactylo, et je vois tous les jours mes amies, les amies de mes amies, mes collègues, être très capables, et très compétentes, et très intelligentes. Elles prennent des décisions difficiles, qui n'ont rien à voir avec celles que prend ce fat éhonté d'Henri à son poste de responsable de je ne sais plus quoi dans ses robots ménagers. Je vois des amies se défendre d'une claque en réponse au pelotage décomplexé d'un chef, et perdre leur travail, et tout reprendre à zéro. Une main pour une main, mais tout dépend laquelle. La main qui claque est punie, c'est une main de femme ; la main qui pelote est légitime, c'est une main d'homme. Et puis je vois Rose, et toutes les résistantes, et toutes les femmes si vaillantes malgré l'adversité d'une société misogyne.

Tiens, oui... La légitimité. La légitimité, et la loi... Voilà. Ils ont la légitimité, ils font la loi, pour eux, et donc ils ont le droit, les droits, tous les droits. Pour nous, le risque d'être troussées, d'écarter les jambes sur un bureau, porte fermée, de tendre le cul jupe relevée, et puis on est censée ricaner sottement à une main déplacée – on est censée être flattée, comme le maître flatte l'échine du pur sang, sa croupe, sa cuisse bien balancée. La main d'une femme n'a pas la même valeur que la main d'un homme. La main de l'homme est légitime... Pourquoi ma main n'est-elle pas légitime ? Pourquoi les gendarmes et les policiers nous rient-ils au nez si nous voulons porter plainte pour viol ? Pourquoi nous demandent-ils comment nous étions habillées, et si nous avons bu de l'alcool ? Pourquoi disent-ils parfois qu'on l'a bien cherché, avec notre jupe et nos sourires ? Pourquoi une jupe et de l'alcool seraient-ils une autorisation de violer ? Pourquoi les hommes peuvent-ils s'habiller comme ils le veulent et boire comme des trous sans qu'on le leur reproche, et sans que les femmes y voient une invite ? Pourquoi le viol n'est-il légalement qu'un délit ? Comme voler des pommes au supermarché.

Pourquoi, aussi, cette obsession des hommes pour le sexe des femmes ? Pourquoi, tout en le désirant au point de pouvoir violer, ou au moins de faire tout ce qu'ils peuvent pour qu'on finisse par dire oui, même si on n'en a pas envie,

le traitent-ils comme quelque chose de sale, de mauvais, de maléfique, quelque chose de vicieux dont il faut se méfier ? Mon sexe n'est pas un démon ! C'est leur esprit qui est pourri ! C'est dans leur esprit que mon sexe est l'objet de tous les fantasmes !

Pourquoi en est-on là ? Pourquoi toutes ces violences contre nous, comme si nous étions des sorcières qu'il fallait contraindre d'une main de fer, sous peine d'une catastrophe mondiale ?

Pourquoi cet ordre des choses, et pas un autre ?

Pourquoi des sorcières et non des sorciers ? Pourquoi cela ne signifie-t-il pas la même chose au féminin et au masculin ? La sorcière a des pouvoirs que les autres n'ont pas. C'est une terreur masculine. Les hommes ont peur des femmes libres et puissantes. D'ailleurs, ils ne se sont pas gênés pour en brûler des dizaines de milliers ! La chasse aux sorcières, organisée et voulue par des hommes, a été bien pratique pour se débarrasser des femmes gênantes... Des femmes libres, ou des épouses jugées encombrantes – « Messieurs ! Votre femme est devenue moche ? Elle veut régenter la maison ? Elle donne son avis sur la gestion de la boutique ? Une seule solution ! Dénoncez-la comme sorcière ! Vite brûlée, vite remplacée ! » –, il paraît aussi que c'était les femmes savantes, celles qui savaient soigner, et puis des femmes célibataires, libres, indépendantes, qui

« n'appartenaient pas », ô scandale !, « à un homme ». Et puis aussi les belles-mères, que l'âge et le veuvage rendaient plus autoritaires, plus sûres d'elles (« Docilité, j'écris ton nom ! », implore le gendre exaspéré, les bras tournés vers le ciel). Enfin... Toutes celles qui gênaient.

Pourquoi le monde va-t-il toujours dans le même sens ?

Et comment inverser ce sens ?

Finalement, elle n'irait pas au Foyer. C'était dimanche, elle n'était pas de garde, et ses pensées l'occupaient trop pour poursuivre son but initial, dont la seule motivation était... son amour du Foyer, de ces femmes échouées là, cassées, blessées, à aimer et à aider. Elle adorait son travail, et elle s'y sentait comme un poisson dans l'eau, mais ce soir elle profiterait d'être seule. C'était si rare, depuis que Coline était née... Ce week-end, Lise était partie faire la fête à Marseille, où une amie célébrait son anniversaire. Quant à Coline, elle était encore pour une semaine dans les Vosges, chez ses parents. Elle irait la chercher le week-end suivant, mais d'ici-là elle avait un peu de temps pour elle. Le temps de souffler. Le temps de ne pas être constamment au four et au moulin. Le temps de penser.

Le temps de penser, c'était bien, oui, vraiment bien... Un luxe, pour tout dire, quand on était mère. Les autres le disaient aussi : « Je n'ai même plus le temps de penser ! ». Ou alors, quand elles avaient une kyrielle d'enfants

pagailleurs autour d'elles, elle disaient : « Je ne m'entends plus penser ! » Toutes les mères le disaient. Même les moins intellectuelles, celles pour qui penser n'était pas considéré comme une activité à part entière. Même celles-ci voulaient avoir le temps de penser, de s'entendre penser.

C'était accaparant, les enfants... Un travail à temps complet. Le jour, la nuit, tout le temps. Les pleurs à consoler, les couches à changer, la layette à laver inlassablement, les tétées, les petits jeux, les câlins... Heureusement, elle était aidée par Lise, et par certaines résidentes du Foyer. Quant à ses collègues, elles la dépannaient de temps en temps. Et pourtant, quel bonheur de vivre chaque jour le miracle d'une telle merveille, qui grandissait à une allure invraisemblable ! Elle n'aurait jamais pu imaginer qu'un bébé puisse se développer aussi rapidement.

En vérité, Coline était extraordinaire. Bien sûr, beaucoup de mères trouvaient leurs enfants plus extraordinaires que les autres – du moins celles dont la maternité ne présentait pas un conflit insoluble. Mais c'était vrai ! Coline était réellement une enfant extraordinaire ! D'ailleurs, la grand-mère du bébé elle-même avait affirmé que Coline avait le don. « Comment le sais-tu ? », avait demandé Altisia. « Toi aussi tu apprendras à le voir », lui avait répondu sa mère avant d'ajouter : « On finit par le voir même si on ne le veut pas.

C'est plus fort que nous, c'est comme ça... Voir le don fait partie du don. C'est de famille, c'est tout. »

Deux ans auparavant, Altisia s'était rendue chez ses parents pour parler de la guerre avec son père, et du don avec sa mère.

Son ventre énorme, lourd à porter en ce mois de juillet ardent, avait suscité beaucoup de commentaires de la part de ses parents. Est-ce que tout allait bien ? Comment le bébé se portait-il ? Et elle ? Encore un mois, et elle serait délivrée. Le dernier mois était le plus dur, selon sa mère, à cause de l'embarras que causait le volume et le poids du ventre.

Quant à ses amis d'enfance filles et garçons, ils en pensaient ce qu'ils en pensaient, et tant pis pour les esprits chagrins qui ne voyaient pas d'un bon œil qu'elle enfante sans être mariée. Certains l'avaient accueillie à bras ouverts, sans jugement, et c'était bien là l'essentiel. Comme Marguerite, avec qui elle avait conservé une grande complicité et la capacité à rire aux éclats de n'importe quoi.

Elle s'était ouverte à sa mère de son projet de parler de la guerre à son père. Celle-ci avait montré un peu d'inquiétude pour son fragile mari qui risquait son équilibre chaque fois qu'il était exposé à de grandes émotions. Altisia l'avait rassurée : elle connaissait son père et prendrait garde à ne pas le bouleverser. Tout ce qu'elle voulait, c'était être sûre

d'avoir un moment seule avec lui cette après-midi-là, pour avoir le temps de lui parler en toute tranquillité. La mère avait répondu qu'elle en profiterait pour faire une sieste et lire sous le tilleul du jardin.

Dans le petit salon aux volets rabattus, Altisia s'était d'abord contentée de raconter le travail qu'elle faisait avec Emile. Assis dans le vieux fauteuil en velours bleu canard, son père l'avait attentivement écoutée en hochant la tête de temps en temps, sans la regarder. Puis, sans se hâter, avec toute la délicatesse dont elle était capable, elle avait évoqué les raisons qui poussaient Emile à écrire ses mémoires, son besoin de répondre aux questions que se posaient ses enfants, et qu'il en avait ressenti un profond soulagement. Elle lui avait raconté ce qu'il lui avait confié à propos du silence, de la peur, de la honte, de l'acte de tuer, des choix impossibles qu'imposaient la guerre, et des traumatismes.

Attentive au silence recueilli de son père, elle n'avait pas cherché à le faire parler. La demande n'aurait fait que le brutaliser en un moment où il avait besoin de toute sa concentration pour garder son calme malgré les émotions qui l'assaillaient. Et puis elle savait déjà ce qu'il éprouvait. Au fil de ses explications, elle avait eu la sensation de caresser le temps et l'espace, de les pénétrer et de ressentir les émotions qui traversaient son père. Elle avait pu en suivre les variations selon qu'elle parlait de l'horreur des

tranchées, de la camaraderie indéfectible entre Léon et Emile, ou des cauchemars et images qui le hantaient. D'abord, elle l'avait senti intensément heureux d'apprendre que sa fille s'intéressait à ce qu'il avait vécu. Puis, l'expérience d'Emile faisant écho à la sienne, il avait été ému d'entendre de la bouche de sa fille des propos qu'il aurait pu lui-même tenir, s'il avait été capable d'en parler. Et quel soulagement il avait ressenti, quelle gratitude aussi, que sa fille, sa fille chérie, sa fille unique qui bientôt serait mère, comprenne avec autant de justesse ce qu'il avait vécu, et n'exige pas de lui qu'il en parle... Le plus étrange, c'était que, sans rien dire, simplement parce que sa fille lui racontait ce qu'il avait vécu, il avait l'impression de l'avoir enfin dit. Il ressentit une forme de guérison, le soulagement d'un cœur qui porte lourd depuis longtemps et se voit enfin délesté de son fardeau par une porte-parole d'exception. Et c'était sa fille adorée, si brillante, si merveilleuse, qui lui offrait le cadeau de l'apaisement et de la consolation, vingt ans après l'horreur.

Le regard perdu dans ses pensées, il avait juste esquissé un petit sourire tendre, doux comme un vol de mouette planant au gré du vent. De l'air, enfin. De l'espace, enfin. Dans son cœur, sa poitrine, son corps toujours un peu crispé, de l'air et de l'espace.

Attentive à l'émotion délicate de son père, Altisia avait appuyé un instant sa main sur la sienne, en signe d'intelligence, et elle l'avait laissé seul.

Au cours des dix jours qui avaient suivi, ils n'en avaient plus parlé. Mais, juste avant qu'elle monte dans le train du retour, il lui avait glissé à l'oreille, d'une voix tremblante de fierté, d'amour et de reconnaissance : « C'est bien, ce que tu fais », et elle avait su que son père était en train de digérer ses secrets, pour la simple raison qu'ils n'en étaient plus. Leur forte émotion, tenue discrète par une entente silencieuse, n'avait trouvé son expression que dans un au revoir appuyé de leurs mains succinctement pressées et maladroites.

Quelques temps plus tard, elle avait envoyé une copie des mémoires d'Emile à son père, avec un petit mot : « Cher papa, si tu veux en savoir plus sur Emile et sur mon travail, tout est là. Ne te force pas si tu n'as pas envie de le lire. Je ne t'en voudrais pas ! Je t'embrasse, mon papa chéri. De gros bisous à maman. PS : maman peut le lire si elle le souhaite. »

Emu par la réception du texte, il l'avait d'abord rangé dans le tiroir de sa table de nuit, avait écrit un petit mot de remerciement à sa fille, puis, au bout de quinze jours qui lui avaient servi à apprivoiser l'idée de ce qu'il allait lire, il l'ouvrit enfin et le lut par petits bouts en une semaine. Les

émotions qui souvent l'étreignirent ne lui valurent pas de crise, mais un profond changement intérieur, que son épouse, attentive à son équilibre, guettait avec une vigilance accrue.

- Ça va, Marcel ? lui demanda Livia, un soir où elle le trouvait fatigué. Tu es sûr que tu peux lire ce livre ?
- Oui. Ça va. Ça me fait du bien, lui avait-il répondu en attrapant le bout de ses doigts avec tendresse.
- Si ça ne va pas, tu peux arrêter à tout moment, tu sais... avait-elle ajouté.
- Je sais. Mais ça va. Ne t'inquiète pas, ma mie.

Il avait rendu sa copie à sa fille quand il était allé la voir à la maternité, après la naissance de Coline. Là, il avait essayé de lui dire quelque chose mais, sa bouche demeurant inexorablement close, il avait concentré toute son éloquence dans ses yeux et ses hochements de tête fébriles.

Quant à sa mère, quand Altisia avait entrepris de lui parler du don, elle s'était finalement montrée très coopérative. Elle avait décidé de lui en parler une fin de matinée où, assises à la table du jardin, ombragées par le grand parasol bleu délavé qu'Altisia connaissait depuis son adolescence, elles préparaient le repas, en partie constitué des légumes du potager de son père.

Sa mère était solide. Avec elle, pas de manières : elle lui avait demandé de lui parler du don alors qu'elles équeutaient des haricots verts.

- Du don ? avait demandé Livia d'une voix étonnée.

- Oui, maman. Le don qu'il y a dans ta famille.

Sa mère avait soupiré puis elle lui avait demandé comment elle en avait pris connaissance. L'avait-elle, ce don ? Vivait-elle des expériences étranges ?

Rassurée que sa mère veuille bien lui en parler, Altisia lui avait raconté son souvenir d'enfance et lui avait fait part de sa capacité à lire les émotions des gens.

- Je les sens, et je les comprends. Je les décrypte et des liens se font d'eux-mêmes entre différents éléments. Cela me permet de savoir ce qui travaille les gens au moment où je les rencontre. Parfois je vois aussi des émotions de fond qui ont l'air de venir de très loin dans le passé, et d'aller très loin dans l'avenir. Mais quoi, je ne le sais pas. En tout cas, lire les émotions me suffit pour ce que j'ai à faire dans ma vie. Cela m'aide à savoir de quoi les gens ont le plus besoin. Je suis sûre que ce don va beaucoup me servir à l'avenir.

« Parfois, je sens les émotions des gens à l'extérieur de moi. Je peux les sentir et les regarder en étant bien dissociée d'eux. D'autres fois, je les ressens comme si c'était les miennes. Parfois, même, je fais du mimétisme,

c'est plus fort que moi. Je suis tellement en fusion avec la personne que si elle a faim, j'ai faim, si elle est gaie, je suis gaie...

- Et si elle triste, tu es triste ? demanda Livia avec inquiétude.
- Oui...
- Fais attention. C'est dangereux. J'en ai connus qui en ont beaucoup souffert !
- Sûrement, oui... Il m'est arrivé de ressentir des émotions violentes, très douloureuses mais, je ne sais pas comment j'ai fait, maintenant, je sais me protéger.
- Tu en es sûre ? demanda Livia en tranchant un oignon d'une main vigoureuse.
- Oui. J'ai trouvé le truc. Je me mets au centre de moi, dans un lieu où je suis en sécurité. J'y suis observatrice de ce que je vois, ce que je ressens, ce que j'entends. C'est une sorte de vigilance accrue qui permet de tout vivre avec ses sens, comme si c'étaient des antennes extrêmement sensibles capables de capter des vibrations en pagaille, mais de façon protégée. C'est un lieu très confortable... J'aime beaucoup occuper cette place. Je m'y sens augmentée.
- Augmentée ?
- Oui, comme si j'étais augmentée de beaucoup plus que moi. Je suis plus que moi. A côté de ça, moi je suis très

petite, très limitée. Dans ce lieu, je suis moi, plus quelque chose d'immense.

- Tant mieux, alors... répondit Livia que les propos de sa fille n'avait pas totalement rassurée.

Elle se turent un instant, tout à leurs pensées. Altisia se saisit d'une tête d'ail et en détacha une gousse qu'elle éplucha.

- Tu fais quoi, avec les haricots ? demanda-t-elle à sa mère, avec le doux sentiment du retour à la maison, des gestes de l'enfance quand elle aidait sa mère à cuisiner, assise là, à cette même place, sur cette même chaise, dans le petit jardin vosgien. Parfois, ils avaient cuisiné tous les trois, le père, la mère et la fille, en discutant, en riant, en se taquinant, et parfois aussi en se chamaillant, les jours de mauvaise humeur. Une fois, elle avait envoyé balader les petits pois après une dispute qui portait sur l'achat d'une robe qu'elle voulait pour aller à un anniversaire. Elle avait déjà de quoi se faire jolie, lui avaient-ils dit, et il n'était pas bon, pour se mettre en valeur, de ne compter que sur les parures – c'était un mot de sa mère, très littéraire, son père parlant plus communément de fanfreluches. Elle était belle et intelligente, et habillée de sa robe verte ou de la bleue, qui lui allaient à ravir, elle serait splendide si elle faisait usage de sa personnalité. « Et on sait que tu n'en manques pas ! », s'était exclamé sa mère avec humeur.

Toute à son souvenir, Altisia fut étonnée d'avoir à ce point désiré une robe. Ce n'était pourtant pas son genre... Elle n'avait jamais été capricieuse, et s'était toujours contentée de ce qu'elle avait, tant que c'était à son goût. Pourquoi s'était-elle mise dans cet état pour une robe ? Voulait-elle plaire à un garçon ? Combien étrange était la mémoire qui nous ramenait un souvenir tout à trac et occultait ses circonstances. A son âge, quand même, ne pas se rappeler un souvenir d'à peine dix ans... Il faudrait qu'elle demande à Marguerite. Elle s'en souvenait sûrement.

- Altisia ? Tu m'écoutes ? demanda Livia qui voyait que sa fille avait l'esprit vagabond.

- Quoi ?

Livia soupira et répéta :

- Les haricots, je les fais avec des escalopes à la crème.
- Super ! J'adore ta cuisine, maman... dit-elle d'une voix tendre avant de déposer un baiser sur la joue de sa mère. Livia sourit et se laissa glisser contre le dossier de sa chaise.
- Je suis contente de savoir que tu n'en souffres pas, dit-elle. Quand est-ce que tu as compris que tu avais un don ? L'avais-tu déjà, enfant ?
- Je ne crois pas. En tout cas, je ne m'en étais pas aperçu. Il s'est déclenché quand j'ai appris que j'étais enceinte, dans l'heure où le médecin me l'a annoncé. Mon monde

a changé d'un coup. Mes perceptions se sont ouvertes comme un éventail. Avant ce jour-là, je n'avais jamais eu de perceptions aussi fines, aussi intelligentes.

- C'est bien. Tant mieux. Du reste, ta grand-mère avait raison... Moi aussi je savais que tu avais le don, je l'avais vu, mais je préférais ne pas y penser. Je n'aimais pas l'idée que... On peut en souffrir, tu sais... dit-elle avec gravité.

- Toi aussi tu as le don ?

Livia eut soudain l'air triste.

- Tu l'as, n'est-ce pas ? insista Altisia, une main posée sur le bras de sa mère.
- Oui, répondit sa mère le regard bas.
- Il te fait souffrir... C'est ça ? C'est pour ça que tu ne voulais pas en entendre parler... Parce tu avais peur que moi aussi j'en souffre.

Livia opina du chef sans la regarder.

- Chez nous, toutes les femmes l'ont. Quand une fille naît, on l'observe, on regarde si elle a le don, et on se dit qu'un jour, peut-être, une fille naîtra sans le don. Mais cela n'est jamais arrivé. Le don se manifeste toujours, tôt ou tard. Parfois dès la naissance, parfois plus tard, comme dans ton cas. Il est très varié, selon les personnes...
- Le tien, c'est quoi, maman ? demanda Altisia avec délicatesse.

- Les rêves prémonitoires. On devrait plutôt dire les cauchemars prémonitoires. Ils annoncent rarement de bonnes nouvelles.
- Ça doit être dur à vivre... murmura Altisia.
- Oui. C'est pour ça que je l'ai coupé.
- Tu as coupé ton don ? s'étonna Altisia.
- Oui.
- On peut faire ça ?

Livia réfléchit, et répondit que oui, puisqu'elle l'avait fait.

- Je ne sais pas exactement comment j'y suis arrivée. Je crois que j'ai tellement voulu m'en débarrasser que j'ai réussi à couper le circuit. Et je ne l'ai jamais rallumé.
- Ce n'est pas dangereux ?
- On dit que c'est dangereux, et que ça finit toujours par nous rattraper, souvent sous la forme d'une maladie, très grave en général, vers quarante, quarante-cinq ans. Mais il faut croire que je suis une exception ! Couper mon don m'a permis de vivre ma vie normalement, de profiter de mon métier, de ton père, de toi... de la vie, dit-elle avec un sourire.
- Et avant, c'était comment ? demanda Altisia.
- Avant... Avant je passais tout mon temps hantée par les cauchemars que je faisais la nuit. J'essayais de ne pas y penser, mais les images revenaient tout le temps. J'ai arrêté en 1943, poussée par la nécessité. Avec la guerre,

l'Occupation, les cauchemars étaient devenus plus violents, et tellement nombreux ! C'était trop ! Je n'en pouvais plus ! Toi, tu as de la chance, avec ton don. Tu peux t'en servir pour ta vie, et pour aider les autres. Mais moi... je ne peux rien en faire. Je sais des choses horribles que je voudrais empêcher, et j'en suis incapable. Parce que soit il est impossible d'intervenir, soit on ne m'écoute pas. Imagine que je dise à la voisine : « Ne partez pas telle date en voiture, comme vous l'avez prévu. Vous allez avoir un accident ! » Elle me prendra pour une folle. Personne ne me croira. Il faudrait que je vive en Afrique, ou en Amazonie, ou chez les autochtones d'Amérique pour être prise au sérieux. C'est naturel, chez ces peuples. Ils savent que le don existe, que ce n'est pas une affaire de croyance, que c'est un lien fort avec les êtres vivants, avec le monde. C'est un lien parmi les liens. Le don, ce n'est que ça, Altisia : un lien fort avec le monde.

Livia s'absenta pour aller chercher une laitue cueillie du matin, conservée au frais dans le cellier. Elle remplit une petite bassine d'eau au robinet extérieur, la porta sur la table de jardin et commença à détacher les feuilles de salades, jetant les belles dans la bassine, et les abîmées sur le papier journal où s'amoncelaient les queues de haricots et les pelures d'oignon.

- Tu n'as toujours pas coupé l'ail ? demanda-t-elle à sa fille d'un ton un peu rude.
- Je vais le faire ! dit Altisia à qui n'avait pas échappé que sa mère s'était rembrunie depuis qu'elle avait entrepris de parler du don.
- Cette histoire de don me rappelle de mauvais souvenirs. Je ne pensais pas que ça pouvait encore me toucher... C'est drôle comme de vieilles histoires qu'on croit enterrées nous sont toujours aussi vives, des années plus tard... Mais il fallait bien que ce jour arrive... J'étais bête de penser que, peut-être... je ne sais pas... que tu n'aurais peut-être pas le don, ou qu'on n'en parlerait pas...
- Ce n'est pas bête !
- Oh si ! C'est bête, vraiment bête, de vouloir absolument croire que l'inéluctable peut ne pas arriver, dit Livia en nettoyant la salade, les mains plongées dans l'eau.
- D'accord, mais je crois qu'il n'est pas bête du tout d'avoir besoin d'espérer que ce qu'on considère comme un malheur n'arrivera pas, dit Altisia d'une voix claire et tranquille.
- Oui... sourit sa mère en sortant ses mains de l'eau glacée.
- Tu veux combien de gousses d'ail ? demanda soudain Altisia en passant du coq à l'âne.

- Eminces-en... disons... réfléchit Livia d'une voix traînante. Voyons... on va en mettre dans les haricots... et dans la vinaigrette. Fais-en six.

- Six ? C'est pas un peu beaucoup ?

- Avec l'ail, jamais... dit sa mère avec un sourire entendu.

Tandis qu'Altisia épluchait les six gousses d'ail, Livia plaça les feuilles de laitue trempées dans un panier à salade qu'elle alla secouer au-dessus des buissons de myrtilles dont Altisia s'était déjà bien régalée.

- Et nonna Adelina ? lui demanda Altisia quand elle fut de retour auprès d'elle.

- Quoi, « nonna Adelina » ?

- C'était quoi, son don ?

- Ma mère voyait l'avenir. Elle n'avait pas besoin de boule de cristal, ni de quoi que ce soit. Ça la prenait d'un coup, elle voyait des événements. Elle était très douée. Nous ne sommes pas toutes aussi douées les unes que les autres. Elle, elle faisait partie des meilleures. Elle était précise, elle voyait loin, elle pouvait dire des noms de lieux ou de personnes, des dates... C'était incroyable. Et elle ne se trompait pas, tu peux me croire. Après la der des der, alors que tout le monde disait qu'il n'y aurait plus jamais de guerre mondiale, elle disait qu'il y en aurait très vite une autre. Elle le savait même avant la fin de la guerre... Cela lui faisait très peur.

« Elle faisait aussi des voyances pour ses voisines et ses amies. Mais elle n'aimait pas tellement ça. Elle avait trouvé un truc pour s'arranger avec les mauvaises nouvelles, et pour essayer de les éviter. Au lieu de dire « ne faites pas ceci, pas ce jour-là », elle cherchait une date propice et elle disait d'un air admiratif « Oh... Je vois que telle date vous est particulièrement favorable... Je vous encourage à profiter de ce jour pour ceci ou cela. »

- C'était malin ! s'exclama Altisia.
- Oui, très malin...
- Tu aurais peut-être pu adopter sa méthode... Non ?
- Non. J'y ai pensé, mais cela n'aurait rien changé à tous ces mauvais présages, tous ces cauchemars... Mon don est une vraie malédiction, parce que je ne vois quasiment que des drames. Ma mère voyait de tout ! Elle pouvait voir qu'un enfant à naître serait en pleine santé, que nous ferions un pique-nique merveilleux avec toute la famille et qu'il y aurait un peu d'orage puis un arc-en-ciel, et cetera. Parfois, elle se figeait d'un coup et elle regardait une vision, l'air extatique, heureuse, en souriant comme un ravi de la crèche. Quand elle avait cet air, on ne disait rien, on la laissait tranquille jusqu'à ce que ça passe.
- C'est drôle... J'avais remarqué qu'elle avait des attitudes étranges, mais je ne me suis jamais vraiment posé de

questions. Et elle ne m'en a pas parlé non plus. Tu le lui avais interdit, c'est ça ?

- Oui... Je voulais que tu puisses avoir une vie normale.
- Et les autres ? Tes soeurs, tes cousines, tes tantes ?
- Pas maintenant, ma chérie. Maintenant, je dois aller préparer le repas ! Va jeter les épluchures au fond du jardin, s'il te plaît.
- Oui, maman ! répondit Altisia d'une voix d'enfance.
- Tu sais, elle aussi elle l'aura ! lança Livia en jetant un œil au fantastique ventre de sa fille.
- Tu en es sûre ? Tu peux déjà le savoir ?
- Oh oui ! Je le vois comme le nez au milieu de la figure ! Et il a l'air carabiné !
- C'est-à-dire ?
- Je ne sais pas ! se récria la mère. C'est un peu tôt pour le dire, elle n'est même pas née ! Mais ça m'a tout l'air d'un don assez costaud.
- Bon ou mauvais ? s'inquiéta Altisia.
- Je ne sais pas. Tout ce que tu peux faire, c'est être vigilante. De toute façon, on ne peut rien contre le don, conclut Livia avant d'emporter les haricots, l'ail et l'oignon à la cuisine.

Altisia accoucha trois semaines plus tard, le 15 août 1964, accompagnée d'une Lise nerveuse, enthousiaste, et zélée.

Pendant son accouchement, Altisia ne comprit pas pourquoi on lui disait ce qu'elle avait à faire. Pourquoi lui demandait-on de respirer comme-ci, puis comme-ça (Non, pas comme ci ! Comme ça !), puis de pousser à tel moment, puis d'arrêter de pousser, dans des temps étrangers aux siens ? Bien sûr, les directives étaient liées à l'ouverture de son col d'utérus et à la fréquence de ses contractions, mais tout de même, n'était-elle pas la mieux placée pour savoir quand pousser et comment respirer ? Pensait-on qu'elle n'était pas capable d'accoucher ? Pensait-on que les femmes, dans leur globalité, n'étaient pas capables de mettre leur bébé au monde ? Elle était jeune, en bonne santé, sa grossesse s'était bien passée, elle n'avait été la proie d'aucune complication... Alors ? Qu'est-ce que c'était que cette façon de « faire accoucher les femmes » ?

- Tu vois, avait-elle dit à Lise quelques jours plus tard, en se goinfrant de pâte chocolatée à la petite cuillère tandis que la minuscule Coline s'était endormie dans les bras de Lise, il y a quelque chose qui cloche dans la prise en charge de l'accouchement. Même là, on est contrôlées. On est même bâillonnées ! Tu as bien vu ? On ne peut faire aucun commentaire, on ne peut rien demander... A un moment, j'aurais voulu changer de position, mais non ! Il fallait rester allongée sur le dos ! Je n'ai même pas eu le temps de finir ma phrase que l'obstétricien m'a dit « Mais

non, mais non ! Ne bougez pas et tout va bien se passer », d'un ton qui se voulait jovial et réconfortant, mais je m'en fous, moi, d'être rassurée ! Je voulais changer de position, pas qu'on me chante une berceuse ! Franchement, Lise, est-ce qu'il n'y a vraiment aucun domaine où nous, les femmes, nous pouvons décider quoi que ce soit pour nous, pour notre vie ? Un jour, il faudra changer ça. Il faudra changer la façon d'accoucher.

- Oui... avait soupiré Lise. Ça, et tout le reste.
- Oui. En fait il faudra tout changer, avait répondu la jeune mère en regardant sa fille dormir. « Ce serait quand même bien de lui donner un monde meilleur que le mien... », pensa-t-elle avant de se laisser aller à une petite sieste.

Plus unies que jamais par l'expérience forte qu'elles avaient vécues ensemble, la main dans la main, les deux amies s'étaient conjointement occupées de Coline, dont Lise, folle d'amour pour le bébé, disait qu'elle était aussi un peu son bébé, et qu'elle comptait bien en profiter parce qu'en tant que lesbienne elle n'aurait jamais d'enfant.

Puis, en février, un poste s'était libéré aux Amazones. Sybille avait craqué et elle était partie en larmes, un jour de trop, pour ne plus revenir.

- Ce poste est fait pour toi ! avait dit Lise avec enthousiasme.

- Mais comment je vais faire, avec Coline ? Je n'ai pas de famille sur place, et je n'ai pas du tout les moyens de la faire garder !
- Il doit bien y avoir une solution... avait répondu Lise qui, en réalité, n'en voyait aucune.
- Oh oui, il y en a une ! avait ironisé Altisia. Que j'emmène Coline au travail !
- Quelle bonne idée ! s'était esclaffée Lise.
- N'est-ce pas ? avait répondu Altisia avec humour.

Puis Coline s'était réveillée à grands cris, et elle était allée la chercher dans son petit lit.

- Mais oui ma chérie, je suis là, je suis là... lui disait-elle. Tout en la réconfortant, une idée se forgea dans son esprit, dont elle fit part à Lise.
- Tu sais quoi ? Je vais aller à l'entretien d'embauche avec Coline.
- Quoi ? Tu es folle ?
- Oui, je suis folle, mais pas seulement ! Je vais y aller avec elle, je vais leur dire que, comme pas mal de résidentes du foyer, je suis une mère, et que comme elles je suis sans homme, et que je suis sûre que ces points communs vont m'aider à tisser des liens de confiance avec elles. Je vais leur dire qu'on ne fait rien sans la confiance, qu'on ne va nulle part sans elle, et que j'espère avoir la leur, parce que je sais que ce travail est fait pour moi. Et si ça coince

trop, je leur demanderai de m'accorder un essai d'une semaine, et je suis prête à le faire gratuitement. S'ils me trouvent catastrophique, ils peuvent me congédier quand ils veulent, mais je veux essayer, parce que je sais que ça va marcher.

Lise la regardait ébahie.

- Tu es vraiment folle ! dit-elle avec admiration.
- Oui ! Mais pense un peu. Est-ce que le plus fou ne serait pas de renoncer, de ne même pas aller à l'entretien ? Ça, ce serait fou, et bête aussi, vraiment bête ! N'est-ce pas, ma puce ? dit-elle à Coline. Ta maman est folle mais elle n'est pas bête. Alors on va aller toutes les deux à l'entretien, et tu vas m'aider à avoir le poste !

L'entretien fut difficile. On lui fit remarquer qu'en plus de ses demandes atypiques, elle n'avait aucune expérience dans le domaine du social, et qu'on pourrait trouver une personne qualifiée, alors pourquoi l'engager, elle, qui faisait tant de complications ? Si on avait retenu sa candidature, c'était uniquement parce que Lise Obraniak la leur avait recommandée. « Lise est une personne fiable, non ? Elle n'aurait pas proposé ma candidature si elle n'avait pas confiance en moi. Alors, laissez-moi faire un essai. Vous ne le regretterez pas. » avait plaidé Altisia, son bébé dans ses bras qui, heureusement, était resté tranquille. « Merci ma

chérie ! », lui avait-elle dit après l'entretien, « Tu as été super ! ».

Le lundi suivant, elle s'était rendue avec Coline au Foyer. Elle avait commencé par se présenter à chacune des résidentes. Celles-ci furent très surprises que la nouvelle assistante sociale amène son bébé au travail, et elles se montrèrent dans l'ensemble assez curieuses de cette drôle de jeune femme qui n'hésitait pas à leur demander si elles pouvaient prendre son bébé un instant, le temps qu'elle aille aux toilettes, ou qu'elle passe un appel téléphonique. C'était le moyen qu'elle avait trouvé pour créer un lien immédiat. Car confier son enfant à une inconnue signifiait qu'on avait confiance en elle, et qu'on ne la considérait pas comme une pauvre femme battue sans ressources, faible, incapable, mais au contraire comme une personne à qui on pouvait se fier parce qu'on la considérait responsable et capable. C'était ce dont elles avaient, pour la plupart, le plus besoin : qu'on les croie capables et responsables, pour qu'elles se croient à leur tour capables et responsables. Bien sûr, les situations de ces femmes et leur personnalité étant d'une grande variété, Altisia s'était adaptée à chacune, mais elles avaient en commun d'avoir été traitées pendant des années comme des moins que rien par un homme qu'elles aimaient. Armée de son don, Altisia avait senti qu'elles souffraient toutes d'un manque cruel d'estime pour elles-

mêmes et que, dans un premier temps, le mieux était de leur signifier qu'elle les considérait dignes de confiance. Elle les aiderait ensuite de façon plus précise, plus adaptée, au fil du temps qu'elle passeraient ensemble.

Quant à Coline, comment expliquer le charme étrange qu'elle exerçait sur ces femmes, même sur celles qui n'aimaient pas tellement les enfants, ou qui avait un conflit avec les bébés et la maternité. C'était comme une magie. A six mois à peine, Coline se révéla extrêmement sociable. Sa façon de tendre les bras à de parfaites inconnues, de faire des sourires, de rire, de regarder avec intérêt une femme, ou son enfant, de se tenir dans des bras nouveaux avec naturel, avec confiance, illumina le Foyer d'une joie fraîche et douce qui détendit l'atmosphère et aida des liens à se tisser entre des femmes qui n'avaient pas eu envie de se connaître jusqu'alors.

Les collègues d'Altisia ne purent que témoigner de l'apport bénéfique de la mère et de son enfant, et elle fut engagée. Elle n'avait pas de mission particulière. L'équipe était réduite, tout le monde faisait un peu de tout, et cela lui convenait. Elle noua des amitiés qui durèrent toute sa vie, tissa des liens d'amour, d'estime, de sororité avec des centaines de femmes qui jamais ne l'oublièrent.

Entre Lise, Coline et son travail au Foyer, elle fut heureuse comme jamais auparavant, et désira téléphoner à ses

parents pour le leur dire. Elle en profita pour demander à sa mère si créer des liens entre les gens et avec eux pouvait constituer un don, et elle lui raconta quelques anecdotes qui illustraient le charme de sa fille.

- Dans un sens, oui, avait répondu Livia. Mais je crois que ce n'est qu'un élément du don de Coline. Nos dons sont fait de divers éléments qui se servent les uns les autres, et surtout qui servent l'essentiel du don. Je suis sûre que son don ne se limite pas à ça. En tout cas c'est bien ! Je suis rassurée ! J'espérais tellement qu'elle n'aurait pas un don comme le mien !
- C'est tout le contraire... Je crois qu'elle a un très beau don... s'était émerveillée Altisia.
- De toute façon, avait ajouté Livia, le don est toujours une affaire de liens. Tout simplement parce qu'on est déjà lié les uns aux autres. Tout est déjà lié. Notre seul don, c'est de voir les liens et de savoir les utiliser. A bon escient, bien sûr. Car c'est une responsabilité. On ne peut pas faire n'importe quoi.
- Oui, maman, bien sûr. Mais quand tu dis que notre seul don, c'est de voir les liens et de savoir les utiliser, ça veut dire qu'on ne les crée pas vraiment ?
- Non. Je crois qu'on ne crée pas grand-chose : on sait utiliser ce qui est là. Et tu sais, ma chérie, ça n'a l'air de rien, mais pense un peu à ce que ça signifie. Imagine qu'il

y a un puits avec de l'eau à foison. Toi, tu vois le puits, tu sais l'utiliser, tu peux donc boire, te laver, vivre. Mais imagine que tu sois aveugle, et que jamais tu ne voies ce puits, que jamais tu n'en connaisses l'existence : tu vas peut-être mourir de soif. Tu vois ? Créer, c'est bien. Mais voir ce qui est là et savoir l'utiliser, oh la la !, c'est un grand pouvoir, et ce n'est pas donné à tout le monde ! Tu peux me croire !

- Ça veut dire que Coline, qui n'a que six mois, sait déjà utiliser des liens préexistants entre les gens ?
- Je le pense, oui... En tout cas, c'est comme ça que je vois les choses. Et c'est à peu près comme ça que les femmes de ma famille comprennent le don. Elles ont toutes ressenti que tout le vivant est lié, et dans ces moments-là, on se sent dans une extase à nulle autre pareille. On se sent... Comment dire ? Ça fait tellement longtemps que cela ne m'est plus arrivé...
- On se sent aimée incommensurablement, compléta Altisia. On se sent liée à tout le vivant, à l'essence du vivant, que nous ressentons comme divine, dans le sens où elle est tout, elle est à l'origine de tout, et elle nous lie. On ressent alors un amour incommensurable pour tout le vivant, pour le divin, pour cette énergie. Et on devient alors un soi augmenté. On est beaucoup plus que soi. On est le divin, sa particule, son tout, pour l'éternité.

- C'est ça... répondit Livia ébahie. Moi, quand j'ai coupé mon don, j'ai tout coupé... Depuis, je n'ai plus jamais ressenti ça. Je n'aurais peut-être pas dû le couper. J'ai peut-être manqué de force, ou d'aide... Personne n'arrivait à me porter secours, j'ai été un mystère, dans la famille. Mais tu sais, quand je l'ai coupé, tu avais trois ans, et je n'en pouvais plus. Il y avait l'Occupation, les rationnements, j'avais tout le temps faim, tout le temps peur pour toi, que tu tombes malade, que tu meures de sous-alimentation, ou de froid, l'hiver... Ton père était absent, je m'inquiétais sans cesse pour lui... Il y avait les morts, les bombardements terrifiants... Et il y avait en plus les cauchemars terribles, prémonitoires de choses horribles... Ça faisait trop. Je me suis allégée de ce fardeau, et après, je me suis sentie si bien dans ma vie normale, que je n'ai plus voulu y revenir.
- Alors tu as bien fait, maman.
- Tu crois ?
- Oui.
- Tu le vois avec ton don ?
- Non... Mais à en juger par le résultat, c'était le bon choix.
- Merci ma fille. Et merci pour ce que tu as fait avec ton père. Ça lui a fait du bien. Je le trouve changé... Plus serein.
- Tant mieux, alors.

- Tu sais, je crois que tu es une sorte de guérisseuse.
- Une guérisseuse ?
- Ma grande-tante Monica était une vraie guérisseuse, elle. Elle faisait des passes magnétiques, et elle guérissait les gens. Enfin, pas de tout, mais de beaucoup de choses. Il y a aussi des dons, comme le tien, qui servent à opérer des guérisons dans les cœurs, dans les âmes, de façon indirecte. On ne fait pas une passe de guérison, mais notre action, parce qu'elle est juste, guérit une blessure d'âme. Et je crois que c'est le cas pour toi. A ta façon.
- Oui... C'est vrai... C'est ce que je fais... Et c'est ce que Coline fait aussi.

Altisia pensait souvent à cette conversation. Elle lui était restée impérissable et c'est pourquoi, ce dimanche soir de novembre 1966, quand elle avait quitté Rose après avoir écouté son histoire, la jeune femme avait essayé de voir les liens, ou LE lien d'origine, qui liaient le tout, liaient ses questions, celles de Rose, leurs observations, celles de ses amies, car elle sentait que tout était lié à un autre niveau. Ces liens-là étaient invisibles, souples, purs, et ils étaient naturels. Ils étaient sains.

Mais les autres, les liens qui reliaient toutes ses questions en un point de réponse qu'elle ne trouvait pas, comme ils étaient bas... Une toile d'araignée recouvrant la terre,

l'engluant, artificielle, construite, récente par rapport à l'origine du vivant.

Une toile de violence et d'injustice qu'il faudrait arracher, déchirer, mais comment ? Il devait bien y avoir un moyen... Vu l'ampleur de la tâche, si tel était le cas, le moyen serait atypique, fou, hors norme. Il serait spirituel et l'œuvre de gens capables de voir les liens et de s'en servir, de gens qui avaient le don – des femmes, à n'en point douter.

Quand Brume se réveilla, il était déjà tard. La chapelle était inondée de soleil.

Elle ouvrit les yeux, repensa à sa nuit, et se sentit immédiatement heureuse et détendue. Elle regarda l'heure sur la montre que Sonia lui avait prêtée, il était dix heures passées. Elle attrapa paresseusement la bouteille d'eau posée près d'elle, but quelques gorgées, puis se leva, s'étira, et fit chauffer un peu d'eau pour se laver.

Quand l'eau fut chaude, elle la versa dans le broc de sœur Hyacinthe à l'aide de la grande louche, puis remplit la bassine. Elle se déshabilla, se lava, changea de sous-vêtements et se rhabilla, puis, radieuse, elle sortit de la chapelle, vida et rinça la bassine, et admira le ciel, d'un bleu de glace.

Elle inspecta les alentours... le renard n'était pas là. Elle en fut un peu déçue, puis se réjouit de la présence de trois écureuils et d'un cerf.

Il faisait frais mais bon pour la saison. Les températures continuaient à être anormalement élevées.

Elle s'assit au pied d'un hêtre au feuillage doré, et se mit à méditer.

Au bout d'une demie-heure, des images lui apparurent. Des images d'elle, de l'enfant qu'elle avait été, comme s'il s'était agi de quelqu'un d'autre. Cette enfant souffrait terriblement. Elle souffrait de la perte de ses parents, et haïssait le monde entier. C'était une enfant douce, aimable, qui gardait toute sa peine close en elle. Elle n'avait pas envie de vivre. Sans sa mère et sans son père, la vie ne méritait pas d'être vécue. La plupart du temps, elle faisait semblant. Elle aurait bien voulu mourir, mais elle ne le pouvait pas. Elle était coincée sur la Terre, dans son corps qui ne voulait pas mourir, au milieu d'une humanité dont elle se sentait étrangère, et qui la dégoûtait.

Brume concentra son attention sur la haine de l'enfant, et elle vit que la haine était une drôle de chose... Ce sentiment qu'on appelait haine était aussi variable que tous les autres sentiments, qui eux aussi portaient un nom générique.

La haine qu'elle voyait devant elle était plutôt une blessure, la réponse à une blessure, le retour du bâton qui avait provoqué cette blessure. C'était une colère aussi. Vive, forte, juste et aveugle à la fois. Une colère qui refusait la mort de ses parents, mais aussi la souffrance, et l'état d'orpheline. Une colère qui en voulait à la vie, car la vie lui avait volé ses parents. Puis, après qu'Altisia lui eut raconté

leur histoire, une colère qui en voulait à la vie, aux assassins de sa mère, au monde, à une globalité humaine.

Dans cette haine, aussi, une défiance vis-à-vis du monde, et surtout des humains. Une défiance qui était une peur. Car comment ne pas avoir peur d'eux alors qu'ils pouvaient tuer, trahir, faire preuve de cruauté, par intérêt ou par plaisir de nuire, et s'en sortir impunément ?

D'où sa peur gigantesque du monde.

La haine était finalement un sentiment très complexe qui venait d'une blessure grave, une blessure inoubliable, et pour certains, de petites blessures répétées tout au long de l'enfance, infligées par des parents inconscients et malsains.

Poussant son observation, elle vit que la petite fille était elle-même piégée dans sa blessure, dans sa colère, dans sa défiance, dans sa peur, dans sa peine, et dans sa haine. Que ces sentiments, venus à la suite d'évènements particuliers, n'étaient pas de son fait : ils lui étaient tombés dessus, et l'avaient enclose dans sa douleur.

Brume eut alors beaucoup de peine pour cette enfant piégée. Elle sentit son cœur s'ouvrir à une immense compassion pour elle-même, pour cette enfant, pour cette adolescente, pour cette jeune femme qui avait vécu toutes ces années enfermée dans des réactions plus grandes qu'elles.

Elle pleura d'amour et de compassion pour elle-même, puis quand ses larmes se tarirent, elle eut la sensation physique d'être lavée, et son cœur se mit à rayonner d'amour.

Elle aimait de tout son cœur l'être qu'elle était. Loin de tous les reproches qu'elle avait coutume de s'adresser à longueur de temps sans même s'en apercevoir, elle ressentit un amour plein et pur pour elle-même, pour l'être blessé qui s'était efforcé de survivre à la douleur. Elle vit alors qu'elle était un être magnifique, l'enfant chérie du divin, la particule lumineuse d'un ensemble illimité. Le sentiment de perfection qu'elle avait ressenti de nombreuses fois au cours de ses méditations prit une ampleur nouvelle. Elle avait vu, elle avait compris non avec son simple mental mais avec sa globalité, avec son pur esprit et avec son corps, et maintenant l'amour semblait ne plus avoir de limites.

Le pur amour commence par soi, pensa son être total.

Le pur amour commence par soi, et c'est alors qu'on peut l'étendre à tous les êtres.

Mais il y a des obstacles. Beaucoup d'obstacles.

La blessure... La blessure est obstacle.

La blessure, qui génère la colère, la haine, la peur.

La blessure, qui nous sépare de notre cœur, et des autres.
La blessure qui, parce qu'elle fait mémoire, nous pousse à craindre d'autres blessures.

Alors nous nous fermons.

Nous nous blindons, croyant nous protéger, mais nous ne sommes jamais protégés.

Nous croyons que, cloîtrés dans une armure, nous sommes invulnérables.

Mais ça ne marche pas.

Tôt ou tard, nous devons quitter l'armure, et la laisser aux vestiaires.

Quand nous voulons être proches, intimes.

Et c'est là que nous courons le plus grand risque de blessure mortelle. Quand, parce que nous choisissons d'accorder notre confiance, nous sommes sans armure, désarmés.

Sans armure, nous sommes nus. Mais garder l'armure, c'est ne jamais connaître le bonheur d'être lié intimement...

Et puis, l'armure a toujours des failles. Il y a toujours des interstices où la lame peut passer – et passe. On peut bien avoir l'armure la plus sophistiquée, on est toujours blessé un jour ou l'autre, et on reste dans l'armure, blessé, la plaie ouverte, certes cachée des regards, mais cuisante, existante, inoubliable.

L'armure n'est pas force. Elle est fragilité.

L'armure est née de nos blessures, et nous enlôte en elles.

Nous sommes de grands blessés pansés de pied en cap qui, pris dans un rêve, s'imaginent chevaliers blindés.

Il faudrait cesser de nous blinder et nous emplir de douceur, nous ouvrir complètement à notre Pur Amour, et le laisser rayonner de toute sa puissance.

Là serait la protection totale.

Tous et toutes, nous sommes blessées.

Tous et toutes, nous craignons d'être blessées.

Et c'est ainsi que personne n'a jamais atteint l'état de Pur Amour.

L'être qui atteindrait cet état pourrait changer le monde.

Car cet amour-là, pur, total, serait plus puissant que tout.

Il serait révolutionnaire.

Brume revint transfigurée de sa méditation.

Puis elle regarda autour d'elle et vit que le renard était de retour.

« Tu es là ! », lui dit-elle, ravie. « Je suis contente de te voir.

Merci pour tout. Tu m'as beaucoup inspirée. »

Puis un dialogue silencieux commença entre eux, qui dura jusqu'à la tombée de la nuit.

Enfin la révolution tant attendue arriva, incarnée par le mois de mai 1968.

Altisia et ses amies y participèrent autant que le leur permirent leur travail, leurs enfants et leur vie familiale. Rose, qui avait trouvé une place de bonne à tout faire et qui louait un modeste logement dans un quartier populaire, se proposa de garder Coline de temps en temps, offrant ainsi à Altisia la possibilité de passer des soirées entières à militer. Altisia vivait seule avec sa fille dans un studio depuis que Lise et son amoureuse, Johanna, avaient décidé de vivre ensemble. Pour se protéger des regards indiscrets qui n'auraient pas manqué de les condamner, elles se présentaient comme deux amies partageant une colocation. Tout aurait été parfait si dans le grand chambardement révolutionnaire les hommes n'avaient pas sans cesse renvoyé leurs compagnes de lutte à leurs casseroles, ni ne s'étaient arrogé les tâches les plus nobles, telles que la conduite des assemblées générales, l'organisation du mouvement et la rédaction des tracts. Bien sûr, certaines femmes au caractère bien trempé parvinrent à se faire une

place dans le mouvement, mais la plupart se sentirent lésées, et la conclusion était la même pour toutes : quel que soit le milieu d'où ils venaient, les hommes tenaient violemment à leur suprématie, et se croyaient naturellement plus talentueux en tout que les femmes, sauf, bien sûr, quand il s'agissait de faire les courses ou de s'occuper de leur propre enfant.

Des réunions entre femmes s'organisèrent pour parler de la place qui, même en temps de révolution, leur était dévolue, et c'est ainsi que se créa le Mouvement de Libération des Femmes, nécessaire à leur émancipation, avec un seul mot d'ordre : Ne me libère pas, je m'en charge !

Enfin la colère des femmes s'exprima. Enfin, leur désir d'une vie plus ample et leur frustration de ne pouvoir y accéder se rencontrèrent lors de réunions réservées aux femmes. Elles avaient enfin leur tribune. Elles pouvaient parler, et rendre à leur condition personnelle sa dimension collective et politique. Les vexations et les humiliations qu'elles subissaient quotidiennement à la maison, au travail, dans la rue, dans leur famille, de la part de leur mari, de leur fiancé, de leur patron, de leur père, de leur grand-père, de leur oncle, de leurs cousins, de leurs frères, et de n'importe quel homme, étaient discutées, partagées, reconnues comme des sujets importants. Grâce à cela, elles n'avaient plus l'impression d'être folles, et elles se reconnaissaient

mutuellement le droit d'être en colère et d'exiger plus de la vie, sans honte ni culpabilité. Elles pouvaient enfin se sentir saines, capables, et justes en leur cause. Parce qu'elles étaient ensemble, dans une sororité parfois houleuse, toujours contrastée, mais éminemment solidaire.

Altisia n'en finissait pas de s'émerveiller. Toutes ces femmes, qui s'étaient enfin trouvées, enfin rassemblées, étaient superbes. Avec ses collègues, elle encouragea les amazones à se joindre aux réunions, et à parler, à témoigner, à exprimer leurs désirs et leur révolte.

Le vent qui soufflait, la libération de la parole et la résonance entre les femmes firent prendre conscience à certaines, maltraitées depuis longtemps, qu'il n'était ni normal ni de leur faute que leur mari leur fêle des côtes à coups de pieds, ou leurs déboite l'épaule sous les yeux de leurs enfants terrifiés. On avait peu de place mais on ne refusait personne et on se serrait autant qu'il le fallait. Aux réunions du MLF, on parla des difficultés du Foyer, et trois femmes qui avaient de l'argent et des biens décidèrent de les mettre à disposition des rescapées et de récolter des fonds en leur faveur.

Avant de libérer leur corps, leur sexualité et leur maternité, les femmes libérèrent leur parole, leur pensée, leurs émotions, dans la communion d'une condition qui, en

dehors de quelques nuances propres à chaque situation, était commune à toutes.

Et cette parole, ces témoignages, ces réflexions, ces cris de révolte les incitèrent ensuite à se politiser, à revendiquer, à manifester, et tant pis si la plupart des hommes, et certaines femmes aussi, bien conditionnées par la pensée dominante, les injuriaient, les humiliaient, et les traitaient d'hystériques. Tant pis si ces voix autour d'elles, d'inconnus et de proches, leurs répétaient haineusement que leur place était à la maison, qu'on saurait bien les y ramener, qu'elles ne seraient jamais heureuses en dehors de ça, et que ce n'était pas elles qui allaient changer un ordre naturel immuable qui avait fait ses preuves.

Tant pis, oui, parce qu'enfin existait un espace de respiration pour les femmes qui le souhaitaient. Un espace où elles n'étouffaient pas. Un espace où elles retrouvaient leur dignité, leur faculté d'agir, d'être créatives, un espace où elles n'étaient plus seules.

Tant pis aussi pour celles qu'on n'aimait pas, avec qui on ne s'entendait pas, et qui ne nous aimaient pas. Parce qu'on faisait cause commune, et qu'on était assez nombreuses pour se trouver des amies et des alliées.

Altisia, qui en avait déjà beaucoup en arrivant, en trouva plus encore. Et c'est aussi au cours d'une de ces réunions qu'elle rencontra Audrey, sa première amour. Audrey était

historienne. Elle avait à peu près l'âge d'Altisia et s'était montrée discrète jusqu'au moment où, prenant son courage à deux mains, elle avait fait signe qu'elle aimerait prendre la parole. Trois femmes, qui attendaient leur tour depuis un moment, avaient encore parlé, puis Audrey, la voix un peu tremblante, avait soulevé une question qui avait beaucoup intéressé ses consœurs.

- Je suis historienne, commença-t-elle, et je suis toujours aussi choquée et ébahie de constater que nous les femmes nous sommes absentes du récit de l'histoire. Pourtant, nous participons aux révolutions, à l'économie, à la vie sociale. Nous nous prenons les événements nationaux de plein fouet, comme les hommes. Nous travaillons, nous élevons nos enfants, qui deviendront des adultes mais aussi des citoyens. Nous avons le droit d'aller en prison, d'être condamnées à mort, et depuis très peu d'années, de voter. Nous étudions, certaines d'entre nous arrivent malgré les oppositions à être artistes, scientifiques, médecins, chirurgiennes... Oui, chirurgienne ! Je ne vois pas pourquoi on serait appelée « chirurgien » alors qu'on ne cesse de nous rappeler qu'on est une femme et pas un homme ! Vous avez remarqué ? Dès qu'on fait un métier que les hommes considèrent comme leur chasse gardée, on n'a pas droit au féminin ! Quand il s'agit de soigner, de s'occuper des

autres, d'être la maman, alors là oui, on l'a notre féminin ! On est infirmière, on est institutrice, on est puéricultrice... En revanche, on est chirurgien ! Moi je suis historien, figurez-vous ! Et Camille Claudel était sculpteur, et Amelia Mary Earhart était aviateur, et Marie Curie, physicien ! C'est dingue, hein, comme on nous le refuse, ce petit « e », quand on marche soit-disant sur leurs plates-bandes ! Ils ont peur, peur, d'un tout petit « e » de rien du tout ! Ben oui, c'est ce qu'ils disent de nous ! Qu'on est un tout petit féminin de rien du tout ! Et tout à coup voilà qu'ils se cabrent comme des chevaux devant du feu, pour des suffixes féminins ? »

Au comble de l'excitation, les femmes avaient hué les hommes, elles avaient acclamé Audrey, fait des commentaires, en riant, en s'énervant, puis Audrey avait fait signe qu'elle n'avait pas fini et toutes s'étaient calmées.

- Donc, ce que je veux vous dire, c'est que je me pose des questions. Je me demande si les hommes n'auraient pas peur de nous ? Est-ce qu'ils n'auraient pas une peur enfouie, irrationnelle, démentielle de nous ? Parce que, comme je vous le disais, ils passent leur temps à nous effacer. Si un... ou une extraterrestre venait sur la terre et lisait nos livres d'histoires, ils ne trouveraient nulle trace de nous. Il ou elle pourrait croire que cette planète n'est habitée que par des hommes. Personne ne saurait que

nous avons existé, et que notre société est aussi faite par les femmes. Cet effacement de nous, ce gommage, est partout. Ils nous ont évincés de tous les domaines publics et décisionnaires de la société. Ils n'ont pas lésiné sur les moyens pour nous mettre en cage, dans des prisons qu'on appelle « foyer », ils ont mis le paquet pour nous faire croire que nous étions faibles et incapables, et que nous devions nous en remettre à eux parce que jamais nous ne saurions nous débrouiller seules, ou plutôt sans homme.

« Alors je me dis que quand on prend conscience de l'ampleur de la violence et de l'organisation qu'ils déploient pour nous imposer silence, pour nous empêcher de penser, d'agir, de décider, la raison ne peut pas être qu'ils nous croient stupides et incompetentes. La raison, c'est au contraire qu'ils ont peur de nous. Et s'ils ont peur de nous, c'est peut-être que nous avons quelque chose qu'ils n'ont pas, quelque chose qu'ils envient... Sinon, pourquoi nous écraser ? Franchement, pourquoi utiliser tant de moyens pour écraser des femmes qui sont incapables et bêtes, et faibles ? On n'a pas besoin d'écraser les faibles. On n'a rien à craindre des faibles. On a à craindre des gens plus forts que nous, qui peuvent nous dépasser, qui ont un pouvoir que nous n'avons pas. C'est exactement comme lorsqu'un dirigeant exerce une

forte répression sur son peuple : c'est parce qu'il a peur de lui, peur que son peuple, s'il se réveille et s'il commence à remettre le pouvoir en question, lui fasse perdre son pouvoir. Parce que c'est vrai. Il y a eu des têtes coupées, quand même... Et l'histoire ne manque pas de renversements de pouvoir.

« D'ailleurs ils ont raison : nous sommes plus fortes qu'eux, et nous sommes sottes de continuer à vivre sous leur joug. Parce que, nous, les femmes, tout ce que nous faisons pour nous, tout ce que nous arrivons à accomplir de libre et d'intéressant, nous l'accomplissons malgré des forces d'opposition énormes. Par exemple, le peintre peut peindre, il a des problèmes de peintre : le manque d'argent, la difficulté à être connu... La peintre, elle, a des problèmes de peintre, et des problèmes de femme qui lutte contre toute une société qui réprouve qu'elle soit peintre, et qui ne cesse de lui mettre des bâtons dans les roues parce que, comme vous le savez, sa place est celle de la femme mariée et de la mère. Le peintre, lui, pourra avoir femme et enfants, s'il le désire. La société lui en donne le droit. La peintre, elle, restera célibataire. Pour l'homme, le cumul. Pour la femme, le choix sacrificiel. L'addition pour l'un, la soustraction pour l'autre. Parce que l'homme peut bien avoir des enfants, c'est son épouse qui s'en occupe. Quand il les voit, ils sont bien

propres et bien mignons, leur mère leur a dit avec sévérité de ne pas embêter papa, lequel peut leur faire une petite caresse sur la joue en passant et repartir à son œuvre. La peintre, elle, doit choisir, car jamais un homme ne voudra inverser les rôles. Et si elle a des enfants, elle sait qu'elle peut dire adieu à la peinture, à sa passion, à sa vie.

« Nous les femmes nous passons notre temps à faire beaucoup plus de choses, et des choses bien plus difficiles que les hommes. Ils nous emmerdent à faire les coqs, les conquérants ! Les courageuses et les fortes, c'est nous ! Il y a des femmes qui arrivent à prendre une place importante qu'on leur refuse. C'est le cas des artistes et des scientifiques, des femmes qui agissent dans la cité. Celles-ci sont de grandes combattantes. Mais je crois que toutes les femmes sont de grandes combattantes, parce qu'elle doivent lutter contre des forces qui leur assignent une place étriquée et insuffisante à leurs besoins. Les hommes agissent. Nous, nous agissons et en même temps nous luttons contre d'énormes forces extérieures pour pouvoir agir. Cela demande beaucoup de combativité, de force, de courage, de ténacité, d'ingéniosité, d'intelligence, de stratégie parfois, de sacrifice... C'est dire si, finalement, les hommes ont des raisons de nous craindre ! Nous sommes sacrément tenaces pour arracher des victoires malgré la répression,

les menaces, le chantage, l'humiliation, les insultes, l'ostracisation...

« Excusez-moi, je suis un peu longue, mais mon raisonnement ne tient pas sur un ticket de bus et je crois qu'il est important d'interroger notre valeur, et de prendre conscience que ces hommes, qui nous tiennent en laisse, ont peur de nous, d'un pouvoir que nous avons ! Quel pouvoir, je ne sais pas ! Mais je suis sûre qu'on a un pouvoir qu'ils nous envient et qui les effraient. Et si vous regardez bien... et après, promis, je m'arrête !, toute la société est bâtie autour de nous. C'est vrai ! L'ordre social est bâti autour de la famille, mais en fait, c'est nous, le cœur de cette histoire ! Parce que le mariage donne le droit légal aux hommes de posséder une femme et sa maternité. C'est pour cela qu'il « donne », je mets des guillemets, son nom à son épouse et à ses enfants. C'est comme un sceau, le sceau de sa propriété qu'il applique sur son épouse et ses enfants, pour que tout le monde sache qu'ils lui appartiennent. Si les choses étaient justes, c'est la mère qui devrait donner son nom à ses enfants, parce qu'on sait toujours qui est la mère, et pourtant ils portent le nom du père, de celui dont on n'est pas sûr de la paternité. Vous voyez ? C'est nous, le centre de tout ! On est comme un objet précieux que les hommes s'approprient, avec les enfants qui en viennent et... Peut-

être justement à cause des enfants. Il y a aussi l'organisation légale de l'héritage, entre mâles... Il faut des enfants mâles pour perpétuer le nom, et l'héritage, quand il y en a un... Enfin... J'arrête là... de toute façon, je ne trouve pas le bout de mon raisonnement, il me manque quelque chose... une clé de compréhension...

Merci de m'avoir écoutée !

Tandis que des femmes intervenaient et commentaient les propos d'Audrey, discutant avec elle, posant des questions, échafaudant des hypothèses, Altisia la regardait avec un ravissement qu'elle n'avait jamais ressenti pour un homme. Il faudrait qu'elle lui dise que les points qu'elle avait soulevés méritaient d'être poursuivis, qu'il faudrait même organiser une réunion sur ce sujet, peut-être même un groupe de réflexion, car si on arrivait à savoir de quel pouvoir il s'agissait, on aurait peut-être les moyens de reprendre notre liberté.

Parée du sourire de celle qui, tombée sous le charme d'une personne inconnue, se met à flotter dans une atmosphère ouatée, Altisia se dirigea vers Audrey alors que les femmes rejoignaient la sortie.

- Tu veux qu'on prenne un verre ? demanda Audrey après qu'elles eurent échangé quelques mots.
- Maintenant ? questionna Altisia, surprise que tout soit si facile.

- Oui !
- D'accord !
- Super !
- Mais non ! Non ! En fait, non.
- Ah... répondit Audrey, qui ne comprenait plus rien.
- Je veux dire que oui, j'aurais bien voulu, mais un autre jour, parce que là je dois aller chercher ma fille chez une amie, s'expliqua-t-elle avec émoi.
- Tu as une fille ?
- Oui. Elle aura bientôt six ans. Elle s'appelle Coline.
- Et elle a un papa ? demanda Audrey avec un petit air malicieux.
- Non. Elle a une mère, des grands-parents, et beaucoup de gens, répondit Altisia en reprenant son sang froid.
- Bien... approuva Audrey. Un bel entourage alors... Surtout si j'en juge par sa maman... dit-elle d'une voix douce.
- Oui... elle est bien entourée... répondit Altisia, perturbée.
- C'est dommage... J'aurais bien voulu prendre un verre avec toi... Tiens, c'est mon numéro. Appelle-moi quand tu as le temps... dit-elle en écrivant son numéro et son prénom sur un petit bout de papier arraché à une enveloppe qu'elle avait dans son sac.

- D'accord, répondit Altisia en se demandant quand elle aurait du temps.

Car justement, le temps, c'était ce qu'elle n'avait pas. Ou plutôt, elle avait le temps pour tout ce qui comptait pour elle : son travail, sa fille, ses amies, le MLF... Mais tout son temps y passait, et, pour une fois, elle regrettait de ne pas en avoir un peu plus, pour « autre chose », pensa-t-elle sobrement.

Elle se quittèrent à regret et partirent chacune de leur côté en espérant se revoir très vite.

Et en effet, elle se retrouvèrent souvent, toujours par hasard, à des réunions. Parfois, quand Altisia était disponible, elles prenaient un verre ensemble, et ne se quittaient que difficilement. Altisia était troublée par cette rencontre. En vérité, elle se sentait amoureuse et se délectait de vivre une expérience si douce et si passionnante, qui lui laissait le temps de s'acclimater à ses émotions et à l'échauffement de son sang quand elle pensait à Audrey.

Puis vint un soir particulier où elles ne se quittèrent pas un instant, se glissèrent des petits mots complices à l'oreille, et furent émues d'une même émotion quand Jacqueline, qu'elles avaient déjà aperçue à deux ou trois assemblées, s'épancha avec une sincérité poignante.

Cathy avait dit : « Vous savez ce que j'ai entendu à la radio ce matin ? J'ai entendu la présentatrice demander à un

type, je sais pas son nom : pensez-vous qu'il pourrait être envisageable que la femme gagne l'argent du foyer et que l'homme reste à la maison ? Et le gars a répondu, très satisfait de lui-même : « Disons que, par nature, la femme est mieux faite pour le foyer. » Voilà ! Clac ! Retourne à la cuisine et remballe tes lubies d'émancipation ! C'est ça, le message ! Et ce qui m'exaspère, c'est qu'on en est encore à ce schéma de la femme ignorante qui demande à l'homme expert ! C'est comme ça pour tout, et ça fait chier ! Mais en plus, là, finalement la femme demande à l'homme de la définir, comme s'il savait mieux qu'elle ce qu'elle veut faire de sa vie ! C'est vraiment dégueulasse ! J'en peux plus de ce genre de conneries ! On en bouffe de tous les côtés ! On n'entend jamais rien qui sort de ça. C'est toujours pareil. On n'entend jamais un homme ignorant qui demande à une femme experte. Ou une femme qui serait conviée à parler des femmes. Maintenant, il y a des féministes invitées, un peu, ici et là, mais il faut voir comme les présentateurs des émissions les bâillonnent directement ! Ils ont une façon de les traiter... Avec un mépris déguisé en courtoisie. Et après, pour la plupart, elles n'arrivent pas à dire ce qu'elles pensent... D'ailleurs, les hommes leur coupent tout le temps la parole...

- Oui... Y'en a vraiment marre ! avait répondu Caroline.
C'est comme ces émissions qu'ils passent le matin, aux

heures « où la ménagère fait son ménage »... Vous avez remarqué, d'ailleurs ? « Son » ménage. Ils disent toujours ça. C'est NOTRE ménage. Voilà, comme ça, on est sûre de ne pas oublier qu'on est née pour faire le ménage ! Je disais donc, ces émissions, là... Ça fait des années qu'on se les bouffe ! Ils n'ont pas remarqué que les temps changent ? Il serait temps de les arrêter ! J'en ai ras-le-bol de tous ces conseils donnés aux femmes par un homme, pour être une bonne ménagère. Qu'est-ce qu'il y connaît, lui ? C'est nous, les expertes ! Lui, il a jamais tenu un chiffon de sa vie ! A chaque fois, on nous dit ce qu'il faut faire, et ce qu'il ne faut pas faire, et comment il faut être, et comment il ne faut pas être... L'autre jour, le gars disait que pendant le ménage, il ne faut pas être négligée, alors que franchement on est seule à la maison, alors qu'est-ce qu'on s'en fout ! Et, je cite, qu'il ne faut pas faire la starlette ! Je vous assure ! C'est-à-dire qu'il ne faut pas être sur son trente et un, sexy, robe moulante, les cheveux coiffés en rouleaux, avec du rouge aux lèvres et une clope ! Franchement ! Déjà, marre, marre, qu'on vienne nous dire comment on doit être et comment on ne doit pas être ! Et en plus, le gars, qu'est-ce qu'il croit ? Qu'on va aller froter la baignoire et plonger la tête dans le four grasseyeux avec une robe à la Marylin Monroe ? Non mais franchement ! Et puis merde aussi, pendant que le mari

est dehors à faire le beau, nous on est seules, alors je vois pas ce qui nous empêcherait de nous comporter comme on veut !

- Je voudrais dire quelque chose ! était intervenue Marie. Je trouve que, dans nos assemblées, on parle beaucoup comme si toutes les femmes vivaient notre vie. On parle de la classe moyenne, où les hommes travaillent en costume, dans des bureaux, et nous on est femme au foyer. Mais dans les classes populaires, les femmes travaillent beaucoup. Je veux dire qu'elles ont un travail rémunéré. Il y a beaucoup d'ouvrières dans les usines. Si on veut parler pour toutes les femmes, on devrait peut-être un peu élargir notre point de vue...
- Oui mais ça c'est pas possible, répondit Caroline. C'est trop compliqué. Le mieux, c'est de parler de sa condition là où on la connaît. Le problème, c'est justement que les femmes des milieux populaires travaillent, elles ont souvent beaucoup d'enfants, et elles n'ont pas le temps de venir. On n'en a pas beaucoup dans nos rangs...
- Il faudra réfléchir à une façon de rendre le mouvement accessible !
- Ah oui ? Et comment tu veux faire ça ? On jongle déjà beaucoup pour arriver à venir ! Je ne sais pas si on va pouvoir faire plus.

- On peut quand même y réfléchir ! insista Marie. Qui est pour ? Qui est contre ? Qui s'abstient ? C'est bon, on le mettra à l'ordre du jour d'une AG.

C'est à ce moment-là que Jacqueline, qui voulait parler depuis un bon moment, put prendre la parole.

- Je suis d'accord pour qu'on s'exprime selon ce qu'on connaît. Parce qu'en mettant tout ça en commun, on se rend compte qu'on a à peu près la même vie, malgré des différences. Le fond est le même. Et c'est un bon point de départ. Et justement, Cathy, tu parlais tout à l'heure de cet homme, à la radio, qui disait que les femmes étaient faites pour le foyer... Je vais vous dire : autant dire que les lions sont faits pour être en cage ! Moi, je suis femme au foyer. La classe moyenne, avec le mari qui travaille, et l'électroménager pour moi en récompense de mes services. J'ai deux enfants... Je suis ce que tout le monde attendait de moi, y compris mon mari. Il voulait précisément une femme qui soit à lui, entièrement dévouée à son confort, à ses besoins. Une femme qui soit là, le soir, quand il rentre, la parole gentille, la mise en plis coquette, et le bon repas chaud. Seulement, les années ont passé, moi je suis toujours la femme qu'on m'a dit d'être... En plus, on m'en a tant vanté les mérites que j'ai vraiment cru de tout mon cœur que c'était la plus belle vie que je pouvais avoir. Dans les pubs, on voyait toujours

les femmes belles, souriantes, heureuses, parce qu'elles avaient un four, ou la lessive Omo, et qu'elles faisaient le bonheur de leur mari. Et puis depuis toujours, on me faisait miroiter le mariage comme la vie la plus heureuse et la plus accomplie qui soit, le saint Graal qu'il fallait absolument avoir. Mais tout ça, c'est des histoires... C'est pas la vie.

« Parce que maintenant, mon mari est fasciné par les femmes libres, qui sont les égales des hommes. Il a une collègue qui le fascine... Une femme brillante, célibataire, qui ne pense qu'à sa carrière, et qui réussit plutôt bien... Il faut voir comme ses yeux brillent quand il la mentionne... Moi, je l'ennuie. Je l'ennuie parce que je suis la femme qu'il voulait que je sois. Il est toujours plus absent. Absent de la maison, et absent quand il est là. Lui, il se réalise, il découvre le monde, il gagne de l'argent... Il peut évoluer. Moi pas. Comment est-ce que je pourrais évoluer, enfermée entre des murs, des casseroles et des produits ménagers, à faire tous les jours les mêmes choses depuis des années ? J'ai l'impression de me dissoudre. Pendant que mon mari, dehors, est en expansion dans un monde qui ne cesse de s'agrandir autour de lui, moi je me dissous, je n'ai plus de vie intellectuelle depuis si longtemps que je me souviens à peine de mes années d'étude. Ma passion, c'était la

littérature... Mais je ne lis plus. Depuis mon mariage, je ne lis plus. Je me suis tout de suite concentrée sur les tâches qui m'incombaient, je voulais être une bonne épouse... En fait de livre, je n'ouvre plus que ceux qui traitent de cuisine, de nettoyage et d'enfants. Je peine à me souvenir que la politique me captivait, que j'avais de longues conversations passionnantes avec mes camarades d'université, que je riais beaucoup, que je dansais, que je sortais, que j'entendais parler d'études juridiques, d'histoire, de civilisation inca, de beaucoup de sujets et de disciplines grâce à tous les gens que je rencontrais dans les soirées... Que j'avais une vie, et que j'étais libre. En réalité, c'est à ce moment-là que j'ai été heureuse. Je ne le savais pas, je croyais qu'autre chose de vraiment mieux m'attendait, et que tout ça, les études, les camarades et les fêtes n'étaient qu'un intermède entre ma vie de jeune fille et ma vie de femme, et que la vraie vie commencerait après. Mais, ma vraie vie, c'était avant, et je l'ai perdue. J'avais de l'air, de l'espace, une vie à moi, des amies, j'étais nourrie intellectuellement et affectivement... J'avais tout. Tout. Et je ne le savais pas. Mes parents me disaient toujours « Oui, les études c'est bien, mais tu verras plus tard, quand tu seras mariée, là ce sera vraiment autre chose. Ce sera ta vie de femme. »

« Ma vie de femme... Une vie de recluse, avec toutes ces tâches répétitives, qui m'ont usée, lessivée. Je suis lessivée par toutes ces lessives. Quant aux enfants, mes enfants, je les aime, oui... Je les aime plus que tout, mais je suis si absente de ma vie, si disparue, que je ne fais que jouer un rôle. Je joue le rôle de l'épouse, de la fille, de la belle-fille, et de la mère. Mes enfants n'ont pas vraiment de mère... Je suis trop disparue pour ça... Alors je joue le rôle de la mère, pour donner le change, et pour faire mon devoir, pour ne pas les abandonner, les délaisser... Mais les enfants ne sont pas dupes. Ils savent bien s'ils ont une vraie maman ou un ersatz de mère.

« Je le regrette infiniment. Je me sens affreusement coupable, j'ai très honte, vraiment vraiment honte, et j'aimerais vraiment être une vraie mère pour eux, mais je ne peux pas ! Je ne suis pas là ! Je ne sais même pas ce que je veux. Je ne suis plus rien. Je suis comme invisible pour moi-même, effacée de moi, inexistante. Et mon paysage est si étriqué, si fermé que je ne sais même plus rêver, désirer autre chose. Il n'y a qu'en étant envieuse de la vie de mon mari que je sens ce qui me manque. Et ce qui me manque, c'est tout ce qui fait une vie. Mais le reste du temps, quand je suis seule, quand je nettoie, ou quand je tourne en rond chez moi, sans savoir où me mettre, où aller, parce que je n'ai aucun endroit où aller,

pas de bureau, pas de travail, pas de lieu extérieur à moi, que je partagerais avec d'autres, à qui je pourrais sourire et parler, quand je suis là, comme ça, je ne vois plus rien, je ne sais rien. Mon champ de vision est condamné. Je suis comme ces bœufs à la campagne : je tire la charrue, les yeux baissés sur le sillon à tracer.

« Je crois que je vais très mal, et depuis longtemps, plusieurs années. Mon mari va bien, lui. Il est de plus en plus épanoui. Et je me demande pourquoi il tient tellement à ce que je sois femme au foyer alors que ce sont les femmes libres, celles qui travaillent, qui l'excitent et le fascinent. Pourquoi, encore aujourd'hui, me dit-il que je suis ridicule et que je devrais être heureuse d'avoir tout ce que j'ai, quand je caresse l'idée de travailler ? Pourquoi me refuse-t-il ce qu'il adore chez sa collègue ? Quand je la vois, je me sens si nulle... Elle est si vivante, si gaie, si libre... Elle est belle, et tellement à l'aise... Je me sens empotée à côté d'elle. Elle porte des tailleurs-jupe qui, sur moi, seraient inappropriés. Je comprends que mon mari soit fasciné... Elle me fascine aussi. J'aimerais être comme elle, avoir sa vie... J'aimerais être elle, et avoir fait un autre choix.

« Finalement, il a voulu une femme de ménage, plutôt qu'une partenaire, et il l'a eue. Mais qui s'intéresse à une femme de ménage qui n'a rien d'intéressant à dire ? Une

partenaire, c'est beaucoup plus intéressant. Une partenaire, c'est une égale qui a une vie. Et c'est grâce à cette vie qu'elle a des choses à raconter et qu'elle est drôle et intéressante. Moi, je n'ai rien à dire... Rien que mon ménage...

« Mais pourquoi mon mari me refuse-t-il d'être une femme capable de le fasciner ? Pourquoi ne veut-il pas que je travaille ? Je sais bien que j'en ai le droit, si je veux je peux travailler. On n'a plus besoin de leur autorisation. Mais ce n'est pas la question. La question c'est : pourquoi ne veut-il pas que je sois une femme comme celles qui lui plaisent ? »

Jacqueline s'était arrêtée sur cette question. Son témoignage et ses réflexions avaient médusé l'assemblée. Les femmes se taisaient avec respect. C'était alors qu'Audrey s'était levée et qu'elle s'était dirigée vers Jacqueline. Elle l'avait prise dans ses bras, et lui avait murmuré : « Va selon tes désirs, ma sœur. Aucun homme ne vaut qu'on se sacrifie pour lui. »

Jacqueline s'était alors mise à pleurer, puis les discussions avaient repris.

- C'est pas compliqué, ma belle, avait dit Cathy. Il ne veut pas que tu t'émancipes. Il veut que tu sois à lui. Les femmes libres, c'est bien pour l'agrément. Quand ils en épousent une, ils en font une chèvre attachée à un

piquet, alors qu'au départ c'était la panthère sauvage qui les rendait fous d'amour. Et encore, quand ils en épousent une ! Parce que, tu sais bien... Ils veulent être propriétaire de LEUR femme, comme ils disent. Alors les femmes libres ont leur liberté, mais elles le payent souvent de solitude conjugale. Ou alors, si elles se marient, il faut qu'elles rentrent dans le rang. Sauf exception. Il y en a. Mais le système... Le système, c'est un homme qui possède une femme. Sorti de là, on entre dans le hors-norme. Et tu vois, ton mari est bien content : il a sa femme à lui, à la maison, sa bonne servante... Excuse-moi, mais c'est ça ! Et dehors, il a sa collègue, séduisante, inaccessible, troublante. Il a le fantasme et la réalité, la liberté et la servitude. Il a tout ! C'est le cumul masculin ! Ils peuvent tout avoir, s'ils le veulent ! Tandis que nous, nous devons choisir entre la liberté et la famille, la carrière et les enfants, l'affranchissement aux règles et la sécurité. Rares sont celles qui peuvent cumuler...

« Le problème, c'est les mentalités. Leur mentalité à eux. Tu vois, certaines lois ont changé. Mais il nous faudra du temps pour pouvoir en profiter vraiment. Je ne parle pas des jeunes filles, ni des petites filles, qui peuvent grandir avec. Je parle de nous qui sommes nées dans les années quarante, qui avons grandi dans les années cinquante, avec tout le tintouin sur le retour des femmes au foyer,

l'ange du foyer, le *Guide de la bonne épouse*, et toute la propagande pour qu'on ne rêve que de ça, comme tu l'as dit. Et pourtant c'était bête parce qu'avec les hommes tués à la guerre, il y avait des places pour nous... Certaines ont su en profiter et elles ont eu raison, mais beaucoup d'entre nous sont mariées et ont des enfants. Nos études, quand on en a fait, sont loin derrière nous. Pour nous, c'est difficile d'oser sortir et de chercher un travail parce qu'on se sent incompétente et inadaptée. On manque de confiance en nous. Depuis 1965, on a enfin le droit légal de posséder nos biens propres, d'ouvrir un compte bancaire et de travailler sans l'autorisation de notre mari. C'est bien, c'est même très bien, et c'est fou qu'on ait eu à attendre si longtemps. Mais comment on s'y prend ? Moi, vous voyez, j'aime bien mon mari. On s'entend bien, on rit beaucoup, il est sympa, pas exigeant, mais bon, c'est quand même un homme. Il aime bien avoir sa petite femme pour lui et que rien ne change. Je ne lui parle pas de nos réunions parce que... Enfin, vous savez, quoi. Mais bon, je l'aime bien, et parfois j'aime bien lui faire un cadeau. Dès 1965, j'ai ouvert un compte à mon nom. J'étais contente. Mais voilà : j'ai un compte, mais pas d'argent à moi. Je n'ai que les allocations familiales, qui couvrent à peine les besoins des enfants. Pour les courses, je dois demander à mon

mari. Et quand je veux lui faire un cadeau, je n'ai jamais l'impression de lui en faire vraiment un, puisque je le paye avec son argent. Vous voyez, il y a la loi, qui est bonne pour nous, mais comment on fait, nous, pour remplir notre compte ? Et comment on fait avec les enfants, si on n'arrive pas à sortir de chez soi et à trouver un travail ? Et après, est-ce qu'il faudra travailler, et en plus continuer à tout faire à la maison ? Alors quand est-ce qu'on dort ? Parce que nos maris, eux, ils sont dans le cumul des avantages : ils travaillent, ils gagnent de l'argent, ils ont leur vie, et ils ont aussi une épouse et des enfants, dont ils ne s'occupent guère. Nous, on a le cumul des emmerdes : travailler, faire le ménage, s'occuper des enfants, penser à tout, avoir une organisation parfaite, courir du travail à l'école et de l'épicerie à la cuisine.

- En fin de compte, ce que tu veux dire, c'est que les lois ne suffisent pas. Il faut changer les mentalités. Celles des hommes.
- Oui.
- Oui eh bien voilà ! C'est ce qu'on n'a pas encore trouvé ! lança Candice en éclatant d'un rire contagieux.
- Mais on doit aussi changer les nôtres ! Ça non plus ce n'est pas facile. Pour moi, il n'est pas facile de penser que je suis capable de travailler, de faire autre chose qu'être

femme au foyer. Pour le moment, je n'ai pas réussi à franchir le pas. J'ai des freins mentaux, tu vois.

- Je vois, oui, mais tu avoueras que changer nos mentalités reste faisable. Alors que changer les mentalités des hommes, alors là, je ne vois pas comment.
- Alors tant pis. Tant pis pour eux, répondit Gladys, qu'on n'avait pas encore entendue ce jour-là. N'usons pas nos forces où ça ne sert à rien. S'ils ne veulent pas changer, s'ils ne veulent pas savoir que nous sommes comme eux, que nous avons le même besoin de vivre notre vie, de décider de notre vie, alors il ne nous reste plus qu'à prendre ce qu'ils ne veulent pas donner. Il faut leur arracher nos droits, qu'ils tiennent entre leurs griffes serrées et égoïstes ! Car c'est à nous ! Depuis toujours, ils nous confisquent nos biens propres, ils nous spolient de nos droits ! Tant pis s'ils ne comprennent rien, nous devons reprendre ce qui nous appartient !
- Bravo ! crièrent les femmes, certaines applaudissant et sifflant.
- Quel lyrisme ! remarqua Cathy en riant. Tu es douée ! Tu devrais écrire des manifestes et des livres pour nous défendre !
- Tu sais quoi ? J'ai déjà commencé ! répondit Gladys en criant pour que sa voix traverse la liesse bruyante qui s'était emparée des femmes depuis qu'elle avait parlé.

- Bravo ! C'est bien ! Tu devrais aussi tenir des tribunes ! Tu as vu comme, en quelques mots, tu as mobilisé nos camarades ? C'est fabuleux ! On a besoin de femmes comme toi, qui savent enthousiasmer les foules ! Parce que... entre nous soit dit, ça va pas être facile ! Avant de partir, donne-moi ton numéro !
- Ok ! répondit Gladys avec la satisfaction de servir la cause commune.

Entre temps, Audrey avait quitté Jacqueline pour retourner auprès d'Altisia, avec qui elle se sentait particulièrement bien. De son côté, Altisia scrutait son trouble avec étonnement. Elle ne s'était jamais sentie aussi perturbée par qui que ce soit, pas même avec les hommes pour lesquels elle avait ressenti une franche attirance. Elle avait du mal à respirer, et elle avait chaud, chaud... Chaud à la tête, aux mains. Chaud au corps. Chaud... au ventre, aux seins... Ses seins pointaient sous son pull, et son sexe... son sexe était omniprésent. Malgré ses efforts pour faire abstraction du désir qui l'envahissait, elle en était obsédée. Son désir était mordant, sa chair s'ouvrait comme un lys arrivé à maturité, son sexe chauffait, brûlait, se consumait de cyprine voluptueuse et amoureuse.

Aussi, quand Audrey lui demanda si elle était libre ce soir-là, Altisia répondit que oui. Un petit coup de fil à donner, et elle serait libre ! annonça-t-elle avant de se rendre à une

cabine téléphonique. Rose pouvait-elle lui garder Coline jusqu'au lendemain ? Elle en avait encore pour longtemps et elle ne voulait pas risquer de les réveiller toutes les deux en pleine nuit... Oui ? Vraiment ? Oh merci, Rose ! Vous me sauvez la vie !

Le lendemain matin, quand elle alla chercher Coline chez Rose, elle leur apporta des croissants, des fleurs, et du chocolat. Elle était si heureuse ! Elle avait passé une nuit fantastique, une nuit d'amour comme jamais elle n'en avait vécue. La première nuit d'amour de sa vie. Et elle avait joui, joui ! Elle avait aimé, caressé, embrassé, et avait été elle aussi aimée, caressée, embrassée. Les deux femmes s'étaient enlacées comme deux corps souples qui s'épousent entièrement, et entièrement se font jouir d'être là, peau contre peau, de sentir le plaisir venir de partout, et leurs cris s'étaient mêlés plusieurs fois, leurs soupirs, leurs râles, leurs langues et leurs doigts, leurs seins, leurs fesses, leurs jambes, leurs aisselles, leur visage, leur ventre, leur sexe, tendres, fondants, juteux et embrasés de désir et d'amour.

Ah oui, pour la première fois de sa vie, son corps n'avait pas été brusqué, manipulé, utilisé, défoncé. Il n'avait pas non plus été réduit à des trous qu'il fallait pénétrer, dans lesquels il fallait jouir, vite, comme si elle avait été un mannequin de cire. Elle n'avait pas été, cette fois, la conquête d'un homme

qui, une fois au lit, lui passe sur le corps avec la satisfaction de la posséder, d'en être l'heureux propriétaire convaincu d'avoir le droit d'en faire tout ce qu'il veut. Elle avait été respectée, aimée, choyée, considérée, et ainsi parée, elle avait pu, enfin, laisser libre cours au plaisir dont elle était depuis toujours capable, mais que ces hommes frustrés, limités par un mental de despote imbécile qui ne considéraient la sexualité que comme une entreprise agressive, avaient endigué sans état d'âme.

Les criminels ! Les criminels qui, comme une armée, assassinaient le plaisir de millions de femmes ! Beaucoup en témoignaient, aux réunions. Bien sûr, certaines avaient trouvé de bons amants avec lesquels s'assouvir complètement, d'autres avaient du plaisir avec leur mari, leur fiancé, leur petit ami, sans parvenir à l'orgasme. Beaucoup se plaignaient de ne pas pouvoir agir à leur guise. C'était l'homme qui conduisait et, quand elles parvenaient à s'exprimer, elles n'arrivaient pas à leur faire entendre qu'elles désiraient s'y prendre autrement. Même ceux qui semblaient écouter ne comprenaient rien. Ils ne comprenaient pas les baisers, les caresses, l'amour, la relation. La relation, c'était le problème central. Ils n'étaient pas en relation. Et pour cause : ils ne les considéraient pas comme des personnes à part entière, mais plutôt comme des corps qui pouvaient leur donner du plaisir. Ils

s'énervaient si elles ne se pliaient pas à leurs désirs, ou soupiraient et les culpabilisaient d'une petite phrase assassine, s'énervaient aussi si elles osaient dire « tu me fais mal ». Bref, ils s'irritaient de tout ce qui contrevenait à leurs plans bien rodés, toujours les mêmes, toujours destinés à bien profiter du joli petit corps moelleux qui avait l'avantage d'être équipé d'un vagin, mais aussi d'une bouche où éjaculer, et selon les goûts, d'un anus. Les femmes disaient que, dans la rencontre, elles se sentaient désirées, puis dès les premiers contacts physiques, elles étaient réduites à des seins, des fesses et un entrejambe, et enfin, au lit, une fois nue, à des trous pénétrables et éjaculables.

- Je n'en peux plus de ses caresses méthodiques, rapides et silencieuses », avait dit Christine au sujet de son mari. « Il ne sait pas caresser. C'est comme une formalité à remplir. Il le fait parce qu'il faut le faire. Mais, lui, ce qu'il vise, c'est son orgasme, le plus vite possible. Le reste... moi... il s'en fout. Il fait semblant de m'embrasser et de me caresser, je ne sais même pas pourquoi. Ça dure deux minutes, c'est bâclé, c'est désagréable, c'est raide, rude, artificiel, sans cœur, sans tendresse, sans douceur, sans désir, sans plaisir, sans attention, sans passion. C'est robotique, mécanique, forcé. Je suis mal touchée, mal embrassée, mal aimée, mal baisée. Oui, mal baisée, comme disent les hommes dans la rue quand ils veulent

nous insulter ! Mal baisée ! J'ai toujours envie de leur dire : « Par qui ? Si je suis mal baisée, c'est que les hommes sont des mauvais baiseurs ! » Ça me sidère qu'ils ne comprennent même pas qu'ils sont en train de s'insulter eux-même ! Quels cons ! Putain de merde ! J'en ai marre, moi, les filles ! J'ai envie de faire l'amour, vous savez pas à quel point ! J'en suis obsédée ! J'en ai envie quinze fois par jour ! J'ai mon corps, mon sexe, ma peau prêts à aimer sexuellement, à jouir, à avoir du plaisir, je suis faite pour ça ! Et je vais vous dire ! Je vais vous le dire, oui, parce que hé, on n'est pas là pour jouer les mijaurées et se raconter des conneries ! On peut parler vrai, non ? Sinon à quoi ça sert, la révolution ? Ça sert à rien ! Alors voilà, moi je sais que je suis douée pour faire l'amour et pour jouir, parce que je me masturbe plusieurs fois par jour et que j'ai commencé à onze ans ! Ouais ! Et c'est bon ! C'est très bon ! J'ai des orgasmes à chaque fois ! A chaque fois je peux sentir le plaisir monter en moi, et à chaque fois je monte au septième ciel. Je croyais qu'une fois mariée, je n'aurais plus besoin de me masturber, parce que je ferais l'amour avec mon mari, et que ça serait encore mieux que la masturbation ! Je pensais que ça serait mieux parce qu'il serait là, lui, et qu'on se toucherait, qu'on s'embrasserait, qu'on inventerait des trucs ensemble, des manières de se

donner du plaisir ! Mais non ! Non ! Je fais tout ce que je peux pour échapper à ce que j'appelle ses coïts, tellement c'est triste, brutal, terre à terre, et unilatéral ! Il n'y a que lui, dans l'histoire ! Moi je ne suis pas là. Je voudrais être là, mais il me met dehors, en tant que personne. Il me prend, vlan, et voilà, terminé. Franchement, je me demande pourquoi j'ai tout un corps sensible, sensuel, si c'est pour que tout se réduise à « écarte les jambes, j'arrive ». En plus, je le méprise. Quand je vois ses orgasmes, c'est pitoyable. Il est là, à pousser son petit... je ne sais même pas comment on appelle ça. C'est même pas un couinement. C'est encore moins. Ça a l'air rapide et très prosaïque, sans envol. C'est surtout une éjaculation avec un petit vernis d'orgasme. Parce que quand je vois mes orgasmes à moi, alors que je me les donne toute seule, c'est autre chose ! Et lui, il est pas tout seul – enfin si, dans sa tête il est tout seul, mais bon... Il est pas en train de se masturber... Enfin si, il se masturbe en moi. Si, c'est vrai ! Il se masturbe dans mon corps, dans mon sexe, dans mon petit écrien à bite. Voilà. Je suis un écrien à bite, et monsieur se masturbe dedans parce que c'est quand même mieux que dans sa main, tout seul, et parce que c'est excitant de posséder une femme, un corps, et d'être le maître qui peut en faire ce qu'il veut. Y a de ça, non ?

Enfin, moi je le sens. Je sens que son plaisir passe beaucoup par sa conviction de me dominer, de pouvoir faire ce qu'il veut de moi, parce que... Parce que je lui appartiens. Je suis sa femme. La femme de Monsieur Millet. D'ailleurs, sur les courriers, on ne m'écrit pas « Madame Christine Millet » mais « Madame Xavier Millet ». Voilà. Pas d'identité à moi. Je suis la propriété de Monsieur Xavier Millet. Je ne suis personne. Je n'existe pas en tant que telle. J'existe en tant que propriété de Monsieur Xavier Millet. Et c'est exactement comme ça que Monsieur Xavier Millet, que j'ai épousé un jour de grande imbécilité, couche avec moi : il profite de sa propriété, je ne suis personne, je n'existe pas, d'où les fausses caresses, les faux baisers. Parce que hé, on n'embrasse pas et on ne caresse pas une chose. Et c'est le problème. Si... Imaginons l'inimaginable. Si, maintenant, tout à coup, mon mari me regardait vraiment, et qu'il voyait alors une personne. Imaginons que cette personne lui plaise beaucoup, qu'il en soit même amoureux. Là, tout changerait. Notre vie entière changerait. Là, on pourrait faire l'amour ensemble, en relation, en échange, en partage, en complicité, en sensations communes. Là, il m'embrasserait vraiment, fougueusement, tendrement, passionnément, amoureuxment, délicatement, et il me caresserait de même. Et ça durerait. On se donnerait du

plaisir, à se caresser et à s'embrasser, à s'enlacer, à se toucher, à se sucer, à se faire jouir. On pourrait jouer. Seulement voilà : il en est incapable. Il est tellement bouché qu'il ne peut même pas voir que son petit plaisir, auquel il tient tellement, c'est du pipi de chat à côté du plaisir qu'il aurait à me considérer comme une partenaire sexuelle. Et si ce n'était que mon mari ! Mais ils sont légions ! C'est l'écrasante majorité ! Tous sur le même modèle, à part quelques exceptions... Il y en a toujours. Mais bon, moi, quand je vois comme ils sont bouchés, je n'ai pas du tout envie d'être comme eux. Vous savez, on nous fait toujours miroiter les hommes comme mieux que nous, le modèle absolu, qu'il faudrait atteindre et imiter pour être leurs égales ! On nous persuade même qu'ils sont bien trop hauts, bien trop accomplis pour qu'on puisse leur arriver à la cheville. C'est l'Everest, quoi, on est destinée, soit-disant, à les admirer d'en bas, béatement, et surtout bêtement. Mais non ! Non ! Ils sont bouchés ! Je me trouve bien plus évoluée qu'eux ! Quand je vois comme ils sont satisfaits d'eux, là, à continuer tout ce système sans réfléchir, à être incapable d'évoluer, de changer, de se remettre en question ! Non, ils ne sont surtout pas un modèle à suivre ! Surtout pas ! Moi j'ai pas envie de dépendre de quelqu'un pour avoir une culotte propre à me mettre et un lit propre où dormir ! C'est des

trucs d'enfants, ça, pas des trucs d'adulte ! Non, je ne veux surtout pas leur ressembler, mais je veux avoir les mêmes droits qu'eux, parce que ce sont MES droits ! Qu'ils m'ont pris ! Et je voudrais aussi récupérer mon droit à jouir ! Mon droit à faire l'amour à ma façon, ou à une façon commune, mais pas à la façon masculino-masculine ! Merde alors ! Je vais pas passer toute ma vie à attendre ! Y en a marre, de la frustration ! Ça fait mal, merde ! Et quand j'entends des mecs me traiter de frustrée, dans la rue, quand je les renvoie balader, c'est comme pour « mal baisée », j'ai envie de leur dire « Frustrée, oui ! Enormément ! Atrociement ! Mais par qui ? Par un mec ! Eh oui ! Un mec qui sait pas baiser ! » Les connards ! Ah j'ai la rage... J'ai la rage, les filles ! Il faut qu'on change ça ! Il faut qu'on change le monde ! Qu'on vive enfin dans un monde à nos mesures. Un monde assez grand, assez développé, assez intelligent pour nos orgasmes grandioses, gigantesques ! Je suis sûre que si toutes les femmes jouissaient en même temps, ça ferait trembler la Terre, tellement ce serait puissant ! Putain... On est puissantes, c'est sûr. Je le sens dans mon corps. On a une puissance dingue, qu'ils n'ont pas, eux. Et ça fait chier qu'ils aient réussi à la bloquer. C'est le seul truc qu'ils aient réussi, mais putain de bordel, ça a entraîné tout le reste. »

C'est alors que quelqu'une – c'était le terme que certaines avaient adopté pour se désigner –, quelqu'une avait répondu, pleine de fougue... C'était qui, déjà ? C'était Suzan, l'Américaine ! Elle était en France depuis deux ans dans le cadre de ses études de littérature française.

- Chez nous, avait-elle dit avec son accent inimitable qui amusait tout le monde, nous avons Masters et Johnson !
- Qui ça ? avaient fusé quelques voix.
- Vous connaissez pas Masters and Johnson ? Oh my god ! Il faut que je vous dise ! William Masters est gynécologue, spécialiste de la fécondité et je sais plus quoi. Et Virginia Johnson était son assistante, at the beginning. Elle, elle est très drôle, so funny, et très douée ! Lui, il a fait les études classiques, mais elle, elle a arrêté l'école à seize ans, et elle a travaillé dans des bureaux d'assurance, et après elle est devenue chanteuse dans la radio, et après elle a été rédactrice économique dans un journal, et après elle a fait des études de... it was... Sociology ! Et elle a jamais eu le diplôme ! C'est une fille incroyable ! Après elle est devenue l'assistante de Masters, et lui il voulait explorer la sexualité. Et ils sont devenus des sexologues incroyables ! Ma tante et son mari sont allés à leur institut à Saint Louis ! C'est fantastic ! Ma tante était dans les anges, après ! Parce que c'est un institut pour aider les couples qui ont

problèmes de sexe. Ma tante m'a raconté ! Avec son mari, ils ont fait des exercices avec le toucher, les caresses, sans le sexe ! Par exemple, un soir, elle devait le caresser entièrement, le frôler, sans rien d'autre, et après, le lendemain c'était lui ! C'était pour sentir les sensations, et refaire le contact avec le corps et le partenaire. Et ça a marché ! L'institute a une succès fou ! Masters et Johnson sont devenus les sexologues les plus populaires aux Etats-Unis ! Elle, sans diplôme, et lui en étant gynécologue ! Et c'est aussi basé sur le problème de la sexualité masculine qui bloque la sexualité féminine. Oui parce que, chez moi, souvent les jeunes couples passent la soirée ensemble, et après, dans la voiture, le garçon fait le chantage à la fille pour qu'elle le touche. Alors les garçons apprennent très tôt que la sexualité est à sens unique, comme vous dites. Pour eux, la sexualité, c'est avoir le plaisir pour eux, et que la fille est là pour donner le plaisir. Et voilà ! Mais Masters et Johnson ont fait la révolution, parce qu'ils ont dit que le plaisir féminin existe, que les femmes sont des partenaires sexuelles actives, et qu'elles peuvent jouir avec le vagin et avec le clitoris, alors que tout le monde disait que le vagin c'était bien, c'était le signe de la maturité de la femme, et que le clitoris c'était immature, infantile...

- C'est sûr ! Le clitoris, ça les dérange ! On peut tellement se faire jouir sans eux, avec notre clitoris ! coupa Christine. De toute façon, mon mari ne sait même pas que ça existe !
- C'est justement pour ça que des exercices sont faits avec le peau, la caresse, sans le sexe, sans chercher l'orgasme. Ils se caressent d'abord partout sauf le sexe, et après partout et aussi le sexe, mais chacun son tour, sans rien faire d'autre. Un caresse, l'autre est allongé, c'est tout. Et comme ça les hommes apprennent que leur corps entier est érogène, et qu'ils peuvent faire autre chose que...
- Droit au but ? compléta Christine.
- Exactly ! Droit au but, comme dans la foot ! Ils peuvent changer des habitudes, la mentalité, et ils peuvent voir que leur épouse est capable de plaisir, et même beaucoup. Alors, après deux ou trois semaines comme ça, à parler, faire les exercices, découvrir les choses, ils peuvent faire l'amour ensemble, et ça change tout ! Ma tante a tout le temps envie ! Je vous jure ! Enfin, comme moi, quoi ! avait conclu Suzan en riant.

La sexualité était un grand sujet. Avant même de militer, ou d'exiger quoi que ce soit, les femmes eurent besoin de s'épancher enfin sur un sujet qu'elle découvrait commun aux autres femmes alors qu'elles avaient pensé, et cela pendant des années, vingt ans, trente ans, pour les plus âgées,

qu'elles étaient minables de ne rien ressentir, qu'elles n'auraient pas dû se sentir frustrées, ni en colère contre leur mari, qu'elles auraient dû être satisfaites de sa satisfaction à lui, heureuses de son bonheur, et que leur plaisir aurait dû être de lui donner du plaisir. Bien sûr, les niveaux de consciences étaient variés. Certaines se sentaient toujours coupables et nulles, d'autres parfaitement en colère et conscientes que les rapports sexuels ne leur laissaient aucune chance de plaisir, d'autres étaient mitigées, elles oscillaient entre la culpabilité et la colère, et leur déchirement était une véritable torture. Ainsi, il était absolument primordial que toute cette folie intérieure soit mise en commun, qu'elle soit enfin dite et entendue, qu'elle soit approuvée par les autres, pour qu'enfin chacune comprenne bien qu'elle n'était pas folle, et qu'elle vivait dans un système répressif qui les lésait et les bâillonnait tant qu'elles ne pouvaient que se croire folles, et avoir envie d'exploser.

Altisia avait lu le livre de Betty Friedan, *La femme mystifiée*. L'ayant lu, elle en avait parlé avec d'autres femmes, et comme peu d'entre elles l'avaient lu, ses amies l'avaient incitée à en parler, au cours d'une réunion. Elle savait si bien le raconter ! Et c'était d'utilité publique ! Il fallait absolument qu'elle en parle ! D'ailleurs, pourquoi ne prenait-elle que rarement la parole ? C'était dommage, elle avait des choses à dire, et Lise était la première à lui dire qu'avec son

expérience avec Henri, dont elle avait tiré de nombreux enseignements, elle avait elle aussi quelque chose à apporter à leurs camarades. « Toi aussi tu as beaucoup à dire, pourtant je ne t'entends guère... », lui avait répondu Altisia. « Entre ton travail au Foyer, ton homosexualité et ton analyse de ton milieu, sans compter toutes les observations et les analyses de situations que tu fais tous les jours, toi aussi tu pourrais parler. » C'était vrai, oui, mais elle préférait écouter. « Moi aussi, je préfère écouter » avait dit Altisia qui, en effet, avait plaisir à être présente aux réunions, avec toutes ces femmes, et à recueillir leur parole avec respect et attention. Tout cela donnerait quelque chose, un jour. Elle arriverait à voir des liens qu'elle n'arrivait pas à voir complètement. Et puis elle allait bien. Certaines femmes avaient plus besoin que d'autres de parler. Elles avaient des années de rétention à vider et un grand besoin de communauté pour s'entendre dire : tu as raison, et tu n'es pas folle, tu sais ! Elle préférait leur laisser la place. Cela dit, Lise et ses amies avaient raison : il était également important de transmettre les observations et analyses de Betty Friedan, qui avaient pour avantage d'être déculpabilisantes et motivantes pour les combats à venir.

C'est ainsi qu'un jour, après qu'une camarade eut dit, à propos de son mari, très possessif : « c'est comme si tout

plaisir en dehors de lui et de la famille m'était interdit », elle était intervenue.

- Vous avez lu *La femme mystifiée* ? avait-elle lancé, en retour de quoi elle avait entendu des oui, des non, des quoi qu'est-ce qu'elle a dit ?, et avait continué sur sa lancée.
- Pour celles qui ne l'ont pas lu, je vais un peu vous en parler, parce que ça résonne avec beaucoup de nos propos, et avec ce que vient de dire Myriam. Betty Friedan est une journaliste américaine qui a fait une étude poussée sur la vie des femmes au foyer américaines de la classe moyenne. Au départ, à la fin des années cinquante, elle a fait un petit sondage autour d'elle, parmi ses anciennes camarades d'université, et presque toutes disaient ne pas se servir de leurs études, et qu'elles se sentaient dévalorisées socialement, qu'elles n'étaient personne, qu'elles comptaient pour rien. Alors Friedan s'est intéressée à la souffrance des femmes aux foyer, et elle a rédigé des articles sous l'intitulé « Le problème qui n'a pas de nom », parce que cette souffrance n'avait pas le droit d'exister, comme chez nous c'était tabou. Il fallait être heureuse, ou faire semblant de l'être. Suite à ça, elle a reçu un abondant courrier de lectrices qui lui ont envoyé des témoignages, des remerciements, et tout ça a renforcé l'idée qu'elle avait raison, qu'il y avait un réel

problème, et qu'il était temps de le prendre à bras le corps et de le rendre public. C'est alors qu'elle a écrit *La femme mystifiée* en 1963. Heureusement pour nous, il a été traduit en français l'année d'après par Yvette Roudy.

« La femme mystifiée, c'est la mystification qui répand l'idée que les femmes sont naturellement heureuses d'être femmes au foyer, et qu'elles n'aiment que ça. Betty Friedan dit que dans les années cinquante l'âge du mariage a baissé et la natalité a augmenté. Si bien que beaucoup de femmes sont mères et épouses. Selon toutes cette propagande, elles devraient être épanouies ! Pourtant c'est le contraire. Et quand je parle de propagande, c'en est vraiment une, au niveau politique, quand les gouvernements disent aux femmes de rentrer au foyer et de laisser la place aux hommes, après la guerre, et chez nous dès l'Occupation, mais aussi dans les magazines féminins, qui sont dirigés majoritairement par des hommes, et qui ne montrent que des images de femmes heureuses au foyer, et d'autres malheureuses de travailler et de faire des études poussées. Alors qu'il paraîtrait que, dans les années trente, les magazines féminins montraient beaucoup de vedettes, de femmes indépendantes, au volant de leur automobile, de femmes qui s'amusaient bien et qui profitaient de la vie, sans mari ni enfants.

« C'est important à savoir, parce qu'on nous dit tout le temps que ça a toujours été comme ça, alors que ce n'est pas vrai. Au fil de l'histoire, les femmes ont connu pas mal de variations dans leur condition. Elles ont toujours été brimées, les hommes leur ont toujours raconté qu'elles étaient inférieures, mais ça n'empêche pas que la femme au foyer telle qu'on la connaît aujourd'hui est une invention. Et une invention récente. Alors ne croyez pas ce qu'on vous raconte. De toute façon, vous seule savez ce que vous désirez et de quoi vous avez besoin ! Ne laissez pas les hommes, leurs normes, leur propagande, vous dire comment vous devriez être ! Vous êtes la seule à savoir qui vous êtes, et ce que vous voulez faire. Parce que c'est ça, vivre ! Vivre, c'est faire des choix ! Et ne pas hésiter à essayer des choses ! Certaines dureront longtemps, d'autres pas ! Et ça n'a pas d'importance, ce n'est même pas se tromper ! C'est simplement suivre son propre courant !

Elle s'interrompt, étonnée de son grand discours galvanisateur qui n'avait plus rien à voir avec un compte rendu de livre.

- Je me suis un peu éloignée du sujet ! reprit-elle en riant sous les applaudissements de ses amies. Dans son livre, Betty Friedan dit que, par exemple, les jeunes filles doivent faire des études, mais pas trop. Il faut qu'elles

soient instruites pour faire honneur à leur mari, jamais pour elles-mêmes ! Il ne faudrait pas qu'elle lui fasse honte devant ses amis, son patron, ses collègues, quand il les invite à dîner et qu'elle doit organiser et préparer un repas parfait pour dix personnes ! Mais il ne faut pas non plus qu'elle soit brillante parce que, comme les hommes ne supportent pas d'être dépassés par une femme, elle ne trouvera pas de mari ! Comprenez bien que cela signifie que, depuis des siècles, des millénaires, nous nous faisons petites pour qu'ils se croient plus grands que nous ! Nous nous faisons petites parce que c'est ce qu'on nous apprend ! On nous apprend à être modeste, à se tasser, à se faire moins savante, moins intelligente que nous sommes ! Et combien d'entre nous en ont l'expérience ? Combien d'entre nous se sont vues, un jour, devant un jeune homme qu'elles voulaient séduire, faire semblant de ne rien connaître d'un sujet qu'elles connaissaient pourtant bien ? Avouez que vous l'avez fait ! Ne craignez pas de le reconnaître, car vous n'avez pas à avoir honte ! C'est eux qui devraient avoir honte de nous dresser, de nous conditionner, depuis notre naissance, à nous rabaisser, pour qu'ils n'aient que quelques rappels à l'ordre à faire de temps en temps ! Oui, il devraient avoir honte d'être des tyrans et des faibles ! Parce que, vraiment, s'ils ont besoin qu'on se

fasse petites, ignorantes et faibles pour se sentir grands, intelligents et forts, c'est qu'ils sont vraiment misérablement médiocres. Retenez ça : ils sont médiocres, et la preuve, c'est qu'ils n'osent même pas se mesurer à notre véritable intelligence, à notre véritable force, à notre véritable humanité riche et capable ! Retenez bien ça, mes amies, mes soeurs, car c'est une clé ! Nous sommes puissantes ! Et ils ont peur de nous ! Et c'est là que nous avons quelque chose à faire pour reprendre le pouvoir de nos vies !

Des applaudissements enthousiastes éclatèrent, qui firent rire Altisia. Elle pensa : « je suis une meneuse, et je ne le savais pas », et songea qu'elle devrait s'en servir au Foyer, pour galvaniser les résidentes, leur rendre force et confiance. Elle croisa beaucoup de regards, sourit à ses camarades avec complicité puis, soudain, elle se tourna vers Audrey, qui était à côté d'elle, et l'embrassa fougueusement devant tout le monde, ce qui fit redoubler les applaudissements.

- Mes amies, je suis bien longue, n'est-ce pas ! Et je n'ai pas fini de parler du livre ! Mais si vous voulez reprendre la parole, je veux bien vous la rendre !

On lui répondit collectivement que non, et elle poursuivit.

- Friedan critique aussi Freud, et je suis bien contente parce que j'avais déjà pensé moi aussi qu'il fallait

vraiment être un sale con macho pour prétendre que les femmes étaient envieuses du pénis, qu'elles auraient voulu en avoir un, et que c'était pour ça que les femmes qui voulaient faire carrière étaient des névrosées ! Parce que franchement, leur pénis, ils peuvent se le garder ! C'est eux qui en font toute une histoire, pas nous ! C'est eux qui en sont fiers jusqu'à l'arrogance, et qui en font un symbole de supériorité alors que c'est juste un organe qui sert à la reproduction, et qu'à ce compte-là moi aussi je peux être fière et arrogante avec ma vulve qui est formidable, avec son clitoris merveilleux, avec mes petites et mes grands lèvres, avec mon vagin chaud et soyeux ! Je ne vois pas pourquoi le pénis serait mieux que ma vulve ! C'est vraiment un truc d'homme, de faire une hiérarchie entre des organes ! Et puis, s'ils tiennent à faire des comparaisons, je peux leur répondre que nos cheveux, qui nous restent toute la vie, sont supérieurs à leur calvitie !

De grands éclats de rire fusèrent.

- Enfin... Je voulais mentionner cette histoire parce que j'ai toujours été très énervée par cette prétendue envie de pénis, et qu'enfin une femme l'a démystifiée. Parce que c'est ce genre de théorie intégralement masculine qui crée...

Altisia s'arrêta d'un coup et on la vit observer quelque chose d'invisible.

- Qui crée... reprit-elle d'une voix lente, en réfléchissant à voix haute. Qui crée une sorte de... trame... Quelque chose dans lequel on est engluées, les hommes aussi d'ailleurs, comme une toile d'araignée collante qui arriverait à pénétrer en nous... A s'infiltrer dans nos pensées, dans nos émotions, à nous manipuler... Comme une grande propagande... Comme celle qui...

« Mes amies, reprit-elle d'un voix sûre, la plus grande propagande du monde, la plus ancienne, la plus répandue, la plus meurtrière, la plus perverse, c'est celle qui est fabriquée par les hommes à l'adresse des femmes. Cette propagande se résume à une phrase : « Les femmes sont inférieures aux hommes ». Une phrase. Une seule phrase, une toute petite phrase. Simple, compréhensible par tout le monde. C'est la plus grande propagande et la plus ancienne du monde. C'est celle qui fait croire aux petits garçons, pour toujours, qu'ils seront toujours plus forts, plus intelligents, plus grands que les filles, et qui fait croire aux filles qu'elles vaudront toujours moins que les garçons, même avec beaucoup d'efforts, d'atouts, de talents, de réussites. Et cette propagande se diffuse à travers des tas de propagandes. Comme Freud et son envie de pénis. Comme la légende du *Guide de la bonne*

épouse. Comme toutes les interdictions dont nous avons pâti au fil de de l'histoire, au prétexte que nous étions trop faibles, trop incapables. L'interdiction de passer le baccalauréat, de faire des études, de participer à la vie de la cité, d'être au nombre des décisionnaires, dans la justice, la médecine, la politique, les domaines extraordinairement influents sur la marche de la société. Vous voyez, si seuls les hommes rendent justice, que devenons-nous, nous les femmes, face à leur tribunal ? C'est comme aux Etats-Unis, quand les hommes blancs jugent les hommes et femmes noires. Ils ne savent pas, ils ne comprennent pas, et ils voient les afro-américains comme des ennemis et des inférieurs, et c'est aussi comme cela qu'ils nous voient.

« Mais je vais abréger. D'autres veulent prendre la parole. Si si ! Il faut partager la parole ! D'abord, sachez que, selon l'étude de Friedan, les femmes aux foyer passent huit fois plus de temps à faire le ménage que les femmes qui travaillent... Oui, je crois que c'est huit heures contre une heure, ou à peu près. Que les femmes qui travaillent sont plus épanouies, plus dynamiques, que leurs enfants sont plus dégourdis que ceux des femmes qui sont au foyer. Qu'elles ont aussi une sexualité plus épanouie, et plus facile. Parce que les femmes au foyer s'ennuient, elles sont tristes, elles ont tout le temps de fantasmer sur

le retour de leur mari, qu'elles attendent faute d'autre chose, et après, au moment de faire l'amour, elles se sont tellement obsédées toute la journée qu'elles sont crispées dans un fantasme et qu'elles ne savent pas se laisser aller. D'autant plus que la réalité n'a rien à voir avec le fantasme. Elles ont rêvé toute la journée d'une belle relation sexuelle, et elles se retrouvent avec un mari qui fait ça vite fait ! Et puis comme beaucoup sont tristes, et même dépressives, elles sont tout le temps là mais comme des fantômes. Elles sont trop sur le dos de leurs enfants, elle les étouffent, et en même temps elles sont absentes. Absentes d'elles-mêmes. Si bien que leurs enfants vont moins bien que ceux des femmes qui travaillent. En fait, les femmes qui travaillent sont beaucoup moins à la maison, mais il paraîtrait qu'elles sont beaucoup plus présentes quand elles sont là. Et j'en viens au dernier point que j'ai retenu, qui m'a vraiment marquée, c'est que beaucoup de femmes au foyer sont malheureuses, dépressives, mais n'en disent rien. Elles font comme si de rien n'était, elles donnent le change. A cause de l'obligation d'être heureuse au foyer. Elles se sentent coupables, folles... Elle se contiennent, mais Friedan dit qu'on en a vues sortir de chez elles en criant, toutes nues, ou en chemise de nuit, en pleine nuit, de leur pavillon de banlieue bien propre, parce qu'elles

étouffaient et qu'elles ne pouvaient plus retenir leur asphyxie. Et beaucoup de femmes, en France aussi, paraît-il, prennent des anti-dépresseurs, du valium, des anxiolytiques, et celles qui suivent une thérapie la suivent évidemment avec un homme, un de ces experts qu'on adore, n'est-ce pas, et la thérapie a pour but d'amener les femmes à aimer leur condition de femme au foyer ! Parce que les femmes qui ne rentrent pas dans la norme sont considérées comme des névrosées ! Merci Freud ! Vous vous rendez compte ! La thérapie n'a pas pour but de savoir ce qui ne va pas, et de répondre aux aspirations de ces femmes ! Même en thérapie, on leur fait violence ! Même là, on refuse de les entendre, de les comprendre, et de les aider ! On les fait taire. On les bâillonne.

« Vous voyez, je vous parlais de la plus grande et de la plus ancienne propagande du monde. C'est aussi la plus grande et la plus ancienne répression du monde. Ces fausses thérapies sont elles aussi un outil de cette propagande. Un outil de répression, qui écrase les femmes jusqu'à ce que, comme dans certaines polices, on finisse par dire, épuisées, vaincues, ce que l'oppresser, qui tient la tenaille et garde le fer au chaud dans la braise, attend de nous. On finit par dire : « Oui, j'adore être femme au foyer. J'adore servir mon mari. Je suis née pour

ça, et je n'ai d'autre désir que d'être épouse et mère. » Et voilà, c'est bien, on peut rentrer chez soi : on est guérie.

Altisia avait terminé son propos d'une voix grave, et basse. Elle soupira, le regard tourné sur sa peine, puis elle se reprit pour ne pas laisser ses camarades silencieuses sur de la tristesse.

- Mes amies, mes soeurs, récemment, des hommes, bien sûr, ont posé le pied sur la lune pour la première fois. C'est bien, hein ? Bravo ! Allez, ils sont contents, avec leurs prouesses ! ironisa-t-elle. Mais d'abord, il paraîtrait que des femmes ont travaillé à cette réussite, et que bien sûr on ne le saura jamais, seuls des noms d'hommes resteront ! Car comme les journaux l'ont dit, nous avons assisté aux premiers pas de l'homme sur la lune ! L'Homme avec un grand H ! Ou avec une grande hache qui fait des coupes dans le paysage pour qu'on n'existe pas ! L'Homme, qui désigne les hommes masculins mais aussi toute l'humanité, c'est à dire nous ! Nous qui, l'air de rien, en un mot, sommes effacées de la surface de la terre et de la trame du temps. Mais je vous le demande : à quoi sert d'aller sur la lune si on ne sait toujours pas bien vivre sur la Terre ? A quoi ça sert, si la moitié de l'humanité, nous, n'est pas respectée ? N'avons-nous pas beaucoup à faire, ici-bas, pour rendre nos vies meilleures ? Alors battons-nous ! Battons-nous ! Parce que

pendant que les hommes s'amuse avec des fusées, nous avons quelque chose de beaucoup plus important à faire : retrouver notre puissance, et être qui nous sommes vraiment !

Malgré ses efforts, Altisia n'avait pas réussi à redonner le moral à ses camarades. Elle avait raté son petit discours de fin, et s'était montrée malhabile, et peu convaincante. L'heure était à la tristesse, et les discussions reprenaient bon train. Beaucoup avaient l'intention de lire le fameux livre et regrettaient de ne pas l'avoir déjà fait. Comment étaient-elles passées à côté ?

- C'est fou tout ce qu'il faut dire pour qu'elles comprennent que ce n'est pas de leur faute, glissa Audrey à l'oreille d'Altisia en lui tenant la main.
- Quoi ? demanda Altisia.
- Je veux dire que le conditionnement était tellement réussi qu'il faut répéter et répéter encore, et donner des preuves, des arguments, pour qu'elles finissent par prendre conscience qu'elles n'ont aucune raison de se sentir coupables. Qu'elles n'ont pas à avoir honte d'être piégée dans une vie qui les tue, ni de ne pas savoir y être heureuse. C'est long et répétitif... D'une réunion à l'autre, j'ai parfois l'impression qu'on n'avancera jamais, à ce rythme. Mais, en même temps, pour contrer l'effet des millions de répétitions de la propagande, il est évident

que nous allons devoir déconstruire beaucoup, et répéter, encore et encore.

- Oui... Tu as raison... C'est ce que je fais au Foyer... C'est ce qu'on fait toutes... Mais maintenant je vais me servir de ma capacité à galvaniser les cœurs et les esprits. Je ne savais pas que j'avais ce talent...
- Belle surprise, alors... Si je peux te donner un conseil, c'est de ne pas essayer de donner de l'enthousiasme quand ça ne te vient pas naturellement. N'aie pas peur des moments de tristesse et de recueillement. Ils servent aussi à quelque chose. Il y a un temps pour tout, et ces moments sont aussi une communion profonde entre nous. Ils aident à intégrer ce qui a été dit.
- Tu crois ? s'étonna Altisia.
- J'en suis sûre. Je le sais parce que j'ai fait ma communion, j'ai suivi le catéchisme, et je crois en Dieu. Mais pas comme le pape ! Si tu veux, je t'expliquerai plus tard, pas ici. En tout cas, je sais ce qu'est une profonde communion et j'en connais les effets. C'est très puissant. Ça permet de comprendre beaucoup de choses, de les digérer, de les faire siennes. C'est important pour avancer. C'est même...
- Quoi ?
- Pas maintenant.

Depuis le soir où Altisia avait demandé à Rose si elle pouvait garder Coline jusqu'au matin, il avait été convenu que, dès lors qu'Altisia confiait sa fille à Rose pour se rendre à une de ses soirées féministes, l'enfant restait à demeure jusqu'au matin. Rose avait jugé que c'était plus agréable pour tout le monde. Cela évitait à Altisia de se presser pour ne pas arriver à une heure trop tardive, de réveiller l'enfant, de la trimballer dans un semi-sommeil, et de déranger Rose qui, certains soirs aimait se coucher particulièrement tôt. En outre, Coline aimait beaucoup passer la nuit chez Rose, qu'elle trouvait gentille et qui lui donnait des biscuits délicieux. Elles en avaient préparé ensemble, parfois, et Coline avait adoré pétrir de la pâte mangeable, qui sentait la cannelle, le citron ou la fleur d'oranger. Et quelle joie, aussi, quel émerveillement de la voir se transformer en biscuits secs sur la plaque du four, et de sentir de chaudes odeurs sucrées et vanillées envahir le petit appartement ! Quant à Rose, elle était ravie de garder la petite Coline. « Comme l'enfance nous rafraîchit le cœur, quand nous ne sommes plus que de vieilles pommes fripées... », disait-elle parfois à qui voulait l'entendre. Sa nièce, Amélie, était grande maintenant. Elle n'était plus guère disponible que pour ses amies, les flirts, les séances de cinéma, les amusements de son âge. Aussi cette petite Coline était un miracle dans la vie de Rose qui n'avait pas eu d'enfants. Elle

considérait comme un privilège la possibilité d'avoir à portée de la main une petite enfant à regarder et à aimer, des petites joues pleines à embrasser, de cheveux d'ange à caresser. Coline avait son caractère, mais elle n'était pas difficile. C'était une enfant qui se caractérisait par son goût des autres, et son désir de tout savoir et de tout comprendre. Les questions n'en finissaient pas. C'était des « et pourquoi, et comment, et depuis quand, et qu'est-ce que ça veut dire », auxquels Rose, bien sûr, ne trouvait pas toujours réponse. Car la petite, en plus des questions qui nécessitait des connaissances particulières, en posait de tellement énormes que les adultes en étaient chaque fois décontenancés. Comme quand elle demandait : « Pourquoi le monde est comme il est ? », ou encore « Si on était descendu des oiseaux au lieu des singes, tu crois que le monde serait comment ? ». La première question laissait sans voix, la deuxième trouvait réponse, ou non, selon l'imagination de l'interlocuteur de l'enfant. Rose, qui n'en avait pas, avait fait de gros efforts pour satisfaire Coline, et lui avait répondu en premier lieu : « On n'aurait pas de maisons, on aurait de grands nids. Parce qu'on aurait gardé nos ailes. Sinon ce n'est pas la peine de venir des oiseaux ! » La réponse avait beaucoup plu à Coline qui avait ri et qui avait incité Rose à continuer à imaginer un autre monde. Leurs fantasmagories s'étaient mêlées, et depuis, Coline

demandait parfois à Rose : « On joue au monde des oiseaux ? » et il fallait, une fois encore, réinventer le monde. Ces soirs-là, Altisia allait seule aux réunions, puis elle passait la nuit avec Audrey.

- Qu'est-ce que tu voulais dire, tout à l'heure ? Tu sais, à propos de la communion... demanda Altisia allongée à côté d'Audrey, main dans la main, après avoir fait l'amour. Audrey réfléchit un instant, puis elle dit, comme dans un sursaut :

- Ah oui !... Puis elle hésita et finit par dire : Je ne sais plus.
- Dommage... Ça avait l'air intéressant, soupira Altisia.
- C'était sur quoi exactement ? Je ne m'en souviens plus.
- C'était sur... Justement je ne sais pas. Tu as laissé une phrase en l'air, et j'ai senti que la suite était très importante, mais tu ne l'a pas dite. Juste avant, tu parlais de l'importance de la communion, qui permettait d'approfondir et de digérer des pensées... et... Je ne sais pas...
- Ah oui... Je me souviens. C'est un peu épineux, à vrai dire.
- Comment ça ?
- L'idée en elle-même ne l'est pas, mais il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit, sur moi, et qui est lié à cette idée. Bien sûr, je pourrais te parler de cette histoire de communion l'air de rien, sans te raconter mon histoire,

mais... Je crois que c'est maintenant. Et j'ai peur que tu le prennes mal. J'ai peur qu'après tu ne veuilles plus me voir.

- Ah ! C'est donc ça ! Depuis que je te connais, je ressens quelque chose de caché auquel je n'ai pas du tout accès.
- Comment ça ?
- Je vois et je sens, en toi, comme un fil qui vibre en permanence. Ce fil, c'est une émotion qui se retient. Un ensemble d'émotions. Il y a de la tristesse... une forme de désespoir... un renoncement... Oui, un renoncement à quelque chose qu'il vaut mieux laisser de côté parce que c'est impossible. Et cette chose te manque, c'est douloureux, mais tu choisis de te tourner vers ce qui t'est possible, plutôt que vers cette chose inaccessible. Comme si ta vie te semblait moins importante que cette chose, mais que tu mettais quand même ta vie entre cette chose et toi. Est-ce que je me trompe ? demanda Altisia avec un peu d'appréhension.

Elle n'était jamais sûre d'avoir raison, craignait toujours un peu les fantaisies de l'imagination, et, si elle avait raison, il n'était pas dit qu'Audrey serait contente d'être percée à jour. De fait, elle garda le silence et parut soudain butée, et pétrifiée, ce qui montra à Altisia qu'elle avait vu juste, sinon il lui aurait été facile de se récrier « Mais n'importe quoi ! » et d'en rire.

- Je suis désolée. Je ne voulais pas être indiscrete, dit Altisia. Mais je n'y peux rien. J'ai un don. C'est dans ma famille. Je peux lire les cœurs.

Comme Audrey restait coite et figée, Altisia lui raconta tout ce qu'elle savait sur le don familial, et sur le sien en particulier.

- Tu vois, moi aussi je ne t'avais pas tout dit sur moi... dit-elle avec humour.

Audrey se leva et alla se servir un verre d'eau à la cuisine. Au bout de dix minutes, elle en revint un peu détendue et demanda « Tu veux un verre d'eau ? », tendit le sien à Altisia, qui le but, le lui rendit, puis Audrey retourna à la cuisine et revint au lit.

- D'accord. Tu as un don. C'est pour ça que tu es tellement... spéciale, dit Audrey en la regardant dans les yeux avec un léger sourire.
- Peut-être...
- Si, c'est pour ça. Tu es Altisia, mais tu es Altisia aussi parce que tu as ce don. Ce doit être incroyable...
- Pas vraiment. Je le vis comme une chose naturelle. Comme la capacité de pouvoir entendre avec mes oreilles. C'est juste un sens très développé, tu sais. C'est voir mieux et autrement, voir au-delà de la matière, voir des chose qui sont là, qui existent, avec de très bonnes lunettes.

- Oui, enfin, c'est fou quand même. Parce que... Tu as raison, à propos de moi. Je te parlais de communion, tout à l'heure, mais il y a aussi le recueillement. As-tu déjà fait des expériences de communion et de recueillement ?
- Oui. Souvent. Jamais dans une église mais souvent, en toute occasion.
- On n'a pas besoin d'église pour ça, ni besoin de religion, ni de dieu... Avec ton don d'empathie, il doit t'être facile de communier...
- Oui, très.
- Quant au recueillement... Tout à l'heure, j'ai réalisé que le recueillement est sacrement subversif. La communion aussi. Communier avec les êtres, avec tout, c'est une expérience énorme, qui change nos perceptions. On ne voit pas les choses de la même façon. On les comprend et on les sent de façon juste, sans jugement, sans crainte, sans rejet. Le recueillement, c'est une expérience différente, parce qu'elle est un retour à soi, mais je trouve que ça peut mener au même état que la communion. La communion est une sorte de fusion avec... je vais dire Dieu, mais on pourrait l'exprimer autrement, parce que, pour moi, Dieu, c'est tout. C'est le tout. Ce n'est pas quelqu'un. Et donc, la communion, c'est une fusion avec le tout, une ouverture, tandis que le recueillement est un retour au cœur du cœur de soi, un repli nécessaire. Et

dans les deux cas, si on se laisse vraiment aller, on atteint une zone de sagesse qui nous éclaire. Cette sagesse nous dit ce qu'on a besoin de savoir. Elle est bienveillante, elle ne juge pas, elle observe, et elle est vraiment du côté de l'amour et de ce qui fait du bien. C'est hors de la morale. Ce n'est pas bien ou mal. C'est « est-ce que ça te fait du bien ? Ou est-ce que ça te fait du mal ? » Et la réponse est juste. Parce que, par exemple, on pourrait répondre spontanément « Manger cet énorme gâteau au chocolat me fait du bien », parce qu'on aime le chocolat, les gâteaux, qu'on est gourmande, que sur le moment c'est délicieux, même si on a mal au ventre et qu'on n'en peut plus. Dans la zone de sagesse, la réponse sera différente parce qu'elle prendra tout en considération, y compris le mal de ventre, et ces choses qu'on se cache pour pouvoir continuer à se goinfrer, à savoir qu'on est mal dans son corps, que le foie flanche, qu'on se sent lourde, et qu'on en a marre de se goinfrer. La sagesse, elle, avec douceur et amour, avec bonté et justesse, dira « Non, manger ce gâteau ne me fait pas de bien. » Parce que la sagesse sait. Souvent je me dis qu'elle est dans le corps. Le corps sait. On n'arrête pas de se mentir, de se faire croire des choses, mentalement, mais le corps sait s'il va bien ou s'il en a marre. Le mental, lui, croie toujours qu'il peut faire tout ce qu'il veut, alors que ce n'est pas vrai. Ou alors il

peut, bien sûr, mais ça a des conséquences. Et alors, ce soir, je me disais que finalement, cet accès à la sagesse, à la vérité, est subversif, et il est vraiment étonnant qu'une religion comme le catholicisme, qui est très rigide, et très traditionaliste, n'ait pas remarqué qu'elle donne des outils de subversion à ses fidèles. Mais le pire c'est que je me demande comment ils se recueillent et comment ils communient. S'ils le faisaient vraiment, ils se seraient rebellés contre certains dogmes et le catholicisme aurait pu évoluer, au lieu de stagner dans de vieilles règles.

« Et là, je crois qu'il est temps que je te parle de mon cousin, André.

Audrey observa un silence et Altisia attendit qu'elle se sente prête. Elle caressa d'une main douce et lente la joue d'Audrey, lui sourit, puis Audray sourit et elles joignirent leurs lèvres délicatement.

- André est mon grand amour, commença-t-elle. Et je suis son grand amour. On a fait l'amour ensemble pour la première fois à quatorze ans, et après on a continué. Si on n'avait pas été cousins, on se serait mariés.

« Il a été fiancé, mais il a renoncé, il n'était pas amoureux. Ses parents se posent des questions, ils ne comprennent pas pourquoi « un si fringant jeune homme » ne se marie pas. Ils voudraient des petits-enfants, et... pour eux, c'est dans l'ordre des choses. Quant à moi, j'ai connu d'autres

hommes mais je n'ai pas du tout aimé le sexe avec eux. Au mieux c'était ennuyeux, au pire c'était douloureux. Sauf avec un, Germain. Il était doux, gentil, tendre. Il faisait vraiment l'amour avec moi. Mais je ne l'aimais pas assez. Et je me suis tournée vers les femmes, avec qui je me sens bien. En fait, je ne suis hétéro qu'avec mon cousin ! C'est fou, non ?

- Et vous continuez à vous voir ?
- Oui. Par moments. Il y a des périodes où on ne se voit pas du tout, et d'autres où on ne peut pas s'en empêcher. Là, ça fait presque six mois que je ne l'ai pas vu...
- Pourquoi ?
- On essaye de se passer l'un de l'autre. C'est pour ça qu'on ne se voit pas pendant des mois. Mais on y revient toujours... Je crains le jour où il se mariera...
- Qui te dit qu'il se mariera ? Il n'a pas l'air d'en avoir envie...
- Non mais... C'est plus simple, dans notre monde, d'être marié. Ne serait-ce que pour que cessent les questions et les plaisanteries...
- Et toi ? Tu penses te marier, un jour ?
- Peut-être. J'ai l'idée de trouver un homosexuel qui voudrait lui aussi donner le change. On pourrait se marier, pour la façade, et avoir chacun sa vie...
- Bonne idée... Il faut juste trouver le candidat.

- Oui... Je n'ai pas cherché. J'aimerais bien rester comme ça tout le temps. Enfin... Non, pas du tout. Je dis n'importe quoi. Ma relation avec Germain est cachée... Mes relations avec les femmes sont cachées... Je dois tout le temps me cacher. Tu parles d'une vie ! Et toi, tu veux te marier ?
- Moi ? Oh non ! Sûrement pas ! J'ai ma fille, mes amies, mon travail... et puis j'ai toi maintenant, pour l'instant... Et je découvre à peine les amours saphiques.
- « Les amours saphiques » ! Comme c'est joliment dit ! Viendras-tu sur l'île de Lesbos avec moi ? s'amusa Audrey.
- Mais bien volontiers... répondit Altisia en se rapprochant d'Audrey. J'y viendrai, et j'y reviendrai, jusqu'à épuisement. Puis je me coucherai sur un rocher, au soleil. J'entendrai battre la mer, puis, ressuscitée par les éléments, je me lèverai, j'irai à toi, et je recommencerai, encore et encore, jusqu'au bout de mes forces.

Allongées face à face, elles s'embrassèrent et s'effleurèrent, prémisse de plus amples amours, et Audrey demanda :

- Tu ne m'en veux pas, alors ?
- De quoi ? demanda Altisia les yeux fermés, occupée à déposer des baisers sur le visage de son amour.
- Pour mon cousin. Et que je ne te l'ai pas dit.

Altisia ouvrit les yeux et lui répondit d'une voix grave :

- Comment pourrai-je t'en vouloir de louvoyer avec une société prête à te condamner, si tu te montres telle que tu es ? Le courage a ses limites, et le suicide social n'est pas une solution.

Les deux femmes se sourirent et Audrey, fermant les yeux, embrassa Altisia avec une ardeur éperdue.

C'est dommage que tu n'aies pas connu le monde avant les portables. Le monde avant les téléphones portables et les ordinateurs portables. Tu sais, Brume, avant, on pouvait aller n'importe où sans être dérangée par des sonneries de téléphone ou de jeux vidéos, les vidéos bruyantes, la musique portative que certains écoutent comme s'ils étaient tout seuls. Dans les salles d'attente, dans les bus, le métro, sur les bancs publics, dans les cafés, sur les terrasses, dans les restaurants, les gens étaient simplement assis ensemble, à discuter, ou seuls avec un livre, ou un magazine, ou alors ils ne faisaient rien de spécial, ou ils regardaient. Ils regardaient les gens, la ville, la décoration du lieu, n'importe quoi, ou ils regardaient leurs pensées. Dans la rue, ils marchaient en regardant devant eux. Parfois, on était tête en l'air, on regardait une vitrine, quelqu'un qui venait de passer, une voiture, en continuant à marcher, et on fonçait dans quelqu'un, mais jamais avec le nez collé à un écran. Avant, en somme, notre petit monde était plus silencieux. Bruyant, oui, très. Bruyant des bruits de la ville. Et c'était bien suffisant. Maintenant, on a le bruit des portables. On a,

aussi, le bruit des gens qui téléphonent. C'est incroyable comme la voix de quelqu'un qui est au téléphone est beaucoup plus bruyante et entêtante que deux personnes qui discutent à la table d'à côté. La personne qui parle au téléphone est très envahissante. On n'entend qu'elle. On peut suivre toute la conversation, sauf qu'on n'en a que la moitié. C'est pénible, pénible... L'autre jour, j'étais à la grande droguerie de la rue Jules Ferry. Il y avait une femme qui parlait et qui parlait et qui parlait, tout en furetant dans les rayons. Evidemment, elle traînait, parce que comme elle discutait elle ne pouvait pas se concentrer sur son achat. Donc au lieu de trouver le rayon, puis l'objet, puis d'aller à la caisse, elle déambulait en regardant sans voir, en tripotant des objets, et en parlant tellement fort que je ne savais pas comment la fuir. Aucun rayon n'était assez loin d'elle. Et il se trouve que je peinais à trouver le rayon jardinage, et qu'il n'y avait aucun vendeur pour me renseigner. J'ai donc dû chercher un bon moment, et supporter cette femme que je n'arrivais pas à fuir. Finalement, j'ai trouvé mon rayon : on l'avait relégué tout au fond, dans un petit coin. Il n'y avait pas grand-chose, et je suis repartie bredouille. Je sors du magasin, soulagée d'échapper à la voix de cette femme, à sa conversation sur des histoires de soins hospitaliers, de famille... D'ailleurs, c'est fou comme les gens ont besoin de se croire importants. C'est quelque chose qu'on découvre

avec toutes ces conversations. Avant, on pouvait glaner des bouts de conversation dans la rue, au café, dans le bus, mais c'était différent. On entendait mal. Les gens font attention à ne pas être entendus dans les lieux publics. Mais au téléphone, c'est à croire qu'ils perdent le sens de la discrétion. Ils semblent se croire seuls au monde. Et il doit y avoir un phénomène naturel, peut-être un réflexe, qui nous fait parler plus fort au téléphone. Peut-être parce que l'absence physique demande plus de concentration. Il faut écouter, et savoir quand parler... Avec une présence physique, il y a des tas de signes qui nous guident, et aussi toute une communication qui se passe de mots, une moue qui montre que l'autre n'a pas l'air d'accord, ou au contraire un hochement de tête qui nous dit que, oui, on est sur la même longueur d'ondes. On compense peut-être tout ça, au téléphone, quand on parle plus fort. Et puis les gens qu'on entend parlent dehors. Ils ne sont pas chez eux, au calme. Ils sont dans le bruit d'un café, ou d'un bus, ou d'un magasin, ou dehors à côté des voitures, des bus, des motos... Ça brouille l'audition. En tout cas, pour en revenir à mon histoire, j'étais bien contente de ne plus entendre la voix de cette femme, et... Ah oui ! En fait je voulais dire autre chose. Parce que cette femme, comme bien d'autres que j'entends, prenait un ton et une voix d'experte, de celle qui sait. C'est fou, ce phénomène. Je me demande quand

c'est arrivé... En tout cas, avec les portables, comme on peut entendre des tas de conversations privées, on peut l'entendre, ce ton particulier. C'est souvent les femmes, tu sais... Et ça parle toujours des petites misères familiales. Des tas de prénoms sont brandis, et la femme parle comme si elle détenait des secrets et qu'elle connaissait son heure de gloire à les révéler. J'en entends aussi souvent au parc, quand deux ou trois femmes se promènent ensemble, parfois le groupe est mixte, c'est toujours des gens entre cinquante et soixante-dix ans. Et c'est fou toutes les fois où j'entends ce son de voix, toujours le même, de la femme qui raconte avec beaucoup de sérieux, pas mal de fatuité, un grand sentiment de son importance, que c'était Colette, à l'époque où Gaston était à l'hôpital après sa fracture du ménisque, qui avait demandé à Jacqueline si elle voulait bien le prendre chez elle quelque temps, et cetera. Enfin, tu vois, ce genre d'histoire... On dirait toujours un peu les mêmes. Il y a les histoires de maladies, d'hôpitaux, et il y a les histoires de famille, d'héritage, de mariage, et ce sont toujours des histoires qui racontent des problèmes. Et la femme experte, qui raconte tout ça d'un ton docte, tandis que les autres écoutent avec une attention crispée, et que tout le monde est crispé d'ailleurs, en premier lieu celle qui raconte, n'hésite pas hausser le ton si quelqu'un d'autre veut faire une remarque, ou poser une question, du type :

« Jacques n'avait pas dit qu'il laisserait tout à Pauline ? » Là, la femme, qui a l'air très fâchée qu'on lui vole la parole, hausse le ton pour dire : « C'était Marc ! C'était Marc qui voulait que Pauline ait tout, alors que Jacques avait dit d'accord mais seulement si elle se fiance avec Jean-Daniel. » C'est malheureux mais... je suis une femme, et je déteste ce genre de femmes. Pourtant, je sais très bien pourquoi elles sont comme ça. Mais je ne les supporte pas. Et je remercie le sort de m'avoir donné la possibilité de ne pas devenir comme elles. C'est horrible, non ? Et en même temps, on a bien le droit de ne pas vouloir ressembler à certaines personnes, quel que soit leur genre.

Ces femmes, je les comprends. J'ai bien compris, bien senti pourquoi elles sont comme ça. Elles ont cinquante ou soixante ans, elles ont trimé toute leur vie, elles ont fait ce qu'on leur demandait, elles ont élevé leurs enfants, pour beaucoup elles n'ont pas eu leur part de bonheur et de plaisir, ni en amour, ni en sexe, ni en travail, ni en argent, ni en pouvoir, ni en accomplissement personnel, ni en quoi que ce soit. Elles n'ont pas eu de vraie place. Elles ont obéi. De toutes parts, elles étaient cernées, et celles qui ont su y échapper, comme moi, ont eu de la chance, car avec la pression et la répression sociale et masculine que subissent les femmes, il est plutôt normal de ne pas y échapper. Alors, arrivée à cinquante, soixante ans, ces femmes sont aigries.

Elles comprennent qu'elles se sont bien fait avoir, qu'elles ne sont et ne seront jamais personne, que toute leur vie a été passée à la moulinette des besoins des autres, qu'elles n'ont rien fait pour elles-mêmes, qu'elles sont devenues inutiles à force d'être utiles aux autres, parce qu'elles sont entrées dans la vieillesse, et que depuis un bon moment elles ne sont même plus jolies. Ce sont des femmes malheureuses d'être passées à côté de leur vie et de ne pas avoir de deuxième chance. Elles songent à tout ce qu'elles ont donné, à tout ce qu'elles ont sacrifié, aux rapports sexuels minables ou à peine acceptables avec leur mari, à toute cette poussière enlevée sur les meubles, toutes ces heures à passer l'aspirateur et la serpillère, tout le temps aussi à travailler pour un salaire modeste, sans jamais avoir le temps, les moyens, de faire des choses intéressantes, qui demandent plus d'investissement. Et après une telle vie, alors qu'elles sont au rancart et qu'on sait bien que les hommes n'en ont que pour la chair fraîche, et que leur mari, ma foi, comment dire... se fiche d'elles comme elles se fichent d'eux, après tout ça, que leur reste-t-il ? Rien. Rien pour elles. C'est pourquoi, quand il s'agit des affaires familiales, de l'intime, de la petite histoire, elles se gonflent de toute l'importance qu'elles n'ont jamais eue, elles se mettent en lumière, elles deviennent la vedette. Parce que c'est toujours le cas, en dehors des exceptions : pour les

hommes, il y a la grande histoire officielle, et pour les femmes la petite histoire de l'intime. Et il est vrai que les femmes sont très savantes en la matière. Elles ont eu le temps, au cours de leur vie, de s'imprégner de la matière de l'intime, des relations entre les gens, de la vie qui se déroule entre les murs de leur prison. C'est pour cela aussi que, quand elles parlent, quand je les entends, au parc, j'entends dans leur voix et je lis sur leur visage tendu une grande frustration, de la colère rentrée, des larmes ravalées, une violence et une agressivité contenues. J'entends et je vois de la peine et de la colère. Elles prennent sur elles, ces femmes... Et bon Dieu, si mes camarades et moi on s'est battues, c'est pour qu'à l'heure du bilan, les femmes ne soient plus en défaite ! C'est pour qu'elles aient de vrais choix et qu'elles puissent s'accomplir ! Tu sais, il y a cette vieille expression, qu'on trouve dans la littérature. « Une vieille femme acariâtre ». Ça m'a beaucoup interrogée. Parce qu'on ne trouve pas « un vieil homme acariâtre ». Ils peuvent avoir beaucoup de défauts, mais l'expression figée « une vieille femme acariâtre » n'existe qu'au féminin. Et j'ai fini par me dire que cette expression était juste, mais qu'elle était injustement utilisée. Parce que ce sont des hommes qui l'utilisent, jamais des femmes. Les femmes n'écrivent pas « c'était une vieille femme acariâtre ». Jamais. C'est une expression d'homme sur les femmes. Une expression

d'homme fat qui n'a rien compris et qui se croit très intéressant parce qu'il juge et condamne une femme, comme ça, d'un trait de plume, avant de passer à autre chose. Là où je trouve que cette expression est juste, c'est que nous, les femmes, nous avons toutes les raisons du monde de devenir de vieilles femmes acariâtres. Alors oui, on peut parler des « vieilles femmes acariâtres », mais il faudrait peut-être aussi dire pourquoi, au lieu d'accuser, de condamner, comme si tout était de notre faute, et qu'on aurait dû rester à vie de belles jeunes femmes accortes. Avec tout ce qu'on nous fait subir de notre enfance à notre vieillesse, c'est un vrai miracle qu'on soit finalement si peu nombreuses à finir acariâtres. Tout au long de notre vie, on nous fait comprendre qu'on ne vaut pas grand-chose, qu'on n'est pas très capables, on nous limite dans nos aspirations et nos capacités, on nous fait taire, on nous viole, on nous humilie, on nous harcèle, on nous remet « à notre place » avec une sacrée violence quand on glisse un petit doigt hors des barreaux. On sait très jeunes que, dehors, il faut qu'on fasse attention, que tout est dangereux, que sortir, danser, rire, être sympa, gentille, festive, boire de l'alcool, être jolie, ou plaire, peut nous attirer de gros problèmes. On est insultées très jeunes dans la rue. Une étude sociologique a montré qu'en moyenne les femmes connaissent leur première insulte de rue vers quatorze ou quinze ans, et c'est

pute et salope. C'est-à-dire au moment où on est en proie à nos hormones, au corps qui change, aux seins qui poussent, aux poils sur le pubis, au sexué qui prend de plus en plus de place, à l'envie d'être amoureuse, de plaire, de s'amuser, d'être insouciante, d'embrasser et d'être embrassée, de jouer, de découvrir, à ce moment-là, on sait qu'on doit être sur ses gardes. On le sent. Parce que des hommes nous renvoient qu'être ce qu'on est fait de nous des putes et des salopes. Et on est des putes et des salopes si on accepte de coucher avec le gars, mais aussi si on refuse toute relation avec lui. Le gars commence par te draguer, tu es la plus belle du monde, et quand enfin il entend que non, tu ne lui donneras pas ton numéro, il te gueule que tu es une pute et une salope. Parfois aussi tu es une coincée. Mais le plus souvent, quoi que tu fasses, tu es une pute et une salope. Alors on sait qu'être une fille est dangereux, parce que les garçons nous mettent en danger. Et il arrive souvent qu'on se sente coupable d'être désirable, belle, d'avoir du charme... Ils arrivent à nous faire croire que nous sommes coupables de tout... On est coupable d'être jeune, belle, sexy, douce, charmante, de refuser les avances, de coucher, d'être libre, ou réservée, puis d'avoir un enfant – ça c'est le patron, l'entreprise –, on est coupable de se faire entretenir, soit-disant, par l'homme, mais aussi de gagner sa vie seule, d'être indépendante, ou de gagner plus que l'homme. On

est coupable d'être vieille, de vieillir, d'être moins belle, pas comme ils aiment. On est coupable de ne pas être exactement ce qu'ils veulent qu'on soit au moment où ils le veulent. A l'adolescence, on sent tout ça, mais on est jeune, inexpérimentée, et personne ne nous l'explique, alors on se fait avoir quand même, parce qu'on n' imagine pas à quel point les garçons peuvent être retors pour obtenir du sexe. Mais voilà : à un âge où on devrait pouvoir tout vivre avec insouciance, et faire ses expériences en toute sécurité, on a peur, on fait gaffe, et on se prend des murs quand même. On ne sait pas encore tout le chantage affectif auquel le garçon est prêt pour avoir sa fellation dans les toilettes. On ne sait pas non plus qu'on a été entièrement conditionnée à finir par dire oui alors qu'on est dégoûtée, qu'on n'a pas envie, qu'on est forcée. Après, on se sent sale et coupable. On a tort. On a tort de prendre autant de responsabilités. Parce que tout, absolument tout, nous a conduite à dire oui alors que, profondément, c'était non. On a tort d'endosser la responsabilité de toute une société qui fabrique des hommes-prédateurs et des femmes-proies. C'est fabriqué, entièrement. Ça n'a rien de naturel. Crois-moi, Brume : n'écoute pas ces voix, y compris certaines voix de femmes, qui te disent que c'est naturel, parce que ça ne l'est pas. La femme-servante de l'homme-maître, ce n'est pas naturel. C'est une fabrication. Ce sont les hommes, le masculin, qui

ont fabriqué ce système d'esclavage. D'ailleurs, tu vois, ils ne lésinent pas sur les moyens. Dans certains pays, le pouvoir politique, et parfois religieux mais pas obligatoirement, détenu par les hommes, interdit aux femmes de faire de vélo, de conduire une voiture ou n'importe quel véhicule à moteur, et pour cause : le pouvoir de la mobilité donnerait aux femmes des moyens de s'enfuir, de se barrer. Quand tu n'as que tes pieds, et que les hommes sont motorisés, tu as peu de chances de leur échapper. Les hommes interdisent aussi, ou ont interdit, comme chez nous, en France, le droit d'étudier, d'enseigner, de voter, d'être éligibles. Autre pouvoir, celui de penser, d'avoir une indépendance intellectuelle, et de décider pour soi, de tenir des discours qui pourraient leur déplaire, les pauvres petits cocos, mais aussi d'accéder à des places sociales honorifiques, qui donnent du pouvoir. Ils sont bien malheureux, quand même, bien cons, bien pleutres, pour en arriver là... Parce que s'il leur faut nous affaiblir artificiellement pour se sentir forts et garder les rênes en main, c'est qu'ils sont pathétiquement faibles. Il y aussi les interdits vestimentaires. En Chine, il y a plein d'interdits vestimentaires et capillaires mais uniquement pour les filles, dans les établissements scolaires. Par exemple, pas le droit d'avoir une queue de cheval parce que ça émoustille les garçons ! Une direction d'établissement a aussi exigé d'une

gamine de treize ou quatorze ans de se teindre les cheveux car les siens étaient jugés trop clairs. Elle a été exclue plusieurs jours comme si elle avait fait une faute, et heureusement ses parents se sont battus pour que la couleur naturelle des cheveux de leur fille soit respectée. Mais je ne sais pas s'ils ont gagné... En tout cas, ils se sont battus et ça c'est bien pour leur fille, et c'est bien pour la société, et pour les autres filles de l'établissement. Il y a aussi des règles pour interdire les t-shirts courts, certaines jupes, et Dieu sait quoi encore ! Enfin, c'est toujours aux filles de se restreindre, et c'est toujours pour ne pas exciter les garçons ! Parce qu'on vit toujours, en 2023 !, tu te rends compte ?, dans une société française patriarcale où on considère que les garçons ont des pulsions sexuelles irrépressibles, absolument incontrôlables, et personne ne trouve ça choquant ! On est quand même aussi toujours dans un climat qui nous dit que les hommes sont très rationnels, qu'ils savent se contrôler, alors que les femmes sont émotives, qu'elles ne savent pas contrôler leurs nerfs, et alors, puisqu'ils en sont tellement convaincus, pourquoi en matière de désir sexuel les hommes sont-ils tout à coup irrationnels et incapables de se contenir ? Pourquoi est-ce toujours aux femmes de se voiler, de se cacher, de faire attention, de se couvrir, de raser les murs, pour ne pas tenter les hommes, ces pauvres petits choux, qui en matière

de zezette sont bien fragiles, je trouve ? Pourquoi nous les femmes sommes-nous toujours coupables des conneries et des violences des hommes ? Parce que tu vois, on parle des musulmans et des femmes voilées, mais chez nous c'est le même état d'esprit, ça procède du même mode de pensée, mais appliqué un peu différemment. Et tu vois, on nous dit que les hommes ne peuvent pas se retenir, mais c'est quand même nous qu'on désigne comme coupables ! Il faudrait savoir, un peu ! S'ils ne peuvent pas se retenir, c'est leur responsabilité, pas la nôtre ! On sait très bien, d'ailleurs, que c'est de la foutaise, que c'est juste une façon de légitimer leur violence sexuelle, mais à ce compte-là, je préférerais carrément qu'ils aillent au bout de la logique, ou d'une autre logique. S'ils ne peuvent se réprimer, c'est à eux de se prendre en charge pour ne pas nuire. Mais non, ça ne se passe pas du tout comme ça. Les filles, les femmes, sont coupables de les allumer. Elles sont coupables d'être jolies, attrayantes, d'avoir été sympa, les petites allumeuses, de porter les vêtements qu'elles veulent, de ne pas être en combinaison de ski à longueur d'année, avec un bonnet pour bien cacher leurs cheveux, elles sont coupables de tout, et donc d'être violées, alors ? Allez, oui, allons-y franchement ! On est des sales petites putes ! Des allumeuses ! D'ailleurs on nous l'a dit cent fois, dans la rue ! Et une fois qu'on a allumé le gars, faut pas venir se plaindre

s'il a trempé de force – je dis de force mais c'est pas prouvé hein – sa petite queue misérable dans le sexe tentateur de la fille ! Tu vois la logique ? Si on dit à une fillette : « teins-toi les cheveux, ta couleur naturelle excite les garçons », ça veut dire « Tu es coupable, responsable de ses actes et de ce qu'il t'arrive. Donc, s'il te viole, s'il te coince dans un petit coin noir, qu'il t'arrache ta jupe et ta culotte et qu'il s'assouvit en toi, c'est bien naturel et ne viens pas te plaindre, sale petite allumeuse ».

Tu sais que chez nous, en France, il a fallu attendre janvier 2013 pour que soit abrogée la loi interdisant aux femmes le port du pantalon ! Bien sûr, comme ça, on peut se dire que ce n'était pas important, parce que des tas de femmes portent depuis longtemps des pantalons. Et encore, je dis longtemps... je crois que ça s'est vraiment répandu dans les années soixante... soixante-dix... Oui, soixante. C'est récent, quand on y pense. Cette loi datait de 1800, elle interdisait officiellement, tiens-toi bien : le travestissement des femmes en homme. Ça en dit long. Et toute femme qui désirait porter un pantalon devait demander une autorisation à la préfecture et avoir une bonne raison. Mais je ne sais pas ce que pouvait être une bonne raison, à l'époque... Plus tard, il a été dit que les femmes étaient autorisées à en porter si elle tenait un guidon de vélo ou des rênes de cheval d'une main. Donc tu vois, tu vas faire un

tour en ville à vélo, et pour ne pas te prendre une amende, ou aller en prison, je ne sais pas, tu dois ensuite garder ton vélo tout le temps avec toi. Ça veut dire aussi dans les magasins ? C'est vraiment ridicule, et jamais pensé jusqu'au bout. Quand aux cavalières, j'espère quand même qu'elles n'ont pas toutes attendu d'y être autorisées pour porter des pantalons. Parce que monter en amazone, en robes et en froufrou, c'est de la folie ! J'imagine les douleurs aux lombaires, la torsion du dos, la posture à l'égyptienne, comme sur les hiéroglyphes ! Et puis c'était dangereux ! Elles n'avaient aucune prise ! C'était facile de glisser et de tomber ! Tu sais, avec les chevaux, il suffit qu'ils aient peur de quelque chose pour se cabrer...

En tout cas, tu vois : je ne sais pas tout, je ne sais pas grand-chose des interdictions qui nous ont été faites, au fil des millénaires, et dans le monde entier, mais ces quelques exemples nous montrent que le masculin est prêt à tout pour réduire le féminin en esclavage et pour lui enlever toute sa puissance vitale naturelle.

Ça montre surtout que les hommes ont drôlement peur de nous et que ce sont des faibles.

Comme j'aimais t'emmener avec moi, à vélo ! Et comme j'aimais embarquer ta mère, quand elle était petite ! Je n'ai passé mon permis de conduire qu'à trente ans, parce

qu'avant je n'avais pas les moyens, et que je me débrouillais très bien avec mon vélo et les transports en commun. Mais ah ! Comme j'aimais ce sentiment de puissance physique et de liberté ! Quand on fonce parce qu'on est une fois de plus en retard... On sent ses muscles ! Ça chauffe, ça brûle ! Et puis on a l'impression de voler, quand on va vite et qu'on a le vent dans le dos ! Avec mon vélo, j'allais partout. Aux Amazones, chez mes amies, chez Rose, aux réunions, aux manifestations ! J'emmenais Coline en promenade, à l'école maternelle, à des aires de jeux, chez des copines. Et toi aussi, ma puce, je t'ai emmenée ici et là... A l'époque, les trains allaient partout dans les campagnes. On n'avait pas besoin de voiture pour aller randonner ou pour partir en vacances dans la nature. Les trains allaient loin... Puis, peu à peu, des gares on fermé, des horaires ont été réduits, puis des bouts de ligne ont été abandonnés. Sans voiture, on ne va nulle part... C'est dommage que tu ne puisses pas passer ton permis, mais tant pis. Ne gaspille pas tes forces et ne te ruine pas le moral pour une chose impossible. Ça ne sert à rien qu'à te détourner de ce que tu peux vraiment faire. Oui, je sais, tu ne sais pas quoi faire. Mais ça viendra. Ça viendra, crois-moi. Je l'ai vu. Je ne sais pas ce que ce sera, mais... J'ai vu la douceur de la pénombre apaiser les cœurs, et la lumière de l'amour les rendre plus heureux. C'est lié à toi. Mais je ne sais pas comment.

Je trouve que j'ai de la chance d'avoir connu le monde sans technologie portable. Ça a envahi toute la vie. C'est partout. Quand je marche dans la rue, je ne supporte pas ces gens, et pas seulement des jeunes, qui marchent le nez collé à leur minuscule écran, et qui font glisser je ne sais pas quoi avec leur doigt, en continu. C'est assassin. C'est assassin pour eux. Ça assassine la vie. Ça assassine l'esprit, le regard, la présence, la relation au monde.

C'est assassin. Vraiment assassin, quand en plus des gens naissent dans ce monde-là, qui ne connaîtront rien d'autre, qui jamais ne sauront ce que c'est que de marcher dans la rue sans avoir dans la tête et dans la poche un petit appareil toujours prêt à les appeler, à les biper, à ne pas leur foutre la paix un instant. Un petit appareil qui grignote leur temps et leur attention. Comme une prise d'otage mentale et émotionnelle. Avec la dépendance, comme à une drogue. Si bien qu'ils ne peuvent plus vivre une minute sans, et qu'il existe même, maintenant, des cures de detox technologique, comme il y a des semaines et des week-end de jeûne. Les enfants et les adolescents ont de plus en plus de problèmes de sommeil, d'anxiété, de dépression, d'hyperactivité, d'agitation, d'incapacité à se concentrer. Les adultes ne sont pas mieux... Il paraît que les enfants n'ont pas que des problèmes liés à leur propre dépendance et à

leur utilisation des écrans, ils ont aussi des problèmes à cause de la dépendance de leurs parents. Parce que quand ils sont ensemble, leurs parents sont souvent sur leur portable. Ils n'ont pas une attention entière au moment présent, à la relation avec leur enfant. Ils ne sont pas vraiment là. Ils ne communiquent pas vraiment, ou en regardant leur écran, plus absorbés par le SMS ou le mail que par la question que leur enfant leur a posée. Et c'est très dommageable aux enfants. Aux parents aussi, bien sûr. Qu'ils n'espèrent pas être sereins s'ils ne savent pas passer un vrai moment avec leurs enfants, ou simplement un vrai moment sans leur portable, à ne faire que lire, ou que se promener, ou que travailler, ou que discuter avec une amie, ou que n'importe quoi, mais juste ça : être là, et pas dans le monde explosé du portable. Parce que c'est ça, Internet. C'est un monde explosé. Les gens, sur leur portable, peuvent recevoir des mails et des SMS et des appels téléphoniques de leur travail, alors qu'ils s'offrent une soirée au restaurant ! Ils sont sollicités par des tas d'alertes automatiques qui les sonnent tout le temps pour des conneries... C'est réglable, mais comme ils sont dépendants... Des vidéos, le commentaire de telle personne sur une photo, etc. Avec les applis, ils peuvent aussi mesurer des tas des choses. Quantifier. Ils peuvent savoir combien de pas ils ont marché, en combien de

temps, combien de kilomètres, avec quelle moyenne, etc. Il y a des applis pour tout ! Mais ce ne sont que des applis ! Elles ne savent que quantifier ! Elles ne savent pas, elles, si la promenade a été heureuse, si on a la tête pleine de soucis ou si on a réussi à se détendre, si on a aimé les sensations de la marche dans le corps, l'air sur notre peau, la chaleur du soleil ou le froid de l'hiver, le vent, la petite pluie fine qui nous a aspergé pendant une demie-heure et nous a laissé le visage frais et les cheveux humides. Et c'est terrible, toutes ces applis ! Parce que ça incite les gens à regarder de plus en plus la quantification de leur vie, leur vie qui devient des données, non plus du vécu. Oui, je sais, on dira que j'exagère, que les gens peuvent apprécier ce qu'ils font, en profiter vraiment, et consulter le résultat de l'appli ensuite. Oui, bien sûr, c'est vrai. Mais pas tout à fait. Parce que c'est un mouvement. Un mouvement global qui entraîne les gens non vers l'attention, la qualité de la présence, l'être au monde, sa magie, mais vers un petit écran technologique qui donne des chiffres. Qui dit : « Ta promenade, c'est tant. » Et c'est d'autant plus facile que la quantité, c'est plus simple que la qualité. Avoir une vraie écoute, ou un vrai regard, ou une relation de qualité, ça demande beaucoup plus que de compter le temps qu'on a passé avec quelqu'un. Tu vois, par exemple, je pourrais dire « J'ai passé cinq heures avec Leila », et ça ne dirait rien de

ces cinq heures. Ce qu'on en a fait est invisible. Par contre, ça fait illusion. Ça peut donner une impression de qualité, à cause du chiffre, alors qu'on n'en sait rien.

Je t'assure que ça change le vécu. J'ai vu des gens assez contents de leur balade être soudain très déçus, énervés, en voyant que le nombre de kilomètres et de calories n'était pas aussi élevé qu'ils l'auraient voulu. J'ai vu des gens changer de visage, à ce moment-là, et soudain c'était comme si leur promenade avait perdu toute sa valeur. Ou des gens, surtout des ados, arriver quelque part, voir que c'est beau, et immédiatement le prendre en photo et le mettre sur un réseau social. Et repartir sans avoir regardé, profité du lieu... Une fois, c'était une jeune fille, au musée de la miniature. Elle arrive sur la terrasse du café, au deuxième étage. Elle tombe nez à nez avec la ramure extraordinaire du grand arbre, c'était le printemps, il était au sommet de sa forme. Aussitôt elle dégaine son portable ! Elle a passé quinze ou vingt minutes à le prendre en photo, sans doute à lui mettre des filtres pour qu'il paraisse plus spectaculaire encore, et à rédiger la petite phrase d'accompagnement. Quand elle l'a mis en ligne, elle a tourné les talons et elle est partie. C'est à dire que cette jeune fille n'a pas regardé l'arbre, elle a regardé son écran, l'image de l'arbre sur son écran. A aucun moment elle n'a regardé la beauté du lieu. Elle n'a pas vécu le lieu, ni le

moment avec le lieu et l'arbre. Elle a vu un objet capable de la rendre un temps soit peu intéressante sur les réseaux, et elle s'en s'est servie pour son rayonnement social personnel. Elle a fait usage de l'arbre pour nourrir son ego. Ça veut dire qu'elle n'a pas vécu ce moment où il se passe beaucoup de choses en nous, personnelles, qui sont notre vie intime. Si on reste avec l'arbre, on peut vivre mille choses : de l'amour, par exemple, du délassement, mais aussi ressentir son incapacité à se réjouir alors que l'arbre est beau, ou à se délasser, alors que le lieu et le moment s'y prêtent. Elle n'a pas vécu le moment : elle l'a utilisé comme une donnée. Et c'est un problème. Un véritable problème, grave, que de ne plus être capable d'être en contact direct avec le réel, d'autant plus quand il est beau et agréable. C'est comme l'appli pour la méditation. Je connais des tas de gens qui me disent : « Ah oui ! J'ai l'appli de méditation ! », tout contents d'eux, comme si avoir l'appli suffisait, puis ils ajoutent, moins glorieux : « D'ailleurs, ça serait bien que j'en fasse un peu plus. » Et quand on pose des questions, on se rend compte que ce n'est pas « un peu plus », qu'il faudrait, c'est en faire tout court. Parce qu'ils en ont fait deux fois quand ils l'ont téléchargée, et ils ont laissé tomber. Mais ils sont tout contents, comme des gamins, de posséder l'appli. Et ça, c'est représentatif de ce que devient le monde, et de ce qu'il nous fait devenir, nous les humains.

Le monde technologique est en train de transformer les humains à une vitesse folle comme ça ne s'est jamais vu dans l'histoire. Les technologies sont en train de transformer l'esprit, les habitudes, et franchement de décérébrer les gens. Parce que tu sais, à partir du moment où on crée des technologies qui nous font manquer de sommeil, qui ruinent notre attention, notre présence au monde et aux autres, à soi aussi, notre concentration, tout le reste y passe. Les capacités intellectuelles, manuelles, émotionnelles sont vouées à une perte irrémédiable. Sans concentration, tu ne peux pas étudier, réfléchir, développer une pensée. Sans attention, tu ne peux pas te relier à la magie du vivant, à l'être au monde. Sans compter que passer son temps à avaler des contenus, à en être plein, ne laisse aucune place à l'imagination, à la création, à la nouveauté. A l'éclosion de quelque chose de nouveau et de spécial, de personnel. Et puis il y a le problème du corps. Plus on est accro aux écrans, moins on bouge, moins on fabrique. Faire avec ses mains, avec son corps, pas seulement bouger mais fabriquer, s'occuper manuellement, c'est important aussi, pour l'intelligence. On oublie trop souvent le corps, dans notre société. Il n'y en a que pour l'intellect, mais crois-moi, les gens qui ont passé leur vie à être sédentaires le regrettent bien à quarante ou cinquante ans ! Un corps délaissé, c'est très handicapant, et ça fait mal, et un truc

dérégulé en dérègle un autre, c'est compliqué de retrouver la santé. Il vaut mieux ne pas la perdre !

Le monde sans technologies, c'était déjà un sale monde, mais maintenant on a le sale monde avec des nuisances en plus. Quand je vois des gens qui vont au parc et qui passent leur temps sur leur portable, ça me tue. A quoi bon aller dans un lieu où il y a des arbres, de l'herbe, des fleurs, des oiseaux, des écureuils, des canards, des oies cendrées, un ciel pour une fois pas limité par des bâtiments, si c'est pour vite vite se rentrer la tête dans Internet ? L'autre matin, j'ai vu un jeune couple, sur un banc, face au lac, chacun sur son portable. Je fais quelques mètres, et au banc suivant, la même chose : un jeune couple, face au lac, chacun dans son portable. Ils sont avachis, le dos voûté, la tête penché, silencieux, absents, vides, et surtout pas ensemble. Ils sont même infiniment séparés par leurs portables. Alors vraiment, pourquoi vont-ils au parc ensemble, si c'est pour ne pas profiter du parc et ne pas être ensemble ? L'autre jour, je vois une jeune femme qui s'apprête à s'installer sur l'herbe. Elle jette vite fait une petite couverture par terre, deux trois trucs par-dessus, ses clés... Et alors qu'elle est debout, qu'elle est arrivée cinq ou dix secondes plus tôt, avant même de s'asseoir, vite elle dégage son portable et le regarde tout en s'asseyant. Elle n'a pas pris le temps de s'asseoir, de s'installer, de jeter un coup d'œil autour d'elle,

de flâner et, seulement après, de regarder son portable. Non, il fallait vite qu'elle le regarde ! Et je vois ça tout le temps ! L'autre fois, quand je suis allée au laboratoire pour mes analyses, il y avait pas mal d'attente. J'ai eu tout le loisir de regarder les gens. Presque tous étaient plongés dans leur portable. Et certains étaient comme la jeune femme du parc. Ils ne prenaient pas le temps d'enlever leur blouson, leur écharpe, ni de s'installer. Ils sortaient leur portable et se laissaient quasiment glisser sur une chaise en le regardant, et n'en sortaient plus jusqu'à ce que leur tour arrive.

Je les ai observés, j'avais le temps, et puis je suis avantagée : je ne plonge pas ma tête dans un écran, je regarde. Je peux regarder, alors je peux penser, je peux me poser des questions, je peux m'étonner, je peux ressentir des choses, j'ai ce qu'il faut pour comprendre mes contemporains. Et là, tu vois, en premier lieu, que voit-on ? On voit des gens absents. Ils ne sont pas là. Ils sont dans la machine. C'est comme si l'écran suçait leur esprit, leur conscience, comme s'il les avalait. Les gens sont avalés dedans. Ils sont absents du réel, absorbés par le virtuel. Ils ne voient rien autour d'eux. Ils ne voient pas leur environnement, les lieux, les gens. Pourtant, c'est important de connaître notre environnement... C'est un lien immédiat avec la vie et le monde. Mais là, non, leur corps semble inhabité, et en même temps on peut parfois les voir en

proie à une forte émotion, ou rire, ou sourire, ou froncer les sourcils, mais souvent ils sont... ils sont neutres. Ils sont... rien. Perdus ailleurs.

On peut voir aussi que ce petit portable est une tétine. Ça les rassure. Tant qu'ils peuvent téter, ça va. Parce qu'un instant de vacance de l'esprit, un instant de vide, dans le sens où il ne se passerait rien, où ils seraient là, sur leur chaise, à attendre leur tour, inoccupés, cet instant-là serait insupportable. Il serait incroyablement angoissant. Ces gens tomberaient directement dans leur propre vide. Parce que, quand on sait être présent au monde, ce n'est jamais vide. Il y a toujours quelque chose. Mais eux ne le savent pas. Ils ne savent plus être en relation avec le monde, être présents. Et ils ont beau avaler et produire des contenus – rien que le mot sonne vide ! C'est pourtant le mot consacré ! –, ils sont vides. Ils sont pleins d'images désordonnées, et pleins de leurs propres perturbations mentales, qui ne sont jamais traitées, qu'ils se bornent à occuper, à divertir, et alors, sans le portable, dans un moment où il n'y a rien qu'à attendre son tour, ils se retrouvent seuls et nus avec leur angoisse, avec leurs perturbations mentales et émotionnelles, et ils tombent dans un grand trou noir vertigineux et, il faut bien le dire, terrifiant. Alors vite ils reprennent leur écran, pour ne plus avoir peur, pour ne plus avoir mal. Et ils peuvent alors oublier les tracasseries de leur condition humaine.

Quand tu étais toute petite, ça existait encore, les salles d'attente sans portable, les rues avec des gens pas connectés. Tout le monde n'avait pas de téléphone, et au début les téléphones n'avaient pas Internet. On pouvait téléphoner, envoyer et recevoir des SMS, après il y a eu aussi l'appareil photo, et après les gadgets ont été ajoutés. Mais au début, ce n'était pas inconfortable. Au tout début, même... Ecoute, tu vas rire, mais je ne savais pas vraiment que le téléphone portable existait. Et donc à un moment donné, je me suis mise à voir des gens qui parlaient tout seuls dans la rue. Et je me disais « Tiens... C'est bizarre... Est-ce qu'ils ont lâché des schizophrènes ? » Parce que les gens semblaient vraiment parler à quelqu'un, mais il n'y avait personne ! Et puis j'ai compris qu'ils étaient au téléphone et qu'ils portaient des écouteurs. Pour te dire un peu comme les technologies ne m'ont jamais intéressées... Maintenant, ça m'intéresse au niveau humain, pour comprendre comment ça fait évoluer les humains qui sont plongés dedans.

Avant, dans les salles d'attente, les lieux d'inactivité, les gens ne faisaient rien, ou ils lisaient des livres ou des magazines. Maintenant, quand on voit quelqu'un lire un livre dans le métro, on aurait envie de l'embrasser ! C'est devenu rare.

Moi qui ne suis pas avalée par les écrans, je regarde les gens, le monde, ce qu'on devient, et je vois partout, à perte de vue, des têtes penchées sur un écran. Parfois je compte. « Tiens ! Sept avec écran contre quatre sans ! Pas mal », je me dis. Mais ça peut être aussi onze avec écran, et deux sans. Parfois, je regarde et je vois une forêt de têtes baissées. Non sur des livres, bien sûr. Et ce que je vois m'horrifie. Je ne peux pas m'y faire. Parce que c'est dramatique. Ce n'est pas un progrès, comme certains disent. Ce n'est pas suivre son temps. C'est aller vers plus d'esclavage. On en avait déjà pourtant bien assez comme ça, avant ! L'esclavage, ce n'est pas ce qui a manqué, dans l'histoire de l'humanité ! En plus, on sait, maintenant, que les gens qui produisent tout ça savent ce qu'ils font. Ils ont des laboratoires qui travaillent sur les addictions, pour savoir comment rendre les gens dépendants de leurs produits. Et ces mêmes gens mettent leurs enfants dans des écoles privées où il n'y a pas d'écran. Ils leur donnent des livres, pas des écrans. Ils savent. Alors qu'on ne vienne pas me dire que c'est anodin, que tout va bien, parce que ce n'est pas vrai. Les mondes virtuels, les technologies, ça n'a rien d'anodin. Ça conduit l'humanité à sa perte. Parce que, franchement, est-ce qu'on peut vraiment croire que la technologie va nous sauver ? Il y en a qui le croient ! Il y a des gens qui croient que tous ces trucs hyper polluants pour

la Terre vont nous sauver ! En Afrique, on a d'énormes décharges d'appareils technologiques polluants, on a des gamins qui meurent d'aller chercher des terres rares dans des mines pour que, nous, on ait le dernier smartphone avec trois caméras pour faire de belles photos de notre repas et filmer tout ce qu'on veut, on a les fonds des océans couverts de câbles usagés, abandonnés, et de nouveaux câbles plus aptes à véhiculer les informations virtuelles, on a des poissons, des animaux marins qui se prennent dedans et qui en meurent, on a des data centers partout, de plus en plus nombreux, énormes, qui détruisent la qualité de vie des habitants, bouffent une quantité d'eau et d'électricité démesurée à une époque où l'énergie et l'eau sont un problème, on a des ados et des enfants qui ont de plus en plus de problèmes psychiques, qui connaissent très tôt le harcèlement en ligne, qui se trouvent nuls, complexés, à cause de ce qu'ils voient sur les réseaux, parce qu'il y en a qui savent se mettre en valeur et qui correspondent à toutes les normes de la réussite sociale, on a des enfants qui n'arrivent pas à se concentrer, à dormir paisiblement, qui sont obsédés par la réussite, l'argent, la minceur, la beauté plastique, et qui grandissent sans faire la part entre ce qui est réel et ce qui est joué, virtuel, fabriqué, et des gens croient que les technologies vont nous sauver ! Des gens croient que des technologies vont nous sauver parce que,

alleluia !, on a réussi à fabriquer l'intelligence artificielle ! Ils disent que c'est formidable, parce que les personnes âgées ne seront plus seules, ni les malades, ni les personnes dépendantes. C'est formidable, n'est-ce pas ! Ce monde est formidable, non ? C'est l'échec total de notre humanité, l'échec total de nos capacités d'amour, de solidarité, de bonté, de présence et de relation, mais c'est formidable, parce que l'intelligence artificielle, selon certains, va nous suppléer là où on est pas très bon. Je dis bien bien suppléer, car jamais ils ne prononcent le vilain mot « remplacer ». Et pourtant, ce n'est pas en cachant le vrai mot derrière un euphémisme que ça va changer quoi que ce soit à la réalité.

Voilà.

C'est formidable.

Vraiment, vraiment formidable.

Là où... Comment dire ? Comment te dire, ma chérie ?

Les dirigeants – politiques, industriels... –, les puissants qui prennent des tas de décisions tous les jours dont l'humanité entière pâtit sauf, financièrement, un pour cent de la population, les ultra-riches, ceux qui décident de tout sans qu'on sache quoi, ont toujours privilégié ce qu'ils jugeaient financièrement rentable. Et comme le soin n'est pas rentable, il a été réduit à rien. Si bien que ce sont des métiers mal payés, et décourageants. Et puis d'ailleurs ce

sont les femmes qui occupent la majorité de ces postes mal payés, et on sait que les femmes, on peut leur demander beaucoup en l'échange de rien, elles en ont l'habitude, s'occuper des autres gratuitement c'est leur vocation, et c'est leur place. Ces puissants ont choisi l'argent. L'argent pour eux, bien sûr. Donc détruire la vie animale, l'eau, l'écosystème, les vies humaines, peu importe, tant que ça rapporte, et après eux le déluge. Donc, dans un monde idéal, on aurait pu se retrouver dans une situation où ceux qui s'occupent des gens fragiles sont valorisés, bien payés, et suffisamment nombreux pour ne pas s'épuiser à la tâche, laquelle est déjà assez difficile comme ça. On est nombreux. Il y a beaucoup de chômage. Il y a des tas de gens qui, peut-être, auraient bien aimé, pendant une période de leur vie, s'occuper des autres, car après tout on n'est pas obligé de faire la même chose toute sa vie. Dans de bonnes conditions, ça aurait pu arriver. On aurait pu se relayer au lieu d'en laisser la lourde charge à une poignée de gens qui s'éreintent. Mais non ! Parce que c'est l'argent qui a été choisi ! Le pouvoir de l'argent ! Pas l'entraide ! Et alors face à cet échec de notre humanité, certains d'entre nous se disent que ce sera formidable que les gens de santé fragile aient un robot d'intelligence artificielle, pour discuter, s'occuper d'eux, et puis pour avoir de l'affection ! Eh oui ! L'amour, ça compte ! C'est incroyable, mais ils s'en

souviennent, ceux qui adorent l'intelligence artificielle ! Mais ils le refourguent aux robots.

En fait, l'intelligence artificielle, c'est un aveu d'échec parce que ses défenseurs en parlent toujours comme d'un humain plus évolué que nous, qui saurait faire mieux que nous. Ce n'est pas vraiment une question de perfection. La question, c'est que nous sommes nuls et cons. Nous avons tout ce qu'il faut en nous, mais non, plutôt que de créer un système qui développerait notre amour, notre joie, notre coopération, notre bonté, nous créons un système qui nous détruit, et qui, surtout, détruit du vivant innocent.

Au Japon, il y a un gros problème de célibat. De mémoire, 60 % des femmes et 70 % des hommes non mariés de la tranche des 18 à 34 ans sont célibataires. Ça fait beaucoup. Tu sais pourquoi ? Parce que les femmes sont devenues complètement indépendantes financièrement. Alors elles peuvent faire des choix. Et elles refusent la vision traditionnelle de la femme qui travaille, qui fait tout à la maison, qui doit obéir à son mari... C'est très traditionnel, le Japon. Leur idée du couple ressemble beaucoup à ce qu'on a connu ici avant le MLF. Donc, les femmes n'en veulent pas, et les hommes ne veulent pas, quant à eux, être le chef du foyer, qui doit faire vivre la famille, malgré le chômage, les fluctuations du marché de l'emploi, ils trouvent que la charge est trop lourde, mais ils ne veulent pas non plus du

modèle proposé par les femmes, à savoir le partage des tâches, le respect mutuel, et l'absence de hiérarchie dans le couple. Ils trouvent que les femmes sont devenues compliquées – il faut entendre par là qu'elles ne sont plus obéissantes, bien sûr... –, et les femmes trouvent que les hommes n'évoluent pas, qu'ils sont bornés dans leurs exigences.

Tu vois, il y a donc un gros problème de société. Mais tout ce qui intéresse le pouvoir, c'est le problème démographique que ça va poser, parce que s'il n'y a pas d'enfants, il n'y aura pas assez de travailleurs. Tu vois un peu. Le problème humain qui se pose est réduit à un problème économique à venir. Donc ce que vivent les gens, comment ils vivent, leurs besoins affectifs, tout ça, on s'en fout. Ce qui compte, c'est comment on va faire tourner le système, et traditionnellement les femmes sont incitées à fournir de la main-d'œuvre et des soldats.

Et comment les précurseurs de l'intelligence artificielle répondent-ils à ces problèmes ? En proposant des poupées grandeur nature d'intelligence artificielle. Tu noteras que je n'en ai pas vu pour les femmes qui, on le sait, n'ont aucun besoin sexuel. Ces poupées ont des physiques de femmes canon, avec de grands yeux, des cheveux longs, un corps parfait, etc. Les seins, les fesses, tout y est. Elles font le ménage, sont toujours jolies, accueillent l'homme chez lui,

le soir, amoureusement. Lui servent à manger, ne le contrarient jamais, le complimentent, le mettent en valeur, et lui donnent toutes satisfactions sexuelles puisqu'elles font exactement ce qu'il veut. Et là, tu vois, quand j'ai lu des articles là-dessus, ça m'a violemment fait penser à la mythologie du *Guide de la bonne épouse*. Tu sais, la mythologie, c'est puissant. Ça s'incruste dans les esprits et ça devient une réalité collective d'une force de persuasion phénoménale. Le *Guide* n'existe peut-être pas en tant que livre, et au fond je n'ai aucune certitude à ce sujet, mais il existe en tant que brochure, en tant que principes écrits explicites, qu'on peut trouver sur Internet, maintenant. Et ce robot-femme à la pointe de la technologie répond point par point aux préceptes du *Guide*. Ce robot est la femme parfaite, l'épouse parfaite des années cinquante, et on est en 2023 ! On ne dirait pas ! Et déjà ça me choque que, éternellement, seuls les besoins sexuels des hommes soient considérés comme importants, et que je n'ai donc à ce jour pas trouvé trace de robot de ce genre pour les femmes ! Ce robot ne fait rien évoluer ! Au contraire. Rien n'a changé. Le système femme-servante et homme-maître est même alimenté artificiellement. Tous ces gens qui parlent d'avenir, de progrès, et même de progrès pas seulement technologique mais aussi social, participent à la stagnation qui a conduit le célibat à atteindre des records au Japon.

Alors non, la technologie ne nous sauvera pas. Elle ne nous rendra pas meilleurs. Elle ne nous aidera pas à évoluer. Nous changerons, nous changeons déjà beaucoup à son contact, mais nos vrais problèmes sont-ils résolus ? Les nouvelles technologies ont-elles aidé les hommes à avoir un profond respect pour les femmes ? Est-ce que les riches, grâce aux technologies, se sont dit « Mince ! Il faudrait que j'arrête de me gaver de millions et que je pense aux pauvres ! Il faudrait redistribuer les richesses ! » ? Est-ce que les rapports de domination ont cessé ? Est-ce que nous sommes débarrassés du racisme, de l'homophobie, de l'esclavage, des ségrégations ? Non ! Nos plus gros problèmes sont des problèmes de conscience, et aucune technologie ne pourra remplacer notre conscience.

Maintenant, il y a des robots dans des fast food, dans des hôtels, dans des maisons de retraite... C'est encore timide, mais ça vient. Il y a eu l'expérience du robot d'intelligence artificielle copié sur une présentatrice de journal télé, et bien sûr, ça n'a que des avantages, parce qu'un robot n'est jamais fatigué, ne tombe pas malade, n'a pas besoin de congés, n'a pas ses règles, n'est jamais enceinte, et n'aura aucune revendication. Il ne demandera pas d'augmentation de salaire, il n'a pas de salaire du tout. Il pourra travailler tant qu'on veut, à n'importe quelle heure. Il ne se plaindra jamais de ses conditions de travail. Et alors, pour les

patrons, tous ces robots, c'est le rêve. Parce que nous, les humains, nous sommes chiants avec nos bobos, nos congés, et nos récriminations. Imagine un peu un peuple de robots employés dans tous les domaines de la société, jamais à des postes à responsabilité, bien sûr, qui restent l'apanage des êtres humains masculins. Avec un tel peuple, les patrons peuvent dormir tranquilles : il n'y aura jamais de grève, jamais de manifestations, jamais la moindre protestation, jamais de mouvement social, jamais de demandes pour faire évoluer la société et les conditions de travail. L'employé parfait. Celui qui bosse sans rien demander et qui ne se plaint pas. Tu le branches quand ses batteries sont vides, et quand il est chargé, il est prêt à travailler. En plus il n'a jamais faim, froid, chaud, envie d'aller aux toilettes, il ne fume pas, il n'a pas besoin de faire des pauses, et il est fort et rapide, il suffit de le programmer.

Non vraiment, c'est le nec plus ultra.

Donc on a une société idéale avec des fausses femmes qui servent les hommes et des faux employés qui servent l'économie. Après, on nous fera peut-être aussi des faux hommes-soldats, pour faire la guerre, et la guerre sera très différente de celle qu'on connaît. Il n'y aura pas de sang, pas de cris... Et puis ils seront équipés de pleins de gadgets comme, par exemple, un regard d'aigle, une ouïe

surdéveloppée, comme dans *L'homme qui valait trois milliards*.

Quand même, me revient à l'esprit qu'il existe un robot-ami pour tenir compagnie aux célibataires japonais des deux genres. Parce qu'on en est là : l'économie leur en demande tellement, elle bouffe tellement leur vie, qu'ils n'ont pas le temps de se faire des amis. Mais tout va bien ! Parce qu'au lieu d'essayer de régler nos problèmes, d'arrêter de servir l'économie et se mettre à vivre vraiment, on peut avoir un robot ! Et là, comme c'est sans sexe, les femmes aussi peuvent en avoir un. Le fabricant a même déclaré qu'il est opposé à ce qu'il y ait des relations sexuelles avec ses robots.

Ils se font croire qu'ils changent le monde, mais ils ne changent rien. Ils changent beaucoup de choses dans nos vies, mais ils ne changent rien au fondamentaux. Les inégalités, les injustices, la folie, la connerie sont toujours là, bien présentes. D'ailleurs les fous qui nous refourguent tout ça sont de grands mégalomanes, des gens malades de leur ego, qui désirent toujours plus de pouvoir et d'argent. Ils veulent être les maîtres du monde. Et ils y arrivent. Ils sont les maîtres du monde. Certains deviennent les maîtres de l'espace. Ils sont tellement riches qu'ils arrivent à fabriquer des fusées que les états ne peuvent pas réaliser. Ils proposent du tourisme spatial à des gens inconscients qui

se prennent pour des gamins en train de réaliser leur rêve, comme si ça n'avait pas de conséquences. Pourtant, voler dans l'espace a des conséquences que rêver n'a pas. En matière de pollution, c'est terrible. Certains, les mêmes, ont le projet de mettre nos déchets sur d'autres planètes, et de créer des stations où vivre dans l'espace.

Voilà.

Ils détruisent, puis au lieu de se dire « Tiens ! Si on arrêta de détruire et de fabriquer des déchets dont on ne sait plus quoi faire et qu'on envoie dans les pays pauvres, parce que, hein, on s'en fout des pauvres ! Si on arrêta tout ça. Et si on faisait autre chose ! » Au lieu de se dire ça, ils disent « continuons sur notre lancée ! On détruit tout et après on sauve les plus riches qui ont les moyens de payer un voyage dans l'espace, et puis en attendant, on a qu'à tout pourrir ailleurs ».

Oui, parce que ça ne leur suffit pas de tout détruire et de tout pourrir. En bons propriétaires, ils exportent leur destruction et leur pourriture. S'ils en avaient les moyens, ils envahiraient l'univers entier, et ils le détruiraient entièrement.

Après ça, on lit des articles où des chercheurs clonent des animaux en voie de disparition, ou essaient de les refabriquer à partir de leur ADN... C'est le contrôle. Ce ne sont pas les mêmes qui détruisent et qui refabriquent, mais

ça part d'une même idée : l'idée qu'on peut tout contrôler. Qu'on peut contrôler le vivant, la nature. On casse, on refait... Il y en a même qui essayent de recréer les mammoths... Enfin, tu sais, ma chérie, je me demande ce qu'ils fabriquent, tous ces gens, parce que franchement on a vraiment autre chose à faire que d'élaborer des fusées, de cloner des putois, de créer de l'intelligence artificielle pour nous remplacer ici et là. Il y aurait vraiment autre chose à faire. Moi j'ai passé ma vie à écopier. Le bateau est crevé de partout, l'eau transperce la coque et les tempêtes n'en finissent pas... J'ai passé ma vie sur un bateau troué au milieu d'une tempête. J'ai passé ma vie à sauver des femmes, à les aider à se sauver, et j'en suis fière et heureuse. Mais franchement, si on y réfléchit un instant, on se demande pourquoi on fait tout ça... Dans l'action, heureusement, on n'a pas le temps de réfléchir. Disons que je me suis servie de l'action, de la présence de ces femmes, de l'urgence dans laquelle elles étaient, pour ne pas penser. Parce que, sinon, on peut vraiment se demander pourquoi on fait tout ça. On travaille dur, on se démène, et on sauve des vies, c'est vrai. Mais la tempête est toujours là, et la coque du bateau est toujours trouée. Il y a le système, qui est gigantesque, et nous, au milieu, minuscules.

Et on écope.

On écope.

Un seau après l'autre, en essayant de ne pas regarder la tempête. De ne pas penser, jamais, que cette tempête ne s'arrêtera jamais, et qu'on n'y pourra rien, et que les femmes qu'on sauve sont une poignée par rapport à celles qui subissent. On en sauvera cent, mille, et il y en a des millions, des milliards.

Tu vois, il y a un lien unique entre ces technologies, la pauvreté, la richesse extrême. Avant, on parlait des riches, maintenant on parle des ultra-riches, mais les pauvres ? Je crois qu'on pourrait aussi parler des ultra-pauvres... Il y a un lien entre tout cela. Tu dois le trouver.

Il y a un lien entre les riches, les pauvres, la violence masculine à l'égard des femmes, leur mépris pour elles, les technologies, et puis les marées noires, les catastrophes dites naturelles, mais on ne sait plus trop si elles sont naturelles, la disparition de milliers d'espèces de plantes, d'animaux et d'insectes en peu de temps, le pouvoir, l'argent, les multinationales, la conquête de l'espace, les millions de tonnes de plastique déversés dans les océans, les animaux qui s'étouffent dedans, les responsables qui polluent, salissent, souillent, corrompent, tournent les talons en riant, et les civils, les mairies, les habitants des zones polluées qui nettoient, les scientifiques qui essayent de recréer le monde détruit, la fonte des glaces, les pluies de sauterelles et de criquets, la surveillance, les smart city, le

crédit social, la puce sous-cutanée, la reconnaissance faciale, les dictatures, les religions utilisées pour écraser les peuples et surtout les femmes, et puis... La répression des gens qui luttent pour la justice, pour l'égalité, pour la préservation de la nature, pour les femmes, les enfants, et pour tous les gens que méprisent les gens de pouvoir et d'argent, égoïstes et dénués de conscience.

Ta mère travaillait sur la puce, et elle en est morte. Ils l'ont tuée. Rien ne m'en ôtera l'idée.

Ta mère voulait dénoncer ce qui arrive aujourd'hui. A l'époque, ça aurait pu marcher. Mais maintenant... Maintenant, les gens sont prêts. Ils y ont été préparés par l'habitude des outils technologiques, leur omniprésence dans leur vie. Ça a commencé avec un ordinateur familial, puis chacun a eu le sien, en même temps que le portable est arrivé, qui était juste l'exportation du téléphone à l'extérieur de la maison. Mais il est devenu un ordinateur sophistiqué qu'on peut avoir tout le temps et partout avec nous. Entre temps, il y a eu Internet, et maintenant on en est au métavers. Et tout cela, cette progression, très rapide, et cette addiction, ont mené les gens à trouver formidable d'avoir une puce électromagnétique sous la peau. Parce qu'on les a habitués. C'est facile. Il suffit d'y aller crescendo et c'est bon, on peut faire accepter, et même faire aimer de

plus en plus de choses. Tout ça, avec un maître-mot que les gens adorent : c'est pratique.

Ils disent tous ça, depuis le début de ce qu'on appelait, avant, les NTIC, nouvelles technologies de l'information et de la communication. Ils disent c'est pratique, avec un air d'enfant bouffi de satisfaction, et aussi un petit air supérieur, comme s'ils appartenaient à un club très fermé. En même temps, à une heure où l'appartenance a volé en éclat depuis longtemps et qu'il a été remplacé par une fausse appartenance à des marques, rien d'étonnant.

Mais voilà, je me suis toujours méfiée de « c'est pratique ». J'ai vu, au cours des trente dernières années, des foules accepter d'acheter des tas de choses, d'en être dépendants et me dire, l'air content, « c'est pratique », comme s'ils avaient fait une bonne affaire, comme s'ils avaient été très malins, plus malins que moi, qui ne cède pas aux gadgets. C'est comme ça qu'avec le GPS, beaucoup de gens perdent le sens d'orientation, et ne savent plus lire une carte. J'ai croisé une jeune femme, une fois, la trentaine, qui m'a demandé où était le Palais de Justice. On était à cinq minutes du Palais. Je croyais qu'elle venait d'ailleurs, mais j'ai appris en quelques mots qu'elle vivait ici depuis une vingtaine d'années. Elle consultait tout le temps son GPS, pour se rendre à ses rendez-vous, et là j'ai compris. Je lui ai dit qu'il était facile de se repérer dans la ville, à cause des

deux fleuves, qui tracent des frontières et donnent des repères. Mais elle ne comprenait pas. Parce qu'elle n'avait jamais regardé de plan entier de la ville. Elle ne regardait que les petits bouts de plans sur internet qui lui donnaient son trajet d'un point A à un point B.

Parce que c'est pratique, n'est-ce pas. On ne va quand même regarder un vrai plan. On tape les adresses, on regarde le tracé bleu ou rouge sur l'écran, et on y va. Mais ce qu'on perd... Ce qu'on perd à tous ces gadgets, ce qu'on perd en capacités, est terrible. Et je n'ai pas l'impression que ce qu'on perd soit remplacé par autre chose. Sinon on pourrait dire que nos capacités migrent, qu'elles évoluent, qu'une disparition de capacité laisse place à une autre plus adaptée aujourd'hui. Mais non. Ce qui est perdu est important pour vivre, et rien d'important ne l'a remplacé.

On a exporté nos capacités dans des objets. Au lieu de s'appliquer à se souvenir d'une connaissance, on la cherche sur Internet. Au lieu de la mémoriser, on se dit qu'on la retrouvera toujours. Au lieu d'exercer sa mémoire, son intelligence, sa réflexion, on cherche sur Internet. Pour se situer, on regarde aussi sur Internet, là où avant on cherchait sur un plan et où on faisait appel à son intuition, à ses sens. On demandait à des gens dans la rue. On fait des tas de choses sur Internet, qui viennent remplacer des efforts,

efforts qui sont en réalité utiles pour entretenir notre vivacité d'esprit. On y perd beaucoup... Et quand je vois que nous avons les villes intelligentes, les maisons intelligentes, l'intelligence artificielle, je me dis que l'intelligence a changé de bord, et de définition. Je crois que plus les machines seront soit-disant intelligentes, moins nous le serons. Je crois aussi qu'un réservoir de données, même gigantesque, n'est pas l'intelligence. L'intelligence, c'est bien autre chose. Mais à une heure où tout est transformé en données, l'intelligence est vue comme un ensemble de données. Les gens ne se rendent pas compte que les machines sont de plus en plus investies de capacités humaines, et que nous les humains nous sommes de plus en plus investis de caractéristiques informatiques. Nos vies entières sont transformées en données, et ça n'étonne personne. Les journalistes eux-mêmes utilisent ce terme sans recul. Nos « données » sont vendues, volées, pillées, extorquées. Mais nos données, ce sont nos vies, ce qui avant était privé, nos habitudes, nos modes de vie, notre façon de penser, nos goûts, nos relations, nos expériences personnelles. Tout cela, c'est nous, notre vie, et ça s'appelle désormais des données. Et avec ces données, des gens se font beaucoup d'argent. D'autres, pas encore, mais très bientôt, car ces données leur servent à créer et entraîner les intelligences artificielles. Ils les fabriquent à partir de nous.

A partir de beaucoup de ferraille, et de beaucoup de recherches très complexes, mais aussi à partir de nous. Et pendant qu'on met notre humanité sous forme de données dans des robots, on nous met une puce sous la peau, qui contient des tas de données, qui émet et qui reçoit. On nous opère avec des robots, on nous remplace un bras, un œil avec une pièce de robot, on nous transporte dans des tram sans chauffeur. Les ados sont complètement englués. Quand je les vois dehors marcher avec des écouteurs sur les oreilles, le portable branché, les yeux rivés sur l'écran, je vois qu'ils sont les futurs humains hybrides. Ce sera pour les jeunes générations, et les prochaines. Avec les gens de mon âge, ça ne vaut pas le coup. Le renouvellement générationnel est déjà là. D'ailleurs, il paraît que les technologies évoluent si rapidement et modifient nos modes de pensée tellement vite que, maintenant, entre deux générations, on a un écart qui, avant, prenait deux ou trois générations. Ça va vite, très vite.

On dirait qu'on va vers Matrix... On dirait que les machines sont en train de devenir de plus en plus fortes, intelligentes, indépendantes, pendant qu'on s'affaiblit et qu'on devient dépendants. Elles ont besoin d'une énorme quantité d'énergie, d'eau, elles se nourrissent de nous, de nos vies transformées en données, et nous on devient des jouets, des bébés qui tètent à la mamelle technologique pour se

divertir, faire ses courses, trouver un billet de train, pour le sexe, pour l'affection, pour l'oubli, le réconfort... Tout ça est fabriqué par des humains, commandité par des humains fous de pouvoir et d'argent, qui croient tout contrôler. Remarquons au passage que ces gens, qui sont aux commandes des pouvoirs technologiques, au sommet de la pyramide, et qui décident du sort mondial, sont des hommes. Blancs, il me semble. Ce sont des hommes, pas des femmes. Ça aussi, ça fait partie de l'équation.

C'est dur, d'être à cette place. D'occuper la place de celle qui alerte. Parce que, bien sûr, il n'y a pas que de mauvaises choses, dans ces technologies. C'est grâce à elles, comme outils, comme moyens d'action et de rassemblement, que *mee too* et *balance ton porc* ont pu exister. Il y a pleins de gens qui ont des relations importantes affectivement, à distance, via la technologie. Il y a aussi la possibilité d'avoir accès à des films, à des connaissances, facilement. D'ailleurs, c'était l'objectif premier des pionniers d'Internet : développer les relations, partager les connaissances. Et en effet, ce sont les bons côtés d'Internet. Seulement, des gens qui avaient beaucoup d'argent et qui en voulaient davantage en ont fait un supermarché, un lieu de consommation, puis, très vite, comprenant les intérêts d'un tel outil, un moyen de manipulation de masse. Et, encore

une fois, la créature a échappé à ses créateurs. Mais pas à tout le monde... Il y en a qui savent drôlement bien s'en servir. Des gens qui les contrôlent complètement, et nous avec. Il y a des gens qui, dénués de conscience altruiste, sont devenus les maîtres du monde.

Il est compliqué, le monde d'aujourd'hui... Il a toujours été compliqué, mais je trouve qu'il se complique toujours plus. J'arrive encore à le décrypter, mais c'est si vaste que... Il manque toujours quelque chose. Et puis il manque le lien entre tout.

Trouve le lien entre tout.

Le 15 mars 2023, à l'issue d'une belle promenade au parc avec Brume, Altisia pensa : « C'est la fin. »

Elle alla dans sa chambre, s'assit dans le vieux fauteuil en osier tapissé de coussins et, son regard embrassant la pièce où elle avait dormi et rêvé tant d'années, elle eut envie de se laisser divaguer. Brume lui avait apporté une tasse et une théière chaude, elle lui avait proposé un plaid, avait pris soin d'elle, puis s'était effacée pour la laisser se reposer. La promenade avait été magnifique. Altisia avait adoré le bleu éclatant du ciel qu'exaltait un triomphal soleil d'hiver. Un froid piquant avait d'abord saisi ses sens, puis le soleil avait caressé son corps de sa main chaude, décontractant les muscles jusqu'à l'extase.

C'était un beau jour pour mourir. Le seul ennui, c'était Brume. Elle serait malheureuse, elle souffrirait, sans nul doute... Mais quelque chose en adviendrait, une révélation, et de toute façon, ce n'était pas elle qui décidait. Un jour, mourir arrivait, et on n'y pouvait rien.

Elle but une gorgée de thé chaud et eut la sensation d'en sentir tous les arômes. D'ailleurs, depuis qu'elle sentait sa

mort se rapprocher, tout avait une saveur particulière. Elle savourait chaque met, chaque souffle d'air, la texture de l'atmosphère, avec un plaisir exacerbé, goûtant pour les dernières fois le plaisir d'être en vie, d'avoir un corps, de toucher, de penser, de ressentir des émotions.

Quelle vie elle avait eue... une belle vie, malgré quelques malheurs extrêmes. Elle s'était toujours laissé guider par la confiance, et comme elle avait eu raison ! Le monde était une belle saloperie, il lui avait ravi sa fille unique, son beau-fils adoré, il avait fait de Brume une créature fragile, mais elle avait eu raison de conserver sa confiance coûte que coûte, de ne pas se laisser envahir par le désespoir. Cela l'avait parfois guettée, mais jamais longtemps, jamais avec assez de force pour qu'elle y succombe, car elle était ainsi, pétrie de confiance. Au fil de sa vie, elle s'était rendu compte que la confiance était une faculté peu répandue, et que c'était bien dommage.

La sienne l'avait si bien guidée qu'elle n'avait regretté aucun de ses choix, même ceux qui lui avaient fait vivre, parfois, des situations cocasses, ou embarrassantes, mais jamais nuisibles.

Il en avait été ainsi de sa drôle d'expérience avec... Comment s'appelait-il déjà ? Tout cela était si loin... C'était... Ah mince ! C'était quand même le géniteur de sa fille ! riait-elle pour elle-même, dans un petit coin de sa

chambre, amusée d'avoir oublié... Henri ! Oui, c'était cela ! Henri ! Eh bien ! Voilà qui était cocasse ! Ne pas se souvenir du prénom d'Henri ! Et en même temps, elle avait rencontré tant de personnes tellement plus intéressantes que, quitte à oublier un prénom, mieux valait celui-ci qu'un autre.

Henri, donc...

Henri...

Oui... soupira-t-elle avec satisfaction.

Car l'expérience vécue avec « Henri » avait été fondatrice de toute son activité au Foyer, et de toute sa vie de militante de la condition féminine. D'ailleurs c'était drôle, on parlait tout le temps de « la condition féminine », mais l'expression « condition masculine » n'existait pas. Pourtant, ils avaient bien une condition, eux aussi... Mais ah, évidemment, ceux qui dominent font la loi, le modèle. Ils n'ont pas de « condition » particulière, eux. Ils sont la norme, le modèle absolu. Une fois, elle avait entendu la présentatrice du journal, à la radio, qualifier les femmes de « minorité ». C'était au sujet des écarts de salaires entre les femmes et les hommes, comme on le faisait une fois par an depuis quelques décennies en écarquillant les yeux de stupéfaction comme s'il s'agissait d'une nouveauté... La moitié de l'humanité, qui donnait naissance à l'humanité entière, une minorité... Elle était bien conditionnée, celle-là...

Du reste, elle en avait parlé, au Congrès... Elle avait parlé de la condition féminine et de... Altisia soupira, elle but quelques gorgées de thé, ferma les yeux un instant... Une idée la traversa, très drôle... Avec sa vie entière à travailler au Foyer, elle avait été une « femme au Foyer » ! C'était drôle, mais drôle ! Elle n'y avait jamais pensé ! Une femme au Foyer ! Mais ah, quel foyer ! Une amazone au foyer ! Décochant des flèches en direction des agresseurs, sans se couper un sein, et même plutôt accompagnée de tous les seins de toutes ses compagnes de lutte ! Ah vraiment... c'était bien, les Amazones... le Foyer... C'était chez elle. Elle y avait passé tant de temps... Bien sûr, quand elle avait recueilli Brume, après la mort de ses parents, elle avait dû alléger ses horaires pour s'occuper d'elle. Mais avant cela, quelle activité ! Elle se fichait des heures. Elle aimait être là pour les femmes qui, meurtries au plus profond de leur être, de leur identité, de leur confiance, avaient besoin d'elle. Elle était devenue la spécialiste du retour à la confiance. Ses collègues comptaient sur elle pour les aider à se réparer, à restaurer leur confiance en leurs capacités, détruite par des hommes qui s'étaient échinés à les convaincre, et avec quel succès !, qu'elles étaient nulles, incapables, stupides. Aidée de son expérience avec Henri, au cours de laquelle elle avait observé et compris tous les mécanismes du mâle violent, aidée aussi par sa confiance et son don de lire dans les

cœurs, elle avait su accompagner des centaines de femmes vers une réelle estime d'elle-même. Cela, bien sûr, avec plus ou moins de succès. Ce qui était étonnant, c'est qu'on ne pouvait jamais savoir à l'avance qui arriverait à s'en sortir le mieux. Certaines, qui avaient été brisées toute leur enfance et toute leur adolescence par des parents alcooliques, des viols perpétrés par un père, un frère, un oncle, et qui s'étaient directement trouvées, toutes jeunes, entre les griffes d'un mari qui les avaient terrorisées, tabassées, envoyées à l'hôpital, menacées avec un fusil, détruite psychologiquement, se révélaient, après un petit temps de repos, d'une combativité extraordinaire, prêtes à tout pour avoir une vie à elle et pour donner toutes leurs chances à leurs enfants. La réalité était toujours si surprenante... Chaque femme avait sa propre façon de réagir... Pour toutes, par contre, il fallait rester aux aguets, surtout les premiers temps... Il fallait veiller à ce qu'elles ne retournent pas chez leur bourreau, qu'elles avaient l'habitude d'excuser, dressées depuis toujours à éprouver plus de compréhension et d'empathie pour les autres que pour elles-mêmes.

De temps en temps, elle donnait une petite conférence où elle racontait en quelques mots ce qu'elle avait compris de son expérience avec Henri.

« Maintenant, si vous voulez vous en sortir, il faut que vous compreniez quelque chose d'essentiel sur eux.

« Ils vous aiment, c'est certain. Seulement, quand ils vous frappent, quand ils vous empêchent d'avoir une vie, de voir vos amies, ce n'est pas de l'amour. C'est autre chose. Parce qu'en cet homme que vous aimez, il y a deux faces. Il y a la personne qui vous aime, et il y a le masculin toxique.

« Quand vous le rencontrez, vous êtes face à une personne qui vous aime pour les bonnes raisons, ce que vous êtes, la beauté de votre personne. Il voit une lumière en vous, et cela le renvoie à sa propre lumière perdue. C'est inconscient, mais c'est très fort. Il a envie de votre lumière, et de votre amour. Il veut être comme vous, pleins de cette force-là, que vous avez, et qu'il n'a pas. Et quelque chose se produit alors en lui comme une grâce, qui les rend très beaux. Pendant un instant, vous êtes face à la belle personne, vous voyez son vrai visage, et vous tombez amoureux. Après, personne ne pourra comprendre pourquoi. C'est normal : vous êtes la seule à avoir vu son vrai visage, à avoir vu la belle personne habituellement étouffée sous le masque du masculin toxique.

« Une fois que vous êtes avec lui, l'homme se heurte à son incapacité : il ne pourra pas retrouver sa propre lumière ni sa capacité d'amour. Et au lieu d'être humble face à ses difficultés, au lieu de faire un retour sur lui-même, il vous en

veut d'être si forte et si pleine d'amour et de lumière. Pire encore : il est complexé vis-à-vis de vous, il a peur de ne pas être à la hauteur, et que vous le quittiez parce qu'il n'est pas assez bien. C'est là que le masculin toxique se réveille, frustré et en colère. A partir de là, vous n'aurez plus affaire qu'à lui. Il en sera fini de la belle personne. Le masculin toxique, c'est ce que notre monde fait des hommes, comment il les fabrique : dominateurs, et propriétaires des femmes. Alors, face à la frustration et à la colère, le masculin toxique prend le relais et il essaie de s'approprier votre lumière et votre capacité d'amour, comme une chose qu'on achète et qui, ensuite, est à soi. Il vous écrase pour cesser de se sentir moins bien que vous, il vous met sous cloche, comme si vous posséder pouvait le rendre plein de lumière et d'amour. Et toute cette haine qu'il déverse sur vous, toute cette colère, c'est en réalité la haine et la colère qu'il a envers lui-même. Parce que vous êtes toujours pleine de lumière et d'amour, et lui n'y a pas accès. Si bien que sa maltraitance ne s'arrêtera jamais.

« Sachez-le. Vous n'êtes pas bête d'être tombée amoureuse de lui : vous êtes véritablement tombée amoureuse de la belle personne en lui. Et s'il vous massacre, ce n'est pas parce que vous êtes nulle : c'est au contraire parce que vous avez quelque chose qu'il n'a pas. Quelque chose de précieux, de magnifique. Qu'il désire plus que tout au

monde. Mais toujours inconsciemment. Et le masculin toxique est si installé, si puissant, que vous ne pourrez rien. Ce sont des êtres à tout jamais perdus.

« Quand vous dites, « au fond il n'est pas comme ça... », et vous me le dites toutes, vous avez raison. Mais je dirai plutôt « Il n'est pas *que* ça ». Vous me dites aussi « Il m'aime mais il souffre, alors parfois il dérape ». D'accord, il souffre. Mais quand vous souffrez, vous, est-ce que vous lui cassez des côtes ? Le frappez-vous, lui donnez-vous des coups de pieds dans le ventre, le mettez-vous en sang, par terre, sur le carrelage ? Vous en prenez-vous à vos enfants ? Que faites-vous, quand vous souffrez ? Vous ne vous en prenez pas aux autres... Pourtant vous souffrez. Vous souffrez de vous et de lui, qui vous massacre au moindre prétexte. Quelle est la différence entre vous ? S'il a le droit de vous cogner quand il souffre, alors vous aussi. Non ? Pourquoi ? Ce n'est pas pareil ? Parce que lui c'est un homme, et toi tu es une femme. Et donc, parce qu'il est un homme, il a droit à la violence, et toi parce que tu es une femme, tu dois être douce, patiente, gentille. Tu dois être ce qu'il veut même si ça ne va jamais. Et surtout, tu dois être compréhensive. Et tu sais pourquoi ? Parce que, culturellement, tu dois être l'ange du foyer, mais aussi l'ange rédempteur de l'homme, la sainte qui sauve l'homme égaré. Tu dois, par ta pureté et ta commisération, te sacrifier pour le sauver. Et tu continues à

croire que si ton amour est assez fort, il fera basculer l'homme de la bête à l'ange. Et donc, s'il cogne encore, c'est de ta faute : ton amour n'a pas été assez fort. Tu dois donc être encore plus patiente, plus aimante, plus compatissante, ce n'est qu'une question de temps. Et donc, c'est lui qui cogne, c'est lui qui a un problème, mais c'est toi qui te crois coupable. Moi aussi je les ai vus, la belle personne et le masculin toxique... Le mien, il s'appelait Henri. Heureusement pour moi, je n'étais pas amoureuse de lui. Mais j'ai vu la belle personne en lui. Et j'ai aimé cette belle personne. Totalement. Mais j'ai aussi vu la belle personne se heurter à son incapacité personnelle. Avec moi, il a rencontré sa belle personne, qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. Il a rencontré son coeur d'amour, ses émotions vraies. Ça a été poignant. Car il a trouvé en lui une douceur, un amour, une liberté dont il était depuis longtemps privé. Je l'ai vu s'éveiller à lui-même, j'ai vu son désir regagner son paradis perdu. Homme ou femme, nous sommes de la lumière et de l'amour, mais l'éducation qui oblige les garçons dès le plus jeune âge à être forts, durs, à ne pas faire dans les sentiments, les coupent de leur être de lumière et d'amour. Et cela leur est très dommageable. Ils ne le savent pas, et ils tiennent beaucoup à rester ce qu'ils appellent virils, mais leur être leur manque beaucoup. Et cela les rend malades.

« Cependant, c'est leur responsabilité, pas la vôtre. Et vous ne pourrez rien pour sauver la belle personne. D'ailleurs, vous les avez aimés comme jamais ils n'ont été aimés, vous avez fait tout ce qu'ils ont exigé de vous, et en retour, qu'avez-vous eu ? De la violence, des coups, des yeux au beurre noir, des côtes cassées. Si vous aviez pu les sauver, ce serait fait depuis longtemps. Si vous aviez pu les aider, ils ne vous auraient jamais maltraitée. Vous auriez vécu un bel amour. Alors laissez tomber votre quête de sauveuse, parce que vous êtes absolument incapable de les sauver. Acceptez enfin que vous ne le pouvez pas. Aucune femme ne le peut. Vous ou une autre, pour eux c'est pareil : ils ne se comporteront pas autrement avec la prochaine. Ce n'est pas à cause de vous qu'ils sont violents. Ce n'est pas ce que vous êtes, le problème. C'est eux, ce qu'ils sont, comment ils se considèrent eux-mêmes, comment ils considèrent leur masculinité, et comment ils considèrent les femmes.

« Vous ne pouvez rien pour eux, mais vous pouvez des tas d'autres choses. Vous pouvez vous sauver, vous, et sauver vos enfants. Vous pouvez sauver votre vie et la leur. Vous pouvez agir pour vous.

« Pour le moment, vous êtes des réfugiées. Vous êtes affaiblies, perdues, vous êtes ici pour souffler un peu, trouver des solutions à vos problèmes, vous refaire une

santé... Reprendre la vie qui vous a été volée. Car votre vie est à vous. Ne l'oubliez jamais.

« Vous êtes des réfugiées, oui... Mais ici, avec nous, vous allez devenir des amazones !

« Car vous allez regagner en foi et en fierté !

« Et c'est parce que vous allez enfin prendre du temps pour vous que vous repartirez d'ici fortes et droites ! »

Ces conférences, quelle chance vraiment... Martine, une collègue, l'avait entendue un jour parler ainsi à Julie, une résidente, et elle avait eu l'idée de faire une soirée collective où Altisia raconterait tout cela à toutes en même temps. Comme le résultat avait été positif, on avait décidé de réitérer l'opération le mois suivant, puis celui d'après, et la conférence était devenue une tradition. Quand Altisia avait pris sa retraite, on lui avait demandé de revenir une fois par mois pour continuer à donner sa conférence, qu'elle faisait varier et évoluer au fil du temps, ce qu'elle avait accepté avec joie. Car quelle ambiance incroyable, lors de ces soirées... Quelle sororité se tissait une fois qu'Altisia se taisait... C'était fantastique ! On était ensemble, on était fortes, et chacune se sentait prête, pendant un instant, à reprendre sa vie en mains avec panache.

Une belle vie... pensait Altisia en flânant dans ses souvenirs. Avec Brume aussi... une belle vie... Cette enfant, quelle merveille ! Toute en vulnérabilités, en incapacités à vivre sa

vie, et avec ça une intelligence, une profondeur, une empathie démesurées. Un regard si pénétrant, qui décrypte, comprend, mais dont elle ne sait que faire, la pauvrete... Quand je ne serai plus là...

Altisia poussa un soupir à l'idée de l'épreuve que sa mort serait pour sa petite-fille. « Mais il est temps... il est temps de partir. Je n'y peux rien. »

On toqua discrètement...

- Oui... répondit Altisia d'une voix alanguie.
- Ça va, Tisia ? Tu vas bien ? demanda Brume après avoir entrebâillé la porte.
- Ça va, ma chérie, la rassura Altisia. Je me repose de notre merveilleuse promenade...
- Tu as besoin de quelque chose ?
- Non, tout va bien. Merci ma chérie. Tu es un ange.
- Bon... alors je te laisse...
- Tu vas bien, toi ? Ça va ?
- Oui ça va.
- Alors à tout à l'heure.
- Repose-toi bien, Tisia !
- Merci ma chérie.

Brume referma la porte avec douceur et Altisia, le cœur gonflé d'amour pour sa si serviable petite-fille, pensa que non, elle ne se reposait pas : elle se préparait à mourir.

Mourir était une aventure. La dernière de toute vie. Elle avait totalement confiance en la mort. C'était un passage à un autre état, une expérience unique, un moment que peu

de gens vivaient deux fois. Elle avait à cœur de s'y préparer, voulait rendre hommage à sa vie et s'assurer de n'avoir rien oublié d'important.

Elle n'était pas pressée, seulement le moment était arrivé. Un moment qui l'appelait depuis quelque temps, et l'attirait à lui avec une force irrésistible. C'était doux, chaud, tendre comme un amour. Elle s'y abandonnait avec confiance, et répondait à cet amour par un désir croissant de ne faire qu'un avec lui. Tout irait bien. Elle avait commencé à s'y préparer depuis sa conférence du 8 mars au Congrès « Femmes égales », dont elle avait été l'invitée d'honneur.

Elle pensa à sa fille, Coline, morte trop tôt... Dans ce cas, la mort avait-elle été de l'amour ? Non... Elle avait été de la violence. Oui mais... Il y avait peut-être une différence entre la façon dont on mourait, qui pouvait être violente, et la mort en elle-même, qui semblait être un amour infini prêt à nous ouvrir ses bras. Ma pauvre enfant... mon enfant chérie, adorée...

Elle laissa planer en elle des images d'une Coline souriante, adulte, enfant, adolescente. Une image bien douce à son cœur, car avant d'être celle qu'on avait assassinée, elle avait été une personne magnifique.

A cette image réconfortante se joignit celle de Khan, puis celle de ses parents, de cette mère et de ce père pleins de bontés, qui avaient toujours respecté ses choix, qui l'avaient

soutenue, accompagnée de leur confiance. Les parents, c'était tout. Le socle sur lequel s'appuyer à vie ou, dans le pire des cas, les racines pourries qui empêtraient l'existence entière et privaient les individus de leurs ressources. Elle en avait tant connues, de ces femmes tôt privées de leurs capacités par des parents assassins... Quelle chance d'avoir eu des parents aussi fantastiques... Quelle chance, oui...

Elle pensa à Lise, sa grande amie, depuis longtemps partie en Angleterre avec Faith, sa grande amour anglaise, où elle avait trouvé un poste de directrice dans un foyer pour femmes... Lise, qui avait été une deuxième maman pour Coline... Elle disait d'ailleurs que Coline était l'enfant que la vie avait bien voulu lui donner. Cela la rendait si heureuse... Elle connaissait Brume et conservait des liens étroits avec elle malgré la distance, elles s'écrivaient souvent, se téléphonaient parfois. Lise serait un soutien pour Brume. Elle était âgée, quatre-vingt-sept ans, et sa santé n'était pas des meilleures, mais elle serait au moins là par téléphone...

Et Audrey ! Qui savait ce qu'Audrey était devenue ! Après leur séparation, elles s'étaient perdues de vue, puis Altisia avait appris par une amie commune qu'elle était partie enseigner à Paris, et depuis elle n'avait plus eu aucune nouvelle. Il était doux de penser à sa première belle et grande amour à l'heure de mourir... Car elles avaient été heureuses ensemble...

Elle pensa à ses autres amoures, qui n'étaient pas nombreuses, mais dont elle gardait un bon souvenir. Certaines gravitaient toujours dans son milieu, et elles se croisaient de temps en temps, à une réunion ou à une soirée. Enfin, c'était avant qu'elle devienne trop vieille pour tout ça !

Et puis Cyrille... Ah... Cyrille... Quelle femme extraordinaire ! Quelle amie précieuse... Une sorte d'amour, elle aussi...

Et puis comment penser à chacune ? A ses amies, aux résidentes avec lesquelles elle avait noué des liens qui duraient encore, à toutes celles qui avaient traversé sa vie et l'avaient touchée au cœur, même quand elles étaient franchement difficiles à vivre ? A elles toutes, elles formaient un chœur non d'anges, loin s'en fallait, mais de personnalités passionnantes, de la plus timorée à la plus agressive, de la plus folle à la plus raisonnable.

Elle avait été gâtée. Sa vie avait été une longue expérience d'amour et de confiance... Tout le monde n'avait pas eu autant de chance... Comme Brume, la pauvre... cette petite en avait vu de toutes les couleurs, et jamais ses soins ne pourraient compenser les misères qui lui avaient été infligées.

Quand Coline était morte, elle avait vu Brume se renfermer, changer... Quelque chose s'était pour toujours cassé, et il en avait découlé une sorte de glaciation, un désespoir, un

désamour de la vie. Puis, sans redevenir celle qu'elle avait été, elle avait semblé reconstituer quelques morceaux d'elle-même... Malheureusement, son père était mort, et la glaciation, le désespoir, le désamour de la vie s'étaient sclérosés. Puis, par la force des choses, elle avait su reprendre goût à la vie, un certain goût, juste de quoi égrainer les jours, se lever le matin, vivre sa journée, mais au fond d'elle, c'était cassé, glacé, douloureux à vie. Malgré cela, elle était gentille, gentille... Douce, tendre, serviable, avec parfois de grandes crises de désespoir qui la happaient. Elle pleurait alors pendant des jours, des semaines, pleurait les misères du monde, les siennes, la mort de ses parents. Triste, abattue, elle ne se lavait plus que tous les deux ou trois jours, restait souvent en pyjama, traînait, dormait, mangeait, se levait pour se recoucher, épuisée par « le mal de mort », disait-elle. Le mal de mort, c'était la douleur d'être obligée de vivre dans un monde malade. C'était aussi, à une autre échelle, celle d'avoir perdu ses parents, et de vivre avec la marque indélébile de l'arrachement qui les lui avait ravis.

Elle s'assoupit quelques minutes, puis elle se réveilla avec, à l'esprit, le souvenir de la conférence qu'elle avait donnée la semaine précédente. Elle tournoyait en elle, entourée de dizaines de visages vagues, imprégnée de l'atmosphère dense, presque tendue qui avait régné dans la salle.

Elle avait été bien inspirée, ce jour-là. Elle n'avait rien préparé et s'était livrée à une réflexion à voix haute qui lui avait valu une cascade de remerciements et de compliments. On lui avait ensuite demandé si elle voudrait bien venir s'exprimer dans telle association, honorer tel foyer de sa visite, participer à un congrès, mais non, il n'était plus temps. Cette conférence, où elle avait été conviée en tant que figure tutélaire de la lutte pour les droits de femmes, avait signé sa fin. C'était le point d'orgue de sa vie de militante, elle avait dit tout ce qu'elle pouvait encore dire, et elle avait confiance en la jeune génération qui agitait la société par le biais des réseaux sociaux, auxquels elle ne connaissait rien, et qui libéraient la parole des femmes sur le viol, les différences de salaire, la charge mentale et émotionnelle dans le couple, le *mainsplaining*, le harcèlement de rue, entre autres choses, rendant publiques des injustices qui, bâillonnées par le patriarcat, avaient été cantonnées jusque-là aux affaires privées, en y répondaient avec toute la force de l'*empowerment*.

« Mes chères amies... avait commencé Altisia, bien installée à sa tribune, une bouteille d'eau et un verre devant elle, face à une salle de trois cent personnes.

« Mes chers amis « i » aussi ! avait-elle ajouté en riant à l'adresse des quelques hommes présents dans l'assistance.

« Tout d'abord, merci beaucoup pour votre présence, dont je me sens très honorée, et merci à Margot Capucin, Judith Peltre, Naïma Benama, Séverine Cruz et Eve Schwartz de m'avoir invitée et de m'avoir choisie comme invitée d'honneur de ce congrès. Je suis très heureuse d'être parmi vous aujourd'hui.

« Tout à l'heure, quand je suis arrivée, j'ai eu envie de prendre l'air avant d'entrer. Une voiture s'est garée, une jeune femme et un jeune homme en sont sortis, ils ont pris des sacs dans la voiture, ils ont organisé le transport de tous ces sacs... Cela a bien dû prendre dix minutes. La jeune femme disait au garçon d'une voix calme mais assurée : « Tu n'as pas débarrassé la table... Vous êtes tous partis comme ça... Vous avez tout laissé en plan... » Et cetera. Le garçon avait l'air vide, absent, il ne répondait pas. Comme s'il avait

appris à ne pas réagir quand une femme lui fait des reproches. Comme si c'était une consigne apprise : « quand ta copine t'engueule, tu dis rien et tu laisses passer ». Comme si c'était une technique ancestrale pour se débarrasser des problèmes quand sa compagne n'est pas contente. Et donc, la jeune femme parlait en adulte qui explique ce qu'elle ne devrait pas avoir besoin d'expliquer, à un jeune homme qui fuit, et qui, lui, n'a pas du tout l'air d'un adulte. C'est une position encore trop répandue dans le couple hétérosexuel, et je suis vraiment navrée de devoir encore assister à ça, à quatre-vingt-trois ans, après avoir passé ma vie à lutter pour que les mentalités changent.

« Mais tout n'est pas perdu ! Car vous êtes là, vous, aujourd'hui, et vous n'êtes pas seules ! Partout sur la Terre, des gens luttent pour un monde meilleur.

« Je dis un monde meilleur... Oui, parce que, qu'est-ce que le féminisme, au-delà de la lutte pour les droits des femmes ? C'est une lutte pour un monde meilleur. Et aujourd'hui, je crois qu'il est temps d'élargir notre vision du féminisme et d'aborder la question de la paix dans le monde. D'autres le font déjà, ou l'ont fait longtemps avant nous, brillamment, dans des livres, des essais, des conférences, toute une parole précieuse, pensée et dite par des femmes que je ne connais pas mais que je considère

comme des soeurs, et je vous propose aujourd'hui d'ajouter notre pierre à l'édifice.

« Avant de vous parler d'une paix possible, non seulement entre les femmes et les hommes, mais pour le monde entier, dans notre façon de vivre, de nous percevoir nous-même et de percevoir les autres, de consommer, de manger, de boire, de traiter les animaux, la nature... Oui, avant de vous parler d'une paix possible, je vais vous parler de la guerre, d'une certaine guerre. Je vais vous parler de ce que personne n'appelle une guerre, mais qui en est une. Et c'est une guerre mondiale, une guerre quotidienne, une guerre qui n'a jamais de répit. Une guerre qui dure depuis trop longtemps.

« Cette guerre, comme vous pouvez vous en douter, c'est celle que les hommes livrent aux femmes.

« Dois-je le rappeler, nous vivons dans un monde où, pour écraser le féminin, l'assujettir, le domestiquer comme si c'était une bête monstrueuse et dangereuse, le masculin nous fait la guerre à coups d'excision, d'infibulation, de viols, de coups, de harcèlement sexuel. Dans certains pays, comme en Inde, à Taïwan, en Chine, en Corée du sud, pour n'en citer que quelques-uns, il nous tue dès la naissance, ou nous avorte, ou nous abandonne sur le bord de la route, parce que, paraît-il, une fille vaut moins qu'un garçon, et que tout le système patriarcal de dot fait des filles un

fardeau économique. Nous subissons aussi les viols de guerre, parce que la jouissance est le droit des mâles, et parce que c'est le droit du vainqueur, ou du combattant, cela lié à l'idée de propager sa race et sa religion dans celles de l'ennemi, avec pour aboutissement la mise au monde d'un enfant de son camp chez l'autre.

« Puisque nous parlons du viol, n'oublions pas le viol conjugal, et n'oublions pas non plus que le foyer, qui est sensé être un refuge, un lieu de sécurité, est un haut lieu de violence pour les femmes partout dans le monde. Là, elles peuvent subir de la part de leur cher et tendre, l'intimidation, les insultes, les pressions psychologiques, le dénigrement, toutes choses délicieuses qu'elles peuvent aussi connaître sur leur lieu de travail, parce qu'elles gênent et que, paraît-il, elles volent un poste à un homme, ou parce qu'elles sont jeunes, vulnérables, subalternes, ou parce que... Parce qu'elles sont des femmes.

« Nous subissons aussi le harcèlement de rue, n'importe où, en faisant nos courses, en allant au travail, le jour, la nuit, en allant au cinéma, en rentrant du concert, en allant à la fac, au lycée, au collège, à pieds, dans le bus, dans le métro, dans le tram.

« Certaines d'entre nous connaissent aussi, au sein de leur foyer, et je suis bien placée pour en parler, les coups, les

côtés cassées, la clavicule déboitée, le traumatisme crânien, et la mort par assassinat.

« Pensons encore aux crimes d'honneur qui, dans certains pays, sévissent encore. Pensons aux coups de pistolet, aux coups de couteaux multiples et acharnés, à la lapidation, parce qu'une femme a trompé son mari, ou parce qu'il pense qu'il l'a trompée... Innocente ou coupable, le prix est le même, et c'est toujours la même qui le paye. Pour la lapidation, creusez un trou, mettez-y la femme jusqu'aux aisselles, et jetez-lui des pierres jusqu'à ce qu'elle en crève, cette salope indécente qui ruine l'honneur du mâle ! Comme pour l'excision et l'infibulation, les femmes participent, mais n'oublions pas qu'elles sont sous le joug de la violence masculine, qu'elles n'ont pas de marge de manœuvre, et qu'elles sont elles aussi prises dans une trame de pensée qui les emprisonne, une Loi mentale masculine à laquelle tout le monde est soumis.

« Mais continuons notre tour du monde, et l'état des lieux de la guerre.

« Nous subissons également, comme si ça ne suffisait pas, les mariages forcés. Nous pouvons avoir dix ans quand on nous marie contre notre gré avec un homme de quarante ans, ou même de soixante-dix ans. Car, quand on est un homme, il est si agréable de profiter de la chair fraîche d'une jeune fille vierge, fût-elle une enfant.

« N'oublions pas non plus les fameux viols correctifs, perpétrés sur les lesbiennes qui, franchement, l'ont bien cherché ! Car qu'est-ce que ces femmes qui pensent pouvoir se passer d'un homme ? Il faut alors les corriger et, à coup sûr, avec un vrai mâle, elles comprendront leur erreur.

« Pensons aussi aux femmes prostituées de force, qu'on attire d'un pays étranger à l'aide d'un emploi fictif, et qu'on drogue, qu'on viole et qu'on bat des dizaines de fois dans une maison isolée, et qu'on met sur le trottoir une fois leur volonté brisée.

« Et puis... Et puis il y a les milliers de discriminations et de subordinations, les plafonds de verre, les interdictions de tout ce qui donne de l'indépendance, du pouvoir, une place sociale valorisée et la capacité de se barrer si le type exagère.

« Car oui, c'est bien là que la domination agit. Sur la mise en incapacité des femmes de se barrer, d'avoir toute l'indépendance nécessaire pour échapper au joug du tyran domestique.

« En attestent, parmi tant d'autres interdictions, celle de la contraception dans d'autres pays, longtemps à l'œuvre chez nous, en France, dans ce beau pays de la démocratie, nous dit-on, l'interdiction de faire des études, de la politique... Je vous rappelle que nous n'avons eu le droit de vote, mais aussi celui d'être éligible... Je répète : le droit d'être

éligible, c'est à dire d'être une élue, avec un certain pouvoir, et d'avoir un impact concret sur notre société, celle où nous vivons nous aussi, en... Oui ? C'est ça, en 1944. Nous sommes en 2023... Ça fait moins d'un siècle ! Exactement soixante-dix-sept ans. Je ne sais pas si vous voyez, mais la lutte a été longue pour les suffragettes. Et notre souffrance a été plus longue encore... car il ne nous restait plus qu'à subir les décisions tellement intelligentes de ces messieurs, qui nous méprisaient et faisaient le droit, la loi, la justice, organisaient tous les domaines de la société autour de leur confort, au détriment du nôtre.

« Pensez un peu que, dans certains pays, les femmes n'ont toujours pas le droit d'apprendre à faire du vélo, ou de conduire une voiture... Et cela nous ramène au Japon, où on atrophiait les pieds des filles dans des bandelettes serrées pour, soit-disant, qu'ils restent petits et mignons, alors qu'en fait, comme dans le cas du vélo, de la voiture, des robes longues à multiples jupons, le but masculin est d'entraver la mobilité des femmes, et donc la possibilité pour elle de partir, de se sauver, de courir s'il le faut. De là, on peut penser qu'entravées ainsi depuis le plus jeune âge, notre esprit a lui aussi été entravé. Car si nous n'avons pas la possibilité physique de fuir, notre esprit enregistre l'information de notre soumission comme une fatalité, une chose allant de soi.

« Et tout cela, tout ce système fou qui nous entrave, est encore en vigueur en 2023. Et il tue des femmes. Il nous tue, nous.

« Ce système de domination, cette guerre contre nous, uniquement parce que nous sommes nées de sexe féminin, nous tue symboliquement, socialement, nous meurtrit dans notre chair, nous blesse et réforme notre perception de nous-même, nous mute dans notre corps, et nous tue vraiment ! C'est un système qui tue des vies humaines ! Et nous avons attendu longtemps avant que cet assassinat de notre sexe soit exprimé ouvertement sous le terme de féminicide. Le mot féminicide est juste, et combien en avons-nous besoin ! Combien en avons-nous besoin pour que soit clamé à la face du monde qu'on nous tue pour nulle autre raison que celle d'être une femme !

« Est-ce que tout cela, cet état des lieux, non exhaustif, ne s'appelle pas une guerre ? Pour avoir été la secrétaire particulière, dans mon jeune âge, d'un homme qui avait fait la guerre de 14-18, et pour avoir connu, grâce à lui, une femme résistante pendant la Deuxième, je peux vous dire que tout y est.

« Maintenant que nous avons fait un petit tour de l'état de guerre, je voudrais vous parler de la paix... D'une paix possible... Mais je crois que je ne vais pas pouvoir le faire tout de suite. Le panorama est bien trop grand, et il n'est

pas urgent de se presser. Il est même urgent de ne pas se presser, si on veut bien faire les choses.

« Car me viennent à l'esprit des problèmes de langage, dans notre langue française. Je suis contente que nous parlions enfin, dans notre pays, des violences faites aux femmes. Mais je suis aussi très embêtée par cette expression qui protège les hommes, comme toujours. Car, pour être juste, il faudrait dire, même si c'est très long, j'en conviens : les violences faites aux femmes *par les hommes*. Il faudrait qu'apparaisse clairement qui les fait, ces fameuses violences.

« Avant de poursuivre mon propos, je tiens à vous dire que je ne crois absolument pas que la violence masculine soit naturelle. Personne ne pourra me faire croire que les hommes sont des êtres sanguinaires de naissance. A l'issue de ma longue vie, au cours de laquelle j'ai milité, frayed avec des femmes extrêmement intéressantes et savantes en la matière, où j'ai lu beaucoup d'études menées avec brio par des femmes passionnantes, je suis convaincue que les hommes ne sont pas plus violents et agressifs que nous. Et c'est là le cœur de ma peine. Je suis extrêmement peinée de savoir que nous vivons dans un monde aussi violent, aussi horrible, à cause d'un système qui fabrique, oui *fabrique* !, des hommes violents qui massacrent des femmes. Je vous le dis dès maintenant pour que les propos

que je vais tenir résonnent en vous à la lueur de cette connaissance à mon sujet : je ne peux croire que les hommes soient violents par nature. Pour moi, c'est incontestablement un système qui les fabriquent tels.

« Je reprends donc mon propos... dit Altisia qui, dans une clarté mentale inouïe, se promenait dans sa pensée avec aisance.

« Je vous parlais des violences faites aux femmes *par les hommes*. Je vous assure que ça vaut le coup de le dire ! Parce que figurez-vous que la population carcérale est composée à 96 % d'hommes ! Eh oui... Quand on sait, comme moi, que ça n'a rien de naturel, c'est triste... Mais attendez, je vais vous dire d'autres chiffres... dit Altisia en sortant un papier de sa poche. C'est la seule chose que j'aie préparée ! dit-elle en riant. Je me suis dit que ça pourrait servir ! Alors attendez... dit-elle en chaussant ses lunettes. Qu'est-ce que je lis ?... Ah oui ! Les hommes représentent 90 % des personnes condamnées par la justice. Donc 10 % de femmes. Et, au passage, nous constituons, nous, 4 %, de la population carcérale... Ça parle de soi ! Ils représentent, évidemment, 97 % des auteurs de violences sexuelles. Donc nous sommes 3 % à en être les auteures. Il faut savoir, en gros, parce que ce n'est sans doute pas facile à chiffrer, que la violence perpétrées par les hommes représentent chaque année... attendez... Excusez-moi, j'ai du mal avec

les chiffres, surtout quand ils sont si gros... Eh oui désolée : je suis une fille ! dit-elle avec ironie, suivie d'une salve d'applaudissements et de rires. Ils représentent donc chaque année 7 milliards d'euros sur les 9 milliards du budget total de la justice. Bon, je vais m'arrêter là pour les chiffres, mais je vous assure que ceux de l'administration pénitentiaire, des forces de l'ordre, des hospitalisations, ne sont pas tristes non plus, si je puis dire !

« C'est pourquoi il me semble juste de préciser que les violences faites aux femmes le sont très généralement par les hommes. Et à ceux qui m'ont dit, toute ma vie : « Ah oui mais les femmes aussi peuvent être violentes et agressives ! », comme un argument définitif, je réponds « Oui, c'est vrai, nous pouvons l'être, mais enfin, regardez le monde, et regardez ces chiffres ! », pour pasticher Beckett ! Oui, parce que, quand on passe sa vie à dénoncer toutes ces violences, infligées aux femmes, par les hommes, on passe aussi son temps à répondre à des hommes, beaucoup d'hommes, qui sont dans le déni. Des hommes qui ne veulent pas savoir ce qu'ils font. Des hommes qui, probablement, ont déjà fait pression sur une femme pour s'assouvir sexuellement, jusqu'à ce qu'elle dise oui. Un oui contraint, un oui qui sonne comme un non, mais une fois qu'elle a dit oui, au bout d'un chantage affectif innommable, on peut y aller. Des hommes qui, à coup sûr, ont un jour dit

de leur collègue « quelle salope celle-là », parce qu'elle avait été investie d'une mission qu'ils briguaient. Des hommes qui ont sifflé des jeunes femmes dans la rue, des adolescentes, comme des chiens en chaleur, qui les ont draguées, collées, c'est-à-dire qu'ils lui ont fait subir du harcèlement de rue. Des hommes qui, à la maison, considèrent leur compagne comme leur femme de ménage, parce que c'est un truc de fille, et surtout parce qu'ils sont trop bien pour ça. Et j'en passe. La liste serait si longue... A ceux-là, je réponds définitivement, parce que je suis très vieille et très lasse de leur déni et de leur rebuffade : "Allez vous faire foutre, je ne me fatigue pas à expliquer quoi que ce soit à quelqu'un qui ne veut pas savoir ! " »

Une salve d'applaudissements éclaboussa la salle de joie et de soulagement, à l'issue de laquelle Altisia put reprendre son propos, galvanisée par la foule.

« Je vous parlais de notre langue... Voyez-vous, je suis aussi choquée par l'expression « se faire violer », et si vous la dites encore, sans y penser, je vous invite à y réfléchir. Parce que « se faire violer », ça donne l'impression qu'on est volontaire. Alors que non, jamais ! On est violée par quelqu'un ! Mais on ne se fait pas violer ! Je passe sur tout ce qu'on pourrait encore dire sur notre langue, mais vous voyez que la violence masculine est complètement intégrée dans la langue comme si les hommes étaient de saints

innocents, comme s'ils n'avaient rien à voir dans cette affaire, et pire encore, comme si, comme toujours, on avait le devoir de les protéger, de protéger le bourreau en ne le nommant pas. Et cela fait aussi partie de notre vie de femme. Ne jamais dénoncer le bourreau. C'est pourquoi les mouvements *meetoo*, *balancetonporc* et *noustoutes* sont infiniment salvateurs. Car ils mettent en pratique un slogan féministe que vous connaissez bien : Il faut que la honte change de camp ! En dénonçant nos violeurs publiquement, nous sortons de la honte, et c'est à eux d'avoir honte ! C'est à eux d'être responsables de leur violence, de leur crime ! Ce n'est pas à nous de le porter ! C'est leur fardeau, qu'ils le reprennent ! »

L'assistance applaudit Altisia, puis, au lieu de reprendre la parole, elle marqua une pause pendant laquelle elle réfléchit et reprit d'une voix douce, légèrement mélancolique :

« En vérité, j'aimerais vous dire des millions de choses. Je pourrais continuer longtemps comme ça, à dresser le panorama de notre état de guerre, avec toutes les analyses les plus fines dont je suis capable, mais le temps passe... Il n'est plus temps pour ça, et d'autres le font déjà brillamment, et le feront encore, dit-elle avec regret, en pensant : « C'est mon testament. »

« Il est donc temps pour moi de vous parler de la paix. Une paix qui n'existe pas, certes, une paix utopique à souhait...

Mais le rêve précède toujours la réalité, et on a intérêt à avoir des rêves forts, car en face aussi ils rêvent, ceux qui nous refusent de vivre debout.

« En vérité, ce n'est pas à vous que je devrais m'adresser. Si j'étais jeune, je ferais comme au temps du MLF et j'irais dans la rue clamer mon appel dans un mégaphone ! Je suis trop vieille pour ça, mais vous, jeunes femmes et femmes matures en pleine santé, vous le pouvez ! Et vous, rares hommes présents parmi nous, vous le pouvez aussi ! N'ayez pas peur d'avoir peur ! Nous aussi nous avons peur quand nous défilions pour défendre notre liberté au milieu des insultes et des crachats ! Et vous voyez ! Le combat continue, il a fait des petits, il s'est affiné, étoffé, des femmes et des jeunes filles ont pris le relais ! Ça en valait la peine, et si vous saviez comme c'était vivifiant ! On se sentait fortes et libres d'être ensemble, et de cesser de se cacher, de cesser de faire profil bas, de cesser de garder en nous des humiliations et des révoltes que nous pensions personnelles, et qui étaient en réalité collectives, politiques, et sociétales.

« Si j'avais un mégaphone, et que j'étais dans la rue, ou dans une assemblée d'hommes, je clamerais haut et fort : vous, les hommes, faites votre révolution ! Allez-y, jetez-vous à l'eau ! Car nous, les femmes, nous en avons marre de vous porter ! Portez-vous ! Montrez-nous que vous n'êtes pas des

bébés, que vous êtes des adultes, et que vous êtes capables de vous prendre en main ! Nous en avons marre de réparer ce que vous cassez ! Moi, toute ma vie, j'ai réparé les femmes que vous cassez. Nous en avons marre de nous taper tout le boulot pour que nos droits avancent, et que vos mentalités progressent. Nous en avons marre de votre passivité.

« Que croyez-vous ? Que les choses vont se faire toutes seules ? En réalité, la paix dépend de vous. La paix dépend de votre émancipation du système. C'est pourquoi je vous encourage de tout mon cœur à vous libérer à votre tour ! Car ce système vous meurtrit vous aussi ! Il vous fait un mal que vous n'imaginez même pas, et il ne vous rend pas heureux ! C'est facile de jouer les machos, quand on est un homme ! Mais allez chercher la douceur au fond de vous, allez chercher ce que vous êtes réellement, au fond de la personne que vous êtes, ça demande du courage, et bien peu l'ont. Alors soyez courageux ! Libérez-vous, émancipez-vous ! Ce système de fabrication du garçon selon un modèle établi vous ampute de vous, de vos émotions, de votre liberté à aimer vraiment, à ressentir vraiment, à partager vraiment ! Dès que vous naissez, en même temps qu'on coupe les filles de leur désir d'exister pour elles-mêmes, on vous coupe de votre capacité émotionnelle, et on vous imprègne de l'idée qu'un garçon, un vrai, a plus de valeur

que les filles, qu'il est inutile de les prendre au sérieux, et que les garçons sont les maîtres du jeu. On vous fait comprendre aussi qu'un garçon ne s'épanche pas, n'a pas mal, n'a pas peur, ne s'intéresse pas à l'amour, aux émotions des autres, à leur bien-être, parce que ça, c'est un truc de fille, et s'il y a une chose qui forme un garçon, c'est bien l'idée qu'il doit se démarquer de ce qu'est une fille, qu'il ne doit pas lui ressembler, qu'il ne doit pas être doux, tendre, jouer à la poupée, se montrer compatissant, empathique, sinon c'est qu'il est une lopette, une lavette, un sale pédé, une tapette. Au passage, vous insultez ainsi les femmes, c'est à dire vos mères, vos soeurs, vos compagnes, et les homosexuels, qui ne méritent vraiment pas d'être insultés pour une orientation sexuelle qui ne vous regarde pas. Apprenez donc que ce vol de votre paysage émotionnel est criminel. C'est même l'assassinat d'une partie immense de vous. C'est pourquoi je vous dis que vous êtes des êtres amputés d'une partie essentielle de votre potentiel, mais aussi de tout un pan de votre vie.

« Le résultat de cette amputation, vous la vivez tous les jours quand, dans votre vie amoureuse, vous êtes incapables de parler de vos émotions et de vous intéresser à celles de votre compagne et de vos enfants. Quand vous êtes fermés, butés, alors que votre compagne voudrait parler avec vous, partager, être complice. C'est pour cette raison qu'une fois

en couple, vous vous bornez à fonctionner, juxtaposé à votre compagne, comme si tout allait de soi. Et vous faites mourir l'amour, ce bien le plus précieux au monde. Vous désinvestissez le lieu de l'amour, et c'est votre compagne qui fait tout, qui porte tout, pour que de l'amour survive. Mais vous êtes deux, et sans vous l'effort est vain. Pensez un peu à ce que serait votre vie si vos compagnes étaient comme vous ! Ce serait sinistre ! Il n'y aurait plus aucune source d'enchantement.

« Vous êtes dressés, oui, *dressés*, à tout donner pour votre travail. Là vous êtes capables de vous dépasser, de relever des défis, de mener à bien des missions impossibles, de vous investir, d'être présents. Pourquoi n'en faites-vous pas autant dans votre vie amoureuse ? Pourquoi ne peut-on rien vous demander ? Pourquoi refusez-vous d'être là ? N'est-ce pas parce qu'on vous a appris à mépriser votre cœur et le cœur des autres ?

« Aussi, libérez-vous de vos chaînes. Car vous êtes enchaînés. Libérez-vous et vous découvrirez des mondes infinis d'amour, de joie, de plaisir ! Vous découvrirez les délices de la complicité ! Vous découvrirez même que votre sexualité actuelle est pauvre et limitée, car vous accèderez à des sensations et à des émotions qui vous mèneront à un déploiement infini de votre être ! Vous le découvrirez quand vous serez prêts à vivre avec votre cœur, et à considérer

vosre compagne comme une personne à part entière, une complice, un être passionnant, au lieu de la réduire à être votre femme de ménage, la mère de vos enfants et le canal bien pratique de votre assouvissement sexuel.

« J'ai dit le mot « réduire » et c'est cela, exactement, que la domination masculine fait : elle nous réduit à peu de chose. Elle nous limite. Elle est la servante d'un ordre qui veut que les hommes se dévouent à l'entreprise et que les femmes se dévouent à leur famille, même quand elles travaillent elles aussi, et la plupart travaillent. Les femmes ont d'ailleurs toujours beaucoup travaillé, mais contrairement au vôtre, leur travail est passé sous silence.

« Faites votre révolution, et vous verrez, vous serez tellement plus heureux que vous vous demanderez comment vous avez pu vivre aussi limité pendant si longtemps.

« Vos compagnes, qui ont fait leur révolution, et qui continuent à la faire, vous demandent à cor et à cri d'évoluer ! Vous savez pourquoi ? Parce qu'elles s'y connaissent en émotions ! Ce sont des expertes ! Pendant qu'on vous coupait de vos émotions, elles étaient encouragées à développer leur empathie et à bien connaître les émotions des autres, et c'est pourquoi il faut les écouter quand elles vous poussent à vous libérer émotionnellement. Elles savent que jamais vous ne serez vraiment heureux comme ça, et que vous comme elles

passer à côté du bonheur amoureux, de toutes les joies et de toute la compréhension mutuelle qu'il apporte. Et figurez-vous que, nous, les femmes, en tant qu'expertes en émotions et en relations, nous avons envie, vraiment envie d'être heureuses, et de nous accomplir. Et nous avons envie, vraiment envie, que vous soyez heureux, vous aussi, et que vous découvriez les trésors infinis de l'empathie et des relations riches ! Car nous savons que les relations riches, pleinement vécues, sont un trésor inestimable dans une vie humaine !

« Une révolution, c'est dur. Nous en savons quelque chose, nous qui faisons la nôtre. Cela demande de se remettre en question, d'observer comment nous prêtons le flanc au système, à quel point nous en sommes imprégnées, et dans un premier temps, nous nous sentons démunies. Mais nous avons le courage de la faire. Nous y mettons de la force, de la ténacité, nous sommes endurentes. Alors vous aussi hissez-vous à la hauteur de notre courage, de notre force, de notre ténacité et de notre endurance ! A votre tour ! Car c'est de cela dont le monde a besoin.

« Imaginez un monde où les hommes seraient aussi empathiques que les femmes. Le monde entier en serait transformé ! Le Dalai Lama dit lui-même que les femmes sont les êtres les plus évolués de l'humanité parce qu'elles sont porteuses d'une bienveillance, d'une compassion et

d'une empathie bien supérieures à celles des hommes ! Mais comme je vous le disais : ce n'est pas naturel ! Vous aussi vous avez tout cela en naissant ! Vous aussi vous avez les mêmes capacités que nous. Simplement, de façon injuste, nous recevons une éducation qui développe énormément ces facultés, et vous êtes dressés à faire fi des vôtres. Aussi ne vous laissez pas faire, ce n'est pas une fatalité ! Soyez courageux ! Soyez les explorateurs de votre sensibilité ! Vous ne le regretterez pas.

« Voilà ce que je dirais aux hommes, si je le pouvais...

« Et à vous, les femmes, j'ai aussi une chose à vous dire : ne soyez pas ce qu'on attend de vous. Soyez celle que vous voulez être ! Sortez de votre rôle, ne serait-ce que provisoirement, pour en faire l'expérience. Par exemple, une amie m'a dit qu'elle a remarqué que, au travail comme au bistrot, quand un homme a envie de se faire plaindre, parce qu'il a mal au dos, ou qu'il est fatigué, c'est toujours vers elle et les autres femmes qu'il se tourne. Jamais vers les hommes. Vous savez pourquoi ! Nous sommes là, paraît-il, pour choyer ces messieurs et n'avoir que leur confort en tête. Cette amie m'a dit que, quand cela lui arrive, elle se détourne, elle ne répond pas à la demande. Que, puisque les hommes sont tellement mieux que nous, ils n'ont qu'à aller se faire chouchouter par des hommes ! Et sortir de ce rôle lui fait beaucoup de bien. Car en sortant de ce rôle

appris, auquel les hommes ne cessent de la renvoyer, elle se retrouve, elle se donne de l'air, de l'espace, une respiration. Elle y trouve un allègement des fardeaux qu'on impose aux femmes, et elle y gagne en liberté. Vous voyez, quand je dis : Ne soyez pas ce qu'on attend de vous, je parle de tous ces lieux où on est rappelée à notre rôle social. Sortez des rôles, faites votre expérience, et vous verrez.

« Pour finir, je dirai que nous en avons assez fait. Nous sommes obligées de continuer à lutter pour nos droits, et nous le ferons tant que cela sera nécessaire. Mais il est peut-être temps, maintenant, que les femmes renvoient leurs problèmes aux hommes, et qu'elles leur disent : « Débrouille-toi avec ta masculinité nocive ! C'est ton problème, pas le mien ! » Leurs problèmes nous créent des problèmes, mais ce sont bien les leurs. A eux de les porter. A eux de se libérer de leurs entraves. A leur tour de nous dire un jour, et quel heureux jour ce serait ! "Ne me libère pas, je m'en charge !" »

Altisia se tut, l'assistance demeura dans un silence médusé pendant quelques secondes puis deux ou trois femmes commencèrent à applaudir, suivies par d'autres, puis par toute la salle.

Regretter était toujours un peu bête. Regretter, c'était relire une situation passée à l'aune des ressources qu'on avait maintenant, qu'on n'avait pas alors. C'était bête, vraiment bête, quand on avait fait de son mieux...

De toute façon elle n'aurait pas eu le temps. Il fallait faire un choix. Elle n'avait qu'une heure, elle n'aurait pas pu dire tout ce qui lui tenait à cœur. Finalement, ce qu'elle avait dit n'était pas si mal... Ou bien... ? Elle avait parlé de la guerre, et de la paix possible, ce qui n'était pas mal pour quelqu'un qui n'avait rien préparé. Elle avait parlé de la révolution masculine... Apparemment l'idée avait beaucoup plu. Mais ah ! Elle en avait parlé à une assemblée de femmes, et justement l'idée de révolution masculine consistait à remettre le problème aux hommes afin que les femmes cessent de porter seules le travail d'émancipation collective. Altisia soupira et pensa que, décidément, il serait bon d'en finir, car elle ne pouvait plus rien. Elle se consolait toujours un peu en se disant que d'autres avaient pris le relais, et que des femmes formidables travaillaient sur les problèmes que la domination masculine posait aux femmes et aux hommes.

Le monde avait eu besoin d'elle, comme il avait besoin de toutes les personnes qui agissaient pour plus d'équité, mais elle n'était pas indispensable. Elle n'était pas la seule sur laquelle le monde pouvait compter. Il y avait toutes les autres, valeureuses, intelligentes, qui faisaient avancer le sujet d'une décennie à l'autre, affinant la compréhension de la Trame, comme l'appelait Coline dans son carnet.

Pourtant...

Pourtant elle avait tant de choses à dire ! Quel crève-cœur de ne pas les avoir dites ! Elle en avait parlé quelques fois, ici et là, mais il aurait été si important d'en faire état à la conférence, devant trois-cents personnes ! Son idée de révolution masculine, que d'autres avaient aussi, bien sûr, était une bonne idée, mais sans ce qu'elle avait à dire sur ce sujet, pouvait-elle vraiment toucher durablement les esprits ? Il aurait fallu détailler, expliquer... Il aurait fallu parler de la peine, de la tristesse, du gâchis.

Le gâchis... Toute sa vie, elle n'avait vu que ça : des femmes gâchées. Puis, peu à peu, elle avait compris que les hommes aussi étaient gâchés. Ce qui avait amené l'idée de la révolution masculine. C'était de cela qu'il aurait fallu parler... L'avait-elle fait ? Peut-être... Le souvenir de ce qu'elle avait dit s'était dilué dans un flou aux allures de rêve... Elle se souvenait des applaudissements, à la fin, qui n'en finissaient plus. Des femmes qui s'étaient pressées

autour d'elle, pendant la pause, et qui toutes voulaient discuter avec elle, l'inviter à ceci et à cela... Il y avait eu des déjeuners et des dîners, avec des femmes, parfois un ou deux hommes, tout à fait estimables... Puis, en tant qu'invitée d'honneur, investie de son rôle de matriarche du Congrès, elle avait encore dit quelques mots pour clore les cinq jours de conférences et de tables rondes – qu'avait-elle dit, à part les habituels remerciements et les félicitations d'usages aux participantes ? –, et à aucun moment elle n'avait parlé de ce qui lui tenait à cœur. Aussi, tout cela – ces mots, ces discussions, l'effervescence ambiante – se noyait-il dans le souvenir cacophonique d'un amas de jours emmêlés les uns aux autres, indissociables.

Elle était trop vieille, voilà tout. Bien que tout à fait honorable pour son âge, son audition avait un peu faibli. Elle n'en était pas à devoir porter un appareil auditif, comme beaucoup d'autres, mais les voix avaient tendance à se mélanger, ajoutant de la confusion à ses souvenirs. Elle se fatiguait plus vite aussi... Elle était moins combative, aspirait à rester en retrait, tranquille, un peu lasse... C'était d'ailleurs cette position d'observatrice qui lui avait permis de mettre le point final à sa compréhension des hommes. Ou plutôt à la compréhension du mal que les règles sans aménité du patriarcat leur infligeait.

Elle avait vu, écouté, toute sa vie. Elle avait eu affaire à toutes sortes de femmes : les militantes, les battues, les soumises, les révoltées, les heureuses, les insatisfaites, les battues qui devenaient des militantes, les soumises qui n'en sortaient pas, les révoltées qui s'apaisaient avec le temps et trouvaient de nouveaux moteurs d'action, et puis celles qui n'en finissaient pas d'être en colère, les chagrines, les amoureuses, les haineuses, les calmes et les droites, sans haine, qui agissaient avec sang froid, les naïves qui ne pouvaient pas croire que, les douces qui savaient sortir de leurs gonds quand c'était nécessaire, les démunies qui passaient inlassablement à la moulinette, les positives qui donnaient la pêche à tout le monde et que rien ne décourageait... Quant aux hommes, elle en avait connu moins, à cause du milieu très féminin dans lequel elle avait passé sa vie, mais suffisamment pour voir, comprendre, savoir ce qui toujours lui ferait de la peine, à cause du gâchis. Elle avait vu des maris violents hurler devant le Foyer – l'un d'eux avait défoncé la porte, en donnant des coups répétés de tout son corps, jusqu'à se fracturer une épaule –, elle en avait vus des dizaines lors des procès auxquels elle avait accompagné les résidentes, qui niaient, ou qui s'excusaient, agressifs ou défaits, sûrs de leur bon droit, toujours, mais affaiblis par la mise en lumière de leurs actes restés secrets jusque-là, ou au contraire fulminant d'une

colère décuplée qui faisait craindre pour la victime, car ceux-là lui en voulaient tellement qu'on se disait « S'il lui met la main dessus, il la tue, c'est sûr ». Aucun n'avait compris. Tous étaient absolument convaincus qu'ils n'avaient rien fait de mal, et qu'ils étaient la victime, dans cette affaire – parce qu'elle l'avait bien cherché, qu'ils étaient obligés de la corriger, qu'il fallait bien qu'ils lui montrent le droit chemin, etc. Quels drôles de prescripteurs de la morale... –, allant parfois jusqu'à porter plainte contre la victime parce qu'en se défendant elle leur avait donné des gifles, ou un coup qui leur avait laissé un bleu, et qui était bien sûr la preuve que c'était elle qui les avaient attaqués, et qu'ils n'avaient fait que se défendre. Cela au bout de cinq ans, quinze ans, trente ans de coups et blessures. Le point commun entre tous, c'était qu'ils regrettaient leur compagne, et qu'ils auraient voulu qu'elle revienne. Ceux qui en avaient été l'assassin semblaient le regretter non parce qu'elle était morte à cause d'eux mais parce qu'ils en étaient définitivement privés.

Quant à la justice, Altisia la trouvait, pour sa part, exagérément clémentine pour les bourreaux. Certains étaient carrément relaxés, les autres avaient des peines risibles, sauf quand on avait affaire à un ou une juge qui prenait le problème au sérieux et en avait une bonne connaissance. Quant aux groupes de parole obligatoires, ils étaient

malheureusement peu efficaces. Les hommes y allaient parce qu'ils y étaient obligés et, la plupart du temps, se confortaient mutuellement dans l'idée qu'ils n'avaient rien fait. Le déni était si dense, si compact, qu'ils se donnaient les uns aux autres les excuses habituelles et ne se gênaient pas pour insulter leur salope de femme qui était vraiment une sacrée connasse, la sale pute.

Bref. On en était là.

On était devant un mur épais de déni, de folie, que rien ne parvenait à entamer. Aucune fissure ne laisserait passer un peu de lumière, un peu de lucidité, un peu de soulagement. C'était dense, dense ! C'était dur et hors d'atteinte.

Ce qu'elle avait vu en eux n'était pas très différent de ce qu'elle avait vu dans le cœur des autres hommes, ceux qui ne frappaient ni leur compagne ni leurs enfants.

C'était différent dans l'intensité, la densité, et... C'était différent à l'arrivée, mais pas à la source.

La source du mal, voilà ce qu'elle aurait dû dire ! Mais elle n'avait pas eu le temps. Une heure, c'était court. Non, elle aurait pu le dire, parler du masculin toxique qui gâchait l'être profond de l'homme, puis finir sur : « Et c'est pourquoi j'invite vigoureusement les hommes à faire leur propre révolution ! »

Mais non, elle n'avait pas su. Elle n'avait pas fait le bon choix. Et maintenant il était trop tard. Il lui aurait fallu écrire

un livre entier pour le dire. Mais écrire un livre était long, et maintenant elle devait mourir. Peut-être un tel livre existait-il déjà ? Ou plusieurs ? Après tout, elle n'était pas au courant de toutes les parutions féministes...

Cette révolution masculine, pouvait-on seulement l'espérer ? L'espoir n'était pas son fort... Par contre, la confiance... oui, la confiance possédait une vitalité puissante. Avec la confiance, que n'avait-elle pas accompli ? Alors oui, jusqu'à son dernier souffle, elle garderait confiance.

- Brume ! appela-t-elle enfin de sa chambre.
- Oui ? répondit Brume du canapé du salon où elle était en train de lire.
- Viens là, veux-tu !
- J'arrive !

Brume termina de lire la phrase commencée, puis le paragraphe, puis la page, puis le premier paragraphe de la page suivante, quand soudain elle releva la tête et sentit son cœur battre un peu trop fort. Le sourcil inquiet, elle posa son livre ouvert en tipi sur le canapé et rejoignit sa grand-mère. Elle frappa, entra, et vit sa grand-mère couchée dans son lit, adossée à trois oreillers.

- Ça ne va pas, Tisia ? demanda-t-elle avec un peu d'inquiétude.
- Si si ! Ça va, ma chérie. Viens t'asseoir auprès de moi.

Brume avança une chaise près du lit et s'assit en silence. Son cœur battait fort, mais lentement. Que se passait-il ? Elle prit la main de sa grand-mère dans la sienne, et elles se regardèrent un moment en silence. Altisia était tranquille,

son visage était serein, ses yeux pleins d'amour et de sagesse. Elle semblait sourire.

- Ecoute-moi, ma chérie, dit-elle enfin d'une voix calme.

Brume esquissa un petit oui crispé de la tête.

- Brume... ma chérie...

L'intention était là, claire, précise, mais les mots se dérobaient. Elle voyait Brume s'affoler. Sa respiration s'accélérait, elle avait peur, elle paniquait... Elle savait !

- Tisia ! Ne meurs pas ! gémit Brume avec une voix d'enfant qu'Altisia ne connaissait que trop bien, car c'était la voix de l'orpheline qui s'apprêtait à perdre, une fois encore, une maman.

Altisia soupira, son cœur se serra devant tant de détresse. La tâche était plus dure qu'elle ne l'aurait cru. Sottise de sa part, elle n'avait pas imaginé que Brume saurait de quoi elle voulait l'entretenir avant qu'elle ait prononcé le moindre mot. Il était pourtant évident que sa petite-fille, grande empathique devant l'Eternel, ne serait pas dupe de la situation. « Avoir vécu si longtemps », pensa Altisia dans un rire intérieur, « être douée du don de lire dans les cœurs, et, au seuil de la mort, être sotte une fois encore ! Jusqu'à mon dernier souffle la vie ne cessera de me surprendre... »

- Ne meurs pas ! Ne meurs pas ! Tisia, ne me laisse pas seule ! gémissait Brume d'une voix étranglée, tandis que des larmes coulaient sur ses joues.

- Viens là... Viens là, ma toute belle, ma très aimée... Viens là mon enfant adorée... dit Altisia tandis que Brume posait sa joue contre le cœur de sa grand-mère en prenant garde de ne pas peser sur elle.

La tête enfouie entre les mains de sa grand-mère, elle pleura beaucoup puis se calma un peu.

- Ma chérie... Je suis désolée. Je sais que ce ne sera pas facile, je sais que tu auras beaucoup de peine et qu'en toi résonneront d'autres pertes, celles de ta mère et de ton père. Mais on n'y peut rien. Et je sais que mon absence te permettra de trouver ta voie.
- Je m'en fiche ! répondit Brume de sa voix d'enfant abandonnée avec une rébellion qui, si elle était inutile, n'en était pas moins sincère. J'ai peur ! Sans toi, je ne saurai pas me débrouiller ! Je vais peut-être mourir, ou devenir folle de solitude ! Sans toi je ne saurai pas vivre !
- Tu apprendras ! Et puis, comme je te l'ai déjà dit, j'ai pris toutes mes dispositions pour que tu ne manques de rien matériellement, et que les questions administratives soient réglées pour toi. Et mes amies seront là, elles t'aideront, elles te soutiendront.
- Je sais mais... C'est bien, et je t'en remercie... merci d'avoir tout réglé pour moi, Tisia. Mais ce n'est pas de ça que je parle. Je parle de toi. Tu ne seras plus là. Sans toi, je serai seule au monde. Tu es la seule à me comprendre

et à m'aimer vraiment. Et tu es la seule que j'aime vraiment. Tes amies sont gentilles, mais pas autant que toi. Elles ne comprendront pas.

- Je sais, oui... Mais dans la vie il ne faut pas rejeter les soutiens. Tout soutien est bon à prendre. Il y a des gens qui n'en ont même pas. Alors sache en profiter, sinon tu feras toi-même ton malheur.

Brume soupira d'un air buté. Ce n'est pas qu'elle ne voulait pas, c'était surtout que...

- Je sais bien que les relations humaines ne sont pas ton fort, ma chérie... Mais il va vraiment falloir que tu fasses un effort.

Brume fit oui de la tête, à contre-cœur et avec beaucoup de perplexité quant à sa capacité à « profiter des soutiens » qui se présenteraient, comme disait Tisia.

- Si seulement Lise était là... soupira Altisia.
- Oui... à part toi, c'est la seule en qui j'ai vraiment confiance...
- A moi aussi elle me manque. Mais l'Angleterre n'est pas si loin...
- Tu parles ! C'est carrément infranchissable pour quelqu'un comme moi, et pour Lise c'est le bout du monde, avec ses problèmes d'arthrite et de genou...
- Je sais... Mais elle tient à toi. Elle a vu naître ta mère, elle a couru dans tous les sens quand il a fallu m'emmener à

l'hôpital ! Elle m'a tenu la main pendant tout l'accouchement, elle a accueilli Coline, elle l'a choyée autant que moi pendant ses premières années... Tu es spéciale, pour elle. Tu comptes énormément. Elle ne te laissera pas tomber.

- Je sais... mais elle est loin. Moi aussi je l'aime énormément. Mais pourquoi les seules personnes que j'aime vraiment doivent-elles toutes partir ? Maman, papa, Lise en Angleterre, et maintenant toi !
- Je ne sais pas, Brume... Mais tu sais, il y a Cyrille...
- Cyrille aussi est loin.
- Cyrille ? Elle est à quarante kilomètres !
- Mais je ne conduis pas... Et elle habite à la campagne... Et puis d'abord je ne la connais pas tellement. Je m'en souviens à peine...
- C'est quelqu'un de bien, quelqu'un sur qui tu peux compter. Je suis sûre que vous vous entendrez bien. Elle est spéciale, elle aussi... Va la voir, quand je ne serai plus là. Tu pourrais passer quelques jours chez elle... Elle en serait enchantée, crois-moi. Car elle, elle se souvient très bien de toi, et elle t'aime beaucoup. N'attends pas d'aller mal. Va la voir rapidement.
- Je vais déjà mal...
- Je sais, mais ça passera, dit Altisia avec une confiance inébranlable.

- Non ! Ça ne passera pas ! Ça ne passe jamais ! Maman et papa, c'est jamais passé !
- C'est vrai. Tu as raison. Je suis décidément bien sotte, malgré toutes mes années de vie. Ça ne passe pas, mais il y a quelque chose qui passe, c'est la détresse absolue dans laquelle nous plonge la perte. Le moment de douleur intense passe.
- Je ne suis pas sûre que ce soit vrai pour moi...
- Tu ne peux pas comparer. Perdre ses parents alors qu'on est toute enfant est un véritable traumatisme. Mais perdre quelqu'un, adulte, c'est différent.
- Non. Pas pour moi. Parce que je suis toujours une enfant. Je suis toujours l'enfant orpheline qui se retrouve avec des liens coupés qui pissent le sang. Ça pisse le sang dans le vide, à la recherche des liens manquants, de ce qui a été coupé, et qui a disparu. Et vingt-cinq ans plus tard, ça pisse toujours le sang. Et à cause de ça, perdre quelqu'un est terrible parce que ça charrie les autres pertes, ça résonne. Je ne perds pas seulement une personne, je perds aussi, encore une fois, mes parents. Et je redeviens petite, encore plus petite que d'habitude.

Altisia soupira avec une si grande tristesse que Brume se redressa pour la regarder.

- Pardon. Pardon, Tisia. Je parle de moi, alors que tu vas mourir. Je te cause des soucis, alors que je ne devrais

penser qu'à toi, dit-elle d'un ton soudain grave. Altisia lui fit signe que oui en poussant un petit soupir et en la regardant avec affection.

- Tu vas mourir, et je ne te laisse pas me dire ce que tu veux me dire. Pardon. Dis-moi. Je suis prête.
- Moi non plus je ne me suis pas remise de la mort de ta mère, ni de celle de ton père, d'ailleurs... dit Altisia après un silence. Ils étaient si... Elle était mon unique enfant, mon adorée, et j'aimais beaucoup ton père... Mais je sais vivre. J'ai toujours été douée pour vivre, et j'ai eu la chance d'avoir de bons parents, et des conditions de vie favorables pour grandir. Cela m'a sauvée. Je sais que tu n'as pas eu autant de chance que moi et que tu as été fauchée dans tes racines, dans ta santé, dans ta force, dans ta capacité à vivre... Mais... Ecoute-moi bien, Brume. C'est important.

« Je crois que ta vie ne t'appartient pas. A dire vrai, je ne suis pas sûre que nos vies nous appartiennent beaucoup... Il y a trop de paramètres, de circonstances, pour prétendre que notre vie nous appartient comme un bloc d'argile brut qu'on pourrait modeler à notre guise. Le bloc d'argile n'est jamais brut, ni vierge de rien... Mais toi, c'est différent. J'en ai souvent parlé avec Cyrille... On s'est beaucoup interrogées sur toi... Le mystère était épais, mais maintenant je crois pouvoir dire sans me

tromper beaucoup que ta vie ne t'appartient pas du tout, et qu'elle te mène quelque part, dans une direction tellement inconnue, tellement atypique, qu'il est impossible d'en deviner la teneur.

« Mais tu feras quelque chose. Tu te sens inapte à tout, à ce monde, à vivre, aux autres, mais viendra le moment où tu sauras ce que tu dois faire. Et tu le feras pour ce monde, pour les autres, pour la vie. Tu le feras avec autant de certitude que ta mère a exercé son journalisme et que j'ai œuvré aux Amazones. Seulement, tu es de ces plantes dont la graine se prépare longuement en terre, puis éclot et pousse d'un coup, et d'un coup aussi donne des fleurs luxuriantes et des fruits prêts à combler notre soif et notre faim.

« Chez toi, tout se passe en souterrain, caché, actif, dérobé à la lumière du jour, protégé comme un secret d'alchimiste dans l'athanor d'un laboratoire clandestin.

« Même toi tu ne sais pas ce qui se trame dans l'obscurité de ton être. Tu subis les aléas de ces préparatifs sans y rien comprendre. Tu restes parfois couchée des jours, sans force, sans rien savoir de ce qui se trame en toi, puis soudain tu te lèves et tu vois la lumière. Tu lis le ciel, ses messages sibyllins, et tu deviens la Grâce, le temps d'une résurrection. Puis le travail souterrain reprend, et tu retrouves ton état incertain, bancal, fragile, tributaire

d'oscillations sur lesquelles tu n'as aucun pouvoir. C'est fragile, fragile, d'être toi. Et ta vie t'a été volée deux fois. La première avec la perte de tes parents. La deuxième avec cette drôle de volonté immanente qui a décidé que tu serais son instrument. Je ne sais pas si les deux sont liées, mais ces deux vols de ta vie ont bien eu lieu, et le deuxième finira peut-être par te rendre ce qu'il t'a pris, de façon inopinée. Mon seul conseil, ma chérie, c'est de suivre le courant. De toute façon, j'en suis témoin, tu ne peux pas lutter. C'est comme être entraînée dans un fleuve turbulent : il est plus fort que toi.

« Et puis sache encore que, si mon absence va te faire âprement souffrir, elle va aussi te libérer !

- Je ne vois pas comment !
- Elle va te libérer ! Je le sais ! Car je suis un frein. Ma présence bloque un flux. Tant que je suis là, tu t'accroches à moi, je suis confortable... Pourquoi irais-tu ailleurs ? Au fond, tu n'es pas vraiment bien, ici, mais suffisamment pour y rester. Cela doit cesser ! Car est venu pour toi le temps de vivre ta vie !
- Mais je ne sais pas vivre ! rétorqua Brume. Tu le sais bien !
- Je ne parle pas de ça ! Je ne te parle pas d'une vie normale, avec un travail, des amours, des amis, des enfants, etc. Je te parle de ta vie à toi, telle qu'elle t'est donnée !

« Sois brave, ma chérie ! Sois intelligente, et je sais que tu l'es. Cesse un peu de te révolter, et tu pourras voir autre chose. Tu pourras voir ce que t'offre ta vraie vie, pas celle que tu regrettes. Tu pourras voir que ta route est large, qu'elle est belle, qu'elle est difficile, c'est vrai, mais qu'elle en vaut la peine. Ta révolte t'aveugle. Elle te dit l'injustice, en cela elle est claire et juste. Mais maintenant que tu sais l'injustice, maintenant que la révolte a bien fait son travail d'éclaireuse, tu dois absolument élargir ton regard, ne pas rester braquée sur ta révolte, sinon tu ne verras rien d'autre.

« La révolte est utile, c'est un instrument de mesure fiable pour l'injustice, mais elle ne doit pas être tout. Tu as d'autres ressources à ta disposition ! Tu n'es pas que ça ! Tu as la méditation, et toute la connaissance et la clairvoyance qu'elles te donnent. Tu as ton empathie, ta compassion, ton amour, quoi que tu en dises. Tu as ton intelligence, et une façon bien à toi d'interroger les évidences, au lieu de les prendre pour des acquis. Tu es pleine d'autres choses encore ! Alors ne te limite pas à ta révolte. Ne la laisse pas te dévorer de son feu. Et tu verras, ton regard s'éclairera et tu sentiras une voie fertile en toi te guider pas après pas. Tu sais, si je n'avais eu que ma révolte, je n'aurais pas pu accomplir ce que j'ai accompli. Ma révolte se serait transformée en colère et en

haine qui m'auraient pétrifiée, ou au contraire j'aurais rué dans les brancards de façon stérile. Je me serais surtout fait beaucoup de mal. La révolte, c'est important. Et je suis heureuse que tu en aies en toi, mais pour avoir travaillé avec beaucoup de révoltées, je peux t'assurer que celles qui n'avaient que ça, qui ne compensaient avec rien, n'y ont pas survécu. Elles ont dû abandonner, ou alors elles ont perdu la place où elles pouvaient agir... Elles s'y sont toutes brûlées... Tu comprends ?

- Oui. Mais je ne sais pas comment faire ça.
- Rien ne presse... Tu trouveras. Ma chérie... murmura Altisia en sentant sa fin arriver. Je suis fatiguée... Es-tu prête ?
- Non, répondit Brume avec un petit sourire d'excuse.

Elle ferma les yeux un instant, repliée dans un recoin d'elle-même, tout en dedans de sa peine, recroquevillée dans le deuil éternel qui l'habitait, puis elle rouvrit les yeux et dit, bien à regret :

- Altisia, je t'aime. Fais un beau voyage. Je penserai à toi. Je t'aimerai toujours. Et puis merci beaucoup pour tout. Merci pour tout ce que tu m'as donné, que je garderai toujours en moi.
- Merci ma chérie, répondit Altisia, la larmes aux yeux. Toi aussi tu m'as beaucoup donné. Je t'aimerais toujours. Et si ce qui vient après le permet, je veillerai sur toi.

Brume soupira en hochant la tête, les yeux larmoyants, un petit sourire vaillant étirant les commissures de ses lèvres. Elle garda la main de sa grand-mère dans la sienne, et assista ses derniers instants.

Altisia ferma les yeux et commença à ralentir les battements de son cœur jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus aucun.

Quand elle passa, Brume le sentit et, désormais seule en ce monde, elle éclata en sanglots bruyants et en cris de révolte.

Il fallut toute la force de conviction des tantes maternelle et paternelle des deux enfants pour que Suzanne puisse demeurer en tant que gouvernante et préceptrice, et pour qu'Odette conserve sa place, celle-ci au motif qu'ayant perdu leur mère, ils auraient besoin qu'une personne en qui ils avaient confiance s'occupe d'eux. « Ce n'est certainement pas vous qui allez choyer et materner ces enfants ! », avait lancé Philippine à son frère avant d'ajouter : « Ayez la bonté de leur laisser au moins des femmes qui, sans être leur mère, sauront les réconforter après une si rude épreuve. » « La bonté... », avait pensé Horace avec ironie. « Quelle pitrerie ! » Il avait bataillé pour le simple plaisir de voir sa sœur et sa belle-sœur se démener, et n'avait consenti qu'après des délais qu'il avait pris soin de rallonger pendant deux semaines. Car, en son for intérieur, il jugeait que, pour que ses enfants d'à peine sept et huit ans reçoivent l'éducation nécessaire, l'un à lui succéder au domaine, l'autre à se marier, il fallait bien que quelqu'un s'en occupe. Pauvre Sophie... Force était de reconnaître qu'elle n'avait pas eu de chance, en se mariant avec lui. Pour rien au

monde il n'aurait voulu être à sa place. Mais aussi, quel besoin d'être aussi ennuyeuse et geignarde ! Et comment aurait-il pu s'empêcher de la torturer, comme il avait torturé, enfant, des insectes et des oiseaux blessés ? Avec son insupportable minceur et son caractère romantique, cette femme avait tôt fait d'exciter son goût d'infliger des tourments et de voir la bête se contorsionner dans ses souffrances. Mais tout cela était fini et, tout bien considéré, s'il ne regrettait rien, sa mort lui laissait une certaine gêne à laquelle il n'était pas habitué. Ce n'était presque rien, une petite démangeaison qui, parfois, le poussait à se gratter vigoureusement, non sans mépris pour un si misérable chatouillement. Heureusement, sa conscience n'eut jamais l'outrecuidance de s'adresser directement à lui ni de lui faire la moindre remontrance, et la gêne s'évapora aussi vite qu'elle était venue. Après tout, il y avait le domaine, les courses à cheval dans le vent, les belles fermières callipyges, les cèpes, les vignes, et les discussions avec les fermiers et les métayers.

De leur côté, Amélie et Philippine se sentirent très fières de leur victoire, et surtout très heureuses de savoir les enfants entre de bonnes mains.

Pendant la longue maladie de leur mère, Pierre et Pauline avaient chacun de leur côté trouvé un refuge qui resterait toute leur vie une passion, et une vocation. Horace fut bien

aise de savoir son fils féru de chevaux. Pour lui, c'était le signe que Pierre était son digne fils. Toutes les chances étaient réunies pour qu'il prenne brillamment sa suite, le moment venu. Quant à Pauline, sa fille, il eut une réaction mitigée à l'égard de sa dévotion. Car s'il était bienséant que la gente féminine ait du goût pour les bondieuseries, il espérait qu'elle n'irait pas jusqu'à prendre le voile. Une fille, c'était peu, et même rien, mais bien mariée, cela pouvait rapporter des terres et de beaux revenus. Si on trouvait un parti intéressant. Et il n'y en avait pas alentour. Pour l'heure, les hommes des domaines voisins étaient soit mariés, soit remariés, soit à demi-mourants... Et on ne pouvait tout de même pas lui faire épouser un garçon de dix ans ou un vieillard de quatre-vingt-dix ans quand elle en aurait vingt ! Cela ne serait pas correct. On se moquerait, à coup sûr... Or, autour d'eux, il n'y avait que des bébés vagissants et des hommes vieillissants. Si seulement il était plus sociable avec son milieu, il aurait pu savoir s'il n'y avait pas un cousin d'un âge raisonnable destiné à hériter d'un domaine... Il avait tôt fait d'abandonner le sujet, car sa fille n'avait que huit ans, et qui savait ce qui pourrait se passer d'ici-là. Pour l'heure, il était heureux de constater qu'elle n'était pas faible et chétive comme sa mère, et qu'elle avait hérité de la vigueur paternelle. Il fallait cependant espérer que sa dévotion ne briserait pas ses forces et qu'elle n'aurait pas le goût du

jeûne et de la contrition. Car alors, qui savait si elle n'y perdrait pas sa belle santé ! En outre, s'il ne s'intéressait guère à elle, il avait eu maintes fois plaisir à la voir soutenir son regard avec un calme et une assurance que rien n'avait fait trembler.

Il était d'ailleurs fascinant de constater qu'une femme aussi faible que Sophie ait donné le jour à des enfants si pleins de santé. Quel dommage, néanmoins, que Pierre ne soit pas aussi brave que sa sœur... Il avait un peu trop tendance à se réfugier dans ses jupes et dans celles des femmes qu'il avait eu l'obligeance de garder à demeure. Il faudrait l'endurcir... Du reste, c'était un peu de sa faute. Il aurait dû le prendre en main dès qu'il avait été capable de se tenir sur une selle, au lieu de le laisser passer son temps dans les frou-frous et les niaiseries des femmes, toujours à pousser de hauts cris pour la moindre égratignure et à se croire obligées de consoler la moindre déconvenue ! Ce n'était pas ainsi que Pierre deviendrait un homme, et il était temps de l'emmener avec lui par les chemins, de le galvaniser et de lui faire goûter la joie d'être impénétrable à la douleur.

Ainsi fut fait. Pendant que Pauline restait à la maison avec la bonne Odette et la diligente Suzanne, Pierre prenait de l'exercice avec son père plusieurs fois par semaine, ce qui ne le dispensait pas de suivre quelques leçons avec Suzanne. En outre, son père l'avait « pris en main », comme

il aimait à le dire, alors que l'enfant n'avait pas encore fêté ses sept ans, qu'il était encore petit de taille et dépourvu de la force nécessaire au mode de vie de son père. Aussi, après avoir présumé des forces de son fils, Horace avait reconnu en son for intérieur qu'il devrait attendre un peu avant de l'emmener partout, du matin au soir ; que, du reste, il aurait bien le temps de lui apprendre tout ce que son successeur devait savoir ; et que, pour ces raisons, il se bornerait, dans un premier temps, à lui faire prendre de l'exercice plusieurs fois par semaine, afin que l'enfant, bénéficiant de son entourage viril, se fortifie et devienne un bon cavalier.

Un jour vint où Alphonse, le frère aîné d'Horace, tenta de convaincre ce dernier d'engager un précepteur plus capable que Suzanne qui, bien que possédant un certain nombre de connaissances tout à fait honorables, n'était pas aussi instruite que les précepteurs des grandes familles. Alphonse était veuf et vivait seul avec sa fille Lucie de douze ans, à qui il faisait donner une solide instruction pour la raison qu'il la trouvait très capable. Lucie apprenait avec beaucoup de facilité et pouvait tenir des conversations qui faisaient le bonheur de son père. Alphonse était un homme bon et aimant qui savait que son frère n'avait pas tant de vertus, mais il avait voulu le convaincre du bien fondé d'une bonne instruction. Il en avait aussi profité pour lui faire remarquer que les enfants avaient beaucoup de lacunes en matière

d'usages et de bonnes manières. Les tutoiements et vouvoiements se mêlaient au petit bonheur la chance, les usages à observer en cas de deuil semblaient leur être inconnus, la familiarité qu'ils entretenaient avec certaines domestiques étaient un peu exagérée, pour ne pas dire hors de propos. Il avait même vu l'ancienne femme de chambre de Sophie manger à la table des maîtres, avec les enfants et la gouvernante, ce qui était parfaitement incongru, pour ne pas dire inconvenant... Comme Alphonse était un homme doux, il s'employa à garder pour lui la longue liste des manquements aux usages qu'il avait remarqués au cours de ses rares et brèves visites, et il conclut simplement, d'une voix aimable mais ferme, que ces enfants, charmants au demeurant, étaient d'un naturel – il évitait ainsi de dire « une sauvagerie » – fort sympathique, mais qu'il fallait penser à leur avenir. Leur vie ne se cantonnerait certainement pas à cette demeure isolée. Un jour, il leur faudrait fonder un foyer... Et il serait probablement nécessaire qu'ils se rendent en ville, introduits par leurs tantes, et qu'ils possèdent les bonnes manières, sans quoi personne ne voudrait les recevoir.

Comme il s'y attendait, sa tentative s'était heurtée à l'esprit buté d'Horace qui avait déclaré d'un ton péremptoire que les filles n'avaient pas besoin d'instruction, et qu'il se chargeait lui-même d'inculquer à son fils tout ce qu'il lui

fallait savoir pour diriger un domaine. Que ferait-il du grec et du latin quand savoir compter pour ne pas se faire rouler et avoir une bonne connaissance du rendement que les hommes et la terre pouvaient donner étaient tout ce dont il aurait besoin ? Oui, il savait assez que la ville méprisait la campagne, mais elle avait bien tort. Car d'où venaient toutes ces oies farcies, ces rôtis de veaux, ces côtes d'agneau, ces vins qu'on versait avec délicatesse dans des verres en cristal, et dont on faisait des poèmes ridicules dans les salles à manger toutes brillantes de lustres ? D'où venaient les petits pois et les haricots verts qui les accompagnaient, les céréales qui servaient à faire de jolis petits pains ronds, les corbeilles de fruits plantureuses qui garnissaient les tables des petits déjeuners, des buffets, des desserts ? D'où venait tout cela, sinon de la campagne ? Et comment cela poussait-il ? Comment tout cela se gorgeait-il de saveurs qui faisaient le bonheur des plus fins gourmets ? Comment ? éructait-il en regardant son frère avec le feu d'une colère froide. Tout cela, dont se gobergeaient les gens si chics de la ville, ne nécessitait-il pas de nombreuses connaissances ? Ces connaissances-là valaient-elles moins que la poésie, l'histoire ou la philosophie ?

Croyait-il vraiment qu'il suffisait de semer et de récolter ? dit-il avec lassitude, sa colère s'essouffant. Il fallait connaître le temps, tous les temps. Le calendrier, les jours et les nuits,

la pluie, le soleil, le vent qui pouvait arracher tous les bourgeons en une heure et réduire la récolte à néant. Il fallait savoir observer les saisons, et apprendre des paysans, qui se transmettaient des connaissances précieuses de génération en génération. Il fallait connaître la grêle, les gelées, et la neige, le printemps qui poussait son fruit au dehors, l'été qui le faisait plein et sucré, l'automne qui donnait les pommes, les poires, les grappes sublimes dont on s'enivrait ensuite, les noix, les champignons, les châtaignes, puis l'hiver... Il fallait connaître l'hiver, qui était temps de repos pour la terre, temps de préparation lente, souterraine, douce, temps enveloppé sur lui-même qui rassemblait ses forces pour se déployer en avril, en mai, après une apparente mais trompeuse immobilité. L'hiver, il y avait les bêtes... Et il y avait toujours quelque chose à faire aux champs, au potager, avec les pommes de terre, les betteraves, les potirons... Il fallait inspecter les vignes, tout vérifier, avoir l'œil... Il fallait avoir l'amour de la terre, si on voulait qu'elle donne bien. Il n'était pas, lui, comme tous ces messieurs qui, vivant en ville, faisaient séjour une fois l'an dans leur domaine pour vérifier les comptes et entendre le rapport du régisseur ! Il n'était pas de ces canailles qui n'y entendaient rien, et qui laissaient leur terre, et tout ce qu'elle portait et produisait, aux mains d'un régisseur qui, parfois, et c'était bien fait pour eux, les volaient, ou leur

cachaient que le domaine était en train de se perdre ! Il se demandait bien pourquoi ils se déplaçaient, d'ailleurs, puisqu'ils n'y entendaient goutte. Que comprenaient-ils aux explications de leur régisseur ? En vérité, ils ne méritaient pas d'être appelés maître. Ce noble titre se méritait en étant là, en chevauchant chaque jour dans toute la contrée, en parlant avec les paysans, en regardant, en touchant, en goûtant, en humant l'orge et le grain en train de mûrir. Son frère était bien aimable de se soucier de ses enfants, mais qu'il ne s'inquiète pas : ils sauraient tout ce qu'il y a à savoir. Alphonse s'en était retourné en soupirant, affligé de n'avoir pu faire entendre raison à son frère, mais ravi de laisser là une si mauvaise compagnie.

Horace avait pour voisins la famille Pélissanne, qu'en bon sauvage il ne fréquentait pas. Après la mort de Sophie, Madame de Pélissanne, mère de trois petites filles qu'elle adorait, se fit du souci pour les enfants Rassilly. Elle les avait vus pour la première fois à l'enterrement de leur mère où elle s'était rendue en bonne voisine, par politesse, et avait conservé de leur affliction une peine profonde qui lui donnait envie de leur porter secours. Certes, les Rassilly étaient une bien étrange famille, qui vivait repliée sur elle-même. Jamais ils n'avaient donné de dîner, ni répondu à une invitation, si bien qu'alentour on avait cessé de les

solliciter. Mais les enfants... Les enfants n'étaient-ils pas en droit de lier des amitiés et de se divertir ?

- S'il vous plaît, mon ami, invitons-les ! implora-t-elle son mari, que le simple nom d'Horace de Rassilly hérissait.
- Ce rustre ! Jamais de la vie ! avait-il répondu avec humeur.
- Faites-le pour les enfants ! Ces pauvres enfants... Je les vois encore, tout de gris vêtus, devant la tombe de leur mère...
- J'entends bien... Et je dois bien avouer que ces enfants m'ont fait grand-peine, à moi aussi... Mais de là à inviter leur père !
- Joseph... S'il vous plaît ! Ce ne sera qu'une fois ! Ensuite, nous verrons ! Et puis, le père est si sauvage qu'il est impensable que notre invitation ait des suites.
- C'est vrai, ma mie... Il adressa un petit sourire navré à son épouse, et soupira : Après tout, soyons bons chrétiens... Invitez-les, puisque cela vous tient tant à cœur !

Rose adressa un sourire plein d'amour à son mari qui, en retour, lui baisa tendrement la main.

- Ah Rose... Votre cœur est si bon ! ajouta Joseph dans un soupir. Ne m'en veuillez pas si je discute vos élans. Je n'ai d'autre but que de vous protéger. Car, vous le savez bien, tout le monde n'est pas aussi bon que vous, et je ne voudrais pas qu'il vous en cuise.

- Je le sais, mon ami... et vous en sais gré, répondit-elle d'une voix douce comme un pétale de rose.

Unis par les liens du mariage depuis neuf ans, les époux Pélissanne se vouaient un amour infini. Ils s'étaient rencontrés à l'un de ces bals organisés pour que les jeunes gens trouvent un bon parti alors qu'ils faisaient leur entrée dans le monde. Conformément à l'usage, ils avaient dansé ensemble, puis ils avaient bavardé comme deux bons camarades heureux de se trouver des affinités. Il n'avait pas été question d'amour, encore moins de coup de foudre, mais d'une amitié profonde qui prenait ses racines dans une sincérité réciproque et dans une entente qui, toutes les fois où ils s'étaient revus, avaient rendu leurs conversations passionnantes et leurs danses légères. Ce n'est qu'au bout de quatre ans que l'amour était né, tranquille et bouleversant, confiant comme un chat endormi qui, instruit par l'expérience, sait quels genoux ne le laisseront pas choir en plein rêve, quatre années durant lesquelles ils avaient refusé des alliances désirées par leurs familles respectives, inquiètes de les voir repousser de bons partis. Ils s'étaient déclaré leur flamme sans grand discours, avec le sentiment d'une réconfortante évidence, puis ils avaient annoncé à leurs parents qu'ils voulaient se marier, parents parmi lesquels certains s'étaient étonnés que leur amitié se soit muée en amour, d'autres avec le contentement de voir

aboutir les développements de deux jeunes cœurs. Ils s'étaient mariés à vingt-quatre ans, et ne s'étaient plus quittés qu'à regret, quand les affaires obligeaient Joseph à passer quelques jours en ville.

Rose et Joseph formaient donc un couple heureux, unis par une bonté et une simplicité qui s'étaient étendues à leurs trois filles, sur lesquelles ils veillaient de tout leur amour, et sur la mère de Rose qui, veuve et âgée, vivait avec eux depuis maintenant trois ans.

Aussi, quand Rose avait voulu inviter ce rustre de Rassilly, comme l'appelait Joseph, celui-ci n'avait pas balancé longtemps à lui céder. Du reste, son épouse avait raison : les enfants Rassilly ne méritaient pas un tel sort. On ne perdrait rien à leur tendre la main.

Le carton d'invitation surprit grandement Horace. Comment cela ? Un diner ? Cela faisait si longtemps que personne n'avait osé ! Il connaissait sa réputation et s'en moquait comme de sa première culotte. Il froissa la missive en ricanant avec mépris et en se promettant de ne jamais y mettre les pieds. Il s'était toujours abstenu de tout commerce avec ses voisins, ce n'était pas maintenant qu'il allait commencer à faire des courbettes et des amabilités autour d'une tranche de gigot. Il laissa choir la boule de papier, s'endormit au coin du feu, dans l'antique fauteuil qui savait si bien l'accueillir quand, le soir venu, il s'y délassait

en buvant son cognac, puis se réveilla une heure plus tard de fort bonne humeur. La lune était haute, elle brillait de tous ses feux. Au dehors, on entendait souffler le vent qui l'avait glacé toute la journée. Il repensa à l'invitation, se leva, observa la nuit par la fenêtre, fit quelques pas dans le salon, puis déplia la boule de papier. « Après tout, pourquoi pas... », pensa-t-il. « Cela pourrait être amusant... Il y a si longtemps que je ne suis pas allé dans la société ! J'ai ouï dire qu'ils étaient fervents chrétiens... Voyons un peu comment réagiront ces adeptes des bonnes mœurs quand la bête fauve pénétrera dans leur salon ! » Jugeant la présence des enfants tout à fait inutile, il décida qu'il irait seul. Mais, le lendemain, Pierre fit preuve d'une si bonne tenue équestre et d'une telle endurance pour un enfant de tout juste sept ans que, poussé par la fierté, Horace décida de se rendre chez les Pélissanne avec ses enfants. Il avait déjà envoyé sa réponse, mais l'invitation n'était que pour la semaine suivante, il lui suffisait de renvoyer un petit mot corrigeant le premier pour que la chose soit entendue. Pour se divertir, il omettrait de s'excuser, contrairement à ce qu'exigeaient les convenances, et il se bornerait à leur écrire de ne pas tenir compte de son premier billet car, finalement, il viendrait avec ses enfants.

Bien que brusque dans sa forme comme dans son intention, ce deuxième mot soulagea grandement les Pélissanne qui

avaient été désappointés à l'idée de recevoir Horace seul, de le supporter une soirée entière, alors que seuls les enfants les intéressaient.

Le soir venu, vêtus de gris pour cause que leur père n'avait pas voulu leur acheter de vêtements de deuil, et que, dans cette maison, on observait les usages de façon très aléatoire, Pierre et Pauline furent conduits en voiture chez Monsieur et Madame Pélissanne avec leur père qui, quant à lui, n'avait pas jugé pertinent de changer de tenue. Il irait en sauvage, puisque telle était sa réputation. Il aurait été si regrettable de décevoir ses hôtes en leur présentant un homme baigné et rasé de frais ! Ah vraiment, on allait bien rire ! Ils ne seraient pas déçus du voyage ! D'autant plus que son refus de porter le moindre signe de deuil ne manquerait pas de faire scandale.

Monsieur et Madame Pélissanne accueillirent le père et les enfants avec amabilité, puis ils leur présentèrent leurs filles, Blanche, huit ans, Clara, six ans, Amande, quatre ans, et enfin la mère de Madame Pélissanne, Madame de Saint-Galmier, née Judith Léonore Blanche Loiret qui, à l'âge de vingt et un ans, avait fait le bonheur et la fierté de ses parents en quête d'ascension sociale quand, en l'échange de la fortune familiale, elle avait acquis une particule par la grâce des liens du mariage.

En vérité, on rit beaucoup ce soir-là. Mais seulement à partir du moment où Horace eut été mis hors jeu.

Bien déterminé à scandaliser ses hôtes et à leur faire regretter leur invraisemblable invitation, dont il ne comprenait toujours pas les motifs, Horace usa de toutes les provocations les plus crues sans jamais parvenir à les voir frémir de peur ou même de dégoût. Tout au contraire, à chacune des immondes saillies qu'il leur jetait à la figure d'un air rogue et triomphant, Monsieur et Madame de Pélissanne le regardaient comme on regarde un fou ou un malade, le cœur plein de pitié pour le malheureux, un petit sourire triste aux lèvres qui disait sans un mot : « Il faut lui pardonner. Il n'a plus toute sa tête... » Elevées par des parents qui avaient à cœur de leur inculquer certes l'amour du prochain mais aussi la capacité de discerner ce qui poussait un être à se montrer mauvais alors que Dieu, à n'en point douter, l'avait voulu bon, les filles Pélissanne elles-mêmes regardaient ce pauvre Monsieur de Rassilly comme un malheureux à qui quelque chose devait si cruellement manquer qu'il en devenait méchant de frustration, et agressif par incapacité à contenir son mal. Même Amande, qui n'avait que quatre ans, pensait avec ses petits mots : « Pourquoi il est malheureux le monsieur ? »

Là où Horace pensait dominer la situation et pousser les Pélissanne dans leurs retranchements, là où il pensait leur

montrer les limites de leur bonne morale catholique et faire éclater l'ignoble vérité de leur hypocrisie religieuse, il ne trouva que bonté et sagacité. Ce qu'il ignorait, c'était que si les Pélissanne avaient fait de leur amour et de leur foi les instruments de leur bonheur et de toutes les personnes qui savaient en reconnaître la valeur, ils en avaient aussi fait une protection absolue contre les agressions extérieures. Ensemble, ils avaient porté si haut et si loin leur capacité d'amour et de bonté qu'ils avaient acquis une puissance peu commune sur les âmes des gens qu'ils croisaient. Cela s'était fait tout seul, comme une plante pousse sur un bon terreau, arrosée de pluie et baignée de lumière à la mesure de ses besoins. Ils avaient petit à petit développé une clairvoyance qui, née de l'amour et de la foi, leur permettait de lire dans les cœurs, dans les âmes, de percevoir leur confusion, et d'éprouver une réelle pitié, ainsi qu'une profonde sollicitude. Cela leur permettait de venir en aide aux personnes secourables, et d'accepter de ne rien pouvoir faire pour les personnes qui, comme Horace, ne désiraient rien de tel. Car enfin, quel besoin avait-il de fanfaronner en un lieu si tranquille et de détruire une soirée qui, en dehors de ses incartades, promettait beaucoup d'agrément ? D'où venait cette volonté de saccager, de vociférer, de s'agiter, de scandaliser, d'être le mauvais garçon et, enfin, d'être le centre de l'attention ? Pourquoi, enfin, menant la vie qui lui

convenait, ne pouvait-il respecter celle des autres, certes différente de la sienne mais sans dommage aucun pour ses choix personnels ?

Si, au moins, il s'était montré pertinent ! Mais il n'en était rien, et à ses provocations gratuites et stupides, ils auraient préféré une conversation au cours de laquelle leur invité aurait exposé tout son soûl des points de vue contraires aux leurs. Ainsi, ils auraient réellement pu faire connaissance avec lui. Car en vérité, ils n'avaient rien contre la fréquentation de gens différents d'eux. Mais Horace était si physiquement dégoûté par son milieu qu'aucune relation n'était possible. Sa haine à l'égard de la bonne éducation était profondément enracinée. Les bonnes manières le faisaient étouffer, son grand corps vigoureux accoutumé aux grands espaces et aux sensations fortes suffoquait entre les murs d'un salon, et il lui suffisait d'être enfermé avec des gens qui, quant à eux, observaient les convenances pour que sa puissance physique se rebelle contre le manque d'air et de liberté.

De tout son cœur, de toute son âme, Horace détestait ces gens, et pour rien au monde il ne désirait les connaître. Il haïssait leur bonté, leur foi, leurs bonnes manières, leur porcelaine fine et leur cristal, leur présence sans éclat qui jamais ne pourrait comprendre le besoin de vivre pleinement sa vie physique, corporelle, charnelle, avec une

soif et une faim avides d'être l'arbre, la terre, le ciel, la racine, le pré, la tempête, le torrent, et, certains jours, d'être la fine et douce brise, la caresse d'un soleil amène, les blancheur étoilée de l'anémone. Jamais ils ne pourraient entendre, eux qui ne voyaient aucun inconvénient à vivre enfermés dans des vêtements guindés qui serraient le corps, l'atrophiaient, le domestiquaient, l'empêchaient de respirer le souffle du monde qui partout s'exprimait pour peu qu'on jette tous ces usages au feu, le besoin qu'un homme éprouvait à appartenir aux éléments, à être la terre gorgée de semences, le feu grillant la chair délicate du chevreau, l'eau de la pluie, le vent qui le fouettait sans pitié quand, chevauchant Jupiter, il lui soufflait en pleine face. Aussi n'avait-il rien à dire à ces gens. D'ailleurs, il les connaissait déjà. Ils étaient tous pareils. Ceux-là n'étaient certainement pas différents de ceux qu'il avait connus quand, enfant de ses parents, il vivait encore dans la maison familiale, à Bordeaux, et souffrait en silence de tout cette comédie qui l'avait tant asphyxié. Il n'y avait que lors de ses séjours à la campagne qu'il avait respiré et qu'il s'était senti vivre, enfin ! Ses parents avaient heureusement accepté de le laisser s'installer au domaine dès ses dix-huit ans, et il avait si vite appris à l'administrer qu'il avait congédié le régisseur deux ans plus tard, avec l'assentiment de son père qui, après avoir pris ses renseignements, avait agréé à sa

demande. Depuis son arrivée, les titres de propriété dont il était l'héritier, les connaissances qu'il avait accumulées lors de ses séjours, et son implication dans les affaires du domaine, qu'il aimait jusqu'à la passion, avaient fait de lui un maître respecté. Et il s'agissait bien d'un amour, un amour fou, un amour qui faisait de lui l'homme le plus fort et le plus vivant du monde, un amour qui était le seul amour de sa vie.

C'était pourquoi, malade d'une haine et d'un dégoût qui n'affectaient que lui, il jouait au rustre en mangeant certains mets avec les doigts, en parlant la bouche pleine, en maculant sa bouche de gras de canard, en riant à faire éclater les vitres, en se montrant volontairement grossier, et en faisant des remarques désobligeantes à tous les membres de la famille, couvrant ses deux enfants de honte sans une pensée pour eux. Cependant, Monsieur et Madame de Péliissanne, parce qu'ils étaient ce qu'ils étaient, n'éprouvaient pas le besoin de se défendre. Les provocations d'Horace ne les blessaient nullement. Leur regard pur et leur cœur clairvoyant ne voyaient qu'un homme se déchaîner dans sa haine et son dégoût, sans nul rapport avec eux. A aucun moment ils ne se sentirent touchés dans leur amour-propre, ni même froissés ou vexés. Si bien que, n'ayant pas prise sur eux, Horace se déglingua sous leurs yeux. Humilié par leur regard perçant qui le

scrutait comme un pauvre malheureux en proie à ses propres folies, il devint de plus en plus méchant, sans effet.

Le coup de grâce avait été donné par Rose de Pélissanne, sa voisine de table, quand, à la suite d'une grossièreté désespérée d'Horace, elle l'avait dévisagé, les yeux emplis de peine, et lui avait dit le plus sincèrement du monde, avec la délicatesse qu'on prend au soin d'une personne fragile : « Etes-vous sûr que vous allez bien, mon ami ? »

Il avait alors tourné des yeux égarés vers elle. Une main compatissante posée sur celle, énorme et calleuse, de son invité, Rose de Pélissanne s'était légèrement penchée vers lui, comme on le fait avec un enfant qu'on craint fiévreux et dont on scrute avec inquiétude les signes de faiblesse. Puis elle avait ajouté d'une voix navrée :

- Je vous assure que vous n'avez pas l'air bien...

Cela, tandis que tous les regards étaient dirigés sur eux. Sur elle, d'abord, qui semblait un astre, une lumière, un éclat de pure bonté, et sur lui, qui n'était plus qu'une loque, et que l'amour d'une famille chrétienne avait réduit à la plus simple expression de ses tourments intimes.

Perdu, il l'était, et son paysage intérieur n'était plus qu'un enfer ténébreux engendré par ces gens si détestables. Jamais il n'aurait dû accepter leur invitation, comme il en avait eu le réflexe premier ! Maintenant il se sentait faible, faible... Et petit. Fragile.... Perdu. Et puis fou aussi. Et à

travers son désarroi, et malgré sa haine, alors que la main de Rose de Pélissanne était toujours posée sur la sienne, chaude et douce, tendre comme un bourgeon de noisetier, émouvante comme la naissance d'un poulain, il vit, l'espace d'un instant, que cette femme-là brillait d'un éclat sans pareil, telles ces saintes irradiantes de lumière céleste. Cette femme, que la bonté et l'amour n'avaient pas rendu niaise, mais au contraire puissante, souveraine, imperturbable, cette femme était investie de ce qu'il nomma en son for intérieur La Puissance Divine.

Puis l'instant, la seconde, retomba d'un coup, et il essaya de reprendre contenance en déclarant : « Mais non, enfin ! D'ailleurs, je reprendrai bien un peu de ce chevreuil ! » Cela, avec l'impression oppressante, et conforme à ce que tout le monde avait entendu, que sa voix, d'ordinaire tonnante et vigoureuse, sa voix pleine d'assurance que jamais personne, au domaine, n'avait entendu trembler, avait mué en suffocation désolée. Il se sentit si misérable qu'après un dernier regard rapidement jeté à une assemblée qui le considérait avec commisération, il s'abandonna à un profond silence dont il ne quitta plus les contrées de toute la soirée. Pendant les dix minutes qui suivirent, chacun prit le temps de se remettre de ses émotions, puis Monsieur de Pélissanne jugea que, pour leur bien et plus encore pour celui des cinq enfants qui siégeaient à la table, il était temps

de s'égayer. Non de s'égayer faussement, comme s'il ne s'était rien passé, mais de reprendre peu à peu ses esprits, en discutant gentiment, en faisant enfin connaissance avec ces deux enfants, Pauline et Pierre, pour qui ce dîner avait été organisé. Il était bien temps, en vérité, car on s'acheminait à grands pas vers le fromage, et on n'avait pas encore pu parler de quoi que ce soit.

Après le dîner, tandis qu'on se connaissait un peu mieux, on joua à des jeux variés qui firent beaucoup rire les enfants. Un peu peinés de voir leur père seul assis dans un fauteuil, à l'écart, Pierre et Pauline avaient essayé de le joindre à leurs jeux.

- Père, nous feriez-vous l'honneur de jouer avec nous ? avait interrogé le petit Pierre, en s'appliquant à s'exprimer comme Suzanne le lui avait appris. Mais Horace avait fait un lugubre mouvement de tête dont la signification n'était que trop claire.

De cette soirée, pas un mot ne serait dit dans la voiture qui ramena Horace et les enfants à Chassagne, ni jamais.

Tandis que, chez les Péliissanne, on se réjouissait que la soirée se soit agréablement terminée et que les enfants Rassilly soient d'aimables petites personnes, le fier Horace de Rassilly rentrait chez lui la mine contrite et, très ébranlé par la puissance de ces petits chrétiens qu'il s'était promis d'écraser comme des mouches, il connut une nuit agitée,

hantée par des envies de larmes, le sentiment de sa défaite, l'impression d'une immense vulnérabilité, au point qu'il en avait la gorge nouée et que son large poitrail respirait avec peine. « Cette femme est une sorcière », pensa-t-il l'esprit lugubre quand, le soleil n'étant point encore levé, il reprit conscience après une brève torpeur.

Comme il se sentait lourd et faible ! Et triste aussi. Désarmé. Défait. Vaincu.

Il lutta pendant une heure infiniment longue contre les démons qui l'assaillaient et, soudain mû par un effort de volonté plus opérant que les précédents, il se leva, s'habilla, enfila ses bottes de cuir, qu'ils gardait toujours près de lui, et descendit à la cuisine.

- Monsieur, le salua Marthe avec respect, surprise de le voir surgir dans ses quartiers à cinq heures et demie du matin. Comme Monsieur ne répondait pas et que son regard était étrange, un peu vide, et en même temps fixé sur un mystère qui étirait légèrement sa bouche en un sourire teinté de désespoir, elle demanda encore :

- Monsieur n'a pas froid ? Les cheminées n'ont pas encore été allumées...

Monsieur ne répondit pas mais il se dirigea vers le fourneau, seul foyer de la maison qui brûlait à cette heure précoce du jour.

- Certes, le froid ne nous laisse pas de répit, et les champs sont couverts de givre le matin, mais le temps est assez clément, pour une mi-février... répondit-il lentement, le dos tourné, en se frottant les mains au-dessus du fourneau.
- En effet, Monsieur, répondit Marthe en observant son maître.

Il n'était pas comme d'habitude, ça non ! Il était... Et jamais il n'était venu si tôt ! Ça, pour venir dans sa cuisine, il n'était pas le dernier, mais au beau milieu de la nuit, non, vraiment, ça n'était jamais arrivé ! Ou parfois, avant d'aller chasser, mais si tôt, ça non, jamais !

- Vous portez-vous bien, Marthe ? lui demanda-t-il en se tournant brusquement vers elle.
- Oui, Monsieur, répondit la cuisinière, ébahie qu'il la vouvoie.
- Tout va bien ? Vous ne manquez de rien ?
- Je remercie bien Monsieur. J'ai tout ce qu'il me faut.
- Bien... dit-il pensivement, avec l'air de s'être perdu dans une contrée lointaine. Que faites-vous si tôt levée ? lui demanda-t-il encore, d'un air absent.
- C'est que, Monsieur, je ne dors plus si bien que dans ma jeunesse ! Alors je me lève. Je préfère être dans ma cuisine plutôt qu'à me tourner et à me retourner sur ma couche !
- Eh oui... répondit Horace d'une voix traînante. Et comme vous avez raison ! Comme vous avez raison, Marthe ! On

est si bien, dans votre cuisine ! Votre cuisine, c'est le paradis ! s'exclama-t-il avec émotion car, en cette nuit pas encore matin, après des heures insoutenables à, lui aussi, « se tourner et se retourner » dans son lit, la cuisine de Marthe lui était apparue comme le seul refuge, le plus solide, le plus sûr, où s'abriter des mauvaises pensées qui, encore maintenant, s'accrochaient comme des toiles d'araignée.

Cette cuisine où il aimait tant se rendre, de retour de chasse, de pêche, de champignons, et toutes les fois où il avait besoin de se réchauffer dans le giron le plus chaud et le plus doux de la maison. Enfant aussi, il aimait à se rendre à la cuisine, mais mère ne l'entendait pas de cette oreille, et il avait souvent été vertement semoncé pour s'être introduit dans l'antre interdit.

Cependant, pour Horace, la cuisine avait toujours été comme une mère. Une mère meilleure que la sienne. Une mère pleine de bonté et d'amour. Une mère qui donnait sans compter, nourrissait son homme, régalaient ses enfants.

A Chassagne, grâce aux talents exceptionnels de Marthe, cette mère atteignait chaque jour les cimes d'un idéal qui jamais n'avait déçu Horace. Elle savait emplir sa cuisine d'odeurs grasses et chaudes de bouillons, de parfums délicats de plantes aromatiques, d'effluves de rôtis de porc lardés, de sautés de veau, de mijotés d'agneau, de navarins

de moutons, de pots au feu, de cailles braisées, qui côtoyaient des pommes de terre, des carottes, des poireaux, des petits pois, des asperges. Et après le bœuf et l'agneau, la truite et la tanche, le faisan et le pigeon, les morilles, les truffes, les gibelottes, les poulardes, les terrines, foies gras, jambons en croûte, venaient toujours quelques douceurs de tartes aux fruits, de gâteau de noix, de biscuits secs aux amandes, de crèmes aux œufs et autres desserts et entremets dont Marthe, en bonne magicienne, gardait jalousement le secret. Tant qu'elle serait là, il ne pourrait rien arriver de grave. Du moins était-ce ce que pensait Horace, qui n'avait rien trouvé de tragique à la mort de son épouse mais qui plongerait dans la plus profonde affliction si Marthe venait à disparaître de sa cuisine. Ce serait un drame sans commune mesure. Du reste, la réputation de Marthe ayant largement franchi les limites du département, beaucoup la lui enviaient. Et comme ils avaient raison ! riait Horace en son for intérieur. Car Marthe était unique, Marthe était inégalable. Et c'était dans sa maison à lui qu'elle exerçait ses talents. Aussi s'efforçait-il de lui donner de bonnes raisons d'être attachée à cette maison plutôt qu'à une autre et, quoique rares, toutes les demandes de Marthe pour sa cuisine étaient exaucées sans discuter. Elle n'avait pas demandé grand chose, jusqu'à présent... Quelques ustensiles, des bassines à confitures supplémentaires... Elle

méritait bien les étrennes qu'il lui versait à Noël. Quand on avait une cuisinière de cette envergure, on se devait de la bien traiter, ou alors on n'était qu'un butor. Le jour où elle mourrait... Horace préférait ne pas y penser car sans elle pour faire vivre la cuisine, cœur palpitant du foyer, la maison entière ne serait que feu éteint dans un âtre terne couvert de cendres. Des cendres, oui, c'est bien ce que serait cette maison sans Marthe, qui était seule capable de faire naître des farandoles de mets pleins de toute la luxueuse vitalité que le ciel et la terre versaient dans le blé, les légumes, les fruits, et les bêtes.

« Quand je pense qu'à Paris il faut aller dans des restaurants hors de prix pour avoir de la bécasse ou du faisan, et que ces mets sont considérés comme très raffinés, alors qu'il me suffit de sortir mon fusil et de tout donner à Marthe pour en manger à profusion... Ces gens sont vraiment ridicules... » pensa-t-il, un peu réconforté.

- Monsieur veut-il du café ? J'allais en faire ! proposa Marthe d'une voix enjouée.
 - Oui... répondit le maître d'une voix feutrée, l'esprit ailleurs, avant de s'exclamer, comme soudain éveillé : Mais oui, Marthe ! Préparez-moi un bon café ! Je le prendrai ici, dans la cuisine, à cette table !
- « Après tout, c'est ma table », pensa-t-il.

- Et puis, poursuivit-il, cuisinez-moi une belle omelette de six œufs, avec du lard et des chanterelles. Vous avez toujours des chanterelles... ?
- Oh oui, Monsieur ! J'en ai de la saison dernière, que j'avais séchées !
- Ah ma bonne Marthe ! C'est bien de vous ! Vous êtes si prévoyante ! Sans vous, que deviendrions-nous ? Vous y mettrez aussi un gros oignon jaune. Cela, servi avec deux grandes tranches de votre si bon pain, un beau morceau de beurre, un peu de crème... Ce sera parfait.
- Bien, Monsieur. La crème, à part ou dans l'omelette ?
- A part ! commanda Horace avec la jovialité de qui se sent libéré d'un énorme poids. Allez ! Commence à me préparer tout ça ! Et ne t'inquiète pas, ajouta-t-il en sortant, je serai de retour avant que l'omelette soit cuite.

Il monta au rez-de-chaussée, enfila sa pèlerine et sortit.

Il faisait très froid. Un de ces froids durs qu'aucune lumière n'avait caressés depuis la veille, et qui vous fouettait délicieusement les sangs. Ça vous revigorait un homme ! Horace se gifla les bras énergiquement et se dirigea vers les écuries en avalant de grandes goulées d'air glacé.

- Ah... te voilà, mon beau... dit-il avec un plaisir manifeste en caressant vigoureusement son fidèle Jupiter. Tu es beau... ah oui... tu es le plus beau du monde... répétait-il, et plus il flattait son cheval, plus ses esprits lui revenaient,

son sentiment de puissance, sa vigueur, son plaisir d'être un homme fort qui gouverne et domine son monde.

- Ah oui... dit-il encore en sentant vivre sous ses mains la chaleur de Jupiter, sa solide musculature, son énergie calme et apaisante. « Un cheval, des bottes, une selle de cuir bien épaisse entre les jambes... Il n'y a que ça de vrai pour un homme. Je parle d'un vrai homme, pas de ces prétendus hommes qu'on trouve à Paris, apprêtés comme des demoiselles ! Tu le sais, toi... Tu le sais, mon Jupiter... Tiens, aujourd'hui je vais aller visiter Marguerite... Ou plutôt son merveilleux entrejambe velu et visqueux ! Ah, tu verras ! Quand viendra le temps de t'accoupler avec une belle femelle pleine de santé, tu verras, toi aussi, comme il est bon de pénétrer une bonne vulve excitée ! Je ne comprends pas ces hommes qui forcent les femmes... Quel plaisir y a-t-il à plonger son membre dans une caverne froide et dure, quand on peut, d'un regard ardent, d'une caresse brûlante, faire tourner la tête des femmes, les mettre en feu et en eau tout à la fois, les faire gémir et crier « encore » ? Ces hommes-là sont des fous. Je sais par des conversations de chasseurs entendues malgré moi que ceux-là tirent leur plaisir de dominer la femme qu'ils forcent. Mais enfin, dominer une femme qui dit non et qui se débat est bien pauvre et triste quand on connaît l'empire qu'on peut avoir sur une femme qu'on a

séduite et excitée, jusqu'au point que c'est la femme elle-même qui supplie l'homme de l'entreprendre et d'assouvir ses ardeurs intenable au moyen d'une chevauchée alternant trot, petit trot, grande foulées, galop, cela entrecoupé de petites pauses destinées à exacerber le désir de la femme qui, en manque, supplie alors « Encore ! Encore ! S'il-te-plaît ! », en se contorsionnant de la croupe pour se remettre, en vain, le fier pilon dans sa fente avide, et qui est là, complètement asservie, totalement à la merci de l'homme qui, par quelques coups de reins savants, la mènera à sa jouissance hurlante de plaisir violent.

« Non, vraiment, je ne comprends pas ces hommes qui se sentent forts en se roulant sur une fille qui n'éprouve que du dégoût pour eux. Moi, partout où je vais, je ne croise que des filles contentes de me trouver sur leur chemin et qui attendent leur tour. Il faut les voir me lancer des œillades discrètes, venir à moi en balançant les hanches, pousser des soupirs lubriques... Sais-tu, Jupiter ? Jamais une femme n'oublie l'homme qui les a fait jouir et qui les y a menées par la voie d'une volupté partagée. »

Il pensa un instant à Sophie, qu'il avait saillie quelques fois, rapidement... Sophie qui se laissait faire passivement, froidement, dont le sexe était dur et sec, qu'il fallait quasiment défoncer pour y entrer et y laisser la semence

nécessaire à la formation d'une descendance. Quelle corvée... Il l'avait fait pour avoir un fils, mais aussi parce que... Parce que Sophie était Sophie et qu'elle l'horripilait. Il avait apprécié de la sentir souffrir sous sa saillie brutale et solitaire. Mais de plaisir, point en cette opération. Il se rattrapait le lendemain avec deux ou trois paysannes accortées pour oublier la tristesse, l'ennui, et la pauvreté d'un si misérable coït. Enfin... il avait fini par avoir un fils... puis Sophie était morte, et... Le souvenir de Rose de Pélissanne s'intercala un instant entre Sophie et lui, une Rose penchée vers lui et qui, sa main posée la sienne, lui demandait, l'air inquiet : « Vous allez bien, mon ami ? »

Furieux que cette horrible sorcière du Christ rédempteur de tous les péchés la harcèle, il fonça droit à la cuisine, déposa une bise sonnante sur chacune des joues de Marthe en la tenant par les épaules, lui dit un grand merci, et engouffra trois tasses de café, l'omelette de six œufs grassement nappée de crème fraîche épaisse, deux larges tartines de beurre, de la tomme de brebis, et trois parts de la tarte aux pommes, au miel et aux noix de la veille. Après quoi, il chevaucha Jupiter et partit au galop en direction de la ferme où il trouverait Marguerite et suffisamment de fougueuses femelles pour oublier le mal que la Pélissanne avait insufflé dans son âme, s'il en avait une.

Pendant ce temps, les enfants dormirent d'un sommeil heureux jusqu'à huit heures et demie, puis ils se levèrent, se préparèrent avec l'aide de Suzanne et Odette, et discutèrent de leur soirée avec un entrain qui ne laissait aucun doute sur le plaisir qu'ils en avaient pris.

« Comme nous nous sommes bien amusés ! Et comme ils sont gentils, tous ! Et Clara, et Blanche, et Amande ! Elles sont si aimables ! Et leur maman... Ah oui leur maman est si gentille ! J'espère que nous pourrons y retourner ! »

- Et Monsieur de Pélissanne, comment est-il ? demanda Odette qui, comme Suzanne, n'avait jamais vu les enfants aussi bavards ni aussi passionnés.
- Monsieur de Pélissanne ? Oh ! Il est si gentil ! Si gentil ! répondit Pauline, les yeux roulant de plaisir, juste avant de planter ses dents dans une grande tranche de pain grillée, beurrée, couverte de confiture de mûre.
- Oh oui ! Très gentil ! renchérit Pierre en agitant ses petits doigts collants de miel.
- Et Madame de Saint-Galmier est gentille, gentille, elle aussi ! Quelle chance ce doit être d'avoir une gentille grand-mère ! ajouta Pauline en se rendant compte trop tard que ce n'était pas très aimable pour ses propres grand-mères. Mais ne pouvait-on être aimable et dire la vérité ? Certes, la vérité n'était pas toujours aimable, mais être aimable en toutes circonstances, comme on le lui

avaient inculqué, n'était-il pas dommageable à la vérité ? Fallait-il mentir, alors ? On nous avait pourtant bien dit que c'était mal...

- Qui est Madame de Saint-Galmier ? demanda Odette.
- C'est la grand-mère des demoiselles, la mère de Madame de Pélissanne.
- Oui ! Et elle est si gentille elle aussi... ajouta Pierre.
- Oui... Vraiment gentille... dit Pauline avec tendresse. Et ils sont très pieux. On voit bien qu'ils connaissent Dieu...
- Qu'ils le connaissent ? demanda Suzanne en essuyant les doigts de Monsieur Pierre.
- Oui. Comme moi. Ils vivent avec Dieu, dans son cœur, dans son amour, dans sa grâce infinie. Sinon ils n'auraient pas pu être aussi bons et aussi forts avec père. Ils auraient eu peur de lui. Mais ils n'ont pas du tout eu peur. Au contraire.

Suzanne et Odette échangèrent un regard plein de curiosité, et Odette demanda :

- Vraiment ?
- Oh oui... Il est bien dommage que vous n'ayez été là... Car alors vous auriez pu voir... Pardonnez-moi, je ne sais comment l'exprimer. Tout cela était si... En vérité, jamais nous n'avions vu père sous ce jour... N'est-ce pas, Pierre ?

- Oh oui ! Il était comme de la confiture ! s'exclama-t-il avec la spontanéité de ses sept ans.
- Monsieur Pierre ! le reprit sévèrement Suzanne, malgré son envie de rire. On ne parle pas ainsi de son père, voyons !
- Je vous demande pardon ! se reprit-t-il d'une voix aux accents sincères, avant d'ajouter : Mais vous savez, je n'ai pas menti ! Il était vraiment comme de la confiture !

Face à tant d'honnêteté et d'ingénuité, Pauline, Odette et Suzanne se mirent à rire de bon cœur. Il rit avec elle, par contagion, mais il ne comprit pas en quoi il avait été drôle.

- Cela n'est-il pas vrai, Pauline ? demanda-t-il après que les rires se furent apaisés, en tournant vers sa sœur un regard suppliant et en espérant qu'elle voudrait bien lui donner son appui.
- En vérité, vous avez dit d'une manière bien drôle, mais tout à fait claire, ce que je ne parvenais à exprimer. Ainsi, je vous le dis à mon tour : hier soir, père était comme de la confiture ! articula-t-elle avec une jubilation certaine.
- Est-ce à dire, interrogea Suzanne, que Monsieur votre père a perdu le sens dans une maison réputée pour sa bonté et sa générosité ?
- C'est cela même, répondit Pauline. Mais le mieux est, sans doute, que j'essaie de vous raconter cette soirée.

Pauline narra de son mieux les différentes étapes du dîner à une Suzanne et à une Odette ébahies d'apprendre qu'il

était possible de bouleverser Monsieur. Elles en conçurent un plaisir immodéré, et se sentirent un peu vengées. Pour les raisons que l'ont sait, Odette eut, plus encore que Suzanne, une pensée particulière pour Sophie et pour toutes les maltraitances et vexations qu'elle avait endurées. « Si seulement nous avions su que cela était possible... Si nous avions su comment ! Peut-être aurions-nous pu te sauver, ma mie... » songea-t-elle, le sourire aux lèvres et les yeux embués.

Quand Pierre murmura, avec toute la candeur de son âge : « Je crois que maman aurait bien aimé voir père en confiture... », Odette n'y tint plus et, exhalant un gros soupir, des larmes roulèrent en silence sur ses joues. La tablée passa soudain des rires à la peine, Pierre se mit à pleurer bruyamment et à réclamer sa maman, Pauline essaya de le réconforter tout en versant des larmes, et les deux femmes, larmoyantes également, se pressèrent autour des deux enfants et les enlacèrent, les embrassèrent, caressèrent la soie des deux jeunes têtes, puis Suzanne déclara qu'on avait besoin d'air et qu'on allait faire une grande promenade. Mais non, non ! Pierre ne voulait pas, il voulait maman. « Moi aussi je voudrais que maman soit là ! » lui disait Pauline. « Allons, viens, Pierre ! Allons nous promener ! Cela nous fera du bien ! » Mais non, non, l'enfant ne voulut pas et, las des sanglots qui le secouaient,

il finit pas s'assoupir dans les bras de Suzanne, le visage trempé de larmes.

La semaine suivante, un domestique des Pélissanne apporta une carte destinée aux enfants. Il y était écrit que Blanche, Clara et Amande seraient enchantées si Pauline et Pierre voulaient bien passer l'après-midi du mardi suivant en leur compagnie. Une note pleine de tact mentionnait la possibilité de leur envoyer une voiture si la leur n'était pas disponible.

A la lecture de cette invitation, les deux enfants ne se tinrent pas de joie. Suzanne fit attendre le messager à la cuisine, où Marthe eut pour mission de lui servir un café chaud et de le nourrir à sa convenance, ce qui prit la forme généreuse d'une belle tranche de rôti de porc froid et d'une grosse part de brioche à la crème.

Pendant que le messager se régala de cette collation inespérée, Suzanne se chargea d'écrire un mot aux Pélissanne pour les remercier de leur invitation et les prévenir qu'une réponse leur serait donnée dès que Monsieur, absent tout le jour, aurait fourni la sienne.

Au soir venu, donc, Suzanne voulut parler au maître des lieux, mais Pauline sollicita la permission de s'en charger elle-même.

- En êtes-vous sûre, Mademoiselle Pauline ? demanda Suzanne, un peu surprise, à la petite fille qui, ce soir-là, affichait une assurance sans équivoque.

- Je vous en prie, Mademoiselle ! insista Pauline.

Suzanne l'examina un instant et, face à la détermination de l'enfant, qui lui donnait l'air d'une adulte apte à soutenir une conversation pouvant tourner au débat, elle agréa à sa demande.

Aussi Pauline retrouva-t-elle son père dans le salon où il buvait son cognac, le regard absorbé par les flammes qui dansaient sur les bûches.

- Voyons, Mademoiselle... prononça-t-il d'une voix grave et lente sans se retourner, alors qu'elle venait sans bruit de franchir le seuil du salon. De quoi souhaitez-vous m'entretenir ?

Pauline se plaça près de la cheminée pour faire face à son père et, les mains jointes devant elle comme on le lui avait appris, elle le regarda en pensant à sa mère.

- Mon frère et moi-même avons reçu une invitation à passer l'après-midi de mardi prochain chez Monsieur et Madame de Pélissanne, énonça-t-elle en s'abstenant des formules de politesse, que son père ne méritait nullement, et dont, de surcroît, il se moquait. Nous aimerions beaucoup nous y rendre, ajouta-t-elle d'une voix assurée, les yeux fixés sur lui.

- A votre guise, Mademoiselle ! répliqua le père d'un ton féroce, en proie à une colère sombre comme un ciel d'orage depuis que le nom de Pélissanne avait été prononcé.
- Bien... répondit Pauline un peu ébranlée de se voir si aisément exaucée. D'autre part...
- Qu'y a-t-il encore ? aboya Horace sans la regarder. N'avez-vous pas fini de m'importuner ?
- Pardon, père, mais il me faut savoir si nous irons dans notre voiture, ou si nous devons accepter la leur... ajouta-t-elle en appelant Dieu à son secours pour la colère que cette question ne manquerait pas de faire éclater.
- Quoi ? Nous feraient-ils la charité ? Qu'est-ce que ces gens se figurent ? Croient-ils que je n'aie pas les moyens de fournir une voiture à mes enfants ? Ah mais oui, pardon ! Ce sont de bons chrétiens, et en tant que tels ils se doivent de donner leur chemise, s'il le faut ! Ne voudraient-ils pas tendre l'autre joue, tant qu'ils y sont ? Je me ferais un plaisir de leur exprimer ma reconnaissance pour leur infâme dîner d'où, d'ailleurs, je suis reparti le ventre vide ! Et pour leur voiture... Comme si nous étions de ces gueux qu'ils visitent chaque semaine par charité, et à qui ils donnent un vieux chandail repris ! Ah ! Ces gens sont véritablement exécrables ! s'emporta-t-il, railleur et haineux, avant de se calmer, d'avaler une chaude gorgée

de son alcool préféré, et de dire, la voix lasse, comme on se décide à lâcher une braise qui nous brûlait les mains : Enfin... Si vous tenez à fréquenter ces gens répugnants, je ne vous en empêcherai pas. Mais qu'on ne prononce plus leur nom devant moi ! Etes-vous contente, petite sotte ?

- Oui, père, répondit Pauline d'un ton froid.
- Vous ne me remerciez pas ?
- Non, père.
- Et pourquoi donc ? Je vous ai accordé ce que vous désiriez !
- Oui, père. Mais ce n'est pas un effet de votre bonté. Aussi n'ai-je pas à vous remercier. Bonne nuit, père, dit-elle avec gravité avant de quitter le salon.

« Quelle sale petite vermine... », pensa Horace une fois seul, médusé que sa fille de huit ans soit douée d'un tel aplomb et qu'elle ne semble pas craindre un revirement de sa part par simples représailles. Elle était agaçante, mais son assurance n'était pas pour lui déplaire. Il aimait qu'elle ne tremble pas devant lui. Et quelle audace que de se charger elle-même d'une demande qui, elle ne l'ignorait pas, aurait pu aisément tourner au pugilat !

« Une sale petite vermine, mais drôle, intéressante... Avec elle, au moins, je ne vais pas m'ennuyer... », songea-t-il en se représentant les batailles à venir quand Pauline aurait d'autres sujets d'opposition.

« Espérons qu'elle ne change pas... », pensa-t-il encore tandis que le souvenir d'une Sophie évanescente, toujours prête à défaillir, passait en lui comme un fantôme.

Du reste, cette petite était loin d'être sotte, contrairement à ce qu'il lui avait dit pour la contrarier, et parce qu'il avait de l'humeur. Elle avait été avisée de ne pas le remercier, car il ne lui avait, en effet, accordé aucune faveur. En vérité, il avait simplement souhaité se débarrasser au plus vite d'un sujet qui le contrariait. D'ailleurs, dès le lendemain, il donnerait à Suzanne l'autorisation de régler tous les déplacements à venir de ses enfants chez les Pélissanne, car il ne faisait aucun doute qu'une relation s'était nouée entre ces gens et ses enfants, et il informerait Moreau, son valet de pied, qui était aussi cocher et, selon les circonstances, homme à tout faire, de tenir la voiture à leur disposition quand la gouvernante lui en ferait la demande. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était pourquoi il n'avait tout simplement pas définitivement interdit à ses enfants la fréquentation de ces gens.

Pourquoi, oui... songeait-il en regardant les flammèches voleter dans l'âtre.

Pourquoi n'avait-il pas...

Pourquoi cette décision qui...

Pourquoi, quand il aurait pu... Cela aurait même été la solution la plus simple. Alors ? N'était-il pas maître en sa

demeure ? Ne possédait-il pas un domaine, des terres, des forêts, des bois, et tous les gens qui y vivaient ? N'était-il pas le père tout-puissant qui pouvait décider de tout pour sa descendance ? Il l'était, à n'en point douter ! Alors ?

Alors quoi ?

Alors... rien.

L'évocation de ces gens le rendait apathique et triste. Sa défaite était totale. Il semblait ne plus rien savoir, ne plus rien être... Et au lieu de se venger, ou de reprendre le dessus, comme c'était son habitude en cas de déconvenue, il abdiquait toute volonté devant un ennemi qui, tout miel et tout sourire, s'avérait aussi venimeux qu'une vipère. Il s'était senti si misérable, ce soir-là, que, depuis lors, chaque fois que ces gens étaient évoqués devant lui, cette sensation de n'être rien le reprenait tout entier, et il se sentait alors absent, incapable, impuissant.

La nouvelle de la libéralité du maître, qui laissait Suzanne seule responsable des visites des enfants chez les Pélissanne, fut accueillie avec circonspection par les principaux intéressés, mais aussi par tous les domestiques qui officiaient dans la maison et au-dehors, en particulier Moreau qui trouvait insultant de recevoir des ordres d'une gouvernante quand lui-même était au service de Monsieur depuis quatorze ans, et qu'il connaissait Monsieur depuis que celui-ci avait douze ans, frais garçon fin comme un brin

de muguet. Mais si c'était le désir de Monsieur, il obéirait, pour sûr, et ce malgré le mépris qu'il éprouvait à l'égard de cette petite oie. Quant à Suzanne et Odette, elles se demandèrent si l'invraisemblable largesse de Monsieur ne cachait pas une infamie à venir, et elles convinrent de rester sur leurs gardes et d'annoncer aux enfants que, pour un temps indéterminé, dont leur père était seul juge, ils pourraient aller à leur gré chez les Pélissanne, sous l'autorité de Suzanne, bien entendu. Qu'il n'était pas question de les inviter, car Monsieur avait bien spécifié qu'il ne voulait pas entendre leur nom dans sa demeure, mais que, si l'invitation de mardi connaissait des suites heureuses, ils auraient toute liberté de poursuivre la fréquentation de leurs aimables voisins.

A ces mots, et malgré des conditions qui mettraient leurs nouvelles amitiés en péril à cause qu'ils ne pourraient pas rendre les invitations, et que l'absence de réciprocité et la non-observance des convenances étaient en général un motif de vexation et de rancœur, Pauline et Pierre ne se tinrent pas de joie.

- Connaissez-vous les raisons de notre père ? demanda ensuite Pauline à Suzanne.
- Comment le savoir ? répondit sobrement Suzanne. Je ne suis pas la confidente de Monsieur votre père... Du reste, il fait bien ce qu'il veut ! Il est le maître, après tout !

- Oui mais... commença Pierre, qui se demandait s'il pouvait reparler de la confiture.

Il interrogea sa sœur d'un regard plein de confiance, qui lui retourna un petit sourire avant de dire :

- Ce que veut dire mon frère, c'est que nous sommes bien étonnés que notre père, qui a passé une fort mauvaise soirée chez les Pélissanne, et qui, depuis lors, les a en horreur, nous donne l'autorisation de les fréquenter à notre guise.
- Je le sais bien... soupira Suzanne. Et c'est un grand mystère pour nous aussi. N'est-ce pas, Odette ?
- Qu'importent les raisons de Monsieur ! se réjouit Odette. N'êtes-vous pas heureux ? Cessez donc de vous tourmenter, et réjouissez-vous de nouer de nouvelles amitiés. Cette famille a l'air d'être si bonne, et si aimable...

« Sophie aurait été heureuse de connaître de si sympathiques personnes et de savoir que vous avez le bonheur de les côtoyer... », pensa-t-elle en retenant ses mots pour ne pas affliger les enfants du triste souvenir de leur défunte mère. Mais c'était sans compter sur Pierre qui, sans réfléchir aux conséquences de ses propos, murmura d'une voix pensive, absorbé par un petit cheval de bois articulé qu'il manipulait avec curiosité depuis un moment :

- Comme il est dommage que maman ne puisse pas venir avec nous... Je suis sûr qu'elle aurait beaucoup aimé Monsieur et Madame de Pélissanne...
- J'en suis certaine, répondit Odette sobrement, tandis que Suzanne baissait des yeux graves et que Pauline priait Dieu de garder sa maman dans sa Lumière et dans sa Grâce.

Le mardi suivant, Suzanne accompagna les deux enfants chez les Pélissanne, où les attendaient des jeux plaisants et un plantureux goûter. Rose de Pélissanne profita de ce qu'elle pouvait passer un moment seule avec Suzanne pour s'enquérir des enfants. Avaient-ils quelques camarades ? Recevaient-ils des visites familiales ? Avaient-ils l'occasion de partir de Chassagne, de temps à autre ? Et enfin, se remettaient-ils de la perte de leur maman ? Suzanne se sentit flattée d'être considérée comme une personne de confiance par une dame, et elle répondit à toutes ses questions avec le tact et la sincérité de qui a une haute opinion de sa fonction, en respectant la discrétion qu'elle devait à la maison qui l'employait. Il n'était pas question d'aller colporter tous les secrets qu'on savait. Devant les maîtres, on feignait de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien comprendre à ce qui se déroulait sous nos yeux, mais au fond personne n'était dupe : les maîtres savaient qu'on savait, et on savait qu'on devait feindre de ne pas

savoir. Suzanne songeait souvent au ridicule d'une telle situation, mais elle s'y pliait avec la rigueur et l'honnêteté qui la caractérisaient. Par ailleurs, elle prenait sa tâche très au sérieux. Eduquer les enfants de l'aristocratie qui, un jour prochain, devraient faire honneur à leur rang, nécessitait de leur enseigner la politesse, les usages, l'art de se bien tenir, de s'exprimer avec aisance, de se montrer aimable en société, d'avoir du cœur et de l'esprit, et, dans son cas particulier, de leur enseigner des connaissances qui les mettraient en valeur le moment venu. Bien sûr, la vie à la campagne, dans une maison isolée conduite par un maître qui n'avait cure que ses enfants s'instruisent et acquièrent tous les usages sans lesquels, une fois adultes, ils passeraient pour des rustres aux yeux du monde, n'offrait pas les conditions idéales d'une maison de ville bien tenue où les maîtres avaient coutume de recevoir des invités de marque, et de se rendre à des thés, à des dîners et à des bals, ainsi qu'à l'opéra et au théâtre. A Chassagne, loin de l'atmosphère enivrante où se côtoyaient des dames et des messieurs présentant les meilleurs exemples de la bonne tenue, il n'était pas aisé d'inculquer les bonnes manières à des enfants qui, au milieu des prés et des forêts, ne voyaient pas, et pour cause, à quoi servait d'apprendre tout cela. Dans le monde, tout aurait été si simple... ils auraient compris à quoi servaient les bonnes manières... Il fallait des

gens pour que toutes ces règles prennent sens. Isolés comme ils l'étaient, avec pour seules distractions quelques visites de leurs tantes, et un ou deux séjours par an chez elles, en Normandie et à Bordeaux, quel sens cela avait-il ? Quand ils lui demandaient à quoi servait de ne pas rire à gorge déployée, de ne pas crier, de ne pas faire étalage de ses émotions, elle leur répondait qu'évidemment, ici, en plein milieu d'une forêt, ou au bord de la rivière, ou même dans le parc, on se demandait bien à quoi cela pouvait servir, mais qu'en ville, plus tard, ils verraient que les règles du savoir-vivre qu'elle leur inculquait leur serait d'une infinie utilité. Car, dans un salon où on était invité à prendre le thé, à un bal, à un dîner, dans sa loge à l'opéra, dans la rue, ou dans quelque endroit qu'on soit, un cri, un rire étaient d'une incontestable vulgarité, d'autant plus qu'il était inconvenant d'attirer les regards sur soi. La discrétion était la plus belle parure, surtout pour une jeune fille.

Enfin... elle ne pouvait pas tout leur expliquer... Les règles étaient les règles. Bien sûr, elles étaient toutes établies sur le bon sens et le désir de cultiver l'art de la vie en société. Sans elles, dans quel chaos aurait-on vécu ! Il n'y avait qu'à voir, d'ailleurs, comment vivaient, comment s'exprimaient, les pauvres sans éducation ! Ce n'était que vociférations et vulgarités ! C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Suzanne appréciait d'être gouvernante : en tant que telle,

sans appartenir à une classe qui la faisait rêver, elle vivait au plus près de gens bien éduqués qui jamais ne criaient, qui sentaient toujours bon, portaient de belles robes et de beaux habits, parlaient d'un ton placide, et vivaient dans des maisons propres et belles, avec de hautes fenêtres aux vitres toujours claires, parmi les parfums des fleurs qui remplissaient de hauts vases. Certes, elle n'avait que rarement de chambre à elle, fort modeste – en vérité, cela ne lui était arrivé qu'une fois –, car elle était tenue de dormir dans la chambre des enfants, au cas où ils se réveilleraient la nuit et auraient besoin de son assistance, mais elle vivait dans ces belles maisons, mangeait de bons mets préparés par des cuisinières de talent, respirait les mêmes parfums que les maîtres, dormait sous le même toit que les demoiselles, admirait la même rue ou le même parc que Madame. Bien sûr, elle n'était pas libre de circuler selon son bon vouloir. Dans certaines maisons, où les parents préféraient ne voir leurs enfants qu'à heure fixe, le temps d'échanger quelques mots et de s'accorder un baiser, on lui avait même interdit l'accès au salon et à la salle à manger, mais ce n'était pas toujours le cas, et si elle ne pouvait évidemment pas passer tout son temps dans les plus belles pièces, le simple droit d'y séjourner un instant, pour parler à Madame, lui amener sa chère progéniture ou, exceptionnellement, prendre le thé et déguster de délicieux

biscuits, lui donnait un plaisir ineffable. Dans les familles où on aimait à être proches des enfants, elle déjeunait et dînait, sauf les soirs de réception, à la table des maîtres, pour faire manger les enfants sans que leurs parents aient à s'en préoccuper. Celles-ci étaient ses maisons préférées, et elle espérait de tout son cœur retrouver une si bonne place quand Monsieur de Rassilly jugerait le moment venu de la congédier.

Certes, les conditions n'étaient pas idéales, à Chassagne, mais elle appréciait la vie qu'elle y menait. Entre Madame, qui était très fantasque et qui n'était pas très attachée aux usages, et Monsieur qu'on ne voyait jamais, car il partait tôt le matin et ne revenait le soir que pour s'enfermer dans ses quartiers, et qui, il fallait bien le dire, n'avait cure de ce qui se passait chez lui, elle jouissait d'une immense liberté. Elle pouvait se rendre dans la plupart des pièces, hormis, cela allait de soi, les chambres et les salles de bains. Jamais personne ne lui demandait de rendre compte des progrès des enfants. En vérité, jamais rien ne lui était dit ou demandé. Elle agissait de son propre chef, et faisait de son mieux pour les enfants qui, par chance, étaient adorables. Et ce n'était pas parce que les conditions qui lui étaient données n'étaient pas parfaites qu'il fallait se montrer négligente.

Depuis le décès de Madame, elle avait craint de ne parvenir à rien avec Monsieur Pierre, car Monsieur s'était en mis en tête de se charger lui-même de son éducation et de l'emmener partout avec lui. Heureusement, il avait dû remettre son dessein à plus tard, ou du moins en ralentir la progression, car il s'était rendu compte que son noble fils était trop petit pour se tenir des heures durant sur un cheval. Depuis lors, il l'entraînait trois matinées par semaine, ce qui suffisait bien à une si petite personne. Il était heureux que Monsieur Pierre aimât tant les chevaux, car les premiers essais éducatifs de Monsieur auraient pu le dégoûter de remonter sur une selle. Heureusement, il n'en était rien, et il fallait bien avouer que le petit garçon jouissait d'un caractère accommodant.

Du reste, ces enfants étaient vaillants face à la perte de leur maman. Ils avaient beaucoup pleuré, bien sûr. Monsieur Pierre avait passé beaucoup de temps dans ses bras, endormi sur ses jupes, épuisé par le chagrin. Quant à Mademoiselle Pauline, elle s'était, plus encore que pendant la maladie de Madame, réfugiée dans la chapelle, où elle avait passé de nombreuses heures « avec Dieu », disait-elle. Elle y avait mené son frère, Odette, et Suzanne, et les avait incités à se recueillir. Mais seule Odette avait ressenti une véritable consolation, et une inspiration vers le seigneur tout-puissant. Cette inclination commune les avait beaucoup

rapprochées, et c'était dans les bras d'une Odette plus en deuil que quiconque dans la maison que la petite fille s'était réfugiée quand elle avait eu besoin d'affection. Tout cela était encore si proche... il y avait à peine trois mois que Madame était morte... Les larmes coulaient encore, bien sûr, et on riait moins qu'avant dans la maison... Monsieur n'avait pas pris le deuil, il n'avait pas consolé ses enfants, n'avait rien fait pour eux, hormis accepter qu'Odette demeure auprès d'eux. Il était bien triste d'assister à une telle indifférence paternelle... Elle avait connu un deuil dans une autre maison, huit ans auparavant. Le père avait alors pris grand soin de ses trois enfants. Il avait tenu à être présent pour eux, les avait consolés, choyés, d'un cœur aimant et compatissant, alors que lui-même souffrait beaucoup de la perte de son épouse. Là était toute la différence : son maître d'alors aimait beaucoup son épouse, tandis que Monsieur abhorrait la sienne.

Madame de Péliissanne était une bien bonne personne, et Suzanne se réjouissait que les enfants aient l'occasion de jouir d'une si bonne influence. Aussi, sans rien révéler d'indiscret, n'avait-elle pas hésité à l'informer de tout ce qu'il lui était permis de savoir, et qui semblait l'intéresser au plus haut point. D'ailleurs, cette dame semblait se moquer totalement du père, et ne s'intéresser qu'aux enfants.

A l'heure des au revoir, tandis que les cinq enfants avaient les joues rouges d'avoir joué, Madame de Pélissanne avait demandé à Suzanne si Pauline et Pierre souhaiteraient revenir le vendredi suivant et, pleine de tact, elle avait ajouté « si, bien sûr, vous n'êtes pas déjà invités. Nous avons si peu de voisins en hiver... » Ce n'était pas mentir que de le dire car, en effet, rares étaient les gens de sa classe qui habitaient toute l'année à la campagne. Ils passaient l'hiver en ville, puis revenaient au printemps, ou seulement en été, avec toute une cohorte d'amis pour leur tenir compagnie. L'hiver était un peu long pour les trois petites Pélissanne, qui devaient s'en tenir à leur propre compagnie.

A la proposition de Madame de Pélissanne, Pierre et Pauline s'étaient tournés vers Suzanne dans l'attente de son approbation, et cette dernière avait remercié son hôtesse, elle avait accepté son invitation, puis les enfants avaient exprimé leur gratitude comme on le leur avait appris.

Le vendredi suivant, Suzanne, Pierre et Pauline étaient donc revenus les bras chargés d'une large corbeille pleine de pâtisseries préparées par Marthe, et ces jours heureux avaient été le début d'une longue amitié entre les enfants Rassilly et les membres de la famille voisine. Consciente des difficultés que les enfants auraient rencontrées s'ils avaient demandé à leur père d'inviter leurs voisins à Chassagne, Madame de Pélissanne ne prit jamais ombrage de ce qui

n'était ni de l'égoïsme, ni un manque de savoir-vivre de la part d'enfants impuissants à lutter contre le caractère rugueux de leur père. Elle parvint même à les faire inviter par d'autres voisins, à la belle saison, quand garden-parties et lunches battaient leur plein.

Puis vint le jour où, quatre ans plus tard, par un beau matin de printemps, Suzanne s'en fut, congédiée par Horace, qui considérait que ses enfants savaient tout ce qui leur serait utile dans la vie. Il fallut lutter, bravement, avec insistance et persévérance, pour qu'Odette n'ait pas, elle aussi, à faire ses bagages.

Pour Horace, la chose était claire : à douze ans, sa fille n'avait plus besoin d'être maternée, et il ne comptait pas payer Odette à ne rien faire. Quant à son fils, qui avait maintenant onze ans, il l'avait pris avec lui et nourrissait à son égard une certaine fierté car il était un bon cavalier, montrait des aptitudes certaines en matière d'administration, et acquérait assez aisément les connaissances agricoles et viticoles. Tout cela ne manquerait pas de porter ces fruits dans quelques années, et quand Horace serait trop vieux pour gouverner, son fils saurait régner à sa place. Ce ne serait pas avant longtemps, bien sûr, car Horace comptait bien rester le maître jusqu'à un âge avancé, et avec sa santé de fer, il avait encore de belles et nombreuses années devant lui, mais mieux valait se montrer prévoyant et, en attendant, son fils –

son héritier ! – le seconderait. Comme Pierre n'était pas d'un caractère dominateur, il ne ferait sans doute aucune difficulté à vivre dans l'ombre de son père.

Il pouvait donc congédier Odette aussi sûrement qu'il avait congédié Suzanne. On n'allait pas donner le biberon à ses enfants toute leur vie au prétexte qu'ils avaient perdu leur mère ! Sidonie, la jeune bonne, suffirait à s'occuper de l'habillement de Pauline, qui n'avait nul besoin d'une mise sophistiquée. On n'était pas à Paris, que diable ! Quel besoin aurait-elle eu de se parer comme une demoiselle de la ville ? Et puis, elle n'avait que douze ans... A cet âge, l'important était de se montrer bonne fille. Les rubans et les frous-frous étaient tout à fait superfétatoires.

L'affaire était réglée, ou semblait l'être, quand évidemment ses chères sœur et belle-sœur s'en étaient mêlées. « Peste soit d'elles ! », avait-il pensé du fond du cœur en apprenant leur proche arrivée.

Quand Horace avait voulu congédier Odette, juste après les douloureux adieux de Suzanne, Pauline avait en toute diligence écrit à ses deux protectrices habituelles, et elle en avait parlé à Rose de Pélissanne, qui était devenue pour les deux enfants, en particulier pour Pauline, une parente sur laquelle on pouvait compter. Elle s'en était ouverte à elle non pour trouver du secours, car elle savait qu'elle n'avait aucune possibilité d'intervention auprès de son père, mais

parce qu'elle avait besoin de réconfort, lequel lui fut prodigué à l'envi par Rose et par toute la famille. Au fil des ans, Rose lui avait témoigné une affection sincère, et l'avait gratifiée de conseils et d'enseignements propres à sa condition.

- Ah Pierre... avait un jour dit Pauline à son frère, alors qu'ils observaient la forme des nuages, allongés dans un pré. Quelle chance nous avons d'avoir trois mamans ! Jamais elles ne remplaceront la nôtre, mais quelle chance... Quelle chance...

- Tu crois que c'est grâce à Dieu ? avait demandé Pierre.

Pauline avait poussé un soupir et elle avait répondu :

- Bien sûr que non. Et en même temps oui, évidemment.

Comme Pierre s'était tourné vers elle et la regardait avec perplexité, elle avait ajouté :

- Dieu n'est pas une personne. Ce n'est pas quelqu'un à qui on demande quelque chose et qui nous le donne ou nous le refuse selon son caprice. Dieu, c'est tout. C'est nous. C'est la nature. C'est l'amour dans notre cœur, la lumière de notre âme, la douceur de notre bonté. Dieu, Pierre, c'est tout à la fois être une goutte de l'océan, dans l'océan, et le contenir tout entier. Tu te souviens, en Normandie, chez tante Amélia et oncle Gustave ? Tu te souviens de l'océan ?

Pierre avait fait oui de la tête.

- Voilà, Pierre. Si nous sommes la goutte dans l'océan de Dieu, alors nous sommes aussi l'océan. Parce que l'océan fait la goutte, et la goutte fait l'océan, et parce que les deux sont indissociables.

Suite à la missive de sa nièce, Philippine avait écrit à son frère qu'elle arriverait deux jours plus tard, suivie d'Amélia.

Les deux belles-soeurs avaient noué des liens très étroits depuis que Sophie s'était éteinte. Elles entretenaient une abondante et fertile correspondance qui les mettait en joie, et s'étaient souvent revues, en société et en particulier, occasions au cours desquelles elles avaient poursuivi leurs réflexions sur leur condition, auxquelles elles avaient peu à peu convié trois amies ravies de ne plus garder forcloses en elles des pensées qu'elles avaient tantôt considérées pleines de bon sens, tantôt jugées inconvenantes.

Aussi, fortes d'une complicité établie par des intérêts communs qu'elles tenaient secrets, les deux femmes savaient-elles affronter Horace quand les enfants avaient besoin d'être défendus.

- Alors voilà la cavalerie ! s'exclama Horace quand elles se présentèrent à lui, après qu'il eut pris son dîner seul, comme à son habitude, dans ce qu'on appelait La Pièce de Monsieur.
- C'est au sujet d'Odette ? demanda-t-il d'un air entendu en se levant. J'aimerais bien savoir au nom de quel

principe je devrais la garder ! Elle était la femme de chambre de ma défunte épouse ! En tant que telle, j'aurais dû lui donner son congé depuis bien longtemps ! Mais j'ai entendu vos requêtes, et je l'ai gardée. Cependant, est-ce vous qui lui versez ses gages ? Il ne me semble pas ! Aussi n'avez-vous pas à vous mêler des décisions qui concernent ma maison ! Je suis navré, Mesdames, dit-il d'un ton radouci, mais vous vous êtes déplacées pour rien. Vous auriez mieux fait de demeurer en vos appartements, entre vos bals et vos soirées à l'opéra, plutôt que de vous aventurer dans une campagne hostile habitée par un sauvage ! railla-t-il, dos à la cheminée, les mains jointes derrière lui.

Comme toujours, elles devraient rester debout, car jamais il ne les avait invitées à s'asseoir, et jamais il ne le ferait. Elles devaient sentir qu'elles n'étaient pas les bienvenues, et que leurs doléances successives n'étaient que tolérées.

En outre, Horace prenait plaisir à les surplomber de toute sa hauteur. Il avait tôt appris à se servir de sa carrure impressionnante pour mettre les gens à sa merci. Il lui avait suffi d'atteindre sa taille adulte et de se voir pourvu d'une robuste musculature pour comprendre que son corps constituait un éloquent instrument d'intimidation. Quelle chance il avait ! Quand on était pourvu d'une telle puissance physique, il fallait en profiter ! Après tout, si la nature avait

été dispendieuse avec lui, ce n'était pas pour qu'il gaspille ses présents.

Aussi en usa-t-il tout son soûl ce soir-là, comme il le faisait chaque jour et en toute occasion, certes pour se faire obéir, mais aussi pour le délectable plaisir de se sentir fort et de voir les gens trembler devant lui. Comme à l'ordinaire, il ne fut pas déçu de son effet car, face à ce géant au sourire carnassier et à la voix menaçante, Amélia perdit tous ses moyens. Elle peinait à garder le contrôle de sa respiration qui, sans ses efforts, se serait transformée en hoquets et en larmes d'angoisse. Elle n'avait pas envisagé, non plus que Philippine, l'éventualité que son beau-frère les devancerait avant même qu'elles aient prononcé le moindre mot. Elle s'en voulut beaucoup d'avoir peur et d'être incapable de rétorquer, mais l'angoisse l'étranglait et elle n'avait pas trop de tous ses moyens pour la masquer et conserver l'apparence du courage.

Quant à Philippine, elle se demandait ce qu'elle pourrait répondre à un discours qui ne lui donnait aucune prise. Comme Amélia, elle était figée, paralysée, mais contrairement à sa belle-sœur, et parce qu'elle était coutumière depuis l'enfance de la brutalité de son frère, elle continuait à réfléchir à un moyen de se dépêtrer d'une situation qui les laissait aussi piégées que des poissons dans un filet. Il lui fallait absolument trouver une issue et, en vertu

du principe que seuls étaient vaincus ceux qui ne se battaient pas, elle tenta sa chance.

- C'est assez joliment parlé, j'en conviens, rétorqua-t-elle avec hauteur. Du moins si on aime le style butor. Mais croyez-vous vraiment que la dépense que vous faites pour Odette, ou plutôt pour le bien de vos enfants, est capable de nous attendrir ? Tout le monde sait, dans la famille, que vous n'êtes pas à plaindre et que le profit de vos affaires ne cesse de croître d'année en année !
- Je ne vous permets pas ! s'insurgea Horace, bouillant soudain de colère. Cela n'est pas votre affaire !
- Et moi je me permets, pour la raison que cela me regarde, au contraire, ainsi qu'Amélia ! Vous oubliez un peu vite qu'il s'agit de notre nièce et de notre neveu, et qu'Amélia est la sœur d'une femme que vous avez conduite à la mort ! tonna Philippine qui ne se sentit soudain plus aucune raison de se censurer, et qui, tremblante de rage, ressentit un certain soulagement à dire tout haut ce que tout le monde taisait, par souci des convenances.

N'était-il pas temps de rendre justice à Sophie ? Il lui avait volé sa vie, avec toute la cruauté dont il était capable. Cela suffisait !

- Sortez ! Sortez ! cracha Horace en pointant un doigt haineux vers la porte.

- Croyez-vous vraiment que nous ne sachions pas de quoi est morte votre épouse ? Seriez-vous assez naïf pour vous imaginer que personne ne sait que vous êtes l'unique responsable de cette fin tragique, et prématurée ? Ah ! Il est facile de tuer ! Et je ne crois pas que cela soit aussi viril qu'on le prétend ! Ce qui est sûr, c'est que vous ne l'êtes pas assez pour supporter la charge de votre crime ! Vous fuyez, encore et toujours ! Mais la vérité, c'est que vous l'avez tuée ! Et si vous ne souffrez pas que nous parlions de votre crime, acceptez au moins que nous parlions des enfants que Sophie laisse orphelins, et qui n'ont plus qu'Odette pour leur donner l'affection maternelle et les soins dont vous les avez vous-même privés ! cria-t-elle sans plus aucun sentiment de contrainte.

Nullement habitué à ce qu'on lui tienne tête, encore moins qu'on l'invective sans retenue, Horace avait pris le coup de plein fouet, non dans sa conscience, qu'il était impossible d'atteindre, mais dans sa conviction que personne au monde n'avait le droit de s'opposer à lui.

Plus furieux que jamais en sa vie, il marcha droit sur sa soeur et sa belle-soeur, enserra leurs épaules de ses bras massifs, les obligea de tout son corps à un demi-tour sur elles-mêmes et les dirigea avec force vers la porte à double battant grande ouverte, ce qui ne fit qu'allumer le feu d'une

colère trop de fois ravalée. Toute révolte, les deux femmes se débattirent si bien qu'elles eurent tôt fait de se dégager de son emprise. Galvanisées par l'audace de Philippine, qui les avait libérées d'une censure insupportable, elles éprouvaient une vitalité et une liberté que jamais elles n'auraient pu imaginer.

Arriva alors ce que personne n'aurait pu prédire. Dans un mouvement spontané et rapide, Philippine jeta un regard appuyé à Amélia et se précipita vers un buffet de famille, où elle prit trois verres à cognac en cristal avant de se tourner vers son frère, qui se tenait toujours près de la porte, et lui dit d'une voix ferme :

- Maintenant, asseyons-nous et buvons. Tu sais, Horace, la force physique ne résout pas grand-chose... Clore les bouches et écraser les volontés, c'est facile, quand on a le pouvoir. Ecouter et essayer de s'entendre, c'est bien autre chose... Cela demande du courage, de l'humilité, de la force de caractère, et de la bonté. Alors assieds-toi, maintenant. Et buvons de ce cognac que tu gardes si jalousement.

Comme elle regardait son frère avec une détermination qui ne souffrait pas de refus, il resta sur ses gardes, comme un chien à l'affût dans une partie de chasse, puis il vit Amélia se joindre à Philippine et, sans un mot, sur l'impulsion d'un regard échangé, Philippine posa les verres sur le manteau

de la cheminée puis, du fond de la pièce, qui était fort grande, les deux femmes firent glisser en face du fauteuil d'Horace, de façon à faire salon, un précieux petit canapé ovale tout en velours bleu-vert dont le bois de hêtre était sculpté de volutes, de fleurs et de feuillages. Le meuble était assez lourd malgré sa taille, mais les deux femmes s'acquittèrent de leur tâche sans difficulté. Puis Philippine voulut déplacer un petit coffre, qu'elle abandonna finalement parce qu'il était trop lourd. Ayant balayé la pièce d'un regard inquisiteur, elle se dirigea vers un petit tabouret rectangulaire savamment incrusté d'une marqueterie en bois et en nacre, et le plaça entre le canapé et le fauteuil. Elle prit les trois ballons de cristal posés sur la cheminée et les disposa sur le tabouret, avec la bouteille de cognac.

Philippine et Amélia s'assirent sur le canapé, et Philippine, le regard droit sur son frère sidéré, lui dit avec une autorité sereine :

- Venez, mon ami. Asseyez-vous au coin du feu. Vous y serez mieux que dans les courants d'air...

Horace poussa un soupir puis, comme un automate se remet en marche après avoir été réparé, il gagna son fauteuil et s'assit, abasourdi.

Amélia servit le cognac à parfum de pluie et de terre. Les yeux perdus dans le vague, ou noyés dans la contemplation du feu,

ils burent sans mot dire, puis, au bout de vingt minutes emportées dans un temps insondable, Amélia demanda :

- Alors ? Pour Odette ? C'est oui ?

Comme Horace ne répondait rien, Amélia allait poursuivre quand elle se retint de verser dans les réflexes qu'on lui avait inculqués dès sa venue au monde, et qui lui portaient préjudice. Elle retint sa langue et pensa que, non, elle n'argumenterait pas, n'essaierait pas de le faire fléchir par les seuls moyens que ces messieurs autorisaient aux femmes, moyens qu'ensuite ils retournaient contre elle, les accusant d'être faibles, perfides, et manipulatrices. Elle ne plaiderait pas sa cause, ne mendierait pas, n'attendrirait pas, ne caresserait pas, ne larmoierait pas, ne justifierait pas.

Par manque d'expérience, elle ignorait le moyen de gagner la bataille dans une situation où, en réalité, le pouvoir de trancher appartenait entièrement à un homme. Elle pensa alors que, puisqu'elle décidait d'abandonner les moyens habituels, il ne lui restait plus que le parti d'agir comme si elle avait le pouvoir. Elle décida donc d'avoir confiance, d'être sûre de sa légitimité, et elle se sentit soudain calme, solide comme un roc, sûre de son empire. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit légitime. Elle pensa qu'il était insensé de ne découvrir ce sentiment qu'à trente-quatre ans, d'autant plus que, elle le savait, ce ne serait qu'un moment. L'instant passerait, et elle redeviendrait comme avant. Son

éducation, le monde autour d'elle, qui lui rappelaient en permanence qu'elle n'était qu'une femme, et qui lui disaient ce qu'elle devait être et ne pas être, comment elle devait se comporter, et que sa beauté et sa vertu étaient ses plus grandes qualités, tout cela était aussi puissant qu'un océan. Or, elle n'était qu'un petit coquillage... Elle ne pourrait pas lutter... Le mieux qu'elle pouvait espérer était de vivre quelques rares moments comme celui-ci.

Le cœur et l'âme emplis du doux sentiment d'être légitime en ce monde, sur cette terre, dans cette maison, Amélia dirigea ses yeux sur Horace, et elle se contenta de le regarder ouvertement, de regarder son visage et son être, de regarder son malaise et son affaiblissement, de le regarder sans crainte et sans haine, sans colère, dans une clarté qui lui fit comprendre qu'elle gagnerait. Elle gagnerait, ou plutôt Philippine et elle gagneraient, parce que ce regard chaud, lumineux, ouvert, qu'elle posait sur lui, ce regard clair comme un ruisseau de montagne, le faisait trembler de peur. Il n'osait pas la regarder en face et lui jetait des coups d'oeil craintifs, inquiet de voir sa belle-sœur, qui avait toujours eu peur de lui, l'observer minutieusement, sans se cacher. Il se sentait nu devant elle, fouillé jusqu'au fond de l'âme par un regard capable de se promener en lui comme dans une contrée parfaitement accessible.

Il se servit un verre de cognac, posa la bouteille, puis la brandit devant les deux femmes qui lui firent signe que non, elles n'en voulaient plus, et il but la moitié de son verre d'un coup. D'un mouvement de menton, Amélia lui fit signe de boire tout le verre. Il répondit d'un petit geste interrogatif qui demandait la confirmation qu'il devait boire, geste auquel elle acquiesça d'un infime hochement de tête, et il but tout l'alcool d'un trait.

Ils demeurèrent un moment encore assis en silence, Amélia lisant Horace, Horace la considérant avec crainte, et Philippine les observant avec curiosité, puis Amélia prit Philippine par la main, elles se levèrent, et Amélia dit d'une voix nette, son regard calmement posé sur Horace « Ainsi, c'est entendu. Les enfants peuvent garder Odette », comme on récapitule les termes d'un contrat déjà établi.

Horace fit oui de la tête d'un air las. Amélia redemanda confirmation d'un petit mouvement de menton, et Horace montra ostensiblement que oui, assurément, la chose était entendue.

Amélia et Philippine esquissèrent alors un léger sourire qui scella la paix, et elles partirent ensemble, les doigts souplement enlacés, abandonnant Horace à son hébétude.

La nuit suivante, il se réveilla brutalement à trois heures et demie après un cauchemar dans lequel Madame de Pélissanne, Amélia, Philippine et Sophie ne le voyaient ni ne

l'entendaient. Elles parlaient, riaient, comme s'il n'avait pas existé, ou comme s'il avait été parfaitement invisible. Tout se passait à Chassagne mais elles semblaient chez elles. Des vêtements de femme, des dessous, des parfums, des crèmes, des poudres, des onguents, des ornements de cheveux, des bijoux, des souliers, des rubans et des dentelles étaient partout présents dans la maison et il ne parvenait pas à retrouver ses affaires, sa chambre, sa pièce. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Puis, vêtue en homme, Sophie traversa la maison à cheval sur un beau pur-sang. Il l'appelait, mais elle ne l'entendait pas. Le cheval monta l'escalier avec aisance. Sophie se tenait parfaitement droite, comme si elle avait avancé sur un sol horizontal. Puis elle fut soudain près de lui, debout, le cheval avait disparu, et il ne sut pas qui elle était parce que son visage changeait tout le temps. Des visages de femmes qu'il avait connues s'y succédaient sans qu'il ait le temps d'en regarder un seul. Enfin, Sophie disparut, il se retrouva seul, et il eut soudain très peur de sa solitude et de sa vulnérabilité. Il se dirigea vers la grande porte vitrée qui donnait sur le perron et aperçut dehors son fidèle valet de pied, Moreau, qui s'occupait de la voiture et des chevaux. Retrouvant l'espoir, il s'élança vers le perron en criant Moreau ! Moreau ! Mais aucun son ne sortait de sa bouche. La distance semblait toujours plus longue, les deux mètres qui le séparaient du

perron n'avaient pas de fin. Quand enfin il ouvrit la porte, épuisé d'avoir tant couru, et qu'il se trouva sur le perron, Moreau avait disparu et il se rendit compte soudain qu'il n'avait pas de pantalon. A son réveil, brutal, il eut conscience qu'il ne se souvenait pas de tout, mais ne chercha pas à en savoir plus car le souvenir qu'il en avait lui était bien suffisant.

A tâtons, il alluma une bougie posée sur sa table de chevet, se leva, ouvrit la fenêtre et respira l'air encore un peu froid de mai à grandes goulées. Puis il ferma la fenêtre et retourna se coucher sous son épais jeté de lit.

Il pensa à ces femmes qui avaient réduit sa volonté à néant, et songea qu'elles étaient des sorcières, et qu'il était dommage que l'Inquisition soit passée de mode, car il se serait fait une joie de les dénoncer. Ne fallait-il pas être sorcière pour enlever toutes ses forces à un homme tel que lui ? Il n'avait jamais cru à toutes ces histoires de bonne femme, des histoires à dormir debout, mais il fallait des circonstances particulières pour parvenir à le... à... Bref. Il fallait qu'il y ait eu magie, sorcellerie, cabale, pour le priver de ses moyens ! Sinon, comment cela aurait-il pu être possible ?

C'était impossible.

Aucune femme naturelle n'aurait pu venir à bout de sa volonté.

Il essaya de ne plus y penser, mais l'incident de la veille faisait écho à l'horrible soirée qu'il avait passée chez la Pélissanne. Les deux mésaventures rebondissaient l'une sur l'autre avec violence, faisant jaillir les éclats cruels de sa faillite face à ce qui n'était pourtant, du moins en apparence, que d'insignifiantes femelles.

Son dernier échec lui était si cuisant qu'il dévastait son orgueil et perçait ça et là son entendement d'incompréhensions qui confinaient à la perte de conscience. Tout entier absorbé par son sentiment d'impuissance, il tenta à toute force de sortir du tourment qui l'entraînait vers des abîmes sombres et sans espoir. Il se raccrocha à ce qu'il était : le maître d'un domaine viticole et agricole en expansion, propriétaire de vastes forêts, de rivières, de ruisseaux, d'étangs, d'un lac également, de bêtes nombreuses et variées, de gens qui, sans lui, n'auraient plus eu de toit. Il possédait beaucoup d'argent, savait l'investir, agrandir son domaine, être le maître d'un empire fertile et riche de sa gloire. Et c'était en tant que tel que, s'il le souhaitait, et quand il le souhaitait, maintenant ou demain, dans un mois ou d'un an, il pouvait d'un mot donner son congé à cette Odette de malheur. Après tout, il avait toujours commandé, et il n'avait aucune raison d'abandonner sa gouvernance à ces créatures du diable qui se croyaient assez fortes pour faire la loi en sa demeure !

Il tempêta intérieurement jusqu'à près de six heures, se leva, ouvrit la fenêtre, et quand, quelques instants après, il vit le soleil se lever, il réalisa qu'il était incapable de renvoyer Odette. Quelque chose le paralysait, quelque chose qui avait pris le pouvoir sur lui, et qui l'angoissait. Il se souvenait du regard d'Amélia sur lui. Amélia qui s'était toujours montrée aimable, pusillanime, et surtout inoffensive, et qui, la veille au soir, avait fouillé son âme jusqu'à la folie, une folie qui le terrifiait et qui brisait quelque chose d'indéfinissable en lui... Quelque chose que jamais il ne saurait nommer mais qui tenait en peu de mots : par deux fois, au moyen de trois femmes qui auraient dû le craindre et lui obéir, le sort lui avait signifié qu'il n'était pas tout puissant.

En proie à une confusion qui se mua rapidement en panique, Horace pensa : « De l'air ! »

Comme lors de la nuit qui avait suivi le dîner de cette diablesse de Pélissanne, face à la fenêtre grande ouverte, il inspira tout l'air qu'il put. Il s'emplit alors du printemps qui partout poussait ses bourgeons, de la lumière rose de l'aurore, des chants d'oiseaux qui s'affairaient de toutes parts, et contempla un instant la vastitude de son domaine, qui s'étendait à perte de vue. Il en ressentit une forme de consolation qui le rendit juste assez à lui-même pour s'habiller, enfourcher son cheval et gagner la rivière la plus proche. L'eau était glacée mais il y plongea sans hésitation,

s'immergea totalement, nagea, se frotta, et ragaillardi par sa baignade, il se rhabilla encore trempé et rentra à Chassagne.

Comme les enfants venaient à peine de se lever et qu'il savait que les deux sorcières n'avaient pas eu le temps de leur annoncer leur venimeuse victoire, pour cause qu'ils étaient couchés au moment de la vilénie de leurs tantes, il les rejoignit à la salle à manger, alors qu'ils venaient de prendre place autour de la table pour prendre leur collation du matin avec leur éternelle et bienfaisante Odette, ainsi que les deux perfides.

Les enfants furent bien étonnés de voir leur père dans la salle à manger car jamais il n'avait pris un repas avec eux, ni jamais non plus on ne l'avait vu paraître en un tel moment. Leur étonnement ne fit que croître quand il leur annonça d'un air jovial et victorieux :

- Les enfants, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer !
J'ai décidé de garder Odette !

Médusés, les enfants n'eurent d'abord aucune réaction visible, puis Pierre s'éclaira d'un sourire joyeux et s'exclama :

- Merci, père !

Sa sœur remercia son père à son tour, d'un ton sobre, quant à elle, et en le fixant avec curiosité.

Odette se leva, elle fit une gémuflexion et, les mains jointes devant elle avec humilité, elle remercia Monsieur avec toute

la gratitude qu'elle put montrer, tout en songeant qu'il n'était pas possible qu'un tel homme agisse par générosité mais que, quels que soient les motifs de sa décision, celle-ci la soulageait d'un grand poids.

Philippine et Amélia le lorgnèrent avec un petit sourire narquois qu'Horace leur rendit, satisfait d'avoir repris le dessus. Puis il s'approcha de la table, se saisit d'une brioche et la croqua en repartant d'un pas martial avec le sentiment d'avoir bien fait comprendre à ces deux créatures du diable qui était le maître.

Il ne lui restait plus qu'à aller trouver Violette, une jeune paysanne à la volupté particulièrement intense. Il l'emmènerait dans une grange et, quand il l'aurait embrassée, humée, caressée, goûtée, il la laisserait le chevaucher, corsage ouvert, pour pouvoir admirer ses jolis seins bombés qu'aucune bouche d'enfant n'avait encore déformés.

Violette était jeune fille. Elle avait un fiancé qu'elle devait épouser deux mois plus tard et, en attendant ce jour, elle vivait toujours avec ses parents, au milieu d'une ribambelle de soeurs et de frères tous plus jeunes qu'elle, sur laquelle veillait la grand-mère d'un œil point toujours ouvert, mais impitoyable quand il surprenait une malice.

Horace alla donc chercher Violette chez ses parents.

Il la trouva qui portait deux lourds seaux d'eau requis par sa mère. Il la salua, voulut l'emmener selon ses imaginations matutinales, mais quand il vit ses yeux brillants du désir ardent d'être assouvie, une inspiration lui vint qu'il suivit sans se poser de question. Il alla à la rencontre des parents de Violette, qui étaient occupés dehors, et leur annonça qu'il avait besoin de leur fille et qu'il la leur ramènerait quelques jours plus tard. Sans nul autre choix que celui d'obéir, les parents acquiescèrent, et Violette se mit en route, marchant à côté du maître à cheval. Quand ils furent hors de vue, Horace sauta à terre et emmena Violette dans un bosquet où il l'enlaça et l'embrassa voluptueusement, tandis que ses larges et chaudes mains se glissaient avec appétit sous ses jupes et caressaient les cuisses, les fesses, la peau fine de l'entrejambe sous l'antre sacré de la jeune fille, qui gémissait de plaisir et de désir. Sa vulve était trempée, et elle réclamait en soupirant « Maintenant... Maintenant... », ce à quoi Horace répondit d'un chuchotement près de son oreille : « Il va falloir attendre un peu... ». Violette continua à réclamer l'assouvissement de son désir, elle se sentait bouillante, enivrée, emportée dans un monde de sensations d'une telle intensité et d'une telle jouissance que plus rien n'existait au monde qu'Horace et elle.

Ils n'avaient copulé qu'une fois mais, dès les premiers instants s'étaient sentis complices dans les jeux de l'amour,

et ils avaient su se rendre mutuellement fous de désir, et s'assouvir dans une explosion qui n'avait eu d'égal que l'ascension torride qui les y avait conduits. Depuis ce jour, ils avaient beaucoup pensé l'un à l'autre, et avaient beaucoup désiré se livrer, une fois encore, à des exercices similaires. Mais Violette ne pouvait qu'attendre que le maître en décide, et le maître en question s'était abstenu de l'aller quérir pour la simple raison qu'il se méfiait du trouble qu'il ressentait à l'égard de la jeune fille. Il avait beau tenter de se persuader que rien de particulier ne s'était produit entre eux, leur étreinte passionnée avait bel et bien révélé autre chose que du plaisir. Un attrait inhabituel, un émoi du cœur, une intimité qui lui avait fait ressentir Violette non comme une femme parmi d'autres, mais comme une personne unique avec qui il se sentait unique lui aussi. Il avait ressenti une sorte de magie, le désir de demeurer toute sa vie embrassé à elle, enlacé, de ne plus jamais quitter ce corps, cet être, cette peau qui vibraient de concert avec son corps à lui, son être, sa peau.

Il avait préféré n'en rien savoir, se dire que ce n'était rien, et il s'était arrangé pour ne plus la revoir. Jusqu'à ce matin où, pour se sauver du sortilège des deux sorcières qui séjournèrent en sa demeure, il n'ait qu'un désir : voir Violette, respirer Violette, aimer Violette.

Appuyée contre un arbre, la jeune fille se pâmait en balançant son bassin d'avant en arrière, et Horace continuait à la caresser sans jamais toucher à son sexe, quand il lui dit d'un ton sensuel « Vraiment ? Maintenant ? » « Oui... Oui... S'il te plaît... » gémit-elle pour toute réponse. Il glissa alors ses doigts entre les lèvres gluantes et les caressa avec douceur, avec plaisir, avec amour. Violette gémit plus fort. Elle leva une jambe et, toujours pour jouer, il accepta de glisser un doigt, puis deux dans son sexe, et de le caresser. Il entra, sortait, caressait l'intérieur des lèvres, remontait dans son sexe, puis redescendait, et Violette se caressait à cette main savante et amoureuse à grandes ondulations de bassin. Elle ne tarda pas à jouir, à la surprise d'Horace qui n'avait jamais vu de femme jouir avec ses seuls doigts, puis elle s'effondra contre lui et reprit petit à petit son souffle. Il la tint enlacée un bon moment, ému de tant de confiance, et quand ils se regardèrent, ils lurent dans leurs yeux qu'ils s'aimaient, et repartirent sans un mot, conscients de l'impossibilité de leur sentiment.

Horace fit monter Violette sur son cheval, il monta derrière elle et l'entoura de ses bras pour prendre les rênes et conduire leur monture.

Tranquillement, dans un silence recueilli, ils gagnèrent son antre secret, sa cabane de sauvage au cœur de la forêt.

En arrivant, il fit un feu pour chasser l'humidité, puis ils firent l'amour plusieurs fois, avec passion, avec gourmandise, et avec une tendresse qu'Horace n'avait jamais connue. Marguerite, sa maîtresse en titre, avait bien raison de craindre la rivalité de Violette. Elle avait quelque chose qui touchait Horace au cœur. Une délicatesse joyeuse, une façon de jouer et de s'adonner entièrement au plaisir qui lui donnait envie de la garder toujours dans cette cabane. Elle était tout à la fois sauvage et raffinée, douce et impétueuse, maîtresse d'elle-même et offerte. Elle était tout, tout ce qu'il n'avait jamais trouvé chez une femme. Elle était la femme qui éclipsait toutes les autres.

Enfin, après moult baisers qui semblaient ne jamais finir, il la quitta une heure pour s'en aller donner des ordres à Marthe. Chaque matin, elle devrait préparer un panier de mets qu'elle remettrait à Moreau. Celui-ci déposerait les victuailles à onze heures, au pied de la Croix Sainte-Radegonde. Horace viendrait l'y chercher et y déposerait le panier vide de la veille. Il y faudrait ce qu'elle avait de meilleur : une poularde truffée, des travers de porc grillés, un jambon en croûte, une terrine de sanglier à l'armagnac, quelques foies gras de canard et d'oie, quelques légumes préparés, des fruits, des fromages variés, du pain, des confitures, des biscuits, une ou deux brioches, et tout ce qui lui viendrait à l'esprit, le tout assorti des couverts

nécessaires, en argent bien sûr. « En argent ? », n'avait pu s'empêcher de s'exclamer Marthe. « En argent ! », pensait-elle, outrée que le maître prenne le risque de les faire sortir de la maison et de les laisser au pied d'un arbre, avec des victuailles très odorantes qui pourraient attirer les voleurs comme les bêtes ! « Oui, en argent ! », avait répété Horace sur un ton qui ne souffrait pas de discussion. Non seulement il aimait à être obéi, mais en plus il se languissait de Violette et désirait s'acquitter de sa tâche le plus vite possible, pour vite, vite, retourner auprès d'elle. Une fois dans sa vie, elle serait gâtée, traitée comme une princesse, certes dans une cabane, mais l'humble demeure serait le nid secret où elle goûterait à des mets et à une vie que plus jamais elle ne connaîtrait, et qui laisserait dans son cœur l'empreinte d'un souvenir inoubliable. Marthe devrait ajouter à tout cela une ou deux bouteilles du meilleur vin, selon les mets qu'ils devraient accompagner. Il désigna un panier dont la taille semblait parfaite, et l'informa qu'il devrait être plein et qu'il lui fallait en préparer un séance tenante, car il était pressé. Toujours prête à toutes les éventualités, et riche de réserves dignes des maisons où on recevait toute l'année des gens de haut rang, elle virevolta avec aisance de la cuisine au garde-manger, descendit à la cave, envoya Sidonie chercher tant de couverts en argent, qu'elle devrait envelopper dans des serviettes. Le tout serait roulé et enveloppé dans un

linge plus grand, pour plus de sûreté. Il ne fallut pas plus de quinze minutes à Marthe pour présenter à Monsieur un panier pour lequel les plus grands gastronomes se seraient volontiers battus. Tandis qu'Horace, la joie au cœur, emportait le panier qu'il comptait offrir à Violette comme un diamant à une reine, Marthe et toute la maisonnée, enfants, tantes, domestiques, se demandaient où Monsieur allait, pour y faire quoi, et avec qui. Pourquoi, en somme, il avait besoin qu'on lui livre un panier de victuailles pour deux personnes en pleine forêt. On fit l'hypothèse d'une partie de chasse avec un camarade – mais qui ? Horace n'avait pas de camarade –, ou, du moins, avec un camarade improvisé, qu'il aurait pris parmi ses gens – là encore, qui ? Du reste, c'était un solitaire, il parlait avec tout le monde, mais faisait tout tout seul. On imagina alors qu'il s'agissait peut-être d'un enfant, un garçonnet, peut-être un de ses enfants illégitimes qu'il avait finalement pris en affection ! Ou alors... ou alors une femme... Une femme ? Monsieur ? Non ! C'était absolument impossible ! Lui, les femmes, il les... et puis il repartait. Sitôt qu'il avait..., il s'en retournait sans état d'âme. Jamais au grand jamais il ne pourrait rester plusieurs jours, comme il l'avait annoncé, avec une femme. Elle lui casserait les pieds. Il s'ennuierait. Il ne saurait pas quoi faire d'elle ! On ne pouvait passer tout son temps à faire des polissonneries ! D'ailleurs, après, qu'est-ce que

Monsieur aurait bien pu faire avec une femme ? Non, vraiment, c'était impensable... Mais que penser, alors ? Car Monsieur n'aimait pas non plus la compagnie des hommes... Il aimait être seul. Il venait, il parlait, il questionnait, il tâtait la vigne, sentait la terre, auscultait les arbres fruitiers, mâchait une figue, foulait les champs, puis il repartait, Dieu sait où, pour pêcher, chasser, et... Dieu seul savait à quoi Monsieur passait son temps. Ce qui était sûr, présentement, c'était que Monsieur n'emmènerait pas Monsieur Pierre avec lui avant plusieurs jours.

Pendant cinq jours, Horace et Violette passèrent tout leur temps à se repaître l'un de l'autre. Ils faisaient l'amour, mangeaient, buvaient, dormaient, et ne sortaient que pour se baigner dans la rivière, dont le froid arrachait des cris perçants à Violette.

Jamais ils ne se dirent les mots interdits, mais souvent ils les lurent dans leurs yeux, les sentirent traverser leur peau, respirer dans leur souffle, s'exhaler dans leurs baisers. Incapables de se décoller l'un de l'autre plus d'une seconde, ils se touchaient sans cesse, comme des aimants attirés par une force irrésistible, et se nommaient des mots de ceux qui s'aiment.

Ils étaient amoureux comme on l'est rarement en une vie, et comme ils l'étaient l'une et l'autre pour la première fois, Violette parce qu'elle était jeune encore en la vie, Horace

parce que jamais auparavant une femme n'avait atteint son cœur.

- Et si je suis grosse ? lui demanda Violette avec inquiétude au quatrième jour.
- Ne t'inquiète pas, ma très belle. Je ferai le nécessaire, lui avait-il dit avant de renouveler ses profondes étreintes.

Il la ramena chez elle bien à regret. Avant de quitter la cabane, il lui remit une poignée de plantes abortives serrées dans une bourse, qu'il était allé quérir chez une femme qui connaissait les plantes et qui, méprisée de tous et de toutes, rendait malgré tout service à toutes les personnes qui, honteuses d'avoir à faire appel à cette sorcière, avaient besoin d'elle.

Les parents de Violette ne pipèrent mot de l'absence de leur fille, ni de son enlèvement par le maître, mais ils savaient à quelle besogne il l'avait occupée, et leur rancoeur, bien que tue, n'eut aucune limite en leur cœur. Le fiancé, Marcelin, était là, lui aussi, bouillant de colère et d'humiliation. Ses poings serrés et son attitude rogue furent les seules expressions de haine qu'il se permit d'arborer. Horace de Rassilly était le maître, il possédait toute la contrée, et le sort des petites gens étant entre ses mains puissantes, aucune doléance ne serait tolérée.

Avant de s'en retourner, Horace prit la précaution de protéger Violette de possibles représailles.

- Vous avez une fille bien aimable, dit-il aux parents, et une fiancée qui met du cœur à l'ouvrage, adressa-t-il à Marcellin, incapable de résister à un sous-entendu qui rendrait le fiancé fou. Prenez grand soin d'elle. Je ne tolérerai pas que, sur mes terres, cette jeune fille connaisse du malheur.

L'avertissement une fois lancé, il tourna le dos à la famille dégoûtée, à Violette qui fit appel à toute sa vaillance pour ne pas le suivre, et sentant poindre une mélancolie inhabituelle à l'égard d'une femme pour qui il avait eu des égards inusités et des élans de cœur uniques, il partit au galop et se persuada que les larmes que le vent emportait étaient dues aux pollens qui commençaient à chatouiller l'atmosphère. Quand il rentra chez lui, Philippine et Amélia avaient quitté les lieux depuis la veille. Il informa Marthe qu'elle n'aurait plus à préparer de panier et demanda qu'on lui prépare un bain chaud, s'y prélassa longuement, puis tout enveloppé d'un parfum de savon à la lavande et d'une robe de chambre qu'il ne portait jamais, il passa une partie de la nuit à se soûler de grands crus dans les bras de son fauteuil. Son cœur était lourd, il souffrait terriblement, mais il avait atteint son but : sa peine et les jours heureux qu'il venait de vivre avaient jeté dans l'oubli le souvenir cuisant de sa défaite.

Sœur Hyacinthe n'est pas seulement mon aïeule, elle est un peu moi.

Nous avons beaucoup de similitudes.

Nous avons toutes les deux un frère que nous adorons et qui nous adore, dont nous sommes d'un an l'aînée, qui s'occupe des questions matérielles et protège notre vie spirituelle.

Sœur Hyacinthe s'appelait Pauline, avant de prendre le voile vers 1830. Je sais par certaines lettres à son frère, Pierre, qu'elle ne s'est pas plue au couvent. Les grands espaces lui manquaient, la nature, la forêt, les longues promenades, les animaux. La règle lui a beaucoup pesé. La clôture, l'emploi du temps précis, sans aucune marge de liberté. Elle avait pourtant choisi un ordre clément, puisqu'elle était devenue bénédictine, mais d'après ce que j'ai compris, la mère supérieure était dure, rigide. Elle en avait après Pauline, qu'elle trouvait trop libre. Elle était persuadée que son devoir consistait à la remettre dans le droit chemin et elle lui a fait subir des traitements très durs, des enfermements, des isolements, des privations de nourriture très au-delà des

jeûnes habituels. Elle l'a même privée de papier et d'encre, pour qu'elle ne puisse pas écrire à Pierre. Cela parce qu'une fois Pauline a été surprise en train de chanter une chanson, qui plus est non religieuse, pendant son travail, qui est un temps de silence obligatoire. Il est arrivé aussi que Pauline demande pourquoi ses soeurs et elle-même ne pouvaient pas aller dans la forêt pour chanter la gloire de Dieu, danser pour lui et lui offrir leur amour. Pour cette question, la mère supérieure l'a mise à l'isolement pendant quarante jours.

Je crois que Pauline a vraiment fait de son mieux pour s'adapter au couvent. Elle est restée postulante six mois, comme c'est l'usage, puis elle a décidé de continuer et elle a fait son noviciat pendant un an, à l'issue duquel elle a prit le voile et changé de nom. Mais, deux ans plus tard, elle s'est enfuie.

Elle a dû être très déçue de la vie conventuelle... C'était une vraie mystique ! Elle a trouvé Dieu très jeune et, très jeune aussi, elle n'a eu qu'un désir : ne vivre que pour lui, avec lui, en lui. Au couvent, elle n'a trouvé que dureté, souffrance, affliction. Elle avait choisi l'ordre bénédictin parce qu'il n'est pas austère, et parce que l'ordre féminin a été fondé par sainte Scolastique, qui était la sœur de saint Benoît. Ils étaient jumeaux, ils ont œuvré ensemble, et l'histoire dit qu'ils sont morts à un mois d'intervalle et qu'ils ont été enterrés dans le même tombeau. Pauline adorait cette

histoire. Je crois qu'elle y lisait un peu l'amour qui la liait à son frère.

Elle aurait pu quitter le couvent en plein jour, librement, mais va savoir pourquoi elle s'est enfuie une nuit, avant la première prière, puis elle est retournée à Chassagne à pied, et transportée dans des carrioles de paysans. Elle a fait du stop, quoi ! J'imagine que son frère a dû être très surpris de la voir arriver sans en avoir été prévenu. Deux ans auparavant, l'année où Pauline est devenue sœur Hyacinthe, Horace, son père, a eu un accident de cheval. Il a fait une très mauvaise chute qui l'a laissé paralysé jusqu'à la fin de ses jours. Il avait à peine quarante-deux ans... Pour un homme qui n'aimait rien d'autre qu'être dehors par tous les temps, sur ses terres, et monter à cheval, ça a dû être horrible. D'autant plus qu'il était... C'était un maître. Un dominateur. Il aimait ça. Et tout à coup, il est cloué dans une chaise roulante, il a mal au dos, à la tête, il se fatigue vite et en même temps il boue de rage. C'est un homme bouffé par la colère et la frustration, qui a honte d'être réduit à peu de chose. D'après des écrits de Pauline, quand elle l'a revu après sa fuite du couvent, il lui a dit : « Alors Mademoiselle, êtes-vous contente ? Me voilà devenu rien ! » Elle a à peine eu le temps de prononcer un mot qu'il lui a dit « Non ! Laissez-moi. Il n'est plus temps de s'affronter. » Ce qui est fou, c'est que, d'après la documentation qui nous reste,

constituée par des journaux intimes de Sophie et de sa mère, et par des lettres entre son frère et elle, cet homme était un monstre. Mais tu vois, je ne peux m'empêcher d'avoir pitié de lui. C'est aussi ce que Pauline ressentait pour son père. Ce n'est pas le cas de Pierre... Dans une lettre qu'il adresse à sa sœur, il lui écrit qu'il a dit à leur père « Vous avez tué ma mère, et cela je ne l'oublierai jamais. N'attendez aucune pitié de moi. Cela dit, vous êtes chez vous et je ne puis vous chasser. Mais maintenant, le maître du domaine, c'est moi ».

Et en effet, une fois le père malade, Pierre a pris les rênes du domaine, et tout a changé. Parce que Pierre était un homme bon et progressiste. Il a fait faire beaucoup de travaux chez ses fermiers pour qu'ils vivent dans des maisons salubres. Il a apporté de la modernité. Je ne sais pas quoi exactement, mais je sais qu'il a amélioré la vie des gens qui travaillaient pour lui. Et ils étaient nombreux ! Le domaine était vaste, immense. Il nécessitait beaucoup de main d'œuvre.

Pour Pauline, ce changement de direction a bien sûr été une bonne nouvelle et, pendant les années qu'elle a passées à Chassagne, avant d'aller vivre dans la chapelle, elle a participé aux améliorations ordonnées par son frère.

Je crois qu'elle a été très heureuse de retrouver le domaine après avoir passé quatre ans au couvent. Elle a souvent écrit

qu'elle trouvait Dieu dans la nature, et que Dieu était l'Amour absolu, qu'il était « l'Amour qui aime tout ce qui vit », et qu'il nous voulait heureux, le cœur rayonnant de joie et de sérénité. Pour elle, il était inconcevable que Dieu nous veuille soumis. L'idée même de soumission était un non-sens, et elle se percevait elle-même non comme la fiancée de Dieu, ou son épouse, comme on le dit souvent dans les couvents, mais comme son émanation. Et en tant qu'émanation, elle voulait vivre le cœur plein de la grâce de Dieu. D'ailleurs, pour elle, les arbres, les animaux, les éléments, les pierres, la terre et tout ce qui vit était une émanation de Dieu. Elle le voyait partout, sauf au couvent où, une fois cloîtrée, elle s'est sentie asphyxiée.

C'est drôle... maintenant je l'appelle Pauline, alors que d'habitude je l'appelle sœur Hyacinthe. Je dis « la chapelle de sœur Hyacinthe », alors qu'elle n'est restée que quatre ans dans les ordres. Son nom de religieuse lui va bien... C'est bien elle. Souvent, même, je pense « sainte Hyacinthe ». Je me reprends, mais j'ai tort. Elle n'a pas été canonisée, et elle n'est connue de personne d'autre que de ma famille et des quelques personnes à qui nous en avons parlé, et en son temps, je crois qu'elle est restée anonyme, mais c'était une sainte, au vrai sens du terme. J'ai lu dans un livre écrit par un chrétien que la sainte, ce n'est pas celle qui souffre et qui se sacrifie. C'est celle qui vit avec l'amour de

Dieu dans son cœur, et qui agit avec cet amour. Il peut en découler un sacrifice, selon les circonstances, mais ce n'est qu'une conséquence.

Dans un de ses cahiers, qui ne sont pas des journaux intimes mais plutôt des écritures très libres, sans date la plupart du temps, elle dit que ses ascendances maternelle et paternelle sont très déçues d'elle parce qu'elle n'est finalement ni religieuse ni mariée, mais qu'après tout elle n'est ni la seule ni la première... Elle cite Eléonore, une cousine qui, n'ayant pas voulu se marier, est partie en Angleterre sans rien demander à personne, où elle est devenue sage-femme dans le dispensaire d'un quartier très pauvre. Avant elle, il y a eu Adélaïde, une aïeule, dont on dit qu'elle aurait fait le tour du monde, et qu'elle y aurait rencontré son grand amour et se serait installée avec lui en Mongolie. Pour partir, elle aurait volé tout l'argent que son père gardait dans son secrétaire, un jour où un ami s'était acquitté d'une grosse dette.

En 1836, Pierre s'est marié avec une jeune femme du nom de Louise et, au cours des années suivantes, ils ont eu quatre enfants. Là encore, il en va de même pour Pauline et pour moi. Nous n'avons pas eu d'enfants, nous ne nous sommes pas mises en couple, mais nous nous sommes occupées des enfants de notre frère, et cela nous a comblées dans notre désir non d'être mère, parce que je

n'en ai pas eu spécialement envie et je ne crois que sœur Hyacinthe en ait eu envie non plus, mais d'être entourées d'enfants, de jouer avec eux, de leur transmettre des connaissances, d'être l'adulte aimante qui soigne le bobo, console un chagrin, ou apaise le brusque réveil nocturne. Bien sûr, les nièces et neveux de sœur Hyacinthe avaient une gouvernante pour s'occuper d'eux, mais quelques mots ici et là, dans ses cahiers, montrent qu'elle s'est beaucoup occupée d'eux et qu'elle a pris plaisir à leur faire découvrir les champignons, les châtaignes, les arbres, les animaux... Bien sûr il est possible que j'extrapole un peu, et que j' imagine sœur Hyacinthe comme j'ai envie de la voir, mais je la sens tellement proche de moi... Je la ressens dans mon cœur. Parfois je rêve d'elle, et il m'est arrivé d'entendre sa voix. Je me sens souvent habitée par sœur Hyacinthe, surtout quand je suis à la chapelle. Avec elle, je ne suis pas seule... D'autant plus qu'un renard me visite...

- Toi aussi ?

Oui. Tu l'a vu ? Il t'a parlé ? Je veux dire : il t'a donné quelque chose, transmis une sagesse, un message ? Je crois que ce renard est lui aussi un peu sœur Hyacinthe. D'ailleurs, elle parle d'un renard, dans ses cahiers... Je me demande qui est ce renard...

Pendant près d'une dizaine d'années, Pauline a vécu à Chassagne avec son frère, sa belle-sœur, ses nièces et ses neveux, et son père, mais, au cours des dernières années, elles partait de plus en plus longtemps dans la forêt. Elle disait qu'elle y trouvait Dieu. Que la nature résonnait tout entière de son Être, que la ramure des arbres étaient comme la voûte des cathédrales. Un jour, son père lui a parlé comme jamais il ne l'avait fait. Elle a rapporté leur conversation aussi fidèlement que possible dans un de ses cahiers. Regarde... c'est beau, n'est-ce pas... entièrement écrit à la plume d'oie ! C'est là. « Père m'a fait appeler hier au soir. Comme toujours, il était tourné vers la fenêtre. Quelle pitié qu'il refuse de sortir ! Mais être porté par deux valets pour franchir le perron lui est une si grande humiliation qu'il préfère s'abstenir. D'autant plus que sa chaise ne pourrait rouler convenablement dans l'herbe. Sur le seuil, j'ai annoncé ma présence et il m'a dit, au bout de quelques secondes étranges : « Entrez, ma fille. » Sa voix était différente. Grave, un peu émue bien qu'elle ne tremblât pas. Je me suis avancée, il a désigné un fauteuil et je me suis assise. Nous sommes restés silencieux un long moment durant lequel je m'intéressai à lui. Il avait le regard bas, il semblait ailleurs, concentré sur une pensée, et je fus surprise de voir que son visage n'était point dur. A vrai dire, je ne l'avais jamais vu aussi tendre. Puis il s'est tourné vers

moi. « Ma chère fille, me dit-il avec une forme de bonté, on m'a rapporté que vous aimiez passer tout votre temps par les chemins. Est-ce vrai ? » « Oui, père. » « Vous aimez la forêt ? » « Oui, père. Il n'y a pour moi rien de plus délectable que d'être... » Je m'arrêtai, hésitante, mais il me fit signe de continuer, et son visage se peignit d'une douceur qui me bouleversa. « Il n'y a pour moi rien de plus délectable, père, que d'être absorbée par la forêt, avalée en elle, dans ses parfums d'eau et de terre, de feuilles mêlées, de sève, de bois, et d'écorce. C'est là que Dieu est le plus grand, le plus présent. C'est là que je suis en lui et lui en moi, plus qu'en toute autre occasion. » Je vis alors des larmes perler des yeux de mon père et rouler sur ses joues, et un pâle sourire se dessiner sur ses lèvres. « Nous sommes bien pareils, ma chère Pauline... » me dit-il au bout d'un instant. « Je ne prétendrai pas avoir trouvé Dieu, mais cette forêt que vous décrivez, c'est aussi la mienne. » Puis il ajouta : « Approchez-vous, que je vous respire. » Je me levai et m'approchai de lui. « Plus près », ordonna-t-il avec douceur. Je me penchai alors et il huma mes cheveux, ma peau et mes vêtements, les yeux fermés, en souriant, et me dit : « Oui... vous sentez la forêt... c'est bien elle... cela me rappelle tant de souvenirs... S'il vous plaît, mon enfant, venez donc me voir, de temps à autre, quand vous rentrez de vos errances... vous portez si bien le parfum de la forêt...

on dirait qu'elle s'accroche à vous... Allez, maintenant. » Je partis sans un mot, bouleversée. Jamais il ne s'était adressé à moi avec le moindre respect ni la moindre bonté auparavant. On dit que les desseins de Dieu sont impénétrables... Je ne sais qu'en penser, mais serait-il possible que son accident ne soit pas qu'un malheur ? Serait-il possible qu'il soit une voie de la bonté ? Je ne saurai le dire. Et cette prière, prononcée avant de me renvoyer, je l'exaucerai et ne manquerai pas de lui rendre visite après mes longues journées de marche dans la forêt. » C'est émouvant, n'est-ce pas ? Plus personne n'écrit comme ça, de nos jours, et c'est bien dommage. Et puis ces cahiers, ces lettres, les encres pâlies, les papiers jaunis... Quelle beauté...

Je ne sais pas comment la décision a été prise mais j'imagine que les longues absences de Pauline dans la forêt ont donné lieu à des conversations qui ont abouti à la construction de la chapelle en 1841. Evidemment, c'est Pierre qui en a donné l'ordre, et il a fait construire pour elle une chapelle unique au monde puisqu'elle a été conçue non pour accueillir des fidèles mais pour être habitée. C'est une petite maison, comme la mienne, mais elle a la forme d'une chapelle, avec une croix à la pointe du toit, une cheminée, de quoi dormir. En guise de table, il y avait un coffre en bois

massif dans lequel elle rangeait ses vêtements. Elle avait un tabouret pour s'asseoir. Pierre aurait voulu lui installer de beaux vitraux, mais sœur Hyacinthe a refusé parce qu'elle voulait la chapelle la plus simple possible. Je crois que le sujet a été l'objet de beaucoup de discussions. Elle tenait aussi à laver son linge elle-même, à la rivière, avec de la saponaire, et refusait que des servantes de son frère lui viennent en aide. La seule chose qu'elle acceptait, c'étaient quelques victuailles, tous les quinze jours, dans un panier apporté par un ouvrier agricole, qui comprenait les lettres de Pierre et les petits pâtés de lièvre. Comme elle jeûnait un jour sur deux, son frère lui envoyait toujours trop de nourriture, elle ne gardait que ce qui lui fallait et donnait le reste au messager en lui disant d'en garder le secret, pour ne pas inquiéter son frère.

Il a fallu trois ans pour construire la chapelle et je me demande comment il s'y sont pris. Comment ont-ils pu monter ces énormes pierres et ces tuiles dans la forêt, et construire un édifice certes de petite dimension mais énorme pour le lieu ? Quand je pense au mal qu'on s'est donné pour monter la porte que Rémi m'a fabriquée... c'est incroyable.

Pauline s'est installée à trente et un ans à la chapelle. C'est à cette occasion que son frère lui a offert son nécessaire de toilette en porcelaine, dont nous faisons usage à notre tour.

C'est ce jour-là aussi qu'il a fait baptiser le sentier qui monte vers la chapelle Sentier de la Croix d'Icelle, pour désigner sa sœur sans la nommer, parce qu'elle aimait la discrétion. Et puis...

Et puis a commencé l'histoire secrète et mystique de Pauline. Celle dont on connaît peu de choses, parce qu'elle y était seule et que, dans la spiritualité, comme on le sait, le plus important se vit intérieurement. C'est impossible à raconter. D'ailleurs, on n'a pas envie de le raconter. C'est trop immense, trop délicat...

On a beaucoup de lettres d'elle, qu'elle faisait porter à son frère, mais elles sont souvent assez succinctes. Ce sont des lettres qui disent que tout va bien, et qui ne racontent pas grand-chose, ou alors des animaux, un chant d'oiseau, un ciel... Tout, en somme. Mais pas grand-chose sur elle. Dans un de ses cahiers, elle parle d'un renard. Elle en parle différemment des autres animaux. Et pourtant, beaucoup d'animaux la visitaient... Comme avec nous maintenant. Mais ce renard... Je me demande si c'est celui que je connais, et le tien. Normalement, c'est impossible, mais à la chapelle de sœur Hyacinthe, beaucoup de choses impossibles deviennent possibles.

« Mince, j'ai mes règles », pensa Brume, qui ne les attendait pas aussi tôt. Il fallait redescendre, et vite, car elle n'avait prévu aucune protection hygiénique et elle ne voyait pas avec quoi les remplacer. D'habitude, elle avait mal aux seins, au bas-ventre, aux reins, et éprouvait de désagréables élancements dans les cuisses quelques jours avant. Mais cette fois, rien. Était-ce l'influence de sœur Hyacinthe ? Ou peut-être simplement le bien-être qu'elle ressentait à être là, dans la nature, liée au vivant...

Elle rassembla ses affaires, éteignit le feu et nettoya l'âtre, enfila son blouson et son sac à dos, ferma la porte, et partit. Tout en marchant, elle remercia sœur Hyacinthe, le renard, la chapelle, tous les animaux qui l'avaient visitée, les arbres, l'air, le ciel, la terre, pour l'aide qu'ils lui avaient apportée. Elle remercia aussi les gens qui avaient bâti la chapelle, ainsi que Pierre, qui en avait ordonné la construction, et descendit le Sentier de la Croix d'Icelle. Quand elle eut gagné la route, elle téléphona à Sonia, lui demanda si elle pouvait venir la chercher et lui apporter une serviette hygiénique. Sonia répondit qu'elle serait là dans un quart

d'heure. Brume longea la route en espérant ne pas tacher son pantalon. La nuit commençait à tomber quand Sonia arriva. Elle s'arrêta sur le bas-côté, salua Brume et lui donna une serviette, que Brume plaça dans sa culotte tachée de menstrues, accroupie entre deux portières grandes ouvertes. Puis elles rentrèrent à Saint-Front.

Rémi était chez son homéopathe, à une trentaine de kilomètres, car il avait attrapé froid, on se demandait bien comment, compte tenu de la douceur des températures. Il était enrhumé et avait une vilaine toux. Quand à Cyrille, elle était au village, chez Mamie Prune. On l'appelait ainsi parce que, chez elle, on se retrouvait à coup sûr avec un petit bol de prunes à l'eau-de-vie. On pouvait bien refuser autant qu'on le voulait, rien n'y faisait. Mamie Prune avait maintenant quatre-vingt-dix-huit ans. C'était elle qui avait appris le tricot à Cyrille. Elle était connue, et tout le monde tâchait de lui rendre service et de lui tenir compagnie. Elodie, une infirmière qui résidait au village, lui prodiguait les soins médicaux nécessaires, des voisines lui faisaient du ménage, d'autres lui apportaient ses repas ou mangeaient avec elle, on lui faisait des courses, et on s'asseyait une heure pour discuter. Cyrille en faisait sa part, elle aussi. Aujourd'hui elle avait convenu avec Mamie Prune qu'elles feraient une promenade et prendraient le café, et les prunes, bien entendu. C'était la vie du village. Une vie

collective, plus solidaire que dans bien d'autres. Entre les natifs et les immigrés citadins, on avait trouvé un *modus vivendi* assez satisfaisant.

Et toi ? Comment vas-tu ? demanda Sonia en conduisant. Bien ? Avait-elle fait tout ce qu'elle avait prévu, à la chapelle ? Brume répondit que non, parce que ses règles l'avaient forcée à redescendre, mais que ce n'était pas grave. Elle aurait bien voulu rester quelques jours de plus, mais elle pourrait toujours y retourner, et ce qu'elle y avait appris était inimaginable. « J'imagine... », répondit Sonia avec humour.

- Quand Cyrille en revient, elle est toujours transfigurée. Comme toi.
- Et toi ? Ça va ?
- Ça va... répondit mollement Sonia.
- Ça ne va pas ?
- Je ne sais pas... je suis un peu mélancolique. Je ne sais pas pourquoi. C'est peut-être le monde qui me gagne, même ici, dans notre paradis... Le paradis n'existe pas... On peut partir aussi loin qu'on veut, le monde résonne jusqu'aux lieux les plus reculés. Rien n'est séparé. Tout est lié... l'argent est partout présent, il exploite le monde entier, l'Amazonie en meurt, nous en mourons, des animaux lointains, qui semblent n'avoir aucun lien avec tout ça, en meurent aussi, par voie de conséquence... Les

conséquences, c'est justement ce qu'ils ne voient pas. Chez nous, on nous fait croire qu'on vit en démocratie, mais le monde est entre les mains de quelques personnes. Bien peu en vérité. Quand on voit qu'une seule marque de vêtements de sport possède 60 % du marché mondial des baskets, et qu'on sait qu'il en a va de même pour tout, on ne peut plus croire à la liberté. Il y a des monopoles... et ces monopoles malaxent le monde entre leurs grosses mains, et ça nous malaxe la tête, le cœur, ça nous façonne... ça nous rend malades et bêtes. Par exemple, pour les technologies de la communication et de l'information, il y a le GAFAM. Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft. Et pour décider de la politique mondiale, il y a le G7, sept pays et l'Union européenne, et il y a aussi le G20. Pour l'industrie pharmaceutique, nous avons Big Pharma. Pour les problèmes climatiques, nous avons les COP... où les chefs d'états disent oui il faut baisser le taux d'émission de co2, mais on fera ça dans dix ans. En France, qui est, comme on nous le rabâche, une démocratie formidable, les médias sont entre les mains de quelques patrons qui comptent parmi les plus grandes fortunes. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à tout ça, ces derniers temps, mais... ça m'est venu... et c'est déprimant. En plus, ce n'est

qu'un tout petit bout de ce qu'il y a à savoir... Désolée...
je te plombe, avec mes histoires...

- Mais non...
- Si, si... tu reviens de la chapelle et je te déprime...
- Mais non, enfin...
- C'est que... dit-elle en commençant à pleurer au volant de sa voiture. Il faudrait arriver à faire quelque chose contre toute cette violence et cette destruction... on n'est pas libres... et on n'est pas heureux... ces gens, là, qui décident de tout, prennent de mauvaises décisions... et ça nous tue, ça nous détruit...
- Il faudrait sauver le monde, dit Brume d'une voix claire.
- Oui... sauver le monde, le sauver de ce qui le détruit et en fait un enfer. C'est un peu pour ça que je suis venue vivre à Saint-Front. Bien sûr, je voulais vivre avec Rémi... mais quand j'ai vu l'endroit qu'il avait choisi, et quand j'ai rencontré sa sœur, ça a été la réponse à un mal être. Je savais que ça ne me consolait pas de tout mais je pensais qu'au moins je ne serais pas au cœur de la tourmente. Et c'est vrai. Ici, c'est ma place. Mais, de temps à autre, je succombe. J'ai des dépresses passagères, comme on appelle ça, à cause de ce que je sais du monde. Et si une guerre éclate, ou si un drame supplémentaire est mis en lumière dans l'actualité, ça peut me faire flancher.

Sonia et Brume finirent le trajet dans un silence recueilli. Rémi venait de rentrer quand elles arrivèrent. Il semblait très mal en point et alla se coucher, accompagné de Yoda. Sonia avait insisté pour le conduire chez la médecin, mais il avait refusé. « Et si Brume t'appelle, si elle veut rentrer... », avait-il opposé. « Tu vois, Brume est revenue pile quand j'étais chez Giraud... », dit-il à Sonia quand elle lui porta une infusion. « Tu avais raison... finalement toi aussi tu as peut-être des dons... » avait-elle répondu d'un ton taquin.

Une heure plus tard, Cyrille arriva, fraîche et gaie. Brume était revenue ? Où était-elle ? Dans sa chambre ? Cyrille toqua à la porte et ouvrit après que Brume lui eut dit d'entrer. Allongée sur son lit, pensive, elle accueillit son amie avec une joie sans mélange. Alors ? C'était bien ? demanda Cyrille. Oui, c'était extraordinaire, mais je ne peux rien dire. Tout est en moi, en incubation. Je suis toute en transformation. Ça se passe à l'intérieur, dans les couches profondes de mon être...

Alors c'est parfait, répondit Cyrille. Tu veux que je te laisse seule ?

Oui, s'il te plaît.

Je vais voir mon frère, et ensuite... Sonia ne va pas fort. Si elle en a envie, je resterai avec elle. Sinon j'irai chez moi.

D'accord, Cyrille. Tu sais, à propos de Sonia...

Oui ?

Son mal m'aide. Il résonne en moi. Il est entré dans ma transformation et maintenant il en fait partie.

Et ça va ?

Oui. Il s'agit de tout inclure. L'inclusion de tout en moi. Ça rentre dans le tout de moi, le tout augmenté de moi en tant que partie du tout... et ça travaille dedans, ça participe à l'œuvre en cours.

Je vois.

Tu connais ?

Oui. Je connais bien.

A plus tard...

A plus tard, ma chérie.

Cyrille ferma la porte et partit voir son frère, rayonnante de bonheur.

Brume ne remonta pas à la chapelle. Tout était là, au sein de cette campagne, dans cette famille qui était devenue la sienne.

Finalement, elle eut quelques douleurs de règles, et un peu de fatigue. Au lieu de se révolter contre son état, elle entra en lui, l'intégra dans son tout, et l'accompagna de longues méditations et de marches. Les jours suivants, elle fit la connaissance de Mamie Prune et l'aida dans sa vie quotidienne, rencontra les amis et voisins, suivit Cyrille chez les Julieux où elle prêta la main à la confection de potages qu'ils vendaient au marché en plus des légumes de leur petite exploitation familiale. Elle apprit à couper du bois, rendit des services à Sonia et Rémi dans leurs ateliers respectifs, et pendant ce temps, l'insondable devenir se préparait au fond d'elle.

Elle pensait parfois à l'appartement de sa grand-mère, qu'elle avait quitté avec tout ce qu'il contenait, et s'étonnait qu'il ne lui manque pas. Elle aurait bien voulu reprendre certaines de ses affaires, qui étaient liées à ses parents et à sa grand-mère, mais cela ne la préoccupait pas, se retrouver

sans rien à soi ou presque était finalement assez libérateur. C'était comme faire peau neuve, cesser de s'encombrer et comprendre, aussi, que l'essentiel qu'on possédait était là, dans ce qu'on vivait chaque jour, dans les perceptions qui nous animaient, dans notre monde intérieur pétri de tout ce qui nous arrivait. Pour le moment, elle n'avait pas de souci à se faire : ses paiements étaient automatisés et son compte était renfloué chaque mois par l'allocation qu'elle recevait pour son prétendu autisme. Cette allocation, quelle ironie... Une ironie bien triste, en vérité. Car avec ses capacités, elle aurait pu faire beaucoup, participer à la société, si le monde n'avait pas été aussi catégorique en matière de catégories, et méprisant pour ce qui ne lui paraissait pas conforme et légitime. Elle n'aurait alors pas eu besoin d'aide sociale. Et elle aurait été beaucoup plus heureuse, car elle aurait trouvé une place, et si ce monde avait existé, elle aurait eu des amis, car dans ce monde-là, sans catégories, les gens ne l'auraient pas trouvé moins bien qu'eux. Ils l'auraient peut-être trouvée différente, mais différente n'aurait pas signifié moins ou plus. Différente aurait juste signifié différente. Et dans un tel monde, « différente » n'aurait peut-être pas été une grande affaire, car les gens n'auraient pas été standardisés, ils auraient pu être eux-mêmes, et tout le monde aurait été considéré par tout le monde comme un peu différent et un peu pareil. Au lieu de cela, les gens de la

Trame qui faisaient des catégories avec des plus et des moins selon des critères normatifs inhumains avaient dit qu'elle était autiste, ce qui signifiait pour eux et pour le plus grand nombre : incapable. Et l'ayant nommés autiste, ils lui versaient une allocation. Ils disaient « tu es handicapée », et ensuite ils payaient. Très peu, en vérité, et elle avait beaucoup de chance, dans ces conditions, d'avoir hérité de l'appartement d'Altisia. Mais tout de même, le monde aurait beaucoup gagné à dire « voyons ce que tu peux faire, ce que nous pouvons faire ensemble... oh mais tu es très douée pour ceci ! et pas du tout pour cela », car il aurait été facile de lui proposer des choses à faire.

Mais non. Ils lui versaient une aide pour cause de handicap. Et ils disaient qu'elle était inadaptée.

En cela, ils n'avaient pas tort. Elle était inadaptée, oui, et même absolument inadaptable. Mais pas à ce qu'ils croyaient. Elle était inadaptable au toxique. Et l'entreprise était toxique. Le travail, tel qu'il était conçu, était toxique. Les mentalités dans le travail étaient toxiques. Ce n'était pas pour rien si tant de gens faisaient au moins un burn out au cours de leur vie, des dépressions, des déprimés, ou s'ils avaient des angoisses liées au travail, mais aussi au chômage, s'il leur arrivait de pleurer chez eux avant d'aller travailler, ou dans les toilettes, et si le plus grand nombre

éprouvait un besoin irréprensible de tout oublier, une fois sortis.

Eux aussi étaient allergiques au toxique. Mais contrairement à elle, ils ne le savaient pas. Elle, son corps se rebellait, son être tout entier tremblait sur ses bases comme une tour attaquée par mille béliers. Eux, ils s'étaient adaptés. Ils s'étaient adaptés au mépris de leur santé. Mais ils avaient mal. Le travail leur faisait mal. Seulement, à force de dressage, ils avaient appris à ne pas fuir et à ne pas se battre. Ils avaient appris la soumission. Dès le berceau, la soumission. Les horaires. Les médecins qui disaient « il faut qu'il apprenne les horaires », pour manger. Le nourrisson, le petit être vivant d'un mois, de trois mois, qui doit obéir, se soumettre, au biberon à telle heure, puis à telle heure. A la crèche, à l'école, les horaires, la soumission. Les horaires de la crèche et de l'école qui imposent, par voie de conséquence, d'avoir faim à telle heure, d'avoir sommeil à telle heure, d'avoir envie de se réveiller à telle heure. Le tout bien cadré, bien contrôlé, et les parents un peu olé olé avec les horaires qui se font taper sur les doigts par l'institution et juger par les parents bien sous tous rapports. Pourtant, contrôler l'appétit et le sommeil n'est-il pas le contrôle le plus intrusif qui soit ? Contrôler les besoins du corps. La sieste à telle heure, et pas question d'avoir sommeil à l'école. Elle, elle n'avait pas toujours faim aux mêmes

heures, et son sommeil variait selon ses besoins. Elle avait de la chance d'être inadaptée, finalement. D'être inadaptée et protégée par sa grand-mère. Car les adaptés étaient tordus comme une serpillère qu'on essore, et les inadaptés étaient délaissés, sur le carreau.

C'était la Trame. Cet ordre des choses, la Trame. L'Obéissance absolue au système, la Trame. La Soumission totale, collective, la Trame. Oui, bien sûr, il y avait les insoumis, les clairvoyants, les inadaptés à la Trame. Et il y avait des nuances d'adaptation et d'inadaptation. Bien sûr, bien sûr... Mais la Trame était quand même la plus forte. Du berceau au tombeau, elle était là, à tout contrôler, et à exiger la soumission. Parce qu'une fois les individus destitués de leur être scintillant de vie et de liberté, de leur âme avide d'amour et de bonté, de leur cœur brillant comme un soleil intérieur, après avoir traversé, dès le plus jeune âge, la crèche, la maternelle, la primaire, le collège, et le lycée, les ersatz d'individus pouvaient choisir une voie pour faire des études, suivre une formation, ou travailler directement. Puis ils travailleraient toute leur vie, et toute leur vie se soumettraient à des horaires, à des ordres, pour gagner de l'argent, puis ce serait l'âge de la retraite, puis l'Ehpad, puis le cercueil, ultime petite case, ou l'incinération. De la naissance à la mort, le temps de la vie était soumis. Toute la vie, le temps de la vie était soumis.

Soumis à l'argent, au travail, au besoin d'avoir un toit.

Avec le droit à des échappées bien réglées, de telle date à telle date, qui s'appelaient congés, vacances, week-end, jours fériés.

Tout un système... Avec des droits d'entrée. Il fallait être très adapté pour y arriver. Il fallait avoir les bons diplômes, le bon cursus, puis passer un entretien où, une fois le CV et la lettre lus et sélectionnés, on nous posait des questions qui n'avaient d'autre but que d'évaluer notre soumission. Entre deux candidats de même niveau d'expérience et d'études, ce serait le plus soumis, le plus malléable qui serait pris. Une question pertinente, la tentative de négocier le salaire ou une interrogation sur les heures supplémentaires, et c'était cuit. C'était pourquoi tout le monde mentait. On ne parlait pas des vacances, du droit du travail ou de la convention collective, à un entretien. On ne disait que ce que les recruteurs attendaient. Et on le disait parce que, dans la Trame, hors du travail point de salut. Hors du travail rémunéré, point d'argent, donc point de toit, point de nourriture, point d'abri chaud l'hiver, point de liberté de vivre, point de vie.

C'était cela, la Trame. Non son essence, mais le monde qu'elle avait fabriqué. Un monde de gens soumis.

Ce n'était pas difficile. Il suffisait de faire du chantage aux besoins vitaux. Ah tu ne veux pas travailler ? D'accord, mais alors tu seras à la rue.

Parce que c'est ça, la Trame : imposer une voie unique, et faire toute une propagande pour que les gens croient que cette voie est la seule valable. Pour que nous soyons convaincus que la vie, c'est ça ou rien. Que c'est bien. Et qu'on ne se rende même pas compte que cette voie est imposée, qu'on ne nous en propose pas d'autre. Qu'on nous aveugle au point que seuls les inadaptés arrivent à remettre en question ce qui est propagé comme une évidence.

Le plus grand nombre croit que cette voie est la meilleure, qu'elle est enviable, qu'il est enviable d'y réussir. Ils ne voient pas que c'est une voie fermée.

Les gens qui quittent le modèle de la Trame ne sont pas nombreux. Et pour cause, c'est risqué. Ces gens créent des communautés auto-gérées, avec des maisons autonomes, et vivent avec le moins d'argent possible, avec le troc, la mise en commun, la récupération, la culture vivrière. C'est un choix courageux, car il y a la Trame, et il y a Sortir de la Trame. Nous ne vivons pas dans un monde où, au sein du système, des modes de vie variés sont possibles, proposés. Les libertaires le savent bien. On est toujours rattrapé par l'Institution, qui nous dit que c'est mal et qu'on devrait vivre autrement. Et les individus pleins à ras-bord de Trame sont

les premiers à dire « il n'a qu'à travailler ! » à celui qui fait la manche.

Car la Trame pénètre partout. Elle est partout en nous, dans les esprits, les cœurs, les corps, les modes de pensée et d'agir. Il y a toujours de la rébellion, des ruades par-ci par-là. Mais toujours dans la Trame. Au sein de la Trame. Et les gens qui essaient de s'extraire de la Trame en vivant sans argent, à l'écart, autrement, y vont avec leur clairvoyance et la Trame. Car elle est en nous, en moi. Je suis clairvoyante et pleine de Trame. Et c'est parce que je suis clairvoyante que je sais que je suis, moi aussi, pleine de Trame.

Et c'est peut-être de le savoir qui me sauvera.

S'il est permis de se sauver de la Trame. Et de cela je ne parierai pas.

Peut-être vaut-il mieux en rester à l'idée que la Trame est si puissante qu'on l'aura toujours en nous, mais que cela ne nous enlève pas tout pouvoir.

- Cyrille ! Cyrille !

Brume traversa la cour, enveloppée de sa grosse veste d'hiver et de l'écharpe en laine rose tricotée par Cyrille, et courut vers son amie, qui rentrait d'une promenade solitaire.

- Cyrille ! appela-t-elle encore en courant.

Cyrille l'attendit, très amusée de voir Brume courir, un peu folle et très gaie.

- Ah Cyrille ! répéta-t-elle quand elle atteint son amie, essoufflée.
- Qu'y a-t-il, merveilleuse enfant de mon cœur ? lui dit Cyrille en attrapant ses mains.
- Je sais pourquoi les gens nous haïssent !
- Quoi ?
- Tu sais, tu m'avais posé une question, le matin où je n'arrivais pas à me lever. C'était quelque chose comme : pourquoi les gens qui se disent rationnels détestent-ils tellement les gens comme nous, les empathes ? Pourquoi détestent-ils ce que nous sommes, alors qu'ils disent qu'ils n'y croient pas, que ça n'existe pas ? Ils pourraient se contenter de nous trouver drôles, ou stupides, être indifférents, ou moqueurs... Mais ils nous haïssent. Et ils ont toujours l'air de vouloir nous détruire. Et j'ai la réponse.
- D'accord. Et ? demanda Cyrille, serrée dans son manteau.
- Ils nous envient ! Ils nous envient, parce que nous possédons une chose qu'ils n'ont pas. Nous avons la grâce de vivre dans l'Unité du Tout relié. Ils disent qu'ils n'y croient pas, et c'est vrai, ils n'y croient pas. Mais au fond d'eux, caché sous la Trame qui est en eux, leur être atrophié, asphyxié, sait que le Tout relié existe, et que les empathes ont beaucoup de chance de vivre au moins un peu cette réalité-là. Parce que, eux, ils n'ont que la réalité

de la Trame, la réalité fabriquée. Et nous, nous avons le quantique, nous le sentons, nous le vivons. Ils nous haïssent parce qu'ils n'ont aucun moyen d'accéder au quantique. Et au fond d'eux, leur être asphyxié par la Trame sait que le quantique est un paradis. Eux, la Trame les a chassé du paradis. Avec nous, va savoir pourquoi, la Trame n'y est pas arrivée. Elle nous rend malade, on ne la supporte physiquement pas, mais elle n'a pas réussi à chasser le paradis en nous. Finalement, c'est peut-être ça, le paradis et l'enfer. Le paradis de l'Unité vivante, et l'enfer de la Trame fabriquée.

- J'ai lu le carnet de ta mère ! J'ai compris la Trame !
- Moi aussi !
- Maintenant, viens prendre une tisane chez moi ! Je suis frigorifiée !

Brume lui emboîta le pas, elles entrèrent chez Cyrille qui se hâta de remettre une bûche dans sa cheminée avant que le feu, affaibli, ne s'éteigne complètement, et de préparer une infusion.

- C'est drôle... J'avais complètement oublié que je t'avais posé cette question ! dit-elle en mettant des feuilles de laurier et du thym dans une théière.
- Non ? s'insurgea Brume. Et moi qui ai mis un point d'honneur à y répondre !

- Tu as bien fait ! dit Cyrille en pouffant. Parce que figure-toi que je n'ai jamais eu la réponse à cette question, alors il fallait bien que tu la trouves pour me la dire !
- Oh ! Cyrille... Et ma réponse te convient ?
- Oui... elle me plaît assez...
- Mais pas complètement...
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que je n'arrive pas à saisir totalement la notion de Trame. Je comprends, je sens le sens de la Trame, mais quelque chose m'échappe, et au fond je suis incapable de la définir avec des mots. Ce n'est pas le Système... C'est plus que ça... ou avant ça... tu ne crois pas ?
- Si. Je suis comme toi, j'ai compris et en même temps... C'est bizarre... C'est comme si mon esprit lui-même était empêché par la Trame de penser la Trame.
- Moi c'est pareil... C'est comme si la Trame se protégeait, à l'intérieur de nous, pour ne pas être percée à jour.
- C'est aussi ce que je ressens. C'est dire sa puissance...
- Oui, elle est très puissante. Je crois que l'état de méditation est le seul capable de percer la Trame, de la dévoiler, de révéler son essence. Parce que l'esprit de la méditation est très puissant, lui aussi. Quand on médite, on échappe à la Trame.

- Oui... C'est ce que je vais faire. Je vais méditer la Trame. Depuis que sœur Hyacinthe m'a aidée, à la chapelle, ma méditation est devenue beaucoup plus puissante. Et puis...

Cyrille servit un bol de tisane à Brume, qui en but un peu.

- Et puis quoi ? demanda Cyrille.
- Je suis celle qu'il faut, dit Brume avec sérieux, avant de se mettre à rire de sa phrase, suivie par son amie.
- Oui, Brume ! Tu es celle qu'il faut ! On se croirait dans *Star Wars* ou dans un de ces films où les héros ont un destin jalonné de phrases pompeuses, et pourtant c'est vrai ! Tu es celle qu'il faut ! dit-elle en riant toujours plus.
- N'empêche, ma mère ne méditait pas, et elle a trouvé la Trame !
- Oui mais ta mère était une super-héroïne.
- Oui, ma mère était géniale. Dommage qu'elle ne m'ait pas écrit sa pensée jusqu'au bout.
- Ta mère était occupée. Mais elle t'a laissé la Trame. Pas seulement dans son carnet. En toi.
- En moi ?
- Un de ces jours, essaye de méditer pour trouver le souvenir de la Trame que ta mère a laissé en toi. Je sens qu'elle te l'a transmis. Je pense qu'elle te l'a raconté quand tu étais bébé. C'est là, je le sens. Elle a mis la réponse dans ton corps.

Maman avait raison, elle avait tout compris.

La grossesse, la Trame, la Loi du masculin... elle savait tout.

Tout est dans le carnet bleu. Feuilles volantes et pages reliées le disent, et le petit papier, note parmi les notes, clarifiant le propos de l'ensemble.

« C'est facile d'être un macho quand on est un homme. Le vrai courage, c'est d'aller chercher la douceur au fond de l'homme, que l'homme aille chercher au fond de lui sa douceur, et son envie d'être bon. »

Et au-dessous, après un blanc de plusieurs centimètres :
« Si le masculin nous harcèle, c'est qu'il est frustré et qu'il veut quelque chose que le féminin a, et que le masculin n'a pas. Donc le féminin a un pouvoir en plus. Ou quelque chose que le masculin considère comme un pouvoir. Et ce pouvoir, c'est le don d'enfanter. Le masculin ne l'a pas, et c'est cela que, à l'origine de la violence systémique, le masculin a désiré posséder : notre capacité à enfanter. Cela se lit encore aujourd'hui dans la façon dont le masculin fait accoucher les femmes,

dans son appropriation des femmes et des enfants, en apposant son nom sur les femmes et les enfants, en étant propriétaire des femmes et des enfants, de la descendance, dans le système d'héritage masculin, et d'héritier garçon. Ce principe, une fois compris, se lit dans tout ce qu'on observe, dans le système global dans lequel on vit, dans la Trame, tissée de masculin, de peur et de mensonge.

Une fois qu'on sait, la Trame, on la voit partout. On voit sa texture, la mécanique d'où elle vient et celle qu'elle fabrique, la folie mentale masculine qui est imprégnée partout...

C'est un règne. Le règne d'un masculin toxique, propriétaire, qui n'a rien à voir avec le masculin naturel, biologique. Le masculin et le féminin ne sont rien d'autre qu'un ensemble de différences biologiques procréatives. En dehors de ça, ils sont pareils. Ils ont les mêmes émotions, et les mêmes besoins vitaux. Il suffit de voir les bébés nouveaux nés, pas encore conditionnés. Garçons et filles ont les mêmes besoins vitaux d'amour, de joie, d'être choyés, nourris, d'avoir chaud, de rire, de se développer, d'apprendre à marcher, parler, grimper, s'exprimer, jouer, avoir des relations affectives, bouger, courir, fabriquer, inventer, imaginer, apprendre... Quand on voit ce que tous ces trésors deviennent une fois

passés à la moulinette de la Trame, il y aurait de quoi creuser un trou de terre et s'y enfouir pour y pleurer jusqu'à la fin de l'éternité.

Maman avait raison...

Elle savait.

C'est un legs. Elle m'a légué ce qu'elle savait. Je crois que je l'ai dans mon corps, parce que quand j'ai commencé à lire le petit papier, j'ai continué toute seule. Je savais.

Et maintenant que je sais... C'est bête, bête à pleurer, cette histoire. L'histoire de violence dans laquelle on est plongés, c'est bête, bête. C'est tellement bête que je n'arrête pas de me répéter « Tout ça pour ça ! » Tout ça pour ça... toute cette violence pour... une peur, un élan envieux, une angoisse...

Et après, la violence, la fin de la reliance, la guerre, l'appropriation de l'autre.

C'était donc ça...

La peur des mâles face aux femelles qui enfantent.

La peur qu'elles décident peut-être de ne plus enfanter de mâles, et que ce soit la fin pour eux.

La peur des mâles qui, en réaction, deviennent propriétaires des femelles, pour être propriétaires de leur corps, pour posséder, croient-ils, le pouvoir d'enfanter.

Posséder le corps pour posséder le pouvoir d'enfantement, comme une extension du mâle par lien de propriété.

De là, les femelles devenues corps, objets, que les mâles s'échangent et se vendent. Puis la dévaluation de tout ce que sont et font les femmes, et la glorification de tout ce que sont et font les hommes.

Car il y a l'homme propriétaire qui décide, et la femme esclave qui obéit.

L'Ordre des choses, né d'une peur panique des mâles.

Tout ça pour ça...

Cette Trame dans laquelle on est englués, à cause de ça, une peur panique des hommes à l'égard du pouvoir d'enfantement des femmes.

Une injustice sociale planétaire, des femmes tuées, battues, lapidées, violées, excisées, exploitées, utilisées pour le ménage et pour le sexe à cause de ça, la peur des hommes.

Je ne sais pas quoi en faire... Mais je sais, j'ai compris. Merci maman.

La suite de l'histoire est simple.

C'est comme dans *Le Seigneur des anneaux*. Tolkien avait tout compris au pouvoir, avec l'anneau. Le pouvoir, c'est l'anneau. Quand les gens pensent posséder l'anneau, c'est

l'anneau qui les possède. C'est le lot de tous les gens de pouvoir. Ils croient posséder le pouvoir, et ils sont possédés par lui, dépendants du pouvoir, c'est comme une drogue. Ils ne pourraient plus vivre sans.

Le pouvoir des mâles sur les femelles, c'est pareil.

Le pouvoir des mâles sur les femelles, c'est la première prise de pouvoir d'un être vivant sur un autre. La première appropriation d'un être vivant par un autre.

Ils ont pris le pouvoir sur les femmes pour posséder leur enfantement et le fruit de cet enfantement, pour le contrôler, et ils y ont pris goût. Ils ont adoré ça. Et ils ont étendu leur désir de posséder et de contrôler à tous les êtres vivants. Les animaux, la terre, l'eau, les graines, les végétaux, tout. Maintenant, tout est devenu marchandise. Il n'y a plus rien de libre. Personne ni rien n'est libre. Ils ont même fabriqué des semences qui ne poussent qu'une fois, donnent des graines stériles, pour que les agriculteurs leur achètent tous les ans des graines, et avec elles toute une chimie et des machines pour les faire pousser. Ils ont affaibli la nature en nous racontant qu'il fallait la contrôler pour éviter les famines, comme ils ont affaibli les femmes en se racontant et en racontant au monde entier qu'ils doivent les contrôler parce qu'elles sont faibles et dépendantes, et que sans eux elles font n'importe quoi.

Ça, c'est le mensonge. La plus grande propagande du monde. La première, la plus tenace, celle qu'on trouve dans toutes les sociétés, des peuples racines aux sociétés technologiquement avancées. Où qu'on aille, la domination masculine existe, et les femmes pâtissent de la dure Loi masculine qui imprègne tout, les esprits, les corps, les institutions, le système, la Trame.

La Trame de peur et de mensonge.

On est englués dedans. Pourtant, qu'est-ce que cette Trame, si ce n'est la propagation d'un délire ? Un délire qui a fabriqué la Loi de violence et de contrôle du monde, dans une lutte sans merci pour le pouvoir et la propriété.

La justice, la médecine, les religions, les administrations, la politique, la police, la prison, la psychiatrie, la guerre sont l'œuvre du masculin fou. Ils disent que les femmes sont irrationnelles, faibles, bêtes, en proie à leurs émotions, mais franchement, quand on regarde autour de soi, il n'y a pas de quoi se vanter.

C'est leur œuvre. Ils ont voulu être les maîtres du monde, et ils y sont arrivés. Ils ont refusé la parole aux femmes, leur représentation par elles-mêmes, qu'elles étudient, qu'elles prennent des décisions et des responsabilités pour la communauté, si bien qu'ils ont été les maîtres d'œuvre. Ils ont décidé de tout. Et voilà le monde. Des guerres partout, des gens qui migrent au péril de leur vie, des enfants qui

meurent de faim, des gens qui triment pour presque rien, une planète exsangue qui, heureusement, nous survivra, pauvres parasites que nous sommes.

Non, vraiment, le résultat n'est pas brillant...

Quelle arrogance, pourtant... Et quelle peur en eux, enfouie, inconsciente, de nous les femmes, avec qui ils seraient tellement heureux si seulement le délire fou de la Trame quittait leur esprit malade...

Comme nous serions heureux, sans ce contrôle, sans cette peur, sans ce mensonge, dans le respect, l'attention, l'écoute, l'être au monde en paix avec le vivant...

Tout changerait alors... On arrêterait de fabriquer n'importe quoi n'importe comment. De polluer avec des choses dont on n'a même pas besoin. On se relierait entre nous, on prendrait soin des liens, de nos relations avec nos semblables, et avec le ciel, la terre, les animaux, les insectes, l'eau... Quel calme descendrait sur nous... Un état de paix, une sérénité qui ferait taire dans nos têtes, comme en méditation, le bruit douloureux et épuisant de notre mental imbécile.

On y verrait clair, car on ne verrait plus avec le filtre de la Trame. On verrait avec les yeux de la conscience, et alors les hommes prendraient conscience de leur peur, de ce qu'ils sont et de ce que nous sommes, que nous ne sommes pas leurs ennemies, ni leurs rivales, que nous pouvons coopérer, et qu'un bonheur immense en naîtrait.

Alors seulement nous serions libérés de la Trame.

Un matin d'avril, alors que tout le monde dormait encore, Brume se leva et, l'esprit clair et le coeur sûr, se nettoya d'un gant d'eau froide, s'habilla, se chaussa, et descendit l'escalier.

En passant, elle fit une caresse à Yoda en lui chuchotant de ne pas faire de bruit, puis elle sortit, traversa la cour, passa le portail, gagna le petit chemin frais derrière la maison, marcha jusqu'au bois au loup, s'assit par terre et se mit en méditation.

Au bout d'un moment, elle sentit la présence des autres, de celles et ceux qui, comme elle, dans le monde entier, avaient une reliance particulière à la Trame du Vivant. Elle reconnut la présence de Cyrille dans le groupe, et comprit qu'elle aussi méditait dans un lieu isolé.

Soudain, elle sourit avec enthousiasme car ils et elles étaient des milliers, peut-être même des millions, et cette foule méditante à laquelle elle appartenait fit jaillir en son cœur un sentiment d'amour incommensurable.

Ce lien avec d'autres qui étaient comme elle et qui désiraient eux aussi mettre fin à la Trame, la propulsa en quelques secondes dans le Pur Amour.

Elle ressentit la présence de sœur Hyacinthe et de toutes les âmes défuntes qui avaient laissé la trace de leur bonté et de leur spiritualité dans le monde. Elle eut l'impression de respirer totalement, de sentir son souffle lumineux d'amour et de grâce la combler jusqu'aux recoins les plus secrets de son être et de son corps, et pensa fugacement « C'est la Puissance de la Grâce ».

Elle sentit son Pur Amour se mêler au Pur Amour des autres méditants et s'élever en une dimension énergétique démultipliée par la communion.

C'est alors que le monde entier fut baigné de grâce et de lumière. Partout dans le monde, pendant plusieurs heures, les gens éprouvèrent un amour immense en eux, un amour qui parvenait à dissiper les poisons de leur cœur et de leur esprit. Ils cessèrent toute activité, les endormis se réveillèrent, et ils passèrent ce temps d'amour à contempler la beauté de la vie et à se regarder les uns les autres d'un regard neuf.

Puis l'énergie d'amour s'intensifia et le monde bascula dans la pleine conscience. Chacun et chacune put alors se regarder dans sa vérité et, la clairvoyance faisant son œuvre, un autre monde naquit.

La Trame disparut, les préjugés, haines ordinaires, désirs de vengeance, de pouvoir, de contrôle, de destruction n'eurent plus aucune raison d'exister.

Au bout de cinq jours, Brume sentit la fin de la méditation arriver. Chacun prit congé des autres dans un profond salut empathique et quitta le cercle. Puis Brume reprit peu à peu conscience de son corps. Elle n'avait ni soif ni faim, l'énergie l'avait nourrie, soignée, guérie.

Elle reprit tranquillement le chemin de la maison, enlaça longuement Cyrille dans la cour, Rémi et Sonia dans le vestibule, puis elle monta dans sa chambre et s'endormit sans plus penser à rien.

Table des matières

I. Saint-Front 2025	1
II. Altisia 1963	90
III. La chapelle 2025.....	196
IV. Coline 1994-1996	284
V. Sophie 1810-1820	589
VI. Coline et Khan 1996-2000	711
VII. La Trame	983



Quel est le lien entre Brume, équipée malgré elle de deux puces sous-cutanées, soeur Hyacinthe, ermite dans une chapelle de forêt au début du 19^e siècle, Émile qui a fait la Première Guerre mondiale et traversé la deuxième, Altisia qui a voué sa vie à des femmes maltraitées par leur conjoint, Cyrille qui a fui la ville à cause de ses dons empathiques, Lise qui a grandi dans une cité minière, Coline révoltée par son accouchement hyper-médicalisé ?

Quels liens avec la méditation, l'empathie, l'amour, l'énergie de vie, mais aussi notre monde gouverné par l'argent et le pouvoir, le contrôle, la compétition, l'exploitation du vivant ?

En un mot, pourquoi le monde est-il régi par la violence et le pouvoir, plutôt que par l'amour et la coopération ?

Poser cette question, c'est voyager dans notre humanité.